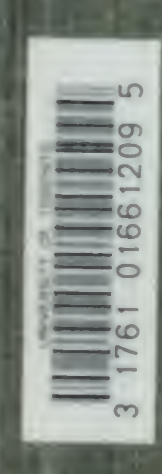
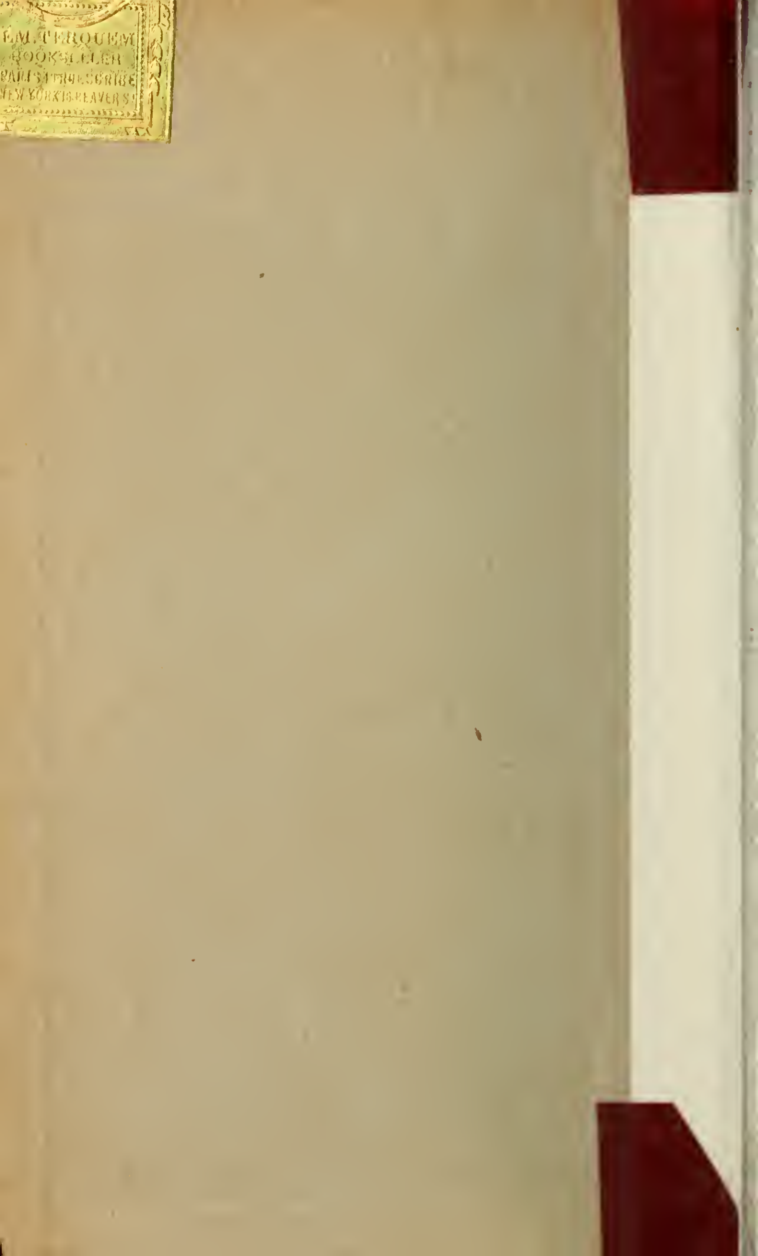
CH. M. DES GRANGES

MORCEAUX CHOISIS DES AUTEURS FRANÇAIS



A. HATIER
ÉDITEUR


EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 31 RUE SCRIBE
NEW YORK 15 BEAVER St

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

DU MÊME AUTEUR ET A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de la Littérature française, à l'usage des classes de lettres. — Nouvelle édition corrigée. 1 vol. in-12.

Relié, percaline souple . . . . **4 fr. 50**

Broché . . . . **4 fr.**

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS FRANÇAIS

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

(842-1900)

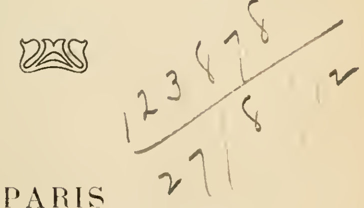
PRÉPARÉS EN VUE DE

LA LECTURE EXPLIQUÉE

PAR

CH.-M. DES GRANGES

Professeur agrégé des lettres au Lycée Henri-IV
Docteur ès lettres



PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
33, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 33

—

1910

INTRODUCTION

Ce nouveau recueil de MORCEAUX CHOISIS fournira sans doute aux maîtres et aux élèves de nombreux textes de lecture courante et de leçons à réciter en classe. Mais il est surtout destiné :

1° A compléter et à *illustrer par des exemples* notre *Histoire de la Littérature française ;*

2° A *l'explication écrite ou orale.*

I

L'histoire de la littérature, telle que nous la comprenons, doit être basée sur des connaissances précises. Elle n'est qu'un exercice frivole, qu'une voltige sophistique, si elle se compose d'une suite de jugements superficiels sur des ouvrages mal connus. Aussi avons-nous insisté déjà sur la nécessité de faire connaître aux élèves, par une analyse succincte mais exacte, le contenu de toutes les œuvres importantes. C'est manquer au principe le plus essentiel de la pédagogie, que de permettre à des enfants de parler ou d'écrire sur des auteurs qu'ils ignorent. On a vu des professeurs exiger de leurs élèves des dissertations sur les *Essais* de Montaigne ou sur l'*Esprit des lois*, sans leur imposer au préalable une lecture des cha-

pitres caractéristiques de ces livres, ou sans leur en avoir donné eux-mêmes un résumé accompagné de citations. La meilleure *copie* serait, dans ce cas, celle qui ne porterait que ces mots : « Ne connaissant pas l'ouvrage, je n'ai pas cru qu'il me fût permis d'en parler. »

Les *analyses* doivent être complétées par les *exemples*. Voilà pourquoi nous croyons utile de mettre entre les mains des élèves, un recueil qui leur donne, de chaque grand écrivain, quelques extraits logiquement *classés*, et *caractéristiques*.

Nous disons d'abord que ces extraits sont *classés*, c'est-à-dire qu'ils ne se présentent pas seulement par siècles et par dates ; mais qu'ils sont groupés par *genres* dans chaque période, et, dans chaque genre, à leur rang *historique*. Nous nous sommes attaché, puisque nos deux ouvrages sont en quelque sorte *parallèles*, à suivre l'ordre des chapitres de notre *Histoire de la littérature française*. Ainsi, au moyen âge, nous établissons des sections pour la *littérature féodale*, la *littérature courtoise*, la *littérature bourgeoise*, etc... Au seizième siècle, nous groupons les *Poètes*, les *Conteurs*, les *Moralistes*, les *Érudits*, etc... Au dix-septième siècle, Corneille est précédé de Mairet et suivi de Rotrou, dans le chapitre intitulé : *La Formation de la tragédie classique ;* Molière est précédé de Cyrano et de Scarron, dans le chapitre de *la Comédie*. Mais, par contre, Racine est séparé de Corneille par les extraits de Pascal, de Bossuet et des prédicateurs, des moralistes, etc., parce que, pour comprendre sa pensée et son art, il faut tenir compte des influences qu'il a subies à Port Royal, à la cour, et dans la société de son temps. Au dix-neuvième siècle, nous groupons les *poètes lyriques* (*romantiques, parnassiens, symbolistes*) pour bien donner une idée des réactions successives du genre. Dans la section du *drame romantique*, nous plaçons après Hugo, Vigny et Musset, des extraits de Ponsard (qui représente la réaction classique), et nous y joignons des œuvres plus récentes, celles

de Bornier et de Rostand sous cette rubrique : *La renaissance du drame en vers...* Ces exemples peuvent suffire pour faire comprendre la disposition générale du recueil.

Si maintenant on considère chaque écrivain en particulier, on verra que notre préoccupation a été de le faire connaître par des extraits *caractéristiques*. Ainsi, prenons Ronsard, l'article est subdivisé ainsi : *le Pédantisme de Ronsard, le Lyrisme de Ronsard, Ronsard poète politique et patriotique.* — Pour Montaigne, on a : *Le « Moi » de Montaigne, les Lectures de Montaigne, Pédagogie de Montaigne, Montaigne précurseur de Pascal.* — De Bossuet, nous donnons d'abord deux passages où il expose sa *théorie de l'éloquence religieuse*, puis : *le Lyrisme de Bossuet, Bossuet historien, Bossuet et Louis XIV.* — Voltaire : *Voltaire poète* (sauf les tragédies, dans une autre section), *Voltaire historien, Voltaire conteur, la Correspondance.* — Rousseau : *Rousseau peint par lui-même, le Romantisme de Rousseau, Rousseau pédagogue*, etc. Bien entendu, ces subdivisions ne peuvent s'appliquer qu'aux grands écrivains ; les écrivains secondaires ne sauraient s'y prêter, du moins dans un recueil dont le contenu est très limité.

Nos *extraits* ainsi présentés seront, nous l'espérons, un utile complément de l'histoire littéraire : en les lisant, l'élève sera forcé de chercher les différents *caractères*, les principaux *aspects*, d'un auteur qu'il s'était habitué à regarder en bloc et confusément. Une des règles essentielles de la méthode, selon Descartes, c'est de faire des « dénombrements parfaits ».

II

D'autre part, ces *Morceaux choisis* sont destinés à la *lecture expliquée.*

L'explication française est un sujet d'*actualité*. On en a beaucoup parlé, dans des conférences d'un caractère pres-

que officiel ; et, à en croire quelques-uns, on dirait qu'elle vient d'être inventée ! Assurément, on exagère Quel est celui d'entre nous, professeurs, qui n'ait fait, pendant ses classes, et pendant la préparation de ses examens supérieurs, de l'explication française ? J'en appelle aux souvenirs de ceux de mes camarades de Sorbonne, qui ont assisté aux leçons de L. Crouslé, sur Pascal, Bossuet, Rousseau, Buffon ; à celles de M. A. Gazier, qui a été des premiers à publier un excellent *Traité d'explication française* ; à celles, plus libres et si suggestives de M. Emile Faguet. D'autres maîtres sont venus, qui, à leur tour, ont apporté, dans leur manière de comprendre et de pratiquer cet exercice, leurs qualités personnelles : M. G. Lanson est un de ceux qui, par son enseignement comme par ses ouvrages, lui a donné le plus de pénétration et de rigueur. Mais le tort de quelques-uns est de s'imaginer qu'il n'y a, pour expliquer les auteurs français, qu'une *méthode* ; et que, bien entendu, c'est la leur. Qu'il y ait certains principes essentiels, faute desquels l'*explication* ne serait plus qu'une insipide paraphrase du texte, ou qu'un élégant bavardage, d'accord ; ces principes, nous essaierons de les rappeler plus loin. L'explication française n'en reste pas moins un de ces exercices dont la personnalité du maître, ou de l'élève, fait presque tout le prix.

On ne saurait donc imposer aux élèves une méthode unique et exclusive, pour commenter Pascal ou La Fontaine, Bossuet ou Victor Hugo. Si nous donnons, dans ce recueil, un grand nombre de *textes expliqués*, ce ne sont pas des *modèles* que nous proposons, mais des *exemples*. On verra, d'ailleurs, qu'il y règne une certaine variété ; et, par là même, nous avons voulu faire comprendre que, à notre avis, la méthode doit se modifier avec la nature du texte à interpréter. Nous prions les maîtres et les élèves de les étudier de près, en tenant compte de leur concision voulue, et surtout pour se pénétrer de ceci : c'est *qu'il y a toujours quelque chose à expliquer dans un passage que l'on*

croit comprendre à première vue, et que, ces explications une fois faites, *ce passage acquiert une signification presque nouvelle*.

Nous venons d'indiquer par là pourquoi la *lecture expliquée* a une si grande importance dans les classes, surtout depuis qu'on y consacre moins d'heures au latin. On pouvait jadis compter sur le latin pour obliger les élèves à chercher et à réfléchir : vocabulaire, rapports, constructions, tout les arrêtait, tout exigeait un effort, et cet effort répété, et dirigé, était pour l'esprit la plus salutaire des gymnastiques. Depuis qu'on a restreint, et, pour un grand nombre, supprimé le latin, cette gymnastique n'existe plus. On ne la remplace pas par l'enseignement des langues vivantes, puisque là, il faut l'avouer, la mémoire est surtout en jeu. Aussi ne peut-on qu'approuver la préoccupation actuelle de tous ceux qui ont pour fonction et pour mission de diriger l'enseignement classique. Ils ont senti que l'esprit français, qui doit sans cesse réagir contre sa légèreté naturelle, allait manquer de discipline dans l'*humanisme*, si l'on ne tentait de regagner d'un côté ce que l'on perdait de l'autre. Des heures supplémentaires ont été accordées à l'enseignement du français; et les professeurs ont été invités à rendre cet enseignement plus précis et plus méthodique. Désormais il faut que l'*explication des textes* soit considérée non plus comme une distraction ou une récompense ; elle doit prendre, dans les classes de français, le même rang et la même importance que l'explication latine dans les classes de latin.

III

Mais pour arriver à ce résultat, il faut ne pas prendre à la lettre cette expression de *lecture expliquée*. On doit exiger des élèves qu'ils *préparent* la plume à la main, et souvent

sous forme de *copie* remise au professeur et *corrigée* par lui au même titre qu'un autre devoir, tel et tel morceau pris dans un auteur ou dans un recueil.

C'est tout d'abord pour provoquer *ce genre de devoir*, que nous avons donné une place relativement importante aux extraits du moyen âge et du seizième siècle. On sera peut-être surpris, en ouvrant notre livre, de voir que nos extraits du moyen âge ne sont pas accompagnés, comme dans les excellentes *Chrestomathies* de G. Paris et de L. Sudre, de la traduction en français moderne. Mais nous voulons précisément que les élèves la fassent eux-mêmes, cette traduction. Grâce aux notes très précises que nous avons multipliées, tout élève peut, — aussitôt que le professeur lui aura expliqué la règle des *cas*, — écrire une *version française* d'un texte *roman*. Nous ne prétendons pas remplacer par là l'exercice incomparablement plus utile de la version latine; mais aux élèves qui ne font que du français, ce sera tout de même demander un effort de recherche, de réflexion et de transposition.

On pourra traiter de même les morceaux du seizième siècle. Aussi avons-nous cru devoir n'en point *moderniser* l'orthographe. Nous avouons ne pas saisir la valeur pédagogique d'un système qui épargne à l'élève tout ce qui le peut gêner ou rebuter. Moins on lui en demande, moins il en fait. Il ne lira pas plus Montaigne dans l'orthographe du dix-neuvième siècle que dans le texte de 1595. Obligeons-le au contraire, cet élève, sous notre direction et avec notre aide aussi large que possible pour commencer, à *déchiffrer* ces textes dans leur forme originale. Il y trouvera bientôt un aliment pour sa curiosité (dont on peut toujours se faire une aide contre sa paresse), et l'occasion d'apprendre à chaque ligne quelque étymologie intéressante. D'ailleurs, nous savons tous par expérience combien l'œil s'habitue vite à cette physionomie particulière d'un écrivain archaïque. C'est au point que son orthographe devient pour nous son *costume*, et qu'un véri-

table ami de Montaigne ou de Ronsard souffre, à les voir déguisés.

Pour les dix-septième et dix-huitième siècles, nous croyons au contraire qu'il y a grand avantage à adopter l'orthographe moderne. C'est notre langue actuelle, en effet, presque sans changement. Et, pour ces textes *classiques*, le fond devient d'une telle importance, il suggère par lui-même tant de remarques et de discussions morales et littéraires, qu'il est inutile de retarder et d'empêtrer cet *effort* par celui qui porterait sur une orthographe beaucoup moins logique en soi que celle du moyen âge et du seizième siècle.

Enfin, c'est surtout à propos du dix-neuvième siècle que nous insisterons sur la nécessité de réagir contre l'intelligence superficielle du texte. Quand il explique je ne dirai même pas du Montaigne, mais du Molière ou du La Fontaine, l'élève se sent arrêté, malgré sa paresse naturelle, par des allusions, des idées, des tours, des termes, qu'il ne comprend qu'à demi. Il est aisé du moins de l'arrêter sur une difficulté *déterminée*, et de l'obliger à raisonner. Mais faites-lui lire du Chateaubriand, du Lamartine, du Victor Hugo, etc., il est persuadé que, du premier coup, il a tout compris. Et quand vous l'interrompez dans sa lecture rapide, il est profondément étonné, que dis-je? offensé. Pour qui le prend-on? et que veut-on qu'il dise sur ce texte si clair? Eh bien! nous nous permettons de renvoyer à nos essais de *commentaires* de Chateaubriand, de Hugo, de Michelet, pour que l'on y constate le profit à tirer d'une méthode d'explication appliquée à des écrivains tout modernes. On peut affirmer que le maître et l'élève donneront surtout leur mesure, quand ils expliqueront des textes contemporains : et, si la place ne nous eût pas été mesurée, nous aurions multiplié les exemples de ce genre.

Nous ferons observer, d'autre part, que non seulement nous nous sommes efforcé d'accompagner chaque mor-

ceau des notes indispensables pour guider l'élève, mais encore que nous l'avons fait précéder de quelques indications utiles pour *orienter* l'explication. Nous replaçons le fragment dans l'ensemble dont il est détaché, toutes les fois que la chose nous paraît nécessaire, et nous essayons d'en définir le caractère dominant : ainsi, en tête d'un morceau de musique, on marque le *ton*, la *mesure* et le *mouvement*.

IV

Nous voudrions maintenant réduire à quelques principes essentiels la *méthode* de l'explication française.

1° **Replacer le morceau, s'il y a lieu, dans l'ensemble dont il a été détaché.** — Après la lecture du titre, et avant celle du texte, indiquer en quelques mots la *place* occupée par le fragment dans l'œuvre complète. L'élève ne peut pas toujours le faire ; on ne le lui demandera que dans la mesure où l'on est en droit de l'exiger, par exemple pour une *scène* de tragédie ou de comédie classique, pour un passage de Pascal ou de La Bruyère. Mais il faut l'y habituer; c'est là une question de *discipline intellectuelle*. Que le professeur le rende, sur ce point, aussi exigeant que possible, provoque ses questions, et l'aide de sa propre expérience : qu'il l'oblige, pour l'explication préparée, à consulter une *Histoire de la littérature*, des dictionnaires, et même l'ouvrage complet si celui-ci est à sa portée. L'élève devra connaître non seulement l'auteur et l'œuvre, mais encore la société pour laquelle cet auteur a écrit et dont il a subi l'influence. Ainsi, on développera chez l'enfant le sens du *relatif* et de l'*histoire*. On lui évitera de se jeter dans certaines admirations ou dans certaines critiques en apparence très *littéraires*, mais qui se *dégonflent* subitement, aussitôt qu'on a pris garde de considérer une date ou un fait. Or nous cherchons à former non pas des rhé-

teurs et des charlatans, mais des esprits justes ; et il faut leur persuader que la vraie critique repose sur des données aussi exactes que celles d'un *problème*.

2° **Lecture du texte.** – Tantôt on fait lire au même élève tout le passage à expliquer ; tantôt on en distribue les phrases, comme pour l'explication latine. Si le morceau a été préparé d'avance, par écrit, le professeur doit demander une lecture aussi parfaite que possible, nous voulons dire par là une lecture qui soit déjà, par ses nuances, une sorte de commentaire ; pousser les élèves à la *déclamation*, nous ne saurions l'admettre. Bien articuler, bien détacher les mots essentiels, cela suffit : la classe n'est pas un théâtre.

3° **Le plan du morceau.** — De toutes les *parties* de l'explication française, celle-ci nous paraît la plus importante. Amener les élèves à se demander toujours, quand ils ont lu un *couplet dramatique*, une *pièce lyrique*, une *fable*, une *lettre*, etc. : « Quel est l'*ordre* des idées, des arguments, des détails descriptifs, etc. ? » Tout écrivain a *son ordre* ; et le style, selon Buffon, « n'est que l'*ordre* et le *mouvement* que l'on met dans ses pensées ». Cet *ordre*, il faut le chercher et le retrouver. On ne saurait croire à quel point l'intelligence se forme et se discipline, à *démonter* et à *reconstruire* une page de vers ou de prose ; à saisir et à démêler les fils qui composent ces étoffes ; à pénétrer dans le secret mécanisme d'un cerveau ou d'un cœur. Exercice d'autant plus utile qu'aucune *formule* ne peut s'appliquer à tous les écrivains. Chacun d'eux vous présente une difficulté nouvelle : la *logique* de Montaigne paraît *confusion*, en regard de la logique de Pascal, et pourtant Montaigne a la sienne ; un lyrique romantique, aux apparences désordonnées, a son ordre à lui, ordre de ses impressions, de ses sensations, et il s'agit d'en établir l'enchaînement ou les associations. La discussion de cet *ordre* est parfois à elle seule un commentaire suffisant.

4° **Le commentaire.** — Après les indications *historiques*, la *lecture*, et l'établissement du *plan*, on fait reprendre le texte phrase par phrase, pour le commentaire. C'est ici surtout que les méthodes peuvent différer. Nature, ordre, proportion, autant de points où le goût personnel, le genre d'études, le tempérament même de chacun apparaissent. Tel professeur accordera plus à la grammaire, tel autre plus à la *rhétorique*. L'un approfondira davantage les théories, les idées, les sentiments ; l'autre, le style et l'art. Et voilà pourquoi il est bon que les élèves changent de professeur chaque année, et qu'ils fréquentent, dans leurs études supérieures, plusieurs cours relatifs au même enseignement. Mais, tout de même, il est quelques principes sur lesquels on peut se mettre d'accord :

a) *Défense absolue de* **paraphraser**. Par rapport à l'*explication française*, paraphraser signifie exprimer en d'autres termes ce que l'on vient de lire. Donnez à l'élève inexpérimenté un texte à commenter, vous pouvez être sûr qu'il opèrera de la façon suivante. Il lit :

> Du palais d'un jeune lapin
> Dame belette un beau matin
> S'empara ; c'est une rusée.
> Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Puis il *explique* : « Dame belette, un jour, c'était le matin, s'empara du palais d'un petit lapon, d'un *petit lapin*. La belette est rusée, elle est *fine*, elle est *futée* ; comme le maître, *le petit lapin*, n'était pas chez lui, *était absent*, *était sorti*, ce fut pour elle une chose aisée, *facile*, *commode*... » Ce qui caractérise ce genre d'explication, c'est que rien n'y est *expliqué*. L'élève trouve deux, trois, quatre synonymes, qu'il substitue au mot du texte ; il vous donne sa prose pâteuse à la place des vers de La Fontaine, voilà tout. Il importe de réagir dès le début contre ce défaut. Le moyen le plus simple pour le pro-

fesseur, est de poser lui-même des questions, et d'arrêter l'élève sur les mots qui ont besoin d'être expliqués. Il dira : « Pourquoi *palais*? On vante toujours, chez La Fontaine, la *propriété des termes*. Ne vous semble-t-il pas que le mot propre ici, c'était...? — *Terrier*. — Bien; alors pourquoi *palais*? est-ce une *élégance de style*? ou bien, La Fontaine a-t-il cru que, dans ce cas, *palais* était plus précis que *terrier*? Et pourquoi?... » Ainsi de suite. L'élève prend très vite l'habitude de s'interroger lui-même; et il *explique* au lieu de *paraphraser*.

b) La seconde règle dérive de la première. On peut affirmer que le fond essentiel du commentaire, c'est *la recherche et la discussion de la propriété des termes*. Tout en gardant une juste mesure, il n'est pas mauvais de laisser l'élève exagérer d'abord quelque peu. On lui fera peser et évaluer les substantifs et les adjectifs, les verbes et les adverbes, en l'aidant à en retrouver la force étymologique. On lui rappellera sans cesse, pendant ce travail, le nom de l'auteur, le genre traité, la nature de ses lecteurs et de ses auditeurs. On le poussera à distinguer le sens de certains mots *à la date où l'auteur écrivait*, et la déviation ou l'affaiblissement de ce sens dans notre vocabulaire actuel.

c) Pour la *syntaxe*, n'expliquer *que ce qui s'écarte de l'usage courant*, à moins que le texte n'ait été choisi pour servir d'exercice grammatical.

d) Dans le *style*, s'attacher surtout à l'analyse et à la discussion des *figures*. On ne fait plus apprendre aux élèves la liste des *figures de pensées* et des *figures de mots* ou *tropes*; peut-être est-ce un tort? c'était une nomenclature commode, et assez utile pour l'explication française. En tout cas, sans en faire le sujet de leçons didactiques et qui sentiraient trop la vieille rhétorique, on devra, à l'occasion de chaque texte, les habituer à distinguer les différents *mouvements* : *énumération*, *interrogation*, *apostrophe*, *exclamation*, etc..., et les *métaphores*, *comparai-*

sons, métonymies, etc. Les orateurs et les poètes ne peuvent s'analyser qu'à ce prix. Nous indiquons (pp. 942-946) divers exemples tirés de Victor Hugo qui prouvent à quel point le style de cet incomparable virtuose est un perpétuel *jeu d'images*.

5° Enfin, le passage une fois analysé et commenté, il reste souvent à en tirer des **conclusions critiques philosophiques ou morales**. Là, le défaut principal à éviter, c'est le bavardage : que toutes les considérations de ce genre soient *tirées du texte*, et que ce texte soit la limite exacte de la courte dissertation écrite ou orale dans laquelle l'élève formule la portée définitive de ses observations précédentes. Mais ce point a une grande importance. Pourquoi, en effet, *explique-t-on*? Pour comprendre. Tout commentaire grammatical et littéraire qui croirait se suffire à lui-même est un simple jeu d'érudition ou de rhétorique. Autant il y faut apporter de rigoureuse précision, autant on doit être prévenu qu'il n'est qu'un *moyen* et non un *but*: le but, c'est l'*intelligence* d'une pensée ou d'un sentiment.

Nous croyons avoir résumé en quelques lignes les principes essentiels de l'explication française dans les classes. Si nous n'y ajoutons pas ici de *démonstrations*, c'est qu'on les trouvera aisément dans les *morceaux commentés* que contient ce recueil.

PREMIÈRE PARTIE

MOYEN AGE

PREMIERS TEXTES

IXe SIÈCLE

Le serment de Strasbourg (842).

Charles le Chauve et Louis le Germanique échangèrent des serments solennels à Strasbourg, en mars 842. Les soldats de Charles prononcèrent le leur en langue tudesque, pour être compris des soldats de Louis; et ceux de Louis le Germanique se servirent de la langue romane. Ce texte, conservé par l'historien Nithard (dixième siècle), est le premier monument de la langue romane, devenue la langue française. (*Littérature*, p. xv.)

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE EN LANGUE ROMANE

« Pro Deo amur, et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant [1], in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo [2] cist [3] meon fradre Karlo, et in aiudha [4] et in cadhuna [5] cosa, si cum om [6] per dreit son fradra salvar dift [7] in o [8] quid il mi altresi [9] fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. »

Traduction française.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le salut commun du peuple chrétien et le nôtre, autant que Dieu m'en donne

1. **D'ist di in avant** : latin : *de ista die in ab ante*. Dans *dorénavant*, qui s'est écrit d'abord *d'ores en avant*, le latin *die* (jour) a été remplacé par *horas* (heures) que l'on retrouve dans *or*, *alors*. — 2. **Eo**, latin *ego*, pronom personnel de la 1re personne, a donné *je*, en passant par *io*, *jo*. — 3. **Cist** : *ecce istum*; en y ajoutant *huic*, on a formé *cestuy*; mais les formes de *ille* ont prévalu : *ecce illum huic* a donné *celui*. — 4. **Aiudha** ou *adjudha*, du verbe latin *adjutare*, aider. — 5. **Cadhuna**, latin *quot una*, a donné *chaque*. — 6. **Om**, du latin *homo*, est devenu *on*. — 7. **Dift**, du latin *debet*, doit. — 8. **O**, latin *hoc*; n'est pas resté en français; mais *ecce hoc* a donné *ço* et *ce*. — 9. **Altresi**, latin *alterum sic* (autrement ainsi), la même chose.

savoir et pouvoir, je défendrai mon frère Karle que voici et par aide et en chaque chose, ainsi qu'on doit par devoir défendre son frère, à la condition qu'il me fasse de même; et avec Lothaire je ne prendrai jamais aucun arrangement qui, par ma volonté, soit au préjudice de mon frère Karle que voilà. »

Traduction en latin classique.

« Per Dei amorem, et per christiani populi et nostram communem salutem, ab hac die, quantum Deus scire et posse mihi dat, servabo hunc meum fratrem Carolum, et ope mea et in quacumque re, ut quilibet jure fratrem suum servare debet, dummodo idem mecum faciat, et cum Clotario nullam unquam pactionem faciam, quae, voluntate mea, huic meo fratri Carolo sit damno. »

XIe SIÈCLE

La Vie de saint Alexis

Au dixième siècle appartiennent des textes qui n'ont qu'un intérêt linguistique : *la Cantilène de sainte Eulalie, la Passion du Christ, la Vie de saint Léger, le Poème sur Boèce.* — Du onzième siècle, nous avons conservé un poème plus considérable, en 265 vers assonancés, la *Vie de saint Alexis.* — Rappelons la légende : Alexis, fils d'un sénateur romain, quitte sa femme le jour même de son mariage, mène volontairement une vie errante et misérable, revient demander l'hospitalité à sa famille qui ne le reconnaît pas, et meurt dans le réduit où son père l'hébergeait sans le savoir. Le passage que nous citons se place au moment où Alexis mort est enfin reconnu par son père, sa mère et sa femme. Cf. *Littérature*, p. xv-xvi. — Nous donnons de ce morceau un commentaire étymologique détaillé, qui pourra servir d'exemple pour les morceaux suivants.

. . . .

De la dolor que demenat li pedre
Grant fut la noise, si l'entendit la medre.

1. **Pedre**, latin *patrem.* — 2. **Noise**, latin *nausea*, a ici le sens de *bruit*; il a signifié depuis *querelle bruyante.* Cf. l'expression *chercher noise.* — **Si**, latin *sic*, ainsi, alors; — **medre**, latin *matrem.* Remarquer, ici et plus loin, les *inversions* très nombreuses dans la grammaire du moyen âge, où les *cas* permettaient d'imiter la construction latine. — 3. **Forsenede**, latin

La vint corant com femme forsenede.
Batant ses palmes, cridant, eschevelede :
Veit mort son fil, a terre chiet pasmede.

Qui donc il vit son grand dol demener,
Son piz debatre e son cors degeter,
Ses crins derompre, son vis demaiseler,
E son mort fil detraire et acoler.
N'i out si dur cui n'estoüst plorer.

Trait ses chevels e debat sa peitrine ;
A grant dol met la soe charn medisme :
« E filz, dist ele, com m'ous enhadide !
Et jo dolente, com par fui avoglide !
Ne l'conoisseie plus qu'onques ne l'vedisse. »

Plorent si oil e si getet granz criz ;
Sempres regretet : « Mar te portai, bels fils !
Et de ta medre que n'aveies mercit ?
Por tei m'vedeies desirrer a morir :
Ço'st grant merveille que pitet ne t'en prist.

foris (dehors), *sanata* (saine), hors de son bon sens, *forcené* (qui devrait s'écrire *forsené*). —— 4. **Palmes**, latin *palmas*, *paumes* des mains. —— 5. **Chiet**, latin *cadit*, tombe ; — **pasmede**, part. passé du latin *spasmare* (cf. *spasme*). —— 6. **Qui**, celui qui. La phrase se construirait ainsi : celui qui l'eût vu... il n'eût cœur si dur que... — **dol**, substantif tiré du verbe *doloir*, *douloir*, du latin *dolor* : est devenu *doel*, puis *deul* et *deuil* —— 7. **Piz**, poitrine, du latin *pectus* : ne se dit plus que des mamelles de la vache, de la chèvre, etc. ; — **degeter**, du latin *de* et *jactare*, jeter. —— 8. **Crins**, cheveux ; — **vis**, visage ; — **demaiseler**, frapper sur la joue, du latin populaire : *de* et *maxillare* (cf. *maxillaire*). —— 9. **Detraire**, *traire*, du latin *tractare*, tirer (cf. cheval de trait) ; — **acoler**, prendre par le *col*, embrasser (cf. *accolade*). —— 10. **N'i out** : il n'y eut ; — **cui**, à qui (datif latin de *qui*) ; — **n'estoüst** : imparfait du subjonctif de *estovoir*, convenir, falloir. —— 11. **Trait**, tire —— 12. **Medisme**, même, du latin *metipsissimum*. —— 13. **Enhadide**, participe passé de *enhadir*, devenu *haïr* (racine germanique). Le sens est : *Comme tu m'as* (*ous*) *haïe !* —— 14. **Jo**, latin *ego* : *je* ; — **par**, latin *per*. Adverbe qui renforce le sens du verbe. Cf. le sens de *par* dans les mots composés : *parachevé*, *parfait* ; — **avoglide**, participe parfait de *avoglir*, devenu *aveugler* (latin : *ab-oculus* : privé d'yeux). —— 15. Je ne le connaissais pas plus que si je ne l'avais jamais vu ; — **vedisse**, latin *vidissem*, devenu *veïsse* et *visse*. —— 16. Ses yeux pleurent, et ainsi (elle) jette (de) grands cris ; — **oil**, latin *oculi*, cas sujet du pluriel ; l'accusatif pluriel latin *oculos* a donné le cas régime pluriel *ueux*, devenu *ieux* (yeux). —— 17. **Regretet** : regrette : elle prononce des paroles de regret ; — **sempres**, latin *semper*, toujours (elle ne cesse de...) ; — **mar** ou **mare**, latin *mala hora* (?) ; mal à propos. —— 18. **Mercit**, latin *misericordiam*, pitié. —— 19. **Vedeies**, im-

« Fils Alexis, de la toe charn tendre !
A quel dolor deduit as ta jovente !
E Deus le set que tote sui dolente :
Ja mais n'iere liede por home ne por femme.

« Ainz que t'ousse si 'n fui molt desirrose,
Ainz que nez fusses si 'n fui molt anguissose ;
Quant jo l'vid net si 'n fui liede e goiose ;
Or te vei mort, tote en sui coroçose ;
Ço peiset mei que ma fin tant demoret.

« Seinors de Rome, por amor Deu, mercit ;
Aidiez m'a plaindre le dol de mon ami :
Granz est li dols qui sor mei est vertiz ;
Ne pois tant faire que mes cors s'en sazit ;
Il n'est merveille : n'ai mais filie ne fil. »

Entre le dol del pedre e de la medre
Vint la pulcele qued il out esposede :
« Sire, dist ele, com longe demorede
Ai atendude en la maison ton pedre,
Ou tu m'laissas dolente et esgarede !

parfait de *vedeir*, devenu [illegible] — **m** [illegible] est : « tu me voyais désirer la mort à cause de [illegible] » — **20 Ço st** latin : *ecce hoc est*, c'est. — **pitet**, [illegible] — **21 De** [illegible] pose une phrase sous-entendue : [illegible] — **toe**, latin *tuam*, tienne. — **charn**, latin [illegible] — **22 Jovente** [illegible] *tutem*, jeunesse. — **deduit** [illegible] — **24 Iere** [illegible] être : — **liede**, latin [illegible] — **25 Ainz que** [illegible] avant que : — **'n**, pour [illegible] — **molt** [illegible] *tum*, beaucoup [illegible] — **26 Anguissose** [illegible] est dérivé du latin [illegible] — **27 Net** [illegible] **si 'n**, alors de cela : — **goiose**, [illegible] — **29** [illegible] pèse que ma fin tarde tant. — **30 Seinors** [illegible] donne *sire* (cas sujet), et [illegible] — **amor Deu**, amour de Dieu, [illegible] complément déterminatif, sans article, [illegible] le cas sujet est *Deus*. — **32. Vertiz**, participe passé [illegible] *vertere*, : se retrouve dans [illegible] — **33** [illegible] m'en rassasie : — **mes cors**, [illegible] sens de *ma personne*, [illegible] — **sazit** [illegible] rassasier. — **34. N'ai mais** [illegible] vantage : — **filie**, latin [illegible] **fil** [illegible] — **36 La pulcele**, latin *pulcella*, diminutif de [illegible] — **qued** que ([illegible] *d* est simplement euphonique [illegible] — **esposede**, participe passé de [illegible] — **37. Demorede** latin [illegible], de [illegible]

« O chiers amis, de ta jovente bele !
Ço peiset mei que tei podrirat terre !
E gentils hom, com dolente pois estre !
Jo atendeie de tei bones noveles.
Mais or les vei si dures e si pesmes !

« O bele boche, bels vis, bele faiture,
Com est mudede vostre bele figure !
Plus vos amai que nule créature.
Si grant dolor oi m'est aparëude.
Mielz me venist. amis, que morte fusse... »

LITTÉRATURE FÉODALE

XIe SIÈCLE

LA CHANSON DE ROLAND

TEXTE COMMENTÉ

Mort de Roland.

Un texte du moyen âge doit, tout d'abord, être expliqué littéralement. Pour ce fragment du *Roland*, nous donnons donc les notes grammaticales; puis nous y ajoutons le commentaire littéraire.

Ço sent Rollanz que la mort li est près ;
... Prist l'olifant, que reproece n'en ait,
Et Durendal s'espee en l'altre main.

tente. — **40 De**. Cf. p 4. note 21. — **41. Ço peiset mei**, ceci me pèse; *peiset* : latin *pensat* ; *mei*, latin *mihi* : **podrirat**, latin *pulverisare*, mettre en poussière. — **42. Pois**, je puis. — **44. Pesmes**, latin *pessimas*, très mauvaises. — **45. Vis**, visage ; — **faiture**, latin *factura*, s'applique ici à la beauté du corps. — **46. Mudede**, latin *mutatam*, participe passé de *mutare*, changer. — **48 Oi**, latin *hodie*. aujourd'hui ; *oi*, devenu *ui*, se retrouve dans *aujourd'hui*, où l'on a rajouté l'*h* de *hodie*. — **49. Venist**, latin *venisset*, imparfait du subjonctif de *venio* ; le sens est : il fût mieux arrivé. il eût mieux valu pour moi.

Vers : **1. Ço**, latin *ecce hoc :* voici que ; — **li**, à lui. — **2. L'olifant** (*elephantus* ?), cor d'ivoire fait dans une défense d'éléphant ; — *afin de ne pas en avoir de reproche.* — **3. S', sa**, qui s'élide devant la voyelle suivante. Cf. *m'amie*, pour *ma amie*, que l'on a écrit faussement *ma mie* ; —

Plus qu'arcbaleste ne poet traire un quarrel.
Devers Espaigne en vait en un guaret.
En sum un tertre, desuz dous arbres bels,
Quatre perruns i ad de marbre faiz.
Sur l'herbe verte si est caiz envers.

(Ici un Sarrazin se glisse vers Roland et tente de lui enlever son épée. Roland revient à lui, et l'assomme avec son olifant.)

... Co sent Rollanz que la veüe ad perdue :
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ;
En sun visage sa culur ad perdue.
Dedevant lui ad une pierre bise.
Dis colps i fiert par doel e par rancune :
Cruist li aciers, ne freint ne s'esgruniet.
E dist li quens : « Sainte Marie, aiue !
E ! Durendal, bone, si mare fustes !
Quant jo n'ai prod de vus, n'en ai mais cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
Ne vus ait hum ki pur altre s'en fuiet !
Mult bons vassals vus ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tels en France la solue. »

altre, latin [illegible]. — 4 **Arcbaleste**, [illegible] *[illegible]*, machine de guerre [illegible]. — **traire**, latin [illegible], tirer. — **quarrel**, [illegible]. — 5. **Vait**, va, latin [illegible]. — **guaret**, [illegible] aujourd'hui [illegible]. — 6 **En sum** [illegible]. — **dous**, latin *duos*, deux. — 7 **Perruns**, [illegible] *petra*, pierre. — 8 **Si**, latin [illegible], alors. — **caiz**, [illegible]. — 10 **Sei**, latin [illegible]. — **quanqu'il poet** [illegible]. — 12 **Ad**, latin *habet*, le [illegible] resté dans [illegible] qui devrait [illegible]. — 13 **Colps**, du bas-latin *colpus*, coup. — **fiert**, latin [illegible]. — **rancure**, [illegible]. — 14 **Cruist**, [illegible]. — **freint**, [illegible] briser, [illegible]. — **s'esgruniet**, [illegible] s'ébrèche. — 15 **Li quens**, [illegible] *sainte*, latin [illegible]. — **aiue**, [illegible] *adjutare*, aider. — 16 **Mare**, [illegible]. — 17. Le sens est : Maintenant que [illegible] plus [illegible]. — **prod**, [illegible] pas moins. — **meins**, latin [illegible]. — **cure**, [illegible]. — 18 **Tantes**, latin *tantas*, en [illegible]. — 20 **Ki**, [illegible] tique. — **canue**, latin [illegible]. — 21 Le sens est : Ne vous possède un homme [illegible]. — 22 **Mult**

Rollanz ferit el perrun de sardanie :
Cruist li aciers, ne briset ne s'esgruniet.
Quant il ço vit que n'en pout mie fraindre,
A sei meïsme la cumencet a plaindre :
« E ! Durendal, cum ies e clere e blanche !
Cuntre soleill si luis e si reflambes !
Carles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus de l'ciel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte catanie :
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
Jo l'en cunquis e Anjou e Bretaigne ;
Jo l'en cunquis e Peitou e le Maine :
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence et Aquitaigne
E Lumbardie e trestute Romanie :
Jo l'en cunquis Baviere e tute Flandre,
E la Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il ou la fiance :
E en Saisunie fait il ço qu'il demandet.
Jo l'en cunquis Escoce, Guale, Islande
E Engleterre que il teneit sa cambre.
Cunquis l'en ai païs e teres tantes,
Que Carles tient ki ad la barbe blanche !
Pur ceste espee ai dulur e pesance :

latin *multum*, beaucoup, devenu *moult*). —— 23. **Iert**, latin *erit*, sera ; — **la solue**, latin *soluta*, participe passé de *solvere*, délier : libre. —— 24. **Sardanie**, sardoine, latin *sardonix* (étym. grecque), sorte d'agate. —— 26. **Pout**, latin *potest*, peut ; — **mie**, latin *micam*, miette, s'emploie comme *pas*, *point*, *goutte*, pour renforcer la négation. —— 27. **Meïsme**, cf. p. 3, note 12. —— 28. **Ies**, latin *es*, tu es. —— 30. **Es**, latin *in illas*, en les : se retrouve dans les expressions : *bachelier ès lettres*, etc. —— 31. **Angle**, latin *angelum*. —— 32. **Dunast**, latin *donasset*, de *donare*, donner ; — **catanie**, latin *capitaneum*, de *caput*, tête, *chef* : un comte capitaine. —— 33. **Ceinst**, latin *cingere*, ceindre : — **li magnes**, le grand. —— 34. **Jo l'en cunquis**, Je lui en... **En**, au moyen de cette épée (latin *inde*, de là). —— 38. **Trestute**, latin *trans* et *totum*. —— 40. **Puillanie**, la Pouille, ou la Pologne. —— 41. **Fiance**, latin *fidentiam*, se retrouve dans *confiance*. —— 42. **Saisunie**, latin *Saxonia*, *Sassonia*, pays des *Saisnes* ou Saxons. « Et en Saxe il fait ce qu'il veut ». —— 44. **Cambre**, latin *cameram*, chambre ; a ici le sens de domaine particulier. —— 47. **Ceste**, latin *ecce istam* ; — **espee**, latin *spatha* ; — **pesance**, latin *pensantiam* (?), poids. —— 48. **Remaignet**, latin *remaneat*.

Mielz voeill murir qu'entre paiens remaignet.
Damne Deus pere, n'en laissier hunir France ! »

Rollanz ferit en une pierre bise :
Plus en abat que jo ne vus sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset ne ne briset.
Cuntre le ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la frendra mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meisme :
« E ! Durendal, cum ies bele e seintisme !
En l'oret punt asez i ad reliques,
La dent seint Pierre et de l'sanc seint Basilie,
E des chevels mun Seignur seint Denise,
De l'vestement i ad seinte Marie ;
Il n'en est dreiz que paien te baillisent ;
De chrestiens devez estre servie.
Ne vus ait hum qui facet cuardie ! »

Ço sent Rollanz que la mort le tresprent :
Devers la teste sur le coer li descent.
Desuz un pin i est alez curant.
Sur l'herbe verte s'i est culchiez adenz :
Desuz lui met s'espee e l'olifant.
Turnat sa teste vers la paiene gent
Pur ço l'ad fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut morz cunquerant.

subjonctif de *remanere*, rester. — **49 Damne** [illegible] cf. l'expression *Dame-Dieu !* — **hunir** [illegible] — **50 Bise**, latin *bysseus*, tiré du grec, où il signifie [illegible] et de la couleur brune — **52. Fruisset**, latin [illegible], se rattache à la racine de *frangere*, briser — **53. Amunt** latin [illegible] vers le haut de la montagne, s'oppose à *aval*. — **56 Seintisme** [illegible], très sainte. — **57. Oret**, latin [illegible] — **punt** latin [illegible] le poing, ici la *garde* ou le *pommeau* de l'épée — **61 Il n'en est dreiz** .. Ce n'est pas justice que... . — **baillisent**, du verbe [illegible] latin *bajulare* : signifie ici [illegible] — **63. Facet** [illegible] latin *faciat* ; — **cuardie** du latin [illegible] — **64 Trésprent** latin *trans* et *prehendit* [illegible] — **67 Culchiez**, du latin [illegible] — **adenz** latin [illegible] du côté des dents, face contre terre — **70 Pur ço l ad fait que** Il a fait cela pour que. — **veirement**, latin [illegible], vraiment — **71. Diet**, latin *dicat*, subjonctif de [illegible], dise. — **73 Jut** parfait [illegible]

Li quens Rollanz se jut desuz un pin :
Envers Espaigne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tanz païs que li ber ad cunquis,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignur, ki l'nurrit.
No poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsme ne voelt metre en ubli ;
Claimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire paterne, ki unkes ne mentis,
Seint Lazarun de mort resurrexis,
Et Dãniel des leüns guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz,
Pur les pecchiez que en ma vie fis ! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit,
E de sa main seinz Gabriel l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chief enclin :
Juintes ses mains est alez a sa fin.
Deus li tramist sun angle cherubin
E seint Michiel de la mer del Peril.

juxtare, bas-latin formé sur *juxta*, auprès. Signifie : se placer auprès de. — **74**. **Envers**, latin *in versus*, dans la direction de ; — **ad**, latin *habet* ; — **vis**, latin *visum*, dans le sens de visage (est resté dans la locution *vis-à-vis*). — **75**. **Remembrer**, latin *re-memorare*, se rappeler ou rappeler. Cf. l'anglais *remember*. — **76**. **Li ber** : le baron. *Ber* est le cas sujet : *baron*, le cas régime (étym. germanique, peut-être par le latin *vir*, homme). — **77**. **Lign**, latin *linea*, ligne, dans le sens de descendance. On a conservé le dérivé *lignage*. — **79** **Muer**, du latin *mutare*, changer : il ne peut s'empêcher de.. — **81**. **Claimet**, latin *clamare*, crier, dont la conjugaison, suivant l'accent latin, était : je claime, tu claimes, il claimet, nous clamons, vous clamez, ils claiment (cf. la conjugaison de *aimer* : nous amons, vous amez, amant) ; — il prie Dieu de lui faire merci (*misericordiam*). — **82**. **Veire**, latin *verus*, *vrai* ; — **unkes**, devenu *oncques*, latin *unquam*, jamais. Construire : toi qui... — **84**. **Guaresis** (rac. germanique), parfait de *guarir*, guérir. — **87**. **Destre**, latin *dexteram*, droite (cf. *destrier*, cheval que l'on tient en main) ; — **puroffrit**, latin *pro-offerire*, offrir. — **89**. **Desur**, latin *de super*, dessus. Au moyen âge et au seizieme siècle, on emploie *dessus* comme préposition : — **chief**, latin *caput*, tête : après différents sens figurés, n'est plus usité au sens propre que dans *couvre-chef* ; — **enclin**, latin *inclinatum*, incliné. (*Enclin* est resté au sens figuré ; *incliné*, au sens propre. Pour le changement de *in* en *en*, cf. *ingénieux*, *engin*.) — **91**. **Tramist**, latin *trans-misit*, envoya. Devenu *transmit* de *transmettre*. — **93**. **Od**, latin *apud*, avec. — **94**. **Anme**, latin *animam*, âme ; — **pareïs**, latin *paradisum*, paradis.

Ensemble od els seinz Gabriel i vint.
L'anme de l'cunte portent en pareïs.
(*Chanson de Roland*, vers 2259-2396.)

Commentaire littéraire

Place du morceau dans le poème. — La *mort de Roland* se place à la fin de la deuxième partie de la chanson ; dans la première, on a vu se préparer la trahison ; dans la troisième, on assistera à la vengeance que Charlemagne tire des Sarrasins et de Ganelon. La seconde est consacrée au combat, qui se termine par la mort des douze pairs et de tous les chevaliers composant l'arrière-garde. Le poète, quel qu'il soit, a établi, peut-être instinctivement, la plus habile gradation dans les *morts* qui précèdent celle de Roland. Les pairs tombent successivement ; les derniers instants d'Olivier donnent lieu à un épisode très pathétique : le sang l'aveugle, il frappe sur Roland qu'il prend pour un païen, puis il lui demande pardon, l'embrasse, et expire, tandis que Roland se pâme de douleur. Meurent ensuite Gautier, et l'archevêque Turpin, qui a béni les corps des pairs rangés devant lui par Roland. Enfin celui-ci reste seul. Les païens se sont enfuis. Mais Roland va mourir. On chercherait en vain, dans toutes les épopées anciennes et modernes, une scène aussi saisissante en sa sublime simplicité : un héros se bat depuis le matin contre des milliers d'ennemis ; il survit seul à tous les siens, il est resté maître du champ de bataille ; il paye de sa vie cette victoire insensée. Dans le décor romantique de Roncevaux, dont le val s'emplit d'ombre, le héros isolé prend de gigantesques proportions. Mais surtout, nous sommes arrivés au moment où ce n'est plus seulement par ses gestes, ses exploits, ses bravades qu'il se fait connaître ; son *rôle* est fini ; face à face avec la mort, il va nous révéler le fond de son âme.

La composition du morceau. — Les chansons de geste sont épiques, sans doute ; mais leur origine lyrique (qu'elles soient ou non un groupement de cantilènes) se décèle par l'emploi fréquent de certains *procédés rythmiques*, entre autres par la répétition de formules et de refrains, et par la reprise du même thème avec quelques variantes. Ainsi, on lira plus loin l'épisode du cor : par trois fois Olivier prie Roland de sonner son olifant ; trois fois, Roland répond, et il répète les motifs de son refus, en termes analogues. Ici on remarquera les *reprises* suivantes :

1°. — Vers 1. *Ço sent Rollanz que la mort li est pres* ;
9. *Ço sent Rollanz que la veue ad perdue* ;
64. *Ço sent Rollanz que la mort le tresprent.*

2°. — Vers 16. *E! Durendal, bone, si mare fustes!*
28. *E! Durendal, cum ies e clere e blanche!*
56. *E! Durendal, cum ies bele e seintisme!*

3°. — Vers 12. *Dedevant lui ad une pierre brune:*
Dis colps i fiert par doel e par rancure:
Cruist li aciers, ne freint ne ne s'esgruniet (et un premier développement sur les exploits de Durendal);

24. *Rollanz ferit el perrun de sardanie,*
Cruist li aciers, ne briset ne s'esgruniet (et un second développement sur les exploits de Durendal);

50. *Rollanz ferit en une pierre bise* (et un troisième développement sur Durendal, où Roland énumère les reliques contenues dans le pommeau).

A partir du vers 64, commence la seconde partie : Roland n'a plus la force de manier son épée; il se couche sur elle et sur son olifant. Ici, nouvelle reprise rythmique : vers 65. *Desuz un pin i est alez curant*; — vers 73. *Li quens Rollanz se jut desuz un pin...* — Alors le poète résume toutes les pensées qui se pressent, à cette heure suprême, dans la tête affaiblie du héros. Il décrit son dernier geste, la position de la tête et des bras, et l'apparition discrète des anges qui emportent son âme en paradis. — La *composition* de ce passage est donc savante et esthétique.

Caractère du héros. — La plupart des héros d'épopée au moyen âge ne se présentent à nous qu'en pleine action. Ils combattent, ils tuent, ils parlent pour menacer un adversaire ou pour célébrer un triomphe. Bref, c'est toujours du *geste extérieur*; ce n'est presque jamais l'analyse des motifs ni des impressions. Roland est presque une exception. Sans nous révéler beaucoup de son âme, il va cependant se recueillir et formuler ses principaux sentiments. Et quand le fait-il ? Est-il homme à s'arrêter, dans l'activité farouche d'une bataille, pour regarder en lui-même ? Ce serait peu vraisemblable. Mais entre cette vie et la mort, il consacre un court intervalle à sa *psychologie*. Nous le voyons d'abord occupé à sauver son épée des mains profanes des musulmans: cette épée est pour lui sacrée et vivante: il lui parle comme à une compagne; il essaye de l'anéantir pour la sauver du déshonneur. — Puis, après de vains efforts, il la cache sous lui, et dans le calme avant-coureur de la mort, il sent passer en son cerveau affaibli des sensations et des images. Point de regrets sur sa famille, sur sa fiancée, sur sa jeunesse: rien que ce qui doit vraisemblablement obséder un guerrier de race mourant sur le champ de bataille : ses conquêtes anciennes, la douce France, ses com-

pagnons d'armes, et Charlemagne son seigneur. Puis ces sentiments s'effacent pour laisser dominer la piété, la prière et la contrition. Enfin, en mourant, il n'a pas un geste de défi ou de colère. Le grand Roland est humble devant Dieu; la main droite tend le gant et rejoint la main gauche sur la poitrine. Cette mort forme donc un contraste saisissant, par sa simplicité, avec les rudes combats précédents; et elle permet au poète de nous faire mieux connaître le caractère de son héros.

Le style. — Nous avons déjà signalé les *rythmes* et les *refrains*. Examiné en détail, ce style est tout objectif. Les pensées elles-mêmes y prennent la forme concrète; elles tournent à l'énumération. On remarquera particulièrement la sobriété des épithètes et l'absence des images.

Le Cor.

Le plus bel épisode du *Roland*, avant la mort du héros, est celui du *Cor*. Olivier, à la vue des Sarrasins qui se préparent à attaquer et à cerner l'arrière-garde, demande à Roland de sonner son olifant, afin d'appeler Charlemagne à leur secours. Par trois fois, Roland refuse; il pousse ainsi le courage jusqu'à l'excès, jusqu'à la *desmesure*, ce qui peut faire considérer sa mort comme une expiation. — Dans le commentaire littéral de ce passage, nous ne donnons que le *sens* des mots, sans aucune étymologie latine. On fera chercher ces étymologies par les élèves.

Dist Oliviers : « Paien unt grant esforz ;
De noz Franceis m'i semblet aveir poi.
Cumpaing Rollanz, car sunez vostre corn :
Si l'odrat Charles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollanz : « Jo fereie que fols ;
En dulce France en perdreie mun los.
Sempres ferrai de Durendal granz colps ;
Sanglenz en iert li branz entresque a l'or.
Felun paien mar i vindrent as porz :
Jo vus plevis, tuit sunt jugiet a mort.
— « Cumpaing Rollanz, l'olifant car sunez ;
Si l'odrat Charles, ferat l'ost returner.

1. **Esforz**, force. — 2. **Poi**, peu. — 3. **Cumpaing**, compagnon (*cumpaing* était le cas sujet, et *compagnon*, le cas régime). — **car**, c'est pourquoi. — 4. **Odrat**, entendra. — **si**, ainsi, alors. — **ost**, armée. — 5. Je ferais ce que ferait un fou. — 6. **Los**, gloire. — 7. **Sempres**, toujours; — **ferrai**, frapperai; — **colps**, coups. — 8. **Iert**, sera. — **li branz**, le fer. — **entresque**, jusque. — 9. **Mar**, pour leur malheur. — **as porz**, aux ports, aux défilés. — 10. **Plevis**

Sucurrat nus li reis o sun barnet. »
Respunt Rollanz : « Ne placet Damne Deu
Que mi parent pur mei seient blasmet,
Ne France dulce ja chiedet en viltet.
Ainz i ferrai de Durendal assez,
Ma bone espede que ai ceinte al costet :
Tut en vedrez lo brant ensanglentet.
Felun paien mar i sunt assemblet :
Jo vus plevis, tuit sunt a mort livret. »

— « Compaing Rollanz, sunez vostre olifant.
Si l'odrat Charles qui est as porz passanz ;
Jo vus plevis, ja returnerunt Franc.
— « Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Ja pur paiens que jo seie cornanz !
Ja n'en avrunt reproche mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant,
Et jo ferrai e mil colps et set cenz,
De Durendal vedrez l'acier sanglent.
Franceis sont bon, si ferrunt vassalment.
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

Dist Oliviers : « D'iço ne sai jo blasme.
Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne :
Covert en sunt li val et les muntaignes,
E li larriz et trestutes les plaignes.
Granz sunt les oz de cele gent estrange :
Nus i avum mult petite compaigne. »
Respunt Rollanz : « Mis talenz en est graindre.

jure. — 13. **Li reis**, le roi : — **o**, avec ; — **barnet**, réunion des barons. — 14. **Ne placet Damne Deu** : ne plaise au Seigneur Dieu. — 15. **Seient**, soient. — 16. **Ja**, déjà, désormais : — **chiedet** ou *chéet*, tombe, choie ; — **viltet**, déshonneur. — 17. **Ainz**, mais : — **ferrai**, frapperai. — 18. **Al costet**, au côté. — 19. **Vedrez**, verrez. — 26. **Que ço seit dit** : que ceci soit dit. — 27. « Que jamais à cause des païens j'ai pu sonner mon cor. » — 32. **Vassalment**, en bons vassaux. — 33. « Désormais ceux d'Espagne n'auront rien qui les garantisse de la mort. » — 34. « Je ne sais où serait le déshonneur de ceci. » — 35. **Veüt**, vu. — 37. **Li larriz**, les landes ; — **trestutes**, toutes. — 38. **Oz**, armées ; — **estrange**, étrangère. — 40. **Mis talenz**, mon

Ne placet Deu ne ses seintismes angeles
Que ja pur mei perdet sa valur France !
Mielz vueil murir qu'a huntage remaigne :
Pur bien ferir l'emperedre nus aimet. »

Rollanz est pruz e Oliviers est sages :
Ambedui unt merveillus vasselage.
Pois que il sunt as chevals e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
Felun païen par grant irur chevalchent.
Dist Oliviers : « Rollanz, veez en alques.
Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifant suner vus nel deignastes :
Fust i li reis, n'i oüssum damage.
Guardez amunt par devers les porz d'Aspre :
Veeir poez dolente rere guarde.
Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollanz : « Ne dites tel ultrage :
Mal seit del coer ki el piz se cuardet !
Nus remeindrum en estal en la place :
Par nus i iert e li colps e li caples. »

Quant Rollanz veit que bataille serat,
Plus se fait fiers que leun ne leparz.
Franceis escriet, Olivier apelat :
« Sire cumpainz, amis, nel dire ja.
Li emperedre qui Franceis nus laissat,

ardeur ; — **graindre**, plus grande. — 43. Mieux vaut mourir que de rester à déshonneur. — 45. **Pruz**, preux. — 46. **Ambedui**, tous les deux ; — **vasselage**, courage. — 47. **Pois que**, puisque. — 48. **Ja**, désormais ; — **eschiverunt**, esquiveront. — 49. **Haltes**, hautes. — 50. **Par**, avec ; — **irur**, colère. — 51. **Veez**, voyez ; — **alques**, un peu. — 52. **Cist**, ceux-ci. — 54. **I**, là ; — **oüssum**, eussions ; — **damage**, dommage. — 55. **Porz**, défilés. — 56. **Veeir poez**, vous pouvez voir ; — **rere guarde**, arrière-garde. — 57. « Celui qui fait cette bataille n'en fera jamais d'autre. » — 59. Maudit soit le cœur qui [illegible] **piz** [illegible] ; — **cuardet**, devient lâche, couard. — 60. **Remeindrum**, resterons ; — **en estal**, debout. — 61. **Iert**, sera ; — **caples**, coups d'ép[illegible]. — 63. **Leparz**, léopards. — 65. **Nel dire ja**, Ne parle plus ainsi désormais. — 66. « L'empereur qui nous confia les Français, [illegible] à part ces vingt mille

Itels vint milie en mist a une part,
Sun escientre, nen i out un cuard.
Pur sun seignur deit hum suffrir granz mals,
Et endurer et forz freiz et granz calz,
Sin deit hum perdre del sanc et de la carn.
Fier de ta lance, et jo de Durendal,
Ma bone espede que li reis me dunat.
Se jo i moerc, dire puet qui l'avrat,
Que ele fut a nobilie vassal ! »

D'altre part est l'arcevesques Turpins.
Sun cheval brochet, et muntet un larriz ;
Franceis apelet, un sermun lur at dit :
« Seignurs baruns, Charles nus laissat ci.
Pur nostre rei devum nus bien murir.
Crestientet aidiez a sustenir.
Bataille avrez, vus en estes tuit fid,
Car a vos oïlz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit :
Assoldrai vus pur vos anemes guarir ;
Se vus murez, vus estrez seint martir ;
Sieges avrez el graignur pareis. »
Franceis descendent, a terre se sunt mis,
E l'arcevesques de Deu les beneïst,
Pur penitence les cumandet ferir.
Franceis se drecent, si se metent sur piez.
Bien sunt asolt, quite de lur pechiez :
E l'arcevesques de Deu les at seigniez.
Pois sunt muntet sur lur curanz destriers.

à sa connaissance, il n'y en a pas un couard. » — 67. **Itels**, tels, ces — 68. **Sun escientre**, à son escient ; — **cuard**, couard. — 71. **Sin** : *si*, *en*. Et assurément en doit-on... — 72. **Fier**, frappe ; — **jo**, moi — 74 **Se jo i moerc**... « Si je meurs ici, celui qui l'aura pourra dire... » — 77 **Brochet**, pique ; — **larriz**, lande, colline. — 82. **Fit** ou *fid*, persuadés. — 83. **Oïlz**, yeux ; — **veez**, voyez. — 84 **Clamez vos culpes**. Criez vos péchés. votre *mea culpa* : — **mercit**, miséricorde. — 85. **Assoldrai**, absoudrai : — **anemes**, âmes. — 86. **Estrez**, serez. — 87. **Graignur**, plus grand (a ici le sens du superlatif). — 90. **Les cumandet ferir**. Il leur commande de frapper. — 92. **Asolt**.

Adubet sunt a lei de chevaliers
E de bataille sunt tuit apareilhet.

Vers 1007-1103.

Mort d'Aude.

Charlemagne, de retour à Aix-la-Chapelle, annonce à la sœur d'Olivier, Aude, la mort de Rolland, son fiancé. — On appréciera la sobriété puissante de cette scène.

Li Emperere est repairiez d'Espaigne
E vient ad Ais a l'meillur sied de France.
Muntet el palais, est venuz en la sale.
As li venue Alde, une bele dame.
Ço dist a l' rei : « U est Rollanz li catanies,
Ki me jurat cume sa per a prendre ? »
Carles en ad e dulur e pesance.
Pluret des oilz, tiret sa barbe blanche :
« Soer, chere amie, d'hume mort me demandes.
Jo t'en durrai mult esforciet escange :
C'est Loewis, mielz ne sai jo qu'en parle :
Il est mis filz e si tiendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cist mot mei est estranges.
Ne placet Deu, ne ses seinz, ne ses angles,
Apres Rollant que jo vive remaigne ! »
Perd la culur, chiet as piez Carlemagne,
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme !
Franceis barun en plurent : si la pleignent.

Vers 3524-3542.

absous. — 93. **Seigniez**, signés bénis. — 95. **A lei**, suivant la loi, la coutume. — 96. **Apareilliet**, disposés.

1. **Repairiez**, revenu. — 2. **Sied**, siège, lieu. — 4. **As li venue**, vers lui est venue. — 5. **Catanies**, capitaine. — 6. **Per**, pareille, semblable ; ici, épouse. — 7. **Pesance**, peine, oppression. — 8. **Oilz**, yeux. — 9. Tu me parles d'un homme mort. — 10. **Durrai**, donnerai. — **esforciet**, plus fort, plus considérable. — **escange**, en échange. — 11. Je ne puis te dire mieux. — 12. **Mis filz**, mon fils. — **marches**, frontières pour l'Empire. — 13. **Cist mot**, cette parole, ce discours. — 15. **Que jo vive remaigne**, que je reste vivante. — 16. **Chiet**, elle tombe. — 17. **Sempres**, pour toujours.

XIIe SIÈCLE

Raoul de Cambrai.

Raoul de Cambrai est un personnage historique. Une vieille haine de famille le met aux prises avec les descendants du comte de Vermandois. Pour s'emparer du fief de Vermandois, Raoul dévaste le pays et met le feu au monastère d'Origny, où plusieurs personnes sont brûlées vives, entre autres la mère de son écuyer Bernier. — Nous citons le passage où Raoul combat Ernaut, comte de Douai, le blesse grièvement, le poursuit, massacre tous ceux qui s'opposent à sa vengeance, et finit par succomber lui-même sous les coups de son écuyer Bernier. — On fera ressortir la beauté rude et sauvage de ce fragment épique.

La terre est mole, si ot un poi plëu :
Li brai espoisse del sanc et del palud.
Li bon destrier sont las et recrëu ;
Li plus corant sont au pas revenu.
Li fil Herbert i ont forment perdu.
Es vos Ernaut le conte de Doai :
Raoul encontre le signor de Cambrai.
— « Par Dieu, Raous, ja mais ne t'aimerai
De ci que mort et recrëant t'aurai.
Tu m'as occis mon neveu Bertolai,
Et Richerin que durement aimai,
Et tant des autres que nes recoverai. »
— « Voir, dist Raous, encore en ocirai :
Ton cors meesmes, se aisement en ai. »
. . . .
Li cuens Ernaus fu chevaliers gentis,
Et por ses armes vasals et de grand pris.

1. **Ot**, parfait de *avoir* ; — **un poi plëu**, il avait un peu plu. —— 2. **Li brai**, la boue ; — **palud**, marécage. —— 3. **Recrëu**, fatigués ; — **li bon destrier**, cas sujet pluriel. —— 5. **Li fil Herbert**, cas sujet pluriel : les fils d'Herbert ; — **forment**, fortement —— 6. **Es vos**, voici (*ecce*), vers vous. —— 7. **Encontre**, rencontre ; — **le signor**, cas régime de *li sires*. Expliquez : il (Ernaut) rencontre Raoul, le seigneur de Cambrai. —— 9. **De ci que** (*de ecce hic quod*), jusqu'à ce que ; — **recrëant**, vaincu. —— 10. **Occis**, tué. —— 12. **Nes**, ne les. —— 13. **Voir** ou *voire*, vraiment. —— 14. **Se aisement en ai**, si j'en ai la possibilité. —— 15. **Li cuens**, le comte (*comte* est le cas régime) ; — **gentis**, noble, courageux, —— 16. **Vasals**, vassal (*s* du sujet singulier), brave. —— 17. **Mal talent**

Vers Raoul torne de mal talent espris,
Grant colp li done, com chevalier gentis,
Parmi son elme qui fu a or floris :
Trenche le cercle qui fu a flor de lis.
Ne fust la coife de son hauberc treslis,
De ci es denz li ëust le branc mis.
Del cop Ernaut fut Raons si aquis,
Sanglant en ot et la bouche et le vis.

Li cuens Raons fu molt de grant vertu ;
En sa main tient le bon branc esmolu,
Et fiert Ernault parmi son elme agu
Que flors et pieres en a jus abatu.
Devers senestre est li colps descendu,
Del bras senestre li a le poing tolu.
A tout l'escu l'a el champ abatu.
Quant Ernaus si se sent tout confondu
Et voit gesir a terre son escu,
Son poing senestre qui es enarmes fu,
Le sanc vermel a la terre espandu,
Tost il remonte sur son coursier crenu,
Fuiant s'en torne lez le bruellet ramu ;
Qui puist le blasme ; ot tut le sens perdu.
Raous l'enchauce qui de preis l'a sëu.

— « Mercit ! Raons, por Dieu qui tot crëa.
Se ce vos poise que fera vos ai la.
Vos hom serai ensi com vos plaira.
Quite vos claim tot Braibant et Hainau.

Talent, disposition d'esprit (le *poids* qui vous porte vers...). *Mal talent* (*maltalent*), méchanceté. — **19. Elme**, heaume. — **a or**, avec de l'or. — **21. Treslis**, tressé à trois rangs de mailles. — **22. Es denz**, jusqu'aux dents. — **le branc**, l'épée. — **23. Aquis**, [illegible] étourdi. — **26. Esmolu**, tranchant, aiguisé. — **27. Fiert**, frappe. — **28. Jus**, à terre. — **29. Senestre**, [illegible] encore usité dans le langage du blason. — **30. Tolu**, [illegible], abattu. — **31. A tout l'escu**, avec l'écu. — **32. Si**, ainsi. — **33. Gesir**, infinitif de verbe dont nous avons conservé *gisant*, *gît* (ci-gît) et le substantif *gésine*. — **34. Enarmes**, boucle de cuir par laquelle on tient l'écu. — **36. Crenu**, chevelu. — **37. Lez le bruellet ramu**, vers le petit bois touffu. — **38. Qui puist le blasme**, le blâme qui viendra [illegible]. — **39. Enchauce**, poursuit. — **40. Mercit**, pitié. — **43. Quite vos claim**, je

Que ja mes oirs demi pié n'en tendra. »
Et Raous jure que ja nel pensera
Desqu'a çele heure que il ocis l'aura.

Fuit s'en Ernaus broichant a esperon ;
Raous l'enchauce qui cuer a de felon.
Ernaus regarde contremont le sablon,
Et voit Rocoul le nobile baron
Qui tint la terre vers le val de Soisons.
Ernaus le voit, vers lui broiche a bandon ;
Merci li crie por avoir garison.

. . . .

Raous le vit, le sens quida changier,
Par mal talent tint l'espee d'acier,
Et fiert Rocoul sor son elme a or mier.
Pieres et flors en fist jus trebuchier.
Devers senestre cola li brans d'acier :
Tout son escu li fait jus reoingnier,
Sor l'estriviere fait le branc apuier,
Soz le genoil li fait le pié tranchier,
O l'esperon l'abat el sablonier.
— « Or vos donrai un mervillous mestier :
Ernaus ert mans, et vos voi eschacier :
Li uns ert gaite, de l'autre fas portier.
Ja ne porrés vostre honte vengïer. »

. . . .

Fuit s'en Ernaus broichant a esperon ;
Raous l'enchauce qui cuer a de felon.
Il jure Dieu qui soufrit passion,
Por tout l'or Dieu n'aroit-il garison

proclame (*clai n*) quite (*libre*) pour vous .., c'est-à-dire je vous cède. — **44. Mes oirs**, mon héritier (*heres*). — **45. Nel**, ne le. — **46. Desqu'a cele heure**, jusqu'à cette heure... — **47. Broichant a**, piquant avec. — **49. Contremont**, en haut ; – **le sablon**, la plaine de sable. — **52. A bandon**, de toutes ses forces. — **54. Le sens quida changier**, il pensa en perdre la raison. — **56. Mier** (*merum*), pur. — **59. Reoingnier**, rogner, couper. — **62. O**, avec. — **63. Or**, maintenant. — **64. Ert**, sera ; — **mans**, manchot ; — **eschacier**, portant une échasse, une jambe de bois. — **65. Gaite**, veilleur de nuit ; — **fas**, je fais. — **67. Fuit s'en**, s'enfuit. — **71. Que ne li toille**... qu'il ne

Que ne li toille le chief sor le menton.
Ernaus esgarde contreval le sablon
Et voit venir dan Herbert d'Ireçon,
Wedon de Roie, Loëys et Sauson,
Le comte Ybert le pere Bernecon.

Ernaus escrie, poor ot de morir.
— « Signors, dist-il, bien ne devés garir
Envers Raoul qui ne me veut guerpir :
De vos parents nos a fait tant morir...
. . . .
Lors vëissiés une dure meslee,
Tant hanste fraindre, et tant targe troee,
Et tante broigne desmaillee et faussee ;
Tant pié, tant poing, tante teste colpee,
Tant bon vassal gesir goule baee.
Des abatus est joinchié la pree,
Et des navrez est l'erbe ensangletee.
Raous le voit, grant goie en a menee.
Espee traïte par molt grant airee,
Fiert en la preisse ou dure est la meslee.
Ce jor en a mainte anme desevree
Dont mainte dame remest veve clamee.
Plus de quatorze en a mors a l'espee.
. . . .
En Bernier ot uns molt bons chevaliers
Forz et hardis et nobiles guerriers :
— « E ! Raous sires, fils de franche mollier,
Tu m'adoubas, ce ne puis-je noier,
Mais durement le m'as puis vendu chier :
Ocis nos as tant vaillant chevalier !

lui fasse tomber. — 72. **Contreval**, en bas. — 73. **Dan**, seigneur (*dominum*). — 81. **Hanste** (*hasta*), lance. — **fraindre**, briser. — **targe**, petit bouclier. — 82. **Broigne**, haubert. — 84. **Goule baee**, bouche béante. — 85. **La pree** (*prata*), le pré. — 86. **Navrez**, blessés. — 88. **Airee**, colère. — 90. **Desevree** (*de-se*[illegible]), séparée du corps. — 91. **Remest veve clamee**, reste (doit rester) appelée veuve. — 92. **A mors**, parfait indéfini actif de mourir. — 95. **Mollier** [illegible], femme. — 96. **Adoubas**, tu me fis chevalier : — **noier** [illegible], nier. — 97. **Chier**

Ma mere arsistes en Origni mostier !
E ! Raous, sires, por Dieu le droiturier,
Pitié te pregne ; laisse nos apaisier,
Et cel mort home ne te chaut d'enchaucier.
Qui le poing pert, n'a en lui qu'a irier. »
Raous l'oï, le sens quida changier.
Si s'estendi que ploient li estrier ;
De soz lui fait le destrier archoier.
— « Bastars, dist-il, bien savez plaidoier ;
Mais vos losenges ne vos aront mestier :
N'en partirés sans la teste tranchier. »
— « Voir ! dist Bernier, bien me doi corecier :
Or ne me vuel huimais humelier. »
Quant Berniers voit Raoul le combatant,
Que sa priere ne li valoit un gant,
Par vertu broiche desouz lui l'auferrant ;
Et Raous vient vers lui esperonant.
Grans colps se donent sor les escus devant :
Desoz les boucles les vont toz porfendant.
Berniers le fiert qui droit i avoit grant.
Le bon espieu et l'enseigne pendant
Li mist el cors, n'en pot aler avant.
Raous fiert lui par si grant maltalant,
Escus n'aubers ne li valut un gant ;
Ocis l'ëust, sachiés a esciant,
Mais Diex et drois aida Berneçon tant,
Lez le costé li va li fers frotant :
Et Berniers fait son tor par maltalent.

cher. —— 99. **Arsistes** (*ardere*), tu as brûlé ; — **mostier** (*monasterium*), monastère (cf. Noirmoutiers, Saint-Pierre-le-Moutiers). —— 100. **Droiturier**, celui qui fait droit, le justicier. —— 101. **Apaisier**, rester en paix. —— 102. **Ne te chaut**, il t'importe peu. —— 103. **N'a en lui qu'a irier**, n'a pas lieu de s'irriter contre lui. —— 104 **L'oï**, l'entendit. —— 105 **Si s'estendi**... Il se dressa si fort... —— 106. **Archoier**, plier comme un arc. —— 108. **Losenges** (*laus*), flatteries ; **ne vos aront mestier**, ne vous rendront pas service. —— 111. **Huimais**, de *hui* (*hodie*) et *mais* (*magis*), dorénavant. —— 114. **Broiche**, pique : — **auferrant**, cheval. —— 117. **Boucle**, la partie proéminente au centre de l'écu. —— 124. **Berneçon**, diminutif de Bernier, au cas régime. —— 125. **Lez**, dans le. —— 131. **Enclin**, incliné ; — **chaï**, tomba. ——

Et fiert Raoul parmi l'elme luisant
Que flors et pieres en va jus craventant.
Trenche la coife del bon haubert tenant.
En la cervele li fait couler le brant.
Le chief enclin chaï de l'auferrant :
Li fil Herbert en sont lie et goiant...

. . . .

Li cuens Raous pense del redrecier.
Par grant vertu trait l'espee d'acier
Qui le vëist amont son branc drecier.
Mais il ne trueve son colp ou emploier.
Des qu'a la terre fait son bras asaier,
Dedens le pré fiert tot le branc d'acier :
A molt grant peine l'en pot il resaichier.
Sa bele bouche il prent a estrecier,
Et si vair oïl prenent a espessier.
Dieu reclama qui tout a à baillier :
— « Glorious peres, qui tout pués justicier,
Com je voi ore mon cors afoibloier !
Secores moi douce dame del ciel ! » ..

. . . .

L'anme s'en part del gentil chevalier :
Dame-Diex l'ait, se on l'en doit prier.
Berniers escrie : « Saint-Quentin et Doai !
« Mors est Raons li sires de Cambrai ! »

132. **Lie**, joyeux *(læti)*. — 133. **Pense del redrecier**, pense qu'il pourra se redresser. — 135. **Amont**, en l'air. — 137. **Des qu a**, jusqu'à ; — **asaier**, essayer. — 139. **Resaichier**, retirer. — 140. **Il prent a estrecier**.. Il commence à serrer sa bouche. — 141. **Et si vair oïl**... et ses yeux vairs (bleus ?) commencent à s'obscurcir. — 142. « Il invoqua Dieu qui a tout à gouverner. — 143. **Pués**, peux. — 144. **Ore**, maintenant. — 145. **Dame**, seigneur. — 148. **Escrie**, s'écrie.

LITTÉRATURE COURTOISE

FIN DU XIIe SIÈCLE

Le Chevalier au Lion.

Par Chrétien de Troyes.

Yvain, un des chevaliers de la Table ronde, s'est réfugié dans le château d'un chevalier mystérieux qu'il a blessé à mort, et s'y est caché. Il aperçoit la veuve du seigneur, et s'en éprend. Une demoiselle de compagnie de la châtelaine, Lunette, vraie soubrette de comédie, se met en tête de marier Yvain et celle qu'il a rendue veuve. Sa proposition est d'abord vivement repoussée : mais, peu à peu, Lunette excite la curiosité de la dame, qui consent à recevoir Yvain. Nous citons l'entrevue, qui aboutit au mariage. On pourra lire un long fragment de ce qui précède, dans la *Chrestomatie* de G. Paris (Hachette), p. 95. — Il sera aisé de remarquer la différence essentielle entre l'art de la *Chanson de Roland* et celui du *Chevalier au lion*. Ce roman d'aventures n'est pas destiné aux mêmes auditeurs. (Sur la *Littérature courtoise*, cf. *Littérature*, pp. 45-55.)

La damoisele par la main
En meine mon seignor Yvain
La ou il iert mout chiers tenuz ;
Si cuide il estre mal venuz ;
Et s'il le crient, n'est pas merveille.
Dessour une coute vermeille
Troverent la dame seant.
Grant peor, ce vos acreant,
Ot mes sire Yvains a l'entree
De la chambre, ou il a trovee
La dame qui ne li dist mot ;
Et por ce plus grant peor ot :
Si fu de peor esbaïz,
Qu'il cuida bien estre traïz ;
Si s'estut loinz cele part la
Tant que la pucele parla

3. **Iert** *(erit)*, sera : — **mout chiers**, très cher. — 4. **Si cuide il**, mais il croit. — 5. **Et s'il le crient**, et s'il le craint. — 6. **Coute**, coussin. — 7. **Seant** *(sedentem)*, assise. — 8. **Peor**, peur ; — **ce vos acreant**, je vous assure. — 9. **Ot**, eut. — 15. **S'estut**, se tint :

Et dist : « Cinc cenz dehez ait s'ame,
Qui meine en chambre a bele dame
Chevalier qui ne s'en aproche,
Et qui n'a ne langue ne boche
Ne sen dont acointier se sache ! »
A cest mot par le braz le sache,
Si li a dit : « Ça vos traiez,
Chevaliers, et peor n'aiez
De ma dame qu'ele vos morde !
Mais querez li pais et acorde,
Et j'en proierai avuec vos,
Que la mort Esclados le Ros,
Qui fu ses sire, vos pardoint. »
Mes sire Yvains maintenant joint
Ses mains, si s'est a genonz mis,
Et dist come verais amis :
« Dame, ja voir ne crïerai
Merci, ainz vos mercïerai
De quant que vos me voudrez faire ;
Que riens ne me porroit desplaire.
— Non, sire ? Et se je vos oci ?
— Dame, la vostre grant merci,
Que ja ne m'en orrez dire el.
— Ainz mais », fait ele, « n'oï tel,

— **cele part la**, de ce côté-là (où il était). — 16. **La pucele**, la jeune fille (Lunette, la soubrette de la dame). — 17. **Cinc cenz dehez ait s'ame, qui**... Que cinq cents malheurs (*dehez* ou *dehaiz*, mot d'origine germanique. Cf. la locution : *Dehait ait*.... Malheur soit'...) aient son âme à celui qui !.. Nous dirions : Que le diable emporte celui qui !... — 20. **Boche** (*bucca*), bouche. — 21. **Sen**, sens, esprit ; — **accointier** (*ad-cognitare*), faire connaissance. — 22. **Sache**, tire. — 23. **Traiez**, tirez. — 26. **Querez** (*quærere*), cherchez demandez. — 27. **Proierai**, prierai. — 28. **Esclados le Ros**, nom du premier époux de la châtelaine : c'est celui que Yvain a blessé mortellement, auprès de la fontaine merveilleuse. — 29. **Ses sire**, son seigneur (cas sujet du singulier : cf. au vers suivant *mes sire*, devenu *messire*). — 31. **Si**, alors. — 32. **Verais**, vrai (cas sujet du singulier). — 33. **Voir** (*vere*), vraiment. — 34. **Ainz** (*ante ius*), mais. — 35. **De quant que**, de tout ce que. — 36. **Riens** (*res*), chose (cas sujet). — 37. **Oci**, tue. — 39. **Ja** (*jam*), jamais ; — **orrez**, futur de ouïr, entendrez ; — **el** (*aliud*), autre chose. — 40. **Ainz mais**, jamais ; — **n'oï**, n'entendis. — 41. **A devise**, à souhait. — 42. **Del tot en tot**, entie-

Que si vos metez a devise
Del tot en tot en ma franchise,
Senz ce que nes vos en esforz.
— Dame, nule force si forz
N'est come cele, senz mentir,
Qui me comande a consentir
Vostre voloir del tot en tot.
Rien nule a faire ne redot
Que moi vos plaise a comander;
Et se je pooie amender
La mort dont je n'ai rien mesfait,
Je l'amenderoie senz plait.
— Coment ? » fait ele. « Or le me dites,
Si soiez de l'amende quites,
Se vos de rien ne mesfeïstes
Quant vos mon seignor oceïstes.
— Dame », fait il, » vostre merci,
Quant vostre sire m'assailli,
Quel tort oi je de moi defendre ?
Qui autrui vueut ocire o prendre,
Se cil l'ocit qui se defent,
Dites se de rien i mesprent.
— Nenil, qui bien esgarde a droit.
Et je cuit que rien ne vaudroit
Quant fait ocire vos avroie.
Mais ce mout volentiers savroie
Dont cele force puet venir
Qui vos comande a consentir

rement. — 43. **Nes** (*neis, ne ipsum*), pas même ; signifie ici : sans que *rien* ne vous y force. — 48. **Rien nule a faire ne redot** : nulle chose ne coûte à faire, de celle qu'il vous plaira de me commander. — 52. **Senz plait**, sans procès, sans discussion, aussitôt. — 54. « Comment ?.. dites-le-moi ; et soyez dispensé de la réparation, s'il est vrai que vous ne m'avez fait aucun tort quand vous avez tué mon seigneur ! » — 57. **Vostre merci**, par votre grâce. — 61. **Se cil l'ocit**. Si celui-là le tue qui... — 62. **Se de rien i mesprent**. S'il commet quelque faute. — 64. **Je cuit**, je crois — 66. **Mais ce mout volentiers savroie**. Mais j'apprendrais très volontiers ceci. — 67. **Dont cele force puet venir**. D'où peut venir cette force. — 75. **Mes cuers**, mon

Tot mon voloir senz contredit.
Toz torz et toz mesfaiz vos quit;
Mais seez vos, si nos contez
Coment vos estes si dontez.
— Dame », fait il, « la force vient
De mon cuer qui a vos se tient;
En cest voloir m'a mes cuers mis.
— Et qui le cuer, beaus douz amis?
— Dame, mi ueil. — Et les ieuz qui?
— La grant beauté que en vos vi.
— Et la beauté qu'i a forfait?
— Dame, tant que amer me fait.
— Amer? Et cui? — Vos, dame chiere.
— Moi? — Voire, voir. — En quel maniere?
— En tel que graindre estre ne puet,
En tel que de vos ne se muet
Mes cuers, n'onques aillors nel truis,
En tel qu'aillors penser ne puis,
En tel que toz a vos m'otroi,
En tel que plus vos aim que moi,
En tel, se vos plaist, a delivre,
Que por vos vueil morir o vivre.
— Et oseriiez vos emprendre?
Por moi ma fontaine a defendre?
— Oïl voir, dame, vers toz omes.
— Sachiez donc bien qu'acordé somes. »

La dame emmène alors Yvain dans la grande salle de son château, le présente à tous ses chevaliers, et amène ceux-ci à prendre l'initiative d'un projet de mariage entre elle et lui. Elle feint de leur céder.

Tant li prient que lor otroie
Ce qu'ele feïst tote voie,

cœur (cas sujet sing.). — 77. **Miueil**, mes yeux (cas sujet pluriel; — **ieuz**, yeux (cas régime pluriel). — 79. « Et qu'est-ce que la beauté a donc fait? » — 80. « Elle a fait tant qu'elle me fait aimer. » — 83. **Graindre** (*grandior*), plus grande. — 84. **Muet** (*movet*), change, se détourne. — 85. **Nel**, ne le; — **truis**, trouve. — 87. **M'otroi**, me donne. — 89. **A delivre**, à votre gré. — 91. **Emprendre**, entre-

Qu'Amors a faire li comande
Ce dont los et conseil demande.
Mais a plus grant onor le prent
Quant le fait al los de sa gent:
Et les proieres rien n'i grievent,
Ainz li esmuevent et sozlievent
Le cuer a faire son talent :
Li chevaus qui ne va pas lent
S'esforce quant on l'esperone.
Veant toz ses barons se done
La dame a mon seignor Yvain.
Par la main d'un son chapelain
Prise a Laudine de Landuc.
La dame qui fu fille al duc
Laudunet, dont on note un lai.
Le jor meesmes, senz delai,
L'esposa et firent les noces;
Assez i ot mitres et croces,
Car la dame i avoit mandez
Ses evesques et ses abez.
Mout i ot joie et mout leece,
Mout y ot gent et mout richece
Plus que conter ne vos savroie,
Quant lonc tens pensé i avroie.
Mieuz me vient taire que pou dire.
Mais or est mes sire Yvains sire,
Et li morz est toz obliëz.

prendre. — 93. **Oïl**, oui ; — **vers toz omes**, contre tous hommes. — 96. **Tote voie**, de toute façon — 97. **Qu'Amors**... Expliquez : attendu que Amour... — 98. **Ce dont los et conseil demande**, ce pourquoi elle demande louange et conseil. — 100. **Al los de sa gent**, avec l'approbation de son peuple. — 103. **Faire son talent**, satisfaire son désir. — 106. **Veant ses barons**, à la vue de ses barons. — 109. **Prise a**, il a pris. — 110. **Fille al duc**... fille du duc. — 114. **Mitres et croces**, évêques et abbés crossés et mitrés. — 117. **Leece** *lætitiam*, liesse. — 121. **Mieuz me vient**, mieux vaut. — 122. « Messire Yvain est maintenant seigneur. » — 123. **Toz**, tout à fait.

Aucassin et Nicolette.

Cette *chante-fable* est l'unique type d'un genre de ***nouvelle romanesque***, en partie récitée, en partie chantée. — Aucassin, fils du comte de Beaucaire, aime Nicolette, jeune captive sarrasine, reconnue au dénouement pour la fille du roi de Carthage. Le comte, qui s'oppose au mariage des deux jeunes gens, a fait enfermer Nicolette dans un cachot; celle-ci s'échappe et se réfugie dans la forêt, où Aucassin la cherche et la retrouve. — Nous citons ici l'épisode célèbre de la rencontre du jeune homme et d'un vilain qui a perdu son bœuf; et le passage où Aucassin arrive à la *logette* construite par Nicolette. On remarquera le réalisme saisissant de la première partie, et la poésie délicate de la seconde.

X. — OR DIENT ET CONTENT ET FABLOIENT [1].

Aucassins ala par la forest de voie en voie, et li destriers l'en porta grant aleüre [2]. Ne cuidiez mie que les ronces et les espines l'espargnassent : nenil noient [3], ainz li desrompent ses dras [4], qu'a peines peüst on noer dessus el plus entier [5], et que li sans li oissi [6] des braz et des costez et des jambes en cinquante liens o en trente, qu'après le vaslet [7] peüst on sevir [8] la trace del sanc qui cheoit sour l'erbe. Mais il pensa tant a Nicolete sa douce amie qu'il ne sentoit ne mal ne dolor, et ala tote jor par mi la forest si faitement [9] que onques n'oï noveles de li. Et quant il vit que li vespres [10] aprochoit, si comença a plorer, por ce qu'il ne la trovoit.

Tote une viez voie erbose [11] chevauchoit. Il esgarda devant lui en mi la voie, si vit un vaslet tel con je vos dirai. Granz estoit et merveillos et laiz et hisdos [12]. Il avoit une grant hure plus noire d'une charbonee, et avoit

1. « Maintenant disent et content et fabloient » (fabloir, *fabulare*, raconter une *fable*). C'est par cette formule que commencent tous les paragraphes en prose de la *Chante fable*. — 2. **Grant aleüre**, à grande allure; — **ne cuidiez mie**, ne croyez pas. — 3. **Nenil noient**. *Nenil*, devenu *nenni* composé de *nen*, non et de *il*; *noient*, *nient*, *néent*, formé de *nec* et de *entem*, substantif verbal de *esse*, être : *nenil noient* signifie donc : en aucune façon. — 4. **Ses dras**, son vêtement. — 5. **Qu'a peines**... qu'à peine pourrait on nouer sur lui les plus grands morceaux. — 6. **Oissi** (*exiit*), sortit. — 7. **Après le vaslet**, après le jeune gentilhomme *valet* est un diminutif de vassal. A la 2e ligne du paragraphe suivant, *vaslet* est pris dans un autre sens et signifie simplement *homme*. — 8. **Sevir**, suivre; — **cheoit**, tombait. — 9. **Si faitement**, de telle façon. — 10. **Li vespres**, le soir. — 11. **Une viez voie erbose**, un vieux chemin herbu. — 12. **Hisdos**, hideux. — 13. « Plus d'une pleine

plus de pleine paume entre dous ieuz [13], et avoit unes granz joes [14], et un grandisme nés plat, et unes granz narines lees [15], et unes grosses levres plus roges d'une escharbocle [16], et uns granz denz jaunes et laiz, et estoit chauciez d'uns hoseaus [17] et d'uns solers de buef fretez de tille [18] dusque dessoure le genoil [19], et estoit afublez d'une chape [20] a dous envers, si estoit apoiez sour une grant maçue. Aucassins s'embati [21] sour lui, s'ot grant peor quant il le sourvit [22].

« Beaus frere, Dieus t'i aït [23] ! — Dieus vos beneïe ! » fait cil. — « Se Dieus t'aït, que fais tu iluec [24] ? — A vos que monte [25] ? » fait cil. — « Noient [26], » fait Aucassins. « Je nel vos demant se por bien non. — Mais por quoi plorez vos, » fait cil, « et faites si grant duel ? Certes, se j'estoie aussi riches om con vos estes, toz li monz [27] ne me feroit mie plorer. — Ba ! me conoissiez vos ? » fait Aucassins. — « Oie [28], je sai bien que vos estes Aucassins, li tiz le conte, et se vos me dites por quoi vos plorez, je vos dirai que je faz ci. — Certes, » fait Aucassins, « je le vos dirai mout volentiers. Je vin ui [29] matin chacier en ceste forest, s'avoie un blanc levrier, le plus bel del siecle, si l'ai perdu ; por ce plor je. — Oz ? » fait cil, « por le cuer que cil sire ot en son ventre [30] ! que vos plorastes por un chien puant ? Mal dehé [31] ait qui ja mais vos prisera, quant il n'a si riche ome en ceste terre, se voz pere l'en mandoit dis o quinze o vint, qu'il ne les envoiast trop volentiers, et s'en esteroit trop liez [32] ! Mais je doi plorer

main d'intervalle entre les deux yeux. » — **14**. **Joes**, joues. — **15**. **Lees** (*latas*), largement ouvertes. — **16**. **Escharbocle**, escarboucle. — **17**. **Hoseaus**, jambières, housseaux. — **18**. « Des souliers de bœuf attachés avec des lacets de tilleul. » — **19**. **Genoil**, genou. — **20**. **Chape** (*capa*), manteau. — **21**. **S'embati**, se heurta à. — **22**. **Sourvit**, vit tout à coup. — **23**. **Dieus t'i aït**, que Dieu t'aide (*adjuvat*). — **24**. **Iluec**, ici. — **25**. **Monte**, importe. Le verbe *monter* signifie : *avoir de la valeur*. On en a tiré, au moyen âge, le substantif verbal *monte*, valeur. On disait : « Ceci ne vaut pas la monte *d'un fétu* », pour ceci ne vaut rien ; et nous disons encore en prenant le verbe dans le sens de *valoir* : « A combien monte cette facture ? » — **26**. **Noient**, cf. note 3. — **27**. **Toz li monz**, tout le monde. — **28**. **Oie** (*hoc ego*), oui. — **29**. **Ui** (*hodie*), aujourd'hui. — **30**. **Cil sire**, le Seigneur, Jésus-Christ. — **31**. **Dehé**, cf. p. 25, note 17. — **32**. **Liez**

et dueil faire. — Et tu de quoi, frere ? — Sire, je le vos dirai. J'estoie loez a un riche vilain, si chaçoie sa charrue : quatre bues [33] i avoit. Or a trois jorz qu'il m'avint une grant malaventure, que je perdi le meillor de mes bues, Roget, le meillor de ma charrue, si le vois querant [34]. Si ne manjai ne ne bui trois jorz a passez, si n'os aler a la vile, qu'on me metroit en prison, que je ne l'ai de quoi soudre [35]. De tot l'avoir del monde n'ai je plus vaillant que vos veez sour le cors de moi. Une lasse [36] mere avoie, si n'avoit plus vaillant que une coutisele [37], si li a on sachiee [38] de dessoz le dos, si gist a pur l'estrain [39], si m'en poise assez plus que de moi. Car avoirs va et vient : ce j'ai or perdu, je gaaignerai une autre fois, si soudrai [40] mon buef quant je porrai, ne ja por ce n'en plorerai. Et vos plorastes por un chien de longaigne [41] ! Mal dehé ait qui ja mais vos proisera [42] ! — Certes, tu iés de bon confort, beaus frere. Que beneoiz [43] soies tu ! Et que valoit tes bues ? — Sire, vint souz [44] m'en demande on ; je n'en puis mie abatre une sole maaille [45]. — Or tien, » fait Aucassins, « vint souz que j'ai ci en ma borse, si sol ton buef [46]. — Sire, » fait il, « granz merciz ! Et Dieus vos laist trover ce que vos querez ! »

Il se part [47] de lui. Aucassins si chevauche. La nuit fu bele et coie [48], et il erra tant qu'il vint près de la ou li set chemin aforchent [49], si vit devant lui la loge [50] que vos savez que Nicolete avoit faite, et la loge estoit

(*lætus*), joyeux. — 33. **Bues** (*boves*), bœufs. — 34. **Si le vois querant**, ainsi je vais le cherchant. — 35. **Soudre** (*solvere*), payer. — 36. **Lasse**, fatiguée, malade. — 37. **Coutisele**, matelas. — 38. **Sachiee**, tirée. — 39. **Si gist a pur l'estrain.** Aussi gît-elle sur la pure paille, sur la paille nue. *Estrain* ou *estraim*, de *stramen* qui signifie en latin : ce qui est jeté à terre. — 40. **Soudrai**, paiera. — 41. **Chien de longaigne**, chien de latrine. — 42. **Proisera**, prisera, estimera. — 43. **Beneoiz**, béni. — 44. **Vint souz**, vingt sous. Le *sou* valait alors environ 1 franc de notre monnaie; mais avait une valeur relative très supérieure. — 45. **La maille** (*metallia*) est la plus petite monnaie du temps : 2 mailles valaient un denier ; 12 deniers, un sou ; 20 sous, une livre. — 46. **Sol ton buef**, paye ton bœuf. — 47. **Se part**, se sépare. On disait alors *se partir* d'un lieu ou de quelqu'un. — 48. **Coie** (*quietam*), tranquille. — 49. **Aforchent**, se croisent, font la fourche. — 50. **Loge**, petite

forree [51] defors et dedenz et par dessoure et devant de flors, et estoit si bele que plus ne pooit estre. Quand Aucassins la perçut, si s'aresta tot a un fais [52], et li rais de la lune feroit enz [53].

« E Dieus ! » fait Aucassins, « ci fu Nicolete, ma douce amie, et ce fist ele a [54] ses beles mains. Por la douçor de li et por s'amor me descendrai je ore ci et m'i reposerai anuit mais [55]. »

Il mist le pié fors [56] de l'estrier por descendre ; et li chevaus fu granz et hauz : il pensa tant a Nicolete, sa trés douce amie, qu'il cheï [57] si durement sour une pierre que l'espaule li vola hors del lieu. Il se senti mout bleció, mais il s'esforça tot al mieuz qu'il pot et atacha son cheval a l'autre main a une espine [58], si se torna sour costé tant qu'il jut toz sovins en la loge [59]. Et il garda par mi un trou de la loge, si vit les estoiles el ciel, s'en i vit [60] une plus clere des autres, si comença a dire :

XI. — OR SE CHANTE [61].

« Estoilete, je te voi,
Que la lune trait a soi.
Nicolete est avuec toi,
M'amiëte o le blont poil.
Je cuit Dieus la vont avoir
Por la lumiere de soir,
Que par li plus bele soit.
Et ! amie, entent a moi.
Pleüst ore al sovrain roi,
Que que fust del recheoir,

tonnelle. — 51. **Forree**, garnie. — 52. **Tot a un fais** (latin *fascem*, faisceau), tout à coup. — 53. **Feroit enz**, frappait dedans (*enz*, du latin *intus*). — 54. **A**, avec. — 55. **Anuit**, cette nuit. — 56. **Fors**, hors de. — 57 **Cheï**, tomba. — 58. **Espine**, sorte d'arbre. — 59 **Il jut**, passé défini du verbe *gésir*, être étendu. — 60. **S'en i vit**, il en vit.. — 61. « Maintenant se chante. » C'est par cette formule que commencent tous les couplets en vers de la *Chante fable*. — Vers 4. **M'amiëte o le blont poil**, ma petite amie aux cheveux blonds — 5. « Je crois que Dieu la veut avoir (Nicolette) pour que la lumière du soir par elle soit plus belle. » — 9. **Pleüst ore**, plaise maintenant au souverain roi. — 10. **Que**

Que fuisse la sus o toi !
Se j'estoie fiz a roi,
S'aferriez vos bien a moi,
Suer, douce amie. »

POÉSIE ALLÉGORIQUE

XIIIe SIÈCLE

Le Roman de la Rose.

(*Littérature*, p. 61.)

Guillaume de Lorris raconte qu'il croit se promener, en songe, dans un jardin : il y aperçoit derrière une haie des roses magnifiques, et l'une d'elles attire particulièrement ses regards. Il désire la cueillir, mais en même temps il hésite : ses sentiments sont personnifiés par des *allégories* : Bel-Accueil, Danger, Raison.

Bel-Accueil, Danger, Raison.

Ainsi que je me porpensoie
S'oltre la haie passeroie
Ge vi vers moi tot droit venant
Un vaslet bel et avenant,
En qui il n'ot riens que blasmer,
Bel-Accueil se faisoit clamer,
Filz fu Cortoisie la sage.
Cis m'abandonna le passage
De la haie molt doucement,
Et me dist amiablement :
« Beaus amis chiers, se il vos plest,
Passés la haie sens arest,
Por l'odor des roses sentir :
Ge vos i puis bien garantir.

que fust del recheoir, de quelque façon qu'il fût (pour moi) de retomber ; de quelque façon que je dusse retomber. — **11. O**, avec. — **13. S'aferriez vos**, vous feriez bien l'affaire.

1. Ainsi que, pendant que. — **je me porpensoie**, je réfléchissais, je me demandais si... — **4. Vaslet**, jeune gentilhomme. — **5. En qui il n'y eut ot chose riens** que l'on aurait pu blâmer. — **6. Se faisoit clamer**, se faisait appeler. — **7.** Il fut fils de Courtoisie.

N'i avrés mal ne vilenie,
Se vos vos gardés de folie.
Se de riens vos i puis aidier,
Ja ne m'en quier faire proier :
Car près sui de vostre servise,
Ge le vos di tot sans feintise... »
Mès uns vilains, cui honte soit,
Près d'ilueques repost s'estoit.
Dangiers ot non, si fut closiers
Et gardes de tos les rosiers.
En un destor fu li cuivers,
D'erbes et de foilles covers,
Por ceus espier et sorprendre
Qu'il voit as roses la main tendre.
Ne fu mie sos li gaignons,
Ainçois avoit a compaignons
Male-Boche, le jangleor,
Et avuec lui Honte et Paor...
Plus n'osai iluec remanoir
Por le vilain hidos et noir
Qui me menace a assaillir.
La haie m'a fait tressaillir
A grant paor et a grant heste ;
Et li vilains crole la teste,

— 8. **Cis** (*ecce iste*), celui-ci. — **15. Vilenie,** dérivé de *vilain* (*villanus*, paysan), se dit de tout ce qui est contraire à la bonne éducation, à l'honneur, etc. — **18.** « Je ne cherche (**quier**) pas à me faire prier pour cela (*en*). » — **19.** « Je suis tout disposé à vous servir. » — **20. Tot sans feintise.** Tout à fait sans feinte. — **21.** Formule de souhait : à qui honte soit ! — **22 Ilueques** (*illo loco ?*), là ; — **repost** (participe passé de *repondre*, du latin *reponere*), caché. — **23. Dangiers** (*dominarium*), signifie résistance, orgueil ; — **ot non**, il eut nom, il s'appelait ; — **closiers**, dérivé de *clos*, portier. — **25. En un destor**, en un *détour*, en un lieu caché ; — **fu li cuivers**, il était dissimulé. — **26. Foilles** (*foliis*), feuilles. — **28 As** (*ad illas*), vers les. — **29. Ne fu mie sos...** Ne fut pas seul (*solus*) ; — **gaignon**, chien de garde. — **30. Ainçois**, mais. — **31. Male-Boche**, Male-Bouche, la Calomnie ; — **jangleor**, dérivé du verbe *jangler*, bavarder. — **32. Paor**, peur. — **33. Remanoir** (*remanere*), rester. — **35.** « Qui menace de m'attaquer. » — **36. Tressaillir** (*trans, salire*), sauter par-dessus, franchir. — **37. Heste**, hâte. — **39.** « Et il dit que si jamais j'y retourne.

Et dit, se jamès i retor,
Il me fera prendre un mal tor...
 En ce point ai grant pièce esté,
Tant que me vit ainsi maté
La dame de la haute garde,
Qui de sa tor aval esgarde :
Raison fu la dame appelée.
Lors est de sa tor devalée,
Si est tot droit vers moi venue.
El ne fut jone ne chenue,
Ne fu trop haute ne trop basse,
Ne fu trop mègre ne trop grasse.
Li ueil qui en sont chief estoient
A deus estoiles resembloient.
Si ot ou chief une coronne,
Bien resembloit haute personne...
Sachiés, se la lètre ne ment,
Que Diex la fist noméement
A sa semblance et a s'ymage
Et li donna tel avantage
Qu'el a pooir et seignorie
De garder homme de folie,
Por qu'il soit tex que il la croie.

Conseils de Courtoisie.

(GUILLAUME DE LORRIS.)

Courtoisie apprend à Guillaume comment il doit se conduire

— 40. **Un mal tor**, un mauvais tour (ne se dit plus des personnes). — 41. **Pièce**, espace de temps : J'ai été dans cette situation un long temps, jusqu'à ce que... — 42. **Maté**, dompté, humilié (vient de *mat*, terme du jeu d'échecs, ou du latin *mactare*, tuer). — 45. **Qui de sa tor aval esgarde**, qui de sa tour en bas regarde. — 46 **Devalée**, descendue. — 48. **Jone**, jeune. — **chenue**, à cheveux blancs. La Raison est décrite comme une personne où les qualités physiques et morales sont parfaitement équilibrées. — 51. **Li ueil** (oculi), les yeux ; — **chief** (*caput*), tête. — 53. **Si ot...** Si elle avait eu — 56. **Noméement**, exactement. — 57. **A s'ymage**, à son image. — 61 **Tex**, tel ; — **que il la croie**, qu'il ait confiance en elle

dans le monde pour y avoir du succès. C'est une spirituelle satire des manières élégantes du treizième siècle, et en même temps une sorte de *civilité puérile et honnête.*

Sages soies et acointables,
De paroles dous et raisnables
Et aus grans gens et aus menues ;
Et quant tu iras par les rues,
Gar que tu soies coustumiers
De saluer les gens premiers ;
Et s'aucuns avant te salue,
Si n'aies pas la langue mue,
Ains te garni deu salu rendre
Sans démourer et sans atendre.
Apres, garde que tu ne dies
Ces ors mos ne ces ribaudies ;
Ja pour nomer vilaine chose
Ne dois ta bouche estre desclose :
Je ne tien pas a courtois ome
Qui orde chose et laide nome.
Toutes femes sers et honeure,
D'eles servir poine et labeure ;
Et se tu os nul mesdisant
Qui aille femes desprisant,
Blasme le et dis qu'il se taise,
Fai, se tu pues, chose qui plaise
Aus dames et a damoiseles,
Si qu'els oient bones nouveles
Dire de toi et raconter ;
Pour ce pourras en pris monter.
Apres tout ce, d'orguel te garde,
Car qui bien entent et esgarde,

1. **Acointables**, abordables. — 2. **Raisnables**, raisonnables. — 5. **Gar**, prends garde d'avoir coutume... — 8. **Mue** (*mutam*), muette. — 9. **Ains**, mais ; — **te garni**, prends garde de. — 12. **Ors** (*horridos*), sales (cf. ordure). — 14. **Desclose**, ouverte. — 15. « Je ne considère pas comme un homme courtois. » **Courtois**, qui vit à la cour, qui en a les manières. — 18. « Peine et travaille pour les servir. — 19. **Os** (*audis*), entends. — 24. **Si qu'els oient**.. Si bien qu'elles entendent. — 26. **Pour ce**... grâce à cela. — 28. **Car qui**... Car

Orgueus est folie et pechiés :
Et qui d'orguel est entechiés,
Il ne puet son cuer aploier
A servir ne a souploier.
Mene toi bel selonc ta rente
De robes et de chaucemente :
Bele robe et beau garnement
Amendent les gens durement ;
Et si dois ta robe baillier
A tel qui sache bien taillier
Et face bien seans les pointes,
Et les manches joignans et cointes.
Aies souvent frais et nouveaus,
Soulers a las ou estiveaus
Et gar qu'il soient si chaucant
Que cil vilain aillent tençant
En quel guise tu i entras,
E de quel part tu en istras.
Ne suefre sur toi nul ordure.
Lave tes mains et tes dens cure
S'en tes ongles a point de noir,
Ne l'i laisse pas remanoir.
Cous tes manches, tes cheveux pigne,
Mais ne te farde ne ne guigne.
Se tu sais nul bel deduit faire,
Par quoi tu puisses aus gens plaire,
Je te comant que tu le faces :
Chascuns doit faire en toutes places

pour celui qui ... l'orgueil est un péché. — 31 **Aploier**, plier — 32 **Souploier**, se plier sous, se soumettre ... — 33 **Mene toi** arrange-toi, habille-toi — 34 **Chaucemente** (calceamenta) chausses et chaussures. — 35. **Garnement** (allg. germanique) garniture, équipement. — 36. **Durement**, beaucoup — 37. **Et si dois** Aussi dois-tu donner ta robe à faire — 40 **Cointes**, allant bien, élégants. — 42. « Souliers à lacets ou bottes » **Estiveaus** (astira, tige). — 44 **Tençant**, disputant — 46 **Istras**, sortiras — 49. **Point**, un point. — 50. **Remanoir** rester — 51 **Cous**, attache — 52. **Guigne**. Guigner a le sens de *masquer*, déguiser et *farder*. — 53. **Deduit** (*deductum*) jeu — **nul**, quelque. — 57 **Avient**, convient

Ce qu'il sait qui mieus li avient,
Car los et pris et grace en vient.
Se tu te sens viste et legier,
Ne fai pas de saillir dangier :
Et se tu siés bien à cheval,
Tu dois poindre amont et aval ;
Et se tu sais lances brisier,
Tu t'en pues mout faire prisier.
Se aus armes es acesmés,
Par ce seras dis tens amés.
Se tu as la vois clere et saine,
Tu ne dois mie querre essoine
De chanter, se l'en t'en semont,
Car bel chanter abelist mont.
Si avient bien a bacheler
Que il sache de vieler,
De fleüter et de dancier :
Par ce se puet mout avancier.

XIVe SIÈCLE

Origines de la royauté et de la propriété.

(Jean de Meung.

On ne lira pas sans curiosité ce passage célèbre, dans lequel le continuateur de G. de Lorris, Jean de Meung, transformant le roman allégorique en une satire sociale, explique les origines du pouvoir et de la richesse, comme devait le faire, quatre siècles plus tard, Jean-Jacques Rousseau.

Mais li premiers dont je vous conte
Ne savoient que nagier monte,
Tresluit trouvoient en leur terre
Quanque leur sembloit bon a querre.

(sens resté dans *avenant*). — 58. **Los**, louange. — 60. « N'hésite pas à sauter. » — 65. **Acesmés**, accoutumés. — 66. **Dis tens**, dix temps, indéfiniment. — 68. **Querre essoine**, chercher une excuse... — 69 **Semont**, prie (cf. semonce) — 70. **Abelist**, embellit ; — **mont** pour *mout*, beaucoup. — 71. « Et il convient bien à un bachelier. »

2. « Ne savaient ce que c'est que naviguer » ; — **monte** : vaut ; cf. p. 29, note 25. — 3. **Trestuit** (*trans*, *toti*), tous. — 4. **Quanque**, tout ce qui.

Riche estoient tuit egaument,
Et s'entramoient loiaument
Les simples gens de bone vie :
Lors iert amours sans seigneurie.
L'uns ne demandoit riens a l'autre.
Quant Baras vint lance seur fautre
Et Péchiés et Male aventure,
Qui n'ont de souffisance cure,
Orgueus qui desdaigne pareil,
Vint avec a grant apareil,
Et Convoitise et Avarice,
Envie et tuit li autre vice :
Si tirent saillir Povreté
D'enfer, ou tant avoit esté
Que nus de li riens ne savoit,
N'onques en terre esté n'avoit...
Car Avarice et Convoitise
Ont és cuers des hommes assise
La grant ardor d'avoir aquerre.
Tantost com par ceste maisniée
Fu la gens maumise et fesniée,
La premiere vie laissierent,
De mal faire puis ne cessierent,
Car faus et tricheur devindrent.
Aus proprietés lors se tindrent,
La terre meesmes partirent,
Et au partir bones i mirent.
Et quant les bones i metoient,
Mainte fois s'entrecombatoient,
Et se tolurent ce qu'il peurent.
Li plus fort les greigneurs pars eurent :

autant que ; — **querre**, cherche. — 8. **Iert**, était. — 10. **Baras**, féminin *barate*, tromperie. — « vint avec sa lance sur sa selle ». — 12. **Souffisance**, pauvreté. — 14. **A**, avec. — 23. **Avoir aquerre**, acquérir. — 24. **Maisniée**, dérivé de *mansion*, maison, famille, engeance. — 25. **Maumise**, mise à mal. — **fesniée**, fascinée. — 27. **Puis** (*post*), désormais. — 29. **Se tindrent**, s'appliquèrent à. — 30. **Partirent**, partagèrent. — 31. **Bones** (*bodnas*), bornes. — 34. **Se**

Et quant en leur pourchas couroient,
Li pereceus qui demeuroient
S'en entroient en leurs cavernes.
Et leur embloient leur espernes.
Lors convint que l'en esgardast.
Aucun qui, les loges gardast,
Et qui les fauteors preïst,
Et droit as plaintis en feïst.
Ne nus ne l'osast contredire.
Lors s'assemblérent por eslire :
Un grant vilain entr'eus eslurent,
Le plus ossu de quanqu'il furent.
Le plus corsu et le graignor.
Si le firent prince et seignor.
Cil jura qu'a droit les tendroit,
Et que lor loges defendroit,
Se chascuns endroit soi li livre
Des biens dont il se puisse vivre ;
Ainsi l'ont entr'eus acordé,
Com cil l'ot dit et recordé.
Cil tint grant piéce cest office.
Li robeor plain de malice
S'assemblérent quant seul le virent,
Et par maintes fois le batirent
Quant les biens venoient embler.
Lor restut le pueple assembler.
Et chascun endroit soi taillier
Por serjans au prince baillier.

tolurent (*tollere*), s'enlevèrent. —— 35. **Les greigneurs** (*grandiores*), les plus grands. —— 36. **Pourchas** ou *porchas* (*chasier*, poursuivre), expédition, conquête. —— 37. **Pereceus**, paresseux. —— 39 **Espernes** (dérivé du latin *parcere*), épargnes. —— 40. **Esgardast**, désignât. —— 41. **Aucun**, quelqu'un : — **les loges**, les logements. —— 42. **Les fauteors**, les voleurs. —— 43. **As plaintis**, aux plaignants. —— 47. **Ossu**, osseux, charpenté : — **de quanqu'il furent**, de tous en aussi grand nombre qu'ils furent. —— 48. **Le graignor**, ci-dessus n° 35. —— 50. **Les tendroit**, les tiendrait, les administrerait ; — **a droit**, avec justice. —— 52. **Endroit soi**, pour sa part. —— 56. **Grant piéce**, longtemps. —— 57. **Li robeor** (*rober*, voler), les voleurs. —— 61. **Restut** (parf. de *restoir*), il fallut de nouveau. —— 62. **Soi tail-**

Communement lors se tailliérent.
Et tuit et toutes li bailliérent
Et donnérent grans tenemens.
De la vint li commencemens
As rois, as princes terriens,
Selonc l'escrit as anciens...
Lors amassérent les tresors
De pierres et d'argent et d'ors.
D'or et d'argent, por ce qu'il ierent
Traitable et precieus, forgiérent
Vaissellementes et monnoies.
Fremaus, aneaus, noeaus, corroies :
De fer dur forgiérent les armes,
Couteaus, espées et guisarmes,
Et glaives et cotes maillées,
Por faire a lor voisins meslées.
Lors firent tors et roilleïs,
Et murs a creneaus tailleïs :
Chasteaus fermérent et cités,
Et firent grans palais listés
Cil qui les tresors assemblérent :
Car tuit de grant paor tremblérent
Por les richesces assemblées,
Qu'èles ne lor fussent emblées,
Ou par quelque forfait tolues.

lier, s'imposer. — 66. **Tenemens**, propriétés (cf. tenancier). — 69. « Selon les livres des anciens. » — 72. **Por ce qu'il iérent**... parce qu'ils étaient. — 75. **Fremaus**, fermail, agrafes ; — **noeaus**, nœuds. — 77. **Guisarmes**, espèce d'arme (?). — 80. **Tors**, tours ; — **roilleïs**, barrières. — 83. **Listés**, fortifiés.

LITTÉRATURE BOURGEOISE ET SATIRIQUE

FIN DU XII[e] SIÈCLE

Le Roman de Renard.

(Cf. *Littérature*, pp. 69-74.)

Renard fait le mort, le long d'une haie. Passent deux hommes qui portent sur une charrette des paniers de poisson ; ils aperçoivent le goupil, le ramassent, le placent sur les paniers. Renard tout doucement mange des harengs : puis il se passe au cou plusieurs colliers d'anguilles, et s'enfuit, en se moquant de ses dupes.

El chemin se croupi Renarz,
Si coloie de toutes parz :
Et la fain li fet sovent guerre,
Ne set sa garison ou querre,
Ne set que fere ; si s'esmaie.
Lors s'est couchiez lez une haie :
Ilec atendra aventure.
Atant ez vos grant aleüre
Marcheanz qui poisson menoient
Et qui devers la mer venoient.
Harenz frès orent a plenté,
Que bise avoit auques venté
Trestoute la semaine entiere :
Et bons poissons d'autre maniere
Orent assez, granz et petiz,
Dont lor paniers furent garniz.
Or oez comment les desvoie :
Lors s'est couchiez enmi la voie.
En un gason s'est ventrilliez,
Et conme mort apareilliez.

2. **Si coloie**, il se glisse. — 4. **Set**, sait. — 5. **S'esmaie**, s'émeut, se trouble. — 6 **Lez**, le long de. — 7. **Ilec**, là. — 8. **Atant**, enfin ; — **ez vos**, voici (qu'arrivent à grande allure...). — 11. **Orent**, eurent : — **a plenté** (*plenitatem*), en abondance. — 12. **Auques**, un peu. — 17. **Oez**, oyez, entendez ; — **desvoie**, donne le change. —

Renarz, qui tot le monde engingne.
Les eulz clot et les denz rechingne.
Si tenoit s'alaine en prison.
Oïstes mes tel traïsun !
Illeques est remés gesanz.
Atant es vos les marcheanz.
De ce ne se prenoient garde.
Le premier le vit, si l'esgarde,
Si apela son compaignon :
« Vez la ou gorpil ou tesson. »
Li uns le vit, si s'escria :
« C'est un gorpil, va, se l'pren, va.
Ainz sortout gart que ne t'eschat. »
Or saura il trop de barat,
Renarz, s'il ne lesse l'escorce.
Li marcheanz d'aler s'esforce
Et ses conpains venoit après.
Quant il furent de Renart près
Le gorpil trovent enversé ;
De toutes parz l'ont reversé,
Pincent le col et puis la coste.
Il n'ont pas peor de tel oste.
Li uns a dit : « Quatre sols vaut. »
Li autre a dit : « Assez plus vaut,
Ainz valt cinc sols a bon marchié.
Ne somes mie trop chargié.
Jetons le en nostre charete :
Vez con la gorge a blanche et nete. »
A cest mot se sont avancié,
En la charete l'ont chargié,

21. **Engingne** ou **engeigne** (*ingenium*), tromper. Le mot est encore employé par La Fontaine, *la Grenouille et le Rat* : « Tel, comme dit Merlin, cuide *engeigner* autrui, qui souvent s'engeigne soi-même. » — 22. **Eulz**, yeux. — 24. **Oïstes mes**, vous n'entendîtes jamais. — 25. **Illeques**, là ; — **remés**, resté. — 26. **Atant es vos**, alors, voici. — 30. **Vez la**, voyez là : — **gorpil** ou *goupil* (*vulpes*), nom de l'animal qui a gardé depuis le sobriquet de Renard. — **tesson**, sorte de chien. — 34. **Barat**, tromperie. « Il sera bien fin s'il... » — 43. **Quatre**

Et puis se sont mis a la voie.
Li uns a l'autre en fait grant joie
Et dient, ja n'en feront el.
Mes enquenuit a lor ostel
Li reverseront la gonele.
Or ont il auques la favele ;
Mes Renarz n'en fet que sourire.
Que moult a entre fere et dire.
Sor les paniers se gist adenz
Si en a un overt as denz,
Et si en a, bien le sachiez,
Plus de trente harenz sachiez.
Auques fu vuidiez li paniers,
Qu'il en menja moult volentiers.
Onques n'i quist ne sel ne sauge
Encor ançois que il s'en auge
Getera il son ameçon.
Il n'en ert mie en soupecon.
L'autre panier a asailli,
Son groing i mist, n'a pas failli
Qu'il n'en traisist fors des anguiles.
Renarz qui sot de tantes guiles
Troi hardiaus mist entor son col :
De ce ne fist il pas que fol.
Son col et sa teste passe outre,
Les hardeillons moult bien acoutre
Desor son dos que bien s'en cuevre :
Des or puet il bien lessier uevre.

sols, le *sol* valait environ un franc de notre monnaie. —— **48. Vez con a**, voyez comme il a... —— **54. Enquenuit**, devenu *encui* (*hinc noctem*), cette nuit. —— **55. Gon le**, tunique ; ici, peau. —— **56. Favele** (latin *fabella*, petite fable, conte), tromperie, fourberie. —— **59. Adenz** (*ad dentes*), couché sur le visage ; rime *équivoquée* avec le vers suivant. —— **61. Sachiez**, nouvelle rime *équivoquée* avec le vers suivant, où *sachiez* signifie *tirés*. —— **63. Auques**, un peu. —— **65. Quist** (*quæsivit*), demanda. —— **66. Ançois que il s'en auge**, mais avant qu'il s'en aille. *Auge* est le subjonctif présent du verbe *aler*, aller. —— **67.** « Il veut encore jeter son hameçon (son museau). » —— **71. Traisist**, tirât. —— **72. Guiles**, tromperies. —— **73. Hardiaus** (diminutif de *hart*, corde), colliers où l'on enfilait les anguilles. ——

Or li estuet enging porquerre
Comment il vendra jus a terre ;
N'i trove planche ne degré.
Agenoilliez s'est tot de gré
Por esgarder a son plaisir
Comment il puisse jus saillir :
Lors s'est un petit avanciez,
Des piez devant s'est tost lanciez.
De la charete enmi la voie.
Entor son col porte sa proie.
Apres quant il ot fet son saut
As marcheanz dist : « Diex vos saut :
Cil hardel d'angnilles sunt nostre,
Et li remanant si est vostre. »
Et quant li marcheanz l'oïrent,
A merveilles s'en esbaïrent,
Si escrient ; « Vez le gorpil. »
Cil saillirent au charretil
Ou il cuiderent Renart prendre.
Mais il ne volt pas tant atendre...
Car il ot trop isnel cheval.

La Plainte de Chanteclér. — Funérailles de Dame Coupée.

Pour saisir l'esprit de ce morceau, il faut avoir lu bon nombre de *chansons de geste* : on s'aperçoit alors qu'il y a là une très amusante *parodie des formules* usitées au sens tragique dans les epopées.

... Ja preïst la guerre fin
Entre Renart et Isengrin

74. En cela, il ne fit pas ce que ferait un fou. — 76 **Hardeillons**, diminutif de *hardiaus*. — 77. **Que**, de manière à ce que... — 78. **Des or**, désormais : — **lessier uevre**, laisser l'œuvre, c'est-à dire considérer l'affaire comme terminée — 79. **Li estuet enging por querre...** Il lui faut chercher une invention. — 85. **Un petit**, un peu. — 90. **Saut**, sauve encore une rime *équivoquée*. — 92. **Remanant**, reste. — 96. **Cil saillirent au charretil**. Alors ceux-ci sautèrent de la charrette... 99. **Isnel**, rapide cf. allemand *schnell*. Signifie : il courait trop vite.

1. **Ja preïst... fin**. Déjà la guerre aurait pris fin. — 4. **Quinte,**

Se ne fut Chantecler et Pinte,
Qui a la cort venoit soi quinte
Devant le roi de Renart plaindre.
Or est li feus griés à esteindre ;
Car sire Chantecler li cos
Et Pinte qui pont les ues gros,
Et Noire et Blanche et la Rossete
Amenoient une charete
Qui envouse ert d'une cortine.
Dedenz gesoit une geline
Que l'on amenoit en litiere
Faite autressi come une biere.
Renarz l'avoit si maumenee
Et as dens si desordenee
Que la cuisse li avoit fraite
Et une ele hors du cors traite.
Quant li rois ot jugié asséz,
Qui del plaidier estoit lassés,
Es vous les gelines atant
Et Chantecler paumes batant.
Pinte s'escrie premeraine
Et les autres a grant alaine :
« Por Dieu, fait ele, gentiz bestes,
Et chien et leu, teus com vous estes,
Car conseilliez ceste chaitive !
Moul hé l'ore que je sui vive.
Mort, car me pren, si t'en delivre,
Quant Renarz ne me laisse vivre !

cinquième. — 6. **Li feus griés**, le feu grégeois. « C'est le feu grégeois à éteindre ! » C'est une affaire difficile. — 7. **Li cos**, le coq — 8. **Ues** (*ores*) œufs. — 11. **Envouse** se rattache à *volvere*, entourée (cf. *voussure*) ; — **ert** (*erat*), était. — 12. **Geline** (*gallina*), poule. — 14. **Autressi** (*alterum sic*), ainsi que. — 15. **Maumenee**, malmenée. — 16. **As**, avec. — 17. **Fraite**, brisée (part. passé de *fraindre*, latin *frangere*). — 18. **Ele**, aile ; — **traite**, arrachée — 21. **Es vous**, voici : — **atant**, à cet instant — 23. **Premeraine**, la première — 26. **Leu**, loups. — 27. **Chaitive** (*captivam*), malheureuse — 28. **Hé**, haïe. — 29. **Car me pren**... *Car* (*quare*), c'est pourquoi. Ici, *donc* ; — **si t'en delivre**, ainsi dépêche-toi de cela (*en*). — 32. **Li lere**, le larron (*larron*

Cinc freres oi toz de mon pere :
Toz les manja Renarz li lere.
Ce fu grant perte et grant dolors.
De par ma mere oi cinc serors.
Gombers deu Fraisne les paissoit,
Qui de pondre les angoissoit.
Li las ! mal les i enraissa,
Car onc Renarz ne l'en laissa
De toutes cinc que une sole :
Totes passerent par sa gole.
Et vous qui la gisez en biere,
Ma douce suer, m'amie chiere,
Com vous estiez tendre et crasse !
Que fera votre suer la lasse
Qui a nul jour ne vous regarde ?
Renars, la male flambe t'arde !
Tantes foiz nos avez foulees
Et chaciees et triboulees,
Et deschirees nos peliees
Et enbatues dusq'as lices !
Ier par matin devant la porte
Nous jetas tu ma seror morte,
Puis t'en fuis par mi un val.
Gombers n'eut pas isnel cheval,
Ne nel peüst à pié ataindre.
Venue me sui de toi plaindre,
Mais je ne truis qui droit m'en face,
Car il ne crient autrui menace
N'autrui couroz vaillant dus foles. »
Pinte la lasse a cez paroles

est le cas régime. — 34. Serors, [illegible]. — 36. Angoissoit, pressait de. — 44. Suer, sœur (cas sujet, dont le cas régime est *seror*, *seror*, *ser rem* [illegible]). — 46. Arde (*ardere*), brûle (cf. charbons ardents). — 50. Dusq'as lices, jusqu'aux barrières. — 54. Isnel, rapide. — 55. Ne nel peüst, Et il ne l'aurait pu. — 57. Truis, trouve. — 58. Il ne crient autrui menace, Il ne craint menace d'autrui, ni courroux d'autrui, pas plus que [illegible] deux feuilles. » — 61. Cheï, tomba [illegible] ou, sur le. — 62. Ensement,

Cheï pasmee ou pavement.
Et les autres tot ensement.
Por relever les quatre dames
Se leverent de lor eschames
Et chien et leu et autres bestes.
Eve lor gietent sour les testes.
Quant revindrent de paumoison.
Si com nos en escrit trovons,
La ou le roi virent seoir
Totes li vont au pié cheoir :
Et Chantecler si agenoille
Et de ses lermes ses piéz moille.
Et quant li rois vit Chantecler.
Pitié li prent del bacheler.
Un sospir a fait de parfont.
Ne s'en tenist por tout le mont.
Par mautalent drece la teste,
Onc n'i ot si hardie beste
Ors, ne sengler, que peor n'ait
Quant leur sire sospire et brait.
Tel peor ot Coars li lievres
Que il en ot dous jorz les fievres.
Tote la cort fremist ensemble.
Li plus hardi de peor tremble.
Par mautalent sa coe drece,
Si se debat par tel destrece
Que tot en sone la maison,
Et puis fu tele sa raison :
« Dame Pinte, fait l'emperere,
Foi que je doi l'ame mon pere
Por cui je ne fi aumosne ui,
Il me poise de vostre enui.

ensemble. — **64. Eschames**, sièges. — **66. Eve**, eau (cf. évier). — **74. Bacheler**, jeune chevalier. — **75. De parfont**, du fond de sa poitrine. — **76.** « Il n'aurait pu s'en retenir pour tout au monde. » — **77. Mautalent**, colère. — **85. Coe** (*caudam*), queue. — **90.** « Par la foi que je dois à l'âme de... » — **91.** « Pour qui je n'ai

Se je nel puis ore amender.
Mais je ferai Renart mander
Quant cist cors sera enterrés,
Si que vos a voz ieus verréz
Com grant venjance sera prise....
Bruns li ors, pernés vostre estole,
Si comandés l'ame del cors !
Et vos, sire Bruianz, li tors,
La sus enmi cele cousture
Me faites une sepouture.
« Sire, dit Bruns, votre plaisir ! »
Atant vait l'estole saisir
Et non mie tant solement.
Et li rois al comandement
Et tuit li autre del concile
Ont comenciee la vigile.
Sire Tardis, li limaçons,
Lut par lui sol les trois leçons,
Et Roeneaus chanta les vers,
Et li et Brichemers li cers.
Quant la vigile fu chantee,
Et ce vint a la matinee,
Le cors porterent enterrer.
Mais ainz l'eurent fait enserrer
En un mout bel vaissel de plom ;
Onques plus bel ne vit nus om.
Puis l'enfoïrent soz un arbre.
Et par desus mirent un marbre.

pas encore fait d'[illegible] aujourd'hui. — 93. **Nel**, ne le. — **ore** (*horam*), maintenant. — 95. **Cist cors**, ce corps. — 98. **Pernés**, prenez. — 99. **Comandés**, recommandez par vos prières. — 100. **Li tors**, le taureau. — 101. **Enmi cele cousture**, au milieu de ce labourage, cf. *culture*, [illegible]. — 102. **Sepouture**, sépulture. — 104. **Atant**, alors. — 105. « Et non pas tant seulement », c'est-à-dire : et non seulement cela, mais encore tout ce qu'il lui fait en outre. — 107. « Et tous les autres de l'assemblée. » — 110. **Leçons** (*lectiones*), au sens liturgique, prières. — 111. **Roeneaus**, Rouanel. — 116. **Mais ainz...**, mais auparavant. — 117. **Vaissel**, cercueil. — 118. **Nus om**, nul homme. — 121. **Grafe**, burin. — 123. **En mi**

Ne sai a cisel ou a grafe
I ont escrit en l'epitafe :
« Desoz cest arbre, en mi ce plain,
Gist Copee, la suer Pintain.
Renarz qui chascun jor empire
En fist as denz mout grant martire. »

XIIIe SIÈCLE

Le fabliau de « la Housse partie »
(La Couverture partagée.)

Un bourgeois riche a marié son fils et s'est entièrement dépouillé de sa fortune en sa faveur, à la seule condition que celui-ci lui donnerait asile jusqu'à sa mort. — Tout va bien d'abord ; un enfant est né, et la famille semble très unie. Au bout de douze ans, la bru se lasse du vieillard, et somme son mari de le chasser. — C'est là que commence notre citation.

. . . .
Li preudon fu viex devenu,
Que viellece l'ot abatu
Qu'au baston l'estuet soustenir.
La toile a lui ensevelir
Alast volentiers ses fis querre.
Tart li estoit qu'il fust en terre,
Que sa vie li anuioit.
La dame lessier ne pooit,

ce plain, au milieu de cette plaine. — **124. La suer Pintain**, la sœur de Pinte. **Pintain** est le cas régime qui, sans préposition, fait fonction de complément déterminatif (cf. *les quatre fils Aymon*, *Hôtel-Dieu*, etc.). — **126. As**, avec ses.

1. Li preudon (*prudens, homo*), prud'homme, se dit au moyen âge d'un homme d'âge, honnête et sensé ; — **viex**, vieux. — **2. Ot**, eut. — **3. Que.** Expliquez : Le bonhomme était devenu si vieux que la vieillesse l'avait abattu au point qu'il lui fallait (**estuet** de *estovoir*, fallir) se soutenir avec (**au**) un bâton. — **45.** « Son fils fût allé (**alast**) volontiers chercher (**querre**, quærere) le linceul (la toile) pour l'ensevelir. » — **6. Tart li estoit**, il lui tardait. — **7. Que** (*quod*), parce que ; — **anuioit**, ennuyait (sens très fort jusqu'au dix-huitième siècle : *ennui* vient de *in odium*). — **8. La dame**... Ici commence une longue période, interrompue par une incidente, et reprise au vers 12. Expliquez : La dame (la bru du prud'homme) ne cessait de (**ne pooit lessier**), elle qui était fière et orgueilleuse, (et

Qui fiere estoit et orguilleuse,
Du preudomme estoit desdaigneuse
Qui moult li estoit contre cuer,
Or ne puet lessier a nul fuer
Qu'ele ne deïst son seignor :
« Sire, je vous pri par amor,
Donés congié a vostre pere,
Que foi que doit l'ame ma mere,
Je ne mengerai mes des dens
Tant com je le savrai ceens,
Ains vueil que li donés congié. »
— « Dame, » fet il, « si ferai gié. »
Cil qui sa fame doute et crient,
Maintenant a son pere vient,
Ce li a dist isnelement :
« Peres, peres, alez vous ent.
Je di c'on n'a ceens que fere
De vous ne de vostre repere.
Alés vous aillors porchacier ;
On vous a doné a mengier
En cest ostel douze ans ou plus.
Mes fetes tost, si levés sus,
Si vous porchaciés ou que soit,
Que fere l'estuet orendroit. »
Li peres l'ot, durement pleure :
Sovent maudit le jor et l'eure

qui) était dédaigneuse du prud'homme qui lui était fort à contre-cœur (qu'elle ne pouvait souffrir), donc elle ne cessait (**or ne puet lessier**) à aucun prix (**a nul fuer**, latin *forum*, resté dans la locution *au fur et à mesure*) de dire à son seigneur (à son mari) ... — **16. Que** (*quod*), attendu que ; — **foi que doit...** par la foi que je dois à l'âme de ma mère. — **17. Mes** (*magis*), plus jamais. — **18. Savrai**, saurai ; — **ceens**, *céans* (*ecce hac intus*), ici. — **19. Ains**, mais ; — **vueil**, je veux. — **20. Si ferai gié**, ainsi ferai-je. — **21. Doute**, redoute ; — **crient**, craint. — **23. Isnelement**, promptement (cf. allem. *schnell*). — **26. Repere**, séjour (cf. l'expression *point de repère*). — **27. Porchacier**, aller à la chasse : ici, chercher votre vie. — **30. Si** (*sic*), ainsi, aussi ; — **sus** (*sursum*), en haut, debout. — **31.** Expliquez ainsi : cherchez où que ce soit (où vous voudrez), [et] il convient (**estuet**) de faire cela immédiatement (**orendroit**). — **33. Ot** (*audit*), entend. — **37.** Expliquez : Pour Dieu, fais-moi

Qu'il a tant au siecle vescu.
« Ha, biaus dous fis, que me dis-tu ?
Por dieu itant d'onor me porte
Que ci me lesses a ta porte.
Je me girrai en poi de leu,
Je ne te quier nis point de feu,
Ne coute pointe, ne tapis,
Mes la fors sous cel apentis
Me fai baillier un pou d'estrain. »
— « Biaus peres, » dist li bachelers,
« Or n'i vaut noient sermoners,
Mes fetes tost, alés vous en,
Que ma fame istroit ja du sen. »
— « Biaus fis, ou veus tu que je voise ?
Je n'ai vaillant une vendoise. »
— « Vous en irés en cele vile.
Encore en i a il dis mile
Qui bien i treuvent lor chevance.
Moult sera or grant meschëance,
Se n'i trovés vostre penture.
Chascuns i atent s'aventure.
Aucunes gens vous connistront
Qui lor ostel vous presteront. »
— « Presteront, fis? aus gens que chaut,
Quant tes ostels par toi me faut ? »

[du moins] assez (**itant**, autant) d'honneur, pour me laisser ici à la porte. —— 39. **Girrai** (gésir), je m'étendrai; — **en poi de leu**, en peu de lieu. —— 40. **Quier** (*quæro*), je demande. —— 41. **Coute pointe**, converture piquée. *Coute, cotte,* est devenu par corruption *courte*; *pointe* se retrouve en ce sens dans *pourpoint*. —— 42. **Fors** (*foris*), dehors —— 43. **Baillier**, donner; — **estrain** (*stramen*), paille. —— 44. **Li bachelers**, le jeune homme. —— 45. **Or**, maintenant; **noient**, en aucune façon. —— 47. **Istroit du sen**, sortirait de son bon sens, deviendrait folle (expression plusieurs fois rencontrée dans les morceaux précédents). —— 48. **Voise**, que j'aille. —— 49. **Vaillant**, valant; — **vendoise**, petit poisson d'eau douce, pris ici comme l'équivalent d'un objet sans valeur (cf. l'expression : *n'avoir pas un sou vaillant*). —— 52. **Chevance** (de *caput* dérive *chevir*, réussir, venir à bout de, encore employé par Molière, *Don Juan*. « Nous ne saurions en chevir »). *Chevance* signifie ici : vie, subsistance. —— 53. **Meschëance**, malheur. « Ce serait bien du malheur si... » —— 54. **Peuture** (*pasturam*), pâture, nourriture. —— 55. « Chacun y cherche aventure... » —— 58. Que

Adonc ot li peres tel duel
Por poi que li cuers ne li crieve.
Si foibles comme il est se lieve,
Si s'en ist de l'ostel plorant.
« Fis, » fet il, « a dieu te commant,
Puis que tu veus que je m'en aille.
Por dieu me done une retaille
D'un tronçon de ta sarpeilliere
(Ce n'est mie chose moult chiere),
Que je ne puis le froit soufrir.
Je le te demant por couvrir,
Que j'ai robe trop poi vestue :
C'est la chose qui plus me tue. »
  Et cil qui de doner recule
Li dist : « Peres, je n'en ai nule.
Li doners n'est or pas a point.
A ceste fois n'en avrés point,
Se on ne me le tolt ou emble. »
— « Biaus dous fis, tos li cuers me tremble,
Et je redout tant la froidure,
Done moi une couverture
De qoi tu cuevres ton cheval,
Que li frois ne me face mal. »
  Cil qui s'en bee a descombrer,
Voit que ne s'en puet delivrer,
S'aucune chose ne li baille.
Por ce que il veut qu'il s'en aille,
Commande son fil qu'il li baut.
Quant on le huche, l'enfes saut :

chaut, qu'importe. — 59. **Tes ostels**, ton hôtel (cas sujet singulier) ; — **me faut** (*fallit*), me manque. — 60 **Adonc**, alors. — 61. **Por poi que**, pour peu que, qu'il s'en faut peu que ... — 63. **S'en ist**, s'en va. — 66. **Retaille**, morceau taillé, fragment. — 69. **Que** (*quod*), attendu que. — 71. **Poi**, peu. — 75 **Li doners**, le fait de donner. *Doners* est un infinitif pris substantivement et qui prend l's du cas sujet singulier. Cf. plus haut, v. 45. *sermoners*. — 77. **Se**, si, à moins que : — **tolt** (*tollit*), enlève ; — **emble** (*involare*), arrache. — 83. **Bee** (*badare*), ouvrir la bouche, aspirer à : « qui aspire à s'en désencombrer ». — 87. **Baut**, subjonctif de *bailler*, donner. — 88. **Huche**, appelle :

« Que vous plest, sire ? dist l'enfant. »
— « Biaus fis, » fet il, « je te commant.
Se tu trueves l'estable ouverte,
Done mon pere la couverte
Qui est sus mon cheval morel.
S'il veut, si en fera mantel
Ou chapulere ou couvertor.
Done li toute la meillor. »
Li enfes, qui fu de biau sens,
Li dist : « Biaus taions, venés en. »
  Li preudon s'en torne avoec lui,
Tos corouciés et plains d'anui.
L'enfes la couverture trueve,
La meillor prist et la plus nueve,
Et la plus grant et la plus lee.
Si l'a par le mi leu doublee.
Si le parti a son coutel.
Au miex qu'il pot et au plus bel :
Son taion bailla la moitié.
— « Biaus fis, » fet il, « que ferai gié ?
Por qoi le m'as tu recopee ?
Ton pere le m'avoit donee :
Or as tu fet grant cruauté.
Que ton pere avoit commandé
Que je l'ëusse toute entiere.
Je m'en irai a lui arriere. »
— « Alés, » fet il, « ou vous voudrés,
Que ja par moi plus n'en avrés. »
  Li preudon issi de l'estable.
« Fis, » fet-il, « trestout torne a fable

— **l'enfes**, enfant, cas sujet singulier. Au vers suivant il devrait y avoir la même forme, au lieu du cas régime *enfant*. — **93. Morel**, noir (maur). — **95. Chapulere** (*scapularis*), sorte de chape. — **98. Taions**, grand-père. *Tayon* se dit aujourd'hui, dans le langage forestier, d'un baliveau réservé pendant trois coupes. — **103. Lee** (*latam*), large. — **104. Mi leu**, milieu. — **105. Parti**, coupa. — **a**, avec. — **107.** « Il en donna la moitié à son grand-père. » — **116. Que** (*quod*), attendu que. — **117. Issi**, sortit. — **118.** — Tout ce

Quanques tu commandas et fis.
Que ne chastoies tu ton fis,
Qu'il ne te doute ne ne crient ?
Ne vois tu donques qu'il retient
La moitié de la couverture ? »
— « Va, diex te doinst male aventure, »
Dist li peres, « baille li toute. »
— « Non ferai, » dist l'enfes, « sens doute :
De qoi seriiés vous paiié ?
Je vous en estui la moitié,
Que ja de moi n'en avrés plus :
Si j'en puis venir au desus,
Je vous partirai autressi
Comme vous avés lui parti.
Si comme il vous dona l'avoir,
Tout ausi le vueil je avoir,
Que ja de moi n'en porterés
Fors que tant com vous li donrés.
Se le lessiés morir chetif,
Si ferai je vous, se je vif. »
Li peres l'ot, parfont souspire,
Il se repensse et se remire ;
Aus paroles que l'enfes dist,
Li peres grant exemple prist.
Vers son pere torna sa chiere :
« Peres, » fet il, « tornés arriere.
C'estoit enemis et pechié
Qui me cuide avoir aguetié :

que tu commandas et fis tourne en fable, en mensonge. » — 124. **Diex te doinst**, que Dieu te donne. — 126. **Sens doute**, assurément. — 128. **Estui**, garde (forme sur *étui*, serrer comme dans un étui). — 130. « Si j'en puis devenir le maître. » On dit encore prendre le dessus. — 131. **Autressi** (*alterum, sic*), de la même façon. — 133. **Si comme**, de la même façon que. — 135. « Et vous n'en obtiendrez de moi que ce que vous lui aurez donné. » — 138. **Se je vif**, si je vis. — 139. **Parfont**, profondément. — 140. « Il pense en lui-même, et se considère » ; — **se remire**, cf. *se mire*. — 143. **Sa chière** (*suam caram*), son visage. L'expression *faire bonne chère* signifie d'abord : *faire bon visage*, par suite *bien traiter quelqu'un*. — 145. **Enemis**, l'ennemi, le diable. — 146. « Qui croit m'avoir guetté » : mais

Mes se dieu plest, ce ne puest estre.
Or vous fas je seignor et mestre
De mon ostel a tos jors mes.
Se ma fame ne veut la pes,
S'ele ne vous veut consentir,
Aillors vous ferai bien servir :
Si vous ferai bien aaisier
De coute pointe et d'oreillier.
Et si vous dis par saint Martin,
Je ne beverai mes de vin,
Ne ne mengerai bon morsel
Que vous n'en aiiés del plus bel :
Et serés en chambre celee,
Et au bon feu de cheminee :
Si avrés robe comme moi.
Vous me fustes de bone foi,
Par qoi sui riche à pooir,
Biaus dous peres, de vostre avoir. »

Suit une moralité de vingt-trois vers, où le poète (Bernier) engage les pères qui marient leurs enfants à ne pas leur donner tout, mais à conserver de quoi vivre avec indépendance.

C'est un thème souvent repris dans la littérature de tous les pays.

RUTEBEUF (✝ 1280).

Rutebeuf, type du trouvère besogneux, véritable ancêtre de Villon, a le premier, semble-t-il, chanté sincèrement ses sentiments réels. Il s'oppose par là aux poètes du *gai savoir*, qui prennent l'amour comme thème artificiel. (*Littérature*, p. 79.)

La Povreté Rutebeuf.

Je ne sais par ou je coumance
Tant ai de matyere abondance
Por parleir de ma povretei.

il faut expliquer : qui, je le crois, me guettait. —— **149**. **Mes** (*magis*), désormais. —— **150**. **La pes**, la paix — **153**. **Aaisier**, mettre à votre aise. — **157**. **Morsel**, morceau. —— **159**. **Celee** (*celatam*), fermée ; c'est-à-dire vous aurez une chambre à vous tout seul, où vous puissiez vous enfermer. —— **162**. Expliquez : « Vous vous êtes loyalement conduit

Por Dieu vos pri, frans roi de France,
Que me doneiz queilque chevance,
Si fereiz trop grant charitei.

J'ai vescu de l'autrui chatei
Que hon m'a creü et prestei ;
Or me faut chascuns de creance ;
C'om me seit povre et endetei ;
Vos r'aveiz hors dou reigne estei
Ou toute avoie m'atendance.

Entre chier tens et ma mainie
Qui n'est malade ni fainie,
Ne m'ont laissié deniers ne gage.
Gent truis d'escondire arainie
Et de doneir mal enseignie :
Dou sien gardier est chascuns sages.

Mors me r'a fait de granz damages
Et vos, boens rois, en deus voiages
M'aveiz bone gent esloignié,
Et li lointainz pelerinages
De Tunes qui est leuz sauvages,
Et la male gent renoié.

envers moi : c'est pourquoi, beau doux père, je suis puissamment riche de votre propre fortune. »

5. **Chevance**, cf. p. 52, note 51. — 6. **Si fereiz**, ainsi vous ferez. — 7. **Chatei** (*capitale*, dérivé de *caput*), bien, propriété. Cf. la forme *cheptel, chetel*, qui s'emploie encore pour designer le gros bétail, dans les actes et les baux ; le mot savant est *capital*. — 8. **Hon**, homme devenu *on* ; — **creü** (*credutum*), confié. — 9. « Chacun maintenant (**or**) refuse (**faut**) de me prêter (de me faire créance). » — 10. « On me sait pauvre... ». — 11. « Vous avez été de nouveau hors du royaume. » Le poète s'adresse au roi Louis IX, qui était parti pour sa deuxième croisade, et qui devait mourir à Tunis. — 12. « Vous où j'avais mis toute mon espérance. » — 13. **Chier tens**, la cherté du temps, des vivres ; — **ma mainie**, ma maisonnée. — 14. **Fainie**, affaiblie ; le sens est : pris entre la cherté des vivres et le bon appétit de mes enfants, je n'ai plus d'argent... — 16. **Truis**, je trouve une gent, une espèce raisonnable (**arainie**) pour éconduire, mais mal apprise (**enseignie**) à donner. — 19. **R'a fait**, a fait de nouveau. — 21. Allusion aux croisades de saint Louis, qui ont éloigné la noblesse et en particulier le comte de Poitiers, protecteur de Rutebeuf. — 23. **Tunes**, Tunis. — **leuz**, lieu. — 24. **Renoié**, qui a renié le Christ. — 25. Rutebeuf

Granz rois, c'il avient qu'a vos faille,
A touz ai ge failli sans faille :
Vivres me faut et est failliz,
N'uns ne me tent, n'uns ne me baille ;
Je touz de froit, de fain baaille,
Dont je suis mors et maubailliz.

Je suis sans coutes et san liz,
N'a si povre jusqu'a Senliz.
Sire, si ne sai quel part aille :
Mes costeiz connoit le pailliz,
Et liz de paille n'est pas liz,
Et en mon lit n'a fors la paille.

Sire je vos fais a savoir
Je n'ai de quoi do pain avoir :
A Paris sui entre touz biens,
Et n'i a nul qui i soit miens...

POÉSIE LYRIQUE

XIIe SIÈCLE

Romance.

Bele Doette as fenestres se siet,
Lit en un livre, mais au cuer ne l'en tient ;
De son ami Doon li ressovient,
Qu'en autres terres est alez tornoier.
E or en ai dol.

joue sur le verbe *faillir* (manquer à) et **faille** (faute). —— **28**. « Nul ne me tend la main, nul ne me donne. —— **29**. **Je touz**, je tousse —— **30**. **Maubailliz**, mal traité. —— **31**. **Coutes**, cottes, couvertures. —— **33**. « Je ne sais de quel côté aller. » —— **34**. **Mes costeiz**, mon côté, mon flanc ; — **le pailliz**, litière de paille. —— **36** Remarquer les allitérations amusantes de ces vers. —— **40**. « Et il n'y en a aucun qui... »

1. **As**, aux ; — **se siet** (*sedet*), s'asseoit. —— **2**. « Mais sa lecture ne lui tient pas au cœur. » —— **4**. **Tornoier**, prendre part à un tournoi. —— **5**. « Et maintenant, j'en ai douleur » ; — **or** (*horam*). —— **6**. **Az degrez**, aux

Un escuiers az degrez de la sale
Est dessenduz, s'est destrossé sa male.
Bel Doette les degrez en avale,
Ne cuide pas oïr novele male.
E or en ai dol.

Bele Doette tantost li demanda :
« Ou est mes sires que ne vi tel pieça ? »
Cil ot tel duel que de pitié plora.
Bele Doette maintenant se pasma.
E or en ai dol.

Bele Doette s'est en estant drecie,
Voit l'escuier, vers lui s'est adrecie ;
En son cuer est dolante et correcie
Por son seignor dont ele ne voit mie.
E or en ai dol.

Bele Doette li prist a demander :
« Ou est mes sires cui je doi tant amer ? »
« En nom Deu, dame, nel vos quier mais celer :
Morz est mes sires, ocis fu au joster. »
E or en ai dol.

Bele Doette a pris son duel a faire.
« Tant mar i fustes, cuens Do, frans debonaire.

degrés (marches). — 7. **Destrossé** (*dis-tortiare*), déplié. Le contraire est *trousser*, mettre en *trousse*, en paquet. — 8. **En** (*inde*), de là, à ce moment ; — **avale**, descend. — 9. **Cuide** (*cogitat*), pense : — **oïr** (*audire*), entendre ; — **male**, mauvaise. — 11. **Tantost**, aussitôt. — 12. **Mes sires**, cas sujet singulier : — **pieça**, pour *pièce a*, il y a un long espace de temps que... — 13 **Cil** (*ecce ille*), celui-ci désigne l'écuyer. — 14. **Maintenant**, alors. — 16. **En estant**, debout ; — **drecie**, dressée. — 18. **Correcie**, non pas *courroucée*, mais *attristée*. — 19. **Dont ele ne voit mie**, qu'elle ne voit pas. — 21. **Li prist a demander**, (se) prit à lui demander. — 22. **Cui**, cas régime du relatif, s'emploie dans les trois fonctions de *a qui*, *de qui* et *que*. — 23. **En nom Deu** (*in nomine Dei*), au nom de Dieu : — **nel**, ne le : — **quier** (*quæro*), cherche : — **mais** (*magis*), davantage, plus longtemps ; — **celer**, cacher. — 24. **Ocis fu**, il fut tué ; — **au joster**, au jouter (inf. subst.). — 26. **A pris**, a entrepris. — 27. **Mar** (*malam horam*), malheureusement ; — **cuens Do**, cas sujet, comte Doon : — **frans**, noble ; — **debonaire** pour *de bon aire* (*aire* : nid), qui est de bonne naissance ;

Por vostre amor vestirai je la haire,
Ne sor mon cors n'avra pelice vaire.
E or en ai dol :
Por vos devenrai nonne en l'eglise saint Pol.

Por vos ferai une abbaie tele
Qant iert li jors que la feste iert nomeie,
Se nus i vient qui ait s'amor fauseie,
Ja del mostier ne savera l'entreie.
E or en ai dol :
Por vos devenrai nonne a l'eglise saint Pol. »

Bele Doette prist s'abaiie a faire,
Qui moult est grande et adès sera maire :
Toz cels et celes vodra dedanz atraire
Qui por amor sevent peine et mal traire.
E or en ai dol :
Por vos devenrai nonne a l'eglise saint Pol.

XIIIe SIÈCLE

Chanson de Colin Muset, sur sa vie de ménestrel.

Sire quens, j'ai vielé
Devant vos en vostre osté ;
Si ne m'avés riens doné,
Ne mes gages acquité,
C'est vilenie.
Foi que doi sainte Marie,
Ainc ne vos sievrai je mie ;

cf. plus loin : *Henri Estienne*, note 13. — **28. Haire**, vêtement de crin que les religieux portaient par pénitence. — **29. Vaire** (*varia*) désigne une fourrure *variée* (blanche et grise. — **31. Devenrai**, deviendrai. — **33. Iert** (*erit*), sera. « Quand le jour viendra que la fête sera nommée, proclamée ». — **34. Nus** (*nullus*), quelqu'un ; — **qui ait s'amor fauseie**, qui ait vu trompé son amour. — **35. Savera**, saura. — **39. Adès** (*ad-de-ipsum*), bientôt ; — **maire** (*majorem*), plus grande. — **40. Vodra**, elle voudra ; — **dedanz atraire** attirer dedans. — **41. Sevent** pour *savent* (*sapiunt*) ; — **mal traire**, pris substantivement ; — **traire**, tirer, supporter.

1. Quens, *cuens*, cas sujet de *comte* ; — **vielé**, j'ai joué de la *viele*, sorte de violon à trois cordes dont s'accompagnaient les jongleurs et les trouvères. — **2. Osté** (*hospitalem*), hôtel. — **3. Si**, et pourtant. — **5. Vilenie**, action digne d'un vilain. — **7. Ainc**, dorénavant. —

M'aumosniere est mal garnie,
Et ma malle mal farcie.

Sire quens, quar comandez
De moi vostre volenté.
Sire, s'il vos vient à gré,
Un beau don car me donez
Par cortoisie.
Talent ai, n'en doutez mie,
De r'aler à ma mesnie ;
Quant vois bourse desgarnie,
Ma feme ne me rit mie.

Ains me dist : Sire Engelé,
En quel terre avez esté,
Qui n'avez rien conquesté
Aval la ville ?
Vez com vostre malle plie,
Elle est bien de vent farcie
Honiz soit qui a envie
D'estre en vostre compaignie !

Quant je vien à mon osté,
Et ma feme a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et ge qui sui bien paré
De robe grise,
Sachiés qu'ele a tost jus mise
La quenoille sans faintise,
Ele me rist par franchise,
Ses deux bras au col me lie.

Mes garçons va abriver
Mon cheval et conréer:

8. **M'** ma. — 9. **Farcie**, remplie. — 10 **Quar** (*quare*), c'est pourquoi. — 15. **Talent ai**, j'ai l'intention — 16. **Ma mesnie** (*mansionatam*), ma maison, ma famille. — 17. **Vois**, je vais. — 19 **Engelé**, gelé, terme de mépris. — 22. **Aval**, en bas, en descendant vers — 23. **Vez**, voyez. — 32. **Tost jus**, tout aussitôt *jus*, par terre. — 36 **Mes garçons**, cas sujet du singulier — **abriver**, mettre à l'abri, à l'écurie.

Ma pucele va tuer
Deus chapons, por deporter
A sause aillie ;
Ma fille m'aporte un pigne
En sa main par cortoisie :
Lors sui de mon ostel sire
Plus que nus ne porroit dire.

XIVe SIÈCLE

EUSTACHE DESCHAMPS (1345-1405).

Eustache Deschamps a été directement mêlé à tous les grands événements d'une période très troublée. Il a laissé une œuvre immense de 80.000 vers, ballades, lais, rondeaux, satires, etc. (*Littérature*, p. 88.)

Nous citons de lui deux morceaux, l'un dans le genre gracieux et badin, l'autre inspiré par les événements politiques.

Le Chat et la Souris.

Ballade.

Je treuve qu'entre les souris
Ot un merveilleux parlement
Contre les chas leurs ennemis,
A veoir manière comment
Elles vesquissent seurement
Sanz demourer en tel debat ;
L'une dist lors en arguant :
Qui pendra la sonnette au chat ?

Cilz consaulz fut conclus et prins ;
Lors se partent communement.

— 37. **Conréer,** soigner. — 38. **Pucele**, jeune fille, servante — 39. **Deporter,** arranger. — 40. **Sause aillie**, sauce à l'ail. — 41. **Pigne,** peigne. — 44. **Nus,** nul.

2. **Ot,** eut (il y eut) ; — **parlement**, délibération, conseil. — 4. **A veoir...** pour chercher de quelle manière. — 5. **Vesquissent**, vécussent. — 7. **Arguant**, concluant. — 9. **Cilz consaulz,** ce conseil. — 10. **Se partent,** se séparent. — 15. **Sonnette aront,** les chats

Une souris du plat païs
Les encontre et va demandant
Qu'om a fait ; lors vont respondant
Que leur ennemi seront mat :
Sonnette aront ou col pendant.
Qui pendra la sonnette au chat ?

« C'est le plus fort », dist un rat gris.
Elle demande saigement
Par qui sera cilz fais fournis.
Lors s'en va chascune escusant ;
Il n'i ot point d'executant,
S'en va leur besongne de plat.
Bien fut dit, mais au demourant,
Qui pendra la sonnette au chat ?

Prince, on conseille bien souvent,
Mais on puet dire, com le rat,
Du conseil qui sa fin ne prant :
Qui pendra la sonnette au chat ?

Ballade sur le trépas de Bertrand du Gueselin.

Estoc d'oneur et arbres de vaillance,
Cuer de lyon esprins de hardement,
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combatant,
Saige en voz fais et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquereur de terre,
Le plus vaillant qui onques fust en vie,
Chascun pour vous doit noir vestir et querre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie.

auront une sonnette... — **17. C'est le plus fort**, c'est le plus difficile. — **18. Elle**, la souris de la strophe précédente. — **19. Cilz fais**, ce fait. — **22. De plat**, à plat. — **23 Au demourant**, au reste.

1. Estoc, souche. Le mot estoc a primitivement le sens de souche d'arbre, puis il prend le sens de bâton, d'épée, de pointe d'épée (frapper d'*estoc et de taille*), et d'autre part il a le sens de souche au figuré (être de bon *estoc*). — **2. Hardement**, hardiesse. — **9. Noir vestir et**

O Bretaingne, ploure ton esperance,
Normandie, fay son entierement,
Guyenne aussi, et Auvergne or t'avence,
Et Languedoc, quier lui son mouvement.
Picardie, Champaigne et Occident
Doivent pour plourer acquerre
Tragediens, Arethusa requerre
Qui en eaue fut par plour convertie,
Afin qu'a touz de sa mort les cuers serre ;
Plourez, plourez, flour de chevalerie.

Hé ! gens d'armes, aiez en remembrance
Votre pere, dont vous estiez enfant ;
Le bon Bertran qui tant ot de puissance,
Qui vous amoit si amoureusement.
Guesclin est mort ; priez devotement
Qu'il puist paradis conquerre ;
Qui dueil n'en fait et qui ne prie il erre,
Car du monde est la lumiere faillie :
De tout honeur estoit la droicte serre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie.

CHARLES D'ORLÉANS (1391-1465).

Charles, fils de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, père de Louis XII, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415) et resta captif en Angleterre pendant vingt-cinq ans. De retour en son château de Blois, il y tint une sorte de cour littéraire. Ses poésies ne furent retrouvées et publiées qu'en 1734. (*Littérature*, p. 91.)

Ballade.

Charles d'Orléans est un continuateur des poètes du *gai savoir*,

querre, demander et revêtir des vêtements noirs. — **12. Entierement,** enterrement. Ne pas confondre cette forme dialecte d'*enterrement (in terra)* avec l'adverbe *entièrement (integra mente)*. — **13. Or.** maintenant. — **14. Quier** (*quære*), cherche ; — **mouvement,** vie. — **16. Acquerre,** acquérir des tragédiens (*auteurs* tragiques). — **17. Arethusa requerre,** et aller chercher Aréthuse (nymphe changée en fontaine). — **21. Remembrance,** souvenir. — **27. Il erre,** il se trompe. — **28. Faillie,** tombée. — **29. Serre,** endroit où l'on *serre* quelque chose, réservoir, prison.

troubadours et trouvères des douzième et treizième siècles, et il annonce, par sa délicatesse raffinée et sa sensibilité aristocratique, les *précieux* du dix-septième siècle. — Cette ballade, adressée à une dame, pourrait être, à quelques différences près de vocabulaire et de syntaxe, signée de Marot ou de Voiture.

Jeune, gente, plaisant et debonnaire,
Par ung priër qui vault commandement
Chargié m'avez d'une balade faire ;
Si l'ay faicte de cueur joyeusement :
Or la vueilliez recevoir doulcement.
Vous y verrez, s'il vous plaist a la lire,
Le mal que j'ay, combien que vrayement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

Vostre doulceur m'a sceu si bien atraire
Que tout vostre je suis entierement,
Trés desirant de vous servir et plaire,
Mais je seuffre maint doloreux tourment,
Quant a mon gré je ne vous voy souvent,
Et me desplaist quant me fault vous escrire,
Car se faire se povoit autrement,
J'aymasse mieux de bouche le vous dire.

C'est par Dangier, mon cruël adversaire,
Qui m'a tenu en ses mains longuement ;
En tous mes faiz je le treuve contraire,
Et plus se rit, quant plus me voit dolent ;
Se vouloye raconter plainement
En cest escript mon ennuyeux martire,
Trop long seroit ; pour ce certainement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

1. **Gente**, féminin de *gent* (*genitum*), bien né, gracieux. *Gentil* en est dérivé, et conserve son sens dans *gentilhomme*. La Bruyère, au dix-septième siècle, regrettait *gent* (*De quelques usages*). — **debonnaire**, cf. p. 58, note 27. — 2. **Ung**, une. Comparer ce début à celui du rondeau célèbre de Voiture : *Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau M'a commandé de lui faire un rondeau...* — 4. **Si**, alors. — 7. **Combien que**, quoique. — 8. **De bouche**, de vive voix. — 9. **Atraire** (*ad trahere*), tirer à soi, séduire. — 15. **Car se**, car s'il pouvait se faire autrement. — 17. **Dangier**, cf. p. 33, note 23. — 20. « Et il rit d'autant plus qu'il me voit plus dolent. »

Ballade.

Nous citons cette ballade comme expression de la mélancolie du cœur, thème éternel de la poésie lyrique. A travers les formules démodées perce une certaine sincérité d'accent, et le refrain a quelque chose de vague et de pittoresque.

En la forest d'ennuyeuse tristesse
Un jour m'avint qu'a par moy cheminoye ;
S'i rencontray l'amoureuse deesse,
Qui m'appela, demandant ou j'aloye.
Je respondy que par fortune estoye
Mis en exil en ce bois, long temps a,
Et qu'a bon droit appeller me pouoye
L'omme esgaré qui ne scét ou il va.

En sousriant par sa tres grant humblesse
Me respondit : « Amy, se je sçavoye
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,
A mon pouoir voulentiers t'aideroye,
Car ja, pieça, je mis ton cueur en voye
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta.
Or me desplaist qu'a present je te voye
L'omme esgaré qui ne scét ou il va. »

Helas ! dis-je, souverainne princesse,
Mon fait sçavez : pourquoy le vous diroye ?
C'est par la mort, qui fait a tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui estoit tout l'espoir que j'avoye,
Qui me guidoit, si bien m'acompaigna
En son vivant que point ne me trouvoye
L'omme esgaré qui ne scét ou il va.

Aveugle suy, ne sçay ou aler doye :
De mon baston, affin que ne fourvoye,

2. **A par moy**, à part moi, seul. — 3. **I**, là ; — **l'amoureuse déesse**, Vénus — 13 **Car ja, pieça**, car déjà il y a longtemps. Sur *pieça*, cf. p. 58, note 12. — 20. **Tollu**, enlevé. — 27. **Je vois**, je vais. —

Je vois tastant mon chemin ça et la.
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'omme esgaré qui ne scét ou il va.

Rondeau.

SUR LE PRINTEMPS

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent en livree jolye
Gouttes d'argent d'orfavrerie ;
Chascun s'abille de nouveau,
Le temps a laissié son manteau.

Ballade.

MÊME SUJET

Bien monstrez, printemps gracieux,
De quel mestier savez servir,
Car Yver fait cuers ennuieux,
Et vous les faittes resjouir ;
Si tost, comme il vous voit venir,
Lui et sa meschant retenue
Sont contrains et prestz de fuir,
A vostre joyeuse venue.

4. **Raiant** (*radiantem*), rayonnant (cf. *rai*, du latin *radium*, et son dérivé *rayon*). D'autres textes portent *luyant* (de luire) ou *luisant*. — 6. **Qu'**, qui.

2. **Mestier** (*ministerium*), façon. — 6. **Retenue**, a ici le sens de

Yver fait champs et arbres vieulx,
Leurs barbes de neige blanchir,
Et est si froit, ort et pluieux,
Qu'emprès le feu convient croupir.
On ne peut hors des huis yssir,
Comme un oisel qui est en mue :
Mais vous faittes tout rajeunir
A vostre joyeuse venue.

Yver fait le souleil, ès cieulx,
Du mantel des nues couvrir :
Or maintenant loué soit Dieux,
Vous estes venu esclersir
Toutes choses et embellir :
Yver a sa peine perdue.
Car l'an nouvel l'a fait bannir
A vostre joyeuse venue.

Rondeau.

Voici une petite pièce d'actualité, qui prouve l'heureuse et spirituelle facilité du poète.

LES CHAPEAUX

Levez ces cueuvrechiefs plus hault
Qui trop cueuvrent ces beaulx visages :
De riens ne servent telz umbrages,
Quant il ne fait hale ne chault.

On fait a Beauté qui tant vault,
De la musser, tort et oultraiges :
Levez ces cueuvrechiefs plus hault
Qui trop cueuvrent ces beaulx visages.

suite (ceux que *l'on retient*). — **11. Ort**, (latin *horridum*), sale. Dérivé : *ordure*. — **12. Emprès** (*in pressum*), auprès de. — **13. Huis** (*ostium*), portes. Cf. *huissier*, mot qui, aux différents sens actuels, joignait, au moyen âge, celui de navire de transport, dont les flancs étaient percés de portes; — **yssir** (*exire*), sortir. — **23.** L'année nouvelle, jusqu'en 1582, commençait au printemps.

1. Cueuvrechiefs, couvre-chef. *Chef* est resté dans ce mot composé avec son sens étymologique (*caput*, tête). — **6. Musser**, cacher. —

Je sçay bien qu'a Dangier n'en chault,
Et pense qu'il ait donné gaiges
Pour entretenir telz usaiges :
Mais l'ordonnance rompre fault,
Levez ces cueuvrechiefs plus hault.

VILLON (1431-1480).

Étudiant, clerc, mais aussi voleur de grands chemins, meurtrier, condamné deux fois à la potence, Villon est le premier en date de nos très grands poètes. La sincérité de ses remords, le sentiment de sa faiblesse, lui donnent des accents d'une profondeur toute nouvelle à cette date. De plus, il traite avec simplicité et réalisme les grands thèmes lyriques de la mort et de la passion. — Il écrivit en 1456 son *Petit Testament*, et en 1461 son *Grand Testament*. (*Littérature*, pp. 92-97.)

Le Grand Testament (1461).

Villon fait un retour sur lui-même, et reconnaît qu'il est l'auteur de tous ses maux.

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé,
Jusqu'a l'entree de viellesse,
Qui son partement m'a celé.
Il ne s'en est a pié allé,
N'a cheval ; helas ! comment don ?
Soudainement s'en est vollé,
Et ne m'a laissié quelque don.

Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de savoir,
Triste, failly, plus noir que meure,
Qui n'ay ne cens, rente, n'avoir :
Des miens le mendre, je di voir,

9. — Je sais bien que peu importe à Dangier. — Sur *Dangier*, cf. p. 33, note 23. — 12. **Ordonnance**, loi, habitude.

2. **Ouquel**, auquel ; — **gallé**. Le verbe *galer* signifie *s'amuser*. Il en est resté comme adjectif le participe présent *galant*. — 4. **Qui son partement m'a celé**, qui m'a caché son départ. — 11. **Failly**, tombé, désespéré ; — **meure**, mûre. — 12. **Cens** (*census*), rente. — 13. **Le**

De me desavouer s'avance.
Oubliant naturel devoir
Par faulte d'ung peu de chevance.

Hé Dieu ! se j'eusse estudié
Ou temps de ma jeunesse folle,
Et a bonnes meurs dedié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ? je fuyoie l'escolle,
Comme fait le mauvais enfant.
En escripvant ceste parolle,
A peu que le cueur ne me fent.

. . . .

Ou sont les gracieux gallans
Que je suivoye ou temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faiz et en diz ?
Les aucuns sont mors et roidiz :
D'eulx n'est il plus riens maintenant.
Repos aient en paradis.
Et Dieu saulve le remenant !

Et les aucuns sont devenus,
Dieu mercy, grans seigneurs et maistres ;
Les autres mendient tous nus,
Et pain ne voient qu'aux fenestres ;
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Botez, housez com pescheurs d'oistres :
Voyez l'estat divers d'entre eux.

. . . .

Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz,

mendre, le moindre ; — **je di voir**, je dis vrai. — **14. S'avance**, s'empresse. — **16. Chevance**, cf. page 54, note 51. — **19. Dedié**. Et si je me fusse appliqué à... — **24. A peu**, peu s'en faut. — **29. Les aucuns**, les uns. — **32. Le remenant**, le reste. — **36. Aux fenestres**, aux devantures des boulangeries. — **39. Housez**, portant des housseaux ; — **oistres**, huitres. — **42. Laiz**, laïques. — **43 Large**,

Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et grans, et beaulx et laiz,
Dames a rebrassez collez,
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelez,
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris et Helaine,
Quiconques meurt meurt a douleur
Telle qu'il pert vent et alaine :
Son fiel se creve sur son cueur,
Puis sue Dieu scet quel sueur,
Et n'est qui de ses maulx l'alege :
Car enfant n'a, frere ne seur,
Qui lors voulsist estre son plege.

La mort le fait fremir, pallir,
Le nez courber, les vaines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.
Corps femenin, qui tant es tendre,
Poly, souef, si precieux,
Te fauldra il ces maulx attendre ?
Ouy, ou tout vif aller es cieulx.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes moy ou, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Rommaine :
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyt on maine

généreux. Cf *largesse*. — 45. **Rebrassez**, repliés. — 50. **A douleur**, avec douleur. — 51. **Vent**, respiration. — 56. **Voulsist**, voulût ; — **plege** ou *pleige*, garant. — 60. **Joinctes**, jointures. — 62. **Souef** (*suavem*), doux ; cf. l'anglais *sweet*. — 65 **N'en**. Ici *ne* n'a aucune valeur négative ; il faut lire comme s'il y avait *et*. — 66-67 **Flora, Archipiada, Thaïs**, femmes grecques et romaines célèbres par leur beauté. — 69. **Echo**, nymphe qui aimait Narcisse et qui fut

Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaulté ot trop plus qu'humaine
Mais ou sont les neiges d'antan ?

Ou est la trés sage Helloïs,
Pour qui fut chastié, puis moyne,
Pierre Esbaillart a Saint Denis ?
Pour son amour ot cest essoyne.
Semblablement ou est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Saine ?
Mais ou sont les neiges d'antan ?

La royne blanche comme lis,
Qui chantoit a voix de seraine ;
Berte au grant pié, Bietris, Allis ;
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Englois brulerent a Rouan ;
Ou sont ilz, ou, Vierge souvraine ?
Mais ou sont les neiges d'antan ?

Envoi.

Prince, n'enquerez de sepmaine
Ou elles sont, ne de cest an,
Que ce reffrain ne vous remaine :
Mais ou sont les neiges d'antan ?

changée en rocher. — 72. **Antan** (*ante annum*) de l'année dernière. — 75. **Esbaillart**, Abailard. — 76. **Essoyne**, malheur. — 78. **Buridan** (1300-1360), docteur de l'Université de Paris, célèbre par l'argument dans lequel il suppose un âne également sollicité par la faim et par la soif, et mourant entre de l'avoine et de l'eau. La reine en question serait Marguerite de Bourgogne, femme de Louis X le Hutin. On connaît le célèbre mélodrame d'Alex. Dumas père, *la Tour de Nesle*. — 81. Certains textes portent : **la reine Blanche comme un lis**, et Blanche de Castille, mère de saint Louis ; mais ce texte est impossible, au point de vue grammatical. Il s'agit d'une reine dont le teint a la blancheur du lis : et l'on ne sait de quelle reine Villon veut parler. — 83. **Berte au grant pié**, la mère de Charlemagne : — **Bietris**, Béatrice de Provence ; — **Allis**, Alix de Champagne, femme de Louis VII le Jeune (✝ 1206). — 84. **Haremburgis**, Erembourges, femme de Foulques V, comte d'Anjou (✝ 1126). — 86. Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen en 1431. — 87. **Ilz**, elles. — 89. **De sepmaine**, ni de cette semaine, ni de cette année. —

(Villon se représente ensuite méditant dans le charnier du cimetière des Innocents.)

Quand je considere ces testes
Entassees en ces charniers :
Tous furent maistres des requestes
Ou tous de la chambre-aux-deniers.
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'ung que l'autre dire.
Car, d'evesques ou lanterniers,
Je n'y congnois rien a redire.

Et icelles qui s'inclinoient.
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes regnoient,
Des autres craintes et servies ;
La, les voy toutes assouvies.
Ensemble en ung tas pesle-mesle.
Seigneuries leur sont ravies ;
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

Or sont-ilz mortz, Dieu ayt leurs ames !
Quant est des corps, ils sont pourriz.
Ayent esté seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourris
De cresme, fromentee ou riz,
Leurs os sont declinés en pouldre :
Auxquelz ne chault d'esbat, ne ris...
Plaise au doulx Jesus les absouldre !

91. **Que ce reffrain...** Sans que ce refrain vous revienne à la mémoire. — 94. **Charniers**, endroit où l'on entasse les ossements retirés d'un cimetière. — 95. **Maistres des requestes**, les officiers qui examinaient les affaires judiciaires soumises au Conseil du roi. — 96. **Chambre-aux-deniers** équivalait à peu près à notre Cour des Comptes. — 97. **Porte-paniers**, portefaix. Villon constate que ces crânes sont maintenant impossibles à distinguer : c'est l'égalité dans la mort, idée essentiellement chrétienne. — 99. **Lanterniers**. ceux qui portent les lanternes, ou qui les allument — 100. « Je ne m'y reconnais pas. » — 101. **Icelles**, celles-ci. — 102. **Unes contre autres**. l'une en face de l'autre. — 106. **Assouvies**. calmées. — 108 **Clerc** désigne ici un subalterne, par opposition à maître. — 109. **Or**, main-

La ballade des pendus (1462).

Villon, sur le point d'être pendu avec ses compagnons, écrivit cette ballade. Il suppose que les squelettes attachés au gibet de Montfaucon adressent la parole aux passants.

Freres humains qui après nous vivez,
N'aiez les cueurs contre nous endurcis.
Car se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy atachez, cinq, sis ;
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devoree et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se vous clamons freres, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice ; toutesfois vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis.
Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors : ame ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a buez et lavez
Et le soleil dessechez et noircis ;
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez
Et arraché la barbe et les sourcilz ;

tenant. — **112. Souef**, doucement (cf. p. 70, note 61). — **113. Fromentee**, sorte de gâteau fait avec du froment. — **114. Declinés**, tombés. — **115. Chault** (*calet*), soucie.

4. **Mercis**, pitié. — 7. **Pieça**, depuis longtemps. — 11. **Se vous clamons freres**, si nous vous appelons frères. — 14. « Que tous les hommes n'ont pas le bon sens en équilibre. » — 15. **Transis**, morts. — 19. **Ame ne nous harie**, qu'aucun homme ne nous injurie. — 21. **Buez**, lessivés (cf. *buanderie*). — 23. **Cavez**, creusés. —

Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez a coudre.
Ne soiez donc de nostre confrarie :
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Envoi.

Prince Jesus, qui sur tous as maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

LE THÉATRE RELIGIEUX AU MOYEN AGE

XIIIe SIÈCLE

« Le Jeu de saint Nicolas », par Jean Bodel († 1205 ?)

Après le drame d'*Adam*, qui appartient au douzième siècle, nous avons, au début du treizième siècle, deux pièces intéressantes de Jean Bodel d'Arras : *le Jeu de saint Nicolas*, et *Robin et Marion*. La première est une sorte de *miracle*, qui dut être joué à la fête du saint, genre qui s'épanouit surtout à la fin du treizième siècle. (*Littérature*, pp. 103-106. — Dans la première scène de ce *jeu*, on voit un roi musulman qui donne des ordres pour réunir tous ses émirs avec leurs troupes, contre les chrétiens qui ont envahi son royaume. Au centre du théâtre, les chrétiens sont assemblés : ils s'excitent mutuellement au combat.

LI CRESTIIEN PAROLENT

Sainz Sepulcres, aïe ! Seignor, or del bien faire !
Sarrazin et paien vienent por nos forfaire.

25. **Rassis**, en repos. — 31. **Maistrie**, maitrise, souveraineté. — 33. **Souldre** (*solvere*), payer.

Li crestiien, cas sujet du pluriel, sans *s* (*illi christiani*) : — **parolent** (*parabolant*), parlent. — 1. **Aïe !** (*adjuvet*), à l'aide ! — **Seignor**, cas sujet pluriel, vocatif : — **or**, maintenant. — 2. **Sarrazin et paien**,

Vez les armes reluire : toz li cuers m'en esclaire.
Or le faisons si bien que no proece i paire.
Contre chascun des noz sont bien cent par devise.

UNS CRESTIIENS

Seignor, n'en dotez ja : vez ci nostre juïse :
Bien sai tuit i morrons el Damedieu servise ;
Mais mout bien m'i vendrai, se m'espee ne brise :
Ja n'en garira un ne coife ne haubers.
Seignor, el Dieu servise soit ui chascuns oferz :
Paradis sera nostre et eus sera enferz.
Gardez a l'assembler qu'il encontrent noz fers.

UNS CRESTIIENS NOVEAUS CHEVALIERS

Seignor, se je sui juenes, ne m'aiez en despit !
On a veü sovent grant cuer en cors petit.
Je ferrai cel forçor, je l'ai piece a eslit :
Sachiez je l'ocirai s'il ainçois ne m'ocit.

LI ANGES

Seignor, soiez tuit asseür :
N'aiez dotance ne peür.
Messagiers sui Nostre Seignor,
Qui vos metra fors de dolor.
Aiez voz cuers fers et creanz
En Dieu ; ja por cez mescreanz

cas sujet pluriel; — **forfaire**, nuire. — 3. **Vez**, voyez; — **toz li cuers**, cas sujet singulier; — **m'en esclaire**, en est éclairé. — 4. **No**, forme picarde pour notre; — **proece**, prouesse, valeur; — **i paire**, y paraisse. — 5. **Par devise**; *devise* signifie entretien, manière; ici, par conjecture. — 6. **Vez ci nostre juïse**, voyez ici notre jugement; — **juïse** (*judicium*), jugement. — 7. « Je sais bien que tous (**tuit**) nous mourrons ici (**i**) au service du Seigneur Dieu. » — 8. « Mais je m'y vendrai bien cher, si mon épée ne (se) brise. » — 9. **N'en garira un**, ne protégera personne. — 10. **El**, au; — **ui** (*hodie*), aujourd'hui. — 12. **Gardez**, prenez garde à ce que, ayez soin que; — **a l'assembler**, au choc des deux armées. — 13. **Juenes** (*juvenis*), jeune, cas sujet, singulier; — **despit** (*despectum*), mépris. — 15. **Ferrai**, je frapperai; — **cel forçor**, celui-ci qui est (le) plus fort; — **piece a**, il y a longtemps. On a vu plus haut l'expression en un seul mot *pieça*; — **eslit** (*electum*), choisi. — 16. **S'il ainçois**, si lui, au contraire, ne me tue. — 17. **Li anges**, cas sujet singulier. L'ange apparait au-dessus des chevaliers prêts à combattre; — **asseür** (*ad-securi*), rassurés. — 18. **Dotance**, doute. — 20. **Fors** (*foris*) **de**, hors de. — 21. **Creanz** (*credentes*), croyants. — 22. « Que pour ces mécreants qui ici vien-

Qui ci vos vienent a bandon
N'aiez les cuers se seürs non.
Metez hardiëment voz cors
Por Dieu, car ce est ci la morz
Dont toz li pueples morir doit
Qui Dieu aime de cuer et croit.

UNS CRESTIENS

Qui estes vos, beaus sire, qui si nos confortez,
Et si haute parole de Dieu nos aportez ?
Sachiez se ce est voir que ci nos recordez,
Asseür recevrons noz enemis mortés.

LI ANGES

Anges sui a Dieu, beaus amis :
Por vo confort m'a ci tramis.
Soiez seür, car enz es cieus
Vos a Dieu fait sieges eslieus
Alez ! Bien avez comencié :
Por Dieu serez tuit detrenchié.
Mais la haute corone avrez.
Je m'en vois. A Dieu demorez !

Une bataille se livre sur le théâtre ; les chrétiens sont tous massacrés, à l'exception d'un vieillard qui est fait prisonnier, et qui doit être l'occasion de l'intervention miraculeuse de saint Nicolas. — Au-dessus des chrétiens morts, de nouveau apparaît l'ange.

LI ANGES

A ! chevalier qui ci gisiez,
Con par estes boneüré !
Come, or cez ores, despisiez
Le mont ou tant avez duré !

nent contre vous avec force (**a bandon**), vous n'ayez pas les cœurs moins assurés. » —— 27 **Li pueples**, cas sujet singulier, le peuple (*populus*). —— 31 **Se ce est voir**, si ceci est vrai : — **que ci nos recordez**, que vous nous rappelez ici. —— 32. **Asseür recevrons**, nous recevrons avec assurance. —— 34. **Por vo confort**, pour votre réconfort ; — **m'a ci tramis**, il m'a ici envoyé. —— 35. **Soiez seür**, soyez rassurés ; — **enz es**, dans les. —— 36. « Dieu vous a fait des sieges choisis. » —— 38. **Detrenchié**, taillés en pièces (cas sujet pluriel, sans *s*). —— 40. **Vois**, vais ; — **a**, avec. —— 42. **Con**, comme ; — **boneüré** (*bonum augurium ?*), bienheureux ; — **par** renforce le sens de boneüré, comme une sorte de préfixe, cf. *parfait*, *parachevé*. —— 43. **Or cez ores**, maintenant à cette heure : — **despisiez** (*despicere*), méprisez. —— 44. **Le**

Mais por le mal qu'eü avez,
Mien esciënt, trés bien savez
Queus biens ce est de paradis,
Ou Dieus met toz les siens amis.

A vos bien prendre garde doit
Toz li monz, et ensi morir :
Car Dieus mout doucement reçoit
Ceus qui o lui vuelent venir.
Qui de bon cuer le servira
Ja sa peine ne perdera,
Ainz sera es cieus coronez
De tel corone come avez.

XVe SIÈCLE

« **La Passion** », **d'Arnould Gréban** (1452).

(*Littérature*, p. 113.)

Il ne faut pas s'exagérer la valeur *littéraire* de ce morceau ; le style en est assez monotone, la langue en est terne et sans relief. Mais c'est ce que l'on peut appeler une *idée dramatique*. A cette assemblée des démons s'opposera celle des âmes qui attendent la venue du Messie, et ces deux *groupes* ne cesseront jusqu'à la fin de suivre les péripéties de la Passion, dont l'issue leur importe tant : de là le drame. Ajoutons que Lucifer prononce quelques vers où il s'analyse avec vigueur, et que la chanson des damnés ne manque pas d'infernal entrain. (Comparer le premier chant du *Paradis perdu* de Milton.)

Prologue aux Enfers.

LUCIFER

Saultez hors des abismes noirs,
Des obscurs infernaulx manoirs,
Tous puans de feu et de souffre,
Deables, sailliez de vostre gouffre
Et des horribles regions ;
Par milliers et par legions

mont, le monde. — **46**. **Mien esciënt**, à mon escient, j'en suis sûr. — **47**. **Queus biens ce est** quel bien c'est. — **50**. « Tout le monde doit bien prendre garde à vous. » — **52**. **O** (*apud*), avec.

4. **Deables**, diables. — **7**. **Proces** (*processus*), proposition. —

Venez entendre mon proces.
Laissiez les chaisnes et croches,
Gibes et larronceaux pendans,
Fourneaux fournis, serpens mordans,
Dragons plus ardans que tempeste ;
Ne vous bruslez plus groing ne teste
A faire ces metaulx couller.
Faictes moy bondir et crouller
Tout le hideux infernal porce,
De haste de venir a force
Oyr ma proposicion.

SATAN

Qui fait cette mutacion ?
Lucifer, roy des ennemis,
Vous hurlez comme ung lou famis,
Quand vous voulez chanter ou rire.

LUCIFER

Ha ! Sathan, Dieu te puist maudire !
Quand est de mes ris et mes chans,
Ilz sont malheureux et meschans ;
Ma noblesse et ma grant beaulté
Est tournée en difformité,
Mon chant en lamentacion,
Mon ris en desolacion,
Ma lumiere en tenebre umbrage,
Ma gloire en douloureuse rage,
Ma joye en incurable dueil ;
Ne demeure que mon orgueil

8. **Croches**, crochets. — 9. **Gibes**, gibets. — 11. **Ardans**, brûlants — 15. **Porce**, porche. — 16 (Faites crouler le porche de l'Enfer, par votre hâte à venir écouter (**oyr**) en grand nombre (**a force**) ma proposition.) — 18. **Mutacion** (*mutationem*), changement, désordre — 19. **Ennemis**. On appelait Satan l'*ennemi* (du genre humain). Ce nom est appliqué ici à tous les démons. — 20. **Famis** (dérivé de *fames*, faim), affamé. — 23. **Quand est de**, quant à. — 29. **Tenebre** s'employait alors au singulier ; — **umbrage**, sombre (adjectif). — 25-37. Ce passage, pour être du quinzième siècle, n'en est pas moins d'une beauté sobre et vigoureuse ; les antithèses y sont logiques vers par vers ; et cet immuable orgueil, préexistant à tous les autres

Qui ne m'est mué ne changé
Depuis le jour que fus forgé
Lassus au perdurable empire,
Si non que tousjours il empire,
Sans soy diminuer en rien.

SATAN

De ce point je vous croy tres bien.
James n'y attendez reppos ;
Mes cecy n'est point au propos,
Sy n'est besoing qu'on le reppete.

LUCIFER

Astaroth, sonne la trompete
Et busine par telz moyens
Que tous les deables de ceans
Saillent dehors tost et en haste...
(Les démons arrivent en foule.)

SATAN

Avant que plus avant soit fait
Ne plus determiné par vous,
Deables, arrengez vous tretous
En tourbe, a grosse quantité
Et me chantez un silete
En vostre horrible diablerie

ASTAROTH

Vous orrez belle chanterie...

TOUS LES DÉMONS

La dure mort eternelle
C'est la chançon des dampnés ;
Bien nous tient a sa cordelle
La dure mort eternelle ;

sentiments, qui explique leur transformation, et qui leur survit, se dégage avec une véritable force. — **33. Mué** (*mutatum*), changé. — **34.** « Depuis qu'il a été forgé là-haut (**lassus**, là-dessus), dans l'éternel (**perdurable**), empire. — **39. James**, jamais. — **41. Sy** (*sic*), aussi. — **43. Busine**, impératif de *businer*, jouer de la trompette (*buccina*). — **49. Tourbe** (*turbam*), foule, troupe. — **50. Silete**, mot latin qui signifie *faites silence*, on le prononçait sans doute avant tout morceau

Nous l'avons desservy telle
Et a luy sommes donnés :
La dure mort eternelle
C'est la chançon des dampnés.

« La Passion », de Jean Michel (1486).

Dialogue de Notre Dame et de Jésus.

Cette scène est presque célèbre. On veut bien reconnaître que le caractère de la Vierge a été reconstitué d'une façon vraisemblable et pathétique, et que celui du Christ a une noble simplicité bien conforme à la tradition. — Nous citons seulement la fin d'un long dialogue entre la Mère et le Fils. A la prolixité qui est le défaut habituel des poètes de ce temps, et de Jean Michel en particulier, se substitue ici une vive et énergique concision.

NOSTRE DAME. — O mon filz, mon Dieu et mon sire,
Je te mercy treshumblement
Que tu n'as pas totallement
Obey a ma voulenté.
Excuse ma fragilité
Si par humaines passions
Ay faict telles petitions
Qui ne sont mie recevables.
Tes parolles sont raisonnables
Et tes voulentez treshaultaines,
Et les miennes ne sont qu'humaines.
Pour ce ta divine sagesse
Excuse l'humaine simplesse
De moy ton indigne servante,
Qui, d'amour maternel fervante,
Ay fait telles requestes vaines.

JESUS. — Elles sont doulces et humaines.

joué à titre d'intermède : aussi avait-on fini par désigner ainsi le morceau lui-même — 52. **Orrez** entendrez — 57. **Desservy** (*deservire*), s'attacher au service de quelqu'un ou à quelque chose, et de là *mériter*

3. **Que**, de ce que. — 10. **Treshaultaines**, les volontes sont toutes puissantes. — 12. **Pour ce...** Pour cela, que la divine sagesse ex-

Procedantes de charité ;
Mais la divine voulenté
A preveu qu'aultrement se face.
NOSTRE DAME. — Au moins vueillez, de vostre grace,
Mourir de mort brieve et legere !
JESUS. — Je mourray de mort tresamere
NOSTRE DAME. — Non pas fort villaine et honteuse !
JESUS. — Mais tresfort ignominieuse.
NOSTRE DAME. — Doncques bien loing, s'il est permis !
JESUS. — Au milieu de tous mes amis.
NOSTRE DAME. — Soit doncques de nuit, je vous pry !
JESUS. — Mais en pleine heure de midy.
NOSTRE DAME. — Mourez donc comme les barons !
JESUS. — Je mourray entre deux larrons.
NOSTRE DAME. — Que ce soit sous terre, et sans voix !
JESUS. — Ce sera hault pendu en croix.
NOSTRE DAME. — Vous serez au moins revestu ?
JESUS. — Je seray attaché tout nu.
NOSTRE DAME. — Attendez l'aage de vieillesse !
JESUS. — En la force de ma jeunesse.
NOSTRE DAME. — Ne soit vostre sang respandu !
JESUS. — Je seray tiré et tendu
Tant qu'on nombrera tous mes os ;
Et dessus tout mon humain dos
Forgeront pecheurs de mat pleins,
Puis fouiront et piés et mains
De fosses et playes tresgrandes.
NOSTRE DAME. — A mes maternelles demandes
Ne donnez que responses dures !
JESUS. — Accomplir fault les Escriptures.

cuse... — **40. Nombrera**, complera. — **42. Forgeront**, frapperont (sens très fort). — **43. Fouiront**, perceront. — **44. Fosses**, trous. — **47.** Ce dernier vers est, en soi, une réponse sublime ; il est aussi la clef de tout le *mystère*.

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE

Nous ne citons aucun texte du treizième siècle *Jeu de la Feuillée*, *Robin et Marion* ; on en trouvera des extraits dans Gaston Paris.

XVe SIÈCLE

La Farce du Cuvier. (*Littérature*, p. 128.)

Jaquinot, mari faible, a demandé à sa femme et à sa belle-mère de lui écrire sur un papier (*rollet*, petit rôle) l'emploi de son temps. Les deux femmes se sont creusé la tête pour ne rien oublier. Jaquinot, muni de son *rollet*, va et vient dans la maison, et accomplit scrupuleusement ses nombreuses besognes. Sa femme, en préparant la lessive, se laisse choir dans le cuvier; elle appelle Jaquinot à son secours.

LA FEMME, *dans le cuvier.*

Mon bon mary, saulvez ma vie.
Je suis ja toute esvanouye.
Baillez la main ung tantinet.

JAQUINOT

Cela n'est point a mon rollet :
Car en enfer il descendra.

LA FEMME

Hélas ! qui a moy n'entendra,
La mort me viendra enlever.

JAQUINOT, *lisant son rollet.*

Boulenger, fournier et buer,
Bluter, laver et essanger.

LA FEMME

Le sang m'est deja tout mué;
Je suis sur le point de mourir.

1. Jaquinot est devenu, pour la circonstance, *mon bon mary*. — 2. **Ja**, déjà. — 3. **Baillez**, donnez, tendez ; — **ung tantinet**, un peu. — 4. Jaquinot, au lieu de secourir sa femme, tire son papier de sa poche, il commence à le parcourir. Il faut se figurer la scene *jouée*, le mari lisant avec une bonne volonté apparente tous les articles du rollet, comme s'il était désireux d'y trouver celui qui lui ordonne de retirer

JAQUINOT
Frotter, nettoyer et fourbir.

LA FEMME
Tost pensez de me secourir.

JAQUINOT
Aller, venir, trotter, courir.

LA FEMME
Jamais n'en passeray ce jour.

JAQUINOT
Faire le pain, chauffer le four.

LA FEMME
Çà, la main ; je tire a ma fin.

JAQUINOT
Mener la mousture au moulin.

LA FEMME
Vous estes pis que chien mastin.

JAQUINOT
Faire le lict au plus matin.

LA FEMME
Las ! il vous semble que soit jeu.

JAQUINOT
Et puis mettre le pot au feu.

LA FEMME
Las ! ou est ma mere Jacquette ?

JAQUINOT
Et tenir la cuisine nette.

LA FEMME
Allez moi querir le curé ;

JAQUINOT
Tout mon papier est escuré.
Mais je vous promets, sans long plet,
Que ce n'est point a mon rollet.

sa femme du cuvier, et désolé de ne pas l'y rencontrer. — 26. **Escuré** (*ex-curare*), littéralement *nettoyé*. — 27. **Plet**, plaid, plaidoyer, discus-

LA FEMME

Et pourquoy n'y est il escript ?

JAQUINOT

Pour ce que ne l'avez pas dit.
Saulvez-vous comme vous vouldrez ;
Car de par moy vous demourrez.

LA FEMME

Cherchez doncques si vous voirrez
En la rue quelque varlet.

JAQUINOT

Cela n'est point a mon rollet...

Jaquinot consent enfin à prêter main-forte à sa belle-mère, pour retirer sa femme du cuvier, mais à la condition que le rollet sera déchiré et qu'il redeviendra le maître.

La farce de « Pathelin » (1470).

Pathelin est le chef-d'œuvre des farces du quinzième siècle, et reste une des meilleures comédies françaises, même après Molière. Nous avons donné (*Littérature*, pp. 124-127) une analyse de cette pièce, et discuté les différentes questions qu'elle soulève. Rappelons seulement que Pathelin, avocat sans cause, se rend chez le drapier Guillaume, à qui il achète une pièce de drap ; il met le paquet sous son bras, l'emporte, et donne rendez-vous à Guillaume pour l'heure du dîner : celui-ci viendra toucher son argent et manger d'une oie que la femme de Pathelin fait rôtir. Guillaume arrive chez Pathelin ; il trouve l'avocat soi-disant malade, au lit depuis quinze jours, en proie au délire !.. Sur ces entrefaites, un berger de Guillaume, assigné par son maître à qui il volait ses brebis, choisit Pathelin comme avocat. Guillaume et Pathelin se trouvent donc en présence devant le juge.

LE JUGE

Vous soyez le bien venu, sire.
Or vous couvrez. Ça, prenez place.

sion. — 32. **De par moy**. Dans cette locution, il faudrait orthographier *part, de ma part*, on a écrit jusqu'au dix-neuvième siècle *de par le roi*. — 34. **Varlet** n'a plus à cette époque, surtout dans un texte de comédie, son sens féodal de *vassal* : il signifie ici un *valet*.

2. **Or**, maintenant. — 4. **A delivre**, à l'aise. — 15. **Si suis** oui,

PATHELIN

Dea, je suis bien, sauf vostre grace :
Je suis icy plus a delivre.

LE JUGE

S'il y a riens, qu'on se delivre
Tantost, affin que je me lieve.

LE DRAPPIER

Mon advocat vient qui achieve
Ung peu de chose qu'il faisoit,
Monseigneur; et s'il vous plaisoit,
Vous ferïez bien de l'attendre.

LE JUGE

He dea, j'ay ailleurs a entendre.
Si vostre partie est presente,
Delivrez vous sans plus d'attente.
Et n'estes vous pas demandeur ?

LE DRAPPIER

Si suis.

LE JUGE

Ou est le defendeur ?
Est il cy present en personne ?

LE DRAPPIER

Ouy : veez le la qui ne sonne
Mot ; mais Dieu scet qu'il en pense.

LE JUGE

Puisque vous estes en presence
Vous deux, faites vostre demande.

LE DRAPPIER

Vecy doncques que lui demande.
Monseigneur. Il est verité
Que pour Dieu et en charité
Je l'ay nourry en son enfance.
Et quand je vy qu'il eut puissance

je le suis. — **17. Veez le la**, voyez le là ; remarquez le spirituel rejet... *mot.* — **18. Qu'il**, ce qu'il. — **21**. Ce que *je* lui demande. — **31. De-**

D'aller aux champs, pour abregier.
Je le fis estre mon bergier
Et le mis a garder mes bestes.
Mais aussi vray comme vous estes
La assis, monseigneur le juge,
Il en a faict un tel deluge
De brebis et de mes moutons,
Que sans faulte.....

LE JUGE

Or escoutons;
Estoit il point vostre aloué ?

PATHELIN

Voire : car s'il s'estoit joué
A le tenir sans alouer...

LE DRAPPIER

Je puisse Dieu desavouer,
Si n'estes vous, sans nulle faulte.

LE JUGE

Comment vous tenez la main haute ?
A' vous mal aux dents, maistre Pierre ?

PATHELIN

Ouy : elles me font telle guerre
Qu'oncques mais ne senty tel raige :
Je n'ose lever le visaige.
Pour Dieu, faites les proceder.

LE JUGE

Avant, achevez de plaider.
Suz, concluëz appartement.

luge, gaspillage, destruction. —— **34. Aloué** (*ad locatum*), loué pour un salaire. —— **35 Voire**, vraiment, oui. —— **37.** Ici Guillaume reconnait Pathelin, que tout à l'heure il a trouvé « malade au lit depuis quinze jours », et qui auparavant lui a emporté ses six aunes de drap. Aussi va-t-il être si troublé par cette situation incohérente, qu'il embrouillera sa plainte contre le berger Agnelet avec le vol de son drap. Le sens de la phrase est : « Je veux renier Dieu s'il n'est pas vrai que c'est vous. » — **39.** Pathelin, pour ne pas se laisser reconnaitre par Guillaume, se couvre la joue gauche de sa main... —— **40 A' vous**, avez-vous ? —— **42 Oncques mais** (*unquam magis*), jamais si fortement. —— **44. Proceder**, litteralement *avancer*, de là *faire marcher une affaire*

LE DRAPPIER

C'est il, sans autre, vrayement.
Par la croix ou Dieu s'estendy.
C'est a vous a qui je vendy
Six aulnes de drap, maistre Pierre.

LE JUGE

Qu'est ce qu'il dit de drap ?

PATHELIN

Il erre.
Il cuide a son propos venir;
Et il n'y scet plus advenir,
Pour ce qu'il ne l'a pas apprins.

LE DRAPPIER

Pendu soye, se autre l'a prins
Mon drap, par la sanglante gorge !

PATHELIN

Comme le meschant homme forge
De loing, pour fournir son libelle !
Il veut dire, il est bien rebelle,
Que son bergier avoit vendu
La laine, je l'ay entendu,
Dont fut faict le drap de ma robe,
Comme il dict qu'il le desrobe
Et qu'il luy a emblé la laine
De ses brebis.

LE DRAPPIER

Male semaine
M'envoit Dieu, se vous ne l'avez.

(cf. *procédure*). — **46. Suz** (*sursum*), allons ! — **47. Il**, lui. — **51. Il erre**, il se trompe, il divague. — **52. Cuide**, s'imagine. — **54. Apprins**, appris. N'oublions pas que l'avocat de Guillaume est absent ; Guillaume, dit Pathelin, n'a pas l'habitude de plaider. — **55. Se autre l'a prins**, si c'est un autre qui l'a pris. — **56. Sanglante**, employé comme terme destiné à inspirer l'horreur. On le retrouve plus loin avec *fievre*. — **58. Libelle** (*libellum*, diminutif de *liber*), petit livre, mémoire que l'on adresse aux juges; de là *plainte en justice* et plus tard *satire*. — **64. Emblé**, volé. — **66.** « Que Dieu m'envoie mauvaise semaine... » — **67. Bavez**, bavardez; plus loin *baverie*, bavardage. —

LE JUGE

Paix, par le dyable, vous bavez
Et ne sçavez vous retenir
A vostre propos, sans tenir
La court de belle baverie ?

PATHELIN

Je sens mal, et faut que je rie.
Il est desja si empressé
Qu'il ne scet ou il l'a laissé :
Il faut que nous luy reboutons.

LE JUGE

Suz, revenons a ces moutons :
Qu'en fut il ?

LE DRAPPIER

Il en print six aulnes
De neuf francs.

LE JUGE

Sommes nous bejaunes
Ou cornarts ? ou cuidez vous estre ?

PATHELIN

Par le sang bieu, il vous fait paistre !
Qu'est il bon homme par sa mine !
Mais, je le loz qu'on examine
Un bien peu sa partie adverse.

LE JUGE

Vous dictes bien : il le converse.
Il ne peut qu'il ne le cognoisse.
Vien ça, dy.

LE BERGIER

Bee.

72. **Empressé** (*impressus*), écrasé ; si troublé par son affaire, qu'il n[e] sait où il en est (où il l'a laissé). — 74. **Reboutons** : *bouter* signifi[e] *pousser* (*bouter hors*). Il faut que nous le remettions dans la question. L[e] *rebouteur* est celui qui remet en place un membre démis ou cassé. — 77. **Bejaune** se dit d'un jeune oiseau, *niais* (*nidacem*) qui a encor[e] le bec jaune. — 78. **Cornarts**, fous, du nom d'une société joyeuse d[e] Rouen. — 79. **Par le sang bieu**. Dans les jurons, pour éviter l[e] blasphème, on remplaçait Dieu par *bieu* ou *bleu* ; de là *parbleu*, *cort le[u]*, *morbleu*. — 81. **Je le loz** (*laudo*), je conseille ceci que... — 83. **Con**

LE JUGE

Vecy angoisse.
Quel bee est ce cy ? suis je chievre ?
Parle a moy.

LE BERGIER

Bee.

LE JUGE

Sanglante fievre
Te doint Dieu ! et te moques tu ?

PATHELIN

Croyez qu'il est fol ou testu
Ou qu'il cuide estre entre ses bestes.

LE DRAPPIER

Or regnie je bieu, se vous n'estes
Celuy, sans autre, qui avez
Eu mon drap. Ha, vous ne sçavez,
Monseigneur, par quelle malice.....

LE JUGE

Et taisez vous. Estez vous nice ?
Laissez en paix cest accessoire
Et venons au principal.

LE DRAPPIER

Voire,
Monseigneur; mais le cas me touche :
Toutesfois par ma foy ma bouche
Meshuy un seul mot n'en dira.
Une autre fois il en yra
Ainsi qu'il en pourra aller.
Il le me convient avaller
Sans mascher. Or ça, je disoye
A mon propos, comment j'avoye

erse, fréquente. —— 85 Selon les instructions de Pathelin, le berger oue l'*innocent*, et ne doit répondre que *bée* à toutes les questions du juge. u dénouement, il abuse de ce conseil contre Pathelin lui-même ; — **an-;oisse** (*angustia*), difficulté. —— 90. Cette réflexion est d'autant plus piritnelle qu'elle semble plus simple. —— 95 **Nice** (*nescium*), ignorant. —— 100. **Meshuy**, désormais. —— 113. **Convenança**, convint. ——

Baillé six aulnes — doy je dire,
Mes brebis — je vous en pry, sire,
Pardonnez moy — ce gentil maistre.
Mon bergier, quant il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'auroye
Six escus d'or quant je viendroye.
Dy je depuis trois ans en ça,
Mon bergier me convenança
Que loyaument me garderoit
Mes brebis et ne m'y feroit
Ne dommaige ne villenie :
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent plainement.
Ah, maistre Pierre, vrayement
Ce ribaut cy m'embloit les laines
De mes bestes, et, toutes saines,
Les fesoit mourir et perir,
Por les assommer et ferir
De gros baston sur la cervelle.
Quant mon drap fut soubz son aisselle,
Il se mist en chemin grant erre
Et me dist que j'allase querre
Six escus d'or en sa maison.

LE JUGE

Il n'y a rime ne raison
En tout quant que vous rafardez.
Qu'est cecy ? vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre, somme toute,
Par le sang bieu, je n'y voy goute !
Il brouille de drap et babille
Puis de brebis, au coup la quille.
Chose qu'il dit ne s'entretient.

126. Grant erre, bon train (cf. p. 143, note 14). —— **127. Querre**, chercher. —— **130. Tout quant que** (*tot quantum quod*), tout ce que. — **rafardez**, nous dirions *blaguer*. —— **135. Au coup la quille**, comme fait la boule lancée au milieu d'un jeu de quilles. —— **136. Ne s'entretient.**

PATHELIN

Or, je m'en fais fort qu'il retient
Au povre bergier son salaire.

LE DRAPPIER

Par Dieu, vous en peussiez bien taire.
Mon drap, aussi vray que la messe —
Je sçay mieux ou le bas m'en blesse
Que vous ne autre ne sçavez —
Par la teste bieu vous l'avez.

LE JUGE

Qu'est-ce qu'il a ?

LE DRAPPIER

Rien, monseigneur.
Certainement, c'est le greigneur
Trompeur — hola, je m'en tairay,
Si je puis, et n'en parleray
Meshuy, pour chose qu'il advienne.

LE JUGE

Et non, mais qu'il vous en souvienne.
Or concluëz appartement.

PATHELIN

Ce bergier ne peut nullement
Respondre aux fais que l'on propose,
S'il n'a du conseil ; et il n'ose
Ou il ne scet en demander.

(*Ici, Pathelin commence à interroger Agnelet.*)

Vien ça, mon amy. Qui pourroit
Trouver ? Entens.

LE BERGIER

Bee.

PATHELIN

Quel bee, dea !
Par le sainct sang que Dieu crëa,
Es tú fol ? Dy moy ton affaire.

ne s'enchaine pas. —— **141** Bas, pour bât (*bastum*), selle. —— **145**. Grei-

LE BERGIER

Bee.

PATHELIN

Quel bee ! oys tu tes brebis braire ?
C'est pour ton prouffit : entens y.

LE BERGIER

Bee.

PATHELIN

Et dy ouy ou nenny
C'est bien faict. Dy tousjours, feras ?

LE BERGIER

Bee.

PATHELIN

Plus haut, ou tu t'en trouveras
En grans depens, ou je m'en doubte.

LE BERGIER

Bee.

PATHELIN

Or est plus fol cil qui boute
Tel fol naturel en procés.
Ha, sire, renvoyez l'en a ses
Brebis; il est fol de nature.

LE DRAPPIER

Est il fol ? sainct sauveur d'Esture !
Il est plus saige que vous n'estes.

PATHELIN

Envoyez le garder ses bestes,
Sans jour que jamais ne retourne.
Que maudit soit il qui adjourne
Tels folz que ne fault adjourner.

gneur, cf. p. 39, note 35. — **156. Entens**, écoute. — **162. Cest bien faict**, doit être dit en *aparté*. — **165**. Le plus fou est celui qui pousse en procès un tel fou de naissance. — **169. Esture**. Asturie, province d'Espagne, où se trouvent de célèbres pèlerinages.

LES CHRONIQUEURS DU MOYEN AGE

DÉBUT DU XIIIe SIÈCLE

VILLEHARDOUIN (1130-1213).

Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, a raconté la quatrième croisade (1198-1207), dont il fut un des chefs. Ses *Mémoires* sont l'œuvre d'un soldat, mais aussi d'un avocat, qui, sous son apparente naïveté, présente les faits d'une manière favorable à son parti. (*Littérature*, pp. 139-143.)

Les ambassadeurs des croisés à Venise.

Il s'agit ici des négociations entamées par Villehardouin au nom du comte de Champagne, et par Conon de Béthune au nom du comte de Flandre, Beaudouin IX, avec les Vénitiens.

L'endemain al tiers jor [1], manda li dux [2], qui molt ére [3] sages et proz [4], son grant conseil ; et li conseils ére de quarante homes des plus sages de la terre. Et il, par son sens et par son engin [5], que il avoit molt cler et molt bon, les mist en [6] ce que il le loérent et voldrent. Ensi les mist, puis cent, puis deus cenz, puis mil, tant que tuit le creantérent [7] et le loérent. Puis en assembla ensemble bien dis mille en la chapèle de Saint Marc, la plus bèle qui soit ; et si lor dist que il oïssent [8] messe del Saint Esprit, et priassent Dieu que il les conseillast de [9] la requeste as messages [10] que il lor avoient faite. Et il si firent molt volentiers.

Quant la messe fu dite, li dux manda aus messages, que il requeïssent [11] a tot le pueple humblement que il

1. **Endemain** (*in-de-mane*). L'endemain est la forme logique ; *le len lemain*, la forme actuelle, est absurde. — 2. **Li dux** (*dux*), le chef ; c'est le doge de Venise, Henri Dandolo. — 3. **Ere** (*erat*), était. — 4 **Proz** (*prudens*), sage, brave (cf. prud'homme). — 5. **Engin** (*ingenium*), habileté. — 6. **Les mist en**, les amena à ce que. — 7. **Créantérent**, lui donnèrent créance, autorisation. — 8. **Oïssent** (*audissent*), entendissent. — 9. **De**, au sujet de. — 10. **As messages**, aux messagers (cas rég. pluriel ; - on verra plus loin le cas sujet du pluriel, sans *s*, *li message*). Le même mot signifiait *message* et *messager*. Ces messagers sont ici des ambassadeurs. — 11. **Requeïssent**, qu'ils

volsissent que cèle convenance fust faite [12]. Li message vindrent el mostier [13]. Molt furent esgardé de maintes genz, qui nes avoient ainc mais veüz [14].

Joffrois de Vile-Hardouin, li mareschaus [15] de Champaigne, monstra la parole [16] par l'acort et par la volenté as autres messages, et lor dist : « Seignor, li baron de France li plus halt et li plus poësteïf [17] nos ont a vos envoiez ; si vos crient merci, que il vos preigne pitié de Jerusalem qui est en servage de Turs, que vos por Dieu voilliez lor compaignier a la honte de Jesu-Crist vengier [18]. Et por ce vos i ont eslis, que il sévent que nule gent n'ont si grant pooir, qui sor mer soient, come vos et la vostre gent. Et nos comandérent que nos vos en chaïssiens as piez [19] et que nos n'en levassiens jusques a tant que vos avriez otroié que vos avriez pitié de la Terre sainte d'outre-mer. »

Maintenant li six message s'agenoillent a lor piez molt plorant ; et li dux et tuit li autre s'escrevèrent [20] a plorer de la pitié, et s'escriérent tuit a une voiz, et tendirent lor mains en halt, et distrent : « Nos l'otrions, nos l'otrions ! » Enqui ot si grant bruit et si grant noise [21], que il sembla que terre fondist.

Et quant cèle grant noise remest et cèle granz pitiez (que onques plus granz ne vit nus hom), li bons dux de Venise, qui molt ére sages et proz, monta el leteri [22] et parla au pueple et lor dist : « Seignor, veez l'onor que Diex vos a faite, que la meillor gent del monde ont guerpi tote l'autre gent [23], et ont requis vostre compaignie de si halte chose ensemble faire con de la rescosse Nostre Seignor [24]. »

demandassent — 12. **Convenance**, traité. — 13. **Mostier** *monasterium*, moutier, monastère. — 14 **Nes**, ne les. — **ainc mais**, jamais. — 15. **Li mareschaus**, cas sujet singulier. — 16 **Moustra** (*monstra*) **la parole**, prit la parole en public. — 17. **Poësteïf** dérivé de *potestatem*, puissants. — 18 Construisez : *a* (*pour*) *venger la honte de Jésus Christ*. — 19. **Nos chaïssiens as piez**, que nous tombions à vos pieds. — 20. **S'escrevérent**, se crevèrent à... — 21 **Nos l'otrions**, nous l'octroyons ; — **noise**, a ici le sens de bruit, cf. p. 2, note 1 — 22 **Leteri** (*lectrinum*), lutrin. — 23. **Guerpi**, abandonné (cf. déguerpir) —

Des paroles que li dux dist bones et bèles ne vos puis tot raconter : mais ensi fina la chose, que de faire les chartres pristrent[25] a l'endemain jor ; et furent faites et devisées. Quant èles furent faites, si fu la chose devisée a conseil[26] que on iroit en Babiloine[27], por ce que par Babiloine poroient mielz les Turs destruire que par altre terre. Et en oiance[28] fut devisé que il en iroient outre mer. Il estoit adonc quaresmes, et de la Saint Johan en un an, qui fu mil deus cenz ans et deus après l'incarnation Jesu Crist, devoient li baron et li pelerin estre en Venise, et li vaissel appareillié contre els[29].

Quand èles furent faites et saellées, si furent aportées devant le duc el grant palais, ou li granz conseils ére et li petiz. Et quant li dux lor livra les soës chartres, si s'agenoilla molt plorant, et jura sor sainz[30] a bone foi a bien tenir les convenz qui érent ès chartres, et toz ses conseils ensi, qui ére de quarante-six. Et li message rejurèrent les lor chartres a tenir, et les sairemenz a lor seignor et les lor que ils les tenroient a bone foi. Sachiez que la ot mainte lerme plorée de pitié. Et maintenant envoièrent lor messages l'une partie et l'autre a Rome, a l'apostoile Innocent[31], pour confermer ceste convenance ; et il le fist molt volentiers.

(Chap. VI, 25-31.)

Les croisés arrivent en vue de Constantinople.

Ensi sejornérent enqui[1] huit jorz por atendre les nés et les galies et les uissiers[2] qui estoient encor a venir. Et dedenz cel sejor pristrent del blez en la terre, que il ére moissons[3] ; et il en avoient grant mestier, quar il en

24. **La rescosse Nostre Seignor**, le secours de Notre-Seigneur. — 25. **Les chartres**, les traités écrits ; — **pristrent**, entreprirent. — 26. **Devisée a conseil**, expliquée en conseil. — 27. **Babiloine**, Le Caire. — 28. **Oiance** (*audientiam*), en audience publique. — 29. **Contre**, en face de. — 30. **Sor sainz**, sur les reliques des saints. — 31. **L'apostoile Innocent**, le pape Innocent III.

1. **Enqui**, ici. — 2. **Nés** (*naves*), navires ; — **galies**, galère (*étym. inconnue*) ; — **uissiers** (*ostium*, porte), navire dont le flanc est muni de portes, et servant au transport des chevaux. — 3. **Que il ére mois-**

avoient pou[4]. Et dedens ces huit jorz furent venu tuit li vaissel et li baron. Et Diex lor dona bon tens.

Lors se partirent del port d'Avie[5] tuit ensemble. Si peüssiez veoir flori le Braz-Saint-Jorge[6] contremont de nés et de galies et de uissiers : et molt granz mervoille ére la bialtez[7] a regarder. Et ensi corurent contremont[8] le Braz-Saint-Jorge, tant que il vindrent, la veille de la saint Jehan Baptiste en juin, a Saint Estiéne[9], a une abbaïe qui ére a trois lieues de Constantinoble. Et lors virent tot a plain Constantinoble cil des nés et des galies et des uissiers ; et pristrent port, et aancrérent lor vaissiaus.

Or poéz savoir que molt esgardérent Constantinople cil qui onques mais[10] ne l'avoient veüe ; que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peüst estre en tot le monde, com il virent ces halz murs et ces riches tors, dont éle ére close tot entor a la reonde, et ces riches palais et ces haltes yglises, dont il i avoit tant que nuls nel poïst croire, se il ne le veïst a l'ueil, et le lonc et le lé[11] de la vile qui de totes les autres ére soveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi cui la chars[12] ne fremist ; et ce ne fu mie merveille ; que onques si granz affaires ne fu empris de nule gent, puis que li monz fu estorez[13].

Lors descendirent a terre li conte et li baron et li dux de Venise ; et fu li parlemenz ou[14] mostier Saint Estiéne. La ot maint conseil pris et doné. Totes les paroles qui la furent dites ne vos contera mie li livres ; mais la somme del conseil si fu tels que li dux de Venise se dreça en estant[15] et lor dist :

« Seignor, je sai plus del convine[16] de cest païs que vos ne faites, car altre foiz i ai esté. Vos avez le plus grant

sons, car c'était la moisson. — 4. Et ils en avaient grand besoin car ils en avaient peu avec eux. — 5. **Avie**, Abydos. — 6. **Le Braz-Saint-Jorge**, le détroit des Dardanelles. — 7. **Bialtez**, beauté. — 8. **Contremont**, en remontant, du sud au nord. — 9. **Saint Estiéne**, San Stefano, abbaye. — 10. **Onques mais** (*unquam magis*), jamais auparavant. — 11. **Le lé** (*latum*), large. — 12. **Cui**, à qui. — **la chars** (*caro*), la chair. — 13. **Puis que**, depuis que ; — **li monz fu estorez**, le monde fut créé (*instauratus*). — 14. **Ou**, au. — 15. **Se dreça en estant**, se dressa debout. — 16. **Convine**, état

afaire et le plus perillos entrepris que onques genz entre-preïssent ; por ce, si covendroit que on ovrast sagement [17]. Sachiez, se nos alons a la terre ferme, la terre est granz et large, et nostre gent sont povre et diseteus de la viande. Si s'espandront par la terre por querre la viande ; et il i a molt grant plenté [18] de la gent el païs ; si ne porriens tot garder que nos n'en perdissiens. Et nos n'avons mestier de perdre [19], que molt avons pou de gent a ce que nous volons faire.

« Il a isles ci près, que vos poéz veoir de ci, qui sont habitées de genz, et laborées [20] de blez et de viandes et d'autres biens. Alons enqui prendre port, et recuillons les blez et les viandes del païs ; et quant nos avrons les viandes recuillies, alons devant la vile, et faisons ce que Nostre Sires avra porveü. Quar plus seürement guerroie cil qui a la viande que cil qui n'en a point. » A cel conseil s'accordérent li conte et li baron, et s'en ralérent tuit a lor nés, chascuns a ses vaissiaus.

Ensi reposérent cèle nuit. Et al matin, le jor de la feste monseignor saint Johan Baptiste, en juing, furent drecies les baniéres et li gonfanon es chastials des nés [21], et les houces ostées des escuz [22], et portendu [23] li bort des nés. Chascuns regardoit ses armes, tels con a lui convint ; que de fi sévent que par tens en avront mestier [24].

Li marinier traient les ancres et laissent les voiles al vent aler ; et Diex lor done bon ven tel con a els convint. Si s'en passent tres pardevant Constantinople, si près des murs et des tors que a maintes de lor nés traist on [25]. Si i avoit tant de gent sor les murs et sor les tors, que il sembloit que il n'eüst se la non [26].

—— 17. **Que on ovrast** (*operaret*) qu'on opérât, qu'on agit... —— 18. **Plenté** (*plenitatem*), abondance. —— 19. **Mestier**, moyen, possibilité. —— 20. **Laborées,** travaillées ; — **viandes**, vivres (*vivenda*) ; il faut expliquer : ce sont des terres travaillées où l'on trouve du blé, etc. —— 21. **Es chastials des nés**, sur les châteaux des navires. Les navires portaient à l'avant une partie surélevée et crénelée. —— 22. **Escuz**, boucliers. —— 23. **Portendu**, tendu de, garni. On rangeait les boucliers le long du bord. —— 24. « Parce que assurément (**de fi**, *de fide*, de foi) ils en auraient bientôt besoin ». —— 25. « De leurs vaisseaux on aurait pu

... Et li conte et li baron descendirent a la terre, et se herbergiérent [27] el palais et en la vile entor; et li plusor tendirent lor paveillons. Lors furent li cheval trait fors des uissiers, et li chevalier et li serjant descendirent a la terre a totes lor armes, si que il ne remest [28] es vaissiaus que li marinier. La contrée fu bèle et riche et planteurose de toz biens; et les moies [29] des blez qui estoient moissoné parmi les champs; tant que chascuns en volt prendre, si en prist, con cil qui grant mestier en avoient [30].

(Chap. XXVI, 126-135.)

DÉBUT DU XIVe SIÈCLE

JOINVILLE (1223-1317).

C'est dans son extrême vieillesse que Jean, sire de Joinville, rédigea ses mémoires sur saint Louis, à la prière de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. Jeanne étant morte en 1305, Joinville dédia son livre, en 1309, à Louis de Navarre, bientôt roi de France sous le nom de Louis X le Hutin. (*Littérature*, pp. 144-149.)

Dédicace (1309).

A son bon signour Looïs, fil dou roi de France, par la grace de Dieu roi de Navarre, de Champaigne et de Brie conte palazin [1], Jehans, sires de Joinville, ses seneschaus [2] de Champaigne, salut et amour et honour, et son servise apareillié [3].

Chiers sire, je vous faiz a savoir que madame la roïne vostre mére [4], qui mout m'amoit (a cui Diex bone merci face!) me proia si a certes comme elle pot, que je li feïsse faire un livre [5] des saintes paroles et des bons faiz nostre roi saint Looïs; et je le li oi en convenant [6]; et a l'aide de

tirer. » — 26. « Qu'il semblait qu'il n'y en eût pas, sinon là. » — 27. **Herbergièrent**, se logèrent. — 28. **Remest**, resta. — 29. **Moies** (*metas*), meules de blé. — 30. **Mestier**, besoin.

1. **Palazin**, palatin. — 2. **Seneschaus**, senechal (cas sujet du singulier). — 3. **Son servise apareillié**, son dévouement tout prêt. — 4. **La roïne**, Jeanne de Navarre. — 5. **Faire un livre**, écrire un livre sous ma dictée. — 6. **Je le li oi en convenant**, je le lui

Dieu li livres est assouvis en dous parties. La premiére partie si devise[7] comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu et selonc l'Église et au profit de son règne. La seconde partie dou livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes...

Or di je a vous, monseignour le roi de Navarre, que je promis a ma dame la roïne vostre mère (a cui Diex bone merci face!) que je feroie cest livre ; et pour moy aquitier de ma promesse, l'ai je fait. Et pour ce que je ne voi nului qui si bien le doie avoir comme vous qui estes ses hoirs[8], le vous envoi je pour ce que vous et vostre frère, et li autre qui l'orront, y puissent penre bon essemple, et les essemples mettre a uevre, par quoy Diex lour en sache grei. (§§ 1-2-3.)

Caractère et vertus de saint Louis (1309).

... Cis sainz hom ama Dieu de tout son cuer et ensuivi ses œuvres ; et y apparut en ce que, aussi comme Diex morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist-il son cors en avanture par plusieurs fois pour l'amour que il avoit à son peuple : et s'en fust bien soufers[1], se il vousist[2], si comme vous orrez[3] ci-après. La grans amours qu'il avoit à son peuple parut à ce qu'il dist à mon signour Loys, son ainsné fil[4], en une mout grant maladie que il ot à Fonteinne-Bliaut : « Biaus fiz, fist-il, je te pri que tu « te faces amer au peuple de ton royaume : car vraiement « je ameroie miex que uns Escoz[5] venist d'Escosse et gou-« vernast le peuple dou royaume bien et loialment, que « ce que tu le gouvernasses mal apertement[6]. » Li sainz roys ama tant verité que neis[7] aus Sarrazins ne vout-il

eus (os) en promesse; je le lui promis. — 7. **Devise**, expose. — 8. **Hoirs** (*haeres*), héritier, cas sujet singulier.

1. **Et s'en fust bien soufers**, et il s'en fût bien gardé. — 2. **Se il vousist**, s'il l'eût voulu. — 3. **Orrez**, entendrez. — 4. **Fil**, cas régime singulier, sans *s*. — 5. **Escoz** (*Scotus*), Écossais. — 6. **Apertement** (*aperta mente*), ouvertement. — 7. **Neis** (*ne id ipsum*), pas même.

pas mentir de ce que il lour avoit en convenant [8], si comme vous orrez ci-après.

De la bouche fu-il si sobres que onques jour de ma vie je ne li oy devisier [9] nulles viandes, aussi comme maint riche home font ; ainçois [10] manjoit pacientment ce que ses queus [11] li appareilloit et metoit ou devant li. En ses paroles fu-il attrempez [12] : car oncques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne onques ne li oy nommer le dyable, liquex mous est bien espandus par le royaume : ce que je croy qui ne plait mie à Dieu [13].

Son vin trempoit par mesure, selonc ce qu'il veoit que li vins le pooit soufrir [14]. Il me demanda en Cypre pour quoy je ne metoie de l'yaue en mon vin ; et je li diz que ce me fesoient li phisicien [15], qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle [16], et que je n'en avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me decevoient [17], car se je ne l'apprenoie en ma joenesce et je le vouloie temprer en ma vieillesce, les gouttes et les maladies de fourcelle me penroient, que jamais n'averoie santé ; et se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesce, je m'enyvreroie touz les soirs ; et ce estoit trop laide chose de vaillant home de soy enyvrer.

... Il disoit que l'on devoit son cors vestir et armer [18] en tel maniere que li preudome [19] de cest siecle ne deissent que il en feist trop, ne que li joene home ne deissent que il feist pou. Et ceste chose ramenti-je [20] le pere le roy qui orendroit [21] est, pour [22] les cotes brodées à armer que on

— 8. **Convenant**, promesse. — 9. **Devisier**, parler de... ; ou donner des ordres au sujet de... ; — **viandes** (*vivenda*), tout ce qui se mange, vivres. — 10. **Ainçois**, au contraire. — 11. **Queus** (*coquus*), cuisinier (cas sujet singulier). — 12. **Attrempez** (*ad temperatus*), modéré. — 13. Allusion à l'habitude de jurer par le diable. — 14. **Trempoit** (*temperabat*), mêlait d'eau ; — **soufrir**, supporter. — 15. **Li phisicien**, les médecins (cas sujet pluriel). — 16. **Fourcelle**, estomac. — 17. **Decevoient**, trompaient. — 18. **Armer** a ici un sens atténué ; il signifie *protéger*. — 19. **Li preudome** (*prudentes homines*), les honnêtes gens, au sens dix-septième siècle (cas sujet pluriel). — 20. **Ramenti-je**, je rappelai ; — **le pere le roy**, au père du roi. — 21. **Orendroit** (*horam in directum*), maintenant. Joinville dit ici qu'il a rappelé à Philippe III le Hardi, père du roi régnant actuellement, Philippe IV le Bel (au moment où il écrit ces lignes), ce précepte de saint Louis. —

fait hui el jour; et li disoie que onques en la voie d'outre mer là où je fu, je n'i vi cottes brodées, ne les [le] roy ne les autrui [23]. Et il me dist qu'il avoit tiex [24] atours brodez de ses armes qui li avoient cousté huit cenz livres de parisis. Et je li diz que il les eust miex emploiés se il les eust donnez pour Dieu, et eust fait ses atours de bon cendal [25] enforcié de ses armes, si comme ses peres faisoit.

Il m'apela une foiz et me dist: « Je n'os [26] parler à vous « (pour le soutil senz dont vous estes) de chose qui touche « à Dieu; et pour ce ai-je appelé ces dous freres qui ci « sont, que [27] je vous vueil faire une demande. » La « demande fu teix: « Seneschaus, fist-il, quex chose est « Diex [28]. » Et je li diz: « Sire, ce est si bone chose que « mieudre [29] ne puet estre. — Vraiement, fist-il, c'est bien « respondu; que [30] ceste response que vous avez faite, est « escripte en cest livre que je tieing en ma main.

« Or vous demant-je, fist-il, lequel vous ameriés miex, « ou que vous fussiés mesiaus [31], ou que vous eussiés fait « un pechié mortel? » Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus. Et quant li frere [32] s'en furent parti, il m'appela tout seul, et me fist seoir à ses piez et me dist: « Com- « ment me deistes-vous hier ce? » Et je li diz que encore li disoie-je. Et il me dist: « Vous deistes comme hastis « musarz [33]; car vous devez savoir que nulle si laide meze- « lerie n'est comme d'estre en pechié mortel, pour ce que « l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable: « par quoy nulle si laide meselerie ne puet estre.

« Et bien est voirs [34] que quant li hom meurt, il est « gueris de la meselerie dou cors; mais quant li hom qui

22. **Pour**, au sujet de. — 23. **Ne les... ne les**, ni celles du roi, ni celles d'autrui. — 24. **Tiex**, tels (c'est Philippe le Hardi qui tient ce propos). — 25. **Cendal**, sorte de taffetas commun. — 26. **Os**, ose; — **dous**, deux. — 27. **Que**, parce que. — 28. **Diex**, cas sujet, dont *Dieu* est le cas régime. — 29. **Mieudre**, meilleure. — 30. **Que**, attendu que. — 31. **Mesiaus** (*misellus*), superlatif populaire de *miser*, malheureux, lépreux. — 32. **Li frere**, les frères (cas sujet pluriel). — 33. **Hastis**, hâtif, étourdi; — **musarz** (cf. *muser*, *amuser*), flâneur, badaud, paresseux. — 34. **Voirs**, vrai. — 35. **Yert** (*erit*), sera. —

« a fait le pechié mortel meurt, il ne sait pas ne n'est « certeins que il ait eu en sa vie tel repentance que Diex « li ait pardonné : par quoy grant poour doit avoir que « celle mezelerie li dure tant comme Diex yert [35] en para- « dis. Si vous pri, fist-il, tant comme je puis, que vous « metés votre cuer à ce, pour l'amour de Dieu et de moy, « que vous amissiez miex que touz meschiez [36] avenist au « cors, de mezelerie et de toute maladie, que ce que li « pechiés mortex venist à l'ame de vous. »

Il me demanda si je lavoie les piez aus povres le jour dou grant jeudi [37] : « Sire, dis-je, en maleur ! les piez de « ces vilains ne laverai-je jà. — Vraiement, fist-il, ce fu « mal dit ; car vous ne devez mie avoir en desdaing ce que « Diex fist pour nostre enseignement. Si vous pri-je, pour « l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moy, que « vous les acoustumez à laver. »

Maîstre Robert de Sorbon [38], pour la grant renommée que il avoit d'estre preudome, il le faisoit mangier à sa table. Un jour avint que il manjoit delez [39] moy, et devisiens li uns à l'autre. Et nous reprist [40] et dist : « Parlés haut, « fist-il, car vostre compaignon cuident que vous mesdisiés « d'aus. Se vous parlés, au mangier, de chose qui nous « doie plaire, si [41] dites haut ; ou se ce non, si vous taisiés. »

Quant li roys estoit en joie, si me disoit : « Seneschaus, « or me dites les raisons pour quoy preudom vaut miex « que beguins [42]. » Lors si en commençoit la tençons [43] de moy et de maistre Robert. Quant nous aviens grant piesce [44] desputé, si rendoit sa sentence et disoit ainsi : « Maistre Roberz, je vourroie bien avoir le non de preudome, mais

36. **Meschiez**, *meschief* (*més-chef*), malheur, accident. — 37. Le jeudi saint. — 38. **Robert de Sorbon** (1201-1274), confesseur de saint Louis et prédicateur. Il fonda le collège de Sorbonne. — 39. **Delez** (*de-latus*), à côté de. — 40. Et il nous reprit. — 41. **Si**, dans ce cas. — 42. **Beguins** (du flamand *beggen*, demander) a eu plusieurs sens. Il s'est dit, au treizième siècle, de certains hérétiques, appelés aussi *bégards*; puis, des frères convers dans certains ordres religieux, d'hommes ou de femmes qui, sans faire de vœux, s'astreignaient à des pratiques religieuses très strictes (cf. *le Tiers-ordre de Saint-François*). Ici *begum* signifie *dévot*, au sens exagéré du mot. — 43. **Tençons**, dispute. — 44. **Grant**

« que je le fusse, et touz li remenans [45] vous demourast : « car preudom est si grans chose et si bone chose que, « neis [46] au nommer, emplist-il la bouche. »

Au contraire, disoit-il que male chose estoit de penre [47] de l'autrui ; car li rendres estoit si griez [48] que, neis au « nommer, li *rendres* escorchoit la gorge par les *erres* qui « y sont, lesquiex senefient les ratiaus au diable, qui touz « jours tire ariere vers li ceus qui l'autrui chatel veulent « rendre. Et si soutilment le fait li dyables ; car aus grans « usuriers et aus granz robeours [49], les attice il si que il « lour fait donner pour Dieu ce que il deveroient rendre. »

(Chap. I-IV, §§ 20-33.

Joinville suit Louis IX à la croisade (1309).

Le jour que je me parti [1] de Joinville, j'envoiai querre [2] l'abbei de Cheminon, que on tesmoignoit au plus preudome de l'ordre blanche [3]. Un tesmoignaige li oï [4] porter a Clerevaus, le jour d'une feste Nostre Dame, que li sainz rois i estoit, a un moine qui le moustra, et me demanda se je le congnoissoie. Et je li diz pourquoy il le me demandoit. Et il me respondi : Car je entent que c'est li plus preudom qui soit en toute l'ordre blanche...

... Cis abbes de Cheminon si me donna m'escharpe et mon bourdon : et lors je me parti de Joinville (sanz rentrer ou chastel jusques a ma revenue) a pié, deschaus et en lange [5] ; et ainsi allai a Blehecourt et a Saint-Urbain [6], et autres cors sains [7] qui la sont. Et endementiéres [8] que je alloie a Blehecourt et a Saint-Urbain, je ne vouz on-

piesce, longtemps. Cf. *pieça*. — 45. **Li remenans**, le reste. — 46. **Neis** (*ne id ipsum*), rien que. — 47. **Penre**, prendre. — 48. **Griez** (*gravis*), lourd, pénible. — 49. **Robeours**, voleurs (*rober*, *dérober*).

1. **Je me parti de**, se partir de... *se séparer de*, partir (on dit encore *se départir*). — 2. **Querre** (*quærere*), chercher. — 3. **Ordre blanche**, ordre de Saint-Bernard, à Cîteaux — 4. Construire : J'entendis (**oï**) porter sur lui (**li** un témoignage... par (**a**) un moine... — 5. **Deschaus**, sans chaussures (cf. *Carmes déchaux* ou *déchaussés*) ; — **lange** (*laneum*), sorte de chemise de laine que portaient les pénitents. — 6. **Blehecourt, Saint-Urbain**, villages situés près de Joinville. — 7. **Cors sains**, reliques de saints. — 8. **Endementiéres** (*in dum*

ques retourner mes yex vers Joinville, pour ce que li cuers ne me attendrisist dou biau chastel que je lessoie et de mes dous [9] enfans.

Je et mi compaignon manjames a la Fonteinne l'Arcevesque devant Dongieuz [10] et illèques l'abbes Adans de Saint-Urbain (que Diex absoille [11] !) donna grant foison de biaus joiaus a moy et a neuf chevaliers que j'avoie. Dès la nous alames en Ausone [12], et en alames atout nostre hernois [13], que nous avïens fait mettre ès neis [14], dès Ausone jusques a Lyon contreval la Sone : et encoste [15] les neis menoit on les grans destriers.

A Lyon entrames ou Rone, pour aler a Arles le Blanc ; et dedans le Rone trouvames un chastel que l'on appelle Roche de Glun, que li roys avoit fait abatre pour ce que Rogiers, li sires dou chastel, estoit criez [16] de desrober les pelerins et les marcheanz.

Au mois d'aoust, entrames en nos neis a la Roche de Marseille [17]. A celle journée que nous entrames en nos neis, fist l'on ouvrir la porte de la nef, et mist l'on touz nos chevaus enz, que nous devïons mener outre mer ; et puis reclost l'on la porte et l'enboucha l'on bien, aussi comme quant l'on noie un tonnel, pour ce que, quant la neis est en la grant mer, toute la porte est en l'yaue [18].

Quant li cheval furent enz, nostre maistres notonniers escria a ses notonniers qui estoient ou bec de la nef, et lour dist : « Est areée [19] vostre besoigne ? » Et il respondirent : « Oïl, sire, vieingnent avant li clerc et li provoire [20]. » Maintenant que il furent venu, il lour escria : « Chantez de par Dieu ! » et il s'escriérent tuit a une voiz :

interea), pendant que. — 9. **Dous**, deux. — 10. **Dongieuz**, autre village situé non loin de Joinville, sur la Marne, aujourd'hui Donjeux (Haute-Marne). — 11. **Absoille**, absolve. — 12. **Ausone**, Auxonne (Côte-d'Or). — 13. **Hernois**, harnachement ; — **atout**, avec. — 14. **Neis**, navires. — 15. **Encoste**, à côté. — 16. **Criez**, proclamé, accusé. — 17. **La Roche de Marseille** n'existe plus. Sur son emplacement a été bâtie la cathédrale. — 18. **Yaue**, eau. Ce passage peut servir à expliquer l'emploi des bateaux appelés *huissiers*. — 19. **Areee**, prête. — 20. **Li provoire**, les prêtres. — 21. **Se feri**

Veni, creator Spiritus. Et il escria a ses notonniers : « Faites voile, de par Dieu ! » Et il si firent.

Et en brief tens li venz se feri ou voile [21], et nous ot tolu la veüe de la terre, que nous ne veïsmes que ciel et yaue ; et chascun jour nous esloigna li venz des païs ou nous avïens estei nei. Et ces choses vous moustre je que cil est bien fol hardis, qui se ose mettre en tel peril atout autrui chatel [22] ou en pechié mortel ; car l'on se dort le soir la ou on ne sét se l'on se trouvera ou font de la mer au matin.

(Chap. XXVII-XXVIII. §§ 120-127.)

XIVe ET XVe SIÈCLES

FROISSART (1337-1410?).

Froissart est un chroniqueur de profession. Attaché à de puissants protecteurs, il écrivit pour eux un récit documenté, pittoresque et assez superficiel, des grands événements qui s'écoulèrent de 1325 à 1400 ; il se servit de la chronique de Jean Lebel pour les faits antérieurs à la période où il put observer par lui-même. (*Littérature*, pp. 149-153.) — Dialecte picard.

Prologue (1377).

Afin que les grans merveilles et li biau fait d'armes, qui sont avenu par les grans guerres de France et d'Engleterre et des royaumes voisins, dont li roy et leurs consaulz [1] sont cause, soient notablement registré et ou tamps present et a venir veü et cogneü, je me voel ensonniier [2] de l'ordonner et mettre en prose selonch le [3] vraie information que j'ay eü des vaillans hommes, chevaliers et escuiers, qui les ont aidiés a acroistre, et ossi de aucuns rois d'armes [4] et leurs mareschaus, qui par droit sont et doient

ou voile, frappa sur les voiles. — 22. **Atout autrui chatel**, avec le bien d'autrui, avec la conscience troublée par un vol ; — **chatel**, *cheptel* propriété (*capitalem*), fotrune.

1. **Consaulz**, conseils, conseillers. — 2. **Ensonniier**, *ensoignier*, prendre soin. — 3. Dans le dialecte picard, l'article féminin singulier est *li* au cas sujet, et *le* au cas régime. On en trouvera plus loin de nombreux exemples. — 4. **Rois d'armes**, ceux qui sont à la tête des hérauts

estre juste inquisiteur et raporteur de tels besongnes.....

Voirement se poront et deveront bien tout chil[5] qui ce livre liront et veront, esmervillier des grans aventures qu'il y trouveront. Car je croi que, depuis le creation dou monde, et que[6] on se commencha premierement a armer, on ne trouveroit en nulle hystore tant de merveilles ne de grans fais d'armes, selonch se quantité, comme il sont avenu par les guerres dessus dittes, tant par la terre com par mer, dont je vous ferai en sievant[7] mention. Mais ançois que[8] j'en commence a parler, je voel un petit[9] tenir et demener le pourpos de proèce[10], car c'est une si noble vertu, et de si grant recommandation, que on ne le doit mies passer trop briefment, car elle est mére materièle et lumiére des gentilz hommes, et si com la busce[11] ne poet ardoir[12] sans feu, ne poet li gentilz homs venir a parfaite honneur, ni a le glore dou monde, sans proèce.

Or doient donc tout jone gentil home, qui se voellent avancier, avoir ardant desir d'acquerre le fait et le renommée de proèce, par quoi il soient mis et compté ou nombre des preus, et regarder et considerer comment leur predicesseur, dont il tiennent leurs hyretages et portent espoir[13] les armes, sont honnoré et recommendé par leurs biens fais. Je sui seürs que, se ilz regardent et lisent en ce livre, que il trouveront otant de grans fais et de belles apertises[14] d'armes, de durs rencontres, de fors assaus, de fiéres batailles et de tous autres maniemens d'armes qui se descendent des membres de proèce[15], que en nulle hystore dont on puist parler, tant soit anchiienne ne nouvelle. Et ce sera a yaus[16] matère et exemples de yaus enco-

d'armes, sortes de *maîtres de cérémonies*. — 5. **Chil**, picard pour *cil*, celui. — 6. **Et que**, et depuis que. — 7. **Sievant**, suivant. *En sievant*, par la suite. — 8. **Ançois que**, avant que. — 9. **Un petit**, un peu. — 10. **Proèce**, prouesse, a ici le sens de courage fondé sur le point d'honneur et sur la fidélité au suzerain. — 11. **Busce**, picard pour *busche*, *bûche*. — 12. **Ardoir**, *ardere*, brûler. — 13. **Espoir**, pris adverbialement, *peut-être*. — 14. **Apertises**, manifestations, exploits. — 15. **Membres de proèce**, ceux qui font, pour ainsi dire, partie de la famille dont *prouesse* est la *mère materièle*. — 16. **Yaus**, picard pour

ragier en bien faisant, car la memore des bons et li recors[17] des preus atisent et enflament par raison les coers des jones bacelers[18], qui tirent et tendent a toute perfection d'onneur, de quoi proëce est li principaus chiés[19] et li certains ressors...

Et pour che que[20], ou temps a venir, on puist savoir qui a mis ceste hystore sus, et qui en a esté actéres[21], je me voel nommer. On m'appelle, qui tant me voet honnerer, sire Jehan Froissart, priestre, nét de le conté de Haynau et de le bonne, belle et friche[22] ville de Valenchiènes.

Commencement de la bataille de Créey (1377).

Le roi de France, Philippe VI de Valois, attaqua, le samedi 26 août 1346, l'armée du roi d'Angleterre, Édouard III. Celui-ci occupait une position très forte, entre Crécy et Wadicourt, dans la Basse-Picardie. Froissart explique avec beaucoup de clarté les préliminaires de la bataille; il oppose à l'indiscipline de la chevalerie française, l'ordre et la cohésion des forces anglaises. A lire cette première partie (I, chap. LX, §§ 275 à 277), on comprend déjà que la bataille *doit* être perdue par les Français. Puis Froissart raconte comment le combat s'engage (§§ 278 et sq.). C'est un modèle de narration à la fois méthodique et pittoresque.

Quant li rois Phelippes vint jusques sus la place où li Englès estoient priès[1] de là arresté et ordonné, et il les vei, se li mua li sans[2], car trop les haioit. Et ne se fust à ce donc[3] nultement refrenés ne astrains d'yaus[4] combatre, et dist à ses mareschaus : « Faites passer nos Geneuois devant et commencier la bataille, ou nom de Dieu et de monsigneur saint Denis ! » Là avoit de ces dis Geneuois arbalestriers environ quinze mil, qui euissent ossi chier nient que commencier adonc le bataille[5], car il estoient du-

eux. — **17. Li recors**, le souvenir. — **18. Bacelers**, bacheliers, jeune chevalier (peut-être *bas chevalier ?*). — **19. Chiés**, chef. — **20 Et pour che que**, pour ce que, parce que; *che*, picard pour *ce*. — **21. Actéres** (*auctor*), cas sujet singulier, auteur. — **22. Friche**, picard, pour *fraiche*, au sens d'*agréable*.

1. Priès, près (forme picarde). — **2. Se**, alors; — **li mua li sans**, le sang lui tourna (expression fréquente dans les chansons de geste; — **haioit**, haïssait. — **3. Donc** (*tunc*), alors. — **4. Yaus**, eux (picard). — **5. Qui euissent**, etc... Qui auraient eu aussi cher que rien qui

rement lassé et travillié d'aler à piet plus de six liewes tout armé, et de porter leurs arbalestres. Et disent adonc à leurs connestables que il n'estoient mies adonc ordonné pour nul grant esploit de bataille. Ces parolles volèrent jusques au conte d'Alençon, qui en fu durement couroucíés, et dist : « On se doit bien cargier[6] de tel ribaudaille qui fallent au plus grant besoing ! »

Entrues que[7] ces parolles couroient, et que cil Genenois se recueilloient et se detrioient[8], descendi une plueve dou ciel, si grosse et si espesse que merveilles, et uns tonnoires et uns esclistres[9] moult grans et moult horribles. En devant cette plueve, par dessus les batailles, otant d'un lés comme de l'autre[10], avoient volé si grant fuison de corbaus que sans nombre, et demené le plus grant tempès dou monde. Là disoient li aucun sage chevalier que c'estoit uns signes de grant bataille et de grant effusion de sanch. Apriès toutes ces coses, li aires se commença à esclaireir, et li solaus à luire biaus et clers : si l'avoient li François droit en l'oel, et li Englès par derrière.

Quant li Genenois furent tout recueilliet et mis ensamble, et il deurent approcier leurs ennemis, il commencièrent à juper[11] si très hault que ce fu merveilles ; et le fisent pour esbahir les Englès, mès li Englès se tinrent tout quoi[12] et ne fisent nul samblant. Secondement encores jupèrent ensi et puis alèrent un petit avant, et li Englès [restoient tout quoi sans yaus mouvoir de leur pas[13]. Tiercement encores juppèrent il moult hault et moult cler, et passèrent avant, et tendirent leurs arbalestres, et commencièrent à traire[14]. Et cil arcier d'Engleterre, quant il veirent ceste ordenance, passèrent un pas avant, et puis fisent voler ces saiettes de grant façon, qui entrèrent et descendirent si ouniement[15] sus ces

n'auraient voulu pour rien que d'engager alors la bataille. — 6. **Cargier**, charger (forme picarde ; — **fallent**, font faute. — 7. **Entrues que** (*intro usque*), tandis que. — 8. **Se detrioient**, se retardaient — 9. **Esclistres**, éclair — 10. **Batailles**, bataillons ; — **lés** (*latus*), côté. — 11. **Juper** (prononcer *iouper*, onomatopée), hurler, crier *ioup* ! — 12. **Quoi** (*quieti*), cois, tranquilles. — 13. **Pas**, position —

Geneuois que ce sembloit nège. Li Geneuois, qui n'avoient point apris à trouver telz arciers que cil d'Engleterre, quant il sentirent ces saiettes qui leur perçoient bras, tiestes et baulèvres [16], furent tantos desconfi. Et copèrent li plusieur d'yaus les cordes de leurs ars, et li aucun les jettoient jus ; si se misent ensi au retour.

Entre yaus et les Englès avoit une grande haie de gens d'armes, montés et parés moult richement, qui regardoient le couvenant [17] des Geneuois et comment il assambloient : si ques, quant il cuidièrent retourner, il ne peurent. Car, li rois de France, par grant mautalent [18], quant il vei leur povre arroy [19], et que il se desconfisoient, ensi commanda et dist : « Or tos, or tos tués toute ceste ribaudaille : il nous ensonnient [20] et tiennent le voie sans raison. » Là veissiés gens d'armes entoueilliés entre yaus [21] ferir et fraper sus yaus, et les pluiseurs trebuchier et cheir parmi yaus, qui onques puis ne relevèrent. Et toutdis [22] traioient li Englès efforciement en le plus grant presse, qui riens ne perdoient de leur tret, car il empalloient et feroient parmi le corps ou parmi membres chevaus et gens d'armes qui là cheoient et trebuchoient en grand meschief ; et ne pooient estre relevé, se ce n'estoit à force et par grant ayde de gens. Ensi se commença li bataille entre la Broie [23] et Creci en Pontieu, ce samedi, à heure de vespres [24].

(Livre I, chap. LX. § 278.)

14. **Traire**, tirer des flèches, des **saiettes** (*sagittas*). — 15 **Façon** dimension ; — **ouniement**, uniment, avec ensemble. — 16. **Baulèvres**, lèvres. — 17. **Couvenant**, situation. — 18 **Mautalent**, colère (cf. p. 17, note 17). — 19. **Arroy** (substantif verbal de *arroyer*, arranger, ordonner), ordre. — 20. **Ensonnient**, *ensoignent*, donnent du soin, du souci. — 21. **Entoueilliés** (*toueil*, embarras), confondus les uns avec les autres. — 22. **Toutdis** (*totum dies*), toujours. — 23. **La Broie**, village situé à l'est de Crècy. — 24. **Vespres** (*vesperas*, soir). L'office appelé *vêpres* se disait alors le soir, au coucher du soleil. Mais l'*heure des vêpres* est ici 4 heures de l'après-midi.

Dévouement des six bourgeois de Calais (1377).

Cette narration est justement célèbre ; elle est *composée* avec autant de simplicité que de science. Tout y est enchaîné, proportionné, et surtout gradué ; l'intérêt croît de ligne en ligne. — D'autre part, l'auteur, sans jamais déclamer, introduit habilement quelques réflexions qui augmentent le pathétique de cette scène. On croirait, au plan et au ton, lire une des plus belles narrations de Tite-Live.

Froissart vient de raconter que Jean de Vienne, défenseur de Calais, est contraint de rendre la ville aux Anglais. Édouard a d'abord exigé que la ville se livrât à discrétion. Puis il a consenti à épargner les habitants, à la condition que six des plus riches bourgeois vinssent, en chemise et la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville (1347).

...Quant il furent tout venu et assamblé en le place, hommes et femmes, messires Jehans de Viane leur remoustra moult doucement les paroles toutes teles que chi devant sont recitees[1], et leur dist bien que aultrement ne pooit estre, et euissent sur ce[2] avis et brief response. Quant il oïrent ce raport, il comencierent tout a criier et a plorer telement et si amèrement qu'il ne fust nulz si durs coers ou monde, se il les veist et oïst yaus[3] demener, qui n'en euist pitié, et n'eurent en l'eure pooir de respondre ne de parler. Et mesmement messires Jehans de Viane en avoit tel pité que il en larmoit moult tenrement[4].

Une espasse apriès, se leva en piés li plus riches bourgois de le ville, que on clamoit sire Ustasse de Saint Pière[5], et dist devant tous ensi : « Signeur, grans pités et grans meschies[6] seroit de laissier morir un tel peuple que ci a, par famine ou autrement, quant on i poet trouver aucun moiien. Et si seroit grant aumosne et grand grasce a Nostre Signeur qui[7] de tel meschief les poroit garder. Je,

1. **Recitees**, rapportées : il s'agit des négociations entre Jean de Vienne et Gautier de Mauni (ambassadeur du roi d'Angleterre). — 2. **Et euissent sur ce**, et qu'ils eussent sur ce point. — 3. **Yaus** (forme picarde), eux. — 4. **Tenrement**, tendrement. Cette suppression du *d* intercalaire (*tenre* pour *tendre*, *venront* pour *vendront*) est un des traits caractéristiques du dialecte picard. — 5. **Clamoit**, appelait. — **Ustasse**, Eustache. — 6. **Meschiés** (*meschief*), malheur. — 7. **Et**

endroit de moy [8], ay si grant esperance d'avoir grasce et pardon envers Nostre Signeur, se je muir [9] pour ce peuple sauver, que je voeil estre li premiers. Et me metterai volontiers en pur ma chemise [10], a nu chief et a nus piés, le hart ou col, en le merci dou gentil roy d'Engleterre. »

Quant sire Ustasses de Saint Pière eut dit ceste parole, cescuns [11] l'ala aourer de pité [12], et pluiseurs hommes et femmes se jettoient à ses piés tenrement plorant : c'estoit grans pités dou là estre, yaus oïr et regarder.

Secondement, uns aultres tres honnestes bourgois et de grant afaire [13], et qui avoit deux belles damoiselles a filles, se leva et dist tout ensi, et qu'il feroit compagnie a son compere sire Ustasse de Saint Pière ; on appelloit cesti, sire Jehan d'Aire.

Apriès se leva li tiers [14], qui s'appelloit sire Jakemes [15] de Wissant, qui estoit riches homs de meuble et d'iretage, et dist que il feroit à ses deux cousins compagnie. Ensi fist sire Pières de Wissant ses freres [16], et puis li cinquimez et li siximez [17]. Et se desvestirent là cil six bourgois tout nu, en pur leurs braies et leurs chemises, en le hale de Calais, et misent hars en leurs colz, ensi que ordenance se portoit. Et prisent les clés de le ville de Calais et dou chastiel ; cescuns des six en tenoit une puignie [18].

Quant il se furent fensi apparilliet, messires Jehans de Viane, montés sus une petite haghenée [19], car a grant malaise pooit il aler a piet, se mist devant et prist le chemin de la porte. Qui donc veist hommes, les femmes et enfans de chiaus [20] plorer et tordre leurs mains et criier a

si seroit... qui... Et celui-là ferait une bonne action, qui .. — 8. **Endroit de moy** (*in directum*), en ce qui me concerne. — 9. **Muir** (*morior*), je meurs. — 10. **En pur ma chemise**, en simple chemise ; **pur** a ici une valeur adverbiale. On rencontre aussi l'expression : *en purd les chiés* (*chefs*), têtes nues, et plus loin : *en pur leurs braies* (*haut de-chausses*) *et leurs chemises* — 11. **Cescuns** (*quisque unus*,) chacun. — 12. **Aourer** (*adorare*), vénérer ; — **de**, avec. — 13. **Afaire**, situation ; — **a filles**, pour filles. — 14. **Li tiers** (*tertius*), le troisième. — 15. **Jakemes**, Jacques. — 16. **Ses freres**, son frère, cas sujet singulier. — 17. Jean de Fiennes et André d'Ardres. — 18. **Puignie**, poignée. — 19. **Haghenée**, haquenée, cheval de voyage, qui marche ordinairement à l'amble. — 20. **Chiaus** (forme picarde), ceux-là. — 21. **Convoiiet en**

haulte vois tres amerement, il n'est si durs coers ou monde qui n'en euist pité. Ensi vinrent il jusques a le porte, convoiiet en plains [21], en cris et en plours. Messires Jehans de Viane fist ouvrir le porte toute arriere, et se fist enclore dehors avoecques les six bourgois, entre le porte et les barrieres; et vint a monsigneur Gautier qui là l'attendoit, et li dist : « Messire Gautier, je vous délivre [22], comme chapitains [23] de Calais, par le consentement dou povre peuple de celi ville, ces six bourgois. Et vous jur que ce sont au jour d'ui et estoient li plus honnourable et notable de corps, de chevance et d'ancisserie [24] de le ville de Calais; et portent avoech yaus toutes les clés de le ditte ville et dou chastiel. Si vous pri, gentilz sires, que vous voeilliés priier pour yaus au gentil roy d'Engleterre pour ces bonnes gens qu'il ne soient mies mort [25]. — Je ne sçai, respondi li sires de Mauni, que messires li rois en vorra faire, mais je vous ay en couvent que j'en ferai mon devoir [26]. »

Adonc fu la barriere ouverte. Si s'en alerent li six bourgois, en cel estat que je vous di, avoech monsigneur Gautier de Mauni qui les amena tout bellement devers le palais dou roy, et messires Jehans de Viane rentra en le ville de Calais.

Li rois estoit a celle heure en sa cambre [27], a grant compagnie de contes, de barons et de chevaliers. Si entendi que cil de Calais venoient en l'arroy [28] que il avoit deviset [29] et ordonnet; si se mist hors et s'en vint en le place devant son hostel, et tout cil signeur apres lui et encores grant foison qui y sourvinrent, pour veoir chiaus de Calais comment il fineroient [30]. Et meismement la royne d'Engleterre sievi [31] le roy son signeur. Evous [32] venu

plains, accompagnés par des lamentations. —— 22 **Délivre**, livre. —— 23. **Chapitains**, capitaine cas sujet singulier. —— 24 **Chevance**, fortune ; **ancisserie**, naissance ancienne. —— 25. **Qu'il ne soient mies mort**, qu'ils ne soient point tués. **Il** et **mort**, sans s, au cas sujet du pluriel; **mies**, pour *mie*, avec l's adverbial. —— 26 **En couvent**, en convention. —— 27. **Cambre** *cameram* forme picarde, chambre. —— 28. **Arroy**, equipage. —— 29 **Deviset**, prescrit. —— 30. **Fineroient**, finiraient. —— 31. **Sievi**, avait suivi. La reine d'Angleterre était flamande de naissance et s'appelait Philippa de Hainaut. Elle fut la première protectrice de Froissart. —— 32 **Evous venu**

monsigneur Gautier de Mauni et les bourgois dalés[33] lui qui le sievoient, et descendi en le place, et puis s'en vint devers le roy et li dist : « Monsigneur, veci le representation de le ville de Calais, a vostre ordenance. » Li rois se taisi tous quois[34] et regarda moult fellement[35] sur chiaus; car moult haoit[36] les habitans de Calais, pour les grans domages et contraires[37] que dou temps passet sus mer li avoient fais.

Cil six bourgois se misent tantost en genoulz par devant le roy, et disent ensi en joindant leurs mains : « Gentilz sires et gentilz rois, ves[38] nous chi six qui avons esté d'ancisserie[39] bourgois de Calais et grans marceans[40]. Si vous aportons les clés de le ville et dou chastiel de Calais, et les vous rendons a vostre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous veés en vostre pure volenté, pour sauver le demorant dou peuple de Calais ; si voelliés avoir de nous pité et merci par vostre tres haute noblece. » Li rois regarda sus yaus tres ireusement, car il avoit le coer si dur et si espris de grant courous que il ne peut parler ; et quant il parla, il commanda que on leur copast les tiestes tantost. Tout li baron et li chevalier qui la estoient, en plorant prioient si acertes[41] que faire le pooient au roy qu'il en vosist[42] avoir pité, merci; mais il n'i voloit entendre.

Adonc parla messires Gautiers de Mauni et dist : « Ha ! gentilz sires, voelliés rafrener vostre corage. Vous avés le nom et le renommée de souverainne gentillece et noblece. Or ne voeilliés donc faire cose par quoi elle soit noient amenrie[43], ne que on puist parler sur vous en nulle matiere villainne. Se vous n'avés pité de ces gens, toutes aultres gens diront que ce sera grant cruaultés, se vous faites morir ces honnestes bourgois, qui de lor

ecce vobis venutus, pour *venitus*), voici pour vous venu, et simplement *voici*. Expression très fréquente dans le style des chansons de geste. — 33. **Dalés** (*de latus*), à côté de. — 34. **Quois** (*quietus*), immobile, coi. — 35. **Fellement**, avec fureur. — 36. **Haoit**, haïssait — 37. **Contraires**, contrariétés, vexations. — 38. **Ves** (*videtis*), voyez. — 39. **Ancisserie**, naissance ancienne. — 40. **Marceans** (picard), marchands. — 41. **Acertes**, instamment. — 42. **Vosist**, (*voluisset*) voulût. — 43. **Noient** (*nec entem*), en rien ; — **amenrie** (dérivé

propre volonté se sont mis en vostre merci pour les aultres sauver. » A ce point se grigna [44] li rois et dist : « Messire Gautier, souffrés vous [45], il ne sera aultrement, mes on face venir le cope teste [46]. Chil de Calai sont fait morir tant de mes hommes, que il convient chiaus morir ossi. »

Adonc fist la noble royne d'Engleterre grant humilité, et ploroit si tenrement de pité que on ne le pooit soustenir. Elle se jetta en jenoulz par devant le roy son signeur et dist ensi : « Ha ! gentilz sires, puis que je apassai [47] le mer par deça en grant peril, si com vous savés, je ne vous ay riens rouvet [48] ne don demandet. Or vous pri jou humlement et requier en propre don que, pour le fil sainte Marie et pour l'amour de mi, vous voeilhés avoir de ces six hommes merci. »

Li rois attendi un petit [49] de parler et regarda la bonne dame sa femme, qui ploroit devant lui en jenoulz moult tenrement. Se li amolia li coers, car envis [50] l'euist courroucie ens ou point la ou [51] elle estoit ; si dist : « Ha ! dame, je amaisse mieulz que vous fussiez d'autre part que ci. Vous me priiés si acertes que je ne le vous ose escondire [52] ; et comment que [53] je le face envis, tenés, je les vous donne ; si en faites vostre plaisir [54]. » La bonne dame dist : « Monseigneur, tres grans mercis. »

Lors se leva la royne et fist lever les six bourgois, et leur fist oster les chevestres [55] d'entours les colz, et les amena avoecques lui en sa cambre, et les fist revestir et donner a disner tout aise ; et puis donna a cascun six nobles [56], et les fist conduire hors de l'ost [57] a sauveté.

(Livre I, chap. LXVI.)

de *minor*), amoindrie. — 44. **Se grigna**, se fâcha. — 45. **Souffrés vous**, littéralement : supportez-vous, patientez, taisez-vous. — 46. **On face**, qu'on fasse venir. — 47. **Apassai**, passai. — 48. **Rouvet** (*rogatum*), demandé. — 49. **Un petit**, un peu, un instant. — 50. **Envis** (*invitus*), malgré lui, à regret. — 51. **Ens ou point la ou**, dans cette situation où. — 52. **Escondire**, refuser. — 53. **Comment que**, quoique. — 54. **Vostre plaisir**, à votre volonté. — 55. **Chevestres** (*capistrum*), cordes, licous. — 56. **Nobles**, monnaie anglaise, en or, qui valait 25 livres. — 57. **Ost** (*hostem*), armée. — **a sauveté**, en sûreté.

COMMINES (1445-1511).

Philippe de Commines, attaché au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, puis à Louis XI, est, comme Villehardouin et Joinville, un homme d'action qui a raconté et apprécié ce qu'il a vu. Mais il a sur eux une grande supériorité, celle de posséder une véritable *philosophie* et d'être à la fois un politique et un moraliste. (*Littérature*, pp. 154-158.) — La langue de Commines annonce celle de Rabelais et de Montaigne ; les cas ont disparu, et le style perd de plus en plus le caractère synthétique pour devenir analytique.

Préface des Mémoires (publié en 1524).

Monsieur l'arcevesque de Vienne [1], pour satisfaire a la requeste qu'il vous a pleu me faire de vous escripre et mettre par memoire ce que j'ay sceu et congneu des faicz du roy Loys unziesme, a qui Dieu face pardon, nostre maistre et bienfaicteur, et prince digne de trés excellente memoire, je l'ay faict le plus près de la verité que j'ai peu et sceu avoir souvenance [2].

Du temps de sa jeunesse ne sauroye parler sinon par ce que je luy en ay ouy parler et dire ; mais depuis le temps que je vins en son service, jusques a l'heure de son trespas, ou j'estoye present, ay faict plus continuellement residence avec luy que nul autre de l'estat a quoy je le servoye [3], qui [4] pour le moins ay tousjours esté des chambellans, ou occupé en ses grans affaires. En luy et en tous autres princes que j'ai congneuz ou servy, ay congneu du bien et du mal : car ilz sont hommes comme nous. A Dieu seul appartient la perfection. Mais quant

1. L'archevêque de Vienne était Angelo Cato, un Italien. D'abord médecin de Louis XI, il devint son aumônier, et fut nommé archevêque de Vienne en 1482. Il avait, dit-on, l'intention de composer en latin une histoire de Louis XI, et il avait demandé des renseignements à Commines. — 2. Commines rédigea ses *Mémoires* d'abord de 1488 à 1494, pendant la disgrâce qui suivit la mort de Louis XI ; puis de 1497 à 1501. Ce sont donc bien des souvenirs. — 3. **Nul autre de l'estat a quoy...** Aucun autre de ceux qui remplissaient auprès de lui les mêmes fonctions que moi. — 4. **Qui**, moi qui. — 5. **Précédent.**

en ung prince la vertu et bonnes conditions precedent [5] les vices, il est digne de grant louenge : veu qu'ilz sont plus enclins en toutes choses voluntaires que aultres hommes, tant pour la nourriture [6] et petit chastoy [7] que ilz ont eu en leur jeunesse, que pour ce que, venans en l'eage d'homme, la pluspart des gens taschent a leur complaire, et a leurs complexions et conditions [8].

Et pour ce que je ne vouldroye pas mentir, se pourroit faire que en quelque endroict de cest escript se pourroit trouver quelque chose qui du tout ne seroit a sa louenge ; mais j'ay esperance que ceulx qui le liront considereront les raisons dessus dictes. Et tant ose je bien dire de luy, a son loz, qu'il ne me semble pas que jamais j'aye congneu nul prince ou il y eust moins de vices que en luy, a regarder le tout [9].

Digression sur quelques vices et vertus du roy Louis onzième (*Id.*).

Commines fait des *portraits*, à la façon des historiens anciens. Il ne peint guère l'homme extérieur. Il analyse surtout, et il raisonne, tantôt avec une certaine naïveté, tantôt avec une profondeur et une finesse qui, dans ce chapitre, font souvent songer à Montaigne.

. . . .

Je me suis mys en ce propoz, pour ce que j'ay veu beaucoup de tromperies en ce monde, et de beaucoup de serviteurs envers leurs maistres, et [1] plus souvent tromper les princes et seigneurs orgueilleux, qui peu veulent ouyr parler les gens, que les humbles qui voluntiers escoutent. Et entre tous ceulx que j'ay jamais congneu, le plus sage pour soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'aversité, c'estoit le roy Loys XI[e], nostre maistre, et le plus humble en parolles et en habitz ; qui plus travailloit a gai-

prennent le pas sur. — 6. **Nourriture**, éducation. — 7. **Chastoy** (cf. *chastoiement*), châtiment. — 8 **Complexions**, manière d'être, au physique — 9. **Le tout**, l'ensemble.

1. **Et**, et (que j'ai vu). — 2. **Par effect**, effectivement, en réalité ; il

gner ung homme qui le pouoit servir ou qui luy pouoit nuyre. Et ne se ennuyoit point a estre reffusé une foys d'ung homme qu'il praticquoit a gaigner, mais y continuoit en luy promettant largement, et donnant par effect [2] argent et estatz [3] qu'il congnoissait qui lui plaisoient. Et ceulx qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prosperité, il les rachaptoit bien chier quant il en avoit besoing, et s'en servoit ; et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grans qui se pouoyent passer de luy [4]. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ny ne s'enquist de tant de choses comme il faisoit, ny ne voulut congnoistre tant de gens : car aussi veritablement il congnoissoit toutes gens d'auctorité et de valleur qui estoient en Angleterre, Espaigne et Portingal, Ytalie et seigneuries du duc de Bourgongne, et en Bretaigne, comme il faisoit [5] ses subgectz. Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé icy dessus, luy ont sauvé la couronne, veu les ennemys qu'il s'estoit luy mesme acquis a son advenement au royaulme. Mais surtout luy a servy sa grant largesse [6] : car, ainsi comme saigement conduysoit l'adversité, a l'opposite, dès ce qu'il [7] cuydoit estre asseur, ou seullement en une trêve, il se mettoit a mescontenter les gens, par petiz moyens qui peu luy servoyent, et a grant peyne pouoit endurer paix. Il estoit legier a parler des gens, et aussi tost [8] en leur presence que en leur absence, sauf de ceux qu'il craignoit, qui estoient beaucoup, car il estoit assez craintif de sa propre nature. Et quant pour parler [9] il avoit receu quelque dommaige, ou en avoit souspesson,

ne s'agissait pas de promesses vagues. — 3. **Estatz**, fonctions. — 4. Remarquer l'analogie avec la politique de Louis XIV. C'est déjà, comme le dira plus tard Saint-Simon, « un règne de vile bourgeoisie ». — 5. **Faisoit**. Au seizième et au dix-septième siècle, on emploie fréquemment *faire* pour éviter la répétition d'un verbe déjà exprimé. — 6. **Largesse**, générosité. — 7. **Dès ce que**, aussitôt que; — **asseur**, en sûreté. — 8. **Aussi tost**, aussi promptement, étourdiment. — 9. **Pour parler**, pour avoir parlé. — 10. **Le pre-**

et il le vouloit reparer, il usoit de ceste parolle au personnage propre : « Je sçay bien que ma langue m'a porté grant dommage, aussi m'a elle faict quelquefoys du plaisir beaucoup : toutefois c'est raison que je repare l'amende. » Et ne usoit point de ces privées parolles, qu'il ne fist quelque bien au personnage a qui il parloit, et n'en faisoit nulz petiz.

Encores faict Dieu grant grace a ung prince, quant il scét bien et mal, et par especial quant le bien le precède [10], comme au Roy nostre maistre dessusdit. Mais a mon advis que [11] le travail qu'il eut en sa jeunesse, quant il fut fugitif de son pére et fouyt soubz le duc Phillippes de Bourgongne, ou il fut six ans [12], luy vallut beaucoup ; car il fut contrainct de complaire à ceulx dont il avoit besoing, et ce bien luy apprint adversité, qui n'est pas petit [13]. Comme il se trouva grant et roy couronné, d'entrée [14] ne pensa que aux vengences ; mais tost luy en vint le dommaige, et quant et quant [15] la repentence. Et repara ceste follie et ceste erreur, en regaignant ceulx a qui il tenoit tort, comme vous entendrez ci après. Et s'il n'eust eu la nourriture autre que [16] les seigneurs que j'ay veu nourrir en ce royaulme, je ne croy point que jamais se fust ressours [17], car ils [18] ne les nourrissent seullement que a faire les folz en habillemens et en parolles. De nulle lettre ilz n'ont congnoissance. Ung sage homme on ne leur met a l'entour. Ilz ont des gouverneurs a qui on parle de leurs affaires, a eulx riens : et ceulx la disposent de leurs affaires. Et telz seigneurs y a, qui n'ont treize livres de rente en argent, qui se glorifient de dire : « Parlez a mes gens ! » cuydans par ceste parolle contrefaire les tres grans. Aussi

cède, l'emporte. — 11. **A mon advis que**, mon avis est que. — 12. Etant Dauphin, Louis XI, brouillé avec son père, vécut pendant cinq ans, en Bourgogne, auprès de son oncle, Philippe le Bon. — 13. **Qui n'est pas petit**, ce qui n'est pas de peu d'importance. — 14. **D'entrée**, d'abord. — 15. **Quant et quant**, en même temps. — 16. « S'il n'eût reçu qu'une éducation (**nourriture**) semblable à celle des seigneurs... » — 17. **Qu'il se fust ressours**, qu'il se fût tiré d'affaire (ressoudre, *resurgere*). — 18. **Ils**, les éducateurs, précepteurs, gouver-

ay je bien veu souvent leurs serviteurs faire leur prouffit d'eulx, et leur donner bien a congnoistre qu'ilz estoient bestes. Et si d'avanture quelcun s'en revient [19], et veult congnoistre ce qui lui appartient, c'est si tard qu'il [20] ne sert plus de guères ; car il fault noter que tous les hommes qui jamais ont esté grans et faict grans choses, ont commencé fort jeunes. Et cela gist a la nourriture [21], ou de grace de Dieu [22].

(Livre I, chap. x.)

Digression sur l'utilité des études, et principalement des études historiques, pour les princes et les grands seigneurs (*Id.*).

Ce chapitre peut encore se comparer à du Montaigne, et à du meilleur. C'est la même verve ironique. Montaigne a eu certainement quelques réminiscences de Commines, quand il a écrit ses chapitres *Du Pédantisme* et *De l'Institution des enfants.*

... Et est grant advantage aux princes d'avoir veu des hystoires [1] en leur jeune eage : es quelles se voyent largement de telles assemblées [2], et de grans fraudes et tromperies, et parjuremens que aucuns des anciens ont faict les ungz vers les autres, et prinz et tuez ceulx qui en telle suretez s'estoient fiez. Il n'est pas dit que tous en aient usé ; mais l'exemple d'un est assez pour en faire saiges plusieurs et leur donner voloir de se garder. Et si me semble (a ce que j'ay veu par experience de ce monde, ou j'ay esté autour des princes l'espace de dix huyt ans ou plus, ayant clére congnoissance des plus grandes et secrétes matiéres qui se sont traictées en ce royaume de France et seigneuries voisines) que l'ung des grans moyens de rendre un homme saige, est d'avoir leu les hystoires anciennes, et apprendre a se conduire et garder et entreprendre saigement par icelles [3] et par les

neurs. — **19. S'en revient**, se tire de son erreur. — **20. Il**, cela. — **21. Nourriture**, éducation. — **22. Ou de**, on vient de...

1. Des hystoires, nous dirions : *d'avoir lu l'histoire.* — **2. Assemblées**, réunions de diplomates ou de souverains. — **3. Icelles**, celles-

exemples de nos predecesseurs. Car nostre vie est si briefve, qu'elle ne suffist a avoir de tant de choses experience. Joinct aussi que, ainsi que nous sommes diminuez d'aage[4], et que la vie des hommes n'est si grande comme elle souloit[5], ny les corps si puissans, semblablement nous sommes affoiblis de toute foy et loyaulté les ungz envers les autres, et ne sçauroye dire par quel lieu[6] on se puisse asseurer les ungz des autres, et, par especial, des grans, qui sont assez enclins à leur voulenté, sans regarder aultre raison, et, qui pis est, sont le plus souvent envyronnez de gens qui n'ont l'oeil a nulle chose que a complaire a leurs maistres et a louer toutes leurs oeuvres soit bonnes ou mauvaises; et si quelcun s'y treuve qui veuille mieulx faire, tout se trouvera brouillé. Encores ne me puis je tenir de blasmer les seigneurs ignorans. Environ les seigneurs[7] se treuvent voulentiers quelques clercs et gens de robbes longues (comme raison est), et y sont bien seans[8] quant ilz sont bons, et bien dangereux quant ilz sont autres. A tous propos ont une loy au bec, ou une hystoire; et la meilleure qui se puisse trouver se trouveroit bien de mauvais sens, mais les saiges[9], et qui auroient leu, n'en seroient jamais abusez, ny ne seroient les gens si hardiz de leur faire entendre mensonges[10]. Et croyez que Dieu n'a point estably l'office de roy ne d'autre prince, pour estre exercé par les bestes, ne par ceulx qui, par vayne gloire, dient : « Je ne suis point clerc, je laisse faire a mon conseil », et puis, sans assigner autre raison, s'en vont a leurs esbaz. S'ilz avoient esté bien nourriz en la jeunesse, leurs raisons seroient autres, et auroyent envye que l'on estimast leurs personnes et leurs vertuz.

(Livre II, chap. VI.)

ci. — 4. Tous les historiens, tous les moralistes, dans tous les temps, ont cru à la decadence physique de l'humanité. — 5. **Souloit** (*solebat*), avait coutume. — 6. **Lieu**, endroit, moyen. — 7. **Environ les**, autour des. — 8. **Bien seans**, bien assis, bien a leur place. — 9. **Saiges**, sages. Le mot a plutôt ici le sens des *savants*. — 10 **Entendre**, croire.

Digression sur quelques bonnes mœurs du duc de Bourgogne, et sur le temps que sa maison dura en prospérité (*Id.*).

C'est ici que Commines peut être rapproché non plus seulement de Montaigne, mais de Bossuet, pour sa philosophie religieuse, et de Montesquieu, pour ses idées politiques. Afin de l'apprécier à sa valeur, ne pas oublier qu'il écrit tout à fait au début du seizième siècle.

J'ay depuis veu un signet[1] à Millan que maintesfoys avoye veu pendre à son pourpoinct, qui estoit ung agneau[2], et y avoit ung fusil[3] entaillé en ung camayeu où estoient ses armes, lequel fut vendu pour deux ducatz audit lieu de Millan : celluy qui luy osta luy fut mauvais varlet de chambre[4]. Je l'ay veu maintesfoys habiller et deshabiller en grant reverence, et par grans personnaiges : et à ceste derniere heure luy estoient passez ses honneurs, et perit luy et sa maison, comme j'ay dit, au lieu où il avoit par avarice consenty de bailler le connestable[5], et peu de temps apres. Dieu luy vueille pardonner ses pechez. Je l'ay veu grant et honnorable prince, et autant estimé et requis de ses voisins[6], ung temps a esté[7], que nul prince qui feust en la crestienté, ou par adventure plus[8]. Je n'ay veu nulle occasion pourquoy[9] plus tost il deust avoir encouru l'ire[10] de Dieu, que de ce que toutes les graces et honneurs qu'il avoit receu en ce monde, les estimoit toutes procéder de son sens et de sa vertu sans les attribuer à Dieu, comme il devoit : car à la vérité il avait de bonnes pars et vertueuses en luy. Nul prince ne le passa jamais de[11] desirer nourrir grans gens et les tenir bien reiglez. Ses biensfaictz n'estoient point

1. **Signet**, cachet. — 2. **Ung agneau**, l'agneau de la Toison d'or. — 3. **Fusil**, morceau d'acier, pour battre la pierre à feu. — 4. Réflexion ironique, assez peu spirituelle. — 5. **Le connestable**, le comte de Saint-Pol, qui fut livré par Charles le Téméraire à Louis XI, à la condition que tous ses biens lui reviendraient ; de là le mot **avarice**, au sens de *cupidité*. — 6. **Requis**, recherché. — 7. **Ung temps a esté**, pendant un certain temps. — 8. **Plus**, s'oppose à *autant*. — 9. **Pourquoy**, que. — 10. **Ire** (*iram*), colère. — 11. **De**, pour le

fort grans, pour ce qu'il vouloit que chascun s'en sentist. Jamais nul plus liberallement ne donna audience à ses serviteurs et subjectz. Pour le temps que je l'ay congneu, il n'estoit point cruel ; mais il le devint avant sa mort, qui[12] estoit mauvais signe de longue durée. Il estoit fort pompeulx en habillemens et en toutes autres choses, et ung peu trop. Il portoit fort grant honneur aux ambassadeurs et gens estranges[13] : ilz estoient fort bien festoyez et recueilliz chez luy. Il desiroit grant gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle aultre chose, et eust bien voulu sembler[14] a ces anciens princes dont il a tant esté parlé apres leur mort : hardy autant que homme qui ait regné de son temps.

Or sont finees[15] toutes ces pensees, et le tout tourné à son prejudice et honte, car ceulx qui gaignent en ont tousjours l'honneur[16]. Je ne sauroye dire vers[17] qui Nostre Seigneur s'est montré plus courroucé, ou vers luy, qui mourut soudainement en ce champ sans gueres languir, ou vers ses subjectz, qui oncques puis[18] n'eurent bien ne repos, mais continuelle guerre, et contre laquelle ilz n'estoient souffisans de[19] resister, ou troubles les ungz contre les autres ; et guerre cruelle et mortelle, qui encores leur a esté plus forte à porter : ceulx qui les deffendoient estoient gens estrangiers, qui nagueres avoient esté leurs ennemys : c'estoient les Allemans[20]. Et en effect, despuis ladite mort, n'eurent jamais homme qui bien leur voulsist[21], de quelques gens qu'ilz se soient aidez. Et a semblé, a veoir leurs euvres, qu'ilz eussent le sens aussi troublé comme leur prince ung peu avant sa mort ; car tout conseil bon et seur ont dejecté, et cherché toutes voyes qui leur estoient nuysibles ; et sont en chemin que

fait de. — 12. Qui, ce qui. — 13. Estranges (extraneos), étrangers. — 14. Sembler (similare), ressembler. — 15. Finees, finies. — 16. On donne toujours raison à ceux qui gagnent. — 17. Vers, envers. — 18. Oncques puis, jamais depuis. — 19. De, pour. — troubles, guerres civiles (dépend de eurent, s.-e.). — 20. La bataille de Nancy, où périt Charles, fut gagnée par les Allemands. Marie de Bourgogne, sa fille, épousa Maximilien d'Autriche. — 21. Bien

çe trouble ne leur fauldra de grant piece, ou au moins la crainte de y rencheoir [22].

Je seroye assez de l'oppinion de quelque autre que j'ay veu, que Dieu donne le prince, selon qu'il veult pugnir et chatier les subjectz, et aux princes les subjectz ou leurs couraiges disposez envers luy, selon qu'il les veult eslever ou abaisser [23]. Et ainsi sur ceste maison de Bourgougne a faict tout esgal [24] : car après la longue felicité et grans richesses, et trois grans princes [25] bons et saiges, precedans cestuy cy, qui avoient duré six vingtz ans [26] et plus en bon sens et vertu, il leur donna ce duc Charles, qui continuellement les tint en grant guerre, travail et despence, et presque autant en temps d'yver que d'esté. Beaucoup de gens, riches et aysez, furent morts et destruictz par prisons en ces guerres. De grans pertes commencerent devant Nuz [27], qui continuerent par trois ou quatre batailles jusques a l'heure de sa mort : et tellement que a ceste heure estoit consummee toute la force de son pays, et mors ou destruis ou prins tous gens qui eussent seu ou voulu deffendre l'estat et l'honneur de sa maison. Et ainsi, comme j'ay dict, semble que ceste perte ait esté esgale comme ilz ont esté en felicité, car, comme je dis l'avoir veu grant, riche et honnoré, encores puis je dire [28] avoir veu tout cela en ses subjectz, car je cuyde avoir veu et congneu la meilleure part d'Europe : toutesfois je n'ay congneu nulle seigneurie ne pays, tant pour tant [29], ny de beaucoup plus grant estendue encore, qui fust si habondant en richesses, en meubles et ediffices, et aussi en toutes prodigalitez, despences, festoyemens, chieres [30], comme je les ay veu pour le temps que j'y estoye. Et s'il

leur voulsist, leur voulût du bien. — 22. **Rencheoir** (*re cadere*), retomber. — 23. Expression presque semblable à celle de Bossuet dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. — 24. **Tout esgal**, le bien et le mal. — 25. **Trois grans princes** : Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon. — 26. **Six vingtz ans**, cent vingt ans. — 27. **Nuz**, Neuss, ville de la Prusse rhénane, près de Dusseldorf, que Charles assiégea longtemps sans parvenir à la prendre. — 28. **Encores puis je dire**, je puis bien dire aussi. — 29. **Tant pour tant**, à tout prendre. — 30. **Chieres** (*cara*, visage, accueil) a

semble a quelqu'un qui n'y ayt point esté pour le temps que je di que j'en dye trop, d'autres qui y estoient comme moy par adventure diront que j'en di peu.

Or a Nostre Seigneur tout en ung coup fait cheoir si grant et sompteux edifice, ceste puissante maison, qui a tant soubstenu de gens de bien et nourryz, et tant esté honnoree et près et loing, et par tant de victoires et de gloires que nul aultre a l'environ n'en receut autant en son temps. Et luy a duré ceste fortune et grace de Dieu l'espace de six vingtz ans, que [31] tous les voisins ont souffert, comme France, Angleterre, Espaigne. Et tous a quelques foys la sont venuz requerir [32], comme l'avez veu par experience du roy nostre maistre, qui en sa jeunesse et vivant le roy Charles septiesme son pere [33], s'y vint retirer six ans, au temps du bon duc Philippes, qui amyablement [34] le receut. D'Angleterre y ay veu les deux freres du roy Edouard, le duc de Clarence et le duc de Clocestre [35], qui puis s'est faict appeller roy Richard : de l'autre parti du roy Henry [36], qui estoit de la maison de Lancastre, y ay veu toute ceste lignee, ou peu s'en failloit. De tous costez ay veu ceste maison honnoree, et puis, tout à ung coup, cheoir sens dessus dessoubz, et la plus desolee et deffaicte, tant en prince que en subjectz, que nulz voisins qu'ilz eussent. Et telles et semblables œuvres a faict Nostre Seigneur, mesmes avant que fussions nez, et fera encores apres que nous serons mors : car il se fault tenir seur que la grant prosperité des princes, ou leur grant adversité, procede de sa divine ordonnance [37].

Livre V, chap. IX.

déjà ici le sens de festins. — 31. **Que**, tandis que. — 32. **Requerir**, rechercher (un asile). — 33. **Et vivant**, et du vivant de. — 34. **Amyablement**, aimablement, amicalement. — 35. Ces deux princes ont été mêlés à la guerre des Deux-Roses, le premier fut mis à mort en 1478; le second, qui régna sous le nom de Richard III, fit égorger les enfants d'Edouard IV, et périt en 1485 (cf. Shakespeare). — 36. **Le roy Henry**, Henri VI, détrôné en 1460 par Edouard IV, reprit le pouvoir, et fut enfin tué en 1471 (cf. Shakespeare, *Henri VI*). — 37. Cette dernière phrase nous ramène encore par le ton aux *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Derniers moments de Louis XI (*Id.*).

Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre, tout a l'entour de sa maison du Plessiz lez Tours[1], de gros barreaulx de fer, en fourme[2] de grosses gristes; et aux quatre coings de la maison, quatre moyneaulx de fer[3], bons et grans et espès. Lesdictes grisles estoient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du foussé (car il estoit a fons de cuve[4]), et y fist mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chascune trois ou quatre pointes, et les fist mettre fort près l'une de l'autre. Et davantaige[5] ordonna dix arbalestiers dedans lesdits foussez, pour tirer a ceulx qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte; et entendoit qu'ilz couchassent ausditz foussez et se retirassent ausditz moyneaulx de fer. Il entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit point contre grant nombre de gens, ne une armée; mais de cela il n'avoit point de peur, mais craignoit que quelque seigneur ou plusieurs ne feissent une emprise[6] de prendre la place, demy par amour[7] et demy par force, avec quelque peu d'intelligence, et que ceulx la prinssent l'auctorité et le feissent vivre comme homme sans sens et indigne de gouverner. La porte du Plessis ne se ouvroit qu'il ne fust huyt heures du matin, ne ne baissoient le pont jusques a ladite heure, et lors y entroient les officiers. Et les cappitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonnoient leur guet d'archiers, tant a la porte que parmy la court, comme en une place de frontiére estroictement gardée; et nul n'y entroit que par le guichet et que ce ne feust du sceu du Roy, exceptez quelques maistres d'hostel et gens de ceste sorte, qui n'alloient point devers luy.

Est il donc possible de tenir Roy, pour le garder hon-

1. **Lez**, près de. — 2. **Fourme**, forme. — 3. **Moyneaulx**, ouvrage de défense, sorte de bastion. — 4. **A fons de cuve**, à parois droites, sans talus inclinés. — 5. **Et davantaige**, de plus. — 6. **Emprise**, entreprise. — 7. **Amour**, séduction. — 8. **Vouldroit l'on**,

nestement, en plus estroicte prison que luy mesme se tenoit ? Les caiges ou il avoit tenu les autres avoient quelques huyt piez en carré : et luy, qui estoit si grant roy, avoit une bien petite court de chasteau a se pourmener. Encores n'y venoit il guères, mais se tenoit en la gallerie, sans partir de la, sinon que par les chambres alloit a la messe, sans passer par ladite court.

Vouldroit l'on[8] dire que ce Roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit en peur de ses enfans et de tous ses prouchains parens, qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs et nourriz[9], et qui[10] ne tenoient biens ny honneur que de luy, et en nul d'eulx ne se osoit fier, et se enchaignoit[11] de si estranges chaynes et clostures ? Si le lieu estoit plus grant que d'une prison commune, aussi estoit il plus grant que prisonniers communs. On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspectionneux[12] que luy : mais ce n'a pas esté de nostre temps, ne par adventure homme si saige que luy, ny aiant si bons subjectz. Et avoient ceulx la[13], par adventure, esté cruelz et tirans : mais cestuy ci n'a faict mal a nul qui ne luy ait faict quelque offense : je ne diz pas tous de qualité de mort[14].

Je n'ay point dit ce que dessus pour seullement parler des suspections de nostre Roy, mais pour dire que la patience qu'il a porté en ses passions[15], semblables de celles qu'il a faict porter aux aultres, je le repute a pugnition que Nostre Seigneur luy a donnée en ce monde pour en avoir moins en l'autre, tant es choses dont j'ay parlé, comme en ses maladies bien grandes et doulou-reuses pour luy, et qu'il craignoit beaucoup avant qu'elles luy advinssent ; et aussi affin que ceulx qui viendront

prétendrait-on ?. — 9. **Et nourriz**, et les gens qu'il nourrissait à sa table. — 10. **Et qui** se rapporte à *serviteurs et nourriz*. — 11. **Enchaignoit**, enchaînait. — 12. **Suspectionneux**, soupçonneux. — 13. **Ceulx la**, ceux auxquels il le compare et l'oppose. — 14. « Je ne dis pas que tous lui avaient fait des offenses **de qualité de mort** », c'est-à-dire dignes de mort. — 15. **Passions**, souffrances. — 16. **Piteux**

après luy soient ung peu plus piteux[16] au peuple, et moins aspres a pugnir qu'il n'avoit esté, combien que je ne luy vueil donner charge[17], ne dire d'avoir veu ung meilleur prince. car, se il pressoit ses subjectz, toutesfois il n'eust point souffert que ung autre l'eust faict, ne privé, ne estrange[18].

Après tant de peurs, et de suspections et douleurs, Nostre Seigneur fit miracle sur luy, et le guérit tant de l'ame que du corps, comme tousjours a acoustumé en faisant ses miracles : car il le ousta de ce miserable monde en grant santé de sens et d'entendement, en bonne memoire, aiant receu tous ses sacremens, sans souffrir douleurs que l'on congneust, mais tousjours parlant jusques a une patenostre[19] avant sa mort. Ordonna de sa sepulture, et qui il vouloit qui l'acompagnast par le chemin ; et disoit qu'il n'esperoit a mourir que au sabmedi, et que Nostre Dame luy procureroit ceste grace, en qui tousjours avoit eu fiance[20] et grande devotion et prioit, et aussi au sabmedi ensuivant fust enterré[21]. Et tout ainsi luy advint; car il deceda le sabmedi, penultiéme d'aoust, l'an mil quatre cens quatre vingtz et trois, a huyt heures au soir, audit lieu du Plessis, ou il avoit prins la maladie le lundi de devant. Nostre Seigneur le vueille avoir receu en son royaulme de paradis !

(Livre VI, chap. II.)

animés de pitié envers. —— 17. **Donner charge**, accabler. —— 18. **Estrange**, étranger. —— 19. **Une patenostre**. le temps que l'on peut mettre à dire un *Pater noster*. —— 20. **Fiance** (*fidentiam*), confiance. —— 21. « Et il demanda aussi d'être enterré... »

DEUXIÈME PARTIE

SEIZIÈME SIÈCLE

MAROT (1497-1544).

Clément Marot, fils de Jean Marot, qui lui-même était poète, semblait destiné à la vie la plus calme et la plus heureuse. Protégé par Marguerite de Navarre et par François Iᵉʳ, son talent facile et élégant devait le spécialiser dans les genres conventionnels et en faire un héritier des trouvères et de Charles d'Orléans. Persécuté, trois fois exilé, toujours obligé de demander sa grâce ou d'implorer des secours d'argent, il devint sensible et parfois profond, sans jamais cesser d'être aimable et spirituel. C'est ce mélange de sérieux et de badinage qui caractérise Marot. (*Littérature*, pp. 181-188.)

Églogue au roi sous les noms de Pan et de Robin (1538).

Nous donnons d'abord cette pièce, dans laquelle Marot explique au roi François Iᵉʳ les origines de sa vocation poétique. Les détails en sont naïfs et charmants. La reconnaissance de Marot pour son père est juste et touchante.

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'arondelle [1] qui vole,
Puis çà, puis là : l'aage me conduisoit
Sans paour ne soing, où le cueur me disoit.
En la forest, sans la crainte des loups,
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramages [2]
Tous différents de chantz, et de plumages.
Or me soulois [3], pour les prendre, entremettre
A faire bricz [4] ou cages pour les mettre,

1. **Arondelle**, dialecte du Berry, *hirondelle*. — 2. **Ramages** (*rameaticos*, de *ramum*), adjectif, *qui vivent dans les rameaux*. Devenu substantif, *ramage* a signifié l'ensemble des branches d'un arbre, et chant des oiseaux sous les arbres. — 3. **Soulois** (*solebam*), j'avais coutume. — 4. **Bricz**, piège fait avec des branches *brisées* (all. *brechen*). —

Ou transnouois[5] les rivieres profondes,
Ou r'enforçois sur le genouil les fondes[6],
Puis d'en tirer droict et loing j'aprenois
Pour chasser loups et abbatre des noix.
O quantesfoys[7] aux arbres grimpé j'ay,
Pour denicher ou la pye, ou le geay.
Ou pour jeter des fruictz ja meurs et beaulx
A mes compaings[8] qui tendoient leurs chapeaux.
Aucunesfoys aux montaignes alloye,
Aucunesfoys aux fosses devalloye,
Pour trouver la les gistes des fouines,
Des herissons ou des blanches hermines,
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois chercher les nids des chardonnetz,
Ou des serins. des pinsons, ou lynottes.
Desja pourtant je faisois quelques nottes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux[9]
Quasy enfant sonnois des chalumeaux.
Si[10] ne sçaurois bien dire, ne penser.
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinee.
Ou ma fortune. en cela destinee
A te servir : si ce ne fust l'un d'eux,
Je suis certain que ce furent tous deux[11].
Ce que voyant. le bon Janot, mon pere[12].
Voulut gaiger à Jaquet son compere
Contre un veau gras deux aiguelets bessons[13]
Que quelque jour je ferois des chansons;

5. **Transnouois** (*trans-natabam*). je traversais à la nage. — 6. **Fondes** (*fundas*), frondes. — 7. **Quantesfoys**, combien de fois. — 8. **Compaings**. Cette forme est au moyen âge le cas sujet singulier. Au seizième siècle, les cas ont disparu; mais la langue conserve un certain nombre de mots sous la double forme du cas sujet et du cas régime, qu'elle emploie indifféremment dans l'une et l'autre fonction : *compains*, *compagnons*; *pâtre*. *pasteur* ; *sires*, *seigneurs* ; etc... Mais, en général, on a délaissé la forme du cas sujet, pour ne conserver que le cas régime : ainsi on abandonna *cuens*, *Diex*, etc. et l'on conserva *comte*, *Dieu*, etc. — 9. **Dessoubz**, sous. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, on confondra les prépositions *sous*, *sur*, avec les adverbes *dessous*, *dessus* — 10. **Si**. toutefois. — 11. Remarquer l'imprévu et la finesse de ce

Et me soubvient que bien souvent aux festes
En regardant de loing paistre nos bestes,
Il me souloit une leçon donner
Pour doucement la musette entonner,
Ou à dicter quelque chanson rurale
Pour la chanter en mode pastorale.
Aussi le soir, quand les troupeaux espars
Étoient serrés et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font[14] leurs sansonnets ou pies
Auprès du feu bergères accroupies.

A son ami Lyon (1526).

Marot, arrêté en 1526, on ne sait pour quelle raison (peut-être comme suspect d'hérésie ?), fut enfermé au Châtelet. De sa prison il écrivit à Lyon Jamet, seigneur de Chambrun. En jouant sur le nom de *Lyon*, et en se comparant au rat, à cause de la modestie de sa situation, Marot reprend une fable très ancienne que non seulement il rajeunit par des détails exquis, mais qu'il *fixe*. La Fontaine, après lui, y a échoué. — Lyon Jamet obtint que Marot fût réclamé par l'évêque de Chartres : le poète put ainsi quitter le Châtelet, et quelques mois après il obtenait sa grâce.

... Je te veulx dire une belle fable :
C'est à sçavoir du Lyon et du Rat.
Cestuy[1] Lyon, plus fort qu'un vieil verrat[2],
Veit une foys que le Rat ne sçavoit[3]
Sortir d'un lieu, pour autant qu'[4] il avoit
Mengé le lard[5], et la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grue)[6]

vers. — 12. **Jehan des Mares dit Marot** (Cf. *Littérature*, p. 181). — 13. **Bessons**, dialecte du Berry, *jumeaux* (dérivé de *bis*). — 14. **Font**, jusqu'au dix-septième siècle on emploie ainsi *faire*, avec la signification du verbe qui le précède. [illegible], Sat. 7 : *Je te poursuis partout comme un chien fait sa proie.*

1. **Cestuy** (*ecce isti hunc* ?), ce. — 2. **Verrat**, pourceau mâle. — 3. **Sçavoit**. Nous signalons une fois pour toutes l'orthographe fautive de ce mot au seizième siècle. On le faisait venir de *scire*, qui en latin veut dire *savoir* ; il vient en réalité de *sapere*. — 4. **Pour autant qu'il**, parce qu'il. — 5. **Mengé le lard**. On rapproche de cette expression

Trouva moyen et maniere et matiere,
D'ongles et dens, de rompre la ratiere,
Dont maistre Rat eschappe vistement;
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand beste,
Jurant le dieu des souris et des ratz
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte [7]. Il advint d'aventure [8]
Que le Lyon pour chercher sa pasture
Saillit dehors sa caverne et son siege [9],
Dont (par malheur) se trouva pris au piege
Et fut lié contre un ferme posteau.
  Adonc le Rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy [10] :
Mais despita [11] chatz, chates et chatons,
Et prisa [12] fort ratz, rates et ratons,
Dont [13] il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable;
Auquel a dict : — « Tais toy, Lyon lié [14],
Par moy seras maintenant deslié :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as;
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement,
Or secouru seras rateusement. »
  Lors le Lyon ses deux grans yeulx vestit [15]
Et vers le Rat les tourna un petit,

le refrain de la IX[e] ballade : *Prenez-le, il a mengé le lard*, et l'on en conclut que Marot a été arrêté pour avoir mangé du lard en carême. Cette opinion est discutée. — 6. **Grue**, sot. — 7. **Compter** et *conter* ont la même étymologie (*computare*) ; au seizième siècle, on mêlait les deux orthographes. — 8. **Advint d'aventure**, allitération. — 9. **Siege**, séjour. — 10. **Gaudy**, moqué. — 11. **Despita** (*despicere*), prononça une formule de mépris contre... — 12. **Prisa**, loua. — 13. **Dont** (*de unde*), de ce que. — 14. Nous avons ici une suite d'allitérations et de rimes équivoquées. Marot emploie spirituellement et avec grâce un des procédés familiers aux *grands rhétoriqueurs* dont il est le disciple émancipé. Nous trouvons ici : **secourir, secourable**; **Lyon lié**; **joly as, deslias** : voir plus loin d'autres exemples. — 15. **Ves-**

En luy disant : — « O povre verminiere,
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon[16],
Pour me jecter de ceste etroicte voye !
Va te cacher, que le Chat ne te voye !
— Sire Lyon (dit le filz de Souris),
De ton propos certes je me soubris[17] ;
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchans qu'une sye ;
Leur gaine c'est ma gencive et ma bouche ;
Bien coupperont la corde qui te touche
De si trespres[18], car j'y mettray bon ordre. »
Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vray est qu'il y songea[19]
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la partin tout rompt,
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir en effect
Ne se perd point[20], quelque part où soit faict. »
Voyla le compte en termes rithmassez,
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope et plus d'un million[21].
Or vien me veoir pour faire le Lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne veuille faire[22].

(*Épitres*, I, 6.)

tit. Le lion rabat ses paupières sur ses yeux, il les *vêt* ; telle est la leçon aujourd'hui adoptée, au lieu de *vertit* (tourna) qui fait double emploi avec le verbe du vers suivant. — **16**. Remarquer, ici encore, les allitérations amusantes. — **17**. **Souris** et **soubris** (sourire) forment rimes *équivoquées*. — **18**. **Si trespres**. *Si* (*sic*) renforce le sens du préfixe *très*. — **19**. **Songea**, il s'y appliqua. — **20**. **Ne se perd point**. *Point*, aujourd'hui, serait explétif. — **21**. **Un million**, une quantité d'autres fabulistes. — **22**. Ce que je souhaite qu'il ne fasse pas

AU ROY

Pour avoir esté desrobé (1532).

Cette épître est la meilleure de Marot. Esprit, tact, sensibilité, art, tout y est original. — Les élèves en sentiront tout le mérite, s'ils la réduisent au *sujet* proprement dit et à la *requête* finale ; ils verront que rien n'est en soi plus banal, et ils étudieront les traits descriptifs et les tours, par lesquels Marot a réalisé ce petit chef-d'œuvre.

On dict bien vray, la maulvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques [1] elle (Syre).
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire [2],
Et moy, chétif [3] qui ne suis roy, ne [4] rien,
L'ay esprouvé ; et vous compteray [5] bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne [6].
    J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne et asseuré menteur,
Pipeur [7], larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart [8] de cent pas à la ronde ;
Au demourant le meilleur filz du monde...
  Ce vénérable hillot [9] fut adverty
De quelque argent que m'aviez desparty,
Et que ma bourse avoit grosse apostume [10].
Si [11] se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle [12],
Puis la vous meit très bien soubz son esselle [13],
Argent et tout (cela se doit entendre).
Et ne croy point que ce fust pour la rendre ;
Car oncques puis n'en ay ouy parler [14].
  Brief, le villain ne s'en voulut aller

1. **Avecques,** avec : *Avecques*, sans l's adverbial, est encore usité par Corneille — 2. C'est peut-être une allusion à la mort de Louise de Savoie, mère de François I[er] (20 sept. 1531). — 3 **Chétif** (*captivum*), n'a plus au seizième siècle que le sens de *faible, malheureux*. — 4. **Ne,** ni. — 5. **Compteray**, cf. p. 131, note 7. — 6. **Besongne**, la chose ; l'affaire, avec une nuance péjorative. — 7. **Pipeur** : *piper* signifie tromper (cf. *dés pipés*). — 8. **Hart**, corde, licou. — 9. **Hillot** (espagnol *hijo*), fils, garçon. — 10. **Apostume**. abcès — 11. **Si**, alors. — 12. **Icelle** (*ecce illam*), celle-ci. — 13. **Esselle**, aisselle (*axillam*

Pour si petit[15] ; mais encor il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe[16] :
De mes habits (en effect) il pilla
Tous les plus beaulx, et puis s'en habilla
Si justement[17] qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre[18].
Finablement[19], de ma chambre il s'en va
Droict à l'estable où deux chevaulx trouva ;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudict lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu[20].
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge[21],
Le dict vallet, monté comme un sainct George[22],
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul[23],
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul[24].
Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture ;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné :
Car vostre argent (tres debonnaire prince)
Sans point de faulte est subject à la pince[25].
Bien tost après ceste fortune là,
Une autre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chacun jour m'assault[26],
Me menaçant de me donner le sault[27].

petite aile). — 14. **Oncques puis** (*unquam postea*), jamais depuis — 15. **Si petit**, si peu. — 16. **Saye** (mot celtique), manteau (La Fontaine, *le Paysan du Danube : sayon de poil de chevre*). — **chausses**, bas ; — **pourpoint**, justaucorps ; — **cappe** (*capa*), manteau à capuchon. — 17. **Si justement**, ces habits lui vont si bien que... — 18. **Prins** (*prehendere*), pris. — 19. **Finablement**, finalement. — 20. **Fors à**, excepté de. — 21. **Chatouilleux de la gorge**, allusion soit à l'ivrognerie du valet, soit à l'inquiétude qu'il a d'être pendu. — 22. **Sainct George**, le cavalier par excellence, le patron des chevaliers. — 23. **Saoul** (*satullum*), sa pleine mesure. — 24. **Finer d'un soul**, payer un sou. — 25. **Pince**, vol. Allusion aux déprédations financières dont le Trésor royal était sans cesse l'objet. — 26. **M'assault**

Et de ce sault m'envoyer à l'envers
Rithmer [28] soubz terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie [29]
La povre teste, et ne veult terminer [30] :
Ains [31] me contrainct d'apprendre à cheminer
Tant affoibly m'a d'estrange maniere !
Et si [32] m'a faict la cuisse heronniere [33]...
Que diray plus? Au miserable corps
Dont je vous parle, il n'est demouré, fors [34]
Le povre esprit, qui lamente [35] et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire [36].
Et pour autant (Syre) que suis à vous [37],
De troys jours l'un viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia [38],
Pour me garder d'aller jusqu'à quia [39].
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guarison : mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé [40] de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voylà comment depuis neuf moys en ça [41]
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps, a l'ay vendu [42],
Et en sirops et julez despendu [43] :

(assaillir), m'assaille. — 27. **Donner le sault**, comme donner le pas, donner le branle ; me faire faire le saut. — 28. **Rithmer**, rimer ; *rime* et *rythme* ont la même étymologie. Cf. *Régnier*, Sat. IX. — 29. **Eslourdie** (et non *étourdie*, mauvaise leçon), *alourdie*. — 30. **Terminer** (verbe neutre), finir. — 31. **Ains**, mais. — 32. **Et si**, et à tel point. — 33. **Heronniere**, maigre comme celle d'un héron. — 34. **Fors**, excepté (s. e. *rien*). — 35. **Lamente**, se lamente. — 36. Ce vers est la plus heureuse formule du *badinage* de Marot. — 37. **Pour autant que**, parce que. — 38. Noms de médecins du roi. Le nom d'*Akaquia* (du grec : *a* privatif, et *kakia*, mal) a été repris par Voltaire dans sa *Diatribe* contre Maupertuis (Berlin, 1752). — 39. **Jusqu'à quia**, expression tirée des disputes scolastiques. L'adversaire, poussé à bout, ne pouvait plus dire que *quia* (parce que), et ne trouvait pas l'argument, ainsi annoncé. — 40. **Taillé**, de taille à, capable de... — 41. **En ça**, *depuis cela*, ou *environ*. — 42. **Long temps a**, il y a longtemps. — 43. **Julez**, juleps (sorte de potion calmante. —

Ce neantmoins [44] ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande ;
Je ne veulx point tant de gens ressembler [45],
Qui n'ont soucy aultre que d'assembler [46] ;
Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont, eulx :
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à voz dons m'arrester [47].
Je ne dy pas, si voulez rien prester [48],
Que ne le prenne : il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face un debteur [49].
Et sçavez vous (Syre) comment je paye ?
Nul ne le sçayt, si premier ne l'essaye :
Vous me debvrez (si je puis) de retour [50],
Et vous feray encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ayt faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle [51]
A vous payer (sans usure, il s'entend)
Quand on verra tout le monde content ;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand vostre loz et renom cessera [52].
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains [53]
Me plegeront [54]. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront [55] pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur ;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste.
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure, advenant mon trespas,
Comme advenant que je ne meure pas [56].

44. **Ce neantmoins**, pourtant, cependant. — 45. **Ressembler**, sens actif. — 46. **Assembler**, entasser de l'argent. — 47. **M'arrester**, m'attacher. — 48. **Rien** (*rem*), quelque chose. — 49. **Debteur** (*debitorem*), devenu *detteur*, dont le doublet est *débiteur*, seul resté dans la langue. — 50. **De retour**. Expression usitée dans le commerce et la banque : vous me *redevrez* quelque chose. — 51. **Cedulle**, billet, reçu. — 52. **Loz**, gloire. On ne saurait dire avec plus de bonne grâce flatteuse : jamais. — 53. Le duc de Lorraine et le duc de Guise. — 54. **Plegeront**, me serviront de caution. — 55. **Fauldront**,

Advisez donc si vous avez desir
De rien prester ; vous me ferez plaisir :
Car, puis un peu [57], j'ay basty à Clement,
Là ou j'ay faict un grand desboursement ;
Et à Marot [58], qui est un peu plus loing :
Tout tombera, qui n'en aura le soing [59].
Voylà le point principal de ma lettre :
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
Rien mettre ? Las ! Certes, et si feray [60],
Et, ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy, amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc [61] couronné,
Dieu Tout Puissant te doint [62], pour t'estrenner,
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Et pour autant que sur tous en es digne [63]. »

(*Épitres*, XXIX.)

Du lieutenant criminel et de Samblançay (1527).

Marot a excellé dans l'épigramme. Mais la plupart de ses petites pièces en ce genre ne sont, selon la définition de Boileau, « qu'un bon mot de deux rimes orné ». L'épigramme que nous citons est au contraire exceptionnelle, par ce piquant mélange de plaisanterie et d'éloquence qui, nous l'avons déjà dit, caractérise souvent Marot.

Lors que Maillart [1], juge d'Enfer, menoit
A Monfaulcon [2] Samblançay [3] l'ame rendre,

manqueront. — 56. Le trait est ici dans l'expression **aussi seure**. — **57. Puis un peu**, depuis peu de temps. — 58. Marot donne son prénom et son nom, comme ceux de terres et de châteaux qu'il entretient à grands frais. — 59. **Qui**, si quelqu'un. Cf. le proverbe : « Tout vient à point qui sait attendre. » — 60. **Si feray**, je ferai ainsi. — 61. **Onc**, pour *oncques*, jamais. — 62. **Doint** (subj. présent), te donne. — 63 **Sur tous**, par-dessus tous.

1. **Maillart**. Marot en voulait particulièrement à ce lieutenant criminel du Châtelet, qui l'avait fait emprisonner deux fois. Dans son *Enfer*, il le peint sous le nom de Rhadamantus ; — **juge d'Enfer** rappelle précisément cette allégorie de Marot — 2. **Monfaulcon**, petite colline située à la porte nord-est de Paris, et sur laquelle était dressé le

A vostre advis, lequel les deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre ;
Et Semblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit [4], pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

(*Epigrammes*, XL.)

LA PLÉIADE

RONSARD (1524-1585).

Gentilhomme de race, d'abord destiné à la vie de cour, Pierre de Ronsard, devenu sourd, se mit, vers l'âge de dix-huit ans, à refaire ses études, et travailla au collège de Coqueret, sous la discipline de l'helléniste Daurat. Il publia ses premières odes en 1550, s'entoura d'amis épris comme lui de l'antiquité, constitua la Pléiade, et devint chef d'école. *Odes*, *Amours*, *Hymnes*, *Elégies*, *Epopée* (Franciade), *Discours*, etc., se succédèrent entre 1550 et 1580 environ. (*Littérature*, pp. 1[illegible]2-207.)

TEXTE COMMENTÉ

A Hélène (1574).

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :
« Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Benissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

gibet, où déjà Villon se représente comme attaché, dans la célèbre *ballade des pendus* (cf. p. 73). — 3. **Semblançay**, surintendant des finances. Accusé de déprédations, il fut jugé sommairement et exécuté en 1527. — 4. **Cuydoit**, croyait.

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dez aujourd'hui les roses de la vie.

(*Sonnets pour Hélène*, II, 42.)

Commentaire.

Ce sonnet est extrait du troisième et dernier des recueils intitulés *Amours*, et dédié à Hélène de Surgères, demoiselle d'honneur de la reine Catherine de Médicis. — Il a sans doute été inspiré à Ronsard par quelques vers de Tibulle : I, VIII, 41 :

Heu sero revocatur amor seroque juventa,
Cum vetus infecit cana senecta caput.

et surtout, I, III, 87 :

At circa gravibus pensis affixa puella
Paulatim somno fessa remittat opus,

Avec ces vers, dont les uns contiennent une des plus banales réflexions sur les regrets de la jeunesse, et dont les autres fournissent un détail plus pittoresque et plus précis, Ronsard a composé un tableau.

Composition du sonnet. — Le tableau. — Il s'agissait de traiter ce thème, si souvent développé par les poètes, et par Ronsard lui-même : « Vous vieillirez ; et, peut-être, quand vous serez devenue vieille, regretterez-vous d'avoir dédaigné mon amour... » C'est sous cette forme philosophique et morale que l'idée se présente à un homme réfléchi et mélancolique, mais *qui n'est pas poète*. Béranger a commencé ainsi une de ses chansons : « Vous vieillirez... » Ronsard, *qui est poète*, c'est-à-dire qui a naturellement la faculté d'*imaginer*, de *créer*, de *voir*, pour qui tout devient *silhouette*, *dessin*, *couleur*, *son*, etc., Ronsard, donc, aperçoit dans l'avenir un *tableau*... A Hélène, toute fière de sa jeunesse, Ronsard montre, au loin, cette autre elle-même, à laquelle elle n'a jamais songé, mais qu'il voit déjà, lui : « *Quand vous serez bien vieille...* » Ce mot *vieille* pouvait suffire : mais Ronsard, encore une fois, la voit, cette *vieille*, avec son attitude et ses gestes, qui forment avec les gestes et l'attitude présents de la *belle* et active jeune fille, un contraste poignant... « *Au soir*, *à la chandelle*, *Assise auprès du feu*, *devidant et filant*... » Chacun de ces mots a sa valeur plastique et pittoresque, et contribue à préciser ce tableau d'intérieur, avec son décor et ses personnages. — C'est le *soir*, le moment des souvenirs et des regrets. Hélène chantera les vers de Ronsard. Et c'en était assez pour amener les réflexions sur la fuite de la jeunesse, et la conclusion. — Mais

l'imagination poétique de Ronsard complete le tableau ; il en rend la *composition* plus large et plus vivante : la *servante* d'Hélène l'entend prononcer le nom de Ronsard, et, à son tour, elle s'émerveille. Cette servante, le poète pouvait se contenter de la nommer ; mais il la *peint* ; elle a, elle aussi, son attitude et ses gestes... « *Desja sous le labeur à demy sommeillant... Ne s'aille réveillant, Benissant votre nom...* » Grâce à ce second personnage, le tableau s'équilibre. — Le nom de Ronsard, deux fois repété, n'évoque jusqu'à présent qu'un *souvenir*. Ce souvenir, lui aussi, se transformera en une image, formant antithèse avec le tableau précédent : « *Je seray sous la terre, et, fantosme sans os...* » vision mystérieuse, effrayante. Et le poete semble ajouter : « Vous fremissez ? mais vous ne vaudrez guere mieux que moi. « *Vous serez au fooyer une vieille accroupie...* » Et par là il complète et renouvelle la description du début : tout à l'heure, il avait dit : *Assise auprès du feu...* Ici, s'apercevant lui-même comme un *fantôme sans os*, il revient à Hélène et, devant son horreur, il l'humilie en aggravant les termes... : *une vieille accroupie...*

Alors, Hélène regrettera l'amour de Ronsard et son dédain à elle. Donc, reprend le poete, epargnez-vous ces remords dans la vieillesse : « *Cueillez dez aujourd'hui les roses de la vie.* » Les deux tercets, contenant les *sentiments* et la *morale*, font pendant aux deux quatrains renfermant le *tableau*.

Les sentiments. — Nous l'avons dit, la conclusion de ce sonnet est, en soi, banale : elle est inspirée par un épicurisme dont les poètes païens, en particulier Horace, donnaient à Ronsard de nombreux exemples. — Mais, à y bien regarder, ce n'est pas d'Horace, de Tibulle, de Properce, que s'inspire Ronsard ; c'est plutôt de Pétrarque, et dès lors il y a dans ce petit morceau une complexité morale très interessante. — Hélène, vieillie, nous est représentée comme la Laure de Petrarque ; elle a reçu avec dignité et avec émotion l'hommage d'un amour exalté. La fierté qu'elle éprouve à rappeler que Ronsard la célébrait du temps qu'elle était belle, vient précisément de ce qu'elle peut y mêler une idée de sacrifice et de *gloire*. Au poète qui lui annonce qu'elle éprouvera plus tard des regrets de son « fier dédain », elle dirait sans doute qu'elle ne pourra s'en défendre, mais que ces regrets du moins seront d'une exquise et pure douceur, tandis que, si elle obeissait à ses conseils, elle n'éprouverait un jour qu'une sorte de révolte sans dignité contre une vie dont les plaisirs lui ont échappé. Un parfum exquis de regrets sans remords et de vertu mélancolique se dégage du sonnet tout entier ; et les « roses de la vie » qui s'epanouissent au dernier vers forment une charmante opposition avec le triste tableau de la « vieille accroupie au foyer ». C'est comme le bouquet placé

près de la chandelle, sur la table de la fileuse... Ne semble-t-il pas que Victor Hugo ait écrit la réponse d'Hélène à Ronsard :

Je puis maintenant dire aux rapides années :
Fuyez, fuyez toujours, je n'ai plus à vieillir.
Allez-vous-en, avec vos fleurs toutes fanées :
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir.

Commentaire grammatical. — Il y a peu de chose à signaler dans ce sonnet, d'une venue très simple, d'une langue presque moderne.

V. 3. **Direz**, pour *vous direz*, ellipse du pronom sujet, très fréquente au seizième siècle.

V. 4. **Du temps que**, au temps où.

V. 5. **Lors**, alors. Latin : *illam horam*, avec l'*s* adverbial. — **Oyant** (*audientem*), entendant, part. prés. du verbe *ouïr*.

V. 7. **Bruit**, renommée, gloire. Ce sens se retrouve au dix-septième siècle, dans Molière, Mme de Sévigné, Bossuet.

V. 10. **Les ombres myrteux**. Souvenir mythologique, qui vient, comme toujours, gâter ce qu'il y a de plus personnel et de plus naturel chez Ronsard ; c'est la tache de ce beau sonnet. — On peut d'ailleurs entendre ces mots de deux façons :

1° Les *ombres*, les fantômes ; *myrteux*, qui vivent sous les myrtes, arbres funèbres, arbres sous lesquels se promènent les bienheureux dans les Champs-Élysées :

2° Les *ombres* formées par les myrtes, l'ombrage des myrtes.

V. 13. **Si m'en croyez**, ellipse de *vous*.

V. 14. **Les roses de la vie**. On fera à propos de ces *roses* quelques rapprochements avec d'autres passages très connus de Ronsard : *Mignonne, allons voir si la rose...* ; le sonnet *A une jeune morte* (cité p. 145), et avec *Les Roses* d'A. de Baïf (p. 169).

Le Pédantisme de Ronsard.

A Calliope (1550).

Nous tenons à donner un type d'ode *pindarique*, de la première manière de Ronsard. Le jeune poète, influencé par ses récentes études grecques, imite de trop près ses modèles. Son style est obscur et pédantesque. Mais on ne saurait lui refuser déjà, surtout quand on le compare à Marot, une certaine grandeur, de la force et de l'éclat.

Descen du ciel, Calliope [1], et repousse
Tous ennemis de moy ton nourrisson,

1. **Calliope**, muse de la poésie épique. — 2. **Fol**, dans le sens

Soit de ton luth, ou soit de ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.

Par toy je respire,
Par toy je desire
Plus que je ne puis :
C'est toy, ma Princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol[2] comme je suis.

Heureux celuy que ta folie affole,
Heureux qui peut par tes traces errer :
Celuy se doit d'une docte parole
Hors du tombeau tout vif se deterrer.

Pour t'avoir servie,
Tu[3] as de ma vie
Honoré le train[4] :
Suivant ton escole
Ta douce parole
M'eschauffa le sein.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles :
D'accords meslez s'egaye l'Univers :
Jadis en vers se rendoient les oracles,
Et des hauts Dieux les hymnes sont en vers.

Si dez mon enfance,
Le premier en France
J'ay pindarizé,
De telle entreprise
Heureusement prise,
Je me voy prisé[5].

Chacun n'a pas les Muses en partage,
Et leur fureur tout estomac[6] ne poind :

d'*inspiré* ; de même, au vers suivant, *folie*. — 3. **Tu as**, hiatus, interdit dans la versification classique, à partir de Malherbe ; les Romantiques et les Parnassiens ont également respecté la règle de l'hiatus. — 4. **Train**, façon de vivre. — 5. **Prisé** (*prix*), estimé. — 6. **Estomac**. Se disait dans le style noble pour *poitrine*. — 7. **Grand**

A qui le ciel a fait tel avantage.
Vainqueur des ans son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire.
Tousjours la memoire
Sans mourir le suit :
Comme vent grand erre [7]
Par mer et par terre
S'escarte son bruit [8].

C'est toy qui fais que j'aime les fontaines
Tout esloigné du vulgaire ignorant.
Tirant mes pas [9] sur les roches hautaines
Après les tiens que je vais adorant.

Tu es ma liesse [10],
Tu es ma déesse.
Tu es mes souhais :
Si rien je compose [11].
Si rien je dispose,
En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauvage
Me guides-tu. et quel ruisseau sacré
Fils d'un rocher, me sera doux breuvage
Pour mieux chanter ta louange à mon gré ?

Ça, page, ma lyre.
Je veux faire bruire
Ses languettes d'or [12] :
La divine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien encor.

erre, à grande allure. On trouve encore dans La Fontaine : *s'enfuit à grand erre*. Terme de marine, *erre* signifie : vitesse d'un vaisseau ; terme de chasse, route suivie par un cerf ; de là l'expression figurée : *aller sur les erres de quelqu'un* (latin : *iter*, route). — 8. **Bruit**, gloire, renommée. — 9. **Tirant mes pas**, dirigeant ma course. — 10. **Liesse** (*lætitia*), joie. — 11. **Rien** (*rem*), quelque chose. — 12. **Languettes**. Ce terme est assez difficile à expliquer. Dans les instruments à anche (clarinette, hautbois), la *languette* est une

Mais tout soudain d'un haut stile plus rare
Je veux sonner le sang Hectorean[13],
Changeant le son du Dircean[14] Pindare
Au plus haut bruit du chantre Smyrnean[15].

Odes, livre II, 2.

Le Lyrisme de Ronsard.

La fuite de la jeunesse (1550).

Voici une petite pièce qui demande à être analysée très méthodiquement, et qui est le type achevé du lyrisme personnel de Ronsard. On remarquera que la première strophe contient le *thème* repris dans les quatre strophes suivantes : *rochers*, *bois*, *antres*, *ondes*. On fera ressortir la construction antithétique de chaque strophe, et l'harmonie admirable de la dernière, où les *allitérations* ne sont plus, comme chez Marot, des plaisanteries, mais de savantes combinaisons de syllabes destinées à produire une musique. — Enfin, la pièce une fois analysée, il sera facile de faire des rapprochements avec plusieurs passages de Lamartine, d'autant plus que les deux poètes ont une source commune, Pétrarque.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois,
Plein de pensees vagabondes[1],
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes.

« Rochers, bien que soyez âgez
De trois mille ans, vous ne changez

petite lame vibrante fixée par une de ses extrémités dans le tuyau, près de l'ouverture où passe le souffle. Mais ici il est question d'une *lyre*, c'est-à-dire d'un instrument à cordes. Il faut peut-être entendre les chevilles qui fixent les cordes ! — 13. **Hectorean**, adjectif formé d'Hector ; allusion à *la Franciade*, poème épique dans lequel Ronsard chantera Francus, fils d'Hector. — 14. **Dircean**. Pindare est né à Thèbes, et cette ville est qualifiée par Virgile et Horace de *dircæa*, épithète tirée de *Dircé*, femme de Lycus, roi de Thèbes. Horace appelle Pindare : *le cygne dircéen* (*dircæus cycnus*). — 15. **Le chantre Smyrnean**, de Smyrne : Homère, né à Smyrne. — Ces trois épithètes : *hectorean*, *dircean*, *smyrnean*, peuvent servir de types de mots forgés par Ronsard. Ces mots sont relativement peu nombreux dans son œuvre immense (cf. Mellerio, *Lexique de Ronsard*, Plon, 1895), mais ils expliquent le reproche de Boileau.

1. **Pensees**, forme trois syllabes. — **un remors, un souci** : nous

Jamais ny d'estat ni de forme :
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme [2].

« Bois, bien que perdiez tous les ans
En hyver vos cheveux [3] mouvans,
L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi votre chef [4] :
Mais le mien ne peut de rechef
Revoir sa perruque [5] nouvelle.

« Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds [6] les genoux,
Le corps habile et la main bonne :
Mais ores [7] j'ay le corps plus dur,
Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

« Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne sejourne :
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour
Au lieu d'où plus on ne retourne [8]... »

(*Odes*, livre IV. 9.)

A une jeune morte (1556).

On s'attachera particulièrement, dans l'analyse de ce sonnet, à l'étude de la *comparaison*.

Comme on void sur la branche au mois de may la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,

dirions *de* remords, *de* souci... — 2. Remarquer la répétition voulue ; *vieillesse, vieillard*. — 3. **Cheveux**, s'employait alors fréquemment pour *feuillage* (cf. plus loin *crinière*). Il est resté en botanique pour désigner certaines plantes : *cheveux-d'évêque*, *cheveux-de-Vénus*, *cheveux-de-paysan*. — 4. **Chef** (*caput*), tête. — 5. **Perruque**. Ce mot désignait soit la chevelure naturelle, soit une chevelure artificielle, soit le feuillage des arbres. Ronsard l'a fréquemment employé dans ce dernier sens. Ici il joue donc sur le mot. — 6. **Verds**, dans le sens figuré de *vigoureux*. — 7. **Ores**, maintenant. — 8. **D'où plus on**... d'où jamais on...

Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose :

La grace dans sa fueille et l'Amour se repose,
Embasmant [1] les jardins et les arbres d'odeur;
Mais, battue ou de pluye ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, fueille à fueille déclose [2].

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque [3] t'a tuee, et cendre tu reposes.

Pour obseques [4] reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Amours, livre II, 2e partie, sonnet 4.

A la forêt de Gastine (1560).

Ronsard habitait souvent en son abbaye de Croix-Val, dans le Vendômois, près de la forêt de Gastine ou Gâtine. Cette belle élégie lui a été inspirée directement par son amour de la nature. Mais il n'a pu se défendre de mêler à ses descriptions et à ses sentiments des souvenirs mythologiques tout à fait fâcheux et discordants

... Escoute, bucheron, (arreste un peu le bras);
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce [1]?
Sacrilege meurdrier [2], si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur.

1. **Embasmant**, embaumant (*baume* vient du latin *balsamum*); — **odeur** ne se dit plus au sens de *parfum*. —— 2. **Battue de...** On dirait aujourd'hui *par*; — **déclose**, ouverte (*de-claudere*), cf. *éclore*. —— 3. **La Parque**. Les Parques (myth.) *filaient* la vie humaine : *Clotho* tenait le fuseau, *Lachèsis*, le fil, et *Atropos* le coupait. —— 4. **Obseques** signifie, au sens étymologique, les offrandes qui *accompagnent* (*ob-sequi*) le corps dans l'autre monde.

1. **Nymphes**, divinités des eaux, des bois, etc... Celles qui vivent dans les arbres s'appellent plus particulièrement *Dryades* (du mot grec *drus*, chêne). —— 2. **Meurdrier** (meurtrier) ne doit former, dans le vers, que deux syl-

Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos Deesses ?
Forest, haute maison des oyseaux bocagers [3] !
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere [4]
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
  Plus l'amoureux pasteur sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet, Echo sera sans vois [5] :
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue [6],
Tu sentiras le soc, le coutre [7] et la charrue :
Tu perdras ton silence, et haletans d'effroy
Ny Satyres ny Pans [8] ne viendront plus chez toy.
  Adieu, vieille forest, le jouët de Zephyre,
Où premier [9] j'accorday les langues [10] de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner [11] :
Où premier admirant la belle Calliope [12],
Je devins amoureux de sa neuvaine trope [13],
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre laict Euterpe [14] m'allaita.
  Adieu, vieille forest, adieu testes sacrees,
De tableaux et de fleurs autrefois honorees [15].

labes. — 3. **Bocagers**, qui vivent dans les bocages. — 4. **Criniere**, cf. p. 145, note 3. — 5. **Echo**. Allusion à l'histoire de la nymphe *Echo*, racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*, III, 358. — 6. Il est question, dans ce beau vers descriptif, soit des ondulations du feuillage sous le vent, soit des déplacements de l'ombre sur le sol. — 7. **Coutre** (*culter*), le couteau placé en avant du soc, dans la charrue. — 8. **Satyres, Pans**, dieux champêtres de la mythologie latine. — 9. **Premier**, pour la première fois. — 10. **Langues**, cf. p. 143, note 12. — 11. **Estonner**, sens très fort, comme au dix-septième siècle. — 12. **Calliope**, Muse de la poésie épique. — 13. **Trope**, troupe (latin *troppus, turba* ?) **La neuvaine trope** est la troupe des neuf Muses. — 14. **Euterpe**, Muse de la musique. — 15. **Tableaux**. Chez les anciens, les personnes qui avaient échappé à un danger, par exemple à un naufrage, faisaient représenter la scène sur un tableau, et suspendaient ce tableau à un arbre sacré, ou dans un temple (cf. Ho-

Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui, bruslez en Esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent vos meurdriers, et leur disent injures.
Adieu chesnes, couronne aux vaillans citoyens [16],
Arbres de Jupiter, germes Dodoneens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre [17],
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers.
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira :
De Tempé la vallee un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne,
Neptune quelquefois [18] de blé sera couvert :
La matiere demeure et la forme se perd [19].

(*Élégies*, XXIII.)

Ronsard poète politique et patriotique.

Ronsard n'est pas seulement un poète savant, un imitateur des Anciens et des Italiens. Les malheurs de son temps et certaines attaques de ses ennemis l'ont transformé en un poète politique et patriotique. Il faut lire tous ses Discours pour se faire une idée complète de sa franchise envers les souverains et envers l'Église, et pour connaître un des côtés les plus originaux, et les plus longtemps méconnus, de son génie.

RACE, *Ep.* II, 3, 10-21). — 16. **Couronne aux**... Vous dont on faisait des couronnes pour... — 17. **Dodoneens,** de Dodone. Il y avait à Dodone, sur la colline du Tinarus, en Epire, un célèbre sanctuaire de Jupiter, entouré d'une forêt de chênes dont les bruissements étaient interprétés comme des oracles. Ronsard fait ensuite allusion à la tradition qui veut que les premiers hommes se soient nourris de glands, avant que Cérès leur eût donné le blé (cf. VIRGILE, *Géorgiques*, I, 148). — 18. **Neptune,** pour la mer, dont Neptune est le dieu. — 19. Ce dernier vers est une belle formule scientifique et poétique à la fois inspirée sans doute à Ronsard par Lucrèce.

Discours des misères de ce temps (1563).

A Catherine de Médicis.

... Las ! Madame, en ce temps que le cruel orage
Menace les François d'un si piteux naufrage,
Que la gresle et la pluye et la fureur des cieux
Ont irrité la mer de vents séditieux [1].
Et que l'astre jumeau [2] ne daigne plus reluire,
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,
Et maugré [3] la tempête et le cruel effort
De la mer et des vents, conduisez-le à bon port [4].
La France à joinctes mains vous en prie et reprie,
Las ! qui sera bien tost et proye et moquerie [5]
Des princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref
Par votre authorité appaiser son meschef [6].
 Ha ! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses,
De tant de vaillans roys les ames genereuses ?
Que dira Pharamond, Clodion et Clovis ?
Nos Pepins, nos Martels, nos Charles, nos Loys,
Qui de leur propre sang versé parmy la guerre
Ont acquis à nos roys une si belle terre [7] ?
 Que diront tant de ducs et tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extremes,
La voyant aujourd'huy destruire par nous-mesmes ?
 Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
Querellé, combattu, guerroyé, bataillé,
Pour un peuple mutin divisé de courage [8],
Qui perd en se jouant un si bel heritage,
Heritage opulent, que toy, peuple qui bois
Dans l'angloise Tamise, et toy, More qui vois

1. **De vents...** Au moyen de... — 2. **L'astre jumeau**, constellation des Gémeaux ou des Dioscures, Castor et Pollux, qui passaient pour les protecteurs des navigateurs — 3. **Maugré**, malgré (cf. *maugréer, maudire, maussade*). — 4. **Conduisez-le à...** *Le* s'élide devant *à*. — 5. Ellipse des articles définis. — 6. **Meschef**, cf. p. 102, note 36. — 7. Les poètes du seizième siècle parlent peu de notre his-

Tomber le chariot du soleil sur la teste,
Et toy, race gothique aux armes toujours preste,
Qui sens la froide bise en tes cheveux venter,
Par armes n'avez sceu ny froisser, ny donter[9].

. . . .

Au roy Charles IX (1563).

Sire, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France[1],
Il faut que la vertu honore vostre enfance;
Car un roy sans vertu porte le sceptre en vain,
Et luy sert d'un fardeau qui luy charge la main.

. . . .

Il faut premierement apprendre à craindre Dieu,
Dont vous estes l'image, et porter au milieu
De vostre cœur son nom et sa saincte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.
Après si vous voulez en terre prospérer,
Vous devez votre mère humblement honorer,
La craindre et la servir, qui seulement de mère
Ne vous sert pas icy, mais de garde et de pere.
Après il faut tenir la loy de vos ayeux,
Qui furent Rois en terre et sont là haut[2] aux cieux;
Et garder que le peuple imprime en sa cervelle
Le curieux discours d'une secte nouvelle[3].
Après il faut apprendre à bien imaginer[4],
Autrement la raison ne pourroit gouverner,
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance
Quand par sus la raison le cuider[5] a puissance.
Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,
Il faut que la raison s'exerce en bataillant

toire. Il est bon de signaler cette exception. — 8. **Courage**, d'opinion — 9. On analysera chacune de ces *définitions*.

1. Il faut surtout, dans cette pièce, faire ressortir la *franchise respectueuse* de Ronsard. — 2. **Là haut** formerait hiatus au dix-septième siècle. — 3. **Secte nouvelle**, le protestantisme. — 4. **Imaginer** est dit ici plutôt du raisonnement. — 5. **Cuider** (*cogitare*), croire. In li-

Contre la monstrueuse et fausse fantaisie,
De peur que vainement l'ame n'en soit saisie;
Car ce n'est pas le tout de sçavoir la vertu,
Il faut cognoistre aussi le vice revestu
D'un habit vertueux qui d'autant plus offence
Qu'il se monstre honorable et a belle apparence.
De là vous apprendrez à vous cognoistre bien,
Et en vous cognoissant vous ferez tousjours bien.
Le vray commencement pour en vertus accroistre
C'est (disoit Apollon) soy-mesme se cognoistre [6].
Celuy qui se cognoist est seul maistre de soy,
Et sans avoir royaume il est vraiment un Roy.
Aussi pour estre Roy vous ne devez penser
Vouloir comme un tyran vos subjets offenser,
Car comme nostre corps vostre corps est de boue;
Des petits et des grands la Fortune se joue;
Tous les règnes mondains se font et se desfont,
Au gré de la Fortune ils viennent et s'en vont;
Et ne durent non plus qu'une flamme allumee,
Qui soudain est esprise et soudain consumee [7].
Or, Sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le sceptre et vous a fait un grand roy couronné.
Faites miséricorde à celuy qui supplie,
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie [8],
Ne poussez par faveur un homme en dignité,
Mais choisissez celuy qui l'a bien merité;
Ne baillez pour argent ny estats ny offices,
Ne donnez aux premiers les vacans bénéfices,
Ne souffrez prés de vous ne flateurs, ne vanteurs;
Fuyez ces plaisans fols qui ne sont que menteurs,
Et n'endurez jamais que les langues légeres
Mesdisent des seigneurs des terres estrangeres.

nitif qui, substantivement, équivaut à l'*opinion*, le *préjugé*. —— 6. L'oracle de Delphes fit cette réponse à Socrate —— 7 **Esprise**, au sens propre, *pris*. Ne s'emploie plus qu'au sens figuré. —— 8. **Folie**, fureur. —— 9. **Haut à la main**. Figure tirée de l'équitation. —— 10. **Tailles**, impôts.

Ne soyez point mocqueur, ny trop haut à la main[9],
Vous souvenant tousjours que vous estes humain.
Ne pillez vos sujets par rançon ny par tailles[10],
Ne prenez sans raison ny guerres ny batailles...
Ne souffrez que les grands blessent le populaire;
Ne souffrez que le peuple au grand puisse déplaire...
Ne vous monstrez jamais pompeusement vestu;
L'habillement des rois est la seule vertu.
Que vostre corps reluise en vertus glorieuses,
Et non pas vos habits de perles précieuses.
D'amis plus que d'argent monstrez-vous désireux:
Les princes sans amis sont toujours malheureux.....
. . . .

(*Institution pour l'adolescence du Roy très chrestien Charles IX de ce nom*, 1563.)

J. DU BELLAY (1525-1560).

Joachim du Bellay eut l'honneur de formuler le premier, dans sa *Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549), le programme de la nouvelle école poétique. Il devança même Ronsard comme poète lyrique, en publiant dès 1549 ses premières odes : en 1550, il donna l'*Olive*. Dans ses *Regrets* et ses *Antiquités de Rome* (1558), il se montre poète très personnel, et il abuse moins que Ronsard de l'imitation et de l'érudition. Mais il n'a ni sa variété ni sa maîtrise. (*Littérature*, p. 208.)

Du Bellay critique

Deffence et Illustration de la langue françoise (1549).
(*Littérature*, p. 193.)

Pourquoi la langue françoise n'est si riche que la Grecque ou Latine.

Si notre langue n'est si copieuse et riche que la Grecque ou Latine, cela ne doit estre imputé au defaut d'icelle[1], comme si d'elle-mesme elle ne pouvoit jamais estre sinon[2]

1. **Icelle**, celle-ci. — 2. **Sinon**. Dans cette construction, nous

pauvre et stérile; mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de nos majeurs[3], qui, ayans, comme dit quelqu'un, parlant des anciens Romains[4], en plus grande recommendation le bien faire que le bien dire, et mieux aimans laisser à leur posterité les exemples de vertu que les préceptes, se sont privez de la gloire de leurs biens-faitz[5], et nous du fruict de l'imitation d'iceux; et par mesme moyen[6] nous ont laissé nostre langue si pauvre et nue qu'elle a besoing des ornements et, s'il fault ainsi parler, des plumes d'autruy[7]. Mais qui voudroit dire que la Grecque et Romaine eussent tousjours esté en l'excellence qu'on les a veuës du temps d'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron ? Et si ces auteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eust peu faire[8], elles n'eussent sceu produire plus grand fruict, se fussent ilz tant efforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant ? Ainsi puis-je dire de notre langue[9], qui commence encores à fleurir sans fructifier, ou plus tost, comme une plante et vergette[10], n'a point encores fleuri, tant s'en fault[11] qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pourroit bien produire. Cela, certainement, non pour le défault de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe[12] de ceux qui l'ont euë en garde et ne l'ont cultivee à suffisance, ains[13], comme une plante sauvage, en celuy[14] mesme desert ou elle avait commencé à naistre, sans jamais l'arrouser, la tailler, ni defendre des ronces et espines qui lui faisoient ombre, l'ont laissee envieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent esté aussi négligens à la culture de leur langue, quand premierement elle commença à pul-

emploierions *que*. — 3. **Majeurs**, *majores*, ancêtres. — 4. **Salluste**, *Catilina* (VIII). — 5. **Biens-faitz**, belles actions. — 6. **Par mesme moyen**, par le même procédé, c'est-à-dire par une conséquence logique de leur façon de faire. — 7. Allusion à la fable de Phèdre (I, 3), *Graculus superbus et pavo*, imitée par La Fontaine dans le *Geai paré des plumes du paon*. — 8. **Diligence**, soin ; — **culture**, sens étymologique, pris au figuré. — 9. **Ainsi puis-je dire de...** Autant puis-je en dire au sujet de... — 10. **Vergette** (diminutif du latin *virga*, branche), petite branche. — 11. **Tant sen fault...** tant s'en faut. — 12. **Coulpe** (latin *culpam*), faute. — 13. **Ains**, mais. — 14. **Celuy**, ce. —

luler [15], pour certain [16] en si peu de temps elle ne fust devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs [17], l'ont premierement transmuee [18] d'un lieu sauvage en un domestique [19]; puis, à fin que plus tost et mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont, pour eschange d'iceux [20], restauree de rameaux francz et domestiques, magistralement tirez de la langue Grecque; lesquels soudainement se sont si bien entez [21] et faictz semblables à leur tronc, que desormais n'apparoissent plus adoptifs, mais naturels. De là sont nees en la langue Latine ces fleurs et ces fruictz colorés de ceste grande éloquence, avec ces nombres [22] et ceste liaison si artificielle [23]... Le temps viendra peut estre, et je l'espère, moiennant la bonne destinee Françoise, que ce noble et puissant royaume obtiendra à son tour les resnes de la Monarchie [24], et que notre langue... qui commence encores à jetter ses racines, sortira de terre, et s'eslevera en telle hauteur et grosseur qu'elle se pourra esgaler aux mêmes Grecs et Romains, produisant comme eux des Homeres, Demosthenes, Virgiles et Cicerons, aussi bien que la France a quelquefois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cesars et Scipions.

(*Deffence et Illustration de la langue françoise*, livre I, chap. 3.

Le poète.

Du Bellay nous a laissé dans ce passage une des plus belles et des plus exactes définitions de la vraie poésie, si l'on sait faire les réserves nécessaires sur cette conception trop *aristocratique* de l'art.

Sçache, lecteur, que celuy sera veritablement le poëte

15. **Pulluler**, fructifier. — 16. **Pour certain**, assurément ; abréviation de *je tiens pour certain que...* — 17. **En guise de...** à la façon de. — 18. **Transmuee**, transplantée. — 19. **Domestique**, privé (latin *domus*). — 20. **Iceux**, ceux-ci — 21. **Entez**, greffés. — 22. **Nombres**, rythmes ; sens conservé dans l'expression *vers nombreux*. — 23. **Artificielle**, obtenue par l'art, et non par la nature. — 24. **Monarchie**, au sens figuré ; le premier rang en littérature. Par une image analogue, on dit : la *république* des lettres.

que je cerche[1] en nostre langue, qui me fera indigner, appaiser, esjouir, douloir[2], aimer, haïr, admirer, estonner; brief, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant ça et la a son plaisir. Voyla la vraye pierre de touche[3] ou il faut que tu esprouves tous poëmes et en toutes langues. Je m'attends bien qu'il s'en trouvera beaucoup de ceux qui ne trouvent rien bon, sinon ce qu'ils entendent et pensent pouvoir imiter, auxquels nostre poëte ne sera pas agreable : qui diront qu'il n'y a aucun plaisir, et moins de profit a lire tels escrits, que ce ne sont que fictions poëtiques, que Marot n'a point ainsi escrit. A tels, pour ce qu'ils n'entendent la poësie que de nom, je ne suis deliberé de respondre[4], produisant pour defense tant d'excellens ouvrages poëtiques, Grecs, Latins et Italiens, aussi alienes[5] de ce genre d'escrire, qu'ils approuvent tant, comme ils sont eux-mesmes eloingnez de toute bonne erudition. Seulement veux je admonester celuy qui aspire à une gloire non vulgaire, s'eloingner de ces ineptes adorateurs, fuir ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare et antique sçavoir : se contenter de peu de lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous auditeurs ne demandoit que Platon ; et d'Horace, qui veut ses œuvres estre leus de trois ou quatre seulement, entre lesquels est Auguste[6].

(*Deffence et Illustration de la langue françoise*, liv. II, ch. 2.)

Quelz genres de poëmes doit elire le poëte François.

Ly donques, et rely premierement (ô Poëte futur), fueillete de main nocturne et journelle[1], les exemplaires[2] Grecz et Latins, puis me laisse toutes ces vieilles poësies

1. **Cerche** (latin *circare*), cherche. —— 2. **Douloir** (latin *dolere*), éprouver de la douleur. —— 3. **Pierre de touche**, pierre au moyen de laquelle on reconnait les métaux. —— 4. « Je ne suis pas disposé à reprendre » ; je ne veux pas discuter avec eux. —— 5. **Alienes de**, *étrangers à*. —— 6. Encore un trait particulier à la Pléiade ; le poète est un érudit et s'adresse à une élite.

1. Horace, *Ep.*, II, 3, 38 : *Vos, exemplaria græca Nocturna versate*

françoises aux Jeux Floraux de Toulouze, et au Puy de Rouan [3] : comme Rondeaux, Ballades, Virelaiz, Chantz Royaulx, Chansons et autres telles epiceries [4], qui corrompent le goust de nostre Langue et ne servent sinon à porter tesmoignage de nostre ignorance. Jette toy à ces plaisans Epigrammes, non point comme font aujourd'huy un tas de faiseurs de comptes [5] nouveaux qui en un dixain sont contens n'avoir rien dict qui vaille aux neuf premiers vers pourveu qu'au dixiesme il y ait le petit mot pour rire : mais à l'imitation d'un Martial, ou de quelque autre bien approuvé, si la lasciveté [6] ne te plaist, mesle le prouffitable avec le doux. Distile avecques un stile coulant et non scabreux [7] ces pitoyables [8] elegies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibule, et d'un Properce, y entremeslant quelquefois de ces fables anciennes, non petit [9] ornement de poësie. Chante moy ces Odes, incogneuës encor' de la Muse Françoise [10] d'un Luc [11] bien accordé au son de la Lyre Grecque et Romaine, et qu'il n'y ait vers où n'aparoisse quelque vestige de rare et antique erudition [12]. Et, quant à ce [13], te fourniront de matiere les louanges des Dieux et des hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines [14], la solicitude [15] des jeunes hommes,

manu, versate diurna. — 2. **Exemplaires**. Au sens latin, désigne ici les ouvrages qui peuvent servir de *modèles*. *Exemplaire* designe aujourd'hui la *reproduction* obtenue au moyen d'un *type*. — 3. **Jeux floraux**, célèbre académie littéraire, fondée au quinzième siècle à Toulouse, par Clémence Isaure ; on y couronne encore chaque année des pièces de vers ; — **Puy**. Au moyen âge, on appelait *puys* des sociétés littéraires, fondées sous le patronage de la Vierge ou d'un saint (cf. *Littérature*, p. 106). — 4. **Epiceries**. On désignait ainsi le poivre, la cannelle, etc., ingrédients destinés à relever le goût des mets solides, et aussi des sucreries, des bonbons, etc.. Du Bellay se sert de ce mot pour qualifier les petits genres agréables et piquants, mais qui n'ont aucune vérité, aucune *humanité*. — 5. **Comptes**, contes. On confondait alors l'orthographe de ces deux mots, de même étymologie (latin *computare*). — 6. **Lasciveté**. Au sens du latin, ce qui est vif, alerte, bondissant (*lasciva capella*), piquant. — 7. **Scabreux** (latin *scabrosum*), qui est raboteux, s'oppose à *coulant*. — 8. **Pitoyables**, qui excite la pitié, touchant. — 9. **Non petit**, plus fort que *grand* ; figure appelée *litote*. — 10. **Odes**. Le terme était nouveau, et calqué sur le grec ; mais les *chansons* du moyen âge étaient souvent de véritables odes. — 11. **Luc**, luth. — 12. Voilà l'idée fausse de la Pléiade : il faut que l'érudition *apparaisse*. — 13. **Ce**, cela. — 14. **Le discours fatal des choses mondaines**. Les développements sur la destinée humaine. — 15. **Solicitude**, inquiétude.

comme l'amour, les vins libres et toute bonne chere. Sur toutes choses, prens garde que ce genre de poëme soit eloingné du vulgaire, enrichy et illustré de mots propres et epithetes non oysifs [16], orné de graves sentences et varié de toutes manieres de couleurs et ornementz poëtiques ; non comme un, *Laissez la verde couleur*, *Amour avecq' Psyches*, *O combien est heureuse* [17] ; et autres telz ouvrages, mieux dignes d'estres nommez Chansons vulgaires qu'Odes, ou vers lyriques. Quant aux Epistres, ce n'est un poëme qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire [18], pource qu'elles sont volontiers de choses familieres et domestiques, si tu ne les voulois faire à l'imitation d'Elegies, comme Ovide : ou sententieuses et graves comme Horace. Autant te dy-je des Satyres, que les François, je ne sçay comment, ont appelées *Cocs à l'Asne* [19], es quelz [20] je te conseille aussi peu t'exercer comme je te veux estre aliene de [21] mal dire : si tu ne voulois, à l'exemple des anciens, en vers Heroiques (c'est à dire de x à xj et non seulement de viij à ix [22]) soubs le nom de Satyre, et non de ceste inepte appellation de Coc à l'asne, taxer modestement [23] les vices de ton temps et pardonner aux noms des personnes vicieuses. Tu as pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte que plaisante invention Italienne, conforme de nom à l'Ode [24], et differente d'elle seulement, pource que le Sonnet a certains vers reiglez et limitez : et l'Ode peut courir par toutes manieres de vers librement, voire en inventer à plaisir, à

souci. Horace, *Ep.* II, 3, 85 : *Et juvenum curas et libera vina referre.* —— 16. **Epithetes**, était du masculin. —— 17. Du Bellay cite, pour s'en moquer, les premiers vers de quelques chansons célèbres. —— 18. **Nostre vulgaire**, sous-entendu langue : le français. —— 19. **Cocs à l'Asne**. On appelait ainsi, au moyen âge, des pièces satiriques, dont on trouve encore des exemples chez Marot. L'incohérence y était de règle ; on y sautait du coq à l'âne. —— 20. **Es quelz**, auxquels. —— 21. **Aliene de**, étranger à. —— 22. Du Bellay désigne par ces chiffres les vers de différents mètres. Les vers pairs sont *masculins* ; les vers impairs, *féminins*. —— 23. **Taxer**. Au sens latin de *mesurer*, *estimer* ; — **modestement**, avec modération, équité. —— 24. Du Bellay rapproche le sens de *son* et

l'exemple d'Horace, qui a chanté en dix-neuf sortes de vers, comme disent les Grammairiens. Pour le Sonnet donc tu as Petrarque et quelques modernes Italiens. Chante moy d'une Musette bien resonnante, et d'une fluste bien joincte [25] ces plaisantes Eclogues Rustiques à l'exemple de Theocrit et de Virgile; Marines, à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Neapolitain [26]... Quant aux Comedies et Tragedies, si les Roys et les republiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpee les Farces et Moralitez [27], je seroy' bien d'opinion que tu t'y employasses, et si tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu sçais ou tu en doibs trouver les Archetypes [28].

(*Ibid.*, livre II, chap. 4.)

Du Bellay poète.

Rome (1558).

Du Bellay sait enfermer, dans le cadre etroit d'un sonnet, une grande idée et une large comparaison. Il faut étudier ici : 1° la justesse de l'image, prise en soi ; 2° son développement logique, jusqu'à la *chute*.

Comme le champ semé en verdure foisonne [1],
De verdure se haulse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérisse en epic florissant,
D'epic jaunit en grain, que le chaud assaisonne [2];

Et comme en la saison le rustique [3] moissonne
Les ondoyans cheveux [4] du sillon blondissant,

celui du mot grec *ode*, qui signifie *chant*. — 25 **Bien joincte**, bien ajustée, harmonieuse : — **plaisantes**, qui plaisent. — 26 **Sennazar** (1458-1530), né à Naples ; auteur de la célèbre pastorale *l'Arcadia*, qui fut imitée en Espagne, puis en France. — 27. **Farces et moralitez**, noms de deux genres comiques, encore en pleine vogue au milieu du seizième siècle (cf. *Littérature*, pp. 122-131). — 28. **Archetypes**, types supérieurs et absolus.

1. **Foisonne** (du latin *fusio*, action de répandre ; la forme du vieux français est *fuison*, devenu *foison* et dont le doublet est *fusion*. Foisonner se dit de ce qui se multiplie avec abondance. — 2. **Le chaud**, la chaleur : — **assaisonne** latin *satio*, action de semer, *saison* signifie étymologiquement accommoder à la saison, faire fructifier : — **epic**, épi (latin *spicum*). — 3. **Le rustique**, le paysan. — 4. **Cheveux**, cf. p. 145.

Les met d'ordre en javelle [5], et du blé jaunissant
Sur le champ despouillé mille gerbes façonne;

Ainsi de peu à peu [6] creut l'empire romain,
Tant qu' [7] il fut despouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques

Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur [8]
Cheminant pas à pas recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

(*Les Antiquités de Rome*, XXX.)

Les Français à Rome (1559).

Dans ses *Regrets*, Du Bellay nous a laissé des *croquis satiriques* très spirituels. Il peint ici les allures de quelques-uns de ses compatriotes, dont il explique le succès par le caractère. C'est pour n'avoir pas voulu se plier à ces procédés de courtisan, qu'il n'a pas réussi, pendant son séjour à Rome.

Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci,
Et d'un grave soubris à chascun faire feste,
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
Avec un *Messer no*, ou bien un *Messer si* [1];

Entremesler souvent un petit *e cosi* [2],
Et d'un son *servitor* contrefaire l'honneste,
Et, comme si l'on eut sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi;

Seigneuriser [3] chascun d'un baisement de main,
Suivant la leçon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave [4] apparence :

note 3. — 5. **Javelle**, tas ou poignée d'épis. — 6. **De peu à peu**. Locution très logique, où *de* marque un point de départ et *à* un mouvement. — 7. **Tant que**, jusqu'à ce que. — 8. **Gleneur**, forme archaïque de *glaneur*.

1. **Messer no** ; Monsieur, non ; — **Messer si** : Monsieur, oui. — 2. **E cosi**, c'est ainsi. — 3. **Seigneuriser**, traiter comme un grand seigneur. — 4. **Brave**, se disait de l'habillement et était presque synonyme d'élégance.

Voilà de ceste court la plus grande vertu,
Dont souvent, mal monté, mal sain et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

(Les Regrets, sonnet LXXXVI.)

Découragement (1559).

On étudiera dans ce sonnet la *melancolie* d'un poète gravement atteint par la maladie, et qui sent venir sa fin, sans avoir pu donner toute sa mesure. Malgré l'abus des souvenirs mythologiques, il y a là un singulier accent de sincérité.

Las, ou est maintenant ce mespris de Fortune[1] ?
Ou est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cest honneste desir de l'immortalité,
Et ceste belle flamme au peuple non commune ?

Ou sont ces doulx plaisirs, qu'au soir sous la nuit brune
Les Muses me donnoient, alors qu'en liberté
Dessus le verd tapiz[2] d'un rivage esquarté[3]
Je les menois danser aux rayons de la Lune !

Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
Et mon cœur qui souloit[4] estre maistre de soy,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuient.

De la postérité je n'ay plus de souci,
Ceste divine ardeur, je ne l'ay plus aussi[5],
Et les Muses de moy, comme estranges[6], s'enfuyent.

(Les Regrets. XX.)

1. **Mespris de Fortune**. Fortune est pris ici comme une déesse, ce qui explique la construction. — 2. **Tapiz**. Les poètes du seizième siècle usent fréquemment de ce mot pour désigner le gazon. — 3. **Esquarté**, écarté. Orthographe fausse, que l'étymologie (latin *charta*) n'explique pas ; il y a là une confusion avec les mots venus de *quadratus* (*carré*, *quarré*, *quadrature*, etc.) ? — 4. **Souloit** (latin *solebat*), avait coutume. — 5. **Aussi**, non plus. — 6. **Estranges**, étrangères. Remarquer la coupe savante de ce vers, et l'impression d'harmonie imitative qui s'en dégage.

Le beau voyage (1559).

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage [1],
Ou comme cestuy la qui conquit la toison [2],
Et puis est retourné, plein d'usage [3] et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son aage !

Quand revoiray je, helas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray je le clos [4] de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeulx,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise [5] fine ;

Plus mon Loyre [6] gaulois que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré [7] que le mont Palatin,
Et, plus que l'air marin la doulceur angevine [8].

(*Les Regrets*, XXXI.)

Le poète courtisan (1552).

Voici la première de nos véritables *satires*. Du Bellay ne fait que développer en vers les idées de la *Défense* : il veut réagir contre la petite poésie d'actualité et de circonstance, et il flétrit vigoureusement ceux qui rabaissent la Muse à la flatterie ou à l'intérêt. — On prétend qu'il a visé plus particulièrement Mellin de Saint-Gelais.

... Je te veulx peindre icy, comme un bon artisan,
De toutes ses couleurs l'Apollon [1] courtisan.

1. Allusion aux courses errantes d'Ulysse à son retour de Troie : c'est le sujet de *l'Odyssée* d'Homère. — 2. **Cestuy la**, celui-là ; Jason, qui a conquis la toison d'or, et qui fit, lui aussi, un beau voyage, sur le navire Argo, avec ses compagnons, les Argonautes. — 3. **Usage**, expérience. — 4. **Clos**, endroit fermé, petit jardin. — 5. **L'ardoise fine.** L'Anjou est le pays d'où l'on extrait la meilleure ardoise. Remarquez comme les épithètes sont bien choisies et bien opposées. — 6. **Loyre**, le Loir, rivière. — 7. **Lyré**, petit village d'Anjou, patrie de du Bellay. — 8. Du Bellay excelle à terminer un sonnet sur un vers à rime féminine, qui donne une impression plus fuyante et plus légère : cf. le sonnet précédent.

1. **Apollon**, Dieu de la poésie, dans la mythologie grecque. —

...A ce gentil mestier, il fault que de jeunesse [2]
Aux ruses et façons de la court il se dresse.
Ce precepte est commun : car qui veult s'avancer
A la court, de bonne heure il convient commencer.
Je ne veulx que long temps à l'estude il pallisse,
Je ne veulx que resveur sur le livre il vieillisse,
Feuilletant, studieux, tous les soirs et matins
Les exemplaires grecs et les autheurs latins [3].
Ces exercices-là font l'homme peu habile,
Le rendent catarreux [4], maladif et debile,
Solitaire, facheux, taciturne et songeard;
Mais nostre courtisan est beaucoup plus gaillard.
Pour un vers allonger ses ongles il ne ronge,
Il ne frappe sa table, il ne resve, il ne songe [5];
Se brouillant le cerveau de pensemens divers,
Pour tirer de sa teste un miserable vers,
Qui ne rapporte, ingrat, qu'une longue risee
Par tout où l'ignorance est plus authorisee [6].
Toy donc qui as choisy le chemin le plus court,
Pour estre mis au rang des sçavans de la court,
Sans mascher le laurier [7], ny sans prendre la peine
De songer en [8] Parnasse, et boire à la fontaine
Que le cheval volant de son pié fit saillir [9],
Faisant ce que je dy, tu ne pourras faillir.
Je veulx en premier lieu que, sans suivre la trace
(Comme font quelques uns) d'un Pindare et Horace,
Et sans vouloir, comme eux, voler si haultement [10],
Ton simple naturel tu suives seulement.
Ce procès tant mené, et qui encore dure,
Lequel des deux vault mieulx, ou l'art, ou la nature [11],
En matiere de vers, à la cour est vuidé;

2. **De jeunesse**, dès la jeunesse. — 3. Cf. p. 156, note 2. — 4. **Catarreux**, catarrheux ; se dit de certains rhumes chroniques. — 5. **Songe**, médite. — 6. **Plus**, de plus. — 7. **Le laurier**, arbuste consacré à Apollon. — 8. **Songer en**, méditer sur. — 9. Pégase fit jaillir, d'un coup de sabot, la source d'Hippocrène (mot grec qui signifie étymologiquement : *source du cheval*). — 10. **Voler si haultement**. Souvenir d'Horace, *Odes*, IV, 2. — 11. **Horace**, *Ep.*, II, 3, 72-73.

Car il suffit icy que tu soyës guidé
Par le seul naturel, sans art et sans doctrine.
Fors[12] cest art qui l'apprend à faire bonne mine;
Car un petit sonnet qui n'a rien que le son,
Un dixain à propos, ou bien une chanson,
Un rondeau bien troussé, avec une ballade
(Du temps qu'elle couroit), vault mieux qu'une Iliade.
Laisse moy donques là ces Latins et Gregeois[13],
Qui ne servent de rien au poëte françois,
Et soit la seule court ton Virgile et Homere[14];
Puisqu'elle est comme on dit des bons esprits la mere,
La court te fournira d'argumens suffisans,
Et seras estimé entre les mieulx disans,
Non comme ces resveurs, qui rougissent de honte,
Fors entre les sçavans desquelz on ne fait compte.
Or, si les grands seigneurs tu veulx gratifier[15],
Argumens à propos il te fault espier[16].
Comme quelque victoire ou quelque ville prise,
Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise
De masque ou de tournoy, avoir force desseings,
Desquelz à ceste fin tes coffres[17] seront pleins.
Je veulx qu'aux grands seigneurs tu donnes des devises,
Je veulx que tes chansons en musique soyent mises,
Et, à fin[18] que les grands parlent souvent de toy,
Je veulx que l'on les chant' dans la chambre du Roy.
Un sonnet à propos, un petit epigramme
En faveur d'un grand prince ou de quelque grand[19] Dame
Ne sera pas mauvais; mais garde toy d'user
De mots durs ou nouveaux, qui puissent amuser

—— 12. **Fors**, excepté. —— 13. **Grégeois**, grec. On a continué à dire *le feu grégeois*. —— 14. « Que la cour soit pour toi Virgile et Homère », c'est-à-dire : au lieu de lire Homère et Virgile, contente-toi de fréquenter la cour. —— 15. **Gratifier** (latin *gratificari*, rendre grâces), flatter. —— 16. « Il faut que tu épies les arguments à propos, c'est-à-dire, les sujets opportuns, qui peuvent leur plaire, noce, festin, masque (mascarade), etc. » —— 17. **Tes coffres** Boîtes où l'on serre des papiers. —— 18. **A fin**, afin ; orthographe conforme à l'étymologie *ad finem*. —— 19. **Grand** n'avait qu'une forme pour le masculin et le féminin.

Tant soit peu le lisant ; car la douceur du stile
Fait que l'indocte vers aux oreilles distille [20],
Et ne fault s'enquerir s'il est bien ou mal faict ;
Car le vers plus coulant est le vers plus parfaict [21].
… Je te veulx enseigner un aultre poinct notable [22].
Pour ce que de la court l'eschole c'est la table.
Si tu veulx promptement en honneur parvenir,
C'est où [23] plus sagement il te fault maintenir :
Il fault avoir tousjours le petit mot pour rire,
Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on tire,
Passer ce qu'on ne sçait et se monstrer sçavant
En ce que l'on a leu deux ou trois soirs devant.
Mais qui [24] des grands seigneurs veult acquerir la grace [25]
Il ne fault que les vers seulement il embrasse ;
Il fault d'autres propos son stile deguiser,
Et ne leur fault tousjours des lettres deviser ;
Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage,
Si tu veulx finement jouer ton personnage,
Entre les Courtisans du sçavant tu feras,
Et entre les sçavans courtisan tu seras.
… Retien donques ce poinct : et si tu m'en veulx croire,
Au jugement commun ne hasarde ta gloire,
Mais, sage, sois content du jugement de ceux
Lesquelz trouvent tout bon, ausquelz plaire tu veulx,
Qui peuvent t'avancer [26] en estats et offices,
Qui te peuvent donner les riches benefices,
Non ce vent populaire [27], et ce frivole bruit [28]
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruict.
Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque [29]
Et entre les sçavans seras comme un Monarque :

—— 20. **Distille**, au neutre : coule agreablement. —— 21. **Plus**, le plus ; cf. une affirmation analogue, mais non ironique, chez Régnier et chez Th. de Viau (dix-septième siècle). —— 22. **Notable**, digne d'être noté. —— 23. **C'est où**, c'est là que. —— 24. **Mais qui**, mais celui qui. —— 25. **Grace**, faveur. —— 26. **T'avancer en**, te faire avancer, en te donnant... —— 27. **Vent populaire**, popularité. Expression traduite de Virgile : *Enéide*, VI, 816 : *Popularibus auris*. —— 28. **Bruit**, gloire ; sens encore fréquent au dix-septième siècle. —— 29. **Aristarque**, gram-

Tu seras bien venu entre les grands seigneurs,
Desquelz tu recevras les biens et les honneurs,
Et non la pauvreté, des Muses l'heritage,
Laquelle est à ceux-là reservee en partage,
Qui, dedaignant la court, fascheux et malplaisans,
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

RÉMY BELLEAU (1528-1577).

Rémy Belleau est un des poètes les plus délicats et les moins pédantesques de la Pléiade. A l'imitation de *l'Arcadie* de Sannazar, il publia des *Bergeries* (1572) et fut en France un des initiateurs de la nouvelle poésie pastorale. Ses *Amours et Échanges des pierres précieuses* (1566) sont inspirés des *Lapidaires* du moyen âge. (*Littérature*, p. 209.)

Avril (1572).

Cette charmante petite pièce, d'un rythme qui paraît avoir été créé par Ronsard (*l'Aubespin*), est intercalée dans *les Bergeries*.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce esperance
Des fruicts qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance :

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers [1],
Qui, d'une humeur bigarree,
Émaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diapree [2];

Avril, l'honneur des soupirs
Des Zéphirs,

mairien vivant à Alexandrie au deuxième siècle avant Jésus-Christ et dont le nom est resté synonyme d'excellent critique.

1. **Pers**, bleu verdâtre; du latin *persicum* (de Perse). —— 2. **Diapree**,

Qui, sous le vent de leur aelle,
Dressent encor, es [3] forests,
Des doux rets,
Pour ravir Flore la belle [4];

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre [5]
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embasmant [6] l'air et la terre.

Avril, la grace et le ris
De Cypris [7],
Le flair [8] et la douce haleine,
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toy, courtois [9] et gentil,
Qui d'exil
Retires [10] ces passageres
Ces arondelles [11] qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messageres.

L'aubespine et l'aiglantin [12],
Et le thym,
L'œillet, le lys, et les roses

littéralement (qui a les couleurs du *jaspe* (ital. *diaspo*, jaspe). — 3. **Es** (*in illas*), dans les. — 4. **Flore**, déesse du printemps, fut, d'après la mythologie latine, ravie par Zéphir. — 5. **Desserre**, a ici le sens de *faire sortir*. Peut-être Belleau joue-t-il sur le sens étymologique d'avril (venu de *aperire*, ouvrir ? — 6. **Embasmant** (*balsamum*), embaumant. — 7. **Cypris**, un des noms grecs d'Aphrodite ou de Vénus, à laquelle était dédiée l'île de Chypre. — 8. **Le flair et la douce haleine** doivent être construits avec *la grâce et le ris* : tous ces mots ont pour même complément déterminatif *Cypris*. — 9. **Courtois**, qui est de la cour, qui en a les manières. — 10. **Retires**, rappelles. — 11. **Arondelles**, cf. p. 128, note 1. — 12. **Aiglantin**, églantine (l'orthographe *ai* s'ex-

En cette belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes escloses [13].

Le gentil rossignolet,
Doucelet [14],
Decoupe [15], dessous l'ombrage,
Mille fredons [16] babillards,
Fretillards [17],
Au doux chant de son ramage...

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes [18]
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils mussent [19] en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs,
Et sa feconde rosee,
La manne, et le sucre doux [20],
Le miel roux,
Dont sa grace est arrosee.

Mais moy je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle

plique par l'étymologie *acanthum* ou *aculentum*). — **13. Escloses** (latin *ex-claudere*), ouvertes. Cf. plusieurs pièces de Ronsard. — **14. Doucelet**. Les diminutifs sont nombreux chez les poètes de la Pléiade. Peut-être est-ce sous l'influence italienne. — **15. Decoupe**, dessine, rythme. — **16. Fredons**. *Fredon* est le nom verbal du verbe *fredonner*, du latin *fritinnire*, gazouiller. — **17. Fretillards**, qui frétille. *Frétiller* vient du verbe latin *fritillare*, piler du poivre, et de là faire un mouvement vif et régulier. — **18. Avettes**. abeilles. (Le latin *apem* avait donné *ave*, dont *avette* est un diminutif). *Abeille* vient du diminutif latin *apiculam*. — **19. Mussent**, cachent. — **20. Manne**, suc qui découle du frêne ; — **le sucre doux** doit être considéré probablement comme une opposition de *miel roux*. Cependant, on peut croire aussi que Belleau désigne ainsi le suc de certaines fleurs. — **21. Germer**

Qui de l'escumeuse mer
Veit germer[21]
Sa naissance maternelle[22].
(*La Bergerie*, 1re journée.)

La pierre aqueuse (1566).

Des *Pierres précieuses*, on peut citer cette jolie légende, inspirée sans doute à la fois par une tradition populaire et par l'imitation des *Métamorphoses* d'Ovide.

C'estoit une belle brune
Filant au clair de la lune
Qui laissa choir son fuzeau
Sur le bord d'une fontaine :
Mais courant après sa laine,
Plonge la teste dans l'eau,

Et se noya, la pauvrette !
Car a sa voix trop foiblette
Nul son desastre sentit ;
Puis assez loin ses compagnes
Parmi les verdes[1] campagnes
Gardoyent leur troupeau petit.

Ha ! vous, nymphes fontanieres[2],
Trop ingrates et trop fieres
Qui ne vinstes au secours
De ceste jeune bergere
Qui, faisant la mesnagere[3],
Noya le fil de ses jours.

Mais en souvenance bonne
De la bergere mignonne,

rime avec *mer*, dans la prononciation de certains dialectes. C'est ainsi que Corneille fait rimer *triompher* et *enfer* (rimes normandes). — **22. Aphrodite** ou *Vénus* est née de l'écume de la mer. **Naissance maternelle** est obscur ; il y a là sans doute une alliance de mots dont le sens est : sa naissance à elle qui devait être la mère de tous les êtres (cf. LUCRÈCE, *De natura rerum*, I, 1-20).

1. **Verdes**, vertes (latin *viridas*). — 2. **Fontanieres**, des sources. — 3. **La mesnagere**. *Ménage* est un dérivé de *mansio*, maison. Le

Esmeus de pitié, les Dieux
En ces pierres blanchissantes
De larmes tousjours coulantes
Changent l'esmail de ses yeux.

Pierre tousjours larmoyante,
A petits flots ondoyante,
Seurs [4] tesmoins de ses douleurs;
Comme le marbre en Sipyle [5]
Qui se fond et se distille
Goutte à goutte en chaudes pleurs...

Et pour le cours de ceste onde
La pierre n'est moins feconde
N'y moins grosse. et vieillissant
Sa pesanteur ne s'altere;
Ains [6] tousjours demeure entiere
Comme elle estoit en naissant.

(*Les Pierres précieuses.*)

ANT. DE BAÏF (1530-1590).

Camarade de Ronsard au collège de Coqueret, A. de Baïf représente dans la Pléiade l'élément qui devait le plus servir à la compromettre et à la discréditer au dix-septième siècle. Il est un implacable érudit; il avait rêvé d'une métrique française calquée sur celle des Grecs et des Latins et d'une orthographe phonétique. Mais il a souvent de la grâce et de la force. — Ses principales poésies sont réunies sous le titre de : *Œuvres en rime de Jean-Antoine de Baïf*, 1573. (*Littérature*, p. 210.)

Les roses (1573).

On reconnaîtra ici le thème de la célèbre petite pièce de Ronsard : « Mignonne, allons voir si la rose... » Peut-être la compa-

poète veut dire que la jeune fille se noya en faisant son devoir de *ménagère*, qui était de chercher à rattraper son fuseau. — 4. **Seurs** sûrs (latin *securus*). *Sûrs témoins* se rapporte à *petits flots*. — 5. **Sipyle**. Le mont Sipyle, sur lequel est un rocher d'où coulent deux sources, passait, dans la mythologie grecque, pour Niobé métamorphosée en pierre, et pleurant éternellement la mort de ses enfants. Cf. Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, *Niobé*. — 6. **Ains**, mais.

raison ne serait-elle pas désavantageuse pour Baïf ? Les douze premiers vers ont une grace mélancolique vraiment pénétrante.

O nature, nous nous pleignons
Que des fleurs la grace est si breve
Et qu'aussi tost que les voyons
Un malheur les dons nous enleve.

Autant qu'un jour est long, autant
L'âge des Roses a durée :
Quand leur jeunesse s'est montrée
Leur vieillesse accourt à l'instant.

Celle que l'étoille du jour
A ce matin a veu naissante,
Elle-mesme au soir de retour
A veu la mesme vieillissante [1].

Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps périssent,
Par succés [2] elles refleurissent
Et leur saison plus longue font.

Fille, vien la Rose cueillir
Tandis que sa fleur est nouvelle :
Souvien-toy qu'il te faut vieillir
Et que tu fletriras comme elle [3].

(*Œuvres en rime de J.-A. de Baïf*, 1573. *Livre des poèmes*.)

Pour la paix (1573).

Baïf, comme Ronsard, a été touché par les calamités des guerres civiles et étrangères. On comparera ce passage aux *Discours* de Ronsard et aux *Tragiques* de d'Aubigné. Les élèves distingueront

1. Il faut remarquer l'harmonie fine et précise de ces vers, et l'agencement des rimes, alternées dans les couplets impairs, opposées dans les couplets pairs. Baïf était excellent musicien, et une mélodie naturelle se dégage de cette *romance*. — 2. **Par succès** (*per successus*). Elles se *succèdent* l'une à l'autre et se remplacent. — 3. Cf Ronsard : « Comme à cette fleur la vieillesse Fera ternir votre beauté. »

ici les *lieux communs*, des traits inspirés par les mœurs et par les événements du temps.

O la pitié de voir la flamme qui sacage,
Devorant sans mercy les maisons d'un village !
De voir dans le faubourg le pauvre citoyen,
Qui ne pardonne pas au logis qui est sien [1] !
O la pitié de voir les meres desolees,
De leurs piteux enfants tendrement acolees [2],
S'en aller d'huis en huis [3] leur vie quemander,
A qui bien peu devant l'on souloit demander [4].
O la pitié de voir labourer une ville !
O la pitié de voir la campagne fertile
Faite un hideux desert ! voir hommes et chevaux
Pesle-mesle entassez ! voir de sang les ruisseaux !
Et quel plaisir prens tu, race frelle, chetive,
De te hâter la mort, qui jamais n'est tardive [5],
Sinon quand, te donnant mille maux ennuieux,
Tu fais le vivre tel, que le mourir vaut mieux ?...
Aveugle, ouvre tes yeux : regarde, miserable,
Que ta condition est pauvre et peu durable.
Où vont les plus grands Rois et plus grands Empereurs ?
Mais que sont aujourd'hui les plus grands conquereurs,
Qui par force ont donté, rangeans sous leur puissance
Les trois parts de la terre en serve [6] obeissance ?
Ils ne sont plus que poudre, et n'en reste sinon
(S'il nous en reste rien) que le son de leur nom,
Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommee,
Qui n'est apres la mort qu'une ombre de fumée [7].
Mais qui veut en ce monde un bon bruit [8] aquerir
Qui soit loüé de tous et ne puisse perir,

1. **Obscur.** Signifie sans doute que le « pauvre citoyen » est forcé de rûler et d'abandonner sa propre maison. —— 2. **Piteux**, dignes de ltié ; ne s'emploie plus avec un nom de personne ; — **acolees**, cf. p. 3, ote 9. —— 3. **Huis** (latin *ostium*), porte. —— 4. **Bien peu devant**, eu de temps auparavant ; — **on souloit**, on avait coutume ; — **deander**, neutre. —— 5. **De te hâter la mort**, de hâter *pour toi* la ort... —— 6. **Serve** (latin *servam*), esclave, féminin de *serf*. —— 7. **Une mbre de fumée**, l'ombre flottante que projette la fumée sur le sol

Guerdonne [9] la vertu, face punir le vice,
Maintienne le bon droit, exerce la justice.
Detourne du forfait les courages pervers.
Leur proposant la peur de chastimens divers;
Qu'il mette en tous estats la bonne discipline:
Que prestant sa faveur aux hommes de doctrine
Il honore les arts, et qu'il n'ait à mepris
Ceux à qui les neuf Seurs leurs secrets ont apris [10]:
Que droiturier [11], prudent, liberal, debonnaire,
Ne mesfaisant à nul, tache à tous de bien faire;
Rigoureux aux plus fiers, aux humbles gracieux.
Qu'il ait toujours l'honeur de Dieu devant les yeux
(Qui sont œuvres de paix): son renom et sa gloire
Seront dignes alors d'immortelle memoire,
Et sera mieux famé que quand il auroit mis
En route [12] le pouvoir de cent rois ennemis. .
    O Rois! pensez à vous; et, puis que Dieu vous done
Le beau don de la paix, chacun de vous s'adone [13]
A l'aimer et garder. Qui premier l'enfreindra,
Qu'il tombe à la mercy du Roi qu'il assaudra [14];
Que de son ennemy son païs soit la proye:
Qu'en son trone royal jamais ne se revoye;
Jamais ceux de son sang n'y puissent revenir.
Puis que la douce paix il n'a sceu maintenir.

(*Poèmes*, liv. V.)

— 8. **Bruit**, gloire. — 9. **Guerdonne** (étym. germanique), *guerdon*, récompense. — 10. **Les neuf Seurs**, les Muses. — 11. **Droiturier**, qui fait droit, qui rend la justice. — 12. **Route**, deroute. — 13. **S'adone**, s'applique. — 14. **Assaudra**, futur regulier d'*assaillir* (cf. *faudra* de *faillir*).

AUTOUR DE LA PLÉIADE

DU BARTAS (1544-1590).

Du Bartas est un poète assez original, non seulement par la richesse de sa langue souvent rude et extravagante, mais encore et surtout parce que, au lieu de se borner à l'imitation de l'antiquité païenne, il puisa avec bonheur aux sources bibliques. Sa *Judith* (1575), son poëme de *la Semaine ou la Création* (1578), et *la Seconde Semaine* (1584), contiennent à leur date des beautés nouvelles et que le dix-septième siècle a trop négligées. (*Littérature*, p. 211.)

Les Pyrénées (publié en 1601).

Nous citons d'abord ce sonnet d'un tour un peu trop *grandiloquent*, mais dont l'inspiration dénote une puissante imagination.

François, arreste toi, ne passe la campagne
Que Nature mura de roches d'un costé,
Que l'Auriege entrefend d'un cours precipité [1] :
Campagne qui n'a poinct en beauté de compagne [2].

Passant, ce que tu vois n'est poinct une montagne
C'est un grand Briarée [3], un geant hault monté,
Qui garde ce passage et deffend, indompté,
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'aultre l'aultre bras;
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas [4];
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes [5] :

Les espaisses forests sont ses cheveux espais,
Les rochers sont ses os, les rivieres bruyantes
L'éternelle sueur que luy cause un tel faix.

(*Les Neuf Muses.*)

1. **Auriege,** Ariège. — 2. Ici, il y a un jeu de mots assez désagréable. — 3. **Briarée.** Titan ou géant de la mythologie grecque, qui avait cent bras; le choix n'est pas heureux, en ce sens que, dans la suite, le poète ne lui donne que deux bras. — 4. **Atlas.** Dans la mythologie grecque, Atlas est un géant qui porte le monde sur ses épaules. — 5. **Plantes,** pieds.

Dieu contemple l'œuvre de la création (1578).

Après la Création, Dieu, dit la Genèse, contempla son œuvre et vit que son œuvre était bonne. Du Bartas compare le Créateur à un peintre qui regarde son tableau ; il en profite pour décrire, avec une réelle variété de vocabulaire et d'images, les différents aspects de l'univers.

Le peintre qui, tirant un divers paysage[1],
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage[2],
Et qui, d'un las pinceau[3], sur son docte pourtraict
A pour s'éterniser donné le dernier trait[4],
Oublie[5] ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient tousjours ses yeux collez sur son ouvrage.
Il regarde tantost par un pré sauteler
Un aigneau, qui, tousjours muet, semble besler;
Il contemple tantost les arbres d'un bocage,
Ore[6] le ventre creux d'une grotte sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin batu,
Ore un pin baise-nue[7], ore un chesne abatu.
Icy, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé[8], moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
A flots entrecoupez precipite son eau :
Et qui, courant apres or' sus or' sous la terre[9],
Humecte, divisé, les quarreaux d'un parterre...
Icy, deux bœufs suans, de leur cols harassez,
Le coutre fend-gueret[10] traînent à pas forcez.
Icy, la pastourelle à travers une plaine,
A l'ombre, d'un pas lent son gras troupeau rameine.

1. **Tirant un paysage**. *Tirer* se disait, au seizième siècle, pour *dessiner*, *peindre*, *reproduire*, à cause des *lignes* que l'artiste trace, *tire* sur son papier ou sur sa toile. L'expression est restée dans le langage populaire; — **divers**, qui offre des aspects divers. — 2. **Usage**, expérience. — 3. **Las**, fatigué. — 4. **Dernier**, à la fois dans le sens usuel, et dans le sens de *parfait*. — 5. **Oublie** ; l'*e* muet non élidé compte pour une syllabe. On évite aujourd'hui cette position de l'*e* muet. — 6. **Ore**, tantôt. — 7. **Baise-nue**, dont la cime atteint les nuages. Du Bartas est resté célèbre par la facilité téméraire avec laquelle il crée des mots composés. Nous en trouverons plus loin de fréquents exemples. — 8. **Damassé**. Se disait des étoffes fabriquées à Damas ; ici c'est une surface bigarrée. — 9. **Sus**, sur. — 10. **Fend-gueret**. Autre mot composé.

Cheminant, elle file, et à voir sa façon,
On diroit quelle entonne une douce chanson.
Un fleuve coule icy, là naist une fontaine ;
Icy s'élève un mont, là s'abaisse une plaine ;
Icy fume un chasteau, là fume une cité ;
Et là flotte une nef sur Neptune [11] irrité.
Bref, l'art si vivement exprime la nature
Que le peintre se perd en sa propre peinture :
N'en pouvant tirer [12] l'œil, d'autant qu'où plus avant [13]
Il contemple son œuvre, il se void plus sçavant.
Ainsi ce grand Ouvrier [14], dont la gloire fameuse
J'esbauche du pinceau de ma grossiere Muse [15],
Ayant ces jours passez, d'un soin non soucieux [16],
D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
Parfait de ce grand Tout l'infiny paysage,
Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage.
... Il void ore comment la mer porte-vaisseaux [17]
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.
Il void que d'autre part le Ciel ses ondes hume,
Sans que le tribut l'enfle, ou le feu le consume [18] ...
Il œillade [19] tantost les champs passementez [20]
Du cours entortillé des fleuves argentez.
Or il prend son plaisir à voir que quatre frères [21]
Soustiennent l'Univers par leurs efforts contraires ;
Et comme l'un par temps en l'autre se dissout [22],
Tant que [23] de leur débat naist la paix de ce Tout ;

qui n'est pas resté dans la langue. — 11. **Nef** (latin *navem*) ; vaisseau ; — **Neptune**, dieu de la mer, pris (par métonymie) pour la mer elle-même. — 12. **Tirer**, retirer, distraire. — 13. **D'autant qu'où plus avant il**, d'autant plus que, à mesure qu'il la contemple davantage. — 14 **Ouvrier**, compte pour deux syllabe (cf. p. 146, note 2). — 15. **Muse** rime avec **fameuse** qui se prononçait *famuse*. — 16 **D'un**, avec un. — 17. **Porte-vaisseaux**, mot composé par Du Bartas, non resté dans la langue. — 18. « Sans que ce tribut des eaux l'enfle (outre mesure), ou sans que le feu consume ce tribut (?). » — 19. **Œillade**, verbe ; il jette l'œil sur. *Œillade* est aujourd'hui substantif. — 20. **Passementez**, variés comme une passementerie, par le cours... — 21. **Quatre frères**. Il semble que Du Bartas désigne ici les quatre éléments : l'air, la terre, l'eau et le feu. — 22. **Par temps**, par moments. — 23. **Tant que**, si bien que. — 24. **La Croix**, la Croix du Sud, constellation qui n'est visible que dans l'hémisphère

Il s'égaye tantôt à contempler la course
Des cieux glissant autour de la Croix et de l'Ourse[24],
Et comme sans repos, or' sus, or' sous les eaux,
Par chemins tout divers ils guident leurs flambeaux.
  Or il prend ses esbats à voir comme la flamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme ;
Comme le corps glissant des non solides airs
Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers ;
Comme l'eau, qui toujours demande la descente,
Entre la terre et l'air se peut tenir en pente :
Comme l'autre element se maintient ocieux[25],
Sans dans l'eau s'enfondrer, ou sans se joindre aux cieux.
Or' son nez à longs traits odore une grand'plaine[26],
Où commence à flairer[27] l'encens, la marjolaine,
La cannelle, l'œillet, le nard, le rosmarin,
Le serpolet, la rose, et le baume, et le thin.
  Son oreille or' se plaist de la mignarde noise[28]
Que le peuple volant par les forests desgoise[29] :
Car, bien que chaque oiseau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoyans tienne son chant à part,
Si[30] n'ont-ils toutefois tous ensemble pour verbe
Que du Roy de ce Tout la loüange superbe.
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant,
En son œuvre n'oit[31] rien, rien ne void, rien ne sent,
Qui ne presche son los[32], où ne luise sa face,
Qui n'espande partout les odeurs de sa grace.
Mais, plus que tous encor, les humaines beautez
Tiennent du Tout-Puissant tous les sens arrestez :
L'homme est sa volupté, l'homme est son saint image[33],
Et pour l'amour de l'homme il aime son ouvrage.

(*Le septième jour de la Sepmaine*, 1578.)

austral ; — **l'Ourse**, est ici la *Petite Ourse*, où se trouve l'étoile polaire. —— **25. Ocieux** (latin *otiosus*) tranquille. —— **26. Odore**, verbe *odorer*, sentir, qui n'est pas resté dans l'usage à partir du dix-septième siècle. —— **27. Flairer**, répandre un parfum ; ne s'emploie plus que comme actif. —— **28. Se plaist de**, prend plaisir à : — **noise** (latin *noxia*), querelle (cf. p. 2, note 1) ; — **mignarde**, élégante, gentille —— **29. Desgoise** (dérivé de *gosier*), tire de son gosier. —— **30. Si**, Pourtant,

Le cheval (1584).

On comparera cette description du cheval à celle de Virgile (*Géorgiques*, III, 80). Ce morceau est remarquable par sa précision technique.

. . . .

Ses paturons [1] sont courts, ni trop doicts, ni lunez [2] ;
Ses bras secs et nerveus, ses genoux descharnez.
Il a jambe de cerf, ouverte la poictrine,
Large croupe, grand corps, flancs unis, double eschine,
Col mollement vousté comme un arc my tendu,
Sur qui flotte un long poil crespement [3] espandu,
Yeux gros, prompts, relevés, bouche grande, escumeuse,
Naseau qui ronfle, ouvert, une chaleur fumeuse [4].
Son pas est libre et grand ; son trot semble egaler
Le tigre en la campaigne et l'arondelle en l'er ;
Et son brave galop ne semble pas moins viste
Que le dard biscaïn ou le traict moscovite [5].
Mais le fameux canon, de son gosier bruyant,
Si roide [6] ne vomit le boulet foudroyant
Qui va d'un rang entier esclaircir une armee
Ou percer le rempart d'une ville sommee [7],
Que ce fougueux cheval, sentant lascher son frein
Et piquer ses deux flancs, part viste de la main,
Desbande tous ses nerfs, à soi mesmes eschappe.
Le champ plat bat, abat ; destrappe, grappe, attrape
Le vent qui va devant [8] ; couvert de tourbillons,
Escroule sous ses pieds les bluetans sillons [9].

— 31. **Oit** (latin *audit*), entend. — 32. **Los**, louange. — 33. **Image**, masculin au seizième siècle.

1. **Paturon** (dérivé de *pature* ?), désigne la partie de la jambe du cheval entre le boulet et le sabot. — 2. **Lunez**, en forme de lune, de croissant. Le pâturon doit être souple, mais non arqué. — 3. **Crespement**, avec des ondulations de crêpe. — 4. **Ronfle**, sens actif. — 5. **Biscaïn**, de la province de Biscaye, en Espagne. — 6. **Roide**, pris adverbialement. Construction très fréquente dans la poésie du seizième siècle. — 7. **Sommee**, sommée de se rendre. — 8. Cet effet d'harmonie imitative, assez puéril, n'est remarquable que dans le rejet : **destrappe**, ôter de la trappe, c'est-à-dire enlève, lâche ; — **grappe**, (même étym. que *grappin*), saisit. *Grapiller* est un diminutif de *graper* tombé en désuétude. — 9. **Escroule**, fait écrouler ; — **bluetans**, cou-

Fait descroistre la plaine, et, ne pouvant plus estre
Suivi de l'œil, se perd dans la nuë champestre[10].

(*Seconde sepmaine*, 1re journée, 1584.)

AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630).

Calviniste militant, soldat d'une rare bravoure, A. d'Aubigné écrivit, au milieu même des guerres civiles, son poème des *Tragiques*, où il égale, dans certains passages, l'énergie et l'éclat du Victor Hugo des *Châtiments* et de *la Légende des siècles*. *Les Tragiques*, commencés en 1577, ne furent achevés qu'en 1616. (Aussi ne pouvons-nous assigner aucune date précise aux différents morceaux des *Tragiques* que nous citons. Qu'il suffise de savoir que la composition des premiers se rapproche de 1577; et celle des derniers, de 1616.) En dehors de cette grande œuvre, d'Aubigné a composé, dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, de charmantes petites pièces, d'un ton gracieux ou mélancolique. Nous le retrouverons au chapitre des *Historiens*. (*Littérature*, pp. 212-213.)

Les Tragiques (1577-1616).

La guerre civile.

On étudiera dans ce fragment la *comparaison* au point de vue du *choix*, de la *suite logique des idées et des images*, et du *trait final*, à la fois brusque et savamment préparé, comme V. Hugo le fait si souvent.

Je veux peindre la France, une mere affligee
Qui est entre ses bras de deux enfants chargee :
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tettins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont Nature donna à son besson l'usage[1] :
Ce volleur acharné, cet Esau[2] malheureux,
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux ;

verts de bluets. — 10. **Nuë champestre.** Les nuages qui s'étendent au-dessus des champs, ou à l'horizon.

1. **Besson** (latin *bisso*, dérivé de *bis*), jumeau. Ce terme, encore en usage dans le patois du Berry, a été employé par G. Sand. — 2 **Esau.** Aujourd'hui on compterait *Esaü* pour trois syllabes ; prononcer ici en deux syllabes. Allusion à Esaü, frère de Jacob, et à l'inimitié des deux

Si que[3], pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshuy[4],
Étouffant quelque temps en son cœur son ennuy[5],
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
Ni les souspirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs reschauffez ne calment les esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison[6] les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflict se rallume et faict si furieux[7],
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme esploree, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglans,
Qui, tout comme du cœur, des mains se vont cerchans.
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
Celui qui a le droict et la juste querelle[8],
Elle veut le sauver. l'autre, qui n'est pas las,
Viole, en poursuivant, l'asile de ses bras.
Adonc[9] se perd le laict, le suc de sa poitrine ;
Puis, aux derniers aboys[10] de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
Or, vivez de venin, sanglante geniture[11] :
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture ! »

(*Les Tragiques*, I. *Misères*.)

frères. Voir quatre vers plus loin : *son Jacob*. — 3. **Si que** (latin, *sic quod*), à tel point que. — 4. **Meshuy**, aujourd'hui. — 5. **Ennuy** (latin *in odium*), sens très fort, jusqu'au dix-septième siècle. — 6. **Poison**, au sens d'ivresse — 7. **Faict si furieux**, les fait, les rend si furieux ; ou : *leur conflit... devient si furieux*. — 8. **Querelle** (latin *querela*, plainte) a ici le sens de *cause*, terme de justice. — 9. **Adonc** (latin *at tunc*), alors. — 10. **Aboys**, terme de chasse. Le cerf est aux abois quand, épuisé, il fait tête aux chiens qui aboient autour de lui. Ici, *aboys* signifie : situation désespérée. — 11. **Geniture**, descendance, enfants.

Caïn.

On comparera ce morceau avec *la Conscience* de V. Hugo, *Légende des siècles*. Malgré quelques fautes de goût, A. d'Aubigné arrive, par l'*antithèse*, à des effets admirables.

Ainsy Abel offroyt en pure conscience
Sacrifices à Dieu ; Caïn offroit aussy :
L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurcy ;
L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agréable :
Caïn grinça des dents, paslit espouvantable [1].
Il massacra son frère, et de cest agneau doux
Il fit un sacrifice à son amer courroux...
Mais quand le coup fut faict, sa première pasleur
Au prix de la seconde estoit vive couleur :
Ses cheveux vers le Ciel hérissés en furie,
Le grincement de dents en sa bouche flestrie,
L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy [2].
Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy [3] :
Car le Ciel s'affubloit [4] du manteau d'une nuē,
Si tost que le transy [5] au Ciel tournoit la veuē ;
S'il fuyoit aux déserts, les rochers et les bois
Effrayez abboyoient au son de ses abbois.
Sa mort ne put avoir de mort pour récompense [6] :
L'Enfer n'eut point de mort à punir ceste offence :
Mais autant que de jours il sentit de trespas :
Vif, il ne vescut point ; mort, il ne mourut pas.
Il fuit d'effroy transy, troublé, tremblant et blesme,
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy mesme.
Les lieux plus asseurez luy estoient des hazards [7],
Les fueilles, les rameaux et les fleurs, des poignards ;
Les plumes de son lict, des esguilles picquantes ;
Ses habits plus aysés, des tenailles serrantes :

1. **Espouvantable**, adjectif construit en fonction d'adverbe. — 2. **Ennuy**, cf. p. 179, note 5. — 3. Il est impossible d'exprimer avec plus de sobriété et de vigueur tout ce qu'il y a de subjectif et d'objectif dans la peur. — 4. **S'affubloit**, ne s'emploie plus qu'au sens familier. — 5. **Le transy**. *Transir* (latin *trans-ire*, aller au delà) a signifié *mourir*, puis *être glacé de froid*. — 6. **Sa mort**, c'est-à-dire la mort qu'il avait donnée à Abel. — 7. **Plus asseurez**, les plus sûrs ; —

Son eau, jus de ciguë ; et son pain, des poizons :
Ses mains le menaçoient de fines trahisons :
Tout, image de mort[8]. et le pis de sa rage
C'est qu'il cerche la mort et n'en voit que l'image.
De quelqu'autre Caïn il craignoit la fureur :
Il fut sans compagnon et non pas sans frayeur,
Il possédoit le monde, et non une asseurance ;
Il estoit seul partout, hors mis sa conscience[9] ;
Et fut marqué au front, affin qu'en s'enfuyant
Aucun n'osast tüer ses maux en le tüant.

(*Les Tragiques*, VI. *Vengeances.*)

Le Jugement dernier. — L'enfer.

... Les criminels adonc[1] par ce procez confus,
La gueule de l'Enfer s'ouvre en impatience,
Et n'attend que de Dieu la dernière sentence.
Qui à ce poinct tournant son œil benin et doux,
Son œil tel que le monstre à l'espouse l'espoux,
Se tourne à la main droicte, où les heureuses veuës[2]
Sont au throsne de Dieu sans mouvement tenduës,
Extaticques de joye et franches de soucy.
Leur Roy donc les appelle et les faict roys ainsy :
« Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure[3],
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,
Venez, races du Ciel, venez, eslus du Père ;
Vos péchez sont esteints, le Juge est vostre frère ;
Venez donc, bienheureux, triompher à jamais
Au royaume éternel de victoire et de paix. »

des hazards, des lieux où il était exposé à tous les dangers. — 8. **Tout, image de mort**, ellipse du verbe (*lui était*). — 9. **Sa conscience**. L'antithèse entre *seul* et *hormis sa conscience*, contient tout le thème de la pièce de V. Hugo; mais celui-ci avait-il lu les *Tragiques* ?

1. **Adonc**, alors; — **confus**, confondus. — 2. **Veuës**, regards. — 3. Remarquez le mouvement oratoire et lyrique, qui sera repris dans le

A ce mot tout se change en beautez éternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidelles :
Que de parfaicts plaisirs ! o Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau !
Mais d'autre part, si tost que l'Eternel faict bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire [4],
Quand ce juge, et non père, au front de tant de rois,
Irrévocable, pousse et tonne cette voix [5] :
« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes fiel pour eau, et pierre au lieu de pain ;
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Aux gouffres ténébreux des peines éternelles ! »
... O enfants de ce siècle, o abusez mocqueurs,
Imployables [6] esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde [7]
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans mercy.
Vostre ame à sa mesure [8] enflera de soucy.
Qui vous consolera ? L'amy qui se desole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les Saincts vous aymoient-ils ? Un abysme est entr'eux [9] :
Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
Mais n'esperez-vous point fin à votre souffrance ?
Poinct n'esclaire aux Enfers l'aube de l'espérance...
Transis, desesperez, il n'y a plus de mort
Qui soit pour votre mer des orages le port.
Que si voz yeux de feu jettent l'ardente veuë
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tuë
Que la Mort, (direz-vous) estoit un doux plaisir !
La Mort morte [10] ne peut vous tüer, vous saisir.

second discours de l'Eternel. — 4. **Ire** (latin *iram*), colère. — 5. **Tonne,** au sens actif, *fait tonner*. — 6. **Imployables**, inflexibles ; fréquent au seizième siècle. — 7. **Fosse profonde**, l'Enfer. — 8. **A sa mesure**, autant qu'elle l'aura mérité. — 9. **Entr'eux**, entre eux et vous. — 10. **La mort morte**. Dans l'éternité, il n'y a plus ni vie, ni

Voulez-vous du poison ? En vain cest artifice.
Vous vous precipitez ? en vain le precipice.
Courez au feu brusler ? le feu vous gelera.
Noyez-vous ? l'eau est feu, l'eau vous embrazera ;
La peste n'aura plus de vous misericorde ;
Estranglez-vous ? en vain vous tordez une corde ;
Criez après l'Enfer ? de l'Enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort [11].

(*Les Tragiques*, VII. *Jugement.*)

Poésies diverses.

L'hiver de la vie (1630).

Mes volages humeurs, plus sterilles que belles,
S'en vont : et je leur dis : « Vous sentez, irondelles,
S'esloigner la chaleur et le froid arriver.
Allez nicher ailleurs, pour ne tascher [1], impures,
Ma couche de babil et ma table d'ordures ;
Laissez dormir en paix la nuict de mon hyver. »

D'un seul poinct le soleil n'esloigne [2] l'hemisphere ;
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change sans regrets, lorsque je me repens
Des frivoles amours et de leur artifice,
J'ayme l'hyver qui vient purger mon cœur de vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef [3] blanchit dessous les neiges entassees.
Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacees,
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois.
Fondez, neiges ; venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois [4].

temps ; la mort, fin de la vie, ne sera donc plus. — **11.** Remarquez la propriété énergique des deux épithètes.

1. Tascher, *tacher*, de *tache*, et non de *tâche* ; confusion orthographique. — **2. N'esloigne**, ne s'éloigne de. — **3. Chef** (*caput*), tête. — **4.** Expliquez : « quoiqu'il (mon cœur) ne puisse de sa

Voicy moins de plaisirs, mais voicy moins de peines.
Le rossignol se taist, se taisent les sereines [5] :
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs :
L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse :
L'hyver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage, et non plus des labeurs!

Mais la mort n'est pas loin : cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :
Vie de nostre vie, et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage ?
Qui a jamais esté si friant de voyage,
Que la longueur en soit plus douce que le port [6] ?

(*Petites œuvres mêlées.*)

DESPORTES (1546-1606).

Desportes est l'oncle de Mathurin Régnier. Quoique disciple de Ronsard, il est plus *retenu* (Boileau, *Art. poét.*, I.) que les Du Bartas et les d'Aubigné ; et il forme la transition entre la Pléiade et Malherbe. D'ailleurs, son lyrisme a quelque chose de moins tourmenté et de plus intime. (*Littérature*, p. 307.)

La vie champêtre (1572).

O bien-heureux qui peut passer sa vie [1],
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a soucy d'une chose incertaine :
Il ne se paist d'une espérance vaine :

cendre rallumer le brasier, lui qui jadis en faisait jaillir des flammes » ? — 5. **Sereines**, sirènes — 6. On admire, après la farouche énergie des *Tragiques*, l'harmonie calme de ces derniers vers.

1. On reconnaît, dès ce début, le *lieu commun* sur la vie champêtre, traité par un si grand nombre de poètes à la même époque. Les élèves devront chercher à distinguer ce qui paraît appartenir en propre à

Nulle faveur ne le va decevant ;
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vant.

Il ne fremist, quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens esmeus[2], soufflans horriblement :
Et quand, la nuict, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lict au monument[3].

L'ambition son courage n'attise :
D'un fard trompeur son ame il ne déguise ;
Il ne se plaist à violer sa foy ;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rends grace, ô deïtez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées[4],
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin ma miserable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail, et de mille couleurs,
Mon œil se paist[5] des thresors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs[6].

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée :
J'oy[7] des oiseaux la musique sacrée,

Desportes. — 2. **Poussée des,** poussée par ; nous avons fréquemment signalé l'emploi de *de, des,* là où nous mettons aujourd'hui une autre préposition. — 3. **Monument,** dans le sens de tombeau. — 4. **Prées.** Le latin *pratum* a donné *pré* ; mais le pluriel neutre *prata*, pris pour un nom féminin en *a* (cf. *folia*), a donné *prée*. — 5. **Se paist,** se repait. — 6. **Teint,** ne se dit plus que de visage. — 7. **J'oy** (*audio*), j'entends. —

Quand au matin ils benissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches hautaines [8]
Pour arrouser nos prez delicieux.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forest, prez et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement [9] !
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

(*Bergeries*, première pièce.)

Sonnet (1592).

Il y a plusieurs points intéressants à étudier dans ce sonnet : 1° la pensée chrétienne ; 2° la *construction antithétique :* dans ce genre de poème, pour obtenir une concision pleine et vigoureuse, l'antithèse est un excellent procédé : Petrarque, et en general les Italiens qui ont servi de modèles aux poètes du seizième et des premières années du dix-septième siècle, en ont usé et abusé. On la retrouve encore dans plusieurs sonnets célèbres du dix-neuvième siècle, ceux d'Arvers, de Soulary, de Hérédia. — 3° A ce sonnet, on comparera celui qui est attribué à Desbarreaux, et que nous citons en note

Hélas ! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'advouë, ô Seigneur ! mon martyre est bien doux ;
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu decoches sur moi trop d'ardentes sagettes [1].

Que me demandes-tu ? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux :
Soy-moy donc pitoyable, ô Dieu ! pere de tous,
Car où pourray-je aller, si plus tu me rejettes [2] ?

D'esprit triste et confus, de misere accablé,
En horreur en moy-mesme, angoisseux et troublé [3],
Je me jette à tes piés : soy-moy doux et propice !

8. **Hautaines,** a le double sens d'élevé et de fier. — 9. Cf. *Racan,* cité au « dix-septième siècle ».

1. **Sagettes** (latin *sagittas*), flèches. — 2. **Si plus**... Si tu me rejettes encore, plus longtemps. — 3. **Angoisseux** (latin *angustiosus*), plein

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, voy-les teints et couvers
Du beau sang de ton fils, ma grace et ma justice [4].
Poésies chrestiennes, sonnet XI.)

BERTAUT (1570-1611).

Bertaut se rapproche, plus encore que Desportes, du poète lyrique tel que nous aimons à le concevoir aujourd'hui. Il s'inspire de la Bible; il y mêle des sentiments religieux très profonds et très sincères; et, dans la forme, des mouvements harmonieux. (*Littérature*, p. 307).

Chanson (publiée en 1620).

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus miserables
Se comparans à moy se trouveroient heureux...

Toute paix, toute joye
A prins de moy congé [1],
Laissant mon ame en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

d'angoisse. —— 4. **Ma grace et ma justice**, « qui a obtenu ma grâce et en qui et par qui je dois trouver justice ». Mais le mot *grâce* a aussi un sens théologique. —— Voici le sonnet écrit par Des Barreaux (1602-1673), auteur qui fut d'abord célèbre par son impiété, et qui se convertit.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

1. **Prins** (latin *prehensum*), pris: *prendre congé* est aujourd'hui d'un

La pitié, la justice,
La constance et la foy,
Cedant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy [2].

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié :
La calomnie essaye
A rendre mes tourmens indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse perir,
Et, courant au naufrage,
Je voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espèce de malheur,
Qui, me faisant la guerre,
N'experimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus pure
La misere où je vy,
C'est ès maux que j'endure,
La memoire de l'heur que le ciel m'a ravy [3].

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je, en te perdant, perdu le souvenir [4] !

Helas! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute l'heure en tourments.

style plus familier. — 2. **Dedans**, dans. Cf. p. 129, note 9. — 3. **Es** (*in illas*), dans les ; — **heur** (*augurium*), bonheur. — 4. Cette strophe, souvent citée, est d'une *musique* délicieuse. M. Lanson la croit imitée de l'espagnol (cf. *Revue d'histoire litteraire*, 1897), et M. Vianey y retrouve un rythme emprunté à la poésie italienne (*id.*, 1904). — 5. Ce dernier vers est un trait d'esprit, véritable *chute* de sonnet ou de madrigal.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serois plus heureux si j'avoy plus perdu[5].

Paraphrase du Ps. CXLVII (1620).

C'est ici surtout que Bertaut nous apparaît comme un lyrique, au sens complet du mot. On pourra comparer le rythme de cette *paraphrase* à celui de certaines pièces romantiques. — On observera que tous ces écrivains, plus ou moins affectés et mesquins, deviennent des *poètes*, chaque fois qu'ils s'inspirent des Psaumes, source du plus beau lyrisme à la fois humain et divin.

Heureux hostes du Ciel, sainctes legions d'Anges,
Guerriers qui triomphez du vice surmonté,
Celebrez à jamais du Seigneur les loüanges,
Et d'un hymne eternel honorez sa bonté.
Soleil dont la chaleur rend la terre feconde,
Lune qui de ses rais[1] emprunte ta splendeur,
Lumière, l'ornement et la beauté du monde,
Loüez, bien que muets, sa gloire et sa grandeur.
... Chantez-le donc aussi vous, enfans de la terre[2],
Qui, composez de cendre, en cendre retournez[3],
Soit vous que l'Ocean dans ses vagues enserre,
Soit vous qui librement par l'air vous promenez.
Beny son sainct pouvoir en tes caves profondes[4],
Monstre de qui le sein peut cent flots abysmer :
Et faittes retentir son nom parmy vos ondes
Gouffres qui vomissez mille mers en la mer.
Foudroyans traits de feu que son ire[5] décoche,
Quand faisant icy bas mille flammes plouvoir
Elle tranche en fureur la teste à quelque roche,
D'une tonnante voix haut loüez son pouvoir.

1. **Rais** (latin *radium*), rayons. — 2. **Enfans de la terre**, hommes. — 3. Traduction de ce passage de la Genèse, II, 19 : *Pulvis es et in pulverem reverteris*. — 4. **Caves**, cavités, cavernes. — 5. **Ire** (latin

Fay-le bruire aux torrens des vallons que tu laves,
Neige qui vests les monts d'un blanc et froid manteau :
Et toi, gresle polie, et toy glace qui paves
Au pesant chariot les sentiers du bateau [6].
 Orageux tourbillons qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblants matelots,
Témoignez son pouvoir à ses moindres ouvrages [7],
Semant par l'univers la grandeur de son los [8].
 Faittes-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent,
Grands monts, qui comme Rois les plaines maistrisez :
Et vous humbles cousteaux ou les pampres foisonnent,
Et vous ombreux vallons, de sources arrousez.
 Feconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cedres qu'on peut nommer geans entre les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous servent de voix.
 Animaux qui paissez la plaine verdoyante,
Et vous que l'air supporte, et vous qui serpentans
Vous trainez apres vous d'une échine ondoyante,
Naissez, vivez, mourez, sa loüange exaltans [9].
 Chantez-la d'une voix, que nul soin n'interrompe,
Grands rois parmy son peuple assis comme en son lieu [10] ;
Et vous fiers potentats qui pleins de vaine pompe
Estes dieux sur la terre, et terre devant Dieu.

iram), colère. — 6. « Glace qui fais de l'eau (le sentier du bateau) un chemin pavé pour le pesant chariot. » — 7. A, dans. — 8. **Los** (latin *laus*), louange. — 9. En exaltant sa louange. — 10. « Rois qui êtes assis à sa place pour le représenter, parmi son peuple. »

LES CONTEURS

RABELAIS (1490-1553).

François Rabelais, moine, médecin, érudit, archéologue, ne doit pas être jugé superficiellement d'après les plaisanteries souvent excessives de son roman burlesque : *Gargantua et Pantagruel* (1533-1563 ; le livre V est posthume). Il y a dans cette œuvre des idées très sérieuses, très profondes, très hardies. Mais, d'autre part, il ne faut pas chercher des symboles ou des satires dans les parties simplement burlesques, destinées à provoquer le rire. Enfin, il est indispensable, pour ne pas s'exposer à de ridicules erreurs, d'observer que quelques-unes de ces plaisanteries, en apparence les plus fortes, sont traditionnelles à cette époque, et ont été la monnaie courante du moyen âge. Comme écrivain, Rabelais est le premier de nos prosateurs de génie, par l'abondance et par la propriété de sa langue. — Pour le texte de Rabelais, nous suivons l'édition de la *Bibliothèque elzévirienne*. (*Littérature*, pp. 216-229.)

TEXTE COMMENTÉ

Pour un texte de Rabelais, comme pour ceux du moyen âge, les explications de vocabulaire sont si nombreuses, que nous les plaçons en notes. Le morceau doit en effet être tout à fait éclairci avant qu'on puisse en entreprendre une *explication littéraire et morale*.

Douleur de Gargantua à la mort de sa femme Badebec (1533).

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien esbahy et perplex, ce fut Gargantua son pere: car voyant d'un cousté sa femme Badebec[1] morte, et de l'aultre son filz Pantagruel né, tant beau et tant grand, ne sçavoit que dire ny que faire. Et le doubte qui troubloit son entendement estoit, assavoir[2] s'il devoit plorer pour le dueil de sa femme ou rire pour la joye de son filz. D'un costé et d'aultre il avoit argumens sophisticques[3] qui le suffocquoyent, car il les

1. **Badebec**, qui se bat du bec, bavarde. Cf. le refrain d'une ballade de Villon : « Il n'est bon bec que de Paris. » — 2. **Assavoir**, à savoir. — 3. **Sophisticques**, empruntés aux sophistes, c'est-à-dire à ceux qui, sous des apparences de justesse ou de vérité, construisent des raisonnements faux. Par *sophistes*, Rabelais désigne d'ordinaire les

faisoit trèsbien *in modo et figura*[4], mais il ne les povoit souldre[5], et par ce moyen demouroit empestré comme la souriz empeigee[6], ou un milan prins au lasset.

« Pleureray je? disoit-il; ouy : car pourquoy[7]? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui feust au monde ; jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle : ce m'est une perte inestimable. O mon Dieu, que te avoys-je faict pour ainsi me punir? Que ne envoyas tu la mort à moy premier que à elle[8]? car vivre sans elle ne m'est que languir! Ha Badebec, ma migonne, mamye[9], ma tendrette, jamais je ne te verray. Ha! pauvre Pantagruel, tu as as perdu ta bonne mere ta doulce nourrisse, ta dame[10] tresaymée. Ha! faulce mort, tant tu me es malivole[11], tant tu me es oultrageuse de me tollir[12] celle à laquelle immortalité appartenoit de droict! »

Et ce disant pleuroit comme une vache; mais tout soubdain rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit en memoire. « Ho! mon petit filz (disoit il), mon peton[13] que tu es joly, et tant je suis tenu à Dieu[14] de ce qu'il m'a donné un si beau filz, tant joyeux, tant riant, tant joly! Ho, ho, ho, ho! que suis ayse! beuvons; ho! laissons toute melancholie, apporte du meilleur[15], rince les verres, boute[16] la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme ceste porte, taille ces souppes[17], envoye ces pauvres, baille[18] leur ce qu'ilz demandent, tiens ma

docteurs de Sorbonne, les *scolastiques*. — 4. **In modo et figura**, *par mode et par figure* : termes empruntés au jargon de la logique scolastique. *Mode* se dit de l'ordre des propositions dans le syllogisme ; *figure*, de l'ordre des termes. — 5. **Souldre** (latin *solvere*), résoudre. — 6. **Empeigee**, prise au piège. — 7. **Car pourquoy** s'applique à ce qui suit ; « car voici la raison pour laquelle je dois pleurer ». — 8. **Premier**, « à moi d'abord, plutôt qu'à elle. » — 9. **Mamye**, m'amie pour *ma amie* (ne doit pas s'écrire *ma mie*). — 10. **Dame** (*dominam*), titre donné seulement aux femmes nobles. — 11. **Malivole** (*malevolam*), malveillante. Nous avons conservé *bénévole* — 12. **Tollir** (*tollere*), enlever. — 13. **Peton**, petit pied, terme enfantin, employé ici par tendresse. — 14. **Tenu à**, reconnaissant envers. — 15. **Du meilleur**, du meilleur vin. — 16. **Boute**, place (signifie plus fréquemment *pousser*). — 17. **Taille ces souppes**, coupe le pain pour la soupe. — 18. **Baille**, donne. — 19. **Letanie**, litanie, prière. — 20. **Dont laissa**.

robbe, que je me mette en pourpoinct pour mieux festoyer les commeres. »

Ce disant, ouyt la letanie [19] et les mementos des prebstres qui portoyent sa femme en terre, dont laissa son bon propos [20], et tout soubdain fut ravy ailleurs, disant : « Seigneur Dieu, fault il que je me contriste encores ? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieulx, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fiebvre ; me voyla affolé. Foy de gentilhomme, il vault mieulx pleurer moins et boire dadvantaige. Ma femme est morte : et bien, par Dieu (*da jurandi*) [21] je ne la resusciteray pas par mes pleurs : elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est ; elle prie Dieu pour nous, elle est bienheureuse, elle ne se soucie plus de nos miseres et calamitez ; autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant [22] : il me fault penser d'en trouver une aultre. Mais voicy que vous ferez ; allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon filz, car je me sens bien fort alteré et serois en danger de tomber malade ; mais beuvez quelque bon traict devant [23] : car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez sur mon honneur. » A quoy obtemperantz, allerent à l'enterrement et funerailles, et le pauvre Gargantua demoura à l'hostel.

(Liv. II, chap. III.

Commentaire.

Place du morceau dans l'œuvre de Rabelais. — Le premier livre de Rabelais est intitulé *Gargantua* : il y est question des prouesses de ce fameux géant, et en particulier de sa guerre contre Picrochole, roi des Dipsodes; son plus valeureux auxiliaire est un moine, frère Jean des Entommeures, pour lequel Gargantua fait bâtir l'abbaye de Thélème. — Avec le deuxième livre commence l'histoire de Pantagruel. Le chapitre que nous citons fait suite à celui où Rabelais raconte la mort de Badebec, femme de Gargantua et mère du petit Pantagruel. Gargantua se

Et à cause de cela, il laissa. —— 21. **Da jurandi**, formule latine usitée alors dans le langage du droit et de la scolastique : qu'il me soit permis de jurer. —— 22. **Le demourant**, le reste ceux qui ne sont pas morts. —— 23. **Devant**, auparavant.

désolé d'avoir perdu une si bonne femme : en même temps il est joyeux d'avoir un si bel enfant. Cette situation fournit par elle-même des contrastes dont le génie à la fois très humain et très humoristique de Rabelais doit largement tirer parti.

[A la suite de ces réflexions préliminaires, on placerait le commentaire grammatical, pour assurer tout d'abord l'intelligence du texte.]

Composition du morceau. — Nous le divisons en quatre alinéas : 1° La *situation* de Gargantua ; c'est le *thème*. Rabelais expose les deux *faits* : la mort de Badebec, l'existence du petit Pantagruel, et l'*état d'esprit*, double, dans lequel Gargantua est *empêtré*. — 2° C'est d'abord la *douleur* qui l'emporte : plaintes de Gargantua sur Badebec (étudier à part la composition de ce *couplet* : regrets par rapport à lui-même, par rapport à l'enfant). — 3° Puis la vue de Pantagruel le *réjouit* ; expression vive et animée de cette joie. — 4° Le dernier paragraphe apporte en quelque sorte l'*équilibre* entre les sentiments qui ont été d'abord, chacun dans leur genre, *entiers* et *excessifs*. La douleur revient, mais Gargantua se raisonne ; il n'oppose plus une gaieté bruyante à des lamentations désespérées ; il se donne des motifs de se résigner, de se consoler et de vivre. Et il prend parti. Il enverra les autres à l'enterrement de sa femme, et il restera à la maison pour bercer l'enfant et pour boire.

Les sentiments. — Sous une forme burlesque, Rabelais note avec la sûreté d'un poète dramatique, dans un monologue, les sentiments *humains* de Gargantua. Gargantua fait l'éloge de sa femme (*qui était la plus cecy, la plus cela*), puis il songe qu'*il ne la reverra plus*, qu'il n'en trouvera pas une *semblable*, il souhaite d'être mort avant elle ; il interpelle la Mort qui lui a ravi celle qu'il aimait. Il y aurait seulement quelques expressions à changer, pour que ce couplet fût l'expression de la douleur la plus sérieuse. — La joie est plus allègrement traduite : elle paraît grotesque ; au fond, tout y est juste. Mais on peut y signaler le thème *rabelaisien* de *Beuvons*. On sait que la réponse de l'oracle à Panurge (liv. V) est : *Trinch*, mot qui prend alors, peut-être, un sens symbolique. Ici *beuvons* n'a rien de mystérieux ; c'est la note plaisante et humoristique. — Le retour de Gargantua sur lui-même est peut-être ce qu'il y a de plus humain dans le morceau. Là encore, supprimez quelques mots *drôles*, la psychologie est d'une singulière exactitude. Il se console à la fois par des raisons d'égoïsme et par l'espérance que sa femme est en paradis.

Le style. — C'est mot par mot qu'il faudra analyser ce style savoureux, en insistant sur trois points : *a*) l'*abondance* ; *b*) la *variété* ; *c*) la *propriété*.

Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel.
(1533. Texte de 1542.)

Le livre I (*Gargantua*, chap. XIV, XV, XXI, XXIII, XXIV) contient le programme détaillé de l'éducation donnée à Gargantua. Cf. *Littérature*, pp. 226-228.) Au livre II (le premier de *Pantagruel*), Gargantua adresse à son fils Pantagruel une lettre dans laquelle il lui trace un programme plus général, plus large, plus élevé. C'est du meilleur et du plus profond Rabelais. Peut-être cette lettre est-elle antérieure comme composition à *Gargantua*. Cf. *Littérature*, p. 219 : *Bibliographie de Rabelais*.)

. . . .

Mais encores que mon feu pere de bonne memoire Grandgousier [1] eust adonné tout son estude [2] à ce que je profitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondist tresbien, voire [3] encores oultrepassast son desir, toutesfois, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoit tant idoine [4] ne commode es [5] lettres comme est de present, et n'avoys copie [6] de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores tenebreux, et sentant l'infelicité et calamité des Gothz [7] qui avoient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a esté de mon aage rendue es lettres, et y voy tel amendement [8] que, de present, à difficulté serois je receu en la premiere classe des petits grimaulx [9], qui, en mon aage virile [10], estois (non à tord) reputé le plus sçavant dudict siècle.

Ce que je ne dis par jactance vaine, encores que je le puisse louablement faire en t'escripvant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle en son livre de *Vieillesse* [11], et la sen-

1. **Grandgousier**, Grand-Gosier, géant, roi d'Utopie, père de Gargantua; sa mère s'appelle Gargamelle. — 2. **Estude** est ici masculin. — 3. **Voire**, et même (vraiment). — 4. **Idoine** (latin *idoneum*), propre à. — 5. **Es**, en les; — **de présent**, à présent. — 6. **Copie** (latin *copiam*), abondance. — 7. **Gothz**. On les considérait, à tort, comme les Barbares par excellence. — 8. **Amendement**, amélioration. — 9. **Grimaulx**, nous dirions les petits gamins. — 10. **Aage virile**. *Age* est féminin au seizième siècle, comme le latin *ætatem*: mais *âge* vient de *ætaticum*, et doit être masculin. — 11. **Marc Tulle**. *Marcus Tullius Cicero*, Cicéron; il s'agit ici du traité intitulé *Cato major sive de senectute*, et d'un passage qui se trouve au chapitre IX, § 30.

tence de Plutarche au livre intitulé *Comment on se peut louer sans envie* [12], mais pour te donner affection de plus hault tendre.

Maintenant toutes disciplines [13] sont restituees, les langues instaurees [14] : Grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die [15] sçavant, Hebraicque, Chaldaicque, Latine ; les impressions tant elegantes et correctes, en usance [16], qui ont esté inventees de mon aage par inspiration divine, comme, à contrefil [17], l'artillerie, par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs tresdoctes, de librairies [18] trés amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian [19] n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera [20] bien expoly en l'officine [21] de Minerve. Je voy les brigans, les bourreaulx, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

Que diray je ? Les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y a qu'en l'aage où je suis, j'ay esté contrainct d'apprendre les lettres Grecques, lesquelles je n'avois contemnees comme Caton [22], mais je n'avoys eu le loysir de comprendre en mon jeune aage. Et voluntiers me delecte à lire les Moraulx

— 12. **Plutarche**. Plutarque ; il est surtout célebre par ses *Biographies* ou *Vies paralleles* des Grecs et des Romains, qu'Amyot devait bientôt traduire ; mais il a laissé egalement une foule de petits traites moraux, parmi lesquels se trouve celui dont Rabelais cite le titre. — 13. **Disciplines**, au sens du latin *disciplina*, sujet d'etude, et methode. — 14. **Instaurees** (latin *instauratæ*), remises en usage. — 15. **Die** (latin *dicat*), dise. — 16. **Usance**, usage. — 17. **A contrefil**, à rebours, expression tiree du tissage. — 18. **Librairies**, bibliothèques. — 19. **Papinian**, Papinien, celebre jurisconsulte romain (142-212). — 20. **Qui**... Construction latine, équivaut à : Et personne ne devra plus... s'il n'est bien poli... — 21. **Expoly en l'officine de Minerve. Expoli**, poli, instruit, — **officine**, qui ne se prend plus aujourd'hui que dans un sens dedaigneux, signifie *atelier*, *école* : le latin *officina* est employé ainsi par Ciceron, mais qui lui donne déjà un sens ironique. Minerve est la protectrice des arts et des lettres. — 22. **Contemné**, méprisé. Allusion à Caton le Censeur, qui, après avoir vigoureusement lutté contre l'invasion de l'hellénisme à Rome, apprit le grec, vers l'age de quatre-vingts ans. — 23. **Pausanias**, écrivain grec, auteur

de Plutarche, les beaulx Dialogues de Platon. les Monumens de Pausanias et Antiquités de Atheneus [23], attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon createur m'appeller, et commander issir [24] de ceste terre.

Parquoy, mon filz, je te admoneste [25] que employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon [26], dont l'un par vives et vocales instructions, l'aultre [27] par louables exemples, te peut endoctriner. J'entens et veulx que tu apprenes les langues parfaictement : premierement la Grecque, comme le veult Quintilian ; secondement la Latine; et puis l'Hebraicque pour les saintes lettres, et la Chaldaicque et Arabicque pareillement [28]; et que tu formes ton stille, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon, quand à la Latine, de Ciceron ; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, à quoy te aydera la cosmographie de ceulx qui en ont escript [29]. Des ars liberaux, geometrie, arismeticque et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estoys encores petit, en l'aage de cinq à six ans ; poursuys le reste, et de astronomie saiches en tous les canons [30]. Laisse moy l'astrologie divinatrice, et l'art de Lullius, comme abuz et vanitez [31]. Du droit civil, je veulx que tu saiche par cueur les beaulx textes, et me les confere avecques philosophie [32].

Et quant à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ayt mer, rivière, ny fontaine, dont tu ne cognoisses les poissons ; tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes, et fructices [33]

d'une compilation historique et archéologique (deuxième siècle ap. J.-C.); — **Atheneus**, Athénée, grammairien grec (deuxième siècle ap. J.-C.). —— 24. **Issir** (latin *exire*), sortir. —— 25. **Je te admoneste que**, je te prie, je t'avertis de. —— 26. **Epistemon**, précepteur de Pantagruel ; mot grec, qui signifie savant. —— 27. **L'aultre**, la ville de Paris, où se trouve alors Pantagruel. —— 28. Cette énumération n'a rien de plaisant. Rabelais avait appris ces différentes langues, dans ses études théologiques et médicales, sauf, bien entendu, la *Chaldaïcque*, qui est l'assyrien, et que personne ne connaissait au seizième siècle. —— 29. **Cosmographie**, probablement au sens de géographie. —— 30. **Canons**, règles, calculs. —— 31. **Lullus**, Raymond Lulle († 1315), philosophe et alchimiste ; il a une réelle valeur scientifique. —— 32. **Confere**, compare. —— 33. **Fructices**, dérivé du latin *fructus*,

des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout l'Orient et Midy, rien ne te soit incongneu.

Puis songneusement revisite les livres des medicins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes [34] : et, par frequentes anatomies, acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme [35]. Et, par [36] quelques heures de jour, commence à visiter les sainctes lettres : premierement, en grec, le Nouveau Testament et Epistres des Apostres ; et puis, en hebrieu, le Vieulx Testament. Somme, [37] que je voy un abysme de science : car doresnavant que [38] tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra yssir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes, pour deffendre ma maison et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaulx des malfaisans. Et veulx que de brief [39] tu essayes combien tu as proffité, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenent conclusions en tout sçavoir, publiquement envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrez qui sont tant à Paris comme ailleurs [40].

Mais, parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame [41], il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir ; et, par foy formée de charité [42], estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en soys desamparé par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur à vanité : car ceste vie est transitoire, mais la pa-

petits arbustes. — 34. **Thalmudistes**, ceux qui expliquent le *Talmud*, recueil de commentaires hébraïques sur la Bible : — **cabalistes**. *Cabale* vient de l'hébreu *Kabala*, « tradition reçue sur certaines interprétations mystiques de la Bible » : de là, réunion de personnes qui se cachent pour conspirer. — 35. Le monde en général est ici opposé à l'homme, qui est à lui seul un autre monde. — 36. **Par**, pendant (sens du latin *per*). — 37. **Somme**, en somme, en résumé. — 38. **Doresnavant que**, maintenant que. — 39. **De brief**, (latin *de brevi tempore*) promptement. — 40. Rabelais, qui est un ennemi de la scolastique, conseille cependant la *dispute* telle qu'on la pratiquait dans les écoles du moyen âge : mais il y ajoute la conversation avec les gens savants. — 41. **Proverbes**, XIV, 6. — 42. Saint Paul, *Épître aux Galates*, V, 6.

rolle de Dieu demeure eternellement[43]. Sois serviable à tous tes prochains[44], et les ayme comme toy mesmes. Revere tes precepteurs, fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et, les graces que Dieu t'a donnees, icelles ne reçoipz en vain. Et quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par dela acquis[45], retourne vers moy, afin que je te voye et donne ma benediction avant que de mourir.

Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avecques toy, *amen*. De Utopie ce dix-septiesme jour du moys de mars. Ton pere Gargantua[46].

(Livre II : *Pantagruel*, chap. VIII.)

Les Chats-fourrés (1564).

Sous ce nom, Rabelais désigne les juges et les conseillers du Parlement. Il les appelle Chats-fourrés à cause de leur robe fourrée d'hermine. — Nous avons là un épisode du voyage entrepris par Pantagruel et par Panurge. Le ton est d'une violence vraiment excessive ; nous avons tenu à citer ces pages, par opposition aux précédentes, pour montrer quel est le style de Rabelais dans ce Ve Livre, dont l'authencité est contestée. (*Littérature*, pp. 219 et 222.)

Comment nous passasmes le guichet habité par Grippe-minaud archiduc des Chats-fourrez.

Quelques jours après, ayant failli plusieurs fois a faire naufrage, passasmes Condemnation[1], qui est une aultre isle toute deserte ; passasmes aussi le guichet[2], auquel lieu Pantagruel ne voulut descendre, et fist tresbien. Car nous y fusmes faits prisonniers et arrestez de fist par le commandement de Grippe-minaud[3], archiduc des Chats-

— 43. Saint Mathieu, XXIV, 35. — 44. **Tous tes prochains**. Prochain, ne s'emploie plus en ce sens qu'au singulier. — 45. **De par dela**, à Paris. — 46. **Utopie**, royaume de Gargantua. On donne pour étymologie soit le grec : *eu* bien, *topos*, lieu, par conséquent « pays où tout est pour le mieux » ; soit le grec : *ou*, non, *topos*, lieu, « pays qui n'existe pas ». La première étymologie explique mieux le sens du substantif *utopie*, chimère agréable, et le titre d'*Utopia* donné par Thomas Morus († 1535) à un traité philosophique et politique où, à l'imitation de Platon, il trace le tableau d'une société idéale.

1. **Passasmes Condemnation**. Calembour sur l'expression juridique : *passer condamnation*. — 2. **Le guichet**, la conciergerie du Palais de Justice. — 3. **Grippe-minaud**. Dans ce nom burlesque, la partie essentielle est *grippe*, du verbe *gripper*, *agripper*. Cf. La Fon-

fourrez... Les Chats-fourrez sont bestes moult horribles et espouventables : ils mangent les petits enfans, et paissent sus des pierres de marbre [4]. Advisez, beuveurs, s'ils ne devroient bien estre camus [5]. Ils ont le poil de la peau non hors sortant, mais au dedans caché, et portent pour leur symbole et divise [6] tous et chascun d'eux une gibbeciere ouverte, mais non tous en une manière ; car aucuns [7] la portent attachee au col, en escharpe, autres sur la bedaine, aultres sus le costé, et le tout par raison et mistère. Ont aussi les griphes tant fortes, longues et asserees, que rien ne leurs eshappe depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres. Et se couvrent les testes aucuns de bonnets à quatre gouttiéres, aultres de bonnets à revers, autres de mortiers, aultres de caparassons mortifiez [8].

Entrans en leur tapinaudiere, nous dist ung gueux de l'hostiere [9], auquel avions donné demy teston [10] : « Gens de bien, Dieu vous doint de léans tost bien en santé sortir : considerez bien le minois de ces vaillans piliers, arboutans [11] de justice grippe-minaudière, et notez que si viviez encore six olympiades [12] et l'aage de deux chiens, vous verrez ces Chats-fourrez seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui est en icelle, si en leurs hoirs [13], par divine punition, soubdain ne deperissoit le bien et revenu par eux injustement acquis : tenez-le d'un gueux de bien [14]. Parmy eux regne la sexte essence [15] moyennant laquelle ils grippent tout, devorent tout : ils bruslent, escartelent, decapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans discretion de bien et de mal [16]. Car

TAINE, *le Chat, la Belette et le Petit Lapin* (VII, 16). — 4. **Pierres de marbre.** Il s'agit de la fameuse table de marbre du Palais. — 5. **Camus,** *vilain museau*. — 6. **Divise,** devise. — 7. **Aucuns,** quelqu'un. — 8. **Mortiers.** Se dit du bonnet des magistrats ; jeu de mots avec *mortifié*. — 9. **Hostiere,** maison. — 10. **Demy-teston.** Le teston (dérivé de *teste, tête,* au sens d'*effigie*) était une monnaie d'argent valant de 10 à 12 sols. — 11. **Arboutants,** arcs-boutants, soutiens. — 12. **Olympiades.** Dans la chronologie des Grecs, une *olympiade* est une période de quatre ans. — 13. **Hoirs** (*heredes*), héritiers. — 14. **Un gueux de bien,** un pauvre honnête (le texte porte *un gueux et bien*...?) — 15. **La sexte essence.** Exagération burlesque, caractéristique du style de Rabelais : les alchimistes ne poussaient leurs analyses que

parmy eux vice est vertu appellé, meschanceté est bonté surnommee, trahison a nom de feauté, larrecin est dict liberalité ; pillerie est leur devise, et par eux faicte est trouvee bonne de tous humains, exceptez moy les heretiques [17] : et le tout font avec souveraine et irrefragable authorité. Pour signe de mon pronostic, adviserez que léans sont les mangeoires audessus des rasteliers [18]. De ce quelque jour vous souvienne. Et si jamais pestes au monde, famine, ou guerre, vorages [19], cataclismes, conflagrations, malheur adviennent, ne les attribuez ne les referez aux conjunctions des planettes malefiques [20], aux abuz de la cour romaine, ou tyrannie des roys et princes terriens, a l'imposture des caphars [21], heretiques, faux prophetes, a la malignité des usuriers, faux monnoyeurs, rongneurs de testons [22], n'a l'ignorance, impudence, imprudence des medecins, cirurgiens, apotiecaires : attribuez le tout a leur ruine, indicible, incroyable et inestimable meschanceté laquelle est continuellement forgee et exercee en l'officine de ces Chats-fourrez. Et n'est au monde congnue non plus que la cabale [23] des Juifz ; pourtant n'est elle detestee, corrigee et punie, comme seroyt de raison. Mais si elle est quelque jour mise en evidence et manifestee au peuple, il n'est et ne fut orateur tant éloquent qui par son art le retînt, ne loy tant rigoureuse et draconique [24] qui par crainte de peine le gardast, ne magistrat tant puissant qui par force l'empeschast de les faire tous vifs la dedans leur rabuliere felonnement brusler [25]. Leurs enfants propres, Chatfourillons, et aultres parens, les avoyent en horreur et

jusqu'à la *quinte* essence. — 16. **Discretion**, discernement. — 17. **Exceptez moy**, si vous faites exception des hérétiques. *Moi* est explétif. — 18. **Léans**, ici ; — par les **mangeoires** Rabelais désigne le banc des juges, et par **rasteliers** la table des greffiers. — 19. **Vorages** (*vorago*), tourbillons. — 20. **Malefiques**, malfaisants. — 21. **Caphars** (latin *chappardum* ?), traitres, menteurs. — 22. **Testons**. Cf. p. 200, note 10 — 23. **Cabale**. Cf. p. 198, note 34. — 24. **Draconique**, draconienne ; se dit d'une loi sévère, impitoyable, en souvenir des lois de Dracon (Athènes, septième siècle av. J.-C.). — 25. **Rabuliere** (étym. anglaise), terrier de

abomination. C'est pourquoy, ainsi que Hannibal eut de son pere Amilcar, soubz solennelle et religieuse adjuration, commandement de persecuter les Romains tant qu'il vivroit; ainsi ay-je de feu mon pere injonction icy hors demeurer, attendant que là dedans tombe la fouldre du ciel, et en cendre les reduise comme autres Titanes prophanes et theomaches [26], puisque les humains tant et tant sont des cueurs endurciz que le mal parmy eux advenu, advenant et à venir ne recordent [27], ne sentent, ne prevoyent de longue main, ou le sentens n'osent, ne veulent, ne peuvent les exterminer. »

Qu'est ce cela? dist Panurge, ha! non, non, je n'y vois pas, par Dieu! retournons, retournons, dis-je, de par Dieu!

Ce noble gueux m'a plus fort estonné
Que si du ciel en automne eust tonné.

Retournans, trouvasmes la porte fermee, et nous fut dict que là facilement on y entroit comme en Averne [28], à issir estoit la difficulté: et que ne sortirions hors en manière que ce fust sans bulletin et descharge de l'assistance, par ceste seule raison qu'on ne s'en va pas des foyres comme du marché, et qu'avions les pieds pouldreux [29]. Le pis fut quand passasmes le guischet. Car nous fusmes présentez pour avoir nostre bulletin et descharge devant un monstre le plus hideux que jamais fust descrist. On le nommoit Grippe-minaud. Je ne vous le sçaurois mieux comparer qu'a Chimere ou a Sphinx et Cerberus [30], ou bien au simulachre d'Osiris [31], ainsi que le figuroyent les Égyptiens, par trois testes ensemble joinctes; sçavoir est: d'un lion rugissant, d'un chien flattant et d'un loup baislant, entortillez d'un dragon soy mordant la queue, et de rayons scintillans à l'entour. Les mains avoit plaines de sang, les

lapin. — 26. **Theomaches** (de deux mots grecs : *dieu* et *combat*), qui lutte contre les dieux. — 27. **Recordent**, se rappellent. — 28. **Averne**, entrée de l'Enfer, dans la mythologie latine. — 29. **Pieds pouldreux**, nom donné aux marchands étrangers dans les foires. — 30. **Sphinx**, monstre de la mythologie grecque (cf. la légende d'Œdipe); — **Cerberus**, Cerbère, le chien qui gardait les Enfers. — 31. **Osiris**, divinité égyptienne; — **simulachre**, statue —

griphes comme de harpye, le museau à bec de corbin [32], les dens d'un sanglier quadrannier [33], les yeux flamboyans comme une gueule d'enfer, tout couvert de mortiers entrelassez de pillons [34] : seulement apparoissoyent les griphes. Le siege d'iceluy et de tous ses collaterauIx Chatz-garaniers [35] estoit d'un long rattelier tout neuf, au dessus duquel, par forme de revers, instablees estoient mangeoires fort amples et belles, selon l'advertissement du gueux. A l'endroit du siege principal estoit l'image d'une vieille femme, tenant en main dextre un fourreau de faucille, en senestre une ballance, et portant bezicles au nez. Les coupes de la ballance estoient de deux gibbescieres veloutees, l'une pleine de billon [36] et pendente, l'autre vuide et longue, eslevee au dessus du tresbuchet. Et suis d'opinion que c'estoit le pourtrait de Justice grippeminaudière, bien abhorrente de l'institution des antiques Thebains, qui erigeoyent les statues de leurs dicastes [37] et iuges, après leur mort, en or et argent, en marbre, selon leur mérite toutes sans mains. Quand fusmes devant luy presentez, ne sçay quelle sorte de gens tous vestus de gibbescieres et de sacs à grands lambeaux d'escritures nous firent sus une selette asseoir. Panurge disoit : Gallefretiers [38], mes amys, je ne suis que trop bien ainsi debout : aussi bien elle est trop basse pour homme qui a chausses neufves et court pourpoint. — Asseyez-vous la, respondirent ils, et que plus on ne vous le die. La terre presentement s'ouvrira pour tous vifs vous engloutir, si faillez [39] a bien respondre.

(Livre V, chap. XI.)

32. **Corbin**, corbeau. — 33. **Quadrannier** (*quatuor annos*), de quatre ans. — 34. **Pillons** (dérivé de *pileus*), bonnets. — 35. **Chatz-garaniers**, chats qui gardent la garenne, la chasse réservée. — 36. **Billon**. *Billon* se disait d'une barre de métal d'un alliage d'or et d'argent, puis d'une monnaie battue avec cet alliage. Aujourd'hui il désigne la monnaie de cuivre. — 37. **Dicastes** (du mot grec *dicastès*), juges. — 38. **Gallefretiers**, calfatiers, ceux qui calfatent (arabe *Kalafa*, étoupe) les navires : n'a pas ici de sens précis ; signifie simplement : ouvriers, pauvres gens. — 39. **Faillez**, manquez.

BRANTOME (1540-1614).

Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, eut une vie d'aventures et de voyages. Il connut personnellement tous les grands personnages de son temps; quand des infirmités précoces lui interdirent la vie active, il put raconter les faits dont il avait été le témoin et souvent l'acteur. Ses écrits (*Vies des hommes illustres et des grands capitaines*, *Vies des dames illustres*, *Rodomontades espagnoles*, etc.) ne furent imprimés qu'en 1665. *Littérature*, p. 230.

Exploits du capitaine Ferville.

Si nous voulions croire à un conte d'un capitaine que j'ai cogneu, vrai enfant de la mathe[1], s'il en fust oncques, qu'on appeloit le capitaine Ferville, brave et vaillant, un grand jeune homme de l'âge de vingt-cinq ans, de belle et haute taille et bonne façon, et qui parloit aussi bon allemand comme sa langue françoise, pour avoir demeuré au pays six ou sept ans. Ce capitaine estoit fort mon ami, et m'avoit suivi au siege de La Rochelle et à la cour quelques fois. Le roi Henri[2], à son retour de Pologne, estant à Lyon, ce capitaine estoit bien souvent avecques moi, dont il me fut dict de bon lieu que je l'advertisse qu'il ne se pourmenast plus, et qu'il pourroit estre en peine de la justice : ce que je ne faillis de lui dire et de l'en advertir. Mais il me respondit froidement : « Monsieur, je vous en remercie, mais ne vous en mettez poinct en peine pour moi de cela, car cela n'est rien. Ce n'est que quelque petite batterie dont on m'accuse ; mais la justice ne me sauroit rien que faire. » Je voulois savoir au vrai ce que c'estoit. Il me dit : « Monsieur, c'est rien cela ; mais, puisque le voulez savoir, c'estoit un maraut, marchand de Paris, qui m'avoit faict un desplaisir. Je le fis guetter, et seus comment il s'en alloit à Orléans un jour avecques quatre ou cinq marchands de ses compaignons. Je monte à cheval. Je les suis tant que je puis. Je les trouve qu'ils disnoient à Longemeau. Je mis pied à terre et donne mon cheval à mon homme pour le tenir.

1. **Mathe**, fosse, cercueil. — 2. Henri III — 3. **Fault**, de *faillir*.

Je monte en haut avecques mon pistolet bien bandé et le chien abattu. Soudain je vins à lui et lui dis : « Confesse toi, marchand de Paris, tu es mort. » Je lui presente le pistolet, lequel fault[3], et soudain mis la main à l'espee. Je lui donne à travers le corps, et tombe roide mort par terre. Je vis ses compaignons qui font semblant de faire des mauvais. Je donne à l'un si grand estramasson[4] sur la teste que je la lui fends à demi, si bien que, tout estourdi, il tombe dans le feu, qui[5] l'acheva de mourir. Au tiers je donne une grande estocade, dont il tomba soubs la table, pour amasser les miettes qui y estoient tombees, mais il n'en amassa gueres, car il mourut. Le quatriesme se mit à fuir et gaigner les degrés ; mais je lui donne un si grand coup pied parmi le[6] derrière qu'il, descendit plus viste qu'il ne voulut, car il se rompit le col. Moi, j'essuie bien gentiment mon espee à la nappe, bois un coup et laisse mes gents là morts. Je redescends, passe sur le corps de l'aultre au degré, et, tout froidement, remonte sur mon cheval, sans que personne de l'hostellerie s'esmeust ni bougeast aultrement, et me saulve. Et tout cela mon espee et moi l'avons faict en un tournemain[7]. » Apres lui m'avoir faict ce conte, ne pouvant m'engarder de rire, je lui dis : « Comment ! appelez vous cela rien ? Ah ! par Dieu ! vous estes mal, si ne prenez garde à vous. Sortez vous en de ceste ville. » Dont il me crut ; et l'accommodai d'un bon cheval et d'argent, et se saulva : si bien que, s'il eust esté pris, ou qu'il eust tardé une heure à partir, il estoit perdu. Encore veux-je bien jurer qu'à grand peine vouloit-il partir, sans que l'en pressasse[8]. Voilà comment ce jeune homme rendit bien malades les quatre personnes, et comment la fortune lui fut bonne. Hé ! quel tueur !

(*Rodomontades espagnoles.*)

manquer : le pistolet rate. — 4. **Estramasson**, Epée longue à deux tranchants ; et coup de taille. — 5. Ce qui. — 6. **Parmi le**, au milieu du. — 7. **Tournemain**, le temps de tourner la main : nous disons : en un tour de main. — 8. Si je ne l'en eusse pressé.

LES MORALISTES

MONTAIGNE (1533-1592).

Michel de Montaigne, conseiller à la cour des aides de Périgueux, puis au Parlement de Bordeaux, consacra les loisirs que lui laissaient ces diverses charges à lire les anciens, et à écrire les deux premiers livres de ses *Essais*, qu'il publia en 1580. Il voyagea alors, pour étudier, comme le fera plus tard Descartes, « le grand livre du monde ». A son retour, il fut nommé maire de Bordeaux. A partir de 1585, Montaigne ne quitta plus guère son château, et il publia en 1588 une deuxième édition de ses *Essais*, augmentée d'un troisième livre. Quand il mourut en 1592, il laissait un exemplaire des *Essais*, retouché et augmenté, qui, par les soins de Mlle de Gournay, fournit la troisième édition en 1595. — C'est le texte de cette édition que nous adoptons pour les *Extraits suivants*. (*Littérature*, pp. 241-255.)

TEXTE COMMENTÉ

Pour ce morceau, nous donnons en note les explications de vocabulaire et de syntaxe. Il faut que le texte soit avant tout parfaitement clair. (On consultera, pour l'intelligence complète de ce passage, l'ouvrage de M. P. Bonnefon : *Montaigne et ses amis*, t. I, liv. 3, chap. 1. Paris, Colin, 1898.)

La « librairie » [1] **de Montaigne** (1588. — Texte de 1595).

Chez moy, je me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, je commande à mon mesnage [2]. Je suis sur l'entrée et veois soubs moy mon iardin, ma bassecourt, ma court, et dans la pluspart des membres [3] de ma maison. Là ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pièces descousues. Tantost je resve, tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. Elle [4] est au troisiesme estage d'une tour : le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suitte, où ie me couche souvent, pour estre seul; au-dessus, elle a

1. **Librairie**, bibliothèque (cf. anglais *library*). — 2. **Mesnage**, l'ensemble de ma maison. — 3. **Membres**, parties. — 4. **Elle**, ma

une grande garderobbe : c'estoit, au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Ie passe là et la pluspart des jours de ma vie, et la pluspart des heures du iour : ie n'y suis jamais la nuit. A sa suitte est un cabinet assez poly[5], capable à recevoir du feu pour l'hyver, tres plaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement couldre[6] à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé touts les murs montez, pour aultre usage, à la haulteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir; mes pensées dorment, si je les assis; mon esprit ne va pas seul, comme si les iambes l'agitent; ceulx qui estudient sans livre en sont touts là. La figure[7] en est ronde, et n'a de plat que ce qu'il fault à ma table et à mon siege; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, touts mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues[8] de riche et libre prospect, et seize pas de vuide en diamètre. En hyver, i'y suis moins continuellement; car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom[9], et n'a point[10] de piece plus esventée que cette cy, qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege; i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et conjugale, et filiale, et civile; partout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence confuse[11]. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulierement la court ; où se cacher !

(Liv. III, chap. 3, *De trois commerces*.)

librairie. — **5. Poly**, bien tenu. — **6. Couldre**, joindre. — **7. Figure**, la forme. — **8. Veues**, perspectives, par les fenêtres. — **9**. Le château de *Montaigne* (montagne). — **10. N'a point**, il n'y a point. — **11. En essence confuse**, de nature confuse, vague.

Commentaire.

Place du morceau dans l'œuvre. — Ce fragment est tiré du chapitre 3 du livre III des *Essais*, chapitre intitulé : *De trois commerces*. Montaigne vient de parler du commerce des hommes, et il ajoute : *Le commerce des livres est bien plus sûr et plus à nous*... Éloge des livres, services qu'ils rendent à l'esprit .. De là Montaigne passe à la description de sa bibliothèque.

La description. — Montaigne, sans être aussi confus que le prétendent ceux qui ne l'ont jamais lu avec attention, ne procède jamais dans ses descriptions, comme dans ses raisonnements, avec une logique rigoureuse. Il a une méthode à lui. Il va, il vient, et surtout *il revient* sans cesse. On doit donc en le *lisant* se plier à son allure : on en sera récompensé par une impression définitive de clarté lumineuse et subtile. Mais, en l'*expliquant*, il faut rétablir l'*ordre*.

Nous allons en faire l'épreuve sur ce morceau, en groupant, dans *l'ordre géométrique*, les détails épars. On verra qu'une page de Montaigne doit être traitée en quelque sorte comme une de ces longues périodes latines dont un écolier « fait la construction », et numérote les termes, pour en trouver exactement le sens. — 1° **Position de la tour** : *sur l'entrée*, la porte d'entrée du château était située à l'angle ouest de la façade méridionale : là se trouvait la *tour* dont parle Montaigne, la partie *la plus éventée* d'une maison juchée sur un tertre : elle était reliée des deux côtés au corps principal du château par *des murs de cent pas de long*, séparés par un intervalle de *douze pieds*, et où l'on pouvait faire des *galeries* : la tour *regarde* sur le château et sur ses dépendances : de là, Montaigne voit *sous lui* « son jardin, sa basse-cour, sa cour, et la plupart des membres de sa maison » : et *la vue* s'étend de trois côtés, ce qui signifie qu'il y a trois fenêtres à la tour. — 2° **Intérieur de la tour.** Trois étages : Au *premier* (c'est-à-dire au rez-de-chaussée) une *chapelle* ; au *second* (1er étage) une grande *chambre* circulaire, dont la *suite* est une petite pièce d'où l'on pouvait entendre la messe : au *troisième* (2e étage), une grande *garde-robe* « qui était autrefois le lieu plus inutile de la maison », et dont Montaigne a fait sa *librairie* : cette pièce est circulaire, mais le mur dans lequel passe le tuyau de la cheminée du 1er étage, offre une surface plane : c'est là que Montaigne adosse son fauteuil et sa table. De là, il embrasse d'un coup d'œil les cinq *pupitres* (rayons) appliqués sur le mur circulaire : la paroi lui *offre* donc, *en se courbant*, tous ses livres. A côté de cette vaste pièce, dans laquelle on ne pouvait faire du feu, se trouve un petit cabinet muni d'une cheminée, et dans lequel Montaigne se tient en hiver. La librairie et le cabinet étaient ornés de

peintures et de sentences, que l'on a pu reconstituer. — Il est aisé de remarquer que nous avons pris *tous* les éléments de cette description dans le texte même de Montaigne, mais que ces éléments y sont dispersés et interrompus par des réflexions sur la lecture, sur le caractère de l'auteur, etc.

L'analyse morale. — Montaigne nous donne sur lui-même plusieurs détails psychologiques : — 1° Il se retire dans cette tour pour être *seul* ; il « soustrait ce seul coin à la communauté et conjugale et filiale et civile ». Il veut un lieu *où être à soi*, et juge misérable celui qui n'a *où se cacher*. — 2° En même temps, il nous apprend (car il aime à parler de *ses humeurs*) qu'il lui faut pouvoir se promener tout en travaillant : ses pensées *dorment* s'il les assied ; l'agitation des jambes met ses idées en mouvement. Aussi aurait-il désiré un *promenoir*. — 3° Mais il craint tellement le *soin* (à la fois la *peine* et le *souci*) qui le chasse de toute *besogne* (travail), qu'il n'a jamais pu se décider à faire construire cette galerie. — 4° Là, il travaille *sans dessein, à pièces décousues*, il *rêve*, il *dicte en se promenant*...

Le style. — Quand on analyse du Montaigne, il faut surtout distinguer les *images*. Dans ce passage, la description des choses *réelles* et *objectives* tient trop de place pour que nous y rencontrions beaucoup d'images. Cependant on remarque les suivantes : — *à pièces décousues*, — le soin me *chasse* de toute besogne, — *coudre* une galerie, — tout lieu retiré *requiert* un promenoir, — mes pensées *dorment* si je les assis, — mon esprit ne va pas seul comme si (comme lorsque) les jambes *l'agitent*, — vient *m'offrant*, en se courbant, tous mes livres, — *où se faire particulièrement la cour*.

Le « moi » de Montaigne.

S'étudier soi-même (1580, texte de 1595).

I

Nous groupons ici deux passages où il nous semble que Montaigne a rencontré des expressions particulièrement heureuses pour caractériser sa méthode.

...Le monde regarde tousiours vis-à-vis : moy, ie replie ma veuë au dedans, ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy, moy, ie regarde dedans moy : ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me

controolle[1], ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien : ils vont tousiours avant.

Nemo in sese tentat descendere[2].

Moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assubiectir aisément ma creance[3], ie la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que i'aye, et generalles, sont celles qui, par manière de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles, et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiées par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels je me suis rencontré conforme en iugement[4]. Ceulx là m'en ont asseuré la prinse[5], et m'en ont donné la iouyssance et possession plus claire.

(*Essais*, liv. II, ch. 17, *De la présomption*.)

II (1588, texte de 1595)

I'aymerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron[1]. De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier. Qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste. Qui se souvient des maulx qu'il a courus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous.

1. **Contrerolle**, orthographe conforme à l'étymologie. — 2. PERSE, IV, 23. — 3. **Creance**, doublet de *croyance*, ne s'emploie plus que dans le sens de *titre* établissant le bien fondé d'une dette. — 4. **Ausquels je me suis rencontré**..., avec lesquels mon jugement s'est trouvé conforme. — 5. **Prinse**, prise.

1. **M'entendre bien en moy**... C'est-à-dire, je n'ai pas besoin d'une citation de Cicéron pour me comprendre; je préfère ma propre expe-

Et emperiere [2], et populaire, c'est toujours une vie, que touts accidents humains regardent. Escoutons y [3] seulement : nous nous disons tout ce dequoy nous avons principalement besoing. Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté [4] de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance ? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau (et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest [5].) comme [6] en general i'apprens ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme : et sens de cette regle grande utilité à la vie. Ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché ; i'apprends à craindre mon allure partout, e m'attens à la regler [7]. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot. Instruction bien plus ample et importante ! Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus. Elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secouë les aureilles ; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens. Et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy [8]. Et n'estoit, que ce que ie fay par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict [9], la verité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chacun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme i'ay fait de celles à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir,

rience. — 2. **Emperiere,** adjectif formé sur le mot *empereur* ; nous dirions *impériale*. — 3. **Ecoustons y,** portons-y notre attention. — 4. **S'estre mescompté,** s'être trompé (*mès*, du latin *minus*, et *computare*, faire un compte). — 5. **Acquest,** acquisition : le mot s'est conservé dans le style judiciaire. — 6. **Comme,** que. — 7. **M'attens à la regler,** je m'applique à la régler. — 8. **Sur le faict d'aultruy,** en ce qui concerne les actions d'autrui. — 9. **En chose de faict,** quand il

et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course. Elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault [10], il y a de la menace et des degrez :

Fluctus uti primo cœpit quum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo[11].

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement. Il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre. S'il ne peult reformer les autres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles [12] : il fait son ieu à part. (*Essais*, livre III, chap. 13. *De l'expérience.*)

Les lectures de Montaigne.

De quelques écrivains grecs et latins (1580, texte de 1595).

Il m'a tousiours semblé qu'en la poësie Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment [1] Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne [2], s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict [3]. I'ayme aussi Lucain [4], et le practique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre et verité de ses

s'agit seulement d'un fait. — **10. Prinsault**, prime saut, immédiatement. — **11**. VIRGILE. *Enéide*, VII, 528. « Le flot commence à blanchir au premier souffle du vent : peu à peu la mer se soulève; ses ondes s'enflent à une plus grande hauteur; puis, de ses profondeurs, elle bondit jusqu'aux astres. » — **12. Difformer à**, dénaturer par.

1. Signamment, en particulier. — **2. Pigne**, peigne. On sait que Virgile mourant avait demandé qu'on brûlât le manuscrit de l'*Enéide*. — **3**. Ce choix est singulier. Peut-être faut-il supposer ici une erreur matérielle de Montaigne, et lire : le *quatrième* (Didon et Enée) ou le *sixième* (descente aux Enfers)? — **4. Lucain**, poète latin contemporain de Néron, mort à vingt-huit ans, auteur d'une épopée sur la guerre civile, *la Phar-*

opinions et iugements. Quant au bon Terence[5], la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy; ie ne le puis lire si souvent que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle[6].

... I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre[7] de ceulx qui apparioient[8] Plaute et Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme[9]), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compaignon[10].

... Ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes[11] mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants... Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes... Cette mesme conception se recognoist mieulx qu'en tout aultre lieu, en la com-

sale. — 5. **Terence**, poète comique latin (194-158 av. J.-C.), auteur de *l'Andrienne*, des *Adelphes*, etc. — 6. Ce jugement si favorable de Montaigne est confirmé par La Bruyère, Bossuet, Fénelon... Les dix-septième et dix-huitième siècles ont préféré Térence à Plaute. — 7. Montaigne, dans quelques lignes que nous supprimons, vient de parler de ceux qui comparaient Lucrèce et l'Arioste à Virgile. — 8. **Apparioient**, mettaient *de pair*, sur le même rang. — 9. **Son gentilhomme**. Une tradition veut que Térence n'ait été que le prête-nom de Scipion Emilien, lequel serait le véritable auteur des six comédies attribuées à Terentius Afer. Boileau accepte encore cette légende. — 10. Cicéron cite fréquemment Térence; et Horace (*Ep.* II, 3, 270) le juge favorablement, alors qu'il semble dédaigner Plaute. — *Faict beaucoup que*, ceci fait beaucoup... — 11. **Poinctes**. On appelle ainsi les traits brillants, les pensées éclatantes ou subtiles, que les poètes italiens avaient mis à la mode en France, à la fin du seizième siècle et au

paraison de l'Aeneïde et du Furieux[12] : celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte : cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille :

Excursusque breves tentat[13].

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiects, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois[14], et Seneque[15]. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictée à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque[16], qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprise pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres[17]. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle ; touts deux precepteurs de deux empereurs romains[18] ; touts deux venus de païs estrangiers ; touts deux riches et puissants. Leur instruction[19] est de la cresme de la philosophie et presentée d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et

début du dix-septième. — 12 **Le Furieux**, *Roland furieux*, poème de l'Arioste, publié en 1515. — 13 Virgile, *Géorgiques*, IV, 194. (Le texte porte *tentant*, dont le sujet est *apes*, les abeilles.) — 14 Depuis qu'il a été traduit par Amyot : les *Vies parallèles* en 1559, les *Morales*, ou *Œuvres Morales*, en 1572. — 15 **Seneque**, philosophe latin (2-65). Montaigne lui fait de très nombreux emprunts. Le plus célèbre est le passage *De la Clémence*, d'où Corneille, à son tour, a tiré le sujet de sa tragédie de *Cinna*. — 16 **Epitres de Sénèque**, les *Lettres à Lucilius*. — 17 Ce jugement sur Sénèque peut servir à analyser le tour d'esprit de Montaigne et sa méthode. — 18 **Precepteurs** : Sénèque de Néron, Plutarque, de Trajan. — 19. **Leur instruction**, la façon dont ils

constant; Seneque, plus ondoyant et divers : cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile; l'aultre les a stoïcques et épicuriennes, plus esloignees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à [20] la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar. Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : celui là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'autre nous poulse.

... Les historiens sont ma droicte balle [21], car ils sont plaisants et aysez : et quand et quand [22] l'homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu : la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or, ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque [23].

(*Essais*, II, 10, *Des Livres*.)

cherchent à instruire, leur morale. — 20. Sénèque preste un peu... c'est-à-dire *se laisse influencer par*... Ce qui explique certains jugements qu'il porte par *complaisance*. — 21. **Droicte balle**, expression du jeu de paume. La balle qui arrive à droite est dans la position souhaitée par le joueur qui la renvoie plus aisément. Montaigne veut dire que les historiens sont, de tous les écrivains, ceux qui lui fournissent les pensées et les citations les plus suggestives. — 22. **Quand et quand**, et aussi. — 23. Ce goût pour Plutarque a été partagé par la plupart des grands écrivains du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècles.

Pédagogie de Montaigne.

Nous voudrions pouvoir citer de nombreux passages des chapitre 24 et 25 du livre I. La place nous étant mesurée, nous choisissons, au chapitre 25 une page que nous croyons tout à fait caractéristique de la pedagogie de Montaigne. *Littérature*, p. 252.

Comment il faut former le jugement des enfants (1580, texte de 1595).

Qu'il[1] luy face tout passer par l'estamine[2] et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou épicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements, il choisira s'il peult, sinon il en demeurera en doubte :

Che non men che saper, dubbiar m'aggrata[3] ;

car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes[4] ; qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet*[5]. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive[6] leurs humeurs non qu'il apprenne leurs préceptes : et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moi l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny mariolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement : son institution, son tra-

1. Il, le precepteur. — 2. Estamine, etoffe de laine (latin *stamen*), dont on se servait pour filtrer le liquide. — 3. DANTE, *Enfer*, XI, 93. « Car non moins que savoir, douter me plait. » — 4. Il les aura rendues siennes, en se les assimilant. — 5. SÉNÈQUE, *Ep. à Lucilius*, 33. « Nous ne sommes pas sous un roi : que chacun agisse à sa guise. » — 6. Imboive, doublet de *imbiber*, qu'il se pénètre de.

vail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele[7] tout ce de quoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts ; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy[8] ; vous ne voyez pas les espices[9] d'un homme de parlement ; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte ; chascun y met son acquest.

Le gaing de notre étude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Épicharmus[10], l'entendement qui veoid et qui oyt[11] ; c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les placque en la mémoire toutes empennees[12], comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir ; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque[13] ! Ie m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement ; suyvant l'advis de Platon qui dict : « La fermeté, la foy, la sincérité, estre la vraye philosophie, les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Ie vouldrois que le Paluël ou Pompee[14], ces beaux danseurs de mon temps, apprins-

— 7. **Cele**, cache. — 8. C'est-à-dire, on ne voit que le résultat de leurs manœuvres, ce qu'ils ont pu acheter ou bâtir au moyen de leurs opérations. Montaigne veut dire, sous une forme plaisante et satirique, que l'on doit dissimuler ses emprunts littéraires. — 9. **Espices**, cf. page 156, note 4. — 10. **Epicharmus**, le premier en date des auteurs comiques grecs (✝ 450 av. J.C.). — 11. **Oyt** (*audit*), entend. — 12. **Empennees**, pourvues de leurs plumes, comme les oiseaux adultes. 13. **Suffisance**. Montaigne joue sur le mot, qui signifie à la fois *science* et vanité ; — **pure**, purement ; — **livresque**, qui est tout entière sortie des livres, et non tirée de l'expérience. — 14. Noms de danseurs célèbres (?) — 15. **Caprioles** (ital. *capriola*, du latin *caper*,

sent des caprioles[15] à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places : comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprint à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sotise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers ; non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse françaisе, combien de pas a *Santa Rotonda*[16], ou, comme d'aultres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille médaille ; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy.

Livre I, chap. 25. *De l'Institution des enfants.*

Montaigne précurseur de Pascal.

Puissance de l'imagination (1580, texte de 1595).

Ce passage est extrait du célèbre chapitre intitulé : *Apologie de Raymond de Sebonde*, chapitre qui contient l'exposé complet sinon méthodique du scepticisme de Montaigne. Pascal y a beaucoup puisé. Cf. *Pensées*, éd. Brunschwicg, n° 82, un paragraphe directement inspiré de cette page.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris, il verra, par raison évidente, qu'il

chèvre, cabrioles. — 16. **Santa Rotonda**, église de Rome, Sainte Marie-aux-Martyrs, établie dans le Panthéon d'Agrippa, construit en 27 av. J.-C.

est impossible qu'il en tumbe, et si[1] ne se sçauroit garder, (s'il n'a accoustumé[2] le mestier des couvreurs), que la veuë de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse[3]. Car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à[4] nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà[5], et si[6] suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que[7] ie ne pouvois souffrir la veuë de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses, encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne fusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir[8] si ie ne me fusse porté à escient[9] au dangier... Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu, qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table sans perdre patience : et n'est gueres homme, qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant, que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce flusteur protocole de Gracchus[10], qui amollis-

1. **Et si**, et pourtant. — 2. **Accoustumé**, aujourd'hui *s'accoutumer à*. — 3. **Transisse**. Cf. p. 180, note 5. — 4. **A**, de nature à... — 5. **Nos montaignes de deçà**, les montagnes situées en France, par opposition aux montagnes situées *au delà*. Peut-être est-il question ici des contreforts français des Pyrénées ? — 6. **Et si**, et pourtant. — 7. **Que**, (Et j'ai constaté) que. — 8. **Cheoir** (*cadere*), tomber. — 9. **A escient**, tout exprès. — 10. **Flusteur protocole**. Cicéron (*De Oratore*, III, 60) raconte que C. Gracchus avait auprès de lui un joueur de flûte chargé de l'avertir, avec son instrument, des nuances qu'il devait observer dans son débit. *Protocole* signifie ici, pris adjectivement, *régulateur*. Le mot, pris substantivement, a désigné un registre

soit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lors qu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs ? Vrayement, il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidens d'un si leger vent !

(Livre II, chap. 12, *Apologie de Raymond de Sebonde*.)

PIERRE CHARRON (1541-1603).

Pierre Charron est un disciple de Montaigne; mais il semble pousser le scepticisme jusqu'au doute affirmatif. A la devise de Montaigne, *Que sais-je ?* il substitue : *Je ne sais pas*. Il est surtout un moraliste très fin, comparable à saint François de Sales et à Nicole. Son ouvrage le plus célèbre est le *Traité de la Sagesse*, paru en 1601 (*Littérature*, p. 255).

Se tenir tousjours prest à la mort, fruict de sagesse (1601).

Ce passage est utile à étudier pour évaluer ce que Charron doit à Montaigne (Cf. *Essais*, livre I, chap. 18 : *Que philosopher, c'est apprendre à mourir*). Mais il nous semble que le ton de Charron, vers la fin de ce passage, atteint à une simplicité large et éloquente qui annonce Pascal et Bossuet plus encore qu'elle ne rappelle Montaigne.

Le jour de la mort est le maistre jour et juge de tous les aultres jours, auquel se doivent toucher et esprouver toutes les actions de nostre vie[1]. Lors se faict le grand essay, et se recueille le plus grand fruict de tous nos estudes. Pour juger de la vie, il faut regarder comment s'en est porté le bout, car la fin couronne l'œuvre, la bonne mort honnore toute la vie, la mauvaise diffame : lon ne peut bien juger de quelqu'un, sans luy faire tort, que lon ne luy aye veu jouër le dernier acte de sa comedie, qui est sans doubte le plus difficile[2]. Epaminondas le premier

contenant des formules, puis l'ensemble de ces formules, spécialement en diplomatie. On a reformé l'adjectif *protocolaire*.

1. **Toucher**. Allusion à la *pierre de touche*. — 2. **Comedie** ne

de la Grece, enquis[3] lequel il estimoit plus de trois hommes, de luy, Chabrias et Iphicrates, respondit : « il nous faut voir premierement mourir tous trois, avant en resouldre[4]. » La raison est, qu'en tout le reste il y peut avoir du masque, mais à ce dernier roollet[5], il n'y a que feindre :

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona ; manet res[6].

D'ailleurs la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à poinct nommé, pour monstrer sa puissance, et renverser en un moment ce que nous avons basti et amassé en plusieurs années et nous faire crier avec Laberius : *Nimirum hac die una plus vixi mihi quam vivendum fuit*[7] : et ainsi a esté bien et sagement dict par Solon à Crœsus : *ante obitum nemo beatus*[8].

C'est chose excellente que d'apprendre à mourir, c'est l'estude de sagesse, qui se resout toute à ce but : il n'a pas mal employé sa vie, qui a apprins à bien mourir ; il l'a perdue qui ne la sçait bien achever. *Male vivet, quisquis nesciet bene mori : non frustra nascitur qui bene moritur ; nec inutiliter vixit, qui feliciter desiit*[9]. Il ne peut bien agir qui ne vise au but et au blanc[10] : il ne peut bien

signifie pas ici *genre comique*, mais pièce de théâtre en général. Pascal a imité ce passage : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Cf. le mot d'Auguste mourant, d'après Suétone : « Trouvez-vous que j'aie assez bien joué cette farce de la vie ? Si vous êtes contents, battez donc des mains, et applaudissez. » — 3. **Enquis** (latin *inquisitus*), interrogé. — 4. **En résouldre**, conclure à ce sujet ; — **en** (latin *inde*), de là, sur ce point. — 5. **Roollet**, petit rôle : — **que feindre**, il n'y a pas moyen de dissimuler. — 6. Lucrèce, III, 58. « Car les vraies paroles alors enfin sortent du fond du cœur. Le masque est arraché ; il ne subsiste que la réalité. » — 7. **Laberius**, chevalier romain, auteur de comédies satiriques (*mimes*), fut forcé par César, qu'il avait diffamé, de se déshonorer en montant sur le théâtre pour y jouer un rôle. Alors, il prononça ces paroles : « Certes ! j'ai vécu un jour de plus qu'il ne me fallait vivre ! » — 8. Ovide, *Métam.*, III, 2, 57. « Personne ne doit être appelé heureux, tant qu'il n'est pas mort. » — 9. Sénèque : « Il vivra mal, celui qui ne saura pas bien mourir ; il a eu raison de naître, celui qui meurt bien : la vie n'a pas été inutile, pour celui dont la mort est belle. » *De tranquillitate animi*, 11 ; *De brevitate vitae*, 7 ; *Lettres à Lucilius*, 82. — 10. **Au but et au blanc**. Expression empruntée au langage de *tir* : la cible qui sert

vivre qui ne regarde à la mort; bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne craindre rien, de bien, doulcement et paisiblement vivre; sans elle, n'y a aulcun plaisir à vivre, non plus qu'à jouyr d'une chose que l'on craint tousjours de perdre.

Premierement et surtout il faut s'efforcer que nos vices meurent devant nous [11]; secondement se tenir tout prest. O la belle chose! pouvoir achever sa vie avant sa mort, tellement qu'il n'y aye plus rien à faire qu'à mourir, que l'on n'aye plus besoin de rien, ny du temps, ny de soi-mesme, mais tout saoul [12] et content que l'on s'en aille: tiercement [13] que ce soit volontairement: car bien mourir, c'est volontiers mourir.

(*De la Sagesse*, II, 12.)

de *but* est *blanche*. — 11. **Devant**, avant. — 12. **Saoul**, rassasié. Le mot n'avait alors rien de vulgaire. Cf. LA FONTAINE, *La Mort et le mourant* (VIII, 1). Cf. p. 234, note 8. — 13. **Tiercement**, troisièmement.

LA TRAGÉDIE AU XVIe SIECLE

ÉTIENNE JODELLE (1532-1573).

Parmi les disciples de Ronsard, Jodelle entreprit de restaurer la tragédie antique. Il fit représenter, en 1552, *Cléopâtre*, au collège de Boncour, avec grand succès. Puis il écrivit *Didon se sacrifiant*, qui ne fut probablement pas jouée. Nous avons aussi de lui une comédie assez médiocre : *Eugène ou la Rencontre*. *Littérature*, pp. 260-263.)

Imprécations de Didon (1553 ?).

Didon, abandonnée par Énée, que les dieux obligent à quitter l'Afrique pour remplir sa mission, est désespérée et se prépare à mourir. Avant de se frapper, elle lance contre le fugitif de terribles imprécations. Tout ce passage est imité de VIRGILE, *Énéide*, IV, 365-387.

O Junon, grand[1] Junon tutrice de ces lieux,
O toymesme grand Roy des hommes et des Dieux,
Desquels la majesté traistrement blasphemee,
Asseura faulsement ma pauvre renommee[2],
Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or[3], me persuader
Que d'enhaut vous puissiez sus[4] nous deux regarder,
D'un visage equitable ? Ha ! grans Dieux, que nous sommes
Vous et moy bien trahis ! La foy, la foy des hommes
N'est seure nulle part. Las ! comment, fugitif,
Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,
Tant qu'il sembloit qu'au port la vague favorable
L'eust jetté par despit, souffreteux, miserable,
Je l'ay, je l'ay reçeu, non en mon amitié
Seulement, mais (helas ! trop folle) en la moitié
De mon royaume aussi[5] ; j'ay ses compagnons mesme
Ramené de la mort. Ha ! une couleur blesme
Me prend par tout le corps, et presque les fureurs
Me jettent hors de moy, après tant de faveurs.

1. **Grand** n'a encore, au seizième siècle, qu'une forme pour le masculin et le féminin. — 2. **Asseura... renommée**, donna confiance à mon honneur. — 3. **Or**, maintenant. — 4. **D'enhaut**, d'en haut ; — **sus**,

Maintenant, maintenant, il vous a les augures
D'Apollon ; il vous a les belles aventures
De Lycie[6] ; il allegue et me paye en la fin
D'un messager des dieux qui haste son destin.
C'est bien dit, c'est bien dit, les dieux n'ont autre affaire !
Ce seul soucy les peut de leur repos distraire !
Je croirois que les dieux affranchis du soucy
Se vinssent empescher[7] d'un tel que cestuy-cy !
Va, je ne te tiens point ! va, va, je ne replique
A ton propos, pipeur[8] : suy la terre italique.
J'espere bien enfin (si les bons dieux, au moins
Me peuvent estre ensemble et vengeurs et tesmoins)
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice
Que le juste destin garde a ton injustice.
Assez tost un malheur se fait a nous sentir :
Mais las ! tousjours trop tard se sent un repentir.
Quelque isle plus barbare, ou les flots équitables
Te porteront en proye aux tigres, tes semblables ;
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
Contre lequel les flots te viendront attacher,
Ou le fons de ta nef[9], après qu'un trait de foudre
Aura ton mas[10], ta voile et ton chef[11] mis en poudre,
Sera ta sepulture, et mesmes en mourant
Mon nom entre tes dents on t'orra[12] murmurant,
Nommant Didon ! Didon ! et lors, tousjours presente,
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,
Comme si de Megere on m'avoit fait la sœur,
J'engraveray[13] ton tort dans ton parjure cœur :
Car, quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
Par tout devant tes yeux se roydira mon ombre.
Tu me tourmentes, mais en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double

sur. — 5. Cf. Virgile, *Eneide*, IV, 373 : *Ejectum litore egentem excepi...* — 6. Virgile, IV, 376. — 7. **Empescher**, embarrasser (cf. le sens d'*empechement*). — 8. **Pipeur**, trompeur (cf. *des pipés*), sens actuel. — 9. **Le fons de ta nef**, le fond de ton navire. — 10. **Mas** (latin *malus*), mat. — 11. **Chef**, tete. — 12. **Orra**, entendra. —

Le loyer[14] de mes maux. La peine est bien plus grande
Qui[15] voit sans fin son fait : telle je la demande ;
Et si les dieux du ciel ne m'en faisoyent raison,
J'esmouvrois, j'esmouvrois l'infernale maison.
Mon dueil n'a point de fin. Une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

(*Didon*, acte II, sc. V.)

ROBERT GARNIER (1534-1590).

Les tragédies de Robert Garnier n'ont peut-être été jamais jouées du vivant de leur auteur. Elles n'en ont pas moins une grande importance dans l'histoire de notre théâtre classique ; car, par leur psychologie de l'héroïsme et par leur style, elles annoncent et préparent les chefs-d'œuvre de Corneille. (*Littérature*, p. 265.)

Cicéron détourne Cornélie, veuve de Pompée, de se donner la mort (1574).

On pourra juger par ce passage de la *fermeté* du dialogue dans R. Garnier. D'autre part, les sentiments des personnages ont cette élévation héroïque, poussée jusqu'à l'exagération, qui doit distinguer les caractères de Corneille.

CICERON

La mort vient assez tost ; nostre jour limité
Ne doibt, quoi qu'il envoie, estre précipité.

CORNELIE

Peut on precipiter une journee heureuse ?

CICERON

Quel heur[1] attendez vous dans une fosse ombreuse ?

CORNELIE

De sortir d'un malheur qui, jour et nuict, m'estreint.

CICERON

Un magnanime cœur des malheurs ne se plainct.

13. **J'engraveray**, je graverai. — 14. **Loyer** (latin *locarium*, de *locare*), récompense, salaire. — 15. **Qui**, pour celui qui.
1. **Heur** (latin *augurium*), bonheur. — 2. **Soyez en refusant** En. de

CORNELIE

Un magnanime cœur ne peut vivre en servage.

CICERON

Nul humain accident ne dompte un grand courage.

CORNELIE

S'il fault souffrir ou faire un acte desplaisant ?

CICERON

Si c'est quelque mesfaict, soyez en refusant [2].

CORNELIE

Il [3] nous fera mourir.

CICERON

La mort n'est tant à craindre,
Qu'elle doibve personne à mal faire contraindre.

CORNELIE

S' elle est telle, et pourquoi la craignez vous ainsi ?

CICERON

D'elle je n'eus jamais ni crainte ni soulci.

CORNELIE

Si, ne voulez vous pas qu'à secours on l'appelle ?

CICERON

Il ne fault l'appeler ni recourir à elle.
Mais s' elle nous vient prendre, et qu'un roi furieux,
Comme un espouvantail, la presente à nos yeux,
Pour nous faire commettre une chose meschante,
Il ne fault que son dard nostre vie espouvante [4] :
Aultrement ne devons, pour la crainte d'un mal,
Devider le fuseau de nostre jour fatal.
C'est par timidité que soi mesme on se tue,
Ayant contre un malheur l'ame trop abattue.

CORNELIE

Ce n'est par lascheté, ni par faulte de cœur,
Qu'on recourt à la mort pour sortir de langueur :
Au contraire, celui qui l'appelle se monstre
De courage asseuré contre le malencontre [5].

cela. Refusez de le faire. — 3. Il, César. — 4. Inversion. — 5. Le

Quiconque ne fremit aux menaces de mort
N'est subject, comme un peuple, aux injures du sort.
L'eau, la flamme, le fer, le ciel, et Jupin[6] mesme,
Ne sauroient de frayeur lui faire le front blesme.
Que peut il redoubter, quand ce qui est la peur,
Quand la mort que l'on craint, lui asseure le cœur?
Non, non, il fault mourir; il fault d'une mort brave
Frauder nostre tyran, pour ne lui estre esclave.

CICERON

Ma fille, gardez-vous d'irriter le grand Dieu
Qui met dans nostre corps, comme dans un fort lieu,
Nostre ame pour sa garde, ainsi qu'un sage prince
Met garnison es forts qui bornent sa province.
Or, comme il n'est loisible, au deseu[7] de son roi,
D'abandonner sa place, en lui faussant la foi,
Il ne fault pas aussi que ceste place on rende,
Qu'on sorte de ce corps, si Dieu ne le commande.
On l'iroit offensant, lui qui veut bien qu'ainsi
Qu'il nous preste la vie, il la retire aussi.

(*Cornélie*, acte II, sc. I.)

La captivité de Babylone (1580).

De l'admirable pièce des *Juifves* (cf. *Littérature*, p. 266) nous extrayons un chœur imité par Garnier d'un des psaumes de David (CXXXVII : *Super flumina Babylonis*...).

CHOEUR DES JUIVES

Comment veut-on que maintenant
Si desolees,
Nous allions la flute entonnant[1]
Dans ces valees?

malencontre, le malheur (ce qui vient *mal* à l'*encontre*). Nous avons conservé l'adjectif *malencontreux*. — 6. **Jupin**, Jupiter. Ne s'emploie plus que dans le style familier. Cf. LA FONTAINE. — 7. **Deseu**, sans que son roi *le sache*.

1. **Entonnant**, ne se dit plus que de la voix qui commence à chanter

Que le luth, touché de nos dois,
Et la cithare
Facent resonner de leurs vois
Un ciel barbare ?

Que la harpe, de qui le son
Tousjours lamente [2],
Assemble avec nostre chanson
Sa voix dolente ?

Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques [3],
Pour vous reciter de Sion
Les saints cantiques.

Hélas ! tout souspire entre nous,
Tout y larmoye :
Comment donc en attendez-vous
Un chant de joye ?

... Las ! il n'y a que la mort,
Que la mort dure,
Qui mette fin au deconfort [4]
Qui nous torture.

Que si son javelot mortel
Ne nous delivre,
Au dueil d'un tourment eternel
Nous faudra vivre.

Car helas ! qui se contiendra
De faire plainte,
Lors que de toy nous souviendra
Montagne sainte !

Or tandis qu'en son corps sera
Nostre ame enclose,

un air. — 2. **Lamente**, au sens intransitif. On le trouve plus loin au sens transitif. — 3. **Maux publiques**. *Mal*, au féminin, semble être une licence poétique. — 4. **Deconfort**, désespoir. — 5. **Dextre**.

Israel jamais n'oublira
Si chère chose.

Nos enfants nous soient desormais
En oubliance,
Si de toy nous perdons jamais
La souvenance.

Nostre langue tienne au gosier,
Et notre dextre [5]
Pour les instruments manier
Ne soit adextre [6].

Que toujours notre nation
Serve captive,
Si jamais j'oublie Sion [7]
Tant que je vive [8].

(*Les Juifves*, acte III.)

A. DE MONTCHRESTIEN († 1626).

Mort de Marie Stuart (1605).

Montchrestien nous a laissé six tragédies. Le style en est plus uniforme, mais aussi plus égal et plus souple que celui des tragédies de Garnier. Nous avons ici une *narration tragique*, faite par un *Messager* : Montchrestien, en véritable *classique*, ne met pas son dénouement sous les yeux des spectateurs. (*Littérature*, p. 267.)

Comme elle est parvenue au milieu de la salle,
Sa face paroist belle, encor qu'elle soit palle,
Non de [1] la mort hastée en sa jeune saison,
Mais de l'ennuy [2] souffert en sa longue prison.
Lors tous les assistans attendris de courage [3],
Et d'aise tous ravis, regardoient son visage,
Lisoient sur son beau front le mespris de la mort,
Admiroient ses beaux yeux, considéroient son port ;
Mais la merveille [4] en eux fait jà [5] place à la crainte ;
Du prochain coup mortel leur ame est plus atteinte,

main droite. — 6. **Adextre**, adroite. — 7. **Oublie**, Dans ce mot, *i* et *e* comptent chacun pour une syllabe. — 8. Tant que je vivrai,
1. **De**, à cause de. — 2. **Ennuy** (latin *in odium*), sens très fort. —

Quand, s'abstenant de pleurs, elle force à pleurer,
Quand, ne souspirant point, elle fait souspirer.
Comme tous demeuroient attachés à sa veuë,
De mille traits d'amour mesme en la mort pourveuë,
D'un aussi libre pied que son cœur estoit haut,
Elle monte au coupeau du funebre eschaffaut [6] ;
Puis soubsriant un peu de l'œil et de la bouche :
« Je ne pensois mourir en cette belle couche [7] ;
Mais puis qu'il plaist à Dieu user ainsi de moy,
Je mourray pour sa gloire en defendant ma foy.
Je conqueste [8] une palme en ce honteux supplice,
Où je fay de ma vie à son nom sacrifice,
Qui sera celébree en langage divers :
Une seule couronne en la terre je pers,
Pour en posseder deux en l'eternel empire,
La couronne de vie et celle du martyre. »
Ces mots sur des souspirs elle envoyoit aux cieux,
Qui sembloient s'attrister des larmes de ses yeux.
Mais soudain se peignant d'allegresse plus grande [9],
Un père confesseur tout haut elle demande.
L'un [10] s'avance à l'instant, qui veut la consoler ;
Elle, qui reconnoist à l'air de son parler
Qu'il n'est tel qu'elle veut, demeure un peu confuse :
« Donc si peu de faveur, dit-elle, on me refuse ?
C'est trop de cruauté de ne permettre pas
Qu'un prestre catholique assiste à mon trespas :
Mais quoy que vous faciez je mourrai de la sorte
Que mon instruction et ma croyance porte [11]. »
Ce dit, sur l'eschaffaut ployant les deux genoux,
Se confesse elle mesme, et refrappe trois coups
Sa poitrine dolente, et baigne ses lumières [12]
De pleurs devotieux qui suivent ses prières,

3. **Courage**, cœur. — 4. **Merveille**, surprise. — 5. **Jà**, déjà. — 6. **Coupeau** (latin *cuppa*), sommet. — 7. Réflexion ironique. — 8. **Conqueste**, je conquiers. — 9. **Se peignant**, se colorant. — 10. **L'un**, quelqu'un. — 11. **Porte**, comporte. — 12. **Lumières**,

Et tient tous ses esprits dans le ciel attachés,
Pour avoir le pardon promis à nos péchés.
Son oraison finie, elle esclarcit sa face,
Par l'air doux et serain d'une riante grace.
Elle monstra ses yeux plus dous qu'auparavant,
Et son front s'aplanit comme l'onde sans vent ;
Puis encor derechef [13] forma cette parole :
« Je meurs pour toy, Seigneur, c'est ce qui me console.
A ta sainte faveur, mon Sauveur et mon Dieu,
Je recommande l'ame au partir de ce lieu. »
Puis tournant au [14] bourreau sa face glorieuse :
« Arme quand tu voudras ta main injurieuse,
Frappe le coup mortel, et d'un bras furieux
Fay tomber le chef [15] bas et voler l'âme aux cieux. »
Il court, oyant [16] ces mots, se saisir de la hache,
Un, deux, trois, quatre coups sur son col il delasche [17] ;
Car le fer aceré moins cruel que son bras
Vouloit d'un si beau corps différer le trespas :
Le tronc tombe à la fin, et sa mourante face
Par trois ou quatre fois bondit dessus la place.

(*La Reine d'Escosse*, acte V, 4.)

Prière d'Esther (1601).

On pourra comparer ce passage à la scène correspondante de Racine (*Esther*, I, 4).

Y deussé je mourir, j'en courrai le danger :
Laisser ma gent en proye à l'orgueil estranger ?
N'estouffer au berceau ses cruelles miseres ?
Cessent de plus mouvoir mes nerfs et mes arteres [1],
Cesse mon cœur de battre, et mes deux yeux de voir,
Alors qu'un tel dessein je pourray concevoir.
Non, non, j'aime bien mieux courir mesme fortune,
Que trainer plus longtemps une vie importune...

yeux. — **13. Derechef**, de nouveau. — **14. Au**, vers. — **15. Chef**, tête. — **16. Oyant**, entendant. — **17. Delasche**, lâche de nouveau.
1. Que mes nerfs et mes artères cessent de .. **plus** (désormais). —

Il est bon de mourir avecques ses amis,
Quand vivre avecques eux il ne nous est permis :
Il te faut donc, Esther, souffrir en leur souffrance
Ou bien les delivrer avec ta delivrance
Et que te sert d'avoir ce bandeau[2] sur le chef,
Si tu ne peux au loin destourner ce meschef[3] ?...
Mais Dieu, qui tient en main de tous hommes la vie,
Peut il pas empescher qu'elle te soit ravie ?
Ou, s'il le veut permettre, as tu pas ce confort[4],
Que tu mourras afin de revivre en ta mort ;
Et que, fermant les yeux aux tenebres mortelles,
Tu les viendras ouvrir aux clartés eternelles ?
Certes je croy que Dieu veut se servir de moy,
Pour retirer les siens de ce mortel esmoy :
L'amour passionné qu'Assuére me porte
Fait revivre en mon cœur mon esperance morte ;
Il prise[5] trop Esther, il en fait trop de cas,
Pour causer aujourd'hui sa honte et son trespas.
A toy donc, seul object de ma triste pensee,
Puisse arriver ma voix de mes souspirs poussee,
Voix qui pour s'élever et gaigner jusqu'à toy
Pour ses deux aisles prend ton amour et ma foy.
Toy qui tiens en ta main des princes le courage,
Toy qui leurs volontés mets sous ton arbitrage,
Donne moy le pouvoir d'impetrer[6] de mon roy
Qu'ores[7] il me conserve et tous les Juifs en moy...
Nous n'avons, apres toy, rien pour nostre deffense,
Que le foible rempart d'une simple innocence :
Mais fay le prevaloir à l'orgueil insolent
Du temeraire Aman qui va nous desolant ;
Renvoye sur son chef tout le mal qu'il nous brasse[8];
Remüe un peu le bras, foudroye son audace.

(*Aman*, acte IV, 1.)

2. **Bandeau**, diadème royal. — 3. **Meschef**, malheur. — 4. **Confort**, consolation. — 5. **Prise**, estime. — 6. **Impetrer**, obtenir. — 7. **Ores**, maintenant. — 8. **Brasse**, agite, prépare.

LA COMÉDIE AU XVIe SIÈCLE

PIERRE LARIVEY (1540-1611).

Larivey nous a laissé neuf comédies imitées de l'italien, dont les plus remarquables sont *les Esprits* et *les Écoliers*. Tout en suivant d'assez près ses modèles, Larivey a su y apporter toutes les modifications nécessaires pour rendre ses pièces vraiment françaises. (*Littérature*, pp. 269-371).

L'avare volé (1579).

Les Esprits sont imités d'une pièce italienne de Lorenzino de Médicis, l'*Aridosio*, qui est elle-même inspirée de deux comédies latines : *l'Aululaire* de Plaute, et *les Adelphes* de Térence. Séverin, vieillard morose et avare, a caché sa bourse dans un trou parce qu'il croit sa maison hantée par des *esprits*. On lui vole son or, et il ne trouve plus dans sa bourse que des cailloux. — Ici se place le monologue que nous citons, et qui est imité de Plaute, mais avec cette notable différence que, dans *les Esprits*, tout se passe sous les yeux du spectateur, qui assiste à la découverte même du vol. Chez Plaute et chez Molière, la découverte est faite hors de la scène, et l'avare vient seulement exhaler ses plaintes et son désespoir devant les spectateurs.

SEVERIN

Mon Dieu ! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-ci [1], afin de reprendre ma bourse ! J'ay faim, mais je veux encor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté : il me servira bien pour mon soupper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy despends-je [2] le temps, que je ne prens ma bourse, puis que je ne voy personne qui me regarde ? O m'amour [3] ! t'es tu bien portée ? Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie ! Qu'est-ce cy qu'on a mis dedans ? Helas ! je suis destruict, je suis perdu, je suis ruyné ! Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arrestez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huys [4], les fenestres !

1. **Despesché**, débarrassé ; — **cestuy-ci**, celui-ci. —— 2. **Despends-je**, dépensai-je. —— 3. **M'amour**, pour *ma amour* ; cf. *m'amie*. —— 4. **Huys**, porte. Le mot fait double emploi avec le précédent ; mais il y a là sans doute une répétition intentionnelle : Séverin veut être

Miserable que je suis ! Où cours-je ? A qui le dis-je ? Je ne sçay où je suis, que[5] je fais, ny où je vas !... Helas ! mes amys, je me recommande à vous tous ? Secourez-moi, je vous prie ! je suis mort ! je suis perdu ! Enseignez-moy qui m'a desrobbé mon ame, ma vie, mon cœur et toute mon esperance ! Que n'ay-je un licol pour me pendre ! Car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Helas ! elle est toute vuyde. Vray Dieu ! Qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens, mon honneur, et ma vie ? Ah ! chetif que je suis ! que ce jour m'a esté malencontreux ! A quoy[6] veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers[7] que mes propres yeux, mes escus que j'avois espargnez retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul[8], et qu'un autre joyt maintenant de mon dommage !

SEVERIN, FRONTIN[9]

FRONTIN. — Quelles lamentations enten-je là ?

SEVERIN. — Que ne suis-je auprez de la rivière, afin de me noyer !

FRONTIN. — Je me doute que c'est[10].

SEVERIN. — Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac[11] !

FRONTIN. — Je veux veoir s'il dict à bon escient[12]. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Severin ? Tenez, en voilà un.

SEVERIN. — Qui es-tu ?

FRONTIN. — Je suis Frontin. Me voyez-vous pas ?

SEVERIN. — Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu

bien sûr que *tout* sera fermé, et il emploie tous les mots qui désignent les ouvertures d'une maison. — 5. **Que**, au neutre (latin *quod*), ce que. — 6. **A quoy**, pour quoi, pour quelle raison. — 7. **Tenois plus chers que...** On dit aujourd'hui *tenir pour*, ou *regarder comme*. — 8. **Saoul** (du latin *satullum*, dérivé de *satur*, rassasié). *Manger son saoul*, manger jusqu'à satisfaction complète. — 9. Frontin est le valet de Désiré, fils de Séverin. Cf. La Flèche, dans *l'Avare* de Molière. — 10. **Que... de ce que.** — 11. **Estomac** s'employait alors pour *poitrine*. Encore dans *le Cid* : *Je vais lui présenter mon estomac ouvert* (acte V, sc. II). — 12. **A bon escient**, en connaissance

es! Ça, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray!

FRONTIN. — Je ne sçay que [13] vous voulez dire.

SEVERIN. — Tu ne les as pas, donc ?

FRONTIN. — Je vous dis que je ne sçay que c'est.

SEVERIN. — Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

FRONTIN. — Et qui les a prins ?

SEVERIN. — Si je ne les trouve, je delibère me tuer moy-mesme [14].

FRONTIN. — Hé! seigneur Severin, ne soyez pas si colère.

SEVERIN. — Comment, colère? J'ay perdu deux mille escus.

FRONTIN. — Peut-estre que les retrouverez; mais vous disiez tousjours que vous n'aviez pas un lyard, et maintenant vous dites que vous avez perdu deux mille escus ?

SEVERIN. — Tu te gabbes [15] encor de moy, meschant que tu es!

FRONTIN. — Pardonnez-moy.

SEVERIN. — Pourquoy donc ne pleures-tu ?

FRONTIN. — Pource que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN. — Dieu le veulle, à la charge de te donner cinq bons sols!

FRONTIN. — Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prosne [16] : quelcun vous les rapportera.

SEVERIN. — Je ne veux plus boire ne manger; je veux mourir ou les trouver.

de cause. —— **13. Que,** ce que. —— **14. Delibère me tuer,** je suis décidé à. —— **15. Gabbes,** tu te moques. Le verbe *gaber* vient du substantif *gab*, plaisanterie, vantardise. Il y a dans *le Pèlerinage de Charlemagne* (onzième siècle) une célèbre scène de *gabs*: tous les chevaliers qui accompagnent Charlemagne à Constantinople, promettent, à la fin d'un copieux festin, d'accomplir des exploits extraordinaires. Le roi, qui les prend au mot, les menace de mort s'ils n'exécutent leurs *gabs* ; ils y sont heureusement aidés par Dieu et par ses anges. —— **16. Prosne**, prône (latin *præconium*, publication); *prône* se dit aujourd'hui d'une *instruction* faite pendant la messe du dimanche, après l'évangile: c'est une sorte de sermon familier. D'après l'étymologie, le mot s'applique proprement aux *annonces* que fait le prêtre, relativement aux fêtes de la semaine, aux quêtes, etc. Au moyen âge et au seizième siècle, ces annonces liturgiques étaient suivies d'annonces municipales, celles qui, plus tard, se firent sur la place de l'église, par la voix du *crieur public* ou du *tambour de ville*. ——

Frontin. — Allons, vous ne les trouverez pas pourtant, et si [17] ne disnez pas.

Severin. — Où veux-tu que j'alle ? au lieutenant criminel ?

Frontin. — Bon !

Severin. — Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde [18] ?

Frontin. — Encor meilleur ! Vous les retrouverez. Allons; aussi bien ne faisons-nous rien icy.

Severin. — Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là [19] les eust, il ne les rendroit jamais Jesus ! qu'il y a de larrons en Paris !

Frontin. — N'ayez pœur de ceux qui sont icy, j'en respons, je les cognois tous.

Severin. — Hélas ! je ne puis mettre un pied devant l'autre. O ma bourse !

Frontin. — Hoo ! vous l'avez; je voy bien que vous vous mocquez de moi.

Severin. — Je l'ay voirement [20]; mais helas ! elle est vuide, et elle estoit pleine !

Frontin. — Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

Severin. — Frontin, ayde-moy, je n'en puis plus. O ma bourse ! helas ! ma pauvre bourse !

(*Les Esprits*, acte III, sc. VI.)

17. **Et si**, et pourtant. —— 18. Cf. le dialogue d'Harpagon avec le commissaire (*Avare*, V, 1). —— 19. Ici, Séverin désigne les spectateurs (cf. les mêmes plaisanteries dans le monologue d'Euclion et dans celui d'Harpagon). —— 20. **Voirement**, vraiment.

THÉOLOGIENS

CALVIN (1509-1564).

Jean Chauvin, ou Calvin, publia à Bâle la première édition, en latin, de son *Institution chrétienne.* Il remania ce premier texte pour son édition française (Strasbourg, 1541), qu'il dédia au roi François I[er]. — C'est cette même année qu'il s'établit définitivement à Genève, dont il fit la *Rome* du protestantisme. (*Littérature*, p. 274.)

Préface de « l'Institution de la religion chrétienne » (1541).

Au Roy de France très chrestien François I[er] de ce nom, son Prince et Souverain Seigneur, Jehan Calvin, paix et salut en Jésus Christ.

Au commencement que ie m'appliquay à escrire ce présent livre, ie ne pensoye rien moins, Sire, que d'escrire choses qui fussent presentees à vostre Majesté : seulement mon proiet estoit d'enseigner quelques rudimens[1], par lesquels ceux qui seroyent touchez d'aucune bonne affection de Dieu fussent instruits à la vraye piété. Et principalement ie vouloye par ce mien labeur servir à nos François : desquels i'en voyoye plusieurs avoir faim et soif de Jésus Christ, et bien peu qui en eussent receu droicte congnoissance. Laquelle mienne deliberation on pourra facilement appercevoir du livre, en tant que ie l'ay accommodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a esté possible. Mais, voyant que la fureur d'aucuns iniques[2] s'estoit tant eslevee en vostre royaume, qu'elle n'avoit laissé lieu aucun à toute saine doctrine, il m'a semblé estre expedient de faire servir ce present livre, tant d'instruction à ceux que premierement i'avoye deliberé d'enseigner, qu'aussi de confession de foy envers vous : dont vous cognoissiez[3] quelle est la doctrine contre

1. **Rudimens**, éléments. — 2. **Iniques**, injustes; adjectif pris substantivement. — 3. **Dont vous cognoissiez**... afin que par

laquelle d'une telle rage furieusement sont enflambés ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'huy vostre royaume. Car ie n'auray nulle honte de confesser que i'ay yci comprins quasi une Somme [4] de ceste mesme doctrine, laquelle ils estiment devoir estre punie par prison, bannissement, proscription et feu : et laquelle ils crient devoir estre deschassee hors de terre et de mer. Bien say-ie de quels horribles rapports ils ont rempli vos aureilles [5] et vostre cœur, pour vous rendre nostre cause fort odieuse : mais vous avez à reputer [6], selon vostre clemence et mansuetude, qu'il ne resteroit innocence aucune, n'en dits, n'en faicts, s'il suffisoit d'accuser. Certainement si quelqu'un, pour esmouvoir haine à l'encontre de ceste doctrine, de laquelle ie me veux efforcer de vous rendre raison, vient à arguer qu'elle est desia condamnee par un commun consentement de tous estats, qu'elle a receu en jugement plusieurs sentences contr'elle, il ne dira autre chose, sinon qu'en partie elle a esté violentement abbatue par la puissance et coniuration des adversaires, en partie malicieusement opprimee par leurs mensonges, tromperies, calomnies et trahison. C'est force et violence, que cruelles sentences sont prononcees à l'encontre d'icelle devant qu'elle [7] ait esté defendue. C'est fraude et trahison, que sans cause elle est notee de sedition et malefice. Afin que nul ne pense que nous nous complaignons de ces choses à tort, vous mesme vous pouvez estre tesmoin, Sire, par combien fausses calomnies elle est tous les iours diffamee envers vous : c'est asçavoir qu'elle ne tend à autre fin sinon que tous regnes et polices [8] soyent ruinees, la paix soit troublee, les lois abolies, les seigneuries et possessions dissipees : brief, que toutes choses soyent renversees en confusion. Et neantmoins encore vous n'en oyez que la moindre portion. Car entre

lui vous reconnaissiez. — 4. **Somme** (latin *summa*, ensemble, résumé), un *abrégé* de cette doctrine (cf. la *Somme* de saint Thomas d'Aquin). — 5. **Aureilles**, orthographe ramenée à l'étymologie (latin *auricula*, diminutif de *auris*). — 6. **Réputer**, réfléchir. — 7. **Devant**

le populaire on seme contre icelle [9] horribles rapports; lesquels s'ils estoyent veritables, à bon droict tout le monde la pourroit iuger avec tous ses autheurs digne de mille feux et mille gibets...

Vous ne vous devez esmouvoir de ces faux rapports, par lesquels nos adversaires s'efforcent de vous ietter en quelque crainte et terreur : c'est assavoir que ce nouvel Evangile, ainsi l'appellent-ils [10], ne cherche autre chose qu'occasion de seditions et toute impunité de mal faire. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix : et le fils de Dieu n'est point ministre de peché, qui [11] est venu pour rompre et destruire les œuvres du diable. Et quant à nous, nous sommes injustement accusez de telles entreprises, desquelles nous ne donnasmes jamais le moindre souspeçon du monde. Et il est bien vray semblable que nous, desquels jamais n'a esté ouye une seule parole séditieuse, et desquels la vie a toujours esté cogneue simple et paisible, quand nous vivions sous vous, Sire, machinions de renverser les royaumes [12] ! Qui plus est, maintenant estans chassez de noz maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prosperité, et celle de vostre regne. Il est bien à croire que nous pourchassions un congé [13] de tout mal faire, sans estre reprins : veu, combien que noz mœurs soyent reprehensibles en beaucoup de choses, toutesfois qu'il n'y a rien digne de si grand reproche. Et davantage [14], graces à Dieu, nous n'avons point si mal profité en l'Evangile, que nostre vie ne puisse estre à ces detracteurs exemple de chasteté, liberalité, misericorde, temperance, patience, modestie, et toutes autres vertuz. Certes la verité tesmoigne evidem-

que, avant que. — 8. **Police**, organisation de l'Etat — 9. **Icelle**, celle-ci — 10. Calvin proteste contre l'appellation de *novateurs* donnée aux protestants ; ceux ci prétendaient en effet ramener l'Eglise à une plus stricte et plus fidèle observation de l'Evangile : ils se disaient *réformateurs*. — 11. **Qui**, lui qui — 12. Le mouvement de la phrase est oratoire et ironique. Il eût été plus clair de dire : *Est-il vraisemblable que...* — 13. Même mouvement. *Pourchasser un congé*, chercher à obtenir une permission. — 14. **Davantage**, de plus.

ment pour nous, que nous craignons et honorons Dieu purement, quand par nostre vie et nostre mort nous désirons son Nom estre sanctifié. Et la bouche mesme des envieux a esté contrainte de donner tesmoignage d'innocence et iustice extérieure, quant aux hommes, à aucuns de nous, lesquels on faisoit mourir pour ce seul poinct, qui méritoit louange singuliere.

(*Institution de la Religion chrestienne. Au roy de France.*)

SAINT FRANÇOIS DE SALES (1568-1622).

Saint François de Sales fut surtout un apôtre et un prédicateur. En 1608, il réunit des lettres de direction adressées par lui à Mme de Charmoisy, et les publia sous ce titre : *Introduction à la vie dévote*. En 1616, il donna son *Traité de l'amour de Dieu*. La « dévotion aisée » et le style fleuri de saint François de Sales font un contraste absolu avec la doctrine sévère et le style « triste » de Calvin. (*Littérature*, p. 276.)

Préface de l'auteur (1608).

Mon cher lecteur, je te prie de lire ceste preface, pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetière Glycera savoit si proprement[1] diversifier la disposition et le melange des fleurs qu'elle mettoit en ses bouquets, que avec les mesmes fleurs, elle faisoit une grande varieté de bouquets : de sorte que le celebre peintre Pausias[2] demeura court, voulant contrefaire à l'envi[3] ceste diversité d'ouvrage ; car il ne sut changer sa peinture en tant d'assortiments comme Glycera faisoit ses bouquets. Ainsi le Sainct Esprit dispose et

1. **Proprement**, habilement. — 2. **Pausias**, peintre grec, de Sicyone, contemporain du célèbre Appelles, vécut de 360 à 330 avant Jésus-Christ. Il était surtout renommé comme peintre de fleurs. — 3. **Contrefaire à l'envi**, reproduire, en rivalité avec elle. *Envi* est ainsi expliqué dans le dictionnaire étymologique de Laurent et Richardot : « *A l'envi*, adverbe formé du vieux français *envi* qui est le nom verbal du verbe passif *envier* = inviter, puis : provoquer, défier. Ce mot *envier* (latin *invitare*) a pour doublet *inviter*, comme le nom verbal *envi* a pour doublet *invite*. Un *envi* était une mise par laquelle le joueur enchérissait sur son adversaire. Par suite, *à l'envi* = en misant pour ainsi

arrange avec tant de varieté les enseignements de devotion qu'il donne par la bouche et la plume de ses serviteurs, que la doctrine estant tousjours une mesme, les discours neantmoins, qui s'en font, sont bien differents selon les diverses façons desquelles ils sont composés. Je ne puis donc certainement et ne pretends en aulcune façon rien dire dans ceste Introduction, que ce qui a esté dict par ceux qui ont escrit sur ce subject avant moi. Ce sont, pour ainsi parler, mon cher lecteur, les mesmes fleurs, qui ont passé desja par les mains des aultres, que je vous presente ici. Mais le bouquet que j'en ai faict se trouvera tout different par la diversité de la disposition que je leur ai donnee.

Ceux qui ont traicté de la devotion ont eu, presque tous, en vue l'instruction des personnes, qui sont forts retirees du commerce du monde ; ou du moins ils ont enseigné une sorte de devotion, qui conduict à ceste retraicte entiere et universelle. Pour moi, je me suis proposé d'instruire des personnes qui vivent dans les villes, dans leurs mesnages, et mesme à la court ; qui sont obligees par leur condition à un certain dehors d'une vie commune, et qui souvent, sous le pretexte d'une pretendue impossibilité, ne veulent pas seulement penser à essayer ce que c'est que vie devote. Ils veulent tousjours croire que, comme aulcun animal n'ose gouster de la graine de la plante que les naturalistes appellent *Palma Christi*, nul homme, occupé des affaires du siecle, ne doibt aspirer à la palme de la pieté chrestienne. Mais qu'ils sachent que la grace n'est pas moins feconde en ses ouvrages que la nature. Les meres-perles [4] se forment et se nourrissent dans la mer, sans en prendre une seule goutte d'eau : tout amere et salee qu'elle est, on y trouve des sources d'eau doulce vers les isles Chelidoines [5], et les pyraustes [6]

dire contre quelqu'un, en rivalisant avec lui. » — 4. **Meres-perles.** Dans cette expression, comme dans *mère-goutte*, *mère-laine*, le mot *mère* vient du latin *meram*, pure. *Mère-perle*, perle naturelle. — 5. **Chelidoines.** Iles situées au sud des côtes de Lycie, et ainsi appelées à cause

volent au milieu des flammes, sans se brusler les aisles. De mesme une ame, soutenue par une genereuse resolution, peut vivre dans le commerce du monde, sans en prendre l'esprit ; gouster la doulceur du service de Dieu, parmi toutes les amertumes du siecle. et, a travers toutes ses convoitises les plus ardentes, s'eslever à Dieu par les desirs sinceres de son amour. Il est vrai que cela porte de grandes difficultés. Et c'est pourquoi je voudrois bien qu'on s'appliquast avec plus d'ardeur qu'on n'a pas faict jusqu'à present, à les applanir aux gents du monde, comme tout foible que je suis, je tasche d'aider un peu, par cest ouvrage, la bonne volonté de ceux qui voudront faire un genereux essai de la devotion.

Mais si ceste Introduction paroist au jour, cela ne vient poinct du tout ni de mon propre mouvement, ni de mon inclination. Il y a quelque temps qu'une personne de beaucoup d'honneur et de vertu [7], pressee par la grace de Dieu d'entrer dans les voies de la perfection, en forma le desseing, et m'y demanda mon assistance particuliere ; et parce que, oultre plusieurs sortes de devoirs, qui me tenoient attaché à ses interests, je lui avois trouvé, longtemps auparavant, beaucoup de dispositions à une solide pieté, je donnai tous mes soings à son instruction. Apres l'avoir donc conduicte par les exercices de devotion, que j'ai jugés les plus convenables à sa condition et à son desir, je lui en laissai quelques memoires par escrit, pour y avoir recours dans ses besoings, et elle les communiqua à un savant et devot religieux [8], veritablement grand religieux, qui. les ayant crus utiles à plusieurs aultres, m'exhorta fort de les donner au public. Or, il lui fut aisé de me persuader, parcequ'il s'estoit acquis une grande auctorité sur ma volonté par son amitié, et sur mon esprit par la solidité de son jugement.

des nombreuses tortues (grec *chélidon*) que l'on y trouvait. — 6. **Pyraustes**, sortes de papillons de nuit. — 7. Mme de Charmoisy. — 8. Le P. Jean Ferrier, jésuite, recteur du collège de Chambéry.

Ainsi, pour rendre cest ouvrage plus util et plus agreable, je le revis, j'y mis quelque ordre, et j'y adjoustai plusieurs instructions que je croyois necessaires. Mais, en verité, ce fut presque sans avoir eu le temps de le bien faire. C'est pourquoi, vous n'y verrez rien d'exact, et vous n'y trouverez qu'un amas d'advertissements, que j'y donne de bonne foi, en taschant de les expliquer le plus intelligiblement que je puis. Et à l'esgard des ornements de la langue, je n'y ai pas seulement voulu penser, ayant assez d'aultres choses à faire.

J'adresse la parole à Philothee, parceque, voulant rapporter à l'utilité publique ce que j'ai d'abord escrit pour une seule personne, je doibs me servir d'un nom commun à tous les fidelles, qui aspirent à la devotion ; et ce terme « Philothee » signifie celui ou celle qui aime Dieu.

(*Introduction à la vie dévote*, préface).

HISTORIENS ET AUTEURS DE MÉMOIRES

MONTLUC (1502-1577).

Blaise de Montluc, après s'être distingué dans les guerres d'Italie et dans les guerres civiles, fut obligé de rentrer en son château, après avoir été grièvement blessé en 1570 au siège de Rabastens. C'est alors qu'il dicta ses *Commentaires*, que Henri IV appelait la *Bible du soldat*. L'ouvrage se compose de sept livres ; on y trouve le récit des campagnes de Montluc, de 1519 à 1570. (*Littérature*, p. 279).

Montluc au lecteur (publié en 1592).

M'estant retiré chez moy, en l'aage de soixante et quinze ans, pour trouver quelque repos, après tant et tant de peines par moy souffertes pendant le temps de cinquante cinq ans que j'ay porté les armes pour le service des Roys mes maistres, ayant passé par degrés et par tous les ordres de soldat, enseigne, lieutennent, cappitaine en chef, maistre de camp, gouverneur des places, lieutennent du Roy ès pro-

vinces de Toscane et de la Guienne et mareschal de France; me voyant stropiat[1] presque de tous mes membres, d'arquebuzades, coups de picque et d'espee, et à demy inutile, sans force et sans esperance de recouvrer guerizon de ceste grande arquebuzade que j'ay au visage[2]; après avoir remis la charge du gouvernement de Guienne entre les mains de Sa Majesté, j'ay voulu employer le temps qui me reste à descripre les combats auxquelz je me suis trouvé pendant cinquante et deux ans que j'ay commandé : m'asseurant que les cappitaines qui liront ma vie, y verront des chozes desquelles ilz se pourront ayder, se trouvans en semblables occasions, et desquelles ilz pourront ainsi faire proficl et acquerir honneur et reputation. Et encores que j'aye eu beaucoup d'heur[3] et de bonne fortune aux combatz que j'ay entreprins, quelquefois, comme il sembloit, sans grande raison, si[4] ne veux-je pas que l'on pense que j'en attribue la bonne yssue et que j'en donne la louange à aultre qu'à Dieu : car, quand on verra les combatz où je me suis trouvé, on jugera que c'est de ses œuvres. Aussi l'ay-je tousjours invoqué en toutes mes actions avec grande confiance de sa grâce : en quoi il m'a tellement assisté que je n'ay jamais esté deffaict ni surprins en quelque faict de guerre où j'aye commandé, ains tousjours rapporté victoire et honneur. Il faut que nous tous, qui portons les armes, ayons devant les yeux que ce n'est rien de nous sans la bonté divine, laquelle nous donne la force et le courage pour entreprendre et executter les grandes et hazardeuses entreprinses qui se presentent à nous.

Et pour ce que les escriptures plaisent à aucuns et desplaisent à d'aultres, et que les liseurs trouveront peultestre estrange et pourroient dire que c'est mal faict à moi d'escripre mes faictz, lesquels je debvois laisser escripre à ung aultre, en cella je respondz que, pourveu que l'on

1. **Stropiat** (latin *stroppiare*), estropié. — 2. Montluc a raconté, livre VII, le siège de Rabastens, où il reçut une horrible blessure. Il fut désormais forcé de porter un masque. — 3. **Heur**, cf. p. 225, note 1. — 4. **Si**, toutefois. — 5. **A la vérité**, (à, *ad*) selon la vérité. —

escripve à la veritté[5] et que l'on atribue la louange à Dieu, ce n'est pas mal faict. Le tesmoignage de plusieurs qui sont encores en vie, fera foy de ce que j'ay escript. Nul aussi ne pouvoit mieulx representer les desseins, entreprinses et executions, ou les faicts survenus en icelles, que moy mesme, qui ne desrobe rien de l'honneur d'aultruy. Le plus grand homme qui jamais ayt esté au monde, qu'est Cesar, nous en a monstré le chemin, ayant luy mesme escript ses *Commentaires*, escripvant la nuict ce qu'il executtoit de jour. J'ay donc voulu dresser les miens, mal polis, comme sortans de la main d'ung soldat, et encore d'un Gascon, qui s'est tousjours plus soucié de bien faire que de bien dire... Ce n'est pas ung livre pour les jeune gens de sçavoir, ils ont assez d'historiens, mais bien pour ung soldat, capittaine, et peult-estre qu'ung lieutennent de Roy y pourra trouver de quoy apprendre. Pour le moingz puis-je dire que j'ay escript la veritté, ayant aussi bonne memoire à present que j'eus jamais, me resouvenant et des lieux et des noms, combien que je n'eusse jamais rien escript. Je ne pensois pas en cest aage me mesler d'un tel metier : si c'est bien ou mal, je m'en remets à ceux qui me feront cest honneur de lire ce livre, qui est proprement le discours de ma vie.

C'est à vous, cappitaines, mes compaignons, à qui principalement il s'adresse : vous en pourrés peult estre tirer profict. Vous debvés estre certains que, puisqu'il y a si longtemps que j'ay esté en votre degré[6], et si longtemps exercé la charge de cappitaine de gens de pied, de maistre de camp par trois fois, et de colonel, il fault doncques que vous croyès que j'ay retenu quelque choze d'este estat là[7] et que, par longue expérience, j'ay vu advenir aux cappitaines beaucoup de biens, et à d'aultres beaucoup de maux. Et de mon temps, il en a esté desgradé des armes et de noblesse ; d'aultres ont perdu la vie sur ung eschaffaud

6. **Degré**, grade. — 7. **Este** (latin *istam*), cet. — 8. **Prou** (latin

d'aultres deshonorés et retirés en leurs maisons, sans que jamais les rois ni aultres en ayent voulu plus fere compte. Et, au contraire, d'aultres en ay veu parvenir, qui ont porté la pique à six franx de paye, fere des actes si belliqueux et se sont trouvés si capables, qu'il y en a eu prou[8] qu'estoient fils de pouvres laboreurs, et se sont mis par devant beaucoup de nobles, pour leur hardiesse et vertus. Et pource que toutes ces chozes sont passées par devers moy, j'en puis parler sans mentir. Et encores que je sois gentilhomme, neantmoingz si suis-je parvenu degré par degré, comme le plus pouvre soldat qu'aye esté de long temps en ce royaulme; car je suis venu au monde fils d'ung gentilhomme, que son père avoict vendeu tout le bien qu'il possedoyt hormis huit cens ou mil livres de rentes ou revenu[9]. Et, comme j'ai esté le premier de six frères que nous avons estés, il a fallen que je fisse cognoistre le nom de Montluc, de notre maison, avecques autant de périlz et hazards de ma vie que soldat n'y cappitaine qu'aye jamais esté. Et n'ay eu en ma vie aulcung reproche de ceux qui me commandoint; ains[10] autant favouri et estimé que cappitaine qui fût en l'armée où j'estois. Et s'il y avoict quelque entreprinze de grande importance, et hazardeuse à executter, les lieutennens du roy, et les colonnels me la bailloinct aussi tost ou plus tost à executer qu'à cappitaine de l'armée. L'escripture de mon livre vous en rendra témoignage.

(*Commentaires*, livre 1er.)

Les femmes de Sienne (1592).

En 1554, la ville de Sienne, en Italie, soutint un siège de six mois contre les Impériaux. Montluc dirigeait la défense.

Il ne sera jamais[1], dames siennoises, que je n'immortalize vostre nom, tant que le livre de Montluc vivra; car,

pro). beaucoup, resté dans la locution : *ni peu ni prou*. — 9. **Son père.** Montluc a lui-même raconté cet épisode de son enfance. — 10. **Ains**, mais.

1. **Il ne sera jamais.** Il n'arrivera jamais. — 2. **Se desparti-**

à la vérité, vous estes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le feurent. Au commencement de la belle rézolution que ce peuple fist de deffendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se despartirent [2] en trois bandes : la première estoict conduicte par la signora Forteguerra, qui estoict vestue de violet, et toutes celles qui la suivoinct [3] aussi, ayant son accoustrement, en façon d'une nymphe, court et monstrant le brodequin : la seconde estoict la signora Piccolomini, vestue de satin incarnadin, et sa troupe de mesme livrée : la troisième estoict la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme aussi estoict sa suite avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoinct de belles devises : je voudrois avoir donné beaucoup et m'en ressouvenir. Ces trois escadrons estoinct composés de trois mil dames, gentilz-femmes ou bourgeoises ; leurs armes estoinct des picz, des pelles, des hottes et des fascines : et en cest equipaige firent leur monstre [4] et allarent commencer les fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souvent faict le compte, car je n'y estois encore arrivé, m'a asseuré n'avoir jamais veu de sa vie choze si belle que celle-là ; je vis leurs enseignes despuis. Elles avoinct faict un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloinct à leur fortification : je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'ay et l'avoir [5] pour le mettre icy.

Et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent et le couraige et la vertu d'une jeune siennoise, laquelle, encore qu'elle soict fille de pauvre lieu, mérite toutes fois estre mise au rang plus honorable. J'avois faict une ordonnance au temps que je feus creé dictateur, que nul, à peine d'estre bien puny, ne faillist d'aller à la garde à son tour. Ceste jeune fille, voyant ung frere, à qui il tou-

rent, se partagèrent. — 3. **Suivoinct**, pour *suivoient*, suivaient ; cf. plus loin *estoinct*. Sur cette forme, voir *Seizième Siècle* de Darmsteter, et Hatzfeld (*Tableau de la langue française*, p. 236). — 4. **Monstre**, montre, parade, revue. — 5. Avoir ce chant. — 6. **Touchoict**

choict[6] de fere la garde, ne pouvoir y aller, prend son morion[7] qu'elle met en teste, ses chausses[8] et ung collet de bufle, et avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest équipaige, passant, lorsqu'on leut le roole[9], soubz le nom de son frere ; fist la sentinelle à son tour sans estre congneue, jusques au matin que le jour eust poinct[10]. Elle feut ramenée à la maison avec honneur.

(*Commentaires*, livre II.)

A. D'AUBIGNÉ (1552-1630.)

Agrippa d'Aubigné, poète d'une puissante imagination (cf. p. 178), fut aussi un remarquable historien. Comme Montluc, il trouva, dans ses propres exploits, la matière de la plupart de ses récits. Mais il écrivit aussi une *Histoire universelle* qui témoigne de la hauteur de ses vues philosophiques et de sa vaste érudition. (*Littérature*, p. 280.)

Un épisode de l'enfance de d'Aubigné (1625)

D'Aubigné a raconté *sa Vie à ses enfants*, en parlant de lui à la troisième personne. — Il venait de quitter Paris avec son précepteur Béroalde et un certain nombre de protestants comme lui, pour échapper à la persécution, quand ils furent tous faits prisonniers. — Le petit d'Aubigné avait alors dix ans.

Le chevalier d'Achon, qui avoit là cent chevaux legers, les arresta prisonniers, et aussi tost les mit entre les mains d'un inquisiteur[1] nommé Democares. Aubigné ne pleura point pour la prison, mais oui bien quand luy osta une petite espée bien argentée et une ceinture à fers d'argent. L'inquisiteur l'interrogea à part, non sans colère de ses responces : les capitaines qui luy voioient un habillement de satin blanc, bandé de broderie d'argent, et quelque façon qui leur plaisoit, l'amenesrent en la chambre d'Achon, où ils luy firent voir que toute sa bande estoit condamnée au feu, et que il ne seroit pas temps de se desdire[2] estant

dont c'était le tour. — 7. **Morion,** casque, sorte de calotte d'acier surmontée d'un cimier. — 8. **Chausses,** culottes. — 9. **Roole,** liste. 10. **Poinct,** participe passé de *poindre*.

1. **Inquisiteur,** juge ecclésiastique. — 2. **Se desdire,** abjurer.

au suplice : il respondit que l'horreur de la messe lui ostoit celle du feu. Or y avoit il là des violons ; et, comme ils dançoyent[3], Achon demanda une gaillarde[4] à son prisonnier, ce que n'ayant point refusé, il se faisoit aimer et admirer à la compaignée, quand l'inquisiteur, avec injures à tous, le fit remener en prison. Par luy Beroalde adverti que leur procés estoit faict, se mit à taster le pouls[5] à toute la compaignée, et les fit resoudre[6] à la mort trés facilement. Sur le soir, en apportant à manger aux prisonniers, on leur monstra le bourreau de Milly qui se préparoit pour le lendemain. La porte estant fermée, la compaignée se met en prieres, et, deux heures aprés, vint un gentilhomme de la troupe d'Achon, qui avoit esté moine, et qui avoit lors en garde les prisonniers. Cestui-ci[7] vint baiser à la jouë Aubigné, puis se tourna vers Beroalde disant : « Il faut que je meure ou que je vous sauve tous, pour l'amour de cet enfant : tenez vous prest pour sortir quand je vous le diray : cependant[8] donnez moy cinquante ou soixante escus pour corrompre deux hommes sans lesquels je ne puis rien. » On ne marchanda point[9] à trouver soixante escus cachez dans des souliers. A minuit, ce gentilhomme revint accompaigné de deux, et ayant dit à Beroalde : « Vous m'avez dit que le pere de ce petit homme avait commandement à Orleans ; promettez moy de me faire bien recevoir dans sa compaignée. » Cela luy estant asseuré avec honorable recompence, il fit que toute la bande se prit par la main, et luy, ayant pris celle du plus jeune, mena tout passer secrettement auprés d'un corps de garde, de là dans une grange par dessous leur coche, et puis dans des bleds, jusques au grand chemin de Montargy, où tout arriva avec grands labeurs et grands dangers.

(*Sa vie à ses enfants*, I, 6.)

— 3. **Ils** : d'Achon et ses amis. — 4. **Gaillarde,** ancienne danse française. — 5. **Taster le pouls**, au figuré : éprouver les intentions. — 6. **Les fit resoudre**, se résoudre. — 7. **Cestuy-ci**, celui-ci. — 8. **Cependant**, en attendant. — 9. **On ne marchanda point**, on n'hésita pas à.

Dialogue entre Coligny et Charlotte de Laval (1616).

Gaspard de Coligny, né en 1517, grand amiral de France, fut aussi distingué par la noblesse de son caractère que par ses talents militaires. Il fut victime de la Saint-Barthélemy (1572). — En 1562, Coligny hésitait à aller rejoindre l'armée des protestants, commandée par Condé. Il y fut décidé par sa femme.

Le prince de Condé, voyant Paris saisi par les ennemis et n'ayant de force que trois-cents gentilshommes, et autant de soldats, quelques escholiers et bourgeois sans experience ; d'ailleurs voyant desclarer contre lui le parlement, la maison de ville, l'Université, tous lesquels, avec le clergé, constituent la ville, il se fallut resoudre à quitter Paris [1]. D'aultre costé s'estoient assemblés à Chastillon sur Loing [2], près l'admiral de Coligny, le cardinal et Dandelot ses frères [3], Genlis, Boucquard, Bricquemault et aultres, pour le presser de monter à cheval. Ce vieil capitaine trouvoit le passage de ce Rubicon [4] si dangereux, que, ayant par deux jours contesté contre ceste compaignie, et, par doctes et spécieuses raisons, rembarré leur violence et les avoir estonnés de ses craintes, il n'y avoit comme plus d'esperance de l'esmouvoir, quand il arriva ce que je veux donner à la posterité, non comme un intermeze [5] de fables bien seantes aux poetes seulement, mais comme une histoire que j'ai apprinse de ceux qui estoient de la partie. Ce notable seigneur, deux heures apres avoir donné le bonsoir à sa femme [6], fut resveillé par les souspirs et sanglots qu'elle jectoit. Il se tourna vers elle, et, apres quelques propos, il lui donna occasion de parler ainsi :

1. Le duc de Guise venait de faire son entrée à Paris. — 2. **Châtillon-sur-Loing**, près de Montargis, ville toute dévouée aux protestants. — 3. **Odet de Coligny** était cardinal et archevêque de Toulouse, quand il abjura le catholicisme et se fit protestant : il prit le nom de comte de Beauvais et fut emprisonné en 1571 ; — François de Coligny, sire d'Andelot, était colonel général de l'infanterie, et prit parti pour la Réforme. Il mourut en 1569, à Saintes : — les autres sont des gentilshommes protestants qui se distinguèrent aux côtés de Coligny. — 4. **Rubicon.** Allusion à César qui déclara la guerre civile à Pompée et au Sénat, en franchissant avec ses soldats en armes, le petit fleuve du Rubicon, formant la limite entre la Gaule cisalpine et le territoire romain. — 5. **Intermezzo**, intermède, divertissement. —

« C'est à grand regret, monsieur, que je trouble vostre repos par mes inquietudes. Mais, estants les membres du Christ deschirés comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible ? Vous, monsieur, n'avez pas moins de sentiment, mais plus de force à le cacher. Trouverez vous mauvais de vostre fidelle moitié, si, avec plus de franchise que de respect, elle coule ses pleurs et ses pensees dans vostre sein ? Nous sommes ici en delices, et les corps de nos freres, chair de nostre chair et os de nos os, sont, les uns dans un cachot, les aultres par les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Ce lict m'est un tombeau, puisqu'ils n'ont pas de tombeaux. Ces linceux[7] me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis. Je rememorois ici les prudents discours desquels vous fermez la bouche à messieurs vos frères. Leur voulez vous aussi arracher le cœur et les faire demeurer sans courage comme sans response ? Je tremble de peur que telle prudence soit des enfants du siecle[8], et que estre tant sage pour les hommes ne soit pas estre sage à Dieu, qui vous a donné la science du capitaine. Pouvez vous, en conscience, en refuser l'usage à ses enfants ? Vous m'avez advoué qu'elle vous resveilloit quelquefois[9] : elle est le truchement[10] de Dieu. Craignez vous que Dieu vous fasse coupable en le suivant ? L'espee de chevalier, que vous portez, est elle pour opprimer les affligés ou pour les arracher des ongles des tyrans ? Vous avez confessé la justice des armes contre eux : pourroit bien vostre cœur quitter l'amour du droit pour la crainte du succes ? C'est Dieu qui osta le sens à ceux qui lui resisterent soubs couleur[11] d'espargner le sang. Il sait saulver l'ame qui se veut perdre et perdre l'ame qui se veut garder. Monsieur, j'ai sur le cœur tant de sang

6. **Sa femme**, Charlotte de Laval. — 7. **Linceux**, linceuls, draps. — 8. **Enfants du siecle**, gens du monde. — 9. **Elle**, votre conscience. — 10. **Truchement** (arabe *drogman*), interprète. Encore usité au dix-septième siècle au sens figuré. Cf. MOLIÈRE, *Femmes savantes*, Acte Ier, scène 4 : « Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements. » — 11. **Sous couleur**, sous prétexte de. — 12. **Ma-**

versé des nostres. Ce sang et vostre femme crient au ciel vers Dieu, et, en ce lict, contre vous que vous serez meurtrier de ceux que vous n'empeschez poinct d'estre meurtris. »

L'admiral respond : « Puisque je n'ai rien proffcté, par mes raisonnements de ce soir, sur la vanité des esmeutes populaires, la doubteuse entrée dans un parti non formé, les difficiles commencements non contre la monarchie, mais contre les possesseurs d'un Estat qui a ses racines envieillies, tant de gents interessés à sa manutention [12], mais nulles attaques par dehors, generale paix, nouvelle et en sa premiere fleur, et, qui pis est, faicte entre les voisins conjurés et faicte expres à nostre ruine, puisque les defections nouvelles du roi de Navarre et du connestable [13], tant de force du costé des ennemis, tant de foiblesse du nostre, ne vous peuvent arrester, mettez la main sur vostre cœur, sondez, à bon escient, votre constance, si [14] elle pourra digerer les deroutes generales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mauvais succes, les trahisons des vostres, la fuite, l'exil en pays estrangiers; là les chocquements [15] des Anglois, les querelles des Allemands, vostre honte, vostre nudité, vostre faim, et, qui est plus dur, celle de vos enfants. Tastez encore si vous pouvez supporter vostre mort par un bourreau, apres avoir veu vostre mari traisné et exposé à l'ignominie du vulgaire, et pour fin, vos enfants infames [16], valets de vos ennemis, accreus par la guerre et triumphants de vos labeurs. Je vous donne trois semaines pour vous esprouver, et quand vous serez, à bon escient, fortifiee contre tels accidents, je m'en irai prier avec vous et avec nos amis. »

L'admirale replique : « Ces trois semaines sont achevees :

nutention, maintien. — **13. Le roi de Navarre**. Il s'agit du père de Henri IV, Antoine de Bourbon : — le connétable Anne de Montmorency, disgracié sous François II, avait été rappelé par la régente Catherine de Médicis. — **14. Si**, pour voir si. — **15. Choc-**

vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis. Usez de la vostre, et ne mettez poinct sur votre teste les morts de trois semaines. Je vous somme, au nom de Dieu, de ne vous frauder [17] plus, ou je serai tesmoing contre vous en son jugement. »

D'un organe bien aimé et d'une probité esprouvee les suasions [18] furent si violentes qu'elles mirent l'admiral à cheval, pour aller trouver le prince de Condé et aultres principaux chefs du parti du prince à Meaux.

(*Histoire universelle*, I, III, 2.)

ÉCRIVAINS POLITIQUES

LA BOÉTIE (1530-1563).

La Boétie est célèbre parce que son souvenir est resté lié à celui de Montaigne. On a oublié ses traductions du grec ; on cite encore son ouvrage intitulé le *Contre un* ou *De la Servitude volontaire.* — Il est difficile de savoir si c'est vraiment là un réquisitoire sincère en faveur de la liberté, ou une sorte d'éloquente *déclamation* (*Littérature*, p. 282.)

La tyrannie (publié en 1576).

Mais, o bon Dieu ! que peut estre cela ? comment dirons-nous que cela s'appelle ? quel malheur est cestuy la [1] ? ou quel vice ? ou plustost quel malheureux vice ? veoir un nombre infiny, non pas obeïr, mais servir : non pas estre gouvernez, mais tyrannisez ; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit a eulx ! Souffrir les pilleries, les cruaultez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre lequel il fauldroit despendre [2] son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercules, ne d'un Samson ; mais d'un seul hommeau [3] et le plus souvent du plus lasche et femenin de la nation ;

quements, brutalités. —— 16. **Infames**, déshonorés. —— 17. **Frauder**, tromper. —— 18. **Suasions**, conseils ; resté dans *persuasion*.

1. **Cestuy la**, celui-là. —— 2. **Despendre**, dépenser. —— 3. **Hom-**

non pas accoustumé a la pouldre [4] des batailles, amis encores a grand'peine au sable des tournois ; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette ! Appellerons nous cela lascheté ? Dirons-nous que ceulx là qui servent, soyent couards et recreus [5] ? Si deux, si trois, si quatre ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible ; bien pourra l'on dire lors, a bon droict, que c'est faulte de cœur : mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent poinct, non qu'ils n'osent pas se prendre a luy, et que c'est, non couardise, mais plustost mespris et desdaing. Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traicté de touts en receoit ce mal d'estre serf et esclave, comment pourrions nous nommer cela ? est-ce lascheté ?...

Pauvres gents et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels ! Vous vivez de sorte que vous pouvez dire que rien n'est a vous ; et sembleroit que meshuy [6] ce vous seroit grand heur [7] de tenir a moitié [8] vos biens, vos familles et vos vies ; et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemys, mais bien certes de l'ennemy et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour lequel vous allez si couragensement a la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez poinct de presenter a la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a

meau, petit homme. — 4. **Pouldre**, poussière. — 5. **Recreus**, participe passé de *recroire*, dans le sens de se soumettre à discrétion, se rendre (latin *re credere*, confier). — 6. **Meshuy** (*mes* de *magis*, et *hui* de *hodie*), désormais. — 7. **Heur**, bonheur. — 8. **Tenir a moitié**, posséder seulement pour une moitié. — 9. **A il**, a-t-il. La troi-

qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes ; si non qu'il a plus que vous touts, c'est l'advantage que vous luy faictes pour vous destruire. D'ou il a [9] prins tant d'yeux d'ou vous espie il, si vous ne les luy donnez ? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos citez, d'ou les a il, s'ils ne sont pas des vostres ? Comment a il aulcun pouvoir sur vous, que par vous aultres mesmes ? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous ? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistes de vous mesmes ? Vous semez vos fruicts, afin qu'il en face le degast : vous meublez et vous remplissez vos maisons, pour fournir a ses voleries ; vous nourrissez vos enfants, a fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il fasse, en ses guerres, qu'il les mene a la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, a fin qu'il se puisse mignarder [10] en ses delices ; vous vous affoiblissez, a fin de le faire plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride ; et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes ou ne sentiroient poinct, ou n'endureroient poinct, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus, et vous voyla libres. Je ne veulx pas que vous le poulsiez ; mais seulement ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse a qui on a derobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre [11].

(*Discours sur la Servitude volontaire.*)

sième personne du verbe *avoir*, au moyen âge, était *at*, que nous retrouvons dans *a-t-il* ? (qui devrait s'écrire *at-il* ?). La suppression du *t* dans les formes interrogatives vient des poètes qui, suivant les besoins du vers, écrivaient *chante-t-il* ou *chante il*. — **10**. **Se mignarder** (dérivé de l'allemand *minne*, amour) : *se mignarder* signifie ici *se plaire, se délecter*. — **11**. Allusion à la statue du colosse que vit en songe Nabuchodonosor : « Sa tête était d'un or très pur ; sa poitrine et ses bras, d'argent ; son ventre et ses cuisses, d'airain ; ses jambes, de fer ; ses pieds en partie de fer et en partie d'argile. » (DANIEL, chapitre II, § III, 32-33.)

LA SATYRE MÉNIPPÉE (1594).

Œuvre collective, due à des gens d'Église, de robe et de lettres, *la Satyre Ménippée* est le seul des nombreux pamphlets écrits pendant la Ligue qui mérite une place dans l'histoire de la littérature. — C'est comme une libre composition dramatique, composée d'un prologue, d'une procession, et d'une suite de discours. Ces discours sont attribués aux représentants des différents ordres, pendant les États généraux. Les députés de la noblesse, du clergé, de l'Université, parlent, comme malgré eux, un langage trop sincère ; ils avouent les motifs intéressés qui les font agir, et déclarent se soucier fort peu du bien public. Le ton change, quand le député du tiers état, Daubray, prend la parole. (*Littérature*, pp. 284-288).

Harangue de Daubray pour le tiers état (1594).

(Par Pierre Pithou.)

... O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunque [1] de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asyle et seure retraite de voleurs, meurtriers, et assassinateurs, ne veux tu jamais te ressentir [2] de la dignité et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es ? Ne veux tu jamais te guerir de ceste frenesie [3], qui pour un legitime et gracieux Roi t'a engendré cinquante Roytelets et cinquante Tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'Inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois, et plus dure à supporter aux espritz nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sçauroient adviser. Tu n'as peu supporter une legere augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux edicts qui ne t'importoient nullement ; mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes Senateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et Conseillers, qu'on pende, qu'on massacre tes principaux Magistrats : tu le vois et tu l'endures ; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le louës, et

1. **Spelunque** (latin *spelunca*), caverne. — 2 **Se ressentir**, recouvrer le sentiment. — 3. **Frenesie** (étym. grecque), folie furieuse. —

n'oserois et ne sçaurois faire autrement. Tu n'as peu supporter ton roy debonnaire [4], si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme citoyen et bourgeois de ta ville qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastimens, accreüe de fortz et superbes ramparts, ornee de privileges et exemptions honorables. Que dis je ? peu supporter ? c'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit. Quoy chassé ? Tu l'as poursuivy ? Quoy poursuivi ? Tu l'as assassiné, canonizé l'assassinateur et faict des feux de joye de sa mort [5]. Et tu vois maintenant combien cette mort t'a profité, car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te serrer de plus près, comme tu as, à ton dam [6], déjà experimenté.

Je vous prie, messieurs, s'il est permis de jetter encore ces derniers abois en liberté, considerons un peu quel bien et quel profit nous est venu de cette detestable mort, que nos prescheurs [7] nous faisoient croire estre le seul et unique moyen pour nous rendre heureux. Mais je ne puis en discourir qu'avec trop de regret de voir les choses en l'estat qu'elles sont, aux prix qu'elles estoient lors. Chacun avoit encore en ce temps-là du blé en son grenier, et du vin en sa cave ; chacun avoit sa vaisselle d'argent, et sa tapisserie, et ses meubles : les reliques étoient entieres : on n'avait point touché aux joyaux de la couronne. Mais maintenant qui peut se vanter d'avoir de quoi vivre pour trois semaines, si ce ne sont les voleurs, qui se sont engraissés de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des presents et absents ? Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu notre vaisselle, engagé jusqu'à nos habits pour vivoter bien chétivement ? Où sont nos

4. **Debonnaire**. Cf. p. 58, note 27 et p. 270, note 13. —— 5. Allusion au meurtre de Henri III, par Jacques Clément. Le duc de Mayenne fit faire des feux de joie dans Paris. Les ligueurs proclamèrent Jacques Clément *bienheureux*. —— 6. **Dam** (latin *damnum*), dommage. —— 7. **Prescheurs**, prédicateurs. Cf. Frères-Prêcheurs. On sait quelle était, sous la Ligue,

salles et nos chambres tant bien garnies, tant bien diaprees[8] et tapissees? Où sont nos festins et nos tables friandes? Nous voilà reduits au lait et au fromage blanc comme les Suisses; nos banquets sont d'un morceau de vache pour tous mets. Bien heureux qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien, et bien heureux qui a toujours eu du pain d'avoine, et s'est passé de bouillie de son vendue au coin des rues, aux lieux qu'on[9] vendoit jadis les friandises de langues, caillettes et pieds de mouton[10]! Et n'a pas tenu à monsieur le legat, et à l'ambassadeur Mendosse[11], que n'ayons mangé les os de nos pères, comme font les sauvages de la Nouvelle-Espagne[12]. .

Peut-on se souvenir de toutes ces choses sans larmes et sans horreur? Et ceux qui, en leur conscience, savent bien qu'ils en sont cause, peuvent-ils en ouïr parler sans rougir et sans apprehender la punition que Dieu leur réserve pour tant de maux dont ils sont autheurs? Mesmement[13], quand ils se representeront les images de tant de pauvres bourgeois qu'ils ont vus par les rues tomber tout roides morts de faim; les petits enfants mourir à la mamelle de leurs meres allangouries[14]; les meilleurs habitants, et les soldats marcher par la ville, appuyés d'un baston, pasles et foibles, plus blancs et plus ternis qu'images de pierre, ressemblant plus des fantosmes que des hommes[15]; et l'inhumaine reponse d'aucuns, mesmes des ecclesiastiques, qui les accusoient et menaçoient, au lieu de les secourir ou consoler! Fut-il jamais barbarie ou cruauté pareille à celle que nous avons vue et enduree? Fut-il jamais tyrannie et domination pareille à celle que nous

la violence des prédications. —— 8. **Diaprees.** Cf. p. 165, note 2. —— 9. **Aux lieux que**, aux lieux où. —— 10. On remarquera la nature de ces arguments; *la Satyre Ménippée* s'adresse à des bourgeois, très sensibles à la perte des biens matériels. —— 11. **Mendosse**. L'ambassadeur d'Espagne; — **monsieur le légat**, Mayenne. —— 12. On prétend que l'ambassadeur avait conseillé aux Parisiens de faire du pain en broyant les ossements du charnier Saint-Innocent. Guillaume du Vair y fait allusion dans son *Discours sur la loi salique*. —— 13. **Mesmement**, de même. —— 14. **Allangouries**, tombant en langueur (*languor*, faiblesse). —— 15. **Ressemblant**... S'employait alors à l'actif.

voyons et endurons? Où est l'honneur de notre Université? où sont les colleges? où sont les escholiers? où sont les leçons publiques, où l'on accouroit de toutes les parts du monde? Où sont les religieux estudiants aux couvents? Ils ont pris les armes; les voilà tous soldats débauchez. Où sont nos châsses? où sont nos precieuses reliques? Les unes sont fondues et mangees; les autres sont enfouyes en terre, de peur des voleurs et sacrileges.

Il n'est que de bien courir (1594).
(Par PASSERAT.)

La *Satyre Ménippée* contient un certain nombre de pièces de vers, dans le goût satirique du temps. Nous citons ces couplets de Passerat, d'un tour vif et spirituel, qui fait songer à Marot.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir;
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale [1],
Pour avoir fort bien couru,
Quoy qu'il ait perdu sa male,
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoyent a sa suitte
Ne s'y endormirent poinct,
Sauvants par heureuse fuitte
Le moule de leur pourpoinct.

Quand ouverte est la barriere,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derriere:
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadesme;
Les coureurs sont gens de bien.

1. D'Aumale fut vaincu à Senlis, en mai 1589, et s'enfuit.

Tremont et Balaguy mesme
Et Congy [2] le sçavent bien.

Bien courir n'est pas un vice,
On court pour gaigner le prix.
C'est un honneste exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.

Qui bien court est homme habile
Et a Dieu pour son confort :
Mais Chamois et Menneville [3]
Ne coururent assez fort.

Souvent celuy qui demeure
Est cause de son meschef [4] ;
Celuy qui fuit de bonne heure,
Peut combattre derechef.

Il vaut mieux des pieds combattre,
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Ou il y va de la vie
Il n'est que de bien courir.

LE ROI HENRY IV (1553-1610)

Nous avons, du roi Henri IV, une volumineuse correspondance. Ses lettres sont remarquables par leur vivacité toute spontanée, et elles lui assurent une place éminente dans notre littérature épistolaire.

A Monsieur de Batz [1].

[12 mars 1586.]

Mon faulcheur [2], mets des aisles à ta meilleure beste : j'ay

2. Noms de trois gentilshommes qui prirent la fuite à Senlis. — 3. Noms de deux gentilshommes qui se firent tuer à Senlis. — 4 **Meschef**, malheur.

1. **Monsieur de Batz** était gouverneur d'Armagnac. — 2. **Faul-**

dict à Montespan de crever la sienne. Pourquoy? tu le sçauras de moy à Nerac : hastes, cours, viens, vole : c'est l'ordre de ton maistre et la priere de ton amy.

HENRY.

A Monsieur de Crillon.

[20 septembre 1597.]

Brave Crillon [3], pendés-vous de n'avoir esté icy près de moy lundy dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais veue et qui peust-estre se verra jamais. Croyez que je vous ai bien desiré. Le cardinal nous vint voir fort furieusement, mais il s'en est retourné fort honteusement [4]. J'espère jeudy prochain estre dans Amiens, où je ne sesjourneray gueres, pour aller entreprendre quelque chose, car j'ay maintenant une des belles armées que l'on sçauroit imaginer. Il n'y manque rien que le brave Crillon, qui sera tousjours le bien venu et veu de moy. A Dieu. Le XX[e] septembre, au camp devant Amiens [5].

HENRY.

A Du Plessis Mornay sur la mort de son fils [6].

[20 novembre 1605.]

Monsieur du Plessis. Ayant sceu la fortune advenue à vostre fils, j'en ay receu par vostre consideration le desplaisir [7] que vos fidelles services et l'affection que je vous porte méritent. Vostre perte, à laquelle je participe, est grande. Je la ressens aussi pour vous, comme pour moy,

cheur. Henri IV, dans une autre lettre à Batz, lui dit de *ne pas s'amuser à la paille*, parce qu'il l'attend *sur le pré*. —— **3. Crillon** († 1515) fut un des plus vaillants généraux d'Henri IV. Ce billet célèbre est connu, grâce à Voltaire, sous une forme inexacte et d'ailleurs charmante : « Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. » (Note de *la Henriade*.) —— **4. Le cardinal.** Albert d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien, gouverneur des Pays-Bas. —— **5.** Amiens fut repris par Henri IV le 25 septembre. —— **6.** Du Plessis-Mornay, gouverneur de Saumur, venait de perdre son fils unique Philippe, tué sur le champ de bataille, le 23 octobre 1605. —— **7. Desplaisir.** Sens très fort, au quinzième et au dix-septième siècle.

ainsy que doibt faire un bon maistre comme je suis du pere et l'estois du fils, esperant qu'il imiteroit vostre fidélité et dévotion à mon service, comme il s'efforçoit de faire vos actions. Dieu a voulu en disposer, consolés vous en luy, en la bienveillance de vostre bon maistre et en vostre prudence et constance, je vous en prie ; et de me faire paroistre, en ceste occasion si sensible, que vous deferés plus à mon desir et conseil qu'à vostre juste douleur, vous me contenterés grandement. Je prie Dieu qu'il vous console et ayt, Monsieur du Plessis, en sa saincte et digne garde. Ce XXe novembre, à Paris.

HENRY.

TRADUCTEURS ET ÉRUDITS

AMYOT (1514-1593).

Amyot fut professeur de grec et de latin à l'Université de Bourges, précepteur des trois fils d'Henri II, et mourut évêque d'Auxerre. Il publia, en 1559, sa traduction des *Vies de Plutarque*, et en 1574, celle des *Œuvres morales* du même auteur. — Amyot est mieux qu'un traducteur; il a donné une physionomie nouvelle et toute française à l'historien grec ; il a fourni des modèles d'héroïsme à plusieurs générations; il a plié la langue française à l'expression de tous les faits et de toutes les idées. (*Littérature*, p. 233.)

Utilité de l'histoire (1559).

Si le conseil des vieilles gens est grandement estimé, pource qu'[1] ayans vescu longuement, il est force [2] qu'ilz ayent beaucoup veu : et si ceulx qui ont longuement voyagé en païs estranges [3], qui se sont trouvez en beaucoup d'affaires, et ont grande experience des choses de ce monde, sont reputez sages, et dignes à qui l'on mette en main les resnes des grands gouvernements : combien fait à estimer [4] la lecture des histoires, qui en un seul jour nous peut fournir plus d'exemples que ne sçauroit faire le

1. **Pource que**, parce que. — 2. **Il est force que**, il est nécessaire que. — 3. **Estranges**, étrangers. — 4. **Combien fait à**

cours entier de la plus longue vie d'un homme ? Tellement que ceulx qui sont exercitez à la lire ainsi qu'il appartient[5], encore qu'ilz soient jeunes, deviennent, quant à l'intelligence des affaires du monde, telz que s'ilz estoyent vieux et chenus[6], et n'ayans jamais bougé de leurs maisons, sont aussi advertis, informez et instruits de tout ce qui est par le monde, que ceulx qui avec travaux innumerables et dangers infinis ont abbregé leurs jours à courir toute la terre habitable : comme au contraire ceulx qui sont ignorans des choses faites ou advenues avant qu'ilz fussent nez, quoy qu'ilz soient suraagez[7], demeurent tousjours enfans, et dedans le propre païs de leur naissance sont en pareille condition que les estrangers.

Brief, il se peut veritablement dire que la lecture des histoires est une eschole de prudence, que l'homme se forme en son entendement[8], en considerant meurement[9] l'estat du monde qui a esté par le passé, et observant diligemment par quelles loix, quelles mœurs et quelle discipline, les empires, royaumes et seigneuries se sont jadis premierement establies, et depuis maintenues et grandies, ou au contraire changées, diminuées et perdues.

Vie des hommes illustres, préface.

Marius sur les ruines de Carthage (1559).

Party qu'il fut[1], le vent de bonne fortune le porta en l'isle d'Enarie[2], là où il trouva Granius et quelques autres de ses amis, avec lesquels il se remeit à la voile prenant la route de l'Afrique : mais ayans faulte d'eau, ils furent contraints d'aborder en Sicile au territoire de la ville

estimer. Combien ne doit-on pas estimer. — 5. **Ainsi qu'il appartient**, comme il convient. *Appartient* ne se rattache pas à *part*, mais est composé de *ad* et de *pertinere*, qui a donné *pertinent* (ce qui se rapporte à) et *impertinent* (qui n'est pas en rapport avec). La formule *à qui il appartient*, c.-à-d. *celui que concerne cette affaire*, est encore usitée dans le langage du Palais. — 6. **Chenus** (latin *canutus*), blanc, se dit de la chevelure. — 7. **Suraagez**, très âgés. — 8. **Entendement**, intelligence. — 9. **Meurement** (latin *maturamente*), mûrement.

1. **Party qu'il fut**, aussitôt qu'il fut parti. — 2. **Enarie**, île

d'Erix, là où d'adventure se trouva un questeur romain qui gardoit ceste coste, et s'en fallut bien peu qu'il ne prist Marius mesme qui estoit descendu en terre, car il tua seize de ses gens qui estoyent sortis avec luy pour prendre de l'eau : parquoy Marius se partant[3] de là à grande haste, traversa la mer, tant qu'il arriva en l'isle de Menynge[4], là où il entendit premierement que son filz s'estoit sauvé avec Cethegus, et qu'ils s'en estoyent allez ensemble devers le roy des Numides Hiempsal, le supplier de leur vouloir estre en aide ; cela luy fait reprendre un peu de courage et luy donna hardiesse de passer de ceste isle en la coste de Carthage. Or estoit lors gouverneur de l'Afrique un præteur romain nommé Sextilius, auquel Marius n'avoit jamais fait ne mal ne bien, et à ceste cause esperoit que par pitié seulement il luy pourroit faire quelque secours : mais il ne fut pas plustost descendu en terre avec peu de ses gens, qu'il luy vint au-devant un sergent[5], lequel, s'addressant à luy mesme, luy dit : « Sextilius præteur et gouverneur de la Libye te defend de mettre le pied en toute sa province, autrement il te declare qu'il obeira aux mandements du Senat, et te poursuyvra comme ennemy du peuple romain. »

Marius, ayant ouy ceste defense, eut le cueur si serré de courroux et de douleur, qu'il ne sceut que respondre promptement, et demoura une espace de temps sans dire mot, regardant le sergent de mauvais œil, jusques à ce qu'il[6] luy demanda qu'il vouloit[7] respondre à la defense du præteur; et alors Marius luy respondit avec un soupir tranchant[8], tiré du profond du cueur : « Tu diras à Sextilius que tu as veu Caius Marius banny de son païs, assis entre les ruines de la ville de Carthage. » Par laquelle response il mettoit sagement au devant des yeux de ce Sextilius

d'Ischia. — 3. **Se partant.** On disait alors *se partir* pour *se séparer de, s'en aller de. Partir* était verbe actif, comme aujourd'hui encore *départir*. — 4. **Isle de Menynge**, île de Zerbi, sur la côte d'Afrique non loin de Tripoli. — 5. **Sergent**, soldat ou héraut. — 6. **Il**, le héraut. — 7. **Qu'il vouloit**, ce qu'il voulait. — 8. **Tranchant**,

l'exemple de la ruine de ceste puissante cité et la mutation de sa fortune[9], pour l'avenir qu'il luy en pouvoit bien autant advenir[10].

(*Vie de Marius*, XLIV.)

Mort de Démosthène (1559).

Démosthène avait tenté, après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.) de soulever les Athéniens contre le joug macédonien. Deux généraux d'Alexandre, Antipater et Cratère furent vainqueurs des Athéniens à la bataille de Cranon (322), et se dirigèrent vers la ville.

... Quand la nouvelle vint que Antipater et Craterus[1] venoyent en armes à Athenes, Demosthenes et ses adherens[2] en sortirent un peu devant qu'ilz y entrassent, les ayant le peuple condamnez à mourir à la suscitation de Demades[3] : et, s'estans escartez les uns deçà, les autres delà, Antipater envoya des gens de guerre après pour les prendre, desquelz estoit capitaine un Archias qui fut surnommé Phygadotheras, qui vault autant à dire comme poursuyvant les bannis. Lon dit que cestuy Archias estoit natif de la ville de Thuries, et qu'il avoit autrefois esté joueur de tragédies[4]... Cest Archias donques... entendant que Demosthenes s'estoit aussi jetté en franchise dedans le temple de Neptune en l'isle de Calauria[5], il s'y en alla dedans des esquifz avec quelque nombre de soudards Thraciens, et là tascha premierement à luy persuader qu'il s'en allast vouluntairement avec luy devers Antipater, luy promettant qu'il n'auroit aucun mal.

Mais Demosthenes la nuict de devant avoit eu un songe

nous dirions plutôt *pénétrant*. — 9. **Mutation**, changement ; resté dans le sens administratif. et dans le mot *permutation* ; — **sa**, sa propre fortune à lui Marius. — **10**. Il y a là une sorte de jeu de mots sur *avenir* et *advenir*, dont le premier n'est que l'infinitif substantivé. L'orthographe a établi entre *avenir* et *advenir* une distinction factice. — On peut rappeler ici les vers de Delille : Carthage, dit-il... *Vit sur ses murs détruits Marius malheureux, Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.*

1. **Antipater** et **Craterus**, les deux généraux macédoniens qui avaient vaincu les Athéniens à Cranon, en Thessalie. — 2. **Adherens**, partisans. — 3. **Demades**, Démade, célèbre orateur athénien. ennemi de Démosthène, et attaché au parti macédonien. — 4. **Joueur de tragédies**, acteur. — 5. **Calauria**, île du golfe Saronique, en face de

estrange en dormant : car il luy fut advis qu'il avait joué une tragédie à l'envy de[6] cest Archias et qu'il luy succedoit[7] si bien que toute l'assistence du theatre estoit pour luy, et luy donnoit l'honneur de mieulx jouer, mais qu'au reste il n'estoit pas si bien en poinct[8], ne luy, ne ses joueurs, comme ceulx d'Archias, et qu'en tout appareil il estoit vaincu et surmonté par luy : pourtant[9] le matin quand Archias alla parler à luy, en luy usant de gratieuses paroles pour le cuider induire[10] à sortir vouluntairement du temple, Demosthenes le regardant entre deux yeux sans bouger du lieu où il estoit assis, luy dit : « O Archias, tu ne me persuadas jamais en jouant, ny ne me persuaderas encore jà en promettant. » Archias adonc commencea à se cholerer[11] et à le menacer en courroux, et Demosthenes luy repliqua lors : « A ceste heure as tu parlé à bon esciant et sans feintise[12], ainsi que l'oracle de Macedoine t'a commandé, car nagueres tu parlois en masque au plus loing de ta pensée ; mais, je te prie, attens un petit[13], jusques à ce que j'aye écrit quelque chose à ceulx de ma maison. » Ces paroles dittes, il se retira au dedans du temple, comme pour escrire quelques lettres, et meit en sa bouche le bout de la canne[14] dont il escrivoit, et le mordit, comme il estoit assez coustumier de faire quand il pensoit à escrire quelque chose, et teint[15] le bout de ceste canne quelque temps dedans sa bouche, puis s'affubla la teste avec sa robbe, et la coucha[16].

Ce que voyans les satellites d'Archias, qui estoyent à la porte du temple, s'en mocquerent, cuidans que ce fust pour crainte de mourir qu'il feist ces mines là, en l'appellant lasche et couard. Et Archias s'approchant de luy,

Trézène (Argolide). — 6. **A l'envy de**, en rivalité avec. Cf. p. 240, note 3. — 7. **Il lui succedoit**, cela lui réussissait. — 8. **Poinct**, situation ; il n'était pas en aussi grande faveur. — 9. **Pourtant**, c'est pourquoi. — 10. **Cuider induire**. Expression confuse, dont les deux termes signifient : *cuider*, croire, *induire*, amener à ; équivaut à : parce qu'il s'imaginait l'amener à. — 11. **Se cholérer**, se mettre en colère. — 12. **Feintise**, feinte — 13. **Un petit**, un peu — 14. **Canne**, roseau dont est fait le *stylet* (pointe dont on se sert pour écrire) de Démosthène. — 15. **Teint**, tint. — 16. **La coucha**,

l'admonesta de se lever, et recommencea à luy dire les mesmes paroles qu'il luy avoit dittes auparavant, luy promettant qu'il moyeneroit [17] sa paix avec Antipater. Adonc Demosthenes sentant que le poison avoit desjà pris et gaigné sur luy, se desaffubla, et regardant Archias fermement au visage, luy dit. « Or joue maintenant quand tu vouldras le rolle de Creon [18], et fais jetter ce mien corps aux chiens, sans permettre qu'on luy donne sepulture. Quant à moy, ô Sire Neptune, je sors de ton temple estant encore vif, pour ne le prophaner de ma mort; mais Antipater et les Macedoniens n'ont pas espargné ton sanctuaire, qu'ilz ne l'ayent pollu de meurtre [19]. » Ayant proferé ces paroles, il dit que lon le sousteinst par dessoubz les aixelles [20], pource qu'il commenceoit desjà fort à trembler sur ses pieds, et en cuidant marcher, ainsi qu'il passoit au long de l'autel de Neptune, il tumba en terre, là où en jettant un souspir il rendit l'esprit.

(*Vie de Demosthenes*, XLI, XLII, XLIII.)

HENRI ESTIENNE (1532-1598.)

Henri Estienne est le fils du célèbre imprimeur et érudit Robert Estienne. Il composa de grands ouvrages d'érudition comme le *Thesaurus linguæ græcæ* (1572), un pamphlet très hardi, l'*Apologie pour Hérodote* (1566), et plusieurs écrits destinés à défendre l'intégrité de la langue française ou à démontrer sa supériorité. — Ses théories philologiques sont souvent discutables; mais il apporte dans cette tâche, à la fois scientifique et patriotique, une extraordinaire érudition et un style d'une verve intarissable. (*Littérature*, p. 235.)

la pencha. — 17. **Moyeneroit**, négocierait. — 18. **Creon**, roi de Thèbes, après la mort d'Œdipe, son beau-frère. Dans la tragédie d'*Antigone*, de Sophocle, Créon incarne le type même du tyran qui défend, au mépris de la tradition religieuse et civile, d'ensevelir Polynice : il en est puni par les dieux. — 19. **Pollu**, souillé. Tout meurtre, dans un temple, était un sacrilège : il fallait procéder ensuite à une purification. — 20. **Aixelles** (latin *axillas*), aisselles.

Des termes empruntés au langage des chasses (1579).

Grand est l'adventage qu'a nostre langue par dessus les aultres en ce qui concerne la fauconnerie, qu'on a appelée aussi la volerie, et en ce qui appartient à la venerie [1]. Toustesfois je m'arresterai moins à la venerie qu'à la fauconnerie, tant pour ce que cest art est plus noble que cestui là [2], qu'aussi pour ce que nostre langage n'a pas tant de prerogative quant aux termes pris de la venerie qu'elle a quant à ceux que lui a baillés [3] la fauconnerie.

Ces façons de parler *rendre les abbois* et *faire rendre les abbois* sont un des gentils emprunts que nostre langage ait faicts de messieurs les veneurs: disant d'un homme qui n'en peut plus, et pourtant [4] est contrainct de se rendre, qu'il rend les *abbois* ou, comme d'aultres escrivent, les *abbais*. Et proprement se dict du povre cerf quand, ne pouvant plus courir, il s'accule en quelque lieu le plus advantageux qu'il peut trouver, et là, attendant les chiens, endure d'estre *abbayé* par eux. Et ne fault doubter que ceste façon de parler, *tenir quelcun en abboy*, ne soit aussi venue de la venerie; mais il y a apparence que ce soit des bestes noires plustost que des aultres, comme quand un sanglier se laisse abbayer par des chiens, perdants leur peine. Autant fault il dire de l'usage du mot *curee*, qui est aussi appelee *le droict des chiens*, commè quand on dict *bonne curee* pour signifier *bon butin*. Le mot *visceratio* semble bien se pouvoir accommoder à ceste signification du mot *curee* et à celle du mot *fouaille*, qui est le mesme en la chasse du sanglier que *curee* en celle du cerf [5]. *Traces* aussi, *routes* et *erres* sont mots qu'on peut penser avoir leur origine de la venerie, et principalement *traces*, veu

1. Cf. ETIENNE PASQUIER, *Lettres* 11. 12; VILLEMAIN, préface du *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e édition (1835). — 2. **Cestui là**, celui là. — 3 **Baillés**, fournis. — 4. **Pourtant**, par conséquent. — 5. **Curee** n'est pas un dérivé du latin *curare*, prendre soin, nettoyer. Il se rattache à *cœur*, et désigne les entrailles de l'animal; les anciennes formes sont *corée* et *courée*. Bonaventure des Périers parle (XXXVIe nouvelle, des *courées de veau et de mouton* que l'on met

que proprement il se dict des bestes pour le latin *vestigia*. Mais ceux qui ont escrit de cest art disent que *traces* et *routes* sont des bestes mordantes, comme sangliers et ours; mais *erres*, des aultres, comme cerfs, chevreuils et daims, encores qu'aulcuns aiment mieux so nommer *fries*[6] ou *pieds*.

Quant à la fauconnerie, je pense qu'elle nous fournit encore dadvantage de beaux termes et belles façons de parler, qui ont fort bonne grace es lieux[7] auxquels nous les accommodons. Et fault bien que cest art ait esté encore plus commun à nos predecesseurs qu'il ne nous est, veu qu'ils nous ont laissé un langage tellement meslé et comme marqueté de ces mots, que nous en appliquons aulcuns[8] à nostre parler ordinaire, sans nous appercevoir de leur origine. Qu'ainsi soit[9], entre tant de François qui usent tous les jours de ces mots *niais* ou *niez*, *hagard*, *debonnaire*, *leurré*, bien peu prennent garde à leur premier usage et s'apperceoivent qu'ils disent des hommes ce qui se dict proprement des oiseaux de proie. Et toutesfois tant s'en fault que ces mots et aultres perdent leur grace, estants ainsi transferés d'un usage à un aultre, que, au contraire, ils semblent l'avoir meilleure; mais elle ne peut estre bien goustee que par ceux qui ont quelque cognoissance de ceste noble science de fauconnerie. Car ceux-là sauront que *niais* ou *niez* se dit proprement du faucon, ou aultre oiseau de proie, qui est pris au *nid*, et n'ayant encores volé, auquel est opposé hagard. Ils sauront aussi que[10] c'est *leurrer un faucon*[11]; et, pourtant, quand ils orront[12] dire d'un homme qu'il est *leurré*, sauront bien que c'est à dire *desniaisé*. Quant à ce mot *debonnaire*, c'est celui duquel l'origine pourroit estre encores moins recogneue, pource

cuire dans une marmite. — 6. **Fries**, frottements (latin *fricare*). — 7. **Es lieux**, dans les passages de nos écrits où... — 8. **Aulcuns**, quelques-uns. — 9. **Qu'ainsi soit** équivaut à *ainsi*. — 10. **Que c'est**, ce que c'est. — 11. **Leurrer**. On appelle *leurre* le morceau de cuir rouge que le fauconnier montre de loin au faucon, pour le ramener, et que celui-ci prend pour de la viande saignante. — 12. **Orront**, enten-

que de trois on n'en a faict qu'un : car on dict *debonnaire* au lieu de dire *de bonne aire*, estant, par ce mot *aire*, signifié le nid de l'oiseau de proie. Or, faut il bien que *debonnaire* ait une grande emphase, veu que nos ancestres, pour monstrer la bonne nature du roi Louis I[er], l'appelerent, par forme de surnom, *Debonnaire* ou *le Debonnaire*, choisissants ce mot entre plusieurs comme le plus convenable [13].

Du mot *hobreau* [14], on ne peut doubter qu'il ne vienne de là, quand on dict d'un petit gentilhomme et qui a bien peu de moyen : *c'est un hobreau*. Et à ce propos il me soubvient qu'on dict : *il faict du tiercelet de prince*, du gentilhomme qui veut enjamber par dessus le rang des gentilshommes et a quelques façons qui sentent non seulement le bien grand seigneur, mais le prince ou, pour le moins, le petit prince. Car, en fauconnerie, le masle s'appelle tiercelet, comme un estant un tiers plus menu que la femelle, et se dict un *tiercelet de faucon*. Nostre langage se sert, par metaphore, du nom d'un aultre oiseau de proie, à savoir du *sacre* : car nous disons *c'est un sacre*, ou *c'est un merveilleux sacre*, de celui qui, en quelque lieu qu'il puisse mettre les mains, happe tout, rifle tout, racle tout, et, en somme, auquel rien n'eschappe [15]. Et en ceci nous ne parlons pas sans raison ; car aulcuns tiennent le sacre pour le plus hardi et vaillant entre les oiseaux de proie, qu'on appelle aussi oiseaux de rapine. Prendre l'*essort* se dict d'un oiseau de proie quand, se laissant aller au vent, il vole plus haut qu'il ne doibt ; et de là vient qu'on dict d'un qui s'en est allé au haut et au loing : *il a pris l'essort*. *Tenir en ses serres* se dict proprement de quelcun de ces oiseaux quand il tient entre ses griffes quelque petit oiseau ; mais nostre langage use de ceste phrase, parlant de celui qui

dront. — 13. **Debonnaire** signifie donc, étymologiquement, qui est *de bon aire*, de *bon nid*, de *bonne race*. C'est en ce sens qu'il faut expliquer le surnom de Louis, fils de Charlemagne ; mais le sens du mot a changé, et il ne se dit plus que d'un homme trop bon, facile à tromper : on a fini par s'attacher exclusivement à *bon*, et l'on a pris *aire* pour une simple désinence. — 14. **Hobreau** ou *hobereau*, petit oiseau de proie. — 15. Cf. SAINT-SIMON, passage cité plus loin (dix-septième siècle).

tient quelcun en sa merci. Comme j'ai dict que nous avions pris *curee* de la venerie, aussi, par une mesme façon de metaphore prise de la fauconnerie, nous disons d'un qui recevra une grand joie de quelque bonne adventure qui lui est survenue : *il en fera une gorge chaude*. Et à propos de ce mot *gorge*, quand on dict : *je ne vole poinct sur ma gorge*, en refusant de danser ou faire quelque autre exercice un peu violent, incontinent apres le repas, ceste façon de parler vient de ce mesme lieu [16]. Quant à ce qu'on dict par metaphore, *ceci n'est pas de vostre gibbier*, aulcuns [17] estiment qu'il peut estre prins de la venerie aussi bien que de la fauconnerie, en ne s'arrestant à la premiere signification du mot *gibbier*.

(*De la précellence du langage françois.*)

ESTIENNE PASQUIER (1529-1615).

Les Recherches de la France, publiées par E. Pasquier, de 1561 à 1570, sont un des ouvrages les plus féconds en renseignements sur l'ancienne France et sur le seizième siècle. Pasquier avait puisé, avec un sens très avisé, à des sources authentiques et variées, dont quelques-unes ne sont plus à notre disposition. (*Littérature*, p. 237.)

Ronsard et la Pléiade (1570).

On aimera à lire ce témoignage d'un contemporain sur le grand mouvement poétique du seizième siècle.

Nous ne donnons que quelques fragments de ce chapitre que l'on devra lire en entier, au *livre VII* des *Recherches* (éd. Feugère, II, 21).

Ce fut une belle guerre que l'on entreprit lors contre l'ignorance, dont j'attribue l'avant-garde à Scève, Bèze et Pelletier [1]; ou si vous le voulez autrement, ce furent les

—— **16**. La *gorge* est la partie supérieure du gosier où certains oiseaux conservent toute fraiche la viande qu'ils ont absorbée, et qu'ils digèrent tout doucement. *Faire une gorge chaude* signifie donc : conserver et absorber lentement, avec plaisir, quelque chose; — *voler sur sa gorge*, se donner du mouvement avec l'estomac plein. —— **17**. **Aulcuns**, quelques-uns.

1. **Maurice Scève** (1510-1552), poète de l'école lyonnaise, imitateur de Petrarque, auteur de *Délie*; — **Théodore de Bèze** (1517-1605), célèbre surtout par ses travaux théologiques en faveur de la Réforme,

avant-coureurs des autres Poëtes. Apres se mirent sur les rangs Pierre de Ronsard, Vandomois, et Joachim du Bellay, Angevin, tous deux gentilshommes extraits[2] de tres-nobles races. Ces deux rencontrèrent[3] heureusement, mais principalement Ronsard, de manière que sous leurs enseignes plusieurs se tirent enroller. Vous eussiez dit que ce temps-là estoit du tout[4] consacré aux Muses : uns[5] Pontus de Tiart, Estienne Jodelle, Remy Belleau, Jean Anthoine de Baïf, Jacques Tahureau, Guillaume des Autels, Nicolas Denisot, qui, par l'anagramme de son nom, se faisoit appeler comte d'Alcinois, Louys le Carond, Olivier de Magny, Jean de la Peruse, Claude Butet, Jean Passerat, Louys des Masures, qui traduisit tout le Virgile. Moy-mesme, sur ce commencement[6], mis en lumière[7] mon *Monophile*, qui a esté favorablement recueilly[8]; et à mes heures de relasche, rien ne m'a tant plêu que de faire des vers Latins ou François. Tout cela ce passa sous le regne de Henry II. Je compare ceste brigade[9] à ceux qui font le gros d'une bataille. Chacun d'eux se promettoit une immortalité de nom par ses vers ; toutes-fois quelques-uns se trouvent avoir survescu leurs livres[10].

Depuis la mort de Henry[11], les troubles qui survindrent en France pour la Religion, troublerent aucunement[12] l'eau que l'on puisoit auparavant dans la fontaine de Parnasse ; toutes-fois, reprenant peu à peu nos esprits, encores ne manquasmes-nous de braves Poëtes que je mets pour l'arrière-garde : uns Philippes des Portes, Scevole de Sainte-Marthe, Florent Chrestien, Jacques Grevin

traduisit les *Psaumes* en vers français et a laissé une belle tragédie biblique, *Abraam sacrifiant* ; — **Pelletier du Mans** (1517-1582) vécut longtemps à Nérac, à la cour de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Il était à la fois mathématicien, médecin, philosophe, et poète. — 2. **Extraits**, issus. — 3. **Rencontrèrent**, sous-entendu des idées : *inventèrent* avec bonheur. — 4. **Du tout**, entièrement. — 5. **Uns**. Au lieu de répéter *un*, au sens emphatique, devant chaque nom, on le mettait une fois pour toutes au pluriel. — 6. **Sur**, lors de. — 7. **Mis en lumière**, publiai. — 8. **Recueilly**, accueillis — 9. **Brigade**. Tel est le premier nom que porta la Pléiade. — 10. « Quelques-uns ont survécu à leurs ouvrages : ceux-ci sont *morts* avant eux. » — 11. Henri II. — 12. **Aucunement**, quelque peu.

les deux Jamins, Nicolas Rapin, Jean Garnier, le seigneur de Pibrac, Guillaume Saluste Seigneur du Bartas, le Seigneur du Perron et Jean Bertaut, avec lesquels je ne douteray d'adjouster[13] mes Dames des Roches, de Poictiers, mère et filles, et specialement la fille qui reluisoit à bien escrire entre les Dames, comme la Lune entre les Estoilles.

Auparavant tous ceux-cy, nostre Poësie Françoise consistoit en Dialogues, Chants Royaux, Ballades, Rondeaux, Epigrammes, Elegies, Epistres, Eglogues, Chansons, Estrennes, Epitaphes, Complaintes, Blasons, Satyres en forme de Coq à l'Asne : pour lesquels Thomas Sibilet[14] fit un livre qu'il appela l'*Art poëtique françois*, où il discourut de toutes ces pieces ; et la plus part desquelles desplent aux nouveaux Poëtes, parce que du Bellay, en son second livre de la *Deffense de la langue françoise*, commande par exprès[15] au Poëte qu'il veut former de laisser aux Jeux Floraux de Tholose et au Puy de Roüen les Rondeaux, Ballades, Virelais, Chants Royaux, Chansons et Satyres en forme de Coq à l'Asne et autres telles espisseries (ce sont ses mots) qui corrompoient le goust de nostre langue, et ne servoient sinon à porter tesmoignage de nostre ignorance[16]. Et au lieu de cela introduisismes entre autres, deux nouvelles especes de Poësie, les Odes dont nous empruntasmes la façon[17] des Grecs et Latins et les Sonnets que nous tirasmes des Italiens.

Quant à la comedie et tragedie, nous en devons le premier plant[18] a Estienne Jodelle... Il fit deux tragedies, la *Cleopatre* et la *Didon* ; et deux comedies, *la Rencontre* et l'*Eugene*[19]... Cette comedie et la *Cleopatre* furent re-

— 13. **Je ne douteray de...** je n'hésiterai pas à... — 14. **Thomas Sibilet**, publia, en 1548, un *Art poétique*, dans lequel il donnait la théorie de tous ces petits genres. Mais il vantait déjà l'*ode* et le *sonnet*, et poussait les poètes à l'imitation de l'antiquité. — 15. **Par exprès**, expressément. — 16. Cf. ce passage cité p. 155. — 17. **La façon**, la forme. — 18. Métaphore heureuse, et qui rappelle celles dont use du Bellay (cf. p. 153). — 19. Sur *Cléopâtre* et *Didon*, cf. *Littérature*, p. 261. *La Rencontre* est le sous-titre de la comédie d'*Eugène* : Pasquier commet une erreur quand il parle de deux comédies. — 20. Henri II. — 21. **Tornebus**, Adrien Turnèbe (*Tourneur*, qui

presentees devant le Roy Henry[20] a Paris, en l'hostel de Reims avec un grand applaudissement de toute la compaignie, et depuis encore au college de Boncour, ou toutes les fenestres estoient tapissees d'une infinité de personnages d'honneur et la cour si pleine d'escoliers que les portes du college en regorgoient. Je le dy comme celui qui y estois present, avec le grand Tornebus[21], en une mesme chambre. Et les entreparleurs[22] estoient tous hommes de nom; car mesme Remy Belleau et Jean de la Peruse[23] jouoient les principaux roulets[24]; tant estoit lors en reputation Jodelle envers eux...

Quant aux hymnes et poemes héroïcques, tel qu'est *la Franciade*, nous les devons seuls et pour le tout a Ronsard. On ne peut assez haut louer la memoire du grand Ronsard... Jamais poete n'escrivit tant comme lui... et toutes fois en quelque espece de poesie ou il ait appliqué son esprit, en imitant les anciens, il les a ou surmontez ou pour le moins esgalez; car quant a tous les poetes qui ont escrit en leurs vulgaires[24], il n'a point son pareil... Petrarque n'escrivit qu'en un subject, et cestuy[25] en une infinité : il a en nostre langue representé uns[26] Homere, Pindare, Theocrite, Virgile, Catulle, Horace, Petrarque, et par mesme moyen diversifié son style, en autant de manieres qu'il luy a pleu, ores[27] d'un ton haut, ores moyen, ores bas. Chascun luy donne la gravité, et à Du Bellay la douceur, et quant a moy, il me semble que quand Ronsard a voulu doux-couler, comme vous voyez dans ses Elegies, vous ne trouverez rien de tel en l'autre... En Ronsard je ne fais presque nul triage, tout y est beau[28]... Les troubles estant survenus vers l'an 1560, par l'introduction de la nouvelle religion, il escrivit contre ceux qui estoient d'avis de la soutenir par les armes. Il y avoit plusieurs esprits gaillards de ceste

enseigna le grec au Collège de France (1512-1565). — 22. **Entreparleurs,** acteurs. — 23. Sur **Remy Belleau**, cf. p 165; — **Jean de la Péruse** composa une *Médée* en 1553. — 24 **Leurs vulgaires**, leur langue nationale. — 25. **Cestuy**, celui-ci, Ronsard. — 26. **Uns**. Cf. p. 272, note 5. — 27. **Ores**, tantôt. — 28. Quelle que soit aujour-

partie [29], qui par un commun vœu armerent leurs plumes contre luy. Je lui imputois a malheur que luy, auparavant cheri, honoré, courtisé par tant d'escrits, se fust fait nouvelle butte de mocquerie [30]; mais certes il eut interest de faire ce coup d'essay, par ce que les vers que l'on escrivit contre luy aiguiserent sa colere et son esprit de telle façon que je suis contraint de me dementir et dire qu'il n'y a rien de si beau en tous ses œuvres que les responses qu'il leur fit, soit a repousser leurs injures, soit a haut-louer l'honneur de Dieu et de son Eglise [31]. Conclusion : luy qui d'ailleurs en commune conversation estoit plein de modestie, magnifie sur toutes choses son nom par ses vers, et luy promet immortalité en tant de belles et diverses manieres, que la posterité auroit honte de ne luy enteriner sa requeste [32]. (*Recherches de la France*, livre VII. 7.)

BERNARD PALISSY (1510-1589)

Qui ne connaît les admirables pages dans lesquelles Palissy raconte au prix de quels efforts il parvint à trouver le *secret de l'émail ?* — Mais Palissy n'est pas seulement un *potier* ; il a l'esprit scientifique d'un précurseur. Et nous citons de préférence ce passage où il semble devancer Buffon et Cuvier. (*Littérature,* p. 239.)

De la pétrification des poissons armés (1580).

Tu t'abuses de penser que par toutes les parties de la mer il y ait des poissons portants coquilles : car, tout ainsi que la terre produict des plantes qui ne sauroient venir en un païs comme en l'aultre, ainsi que les orangers, figuiers, palmiers, amandiers et grenadiers, ne peuvent venir en tous païs ; aussi en la mer il y a certaines contrees où l'on pesche des harengs, aultres contrees des

d'hui notre admiration pour Ronsard, le *triage* s'impose. — 29. **Gaillards**, vifs, hardis ; — **de ceste partie**, de ce parti. — 30. **Butte de mocquerie**. *Butte* n'est autre chose que le féminin de *but*. — 31. Jugement excellent ; Ronsard, en effet, a renouvelé son talent poétique dans les *Discours*. — 32. **Enteriner sa requeste**, lui accorder la ratification judiciaire (*integer, integrinus*, complet : rendre complet).

seiches, aultres des maigres ; et mesme, nous sommes contrainets aller quérir des molues [1] en Terres Neuves. Tous poissons portants coquilles se tiennent pres des limites de la terre, et viennent, en partie, des matieres salsitives [2] qui sont amenees des bords de la terre prochaine de la mer. Et encores ne fault penser trouver les dicts poissons par tous les endroicts des bordures de la mer. Il fault donc concture qu'il y a quelques endroicts où les semences des poissons peuvent prendre nourriture, et aultres non. Tout ainsi comme des vegetatifs [3]. Je n'entends pas dire qu'il y a à present aussi grand nombre de poissons armés [4] en la terre comme il y eut aultre fois ; car, pour le certain, les bestes et poissons qui sont bons à manger, les hommes les poursuivent de si pres que, enfin, ils en font perdre la semence. J'ai veu plusieurs ruisseaux où l'on prenoit grand nombre de lamproyons [5] qu'à présent l'on n'y en trouve plus. J'ai veu aussi aultres ruisseaux où l'on prenoit des escrevisses par milliers, là où l'on n'en trouve plus. J'ai veu des rivieres où l'on prenoit du saumon, et à present ne s'y en trouve plus. Et que la terre ou rivieres d'icelle ne produisent aussi bien des poissons armés comme la mer, je le prouve par les coquilles petrifiees, lesquelles on trouve en plusieurs endroicts par milliers et millions, desquelles j'ai veu un grand nombre qui sont petrifiees, dont la semence en est perdue, pour les avoir trop poursuivis [6]. Et est une chose qui se voit tous les jours, que les hommes mangent des viandes [7] desquelles anciennement l'on n'en eust mangé pour rien du monde. Et de mon temps j'ai veu qu'il se feust trouvé bien peu d'hommes qui eussent voulu manger ni tortues ni grenouilles, et à present ils mangent toutes choses qu'ils n'avoient accoustumé de manger. J'ai veu aussi, de mon temps,

1. **Molues**, morues. — 2. **Salsitives**, où le sel domine. — 3. **Vegetatifs**, végétaux. — 4. **Armés**, de coquilles. — 5. **Lamproyons**, petites lamproies — 6. Cette raison sera mieux exposée plus loin. — 7. **Viandes** (latin *vivenda*), tout ce qui sert à la nourriture. — 8. Ici, la théorie est plus nette, et Palissy semble vraiment

qu'ils n'eussent voulu manger les pieds, la teste ni le ventre d'un mouton, et à present c'est ce qu'ils estiment le meilleur. Par quoi je maintiens que les poissons armés, et lesquels sont petrifiés en plusieurs carrieres, ont esté engendrés sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoient que de l'eau et de la vase, lesquels depuis ont esté petrifiés avec lesdicts poissons [8]... Et quant à la cause de la petrification des coquilles, aulcunes ont esté jectees en la terre, apres avoir mangé le poisson [9], et estant en terre, par leur vertu salsitive ont fait attraction d'un sel generatif, qui, estant joinct avec celui de la coquille en quelque lieu aqueux ou humide, l'affinité des dictes matieres, estants joinctes à ce corps mixte, a endurci et petrifié la masse principale. Et quant est des pierres, où il y a plusieurs especes de coquilles, ou bien que en une mesme pierre il y en a grande quantité d'un mesme genre, comme celles du fauxbourg Saint Marceau lez Paris [10], elles là sont formees en la maniere qui s'ensuit savoir est qu'il y avoit quelque grand receptacle d'eau, auquel estoit un nombre infini de poissons armés de coquilles, faictes en limace pyramidale [11]. Et les dicts poissons ont esté engendrés, dans les eaux dudict receptacle, par une lente chaleur, soit qu'elle soit provenue par le soleil au descouvert, ou bien par une lente chaleur qui se trouve soubs la terre, comme j'ai appereeu, estant dans lesdictes carrieres.

(*Discours admirables* : *Des Pierres*.)

devancer les découvertes de la géologie moderne. — 9. **Apres avoir mangé le poisson**, après qu'on en a eu mangé... — 10. **Lez**, près de. — 11. **Limace pyramidale**, bélemnites.

TROISIÈME PARTIE

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LA RÉFORME DE LA POÉSIE

(*Littérature*, pp. 300-311)

MALHERBE (1555-1628).

François de Malherbe est né à Caen. Après des études de droit, il quitte la robe pour l'épée, et s'attache à la personne d'Henri d'Angoulême, grand-prieur de France, qu'il accompagne en Provence. Il se marie à Aix, en 1581. En 1605, Malherbe vient à Paris : il a déjà composé quelques-unes de ses plus belles pièces (*Stances à Du Perrier*, *Ode à Marie de Médicis*). Henri IV, à qui il est recommandé par le cardinal Du Perron, le *donne* à son premier gentilhomme de la chambre, M. de Bellegarde. De 1605 à sa mort, Malherbe écrit des *odes* et des *stances* qui se rattachent, pour la plupart, à des actualités politiques, ainsi que des *sonnets* et des *chansons* où il se montre assez peu digne courtisan. Il régente quelques disciples, dont les plus célèbres sont Racan et Maynard.

(Sur la Réforme de Malherbe, voir *Littérature*, pp. 303 à 305.)

TEXTE COMMENTÉ

Paraphrase du Psaume CXLV (1627).

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre.
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

Commentaire.

Ces vers sont la *paraphrase* (d'un mot grec *paraphrasis*, qui signifie *développement*) des strophes 2 et 3 du psaume 145 : « ... Gardez-vous bien de mettre votre confiance dans les princes, ni dans les enfants des hommes, d'où ne peut venir le salut. Leur âme étant sortie de leur corps, ils retournent dans la terre d'où ils sont sortis; et ce jour-là même, toutes leurs pensées périront. » (Trad. L. de Sacy).

— La *paraphrase*, quand elle n'est pas le développement d'un *lieu commun*, est de nature vraiment lyrique. Un poète éprouve, à la lecture de quelques lignes, une sorte de vibration : des impressions personnelles jaillissent de son cœur. On peut, en parcourant l'œuvre de Lamartine, de Hugo, de Vigny, lire souvent, en *épigraphe* d'une pièce, une citation qui rappelle l'occasion, le choc, d'où la pièce est sortie. Ici, il faut l'avouer, Malherbe développe plutôt un lieu commun sur la fragilité des grandeurs humaines ; et si l'accent hautain et la robuste versification de ces strophes sont admirables, le poète ne renouvelle pas le thème en y introduisant sa personnalité.

Strophe I. — Les *débuts* de Malherbe ont toujours quelque chose de vif et d'impérieux : le mouvement en est lyrique, parce que l'auteur semble ne prendre la parole que sous l'oppression d'un sentiment d'abord contenu : dans les pièces citées plus loin, on remarquera ces tours brefs et passionnés : invocation, exhortation, résolution soudaine, etc... Dans cette paraphrase, le poète parle à son âme, et l'exhorte, sur un ton à la fois mélancolique et autoritaire, à quitter des espérances dont peut-être elle s'est trop longtemps leurrée : *N'espérons plus, mon âme....*

— *Sa lumière est un verre...*, c'est-à-dire, l'éclat que répand le monde n'est pas celui d'une véritable lumière, mais celui d'un *verre* qui réfléchit seulement cette lumière. Corneille a employé la même image (*Polyeucte*, IV, 2), en parlant de la félicité du monde : ... *Et comme elle a l'éclat du verre, Elle en a la fragilité.*

— Malherbe développe davantage l'image suivante : ... *et sa faveur une onde, Que toujours quelque vent empêche de calmer.* La faveur du monde est justement comparée à une *onde* instable et orageuse. Mais la construction du mot *calmer* serait aujourd'hui peu grammaticale. On dirait plutôt : *de rester calme* ou *de se calmer.*

— Le mouvement lyrique du début reprend avec les mots : *Quittons... Lassons-nous...* Les deux derniers vers, à la fois par leur concision et par leur rythme, forment une opposition énergique avec les trois alexandrins majestueux qui précèdent. A remarquer la répétition *impérative* : *C'est Dieu... C'est Dieu...* — La strophe tout entière est une sorte de syllogisme : Il faut aimer ce qui nous fait vivre. Or c'est Dieu qui nous fait vivre et non le monde... Donc, c'est Dieu qu'il faut aimer.

Strophe II. — Le poète va s'attacher à démontrer que les rois et les grands ne méritent pas que nous perdions auprès d'eux, mortels comme nous, *tout le temps de nos vies.* Il établit un contraste simple et frappant entre *souffrir des mépris ... ployer les genoux*, et *ce qu'ils peuvent n'est rien.* Les deux petits vers semblent symboliser, par leur forme même, la déception qui nous attend, quand nous découvrons ce que sont véritablement *les rois.*

Strophe III. — Cette strophe est fortement enchaînée à la strophe II. Elle est amenée par le dernier vers de la précédente : ... *et meurent comme nous.* Les rois, nous les considérons trop au milieu de leur activité ; pour les bien juger, il faut les voir *morts.* A peine ils ont *rendu l'esprit*, qu'en reste-t-il ? de la *poussière* et des *vers.*

Remarquez le contraste d'images et de rythmes entre le second hémistiche du premier vers, *ce n'est plus que poussière*, et les deux alexandrins suivants, d'une pompe toute cornélienne. — Même contraste *retourné*, entre le troisième alexandrin prolongé par le premier des vers de six pieds, et le dernier : *ils sont mangés des vers.*

Strophe IV. — Alors, dans ce tombeau, que deviennent les rois ? ils ne sont plus ni possesseurs, ni diplomates, ni conquérants. — On s'aperçoit que les *flatteurs* n'adoraient en eux que leur *sceptre.* (Voir la même idée souvent développée dans les sermons de Bossuet et de Massillon.) — Et voici la vraie leçon qui se dégage du développement tout entier : ils entraînent dans leur chute tous

leurs serviteurs. Voyez comme cette banalité prend un tour énergique grâce à l'inversion : *Et tombent avec eux*... Le mot essentiel *tombent* donne le mouvement et le ton de la phrase qui se termine par l'autre mot typique : *serviteurs*.

Les Saints Innocents (1587).

(Strophes 32, 33, 34, 36, 39 et 42, des *Larmes de saint Pierre*.)

En 1587, Malherbe publia les *Larmes de saint Pierre*, imitation d'un poème italien de Louis Tansille (1510-1569) : il dédia cet ouvrage au roi Henri III. Les *Larmes de saint Pierre* se composent de 66 strophes. Saint Pierre, qui vient de renier Jésus par trois fois, se lamente en un style où la préciosité le dispute à l'emphase. Mais on citera toujours quelques strophes de cet ouvrage : la vigueur et la sûreté du vrai Malherbe s'y annoncent, à travers des affectations de sentiment et d'expression.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente [1],
Virent dès le matin leur beau jour accourci [2] !
Le fer qui les tua leur donna cette grâce
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre [3] fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet [4] d'un pirate arrêta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

1. L'Église célèbre le 28 décembre la fête des Saints Innocents. Les rois Mages, en allant adorer l'enfant Jésus, avaient demandé au roi Hérode : « Où est celui qui vient de naître roi des Juifs ?... » Hérode, troublé et ignorant la véritable nature de cette royauté « qui n'était pas de ce monde », avait prié les Mages de lui indiquer exactement, à leur retour de Bethléem, où ils auraient trouvé cet enfant. Son dessein était de le faire mourir. Les Mages, avertis par un songe, ne retournèrent point vers Hérode. « Alors, dit l'Evangile, Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une extrême colère ; et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, de deux ans et au-dessous... » (*Saint Matthieu*, chap. 2, trad. L. de Sacy.) — **2. Accourci**. Accourcir (rendre plus court) ne doit pas être confondu avec *s'accourcir* (devenir plus court), ni avec *raccourcir* (accourcir de nouveau). L'usage courant tend à ne conserver que *raccourcir*, dans les trois sens. — **3. Courre**, ancien infinitif du verbe *courir*, encore employé dans les expressions : *chasse à courre, courre le cerf*. — **4. Aguet**

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel [5].

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage :
Cruelle occasion du souci qui me nuit !
Quand j'avais de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurais pas la peur d'une immortelle nuit [6].

. . . .

Que d'applaudissement, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point [7] on les vit arriver !
Et quel plaisir encor à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever [8] !

Le soir fut avancé de leurs belles journées [9];
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
Ou que leur advint-il en ce vite [10] départ,
Que laisser promptement une basse demeure
Qui n'a rien que de mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

ne s'emploie aujourd'hui qu'au pluriel, dans la locution *être aux aguets*. — **5.** Ces *beaux lis* semblent d'abord ne devoir amener qu'une comparaison aussi incohérente qu'affectée ; mais l'image redevient logique et pittoresque dans le dernier vers. — **6.** A remarquer, dans cette strophe, les antithèses : *nuit de la mort*, *lumière*, *immortelle nuit*. — **7. En ce point** : en cet état (Cf. être mal en point) — **8.** On a rapproché de ce vers une strophe du *Louis XVII* de V. Hugo. — **9.** Remarquer ici l'inversion, assez dure. André Chénier, dans son commentaire sur Malherbe, écrit : « Peut-être à cette source nous devons le vers divin de La Fontaine : *Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.* Et moi j'ai dit dans une de mes élégies : *Je meurs : avant le soir j'ai fini ma journée.* » — **10 Vite** s'emploie jusque vers la fin du dix-septième siècle comme adjectif ; il est devenu presque exclusivement adverbe. Cf. La Fontaine, *Fables* V, 17 : « Tu te vantais d'être si vite !... » Bossuet écrit aussi (Oraison funèbre d'*Anne de Gonzague*

Stances à du Perrier (1599).

Malherbe habitait encore la Provence, quand il adressa, en 1599, ces stances célèbres à un gentilhomme d'Aix, qui venait de perdre sa fille. Il y a dans ces vers de la fermeté et de la grâce ; mais c'est un *lieu commun* que Malherbe ne rafraîchit guère. Rien ici ne semble sortir du cœur.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle [1]
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas [2],
Est-ce quelque dédale [3] où la raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas [4] son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami [5] de soulager ta peine
Avecque [6] son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses [7] :
L'espace d'un matin.

1685) : « Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits, etc. » On trouve deux exemples analogues dans l'oraison funèbre du *Prince de Condé*, 1687.

1. **Amitié**, au dix-septième siècle, a un sens plus étendu que de nos jours. Il se prend souvent au sens d'*amour*, et en général, d'*affection*. Cf. Racine, *Athalie*, II, 7 : « Et moi, reine sans cœur, fille sans *amitié* » ; et *Andromaque*, III, 6 : « Vos serments m'ont tantôt juré tant d'*amitié*. » — 2 **Un commun trépas** : un trépas qui est commun à tous les hommes. — 3. Dédale avait construit, en Crète, le labyrinthe, pour y enfermer le Minotaure ; il s'en était échappé en volant. De là l'emploi de ce mot (par *métonymie*, puis par *métaphore*) pour désigner tout endroit, au propre ou au figuré, d'où il est difficile de sortir. — 4. **Appas**. L'orthographe distingue *appât* au sens propre, des *appas* au sens figuré. L'étymologie est la même (*ad-pastus*). — 5 **Injurieux** ne se dit plus que des paroles, des écrits. Au dix-septième siècle, il s'emploie, en général, dans le sens de : *qui fait du tort à*, *qui n'est ni légitime, ni juste*. Cf. Corneille, *le Cid*, IV, 5 : « Une si belle fin m'est trop injurieuse. » Racine, *Iphig.*, III, 4 : « Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux... » — 6. **Avecque** (latin *apud hoc*) s'est employé en poésie, pour *avec*, jusqu'au milieu du dix septième siècle, selon les besoins de la versification. Il est fréquent chez Corneille, et même chez Molière (Cf. *encore* et *encor*). — 7. La tradition veut que

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu [8] ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon du Perrier : aussitôt que la Parque [9]
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque [10]
Et ne suit point les morts...

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume [11] le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il [12] est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

ce vers charmant soit le résultat d'une faute d'impression. Malherbe aurait écrit : *Et Rosette a vécu ce que vivent les roses ?* D'ailleurs, ces comparaisons tirées de la rose étaient des plus banales dès le moyen âge et surtout au seizième siècle. — **3. Avenu.** Nous écrivons aujourd'hui *advenu*. Nous avons conservé l'ancien infinitif *avenir* comme substantif. — **9. La Parque.** Les Parques étaient trois déesses qui symbolisaient le cours et la fin de la vie humaine : *Clotho* tenait le fuseau, *Lachésis* le fil, et *Atropos* le coupait. Ici la figure est mal présentée ; car la Parque *n'ôte pas l'âme du corps*. — **10. La barque.** Les anciens croyaient que les âmes montaient dans la barque de Caron, pour passer le Styx et pénétrer dans les Enfers ; *au deçà* pour *en deçà*. — **11. Chaume**, du latin *calamum*, tige de paille (Cf. *chalumeau*). — **12. Il est neutre** : *cela* est mal à propos.

Prière pour le roi allant en Limousin (1605).

Nous citons cette pièce comme exemple de poésie d'*actualité* chez Malherbe. — En 1605, le roi Henri IV alla présider les *Grands jours* du Limousin.

O Dieu, dont les bontés, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées [1],
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien [2] de cet empire.
Et nous rends l'embonpoint [3] comme la guérison.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,
En ce miracle seul il [4] peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ! de quelque soin qu'incessamment il veille [5],
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille.
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme [6] échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes.
Si ton entendement [7] ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse [8] parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes ;
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

1. Signaler l'*inversion*. — 2. **Au bien**, pour le bien. — 3. **Embonpoint**, qualité de ce qui est *en bon point*. Le mot ne s'emploie plus que pour désigner le bon état du corps. — 4. **Il** formerait aujourd'hui double emploi avec *quiconque*. Nous dirions plutôt, pour répéter le sujet : *celui-là*. — 5. **De quelque soin**... Quel que soit le soin avec lequel. — 6. **Comme** s'emploie très fréquemment au dix-septième siècle, jusque vers 1660, pour *comment*. Cf. CORNEILLE : Albin, comme est-il mort...? (*Polyeucte*). — 7. **Entendement** : intelligence. Cf les emplois de *entendre* pour *comprendre*. En philosophie, le mot s'est conservé. — 8. **Glisse** : se glisse ;

Il [9] n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles ;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra [10] nos souhaits par nos prospérités.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes :
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes.
Les veilles [11] cesseront au sommet de nos tours.
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra [12] plus de tambours.

Tu nous rendras alors nos douces destinées,
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles :
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs [13].

Quand un roi fainéant, la vergogne [14] des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin [15] de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime ;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

glisser est devenu verbe actif. —— **9.** Il représente ici Henri IV : *il ne met point son espoir dans...* —— **10.** Et il dépassera nos souhaits, par la prospérité qu'il nous donnera. Dans cette image, l'emploi du mot *vaincre* est heureux ; il semble indiquer une *lutte* et une *victoire* d'un roi qui s'est rendu célèbre par sa bravoure. —— **11. Veilles**, dans le sens militaire, *postes de nuit* (latin : *vigiliæ*). —— **12. N'orra...** futur de *ouïr*. Cf. CORNEILLE : *Son sang criera vengeance et je ne l'orrai pas ?* (*Le Cid*). L'Académie, dans son *Dictionnaire*, dit : « *Ouïr*... n'a guère d'usage qu'à l'infinitif, au prétérit et aux temps formés du participe ». Mais on trouve chez Corneille : *je vous oi* (*Menteur*, I, 6 ; *Suite du Menteur*, IV, 5) ; Molière : *il oit* (*Don Garcie*, I, 2), et *je l'oyais* (*École des Femmes*, IV, 6) ; La Fontaine : *il oyait* (*Clymène*). On trouve encore : *oyez*, *oyant*, *orra*, *orrez*. —— **13. Passeront** : dépasseront. —— **14. Vergogne**, du latin *verecundia*, honte. Ce mot s'est conservé dans l'expression : *sans vergogne*. —— **15. Soin** a un sens plus fort au dix-septième siècle ; il signifie souvent le *souci*, l'*administration*, etc... RACINE, *Iphig.*, II, 2 « D'un *soin*

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire[16],
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre !
Que de toutes les peurs nos âmes il délivre[17] ;
Et, rendant l'univers de son heur[18] étonné
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné

A la reine régente Marie de Médicis (1610).

Nous ne donnons qu'un fragment de cette ode, qui commence par ce vers : *Nymphe qui jamais ne sommeilles*... On trouve ici l'exemple d'un lyrisme plus vif et plus enthousiaste.

. . . .

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains[1].
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie[2] ;
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

cruel ma joie est ici combattue ». On sentira dans cet exemple la force du mot *soin*, si l'on juge qu'Agamemnon se prépare à sacrifier sa fille aux dieux. — **16. Exemplaire** pour *exemple*, dans le sens de *modèle*. Il ne se dit plus que des objets pareils, provenant d'un type commun (livres, médailles, gravures, etc..). — 17. Inversion. — **18. Heur** (latin *augurium*), à bien distinguer de *heure* (du latin *horam*), se disait pour *bonheur*. Étymologiquement, *heur* aurait dû avoir un sens indéterminé, sens précisé dans les deux composés *bonheur* et *malheur*. On trouve dans Corneille de fréquents exemples de *heur* pour *bonheur*.

1. André Chénier : « Pathétique et chaud ; expressions vives et fortes. » Cf. CORNEILLE. *Cinna*, I, 3. — **2. Manie** (d'un mot grec signifiant *fureur*,

La discorde aux crins de couleuvres [3],
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères [4] de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs :
Elle met les pompes [5] aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles ;
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois [6].

folie) ; on dit encore : la *manie* de la persécution, des grandeurs. Dans l'usage courant, le sens s'est beaucoup affaibli. — 3. La Discorde et les Furies étaient représentées avec des serpents dans les cheveux. Virgile, *Géorgiques*, IV, 481, et Racine, *Andromaque* : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? » — 4. Etéocle et Polynice, fils d'Œdipe, se disputèrent les armes à la main le trône de Thèbes ; ils s'entretuèrent, et leurs corps ayant été placés sur le même bûcher, les flammes se divisèrent comme pour montrer que leur haine ne s'était pas éteinte avec leur vie. — 5. **Pompes**, dans le sens de *cérémonies solennelles*. C'est le sens conservé dans *pompes funèbres*. — 6. « Voilà une strophe divine et qui suit bien la précédente. Cela est plein de vie et de mouvement. Comme ce tableau de la paix est plein et achevé ! comme les quatre premiers vers, délicieux et pleins de grâce, contrastent aisément avec le ton noble et l'image frappante de la fin ! Il faut voir dans Tibulle (*Elég.*, I, 11) un tableau de la paix d'une couleur moins forte, et qui n'est pas aussi vif ni aussi rapide, mais charmant et parfait dans son genre. » André Chénier. Nous citons ce commentaire de Chénier ; ce n'est pas à dire qu'on doive habituer les élèves à *expliquer* ainsi les poètes. Pour prouver que cette strophe est *divine*, il faut prendre, l'une après l'autre, chacune des images qui la composent, au lieu de les admirer en bloc. — Est-il bien juste de comparer les *plaisirs de la paix* aux *roses du printemps* ? Seront-ils donc aussi éphémères ? Quelles sont ces *pompes* ? n'est-ce pas un peu vague ? — Est-il rien de plus banal que d'opposer les *moissons des champs* aux *pompes des villes* ? — Seule, la fin de la strophe a de la grandeur et de la solidité ; le dernier vers vaut par

Ce sera dessous cette égide [7]
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance,
Leur salut qui fut déploré [8],
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré [9].

Les Muses, les neuf belles fées [10]
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées [11]
La troupe de leurs nourrissons [12];
Tous leurs vœux seront de te plaire ;
Et, si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer [13],
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise [14],
Je me ferai quitter le prix [15];

le choix et par la place des mots. — 7. **Égide**. Bouclier de Minerve ou Pallas. — 8. **Déploré**, latinisme, *deploratus*. *Déplorer* ne s'emploie plus que comme verbe actif. — 9. Allusion à l'âge d'or des Anciens. — 10. Les neuf Muses sont ici comparées à des fées, par un mélange de la mythologie antique avec la tradition celtique et germanique. Cependant *fée* vient du latin *fata* (qui a parlé, qui a fixé la destinée). Cf. Boileau : *Sans cesse poursuivant ces fugitives fées*. — 11. **Orphée**, le premier des poètes grecs. Lefranc de Pompignan, dans son ode célèbre sur la mort de J.-B. Rousseau, l'appelle : *le premier chantre du monde*. — 12. **Nourrissons**. Le mot se prenait souvent au dix-septième siècle dans un sens figuré et noble, qu'il a perdu. Cf. *nourrir* fréquent dans le sens d'*élever*, *éduquer*. Descartes : « J'ai été *nourri aux lettres* dès mon enfance » ; Bossuet : « Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, *nourri* en homme de condition ». *Nourriture* se prend aussi au sens *d'éducation*. — 13. **Avouer**, reconnaître, accepter. Encore fréquent chez Racine. — 14. **Pise** est ici la ville d'Elide, en Grèce, où se célébraient les jeux olympiques. Cf. Boileau : *Aux athlètes dans Pise elle (l'Ode) ouvre la barrière* (Art poétique, II, v. 61). — 15. **Quitter**, aban-

Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes [16]
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement [17].

Les disciples de Malherbe.

RACAN (1589-1670).

Honorat de Bueil, seigneur de Racan, fut officier, puis gentilhomme campagnard, et, à partir de 1628, ne quitta guère son château de la Roche-Racan, en Touraine. Il avait fréquenté l'Hôtel de Rambouillet, et fut de l'Académie française dès sa fondation. En 1618, il fit jouer une pastorale, *les Bergeries*, et il publia des *Odes*, des *Stances*, des *Psaumes*, etc. Il fut très estimé du dix-septième siècle. (*Littérature*, p. 306.)

Stances sur les douceurs de la vie champêtre (1648).

Ces stances célèbres sont encore une variante du *lieu commun* traité par tous les poètes, depuis Horace jusqu'à Malherbe, sur la vanité des grandeurs et les avantages de la médiocrité. Il y a là

donner, céder. Encore usité par La Bruyère. « Envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon : je vous *quitte* de la personne ». *Car.*, II. — **16**. Les feuilles du laurier, consacré à Apollon. — **17**. Malherbe a dit encore dans un sonnet à Louis XIII (1624) : *Ce que Malherbe écrit dure éternellement.*

peu de *personnalité* : mais le sentiment de la nature donne à Racan son originalité.

Tircis, il faut penser à faire la retraite [1] :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port [2].

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête.
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers [3].

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin [4] traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré [5] de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orage
Et n'observe des vents le sinistre présage
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés [6].

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire:
Son fertile domaine est son petit empire,

1. On dirait aujourd'hui ou : *faire retraite* ou *se retirer*. D'un fonctionnaire qui a dépassé l'âge du service actif, on dit qu'il est *mis à la retraite* ou qu'il *prend sa retraite*. — 2. On retrouve cette comparaison rajeunie dans Lamartine (*Méditations*). — 3. Imitation de Lucrèce III, 6) et d'Horace (*Odes*, IV, 2). — 4. **Soin** (voir note 15, p. 286). — 5. **Loin retiré** : Retiré loin de... — 6. Il y a là un souvenir de Lucrèce (IV, 1) : *Suave mari magno*... mais la fin de la strophe

Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau [7];
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau...

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement [8].

Regrets du vieil Alcidor (1618).

Dans sa pastorale en cinq actes intitulée *les Bergeries* (1618), Racan mêle des personnages, des situations et des sentiments empruntés aux pastorales italiennes (Le Tasse, Guarini), à la *Diane* de Montemayor, et surtout à l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé; il subit également l'influence d'Alex. Hardy. L'intrigue des *Bergeries* est romanesque jusqu'à l'absurde: mais les passions y sont analysées avec finesse, et surtout le style en est souvent d'une poésie simple et pénétrante. (*Littérature*, p. 332.)

Ne saurais-je trouver un favorable port
Où me mettre à l'abri des tempêtes du sort?
Faut-il que ma vieillesse, en tristesse féconde,
Sans espoir de repos erre par tout le monde?
Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses
Où [1] sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses;
Qui demeure chez lui comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement [2],
Et qui, bornant le monde au bord de son domaine,
Ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Seine!

est d'un accent original. — 7. Deux résidences royales. — 8. Cette dernière strophe est d'un accent tout moderne. Le poète semble trouver dans la nature, comme Lamartine, l'*asile* rêvé. On remarquera l'analogie de ces vers avec un vers de l'*Isolement* (1[re] *méditation* de LAMARTINE) : *Terre, soleil, vallon, solitude si chère...*

1. **Où**, c'est-à-dire : *dans le même lieu où...* — 2. Sans connaître

En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus [3] les rives d'Oise ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race [4];
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place :
L'un gisait [5] au maillot, l'autre dans le berceau:
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.
Le temps s'y ménageait comme chose sacrée;
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison;
Toutes sortes de biens me venaient à foison [6].
Mais, hélas! ce bonheur fut de peu de durée :
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée [7],
Tous mes petits enfants la suivirent de près,
Et moi je restai seul, accablé de regrets,
De même qu'un vieux tronc, relique [8] de l'orage,
Qui se voit dépouillé de branches et d'ombrage.

(*Les Bergeries*, V, 1.)

Paris *autrement que de* nom. — 3. La confusion entre les prépositions *sur, sous, autour*... et les adverbes *dessus, dessous, alentour*, a été constante jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Cette incorrection subsiste encore dans le langage populaire. — 4. Ma famille formait comme une *couronne* autour de mon foyer. — 5. **Gisait**, dont le sens est aujourd'hui péjoratif, se disait alors dans le sens général d'*être étendu*, au propre et au figuré. — 6. **A foison.** *Foison* est le doublet de *fusion*, et vient comme lui du latin *fusio*, action de répandre. *A foison* signifie : d'une manière abondante. — 7. **Eut sa vie expirée.** A remarquer ici : 1° le sens actif (conforme à l'étymologie latine) d'*expirer* : 2° l'accord du participe. Cf. Corneille : *Chaque goutte (de son sang) épargnée à sa gloire flétrie* (Horace). — 8. **Relique** se disait alors dans le sens général de *reste*. Il s'est spécialisé et désigne seulement les *restes des saints*.

MAYNARD (1582-1646).

François Maynard était, au dire de Malherbe, celui de ses disciples qui faisait le mieux les vers. Il fut secrétaire de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, et membre de l'Académie française dès la fondation. Disgracié par Richelieu, il se retira à Aurillac, où il exerçait les fonctions de premier président au présidial. (*Littérature*. p. 305.)

A une belle vieille (1639).

La poésie lyrique, au sens où l'ont entendue les romantiques, doit inscrire au nombre de ses chefs-d'œuvre la pièce suivante, dont nous donnons les meilleures strophes. On remarquera que le *lieu commun* ne s'y substitue pas à l'*impression personnelle* : c'est bien le cœur qui parle, avec une sincérité mélancolique. — On peut comparer le sonnet de Ronsard *à Hélène* (p. 138), les stances de Corneille *à Marquise* citées plus loin.

Cloris [1], que dans mon cœur j'ai si longtemps servie,
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers ?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé ?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête :
Huit lustres [2] ont suivi le jour que tu me pris ;
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

1. *Cloris, Iris*, etc... sont des noms grecs, usités dans la poésie du dix-septième siècle. De même, dans la *comédie*, ou dans les *portraits*, Molière, La Bruyère et les autres, emploient des noms tirés du grec. C'est un usage venu des poètes de la Renaissance, qui imitèrent sur ce point ceux de l'Italie, et qui a subsisté jusque vers 1830. On évitait ainsi, dans la comédie, de jeter le ridicule sur des noms portés par des contemporains ; et parfois, grâce au sens étymologique, ces noms grecs devenaient comme l'*étiquette* du caractère. — 2. **Lustre**, espace de cinq ans. Chez les Latins, on faisait tous les cinq ans une procession (*lustratio*, de *lustrare*, parcourir) autour de Rome. De là, *lustrum*, espace qui sépare deux *lustratio* ; et *lustralis*, lustral (*eau lustrale*), qui a rapport à la cérémonie purificatrice, qui sert à purifier. — Boileau indique son âge

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née,
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu ;
Mais tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore,
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin [3] qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie.
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

... La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne te veut pas laisser :
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Pour moi, je cède aux ans [4] et ma tête chenue [5]
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit ; ma force diminue,
Et je serais sans feu si j'étais sans amour.

Maynard sait aussi, à la façon de Malherbe, et avec autant de *solidité*, traiter un lieu commun. De la pièce adressée à un courtisan, et qui commence par ce vers : *Alcippe. reviens dans nos bois*... (Cf. Racan, *Stances à Tircis*), nous donnons la conclusion. La dernière strophe touche au sublime.

Et comment pourrions-nous durer ?
Le temps qui doit tout dévorer,
Sur le fer et la pierre exerce son empire.
Il abattra ces fermes bâtiments
Qui n'offrent à nos yeux que marbre et que porphyre.
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondements...

ainsi : *Quinze lustres entiers surchargés de trois ans* (Ep. X). —— **3. Soin.** voir note 15, p. 286 —— **4.** Cf. Malherbe : *Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages*... —— **5. Chenue** (latin *canutam*, blanchie). Cf. Roland : *Charlemagne à la barbe chenue.*

Mais tu dois avecque[1] mépris
Regarder ces petits débris.
Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré[2],
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit.
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres;
Et l'univers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber tombera quelque jour.

Enfin Maynard a excellé dans l'épigramme. Voici l'une des plus célèbres.

Épigramme.

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles;
Ton discours est une nuit
Veuve de lune et d'étoiles.
Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique;
Tes ouvrages ont besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

1. **Avecque**. Cf. note 6 de la p. 283. — 2. **Lambris**. C'est ordinairement un revêtement de bois ou de marbre, et, dans un sens plus général, la décoration intérieure d'un appartement.

Les adversaires de Malherbe

MATHURIN RÉGNIER (1573-1613).

Né à Chartres, neveu du poète Desportes, Régnier accompagna à Rome le cardinal de Joyeuse. Il ne semble avoir retiré de ce voyage que la connaissance des poètes italiens, qu'il imita de très près. Revenu à Paris, il mena une vie vagabonde, et mourut prématurément. Par sa langue, Régnier est très archaïque. Aussi ne saurait-on moderniser son orthographe qui est d'accord avec son vocabulaire et avec son style. (*Littérature*, pp. 307-310.)

Les Poètes (1598).

Dans sa deuxième satire, dédiée au comte de Cramail, Régnier fait la critique des poètes de son temps. Comparer le *Poète courtisan* de J. du Bellay (p. 161) et les satires I et IV de Boileau.

... Aussi lors que l'on voit un homme par la ruë,
Dont le rabat est sale et la chausse [1] rompuë,
Ses grègues [2] aux genoux, au coude son pourpoint [3],
Qui soit de pauvre mine, et qui soit mal en point,
Sans demander son nom, on le peut reconnoistre;
Car si ce n'est un poëte [4], au moins il le veut estre.
Pour moy, si mon habit, partout cicatrisé [5],
Ne me rendoit du peuple et des grands mesprisé,
Je prendrois patience, et parmi la misère
Je trouveroys du goust ; mais, ce qui doit desplaire
A l'homme de courage [6] et d'esprit relevé,
C'est qu'un chascun le fuit ainsi qu'un réprouvé :
Car, en quelque façon, les malheurs sont propices ;
Puis, les gueux en gueusant trouvent mille délices [7].

1. **Chausse.** Ici, signifie *chaussure* (latin *calceum*). Le *bas-de-chausses* désignait les *bas*, et le *haut-de-chausses* la culotte. Au dix-septième siècle, on dit les *chausses* dans ce dernier sens. — 2. **Grègues**, se trouve encore dans LA FONTAINE : *Le galant aussitôt tire ses grègues...* (II, 15); c'est le haut-de-chausses. — 3. **Pourpoint** (participe passé de *pourpoindre*, piquer, broder). C'est la veste, le justaucorps. — 4. **Poëte** compte ici pour une syllabe. — 5. **Cicatrisé** ou **cicatricé**, jolie métaphore pour *reprisé*. — 6. **Courage** signifie encore souvent au dix-septième siècle, *cœur* et *âme*. On en trouve de nombreux exemples dans Corneille et dans Racine. — 7. Un des vers les plus célèbres de Régnier, qui

Un repos qui s'esgaye en quelque oysiveté;
Mais je ne puis patir [8] de me voir rejeté...
Or, laissant tout ceci, retourne à nos moutons [9],
Muse, et sans varier dy nous quelques sornettes [10],
De tes enfants bastards, tiercelets [11] de poètes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimassans [12],
Qui par leurs actions font rire les passans,
Et quand la faim les poind [13] se prenant sur le vostre [14],
Comme les estourneaux ils s'affament l'un l'autre.
Cependant sans souliers, ceinture ny cordon
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes yvres,
En disant pour bon-jour : Monsieur je fais des livres ;
On les vend au Palais [15], et les doctes du temps
A les lire amusez n'ont autre passe-temps.
De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,
Vous alourdent [16] de vers d'alégresse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir ;
Mais que pour leur respect [17] l'ingrat siècle où nous sommes,
Au prix de la vertu n'estime point les hommes;
Que Ronsard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'est honte au roy de ne leur donner rien [18].
Puis, sans qu'on les convie, ainsi que vénérables,
S'assient [19] en prélats les premiers à vos tables,

a sans doute inspiré à Béranger le refrain d'une de ses chansons : « ... *Les gueux, les gueux sont des gens heureux*... » — 8. **Patir**, souffrir. — 9. Proverbe tiré de l'*Avocat Pathelin* (cf. p. 88). — 10. **Sornettes** (mot d'origine inconnue), bagatelles. — 11. **Tiercelet**. Nom de l'autour, qui est d'un tiers plus petit que sa femelle. Au sens figuré, *petit, diminutif de*... — 12. **Grimassans**. Remarquer l'inversion, et l'expression *grimacer des vers*. — 13. **Poind**, du verbe *poindre*, piquer (latin *pungere, punctum*...) — 14. « Ils se jettent sur ce qui vous appartient. » — 15. **Le Palais** de Justice, où se trouvaient déjà, dans les galeries de bois, des boutiques de libraires, si célèbres du temps de Boileau. — 16. **Alourdent**, assomment (doublet d'*alourdir*). — 17. **Pour leur respect**. En ce qui les concerne (latin, *respectus*, de *respicere*, regarder). Boileau dit encore : « ... *Sans respect des aïeux dont elle est descendue* », Sat. 5. — 18. Comparer la conversation des poètes dans le *Repas ridicule* de BOILEAU, et le dialogue de Clitandre et de Trissotin (*Femmes savantes*, acte IV, sc. 3). — 19. **S'assient**, pour

Où le caquet leur manque, et des dents discourant,
Semblent avoir des yeux regret [20] au demourant...
  Un autre, renfrogné, resveur, mélancolique,
Grimassant son discours semble avoir la colique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.
  Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
Quelque bon bénéfice [21] en l'esprit se propose,
Et, dessus un cheval comme un singe attaché,
Méditant un sonnet, médite un évesché,
  Si quelqu'un, comme moy, leurs ouvrages n'estime,
Il est lourd, ignorant, il n'ayme point la rime [22] :
Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit de tous ;
Que [23] leur gloire il desrobe, avec ses artifices.
Les dames cependant se fondent en délices,
Lisant leurs beaux escrits, et de jour et de nuict...
  Encore après cela, ils sont enfans des cieux,
Ils font journellement carrousse [24] avecq' les dieux :
Compagnons de Minerve, et confis en science,
Un chacun d'eux pense estre une lumière en France.
  Ronsard, fay-m'en raison, et vous autres esprits,
Que pour estre vivants [25] en mes vers je n'escrits,
Pouvez-vous endurer que ces rauques cygalles
Esgallent leurs chansons à vos œuvres royales,
Ayant votre beau nom laschement démenty ?
Mais pourtant quel esprit, entre tant d'insolence,
Sçait trier le sçavoir d'avecques l'ignorance,

s'assoient (*assir* pour *asseoir*). —— 20. « L'expression de leurs yeux prouve que, tandis qu'ils mangent, ils ont regret d'avoir laissé quelque chose dans le plat. » —— 21. Remarquer l'inversion —— 22. **La rime**, les vers. *Rime et rythme* sont des doublets, dont le sens, aujourd'hui distinct, se confondait alors fréquemment. —— 23. **Que** ils disent que... —— 24. M. Lanusse explique ainsi cette expression (*Chefs-d'œuvre poétiques de Marot. Ronsard*, etc.., Paris, Belin) : « *Faire carrosse*, boire avec excès (de l'allemand *garaus*, fin, ruine ; *garaus machen*, en finir, combler la mesure). —— 25. « Que je ne nomme pas, parce que vous êtes encore vivants. » —— 26. **Calliope**. Muse de la poésie épique.

Le naturel de l'art, et d'un œil avisé
Voit qui de Calliope [26] est plus favorisé [27]...,
Je ne sçay quel démon m'a fait devenir poëte [28];
Je n'ai, comme ce Grec, des dieux grand interprète [29],
Dormy sur Hélicon, où ces doctes mignons [30]
Naissent en une nuit comme les champignons,
Si ce n'est que ces jours, allant à l'adventure,
Resvant comme un oyson allant à la pasture,
A Vanves [31] j'arrivoy, où suivant maint discours
On me fit au jardin faire cinq ou six tours;
Et comme un conclaviste entre dans le conclave [32],
Le sommelier [33] me prit et m'enferme en la cave,
Où, beuvant et mangeant, je fis mon coup d'essay,
Et où, si je sçay rien [34], j'appris ce que je sçay...

La Vie de cour (1598).

Dans la satire III, intitulée *la Vie de Cour*, et dédiée au marquis de Cœuvres, Régnier se demande s'il doit « s'engager à la cour ». Pour réponse, il fait un tableau satirique du monde des courtisans. Il lui répugnerait d'employer la flatterie et la bassesse, seuls moyens pour arriver. (A comparer les satires I et IV, et l'épître IX de Boileau.)

... Puis que peut-il servir aux mortels icy bas,
Marquis, d'estre sçavant ou de ne l'estre pas,
Si la science pauvre, affreuse et mesprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée ;

— 27. **Plus favorisé**, sous-entendu *qu'un autre*. — 28. **Poëte**, une syllabe. — 29. **Ce grec**. Hésiode, poète grec du huitième ou du neuvième siècle avant J.-C. auteur de poèmes didactiques : *les Travaux et les jours*, *la Théogonie*. La légende raconte qu'il s'était endormi sur le mont Hélicon, séjour des Muses, en Thrace, et qu'il se réveilla poète. Régnier l'appelle *grand interprète des dieux*, parce que, dans sa *Théogonie*, il a fait la généalogie des principaux dieux de la Grèce. — 30. **Mignons**, favoris. *Mignon* vient de l'allemand *minne*, amour; on a aussi *mignot*, *mignard*. — 31. **Vanves**, village situé près de Paris. Desportes, l'oncle de Régnier, y possédait une maison de campagne. — 32. **Conclave** (latin *cum*, avec, et *clavis*, clef), assemblée des cardinaux réunis pour élire un Pape, et qui reste *sous clef*, sans communication avec le dehors, tant que l'élection n'est pas faite. — 33. **Sommelier**. Domestique chargé, dans une maison ou dans un restaurant, d'administrer la cave (d'un mot bas-latin signifiant *charge*). — 34. **Rien**, quelque chose, sens étymologique (latin *rem*).

Si les gens de latin des sots sont denigrez,
Et si l'on est docteur [1] sans prendre ses degrés [2] ?
Pourveu qu'on soit morguant [3], qu'on bride [4] sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle baragouin [5] et qu'on suive le vent,
En ce temps du jourd'huy [6] l'on n'est que trop sçavant.
  Du siecle les mignons, fils de la poule blanche [7],
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche.
En credit eslevez, ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras-tu, il t'en faut autant faire ;
Qui ose a peu souvent la fortune contraire [8].
Importune le Louvre [9], et de jour et de nuict ;
Perds, pour t'assugetir, et la table et le lict ;
Sois entrant [10], effronté, et sans cesse importune :
En ce temps l'impudance eleve la fortune.
  Il est vray ; mais pourtant je ne suis point d'avis
De degager mes jours pour les rendre asservis [11],
Et sous un nouvel astre aller, nouveau pilote,
Conduire en autre mer mon navire qui flote
Entre l'espoir du bien et la peur du danger,
De froisser [12] mon attente en ce bord estranger.
  Car, pour dire le vray, c'est un pays estrange,
Où, comme un vray Prothée [13] à toute heure on se change.

1. **Si l'on est docteur**... L'édition de 1608 porte *si l'on n'est fait docteur*. — 2. **Degrés**, on dit aujourd'hui *prendre ses grades*. L'étymologie est la même (latin, *gradus*). — 3. **Morguant**, participe présent, pris objectivement, du verbe *morguer*, avoir de la *morgue* (étymologie inconnue). — 4. **Bride**, *brider*, *tenir raide*, *tendre*, comme on tend la bride d'un cheval. — 5. **Baragouin**, vient de deux mots bretons : *bara*, pain, et *gwin*, vin. Il se dit de tout langage difficile à comprendre. Les courtisans mêlaient alors beaucoup de mots italiens a leur français. — 6. **Du jourd'huy**. Dans cette expression comme dans *aujourd'hui*, *huy* (du latin *hodie*) forme pléonasme avec *jour* (latin *djurnum*). — 7. **Fils de la poule blanche**. Juvénal avait dit : *Gallinae filius albae* (Sat. XII, 141) dans le sens de fils d'une personne distinguée. — 8. Traduction libre et lourde de Virgile (*Énéide*, X) : *Audentes fortuna juvat*. — 9. **Le Louvre**. La cour était alors au Louvre ; on dira plus tard : Versailles. — 10. **Entrant**, entreprenant. — 11. De quitter mes protecteurs actuels, pour m'asservir à d'autres, gens de cour. — 12. **Froisser mon attente** : briser mes espérances. — 13. **Prothée**. Dieu marin, fils de Neptune, qui changeait de forme à son gré (Cf. VIRGILE, *Géorgiques*, IV).

Où les loys, par respect sages humainnement [14],
Confondent le loyer [15] avecq le chastiment
Et, pour un mesme fait de mesme intelligence [16],
L'un est justicié [17], l'autre aura recompence.
Car selon l'interest, le credit ou l'apuy,
Le crime se condamne et s'absout aujourd'huy.
Je le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir [18] des monarques,
Qui, plus grand de vertu, de cœur et de renom,
S'est acquis de clement et la gloire et le nom.
Or [19], quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de sçavoir et de civilité,
Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.
Ce n'est pas mon humeur; je suis mélancolique [20],
Je ne suis point entrant, ma façon est rustique [21] ;
Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.
Et puis je ne sçaurois me forcer ni me faindre ;
Trop libre en volonté je ne me puis contraindre.
Je ne sçaurois flater, et ne sçay point comment
Il faut se faire acort [22], ou parler faucement,
Benir les favoris de geste et de parolles,
Parler de leurs ayeux, au jour de Cerizolles [23],
Des hauts faicts de leur race, et comme ils ont acquis
Ce titre avecq'honneur de Ducs et de Marquis.
Je n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie:
Je ne puis m'adonner à la cageollerie [24],

—— **14**. Sages par respect humain. —— **15. Loyer** (latin, *locarium*, prix du louage), récompense. —— **16**. Un fait de même intention. —— **17. Justicié**, livré à la justice. —— **18**. Ce roi est Henri IV ; le *miroir*, le modèle. Cf. Corneille, *Horace* (II, 3) : *Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare* —— **19. Or** (latin *horam*), maintenant. —— **20. Mélancolique** (de deux mots grecs, signifiant *noir* et *bile*) a un sens assez fort au dix-septième siècle ; il indique l'*humeur noire*, et non pas seulement l'état de tristesse ou de rêverie. —— **21**. Cf. Boileau : « Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière » (Sat., I, 50). —— **22. Acort**, plus tard *accort*, de l'italien *accorto*, avisé ; puis gracieux. —— **23. Cerizolles**, victoire des Français sur les Impériaux, en Piémont (1544). Il est possible que Régnier veuille dire ici que la noblesse de ces *aïeux* ne remonte guère qu'à un demi-siècle ? —— **24. Cageollerie** orthographe

Selon les accidens, les humeurs, ou les jours,
Changer comme d'habits tous les mois de discours.
Suivant mon naturel, je hay tout artifice,
Je ne puis deguiser la vertu ny le vice,
Offrir tout de la bouche et d'un propos menteur.
Dire : « Pardieu, Monsieur, je vous suis serviteur » ;
Pour cent bonadies [25] s'arrester en la ruë,
Faire sus l'un des pieds en la sale [26] la gruë,
Entendre un marjollet [27], qui dit avecq' mespris.
« Ainsi qu'asnes, ces gens sont tout vestus de gris,
Ces autres, verdelets, aux perroquets ressemblent,
Et ceux cy mal peignez devant les Dames tremblent »,
Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Avecques un bonjour amis comme devant [28].

Contre Malherbe et son École (1606).

Régnier, dans cette célèbre satire IX, adressée à Nicolas Rapin, (avocat bel-esprit, excellent critique, et l'un des auteurs de la *Satyre Ménippée*), attaque Malherbe et ses disciples. D'abord amis, Malherbe et Régnier se brouillèrent, dit-on, le jour où Malherbe aurait dit à Desportes, oncle du satirique : « Votre potage vaut mieux que vos vers. » Mais ce ne fut là qu'une occasion. Au fond, les deux poètes ne pouvaient s'entendre : ils représentent deux tendances absolument contraires. Cf. *Littérature*, p. 309.)

... Comment ! il nous faut doncq' pour faire une œuvre grande
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à Sainct-Jean parlent les crocheteurs [1] !
Encore je le veux, pourveu qu'ils puissent faire
Que ce beau sçavoir entre en l'esprit du vulgaire,

plus logique que *cajolerie*) vient de *cageole*, diminutif de *cage*. *Cageoller* signifie probablement attirer un oiseau, par un chant ou par un sifflement, pour l'*encager*. — **25. Bonadies**, des deux mots latins *bona* et *dies*, bonjour. — **26. La sale**, nous dirions l'*antichambre*. — **27. Marjollet**, élégant, fat ; probablement, parfumé de marjolaine (Cf. *Muscadin*). — **28. Amis comme devant**. Cf. MOLIÈRE *Misanthrope* (I, 5).

1. Les crocheteurs. Allusion à une boutade célèbre de Malherbe, qui, selon Racan, renvoyait ses disciples aux crocheteurs du Port-au-Foin (place Saint-Jean ou place de Grève) comme aux maîtres absolus

Et quand les crocheteurs seront poëtes fameux,
Alors sans me fascher je parleray comme eux.
Pensent-ils des plus vieux offençant la mémoire
Par le mespris d'autrui s'acquérir de la gloire ?
Et pour quelque vieux mot estrange ou de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?
Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'esgaye en la licence [2]...
Cependant leur sçavoir ne s'entend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue [3]
Espier si des vers la rime est brève ou longue [4],
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant [5];
Et laissent sur le verd [6] le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer [7]; car s'ils font quelque chose
C'est proser de la rime et rimer de la prose [8],
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;
Et, voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent [9] leurs mots, ageollivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les afliquets [10] se rendent embellies,

de la langue française. —— **2. S'esgaye en la licence**, se donne légitimement certaines libertés. —— **3.** Règle de l'*hiatus*. Boileau dit (*Art poëtique*, I) : *Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée, Ne soit en son chemin d'une voyelle heurtée.* —— **4.** Malherbe avait défendu le premier de faire rimer une syllabe longue et une syllabe brève (*table* et *câble*). —— **5** L'ancienne versification tolérait l'*e* muet non élidé quand il était précédé d'une voyelle. Ex. : vie, aimée, partie. . Malherbe proscrivit cette licence. —— **6. Le verd**, le pré, la terre ; — **abandonnent**, négligent. —— **7. L'imaginer**, infinitif pris substantivement. —— **8.** Ce vers ne se comprend que si l'on entend *rime* dans le sens de *rythme*. Il y a là une sorte de jeu de mots. —— **9. Attifent**, *Attifer* (étym. germanique), signifie proprement *couper le bout des cheveux*, et, de là, *parer*. —— **10**.

Qui, gentes en habits, et sades [11] en façons,
Parmi leur point coupé [12] tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avecque afféterie [13],
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolez [14] s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gist [15] qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de céruse et de peautre [16];
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.
Où [17] ces divins Esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés,
De verve et de fureur leur ouvrage estincelle,
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,
Et font, comme l'on voit la parfaite beauté,
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais [18] ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne:
Son front, lavé d'eau claire, esclate d'un beau teint,
De roses et de lys la nature la peint;
Et, laissant là Mercure et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices [19].
Or, Rapin, quant à moy, je n'ai point tant d'esprit [20].
Je voy le grand chemin que mon oncle [21] m'apprit,
Laissant là ces Docteurs que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux, et s'ils font, comme ils disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien.
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à lui, dix mille écus de rente,

Affiquets. *Affiquer* est la forme picarde de *afficher*. Un *affiquet* est un ornement *fiché*, planté dans la coiffure. — **11. Sades** (latin *sapidus*), qui a de la saveur, de l'élégance. Nous avons conservé *maussade*. — **12. Point coupé**. Sorte de dentelle. — **13. Afféter ou affaiter** (latin *affectare*), signifie *préparer*. Des *afféteries* : des manières apprêtées. — **14. Piolez**, bigarrés, comme le plumage des pies. — **15. Gist**. Le verbe *gésir* (être étendu: latin *jacere*) s'employait très fréquemment là où nous mettons l'auxiliaire *être*. — **16. Peautre**. Sel d'étain, qui servait de fard (étym. italienne). — **17. Où** .. équivaut ici à **Au lieu que** (littéralement, *dans le même endroit où précisément...*) — **18. Palais** (Cf. p. 298, note 15). — **19. Mercure**. Pour : *les marchands*, dont Mercure est le dieu. — **20.** Ce vers d'un tour si aisé et où l'on peut trouver une

De l'honneur, de l'estime, et quand par l'Univers
Sur le lut de David on chantera leurs vers [22],
Qu'ils auront joint l'utile avecq' le délectable,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table [23] ...
S'ils ont l'esprit si bon, et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils facent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper [24] comme ils font nos écris,
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien apris
Qu'ils montrent de leur eau [25], qu'ils entrent en carrière
Leur âge défaudra [26] plutôt que la matière.
Nous sommes en un siècle où le prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils facent par leurs vers rougir chacun de honte.
Et, comme de valeur nostre prince surmonte
Hercule, Énée, Achil', qu'ils ôtent des lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers [27].
Qu'ils composent une œuvre : on verra si leur livre
Après mille et mille ans, sera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie et le destin,
Comme celuy d'Homère et du chantre Latin [28].
Mais, Rapin mon ami, c'est la vieille querelle
L'homme le plus parfait a manque de cervelle...
Moi-même en ce discours qui fais le suffisant,
Je me cognoy frappé [29], sans le pouvoir comprendre,

sorte d'harmonie imitative, caractérise la poésie libre et fantaisiste de Régnier, de Théophile, etc. — **21. Mon oncle.** Le poète Desportes. — **22.** Régnier énumère, avec une complaisance qui ne va pas sans quelque ironie, tous les avantages que la poésie a procurés à son oncle Desportes : dix mille écus de rente, de l'honneur, de l'estime, de la célébrité. Le *luth de David* fait allusion à la traduction des *Psaumes* de David par Desportes. — **23.** Les dîners de Desportes, à Vanves, étaient fort recherchés des gens de lettres ; et Malherbe lui-même, nous l'avons vu, préférait le *potage* de Desportes à ses vers. *Rimer une bonne table* est un jeu de mots facile à saisir. — **24. Draper**, qui signifie *habiller avec du drap*, prend au figuré le sens de *tourner en ridicule.* — **25. De leur eau** Proverbe : qu'ils montrent ce qu'ils produisent. — **26. Défaudra**, futur de *défaillir* : manquera, fera défaut. — **27.** Cette comparaison assez pénible signifie : De même que notre prince (Henri IV) l'emporte sur tous les héros, que ces poètes malveillants prouvent qu'ils l'emportent sur tous les poètes. — **28. Le chantre latin**, Virgile. — **29. Je me cognoy frappé.** Je reconnais que mon esprit est

Et de mon ver-coquin [30] je ne me puis défendre.
Sans juger, nous jugeons, étant notre raison
Là-haut dedans la tête, où selon la saison
Qui règne en nostre humeur, les brouillards nous embrouillent.
Et de lièvres cornus [31] le cerveau nous barbouillent.
Philosophes resveurs, discourez hautement :
Sans bouger de la terre allez au Firmament ;
Faites que tout le Ciel branle à vostre cadence,
Et pesez vos discours mesme dans sa balance :
Connaissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous,
Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture [32],
Quelle main sur la terre en broye la couleur,
Leurs secrètes vertus, leurs degrés de chaleur ;
Voyez germer à l'œil les semences du monde,
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde,
Deschiffrez les secrets de Nature et des Cieux :
Votre raison vous trompe aussi bien que vos yeux [33].
... Mais, Rapin, à leur goust si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

SAINT-AMANT (1595-1661).

Compromis par un lourd poème de *Moïse sauvé*, Saint-Amant mérite de vivre comme poète lyrique et élégiaque. Il est remarquable par l'aisance de ses rythmes et par le sentiment de la nature. (*Littérature*, p. 310.

La Solitude (1629).

O que j'aime la solitude !
Que ces lieux sacrés à la nuit,

frappé, préoccupé. — 30. **Mon ver-coquin**. Le ver qui me ronge le cœur ou le cerveau ; dans le sens d'idée fixe, de folie. — 31. **Lièvres cornus**, chimères : comme *visions cornues*, diaboliques. — 32. Racine a sans doute eu quelque réminiscence de Régnier, quand il a écrit (*Athalie*, I, 4) : *Il donne aux fleurs leur aimable peinture.* — 33. Tout ce couplet, depuis *Philosophes rêveurs*... est d'une profondeur de pensée et

Éloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude !
Mon Dieu! que mes yeux sont contents
De voir ces bois qui se trouvèrent
A la nativité du temps,
Et que tous les siècles révèrent
D'être encor si beaux et si verts
Qu'au premier jour de l'univers [1]

Que sur cette épine fleurie
Dont le printemps est amoureux,
Philomèle au chant langoureux
Entretient bien ma rêverie!
Que je prends de plaisir à voir
Ces monts pendants en précipices,
Qui pour les coups du désespoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort !

Que je trouve beau le ravage
De ces fiers torrents vagabonds
Qui se précipitent par bonds
Dans ce vallon vert et sauvage,
Puis glissant sous les arbrisseaux
Ainsi que des serpents sur l'herbe,
Se changent en plaisants ruisseaux,
Où quelque naïade superbe
Règne, comme en son lieu natal,
Dessus un trône de cristal [2].

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,

d'une fermeté de facture rares dans les satires de Régnier : c'est vraiment de la grande poésie.

1. Remarquer le tour vraiment *lyrique*, au sens moderne, de cette strophe de début : c'est une *impression* qui semble s'exhaler d'une âme contemplative. Il faut avouer que les dernières rimes en *ers* et en *èrent*, sont fort peu harmonieuses. — 2. Ce souvenir mythologique vient ici, comme souvent chez Ronsard, gâter le sentiment de la nature. —

Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence.
Les sorciers y font leur sabbat,
Les démons follets s'y retirent,
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos sens et nous martyrent [3];
Là se cachent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins,
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible
Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié [4].

Aussi le ciel juge équitable,
Pour punir cette cruauté,
Prononça contre la beauté
Une sentence épouvantable :
Dans ce lieu vaste et plein d'effroi
Elle fait sa triste demeure,
Et son âme enrage de quoi
Le sort ne veut pas qu'elle meure,
Mais qu'elle vive seulement
Pour faire vivre son tourment.

3. **Martyrent.** Nous dirions aujourd'hui *martyrisent*. — 4. Allusion plus ironique que mélancolique aux intrigues des romans à la mode.

La Pluie (1629).

Nous citons deux strophes de cette jolie pièce descriptive, d'un accent tout moderne.

. . . .

Regarde à l'abri de ces saules
Un pèlerin qui se tapit :
Le dégout[1] perce ses épaules,
Mais il n'en a pas de dépit.
Contemple un peu, dans cette allée,
Thibault, à la mine hâlée[2],
Marcher froidement par compas :
Le bonhomme sent telle joie,
Qu'encore que cette eau le noie,
Si[3], ne s'en ôtera-t-il pas.

Vois de là dans cette campagne
Ces vignerons, tout transportés,
Sauter comme genets d'Espagne[4],
Se démenant de tous côtés ;
Entends d'ici les domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains.
Tous les cœurs s'en épanouissent,
Et les bêtes s'en réjouissent
Aussi bien comme[5] les humains !

THÉOPHILE DE VIAU (1590-1626).

Théophile est l'auteur de *Pyrame et Thisbé*, tragédie fort applaudie en 1617. Il a écrit, lui aussi, une célèbre *Solitude* et *le Matin*, que nous citons de préférence, parce que la poésie de la nature y paraît plus sincère. (*Littérature*, p. 310.)

Le Matin (1621).

La lune fuit devant nos yeux ;
La nuit a retiré ses voiles ;

1. **Le dégout**. L'eau qui tombe goutte à goutte. — 2. **Thibault**. Nom de paysan. — 3. **Si**, pourtant (latin *sic*). — 4. **Genets d'Espagne**. Le genet est un petit cheval espagnol (étymologie douteuse). — 5. **Aussi bien comme**, pour *aussi bien que*.

Peu à peu [1] le front des étoiles
S'unit à la clarté des cieux.

Déjà la diligente avette [2]
Boit la marjolaine et le thym,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette [3].

Je vois les agneaux bondissants
Sur ces blés qui ne font que naître [4];
Cloris chantant les mène paître
Parmi ces coteaux verdissants...

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau;
Sa mère, qui lui fait sa tâche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumière avec le bruit
Dissipent l'ombre et le silence.

Le forgeron est au fourneau:
Ois [5] comme le charbon s'allume,
Le fer rouge dessus l'enclume
Étincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte:
Le jour la fait évanouir;
Le soleil vient nous éblouir:
Vois qu'il passe à travers la porte.

1. **Peu à peu** forme un hiatus, proscrit par Malherbe. — 2. **Avette.** Cf. p. 167, note 18. — 3. **Hymette.** Ce mont était situé non loin d'Athènes, et célèbre par la qualité du miel qu'on y recueillait. — 4. **Ne font que naître.** La grammaire actuelle exigerait ici : *ne font que de*, dans ce sens de : *viennent seulement de* ; *ne font que* indiquerait une action habituelle et exclusive. — 5. **Ois.** Impératif du verbe *ouir.*

Il est jour. Lève-toi, Philis;
Allons à notre jardinage
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lis [6].

Élégie à une dame (1623).

Théophile fut un des plus irréconciliables adversaires de Malherbe. Dans cette *élégie* (qui est plutôt une *Épître*) on trouvera plusieurs passages à comparer avec la Satire IX de Régnier, citée plus haut, p. 303.

... Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie;
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie.
J'approuve que chacun écrive à sa façon.
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime, ou son style;
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux
Joignent l'or et la soie à des [1] vilains lambeaux.
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace [2],
Ils travaillent un mois à chercher comme à *fils*,
Pourra s'apparier la rime de *Memphis* ;
Ce *Liban*, ce *turban* [3], et ces *rivières mornes*,
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.
Cet effort tient leurs sens dans la confusion;
Et n'ont jamais un rai [4] de bonne vision.
J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midi Phébus [5] à la lanterne;

entendre (latin *audire*). —— 6. Il est fâcheux que cette pièce simple et naturelle se termine en madrigal.

1. **Des**. En ce sens, nous mettrions *de* (sens indéfini). —— 2. Horace, *Épître*, I, 3, 18. En parlant de Celsus, poète plagiaire, Horace rappelle l'aventure d'une corneille qui s'est parée de plumes empruntées, et qui en est dépouillée par les oiseaux. Cf. *le Geai paré des plumes du paon*, La Fontaine, VI, 9. —— 3. Allusion à des vers de Malherbe (*Ode à Marie de Médicis*, 1600). Cf. Boileau, *Satire* II, v. 46. —— 4. **Rai**, rayon (latin *radium*). —— 5. **Phebus**. Apollon, dieu du jour, le soleil. —— 6. On retrouve

Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout.
Blâmant tout ce qui n'est facile [6], qu'à leur goût;
Sont un mois à connaître en tâtant la parole,
Lorsque l'accent est rude, ou que la rime est molle;
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement, sinon que tout leur âge
S'est laissé consommer [7] en un petit ouvrage.
Que leurs vers dureront, au monde précieux,
Pour ce que, les faisant, ils sont devenus vieux!
... Mon âme imaginant [8] n'a point la patience
De bien polir des vers, et ranger la science;
La règle me déplaît; j'écris confusément;
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément [9]:
... Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins;
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouïr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Écrire dans les bois, m'interrompre, me taire;
Composer un quatrain, sans songer à le faire.
Après m'être égayé par cette douce erreur [10],
Je veux qu'un grand dessein échauffe ma fureur [11],
Qu'une œuvre de dix ans me tienne à la contrainte
De quelque beau poème où vous serez dépeinte...

dans ces deux vers des expressions de Régnier, *Sat.* IX. Le sens de ce vers pénible et peu correct est : « blâment tout ce qui, à leur goût, n'a d'autre mérite que la facilité. » — 7. **Consommer** a la même étymologie que *consumer* (latin *consumere*). L'usage ne les avait pas encore distingués. — 8. **Imaginant**. Lorsque j'imagine. — 9. Ce vers très célèbre formule une théorie en contradiction absolue avec celle de Malherbe et de Boileau (faire difficilement des vers faciles); elle a été reprise par les Romantiques, et de nouveau condamnée par les Parnassiens. — 10 **Erreur**, au sens latin de *folie*, mais très atténué. — 11. **Fureur**. Inspiration poétique, sens fréquent chez Ronsard.

LES INFLUENCES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES

(*Littérature*, pp. 312-330.)

DESCARTES (1596-1650)

René Descartes, né à la Haye (Touraine), en 1596, fait ses études chez les Jésuites de la Flèche, étudie le droit à Paris, s'engage dans les armées étrangères et prend part à la guerre de Trente ans. Il quitte le service en 1623, vit à Paris, puis en Hollande, où il publie le *Discours de la Méthode* (1637), les *Méditations* (1641), le *Traité des Passions* (1649). Il cède aux instances de la reine Christine de Suède, et se rend à Stockholm, où il meurt en 1650. — Descartes a renouvelé la philosophie moderne, et le *cartésianisme* a exercé jusque sur la littérature une incontestable influence.

(*Littérature*, pp. 313 à 317.)

TEXTE COMMENTÉ

L'éducation de Descartes (1637).

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême plaisir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avaient pu

tomber entre mes mains. Avec cela, je savais les jugements que les autres faisaient de moi ; et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi fleurissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents ; ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer.

... C'est pourquoi sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et, me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit...

... Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre : ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

Commentaire.

Remarques générales. — Ce morceau est extrait du *Discours de la Méthode*, première partie. — Descartes vient d'affirmer que « le bon sens (la raison) est la chose du monde la mieux partagée ». Mais « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien ». Il est donc nécessaire d'avoir *une méthode*, et

Descartes se propose d'expliquer comment il a formé la sienne, en racontant sa propre *histoire*. — Le passage que nous avons à expliquer, se compose de trois fragments. Ces fragments forment un raisonnement *lié* qui est celui-ci : 1° j'ai étudié au collège tout ce que l'on fait apprendre aux enfants et aux jeunes gens, et n'y ai point trouvé la certitude philosophique que je cherchais ; 2° j'ai voyagé, et j'ai étudié « le grand livre du monde », sans un meilleur résultat ; 3° enfin je suis rentré en moi-même, afin de méditer, ce qui me réussit beaucoup mieux.

Explication suivie. — **J'ai été nourri aux lettres...** *Nourrir*, du latin *nutrire*, est pris ici au sens figuré d'*éduquer*. On dit de même : *nourrir* quelqu'un de bons préceptes. La construction *nourri aux...* est propre à Descartes (aux = *dans les*). *Lettres* a le sens général d'*études*, à la fois littéraires et scientifiques : ce sont les *humanités*.

— **Pour ce que...** a fait place, dès le premier tiers du dix-septième siècle, à *parce que*, préféré par Vaugelas, qui suivait sur ce point le bon usage de la cour.

— **Le cours d'études...** *Cours*, du latin *cursus* (course, succession ininterrompue...), signifie : suite réglée et méthodique des éléments qui composent le programme des études. — Les *doctes*, adjectif pris substantivement : on dirait aujourd'hui *savants*.

— **Il me semblait n'avoir fait autre profit... sinon que...** Nous dirions :... *aucun autre profit que de...*

— **Une des plus célèbres écoles de l'Europe...** Le collège de la Flèche, où enseignaient les Jésuites, et dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par le Prytanée militaire.

— **Les sciences qu'on nous enseignait...** Ici le mot *sciences* est aussi général que tout à l'heure le mot *lettres*. — *Curieuses*, digne d'exciter la curiosité (sens objectif).

— **Fleurissant...** Nous distinguons aujourd'hui *fleurissant*, au sens propre, de *florissant*, au sens figuré.

On remarquera la rigoureuse logique de cette première partie, logique indiquée par les *liaisons* très fortes établies entre les phrases : *mais sitôt... car... et néanmoins... avec cela... Et enfin...* Tout ce morceau est *latin* de construction, de syntaxe, et souvent de vocabulaire. On sait d'ailleurs que Descartes avait d'abord écrit son *Discours* en latin, langue qu'il avait pratiquée pendant ses années d'études, et qui était alors celle de la philosophie comme de la théologie. Il a rendu précisément ce service à la langue française de l'obliger à formuler elle-même avec autant de rigueur et d'ordre, ce que le latin semblait seul capable d'exprimer.

(Dans les lignes supprimées à la suite de ce paragraphe, Descartes passe en revue toutes ces *sciences*, dont il fait, selon la

méthode qu'il exposera bientôt, un « dénombrement parfait » : langues anciennes, éloquence, mathématiques... etc... Il reconnaît les mérites de chacune d'elles, mais aussi son insuffisance. Il se résout donc à voyager.]

— **La sujétion de mes précepteurs**... *Sujétion* : « état de celui qui est astreint, obligé », dit Littré, qui cite précisément ce passage de Descartes.

— **L'étude des lettres**... *Lettres*, encore pris au sens général d'*études*.

— **Le grand livre du monde**... Heureuse expression, dans laquelle le mot *livre* tient à la fois du sens propre et du sens figuré. Madame de Scudéry a écrit : « On dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde ; il faut en avoir lu d'autres pour profiter de celui-là. » (Lettre à Bussy, 21 janvier 1671.) L'exemple même de Descartes confirme cette pensée.

— **Des cours et des armées**... Quand Descartes eut quitté le collège de la Fèche, il resta environ un an à Rennes, chez son père, conseiller au parlement de Bretagne. Puis il passa quatre ans à Paris. Il prit du service, en 1617, dans l'armée du prince Maurice de Nassau.. Après un voyage en Hollande (1619-1620), il s'engagea dans les troupes du duc de Bavière, et prit part à la guerre de Trente ans.

— **Les gens de diverses humeurs**... Au sens figuré, nous n'employons plus guère que le singulier *humeur*. Boileau le met encore au pluriel, dans sa peinture des quatre âges (*Art poétique*, III) : *Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs.*

— **A faire telle réflexion... que j'en pusse tirer**... Construction toute latine. Nous dirions : *des réflexions telles que*...

[Ici, quelques lignes que Descartes consacre à l'analyse de ces expériences directes. Il en retire surtout un profit négatif : il apprend à juger de tout avec prudence, et à se délivrer des erreurs « qui offusquaient sa lumière naturelle ».]

— **Je pris un jour résolution**... On disait *prendre résolution*, comme *prendre parti, prendre terre. prendre conseil*...

— **Ce qui me réussit beaucoup mieux**, etc... Le sens de cette dernière phrase. assez obscure. est celui-ci : le profit que je tirai de la méditation n'aurait pas été tel, si je ne m'y étais préparé par l'expérience directe du monde, loin de mon pays et de mes livres.

Je pense, donc je suis (1637).

Descartes, après avoir exposé les règles de sa *méthode* (Cf. *Littérature*, p. 314), arrive à la quatrième partie de son *Discours*, intitulée : *Raisons par lesquelles on prouve l'existence de Dieu et de l'âme humaine, qui sont les fondements de la métaphysique.* C'est au début de cette partie qu'il formule le célèbre axiome de sa philosophie. On trouvera une discussion du *Cogito, ergo sum* dans l'édition du *Discours* de M. E. Rabier (Delagrave), p. 214.

J'avais dès longtemps remarqué que pour les mœurs il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines [1]... Mais pour ce qu'alors [2] je désirais vaquer [3] seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire et que je rejetasse comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point après cela quelque chose en ma créance [4] qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer; et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes [5], jugeant que j'étais sujet à faillir autant qu'un autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations; et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre que [6] toutes choses qui m'étaient jamais entrées

1. Ceci nous renvoie à la *morale* que Descartes expose dans la 3e partie de son *Discours*. — 2. **Pour ce que**, voir remarque p. 316. — 3. **Vaquer**, du latin *vacare*, être de loisir, se réserver du temps pour... — 4. **Créance** et **croyance** sont des doublets dialectaux, qui se prenaient indifféremment l'un pour l'autre jusque vers 1660. Depuis on a spécialisé *créance* dans le sens de *titre* ou *billet* remis à un marchand ou à un prêteur, et que l'on doit acquitter à une date fixe.
5. **Paralogisme**, raisonnement contraire aux règles de la logique (grec *para*, contre). — 6. **Feindre** ne s'emploie plus que comme verbe

en l'esprit n'étaient non plus vraies que [7] les illusions de mes songes. Mais aussitôt après je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose: et remarquant que cette vérité : *Je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes [8] suppositions des sceptiques [9] n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule [10] pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

(*Discours de la Méthode*, IVe partie.)

A Balzac pour lui vanter le séjour d'Amsterdam, qu'il habite (1631).

Descartes se retira en Hollande (1629) « pour travailler plus commodément à la philosophie et aux expériences ». Dans cette lettre, il oppose la solitude *réelle* et pour ainsi dire *intellectuelle* des villes populeuses, à celle de la campagne, qui est dissolvante et qui expose à l'indiscrétion des importuns.

15 mai 1631.

J'ai porté ma main contre mes yeux pour voir si je ne dormais point, lorsque j'ai lu dans votre lettre que vous aviez dessein de venir ici; et, maintenant encore, je n'ose me réjouir autrement de cette nouvelle que comme si [1] je l'avais seulement songée [2]. Cependant je ne trouve pas fort étrange qu'un esprit grand et généreux comme le vôtre ne puisse s'accommoder de ces contraintes serviles auxquelles on est obligé à la cour : vous devez

actif. Il serait remplacé ici par *imaginer que*. — 7. **Non plus vraies que**... est plus logique que *pas plus vrai que* ; *pas* n'a point par lui-même le sens négatif ; mais comme *rien*, il a fini par se détacher des phrases négatives où il figure, pour marquer un degré (cf. *goutte*, *mie*, etc.), et il s'est substitué dans de nombreuses locutions (*pas un*, *pas possible*, *pas de grâce*, etc.) à la négation elle-même. — 8. **Extravagantes** (latin *extra*, en dehors, *vagare*, se promener). — 9. **Sceptiques**, d'un mot grec qui signifie *examiner*. Le sceptique n'est pas celui qui nie, mais celui qui doute et qui cherche. — 10. **Scrupule**. Inquiétude de la conscience, en général sur un petit objet. Le latin *scrupulum* signifie : *petit caillou*.

1. **Autrement que comme si**... latin : *aliter ac si*... — 2. **Je l'avais seulement songée**... *Songer* ne se construit plus qu'avec un

même pardonner à mon zèle, si je vous invite à choisir Amsterdam pour votre retraite, et à le préférer à toutes les plus belles demeures de France et d'Italie, et même à ce célèbre ermitage que vous habitiez l'année passée [3]. Quelque accomplie que puisse être une maison des champs, il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes, et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais parfaitement. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs, une vallée si solitaire, qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie ; mais malaisément peut-il se faire [4] que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins qui vous vont quelquefois importuner [5], et dont les visites sont encore plus incommodes que celles que vous recevez à Paris, au lieu qu'en cette grande ville où je suis, n'y ayant [6] aucun homme, excepté moi, qui n'exerce le négoce, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne. Je vais me promener tous les jours au milieu d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous en auriez dans vos allées, et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais [7] les arbres qui se rencontrent dans vos forêts ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau. Si je fais quelque réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous auriez de voir les paysans qui

complément indirect. — **3. Ce célèbre ermitage**... Le château de Balzac sur les bords de la Charente, non loin d'Angoulême. — **4**. Dans l'ancien français, et cet usage n'est pas encore tout à fait tombé au début du dix-septième siècle, l'adverbe placé en tête de la phrase amène l'inversion du sujet. Cette construction n'a été conservée qu'avec *aussi* et *peut-être*. — **5. Vous vont importuner**. Quand l'infinitif est accompagné d'un complément pronominal, ce pronom se place, au dix-septième siècle, devant le verbe à un mode personnel qui régit l'infinitif. — **6. N'y ayant** : comme il n'y a... — **7. Faire**, s'emploie fréquemment au dix-septième siècle pour éviter la répétition d'un verbe, dans une phrase comparative. Cf. CORNEILLE, *Horace* : *Et puisque par ce choix Albe montre en effet, Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait.*

cultivent vos campagnes; car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure et à faire que je n'y manque d'aucune chose. S'il y a du plaisir à voir croître les fruits dans vos vergers et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe? Quel autre lieu pourrait-on choisir, dans le reste du monde, où toutes les commodités de la vie soient si faciles à trouver que dans celui-ci? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté aussi entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied, exprès pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies, soient moins connus, et où il soit demeuré plus de restes de l'innocence de nos aïeux?

BALZAC (1594-1654).

Jean-Louis Guez de Balzac, né à Angoulême, avait accompagné à Rome le cardinal de La Valette: c'est de Rome, en 1624, qu'il écrivit ses premières lettres, qui, fort admirées, circulèrent dans la société parisienne. Revenu en France, nommé, en 1635, membre de la naissante Académie, Balzac vécut presque continuellement dans sa terre de *Balzac*, aux bords de la Charente. — Outre ses lettres, qui comprennent un volume de ses *Œuvres complètes* en 2 vol. in-f° (1665), nous avons de lui: *le Prince*, *Aristippe ou la Cour* et le *Socrate chrétien*. (*Littérature*, pp. 326-328.)

Les fléaux de Dieu (1652).

Balzac n'est pas un *phraseur*, bien qu'il ait écrit trop de belles phrases; il est souvent un penseur profond et un vigoureux écrivain. On sera frappé des analogies que présente ce morceau avec plusieurs passages de Bossuet (*Sermons* et *Discours sur l'histoire universelle*).

Il devait périr cet homme fatal[1], il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle ou une telle

1. **Fatal**, dans son sens latin d'*instrument de la Providence*, du *Destin* (*fatum*). Cet *homme fatal* est Attila. *Il devait périr*... Il aurait dû périr;

entreprise; mais Dieu se voulait servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu se voulait venger [2] et avait choisi cet homme pour être le ministre [3] de ses vengeances. La raison concluait qu'il tombât d'abord [4] par les maximes qu'il a tenues : mais il est demeuré longtemps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui anime la lâcheté, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour produire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer ses passions ; il exécutait les arrêts du ciel. Avant que de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits et par les exemples qu'il a laissés...

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, plus ou moins porté à endurer, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés. Mais il faut toujours en venir là. Il est très vrai qu'il y a toujours quelque chose de divin, disons davantage, qu'il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète et les hommes ne sont que les acteurs [5]. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin [6] qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon [7].

mais Dieu... — 2. Cf. la note 5 de la page 320. — 3. **Ministre.** Le latin *minister* signifie celui qui exécute *avec la main* (*manus*). — 4. **D'abord**, dès le début. — 5. « L'homme s'agite, et Dieu le mène. » — 6. **Faquin**, de l'italien *facchino*, porte-faix. — 7. **Atrée et Agamemnon** son fils, sont pris ici pour types de héros tragiques.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César; elle peut faire par un enfant, par un nain, ce qu'elle fait par les géants, par les héros.

Dieu dit lui-même de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur ». Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne piquent ni ne frappent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

(*Le Socrate chrétien*, VIII.)

Distinction de la vraie et de la fausse éloquence
(*publié en* 1656).

On comparera le passage suivant aux théories de Pascal et de Bossuet sur la véritable éloquence: ce sont les mêmes idées, mais Balzac les exprime parfois avec une affectation qui n'est pas d'accord avec ses principes.

L'éclat ne présuppose pas toujours la solidité, et les paroles qui brillent le plus sont souvent celles qui pèsent le moins. Il y a une faiseuse de bouquets, je ne l'ose nommer Éloquence, qui est toute peinte et toute dorée, qui semble toujours sortir d'une boîte; qui n'a soin que de s'ajuster et ne songe qu'à faire la belle; qui, par conséquent, est plus propre pour les fêtes que pour les combats, et plaît davantage qu'elle ne sert [1], quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle déshonorerait la solennité

1. Davantage... que, aujourd'hui *plus... que*. —— 2. D'apparence

et des personnes à qui elle ne donnerait point de plaisir.

Ne se soutenant que d'apparence et n'étant animée que de couleur [2], elle agit principalement sur l'esprit du peuple, parce que le peuple a tout son esprit dans les yeux et dans les oreilles. Faute de raisons et d'autorité, elle use de charmes [3] et de flatterie. Elle est creuse et vide de choses essentielles, bien qu'elle soit résonnante [4] de tons agréables. Elle est au moins plus délicate que forte, et, ayant sa puissance bornée, ou elle ne porte pas plus loin que les sens, ou, pour le plus [5], elle ne touche que légèrement le dehors de l'âme.

La vraie éloquence est bien différente de cette causeuse des places publiques, et son style est bien éloigné du jargon ambitieux des sophistes grecs. Disons que c'est une éloquence d'affaires et de service, née pour le commandement et la souveraineté, tout efficace et toute pleine de force. Disons qu'elle agit, s'il se peut, par la parole plus qu'elle ne parle; qu'elle ne donne pas seulement à ses ouvrages un visage et de la grâce, mais un cœur, de la vie et du mouvement.

Elle ne s'amuse point à cueillir des fleurs et à les lier ensemble; mais les fleurs naissent sous ses pas. En visant ailleurs, elle les produit. Sa mine est d'une amazone, et sa négligence même ne fait point de tort à sa dignité. Elle ne laisse pas toutefois de se parer, quand il en est besoin, quoiqu'elle soit moins curieuse de ses ornements que de ses armes.

(*Dissertations critiques*, IIe.)

de couleur, par l'apparence, par la couleur, le teint. La préposition *de* entrait alors dans un grand nombre de locutions, où nous l'avons remplacée par d'autres prépositions (Cf. d'honneur). — 3. A signaler toujours, au dix-septième siècle, le sens très fort de *charme*. — 4. **Résonnante**, nous dirions : *bien qu'elle résonne...* — 5. **Pour le plus** : tout au plus.

A Monsieur Corneille (1640).

Corneille avait envoyé à Balzac son *Cinna*, récemment imprimé. Balzac lui répond par un *remerciement*, qui contient, au milieu d'antithèses et de jeux d'esprit un peu forcés. quelques réflexions très judicieuses sur la manière dont Corneille a traité l'histoire romaine. On comparera l'*Examen de Cinna* par Corneille écrit pour l'édition de 1661 .

Monsieur,

J'ai senti un notable soulagement depuis l'arrivée de votre paquet, et je crie : Miracle! dès le commencement de ma lettre. Votre *Cinna* guérit les malades : il fait que les paralytiques battent des mains; il rend la parole à un muet, ce serait trop peu de dire à un enrhumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix; et, puisque je les recouvre l'une et l'autre par votre moyen, il est bien juste que je les emploie toutes deux à votre gloire, et à dire sans cesse : la belle chose [1]! Vous avez peur, néanmoins, d'être de ceux qui sont accablés par la majesté des sujets qu'ils traitent, et ne pensez pas avoir apporté assez de force pour soutenir la grandeur romaine. Quoique cette modestie me plaise, elle ne me persuade pas, et je m'y oppose pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop subtil examinateur [2] d'une composition universellement approuvée; et s'il était vrai qu'en quelqu'une de ses parties vous eussiez senti quelque faiblesse, ce serait un secret entre vos Muses et vous; car je vous assure que personne ne l'a reconnue. La faiblesse serait de notre expression [3], et non pas de votre pensée. Elle viendrait du défaut des instruments, et non pas de la faute de l'ouvrier : il faudrait en accuser l'incapacité de notre langue. Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à

1. Dans ces premières lignes, Balzac « fait de l'esprit ». C'est le ton de Voiture, moins aisé. — 2. **Examinateur** a pris aujourd'hui le sens spécial de *membre d'un jury d'examen*. — 3. **De notre expression**... Ceci est expliqué, deux lignes plus loin, par : *il faudrait en*

Paris, et ne l'avez point brisée en la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore [4], et aussi déchirée qu'elle était au siècle des Théodorics : c'est une Rome de Tite-Live, et aussi pompeuse qu'elle était au temps des premiers Césars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la République : cette noble et magnanime fierté; et il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions, mais vous êtes le vrai et le fidèle interprète de son esprit et de son courage. Je dis plus, Monsieur, vous êtes souvent son pédagogue [5], et l'avertissez de la bienséance quand elle ne s'en souvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux temps, s'il a besoin d'embellissement ou d'appui. Aux endroits où Rome est de brique, vous la rebâtissez de marbre [6]. Quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre, et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle [7]. La femme d'Horace et la maîtresse de Cinna [8], qui sont vos deux véritables enfantements et les deux pures créatures de votre esprit, ne sont-elles pas aussi les principaux ornements de vos deux poèmes? Et qu'est-ce que la saine antiquité a produit de vigoureux et de ferme dans le sexe faible qui soit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez mises au monde, à ces Romaines de votre façon? Je ne m'ennuie point, depuis quinze jours, de considérer celle que j'ai reçue la dernière. Je l'ai fait admirer à tous les habiles [9] de notre province; nos orateurs et nos poètes en disent merveilles : mais un docteur de mes voisins, qui se met d'ordinaire sur le haut style, en parle certes d'une étrange sorte ; et

accuser l'incapacité de notre langue. — 4. **Cassiodore** (468-562) fut ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths. Retiré de la politique, il écrivit en latin un grand nombre d'ouvrages historiques et pédagogiques. — 5. **Pédagogue** (de deux mots grecs signifiant : *enfant et conducteur*), celui qui gouverne et qui instruit les enfants. — 6. Le mot est historique, et a été dit par Auguste lui-même. — 7. Ici la théorie, d'abord juste, tourne au paradoxe, surtout si l'on s'en rapporte aux exemples donnés par Balzac lui-même. — 8. Sabine et Emilie, qui sont en effet deux caractères entièrement créés par Corneille. — 9. **Les ha-**

il n'y a point de mal que vous sachiez jusques où vous avez porté son esprit. Il se contentait, le premier jour, de dire que votre Émilie était la rivale de Caton et de Brutus [10] dans la passion de la liberté. A cette heure, il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la possédée du démon de la République, et quelquefois la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles sur le sujet de votre Romaine, mais elles ne sont pas sans fondement. Elle inspire en effet toute la conjuration et donne chaleur au parti par le feu qu'elle jette dans l'âme du chef. Elle entreprend, en se vengeant, de venger toute la terre; elle veut sacrifier à son père une victime qui serait trop grande pour Jupiter même. C'est à mon gré une personne si excellente, que je pense dire peu à son avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race, que Pompée n'a été en la sienne; et que votre fille Émilie vaut sans comparaison davantage que [11] Cinna, son petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a cru Sénèque [12], c'est pour être tombé entre vos mains, et à cause que vous avez pris soin de lui. Il vous est obligé de son mérite, comme à Auguste de sa dignité. L'empereur le fit consul, et vous l'avez fait honnête homme [13]; mais vous l'avez pu faire par les lois d'un art, qui orne la vérité, qui permet de favoriser en imitant, qui quelquefois se propose le semblable, et quelquefois le meilleur. Je ne veux pas commencer une dissertation, je veux finir ma lettre et conclure par les protestations ordinaires, mais très sincères et très véritables, que je suis. etc.

biles. adjectif employé substantivement (cf. DESCARTES : *les doctes*). — **10. Caton d'Utique**, qui résista à César : — **Brutus**, qui le tua. — **11. Davantage que**, pour *plus que*, seul correct aujourd'hui. — **12.** C'est de Sénèque (*Traité de la Clémence*) que Corneille a tiré le sujet de *Cinna*. — **13. Honnête homme** au dix-septième siècle, signifie : *homme du monde*, mais a un sens très complexe. L'*honnête homme* est caractérisé par du savoir sans pédantisme, de l'élégance sans affectation, du courage sans forfanterie. (Voir les *Index* des éditions de La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère.)

L'ermitage de Balzac (1638).

Balzac vivait presque toujours à la campagne; il aimait la nature et savait en parler. On comparera à cette lettre le *Préambule* du *Prince*, où Balzac a décrit le parc de son château.

A Chapelain

12 mai 1638.

MONSIEUR,

Pour[1] les nouvelles du grand monde que vous m'avez fait savoir, en voici de notre village. Jamais les blés ne furent plus verts, ni les arbres mieux fleuris. Le soleil n'agit pas de toute sa force, comme il fit dès le mois d'avril de l'année passée, quand il brûla les herbes naissantes. Sa chaleur est douce et innocente, supportable aux têtes les plus malades. La fraîcheur et les rosées de la nuit viennent ensuite, et réjouissent ce qui languirait sur la terre sans leur secours; mais, ayant plutôt abattu la poussière que fait de la boue, il faut avouer qu'elles ne contribuent pas peu aux belles matinées dont nous jouissons. Je n'en perds pas le moindre moment, et les commençant justement à quatre heures et demie, je les fais durer jusqu'à midi. Durant ce temps-là, je me promène sans me lasser, et en des lieux où je puis m'asseoir quand je suis las. Je lis des livres qui ne m'obligent point à méditer, et je n'apporte à ma lecture qu'une médiocre attention. Car en même temps je ne laisse pas de donner audience à un nombre infini de rossignols, dont tous nos buissons sont animés. Je juge de leur mérite, comme vous faites de celui des poètes au lieu où vous êtes. Et en effet, si vous ne le savez pas, je vous apprends qu'il y a autant de différence de rossignol à rossignol que de poète à poète. Il y en a de la première et de la dernière classe. Nous avons quantité de Maillets[2] et de ***; mais nous avons aussi quelques Chapelains et quelques Malherbes[3]. Le reste à une autre fois. Je suis, Monsieur, votre, etc.

1. **Pour** : En échange de... —— 2. **Marc de Maillet** (1568-1628) eut auprès de ses contemporains une réputation de poète importun et médiocre. Saint-Amant l'a décrit dans le *Poète crotté*. Maillet a surtout

VOITURE (1598-1648)

Vincent Voiture, d'Amiens, fut d'abord attaché à la maison de Gaston d'Orléans. Il suivit ce prince à Bruxelles, en Lorraine, et fut chargé de diverses missions en Espagne et en Italie. Maître d'hôtel du Roi, en 1639, il fit encore de nombreux voyages. Le comte d'Avaux l'introduisit à l'Hôtel de Rambouillet : il y devint « l'âme du rond ». Il nous reste de Voiture environ deux cents *lettres* recueillies après sa mort par son neveu Pinchêne, et des *poésies* de circonstance. *Littérature*, pp. 328-330.

Les Lettres

Voiture berné (1634).

Nous donnons d'abord un exemple de lettre *badine*, genre dans lequel excelle Voiture. (Il faudra lire également celle de la *Carpe au brochet*.

Mademoiselle [1],

Je fus berné [2] vendredi après dîner, pour ce que [3] je ne vous avais pas fait rire dans le temps que l'on m'avait donné pour cela, et Mme de Rambouillet en donna l'arrêt à la requête de mademoiselle sa fille [4], et de Mlle Paulet [5]. Elles en avaient remis l'exécution au retour de Madame [6] et de vous, mais elles s'avisèrent depuis de ne pas différer plus longtemps, et qu'il ne fallait pas remettre

écrit des épigrammes. — 3. On voit que Balzac, qui faisait si grand cas de Corneille, met Chapelain sur le même rang que Malherbe.

1. Cette lettre est adressée à Mlle de Bourbon, sœur du duc d'Enghien (le grand Condé), qui, devenue plus tard duchesse de Longueville, devait s'illustrer dans la Fronde. Elle était alors âgée de douze ans, ce qui explique le ton de la lettre et ce badinage prolongé. — 2. **Berné**. La *berne* est une étoffe grossière (étym. discutée. Cf. Littré), dont on faisait des couvertures et des manteaux. *Berner*, c'est faire sauter quelqu'un dans une *berne* ; le mot se prend aussi dans le sens figuré : se moquer de quelqu'un. Il est probable qu'il n'y a aucun rapport étymologique entre *berne*, couverture, et le terme de marine : mettre le pavillon *en berne* (c'est-à-dire roulé sur lui-même). — 3. **Pour ce que**, parce que. — 4. **Sa fille** : Julie d'Angennes, qui épousa le duc de Montausier. — 5. **Mlle Paulet**, célèbre pour ses cheveux « d'un blond hardi » qui l'avaient fait surnommer *la lionne*, est la fille du magistrat qui créa l'impôt de la *paulette*. — 6. **Madame**. Ce titre, pris absolument, désigne d'ordinaire la femme de

des supplices à une saison qui devait être toute destinée à la joie. J'eus beau crier et me défendre, la couverture fut apportée, et quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que je puis dire, mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever. A tous coups ils me perdaient de vue, et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter. Je vis les montagnes abaissées au-dessous de moi, je vis les vents et les nuées cheminer dessous [7] mes pieds, je découvris des pays que je n'avais jamais vus, et des mers que je n'avais point imaginées. Il n'y a rien de plus divertissant que de voir tant de choses à la fois et de découvrir d'une seule vue la moitié de la terre ! Mais je vous assure, mademoiselle, que l'on ne voit tout cela qu'avec inquiétude, lorsque l'on est en l'air, et que l'on est assuré d'aller retomber. Une des choses qui m'effrayaient était que, lorsque j'étais bien haut, et que je regardais en bas, la couverture me paraissait si petite qu'il me semblait impossible que je retombasse dedans, et je vous avoue que cela me donnait quelque émotion. Il arriva un accident étrange, et qui semblera incroyable à ceux qui ne l'ont point vu. Une fois qu'ils m'avaient élevé fort haut, en descendant je me trouvai dans un nuage, lequel étant fort épais, et moi extrêmement léger, je fus un grand espace embarrassé dedans sans retomber de sorte qu'ils demeurèrent longtemps en bas, tendant la couverture et regardant en haut, sans se pouvoir imaginer ce que j'étais devenu. De bonne fortune, il ne faisait point de vent; car s'il y en eût eu, la nuée en cheminant m'eût porté d'un côté ou d'un autre, et ainsi je fusse tombé à terre : ce qui ne pouvait arriver sans que je me blessasse bien fort. Mais il survint un plus dangereux accident : le dernier coup qu'ils me jetèrent en l'air, je me

Monsieur, frère cadet du roi. Ici, c'est la mère de Mlle de Bourbon. — **7. Dessous**, jusqu'au milieu du dix-septième siècle, on ne distingue pas les adverbes *dessous*, *dessus*, des propositions *sous*, *sus*. —

trouvai dans une troupe de grues, lesquelles d'abord furent étonnées de me voir si haut; mais quand elles m'eurent approché, elles me prirent pour un pygmée [8], avec lesquels vous savez, mademoiselle, qu'elles ont guerre de tout temps, et crurent que je les étais venu épier jusque dans la moyenne région de l'air. Aussitôt elles vinrent fondre sur moi à grands coups de bec, et d'une telle violence que je crus être percé de cent coups de poignard; et une d'elles, qui m'avait pris par la jambe, me poursuivit si opiniâtrement qu'elle ne me laissa point que je ne fusse dans la couverture [9]. Cela fit appréhender à ceux qui me tourmentaient [10] de me remettre encore à la merci de mes ennemies, car elles s'étaient amassées en grand nombre, et se tenaient suspendues en l'air, attendant que l'on m'y renvoyât. On me reporta donc en mon logis dans la même couverture, si abattu qu'il n'est pas possible de l'être plus. Aussi, à dire le vrai, cet exercice est un peu violent pour un homme aussi faible que je le suis.

... Je vous supplie donc, mademoiselle, de déclarer premièrement cette entreprise un attentat que vous désavouez, et pour réparation de mon honneur et de mes forces, d'ordonner qu'un grand pavillon de gaze me sera dressé dans la chambre bleue [11] de l'Hôtel de Rambouillet, où je serai servi et traité magnifiquement huit jours durant

8. On appelait **pygmées**, dans la fable grecque, un petit peuple dont les hommes étaient hauts d'une coudée, et qui étaient continuellement en guerre avec les grues (Cf. Homère, Ovide). — 9. L'intérêt de ce badinage est de fournir aux élèves un excellent exemple de *développement*. Voiture part de ce fait : la *berne* l'envoie dans les airs. Il en déduit, par hyperbole, mais d'une façon très spirituelle et très juste (car il ne fait qu'exagérer des impressions réelles) : 1° ce qu'il a vu de là-haut ; 2° ses angoisses sur la façon dont il retombera ; 3° les *accidents* (nuage, grues) qui viennent aggraver sa situation. — **10**. **Tourmenter** est aujourd'hui d'un sens moins fort; il signifie ici *torturer*. — **11**. **La chambre bleue** d'Arthénice était le salon où Mme de Rambouillet recevait ses invités. Cette description finale est une allusion à certains passages des romans de chevalerie, où le héros blessé est soigné par des dames ou des demoiselles. (Voir, dans *la Littérature française* de Julleville (Colin), une miniature du *Roman de Troie*, t. I, p. 192). — On comparera le passage de *Don Quichotte* (ch. 26) où Sancho Pança est berné par les hôtes d'une auberge.

par deux demoiselles qui m'ont été cause de ce malheur; qu'à un des coins de la chambre on fera à toutes heures des confitures: qu'une d'elles soufflera le fourneau, et l'autre ne fera autre chose que de mettre du sirop sur des assiettes pour le faire refroidir et me l'apporter de temps en temps. Ainsi, mademoiselle, vous ferez une action de justice, et digne d'une aussi grande et aussi belle princesse que vous êtes, et je serai obligé d'être, avec plus de respect et de vérité, plus que personne du monde.

Votre, etc...

Défense de la conjonction *car* (1637).

Voiture, à l'Hôtel de Rambouillet, n'est pas moins expert en questions de littérature et de langue, qu'en *badinages*. Nous trouvons, dans cette jolie et précise lettre sur *Car*, un écho des discussions grammaticales de la Chambre bleue. Quelques grammairiens et Académiciens voulaient bannir de la langue la conjonction *Car* (du latin *quare*) : Voiture entreprend de défendre le mot. On fera sentir, dans l'analyse de cette lettre, avec quel art toujours très sûr Voiture sait tirer du moindre sujet des comparaisons et des métaphores.

A rapprocher un passage de La Bruyère (chap. XIV, *De quelques usages*) : « Si *car* n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'était-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quels mots lui substituer ? »

A mademoiselle de Rambouillet [1].

Mademoiselle,

Car, étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez du tort qu'on lui veut faire; et je ne puis bien espérer de l'Académie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut établir par une si grande violence [2]. Je ne vois rien de si

1. Julie d'Angennes, bientôt Mme de Montausier. — 2. **Voyant que...** ces constructions du participe présent, au sens du *gérondif* latin (*en voyant que, lorsque je vois que*), étaient très fréquentes au seizième siècle, et subsistent encore, au dix-septième siècle, jusque dans

digne de pitié que de faire le procès à un mot qui s'est toujours montré bon Français. Pour moi, je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *Car* ce qui lui appartient, pour le donner à *Pour ce que*, ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, mademoiselle, c'est qu'après cette injustice on en entreprendra d'autres[3]. On ne fera point de difficultés d'attaquer *Mais*, et je ne sais pas si *Si* demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire à ne parler que par des signes. Certes, j'avoue qu'il est vrai ce que vous dites[4], qu'on ne peut mieux connaître par aucun autre exemple l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit[5], il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *Car*, j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans plein de force et de crédit, après avoir été employé dans les plus importants traités et avoir assisté toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce et est menacé d'une fin violente. Je sais que si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle, et que j'aime extrêmement[6], il dira qu'il faut condamner cette nouveauté ; qu'il faut user du *Car* de nos pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil ; et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous principalement, mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection.

Pascal et dans Bossuet. — 3. La grammaire actuelle exigerait : *qu'on n'en entreprenne d'autres*. Mais le tour employé par Voiture est bien plus net. — 4. **Il**, dans cette phrase, est neutre, et se trouve en exacte corrélation avec le *ce* qui suit. On écrirait aujourd'hui : *ce que vous dites est vrai*. — 5. **Qui**, dans cette construction très usitée en ancien français et au dix-septième siècle, équivaut à *si quelqu'un*. On la trouve même dans quelques proverbes : *Tout vient à point qui* (et non *à qui*) *sait attendre*. — 6. Balzac ou Vaugelas.

Au duc d'Enghien après la bataille de Rocroy (1643).

Cette lettre au duc d'Enghien (le Grand Condé) peut servir de transition entre le badinage et le sérieux. C'est un *compliment* à la fois humoristique et éloquent, où l'on sent, à travers les pirouettes de l'esprit, l'émotion du cœur. — On comparera la célèbre lettre de la *Carpe au brochet*, où la plaisanterie est plus poussée, jusqu'à l'exagération.

Monseigneur,

A cette heure que je suis loin de Votre Altesse et qu'elle ne me peut pas faire de charge [1], je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle il y a longtemps [2], et que je n'avais osé lui déclarer pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avais vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir [3] en silence, et vous seriez injuste, si vous pensiez faire les actions que vous faites sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté de vous en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à [4] discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait [5]. A dire la vérité, Monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous, d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaines [6], qui était un des meilleurs hommes de Flandres, et à qui le prince d'Orange

1. Voiture use à dessein de ce terme militaire. — 2. Depuis longtemps. — 3. **Pour le pouvoir souffrir** : pour que l'on puisse le souffrir. C'était une tournure très usitée, mais équivoque. — 4. **Déchaîné à...** ne serait plus correct. — 5. Ici, s'accentue le badinage. La curiosité du lecteur est piquée par cette idée que la victoire de Rocroy attire des critiques à Condé : on va voir de quelle nature sont ces reproches. — 6. Sur le comte de Fontaines, voir les divers récits de la bataille de Rocroy (Bossuet, *Oraison funèbre de Condé*; Voltaire, *Siècle de*

n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon à un prince qui est oncle du roi [7] et frère de la reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Musnier, mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière à confession [8]. J'avais bien ouï [9] que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisait pas bon de vous rien disputer; mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous fussiez emporté à ce point-là, et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'Empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant, je me réjouis avec Votre Altesse, de ce que j'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance que nous ayons vue de notre siècle, et de ce que, sans être *importante* [10], elle sait faire des actions qui le soient si fort. La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignait, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois vos ancêtres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux.

Louis XIV : le duc D'AUMALE. *Histoire des princes de Condé*. — 7. Le roi d'Espagne, Philippe IV, était frère d'Anne d'Autriche et oncle de Louis XIV; celui-ci devait bientôt épouser la fille de Philippe IV, Marie-Thérèse. — 8. Le père Musnier était le confesseur du duc d'Enghien. — 9. **Ouï**, entendu. — 10. Cette dernière phrase est remarquable à la fois par son aisance spirituelle et par sa majestueuse fermeté. Ce n'est plus du Voiture, c'est du meilleur Balzac.

Apologie de Richelieu (1636).

Voici enfin la *belle lettre*, la lettre sérieuse. Voiture savait prendre tous les tons. Nous ne donnons qu'un fragment de cette lettre, qui contient un exposé méthodique et très intelligent de la politique du Cardinal.

*Lettre à M****

De Paris, le 24 novembre 1636.

. . . .

Je ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets [1] font des miracles de toutes les actions de monsieur le cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et à force de vouloir trop faire croire de bien de lui n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il [2] est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je sais être presque toujours injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli La Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane [3] et à Avein [4], et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des

1. **En brevets**, donnant droit à des pensions. Allusion à ceux qui louent pour se faire récompenser. — 2. **A cause que**... pour *à cause de ce que*, ne se disait déjà presque plus. — 3. **Veillane**, bourg du Piémont, où les Français furent vainqueurs en 1630. — 4. **Avein**, vil-

places ou des batailles; s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui; et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes [5] ?

Toutes les grandes choses coûtent beaucoup: les grands efforts abattent, et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle, laquelle d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et dans toutes les occasions de révolte, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre, les huguenots et les Espagnols. M. le cardinal, entrant dans les affaires, se mit dans l'esprit de ruiner tous les deux [6]. Pouvait-il former de plus glorieux ni de plus utiles desseins! Il est venu à bout du premier, et il n'a pas achevé l'autre...

Mais jugeons, je vous supplie, s'il a tenu à lui ou à la fortune qu'il ne soit venu à bout de ce dernier dessein. Considérons quel chemin il a pris pour cela, quels ressorts il a fait jouer. Voyons s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusques aux racines ce tronc, qui

lage du Luxembourg. Les Français y battirent les Espagnols en 1635. —— 5. Voiture proteste avec la plus juste sévérité contre l'opinion publique qui juge les hommes d'Etat d'après les petits bénéfices ou les petites pertes du moment : le cours de la rente, les places, les décorations, etc... Il veut que nous considérions leur œuvre d'ensemble et le bien général du pays, plutôt que notre intérêt personnel. —— 6. Nous dirions : *de les ruiner tous les deux*. Il faut y ajouter, pour compléter le programme de Richelieu : affermir le pouvoir royal contre les grands.

de deux branches couvre le septentrion et le couchant et qui donne de l'ombrage [7] au reste de la terre. Il fut chercher jusque sous le pôle ce héros qui semblait être destiné à y mettre le fer et à l'abattre [8]. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre qui a rempli l'Allemagne de feux et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé et que la fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela ? Et ne mit-il pas encore une fois l'Empire en plus grand hasard qu'il n'avait été par les pertes de la bataille de Leipsick et de celle de Lutzen [9] ? Son adresse et ses pratiques nous firent voir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef qui avait toutes les qualités qu'il faut pour faire un changement dans un État. Que si le roi de Suède s'est jeté dans le péril plus avant que ne devait un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Friedland [10], pour trop différer son entreprise, l'a laissé découvrir, pouvait-il charmer [11] la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane [12] ? Que si, ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs qui commandaient l'armée de nos alliés devant Nordlingen donnèrent la bataille à contre-temps [13], était-il au pouvoir de M. le cardinal, étant à deux cents lieues de là, de changer ce conseil et d'arrêter la précipitation de ceux qui, pour un empire (car c'était le prix de cette victoire), ne voulurent pas attendre trois jours ? Vous voyez donc que pour sauver

—— 7. Il est fâcheux que cette belle image soit gâtée par une sorte de *calembour* sur le mot *ombrage*. —— **8.** *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, qui intervint dans la guerre de Trente ans, à l'instigation de Richelieu. Il fut tué à la bataille de Lutzen, en 1632. —— **9.** La bataille de Leipzig est de 1631. —— **10**. *Wallenstein*, duc de Friedland, assassiné à Egra, en 1634, par ordre de l'empereur Ferdinand II qui l'accusait de conspirer. Cf. le *Wallenstein* de SCHILLER. —— **11. Charmer**, détourner en lui jetant un charme. —— **12**. *Wallenstein* fut frappé à coups de hallebardes ou de *pertuisanes* (*pertuis* signifie *trou*. Cf. dans le *Roman du Renart* le château de *Maupertuis*). —— **13**. Ces chefs étaient le maréchal suédois de Horn et le duc Bernard de Saxe-Weimar. Ils furent battus en 1634 à Nordlingen, où, en 1645, Condé et Turenne devaient à leur tour battre les

la maison d'Autriche et pour détourner ses desseins, que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la fortune ait fait, depuis, trois miracles, c'est-à-dire trois grands événements, qui, vraisemblablement, ne devaient pas arriver : la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland, et la perte de la bataille de Nordlingen.

Ouvrez donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumière. Ne haïssez pas plus longtemps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis ; et cessez de vouloir du mal à celui qui le sait tourner à sa gloire, et qui le porte si courageusement : quittez votre parti devant [14] qu'il vous quitte. Aussi bien une grande partie de ceux qui haïssaient M. le cardinal se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et si la guerre peut finir comme il y a apparence de l'espérer, il trouvera moyen de gagner bientôt tous les autres. Étant si sage qu'il est [15], il a connu après tant d'expériences ce qui est le meilleur, et il tournera ses desseins à rendre cet État le plus florissant de tous, après l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, et qui ne tombe dans l'esprit de personne : de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume, et non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît que les plus nobles conquètes sont celles des cœurs et des affections [16]. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujets de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume qu'à diminuer un sou de taille [17], et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. Aussi ce grand esprit qui n'a été occupé jusqu'à présent qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent et des hommes, à

Impériaux et tuer leur général, le fameux Mercy. — **14. Devant que** était à cette époque employé pour *avant que*. On le trouve fréquemment chez Corneille. — **15.** Nous dirions : *Sage comme il est*. — **16.** Ici, Voiture conseille à Richelieu la seule vertu qui lui manquât peut-être, la clémence. — **17. La taille**, l'impôt.

prendre des villes et à gagner des batailles, ne s'occupera désormais qu'à rétablir le repos, la richesse et l'abondance. Alors les ennemis de M. le cardinal ne sauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont su que faire jusqu'à cette heure. Alors les bourgeois de Paris seront ses gardes ; et il connaîtra combien il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple que dans celle des poètes. Prévenez ce temps-là, je vous conjure, et n'attendez pas à être de ses amis jusque ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans votre opinion, je n'entreprends pas de vous l'arracher par force. Mais aussi, ne soyez pas si injuste que de trouver mauvais que j'aie défendu la mienne ; et je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez, quand les Espagnols auront repris Corbie.

Voiture poète.

Sonnet d'Uranie (publié en 1649).

Parmi les poésies de Voiture, d'un tour aisé et piquant, nous choisissons le sonnet d'*Uranie*, qui, avec le sonnet de Benserade sur *Job*, partagea la cour et la ville.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps [1] je connais sa rigueur infinie;
Mais, pensant aux beautés pour qui [2] je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois, ma raison par de faibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours.
Mais lorsqu'à mon besoin [3] je me veux servir d'elle.

1. Depuis longtemps. — 2. **Qui** ne s'emploie plus ainsi pour *lesquelles*. — 3. **A mon besoin** : au moment où j'en ai besoin. Cf. Cor-

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens [1].

NEILLE, *Cinna* : « Mais que mon jugement au besoin m'abandonne. ». —
4 La querelle des *Uranistes* et des *Jobelins*, postérieure de quelques mois à la mort de Voiture, éclata en 1649 et dura jusqu'en 1650. Le *sonnet d'Uranie* était déjà célèbre et courait manuscrit. Benserade lui opposa le sonnet de *Job*, dont voici le texte:

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misere nue :
Il s'est lui-même ici dépeint.
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On vit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connais de plus miserables.

Corneille consulté refusa de décider la querelle, et répondit par les vers suivants, qui sont bien d'un Normand :

SONNET

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement,
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé
Mieux conduit et mieux achevé ;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

(*Littérature*, pp. 331-335.)

MAIRET (1604-1686).

Venu après *Hardy* (Cf. *Littérature*, p. 332), Mairet est le précurseur immédiat de Corneille. Dans la Préface de *Silvanire* (1631), il met au point la question des *trois unités*: et il donne, en 1634 (non en 1629, comme on l'a cru longtemps), la première tragédie régulière, *Sophonisbe*. (Cf. *Littérature*, p. 334.)

Sophonisbe (1634).

Le sujet de cette pièce, déjà traité en Italie par le Trissin, 1516 (traduction par Mellin de Saint-Gelais, en 1548), repris plus tard par Corneille et par Voltaire, est emprunté à Tite-Live. C'est un épisode des guerres puniques. — Sophonisbe est la fille d'Asdrubal. D'abord promise à Massinissa, roi d'une partie de la Numidie, elle a épousé le vieux Syphax, roi d'une autre partie de ce pays. La capitale de Syphax, Cirta (Constantine), a été prise par les Romains avec l'aide de Massinissa, et Syphax a été tué. Massinissa, toujours aimé de Sophonisbe, l'épouse. Mais Scipion est décidé à rompre cette alliance, qu'il juge dangereuse pour Rome. Et dans la scène dont nous citons un fragment, Scipion veut obliger Massinissa à abandonner Sophonisbe.

On remarquera la singulière solidité de cette versification, déjà cornélienne par l'accent et par une certaine brièveté majestueuse, où se fait sentir l'influence des modèles latins, communs à Mairet et à Corneille.

SCIPION

Peut-être croyez-vous que par cet hyménée
Sophonisbe soit [1] vôtre : et qui vous l'a donnée ?
Par quelle autorité prenez-vous le butin
Qui doit appartenir à l'empire latin ?
Ne savez-vous pas bien que c'est là son partage,
Et qu'il [2] vous rétablit dedans votre héritage ?
Par le congé [3] de qui l'avez-vous entrepris ?
Non, non, notre allié, rappelez vos esprits :

1. **Soit** est un subjonctif qui donne à la phrase son véritable sens ; il équivaut à *puisse être*. Nous devons regretter cet emploi si libre et si logique du subjonctif, encore usité dans Racine. — 2. **Il** représente ici l'*empire latin*. — 3. **Congé** (du latin *commeatus*), *permission*. —

La plus courte fureur [4] est toujours la meilleure
Quittez donc Sophonisbe et la rendez sur l'heure ;
C'est par là seulement que vous seront rendus
Le repos et l'honneur que vous avez perdus.

MASSINISSE

Quel honneur, ô grands Dieux ! et quel repos en l'âme
Peut avoir un mari d'abandonner sa femme ?

SCIPION

N'ayant pu l'épouser, puisqu'elle était à nous,
Ce mariage est nul au jugement de tous.

MASSINISSE

Et la force et le droit veulent que je la rende.
Elle est vôtre, il est vrai ; mais je vous la demande.

SCIPION

Je ferais une faute indigne de pardon,
Si je vous octroyais un si funeste don.
Accorder ce présent à l'ardeur qui vous brûle.
Ce serait vous donner la chemise d'Hercule [5].

MASSINISSE

S'il m'est ici permis de vous rendre présents [6]
Les services rendus dès mes plus jeunes ans,
Et si dans le passé je puis aussi comprendre
Tous ceux qu'à l'avenir je désire vous rendre,
Ma tristesse aujourd'hui vous conjure par eux
De ne me ravir pas ce salaire amoureux ;
Non que toute ma vie en services passée
Ne fût trop dignement déjà récompensée :
Mais à quoi [7] tant d'honneur et de biens superflus,
Si l'on m'ôte celui que j'estime le plus ?
Je sais que demandant la chose qu'on me nie [8],
Je demande un trésor de valeur infinie ;

4. **Fureur** dans son sens latin de *folie* (les *fureurs* d'Oreste). Le sens de ce mot s'est affaibli ; mais on dit encore *fou furieux*. — 5. **La chemise d'Hercule**. *Chemise* serait aujourd'hui remplacé par *tunique*. On sait que Déjanire, femme d'Hercule, envoya au héros, sur le conseil du centaure Nessus, un vêtement frotté de sang empoisonné, et qui causa sa mort (Voir la tragédie de SOPHOCLE, *les Trachiniennes*, et FÉNELON, *Télémaque*). — 6. **De vous rendre présents** : de vous représenter. — 7. **A quoi**... sous-entendu *peuvent me servir*. — 8. **Nier**, au dix-

Aussi n'appartient-il qu'aux Romains seulement [9]
De m'accorder un don qui vaille infiniment.
Faites-moi donc encor cette dernière grâce
Par ces mains que je baise et ces pieds que j'embrasse.

SCIPION

Levez-vous, Massinisse, et vous ressouvenez
De conserver l'honneur du rang que vous tenez.
Oui, comme votre ami, qui plains votre infortune,
Je vous accorde tout, sans différence aucune;
Mais d'autre part aussi, comme votre empereur [10]
Qui plains et blâme en vous cette aveugle fureur,
Pour la dernière fois il faut que je vous nie [11]
Ce qu'exige de moi votre mauvais génie [12];
Les raisons que j'en ai sont de tel intérêt
Que rien ne peut changer cet immuable arrêt,
Nécessaire au salut de la chose publique.

MASSINISSE

O mortelle sentence ! ô décret tyrannique !
Quoi donc ! de tant de coups mon estomac [13] ouvert
Et tout mon triste corps de blessures couvert,
Dont vous fûtes jadis le témoin oculaire,
Ne pourront obtenir un plus digne salaire?
M'a-t-on vu tant de fois, une pique à la main,
Soutenir la grandeur de l'empire romain,
Pour me voir maintenant demander avec larmes
Ce que j'ai mérité par le sang et les armes ?
Mais celui qui le vit en fait si peu de cas,
Qu'il est à présumer qu'il ne s'en souvient pas.

septième siècle, a souvent le sens actif, comme le latin *negare*, et signifie *refuser*. (Cf. PASCAL, *Prov.* VIII : Il demeure libre d'octroyer la demande ou de la nier.) — 9. Aujourd'hui, *seulement*, pour ne pas former pléonasme, devrait être placé, sans négation, devant *que*. — **10. Empereur**, au sens latin d'*imperator*, général en chef des armées romaines. — **11. Nie** : refuse. — **12. Votre mauvais génie**... Les Romains croyaient que tout homme a un bon et un mauvais *Génie (Genius)*. C'est encore en ce sens que Néron dit (*Britannicus*) : *Mon génie étonné tremble devant le sien.* — **13. Estomac**, dans la première moitié du dix-septième siècle, s'emploie dans le style noble pour *poitrine*. Rodrigue (*Le*

Montrez, montrez-vous donc, mes blessures fermées,
Vaines marques d'honneur par le fer imprimées,
Telles, s'il se pouvait, que vous étiez alors
Que vous fîtes tomber ce misérable corps :
Voyez si, vous changeant en de sanglantes bouches [14],
Vous n'adoucirez point ses sentiments farouches.
O dieux! rien ne l'émeut, ô cœur sans amitié,
Et sourd à la prière, et sourd à la pitié.

Ici, il se promène sans rien dire.

SCIPION

Laissons-le [15] un peu nager dans la mélancolie,
Et nous servons après de l'esprit de Lélie [16].

(*La Sophonisbe*, acte IV, sc. III.)

Imprécations de Massinisse contre Rome.

Sophonisbe, pour échapper à la vengeance des Romains, se donne la mort avec le poison que Massinisse lui a envoyé. Celui-ci meurt à son tour, en lançant contre Rome des imprécations où l'on peut voir la première esquisse des fameuses *Imprécations de Camille* (*Horace*, IV, 5).

Cependant en mourant, ô peuple ambitieux,
J'appellerai sur toi la colère des cieux;
Puisses-tu rencontrer, soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraire et sur mer et sur terre;
Que le Tage et le Pô, contre toi rebellés,
Te reprennent les biens que tu leur as volés;
Que Mars, faisant de Rome une seconde Troie,
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie;
Et que dans peu de temps le dernier des Romains
En finisse la race avec ses propres mains.

(*Id.*, acte V, sc. IV.)

Cid) : *Je vais lui présenter mon estomac ouvert*. — **14.** Cf. la métaphore dont use Chimène, en parlant des laies de son père : *Le Cid*, II, 7. — **15.** *Le* s'élide devant *un*. Cf. MOLIÈRE. *Misanthrope*, I, 2 : « Eh, mon petit monsieur, prenez-*le* un peu moins haut » — **16. Lélie**, l'ami fidèle de Scipion, joue dans la pièce le rôle d'un diplomate rusé. (Cf. Ulysse dans l'*Iphigénie* de RACINE.)

CORNEILLE (1606-1684)

Né à Rouen, en 1606, Corneille débute par une comédie, *Mélite*, en 1629. Sa première tragédie est *Médée*, en 1635. *Le Cid*, 1636, inaugure la période des chefs-d'œuvre. En 1647, Corneille entre à l'Académie française. De 1652 à 1659, il vit dans la retraite, à Rouen ; il revient au théâtre en 1659, avec *Œdipe* ; il se retire définitivement en 1674, après la chute de *Suréna*. (Cf. *Littérature* pp. 335 à 354.)

PASSAGES COMMENTÉS

Nous commentons deux passages de Corneille, un *plaidoyer* et un *monologue*.

I. — **Plaidoyer** (1636).

D. FERNAND

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie,
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang, pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi :
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

(*Le Cid*, acte II, sc. VIII.

Commentaire.

Place du morceau dans la pièce. — Le comte de Gormas, père de Chimène, a insulté et souffleté le vieux don Diègue, père de Rodrigue. Rodrigue aime Chimène et en est aimé : mais il préfère son devoir à son amour : il provoque le comte et le tue. Chimène vient se jeter aux pieds du roi don Fernand, pour réclamer la punition de Rodrigue ; après son *plaidoyer*, le roi donne la parole à don Diègue.

Composition du plaidoyer. — Corneille est un admirable avocat. On peut étudier comme des modèles d'excellente *rhétorique* les discours de tous ses personnages, non seulement dans ses chefs-d'œuvre, mais jusque dans ses tragédies les plus faibles. — Ce plaidoyer prononcé par don Diègue a l'avantage d'être tout à la fois court et complet. — Les vers 1-4 forment un *exorde* très naturel et très habile : Don Diègue se concilie la sympathie du roi et de la cour, par ces réflexions sur le malheureux destin de la vieillesse. — Au vers 5, il s'applique à lui-même ce *lieu commun*, puis il *expose le fait*. — A partir du vers 9, il argumente sur ce *fait*, et il établit une antithèse puissante entre son glorieux passé et la lâche insolence du comte. — Il amène ainsi, du vers 15 au vers 22, l'intervention de son fils, dont il ne parle qu'après avoir, pour ainsi dire, préparé et légitimé sa conduite. — Vers 23 : d'ailleurs, si Rodrigue a tué, il n'a fait qu'exécuter une vengeance dont son père reste *responsable*. — Vers 31 : c'est donc lui, don Diègue, qui doit être puni. — Vers 34 : péroraison où l'idée de l'exorde est reprise et transformée, et qui laisse une impression saisissante de résignation et de grandeur d'âme.

Observations littéraires et grammaticales. — V. 3. — **Généreux** Non pas : qui ont de la *générosité*, au sens actuel de bienfaisance; mais qui ont le cœur noble (*generosus*, de *genus*, race. Cf. Virgile, *Énéide*, VIII : *Macte animo, generose puer !*)

— V. 5. — Remarquer la répétition de *moi*, qui suggère le geste et l'intonation. On dirait plutôt en prose : *à qui* ses longs travaux ont acquis tant de gloire. Nous donnons à *acquérir* pour sujet ou, à défaut de sujet, pour complément, un nom de personne.

— V. 6. — La *victoire* est représentée comme une déesse qui *suit* le guerrier. Cette image est très fréquente en poésie et dans la prose oratoire.

— V. 7-8. — **Je me vois... recevoir.** Construction qui ne serait plus française. *Voir* s'emploie avec la conjonction *que* : *Je vois que je reçois*..., ou bien, en conservant *je me vois*, on mettrait le participe passé : *je me vois insulté.*

— V. 9-10. — Le verbe est au singulier, bien qu'il ait, dans chaque vers, un sujet complexe. L'inversion permet cette construction vive et hardie. *Aragon*, *Grenade*, c'est la figure appelée *métonymie.*

— V. 12. — Bien faire ressortir, à la lecture, les expressions : *en votre cour, presque à vos yeux* qui forment autant d'arguments très habiles : il faut que le comte, qui (voir scène I du 2e acte) a répondu insolemment à un envoyé du Roi, paraisse coupable d'une sorte de lèse-majesté et que la vanité de don Fernand, non moins que sa justice, soit intéressée à son châtiment. — Même remarque sur : *jaloux de votre choix* (v. 13).

— V. 13-14. — Observation destinée à faire ressortir la lâcheté du comte.

— V. 15. — Depuis ce vers jusqu'au vers 22 se déroule une ample et sonore période, qui procède par accumulation successive, et dont la première partie donne un magnifique élan aux deux derniers vers qui doivent être jetés d'une voix énergique et triomphante. — Le *harnois*, se disait de l'armure, et de l'ensemble des armes défensives, casque, cuirasse, etc. Le mot ne s'emploie plus que pour les animaux.

— V. 16. — **Ce bras, ce sang.** Par chacun de ces mots don Diègue rappelle ses glorieux services. Il ne perd pas de vue un seul instant, malgré son émotion, qu'il doit *intéresser le roi* dans l'outrage et dans la vengeance.

— V. 19-20. — Après avoir dit : un fils digne *de moi*, il ajoute : digne *de son pays* et digne *de son roi*, toujours pour obliger le roi à considérer dans cette affaire quelque chose de plus que la légitime vengeance d'un simple particulier. D'ailleurs, Rodrigue va bientôt prouver par ses exploits qu'il est digne de son pays et de son roi.

— V. 21-22. — Résumé vigoureux et méthodique du rôle de Rodrigue. Les mots : *prêté sa main* préparent l'argument qui va

suivre. — *Il a lavé ma honte* : dans la pièce espagnole, don Diègue frotte sa joue avec le sang de don Gormas tué par son fils.

— V. 23. — **Ressentiment**, au dix-septième siècle, signifiait, d'une manière générale, *souvenir*, et on le trouve souvent pour *reconnaissance* (voir des exemples, dans Littré). Mais dès la deuxième partie du siècle, le mot se spécialise dans le sens de *souvenir d'une injure*, avec dessein de s'en venger. Ici, c'est déjà ce second sens.

— V. 25. — **L'éclat de la tempête**. *Éclat* signifie *ce qui éclate, la foudre*. Voltaire dit encore (*Zaïre*) : *Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi.*

— V. 26-28. — Remarquer ces raisonnements *carrés* de Corneille, sous forme de syllogisme réduit, avec répétition anti-symétrique des termes essentiels, *tête, bras*.

— V. 30. — Ce vers doit être prononcé avec un accent de colère et de dépit.

V. 31. — **Ce chef**, signifie *cette tête*. Le sens étymologique figuré se retrouve dans tous les emplois actuels du mot *chef*, en particulier dans *chef-d'œuvre, chef d'équipe*, etc. Au sens propre de *tête*, il ne se voit plus que dans *couvre-chef*.

— V. 36. — La répétition *mourant, mourrai*, contribue à donner à cette *conclusion* une résignation simple et ferme.

Nous devons signaler pour ce morceau quelques *variantes*. Corneille a amélioré son texte primitif, à partir de 1660. — Les éditions de 1637 à 1656 portaient :

V. 2, 3, 4 : *Quand avecque la force* on perd aussi la vie,
Sire, et que l'âge *apporte* aux hommes généreux
Avecque sa faiblesse un destin malheureux !
V. 11 : Ni tous *mes* ennemis, ni tous mes envieux.
V. 12-14 : *L'orgueil* dans votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
Avantagé de l'âge, et fort de ma faiblesse.
V. 27 : *Du crime glorieux qui cause* nos débats.
V. 25 : Et loin de murmurer d'un *injuste* décret.

On devra analyser chacune de ces variantes, pour montrer ce que la clarté et l'harmonie, et surtout la juste *propriété* des termes, ont gagné aux corrections de 1660.

II. — Monologue (1640).

AUGUSTE, *seul*.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis
Si donnant des sujets il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau ;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple, à ta perte guidés
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose pour me perdre au bonheur de l'État?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices...
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!

Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs; et dérobe-lui la gloire de ta chute.
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir:
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste ;
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat ;
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
Et, si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr ou laissez-moi régner.

(*Cinna*, acte IV, sc. II.)

Commentaire.

Qu'est-ce qu'un monologue ? — L'étymologie grecque de ce mot en donne le sens: un personnage *parle seul* sur le théâtre. Le monologue ne peut être qu'une exception, puisque la forme dramatique entraîne par sa nature même l'emploi du *dialogue*. C'est dire que, pour ne pas interrompre l'action, le monologue lui-même

doit être une sorte de dialogue intérieur. Aussi faut-il faire *monologuer* l'acteur lorsqu'il est dans une de ces situations où son âme agitée, irrésolue, est partagée entre deux sentiments qui se combattent.

Tel Rodrigue, quand il vient d'apprendre, de son père don Diègue, et l'insulte et le nom de l'*offenseur ;* les stances qu'il prononce peignent la lutte de son devoir et de sa passion (*Le Cid*, acte I, sc. VI) ; tel Agamemnon, outragé et menacé par Achille, et partagé entre son orgueil et son amour paternel (*Iphigénie*, acte IV, sc. VII). Mais on doit admettre aussi le monologue de *méditation*, de *rêve*, comme celui de Don Carlos dans *Hernani* (acte IV), monologue très dramatique en soi, et très bien placé, auquel on ne peut reprocher que sa longueur.

Situation du personnage. — Auguste vient d'apprendre par Euphorbe, affranchi de Maxime (qui s'est décidé, par amour pour Émilie, à trahir Cinna), la conjuration préparée contre lui. Il en est d'autant plus surpris et attristé que, peu d'heures auparavant, il a consulté Maxime et Cinna sur la question de savoir s'il devait abdiquer ou garder l'empire, et qu'il ne l'a conservé que sur les conseils pressants de Cinna. Mais il y a plus : par un effort de volonté, Auguste avait dépouillé ses anciens vices, et, par ses vertus présentes, calmé ses remords Cette nouvelle déchaîne en lui tout son passé ; et il se sent redevenir Octave, cet Octave sanguinaire et ingrat qu'il croyait assoupi : cruauté, remords, tout se réveille en lui. De là, son trouble douloureux.

Plan du monologue. — Des vers 1 à 9, nous avons un exorde : Auguste constate la situation : ses amis le trahissent ; que faire ? — Du vers 10 au vers 24, le personnage commence à se *dédoubler* : *Rentre en toi-même, Octave...* Auguste plaide contre lui-même ; ses cruautés passées excusent celles des conspirateurs.

— V. 25 à 37.— Cet Octave qu'il a évoqué en lui pour le flétrir, parle à son tour ; et par un sophisme admirable, il fournit à Auguste des arguments tirés de la nécessité de protéger son pouvoir. Il y a, dans ce paragraphe, un mélange de vérité et de *politique*, une abondance de maximes d'État, qui révèlent bien la personnalité d'Octave. — Au v 38, c'est Auguste qui reprend la parole. Jusqu'au v. 44, il constate que la cruauté irritera davantage les Romains (c'est la thèse que Livie développera dans la scène suivante).

— V. 45. — Accablé par cette lutte, Auguste décide de mourir ; mais (v. 55) il veut, en mourant, punir Cinna Les deux âmes se combinent ici : c'est Auguste qui, découragé et ne voulant plus se maintenir au pouvoir par des supplices, s'est résolu à mourir ; c'est Octave qui lui suggère d'entrainer Cinna dans sa chute et « de faire un tourment pour lui de son propre trépas ».

— V. 63. — Mais ce dernier accès, qui donne à l'empereur une

sorte de vertige, en mêlant, sans qu'il puisse se reprendre, les fureurs de sa jeunesse aux découragements de l'heure présente, a épuisé la volonté d'Auguste; et la péroraison de ce monologue est un cri de détresse, un aveu d'impuissance.

(Pour ce morceau, nous n'ajoutons point le commentaire de détail, facile à trouver dans les éditions classiques de *Cinna*.)

Après ces deux exemples commentés, nous donnons des extraits destinés à montrer les différentes *manières* de Corneille, poète dramatique, depuis 1636 jusqu'à 1650. — Nous croyons devoir excepter les quatre chefs-d'œuvre que les élèves ont entre les mains, et qui fournissent par eux-mêmes les meilleurs textes d'explication.

A la veille du Cid : **L'Illusion comique** (1636).

Le vieux Pridamant ne peut retrouver son fils Clindor. Un magicien, Alcandre, le lui fait voir, sur un second théâtre, dans différentes scènes : Clindor est devenu comédien. Le père se désole; Alcandre le console par une apologie du théâtre et des acteurs. — Nous citons ici un des épisodes dans lesquels Clindor joue son rôle. — Le *matamore* (tueur de Mores) est un personnage traditionnel du théâtre espagnol ; c'est le *soldat fanfaron* de la comédie latine (Cf. le *Miles gloriosus* de Plaute, et le *Franc-archer de Bagnolet*, du moyen âge). On remarquera la saveur de ce style héroï-comique, dont le Cyrano de M. Rostand a retrouvé le ton.

CLINDOR

Quoi! Monsieur, vous rêvez, et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine !
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers ?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE

Il est vrai que je rêve et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi[1] de Perse, ou bien du grand Mogor[1].

1. Le **Sophi**, ou *Sofi*, est le nom donné alors au souverain de la Perse. La Fontaine emploie ce mot dans *la Laitière et le pot au lait*. — 2. **Le grand Mogor**, ou grand Mogol, souverain de l'Empire Mongol

CLINDOR

Eh! de grâce, Monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée?

MATAMORE

Mon armée? Ah! poltron! ah! traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort!
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles.
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'État des plus heureux monarques;
La foudre est mon canon, les Destins mes soldats;
Je couche[3] d'un revers mille ennemis à bas!
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée :
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars :
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards.

Matamore entend du bruit.

Les voilà! Sauvons-nous. — Non, je ne vois personne.
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.
Je les entends : fuyons. Le vent faisait ce bruit[4].
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux rêveur[5], malgré toi j'attends ici ma reine.
Ces diables de valets me mettent bien en peine.
De deux mille ans et plus je ne tremblai si fort.
C'est trop me hasarder; s'ils sortent, je suis mort :
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.

fondé en 1206 par Gengis-Khan, restauré par Tamerlan au quatorzième siècle, et détruit au dix-huitième siècle. — 3. Ce couplet, transposé, se retrouve avec son mouvement et ses exagérations, dans le rôle du comte (*Le Cid*, I, sc. IV). Faire remarquer les différences. — 4. Ici, on comparera le *Franc-archer de Bagnolet*. — 5. **Vieux rêveur.** Matamore désigne ici Géronte, dont il aime la fille, mais il craint les valets du vieillard.

Que le courage expose à d'étranges dangers!
Toutefois, en tout cas, je suis des plus légers;
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée;
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
Tout de bon, je les vois : c'est fait, il faut mourir :
J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.

(*L'Illusion comique*, acte III, sc. VII.

Matamore découvrira que Clindor, au lieu de le servir auprès d'Isabelle, parle pour lui-même. Il le menacera avec sa vantardise habituelle ; mais Clindor lui tiendra tête, et le forcera à renoncer à celle qu'il aime (acte III, sc. IX et X).

Pompée (1643).

Dans cette tragédie, on ne voit pas Pompée. Au Ier acte, Ptolémée, à qui le vaincu de Pharsale demande l'hospitalité, délibère sur son sort; il se décide, pour plaire à César, à le tuer. Au second acte, Achorée raconte à Cléopâtre, comment ce projet s'est exécuté. Il vient de dire que Pompée est monté dans une barque envoyée par Ptolémée, et que sous les yeux de sa femme Cornélie, restée dans le navire, il a été frappé par Septime. — Tout ce récit est imité du poète latin Lucain (*Pharsale*).

ACHORÉE

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle;
Et tient la trahison que le roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre[1];
Et son dernier soupir est un soupir illustre,

1. **Lustre**, au sens figuré d'*éclat, gloire*.

Qui, de cette grande âme achevant les destins,
Étale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
On descend, et pour comble à sa noire aventure
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux;
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer [2].
Mais sa fuite est mal sûre : et l'infâme Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au roi sa conquête :
Tout le peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature :
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments !
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile [3] un généreux courage,
Examine d'un œil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,

2. Corneille fait souvent rimer des infinitifs en *er* avec des mots dont la prononciation actuelle est différente ; c'est ce qu'on appelle la *rime normande*. (Cf. *Polyeucte : enfer* et *triompher*.) —— 3. **Servile**, d'esclave,

Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
Une flotte paraît qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter,
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre;
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé;
La tyrannie est bas, et le sort a changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,
Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre.
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :
On voit un Achillas, un Septime, un Photin [4],
Arbitres souverains d'un si noble destin;
Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.
Ainsi finit Pompée; et peut-être qu'un jour
César [5] éprouvera même sort à son tour.
Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,
Et secondez partout et mes vœux et ses armes!

. . . .

Pompée, acte II, sc. XI.)

Cornélie, veuve de Pompée, apparaît tenant dans ses mains l'urne contenant les cendres de son époux.

sans aucun sens défavorable, mais avec une antithèse. — **4. Photin** fut précepteur de Ptolémée XIII et gouverneur de l'Égypte pendant sa minorité. — **5**. Cléopâtre prédit ici (sans invraisemblance, étant donné le développement précédent sur les dangers que courent les grands hommes)

O vous, de ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien [6] de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié [7].
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes [8].
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé;
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seule ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolémée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

(*Pompée*, acte IV, sc. II.)

Mais Cornélie est Romaine. Apprenant que Ptolémée fomente une conjuration contre César, elle en avertit son ennemi, à la fois par désir de le réserver à sa propre vengeance, et pour épargner à un Romain comme elle la honte de succomber sous la trahison d'un roi d'Égypte.

la mort tragique de César, survenue en 44 avant J.-C. — 6. **Entretien.** Objet qui sert à entretenir. Cf. Lamartine : *Tombeau, cher entretien d'une douleur amère.* — 7. **Moitié**, ce mot, dans le sens d'épouse, est devenu vulgaire. Corneille l'emploie fréquemment (Cf. *Polyeucte*, acte IV, sc. III). — 8 Rappeler le sens très fort de *charme* au dix-septième siècle (*Carmen*, incantation magique).

Le Menteur (1643).

A la suite de ses chefs-d'œuvre tragiques, Corneille revient à la comédie, et donne *le Menteur*. Dans cette pièce, le jeune Dorante, qui rentre à Paris après avoir étudié le droit à Poitiers, s'amuse à entasser mensonges sur mensonges. Pour échapper à un mariage que lui propose son père Géronte, il lui fait croire qu'il est marié. Le père découvre la supercherie, et vient sermonner son fils, dans une scène où le ton de la comédie s'élève jusqu'à la grandeur.

GÉRONTE

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE

Ah! rencontre fâcheuse !
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE

Avec toute la France aisément je le croi [1].

GÉRONTE

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert comme le sang le donne.

GÉRONTE

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE

Moi?

1. **Croi**. Licence poétique, dit-on. En réalité, ces formes en *oi*, à la 1re personne, sans *s*, étaient les formes logiques, en usage au moyen âge. La 1re personne de l'indicatif présent latin est en *o* ; l'*s* n'apparaît qu'à la

GÉRONTE

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion.
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans[2] le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front[3].
De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard?
Voyais-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice,
Et pouvais-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

(*Le Menteur*, acte V, sc. III.)

2e personne. Cf. un peu plus loin : *voi*. — 2. **Dedans** pour *dans*, Cf. p. 330, note 7. — 3. A remarquer ici une réminiscence d'*Horace*: ... *Que sa fuite honteuse imprime à notre front*.

Rodogune (1644).

Cléopâtre, reine de Syrie, a déjà fait périr son mari Démétrius, qu'elle soupçonnait d'aimer Rodogune, princesse des Parthes. Il lui reste deux fils, Antiochus et Séleucus, entre lesquels elle se réserve de choisir l'héritier du trône. Les deux princes aiment Rodogune. Cléopâtre et Rodogune se haïssent. La première dit à ses fils : « Celui de vous qui tuera Rodogune aura le trône » : la seconde dit à ses deux prétendants : « Celui de vous qui tuera Cléopâtre aura ma main. » Pour sortir de cette situation rendue immobile par la vertu et par l'amitié réciproque des deux frères, Cléopâtre se décide à faire tuer Séleucus (c'est ici que se place le monologue cité), et elle se prépare à empoisonner Antiochus et Rodogune.

CLÉOPATRE, *seule.*

Enfin, grâces au ciel, j'ai moins d'un ennemi [1].
La mort de Séleucus m'a vengée à demi,
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père.
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée et le trône et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle [2] ? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme [3] importune ?
Je ne veux pas pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :

1. **Moins d'un ennemi...** Nous dirions : *un ennemi de moins*. Cet ennemi est son fils Séleucus. — 2. Cléopâtre interpelle le poison, et lui donne une vie mystérieuse. Ce passage est comparable à celui où Macbeth parle au poignard qu'il aperçoit dans l'ombre. — 3. **Autant**

Aussi bien sous mes pas, c'est creuser un abîme
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi frère et père à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour [4] ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge [5] !
J'en recevrai le coup d'un visage remis [6] :
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette [7].

(*Rodogune*, acte V, sc. I.)

Don Sanche d'Aragon (1650).

La reine Isabelle de Castille doit faire choix d'un époux. Elle est recherchée en mariage par Don Lope, Don Manrique et Don Alvar. Dans une scène du I[er] acte, Isabelle tient un conseil, auquel assistent la reine d'Aragon, dona Léonor, sa fille dona Elvire, les trois comtes, et d'autres seigneurs, parmi lesquels Don Carlos, un soldat de fortune. Isabelle prononce la formule : *Que chacun prenne place!* Don Carlos, voyant un siége vide, veut s'y asseoir. Don Manrique intervient.

D. MANRIQUE

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

comme : autant que. — 4. **En fureur pour**, animé d'un zèle furieux pour... — 5. Hermione dira (*Andromaque*, IV, VIII) : *Que je me perde ou non, je cherche à me venger*. L'expression hyperbolique de Corneille a quelque chose de plus grandiose et de plus effrayant. — 6. **Remis**, calme. — 7. Tel sera précisément le dénouement de la pièce. Pour forcer Antiochus et Rodogune, qui ont des soupçons, à boire dans la

CARLOS

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte,
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame ; et par trois fois...

D. MANRIQUE

Nous vous avons vu faire
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas [1].
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques,
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS

Je dirai qui je suis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être :
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :

coupe empoisonnée, Cléopâtre y goûte elle-même ; et ce poison foudroyant agit assez tôt sur elle pour que son fils et Rodogune soient sauvés. Ses dernières imprécations nous la montrent, presque expirante, n'abandonnant rien de sa haine.

1. **Je ne la suis pas**. Cf. Racine, *les Plaideurs* (I, VIII) : « Je ne veux point être liée... Je ne la serai point. » La grammaire exige aujourd'hui

Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans [2] l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups, sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps
Qu'enfin, autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées ;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémirait sans moi dans les prisons du More.

D. MANRIQUE

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi ?

CARLOS

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur ; et qui voudra parle à sa conscience [3].
Voilà dont [4] le feu roi me promit récompense ;
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. ISABELLE

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait ;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne [5],
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne [6].
Seyez-vous, et quittons ces petits différents.

D. LOPE

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.

le, au neutre. — 2. **Dedans** pour *dans*. Cf. p. 330 note 7. — 3. **Qui**. Que celui qui. — 4. **Voilà dont** : voilà ce dont. On dit encore : *voilà qui va bien*. — 5. **Hériter** est fréquemment actif au dix-septième siècle. Aujourd'hui encore, cet emploi est correct, mais devient plus rare. — 6. **Je vous la fais bonne**. Je vous garantis que cette dette est bonne,

Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame ; et, s'il en faut notre reconnaissance [7],
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers ;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits.
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE

Vous le voyez, Madame, et la preuve en est claire :
Sans doute [8] il n'est pas noble.

D. ISABELLE

Eh bien ! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

D. MANRIQUE

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités ;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE *à Carlos.*

Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, gouverneur de Burgos [9].

et que j'y ferai honneur. — 7 **S'il en faut notre reconnaissance**, S'il faut que nous le reconnaissions. — 8. **Sans doute**, sans aucun doute, assurément. — 9. Cf. VICTOR HUGO. *Hernani* (IV, IV). Don Carlos,

Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme ?

(D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.)

D. MANRIQUE

Achevez, achevez ; faites-le roi, Madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère,
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir [10] ; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses États elle veut demeurer :
Que vous tenez encor même rang dans son âme ;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE

Ne faites point ici de fausse modestie
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier [11],
Et sais bien les moyens de vous humilier.

qui vient d'être élu empereur, se trouve en présence d'Hernani, rebelle et conspirateur, et de plus son rival. Doña Sol, fiancée d'Hernani, et aimée de Carlos, supplie l'empereur de pardonner. Celui-ci relève Doña Sol, en lui donnant les anciens titres nobiliaires d'Hernani, dont il annonce à la fois la grâce et le mariage : « Allons, relevez-vous, duchesse de Ségorbe, Comtesse Albatera, marquise de Monroy. » — **10. Prêt d'obéir.** On distingue aujourd'hui *près de* et *prêt à*. — **11. Pour le**

Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avait su m'engager.

Don Carlos est resté avec les trois comtes, à la fois humiliés et contraints de « lui faire leur cour ».

D. LOPE

Eh bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS

Ne raillons, ni prions [12], et demeurons amis.
Je sais ce que la Reine en mes mains a remis;

justifier. Votre orgueil a trop paru, pour que vous puissiez le *justifier*, l'excuser. —— **12.** Pour : *Ne raillons, ni ne prions.*

J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux :
Je serais téméraire, et m'en sens incapable ;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable [13],
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème :
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. LOPE

A qui, Carlos?

CARLOS

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la Reine :
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre [14] et du temps et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu [15].

(*Don Sanche d'Aragon*, acte I, sc. III.)

Le bruit a couru que Carlos n'était autre que Don Sanche, roi d'Aragon. Mais Carlos est persuadé qu'il vient de retrouver son vrai père en un vieux pêcheur. Alors don Manrique le plaint et le prend en *pitié*. Carlos réplique par la magnifique déclaration qui suit, piquant mélange d'humilité et d'orgueil.

CARLOS

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié ;
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé [16] votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie ;

13. Quelqu'un : ce quelqu'un est don Carlos lui-même, qui est amoureux de la reine. — **14. L'ordre**, l'organisation. — **15.** L'invention de l'*anneau* est des plus heureuses, puisque cet anneau permet à Isabelle d'éluder sa réponse et de témoigner discrètement son amour pour Carlos, et que celui-ci en déclarant qu'il ne le rendra qu'à son vainqueur, donne à la pièce un élan à la fois romanesque et héroïque. — **16. Soûlé**, rassa-

Et, me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat serait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté [17].
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
  Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince [18].
  Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux,
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux ;
La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

(*Don Sanche d'Aragon*, acte V, sc. v.)

Enfin, grâce à une cassette trouvée entre les mains du vieux pêcheur, Carlos est effectivement reconnu pour Don Sanche d'Aragon, et rien ne s'oppose plus à son mariage avec la reine de Castille.

sié. Cf. page 234, note 8. — **17**. Cette lâcheté serait de désavouer son malheureux et humble père. — **18**. Remarquer le *rythme* de ce couplet.

Le chrétien à son Dieu (1654).

Pendant sa retraite à Rouen, de 1652 à 1659, Corneille traduisit ou plutôt paraphrasa du latin en vers français, l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il publ-a en trois fois, de 1651 à 1654, et dont l'édition complète est de 1656. — Dans la pièce que nous citons, il a exprimé avec une certaine effusion lyrique, et dans une langue ferme et musicale, les angoisses du chrétien.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
Je le suis, je veux l'être [1], et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence ;
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur :
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse;
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas:
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie ;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

1. Cet hémistiche se trouve dans le 5e acte de Cinna. Auguste dit : *Je suis maître de moi comme de l'univers. Je le suis, je veux l'être...* On peut dire que toute la morale héroïque et religieuse de Corneille est con-

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à [2] m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois:
C'est toi, qui les instruis ; c'est toi qui les envoies,
Dont je cherche la voix [3].

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout,
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce :
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que le dehors de l'âme :
Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents.

(*Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, ch. II.)

Au roi (1676).

En octobre 1676, Louis XIV fit représenter à Versailles une série de pièces de Corneille : *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*. *Œdipe*, *Rodogune*. Corneille, âgé de 70 ans, et qui depuis deux ans avait définitivement renoncé au théâtre, crut devoir remercier le Roi.

Est-il vrai, grand Monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ;
Qu'au bout de quarante ans *Cinna*, *Pompée*, *Horace*
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,

tenue dans cette formule. — 2. A, pour. — 3. Rimes désagréables par leur similitude de sons.

Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux [1]
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?
Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père :
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
On voit *Sertorius*, *Œdipe* et *Rodogune*
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montrerait qu'*Othon* et *Suréna*
Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.
Sophonisbe à son tour, *Attila*, *Pulchérie*
Reprendraient pour te plaire une seconde vie ;
Agésilas en foule aurait des spectateurs,
Et *Bérénice* enfin trouverait des acteurs [2].
Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent [3] :
J'affaiblis [4], ou du moins ils se le persuadent ;
Pour bien écrire encor j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit ;
Mais contre cet abus [5] que j'aurais de suffrages,
Si tu donnais les tiens à mes derniers ouvrages !
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Ramènerait bientôt et peuple et cour vers moi !
« Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsque Œdipe aux abois [6]
De ses juges pour lui gagna toutes les voix [7]. »

1. **Mes jeunes rivaux**. Allusion évidente à Racine, alors dans toute sa gloire (*Phèdre* est de l'année suivante), et contre lequel il avait lui-même cabalé. Racine, de son côté, n'avait pas ménagé son illustre confrère (Cf. 1re préface de *Britannicus*); mais il devait, en 1684, faire, à l'Académie française, un admirable éloge de Corneille. — 2. Aucune des pièces en faveur desquelles Corneille réclame ne s'est relevée de sa chute. Le poète attribuait aux acteurs (ceux de la troupe de Molière) l'insuccès de *Tite et Bérénice*. — 3. **Dégradent**, les ravalent. — 4. **J'affaiblis**. Ce verbe ne s'emploie plus en ce sens que comme réfléchi. — 5. **Abus**. Erreur. — 6. **Aux abois**. Métaphore tirée du langage de la vénerie. Le cerf est aux abois quand il est cerné par les chiens qui aboient après lui. *Œdipe* est *aux abois*, parce que, dans la tragédie de Sophocle à laquelle Corneille fait allusion, Œdipe traqué par ses fils et par Créon, n'est sauvé que par l'intervention de Thésée, roi d'Athènes, qui protège ses derniers moments. — 7. Sophocle, âgé de près de cent ans

Je n'irai pas si loin [8] ; et si mes quinze lustres [9]
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre :
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir...

Cette pièce se termine par une requête en faveur de son dernier fils Thomas, entré dans les ordres, et pour lequel il sollicitait un bénéfice :

Cependant s'il est vrai que mon zèle vous plaise,
Sire, un bon mot de grâce au Père de La Chaise.

Le père de La Chaise, confesseur du Roi, avait la feuille des bénéfices. Thomas fut pourvu, en 1680, de l'abbaye d'Aiguevive.

Stances (1658).

Pour montrer la souplesse merveilleuse du génie de Corneille, nous citons encore ces strophes spirituelles et mélancoliques adressées à Mlle du Parc, célèbre actrice de la troupe de Molière. On remarquera que, dans tous les genres, Corneille garde une fierté qui ennoblit jusqu'au badinage.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge [1]
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

fut traduit par ses fils devant le tribunal, comme trop affaibli pour continuer à gérer sa fortune. Le vieux poète se contenta de lire à ses juges un chœur d'*Œdipe à Colone*, tragédie qu'il était en train de composer, et fut absous. — 8. **Je n'irai pas si loin**, je n'espère pas atteindre un âge si avancé. — 9. **Quinze lustres**. Un *lustre* est un espace de cinq ans ; à Rome, tous les cinq ans, avait lieu la *lustratio* ou purification solennelle du peuple (de *lustrare*, parcourir ; procession autour de Rome). Quinze lustres égalent 75 ans ; Corneille en 1676 entrait seulement dans son quinzième lustre ; il avait 71 ans.

1. **A mon âge**. Ces strophes ont été écrites en 1658, lors du passage

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis [2].

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle [3]
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison [4] fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

Poésies diverses, LVIII.

de Molière à Rouen. Corneille avait donc cinquante-deux ans. — 2. **Vous serez ce que je suis**. Mlle du Parc mourut en 1668, jeune encore, et dans toute la plénitude de son talent. Elle avait quitté en 1666 la troupe de Molière, pour aller créer à l'Hôtel de Bourgogne, le rôle d'Andromaque (1667) où elle obtint un éclatant succès. Ce fut l'occasion d'une brouille définitive entre Molière et Racine. — 3. C'est-à-dire, auprès de la postérité. — 4. **Grison** désignait au dix-septième siècle un homme qui avait les cheveux gris. La Fontaine, I. 17 : « Un homme entre les deux âges, Et tirant sur le grison ». — Le mot ne se dit plus guère que d'un âne au poil gris.

ROTROU (1609-1649)

Rotrou naquit à Dreux; il mourut héroïquement dans la même ville, où il avait été rejoindre son poste de lieutenant-criminel pendant une épidémie. Enrôlé par Richelieu dans ses *cinq auteurs*, il fut l'ami de Corneille, et donna, de 1636 à 1649, un assez grand nombre de tragédies, tragi-comédies et comédies. *Venceslas* et *Saint Genest* sont ses chefs-d'œuvre. (*Littérature*, p. 355.)

Venceslas (1645).

Cette pièce est imitée d'un drame espagnol de Francisco de Rojas : *On ne peut être père et roi.* — Venceslas est roi de Pologne ; il a deux fils, Ladislas et Alexandre. Celui-ci est fiancé secrètement à une princesse nommée Cassandre. Ladislas, qui aime Cassandre, la croit aimée de Frédéric de Courlande, premier ministre, et il en éprouve une jalousie atroce. Une nuit, il poursuit et frappe dans l'ombre un personnage qu'il prend pour Frédéric ; c'est son frère qu'il tue. Arrêté et jugé, il vient, dans la scène que nous citons demander à son père quel est son sort.

LADISLAS

M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort, ou ma grâce ?

VENCESLAS

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS

Seigneur, quelle bonté,
Quel effet de tendresse et quelle nouveauté !

VENCESLAS

Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance ?

LADISLAS

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

VENCESLAS

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvements ?

LADISLAS

Si je ne les produis, j'en ai les sentiments.

VENCESLAS

Enfin d'un grand effort vous sentez-vous capable ?

LADISLAS

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable [1],

1. **Ennui**. Sens beaucoup plus fort au dix-septième siècle qu'aujourd'hui. Racine fait dire à Oreste (*Andromaque*, I, 1 : . . *Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis* (L'étymologie est le latin *in odium*). ——

Et qu'un effort mortel[2] ne peut aller plus loin.

VENCESLAS

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra:
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera.
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample:
Mais à l'État enfin je dois ce grand exemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frère mort.
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt que mon devoir me commandait de rendre.
Pour ne vous perdre pas j'ai longtemps combattu ;
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois que la justice [3],
Ou, régnant, à l'État je dois ce sacrifice.

LADISLAS

Eh bien ! achevez-le, voilà ce cou tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt :
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont souvent causé des courroux légitimes.
Je pourrais du dernier m'excuser de[4] l'erreur
D'un bras qui s'est mépris et crut trop ma fureur:
Ma haine et mon amour qu'il voulait satisfaire
Portaient le coup au duc et non pas à mon frère.
J'alléguerais encor que ce coup part d'un bras
Dont les premiers efforts ont servi vos États,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour qu'ils pussent de vous solliciter ma grâce :
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort

2. **Mortel,** humain (sens latin). — 3. **Aux rois**, chez les rois. — 4. **De**,

VENCESLAS

Allez vous préparer à cet illustre effort.

(*Il l'embrasse.*)

Adieu : sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province[5]
Si, né pour commander et destiné si haut,
Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud[6].

(*Ibid.*, V, IV.)

Venceslas a un dénouement *heureux*. Le duc de Courlande intercède auprès du vieux roi en faveur de Ladislas, dont la vie est nécessaire à l'État. Venceslas pardonne, abdique, laisse le trône à son fils ; et l'on fait prévoir le prochain mariage de Ladislas et de Cassandre. (Cf. le dénouement du *Cid*.)

Saint Genest (1646).

Rotrou. dans *Saint Genest*, a imité un drame de Lope de Vega, intitulé *La Feinte Vérité* ; mais il n'en a guère pris que le dernier acte. Il ne faut pas oublier que *Saint Genest* est postérieur de trois ans à *Polyeucte* : les réminiscences de Corneille y sont nombreuses, Rotrou n'en prouve pas moins une certaine originalité. — Le comédien Genest vient représenter, à Rome, devant l'empereur Dioclétien et sa cour, une pièce sur le *Martyre d'Adrien*, où il joue lui-même le rôle du martyr. Touché par la grâce et baptisé par un ange invisible aux spectateurs, Genest sort de son rôle, et parle directement à l'auditoire, sous son véritable nom. La comédienne Marcelle et les autres acteurs sont d'abord décontenancés.

MARCELLE

Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

SERGESTE

Comment, se préparant avecque tant de soin... ?

LENTULE, *regardant derrière la tapisserie.*

Holà, qui tient la pièce[1] ?

GENEST

Il n'en est plus besoin.

sur (Latinisme : *de*, au sujet de). —— 5. **Province**, le pays, la nation entière ; et non pas une subdivision administrative du territoire. —— 6. On a comparé ces vers vraiment sublimes au passage de Racine (*Iphigénie*, IV, 4), où Agamemnon dit à sa fille : *Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi. Allez et que les Grecs qui vont vous immoler, Reconnaissent mon sang en le voyant couler.* Thomas Corneille a dit (*Comte d'Essex*) : *Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.*

1. **Qui tient la pièce ?** Lentule, un des comédiens, voyant que Ge-

Dedans cette action, où le ciel s'intéresse,
Un ange tient la place, un ange me redresse ;
Un ange par son ordre a comblé mes souhaits,
Et de l'eau du baptême effacé mes forfaits.
Ce monde périssable et sa gloire frivole
Est une comédie où j'ignorais mon rôle ;
J'ignorais de quel feu mon cœur devait brûler,
Le démon me dictait quand Dieu voulait parler.
Mais, depuis que le soin d'un esprit angélique
Me conduit, me redresse et m'apprend ma réplique,
J'ai corrigé mon rôle, et le démon confus,
M'en voyant mieux instruit, ne me suggère plus.
J'ai pleuré mes péchés, le ciel a vu mes larmes.
Dedans cette action il a trouvé des charmes,
M'a départi sa grâce, est mon approbateur,
Me propose des prix et m'a fait son acteur [2].

LENTULE

Quoiqu'il manque au sujet, jamais il ne hésite [3].

GENEST

Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez [4] mal si dans cette action.
Mon rôle passe encor pour une fiction.

DIOCLÉTIEN

Votre désordre enfin force ma patience :
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence?
Et puis-je rien comprendre au trouble où je vous voi [5]?

GENEST

Excusez-les, seigneur, la faute en est à moi :

nest ne récite plus son rôle, fait appel à celui qui *tient le manuscrit* pour souffler. — 2. Dans ce couplet, Rotrou développe avec une certaine recherche, mais d'une façon assez piquante, une métaphore tirée du *rôle* que l'acteur joue sur le théâtre et du *rôle* que l'homme joue dans la vie. — 3. **Ne hésite**. On ne doit pas élider *ne* devant *hésite*, dont l'*h* est aspirée. C'était la prononciation du seizième siècle. Corneille écrit de même dans *le Menteur*, III, 4 : *Ne hésiter jamais et rougir encor moins*. — 4. **M'entendez**, me comprenez. On dit encore dans ce sens : M'entendez-vous bien ? — 5. L'Empereur se fâche de ce que la représentation soit troublée, mais il ne comprend pas encore le sens des paroles prononcées par Genest en qui il voit toujours l'*acteur* ; — **Voi**,

Mais mon salut dépend de cet illustre crime;
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui s'exprime ;
Ce jeu n'est plus un jeu [5], mais une vérité
Où par mon action je suis représenté,
Où moi-même l'objet et l'acteur de moi-même,
Purgé de mes forfaits par l'eau du saint baptême,
Qu'une céleste main m'a daigné conférer,
Je professe une loi que je dois déclarer.
Écoutez donc, Césars, et vous, troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais faibles ennemis d'un pouvoir souverain,
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain:
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte,
Et, si peu que mon art pouvait exécuter,
Mon bonheur consistait à les persécuter.
Pour les fuir et chez vous suivre l'idolâtrie,
J'ai laissé mes parents, j'ai quitté ma patrie,
Et fait choix à dessein d'un art peu glorieux,
Pour mieux les diffamer et les rendre odieux :
Mais par une bonté qui n'a point de pareille,
Et par une incroyable et soudaine merveille
Dont le pouvoir d'un Dieu peut seul être l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur [6],
Et soumets à la loi que j'ai tant réprouvée
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée:
Au milieu de l'orage où [7] m'exposait le sort,
Un ange par la main m'a conduit dans le port,
M'a fait sur un papier [8] voir mes fautes passées
Par l'eau qu'il me versait à l'instant effacées;
Et cette salutaire et céleste liqueur,
Loin de me refroidir m'a consumé le cœur.

sans *s* (cf. p. 359, note 1). —— 5. **Jeu**. Ce mot a signifié au Moyen Age et au seizième siècle : représentation dramatique. Ex. : *Le jeu de Robin et Marion, le jeu de Saint Nicolas*, etc. (Cf. le double sens du latin *ludus*). Il y a donc ici une équivoque entre les deux sens du mot *jeu*. —— 6. C'est-à-dire : de persécuteur des chrétiens que j'étais, je deviens leur rival, leur émule. —— 7. **Où**, auquel. Cf. Racine (*Iphigénie*, III, vi) :

Je renonce à la haine et déteste l'envie
Qui m'a fait des chrétiens persécuter la vie ;
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien ;
C'est leur Dieu que j'adore ; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme :
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez ;
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie[9].
J'ai souhaité longtemps d'agréer à vos yeux ;
Aujourd'hui je veux plaire à l'empereur des cieux :
Je vous ai divertis, j'ai chanté vos louanges ;
Il est temps maintenant de réjouir les anges,
Il est temps de prétendre à des prix immortels,
Il est temps de passer du théâtre aux autels.
Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire[10].

(*Saint Genest, comédien payen représentant le martyre d'Adrien*, acte IV, sc. VI.)

Le comédien Genest est arrêté et emprisonné. Dans sa prison il prononce des stances qui rappellent celles de Polyeucte. Sa camarade, Marcelle, tente auprès de lui une démarche analogue, pour la forme, à celle de Pauline auprès de son époux. Genest résiste à toutes les prières comme à toutes les menaces. A la scène VI de l'acte V, pendant que les comédiens implorent la pitié de Dioclétien, on vient annoncer la mort de Genest.

Lire dans Rotrou, outre *Venceslas* et *Saint Genest* en entier, quelques scènes de la tragi-comédie : *Don Bernard de Cabrère*, « Dans cette pièce, dit Sainte-Beuve, Rotrou peint le don du contre-temps, de la mauvaise fortune ou du *guignon*. C'est un pendant tout piquant et tout romantique au ressort tragique du *Fatum* des anciens. » — On trouvera, dans *la Sœur* (1645) à l'acte III, quelques scènes où deux personnages parlent *turc* (comme dans le *Bourgeois Gentilhomme*), pour duper un vieillard.

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée. — 8. **Un papier.** Ce papier est le manuscrit de son rôle d'Adrien. — 9. Cf. Polyeucte (IV, III) : *Si vous pouviez savoir et le peu qu'est la vie, Et de quelle douceur cette mort est suivie.* — 10. Cf. Polyeucte (IV, IV) : *Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.*

LES ÉCRIVAINS DE PORT-ROYAL

PASCAL (1623-1662).

Né à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623, Blaise Pascal annonça dès son enfance un « effrayant génie » pour les mathématiques. Devenu janséniste, il abandonna les sciences, pour se consacrer entièrement à la défense du christianisme. Contre les persécuteurs de Port-Royal, et contre les casuistes, il écrivit les *Provinciales* (1656-57) ; puis il prépara une *Apologie* de la religion chrétienne, que la maladie interrompit sans cesse et que la mort (19 août 1662) l'empêcha d'achever : des fragments de ce grand ouvrage furent publiés par Port-Royal en 1670, sous le titre de *Pensées*. (*Littérature*, pp. 358-378.)

TEXTES COMMENTÉS

I

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie ; avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

(*Pensées*, éd. Brunschwicg, n° 321, p. 395.)

Commentaire.

Place du fragment dans l'ensemble de l'Apologie. — Pascal voulait fonder son apologie du christianisme sur une analyse psychologique et morale du cœur humain. Les contradictions de l'homme, son insatiable désir de bonheur, son ardeur à le poursuivre dans des objets futiles, son impuissance à l'atteindre, autant de constatations qui prouvent qu'il y a là une *énigme*, dont nous devons chercher la solution. — Mais l'homme est si misérable, qu'il ne veut même pas penser à sa misère. Dès qu'il est *dans le repos*, il « sent son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir » (éd. Brunschwicg, n° 131). Aussi l'homme passe-t-il son temps à se *divertir*, c'est-à-dire, à se *détourner*, par des occupations à la fois absorbantes et frivoles, de la méditation qui le conduirait à l'angoisse.

C'est justement à cette méditation sérieuse de son état que Pascal voudrait ramener l'homme qui, s'il a le courage d'envisager en face l'énigme de la vie et de la mort, sentira la nécessité absolue d'en déchiffrer le sens. Les analyses psychologiques de Pascal se distinguent par là de celles d'un Montaigne, que l'auteur des *Pensées* semble imiter de si près dans toute cette enquête pénétrante et ironique des contradictions humaines. Montaigne s'amuse de ce spectacle, et n'en tire aucune argumentation apologétique; pour Pascal, il n'y a là qu'une sorte d'expérience scientifique d'où il déduira, en géomètre, sinon une *loi*, du moins une *hypothèse* (Cf. *Littérature*, p. 373). M. Havet, dans son commentaire (art. VI, 1) rapproche de ce passage de Pascal des réflexions de Nicole (*Traité de la connaissance de soi-même*, chap. I).

— **Remarques grammaticales et littéraires.** — Dès les premières lignes, on sent le mouvement à la fois géométrique et passionné du style. Pascal pose vivement une question : il pique la curiosité de son lecteur, par l'antithèse entre les malheurs ou les préoccupations de cet homme (*perte de son fils unique accablé de procès...*) et l'état actuel de son âme : *il n'y pense plus*. Cette antithèse est rendue plus forte par les mots : *ce matin... maintenant*.

— **Ne vous en étonnez pas.** Réponse ironique, que nous prenons d'abord au sérieux, nous imaginant que cet homme a quelque douleur ou quelque préoccupation plus absorbante encore, et nous attendons avec curiosité ce qui va être amené par : *il est tout occupé...*

— **A voir par où passera ce sanglier.** Pascal est souvent revenu sur le plaisir de la chasse, divertissement alors réservé

aux grands seigneurs. Il fait remarquer justement, après Montaigne, que « l'on aime mieux la chasse que la prise ».

— **Il n'en faut pas davantage** semble répondre à l'étonnement que nous a causé l'explication précédente. A partir de là, Pascal formule son raisonnement. Et l'on s'aperçoit que le tour original de ce fragment vient de ce que Pascal a d'abord énoncé un *fait*, dont il nous a invités à chercher avec lui le motif; puis, par induction, il nous a conduits à la loi psychologique d'où ce fait dépend. C'est, en raccourci, toute la méthode des *Pensées*.

— **L'homme... le voilà...** Remarquer l'anacoluthe. Phrase toute oratoire et où l'antithèse entre *plein de tristesse* et *heureux* ressort vivement. Quelle différence si Pascal avait écrit: « L'homme est heureux. si plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut... » Même remarque sur la phrase suivante, où l'anacoluthe est évitée par le verbe *sera*.

— **L'ennui.** Mot très fort au dix-septième siècle (étym. : *in odium*, en haine).

— **Les personnes de grande condition...** Pascal, à la suite de Montaigne. abonde en remarques ironiques et profondes, sur la condition des grands et des rois. Il explique leur genre de vie, leur activité mondaine, l'appareil qui les entoure, etc..., toujours par ce même besoin que nous avons de nous tromper nous-mêmes, et de faire travailler les autres à notre *divertissement*. — Remarquer la construction : *C'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont... et qu'ils...* Le rapport entre *personnes* et *ils* est établi par *syllepse* : et *qu'ils* équivaut à *à savoir que*. On dirait aujourd'hui, plus lourdement : *Ce qui forme... c'est que*.

— **Se maintenir en cet état.** La plupart des hommes ne peuvent se *divertir* que momentanément. Ils se retrouvent trop souvent en face d'eux-mêmes. Les rois et les grands, sans cesse entraînés par les obligations mêmes qu'ils se sont créées, n'ont plus le loisir de penser ni de retomber dans l'ennui.

II

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.

Pensées, éd., Brunschwicg, n° 29, p. 330.)

Commentaire.

Une *pensée* de cette nature doit être considérée comme une note que Pascal inscrivait pour son usage personnel, pour se

rappeler à lui-même comment il devait écrire, s'il voulait intéresser, convaincre et toucher ses lecteurs. Toutes ces réflexions sur le *style, l'ordre, la beauté poétique*, etc., ont été judicieusement réunies par M. L. Brunschwicg, dans la section I de son édition des *Pensées* (pp. 317-341). Elles forment ce que l'on appelle assez improprement la *Rhétorique de Pascal* (Cf. *Littérature*, p. 376). Si Pascal, au lieu de notes, nous eût laissé un livre achevé, toutes ces précieuses observations eussent été perdues.

— L'analyse de cette pensée, ou de toute autre analogue, doit se faire par la méthode suivante : 1° *Définition des termes* : — Qu'est-ce que le *style*? — Quelles sont les différentes définitions qu'on en a données? — Qu'est-ce que le style *naturel*? ses caractères, opposés à ceux du style *artificiel*? — Qu'est-ce qu'un *auteur* en général? qu'est-il, pris au sens particulier où l'entend Pascal? — Qu'est-ce qu'un *homme*, par opposition à un *auteur*? — 2° *Rapport des termes* : Ces termes une fois définis, on se trouve devant des *quantités* connues en elles-mêmes. Reste, pour avoir la solution du problème, à en établir les *rapports*. Ici, ces rapports semblent être les suivants : *a*) « Si le *style* (artificiel) révèle un *auteur*, le style *naturel* révèle un *homme* ». *b* « Or, quand on lit un livre, on s'attend toujours à trouver un *auteur* (définition), ce qui cause un plaisir banal et bientôt rebutant. Mais si l'on trouve un *homme* (définition), l'imprévu de cette découverte, et le plaisir profond et durable qui en résulte, *étonnent* et *ravissent*. » *c*) Le *vrai style* (par rapport aux définitions précédentes) est donc logiquement le style *naturel*; tout autre style n'en a que la forme.

— Il reste à appliquer la pensée et à Pascal lui-même, et à ceux des écrivains de son temps ou des siècles suivants qui paraissent avoir réalisé ou méconnu cette définition.

Les deux infinis (publié en 1670).

Pour mieux faire sentir à l'homme comment se pose le problème redoutable de ses origines et de sa destinée, Pascal lui montre à la fois sa *grandeur* et sa *petitesse*.

..... Que l'homme contemple[1] donc la nature entière dans sa haute majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent[2]. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste

1. Pascal avait d'abord écrit *considère*. —— 2. Pascal a rayé : « Qu'i

tour que cet astre décrit[3], et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent[4]. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature[5]. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses[6]. C'est une sphère[7] dont le centre est partout, la circonférence nulle part[8]. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi[9], considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix[10].

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates.

l'étende à ces feux innombrables qui roulent si fièrement sur lui, que cette immense étendue de l'univers lui paraisse lui faire... » —— 3. Rayé : « Lui fasse regarder la terre comme un point... et que ce vaste tour lui-même ne soit considéré que comme un point... » —— 4. Faire remarquer ici la valeur du mot « mis en sa place ». —— 5. Le manuscrit porte : *le vaste, l'immense, l'amplitude.* — et c'est ce substantif qui fournit enfin à Pascal l'adjectif cherché. —— 6. **La réalité des choses**. Au lieu de cette expression si simple, Pascal avait d'abord écrit : *cette vastitude infinie.* —— 7. **Sphère**. Pascal a rayé *infinie.* —— 8. Cette comparaison n'appartient pas à Pascal, qui a dû la prendre à Mlle de Gournay (Préface des *Essais* de Montaigne, de 1635). Celle-ci attribuait, d'après Rabelais, aux écrits néo-platoniciens connus sous le nom d'Hermès Trismégiste, ce qui appartient en réalité à Empédocle, dans son *Poème de la nature.* —— 9. **A soi**, c'est-à-dire à s'observer lui-même —— 10. Tout ce passage est inspiré de Montaigne, II, 12. « Tu ne vois que l'ordre et la police (organisation politique) de ce caveau où tu es logé », et I, 25 : « Mais qui se présente comme un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté, qui lit en son visage une si générale et constante variété, qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-

Qu'un ciron[11] lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines[12], des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver[13]?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car, enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un

là seul estime les choses selon leur juste grandeur. » —— 11. *Le ciron* étant le plus petit des insectes visibles à l'œil nu, avant l'invention du microscope, « fut pris comme le symbole de ce qu'il y avait de plus petit au monde » LITTRÉ. —— 12. Pascal avait d'abord écrit *nerfs* pour *veines* qui est le mot propre. —— 13. Lire dans l'édition Brunschwieg,

milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant dont il est tiré et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches[14]? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne peut le faire.

(Éd. *Havet*, I, 1 : éd. *Brunschwicg*, section II, nº 72.)

De l'autorité en matière de philosophie (1651, publié en 1779).

Vers 1651, au moment où il faisait ses expériences sur la pesanteur de l'air, Pascal voulut écrire un *Traité sur le Vide*. Les polémiques soulevées par les partisans des anciennes doctrines (la nature a horreur du vide) inspirèrent à Pascal des réflexions qui, sans doute, devaient servir de *Préface* à ce *Traité* qui ne fut jamais écrit. — Bossut a le premier publié, sous le titre que nous reproduisons, le morceau dont nous donnons un fragment. — On y remarquera la manière franche et indépendante dont Pascal aborde le problème. C'est la théorie du *progrès*, non pas telle que la soutenait le dix-huitième siècle, mais ramenée aux principes mêmes du bon sens.

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères[1] même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

p. 176, une lettre de Méré à Pascal sur l'*infiniment petit*. — **14. Ces étonnantes démarches.** « Expression pleine d'imagination, qui peint comme un mouvement des choses elles-mêmes ce qui n'est que le mouvement de notre esprit, passant de la conception de l'atome infiniment petit à celle du tout infiniment grand » Havet.

1. Mystères. Au sens d'obscurités religieuses et sacrées. — **2.** On peut comparer à ce raisonnement si clair de Pascal, les passages de Roger Bacon, de François Bacon, de Descartes et de Fontenelle (qui ne

N'est-ce pas là [2] traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en

pouvait connaître encore ce texte de Pascal), cités par M. Havet (*Pensées*, éd. classique, p. 592) et par M. Brunschwicg (p. 80). Tous ces philosophes s'expriment dans des termes presque identiques, et en usant de la même comparaison. A ces rapprochements on ajoutera : Molière qui, en élève de Gassendi, déclare : « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant »; Fénelon (*Lettre à l'Académie*), Voltaire, Diderot, Mme de Staël. Cf., à la section *dix-huitième siècle*, la citation de Fontenelle, p. 635.

quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

(*Pensées*. éd. Havet, p. 511-519; éd. Brunschwicg. pp. 74-79.)

Pensées diverses.

Chacune de ces *pensées* peut devenir l'objet d'une explication orale, ou d'un devoir écrit. On leur appliquera la méthode exposée page 383.

— L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur [1], une

1. **Vapeur** (sing. et plur.) s'employait au dix-septième siècle pour indiquer des accidents cérébraux et nerveux (voir LITTRÉ, au mot *vapeur*,

goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale [2] (éd. Havet, art. I, 6; éd. Br., VI, 347).

— L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête (éd. Havet, VII, 13 ; éd. Br., VI, 358.)

— Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point (éd. Havet, XXIV, 5 ; éd. Br., IV, 277).

— Diseur de bons mots, mauvais caractère (éd. Havet, VI, 19 ; éd. Br., I, 46).

— Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher (éd. Havet, VII, 34 ; éd. Br., I, 4).

— Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes (éd. Havet, VII, 22 ; éd. Br., I, 27).

— Le MOI est haïssable ; vous, Miton, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable (éd. Havet, VI, 20 ; éd. Br., VII, 455).

— Voulez-vous qu'on croie du bien de vous? n'en dites point (éd. Havet, VII, 56 ; éd. Br., I, 44).

— Il y a des endroits où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume (éd. Havet, VII, 20 ; éd. Br., I, 49).

— Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il faut les laisser ; c'en est la marque [3] (éd. Havet, II, 134 ; éd. Br., I, 48).

nos 11 et 12). — 2. Depuis *Toute notre dignité*... la fin de cette pensée figure seulement dans la copie de Port-Royal, p. 101. — 3. C'en

Les Provinciales (1656-57).

Les citations des *Provinciales* sont souvent de nature à donner le change soit sur les véritables idées de Pascal, soit sur l'opportunité de sa polémique. Nous avons expliqué dans notre *Littérature* (p. 362) ce qu'il fallait entendre par la *casuistique*, et dans quelle mesure il nous paraissait que Pascal, dont la sincérité ne peut être mise en doute, avait confondu la casuistique nécessaire avec l'abus qu'en avaient fait certains docteurs. Le fragment de la XI[e] Provinciale que nous citons ici résume tout le débat : Pascal soutient qu'il avait le droit et le devoir d'attaquer les casuistes. Mais il n'a raison, dans cette éloquente apostrophe, que contre le *casuiste* tel qu'il se le représente d'une façon trop absolue. Et ceux qui lui reprochaient ses railleries n'avaient pas tout à fait tort, s'il est vrai que Pascal préparait bien inconsciemment le ton et le vocabulaire de la critique anti-religieuse du XVIII[e] siècle.

Quoi, mes Pères, il vous sera permis de dire *qu'on peut tuer pour éviter un soufflet et une injure*, et il ne sera pas permis de réfuter publiquement une erreur publique d'une telle conséquence [1] ? Vous aurez la liberté de dire *qu'un juge peut en conscience retenir ce qu'il a reçu pour faire une injustice*, sans qu'on ait la liberté de vous contredire [2] ? Vous imprimerez avec privilège et approbation de vos docteurs, *qu'on peut être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu* [3], et vous fermerez la bouche à ceux qui défendront la vérité de la foi, en leur disant qu'ils blesseraient la charité de frères en vous attaquant, et la modestie de chrétiens en riant de vos maximes ? Je doute, mes Pères, qu'il y ait des personnes à qui vous ayez pu le faire accroire. Mais néanmoins, s'il s'en trouvait qui en fussent persuadés, et qui crussent que j'aurais blessé la charité que je vous dois en décriant votre Morale, je voudrais bien qu'ils examinassent avec attention d'où naît en eux ce sentiment. Car encore qu'ils s'imaginent qu'il part de leur zèle, qui n'a pu souffrir sans scandale de voir accuser leur prochain,

est la marque. M. Brunschwicg explique ainsi : c'est-à-dire *l'impossibilité de les remplacer, sans sacrifier la propriété de l'expression, marque qu'il les faut laisser.*

1. Ce sera le sujet de la *Treizième Provinciale.* —— 2. *Huitième Provin-*

je les prierais de considérer qu'il n'est pas impossible qu'il vienne d'ailleurs, et qu'il est même assez vraisemblable qu'il vient du déplaisir secret et souvent caché à nous-mêmes, que le malheureux fond qui est en nous ne manque jamais d'exciter contre ceux qui s'opposent au relâchement des mœurs. Et pour leur donner une règle qui leur en fasse reconnaître le véritable principe, je leur demanderai, si en même temps qu'ils se plaignent de ce qu'on a traité de la sorte des Religieux, ils se plaignent encore davantage de ce que des Religieux ont traité la vérité de la sorte. Que s'ils sont irrités non seulement contre les Lettres, mais encore plus contre les maximes qui y sont rapportées, j'avouerai qu'il se peut faire que leur ressentiment part de quelque zèle, mais peu éclairé; et alors les passages qui sont ici suffiront pour les éclaircir. Mais, s'ils s'emportent seulement contre les répréhensions, et non pas contre les choses qu'on a reprises, en vérité, mes Pères, je ne m'empêcherai jamais de leur dire qu'ils sont grossièrement abusés, et que leur zèle est bien aveugle.

Étrange zèle, qui s'irrite contre ceux qui accusent des fautes publiques, et non pas contre ceux qui les commettent ! Quelle nouvelle charité, qui s'offense de voir confondre des erreurs manifestes par la seule exposition que l'on en fait, et qui ne s'offense point de voir renverser la morale par ces erreurs ! Si ces personnes étaient en danger d'être assassinées, s'offenseraient-elles de ce qu'on les avertirait de l'embûche qu'on leur dresse, et au lieu de se détourner de leur chemin pour l'éviter, s'amuseraient-elles à se plaindre du peu de charité qu'on aurait eu de découvrir le dessein criminel de ces assassins ? S'irritent-ils lorsqu'on leur dit de ne pas manger d'une viande [4], parce qu'elle est empoisonnée, ou de n'aller pas dans une ville, parce qu'il y a de la peste ?

ciale. — 3. *Dixième Provinciale.* — 4. *Viande* a, au dix-septième siècle, le sens général d'*aliment* (lat. *vivenda*, choses dont on vit). —

D'où vient donc qu'ils trouvent qu'on manque de charité, quand on découvre des maximes nuisibles à la religion ; et qu'ils croient au contraire qu'on manquerait de charité de ne pas découvrir les choses nuisibles à leur santé et à leur vie, sinon parce que l'amour qu'ils ont pour la vie leur fait recevoir favorablement tout ce qui contribue à la conserver ; et que l'indifférence qu'ils ont pour la vérité fait que non seulement ils ne prennent aucune part à sa défense, mais qu'ils voient même avec peine qu'on s'efforce de détruire le mensonge [5] ?

Qu'ils considèrent donc devant Dieu combien la morale que vos Casuistes [6] répandent de toutes parts est honteuse et pernicieuse à l'Église ; combien la licence qu'ils introduisent dans les mœurs est scandaleuse et démesurée ; combien la hardiesse avec laquelle vous les soutenez est opiniâtre et violente. Et, s'ils ne jugent qu'il est temps de s'élever contre de tels désordres, leur aveuglement sera aussi à plaindre que le vôtre, mes Pères, puisque et vous et eux avez un pareil sujet de craindre cette parole de saint Augustin sur celle de Jésus-Christ dans l'Évangile : « Malheur aux aveugles qui conduisent, malheur aux aveugles qui sont conduits ! » *Væ cæcis ducentibus ! væ cæcis sequentibus !*

11[e] *lettre* (1657).

5. Faire remarquer la parfaite clarté de ces longues phrases. — **6. Casuistes** : Écrivains ecclésiastiques qui étudient, à l'usage des confesseurs, les « cas de conscience », afin d'établir une sorte de jurisprudence morale. (Cf. *Littérature*, p. 362.)

NICOLE (1625-1695).

Parmi les *Messieurs de Port-Royal*, Nicole est un des plus célèbres, à la fois par ses ouvrages d'enseignement, et par ses *Essais de morale* (1671) qui furent un des *bréviaires* de la société française au dix-septième siècle. Mme de Sévigné « voulait en faire un bouillon pour les avaler ». Aujourd'hui encore, on est frappé de la finesse aimable avec laquelle Nicole a su analyser nos passions. (*Littérature*, p. 359).

Vanité de nos ambitions (1671).

Nicole, comme Montaigne et saint François de Sales, mais d'une façon moins imprévue et plus didactique, use fréquemment d'images et de comparaisons. On sentira l'aisance un peu molle et diffuse de ce passage, en le comparant à du Pascal et à du Bossuet.

Je me souviens qu'un jour on montra à une personne de grande qualité et de grand esprit un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicatesse. C'était un petit homme monté sur une colonne si déliée que le moindre vent était capable de briser tout cet ouvrage, et l'on ne pouvait assez admirer l'adresse avec laquelle l'ouvrier avait su le tailler. Cependant, au lieu d'être surprise comme les autres, elle témoigna qu'elle était tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage et de la perte du temps de celui qui s'y était occupé, qu'elle ne pouvait appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiraient. Je trouvai ce sentiment fort juste ; mais je pensai en même temps qu'on le pouvait appliquer à bien des choses de plus grande conséquence. Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élèvent, comme par différents degrés, sur la tête des peuples et des grands, ne sont soutenues que par des appuis aussi délicats et aussi fragiles en leur genre que l'étaient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un prince, une vapeur maligne [1] qui s'élèvera dans ceux qui l'envi-

1. Cf. Pascal : « *Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer* » (éd. Br., VI,347). **Vapeur** : cf. page 389, note 1.

ronnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition : et, après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée et anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile et de plus faible que la vie d'un homme ? Encore, en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut ; mais, quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bientôt.

(*De la faiblesse de l'homme*, c. 4.)

Il faut supporter les défauts d'autrui (1671).

Le *Traité* de Nicole sur les *Moyens de conserver la paix avec les hommes* était une des lectures favorites de Mme de Sévigné : « J'en suis ravie, dit-elle : il nous découvre ce que nous n'avons pas l'esprit de démêler » (7 octobre 1671). Elle y revient sans cesse dans sa correspondance. Voltaire appelait ce livre : « un chef-d'œuvre auquel, dans son genre, on ne trouve rien de pareil dans l'antiquité » (*Liste des écrivains français*, à la suite du *Siècle de Louis XIV*).

Il ne suffit pas, pour conserver la paix avec les hommes d'éviter de les blesser ; il faut encore savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à notre égard. Car il est impossible de conserver la paix intérieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire et dire de contraire à nos inclinations et à nos sentiments : et il est difficile même que le mécontentement intérieur que nous aurons conçu n'éclate au dehors, et ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqués, d'une manière capable de les choquer à leur tour : ce qui nous augmente peu à peu les différends, et les porte souvent aux extrémités.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions et les querelles dans leur naissance même ; et l'amour-propre ne manque jamais de suggérer, sur ce sujet, que le moyen d'y réussir serait de corriger ceux qui nous incommodent, et de les rendre raisonnables, en leur faisant connaître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui

nous rend si sujets à nous plaindre du procédé des autres et à faire remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer et par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que le dessein d'établir la paix sur la réformation des autres est ridicule par cette raison même que le succès en est impossible. Plus nous nous plaindrons des procédés des autres, plus nous les aigrirons contre nous sans les corriger. Car souvent le même défaut de justesse d'esprit et d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche aussi de les reconnaître, et leur fait prendre pour vrai et pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire ; à quitter absolument le dessein chimérique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres et à tâcher d'établir notre paix et notre repos sur notre propre réformation et sur la modération de nos passions. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion ; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles et de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes, et de nous corriger de nos défauts : si nous le faisions comme il faut, rien de ce qui viendrait du dehors ne serait capable de nous troubler [1].

(*Des moyens de conserver la paix parmi les hommes*, 1re partie, chap. IX.)

1. On remarquera que toute la morale du dix-septième siècle nous ramène à chercher *en nous-mêmes* la cause de nos maux, et à réformer notre cœur au lieu de travailler à réformer la société. C'est le point essentiel qui sépare le dix-septième du dix-huitième siècle.

LA PRÉDICATION AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

BOSSUET (1627-1704).

Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon, le 27 septembre 1627, prêcha d'abord à Metz, de 1652 à 1659, puis à Paris de 1659 à 1670. Nommé alors évêque de Condom, précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV, il se consacra presque exclusivement à ses fonctions pédagogiques. Il prononça ses principales oraisons funèbres de 1662 à 1687. Évêque de Meaux à partir de 1681, il publia son *Discours sur l'Histoire universelle* (1681), son *Histoire des variations des Eglises protestantes* (1688), ses *Avertissements aux protestants* (1689-91). Il engagea une vive « dispute » avec Fénelon, au sujet du *quiétisme*, et l'emporta. Ses dernières années furent occupées par la controverse et par la prédication dans son diocèse. Il laissait en manuscrits les *Sermons*, les *Méditations sur l'Evangile*, etc. Bossuet est mort le 12 avril 1704.

(*Littérature*, pp. 380-400.)

TEXTE COMMENTÉ

Éloquence de saint Paul.

N'attendez pas de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute puissante. Il

ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette forme violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine ; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

Commentaire.

Observations générales. — Ce morceau est extrait du *Panégyrique de saint Paul*, prononcé par Bossuet en 1657 (d'après Floquet et Lebarq), en 1659 (d'après Gandar, Gazier et Rébelliau, à

Paris, à l'Hôpital général. Le mot *panégyrique* signifie étymologiquement : *discours prononcé un jour de fête* ; et il a bien ce sens quand il s'applique au *panégyrique* d'un saint, prononcé dans une église, le jour anniversaire de la fête de ce saint. Comme ce genre de discours ne contient que des éloges avec les enseignements qui en sont tirés, *panégyrique* a passé de bonne heure (même chez les anciens, au sens d'*éloge* (ainsi le *Panégyrique d'Athènes* par Isocrate; faire le *panégyrique* d'un grand homme), et souvent d'éloge exagéré et déclamatoire. — Bossuet a prononcé, pendant la première partie de sa carrière oratoire (1652-1660), de nombreux *panégyriques* de saints. Les plus célèbres sont ceux : de *saint Bernard* (Metz, 1653), de *sainte Thérèse* (Metz, 1657) et de *saint Paul* (Paris, 1659).

Théorie de l'éloquence chrétienne contenue dans ce morceau. — Le panégyrique de saint Paul a une importance particulière dans l'histoire de l'éloquence de Bossuet et de l'éloquence de la chaire en général. Dans son *premier point*, en effet, Bossuet veut prouver que saint Paul « met la force de persuader dans la simplicité du discours », qu'il ne possède aucune des choses qui « contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace », puisque *a*) *sa personne* est *méprisable*: *b*) sa doctrine paraît *folie* et *extravagance*: *c*) « ses paroles ne sont pas moins rudes que sa doctrine paraît incroyable ». C'est ce dernier argument (*c*) que Bossuet développe dans le passage que nous citons. Et il y a là toute une théorie de l'éloquence chrétienne, théorie logique et hardie, d'ailleurs plus *négative* que *positive*, en ce sens que Bossuet affirme surtout que le prédicateur *ne doit pas* profaner la doctrine qu'il annonce et le lieu où il parle en usant des artifices de la rhétorique, et que les auditeurs ne *doivent pas* écouter d'une oreille *délicate* et avec une curiosité mondaine les enseignements de l'Église. Quant aux préceptes *positifs*, il se borne à recommander l'usage de l'Écriture sainte, et la subordination de l'éloquence à la Sagesse. — Bossuet attache tant de prix à ces théories, il croit si nécessaire de les rappeler et aux prédicateurs et aux auditeurs, qu'il les a reprises dans le sermon *sur la Parole de Dieu*, prononcé en 1661 aux Carmélites de Paris, — devenu le sermon *sur la Prédication* (1662), le premier qu'il ait prononcé à la cour, — et remanié une troisième fois pour le carême de Saint-Germain (1666). — On comparera enfin à ce fragment du *Panégyrique de saint Paul*, le passage que nous citons page 401 : *Sur les études propres à former un orateur.*

Commentaire littéraire et grammatical. — **N'attendez pas de l'Apôtre...** Bossuet ne met pas au hasard, ou par souci d'élégance, l'*Apôtre* au lieu de saint Paul. Ici, le mot *Apôtre* a la valeur d'une définition, et fait contraste avec *flatter* et *charmer*.

— ... **Flatter les oreilles par des cadences harmonieuses... charmer les esprits par de vaines curiosités...** Remarquer ici la *propriété*, dans les termes eux-mêmes, et dans leur rapport. Ce rapport est frappant quand on examine l'étymologie des mots : les *cadences* (*cadere*, tomber, temps marqué d'un rythme) s'adressent bien à l'oreille ; les *curiosités* (*curiositas*, ce qui sollicite notre attention), à l'esprit ; — *harmonieuses* convient à cadences, *vaines* (*vanus*, vide) à curiosités ; — *charmer* (charme, de *carmen*) est plus fort au dix-septième siècle que de nos jours ; il a le sens de *séduction magique*. Cf. CORNEILLE, *Polyeucte* : « Un je ne sais quel charme encor vers vous m'attire » ; on dit : *jeter un charme*, *rompre le charme*, etc.

— ... **Les artifices de la rhétorique**. La rhétorique est « l'art de bien dire » ; le mot peut être pris dans un sens technique et favorable ; ici Bossuet envisage la rhétorique comme l'ensemble d'un certain nombre de procédés, d'*artifices*, destinés à suppléer à la vérité et à l'inspiration. Mais il semble condamner (d'après l'ensemble du morceau) la rhétorique tout entière.

— **Son discours...** Aujourd'hui, on désignerait ainsi tel discours *particulier* de saint Paul, et non sa *façon de parler*. Ici, le mot est pris au sens étymologique (*discursus*, course, marche, développement). C'est ainsi qu'il faut l'entendre, sans lui donner un sens *oratoire*, dans les expressions : *Discours sur l'histoire universelle*, *Discours de la méthode*, les *Discours* de J.-J. Rousseau, de Rivarol, etc... — Quelques lignes plus bas, Bossuet reprend le mot *discours* (*le discours de l'Apôtre est simple...*) et, cette fois, il lui donne encore un sens plus large encore, celui de *style*.

— **La simplicité toute puissante.** Termes qui correspondent à la *division* annoncée par Bossuet.

— **Il ira, cet ignorant...** Ce futur, répété plus loin, donne à la période un mouvement oratoire à la fois naturel et puissant. Il suggère le geste et le ton. Jusqu'à *son Cicéron*, c'est une suite de scènes et de tableaux.

— **Cette phrase qui sent l'étranger.** Saint Paul était Juif, et né à Tarse, en Cilicie.

— **Il ira en cette Grèce polie...** Remarquez avec quelle sûreté Bossuet, dans toute cette phrase, conduit l'antithèse entre l'éloquence païenne et l'éloquence chrétienne. Voyez comme il accumule les circonstances qui devraient humainement faire échouer saint Paul, et comme il oppose ironiquement les résultats des deux enseignements.

— **Il abattra aux pieds du Sauveur.** Encore un contraste fortement marqué entre *abattra* et la *majesté des faisceaux renversés*. Ce proconsul est Sergius Paulus.

— Nouveau contraste entre *fera trembler* et *cite*.

— **Et un jour cette ville maîtresse...** Nous n'emploierions plus ce mot *maîtresse* en ce sens, sans un complément déterminatif. Cette *lettre* est l'*Épître de saint Paul aux Romains*.

— **Son Cicéron.** *Son* veut dire : ce Cicéron qui est *sien*, dont elle tire tant de vanité.

— **Et d'où vient cela ?** Le développement oratoire est d'une logique parfaite : Bossuet a exposé les *résultats* obtenus par saint Paul. Il en donne maintenant l'explication.

— **Vertu** dans son sens latin de *force intime*.

— **Les entendements**, terme philosophique pour les *intelligences*.

— **De même que...** Cette comparaison, d'une couleur toute biblique, n'est pas un *ornement*. Elle fait mieux saisir la mystérieuse puissance de l'éloquence d'un saint Paul. — En remarquer la construction, et comme elle s'élargit, se surcharge, puis se conclut sur le verbe attendu : *d'où elle descend*.

Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église pour former un orateur (1669).

Cet écrit de quelques pages, publié pour la première fois par Floquet (*Études sur la vie de Bossuet*, II, 507) a été composé par Bossuet pour le cardinal de Bouillon, en 1669. Bossuet nous apprend quels écrivains et quels Pères il avait lus de préférence. On n'oubliera pas, en ce qui concerne les auteurs profanes, qu'il n'a pas encore fait l'éducation du Dauphin, et qu'à cette occasion il devait reprendre l'étude de l'antiquité grecque et latine.

Pour la prédication, il y a deux choses à faire principalement : *former le style, apprendre les choses*.

Dans le style, il y a à considérer : premièrement, de bien parler, ce qui ne manque presque jamais à ceux qui sont nés et qui ont été nourris[1] dans le grand monde. Mais aussi cet avantage est-il médiocre pour les discours publics ; car il faut trouver le style figuré, le style relevé, le style orné ; la variété, qui est tout le secret pour plaire, les tours touchants et insinuants. Il y a pour cela divers préceptes ; mais nous cherchons des exemples et des modèles.

J'ai peu lu de livres français ; et ce que j'ai appris du style en ce second sens, je le tiens des livres latins, et un

1. *Nourris*. Cf. DESCARTES, page 316, note. —— 2. C'était le cas de tous

peu des Grecs [2]; de Platon, d'Isocrate, et de Démosthène, dont j'ai lu aussi quelque chose ; mais il est d'une étendue trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées [3] ; de Cicéron, surtout de ses livres *de Oratore* ; et du livre intitulé *Orator*, où je trouve des modèles de grande éloquence plus utiles que les préceptes qu'il y ramasse; de ses oraisons avec quelque choix; *pro Murena*, *pro Marcello*, quelques *Catilinaires*, quelques *Philippiques*; Tite-Live, Salluste et Térence. Voilà mes auteurs pour la latinité ; et j'estime qu'en les lisant à quelques heures perdues, on prend des idées de style *tourné* et *figuré*. Car, quand on sait les mots, qui font comme le corps du discours, on prend dans les écrits de toutes les langues le tour, qui en est l'esprit, surtout dans la latine, dont le génie n'est pas éloigné de celui de la nôtre.

[Bossuet indique ensuite : Virgile, Homère, Horace; parmi les livres français : Balzac, Lemaistre de Saci, les *Provinciales* de Pascal, les traductions de d'Ablancourt; Corneille et Racine.]

Mais ce qui est le plus nécessaire pour former le style, c'est de bien comprendre la chose, de pénétrer le fond et la fin de tout, et d'en savoir beaucoup, parce que c'est ce qui enrichit et qui forme le style qu'on nomme *savant*, qui consiste principalement dans des allusions et rapports cachés qui montrent que l'orateur sait beaucoup plus de choses qu'il n'en traite, et divertit l'auditeur par les diverses vues qu'on lui donne. Cicéron demande à son orateur *multarum rerum scientiam* ; car il faut la plénitude pour faire la fécondité, et la fécondité pour faire la variété, sans laquelle nul agrément [4].

Venons maintenant aux *choses*. La première et le fond de tout, c'est de savoir très bien les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

nos grands écrivains classiques et même romantiques. — 3. Bossuet veut dire sans doute que, chez Démosthène, le fond absorbe trop la pensée de celui qui le lit ; il n'a pas à proprement parler de *style* : ce n'est pas un auteur, c'est un homme. On peut en dire autant de Bossuet lui-même. — 4. CICÉRON, *De Oratore*, livre I. — 5. **Saint Augus-**

(Bossuet donne des conseils sur la manière de lire l'Écriture et ses commentateurs; puis il passe aux Pères de l'Église.)

Pour les Pères, je voudrais joindre ensemble saint Augustin[5] et saint Chrysostome[6]. L'un élève l'esprit aux grandes et subtiles considérations, et l'autre le ramène à la mesure et à la capacité du peuple. Le premier ferait peut-être, s'il était seul, une manière de dire un peu trop abstraite, et l'autre, trop simple et trop populaire. Non que ni l'un ni l'autre ait ces vices, mais c'est que nous prenons ordinairement dans les auteurs ce qu'il y a de plus éminent. Dans saint Augustin, toute la doctrine : dans saint Chrysostome, l'exhortation, l'incrépation[7], la vigueur, la manière de traiter les exemples de l'Écriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances[8].

(Après quelques détails sur les ouvrages à méditer particulièrement chez ces deux Pères, Bossuet indique encore le pape saint Grégoire, Tertullien, saint Cyprien, puis il revient à saint Augustin, dans lequel il trouve « l'esprit le plus pur du christianisme », et il ajoute Clément d'Alexandrie et saint Grégoire de Naziance.)

J'écris ce qui me vient sans donner repos à ma plume. Je n'ai pas même à présent le loisir de relire, quoique pour un si grand prince de l'Église et qui doit être une de ses lumières, il ne faudrait rien dire que de médité. Je sais à qui je parle, et qu'un mot suffit avec lui pour se faire entendre.

tin, Père de l'Église latine, a vécu de 354 à 430. Ses principaux ouvrages sont : *La Cité de Dieu*, *les Confessions*, des *Sermons*, des *Lettres*, etc. Sa logique passionnée, son imagination ardente en font un des controversistes à la fois les plus subtils, les plus éloquents et les plus poétiques. Bossuet le relisait sans cesse, et lui doit une partie de sa vigueur. — **6. Saint Jean Chrysostome**, Père de l'Église grecque (347-407), a laissé de nombreux traités de théologie et de morale. Il est plus souple et plus élégant que saint Augustin, et d'une simplicité toute grecque dans ses homélies. — **7. Incrépation**. Mot calqué sur le latin de saint Augustin, signifie *réprimande*, *reproche* (ne se trouve pas dans Littré). — **8.** « Bossuet, dit à ce propos M. Lanson, donnait ici le fruit de son expérience. A ses débuts, il avait donné un peu trop à saint Augustin : les Grecs et saint Jérôme l'avaient, sur la fin de son séjour à Metz, aidé à redescendre des hauteurs de la théologie. » (BOSSUET. *Extraits des œuvres*. Delagrave, 1899, p. 18.)

Le lyrisme de Bossuet.

Nous donnons ici quatre morceaux extraits, les trois premiers, des *Sermons*, le dernier du *Traité de la Concupiscence*, où le lyrisme de Bossuet tel que nous avons essayé de le définir (*Littérature*, p. 390) apparaît sous des aspects divers.

I. — **La Passion** (1660).

Ce passage est tiré d'un sermon *sur la Passion*, prononcé le Vendredi-Saint, 26 mars 1660, à Paris, aux Minimes de la place Royale. Bossuet y montre (2e point) le Christ s'abandonnant lui-même à ses bourreaux.

Que fait-il donc dans sa passion ? Le voici en un mot dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* [1] : « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement : » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment [2] de tous ceux qui entreprennent de l'insulter. *Tradebat autem* ; il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâtons, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu. Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence : on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille [3] ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot [4], il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi

1. I, *Petr.*, II, 23. —— 2. **Conséquemment**. Expression qui a vieilli. On dit plutôt aujourd'hui : *en conséquence*. —— 3. Dans sa *Passion* de 1661, Bossuet adoucit ce passage : « Ce visage .. il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. » Et dans la *Passion* de 1666 « ... et présente ce visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. » —— 4. **Il ne dit mot**. Bossuet raye à la suite : *et il demeure muet comme une*

des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines ! — *Tradebat autem judicanti se injuste* : il la reçoit. — Et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton. — Frappez, voilà la tête. — Hérode l'a habillé de blanc comme un fou ; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ! — Mettez, voilà les épaules. — Donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ! — La voilà, faites-en ce que vous voudrez. — Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main, qu'on la cloue ! — Tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités, insultez sa misère jusque sur la croix, qu'il devienne l'unique objet de vos risées, comme un insensé, de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem* ; il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse[5].

Eh bien ! chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable ! Cet amas terrible de maux inouïs, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas[6] pour émouvoir ? Quoi, je vois encore vos yeux secs ! quoi ! je n'entends point encore de sanglots ! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages ; un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? faut-il que je vous dépeigne notre criminel gémissant à

pauvre brebis. —— 5. Dans la *Passion* de 1661, ces deux dernières lignes sont reprises textuellement. —— 6. **Suffit-il pas**. Dans les interrogations on pouvait alors, selon Vaugelas lui-même, supprimer la négation. ——

deux ou trois reprises sous la grèle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tète toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps ? Mais, le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable : abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse[7].

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux ; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme ; le voilà, cet homme de douleurs : *Ecce homo, ecce homo* [8]. « Voilà l'homme. » Et qui est-ce ? un homme ou un ver de terre ? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée ? On vous le dit ; c'est un homme : *Ecce homo* : « Voilà l'homme. » Le voilà, l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère ; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus ! qui vous pourrait reconnaître ? « Nous l'avons vu, dit le prophète [9], et il n'était plus reconnaissable. » Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons cherché même en sa présence ». *Et desideravimus eum.* Est-ce lui ? est-ce lui ? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté » ? *Super virum dexteræ tuæ et super Filium hominis quem confirmasti tibi* [10]. C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme ; voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités : il nous fallait un homme

7. Depuis *Attendez-vous*, tout le paragraphe avec le même mouvement, est dans la *Passion* de 1661. Les variantes sont peu importantes. Au lieu de : *Le jour nous aurait quittés*... on lit : *la nuit nous aurait surpris*... En 1662, Bossuet reprend quelques phrases seulement de ce passage ; il y ajoute : « Contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente ; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang... » — 8. *Évangile de saint Jean*, XIX, 5. — 9. *Isaïe*, LIII, 2. — 10. *Ibid.* — 11. **Froissé**, brisé, meurtri. On dit encore ;

défiguré, pour reformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée : il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres: *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* « Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé[11] pour nos crimes ; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies » ; *et livore ejus sanati sumus*[12].

O plaies, que je vous adore ! flétrissures sacrées, que je vous baise ! ô sang qui découlez, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ! ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre, ne bois pas ce sang ! *Terra ne operias sanguinem meum*[13]: « Terre, ne couvre pas mon sang, » disait Job mais qu'importe du[14] sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus ; ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber[15]...

II. — L'Impénitence finale (1662).

Le sermon qui porte ce titre a été prêché au Louvre, le 5 mars 1662. Bossuet vient de peindre, dans son second point, les agitations stériles du monde, lesquelles nous poussent à retarder sans cesse l'accomplissement de nos devoirs religieux. — On fera ressortir, dans tout ce passage, la saisissante manière dont Bossuet cite et commente la Bible. S'il est, dans la controverse, un Père de l'Église, il apparaît ici comme le dernier des Prophètes.

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les

un nerf froissé. — **12.** *Isaïe,* LIII, 5. — **13.** *Job,* XVI, 19. — **14.** **Qu'importe du...** Construction fréquente au dix-septième siècle. — **15.** Dans ses autres *Passions,* Bossuet ne reprend pas ce magnifique passage sur l'*Ecce homo,* ni le mouvement lyrique et mystique: « O plaies, que je vous adore ! .» Mais on trouve dans la Passion de 1662 : « Allons, mes frères, recevoir ce sang : Ah ! terre, ne le cache pas : » *Terra, ne operias sanguinem meum* ; c'est pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse ».

emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire ? — Ah ! pensons-y, direz-vous[1]. — Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs[2] qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement[3]. Écoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt si l'on n'ouvre[4]. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice[5]. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue, la fin est venue ; maintenant la fin est sur toi, et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies : et tu sauras que je suis le Seigneur[6]. » O Seigneur, que vous me pressez ! Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue ; la justice que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi ; la voilà qu'elle est à la porte : *Ecce venit*. Le jour de vengeance est proche[7]. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées, et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe[8] ». Tels sont, Messieurs, les

1. Observer combien, par ce dialogue (procédé fréquent chez lui), Bossuet donne à cette scène un tour dramatique. — 2. **Vapeur**. Cf. page 389 note 1. — 3. **L'empressement**, la nécessité de se presser, le temps qui presse. — 4. **Écoutez**.. Bossuet, en interpellant ses auditeurs, a le ton d'un prophète qui découvre et qui entend des choses mystérieuses, et qui secoue l'indifférence mondaine pour la forcer à voir et à écouter avec lui. — 5. **Presse** : insistance. — 6. *Ezéchiel*, VII, 2, 3, 4. — 7. *Ezéchiel*, VII, 6. **La voilà qu'elle**... ne serait plus correct ; il faut dire : *voilà qu'elle*... — Bossuet a repris ce texte d'Ézéchiel dans la péroraison de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse (1683), et l'a enchâssé dans un développement moins lyrique peut-être, mais plus large et plus majestueux, guidé dans ce changement par la différence des genres. — 8. *Ezéchiel*, VII, 7, 8, 9. — 9. **Ajournements**,

ajournements[9] par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa ecce contritio*[10]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence[11] ; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem*[12] : Pressez, concluez ; l'audience est ouverte, le juge est assis : criminel, venez plaider votre cause[13].

III. — **La Vie humaine** (1685).

Voici, dans un autre genre, une sorte de *Méditation*, dont le mouvement, toujours plus pressé, semble donner le vertige. Quel lieu commun plus banal en soi, que la comparaison de la vie avec un voyage ? Mais quelle poésie, à la fois biblique et *humaine*, dans ce fragment d'un *Sermon pour le jour de Pâques* (1685) ! On en marquera les *divisions*, et comme les *couplets*.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux[1]. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route.

est pris ici dans le sens de *sommation à comparaître en justice*. Il signifie également : *remise d'une affaire judiciaire à un autre jour* ; et enfin, d'une façon générale : *retard*. — **10**. *Ezéchiel*, VII, 10. — **11**. Ce tableau saisissant est rendu plus dramatique par l'apparition de *l'ange qui préside à la mort*, et qui semble attendre, le glaive à la main, *l'ordre d'en haut*. Ce que Bossuet ne fait qu'indiquer ici, il le développe avec d'autres citations bibliques, dans la péroraison de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse. *Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : coupez l'arbre, arrachez les branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits... Le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes ; vos péchés en ont affilé le tranchant fatal. Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé afin qu'il perce ; il est poli et limé afin qu'il brille. Tout l'univers en voit le brillant éclat... Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche ?* — **12**. *Ezéchiel*, VII, 22. — **13**. Remarquez la brusquerie impérative de ces dernières phrases. Bossuet a souvent employé cette figure du *tribunal* devant lequel est cité le pécheur. Voir particulièrement le sermon sur *l'Honneur du monde*.

1 Le *thème* de ce morceau lyrique, est le *précipice*, nommé dès le début, et dont chaque phrase nous rapproche d'un mouvement rapide et ininterrompu : *marche ! marche... Il faut marcher... marche ! marche !...*

Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent [2], des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudroit s'arrêter: Marche, marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir et quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux: déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires: tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente [3]: on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas: déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher: on voudrait retourner en arrière; plus de moyens: tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

IV. — **L'homme reçoit sa lumière de Dieu** (1694).

Ce fragment est tiré du *Traité de la Concupiscence*, écrit par Bossuet en 1694, laissé par lui en manuscrit, et publié, en 1731, par son neveu. Bossuet commente ces paroles de saint Jean: « ... Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » Il aboutit à cette conclusion que l'homme doit tout attendre de Dieu: c'est alors qu'il écrit cette *méditation lyrique*. On y admirera, comme chez Rousseau, Chateaubriand et Lamartine, le *sentiment de la nature* qui conduit à des réflexions morales et religieuses: mais chez Bossuet, on sent mieux dans toute sa naïveté sublime l'inspiration directe du plus spontané des lyrismes, celui des *Psaumes*.

toujours entraîné... mais il faut aller sur le bord... —— 2. **Divertissement.** Cf. pp. 382 (Commentaire), 383 et 439 note 3. —— 3. **L'ombre de la mort.** Bossuet parle ailleurs (*Or. fun. de Madame*) de la mort qui *offusque tout de son ombre*.

Je me suis levé pendant la nuit avec David « pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées [1] ». Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés: les étoiles étaient disparues [2] et la lune s'était levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui: tout le reste était obscur et ténébreux ; et un petit demi-cercle recevait seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de côté, elle reçoit une teinte de lumière ; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît : quand il la voit tout entière, elle est dans son plein et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière, s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée : on voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairait : mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande : et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez : elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez : partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance [3] sont entières.

1. *Psaumes*, VIII, 4. —— 2. **Étaient disparues.** *Étaient* exprime un résultat acquis et durable; *avaient* indiquerait l'*action dans le passé.* —— 3. **Dé-**

Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnaître de vous[4] toute la lumière que je reçois ? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur[5] ? »

Bossuet historien

Discours sur l'histoire universelle (1681).

Bossuet, dans la première partie de son *Discours sur l'histoire universelle,* passe en revue les différentes *Époques* de l'humanité, et trace à grands traits, depuis la Création jusqu'à Charlemagne, la chronologie des principaux événements. Dans le passage de la *IXᵉ Époque* que nous citons, l'énumération pressée des faits obéit à une sorte de progression oratoire et aboutit à l'énonciation, sublime en sa concision, du grand événement qui forme pour ainsi dire le pivot entre les temps anciens et les temps modernes. Ce mélange de simplicité et de grandeur caractérise la manière de Bossuet historien. (*Littérature*, p. 395.)

Fin de la république à Rome : naissance de Jésus-Christ.

Par la mort de Crassus, la digue qui retenait César et Pompée fut rompue. Les deux rivaux qui avaient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille sanglante. César victorieux parut en un moment par tout l'univers, en Égypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne : vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant comme un tyran, malgré sa clémence. Rome tomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César et son fils par adoption, trois insupportables

faillance, dans son sens propre étymologique. — **4. Reconnaître de vous**, c'est-à-dire, reconnaître *comme venant de vous*. — **5** *Psaumes*, XXVI, 1.

tyrans, dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant[1]. Mais elles furent trop violentes pour durer longtemps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et, changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collègues. Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer. César gagne la bataille actiaque[2] : les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées ; tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre, pour laquelle il s'était perdu. Hérode Iduméen, qui lui devait tout, est contraint de se donner au vainqueur, et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la faiblesse du vieux Hyrcan avait fait perdre entièrement aux Asmonéens[3]. Tout cède à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes; l'Égypte devient une province romaine; Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine; Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés : l'Éthiopie lui demande la paix: les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre: la Pannonie le reconnaît, la Germanie le redoute, et le Wéser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le

1. **En les lisant.** *quand on les lit*. Cette construction un peu équivoque est encore fréquente chez Corneille, Pascal et Bossuet. Cf. Polyeucte. *Mes péchés, en mourant, me la (la grâce) pourraient ôter.* —— 2. **La bataille actiaque** Nous disons la bataille d'Actium. *Actiaque* est calqué sur l'adjectif latin *actiacus*. —— 3. A partir d'ici, le style se presse : il donne l'idée de la rapidité avec laquelle se succèdent les événements : l'heure de la Providence a sonné, et Dieu se hâte d unifier et de pacifier le monde pour la naissance du Rédempteur.

temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

(*Discours sur l'histoire universelle*, 1re partie. *les Époques*, IX.)

Histoire des Variations (1688).

Mélanchthon.

Dans son *Histoire des variations des Églises protestantes*, publiée en 1688, Bossuet étudie les origines, les débuts et le développement du protestantisme. Tous les critiques sont d'accord, même s'ils discutent les idées et les conclusions de Bossuet, pour reconnaître la sûreté de son information et la loyauté de sa discussion. Les *portraits* tiennent une grande place dans cet ouvrage. On cite fréquemment ceux de Luther, de Calvin, de Zwingle, etc... Nous donnons quelques fragments du portrait de Mélanchthon.

La nouveauté de la doctrine et des pensées de Luther fut un charme pour les beaux esprits. Mélanchthon [1] en était le chef en Allemagne. Il joignait à l'érudition, à la politesse et à l'élégance du style une singulière modération. On le regardait comme seul capable de succéder dans la littérature à la réputation d'Érasme [2] ; et Érasme lui-même l'eût élevé par son suffrage aux premiers honneurs parmi les gens de lettres, s'il ne l'eût vu engagé dans un parti contre l'Église, mais la nouveauté l'entraîna comme les autres...

On le voit ravi d'un sermon qu'avait fait Luther sur le jour du sabbat ; il y avait prêché le repos où Dieu faisait tout, où l'homme ne faisait rien. Un jeune professeur de la langue grecque entendait débiter de si nouvelles pen-

1. **Mélanchthon** (1497-1560) s'appelait *Schwarzerd*, nom qu'il « grécisa » en *Mélanchton* (noire, terre). Il fut célèbre à la fois comme *humaniste* et comme théologien. —— 2. **Erasme** (1467-1536) s'appelait *Désiré Gerhard* : il « grécisa » son prénom de *Désiré* en *Erasme*. Il fut le plus célèbre des *humanistes* de la Renaissance, séjourna en France, en Hollande, en Angleterre, en Italie, à Bâle. Adversaire de Luther, il n'en témoigna pas moins d'une grande liberté d'esprit sur les questions religieuses, et il passe à juste titre pour un ancêtre de Bayle et des philosophes du dix-huitième siècle. Ses nombreux écrits en latin occupent

sées au plus véhément et au plus vif orateur de son siècle, avec tous les ornements de sa langue naturelle et un applaudissement inouï : c'était de quoi être transporté. Luther lui paraît le plus grand de tous les hommes, un homme envoyé de Dieu, un prophète. Le succès inespéré de la nouvelle réforme le confirme dans ses pensées. Mélanchthon était simple et crédule; les bons esprits le sont souvent : le voilà pris. Tous les gens de belles-lettres suivent son exemple, et Luther devient leur idole. On l'attaque, et peut-être avec trop d'aigreur. L'ardeur de Mélanchthon s'échauffe : la confiance de Luther l'engage de plus en plus, et il se laisse entraîner à la tentation de réformer avec son maître, aux dépens de l'unité et de la paix, et les évêques et les papes, et les princes et les rois et les empereurs...

Ce que Mélanchthon avait le plus espéré dans la réforme de Luther, c'était la liberté chrétienne et l'affranchissement de tout joug humain; mais il se trouva bien déçu dans ses espérances. Il a vu, près de cinquante ans durant, l'Église luthérienne toujours sous la tyrannie ou dans la confusion. Elle porta longtemps la peine d'avoir méprisé l'autorité légitime. Il n'y eut jamais de maître plus rigoureux que Luther, ni de tyrannie plus insupportable que celle qu'il exerçait dans les matières de doctrine... Mélanchthon vivait dans une telle contrainte avec Luther et avec les chefs du parti, et on l'accablait tellement de travail et d'inquiétude, qu'il écrivait, n'en pouvant plus, à son ami Camerarius[3] : « Je suis en servitude comme dans l'antre du Cyclope (car je ne puis pas vous déguiser mes sentiments); et je pense souvent à m'enfuir[4]. » Luther n'était pas le seul qui le violentait. Chacun est maître à certains moments parmi ceux qui se sont

dix volumes ; les plus célèbres sont les *Adages*, les *Colloques* et l'*Éloge de la folie*. —— 3. **Camerarius** (1500-1574) Joachim *Liebhard* prit le nom de *Camerarius* parce que son père avait été *camérier* à la cour de l'évêque de Bamberg. Il fut ami de Mélanchthon dont il a écrit la vie. —— 4. Allusion à l'histoire d'Ulysse dans la caverne du cyclope Poly-

soustraits à l'autorité légitime, et le plus modéré est toujours le plus captif.

Quand un homme s'est engagé dans un parti pour dire son sentiment avec liberté, et que cet appât trompeur le fait renoncer au gouvernement établi; s'il trouve après que le joug s'appesantisse, et que non seulement le maître qu'il aura choisi, mais encore ses compagnons le tiennent plus qu'auparavant, que n'a-t-il point à souffrir? Et faut-il nous étonner des lamentations continuelles de Mélanchthon? Non, Mélanchthon n'a jamais dit tout ce qu'il pensait sur la doctrine, pas même quand il écrivait à Augsbourg sa confession de foi et celle de tout le parti.

C'est que, durant la vie de Luther, il fallait se taire. On ne fut pas plus libre après sa mort. D'autres tyrans prirent la place. C'était Illyric [5], et les autres qui menaient le peuple. Le malheureux Mélanchthon se regarde au milieu des luthériens, ses collègues, comme au milieu de ses ennemis, ou, pour me servir de ses mots, comme *au milieu de guêpes furieuses, et n'espère trouver de sincérité que dans le ciel.* Je voudrais qu'il me fût permis d'employer le terme de démagogue dont il se sert [6]. C'était dans Athènes et dans les États populaires de la Grèce certains orateurs qui se rendaient tout-puissants sur la populace en la flattant. Les Églises luthériennes étaient menées par de semblables discoureurs : « Gens ignorants, selon Mélanchthon, qui ne connaissaient ni piété ni discipline. » On tomba de là dans une *anarchie*, c'est-à-dire, comme il le dit lui-même, *dans un état qui enferme tous les maux ensemble...*

(*H. Var.*, V, 2.)

phème (HOMÈRE, *Odyssée*, IX). — 5. **Illyric**, surnom que se donnait à lui-même le théologien protestant *Francowitz*, né à Albona, dans l'Illyrie. — 6. **Démagogue** était alors un néologisme. Villemain dit dans la préface du *Dictionnaire de l'Académie* (1825) : « Ce terme, peu nécessaire sous Louis XIV et hasardé par Bossuet, devait rester longtemps sans usage ».

Lettre à Louis XIV (1675).

Les extraits précédents font connaître le *génie* de Bossuet; cette *Lettre* nous révèle son *caractère*. Si on la compare avec une autre, de la même époque, et avec l'*Instruction sur la dévotion d'un Roi* (Voir Lanson, *Extraits des œuvres diverses de Bossuet*, pp. 651 et 659), si on sait replacer à leur date les compliments et les conseils donnés au Roi dans les *Sermons* (Voir Gandar, *Bossuet orateur*, p. 436, et les *Études* de Floquet), on constatera que Bossuet ne fut jamais un courtisan, mais qu'avec son bon sens si pratique, il sut toujours parler à propos, avec autant de mesure que de fermeté. Pour bien comprendre la *politique* de Bossuet, il faut lire non seulement *la Politique tirée de l'Écriture sainte*, mais encore et surtout les sermons sur les *Devoirs des Rois* (1662) et *Sur la Justice* (1666). — Cette *Lettre* est datée de Saint-Germain, 10 juillet 1675.

... Vous êtes né, Sire, avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne peuvent être assez estimées; et c'est dans ces choses que Dieu a renfermé la plus grande partie de vos devoirs, selon que nous l'apprenons par cette parole de son Écriture : « La miséricorde et la justice gardent le roi; et son trône est affermi par la bonté et par la clémence[1]. » Il faut donc considérer, Sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu, que vous y tenez sa place, et que vous y devez régner selon ses lois. Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit formidable qu'aux méchants, et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. Vos peuples s'attendent, Sire, à vous voir pratiquer plus que jamais ces lois que l'Écriture vous donne. La haute profession que Votre Majesté a faite, de vouloir changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu, les a remplis de consolation : elle leur persuade que Votre Majesté, se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obligation très étroite[2] qu'il vous impose de veiller à leur misère;

1. *Proverbes*, XX, 28. — 2. **Étroite.** Nous dirions aujourd'hui *stricte*

et c'est de là qu'ils espèrent le soulagement dont ils ont un besoin extrême.

Je n'ignore pas, Sire, combien il est difficile de leur donner ce soulagement au milieu d'une grande guerre [3], où vous êtes obligé à des dépenses si extraordinaires et pour résister à vos ennemis et pour conserver vos alliés. Mais la guerre qui oblige Votre Majesté à de si grandes dépenses l'oblige en même temps à ne pas laisser accabler son peuple, par qui seul elle les peut soutenir. Ainsi leur soulagement est autant nécessaire pour votre service que pour leur repos. Votre Majesté ne l'ignore pas; et pour lui dire sur ce fondement ce que je crois être de son obligation précise et indispensable, elle doit avant toutes choses s'appliquer à connaître à fond les misères des provinces, et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre, que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables. Quoique Votre Majesté sache bien, sans doute, combien en toutes ces choses il se commet d'injustices et de pilleries, ce qui soutient vos peuples, c'est, Sire, qu'ils ne peuvent se persuader que Votre Majesté sache tout; et ils espèrent que l'application qu'elle a fait paraître pour les choses de son salut, l'obligera à approfondir une matière si nécessaire [4].

Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'État, soient sans remède; autrement tout serait perdu sans ressource. Mais ces remèdes ne se peuvent trouver qu'avec beaucoup de soin et de patience; car il est malaisé d'examiner les expédients praticables, et ce n'est pas à moi à discourir sur ces choses [5]. Mais ce que je sais très certainement, c'est que, si Votre Majesté

dont *étroite* est le doublet, pris dans son sens étymologique. — 3. La guerre de Hollande. — 4. Bossuet, avec une habile franchise, attire ici l'attention du Roi sur un des plus grands abus de l'ancien régime, les exactions des financiers qui prenaient *à ferme* les impôts. La Bruyère les poursuivra impitoyablement sous le nom de *Partisans* (P. T. S.). — 5. Nouvelle précaution oratoire, d'ailleurs naturelle et sincère. Bossuet se contente de signaler le mal ; il ne veut point, comme le fera Fénelon.

témoigne persévéramment[6] qu'elle veut la chose; si, malgré la difficulté qui se trouvera dans le détail, elle persiste invinciblement à vouloir qu'on la cherche; si enfin elle fait sentir, comme elle le sait très bien faire, qu'elle ne veut point être trompée sur ce sujet, et qu'elle ne se contentera que des choses solides et effectives : ceux à qui elle confie l'exécution se plieront à ses volontés, et tourneront tout leur esprit à la satisfaire dans la plus juste inclination qu'elle puisse jamais avoir.

Au reste, Votre Majesté, Sire, doit être persuadée que, quelque bonne intention que puissent avoir ceux qui la servent, pour le soulagement de ses peuples, elle n'égalera jamais la vôtre. Les bons rois sont les vrais pères des peuples, ils les aiment naturellement : leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de leur bienfaire[7], et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. C'est donc Votre Majesté qui, par la force invincible avec laquelle elle voudra ce soulagement, fera naître un désir semblable en ceux qu'elle emploie; en ne se lassant point de chercher et de pénétrer, elle verra sortir ce qui sera utile effectivement. La connaissance qu'elle a des affaires de son Etat, et son jugement exquis, lui feront démêler ce qui sera solide et réel d'avec ce qui ne sera qu'apparent. Ainsi les maux de l'État seront en chemin de guérir, et les ennemis qui n'espèrent qu'aux désordres[8] que causera l'impuissance de vos peuples, se verront déchus de cette espérance. Si cela arrive, Sire, y aura-t-il jamais un prince plus heureux que vous ni un règne plus glorieux que le vôtre?

Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples

se poser en réformateur et indiquer lui-même les remèdes. — 6. **Persévéramment**, avec persévérance. Expression déjà vieillie au temps de Bossuet. — 7. **Bienfaire** : *faire du bien*, calqué sur le latin *benefacere*. Nous n'avons conservé de ce verbe (encore employé par J.-J. Rousseau) que le participe *bienfaisant* comme adjectif. Au dix-huitième siècle, l'abbé de Saint-Pierre a créé le substantif *bienfaisance*. — 8. **N'espèrent qu'aux**... Nous avons vu cette construction d'*espérer* dans Malherbe : *N'espérons plus, mon âme, aux promesses du*

sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'État, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux, et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion; et dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter [9] des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui...

... Je prie Dieu sans relâche qu'il donne à Votre Majesté ses saintes bénédictions, et qu'il conserve votre santé dans ce temps étrange, qui nous donne tant d'inquiétude. Dieu a tous les temps dans sa main, et s'en sert pour avancer et pour retarder, ainsi qu'il lui plaît, l'exécution des desseins des hommes. Il faut adorer en tout ses volontés saintes, et apprendre à le servir pour l'amour de lui-même.

Je supplie Votre Majesté de me pardonner cette longue lettre; jamais je n'aurais eu la hardiesse de lui parler de ces choses, si elle ne me l'avait expressément recommandé. Je lui dis les choses en général, et je lui en laisse faire l'application suivant que Dieu l'inspirera.

monde. — **9. Réciter** est souvent employé au dix-septième siècle, là où nous mettrions *raconter*.

BOURDALOUE (1632-1704).

Le Père Bourdaloue, jésuite, prêcha à la cour de 1670 à 1693 avec un immense succès. Les contemporains et le dix-huitième siècle le mirent, comme prédicateur, au-dessus de Bossuet. Bien que ses Sermons (publiés au nombre de quatre-vingt-cinq, après sa mort, par le P. Bretonneau) aient perdu pour nous leur actualité et nous paraissent un peu trop didactiques, ils ont conservé un grand intérêt de fond et de forme, par leurs pénétrantes analyses et par leur méthode rigoureuse. (*Littérature*, pp. 400-403.)

L'hypocrisie (1670).

On sait que le *Tartufe* de Molière fut deux fois interdit (1664 et 1667) et enfin autorisé en 1669. Dans cette comédie, Molière n'attaquait sans doute que les *faux dévots*, et ceux-ci furent les plus acharnés à le poursuivre. Mais il est bon de constater aussi que la peinture de l'hypocrisie au théâtre pouvait alarmer légitimement des chrétiens sincères. Selon Bourdaloue, il est dangereux d'attaquer l'hypocrisie, pour les trois raisons suivantes : 1° les impies pensent trouver dans l'hypocrisie d'autrui la justification de leur impiété ; 2° les lâches, le prétexte de leur lâcheté ; 3° les simples, l'excuse de leur imprudence et de leur témérité. — Nous donnons un extrait du premier point.

Comme la fausse dévotion tient en beaucoup de choses de la vraie ; comme la fausse et la vraie ont je ne sais combien d'actions qui leur sont communes ; comme les dehors de l'une et de l'autre sont presque tout semblables, il est non seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'une intéresse l'autre, et que les traits dont on peint celle-ci figurent celle-là, à moins qu'on y apporte toutes les précautions d'une charité prudente, exacte et bien intentionnée, ce que le libertinage[1] n'est pas en disposition de faire. Et voilà, chrétiens, ce qui est arrivé, lorsque des esprits profanes[2], et bien éloignés de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu, ont entrepris de censurer l'hy-

1. **Libertinage.** On appelait *libertins* au dix-septième siècle ceux qui professaient une grande *liberté d'esprit* sur les questions religieuses ; on a dit, depuis, les *esprits forts* et les *libres penseurs*. — 2. Bourdaloue dé-

pocrisie, non point pour en réformer l'abus, ce qui n'est pas de leur ressort, mais pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter, en concevant et faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou même, si vous voulez, un hypocrite réel, et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule[3] : la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes[4]. Voilà ce qu'ils ont affecté, mettant dans la bouche de cet hypocrite des maximes de religion faiblement soutenues, au même temps qu'ils les supposaient fortement attaquées; lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante; le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse et au scrupule sur des points moins importants, où toutefois il le faut être, pendant qu'il se portait d'ailleurs aux crimes les plus énormes; le montrant sous un visage de pénitent, qui ne servait qu'à couvrir ses infamies; lui donnant, selon leur caprice, un caractère de piété la plus austère, ce semble, et la plus exemplaire, mais, dans le fond, la plus mercenaire et la plus lâche.

Damnables inventions pour humilier les gens de bien, pour les rendre tous suspects, pour leur ôter la liberté de se déclarer en faveur de la vertu, tandis que le vice et le libertinage triomphaient; car ce sont là, chrétiens, les stratagèmes et les ruses dont le démon s'est prévalu ; et tout cela fondé sur le prétexte de l'hypocrisie. « Le monde est plein de ces hypocrites, disait le libertin; ils sont au milieu de nous, et nous sommes parmi eux; mais nous ne les connaissons pas, et il n'y a que Dieu, qui sonde les cœurs, lequel puisse les distinguer. Que savons-nous si

signe évidemment Molière et la comédie de *Tartufe :* la phrase suivante le prouve. — 3. Les dehors de la vraie et de la fausse piété étant souvent les mêmes, on ne peut faire rire d'un hypocrite sans ridiculiser les pratiques de la religion. — 4. Allusion à certains scrupules mesquins

toutes ces vertus qu'on élève si haut, et qu'on nous propose pour modèles, ne sont point de ces hypocrisies colorées, qui n'ont qu'une belle face et qu'un certain brillant? » Ainsi, dis-je, raisonnait l'impie, et ainsi raisonne-t-il encore tous les jours; par où, comme je viens de le remarquer, il prétend se défendre du témoignage que la piété rend contre lui, et pense avoir droit de le récuser, puisque, du moment qu'elle est suspecte, elle perd toute autorité, et n'est plus recevable dans ses jugements.

Or je soutiens, moi, qu'en cela et en tout le reste, le libertin raisonne mal... Car je veux bien convenir avec le libertin des principes qu'il établit, tout injurieux qu'ils sont à la piété; je veux bien qu'il n'y ait point de vraie piété dans le monde, ou qu'il n'y ait qu'une piété douteuse : peut-il conclure de là ce qu'il conclut, qu'il n'a donc qu'à demeurer dans sa vie mondaine et déréglée, et que la conduite des autres est une justification de la sienne? Fausse et pernicieuse conséquence... Voici ce que devrait se dire à lui-même le libertin pour raisonner juste : Qu'ai-je affaire de prendre garde à ce que font tels ou tels, et que m'importe de savoir si cette piété qu'ils professent est sincère ou affectée? leur vie n'est pas ma règle : si ce sont des faux dévots, leur fausse dévotion n'est pas à mon égard un titre pour être mauvais chrétien, pour me livrer impunément à mon ambition, pour m'abandonner aux mouvements de ma passion, pour négliger tous les devoirs de la religion; chacun répondra pour soi; laissons-les vivre comme ils voudront; mais nous, vivons comme nous le devons[5].

(*Sermon sur l'hypocrisie*, 1er point.)

ou ridicules affectés par Tartufe. —— 5. Pour bien saisir la pensée de Bourdaloue, il faut lire le sermon tout entier; et, surtout, comparer à celui-ci le sermon sur *la vraie et la fausse piété*.

Les dettes.

Bourdaloue a stigmatisé avec une sévérité toute évangélique, comme Molière avec sa verve comique, l'habitude des grands seigneurs de ne point payer leurs dettes (cf. la scène de *Don Juan* avec M. Dimanche, citée p. 538). C'était presque devenu un *lieu commun* dans les sermons, et l'on pourrait, sous ce titre, grouper un grand nombre de passages tirés de Bossuet, de Massillon, etc., dont la franchise et la violence étonneraient plus d'un lecteur.

Mais je laisse ces sortes d'abus[1]; et voyez seulement, mes chers auditeurs, la peine que témoignent certains riches et certains gens du monde quand il s'agit d'acquitter des dettes légitimement contractées: et la violence qu'ils se font, ou plutôt qu'il leur faut faire pour arracher d'eux un paiement dont ils conviennent les premiers qu'ils ne peuvent se défendre. Par combien de paroles et de vaines promesses n'éludent-ils pas les poursuites d'un créancier? Combien de rebuts ne l'obligent-ils pas à essuyer? De combien de retardements et de remises ne fatiguent-ils pas sa patience? et cela, sans prendre garde aux effets terribles et aux engagements de conscience dont une semblable dureté est nécessairement suivie... Vous savez ce qui arrive, surtout parmi les grands du siècle? On traite un homme d'imposteur et de misérable, parce qu'il demande son bien, et ce misérable est contraint de poursuivre une dette comme s'il poursuivait une grâce, parce que c'est à un grand qu'il a affaire, n'en obtenant jamais d'autre réponse sinon qu'il n'y a rien encore à lui donner, quoiqu'en même temps il y ait tout ce qu'il faut pour cent dépenses superflues, quoi qu'il y ait tout ce qu'il faut pour le luxe, quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut pour le jeu, quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut pour le crime. Et avec cela peut-être ne laisse-t-on pas

1. Bourdaloue vient de dire : « ... Où voit-on des juges, touchés d'un remords salutaire, rendre à des parties lésées ce qu'ils leur ont enlevé par un jugement inique et de mauvaise foi ? Où voit-on des ecclésiastiques restituer les fruits des bénéfices qu'ils possèdent sans en accomplir les charges ? Avec cette seule figure (l'*interrogation*, qui est une *figure* de rhétorique) j'aurais de quoi convaincre et de quoi confondre tous les états qui composent le monde chrétien. »

d'affecter tout l'extérieur de la dévotion, et de se déclarer pour la morale la plus étroite.

Sermon sur la Restitution, 1re partie.

Les vocations forcées.

Un des grands abus du *droit d'ainesse*, sous l'ancien régime, fut de pousser les parents à faire entrer dans les ordres ou au couvent les cadets de la famille. Il en résultait des vocations forcées, des malheurs et des scandales. Les prédicateurs se sont élevés contre cette profanation: et nul n'a protesté avec plus de logique et de véhémence que Bourdaloue, dans son sermon sur les *Devoirs des Pères*.

Votre dessein, dites-vous, est d'établir un enfant dans l'Église... A peine est-il né cet enfant, que l'Église est son partage... En vérité, mes chers auditeurs, est-ce là agir en chrétiens, et est-ce traiter avec Dieu comme on doit traiter avec un maître et un souverain? Quoi! il faudra que Dieu en passe par votre choix, et qu'il soit réduit, pour ainsi parler, à recevoir cet enfant aux plus saintes fonctions de l'Église, parce que cela vous accommode, et que vous y trouvez votre compte? Voilà néanmoins ce qui se passe tous les jours dans le christianisme. Ce n'est plus seulement la pratique de quelques pères; c'est une coutume dans toutes les familles, c'est une espèce de loi. Ce cadet n'a pas l'avantage de l'aînesse : sans examiner si Dieu le demande, ni s'il l'accepte, on le lui donne... Cet aîné n'a pas été en naissant favorisé de la nature, et manque de certaines qualités pour soutenir la gloire de son nom : sans égard aux vues de Dieu sur lui, on pense, pour ainsi dire, à le dégrader, on le rabaisse au rang du cadet, on lui substitue celui-ci, et pour cela on extorque un consentement forcé; on y fait servir l'artifice et la violence, les caresses et les menaces. L'établissement de cette fille coûterait, c'est assez pour la dévouer à la religion. Mais elle n'est pas appelée à ce genre de vie : il faut bien qu'elle le soit, puisqu'il n'y a point d'autre parti à

prendre pour elle. Mais Dieu ne la veut pas dans cet état ; il faut supposer qu'il l'y veut, et faire comme s'il l'y voulait. Mais elle n'a nulle marque de vocation : c'en est une assez grande que la conjoncture présente des affaires et la nécessité. Mais elle avoue elle-même qu'elle n'a pas cette grâce d'attrait[1] : cette grâce lui viendra avec le temps, et lorsqu'elle sera dans un lieu propre à la recevoir. Cependant on conduit cette victime dans le temple, les pieds et les mains liés ; je veux dire dans la disposition d'une volonté contrainte, la bouche muette par la crainte et le respect d'un père qu'elle a toujours honoré. Au milieu d'une cérémonie, brillante pour les spectateurs qui y assistent, mais funèbre pour la personne qui en est le sujet, on la présente au prêtre, et l'on en fait un sacrifice, qui, bien loin de glorifier Dieu et de lui plaire, devient exécrable à ses yeux et provoque sa vengeance[2].

Ah! chrétiens, quelle abomination! Et faut-il s'étonner après cela si des familles entières sont frappées de la malédiction divine? Non, non, disait Salvien par une sainte ironie, nous ne sommes plus au temps d'Abraham où les sacrifices des enfants par les pères étaient des actions rares. Rien maintenant de plus commun que les imitateurs de ce grand patriarche. On le surpasse même tous les jours : car, au lieu d'attendre comme lui l'ordre du ciel, on le prévient. On immole un enfant à Dieu, et on l'immole sans peine, même avec joie; et on l'immole sans que Dieu le commande, ni même qu'il l'agrée: et on l'immole lors même que Dieu le défend et qu'il ne cesse point de dire : *Non extendas manum super puerum*[3].

(*Sermon sur les devoirs des pères*, 2e point.)

1. **Attrait**. Dans ce même sens, Massillon dit (*Sermon de la vocation*) : « Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté. » — 2. Signaler ici la hardiesse et l'indépendance du prédicateur au dix-septième siècle. Ce que plus tard on mettra dans le roman (voyez Diderot) et dans le journal, on le disait librement dans la chaire. — 3. *Genèse*, 22. « N'étends pas la main sur cet enfant » (paroles de l'ange à Abraham qui est sur le point d'immoler Isaac).

MASSILLON (1663-1742).

Massillon appartenait, comme Mascaron, à la congrégation de l'Oratoire. Il prêcha à la cour, et prononça des sermons et des oraisons funèbres, de 1699 à 1718. Psychologue très fin, et sévère moraliste, Massillon est, dans la forme, plus élégant et plus *fleuri* que Bourdaloue. (*Littérature*, pp. 405-406.)

Le jugement dernier (1699).

Voici le plus célèbre morceau de Massillon. Voltaire le cite dans son *Dictionnaire philosophique* (*Éloquence*) comme un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes. « Un transport de saisissement s'empara de l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié. » Massillon ne faisait que paraphraser maint passage des *Psaumes* et des *Prophètes*. Il n'atteint pas d'ailleurs à la beauté saisissante de Bossuet dans l'*Impénitence finale*. — Il faut étudier ce morceau surtout au point de vue de la *composition* : on y sentira une *progression* savante, un art de *classer et d'éliminer les catégories*, qui donne une singulière force à la conclusion.

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de mort, c'est l'expérience de tous les siècles : tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez à rendre aujourd'hui ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie [1].

1. Il faut comparer à ce passage le deuxième point d'un sermon d

Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez, je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières[2] ? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent ; mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte : car ils en seront retranchés au grand jour ; paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

(Carême : *Sermon sur le petit nombre des élus.*)

Bourdaloue sur l'*Eternité malheureuse*. — 2 *Genèse*, chapitre XVIII, verset 32.

De l'adulation (1717).

On peut encore juger, par ce passage d'un sermon prêché devant le jeune roi Louis XV, que le prédicateur n'hésite pas à signaler et à juger librement les vices de la cour. — Ce sera un excellent exercice que d'établir le *plan* de ce développement d'un *lieu commun*, et de dégager les arguments au moyen desquels Massillon le *spécialise.*

Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime [1], et lui ôte la seule ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des pièges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance : les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles ; l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une

1. Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin !
(Racine, *Phèdre*, IV, vi.)

témérité punissable [2] ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. « Que le Seigneur, disait autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire [3]... »

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple ; c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit : la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte, devrait être destinée à l'adulation : la sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices ; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité : puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge, entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab [4]; vous réussirez, vous le tromperez et sa séduction est inévitable : *Decipies, et prævalebis* [5]. Hélas !

2. On a voulu voir ici une allusion à certaines disgrâces amenées par la franchise ou simplement par les conseils: ainsi pour Racine, Vauban, Fénelon. — 3. *Psaumes*, XI, 4. — 4. **Achab**, roi d'Israël, eut pour femme Jezabel, et pour fille Athalie. — 5. *Rois*, XXII, 22. —

si l'adulation a tant de charme lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu ! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge ; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire [6] ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse, qui leur aide à se méconnaître ; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur ; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune ! Mais quel malheur pour les grands, de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroises [7] !

(PETIT-CARÊME : *Sermon sur les tentations des grands*, 2e partie.)

Oraison funèbre de Louis XIV (1715).

Exorde.

Massillon a prononcé plusieurs *Oraisons funèbres*, entre autres celle du *Grand Dauphin* et celle de *Madame*, seconde femme du duc d'Orléans, frère du Roi. Mais on n'a guère retenu que l'Oraison funèbre de Louis XIV, qui se divise en deux parties : *gloire*, *piété*.

Dieu seul est grand [1], mes frères, et dans ces derniers

6. Bossuet avait déjà dit : « Nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels ». — 7. Saint Ambroise, Père de l'Eglise latine (340-397), n'est pas moins célèbre par sa courageuse résistance à Valentinien II et à Théodose, que comme docteur et comme réformateur de la musique sacrée.

1. « C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil

moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre ; plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici ? que d'en parler pour notre instruction.

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois [2], plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait; ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté [3] ; ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez, il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux ; mais il n'y a que l'affliction et la violence [4] qui nous l'assurent.

de Louis le Grand » (Chateaubriand). — 2. **Le père des rois.** Non seulement Louis XIV était l'arrière-grand père du jeune Louis XV ; mais un de ses petits-fils était monté en 1700 sur le trône d'Espagne, sous le nom de Philippe V, et y avait commencé la dynastie qui règne encore en Espagne. — 3. Par exemple, l'ambassade de Siam — 4. La violence que nous nous faisons à nous-mêmes pour nous guérir de nos vices. C'est en ce sens que l'Evangile dit : « Le royaume des cieux est

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines ? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte ; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de l'âge ; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles [5] : le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation ; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

pour les violents ». — 5. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, mourut en 1712, quelques jours seulement après sa femme, la dauphine Marie-Adélaïde de Savoie. Le duc de Bretagne, leur fils, les suivit de près et mourut le 8 mars de la même année. Le jeune duc d'Anjou, qui fut depuis Louis XV, survécut seul, et encore fut-il à la même époque en très grand danger. La cour fut singulièrement frappée de ces pertes. Par elles, dit Saint-Simon, qui nous a laissé un récit saisissant de ces catastrophes, « s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toutes espèces de grâces : si la cour subsista encore, ce ne fut plus que pour languir ».

FLÉCHIER (1632-1710).

Esprit Flechier s'était formé le goût à l'hôtel de Rambouillet. Il commença à prêcher en 1670, et fut surtout célèbre comme auteur d'*Oraisons funèbres*. Il a également laissé des mémoires, d'un style vif et pittoresque, sur les *Grands jours d'Auvergne*. Il mourut évêque de Nîmes. (*Littérature*, p. 404.)

Oraison funèbre de Turenne (1676).

On comparera à ce morceau les célèbres lettres de Mme de Sévigné sur la mort de Turenne. Fléchier n'exagère rien. Mais on peut lui reprocher de transformer la réalité en antithèses et en périphrases trop complaisantes, et de n'oublier aucune des *figures de rhétorique*. Il y a ici des *invocations*, des *apostrophes*, des *prétéritions*, des *énumérations*, etc. Et l'on sent (là est le défaut) que l'orateur les emploie en *artiste*. Analysé de près, ce passage peut faire sentir à quel point les mêmes mouvements d'éloquence peuvent être spontanés chez un Bossuet, et artificiels chez un de ses imitateurs. On pourra en tirer une définition du *rhéteur*, opposée à celle de l'*orateur*.

Il passe le Rhin [1] et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant [2]; il observe les mouvements des ennemis; il relève le courage des alliés; il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter [3]. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces [4]. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes ton-

1. Campagne d'Alsace, 1675. —— 2. **Montecuculli** (1608-1681), qui fut un digne adversaire de Condé et de Turenne. —— 3. Bossuet a dit (*Or. fun. d'Henriette de France*, portrait de Cromwell): « ... qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ». —— 4. **Cet aigle**... Voir une comparaison analogue dans

naient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées...[5].

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte [6]. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage

BOSSUET, *Or. fun. de Condé.* —— 5. Comparez Bossuet : *Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans* : « Considérez, messieurs, ces grandes puissances... Pendant que nous tremblons sous leurs mains, Dieu les frappe pour nous avertir..., etc... ». D'ailleurs, tous les élèves un peu familiarisés avec les *Oraisons funèbres* de Bossuet trouveront sans cesse dans Fléchier des *réminiscences*, mais il faut tenir compte des dates. —— 6. Exemple d'antithèse d'autant plus inutile qu'elle attire l'attention sur

des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort [6]. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

(*Oraison funèbre de Turenne*, 2e point.

L'Hôtel de Rambouillet (1672).

Dans l'oraison funèbre de Julie d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier (morte en 1672), Fléchier ne pouvait manquer de décrire, en connaisseur, les fameuses réunions de la *Chambre bleue*.

Quand la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages, elle aurait pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre, il suffisait d'avoir été élevé par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine [1] et de la civilité française ; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé de celle qui l'a, porté et de celles qui en sont descendues! C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'âme, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connaissance des choses, qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit et qu'elle en discernait les traits les plus délicats ? que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer

l'*art* que déploie Fléchier. —— 6. Voir dans Mme de Sévigné la justification de ces détails.

1. Le père de la marquise de Rambouillet était Jean de Vivonne, mar-

ce qu'elle estimait ? qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langage ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice [2], où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation [3]. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions ; l'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentiments ; et l'esprit qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte ou à des singularités bizarres ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Était-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces. Sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses, et pour entretenir la charité, et croyait que c'était n'avoir point d'esprit, que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

(*Oraison funèbre de la duchesse de Montausier*. 1er point.)

quis de Pisani, et sa mère Julia Savelli. — 2 **Arthénice** est l'anagramme de Catherine, prénom de Mme de Rambouillet. — 3. Sur les habitués de l'hôtel de Rambouillet. cf. *Littérature*, p. 322.

Royat au dix-septième siècle (1666).

En 1665, Fléchier avait accompagné M. de Caumartin en Auvergne, où se tenaient les Grands-Jours. Nous avons de lui un récit fort agréable de ce voyage. Fléchier nous instruit de ce qui fut fait aux séances du tribunal, et décrit, avec un certain sens du pittoresque, Clermont et ses environs.

C'est une chose agréable que la conversation ; mais il faut un peu de promenade au bout, et je ne trouve rien de plus doux que de prendre un peu l'air de la campagne, après avoir passé quelques heures d'entretien dans la chambre[1]. Nous montâmes donc en carrosse avec quelques dames, et allâmes à la source des fontaines de Clermont, qui est une des curiosités du pays.

On voit au haut d'une montagne, dont la montée est fort adoucie, deux ou trois rochers d'une grandeur prodigieuse, qui semblent des masses suspendues, et qui, s'entre-suivant à longs espaces, font des grottes naturelles, où se rendent toutes les eaux qui se sont formé des canaux sans artifice et courent sans confusion. Qu'il y a de plaisir de voir mille ruisseaux qui sortent tous du sein d'un rocher : les uns courent à petites ondées et à petit bruit, les autres tombent avec murmure et font des cascades qui valent mieux que celles de Vaux, et qui ne coûtent rien aux surintendants[2] ; les autres roulent par des pentes à demi-creusées, dans des conduits qui les vont rendre à leurs bassins. On voit, en entrant dans la grotte, les sources se répandre par tant d'endroits qu'on craint d'abord une inondation ; mais elles courent toutes séparément et se recueillent dans un réservoir qui est au milieu, d'où elles ne sortent que pour se distribuer à toutes les fontaines de Clermont. Il semble que ces eaux si vives, si claires et si fraîches, sortent avec plaisir du creux de ces masses informes pour se jeter dans des ca-

1. Réflexion à retenir de la part d'un bel esprit du temps. — 2. Al-

naux souterrains qui sont d'un travail de plusieurs années, et qu'elles s'empressent à passer par un aqueduc qui coûte plus de 80.000 écus, pour venir fournir aux nécessités de la ville. La montagne est percée tout autour, et l'on y fait comme un chemin, au bout duquel tombe cette quantité d'eaux ramassées, qui prennent ensuite chacune leurs routes, et se partagent, comme on a voulu, selon le besoin des habitants. Nous entrâmes assez avant dans le rocher, où l'on nous fit prendre garde que le temps serait beau le lendemain, parce que ce rocher ne fumait point ; ce qui est infaillible, selon la remarque qu'on en a faite. Nous eûmes encore le plaisir de divertir[3] toutes les eaux, et de faire cesser pour quelques moments toutes les fontaines. Je crois qu'on se jouerait bien souvent de ces pauvres eaux si la grotte n'était fermée, et si les clefs n'étaient en sûreté chez les échevins de la ville. Il y a deux autres grottes qu'on laisse ouvertes et qu'on abandonne aux divertissements des yeux et à l'ornement de la campagne, et, à quelques pas de là, on voit des rochers par où se précipitent des torrents qui font des chutes d'eau admirables. Mais ce qui me paraît plus agréable, c'est qu'il s'en forme par tout le chemin, jusqu'à Clermont, de petits ruisseaux, qui coulant d'un côté et d'autre sur des herbes extrêmement vertes, semblent un pur cristal qui coule sur un fond d'émeraude. Nous vîmes un ancien bain, ruiné, qui est encore rempli d'eau, et qui est si chaud qu'on ne saurait quasi en approcher. Notre promenade finit enfin par la dévotion et par la visite d'une ancienne église, taillée dans le rocher et qui n'est éclairée que par quelques petites ouvertures, qu'on dit avoir été la retraite des premiers chrétiens d'Auvergne, lorsque

lusion à Fouquet. — 3. **Divertir** est pris ici dans son sens propre et étymologique de *détourner*. Corneille et Pascal emploient souvent *divertir* avec cette signification, mais au figuré. L'Académie, dans la Ve édition de son *Dictionnaire* (1694), donnait pour exemple : *divertir quelqu'un de ses occupations* ; *il avait un tel dessein, je l'en ai diverti*. Aujourd'hui le mot s'est beaucoup affaibli et ne signifie plus qu'*amuser*. Le sens ancien est resté

saint Austremoine[4] y vint porter les lumières de la foi, et convertit cette province infidèle ; elle est dans le village de Royat, dédiée à saint Bonet[5].

(*Mémoires sur les Grands-Jours tenus à Clermont en* 1665.)

dans *diversion*. — 4. **Saint Austremoine**, prêcha l'Évangile en Auvergne vers le milieu du troisième siècle. Une abbaye fut bâtie à Issoire sur le lieu de sa sépulture. — 5. L'église de Royat est romane, et date des onzième et douzième siècles : elle est construite sur une crypte taillée dans le rocher, crypte qui a servi de refuge aux premiers chrétiens d'Auvergne, comme les catacombes à ceux de Rome.

LES MORALISTES MONDAINS

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680).

Le duc de La Rochefoucauld appartenait à l'une des plus grandes familles de France ; et il faut tenir compte de l'*atavisme* dans la psychologie hautaine de ce gentilhomme. Il fut soldat brave jusqu'à la témérité, conspirateur politique, frondeur, mêlé par ambition à toutes les intrigues de la cour. Il ne récolta de ses tentatives que des déceptions. Retiré de la vie active, il *causa* chez Mme de Sablé, avec des gens d'esprit et des mécontents comme lui : de ces conversations naquirent les *Maximes*, publiées en 1665, et dont la philosophie peut se résumer dans la pensée célèbre : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer. » (*Littérature*, pp. 411-417.)

MAXIME COMMENTÉE

— La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie. (*Maxime* CC.)

Commentaire.

Observations générales. — Toute maxime de La Rochefoucauld doit s'expliquer : 1° par la *définition* des termes : 2° par la détermination du *rapport* existant entre ces termes : 3° par l'adaptation de cette maxime particulière à la philosophie générale de La Rochefoucauld.

1° **Définitions.** — *a*) La *vertu*, étymologiquement, désigne l'énergie morale nécessaire à l'accomplissement du bien. Par extension. *vertu* signifie : *acte* de vertu. Ainsi il faut de l'énergie morale, de la vertu. pour être courageux : et le *courage* est une vertu, parce qu'il est une manifestation de cette énergie morale.— Quand La Rochefoucauld dit : la *vertu*, il emploie le mot dans son sens le plus étendu. et la définition par laquelle nous aurons à remplacer ce substantif abstrait sera : *les différentes manifestations de la vertu*, c'est-à-dire le courage. la charité, la patience, etc... — *b*) La *vanité*, c'est la forme la plus mesquine de l'orgueil. Le latin *vanus* signifie *vide* ou *sans consistance* ; il se dit d'une chose qui n'a que des apparences. La vanité est donc le *désir de se montrer, de parader*, de se faire juger avantageusement par le monde.

2° **Rapports.** — Un auteur « qui a de l'esprit » établit des rapports plus ou moins subtils entre les termes qu'il rapproche. Ici, tant qu'on lit la première partie de la maxime, on donne au mot

vertu son sens le plus ordinaire, et l'on s'attend à une seconde partie en rapport logique et banal avec la première. Ainsi dictez à des élèves ceci : « *La vertu n'irait pas si loin, si...* » et demandez-leur de compléter la pensée. Ils trouveront sans doute : « ... si elle n'avait pas elle-même un certain attrait qui ... ». « ... si elle n'était le pôle naturel de nos énergies », « ... si la grâce divine ne venait à son secours », etc. Dans toutes ces solutions, le sens du mot *vertu* n'est pas changé par le rapport. — Prenez au contraire la solution de La Rochefoucauld. Quand vous avez lu : « ... si la vanité ne lui tenait compagnie » vous sentez bien que cette *vertu* devient quelque chose de complexe, et que le *rapport* en modifie le sens. Et vous arrivez à expliquer ainsi la maxime : « La *vertu* existe ; mais, par elle-même, elle ne saurait aller bien loin : quand elle va loin, elle n'est plus la vertu proprement dite, elle est altérée par un sentiment mesquin, la vanité, et elle finit par n'être plus qu'une forme de l'hypocrisie. »

Quand une fois on a établi ces *rapports*, il convient de discuter *en soi* la maxime transformée, et de grouper des exemples en deux séries : *a*) ceux qui donnent raison au moraliste : *b*) ceux qui peuvent lui être opposés.

Et c'est ici qu'on peut citer la première rédaction de cette maxime, dans l'édition de 1665 : « Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut. » C'était une méchanceté banale : La Rochefoucauld est arrivé à la malignité spirituelle et paradoxale.

3° **Le système général de La Rochefoucauld.** — On aboutit alors tout naturellement à une discussion *relative* de la maxime, par rapport à la thèse de l'amour-propre et à l'expérience propre de La Rochefoucauld. On rapproche quelques maximes analogues ; on affirme que cette morale est excellente quand nous savons nous l'appliquer à nous-mêmes pour mieux faire notre examen de conscience, c'est-à-dire pour mieux démêler ce qu'il entre de fausseté dans ce que nous croyons être des vertus : mais qu'elle est trop sévère si nous en tirons la règle de nos jugements sur autrui. On conclut par quelques *résolutions*.

Les variantes de La Rochefoucauld.

On fera comparer aux élèves les transformations d'une même maxime, par exemple de celle qui porte le numéro 8.

1°. — **Texte du manuscrit Liancourt.** — Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infail-

libles; *l'homme le plus simple qui sent persuade mieux que celui qui n'a que la seule éloquence.*

2°. — **Copie de 1663.** — [Jusqu'à *infaillible*, pas de changement]; *l'homme le plus simple persuade mieux que celui qui n'a que la seule éloquence.*

3°. — **Édition hollandaise de 1664.** — [Id.]; *l'homme le plus simple persuade mieux que ne fait le plus habile avec toutes les fleurs de l'éloquence.*

4° — **Édition de 1665.** — [Id.]; *l'homme le plus simple que la passion fait parler persuade mieux que celui qui n'a que la seule éloquence.*

5°. — **Édition de 1668.** — [Id.]; *l'homme le plus simple que la passion fait parler persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point.*

Portrait de La Rochefoucauld, par lui-même (1659).

Ce *portrait* a été publié dans le *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, dédié à S. A. R. Mademoiselle* (Paris, 1659). On en rapprochera le portrait de La Rochefoucauld par le cardinal de Retz. — C'était l'usage dans certains salons, que l'on fit des *portraits*, tantôt celui d'une autre personne, à titre de réciprocité, et tantôt le sien propre. Le *genre* est essentiellement faux ; mais il peut être intéressant d'étudier comment un homme d'esprit en a esquivé les difficultés.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés ; et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait ; car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois : tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qu'il en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai

ou carré, ou ovale, lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête [1].

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois pas du tout. J'ai l'action [2] fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait ; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique [3] et je le suis à un point que depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me

1. **Prétendre en belle tête**. Littré cite cette phrase de La Rochefoucauld sous l'explication : *réclamer, exiger comme un droit*. Nous disons aujourd'hui *prétendre à* .. — 2. **L'action**, au sens où l'entend la *rhétorique*: la tenue, le geste. — 3. **Mélancolique** est déjà pris ici au sens

faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant[4] air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire; car à quoi bon façonner[5] là-dessus? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit[6]. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais de l'esprit que la mélancolie gâte; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers; et si j'étais sensible à la gloire

actuel. — 4. **Méchant**, comme nous disons encore: *de méchants vers.* Etymologiquement, *méchant* signifie: qui tombe mal (*mé-choir*), qui est importun, désagréable. Le contraire est *avenant.* — 5. **Façonner**, faire des façons, ne se dit plus. On trouve également au dix-septième siècle l'adjectif *façonnier, ière*, qui se prenait aussi substantivement: MOLIÈRE, Tartufe: *De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.* — 6. Cf. la maxime: *Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois* (n° 149).

qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation[7].

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait un honnête homme[8], que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts[9]. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées...

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort[10]. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde : mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir[11]. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis; et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs : seulement je ne leur

— 7. La Rochefoucauld cependant ne signa point son livre et ne voulut pas se présenter à l'Académie française : mais ce fut plutôt dédain que modestie. — 8. **Honnête homme**. Cf. p. 327, note 13. — 9. Cf. la maxime : *Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens* (n° 410). — 10. Sur la *mort*, voir les maximes 23 et 26. — 11. Est-ce le cas de rappeler à La Rochefoucauld la maxime : *Nous avons tous assez de force pour sup-*

fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence [12].

J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole ; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis ; et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable...

... J'approuve extrèmement les belles passions ; elles marquent la grandeur de l'âme : et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur [13].

De la conversation (1665).

On comparera à ces réflexions de La Rochefoucauld le célèbre chapitre V de La Bruyère. Les rapprochements sont si nombreux que nous ne les indiquons pas en détail.

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on veut en être écouté; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre [1] et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les inter-

porter les maux d'autrui (n° 19). —— **12**. La Rochefoucauld n'a pas consacré moins de vingt et une *maximes* à *l'Amitié*. —— **13**. Vingt-sept *maximes* se rapportent à l'*Amour*. Sur l'opposition entre l'*esprit* et le *cœur*, voir les maximes 98, 102, 103, 108.

1. **Entendre** au sens, très fréquent alors, de *comprendre*. Cf. p. 378,

rompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions, qui sont presque toujours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider[2].

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui les écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application à connaître la pente[3] et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions si elles sont raisonnables ; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir toujours être le maître

note 4. — 2. **Décider**. Prendre une décision. — 3. **Pente** : nous disons plutôt aujourd'hui par une figure analogue : *inclination* (doublet

de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose ; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens[4] : il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire : mais s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur ; il y a un silence respectueux ; il y a enfin des airs, des tons et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation ; le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois ; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

(*Réflexions diverses*, IV.

Choix de maximes.

Nous groupons ici un certain nombre de *maximes*, dont chacune pourra devenir un texte d'*explication* ou de *dissertation*.

— II. L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

— XV. La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

de *inclinaison* qui a conservé le sens propre). — **4. Honnêtes gens.** Cf. p. 327 note 13.

— XVII. La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

— XIX. Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

— XXVI. Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

— XXXI. Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

— XLIX. On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine.

— LXVII. La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

— LXXXVII. Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

— LXXXIX. Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

— XCVIII. Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

— CII. L'esprit est toujours la dupe du cœur.

— CX. On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

— CXII. Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

— CXIX. Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.

— CXXXVIII. On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

— CXL. Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

— CXLIX. Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

— CLIII. La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre.

— CLVIII. La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

— CLIX. Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

— CLXXI. Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves dans la mer.

— CCXVI. La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

— CCXVIII. L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

— CCXXVI. Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

— CCI. La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

— CCLVII. La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

— CCCIII. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

— CCCLXXXVII. Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

— CDX. Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer vos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

— CDXXXI. Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

— CDLVI. On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

LA BRUYÈRE (1645-1696).

La Bruyère vécut à Paris, en *philosophe*, jusqu'en 1684; puis, sur la recommandation de Bossuet, il entra dans la maison de Condé, à Chantilly, pour y enseigner l'histoire au jeune duc de Bourbon. En 1688, il publia les *Caractères* que, d'édition en édition, il augmenta jusqu'en 1696, date de sa mort. — La Bruyère a également laissé des dialogues sur le quiétisme, imprimés plus tard. — Les *Caractères* « lui attirèrent beaucoup d'approbateurs et beaucoup d'ennemis ». Aujourd'hui, nous y trouvons à la fois une galerie des ridicules du dix-septième siècle, et une pénétrante analyse des travers généraux de l'humanité.

(*Littérature*, pp. 417-426.)

PASSAGE COMMENTÉ

L'amateur de fruits.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance ; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise; il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre : « Quelle chair! dit-il ; goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs. » Et là-dessus ses narines s'enflent ; il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune!

Les Caractères, chap. XIII, *De la Mode*.

Commentaire.

Un *caractère* n'est pas un *portrait* ; il est plus général ; il est plutôt symbolique que ressemblant, et plus vrai que vivant. Mais l'art exquis de La Bruyère apparaît précisément en ceci que vous croiriez ce *caractère* copié d'après nature, tant l'artiste sait attribuer à son personnage une *physionomie*, des *gestes* et des *paroles*. La morale s'en dégage, mais sous forme de réflexions d'un tour à la fois éloquent et ironique, et elle semble arrachée involontairement à celui qui *contemple* le personnage.

Cadre et divisions. — « L'amateur de fruits » fait partie d'une sorte de *galerie* (chap. XIII, *De la Mode*) : La Bruyère entreprend de nous montrer diverses manies qu'il annonce par une réflexion générale sur la *curiosité*, « le goût pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. » Ces tableaux sont : le *fleuriste*, l'*amateur de fruits*, le *collectionneur de médailles*, le *collectionneur d'estampes*, le *bibliophile*, etc... — L' « amateur de fruits » peut se diviser en 4 parties : 1° Depuis *parlez à cet autre*, jusqu'à *c'est pour lui un idiome inconnu* : c'est une sorte d'introduction, dans laquelle La Bruyère, qui emploie souvent ce procédé, nous présente une énigme à deviner; — 2° Depuis il *s'attache aux seuls pruniers* jusqu'à *se moquer* : c'est l'explication du dédain manifesté par le personnage : nous connaissons maintenant l'objet de sa *curiosité*; — 3° Depuis *il vous mène à l'arbre* jusqu'à *modestie* : le personnage *agit* et parle *directement*; — 4° Depuis *O l'homme divin* jusqu'à la fin : ce sont les réflexions morales.

Analyse. — La Bruyère s'adresse au lecteur, et l'invite à faire lui-même connaissance avec ce personnage : *parlez à cet autre*... et il énumère les sujets de conversation... Mais il nous arrête, par ces mots : *il est curieux de fruits*.

— **Curieux**, au sens objectif du mot latin *curiosus*, sens défini, nous l'avons dit plus haut, par La Bruyère lui-même.

— Le mouvement reprend : *parlez-lui de figues*, etc... Nouvelle énumération, encore coupée par une réflexion de l'auteur : *il s'attache aux seuls pruniers*.

— Reprise du mouvement, et de l'*élimination* : ... *Ne l'entretenez pas même de vos pruniers*...

— **Sourire et se moquer**. L'amateur, jusque-là immobile, commence à prendre vie: la physionomie s'anime.

— **Il vous mène à l'arbre**... Analysez mot par mot cette phrase: vous y trouverez la notation la plus sobre, la plus sûre et la plus pittoresque, d'une série de *gestes*. L'amateur ne paraît-il pas vous faire une faveur en vous *menant* à l'arbre ? Il *cueille* cette prune, mais *artistement*. Il ne vous donne pas une prune, pen-

dant qu'il en prend une autre : il tient à s'assurer de la parfaite qualité de celle qu'il vous fait goûter; d'ailleurs il les ménage ; et enfin, s'il en partage une avec vous, c'est que cette prune a pour lui je ne sais quel prix mystique, et qu'il y a là pour vous une sorte d'initiation. Son petit discours est formé de courtes exclamations, car il a la bouche pleine, et il éprouve une véritable émotion; il termine par ce mot naïf et profond : « Voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs. » — Enfin le jeu de physionomie complète le discours: ... *Ses narines s'enflent... quelques dehors de modestie.*

— **O l'homme divin en effet** ! Lisez cette phrase sur un ton emphatique, de manière à bien en faire ressortir la *chute*.

— **Une telle prune** ! L'effet est d'autant plus comique que La Bruyère accumule pendant trois lignes les formules lyriques et oratoires, pour produire une antithèse du sublime au grotesque.

Philosophie et méthode de La Bruyère

Protestation contre les « clefs » (1693).

Dans la Préface de son *Discours à l'Académie française*, l'auteur des *Caractères* proteste contre ceux de ses ennemis qui cherchent à lui nuire en publiant des *Clefs* de son livre ; il affirme qu'il a voulu peindre et corriger les hommes en général. — Comparer à ce morceau la Préface des *Caractères*.

... Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobalde [1], ceux qui se persuadant qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, et point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures et aux caractères ; et après les avoir expliqués à leur manière et en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme

1. **Théobalde**. Boursault ou Benserade, tous deux adversaires de La Bruyère à l'Académie. Ce nom de *Théobalde* a été donné par La Bruyère, dans ses *Caractères*, chap. V, à un personnage de sot prétentieux, au-

ils les appellent, des *clefs* [2]: fausses clefs et qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoique innocente.

J'avais pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, que quelque connaissance que j'ai des hommes m'avait fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps si je devais rendre mon livre public, et à balancer entre le désir d'être utile à ma patrie par mes écrits, et la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité. Mais puisque j'ai eu la faiblesse de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville et qui bientôt va gagner la cour ? Dirai-je sérieusement, et protesterai-je avec d'horribles serments que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent ; que je n'en ai donné aucune; que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accréditées de la cour ont désespéré d'avoir mon secret ! N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentais beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire ?

Mais d'ailleurs, comment aurais-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont et que je les ai vues ? Étant presque toutes différentes entre elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la cour et de la ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connais point, peuvent-elles partir de moi et être distribuées de ma main ? Aurais-je donné celles qui se fabriquent à Romorantin, à Mortagne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la

quel on peut comparer le Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*. — 2. Dès la 1re édition des *Caractères*, on en avait publié des *clefs*, c'est-à-dire qu'en

baillive[3], à la femme de l'assesseur[4], au président de l'élection[5], au prévôt de la maréchaussée[6] et au prévôt de la collégiale[7] ? Les noms y sont fort bien marqués ; mais ils ne m'aident pas davantage à connaître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint, à la vérité, d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des *Mœurs*. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints et imaginés : me rendant plus difficile, je suis allé plus loin ; j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et, de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre.

Préface du *Discours de réception à l'Académie française*.

Choix de pensées et de maximes.

Nous détachons des principaux chapitres quelques *maximes*. Il est nécessaire en effet que les élèves se persuadent bien qu'il n'y a pas seulement des *portraits* dans La Bruyère : l'auteur des *Caractères* est un moraliste, avant d'être un *peintre*.

— Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

face de chacun des noms figurés et anciens employés par La Bruyère, on avait mis l'original contemporain qu'il avait voulu peindre, disait-on. — 3. **Baillive**, femme d'un bailli. Le bailli rendait la justice dans son *bailliage*, (Le verbe *bailler* signifie *donner*, *rendre*...) — 4. **Assesseur**, magistrat adjoint à un juge. — 5. **Election**, se disait d'une subdivision financière de la France avant 1789 ; elle était administrée par un *élu*. — 6. **Maréchaussée**, aujourd'hui *gendarmerie* (étym. allemande). — 7. **Collégiale**, église dépendant d'un *collège* de chanoines.

— Si j'osais faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir; ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril : la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle ; le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage[1], ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher : ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait.

— La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

— Certains hommes, contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels, semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter[2].

Chap. II (*Du Mérite personnel*).

*
* *

— Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

— Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

— Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

— La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on

1. **Tranchée** et **ouvrage**, termes de fortification. — 2. Cf. La Rochefoucauld. « Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraî-

ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois [3].

— Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

— L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

— Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre.

Chap. IV (*Du Cœur*).

* * *

— Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille [4].

— Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère ; montez aux étoiles, si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune et regorger de biens.

— L'on ouvre et l'on étale tous les matins pour tromper son monde, et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

— Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles : tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne

tre. « —— 3. Cf. Bossuet. Méditation sur la *Brièveté de la vie*. —— 4. Ceci fait songer à Mme de Grignan, mariant son fils à la fille d'un fermier général, et disant : « Il faut bien fumer ses terres. »

veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

— Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu : capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre ; curieuses et avides du denier dix [1], uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou le décri [2] des monnaies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent.

— Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède : il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous ; il n'y a jamais eu un jour serein ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé ; il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois : et il est mort de saisissement.

Chap. VI (*Des Biens de fortune*).

*
* *

— L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois [3].

1. **Denier dix** : Manière de calculer l'intérêt, aux dix-septième et dix-huitième siècles *Au denier dix* signifie qu'on paye *un denier* d'intérêt pour *dix deniers prêtés* ; c'est du 10 p. 100. *Au denier vingt* = 5 p. 100. —— 2. **Décri.** Cri public par lequel on défend l'usage de quelque monnaie ou de quelque autre chose (Acad.). Il se prend aussi au sens figuré, et signifie *perte de la réputation*. Cf. le dérivé *décrier*. —— 3. On ne saurait

— Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposés, je veux dire les grands avec le peuple ; ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal ; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise : ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-là a un bon fonds, et n'a point de dehors ; ceux-ci n'ont que du dehors et une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple.

Chap. IX (*Des Grands*).

*
* *

La vie est un sommeil : les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs différents âges; ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe, et sans aucune suite : ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

— Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Chap. XI (*De l'Homme*).

méconnaître dans ce passage et dans le suivant, l'accent personnel d'une âme délicate et fière, qui a souffert d'une position subalterne chez les Condé.

La Bruyère peintre de portraits.

Les *Caractères* sont dans toutes les mains. Cependant, il nous paraît indispensable de donner ici trois spécimens différents d'un art qu'on ne saurait trop analyser.

Le Riche et le Pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut, il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher et l'on marche : tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau [1] sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin [2], politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit du talent et de l'esprit : il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide [3] ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de par-

1. **Son chapeau**. L'usage était au dix-septième siècle, de rester couvert, sauf devant les dames et devant le roi. —— 2. **Libertin**. Cf. p. 421 note 1. —— 3. **Stupide**, au sens étymologique, *frappé de stupeur*.

ler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé, il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent : il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde : il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu : si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège, il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère [4]. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment : il est pauvre.

Chap. VI (*Les biens de fortune*).

4. **Prévenu de...**, en faveur de.

L'Égoïste.

Gnathon [1] ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat et fait son propre [2] de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois ; il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes [3], les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe : on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier, il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs [4], il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service, tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes [5], équipages ; il embarrasse tout le

1. **Gnathon**, en grec signifie *mâchoire*. C'est aussi un nom traditionnel de *parasite* dans la comédie grecque et latine. — 2. **Fait son propre**. Se rend propre à lui-même, s'empare de... — 3. **Viandes**. Cf. p. 392 note 4. — 4. **Plusieurs**. devrait aujourd'hui être suivi d'un complément. — 5. **Hardes**. *Ce qui sert à l'habillement ou à la parure*

monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion [6] et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de [7] l'extinction du genre humain. Chap. XI (*De l'Homme*).

L'Esclave de la Mode.

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode ; il regarde le sien, et en rougit ; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire. Il regarde ses jambes, il se voit au miroir: l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même. Il s'est acquis [1] une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras [2]; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir. Il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer. Il met du rouge [3], mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses [4] et un chapeau [5], et qu'il n'a ni boucles d'oreilles, ni collier de perles : aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. Ch. XIII (*De la Mode*).

d'une personne (Acad.) ; vieux français **fardes** (étym. arabe?) se prend aujourd'hui dans une signification plutôt défavorable. Au dix-septième siècle, on disait de *belles hardes*, de *riches hardes*. — **6. Réplétion**. Se dit de l'estomac trop chargé (latin *replere*, remplir). — **7. De**. Au moyen de ..

1. **Il s'est acquis** .. Il ne l'avait pas naturellement. — 2. **Parler gras** ou **grasseyer**, c'est prononcer la lettre *r* comme un *l*. — 3. **Du rouge**, du fard, sur les lèvres et sur les joues. — 4. **Chausses** pour *haut de chausses*, culotte. — 5. Les femmes, au dix-septième siècle, ne portaient point de chapeau.

La Bruyère critique littéraire.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV (1693).

La Bruyère, dans son *Discours à l'Académie française*, a défini et loué ceux de ses nouveaux confrères qui étaient ses amis. On étudiera ces jugements, d'une sûreté singulière.

Un autre [1], plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire ; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise ; qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci [2] passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention ; ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris. On y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre [3] vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbes, qui prime, qui règne sur la scène, qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui ; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison. Quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré ; quelques autres, qu'il lui soit égalé. Ils en appellent à l'autre siècle ; ils attendent la fin de quelques vieillards, qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs

1. La Fontaine. — 2. Boileau. — 3. Racine.

premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je [4] de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents : orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Église : parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église ? Que n'est-il point ? Nommez, messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix [5], si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens ; et, après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le : on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse ; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit ; on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! à qui m'associez-vous ?

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

4. Bossuet. — 5. Fénelon.

MADAME DE SÉVIGNÉ (1626-1696)

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, n'est pas un écrivain de profession. Elle envoyait à ses amis et surtout à sa fille, Mme de Grignan, des lettres où elle *causait* sur les événements du jour, et dans lesquelles elle analysait ses sentiments. Ces *lettres* qui, de son vivant, se passaient de main en main, furent publiées en partie, dès 1725 : la première des éditions relativement complètes est celle de Monmerqué (1818).

(*Littérature*, pp. 432-439).

LETTRE COMMENTÉE

A Madame de Grignan.

Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion ; et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci, je ne puis tourner les yeux sur le passé sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là : « Votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée, » j'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur! Le péril extrême où se trouve mon fils ; la guerre qui s'échauffe tous les jours ; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie ; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir : tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleure, ou craint de pleurer : l'esprit tourne à la

pauvre Mme de Nogent, Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

Mlle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette nouvelle. Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère (le grand Condé)? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat! Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi; est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu! quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Commentaire

Observations générales. — Une *lettre*, et surtout une lettre de Mme de Sévigné, doit être considérée comme un fragment de conversation. Il est difficile d'y mettre un *titre*, ou d'en indiquer le *sujet*, sauf pour quelques-unes : car Mme de Sévigné y cause presque toujours de tout ce qui la préoccupe et de tout ce qui peut intéresser ses correspondants. Celle que nous citons n'est pas complète ; encore y est-il question d'abord de la santé de Mme de Grignan, puis de la mort du jeune duc de Longueville. — On demandera donc à la *lettre :* la *vision* nette et colorée des choses

extérieures, et la *vibration* directe de sentiments éprouvés au moment même où la lettre était écrite : là est son *naturel*. Mais encore faut-il savoir nous remettre dans l'état d'imagination et de sensibilité où se trouvait à ce moment précis Mme de Sévigné. Voilà pourquoi le commentaire *historique* doit être aussi abondant que possible, afin que chacun de ces détails, si rapidement indiqués, évoque pour nous une chose réelle.

Circonstances. — Mme de Grignan venait d'être malade ; et Mme de Sévigné l'apprend en un moment où elle se trouve elle-même très inquiète à la fois de la santé de sa tante Mme de la Trousse (qu'elle devait perdre quinze jours plus tard), du sort de son fils qui faisait la campagne de Hollande, et de la mort d'un certain nombre de jeunes gentilshommes tués au passage du Rhin. Cette lettre est donc écrite sous l'empire d'une véritable angoisse ; cela se sent dès les premières lignes, et surtout à l'énumération pressée et nerveuse de tous ces motifs. Puis Mme de Sévigné s'arrête à la douleur de Mme de Longueville et rapporte avec autant de pathétique que de vivacité ce qu'on lui a raconté. Elle explique, dans la suite de cette même lettre que le jeune duc de Longueville (Charles-Paris, né en 1649, à l'Hôtel de Ville) a été victime de sa témérité. Elle complètera ces détails dans une lettre du 3 juillet 1672. — Il faut lire ces lettres pour voir avec quelle vaillance toute française se comportaient à la guerre ceux en qui les comédies de Molière, les *Caractères* de La Bruyère et les *Mémoires* de Saint-Simon, nous habituent à ne voir que des courtisans et des fats.

Analyse littéraire. — Remarquer, dès la première phrase, ces expressions très fortes, qui sont bien celles d'une conversation animée : *il m'est impossible*, *extrême émotion*, *une horreur qui me trouble*. — L'émotion a sa logique secrète : Mme de Sévigné passe, par une transition très naturelle, aux autres raisons qu'elle a de craindre et de s'inquiéter : *son fils*, *la mort d'amis*, *la désolation de ceux avec qui elle vit*, *l'état de sa tante* ; et, de nouveau, des termes vifs qui suggèrent la physionomie et le geste : tout cela me *déchire*, me *tue*. — L'esprit ne perd pas ses droits : Quelle fine observation de moraliste dans cette phrase : *la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre*...

Nous arrivons à la *narration*, qui commence d'une façon très simple, mais d'autant plus dramatique. Mlle de Vertus (sœur de la duchesse de Montbazon) revient inopinément de Port-Royal chez Mme de Longueville. Dans la phrase si rapide de Mme de Sévigné, il nous semble voir cette entrée silencieuse. La première question de Mme de Longueville émeut : elle demande des nouvelles de son frère ; sa *pensée n'ose aller plus loin*. Le mot *bles-*

sure prononcé par Mlle de Vertus, fait jaillir des lèvres de la duchesse le mot *combat*: et involontairement cette fois, car le cœur maternel est directement frappé, elle s'écrie : *Et mon fils* ? — Rien de plus saisissant que le silence de l'interlocutrice, et que la seconde question où ce n'est plus seulement *mon fils*, mais *mon cher enfant*. La réponse, évasive dans les termes, et d'une terrible précision négative, nous suggère encore la physionomie torturée de Mlle de Vertus. — Alors c'est l'explosion de la douleur ; après les paroles entrecoupées, les gestes ; chaque membre de phrase indique une attitude; chaque mot forme tableau. La construction irrégulière, la répétition de *et par*, montrent à la fois le désordre et le *rythme* de cette douleur. — Il nous semble assister ensuite au lendemain de ce jour de secousses. Mme de Sévigné nous décrit l'emploi du temps de la pauvre mère, en petites phrases monotones; la douleur est devenue morne et passive. Enfin une réflexion un peu brusque, telle qu'on peut en faire en causant, clôt la narration.

La chronique de la cour et de la ville.

Nous donnons ici quelques-unes des lettres où Mme de Sévigné conte à ses amis ou à sa fille les nouvelles du jour. On remarquera la spontanéité de toutes ces petites narrations : le ton en est toujours approprié sinon à l'événement lui-même, du moins à l'impression qu'il a faite sur Mme de Sévigné.

Le Procès de Fouquet.

(FRAGMENTS)

A Monsieur de Pomponne.

Jeudi, 20 novembre 1664.

M. Fouquet[1] a été interrogé ce matin sur le marc d'or[2]: il y a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué. M. le chancelier[3] en a fait reproche et dit que ce n'était point la coutume, et au conseiller breton : « C'est à cause que vous êtes de Bretagne que vous saluez si bas M. Fouquet. » En repassant par l'Arsenal, à pied pour le pro-

1. Le surintendant des finances, Fouquet, avait été arrêté le 5 septembre 1661. L'instruction de son procès dura trois ans ; le jugement commença le 14 novembre 1664. —— 2. **Le marc d'or.** Droit que prélevait le surintendant sur les *offices*, à chaque changement de titulaire ; on accusait Fouquet de s'être fait de ce chef près de 100.000 livres de rentes. —— 3. **M. le Chancelier.** Séguier, garde des sceaux. —— 4. **D'Arta**-

mener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyait : on lui a dit que c'étaient des gens qui travaillaient à un bassin de fontaine. Il y est allé, et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers d'Artagnan[4] et lui a dit : « N'admirez-vous point de quoi je me mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là. » Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable; je suis de ce nombre. Les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde.

Vendredi, 21 novembre 1664.

Aujourd'hui, vendredi 21e, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et les sucres[5]. Il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisait, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferais tout comme lui.

Lundi, 1er décembre 1664.

Il y a deux jours que tout le monde croyait que l'on voulait tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin, M. le chancelier a pris son papier et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnait pas le temps de répondre. M. Fouquet a dit : « Monsieur, je ne prétends pas tirer les choses en longueur; mais je vous supplie de me donner le loisir de vous répondre : vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma réponse : il m'est important que je parle. Il y a plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le

gnan, capitaine des mousquetaires, qui fut chargé d'arrêter Fouquet à Nantes, et qui, après sa condamnation, le conduisit à Pignerol. Ce nom est devenu populaire grâce aux romans de Dumas père. — 5. **Les cires et les sucres**. Fouquet spéculait sur les impôts indirects, au moyen

gré des malintentionnés; car il est certain qu'ils ne sauraient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs[6] : on continuera de suite ; et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers[7]; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre; car je viens de recevoir votre lettre : elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher solitaire[8]...

Mardi, 2 décembre 1664.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard[9] a dit entre autres : « Il faut avouer que cet homme est incomparable; il n'a jamais si bien parlé dans le parlement; il se possède mieux qu'il n'a jamais fait. » C'était encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment! Adieu, mon très-cher monsieur; priez notre solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami.

Samedi, 20 décembre 1664.

Louez Dieu, monsieur, et le remerciez : notre pauvre ami est sauvé. Il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormes-

de fausses écritures. — 6. **Sur tous les chefs**. *Chef* (latin *caput*) a ici le même sens que *chapitre* ; un *chef d'accusation*, c'est le *titre* que porte l'article dans lequel est formulée cette accusation. — 7. **L'Hôtel de Nevers**, au coin de la rue des Saints-Pères et du quai Malaquais, alors habité par Anne de Gonzague, princesse palatine. — 8. **Votre solitaire**. Le père de Pomponne, Arnauld d'Andilly, solitaire de Port-Royal. — 9. **M. Renard**. Un des conseillers de la grande chambre,

son et neuf à celui de Sainte-Hélène[10]. Je suis si aise, que je suis hors de moi.

Dimanche au soir, 21 décembre 1664.

Je mourais de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'avait pas fait une grande diligence; il avait dit en partant qu'il n'irait coucher qu'à Livry[11]. Enfin il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu! que cette nouvelle nous a été sensible et douce et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine font sentir un inconcevable plaisir! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier; tout de bon, elle est trop complète; j'avais peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air[12], peu de moments après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue...

Lundi au soir, 22 décembre 1664.

A onze heures, il y avait un carrosse prêt, où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires. Il le conduira jusqu'à Pignerol[13], où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Saint-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder... Voilà une grande rigueur. *Tantæne animis cœlestibus iræ*[14] !

qui était favorable à Fouquet. —— **10. M. d'Ormesson**. Olivier Lefèvre d'Ormesson, conseiller au Parlement de Paris, et *rapporteur* (nous dirions aujourd'hui *avocat général* ou *ministère public*) dans l'affaire Fouquet ; M. Le Cormier de Sainte-Hélène également conseiller au Parlement, et rapporteur. D'Ormesson conclut au bannissement perpétuel, et Sainte-Hélène à la peine de mort. Le premier avis passa à 13 voix contre 9 pour la mort. (Voir les *Lettres* de Mme de Sévigné des 11, 13 et 17 décembre). —— **11. Livry**, village situé près de la forêt de Bondy ; là habitait l'abbé de Coulanges, le *bien bon*. Livry était la première étape du courrier qui portait ces lettres à Pomponne, alors exilé à Verdun. Pomponne devait rentrer en grâce l'année suivante, et redevenir ambassadeur, puis ministre. —— **12. Par l'air**, au moyen de signaux convenus. —— **13.** Le bannissement prononcé par la Commission fut changé par le Roi en prison perpétuelle, et les membres de la famille Fouquet furent exilés sur divers points du royaume. —— **14.** Virgile, *Enéide*, I, 11 : « De si grandes colères peuvent elles animer les dieux ! »

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses ne sauraient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite : il y aurait bien à causer sur tout cela : mais il est impossible par lettres.

Boileau et le Jésuite.

A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 15 janvier 1690.

Corbinelli[1] m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon[2]; les acteurs étaient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon[3], le P. Bourdaloue, son compagnon[4], Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue qui faisait l'entendu et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit? Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le Jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*[5]. Despréaux lui dit :

1. **Jean Corbinelli** (1615-1716) appartenait à une famille florentine, venue en France avec Catherine de Médicis. Son aïeul Jacques fut précepteur du duc d'Anjou, et ami de Henri IV. Jean Corbinelli, sans avoir beaucoup écrit lui-même, était fort apprécié de Retz, de Boileau, de La Rochefoucauld et de Mme de Sévigné — 2. **M. de Lamoignon**, président à mortier au Parlement de Paris, ami de Boileau, qui lui dédia son Epître VI et son *Lutrin*. — 3. Au dix-septième siècle, on désignait les évêques par le nom de leur ville épiscopale. M. de Meaux : Bossuet; M. de Cambrai : Fénelon, etc. — 4. **Son compagnon**, c'est-à-dire le jésuite qui accompagnait Bourdaloue, et dont Mme de Sévigné ignore le nom. La règle de la Compagnie de Jésus obligeait les religieux de cet ordre à ne pas sortir seuls. — 5. Un certain rire amer (expres-

« Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien! c'est Pascal, morbleu! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi! mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres *qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu?* Osez-vous dire que cela est faux? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer dit Despréaux, distinguer, morbleu! distinguer, si nous sommes obligés d'aimer Dieu! » et, prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis, revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire[6], le rideau tombe.

Le carrosse.

A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, lundi 5 février 1674.

L'archevêque de Reims[1] revenait hier fort vite de Saint-Germain, c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare* : ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par dessus, et si bien par dessus

sion du Tasse, *Jérusalem délivrée*). — 6. Cette histoire peut avoir pour commentaire l'Epître XII de Boileau, sur l'*Amour de Dieu* (1695).

1. **L'archevêque de Reims** : Charles-Maurice Le Tellier, fils du chancelier.

que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même se mettent à crier : « Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

Le chevalier de Nantouillet au passage du Rhin.

A Madame de Grignan.

Livry, 3 juillet 1672.

... Le chevalier de Nantouillet[1] était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard. Voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes[2].

. . . .

Mort de Louvois.

A Monsieur de Coulanges.

Grignan, 26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très subite de M. de Louvois[1], que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place; dont *le moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses! Que d'af-

1. François Duprat de Nantouillet appartenait à la famille du chancelier cardinal Duprat, seigneur de Nantouillet, qui se distingua comme diplomate et comme financier sous le règne de François Ier (✝ 1535). — 2. Allusion au célèbre roman de Mlle de Scudéry, le *Grand Cyrus* ; on sait le goût de Mme de Sévigné pour cette lecture.

1 Louvois était mort subitement le 16 juillet 1691. Sans aucune preuve.

faires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! « Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment[2]. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non, en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre[3] que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

Madame de Sévigné et sa fille.

Parmi les nombreuses lettres de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, le choix est presque impossible. Nous en donnons deux seulement, où la mère exprime sa douleur après la première séparation.

Séparation.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi[1]. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie[2], toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme; et, en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de Mme du Housset[3],

on a attribué cette mort au poison. — 2. Cf. le sermon de Bossuet sur *l'Impénitence finale* (cité p. 407) et LA FONTAINE, *la Mort et le mourant* (*Fables*, VIII, 1). — 3. M. de Seignelay, fils de Colbert, ministre de la marine pendant quatorze ans, était mort le 3 novembre 1690 (cf. les *Lettres* de Mme de Sévigné du 13 novembre et 1er décembre 1690).

1. **Aussi.** Nous construirions aujourd'hui : *aussi ne l'entreprendrai-je pas*. — 2. **Sainte-Marie.** Couvent de la Visitation, faubourg Saint-Jacques. — 3. **Mme du Housset**, dame qui logeait au couvent de la

on me fit du feu; Agnès[4] me regardait sans me parler, c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton; j'allai ensuite chez Mme de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à Merlusine[5]. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée... Je revins enfin à huit heures de chez Mme de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille qui me représentait la mienne[6]. Comprenez-vous bien ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et, le matin, je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Mme de la Tronche à l'Arsenal[7]. Le soir, je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais[8].

Visitation. —— 4. **Agnès**. Nom d'une jeune fille qui habitait le couvent, et dont on ne peut préciser la personnalité. Ne pas confondre avec une autre Agnès, alliée de d'Herouys, et que Mme de Sévigné rencontre à Nantes. —— 5. **Merlusine** ou *Mélusine*, méchante fée des romans bretons. On avait donné ce surnom à Mme de Marans, dont la conversation peu charitable irritait Mme de Sévigné. —— 6. **La mienne**. Mme de Sévigné avait gardé auprès d'elle, à Paris, la première fille de Mme de Grignan, née en 1670, Marie-Blanche. Il en est souvent question dans les lettres suivantes. Marie-Blanche fut placée au couvent de la Visitation, à Aix, et y mourut religieuse (1735). —— 7. **Mme de la Tronche**. Marie Godde de Varennes, veuve du marquis de la Tronche ou de la Troche, conseiller au Parlement de Rennes, amie de Mme de Sévigné. —— 8. C'est-à-dire : chacun m'a chargée de compliments pour vous, et ma lettre en serait remplie, si j'avais la force de vous les transmettre.

Séparation.

A Madame de Grignan.

A Paris, lundi 9 février 1671.

Je reçois vos lettres, ma bonne, comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant : il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ; il semble que vous m'écriviez des injures, ou que vous soyez malade, ou qu'il vous soit arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire ; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse, et, lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous avisez donc de penser à moi, vous en parlez et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une tendresse et une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais, si vous songez à moi, ma pauvre bonne, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. Rien ne me donne de distraction ; je suis toujours avec vous ; je vois ce carrosse qui avance toujours et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble même que j'ai quelquefois peur qu'il ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir : le Rhône me fait une peur étrange[1]. J'ai une carte devant les yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez. Vous êtes ce soir à Nevers, et vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à

1. **Le Rhône**. Lire une lettre du 3 mars 1671, à propos des périls que

Moulins par Mme de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra ; c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il[2] n'est pas venu...

Madame de Sévigné et la nature.

De ses propriétés des Rochers et du Buron, Mme de Sévigné a écrit bien des lettres où elle peint la nature. Sans que ce goût lui soit particulier dans son temps, on peut dire que personne au dix-septième siècle n'a parlé des arbres et des oiseaux comme elle le fait.

La Prairie.

A M. de Coulanges.

22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard ; et comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les États de Bretagne : vous croyez que j'extravague : elle attend donc son mari avec tous les États, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard. Elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mlle de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas

Mme de Grignan a courus sur le Rhône. —— 2. Il, au neutre : *cela*.

encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente: vous savez qu'on fait les foins; je n'avais point d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici; vous n'y voyez encore goutte: et, en leur place, j'envoie mes gens faner[1]. Savez-vous ce que c'est, faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'a monté à la tête: je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite, qu'il n'avait ni cœur ni affection: en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots: pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire; où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche; où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables[2].

Les Arbres.

A Madame de Grignan.

A Nantes, lundi au soir 27 mars 1680.

... Je fus hier au Buron, j'en revins le soir; je pensai

1. **Faner** (latin *fœnum*, foin); en picard, *fener*, d'où *fenaison*. — 2. On analysera la *composition* de cette lettre, pour faire mieux ressortir la charmante ironie de cette dernière phrase.

pleurer en voyant la dégradation de cette terre. Il y avait les plus vieux bois du monde ; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté, tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, où il était comme un gueux, car il avait renvoyé ses laquais et son cocher à Paris ; il n'avait que le seul Larmechin[1] dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter ; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre. C'est un abîme de je ne sais quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset qui fond l'argent[2]. Ma bonne, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades[3] affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains[4] qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui dans cette obscurité annonçaient par leurs funestes cris les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde[5] ? Ce lieu était un *luogo d'incanto*[6] s'il en fut jamais. J'en revins toute triste : le souper que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir... J'ai pris congé

1. **Larmechin**, valet de chambre de Charles de Sévigné. — 2. Mme de Sévigné revient souvent sur les prodigalités de ce fils qu'elle aimait beaucoup, mais en qui elle redoutait de voir reparaître les défauts de son mari. Charles de Sévigné fut brave soldat et honnête homme. — 3. **Dryades**, divinités mythologiques, nymphes qui habitent les arbres (du mot grec *drus*, chêne). — 4. **Sylvains**, dieux qui habitent les forêts (latin *silva*, bois). — 5. **Clorinde**, une des héroïnes de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Allusion au chant XIII, où Tancrède pénétrant dans la forêt enchantée, frappe de son épée un cyprès (et non un chêne), d'où sort la voix de Clorinde. — 6. **Un luogo d'incanto** : italien : lieu d'enchantement. L'expression du Tasse

de la belle prairie[7]. Mon Agnès pleure quasi mon départ ; moi, ma bonne, je ne le pleure point et suis ravie de m'en aller dans mes bois, j'en trouverai au moins aux Rochers qui ne sont point abattus.

Le Printemps.

A Madame de Grignan.

Aux Rochers, mercredi 19 avril 1690.

Je reviens encore à vous, ma bonne, pour vous dire que si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie : j'en examine cette année jusqu'aux premiers petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours ? répondez. Vous allez dire : « Du vert. » Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge ; et puis ils poussent tous une petite feuille et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux ; nous parions de grosses sommes — mais c'est à ne jamais payer — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures ; on dit que non ; on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres une autre. Enfin je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir[1]...

(ch. XIII, stance 20) est *incantato loco.* —— 7. La prairie de *Mauves*, à Nantes.

1. Ailleurs, elle écrit à sa fille, le 15 novembre 1671 : « Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes : oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille morte. Cela fait une étoffe admirable. » (Cf. une lettre à de Bussy du 3 novembre 1677). Le 13 janvier 1672 : « J'ai été à Livry : il y faisait très beau, quoique très froid ; mais le soleil brillait, tous les arbres étaient parés de perles et de cristaux. » Le 22 avril : « J'étouffe, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. » Le 1er juin 1674 : « J'étais dans le milieu du jardin, comme vous l'avez imaginé ; et les rossignols et les petits oiseaux ont reçu avec un grand plaisir, mais sans beaucoup de respect, ce que je leur ai dit de votre part. »

Madame de Sévigné critique littéraire.

Une représentation d'Esther.

Nous avons dans cette lettre tous les éléments d'une *soirée parisienne*, d'un *feuilleton* : le public, avec les noms des principaux spectateurs du grand monde ; les impressions critiques sur la pièce et sur le jeu des actrices ; les causeries des entr'actes; le départ. — Cette représentation d'*Esther*, donnée le samedi 19 février 1689, fut la sixième et la dernière ; le Roi ayant appris dans la nuit la mort subite de la jeune reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur et de sa première femme Henriette d'Angleterre, la cour de France prit aussitôt le deuil.

A Madame de Grignan.

Paris, lundi 21 février 1689.

... Je fis la mienne (ma cour) l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Testu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées ; un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle, vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges*[1] de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif et on n'a point d'autre peine que celle de

1. **Fontange**. Sorte de coiffure *lancée* par Mlle de Fontanges. C'est

voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* et de la *Sagesse* [2], et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu jouer *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit [3]. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » — « Ah ! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et Mme la Princesse vinrent me dire un mot ; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune.

Les lectures de Pauline de Grignan [1]

A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16e novembre [1689].

Je ne veux rien dire sur les goûts de Pauline ; je les

un « nœud de rubans que les femmes portent sur le devant de leur coiffure et un peu au-dessus du front. » (*Dict. de Trévoux*). — 2 **La Sagesse**. Un des livres de la Bible, attribué à Salomon. — 3. **Esprit** ne doit pas être entendu ici au sens assez restreint qu'il a pris depuis la fin du dix-huitième siècle, c'est-à-dire finesse, promptitude à saisir les rapports des mots et des idées. Le mot est synonyme ici d'intelligence supérieure et créatrice. Cf. LA BRUYÈRE, parlant de Corneille : « *Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit.* »

1. **Pauline de Grignan** (1674-1737) épousa en 1695 le marquis de Si-

ai eus avec tant d'autres qui valent mieux que moi, que je n'ai qu'à me taire [2]. Il y a des exemples des bons et des mauvais effets de ces sortes de lectures : vous ne les aimez pas, vous avez fort bien réussi ; je les aimais, je n'ai pas trop mal couru ma carrière ; *tout est sain aux sains* [3], comme vous dites. Pour moi, qui voulais m'appuyer dans mon goût, je trouvais qu'un jeune homme devenait généreux et brave en voyant mes héros, et qu'une fille devenait honnête et sage en lisant *Cléopâtre*. Quelquefois, il y en a qui prennent un peu les choses de travers, mais elles ne feraient peut-être guère mieux, quand elles ne sauraient pas lire : quand on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisée à gâter ; Mme de La Fayette en est encore un exemple. Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. Nicole [4] vaut mieux ; vous en êtes charmée : c'est son éloge ; ce que j'en ai lu chez Mme de Coulanges me persuade aisément qu'il doit vous plaire. Si Dieu se sert de cet aimable livre pour vous donner son amour, vous serez bien heureuse et bien digne d'envie ; il me donne au moins la grâce d'être persuadée qu'il n'y a rien que cela de véritablement souhaitable en ce monde. Cela supposé [5], je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant laisser tourner votre esprit du côté des choses frivoles, que vous n'en conserviez pour les solides et pour les histoires [6] ; autrement votre goût aurait les pâles couleurs. Nous lisons l'*Histoire de l'Église* de M. Godeau [7] ; vraiment c'est une très belle chose ; quel respect cela donne pour la religion ! Avec l'Abbadie [8], on

miane. Elle hérita des lettres de sa grand'mère et c'est elle qui en autorisa la première publication (1725). — 2. Il s'agit ici du goût de **Pauline** pour les romans. On sait que Mme de Sévigné faisait ses délices de Mlle de Scudéry et de La Calprenède. — 3. SAINT PAUL, *Epître à Tite*, I. 15. (*Omnia munda mundis*). — 4. Nicole était le moraliste préféré de Mme de Sévigné. — 5. **Cela supposé**, cela établi. — 6. **Les histoires**, l'histoire. — 7. **Godeau** (1605-1672) fut d'abord un abbé spirituel, et membre de l'Académie française à sa fondation. Il fréquentait assidûment l'hôtel de Rambouillet où sa petite taille l'avait fait surnommer : *le nain de Julie* (Julie d'Angennes, la future duchesse de Montausier). Il devint évêque de Grasse, et ne se distingua plus que par sa piété. — 8. **Abbadie**. Théologien protestant, auteur du *Traité de la*

serait toute prête à souffrir le martyre, chaque chose a son temps : Corisque[9] est bien friponne et bien jolie, *altri tempi, altri cure*[10]. Aimez-moi toujours, ma chère belle, mais ne mesurez jamais les autres amitiés à la vôtre ; vous avez un cœur de premier ordre, dont personne ne peut approcher.

Madame de Sévigné jugée par sa fille.

Madame de Grignan au président de Moulceau[1].

Le 28 avril 1696.

Votre politesse ne doit pas craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite[2]. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur que rien ne peut l'augmenter ni le diminuer. Je suis très persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes ; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables : rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdé-je point ! quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Mon-

vérité de la religion chrétienne (1684). — **9. Corisque**, héroïne du *Pastor fido*, pastorale de Guarini. — **10** « Autres temps, autres soins. »

1. Le Président de Moulceau était président de la Chambre des comptes de Montpellier. Mme de Sévigné lui écrivait souvent. — **2**. Mme de Sévigné était morte le 17 avril 1696, à Grignan, auprès de sa

sieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiments pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais[3].

fille. —— 3. Cette lettre fait honneur au cœur et à l'esprit de Mme de Grignan qui, peu expansive avec sa mère, prouve ici la plus sincère émotion. — Pour compléter ce jugement, nous citons le portrait de Mme de Sévigné par Mme de La Fayette, écrit en 1659.

« Je ne veux point m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assure que vous n'avez que vingt ans ; que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables ; je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit assez : mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez, et c'est ce que je veux vous apprendre. Sachez donc, Madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre de si charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée... Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs ; vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit... Votre cœur, Madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter : jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est ; mais au contraire vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligerait de cacher. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent en votre bouche des protesta-

MADAME DE MAINTENON (1635-1719).

Françoise d'Aubigné, petite-fille du célèbre soldat et écrivain protestant Agrippa d'Aubigné, épousa le poète Scarron ; devenue veuve, elle entra à la cour pour faire l'éducation des enfants de Mme de Montespan. Le Roi, pour la récompenser, lui donna le titre de marquise de Maintenon, puis, en 1685, l'épousa. La grande affaire de Mme de Maintenon fut le couvent de Saint-Cyr, fondé pour les jeunes filles de la noblesse pauvre. Nous avons conservé les instructions écrites par elle pour les maîtresses et pour les jeunes filles de Saint-Cyr. *Littérature*, p. 440-443.

Madame de Maintenon et sa famille.

AU COMTE D'AUBIGNÉ[1] (1676).

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyez content. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre déli-

tions d'amitié ; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin, vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous ; et le monde vous est obligé de lui être venue montrer mille agréables qualités qui jusqu'ici lui avaient été inconnues. » *Lettres de Mme de Sévigné* (Éd. Monmerqué. *Collection des grands Écrivains de la France*, Hachette. Tome I, p. 321).

1. **Le comte d'Aubigné**, frère de Mme de Maintenon, a été jugé très sévèrement par tous les contemporains. Saint-Simon et La Bruyère

cieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé? Lisez la vie de saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules: il y faut de l'exercice, de la dissipation[2], une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

Madame de Maintenon et Saint-Cyr.

Réforme de Saint-Cyr.

A MADAME DE FONTAINES[1],
Maîtresse générale des classes.

20 septembre 1691.

La peine que j'ai sur[2] les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps et par un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure[3]; il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon orgueil s'est répandu par toute la maison, et le fond en est si grand qu'il l'emporte même par-dessus mes bonnes inten-

en particulier. Voir dans les *Caractères* le portrait de Théodecte (ch. V). — 2. **Dissipation**, dans le sens de *distraction*.

1. **Mme de Fontaines**, une des dames de Saint-Cyr. — 2. **Sur**, au sujet de. — 3. Voici quelques-unes des réflexions de Mme de Maintenon sur cette première période de Saint-Cyr : « On écrit trop à Saint-Cyr, disait-elle, on ne peut trop en désaccoutumer nos demoiselles. Il

tions. Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr; mais j'ai bâti sur le sable[4]. N'ayant point ce qui seul peut faire un fondement solide, j'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur cœur, qu'on formât leur raison; j'ai réussi à ce dessein; elles ont de l'esprit et s'en servent contre nous; elles ont le cœur élevé et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses, à parler même selon le monde; nous avons formé leur raison et fait des discoureuses présomptueuses, curieuses, hardies. C'est ainsi que l'on réussit quand le désir d'exceller nous fait agir. Une éducation simple et chrétienne aurait fait de bonnes filles, dont nous aurions fait de bonnes femmes et de bonnes religieuses, et nous avons fait de beaux esprits que nous-mêmes, qui les avons formés, ne pouvons souffrir; voilà notre mal et auquel j'ai plus de part que personne.

Nous avons voulu éviter les petitesses de certains couvents et Dieu nous punit de cette hauteur; il n'y a point de maison au monde qui ait plus besoin d'humilité extérieure et intérieure que la nôtre: sa situation près de la cour, sa grandeur, sa richesse, sa noblesse, l'air de faveur qu'on y respire, les caresses d'un grand roi, les soins

vaut mieux qu'elles n'écrivent pas si bien que de leur donner le goût de l'écriture, qui est si dangereuse pour les filles... N'en faites pas des rhétoriciennes, ne leur inspirez pas le goût de la conversation. Elles s'ennuieront à mourir dans leurs familles; qu'elles aiment le silence: il convient à notre sexe... Ne leur montrez plus de vers: tout cela élève l'esprit, excite l'orgueil, leur fait goûter l'éloquence et les dégoûte de la simplicité; je parle même de vers sur de bons sujets: il vaut mieux qu'elles n'en voient point. » « Apprenez-leur à être extrêmement sobres sur la lecture, à lui préférer toujours l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état. Elles ont infiniment plus besoin d'apprendre à se conduire chrétiennement dans le monde, et à gouverner les familles avec sagesse que de faire les savantes et les héroïnes. Les femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent, les rend communément fières, dédaigneuses et dégoûtées des choses solides. » Et encore: « On dit que vous ne voulez point chanter les chants d'église, et que vous désespérez M. Nivers (*le maître de chant*). Vous chantiez si bien les chants *d'Esther*, pourquoi ne voulez-vous pas chanter les psaumes? Serait-ce le théâtre que vous aimeriez, et n'êtes-vous pas trop heureuses de faire le métier des anges? » (Duc de Noailles, *Mme de Maintenon*, III, pp. 107-108). — 4. **Sur le sable.** Parole de l'Evangile déjà paraphrasée par Racan: *Le bien de la fortune est un bien périssable; Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.* —

d'une personne en crédit[5], l'exemple de la vanité et de toutes les manières du monde qu'elle vous donne malgré elle par la force de l'habitude, tous ces pièges si dangereux nous doivent faire prendre des mesures toutes contraires à celles que nous avons prises. Bénissons Dieu de nous avoir ouvert les yeux, il vous inspire la piété ; elle augmente tous les jours chez vous; établissons-la solidement. Ne soyons point honteuses de nous rétracter, changeons nos manières d'agir et de parler et demandons instamment à Notre-Seigneur qu'il change le fond de nos cœurs, qu'il ôte de votre maison cet esprit d'élévation, de raillerie, de subtilité, de curiosité, de liberté de juger et de dire son avis sur tout, de se mêler des charges les unes des autres, au hasard de blesser la charité; qu'il ôte cette délicatesse, cette impatience des moindres incommodités : le silence et l'humilité en seront les meilleurs moyens. Faites part de ma lettre à notre mère supérieure[6]; il faut que tout soit commun entre nous.

(*Lettres sur l'éducation des filles.*)

Instruction aux jeunes filles et aux maîtresses de Saint-Cyr.

Sur l'éducation[1].

[Vos maîtresses seraient coupables] non seulement si elles manquaient de vous instruire, reprit Mme de Maintenon, mais même si, se contentant de faire l'instruction, elles passaient le reste du jour à prier Dieu, au lieu de veiller sur vous et d'avoir les autres attentions nécessaires à votre éducation ; car quoi que la prière soit une œuvre excellente, elles ne laisseraient pas de se perdre, parce que leur devoir capital est de s'occuper à vous instruire

5. **Une personne en crédit**. C'est Mme de Maintenon ; l'expression est spirituelle venant de l'épouse même de Louis XIV. — 6. Mme de Loubert.

1. Il est difficile d'assigner une date précise à ce morceau. — Ces *instructions* ont été publiées pour la première fois, comme les *Lettres*, par La Beaumelle, en 1752-56, sans aucune fidélité. Notre texte est celui de l'édition *Lavallée* (1854 et suiv.)

et à vous bien élever. Vous voyez que, quoiqu'elles soient occupées comme religieuses à dire l'office et à faire l'oraison en commun, elles quittent cependant tour à tour l'un et l'autre, pour être auprès de vous, et pour ne vous jamais laisser seules, parce que votre bonne et pieuse éducation est la principale fin de leur institut, et ce que leurs fondateurs exigent d'elles avant toutes choses.

Mais quel compte n'aurez-vous pas à rendre à Dieu, mes enfants, touchant cette bonne éducation ? Supposez-vous pour un moment dans l'état où vous devriez être naturellement, comme demoiselles [1] passablement à votre aise : votre mère aurait au plus deux femmes de chambre, dont l'une serait votre gouvernante. Quelle éducation pensez-vous qu'une telle fille vous donnerait ? Ce sont ordinairement des paysannes, ou tout au plus de petites bourgeoises qui ne savent que faire tenir droite, bien tirer la busquière [2], et montrer à bien faire la révérence. La plus grande faute, selon elles, c'est de chiffonner son tablier, d'y mettre de l'encre : c'est un crime pour lequel on est bien puni, parce que la gouvernante a la peine de les blanchir et de les repasser ; mais mentez tant qu'il vous plaira, il n'en sera ni plus ni moins, parce qu'il n'y a rien là à repasser ni à raccommoder. Cette gouvernante a grand soin de vous parer pour aller en compagnie, où il faut que vous soyez comme une petite poupée. La plus habile est celle qui sait quelques lignes de vers, quelques quatrains de Pibrac [3] qu'elle fait dire en toute occasion, et qu'on récite comme un petit perroquet. Tout le monde dit : « La jolie enfant ! la jolie mignonne ! » La gouvernante est transportée de joie et s'en tient là ; il s'en trouve peu qui parlent de raison.

Je me souviens que quand j'étais chez ma tante [4], une de ses femmes de chambre avait soin de moi ; elle me tirait

1. **Demoiselles**. On ne donnait ce titre qu'aux jeunes filles de la noblesse ; les bourgeoises ne le prenaient que mariées. — 2. **Busquière**. Coulisse où passe le busc du corset. — 3. **Pibrac** (1529-1584), avait écrit des *quatrains* contenant des préceptes moraux, et qui étaient encore très célèbres au dix-septième siècle. Tous les enfants les apprenaient par cœur. — 4. **Ma tante**. Mme de Villette qui l'éleva.

à quatre épingles et elle me disait continuellement de me tenir droite ; du reste, elle me laissait faire tout ce que je voulais. Mais montons jusqu'à nos princes : comment pensez-vous qu'ils soient élevés ? On leur donne pour gouvernante une femme de qualité, qui souvent a été élevée à peu près comme je viens de dire ; c'est d'ordinaire la femme d'un favori ou la parente de quelque ministre, qui n'a pas toujours les qualités nécessaires d'un emploi si important. Comment pensez-vous qu'elle parle à la petite princesse? est-ce de piété et de raison ? Cela serait bien à désirer; mais pour l'ordinaire, ce n'est que de ce qui peut la faire briller dans le monde. Quand elle va en compagnie, elle a grand soin de l'ajuster et de la parer, lui recommandant d'être bien honnête[5]; la prend par la lisière, si c'est une enfant, ou la suit, si elle est déjà grande ; l'instruit de la manière de recevoir la compagnie chez elle ; et puis s'en va pour le reste du jour, laissant la princesse avec une paysanne, autrefois sa nourrice, et devenue sa première femme de chambre, qui n'est guère en état de lui parler raisonnablement, et encore moins de l'instruire de la bonne foi, de la droiture, de la probité.

Le roi me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient, dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi [6]. Il mangeait tout ce qu'il attrapait, sans qu'on fit attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé, c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur[7] et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne : que sa compa-

après la mort de sa mère. — 5. **Honnête**, dans le sens de *poli*. C'est le sens de la locution populaire : « Vous êtes bien honnête. » — 6. Louis XIV avait cet âge à la mort de son père Louis XIII (1643); en réalité il ne fut Roi qu'à partir de 1660. — 7. **Monsieur**. Le duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

gnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine; il l'appelait la reine Marie, parce qu'ils jouaient ensemble ce qu'on appelle *à la madame*; lui faisait toujours faire le personnage de reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portait la queue, la roulait dans une chaise, ou portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose. *Entretiens sur l'éducation des filles.*

La tolérance (1685).

Au Comte d'Aubigné

Mme de Maintenon passe, à tort ou à raison, plutôt à tort, pour avoir conseillé à Louis XIV la révocation de l'Édit de Nantes (1685). Cette lettre à son frère, M. d'Aubigné, alors gouverneur de Cognac, nous la montre très tolérante pour son temps.

On m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans les mêmes erreurs où nous avons été nous-mêmes, et d'où la violence ne nous aurait jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grand princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur et la charité; Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance; c'est aux évêques et aux curés à faire des conversions par la doctrine et par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, et soyez sévère pour vous seul. J'aurais bien du plaisir à vous voir ici, mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes espérances : M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous répète, mon frère, que M. de Ruvigny [1] ne se plaigne plus de vous.

1. **Ruvigny**, gentilhomme calviniste du Poitou.

Prière (1691).

Cette *prière*, que Mme de Maintenon ne destinait évidemment pas à la publicité, et qui a été retrouvée, écrite de sa main, dans ses papiers, sous la date de 1691, nous montre en elle plutôt une chrétienne résignée et désireuse de faire le bien, qu'une ambitieuse intrigante, comme on l'a cru si longtemps.

Seigneur, mon Dieu, vous m'avez mis dans la place où je suis, je veux adorer toute ma vie l'ordre de votre providence sur moi, et je m'y soumets sans aucune réserve. Donnez-moi, mon Dieu, la grâce de l'état où vous m'avez appelée; que j'en supporte chrétiennement les tristesses, que j'en sanctifie les plaisirs, que j'y cherche en tout votre gloire, que je la porte devant les princes au milieu desquels vous m'avez placée, que je serve au salut du roi. Ne permettez pas que je me laisse aller aux agitations et mouvements d'un esprit inquiet, et qui s'ennuie ou qui se relâche dans les devoirs de son état, qui envie le bonheur qu'il se figure dans l'état des autres. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non pas la mienne! L'unique bien de cette vie et de la future est d'y être soumis sans réserve; remplissez-moi de la sagesse et de tous les dons de votre esprit qui me sont nécessaires dans le poste avancé où vous m'avez attachée; faites fructifier les talents qu'il vous a plu de me donner. Vous qui tenez entre vos mains le cœur des rois[1], ouvrez celui du roi, afin que j'y puisse faire entrer le bien que vous désirez; donnez-moi de le réjouir, de le consoler, de l'encourager, et de l'attrister aussi quand il le fau pour votre gloire; que je ne lui dissimule rien des choses qu'il doit savoir par moi, et qu'aucun autre n'aurait le courage de lui dire. Faites que je me sauve avec lui, que je l'aime en vous, et pour vous, et qu'il m'aime de même. Accordez-nous de marcher ensemble dans toutes vos justifications[2], sans aucun reproche, jusqu'au jour de votre avènement[3].

1. *Proverbes*, XXI, 1. RACINE dit, dans *Esther*: *Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.* — 2. **Justifications**. Théologiquement, les voies dans lesquelles on demeure un juste. — 3 **Avènement**. Le jour où vous arriverez (sens du verbe *avenir*) pour juger les hommes.

LES MÉMOIRES

MADAME DE MOTTEVILLE (1621-1689)

Attachée à la personne d'Anne d'Autriche de 1643 à 1666, Mme de Motteville écrivit des *Mémoires* qui furent publiés en 1723, et qui valent surtout par le naturel et par la simplicité.

Portrait de la reine Anne d'Autriche en 1658.

Il faut comparer ce portrait si flatteur, avec celui que trace de la même reine, le cardinal de Retz, et que nous citons page 500.

Elle est grande et bien faite ; elle a une mine douce et majestueuse qui ne manque jamais d'inspirer dans l'âme de ceux qui la voient l'amour et le respect. Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux et le grave s'y mêlent agréablement ; leur puissance a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, et des nations entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes[1]. Sa bouche, quoique d'une manière fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Elle est petite et vermeille, et la nature lui a été libérale de toutes les grâces dont elle avait besoin pour être parfaite. Par un de ses souris, elle peut acquérir mille cœurs ; ses ennemis mêmes ne peuvent résister à ses charmes : et nous avons vu souvent beaucoup de ces personnes, à qui l'ambition ôtait la raison, nous avouer que la reine se faisait mieux aimer par eux, lors même qu'ils avaient le plus de dessein de manquer à leur devoir[2]. Ses cheveux sont beaux, et leur couleur est d'un beau châtain clair : elle en a beaucoup, et il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains, qui ont reçu des louanges

Le doublet d'*avènement* est *avent*, terme employé par l'Église pour désigner la période préparatoire à l'*avènement du Christ*.

1. Allusion à la passion du duc de Buckingham pour Anne d'Autriche. — 2. Cette périphrase désigne les Frondeurs.

de toute l'Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées, joignent l'adresse avec une extrême blancheur : si bien que l'on peut dire que les spectateurs sont toujours ravis quand cette grande reine se fait voir, ou à sa toilette en s'habillant, ou à table, quand elle prend ses repas... Toute sa peau est d'une égale blancheur, et d'une délicatesse qui ne se saurait jamais assez louer. Son teint n'est pas de même : il n'est pas aussi beau ; et la négligence qu'elle a pour sa conservation, ne mettant presque jamais de masque[3], ne contribue pas à l'embellir. Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage : il est gros, mais cette grosseur ne sied pas mal avec de grands yeux ; et il me semble que, s'il diminue sa beauté, il contribue du moins à lui rendre le visage plus grave. Toute sa personne pouvait enfin mériter de grandes louanges : mais je crains d'offenser sa modestie et la mienne, si j'en parlais davantage ; c'est pourquoi je n'ose pas seulement dire qu'elle a le pied fort beau, petit et fort bien fait.

Elle n'est pas esclave de la mode, mais elle s'habille bien. Elle est propre[4] et fort nette : on peut dire même qu'elle est curieuse[5] des belles choses, et c'est sans affection extraordinaire ; et beaucoup de dames dans Paris font plus de dépenses que la reine n'en fait. L'habitude et non la vanité, fait son ajustement ; et l'honnête ornement lui plaît, parce que naturellement elle aime à être bien, autant dans la solitude qu'au milieu de la cour.

Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche.

Christine à Fontainebleau.

Environ ce temps-là, la reine de Suède vint faire un second voyage en France et s'arrêta à Fontainebleau[1].

3. **Masque**. A la fin du seizième siècle, l'usage du masque, importé d'Italie, était devenu habituel chez les femmes de qualité : on ne s'en servait plus dans la seconde partie du dix-septième siècle. — 4. **Propre**, dans le sens d'élégant. Cf. MOLIÈRE : « *Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.* ». — 5. **Curieuse**. Au sens latin, objectif.

1. Christine, reine de Suède, était fille de Gustave-Adolphe. Célèbre

Cette princesse ne se contenta pas de montrer qu'elle se laissait aller à toutes ses fantaisies ; elle fit voir encore qu'elle avait beaucoup de cruauté et qu'ainsi ses vices égalaient au moins ses vertus. Elle fit massacrer à ses yeux un homme qui lui avait déplu, et voici quelle fut sa conduite pour cette belle action [2]. Elle envoya quérir le père Mathurin, de la Chapelle ; elle lui donna à serrer un paquet de lettres ; puis, ayant donné ses ordres, elle fit appeler un nommé Monaldeschi, gentilhomme qui était à elle ; et, l'ayant mené dans la galerie des Cerfs, lui dit qu'il l'avait trahie et qu'il fallait qu'il en fût puni. Sur ce qu'il nia la chose, le père Mathurin, qu'elle avait envoyé quérir, entra ; et, lui ayant demandé ses lettres, elle les montra à cet homme : dont il demeura surpris.

Alors il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Elle lui dit qu'il était un traître et qu'il ne méritait pas de grâce ; et, ayant dit au père de le confesser, elle rentra dans son appartement, d'où elle envoya dans la galerie Sentinelli, son capitaine des gardes, qui avait ordre de faire l'exécution.

Monaldeschi refusa longtemps de se confesser, demanda pardon à son bourreau Sentinelli, et le pria d'aller de sa part implorer la miséricorde de la reine : ce qu'il fit. Mais il ne put rien obtenir que la confirmation de son premier arrêt. Elle se moqua du criminel, de ce qu'il avait peur de la mort, l'appela poltron et dit à son capitaine des gardes : « Allez, il faut qu'il meure ; et, afin de l'obliger à se confesser, blessez-le. »

Sentinelli revint annoncer à ce misérable l'arrêt définitif de sa mort, et en même temps lui voulut donner quelque coup d'épée ; mais il trouva qu'il était armé sous son pourpoint, si bien que l'épée ne le put blesser qu'au bras dont il para le coup. Il en reçut encore un à la tête ;

par son goût pour les sciences, elle appela Descartes à Stockholm. Elle abdiqua en 1653, et fit un premier voyage en France. Elle revint en 1657 ; c'est alors qu'elle fit assassiner Monaldeschi. Elle alla mourir à Rome en 1689. — 2. Cette aventure a fourni à Alex. Dumas père le sujet

et, comme il se vit baigné dans son sang, il se confessa à ce père Mathurin, qui était aussi effrayé que son pénitent. Le père, après l'avoir confessé, alla se jeter aux pieds de cette reine impitoyable, qui le refusa[3] de nouveau. Enfin Sentinelli lui passa son épée au travers de la gorge, et la lui coupa à force de le chicoter[4]. Quand il fut expiré, on prit son corps et on l'emporta enterrer sans bruit.

Cette barbare princesse, après une action aussi cruelle que celle-là, demeura dans sa chambre à rire et à causer aussi tranquillement que si elle eût fait une chose indifférente ou fort louable. La reine mère[5], toute chrétienne, qui avait eu tant d'ennemis qu'elle aurait pu faire punir et qui n'avaient reçu d'elle que des marques de sa bonté, en fut scandalisée. Le roi et Monsieur la blâmèrent, et le ministre[6], qui n'était pas cruel, en fut étonné. Enfin toute la cour eut horreur d'une si laide vengeance, et ceux qui avaient estimé cette reine furent honteux de lui avoir donné des louanges.

Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche.

CARDINAL DE RETZ (1614-1679)

Paul de Gondi, fut nommé en 1643 coadjuteur de son oncle l'archevêque de Paris. Il prit une part active à la Fronde, reçut le chapeau de cardinal, et se retira à Commercy, où il écrivit ses *Mémoires* consacrés presque exclusivement à la Fronde, et publiés en 1717. (*Littérature*, p. 444.

Portraits.

On comparera ces portraits avec ceux des autres historiens; en particulier le portrait d'Anne d'Autriche avec celui que Mme de Motteville en a si complaisamment tracé, et que nous avons cité plus haut.

La reine[1] avait, plus que personne que j'aie jamais vu,

de son premier drame : *Christine*, écrit en 1828, représenté à l'Odéon en 1831. — 3. **Le refusa**, refusa de l'écouter. — 4. **Chicoter**, autre forme de *chiqueter*, que nous employons dans *déchiqueter*. — 5. **La reine mère**. Anne d'Autriche. — 6. **Le ministre**. Mazarin.

1. **La reine**. Anne d'Autriche. — 2. Gaston d'Orléans, frère de

de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

M. le duc d'Orléans[2] avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme[3]; mais comme il n'avait rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvait rien dans lui-même qui pût ni suppléer, ni même soutenir sa faiblesse. Comme elle régnait dans son cœur par la frayeur, et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient pour leurs intérêts; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. Cet ombrage amortit, dès sa jeunesse, en lui, les couleurs même les plus vives et les plus gaies, qui devaient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, et dans un désintéressement complet.

M. le Prince[4] est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola[5]. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur; la fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son éten-

Louis XIII. — 3. **Honnête homme**. Cf. p. 327 note 13. — 4. **M. le Prince**. Le grand Condé. — 5. **Spinola** Ambrogio Spinola (1571-1630), Italien au service de Philippe III d'Espagne, combattit dans les Pays-Bas, dans le Palatinat et en Italie. Il appartenait à une famille

due; la naissance, ou plutôt l'éducation dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. On ne lui a pas inspiré de bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite[6]. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu dès sa jeunesse par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été exempt, non plus que lui, de faiblesses; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'État en de certaines occasions, aussi bien qu'il le devait, et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite; c'est un défaut, mais il est rare, mais il est beau [7].

(*Mémoires*. Édition des Grands écrivains, t. II. p. 174.)

L'équilibre politique.

Dans certains passages de ses *Mémoires*, Retz se montra, par la clairvoyance et par la profondeur de ses idées, un véritable précurseur de Montesquieu.

Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables intérêts ont rendu les parlements dépositaires de leurs or-

de Gênes qui avait déjà donné, depuis le XII[e] siècle, des hommes d'État et des hommes de guerre. Le frère d'Ambrogio, *Federigo*, fut grand amiral d'Espagne, et commanda en chef aux Pays-Bas jusqu'à sa mort (1603). Ambrogio fut considéré comme le plus grand général de son temps. — **6. L'esprit de suite.** Il est assez piquant de voir Condé critiqué sur ce point par un *brouillon* comme Retz. — **7.** Cf. à ce portrait de Condé celui que La Bruyère en trace sous le nom d'*Émile* (Ch. VI, *Du mérite personnel*) et l'*Oraison funèbre* du Prince par Bossuet. Retz trace encore les portraits du duc de Longueville, du duc de Beaufort, du duc d'Elbeuf, du duc de Bouillon, de Turenne, du maréchal de la Mothe-Houdancourt, du prince de Conti, de La Rochefoucauld, de Mme de Longueville, de Mme de Chevreuse, de Mlle de Chevreuse, de la princesse palatine, de Mme de Montbazon et du premier président Molé.

donnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes, semblables à Dieu, qui obéit toujours à ce qu'il a commandé une fois. Les ministres, qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser: et le cardinal de Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application. Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage[1] des armes et des lois: et cet assemblage est si nécessaire que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres. Les lois désarmées tombent dans le mépris ; les armes qui ne sont pas modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine ayant été anéantie par Jules César, la puissance dévolue par la force de ses armes à ses successeurs subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des empereurs s'évanouit : et elle s'évanouit par le moyen de ceux mêmes qui, s'étant rendus maîtres de leur sceau et de leurs armes par la faveur qu'ils avaient auprès d'eux, convertirent en leur propre substance celle de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour ainsi parler, de ces lois anéanties[2]. L'empire romain mis à l'encan, et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordeau[3], nous marquent par des caractères bien sanglants l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

(*Mémoires*. Édition des Grands écrivains, t. I, p. 278.)

1. **L'assemblage.** Nous dirions la *réunion*. — 2. **Sucer de ..** Expression énergique pour: *qu'ils sucèrent grâce à ces lois...* mais la phrase reste un peu obscure. — 3. **Cordeau.** La phrase signifie : Les maîtres de l'Empire ottoman sont exposés tous les jours à être étranglés au moyen d'une corde.

SAINT-SIMON (1675-1755)

Le duc de Saint-Simon vécut en mécontent sous Louis XIV, fit partie du conseil de Régence de 1715 à 1721, fut nommé ambassadeur à Madrid, et se retira définitivement des affaires en 1723. Alors il se consacra tout entier à la rédaction de ses *Mémoires*, qui furent, après sa mort, confisqués comme papiers d'État, et publiés seulement en 1829.

(*Littérature*, 445-447.)

Portraits.

Il faudra étudier, au point de vue de la *composition* (très savante malgré son apparent désordre), du *réalisme* des détails physiques, de l'*analyse des sentiments*, et des conclusions morales, les quatre portraits suivants. (Nous ne saurions indiquer les dates précises auxquelles Saint-Simon a écrit ces portraits. Nous donnons seulement la *référence*, d'après l'édition Chéruel).

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE[1]

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes[2], des cheveux et des sourcils châtain brun, fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nuées : elle plaisait au dernier point : les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles

1. **La duchesse de Bourgogne**. Louise-Adélaïde de Savoie avait épousé en 1697 le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et héritier présomptif du trône. Elle mourut en 1712, et fut suivie de près dans la mort par son mari, et par son fils aîné. Lire une lettre de Louis XIV sur l'arrivée de la jeune duchesse en France (Lanson, *Lettres du dix-septième siècle*, p. 303). — 2. **Mordantes**, serrées comme pour mordre ;

et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout, comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun...

... En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le Roi, et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié; en particulier, causante[3], sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au col, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus; admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le Roi à toute heure, même des moments[4] pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire.

Mémoires (Édition Chéruel, T. IX, p. 195.

LE DUC DE BOURGOGNE

Ce prince, héritier nécessaire, puis présomptif[1], de la

s'oppose à lèvres *pendantes*. — 3. Au dix-septième siècle, on confond beaucoup plus fréquemment qu'aujourd'hui le participe présent et l'adjectif verbal. — 4. **Des moments**. Quelquefois.

1. **Héritier nécessaire puis présomptif**. Ces deux mots sont assez

couronne, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler : dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées; impétueux avec fureur; incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès; passionné pour toute espèce de volupté, il aimait le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême; enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté; barbare en railleries et à produire[2] les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent[3]. A peine messieurs ses frères lui paraissaient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois ensemble dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'occuper à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable. La

subtils à expliquer. « *Nécessaire* dans le langage de la philosophie (et du droit romain) se dit de ce dont la négation est impossible, de ce qui ne peut pas ne pas être, par opposition à ce qui est contingent » LITTRÉ; *nécessaire* signifie donc ici que, par le fait même de sa naissance, le duc de Bourgogne, fils aîné du grand Dauphin devait *nécessairement* (d'après la loi et la coutume) lui succéder. — *Présomptif* n'a pas tout à fait le même sens. L'héritier présomptif, c'est-à-dire celui qui est *présumé* devoir hériter, peut ne pas être l'héritier *nécessaire*. Ainsi, quand il y a changement de branche dans une dynastie, l'héritier *présomptif* n'est pas l'héritier *nécessaire*. La phrase de Saint-Simon serait plus claire s'il avait interverti les mots : « l'héritier présomptif et, d'ailleurs, nécessaire. » —— 2. **Produire**, mettre au jour. —— 3. Cf. LA BRUYÈRE, I. « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et dans l'éloignement où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. » ——

nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avait beaucoup de goût et d'adresse, et sans quoi son étude était infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille[4].

. . . .

Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers[5], qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, et la variété des remèdes. Peu aidé par les sous-gouverneurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main. Fénelon[6], Fleury[7], sous-précepteur, qui a donné une si belle *Histoire de l'Église*, quelques gentilshommes de la manche[8], Moreau, premier valet de chambre, fort au-dessus de son état sans se méconnaître, quelques rares valets de l'intérieur, le duc de Chevreuse seul du dehors[9], tous mis en œuvre et tous en même esprit, travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur, dont l'art, déployé dans un récit, ferait un juste ouvrage[10] également curieux et instructif. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré,

4. **Sa taille**. En effet, le duc de Bourgogne avait la colonne vertébrale légèrement déviée. — 5 **Le duc de Beauvilliers** (1648-1714), premier gentilhomme de la chambre, ambassadeur, etc., fut choisi par Louis XIV en 1689 comme gouverneur du jeune duc de Bourgogne, et plus tard de ses deux frères, le duc d'Anjou et le duc de Berry. Il avait épousé la fille de Colbert. — 6. **Fénelon**, cf. p. 614. — 7. **Fleury**. L'abbé Claude Fleury (1640-1723), qu'il ne faut pas confondre avec le cardinal-ministre Fleury (1653-1743), composa un très grand nombre d'ouvrages pour ses élèves (prince de Conti, comte de Vermandois, duc de Bourgogne et ses frères). Mais son œuvre capitale est l'*Histoire ecclésiastique* en 29 volumes (1691 et suiv.). — 8 **Gentilshommes de la manche**. Ceux qui, chargés d'accompagner les princes de la famille royale, les tenaient par la manche, l'étiquette défendant de leur donner la main. — 9 **Le duc de Chevreuse**, petit-fils de la célèbre frondeuse, vécut de 1646 à 1712. Il était beau-frère du duc de Beauvilliers, ayant épousé comme lui une fille de Colbert, et joua un rôle assez considérable auprès de Mme de Maintenon et de Fénelon. Après la condamnation du quiétisme, il faillit tomber en disgrâce. — 10. **Un juste ouvrage**. Un ouvrage complet.

patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur. Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et ses préservatifs en de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, et à la bienséance d'un rang destiné à régner et à tenir en attendant une cour.

Mémoires (Édition Chéruel. T. IX. p. 209.)

LE CARDINAL DUBOIS

L'abbé Dubois[1] était un petit homme maigre, effilé, *chafouin*, à perruque blonde, à mine de fouine[2], à physionomie d'esprit, qui était en plein ce qu'un mauvais français appelle un *sacre*[3], mais qui ne se peut guère exprimer autrement. L'avarice, l'ambition étaient ses dieux; la perfidie, la flatterie, les servages[4], ses moyens; l'impiété parfaite, son repos; et l'opinion que la probité et l'honnêteté sont des chimères dont on se pare, et qui n'ont de réalité dans personne, son principe, en conséquence duquel tous moyens lui étaient bons. Il excellait en basses intrigues, il en vivait, il ne pouvait s'en passer, mais toujours avec un but où toutes ses démarches tendaient, avec une patience qui n'avait de terme que le succès ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que, cheminant ainsi dans la profondeur et les ténèbres, il ne vît jour à mieux en ouvrant un autre

1. **L'abbé Dubois**, précepteur de Philippe d'Orléans qui, devenu régent, le fit ambassadeur, ministre et cardinal. Homme habile et sans scrupules, il justifie par sa vie l'éloquent acharnement de Saint-Simon. — 2. **Fouine** est presque inutile, puisque Saint-Simon a déjà dit *chafouin* (chat-fouin). — 3. **Sacre**, sorte de faucon ; au figuré, rapace comme un oiseau de proie. Cf. SAINT-SIMON : « Ce maréchal de Joyeuse était une manière de *sacre* et de brigand, qui pillait tant qu'il pouvait. » — 4. **Servages**, actions et gestes dignes d'un esclave (latin *servus*). Le

boyau[5]. Il passait ainsi sa vie dans les sapes[6]. Le mensonge le plus hardi lui était tourné en nature[7], avec un air simple, droit, sincère, souvent honteux. Il aurait parlé avec grâce et facilité, si, dans le dessein de pénétrer les autres en parlant, la crainte de s'avancer plus qu'il ne voulait, ne l'avait accoutumé à un bégaiement factice qui le déparait, et qui, redoublé quand il fut arrivé à se mêler des choses importantes, devint insupportable, et quelquefois inintelligible[8]. Sans ses contours[9] et le peu de naturel qui perçait malgré ses soins, sa conversation aurait été aimable. Il avait de l'esprit, assez de lettres, d'histoire et de lecture, beaucoup de monde[10], force envie de plaire et de s'insinuer, mais tout cela gâté par une fumée de fausseté qui sortait malgré lui de tous ses pores et jusque de sa gaieté, qui attristait par là. Méchant d'ailleurs avec réflexion et par nature, et par raisonnement traître et ingrat, maître expert aux compositions[11] des plus grandes noirceurs, effronté à faire peur étant pris sur le fait; désirant tout, enviant tout, et voulant toutes les dépouilles. On connut après, dès qu'il osa ne plus se contraindre, à quel point il était intéressé, inconséquent, ignorant en toute affaire, passionné toujours, emporté, blasphémateur et fou, et jusqu'à quel point il méprisa publiquement son maître et l'État, le monde sans exception et les affaires, pour les sacrifier à soi tous et toutes, à son crédit, à sa puissance, à son autorité absolue, à sa grandeur, à son avarice, à ses frayeurs, à ses vengeances. Tel fut le sage à qui Monsieur[12] confia les mœurs de son fils unique à former, par le conseil de deux hommes qui ne les avaient pas meilleures et qui en avaient bien fait leurs preuves[13]. *Mémoires* Édition Chéruel. T. XI, p. 175.)

mot ne s'emploie plus que pour indiquer l'état du *serf*. —— 5. **Boyau**, terme de fortification, tranchée tortueuse. —— 6. **Sape**, tranchée souterraine; la même image continue. —— 7. **Tourné en nature.** Nous dirions : avait passé dans sa nature. —— 8. Cf. le bredouillement du père Grandet, dans Balzac. —— 9. **Contours** Façons contournées de parler. —— 10. **Avait beaucoup de monde** Se disait au dix-septième siècle d'un *honnête homme* qui savait se comporter dans la société. —— 11. **Compositions.** Combinaisons. —— 12. **Monsieur.** Le Régent. —— 13. Le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat, qui furent tous deux gravement compromis dans l'affaire des poisons.

LE PRÉSIDENT DE HARLAY

M. de Harlay[1] était un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou sur un magistrat, étaient pour[2] le faire rentrer en terre; un habit peu ample, un rabat presque ecclésiastique, et des manchettes plates comme eux, une perruque fort brune et fort mêlée de blanc, touffue, mais courte, avec une grande calotte par-dessus. Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles pour faire faire place avec plus de bruit, et n'avançait qu'à force de révérences respectueuses, et comme honteuses, à droite et à gauche, à Versailles.

Mémoires (Édition Chéruel, T. I, p. 137.)

Lit de justice du 26 août 1718.

Cette page est une des plus célèbres de Saint-Simon; elle mérite sa réputation à un double titre D'abord, l'art de la composition et de la narration égale ce tableau aux peintures de Tacite; de plus, jamais la passion et la fureur du noble duc et pair contre « un règne de vile bourgeoisie » n'a trouvé d'expression aussi frémissante. Il s'agit ici de la séance du Parlement présidée par le jeune roi Louis XV, et dans laquelle le duc d'Orléans, devenu régent malgré le testament de Louis XIV, fit ôter au duc du Maine sa place dans le Conseil. — On appelait *lit de justice* le trône réservé au Roi dans le Parlement, et par suite la séance même que le Roi présidait.

Ce fut là où je savourai, avec tous les délices qu'on ne peut exprimer, le spectacle de ces fiers légistes, qui osent nous refuser le salut, prosternés à genoux, et rendre à nos pieds un hommage au trône, tandis qu'assis et couverts, sur les hauts sièges aux côtés du même trône, ces situations et ces postures, si grandement disproportionnées, plaident seules avec tout le perçant de l'évi-

1. **Harlay**. Achille III de Harlay, comte de Beaumont, premier président du Parlement (✝ 1712). — 2. **Etait pour**. Etait de nature à.

dence la cause de ceux qui, véritablement et d'effet, sont *laterales Regis*[1] contre ce *vas electum*[2] du tiers état. Mes yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes[3], parcouraient tout ce grand banc à genoux ou debout, et les amples replis de ces fourrures ondoyantes à chaque génuflexion longue et redoublée, qui ne finissait que par le commandement du Roi par la bouche du garde des sceaux[4], vil petit gris[5] qui voudrait contrefaire l'hermine en peinture, et ces têtes découvertes et humiliées à la hauteur de nos pieds. La remontrance finie, le garde des sceaux monta au roi, puis, sans reprendre aucun avis, se remit en place, jeta les yeux sur le premier président[6], et prononça : *Le Roi veut être obéi, et obéi sur-le-champ.* Ce grand mot fut un coup de foudre qui atterra présidents et conseillers de la façon la plus marquée. Tous baissèrent la tête, et la plupart furent longtemps sans la relever. Le reste des spectateurs, excepté les maréchaux de France[7], parurent peu sensibles à cette désolation.

Mais ce ne fut rien que ce triomphe ordinaire en comparaison de celui qui l'allait suivre immédiatement..... Après quelques moments d'intervalle, le garde des sceaux remonta au Roi, et, remis en place, y demeura encore quelques instants en silence.....

Enfin le garde des sceaux ouvrit la bouche, et dès la première période il annonça la chute d'un des frères[8] et la conservation de l'autre[9]. L'effet de cette période sur tous les visages est inexprimable. Quelque occupé que je fusse à contenir le mien, je n'en perdis pourtant aucune

1 **Laterales Regis**, mots latins qui signifient : ceux qui se tiennent aux côtés (*latera*) du Roi. —— 2. **Vas electum**. Vase d'élection, vase choisi entre tous (latin *electio*, choix), expression liturgique, et qui signifie « personne choisie par Dieu pour y verser sa grâce ». Ici, *vas electum* équivaut simplement à *élite*. —— 2. **Superbes**, sens du latin *superbus*, orgueilleux. —— 4. **Le garde des sceaux** était alors Marc Voyer d'Argenson, qui succédait à d'Aguesseau disgracié. —— 5. **Petit-gris**, fourrure grise faite avec un écureuil du Nord ; la véritable hermine est blanche. —— 6. **Premier président**. Jean-Antoine de Mesmes. —— 7. **Les maréchaux de France**. Ceux qui faisaient partie du Conseil de Régence. —— 8. **Un des frères**. Le duc du Maine. —— 9. **L'autre**. Le comte de Toulouse, très estimé de Saint-Simon, et

chose. L'étonnement prévalut aux autres passions [10]. Beaucoup parurent aises, soit équité, soit haine pour le duc du Maine, soit affection pour le comte de Toulouse ; plusieurs consternés. Le premier président perdit toute contenance ; son visage, si suffisant et si audacieux, fut saisi d'un mouvement convulsif ; l'excès seul de sa rage le préserva de l'évanouissement. Ce fut bien pis à la lecture de la déclaration. Chaque mot était législatif et portait une chute nouvelle. L'attention était générale, tenait chacun immobile pour n'en pas perdre un mot, et les yeux sur le greffier qui lisait. Vers le tiers de cette lecture, le premier président, grinçant le peu de dents qui lui restaient, se laissa tomber le front sur son bâton, qu'il tenait à deux mains, et, en cette singulière posture et si marquée, acheva d'entendre cette lecture si accablante pour lui, si résurrective [11] pour nous.

Moi cependant je me mourais de joie. J'en étais à craindre la défaillance ; mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper était infinie et néanmoins ce tourment était délicieux... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance ; je jouissais du plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus continus de toute ma vie. J'étais tenté de ne me plus soucier de rien. Toutefois je ne laissais pas d'entendre cette vivifiante lecture dont tous les mots résonnaient sur mon cœur comme l'archet sur un instrument, et d'examiner en même temps les impressions différentes qu'elle faisait sur chacun.

Au premier mot que le garde des sceaux dit de cette affaire, les yeux des deux évêques pairs [12] rencontrèrent

qui s'était tenu en dehors des intrigues du duc et de la duchesse du Maine. — **10. Prévalut à**... Nous dirions *prévalut sur*... ou *contre*... construction plus en rapport avec l'étymologie (*valere*, valoir, *præ*, par-dessus, sur...) — **11. Résurrective**, qui produit la résurrection, qui fait revivre. C'est un néologisme de Saint-Simon, et qui n'a pas été repris. — **12. Les évêques-pairs** étaient Clermont-Challes, évêque

les miens. Jamais je n'ai vu surprise pareille à la leur, ni un transport de joie si marquée. Je n'avais pu les préparer à cause de l'éloignement de nos places, et ils ne purent résister au mouvement qui les saisit subitement. J'avalai par les yeux un délicieux trait de leur joie, et je détournai les miens des leurs de peur de succomber à ce surcroît, et je n'osai plus les regarder...

Pendant l'enregistrement je promenais mes yeux doucement de toutes parts, et si je les contraignis avec constance, je ne pus résister à la tentation de m'en dédommager sur le premier président; je l'accablai donc à cent reprises, dans la séance, de mes regards assénés et forlongés [13] avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe, lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses moelles: souvent il baissait la vue quand il attrapait mes regards: une fois ou deux il fixa le sien sur moi, et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignais dans sa rage et je me délectais à le lui faire sentir. Je me jouais de lui quelquefois avec mes deux voisins, en le leur montrant d'un clin d'œil, quand il pouvait s'en apercevoir; en un mot, je m'espaçai sur lui sans ménagement aucun autant qu'il me fut possible.

Mémoires. Edition Chéruel. T. XVI, p. 50.

de Laon, et Chateauneuf-Rochebonne, évêque de Noyon. — **13. Forlongés**, équivaut, pour Saint-Simon, à *prolongés*. L'étymologie est : *fors* (hors de) et *longer*. Il ne s'employait guère que dans le langage de la vénerie, et se disait d'un animal poursuivi qui *s'écarte* de ses parages ordinaires et prend de l'avance sur les chiens.

LA COMÉDIE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CYRANO DE BERGERAC (1619-1655).

Nous avons, de Cyrano, le célèbre auteur de l'*Histoire comique des États et Empires de la lune et du soleil*, une comédie, le *Pédant joué* (1654), imitée de l'italien. Cette pièce pleine de verve contient une scène que n'a pas dédaignée Molière, scène que nous citons, et que l'on comparera avec les *Fourberies de Scapin*. (*Littérature*, p. 483.)

Que diable allait-il faire dans cette galère ? (1654).

GRANGER, *pédant* ; CORBINELI, *valet de son fils* ; PAQUIER, *cuistre*[1] *du pédant*.

CORBINELI, *à Granger*.

Hélas! tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER

Mon fils est mort ! es-tu hors de sens ?

CORBINELI

Non, je parle sérieusement : votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER

Entre les mains des Turcs ? Soutiens-moi : je suis mort.

CORBINELI

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École... que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER

Hé ! de par le cornet retors[2] de Triton, dieu marin, qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud ? qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils[3] ?

1. **Cuistre** (d'un mot bas-latin signifiant *cuisinier*), serviteur de collège. Il est pris ici dans son sens propre. Par extension, il signifie pédant — 2. **Retors**, composé de *re* et de *tors* (tordu, cf. colonne torse). *Triton*, dieu marin. — 3. Ici apparaît le comique forcé jusqu'à l'in-

CORBINELI

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et, quoique l'on ne les ait point vus en France que là, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusques ici entre deux eaux?... Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils...

PAQUIER

Quoi? sans confession?

CORBINELI

S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER

Ah! les misérables! C'était pour incuter[4] la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER

En effet les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une *croix*[5].

CORBINELI

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon: « Va-t'en trouver mon père, et lui dis... » Ses larmes aussitôt suffoquant sa parole m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc? d'un Turc! *Perge*[6].

CORBINELI

Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entre eux[7]. Hé! monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous enverra tout à l'heure sa rançon.

GRANGER

Tu ne devais pas parler de rançon; ils se seront moqués de toi.

vraisemblance. Molière se prive de ces effets trop faciles. — 4. **Incuter** (du latin *incutio*, je frappe), faire entrer de force. — 5. Les monnaies de cette époque portaient d'un côté une croix, de l'autre une effigie. — 6. **Perge**, impératif du verbe latin *pergo*, je continue. — 7. **Apparent**, littéralement : *qui a de l'apparence, remarquable.* —

CORBINELI

Au contraire; à ce mot il a un peu reserené sa face. « Va, m'a-t-il dit; mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collège[8], et vous étranglerai tous trois aux antennes[9] de notre navire. » J'avais si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif, pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

PAQUIER

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER

... Paquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*[10].

CORBINELI

Qu'en désirez-vous faire?

GRANGER

Écrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELI

Touchant quoi?

GRANGER

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire; qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes; et que, s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtendre la faculté auditive[11].

CORBINELI

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER

Va-t'en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire que le premier des

8. **Collège**. Le collège de Beauvais, à Paris —— 9. **Antennes** (latin *antenna*), vergues d'un mât, où sont attachées les voiles. —— 10. **Scriptorium scilicet** : *scilicet* signifie en latin *c'est-à-dire*, et *scriptorium* : *l'encrier* —— 11. **Obtendre la faculté auditive** : fatiguer les oreil-

leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien... Ah! que diable, que diable, aller faire en cette galère?... Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la justice. Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELI

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER

Mon Dieu, faut-il être ruiné à l'âge où je suis! Va-t'en avec Paquier, prends le reste du teston[12] que je lui donnai pour la dépense il n'y a que huit jours... Aller sans dessein dans une galère!... Prends tout le *reliqua*[13] de cette pièce... Ah! malheureuse géniture[14], tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant... Paie la rançon, et, ce qui restera, emploie-le en œuvres pies... Dans la galère d'un Turc!... Bien, va-t'en... Mais, misérable, dis-moi, que diable allais-tu faire dans cette galère?... Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

CORBINELI

A quoi bon ces fariboles[15]? Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles[16] pour sa rançon.

GRANGER

Cent pistoles! Ah! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne? Mais cent pistoles! Corbineli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI

Mademoiselle Genevotte[17] n'était pas trop sotte, qui

les. *Obtendre*, du latin *obtendere*, émousser en frappant. — **12. Teston.** monnaie représentant une *tête* (latin *testa*), et qui valait environ 20 sous. — **13. Reliqua**, mot latin signifiant *reste* (cf. *relique*. ce qui reste d'un corps, et particulièrement du corps d'un saint). On écrit aujourd'hui *reliquat*. — **14. Géniture**, que nous avons conservé dans *progéniture*, est encore usité par La Fontaine. Signifie : celui qui a été engendré, le fils. — **15. Fariboles**, propos sans consistance, sottises (étymologie obscure). — **16 Pistoles**, monnaie de compte, valant environ 10 livres (pour l'étymologie, voir *Littré* au mot pistolet.) — **17. Mlle Genevotte**, jeune fille qui est recherchée en mariage, dans la

refusait tantôt de vous épouser, sur ce qu'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc! Et quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères!

(*Le Pédant joué*, II, IV.)

SCARRON (1610-1660).

Scarron représente, dans la première moitié du dix-septième siècle, le genre *burlesque*. Il a donné au théâtre *Jodelet ou le maître valet* (1645) et *Don Japhet d'Arménie* (1653). Cette dernière pièce, imitée de l'espagnol, met en scène un ancien bouffon de Charles-Quint, qui se retire à Orgas et veut jouer au grand seigneur. Dans le dialogue que nous citons, don Japhet cause avec le bailli d'Orgas, à qui il se présente lui-même. (*Littérature*, p. 482.)

Un bouffon grand seigneur (1653).

DON JAPHET

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis ;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.
C'est de son second fils [1] que je suis dérivé :
Son sang, de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième [2] degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,

pièce, à la fois par le pédant Granger, et par son fils. Molière se souviendra de cette rivalité, dans son *Avare*.

1. Le second fils de Noé est Cham. — 2. **Huitantième**. On disait

Parce que deux soleils en un lieu trop étroit
Rendaient trop excessif le contraire du froid[3].
La façon de parler est obscure au village :
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage ?

LE BAILLI

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

DON JAPHET

Vous ne m'entendez pas ? je vous aime autant sourd,
Car assez rarement mon discours j'humanise ;
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise[4]
(Démétaphoriser, c'est parler bassement) ;
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquèle[5].
L'Empereur donc de qui je suis le parallèle...
M'entendez-vous, bailli ?

LE BAILLI

Nenni.

DON JAPHET

Le parangon[6]...

LE BAILLI

Encore moins.

DON JAPHET, *à part.*

Comment !... Altérer mon jargon,
Ce serait déroger à ma noblesse antique :
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.
(*Haut.*)
Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de temps,
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne[7],
Et tout à fait exclu des hôpitaux d'Espagne

septante, *huitante*, *nonante*, pour soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix. — 3. **Le contraire du froid** pour la chaleur, est une expression typique du style burlesque, dans lequel on s'efforçait de parler par énigmes et par calembours. — 4. **Démétaphoriser**, mot burlesque créé par Scarron : parler sans métaphore, c'est-à-dire en un langage simple, sans figures. — 5. **Loquèle** (latin *loquela*) est ici synonyme de *conversation*. Littré, qui cite un exemple tiré de Christine de Pisan (quinzième siècle), le définit : facilité à parler d'une façon commune. — 6. **Parangon**. Mot d'origine espagnole, signifiant *modèle*, exemplaire parfait et idéal : un *parangon de vertu, de vaillance*, etc — 7. **Cocagne** (latin *coquere*, cuire) signifie étymologiquement une sorte de gâteau ; puis un temps de réjouissance, où l'on a en abondance le boire et le

(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger[8]),
Le cacique Uriquis et sa fille Azatèque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,
Étant venus en cour pour se dépayser,
L'Empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde[9],
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde ;
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent ; même il trépudia... [10]
Entendez-vous le mot trépudier, compère ?

LE BAILLI

Non, par ma foi ! monsieur.

DON JAPHET

C'est danser, en vulgaire.
Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal, je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme, sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard...
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon [11], le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam [12] me déplurent ;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt ; car, prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.

(*Don Japhet d'Arménie*, I, II.)

manger. Cf. BOILEAU, Sat. I : *Paris est pour le riche un pays de cocagne. Pays de cocagne* avait fini par signifier un royaume imaginaire, où l'on vivait grassement. — **8. Six mille ducats.** Environ 50 ou 60.000 fr. — **9. Camarde.** Dérivé de *camus* (préfixe péjoratif *ca*, et *mus*, museau), se dit d'un nez écrasé. — **10. Trépudia.** Mot burlesque, imité du latin *trepidare*, s'agiter. — **11 Guenuchon**, diminutif burlesque de *guenon*. — **12 A leur dam** (latin *damnum*, dommage), à leurs dépens.

MOLIÈRE (1623-1673).

Jean-Baptiste Poquelin, dit *Molière*, parcourut d'abord la province, pendant une douzaine d'années, avec une troupe d'acteurs; puis il s'établit à Paris en 1658, et il y débuta par les *Précieuses ridicules*. Fort de la protection de Louis XIV, il put tenir tête aux comédiens rivaux de l'Hôtel de Bourgogne; et, à la fois acteur, directeur de théâtre, fréquemment appelé à la cour pour y organiser des représentations et des divertissements, il trouva le temps d'écrire une trentaine de pièces, dont plusieurs en vers, qui témoignent toutes d'une profonde connaissance du cœur humain, d'un instinct dramatique égal à celui de Shakespeare, et d'une variété de style en rapport avec la variété des caractères et des sujets. (*Littérature*, pp. 484-506.)

MORCEAU COMMENTÉ

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine :
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages :
Elle veut aux mortels trop de perfection.
Il faut fléchir au temps, sans obstination :
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours :
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont :
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;

Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Oui : je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

(*Le Misanthrope*, acte I, sc. I, vers 144-178.)

Commentaire.

Place du morceau dans la pièce. — Ce fragment du *Misanthrope* est tiré de l'acte Ier, sc. I. — Alceste et Philinte sont entrés dans le salon de Célimène absente, et continuent une discussion commencée dans la rue. Alceste est fort en colère contre Philinte; et nous croyons d'abord, à l'entendre protester au nom de l'honneur et de la vertu, que Philinte est coupable de quelque crime. — Nous apprenons bientôt que celui-ci a *embrassé*, avec force protestations, un *ami* qu'il connaissait à peine; en homme du monde, il se conformait à l'usage (cette *embrassade* équivalant à notre poignée de main). Mais Alceste condamne cet usage, et, généralisant ses reproches, il s'élève contre la corruption de tout le genre humain. C'est en réponse à un couplet d'Alceste, que Philinte expose à son tour sa philosophie.

La philosophie de Philinte. — Il y a deux parts à faire dans cette philosophie. Du vers 1 au vers 8, Philinte exprime, en termes simples et mesurés, une excellente théorie, qui rappelle à la fois ce qu'il y a de plus sensé dans la sagesse païenne (HORACE, *Sat.* I, 1) et dans la charité chrétienne (SAINT PAUL, *Épître aux Romains*, XII, 3 : *Non plus sapere quam oportet sapere, sed*

sapere ad sobrietatem, ce que Montaigne, dans ses *Essais*, I, 19, traduit ainsi : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sages sobrement »). — Mais Molière ne nous présente jamais des *raisonneurs* abstraits. Philinte est homme, comme Alceste. Et, à son tour, il exagère; il pousse cette modération jusqu'à l'indifférence et jusqu'au mépris. Après une transition (du vers 9 au vers 14), il trahit sa personnalité un peu égoïste, il oppose son *flegme* à la *bile* d'Alceste; et il finit par prononcer sur la méchanceté native et incurable des hommes des paroles bien plus sévères, bien plus décourageantes, que les boutades furieuses du misanthrope. — Il nous apparaît donc une fois de plus dans ce passage, que Molière ne prend parti ni pour les uns, ni pour les autres. Il ne charge pas un de ses personnages (sauf dans des cas particuliers, comme dans *Tartufe*) de formuler sa pensée. Il met sous nos yeux des êtres vivants, différents, « ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants », et qui, obéissant à leur nature propre, ont, chacun à leur tour, tort et raison. — Les vers 19 et 20, isolés, donneraient toutefois une idée fausse de l'égoïsme de Philinte, qui se sent naturellement porté au paradoxe par réaction contre les théories d'Alceste. Ces deux vers ont été placés par Fabre d'Églantine dans la bouche de son Philinte, au début de sa pièce. (*Le Philinte de Molière*, 1790.) Ce Philinte-là n'est plus celui de Molière, en dépit du titre; c'est le Philinte de J.-J. Rousseau, celui que l'atrabilaire philosophe de Genève a reconstruit de toutes pièces dans sa *Lettre sur les spectacles*.

Commentaire grammatical et littéraire. — V. 5. **Une vertu traitable.** Latin *tractabilis*, qui se laisse manier, souple, indulgente.

— V. 11. **Elle veut aux mortels.** Elle exige, *chez* les mortels. On aura fréquemment l'occasion de remarquer les nombreux emplois de *à*, auxquels se sont substitués, à partir du dix-huitième siècle, d'autres prépositions.

— V. 12. **Fléchir au temps**. Cf. le latin *cedere tempori*, se plier aux circonstances.

— V. 13. **A nulle autre seconde**, expression un peu banale, sorte de *cliché* en usage dans la poésie médiocre du temps (cf. Boileau, *Satire* II).

— V. 16. **Prenant un autre cours** : si elles prenaient... L'usage du participe présent est plus fréquent au dix-septième siècle que de nos jours. Cf. Corneille : *Tu trouveras la paix quittant la solitude* (*Imitation*, III, 22). En réalité, ce participe présent équivaut au *gérondif* latin; il est tombé en désuétude, à mesure que la syntaxe française s'est *délatinisée*.

— V. 21. **La cour... la ville**. Opposition constante aux dix-septième et dix-huitième siècles (cf. le titre de deux chapitres de

La Bruyère). La cour, c'est la noblesse; la ville, c'est la grande bourgeoisie.

— V. 22. **Flegme philosophe.** On trouve aussi dans Pascal cet emploi de *philosophe* comme adjectif. Dans la même scène (v. 97) Molière a dit : *Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.* — *Flegme* vient d'un mot grec signifiant *humeur*, et se dit d'un tempérament *lymphatique*, par conséquent calme jusqu'à la mollesse.

— V. 23. **Ce flegme... qui raisonne si bien.** Tel est le texte de la 1re édition (1667). Les éditions de 1674 et de 1682 portent : ... *Monsieur qui raisonnez si bien*, leçon qui paraît préférable.

— V. 27. **Tâche à...** se distinguait alors de *tâcher de*, et exprimait l'effort vers un but.

— V. 33-34. Ces comparaisons de l'homme avec des animaux sont amenées graduellement par le *mouvement* qui s'accentue de vers en vers. Le sage et modéré Philinte a donc ses haines comme Alceste; il a peut-être été *misanthrope* et *optimiste*; il est devenu *philosophe* et *pessimiste*.

Les théories littéraires de Molière.

La tragédie et la comédie (1663).

Ce morceau est tiré de la *Critique de l'École des Femmes*, petite pièce dans laquelle Molière essaye de réfuter les attaques dont sa dernière comédie a été l'objet. Il nous présente un marquis ridicule, un auteur et une prude : c'est-à-dire l'*ignorance*, le *pédantisme* et l'*hypocrisie*. Il confie sa défense au chevalier Dorante, qui incarne à la fois le bon sens et la saine érudition, et à deux femmes d'esprit, Uranie et Élise. Lysidas, qui attaque la comédie, est une esquisse du futur Trissotin. — Molière proteste avec raison contre le mépris de M. Lysidas pour la comédie. Mais il faut remarquer que nous sommes en 1663, époque où la tragédie *héroïque* et *extraordinaire* de Corneille vieilli justifie ces critiques. Quelques années plus tard, Molière n'aurait pu parler ainsi des tragédies plus naturelles et plus raisonnables de Racine, et la comparaison eût manqué d'exactitude.

Lysidas. — Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes

de comédies[1] ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France...

DORANTE. — Vous croyez donc, M. Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange[2] ?

URANIE. — Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée[3]; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE. — Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un *plus* du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les

1. **Ces sortes de comédies**. Des comédies comme en fait Molière, et qui, pour M. Lysidas, ne sont que des *farces*. — 2. Molière a une rancune toute personnelle contre les poèmes sérieux. Il vient d'échouer dans la comédie héroïque (*Don Garcie de Navarre*), et il a été jugé médiocre comme acteur tragique, par comparaison avec les *grands comédiens* de l'hôtel de Bourgogne. Telle avait été l'impression de la cour, lorsqu'en 1658 il joua *Nicomède* ; telle fut celle de Racine, qui retira à Molière son *Alexandre* pour le faire représenter par la troupe rivale. Par contre, on reconnaissait à Molière une incontestable supériorité dans les rôles comiques et bouffons. Mais il conserva toujours la *prétention* des rôles tragiques ; et c'est dans le costume de César *La Mort de Pompée*) qu'il se fit peindre par Mignard. — 3. **Bien touché** , bien

traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens [4].

(*La Critique de l'École des femmes*, sc. VI.)

Les règles (1663).

Pas plus que Racine, Molière ne se sent l'esclave des *règles*. Il *veut plaire ;* il *plaît* d'instinct, de génie, et il prouve aisément que les règles sont des préceptes négatifs, destinés à prévenir l'écrivain contre certains défauts, mais incapables de lui suffire par eux-mêmes. (Cf. RACINE, préface de *Bérénice*, 1670.)

LYSIDAS. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord que cette comédie [1] pèche contre les règles de l'art...

DORANTE. — Vous êtes de plaisantes gens, avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr [2] parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde : et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait fort aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon che-

peinte, ou bien *attrapée*. — 4. **Honnêtes gens.** Cf. p. 327, note 13.
1. **Cette comédie** : *l'École des Femmes* (1662). — 2. **Ouïr** latin *audire*,

min? Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

Uranie. — J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

Dorante. — Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassantes. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où[3] ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons, dans une comédie, que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Uranie. — Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

Dorante. — C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français*.

Uranie. — Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

Dorante. — Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raisonnements mystérieux : car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et jusqu'au

entendre. Cf. p. 286, note 12. —— 3. Où est fréquemment employé au dix-septième siècle pour : *dans lequel, auquel*, etc... Cf. Racine, *Iphi-*

manger et au boire, nous n'oserons plus rien trouver de bon, sans le congé de messieurs les experts.

Lysidas. — Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

Dorante. — Tout beau[4], M. Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez[5].

(*Critique de l'École des Femmes*, sc. VII.)

Le Contemplateur (1663).

Après le succès des *Précieuses ridicules*, Molière aurait dit : « ... Je n'ai plus qu'à regarder le monde. » Et ses contemporains nous le montrent tous comme un observateur, un *Contemplateur*, qui emprunte à la vie même les traits généraux et particuliers de ses personnages. Mais on l'accuse en même temps de faire des personnalités. Le maréchal de la Feuillade croit se reconnaître dans le marquis de la *Critique*. Dans l'*Impromptu de Versailles* (1663), Molière se défend et s'explique. (Cf. p. 454 le passage où La Bruyère proteste contre les *Clefs des Caractères*.) — Nous sommes ici au milieu d'une « répétition ». La Grange et Molière représentent deux marquis. Brécourt joue un troisième personnage, qui intervient dans la discussion.

Molière. — Nous disputons qui est le marquis de la *Critique*[1] de Molière ; il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

Brécourt. — Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses ; et voilà de quoi j'ouïs[2], l'autre

génie : *Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée.* —— **4. Tout beau**. Expression devenue familière, très usitée dans le langage tragique jusque vers le milieu du dix-septième siècle. Corneille l'emploie dans *Horace* et dans *Polyeucte*. ——5. Dans la suite de cette scène, Molière, par la bouche de Dorante, discute et réfute un à un tous les reproches de M. Lysidas.

1. Le marquis de la Critique, personnage ridicule qui représente dans la *Critique de l'École des Femmes*, le jugement superficiel des gens du monde. —— **2. J'ouïs**, j'entendis. Cf. p. 286, note 12. —— **3. Regarder**

jour, se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder[3] quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air[4] et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs ; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué[5] qui que ce soit ; et que, si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et en effet je trouve qu'il a raison ; car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer[6] tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui susciter des affaires en disant hautement : « Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de tracer aucun caractère qui ne rencontre[7] quelqu'un dans le monde ; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes[8] où[9] l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut, sans doute[10], qu'il ne fasse plus de comédies.

Molière. — Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

La Grange. — Point du tout. C'est toi qu'il épargne ; et nous trouverons d'autres juges.

Molière. — Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu

quelqu'un, viser quelqu'un en particulier. —— 4. **Personnages en l'air**, sans consistance, sans réalité, comme des nuages. —— 5. **Marqué**, comme d'une empreinte, d'un cachet, d'un nom propre. —— 6. **Appliquer...** Chercher des applications, des attributions à... —— 7. **Rencontre**, atteigne. —— 8. **Songé toutes les personnes**, nous dirions *songer à*. —— 9. **Où**. Cf. p. 527, note 3. —— 10. **Sans doute**, sans aucun doute,

pas[11] que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...

BRÉCOURT. — Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.

MOLIÈRE. — Attendez[12], il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu: « Et qu'il ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie[13] de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui, pour services, ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droite et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et

assurément. — **11. Crois-tu pas.** On supprimait fréquemment au dix-septième siècle la négation *ne*, avec *pas, point, rien*. — **12. Attendez.** Molière cesse de jouer son rôle de marquis ridicule; il redevient pour quelques instants Molière lui-même, directeur de théâtre et auteur. Et il indique à Brécourt comment cette tirade doit être dite. — **13. Font galanterie de.** Considèrent comme une chose galante, élé-

les mêmes protestations d'amitié [14]? « Monsieur, votre « très-humble serviteur. — Monsieur, je suis tout à votre « service. — Tenez-moi des vôtres, mon cher. — Faites « état de moi, monsieur, comme du plus chaud de vos « amis. — Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. — « Ah ! monsieur, je ne vous voyais pas ! Faites-moi la « grâce de m'employer. Soyez persuadé que je suis en- « tièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que « je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal « de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie « de n'en point douter. — Serviteur. — Très humble « valet. » — Va, va, marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste [15]. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

(*L'Impromptu de Versailles*, sc. IV.)

Le bon sens et la morale dans Molière.

La mode. L'Éducation (1661).

On a déjà vu, par le morceau du *Misanthrope* que nous analysons plus haut, quel est le genre de *sagesse traitable* prôné par Molière. Nous donnons ici un extrait de *l'École des Maris*, où la modération s'oppose à la mauvaise humeur. Mais on peut juger du progrès fait par Molière entre *l'École des Maris* (1661) et le *Misanthrope* (1666). Ici Sganarelle est un type exagéré, une caricature, un homme tout à fait ridicule et méprisable, et Ariste est trop *raisonneur*. Quelle différence avec Alceste et Philinte, tous deux si complexes, et qui, tour à tour, ont tort et raison, comme la plupart des hommes. — Les deux fragments que nous citons sont empruntés à l'exposition de la pièce. Ariste et Sganarelle sont deux frères. Ils sont tuteurs, le premier de Léonor, le second d'Isabelle ; et chacun d'eux élève sa pupille selon une méthode très différente. Le dénouement donne raison à Ariste, l'éducateur indulgent.

SGANARELLE

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

gante, de... —— 14. Cf. *Misanthrope*, I, sc. 1. —— 15. **Ce qui reste.** C'est

ARISTE

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare [1].

SGANARELLE

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets [2] m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux,
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux [3] ;
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure [4] ?
De ces petits pourpoints [5] sous les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants [6] ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces [7],
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses [8] ?

toute l'œuvre de Molière postérieure à 1665. On trouve plus particulièrement des types de marquis ridicules dans le *Misanthrope* et *Georges Dandin*.

1. Texte de l'édition de 1687. Les éditions postérieures portent un texte plus intelligible : ... *rend tout chez vous barbare*. — 2. **Muguets**. On nommait ainsi les élégants d'après leur parfum favori. On a dit, plus tard, les *muscadins*. — 3. Les chapeaux, sous Louis XIII, étaient fort larges ; sous Louis XIV, on les portait plus petits. — 4. **Offusque**, du latin *offuscare*, formé de *fuscus*, sombre, et *ob*, devant ;c'est-à-dire, *dérober a la vue*. — 5. **Petits pourpoints**. Le pourpoint (du verbe *poindre*, piquer) est l'ancien justaucorps, la veste. Dans le *Remerciement au roi* publié en tête de l'*Impromptu de Versailles*, Molière dit : *Que le rabat soit du plus grand volume, Et le pourpoint des plus petits*. — 6. **Collet**. Rabat. Sous Louis XIII, on ne portait qu'un col de dentelles Vers 1660, on y joint un nœud de batiste ou de dentelles qui pend sur la poitrine, et qui deviendra plus tard le *jabot*. — *Pendants* et *se perdants* sont participes, et ne prendraient plus la marque du pluriel. — 7. **Manches**... Les manches de la chemise, avec manchettes de dentelle, qui traînent sur la table. — 8. **Haut-de-chausses**. Culotte. Mais à cette époque la partie inférieure du vêtement se compose d'une sorte de petite jupe, de même étoffe que le pourpoint, garnie de rubans (la *rhingrave*), et

De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus[9] ?
Et de ces grands canons[10] où, comme en des entraves,
On met, tous les matins, ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants.
Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte :
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement[11].
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode,
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde[12],
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE

Cela sent son vieillard, qui, pour s'en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE

C'est un étrange fait du soin[13] que vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez,

par-dessous, d'une culotte bouffante ou carrée. — 9. **Pigeons pattus** Espèce de pigeons qui ont des plumes sur les pattes. — 10. **Canons**. Ornement de toile, garni de dentelles, attaché à la culotte au-dessous du genou, et descendant jusqu'à mi-jambes. — 11. La Bruyère dit : « Un philosophe se laisse habiller par son tailleur ; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » (*De la Mode*). — 12. **Sur quoi que l'on se fonde**. Hémistiche de remplissage, comme celui que nous avons souligné plus haut, dans le couplet de Philinte. — 13. **Fait du soin...**

Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie :
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devait ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée
Sans se tenir encor malpropre [14] et rechignée [15]

SGANARELLE

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un beau pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux ;
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

Dans la scène II, les deux frères raisonnent sur leur système d'éducation. Sganarelle vient de vanter sa méthode sévère et jalouse. Ariste lui répond :

ARISTE

Soit, mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne point lui faire peur [16].
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes ;
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens,

Que le fait du soin que... — **14. Malpropre.** *Propre* se disait alors pour *élégant*. — **15. Rechignée.** Dérivé de *rèche*, venu de l'allemand *resche*, rude, indocile. — **16.** Cf. MONTAIGNE, chap. de l'*Institution des Enfants* (I, 25). — **17. Livre.** C'est peut-être un souvenir de Descartes.

Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre[17].
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds :
Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses vœux :
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants[18],
Une grande tendresse et des soins complaisants,
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage.
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'était donnée.

(*L'École des Maris*, acte I, sc. I et II.)

La vraie et la fausse dévotion (1667 ?).

Dans *Tartufe*, où il traite un sujet délicat, et où il lui importe que le public ne se méprenne pas sur ses intentions, Molière introduit un véritable *raisonneur*, Cléante, qui parle en son propre nom, et qui représente sinon peut-être exactement l'opinion de l'auteur, du moins celle des gens sensés éloignés à la fois de l'impiété et de la bigoterie. — Cléante répond à son frère Orgon, qui vient de l'accuser d'impiété.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers[1] on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit.
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,

et du *grand livre du monde* (cf. p. 317, Descartes). — **18. Bien venants**, c'est-à-dire qui n'ont pas de peine à rentrer, qui sont sûrs. Remarquer encore le participe présent au pluriel.

1. Façonniers. Cf. p. 445, note 5. — **2. Masque.** Dans son *Sermon sur*

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Eh quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage[2],
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits,
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère,
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré;
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré[3] d'un zèle spécieux;

l'hypocrisie, Bourdaloue fait précisément observer que Molière risque, en arrachant, le masque, d'égratigner le visage. —— 3. **Plâtré**, fardé. Cf. BOILEAU, *Ep.* IX : *Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre... Son*

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place[4],
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins[5] d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment.
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemple glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre.
Ce titre par aucun ne leur est débattu[6];
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;

visage essuyé n'a plus rien que d'affreux. —— 4. **Dévots de place**. Qui se montrent sur la place publique, et s'y donnent en spectacle. Cf. *voiture de place*. —— 5. **Clins d'yeux**. *Clin*, du verbe *cligner* (latin *clinare*, incliner, baisser). Cf. *clignement*, *clignoter*. —— 6. **Débattu**. Ne se dirait plus ainsi dans le sens de *discuter*, *refuser*. On l'emploie

Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui[7],
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même :
Voilà mes gens[8]; voilà comme il en faut user;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.

(*Tartufe*, I, sc. vi.)

La satire sociale dans Molière.

Le grand seigneur méchant homme (1665).

Don Juan et M. Dimanche.

Molière ne nous a pas seulement représenté les petits marquis ridicules, les beaux esprits, les femmes savantes... Il nous a laissé souvent une peinture hardie des vices de son temps. Dans *Don Juan*, il fait agir le *grand seigneur méchant homme*, libertin dans tous les sens du mot, bernant ses créanciers et raillant son père. — On trouve, dans cette première scène, une excellente silhouette de marchand, homme complaisant jusqu'à la servilité, et que Don Juan a grand tort de ne pas payer, mais qui doit regagner sur un seul client tout ce que les autres lui auront fait perdre. — Après Don Juan qui ne paye pas ses marchands, on verra plus tard Dorante (dans le *Bourgeois gentilhomme*) qui emprunte de l'argent au fils d'un drapier enrichi.

LA VIOLETTE, *valet.*

Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE

Bon, voilà ce qu'il nous faut[1], qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas?

sans complément. — 7. **Peu d'appui**, c'est-à-dire l'apparence du mal trouve chez eux peu de créance. — 8. **Voilà mes gens**. Voilà les gens que j'aime et que j'imite.

1. Construction archaïque, pour : *Il ne nous manquait plus que...* —

LA VIOLETTE

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer[2] aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double[3]. (*Entre M. Dimanche.*

DON JUAN, *faisant de grandes civilités.*

Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler personne[4]; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à ses laquais.*

Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN

Comment? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN

Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

2. **Celer**, du latin *celare*, cacher. Le mot n'est plus très usité. Cf. *recel*, *recéleur*. — 3. **Double**, par abréviation pour *double denier*. On disait aussi *doublon*. Le denier (latin *denarius*), dixième partie du sou, n'était plus qu'une monnaie de compte — 4. **Qu'on ne me fît par-**

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi[5].

MONSIEUR DIMANCHE

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN

Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN

Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN

Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

ler personne. Qu'on ne permît à personne de me parler. — **5**. **Contre moi**, en face de moi. Cf. *Critique de l'École des femmes*. Le marquis dit : *Dorilas, contre qui j'étais, a été de mon avis*. — **6**. **Che-**

DON JUAN

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE

Je voudrais bien...

DON JUAN

Comment se porte Mme Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE

Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE

Le mieux du monde.

DON JUAN

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

MONSIEUR DIMANCHE

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

MONSIEUR DIMANCHE

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir[6].

vir, venir à bout. De *chef*, tête (latin *caput*), mener à chef, *achever*. —

DON JUAN

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là [7] monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN

Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN.

Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, *se levant.*

Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter [8].

7. **Touchez là**. Formule usitée au dix-septième siècle, pour *touchez-moi la main, donnez-moi la main.* — 8. **Escorter**. A cette époque, les personnes de qualité se faisaient escorter la nuit par des porteurs de torches

MONSIEUR DIMANCHE, *se levant de même.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (*Sganarelle ôte les chaises promptement.*)

DON JUAN

Comment ? je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE

Ah ! monsieur...

DON JUAN

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE

Si...

DON JUAN

Voulez-vous que je vous reconduise ?

MONSIEUR DIMANCHE

Ah ! monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...

DON JUAN

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort*[9].)

(*Don Juan*, acte IV, sc. II et III.)

Don Juan et son père.

Le ton de la comédie s'élève, dans cette scène, jusqu'au drame. Le vieux duc Louis vient reprocher à son fils ses déportements. Molière s'est souvenu ici d'une scène analogue du *Menteur*. Mais la situation est plus sérieuse, les crimes de Don Juan n'étant pas comparables avec les étourderies de Dorante.

DON LOUIS, DON JUAN

DON LOUIS

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous

et par des valets armés. — 9. Après la sortie de Don Juan, M. Dimanche reste avec Sganarelle, à qui il demande d'intercéder pour lui auprès de son maître. Sganarelle le met à la porte.

nous incommodons étrangement l'un l'autre, et, si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements[1]. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage[2]; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, et qu'avez-vous fait, dans ce monde, pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions, qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous

1. **Déportements**. Excès (du latin *deportare*, se porter en dehors du droit chemin). — 2. **Visage**, dans le sens général d'*aspect*. Nous ne le

qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions[3]. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur[4] qui serait honnête homme que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

DON JUAN

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler[5].

DON LOUIS

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme ; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglements, prévenir sur toi le courroux du ciel[6], et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

(*Don Juan ou le Festin de Pierre*, IV, VI.)

disons plus que des personnes. —— 3. Molière, dans cette tirade sur la noblesse, est d'accord avec Bossuet, Boileau, Corneille, La Bruyère. C'était, au dix-septième siècle, un *lieu commun* que chacun traitait en toute liberté. —— 4. **Crocheteur**, celui qui se sert d'un *crochet* pour porter des fardeaux, *porte-faix*. —— 5. Cette impertinence de Don Juan forme avec le langage de son père un contraste plus pénible que comique. Même impression dans certaines scènes de l'*Avare*. —— 6. **Prévenir sur toi le courroux du ciel**. C'est-à-dire : le ciel, assurément, te punira : mais je préviendrai son courroux en te punissant moi-même.

LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

RACINE (1639-1699).

Jean Racine, après de fortes études latines et grecques à Port-Royal, débuta au théâtre en 1664 avec la *Thébaïde*. Entre 1664 et 1677, il donna neuf tragédies et une comédie, *les Plaideurs*. Retiré du théâtre, et devenu historiographe du Roi, il composa, à la prière de Mme de Maintenon, *Esther* et *Athalie*, pour les jeunes filles du couvent de Saint-Cyr. Il a laissé, en outre, quelques poésies lyriques, inspirées, soit par les paysages de Port-Royal-des-Champs, soit par les Livres Saints. Son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* et ses *Lettres* le placent également au premier rang des prosateurs de son siècle.

Littérature, pp. 456-479.

TEXTE COMMENTÉ

HERMIONE, *seule*.

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ! quel chagrin me dévore !
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais :
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ! et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur, s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace.
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux ;
Qu'il périsse ! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe et se rit de ma rage,
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup laissons agir Oreste :
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir? Hé quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne !
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione !
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits ;
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée !
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre ! Ah ! devant qu'il expire...

Commentaire.

Place du morceau dans la pièce. — Ce monologue est tiré d'*Andromaque*, acte V, sc. 1. Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, est à la cour de Pyrrhus, fils d'Achille, roi d'Epire : elle lui a été fiancée officiellement, et depuis six mois elle attend que Pyrrhus fixe le jour du mariage. Mais celui-ci est épris d'Andromaque, veuve d'Hector, sa captive ; il veut la contraindre à l'épouser et la menace de tuer son fils Astyanax, si elle n'y consent. L'arrivée d'Oreste, qui vient réclamer Astyanax au nom des Grecs, précipite et *cristallise* la situation. Pyrrhus met Andromaque en demeure de se décider : la veuve d'Hector, pour sauver son fils, accepte enfin cet hymen odieux. Hermione, définitivement abandonnée, a résolu de se venger. Elle arrache à Oreste, qui l'aime, la promesse de tuer Pyrrhus ; et au prince infidèle qui est venu s'excuser, elle a lancé, à la fin du IVe acte, de terribles menaces.

Les sentiments. — Cependant au début du Ve acte, nous la retrouvons flottante encore entre son amour et sa haine. Ou plutôt deux sentiments également nés de son amour se partagent son cœur : épargner celui qu'elle aime ; le punir de son mépris. Elle veut à tout prix se venger, et pourtant elle frémit d'horreur en songeant aux effets de cette vengeance. Jamais Racine, peintre des incertitudes et des contradictions du cœur, n'a mieux rendu les nuances de cette lutte intérieure entre deux sentiments également tyranni-

ques, et qui, tour à tour, l'emportent. — On voit dans la suite que Hermione, craignant, d'après le récit de sa confidente, qu'Oreste n'ose pas tuer Pyrrhus, se précipite vers le temple pour le sacrifier elle-même; puis que, se heurtant à Oreste qui vient lui raconter la mort de Pyrrhus, elle invective le malheureux qu'elle accuse de l'avoir mal comprise ; enfin, elle va se frapper sur le corps de Pyrrhus, incapable qu'elle est de survivre à son amour et à sa haine. D'après ce que nous avons dit plus haut de la nature du *monologue dramatique*, celui-ci est très logiquement placé, Hermione étant vraiment déchirée entre deux sentiments d'une violence égale.

Il y a dans tout ce couplet un *rythme passionnel* d'une singulière vérité. Les efforts que fait Hermione pour se convaincre que sa vengeance est légitime, amènent, par une naturelle réaction, des retours de tendresse et des remords. Abandonnée par sa volonté, elle est le jouet de sa sensibilité. Son langage est haletant ; c'est celui de la fièvre et de la folie. Hermione n'est pas sympathique ; mais on ne saurait se défendre d'une profonde *pitié* pour elle ; et l'état d'énervement douloureux où elle se débat laisse prévoir de prochains effets de *terreur*.

Plan du monologue. — Vers 1 à 4 : Hermione expose la situation, et donne le *thème* du développement... *Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?*

V. 5 à 10. — Attitude de Pyrrhus dans son dernier entretien avec Hermione. Comment il a tout fait pour justifier la colère et la vengeance de celle qu'il trahit.

V. 11. — Transition : *Et je le plains encore !*

V. 12 à 14. — Sentiments involontaires d'Hermione en faveur de Pyrrhus.

V. 15 à 28. — Réquisitoire contre Pyrrhus. Raisons de le haïr. Réfutation des raisons précédentes. Résolution dont on essaye de le rendre responsable : *Qu'il meure... puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...*

V. 29. — Sur ce mot *vouloir*, retour des souvenirs et des raisons d'aimer.

V. 36. — La nouvelle résolution d'Hermione n'est formulée qu'à demi. Cléone se présente.

Commentaire grammatical et littéraire. — V. 2. — Remarquer la propriété des mots *saisit* et *dévore* par rapport aux mots *transport* et *chagrin*.

V. 3. — **Errante et sans dessein je cours...** La coupe même du vers a quelque chose de brisé, d'énervé.

V. 4. — **Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?** Réflexion qui est saisissante par sa simplicité ; c'est la nature même qui parle, et qui avoue son impuissance. Comparez et opposez la *volonté* des héroïnes de Corneille.

V. 5. — **De quel œil**, avec quelle expression. Dans son dernier entretien avec Hermione, Pyrrhus semblait distrait, au moment où celle-ci lui adressait des paroles suppliantes. Hermione a éclaté en reproches : *Vous ne répondez pas ?... Perfide, je le vois, Tu comptes les moments que tu perds avec moi...* etc. Dans les vers suivants (6 à 10) Hermione commente cette attitude de Pyrrhus. — **Congédier**, expression très juste en raison même de sa trivialité.

V. 9. — Remarquer les *ellipses* très hardies de : *muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes.*

V. 11. — **Ennui** est très fort dans la langue tragique du dix-septième siècle (latin *in odium*, en haine).

V. 12. — **Mon cœur, mon lâche cœur.**.. Faire sentir, quand on explique du Racine, combien ces répétitions ou ces reprises sont naturelles, propres à la passion, jamais *littéraires* au sens fâcheux du mot. — **S'intéresse pour**, *entre dans ses intérêts;* l'expression, aujourd'hui peu usitée, ne se confondait pas avec *s'intéresser à*, qui est moins fort.

V. 13. — **Au seul penser**. *Penser* est un infinitif pris substantivement, usité en poésie pour *pensée*, quand la finale féminine ne serait pas en position de s'élider.

V. 15. — **Non, ne révoquons point**... Ce ton impératif, traditionnel dans les monologues, est ici plus vrai que jamais. Hermione se fait violence pour résister à la faiblesse de son *lâche cœur*.

V. 18. — **Il pense voir en pleurs dissiper cet orage**. Le tour est difficile à analyser grammaticalement (*il pense voir dissiper*, pour *se dissiper*), mais l'image est tellement claire qu'on ne saurait la reprocher à Racine, comme le fait La Harpe.

V. 20. — **Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.** Encore une de ces hardiesses simples, qui abondent dans le style de Racine. Évidemment *un bras* et l'*autre main* ne semblent pas logiques, en bonne analyse scolaire. Mais n'est-il pas vrai que Hermione a jusqu'ici, au figuré, paré d'un bras les coups que portait sa main, et que cette main appartient à l'*autre bras* ? Il est donc puéril de dire, comme Aimé-Martin, que c'est *à peu près inintelligible.*

V. 23. — **Triomphant dans le temple**. En ce moment même, Pyrrhus est au temple où il épouse Andromaque.

V. 26. — **Non, non**... Encore un *coup de fouet* à la passion. Hermione se défie d'elle-même. Elle se sent faiblir et s'excite.

V. 29. — **C'est donc moi**... Marquer fortement ce *moi*.

V. 31. — **Ce prince**... Voir à l'acte III, scène III, l'éloge des exploits de Pyrrhus, par Hermione.

V. 37. — **Devant que**... Pour *avant que*... Il est aisé de compléter cette phrase, coupée par l'arrivée de Cléone. *Devant qu'il expire, tentons un dernier effort pour le ramener à nous.*

Racine peintre de la jalousie.

Bajazet (1672).

Roxane, sultane, a été investie par Amurat, son époux, pendant son absence, d'un pouvoir absolu. Elle est maîtresse du sort de Bajazet, frère cadet d'Amurat ; et celui-ci a donné l'ordre de le faire périr. Mais Roxane aime Bajazet ; elle veut lui sauver la vie et lui assurer, avec sa main, le trône d'Amurat. Elle se croit aimée de lui, et pour dissimuler cet amour aux yeux jaloux de ceux qui pourraient la dénoncer, elle correspond avec lui par l'intermédiaire d'une jeune princesse, Atalide. On juge de sa déception et de sa rage, quand elle découvre, en interceptant une lettre, que Bajazet aime réellement Atalide. Elle se décide à faire venir le prince, pour le mettre en demeure de choisir. Elle a prévenu des esclaves, apostés par elle, que si Bajazet sortait, il était condamné et devait être étranglé. C'est ce qui donne un sens si plein et si tragique au *Sortez !* qui termine brusquement la scène, une des plus énergiques et des plus concises qu'ait écrites Racine.

ROXANE

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez ;
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, et ces mêmes bienfaits,
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET

Qui ? moi, madame ?

ROXANE

Oui, toi[1]. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs :

1 **Toi.** Remarquer ce passage du *vous* au *tu*, déjà employé par Racine

Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET

Atalide, madame ! O ciel ! qui vous a dit...

ROXANE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit[2].

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère ;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse, et devant que[3] votre âme,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi[4].
Je connus votre erreur. Mais que pouvais-je faire ?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr ;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
Que même mes refus vous auraient exposée ;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.

dans le rôle d'Hermione. Ces changements correspondent avec un naturel parfait aux mouvements mêmes d'une passion jalouse. — **2. Cet écrit.** C'est la lettre trouvée sur Atalide évanouie, et par laquelle Bajazet lui jure un éternel amour. — **3. Devant que...** avant que. — **4.** La phrase pourrait être plus claire ; elle est très fine et très juste. Le sens est : comme vous m'aimiez, vous vous êtes attachée à moi par vos propres bienfaits, et vous vous êtes fait illusion sur mes sentiments. —

Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes,
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché :
Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches,
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.
Le ciel, qui m'entendait [5], sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants :
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance.
J'aurais, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
Que vous-même peut-être...

ROXANE

Et que pourrais-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État, qu'Amurat me confie,
Sultane, et ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée?
Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale?
Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle [6].

5. **M'entendait**, me comprenait. — 6. Qu'on lise et qu'on relise avec attention ces 18 vers ; le style en est d'une telle simplicité qu'il ne semble pas possible d'y changer un mot ; la versification ne coûte rien à la sûreté énergique de la pensée, elle en paraît la forme naturelle ; il y gronde un accent de fureur concentrée, qui proscrit toute élégance ;

BAJAZET

Que faut-il faire?

ROXANE

Ma rivale est ici: suis-moi sans différer;
Dans les mains des muets[7] viens la voir expirer;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi: le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET

Je ne l'accepterais que pour vous en punir;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter!
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice:
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée:
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez[8].

(*Bajazet*, acte V, sc. IV.)

l'ironie y est juste et monte par degrés. Voilà le parfait Racine, celui *qui n'a pas de style*, qui trouve l'accent même de la nature; et cela lui arrive toutes les fois qu'il fait parler *la passion pure*. — 7. **Les muets**. Esclaves muets chargés des exécutions. — 8. **Sortez**. Faire remarquer à quel point l'expression, en soi la plus banale, peut devenir tragique et terrible quand elle est *en situation*.

Mithridate (1673).

Mithridate, roi de Pont, et le plus redoutable adversaire des Romains, aime Monime, qu'il veut épouser avant de partir pour une expédition dont il vient d'exposer le plan à ses fils. Mais sur la dénonciation de l'un d'eux, Pharnace, il soupçonne Xipharès, son autre fils, d'aimer Monime. Aussi tend-il un piège à celle-ci, pour voir si cet amour est réel. Il use d'un procédé déjà employé par Molière dans son *Avare* (1668). Mais la situation diffère : 1° en ce que Harpagon questionne ainsi son fils, tandis que Mithridate impose cette torture morale à une jeune fille ; 2° Harpagon est un grotesque dont la colère ne peut avoir des effets terribles, tandis que Mithridate est un despote redoutable, qui peut faire périr Monime et son fils. La seule idée des conséquences tragiques que doit avoir cet aveu de Monime suffit pour écarter, surtout au théâtre, toute impression de ridicule et tout souvenir de comédie.

MITHRIDATE

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnais, et je fuis [1].
Mes ans se sont accrus ; mes honneurs sont détruits :
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits ;
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris ;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace [2] ;
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.

1. **Je fuis.** Déjà Mithridate a prononcé ce mot, en exposant à ses fils son plan de campagne (acte III, sc. 1 : *Je fuis, ainsi le veut la fortune ennemie*). — 2. **Pharnace**. Pour donner le change à Monime, Mithri-

Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour[3] qui me fut déniée[4],
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME

Xipharès ! lui, Seigneur ?

MITHRIDATE

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
Je le répète encor, c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME

Que dites-vous ? O ciel ! Pourriez-vous approuver...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
Cessez de tourmenter[5] une âme infortunée.
Je sais que c'est à vous que je fus destinée ;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

date feint de croire qu'elle aime Pharnace, celui de ses fils qui le trahit. — 3. **Une amour**. *Amour*, au dix-septième siècle, est tantôt masculin, tantôt féminin. Aujourd'hui il est parfois féminin au pluriel, mais toujours masculin au singulier. — 4. **Déniée**, refusée comme contraire à la justice. — 5. **Tourmenter**, au dix-septième siècle, a

MITHRIDATE

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnais toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME

Je le méprise [6] !

MITHRIDATE

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez [7] avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père [8].
Venez. Je ne saurais mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire [9].
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite [10].

MONIME

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,

comme *tourment*, un sens très fort. — 6. **Je le méprise**, doit être dit sur le ton de la surprise : *Moi ! le mépriser !* — 7. **Servez**, soyez esclave. — 8. **Le sang de votre père.** Nous avons appris, dans l'exposition de la pièce (acte I, sc. III, v. 260 et suiv.), que Philopœmen, père de Monime, a été tué par les Romains. Si elle épouse Pharnace, leur allié, elle trahit la mémoire d'un père qu'elle devrait venger. — 9. **Mémoire**, souvenir. — 10. **J'entends**, je comprends les motifs de

Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE

Vous l'aimez ?

MONIME

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage[11],
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer,
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O ciel ! me serais-je abusée ?

MITHRIDATE

Ils s'aiment[12]. C'est ainsi qu'on se jouait de nous.
Ah ! fils ingrat. Tu vas me répondre pour tous.
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins[13],
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

(*Mithridate*, acte III, sc. v et vi.)

votre fuite. *Fuite*, pris au sens figuré. — **11. Ce gage**, le diadème royal, que Mithridate a envoyé à Monime, pour lui signifier qu'il voulait l'épouser. — **12. Ils s'aiment**. Comparer le même *mouvement* dans *Phèdre*, acte IV, sc. vi, quand Phèdre apprend l'amour d'Hippolyte pour Aricie : *Ils s'aiment !...*; et plus loin, quand Œnone lui dit : *Ils ne se verront plus*, elle répond : *Ils s'aimeront toujours !* Voilà, avec le *Qui te l'a dit ?* d'Hermione, le « sublime » de Racine. — **13. Les**

Racine poète comique.

Les Plaideurs (1668).

Racine, dans les *Plaideurs*, raille à la fois la manie de juger (chez le juge Dandin) et celle de plaider (chez Chicaneau et chez la comtesse de Pimbêche). Ceux-ci se confient mutuellement leurs griefs contre la justice : ils finiront par tourner l'un contre l'autre leur humeur processive.

CHICANEAU

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert[1] est nommé,
A deux bottes de foin le dégât estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour[2]. J'en appelle[3].
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête[4].
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on ?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie[5] en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour :

mutins. Une partie des soldats de Mithridate se sont révoltés avec Pharnace. *Mutin* est un dérivé de *meute* (latin *mota*, chose mise en mouvement), qui s'est dit d'abord de toute troupe de gens, puis plus spécialement et exclusivement des chiens. Cf. *ameuter*; *émeute*.

1. **Expert** (du latin *expertus*, habile), homme qui a des connaissances techniques, et qui est désigné par le tribunal pour faire une enquête et rédiger un rapport. — 2. **Hors de cour**. Le tribunal s'est déclaré incompétent. — 3. **J'en appelle**. J'appelle de cette sentence à un nouveau jugement. *En appeler* est une expression de droit. La *cour d'appel* est le tribunal devant lequel on présente pour la seconde fois sa cause. — 4. **Requête**, en style de droit, *demande*. — 5. **Ma partie**, mon adversaire. Dans cette expression, on sous-entend l'épithète *adverse*. Cf. CORNEILLE, *le Cid* : *Va, je suis ta partie et non pas ton bourreau*, c'est-à-dire : je dois te poursuivre en justice, mais non pas te tuer

Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six-vingt productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin [6]. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq ou six mille francs.
Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans! il me reste un refuge :
La requête civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez.

LA COMTESSE

Plût à Dieu!

CHICANEAU

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE

Je...

CHICANEAU

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE

Monsieur, tous mes procès allaient être finis :
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits :
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants. Ah! Monsieur, la misère [7]!
Je ne sais quel biais [8] ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné

moi-même. — 6. Ces dix vers contiennent une énumération burlesque de termes de chicane. Inutile de les expliquer en détail. L'effet comique est produit non par le sens de chacun d'eux, mais par l'accumulation, qui rend plus amusant le beau résultat obtenu :... *Je perds ma cause avec dépens.* (Cf. MOLIÈRE, *les Fourberies de Scapin*, acte II, sc. V — 7. **La misère**! quelle misère! — 8. **Biais,** procédé détourné

Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU

De plaider ?

LA COMTESSE

De plaider.

CHICANEAU

Certes le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU

Comment ! Lier les mains aux gens de votre sorte !
Mais cette pension, madame, est-elle forte ?

LA COMTESSE

Je n'en vivrais, monsieur, que trop honnêtement [9] :
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement ?

CHICANEAU

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot ! Mais, s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE

Il ne m'en souvient pas ;
Depuis trente ans au plus.

CHICANEAU

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANEAU

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage,

LA COMTESSE

Hé ! quelque [10] soixante ans.

CHICANEAU

Comment ! c'est le bel âge
Pour plaider [11].

Biais vient du latin *bifax*, qui a deux visages, qui est double, équivoque. — 9. **Honnêtement**, d'une façon honorable, de manière à tenir mon rang dans le monde. — 10. **Quelque**, environ. — 11. Remarquez combien ce rejet est spirituel, et comme le *pour plaider*

LA COMTESSE

Laissez faire : ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise, et je veux rien ou tout[12].
(*Les Plaideurs*, acte I, sc. VII.)

Épigrammes.

On sait que Racine avait un esprit très mordant : La Fontaine le surnomme *Acanthe* dans la Préface de sa *Psyché*. Les *Préfaces* de ses tragédies sont souvent fort méchantes, et il a excellé, plus que Boileau, dans l'épigramme.

Sur l'« Iphigénie » de Le Clerc (1674).

Entre Le Clerc[1] et son ami Coras[2],
Tous deux auteurs rimants de compagnie,
N'a pas longtemps sourdirent[3] grands débats
Sur le propos de son *Iphigénie*.
Coras lui dit : « La pièce est de mon cru. »
Le Clerc répond : « Elle est mienne, et non vôtre. »
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.
(*Épigrammes*, IV.)

Sur l'« Aspar » de M. de Fontenelle[4] (1680).

L'ORIGINE DES SIFFLETS

Ces jours passés, chez un vieil histrion[5],
Grand chroniqueur[6], s'émut en question[7]
Quand à Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.

ajoute une nuance amusante au compliment de Chicaneau : *C'est le bel âge...* — **12. Je veux rien ou tout.** La grammaire exigerait : *je ne veux rien ou je veux tout*. Mais ce tour concis et elliptique a plus de vivacité et est d'une parfaite clarté.

1. Le Clerc (1622-1691) fut de l'Académie. Son *Iphigénie* est de 1674, date de l'*Iphigénie* de Racine. — **2. Coras** (1630-1677) composa un poème épique *Jonas ou Ninive pénitente*, auquel Boileau fait allusion dans sa neuvième satire. — **3. Sourdirent**, du verbe *sourdre*, qui signifie étymologiquement *s'élever* (latin *surgere*). — **4. Aspar**, tragédie de Fontenelle, fut jouée en 1680. Fontenelle était alors un bel esprit de salon, le *Cydias* que La Bruyère peindra dans ses *Caractères*; il devait se transformer en savant et en philosophe. — **5. Histrion.** Signifie *acteur*, avec un sens méprisant. Mot emprunté par les Latins aux Etrusques. — **6. Chroniqueur**, signifie ici *rapporteur de faits divers*. — **7. S'émut** pour *il s'émut*, il se remua, ou agita. La suppression de *il*

« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer[8]. »
Gens[9] pour Pradon[10] voulurent parier :
« Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire.
Que par degrés je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement[11];
Or quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle[12]. »

(*Épigrammes*, V.

Racine prosateur.

Visite de deux capucins à Port-Royal (1665).

Quand Racine eut rompu avec ses anciens maîtres de Port-Royal, il oublia tout ce qu'il devait à cette illustre maison. Son ingratitude ne fut pas seulement négative. Il saisit l'occasion d'une attaque indirecte de Nicole, pour lancer contre Port-Royal une *Lettre*, dans le style mordant des *Provinciales* : c'est un chef-d'œuvre d'esprit: on en jugera par le fragment que nous en extrayons. Il avait préparé une deuxième lettre, que Boileau l'empêcha de publier, et qui ne fut retrouvée qu'après sa mort.

(*Littérature*, p. 460.)

Vous accusez (*les jésuites*) de n'envisager dans les personnes que la haine ou l'amour qu'on avait pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vus de tout temps louer et blâmer le même homme, selon que vous étiez contents ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous ferai souvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis. Elle marque assez bien votre caractère.

donne à la phrase un tour archaïque et *marotique*. — **8. Boyer** (1618-1698). Cf. une épigramme de Racine sur la *Judith* de l'abbé Boyer. — **9. Gens**. Certaines gens. — **10. Pradon** (1632-1698), le fameux auteur de *Phèdre et Hippolyte*, opposé par les ennemis de Racine à *Phèdre*. — **11. Pommes**. On lançait des pommes cuites aux mauvais acteurs. — **12. Le sieur**, s'emploie pour *Monsieur* soit dans le jargon judiciaire, soit par mépris

Il disait qu'un jour deux capucins arrivèrent au Port-Royal, et y demandèrent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les religieux y étaient reçus. Mais enfin il était tard, et l'on ne put pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, et on leur porta à souper. Comme ils étaient à table, le diable, qui ne voulait pas que ces bons Pères soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos Messieurs[1] que l'un de ces capucins était un certain P. Maillard, qui s'était depuis peu signalé à Rome en sollicitant la bulle du pape contre Jansénius[2]. Ce bruit vint aux oreilles de la Mère Angélique[3]. Elle accourt au parloir avec précipitation, et demande qu'est-ce qu'on a servi aux capucins, quel pain et quel vin on leur a donné? La tourière[4] lui répond qu'on leur a donné du pain blanc et du vin des Messieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur ôte, et que l'on mette devant eux du pain des valets et du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons Pères, qui avaient bu chacun un coup, sont bien étonnés de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, et se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenait de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser. Comme ils la disaient, M. de Bagnols[5] entre dans l'église, et fut bien surpris de trouver le visage d'un capucin de ses parents dans celui que l'on prenait pour le P. Maillard. M. de Bagnols avertit la Mère Angélique de son erreur, et l'assura que ce Père était un fort bon religieux,

1. **Vos Messieurs**. Le titre de *Messieurs de Port-Royal*, ou *Messieurs*, fut donné aux laïques qui s'établirent auprès du couvent de Port-Royal-des-Champs (*Littérature*, p. 358). — 2. **Jansénius**, forme latine du nom de *Janssen*, évêque d'Ypres, auteur de l'*Augustinus*, traité théologique sur la grâce, qui fut l'occasion de la querelle du *jansénisme*. — 3. **La mère Angélique**, abbesse et réformatrice de Port-Royal, fille d'Antoine Arnauld et sœur du grand Arnauld. — 4. **Tourière**. On appelait ainsi, dans les couvents de femmes, la religieuse chargée de placer dans un *tour*, qui faisait communiquer la cuisine avec le réfectoire, les mets destinés aux hôtes. Par extension, le mot désigne la sœur chargée du réfectoire. — 5. **M. de Bagnols** était un des amis les plus dévoués de Port-Royal. Il avait donné asile, en son château de

et même dans le cœur assez ami de la vérité[6]. Que fit la Mère Angélique? Elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les capucins furent conduits avec honneur de l'église dans le réfectoire, où ils trouvèrent un bon déjeuner qui les attendait, et qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bénissant Dieu, qui ne leur avait pas fait manger leur pain blanc le premier.

(*Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires et des deux Visionnaires.*)

Pour juger de Racine, à la fois comme prosateur et dans ses relations avec ses anciens maîtres, il faut lire l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, modèle de narration simple et de plaidoyer aussi habile que sincère. Cet *Abrégé* ne fut publié qu'après sa mort (cf. l'édition A. GAZIER, *Colin*, 1908).

Éloge de Corneille (1685).

Racine s'était souvent montré malveillant pour le vieux Corneille, dont les amis maladroits avaient cabalé contre *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet* et *Phèdre*. La première préface de *Britannicus* nous prouve d'ailleurs que Racine avait saisi avec une rare sûreté les défauts de se sdernières pièces. En 1685, Thomas Corneille remplaça son frère à l'Académie française : Racine, chargé de *répondre* au récipiendaire, en profita pour rendre à son glorieux rival une éclatante justice. Cet éloge de Corneille est resté vrai ; il n'est pas moins remarquable par son éloquence émue que par sa justesse critique.

...Et qui d'entre nous ne s'applaudissait pas en lui-même, et ne ressentait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, Monsieur, qui non seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler[1]. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi

Saint-Jean-des-Trous, près Chevreuse, aux Petites-Écoles. —— 6. **Vérité**. Pour Port-Royal, ce mot signifia toujours le *jansénisme*. On sent que Racine l'emploie avec une ironie tout à fait piquante.

1. **Travailler**. Expression très simple, mais énergique. Les débuts

ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction[2] encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement : en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées[3].

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin et lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle[4], enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens[5], fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux[6], et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain par leurs discours et par leurs frivoles critiques de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler[7].

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties[8] : l'art, la force, le jugement,

de Corneille sont de 1629. — 2. **Diction**, style : aujourd'hui le mot signifie : *art de bien dire*, dans le sens de *réciter* sur le théâtre ou en public. — 3. Rien d'exagéré dans ce tableau. Cependant Racine semble oublier *Mairet* (cf. 342). — 4. Corneille, c'est ce que veut faire entendre Racine, est d'abord retardé dans son essor par ce mauvais goût ; cela est encore vrai pour *le Cid*. — 5. **Les Anciens**, surtout les Latins ; mais il faut y ajouter les Espagnols. — 6. **Merveilleux**, le grand, l'héroïque. — 7. Allusion à la querelle du Cid. — 8. **Parties** s'emploie, au dix-septième siècle et au dix-huitième, dans le sens de *qualités naturelles ou acquises*. Voir Littré, au mot *partie*, n° 22.

l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela[9], une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse[10], mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie : du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de Monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette

— 9. **Parmi** signifie étymologiquement *au milieu de.* Il est d'un emploi plus étendu au dix-septième siècle que de nos jours. — 10. La tragédie latine n'a pas été fort originale, si l'on en juge du moins par le peu qui nous en reste. Cependant Cicéron cite fréquemment et avec or-

différence cesse [11]. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair [12] l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus célèbre de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie : que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il [13] lui envoya encore des marques de sa libéralité; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand [14].

Voilà, Monsieur, comment la postérité parlera de votre illustre frère; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges, je veux dire, homme de probité, de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami ; vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire n'a pu altérer [15].

gueil les tragiques latins, et Quintilien semble plutôt accuser d'infériorité la comédie latine. — **11**. On fera remarquer la construction de cette période. — **12**. **Marcher de pair**, marcher sur le même rang. *Pair*, du latin *par*, signifie *égal*. — **13**. **Il**. Dans cette phrase, *il* est d'abord employé impersonnellement, puis pour désigner Louis XIV. C'est une négligence. — **14**. Sur les dernières années de Corneille, voir *Littérature*, p. 338. — **15**. Les deux frères avaient épousé les deux sœurs, et demeurèrent à Rouen dans la même maison. Thomas vécut jusqu'en 1709.

Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très bon académicien. Il aimait, il cultivait nos exercices. Il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

(*Discours prononcé à l'Académie française, le* 20 *janvier* 1685, *pour la réception de Thomas Corneille.*)

Les Lettres de Racine.

Nous avons de Racine des lettres de jeunesse, celles qu'il écrivait d'Uzès à son cousin Vitart et à l'abbé Le Vasseur (1661-1662) : des lettres adressées à Boileau (1687-1699) ; et enfin celles qu'il envoie à son fils Jean-Baptiste, dont l'éducation lui tenait fort à cœur. Racine retrouve chez son fils ses propres goûts de jeunesse ; il s'en alarme, et essaye de les combattre. Il tempère sa sévérité, d'ailleurs *raisonnée*, d'une tendresse que l'on sent profonde et sincère.

A son fils Jean-Baptiste.

Au camp de Thieusies, le 3 juin 1693 [1].

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites ; mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poètes français : songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation et non pas à votre véritable étude ; ainsi je souhaiterais que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien

1. Racine était alors *historiographe* du roi, et l'accompagnait dans ses

et des autres auteurs de cette nature. Quant à votre épigramme[2], je voudrais que vous ne l'eussiez point faite : outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers français, qui ne serviraient qu'à vous dissiper l'esprit ; surtout il n'en faut faire contre personne[3].

M. Despréaux[4] a un talent qui lui est particulier, et qui ne doit point vous servir d'exemple ni à vous ni à qui que ce soit ; il n'a pas seulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la satire ; mais il a encore outre cela un jugement excellent qui lui fait discerner ce qu'il faut louer et ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous, c'est une des grandes félicités qui vous puissent arriver, et je vous conseille d'en bien profiter en l'écoutant beaucoup et en décidant peu. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture : je veux croire que vous avez écrit votre lettre fort vite ; le caractère[5] en paraît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne vous chagrine point, car du reste je suis très content de vous, et je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mère vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils. Je ne sais si je serai en état d'écrire ni à vous ni à personne de plus de quatre jours : mais continuez à me donner de vos nouvelles ; parlez-moi aussi un peu de vos sœurs[6] que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi. Je suis tout à vous.

campagnes, ainsi que Boileau. Son fils Jean-Baptiste était âgé de 15 ans. (Cf. *Littérature*, p. 461, note 1.) —— 2. J.-B. Racine avait fait une épigramme sur les disputes de Boileau et de Perrault, relativement aux Anciens et aux Modernes. —— 3. Il ne faut pas oublier qu'à cette date, Racine considère toute sa vie littéraire comme une période d'*abomination*. Il épie et condamne chez son fils ce goût héréditaire pour la poésie : il y voit le châtiment de ses anciennes erreurs. —— 4. **Despréaux**. C'est presque toujours sous ce nom que les contemporains désignent Boileau, pour le distinguer de ses deux frères Gilles et Jacques. —— 5. **Le caractère**. Ne se dit plus de l'écriture, mais seulement de l'imprimerie. —— 6. **Vos sœurs**. Racine eut sept enfants. L'aîné est *Jean-Baptiste* à qui sont adressées les lettres ; puis viennent cinq filles, dont trois furent religieuses : enfin, le petit *Louis*, qui n'avait que onze ans à la mort de son père, et qui fit deux poèmes : *la Grâce* et *la Religion*.

AU MÊME.

A Fontainebleau le 3 octobre 1694[1].

Je vous adresse une lettre pour M. Despréaux, que je prie votre mère de lui envoyer le plus tôt qu'elle pourra. Il m'a déjà fait réponse à celle que je lui écrivis il y a trois jours, et il me mande en même temps que vous n'avez pu vous rencontrer, parce qu'il était à Paris quand vous l'avez été chercher à Auteuil...

... Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à Mlle de la Chapelle[2] de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries[3], qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses qui doivent attirer votre principale attention, et pendant que vous y êtes engagé et que nous payons des maîtres pour vous en instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération pour moi, et assez d'égard, pour vous conformer un peu à mes sentiments, pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir[4] l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser ; mais je serais incon-

1. Racine avait accompagné la cour à Fontainebleau, en qualité de gentilhomme de la Chambre. — 2. **Mlle de La Chapelle** était la fille du contrôleur des bâtiments du roi et la petite-nièce de Boileau. — 3. **Niaiseries.** Le mot *niais* se disait, en vènerie, du faucon pris au nid (latin *nidacem*), puis, par extension, d'un enfant sans expérience et sans instruction. *Niaiserie*, c'est ce qui peut amuser un *niais*. — 4. **Divertir**. Cf. p. 439, note 3.

solable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour les livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, et que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut, c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié [5]. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mère.

5. **Amitié**. Cf. p. 283, note 1.

LA FABLE

LA FONTAINE (1621-1695).

Jean de La Fontaine, né à Château-Thierry, succéda à son père dans sa charge de maître des eaux et forêts et en resta titulaire jusqu'en 1672. Quoique marié de bonne heure, il vécut très peu chez lui, et fut hébergé successivement par Fouquet, la duchesse de Bouillon, Mme de La Sablière et M. d'Hervart. Il publia trois recueils de *Contes* (1664-1665-1671) et douze livres de *Fables* (I à VI en 1668, VII à XI en 1679, le XIIe en 1694). Il a donné en outre quelques petites pièces de théâtre, dont la moins oubliée est la *Coupe enchantée* (1688), écrite en collaboration avec le comédien Champmeslé. *Littérature*, pp. 510-520.

TEXTE COMMENTÉ

La laitière et le pot au lait (1679).

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant : il n'est rien de plus doux ;
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi.
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Des diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(*Fables*, VII, x.)

Commentaire.

Sources de la fable. — La Fontaine n'a presque jamais inventé les sujets de ses fables. Il les prend un peu partout, dans Ésope, dans Phèdre, chez les fabulistes orientaux, chez les conteurs du moyen âge et du seizième siècle. Et il a *fixé* tous les sujets qu'il a empruntés ; personne n'a pu refaire une fable de La Fontaine. « L'écrivain original, a dit Chateaubriand, n'est pas celui qui n'imite personne ; c'est celui que personne ne peut imiter. » — *La Laitière et le Pot au lait* est prise d'une *nouvelle* de Bonaventure des Périers, publiée en 1558. Nous en donnons le texte, d'après les *Morceaux choisis du seizième siècle* de Darmsteter et Hatzfeld (Delagrave, 1878). Les élèves pourront ainsi juger par eux-mêmes des traits ajoutés ou modifiés par le fabuliste.

Comparaison des alquemistes (alchimistes) **à la bonne femme qui portait une potée de lait au marché.**

Chacun sçait que le commun langaige des alquemistes, c'est

qu'ilz se promettent un monde de richesses et qu'ils sçavent des secrets de nature que tous les hommes ensemble ne sçavent pas; mais à la fin tout leur cas s'en va en fumée, tellement que leur alquemie se pourroit plus proprement dire : *Art qui mine* ou *Art qui n'est mie*; et ne les sçauroit-on mieux comparer qu'à une bonne femme qui portoit une potée de lait au marché, faisant son compte ainsi : qu'elle la vendroit deux liards; de ces deux liards elle en achepteroit une douzaine d'œufs, lesquelz elle mettroit couver et en auroit une douzaine de poussins; ces poussins deviendroient grands et les feroit chaponner; ces chapons vaudroyent cinq solz la pièce : ce seroit un escu et plus, dont elle achepteroit deux cochons, masle et femelle, qui deviendroyent grands et en feroient une douzaine d'autres, qu'elle vendroit vingt solz la pièce, après les avoir nourris quelque temps : ce seroyent douze francs, dont elle achepteroit une jument qui porteroit un beau poulain, lequel croistroit et deviendroit tant gentil : il saulteroit et feroit *hin*. Et, en disant *hin*, la bonne femme, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain, et en la faisant sa potée de lait va tomber et se répandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument et son poulain, tous par terre. Ainsi les alquemistes, après qu'ilz ont bien fournayé, charbonné, lutté, soufflé, distillé, calciné, congelé, fixé, liquéfié, vitréfié, putréfié, il ne fault que casser un alembic pour les mettre au compte de la bonne femme.

(*Les Nouvelles récréations et joyeux devis*. Nouvelle XII.)

En comparant la fable de La Fontaine à la *Nouvelle* de Bonaventure des Périers, on se gardera de tout parti pris. Le conte en prose est charmant, et il a fourni au fabuliste le plan général et quelques détails précieux. Il s'agit donc surtout de marquer des différences, et non de prouver systématiquement la supériorité de La Fontaine.

Plan de la fable. — Dans les vers 1 à 6, La Fontaine nous présente son personnage, dont il marque à la fois le costume et l'allure.

— Les vers 7-11 annoncent quelles sont les pensées de la laitière. C'est d'abord une rêverie, au style indirect, sorte de transition qui amène le discours direct, lequel va du vers 12 au vers 21. Rien de plus naturel. Perrette, animée par la marche, rêve... ; puis elle parle ; ses propres paroles la grisent : et enfin le *geste* se joint au discours.

— Le vers 22 se détache nettement et exprime ce geste instinctif et irréfléchi, dont les conséquences sont énumérées vivement dans le vers 23.

V. 24-27. — Description de l'état dans lequel cette catastrophe a plongé Perrette. Ce second *portrait* s'oppose au premier.

V. 28-29. — Conclusion de l'anecdote et transition vers la morale.

V. 30 à la fin. — Morale.

On insistera sur la composition *dramatique* de cette fable : un personnage se présente avec sa physionomie et sa démarche ; il rêve, il parle, il agit ; nous attendons avec curiosité le dénouement : ce dénouement est à la fois imprévu, logique et complet.

Commentaire grammatical et littéraire. — V. 1 à 6. — Tous les termes de ce petit portrait sont choisis pour nous donner l'idée d'une paysanne aisée, alerte et intelligente. Mais elle aura les défauts de ses qualités ; elle sera ambitieuse et trop nerveuse. Analyser les mots *coussinet*, *court* adverbe, *cotillon*. En faire ressortir la précision.

V. 7. — **Notre laitière.** C'est-à-dire la laitière que nous venons de décrire, et que nous connaissons bien maintenant. La Fontaine emploie fréquemment ce tour familier, qui lui donne une sorte d'intimité avec ses personnages : *Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire... Notre baudet s'en sut pourtant Passer pour cette fois*, etc.

V. 10. — Remarquer à partir de ce vers la gradation simple : *œufs, couvée, poulet...*

V. 17. — **Il était, quand je l'eus...** Déjà Perrette croit avoir acheté et engraissé son porc : le voilà prêt pour la vente.

V. 19. — **Et qui m'empêchera...** Non seulement Perrette parle tout haut, mais elle discute avec une invisible commère, jalouse de sa prospérité.

V. 23. — **Adieu...** Gradation opposée à la précédente. L'imagination de Perrette remonte la série en sens inverse. Ses acquisitions imaginaires lui échappent l'une après l'autre : elle croyait avoir une vache et son veau, il ne lui reste même plus sa couvée. Remarquer la coupe du vers : *le lait tombe*.

V. 24. — **Marri**, participe passé du verbe *marrir*, d'origine germanique, dont le sens était *empêcher*, de là *gêner*, *contrarier*.

V. 28. — **Le récit en farce en fut fait** : De cette anecdote on fit une *farce*, c'est-à-dire un *conte plaisant* ; car on ne connaît pas de farce dramatique sur le Pot au lait.

La morale. — A ceux qui se sont amusés des rêveries de Perrette et de sa déconfiture, La Fontaine rappelle que tous, tant que nous sommes, nous sommes le jouet de nos illusions et de nos vœux ; et avec une bonhomie malicieuse, il se donne lui-même pour exemple. Mais faut-il se plaindre ou se fâcher de ce que « chacun songe en veillant » ? Non, répond La Fontaine, « il n'est rien de plus doux ». Qu'importe que, au moindre accident, on se retrouve « Gros-Jean comme devant » ? On a joui tout de

même de cette « flatteuse erreur ». Cette morale est de celles qui caractérisent le mieux La Fontaine. Ce n'est pas une leçon, ce n'est pas un conseil que le fabuliste tire de cette fable; ce n'est pas non plus une satire, comme le fait Bonaventure des Périers. C'est une simple remarque d'expérience. Il dit: « Ne riez pas trop de Perrette; nous sommes tous faits comme elle, moi le premier ; et c'est tant mieux... »

V. 31. — **Châteaux en Espagne**. L'Espagne était le pays des romans et des aventures. L'imagination qui « bat la campagne » se construit des châteaux dans la patrie de Don Quichotte.

V. 32. — **Picrochole**. Dans Rabelais, le roi Picrochole, l'ennemi de Grandgousier et de Gargantua, rêve de conquérir le monde. La plaisante énumération de ses victoires imaginaires est imitée d'un passage célèbre de Plutarque, où Pyrrhus, roi d'Épire, fait à Cinéas un plan de ses futures conquêtes.

V. 38. — Le **sofi** ou **sophi**. Ancien nom du roi de Perse.

V. 42. — **Gros-Jean**. Nom proverbial du *paysan naïf* et pauvre. Cf. Jacques Bonhomme.

Les Fables.

Les fables de La Fontaine sont dans toutes les mains. Cependant, un recueil de *Morceaux choisis* doit, par définition même, contenir quelques fables, prises parmi les plus caractéristiques. Nous en avons groupé ici quatre, des genres les plus différents : *la Mort et le bûcheron*, chef-d'œuvre de pitié et de « tendresse humaine », — *l'Astrologue*, fable philosophique, — *le Coche et la mouche*, fable descriptive, — *le Songe d'un habitant du Mogol*, fable « lyrique ».

La mort et le bûcheron [1] (1668).

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée [2],
Sous le faix [3] du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée [4].
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

1. Ésope, fable 20. —— 2. **Ramée** (dérivé du latin *ramus*), cf. rameau, ramage, ramier, etc. La ramée se dit des branches coupées avec leurs feuilles. —— 3. **Faix**. fardeau (du latin *fascis*, faisceau). —— 4. **Chaumine**, cabane couverte de *chaume*. Signaler la construction métrique de ce vers, formé de quatre groupes de 3 syllabes ; la sensation de peine et d'essoufflement grandit de vers en vers, depuis le premier jusqu'au quatrième ; au vers 6, *il met bas son fagot*, en rejet : c'est l'arrêt et le

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde[5] ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée[6],
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
— C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère[7].

Le trépas vient tout guérir :
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR.
C'est la devise des hommes[8]. (*Fables*, I, 16.)

L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits[1]
(1668).

Un astrologue un jour se laissa choir[2]
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête? »
Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes[3],
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent[4] d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

repos. — 5. **Machine ronde**, expression populaire (cf. le latin *orbis*, cercle), signifiant le monde, et qui est bien à sa place ici. Observer que La Fontaine, quand il use d'une périphrase, l'approprie toujours à la condition et au caractère du personnage qu'il fait parler. Ainsi dans *le Gland et la Citrouille*, Garo définit Dieu : *celui que prêche ton curé*. — 6. **Les soldats**. On logeait les soldats chez l'habitant jusqu'à la fin du dix-septième siècle ; aujourd'hui, l'habitant ne doit plus le logis qu'aux troupes de passage. La **corvée** : journées de travail dues au roi, ou au seigneur. — 7. **Tu ne tarderas guère** : cela ne te retardera guère. — 8. Cette morale est expliquée dans la fable XV du livre I, qui précède celle-ci, et peut lui servir de commentaire. On jugera de la différence au point de vue de la poésie.

1. ESOPE, fable 40. — 2. **Choir**, tomber (latin, *cadere*). Encore usité dans le composé *échoir*. — 3. **Parmi ce que de**... Tour latin. **Ce** et **que** sont des neutres. — 4. **Ne se plaisent de**... Aujourd'hui on em-

Mais ce livre, qu'Homère et les siens [5] ont chanté,
Qu'est-ce, que [6] le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence ?
Or du Hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort [7],
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul [8] ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité [9] ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables ?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus [10],
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus [11] ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours [12],
Le soleil nous [13] luit tous les jours.
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer [14]
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences [15].
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train [16] toujours égal dont marche l'univers ?

ploie seulement *se plaire à*. — 5. **Les siens**. Les poètes grecs qui l'ont suivi et imité. — 6. **Qu'est-ce, que le Hasard**... Qu'est-ce, sinon le Hasard. — 7. **Ni**. On attendrait plutôt *ou*. Mais « on aurait tort » a un sens négatif et peut entraîner logiquement l'emploi de *ni... ni*. — 8. **Qui les sait, que lui seul**, si ce n'est lui seul. — 9. **A quelle utilité**. Pour quelle utilité. — 10 **Prévenus**, sens de *prévus*, goûtés d'avance. — 11. **Devant que**, avant que. — 12. **Font leur cours**. Suivent leur cours. — 13. Le **soleil nous luit**. Luit pour nous. — 14. **Inférer**. Supposer, conclure. — 15. **Influences** au sens astrologique du mot. — 16. **Train**, façon d'aller, marche. — 17. **Horoscope**, d'un mot grec qui signifie *examen de l'heure*. Les astrologues, en ob-

Charlatans, faiseurs d'horoscope[17],
Quittez les cours des princes de l'Europe ;
Emmenez avec vous les souffleurs[18] tout d'un temps[19] :
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur[20] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères[21],
Cependant qu'ils[22] sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

(*Fables*, II, 13.)

Le coche et la mouche (1679).

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche[1].
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu[2] :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine[3] ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,

servant l'heure de la naissance, prédisaient l'avenir d'un enfant. De là : *tirer l'horoscope de quelqu'un.* — 18. **Souffleurs**. Ceux qui soufflent sur les fourneaux, pour trouver la *pierre philosophale*, les alchimistes. — 19. **Tout d'un temps**. En même temps (cf. la même expression dans le monologue d'Auguste (*Cinna*, IV). — 20. **Spéculateur** (latin *speculator*, qui regarde, qui observe) désigne ici l'astrologue. — 21. **Bâillent aux chimères**. Ouvrent la bouche, en regardant des choses vaines. La Fontaine aurait dû écrire *bayer* (cf. *bayer aux corneilles*, dont le part. prés. est *béant*). — 22. **Cependant qu'ils**, pendant qu'ils.

1. **Coche**. A signifié d'abord *bateau* (du latin *concha*, coque). Par analogie, on appela *coche* une voiture publique, une diligence, et l'on dit, d'autre part, le *coche d'eau*, pour désigner un bateau transportant des voyageurs. — 2. Remarquer la gradation ironique : les moines ne se décident à descendre qu'après les femmes. La Fontaine suit ici la tradition gauloise des fabliaux. — 3. **Machine**. Pour la mouche, le mot *machine* caractérise bien cet ensemble compliqué dont elle est censée

Elle s'en attribue uniquement la gloire.
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille[4] allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire[5] :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut[6] :
« Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt.
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires ;
Ils font partout les nécessaires[7],
Et, partout importuns, devraient être chassés[8].

(*Fables*, VII, 9.)

ignorer le vrai nom. — 4. **Un sergent de bataille** (cf. Montaigne *sergent de bande*), officier chargé, au moment du combat, de ranger les troupes. — 5. **Bréviaire** (latin *breviarium*, abrégé) s'est dit de tout livre portatif, contenant un *résumé* de choses essentielles. Montaigne dit du *Plutarque* d'Amyot : « C'est notre bréviaire. » Le mot ne se dit plus guère que dans le sens où il est pris ici : livre de prières à l'usage des prêtres. — 6. Remarquer l'effet d'harmonie imitative ; l'effort final des chevaux est rendu par l'hiatus : *au haut*. — 7. **Necessaire**, homme qui se rend, ou se croit nécessaire. — 8. A propos de cette fable, on peut citer les vers suggestifs de M. E. Rostand (*Chantecler*, acte I, scène II) :

« Et qui sait si le coche eût monté sans la mouche ?
Tu crois qu'il valut moins qu'un « hue ! » ou qu'un « dia ! »
Le psaume de soleil qu'elle psalmodia ?
Tu crois à la vertu d'un juron qu'on décoche,
Et que c'est le cocher qui fait monter le coche ?
Non, non ! elle a plus fait que le gros fouet claqueur,
La petite musique où bourdonnait un cœur ! »

Le songe d'un habitant du Mogol [1] (1679).

Jadis certain Mogol [2] vit en songe un vizir [3]
Aux Champs-Élysiens [4] possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux [5],
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais [6] !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles [7] ?
Quand pourront les neuf Sœurs [8], loin des cours et des villes,

1. Cette fable est tirée de *Gulistan ou l'Empire des roses*, du poète persan Sadi. La traduction d'André du Ryer, sieur de Malezair, avait paru à Paris en 1634. — 2. **Mogol** ou *Mongol*, habitant de la Mongolie, région située au Nord de la Chine. — 3. **Vizir.** Le vizir est le premier ministre du Sultan. — 4 **Champs-Elysiens**, pour Champs-Elysées; région des Enfers où, selon la mythologie grecque, les âmes des justes étaient récompensées. — 5. **Entouré de feux**, brûlé par les feux du Tartare, partie des Enfers où les méchants étaient punis. — 6. **Le frais**, la fraicheur. Adjectif employé substantivement, comme *le froid*, *le chaud*. Cf. VIRGILE, *Eglogues*, I, 51 : *Hic inter flumina nota Et fontes sacros frigus captabis opacum.* — 7. **Qui m'arrêtera...** Cf. VIRGILE, *Géorg.*, II, 485 : *O qui me gelidis in vallibus Hæmi Sistat...*

M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes[9] ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets[10] !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira[11] point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris[12] :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soin, et mourrai sans remords[13].

(*Fables*, XI, 4.)

Poésies diverses.

Élégie pour M. Fouquet (1662).

La Fontaine avait vécu chez Fouquet, à Saint-Mandé et à Vaux, de 1657 à 1661. Il lui avait dédié son poème d'*Adonis*. Dans une lettre à Maucroix, il a rendu compte des fêtes données pour le Roi, au château de Vaux, en 1661, et où Molière joua l'*École des Maris* et les *Fâcheux*. Après la disgrâce et l'arrestation du surin-

— 8. **Les neuf Sœurs**, les Muses. — 9. Allusion à l'astrologie, que La Fontaine condamne cependant dans la fable précédemment citée. — 10. Ce mouvement est encore imité de VIRGILE, *Géorg.*, II, 482 : *Sin has ne possim naturæ accedere partes...* — 11. **Ourdira**. *La Parque n'ourdira point ma vie avec du fil d'or.* Des trois Parques, l'une tenait un fuseau, l'autre *ourdissait* le fil, la troisième le coupait. *Ourdir* (du latin *ordiri*, commencer) signifie : disposer les fils de la *chaîne* d'une étoffe, pour la tisser. — 12. **Lambris**, cf. page 296, note 2. — 13. Conclusion à la fois résignée et insouciante, qu'il faut bien se garder de trop admirer. Vivre *sans soins*, c'est-à-dire sans soucis, n'est pas le but de la vie ; une conscience plus exigeante que celle de La Fontaine pourrait, après une telle existence, éprouver quelques remords. Cf. l'épitaphe que, dès 1659, La Fontaine composait pour lui-même :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

tendant, il lui resta fidèle. La Fontaine, dans cette pièce, désigne Fouquet sous le nom d'Oronte.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, nymphes de Vaux [1], faites croître vos ondes :
Et que l'Anqueuil [2] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les destins sont contents ; Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants [3], les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité !
Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs [4].
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière ;

1. **Nymphes de Vaux**. Les Nymphes sont des divinités champêtres qui président particulièrement aux cours d'eau. — 2. **L'Anqueuil**, petite rivière qui passe à Vaux. — 3. **Les soucis dévorants**. Cf. *Philémon et Baucis* : Des soucis dévorants c'est l'éternel asile. — 4. **Sur la foi**. C'est-à-dire, *en se fiant à*. Remarquer la savante harmonie de ce

Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage [5],
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers [6], Oronte nous appelle :
Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage [7] ;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le [8] ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie [9] :
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie :
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

vers. —— 5. **Équipage** a ici un sens très étendu : il s'agit de tout le *train* d'une maison. —— 6. **Pensers**. Infinitif substantivé, fréquemment usité encore aujourd'hui pour *pensées*, qui ne peut entrer dans le corps d'un vers. —— 7. **Courage**, cœur ; — **fléchir**, du latin *flectere*, courber. —— 8. **Le** s'élide devant *ambitieux*. Cf. page, 149, note 4. —— —— 9. Henri IV. Dans le vers suivant, *il* rappelle *Henri* ; construction défectueuse et amphibologique, *il* ne devant jamais se substituer qu'au *sujet* de la proposition précédente.

Discours à Madame de la Sablière (1685).

La Fontaine était l'hôte de Mme de la Sablière depuis 1671. Il lut ce discours, à l'Académie française, à la fin de la séance où il fut reçu Académicien Cette lecture dissipa l'impression fâcheuse produite par la *réponse* du *Directeur*, l'abbé de la Chambre, qui avait cru devoir sermonner La Fontaine un peu sévèrement.

Désormais que [1] ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre.
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'allongent la carrière ;
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous [2] sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques ;
Les romans et le jeu, pestes des républiques,
Par qui sont dévoyés [3] les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
  L'usage des vrais biens réparerait ces maux :
Je le sais et je cours encore à des biens faux.

1. **Désormais que**. Expression archaïque, mais conforme à l'étymologie de *désormais*, mot formé de *dès*, *ore* (latin *hora*), *mais* (latin *magis*), et signifiant *à partir de cette heure (en allant) plus loin*. — 2. **Qui vois-je que**... *Que* pour *sinon*. — 3. **Dévoyés**, jetés

Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole :
Tantales[4] obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si[5] faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts, à quoi les emploirai-je ?
Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre[6] à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres[7] et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète et partout hôtesse passagère ;
Ta conduite et tes vers, chez toi, tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en ce moment de Térence à Virgile :
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins ;

hors de la bonne voie. — 4. **Tantale**, dans le Tartare des anciens, était dévoré par la faim et la soif, et voyait fuir devant lui les mets et la boisson. — 5. **Si**. *Aussi* (latin *sic*). — 6. **De se prendre**, le fait de se prendre. — 7. **Lustres**. cf. page 294, note 2. — 8. **Les neuf**

Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière[8] :
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois[9]. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix :
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi[10] ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles[11] ;
Je suis chose légère et vole à tout sujet :
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet :
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours ;
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse.

Épître à Monseigneur l'Évêque de Soissons. En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella (1687).

Huet (1630-1721), évêque de Soissons, devint plus tard évêque d'Avranches. Ami intime de La Fontaine, il prit une part active à la querelle des Anciens et des Modernes. C'était un lettré et un érudit, et il avait été le collaborateur de Bossuet dans l'instruction du Grand Dauphin. — Cette épître peut être considérée comme un document relatif à la querelle des Anciens et des Modernes. On la comparera aux *Réflexions sur Longin*, de Boileau, dont nous citons un fragment page 610.

Je vous fais un présent capable de me nuire :
Chez vous Quintilien[1] s'en va tous nous détruire

Sœurs. Les Muses. — 9. Les *Contes* avaient retardé l'élection de La Fontaine à l'Académie française. Le roi n'avait sanctionné cette élection qu'après que La Fontaine eut pris l'engagement « d'être sage ». — **10**. **Aussi** n'est pas à la place que lui donnerait la grammaire actuelle. Il faudrait écrire : *Aussi, ne serait-ce point de vous...* — **11**. **Platon**. « Le poète est chose légère, ailée et sacrée » (*Ion*).

1. **Quintilien**. Écrivain latin (40 à 120 après J.-C.), connu par son *Ins-*

Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre ;
Mais si votre suffrage en entraîne quelqu'autre,
Il ne fait pas la foule, et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains ! On écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous.
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous loûrions le succès de ses armes?
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ?
Leurs discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles [2].
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail [3], je l'avoue,
Suivent, en vrais moutons, le pasteur de Mantoue [4] :
J'en use d'autre sorte et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage ;
Mon imitation n'est point un esclavage ;
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité [5].

titution oratoire, traité de rhétorique en 12 livres. — 2. **Frivoles.** Reproche que La Fontaine met dans la bouche des adversaires de l'antiquité, et qui semble, il faut l'avouer, un peu vague. — 3. **Sot bétail**. Imitation d'Horace. *Ep.* I, 19, vers 19 : *O imitatores, servum pecus*... — 4. **Le pasteur de Mantoue.** Virgile, né à Mantoue. Il est appelé pasteur, non à cause de ses *Bucoliques* et de ses *Géorgiques*, mais pour continuer l'image introduite par *bétail* et par *moutons*. — 5. Théorie de l'imitation originale. — 6. **Champs-Elysées.** Séjour

Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées [6].
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival [7] sont mes dieux du Parnasse ;
Je le dis aux rochers [8] : on veut d'autres discours.
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne ; on peut tous nous connaître
Je pris certain auteur [9] autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés [10] ? J'en demeurai ravi :
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'étend en de trop belles choses.
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses [11].
On me dit là-dessus : De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux.
Ils se moquent de moi qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
« Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose [12] ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien. »
Confus à ces propos, j'écoute et ne dis rien.

du bienheureux dans les enfers mythologiques. — 7. **Son rival**, Virgile. — 8. **Aux rochers**, à des êtres insensibles: « Je parle à des sourds ». — 9. **Certain auteur**, Voiture. — 10. **Prisés**, estimés. On a conservé *mépriser* (*mé* ou *més* du latin *minus*, moins). On sait que les meilleurs écrivains et critiques du dix-septième siècle ont un faible pour Voiture. — 11. Vers de Malherbe (note de La Fontaine). — 12. **Qu'a-t-il sur**

J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :
Je les prise et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des Ultramontains[13] un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens.
Ils sont de tous pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor ?
Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace[14],
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi :
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverais-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre ;
Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre[15].
On nous promet l'histoire et c'est un haut projet :
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse,
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode qui baisse un peu,
Veut de la patience, et nos gens ont du feu[16].
Malherbe avec Racan parmi les chœurs des Anges,
Là-haut, de l'Éternel célébrant les louanges,

nous ? Quelle supériorité a-t-il sur nous ? —— **13. Ultramontains**. Ceux qui habitent au delà (latin *ultra*) des monts, des Alpes : les Italiens. —— **14.** La Fontaine a emprunté plusieurs contes au *Roland furieux* de l'Arioste et aux *Contes* de Boccace. Mais il n'a imité ni Le Tasse, ni Machiavel. —— **15. Idolâtre**. Allusion au célèbre roman d'Honoré d'Urfé, l'*Astrée*. La vogue n'en était pas encore épuisée. —— **16.** Ceci rappelle la fausse théorie de l'ode, dans l'*Art poétique* de Boileau. La Fontaine accuse les Français de manquer de patience pour composer des odes; les raisons, au dix-septième siècle, étaient tout autres. ——

Ont emporté leur lyre, et j'espère qu'un jour.
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières;
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers [17].
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

La Fontaine prosateur.

Prologue de Psyché (1669).

Psyché, poème mêlé de prose, publié en 1669, est précédé d'un prologue, où La Fontaine se met en scène avec trois amis. Il se désigne lui-même sous le nom de *Polyphile* (celui qui aime tout); Racine, c'est *Acanthe* (la feuille d'acanthe a des piquants, allusion probable au caractère susceptible de Racine); Boileau, c'est *Ariste* (*le meilleur*; Ariste est le nom des *raisonneurs* de Molière). Quant à *Gélaste* (le rieur), on ne sait si c'est Molière (qui depuis 1665 était brouillé avec Racine), ou Chapelle (1626-1686), écrivain de beaucoup d'esprit, ami de Boileau, de Racine et de La Fontaine, épicurien notoire, qui collabora aux *Plaideurs*, et qui reste connu par le *Voyage* en Provence et en Languedoc qu'il a publié avec Bachaumont, 1656.

Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir; la première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique [1]. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion: c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos

17. Je dirai l'auteur de l'univers. La Fontaine promet de faire des poésies religieuses.

1. Ceci caractérise bien surtout La Fontaine. → 2. Cf. la pièce

en propos, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs[2].

L'envie, la malignité ni la cabale[3] n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre : ce qui arrivait rarement.

Polyphile y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne ; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qui lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors la ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent. On ne les viendrait point interrompre : ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusque dans leurs écrits et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri.

Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gélaste, le premier était sérieux sans être incommode, l'autre était fort gai.

précédente. — 3. Cabale. Cf. p., 198, note 34. — 4. Versailles.

La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles[4]; il fallait les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent [5] conclue ; dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle ; c'était pendant le dernier automne.

Lettre à Monsieur de Maucroix (1695).

Cette lettre fut écrite par La Fontaine, le 10 février 1695, à son ami Maucroix, chanoine de Reims. Le poète devait mourir le 13 avril.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons [1] me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre [2], une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comment j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi [4].

Les travaux du parc et du château, commencés en 1661, par Levau et Lenôtre, étaient vivement poussés en 1669. La cour s'y établit en 1672. — **5. Incontinent.** Tout de suite (latin : *in* et *continenti*, s. e. *tempore*, dans l'instant qui tient au précédent).

1. M. de Soissons. Brulart de Sillery, évêque de Soissons, depuis 1692. — **2. La rue du Chantre** allait de la rue Saint-Honoré à la place du Vieux-Louvre. — 3. La Fontaine demeurait alors chez M. d'Hewart, rue Plâtrière (aujourd'hui rue J.-J.-Rousseau). Il y mourut.

LA THÉORIE DE L'IDÉAL CLASSIQUE

BOILEAU (1636-1711).

Boileau-Despréaux, né à Paris, fils de greffier, se fait poète satirique par vocation. Il compose ses premières *Satires* de 1660 à 1669 ; — de 1669 à 1677, il écrit des *Épîtres*, les quatre premiers chants du *Lutrin* et l'*Art poétique* (1674). Il n'est reçu à l'Académie française qu'en 1684 : encore est-il imposé par Louis XIV. De 1687 à 1701, il s'occupe surtout de la *Querelle des Anciens et des Modernes*. — Bien qu'on trouve chez Boileau un grand nombre de vérites générales exprimées en un style définitif, l'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique* est peut-être, de tous les auteurs classiques, celui qu'il est le plus nécessaire de juger à sa date.

(*Littérature*, pp. 522-536.)

Les Satires bourgeoises. — Boileau réaliste.

Le lieutenant-criminel Tardieu et sa femme (1694).

On connaît trop le *Repas ridicule* et les *Embarras de Paris*, pour que nous les citions ici. Nous choisissons de préférence un passage de la Xe satire, *Contre les Femmes*. Cette satire, pénible et fâcheuse dans son ensemble, contient un *fait divers* célèbre, l'assassinat du lieutenant-criminel Tardieu et de sa femme, deux avares sordides, dont Boileau trace un portrait aussi réaliste que pittoresque.

Dans la robe on vantait son illustre maison ;
Il était plein d'esprit, de sens et de raison ;
Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse
De ces vertus en lui ravalait [1] la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux, de pareille encolure,
Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au râtelier laissait,
De surcroît une mule encor se nourrissait.
Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme
Le fit [2] enfin songer à choisir une femme,
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé

1. **Ravaler** (*val*, vallée). Signifie ramener vers le val, le bas et par conséquent *rabaisser*. — 2. **Le fit**. Nous dirions *lui fit*. — 3. **Erail-**

Le fit, dans une avare et sordide famille,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venait,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.
Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée[3],
Ni sa masse de chair bizarrement taillée :
Et trois cent mille francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouse : et bientôt son hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il était, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, et, plein de repentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussitôt de chez eux tout rôti disparut ;
Le pain bis[4], renfermé, d'une moitié décrut ;
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent ;
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent ;
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement souffletées,
Avaient à coups de pied descendu les montées[5],
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit et qu'il avait vu naître,
Et qui, de quelque somme amassée au bon temps,
Vivait encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa vue embarrassait : il fallut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux, sans valets, sans enfants,
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.

lée. *Érailler* se dit proprement d'un tissu qu'on relâche (latin *rallum*, racloir, d'où *ex-rallare*). — **4. Pain bis**, ainsi appelé parce que, comme il y reste du son, il est de couleur *bise*, brune. — **5. Montées**, escaliers.

Alors on ne mit plus de borne à la lésine[6].
On condamna la cave, on ferma la cuisine ;
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait[7].
Mais, pour bien mettre ici leur crasse[8] en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon[9] dépouillé,
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours composait sa parure ?
Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,
Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle
Un vieux masque[10] pelé presque aussi hideux qu'elle ?
Peindrai-je son jupon bigarré de latin,
Qu'ensemble composaient trois thèses de satin[11],
Présent qu'en un procès sur certain privilège
Firent à son mari les régents d'un collège[12],

6. **Lésine**, vient de l'italien *lesina*, qui signifie *alène*, grosse aiguille dont se servent les cordonniers. En Italie, on avait désigné du nom de *Lesina* une société d'avares qui raccommodaient eux-mêmes leurs chaussures. — 7. **Escroquait**, de l'italien *crocca*, voleur. Nous trouvons une allusion à Mme Tardieu, dans les *Plaideurs*, quand Racine fait dire à Dandin qui s'attendrit au souvenir de sa femme : *Elle eut du buvetier emporté les assiettes, Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.* — 8. **Crasse**, du latin *crassus*, épais ; en général, *saleté*. Ici le mot est pris au sens figuré. — 9. **Cordon**. Les chapeaux d'hommes avaient alors un cordon, au lieu d'un ruban. — 10. **Masque**. La plupart des femmes avaient conservé la mode italienne, importée au seizième siècle, de sortir avec un masque de velours noir, un *loup*. — 11. **Trois thèses de satin**. Les candidats aux examens faisaient imprimer sur parchemin ou sur étoffe leur *thèse*, c'est-à-dire les questions sur lesquelles ils désiraient être interrogés, et en remettaient un exemplaire à chacun de

Et qui, sur cette jupe, à maint rieur encor
Derrière elle faisait dire *Argumentabor*[13] ?
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,
Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu :
Vingt ans j'ai vu ce couple, uni d'un même vice,
A tous mes habitants montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrèrent[14],
De cette triste vie enfin les délivrèrent :
Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux !

(*Satires*, X.)

Boileau critique.

Pourquoi Boileau écrit des satires (1663).

Nous donnons ici un fragment de la *Satire VII*, où Boileau explique que son génie le pousse impérieusement vers la satire, et que, dans tout autre genre, il lui est impossible de réussir.

Muse, changeons de style et quittons la satire ;
C'est un méchant métier que celui de médire ;
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal :
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint poète, aveuglé d'une telle manie[1],
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

leurs juges. Ils en faisaient également hommage à des parents et à des amis. Voyez, *Malade imaginaire* (II, 6), la scène où Thomas Diafoirus donne un exemplaire de sa thèse à Angélique. — **12. Régents.** On donnait ce nom (du latin *regere*, conduire) aux professeurs des Collèges. — **13. Argumentabor,** *j'argumenterai.* Formule employée dans les thèses, en tête des questions sur lesquelles le candidat était disposé à répondre. — **14.** Le 24 août 1665. Les voleurs furent pris sur le fait, et *roués* trois jours après.

1. Manie (étym. grecque) a un sens très fort au dix-septième siècle,

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugements divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre [2] et les vers.
Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincère aisément nous outrage :
Chacun dans ce miroir pense voir son visage :
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui, dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main nous démange :
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange ;
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens et digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime [3].
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de *la Pucelle* [4] ;
Je pense être à la gêne [5] ; et, pour un tel dessein,
La plume et le papier résistent à ma main.
Mais, quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors, certes, alors je me connais poète :
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer :
Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville ?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville [6].

et signifie *folie*. Il a conservé ce sens dans quelques composés. — 2. **Poudre** s'emploie dans la poésie au dix-septième siècle, pour *poussière*. — 3. Cf. la satire II, *à Molière*, sur la difficulté de trouver la rime. — 4. **La Pucelle**, poème épique composé par Chapelain et dont une partie fut publiée en 1656. Les satires de Boileau sont pleines d'allusions malignes à ce poème. (Cf. l'extrait de la satire IX, page suivante.) — 5. **Gêne**, torture. L'étymologie (mot hébreu signifiant *enfer*) explique ce sens très fort, aujourd'hui très affaibli. — 6. **Raumaville**, pour Somaville, libraire. — 7 **Sofal**, pour Sauval, avocat

Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers trouve d'abord Sofal :
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent coulent sur le papier :
Je rencontre à la fois Perrin et Pelletier,
Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville[8],
Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret
S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur[9] extrême
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même ;
En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un ;
Ma plume aurait regret d'en épargner aucun :
Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine[10].

(*Satires*, VII.)

Les droits de la critique (1667).

Dans la satire IX, *à son Esprit*, Boileau pose et résoud avec une parfaite clarté la question des droits de la critique. Du moment qu'un auteur s'expose au public, il doit s'attendre tout aussi bien au blâme qu'à la louange. On permet aux spectateurs de siffler, aux gens du monde de juger à tort et à travers, pourquoi le critique ne pourrait-il donner son avis sur un ouvrage imprimé ? Mais aussi, c'est l'écrivain seul qui est justiciable de la satire ; l'homme doit être respecté. Ainsi compris, le rôle du critique est moral et nécessaire.

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile[1],
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile[2].

au Parlement. — 8. Boileau a mis lui-même en note : *poètes décriés*. Le nom du seul Pradon a survécu, pour avoir eu l'honneur d'être opposé par une cabale à celui de Racine, en 1677. Mais ici, nous sommes en 1663, et Pradon n'a même pas encore composé de tragédies. — 9. **Fureur**, au sens de *folie*. — 10. **Etamine**. Etoffe qui sert à filtrer. Dérivé du mot *étaim* (latin *stamen*), fil de laine.

1. **Théophile**. Cf. p. 310 — 2. **Le Tasse**, poète italien du seizième

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse tes écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce,
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché ;
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
« Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers[3].
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.

siècle (1544-1595)) auteur de la *Jérusalem délivrée* et de l'*Aminta*, pastorale dramatique ; — **clinquant** est le participe présent, employé substantivement, de l'ancien verbe *clinquer*, faire du bruit (d'une racine germanique). Le mot se dit, au sens technique, de petites lamelles d'or, d'argent, de cuivre, qui entrent dans certaines parures et broderies. Au figuré, il signifie ce qui brille, sans avoir une véritable consistance. Ici, la figure est très juste, puisque le *clinquant* est opposé à l'*or*. Mais Boileau est un peu sévère pour le Tasse. — **3**. Balzac a

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ? [4] »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire [5].
Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits [6],
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne [7]. »
Quel tort lui fais-je enfin ! Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine [8] l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le *Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

en effet adressé de nombreuses lettres à Chapelain, qui passait pour un homme de goût très sûr. Cf. p. 325. — 4. Boileau semble justement vouloir limiter ses railleries à la poésie de Chapelain, et reconnaître la valeur de ses œuvres en prose. — 5. Cf. *le Misanthrope*, IV, 1. — 6. Chapelain avait été chargé par Colbert de rédiger la feuille des pensions accordées aux gens de lettres, et il s'était inscrit en tête. Il cumulait 8.000 livres de pension : 3.000 du Roi, 4.000 du duc de Longueville, 1.500 sur l'abbaye de Corbie, assignées par Mazarin. — 7. **Midas**, roi de Phrygie, avait préféré la voix de Pan à celle d'Apollon. Celui-ci, pour se venger, lui donna des oreilles d'âne. Le barbier de Midas, malgré les précautions du roi, s'en aperçut, ne pouvant garder le silence, il creusa un trou dans la terre et y déposa son secret. Des roseaux poussèrent à cette place, et le vent en les agitant leur faisait répéter la confidence du barbier (Cf. Ovide, *Métamorphoses*, XI ; et Perse, *Sat.* 1). — 8. **Bilaine**, libraire au Palais. — 9. Imitation d'Horace

L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

. . . .

La satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile [9],
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie [10],
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre,
Et, sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Sur l'utilité des ennemis (1677).

ÉPÎTRE A RACINE

Boileau veut consoler Racine des ennuis que lui a causés la cabale montée contre sa *Phèdre* (1677), laquelle ne tarda pas cependant à triompher de la *Phèdre* de Pradon. — Cette épître est le « chef-d'œuvre » de Boileau. Raison, sens critique, verve satirique, émotion même, toutes les qualités éparses dans ses autres ouvrages se trouvent ici réunies.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,

Ep. II, 3, 343: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* — **10. Luci-**

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé[1].
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales[2] s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière[3],
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses[4],
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur[5] voulait la scène plus exacte;
Le vicomte[6] indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu[7];

lius, poète satirique latin (148-103 av. J.-C.) : **Lélie**. Lélius, ami de Scipion, principal interlocuteur du dialogue de Cicéron *sur l'Amitié*.

1. **La Champmeslé**, célèbre actrice (1644-1698). Elle s'appelait Marie Desmares, et avait épousé Champmeslé, acteur du théâtre de Rouen. Elle créa, parmi les grands rôles de Racine : Hermione, Bérénice, Roxane, Monime, Iphigénie et Phèdre. — 2. **Cabale**, coterie. Cf. p. 198, note 34. — 3. Allusion aux incidents qui se produisirent à la mort de Molière (17 février 1673). Comme tous les comédiens à cette époque, Molière était excommunié ; et il fallut l'intervention de Louis XIV pour lui faire donner la sépulture religieuse. — 4. Cf., dans la *Critique de l'Ecole de femmes*, les types du marquis et de Climène. — 5. **Le commandeur**. M. de Souvré (cf. satire III, 23). — 6. **Le vicomte** du Broussin. — 7. Allusion aux pamphlets que fit éclore le *Tartufe* : et en particulier au *Roi glorieux*, où Roullé, curé de Saint-Barthélemy, à Paris, demandait au roi que Molière fût condamné au bûcher. — 8.

L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre[8].
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins[9] ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle[10], et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris[11],
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance :
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance[12]:
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus[13].
  Moi-même, dont la gloire ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,

Dans la *Critique de l'École des femmes*, Molière oppose la *cour* et le *parterre* ; il décrit l'attitude d'un marquis ridicule qui, de la scène où il est assis, montre le poing aux spectateurs debout, et crie : « Ris donc, parterre, ris donc ! » Il affirme d'ailleurs que les *honnêtes gens* de la cour sont d'accord avec les bourgeois. — 9. Chez les anciens, les acteurs tragiques se chaussaient du *cothurne*, et les acteurs comiques du *brodequin*. — **10. Sophocle**, tragique grec du cinquième siècle av. J.-C. Racine a imité les tragédies d'Euripide, mais sa perfection le rapproche plutôt de Sophocle. — **11. Corneille vieilli**. Depuis trois ans (1674) Corneille s'était retiré du théâtre. — **12. Cinna**. *Le Cid* (1636) fut suivi d'*Horace* (1640) ; *Cinna* ne vint qu'ensuite, probablement la même année. — **13. Pyrrhus**, dans la tragédie d'*Andro-*

Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale[14],
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir[15].
  Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord[16] le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
  Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire;
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot[17];

maque, et **Burrhus**, dans la tragédie de *Britannicus*. —— **14. Ravale** (dérivé de *ad vallem*, aval, en bas) rabaisse. —— **15.** Ces vers sont assurément les plus beaux qu'ait écrits Boileau. Ils sont à la fois éloquents et simples, et d'une rare fermeté de facture. —— **16. D'abord** donne à la phrase le sens : *Ne commencera par...* —— **17. Perrin**, médiocre traducteur de l'*Enéide*, mérite une mention pour avoir composé

Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne[18],
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier[19] voulût leur donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché[20] préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence, ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon[21]. (*Ép.*, VII.)

Le vrai (1675).

Dans son *Épître* IX, à M. de Seignelay, fils de Colbert, Boileau exprime d'une façon plus heureuse et plus nette que dans l'*Art poétique* sa theorie de la vérité et de la sincérité. Il ne sépare pas l'esthétique de la morale. Il en arrive à se définir lui-même, mieux que ne l'a jamais fait aucun critique.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.

le livret du premier opéra français, *Pomone* (1671); — l'auteur du *Jonas* est Coras : — le *poète idiot* de Senlis est Linière, quelque peu réhabilité de nos jours par M. E. Rostand, dans *Cyrano* ; — François Tallemant, frère de Tallemant des Réaux (dont on cite fréquemment les *Historiettes*), avait entrepris de refaire la traduction de Plutarque, bien que celle d'Amyot continuât à jouir d'une estime générale. —— **18.** A la série des mauvais écrivains qui admirent Pradon, Boileau oppose une liste des grands personnages, en même temps hommes de goût, dont il apprécie le suffrage. La plupart sont assez connus pour se passer de notice. *Enghien* est le fils du grand Condé; *Vivonne*, maréchal de France, était le frère de Mme de Montespan ; *Marsillac* est le fils de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes* ; *Pomponne*, frère du grand Arnauld et ministre des Affaires étrangères. —— **19. Montausier** avait épousé Julie d'Angennes, fille de Mme de Rambouillet. Protecteur de Chapelain, il avait jusqu'alors manifesté son mécontentement contre Boileau : mais ce vœu délicat et spirituel le réconcilia avec le poète. —— **20. Brioché** était un montreur de marionnettes qui opérait sur le Pont-Neuf. Le théâtre Guénégaud, où avait été jouée la *Phèdre* de Pradon, était situé rue Mazarine, et par conséquent *non loin* de là. —— **21. Le savoir de Pradon.** Il y a peut-être ici une allusion à l'ignorance de Pradon.

Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint si je me sens malade,
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux.
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable[1];
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité[2].
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux[3],
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure[4];
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste :
Que jamais un faquin[5] n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose[6].

Épître IX.

Épitaphe d'Arnauld (1694).

Arnauld, le grand Arnauld, exclu de la Sorbonne en 1656, au moment des disputes du jansénisme, s'était réfugié en Belgique, en 1670; il mourut à Bruxelles, en 1694, et son corps fut inhumé secrètement dans l'église Sainte-Catherine. Son cœur fut apporté à Port-Royal-des-Champs; et Santeuil composa en latin une belle

1. Ce vers célèbre doit être expliqué par la définition exacte et *relative* des mots : *vrai* et *aimable*. (Cf. *Littérature*, pp. 532-534.) — 2. Définir ici le mot *vérité*, dont toutes les écoles littéraires se sont réclamées, en l'entendant chacune dans un sens particulier. — 3. **Nombreux**, harmonieux, bien rythmés. — 4. **La césure**. Boileau veut-il dire par là qu'il lui arrive de ne pas bien observer la césure principale des vers alexandrins, après le 6ᵉ pied ? Ce serait un scrupule mal fondé ; car la versification de Boileau est sur ce point bien plus *régulière* que celle de Racine. — 5. **Faquin**, de l'italien *facchino*, porte-faix. — 6. On ne saurait trop admirer l'heureuse simplicité et la parfaite justesse de cette définition.

épitaphe pour cette relique. Quant à celle de Boileau, les contemporains ne la connurent point; elle ne parut qu'après sa mort.

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit :
Arnauld qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage[1], il foudroya Calvin[2],
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais pour fruit de son zèle on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille[3] sainte,
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

Boileau poète héroï-comique.

Discours de la Mollesse à la Nuit (1673).

Les procédés épiques, *allégorie* et *merveilleux*, si conventionnels et si fades dans les épopées modernes, deviennent piquants dans une spirituelle parodie comme *le Lutrin*. — Au chant II de ce poème, la Nuit va raconter à la Mollesse l'entreprise du prélat qui fait replacer pendant la nuit un lutrin, dans la Sainte-Chapelle, devant la place occupée par le chantre. — On remarquera, dans les vers qui suivent, un habile éloge de Louis XIV et de l'Église.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois:

1. **Pélage**. Théologien hérésiarque du cinquième siècle, qui laissa son nom à une doctrine sur la grâce, le pélagianisme, combattue par saint Augustin. — 2. **Calvin** (v. p. 237). Arnauld écrivit plusieurs ouvrages contre le calvinisme. — 3. **Ouaille** (du mot latin *ovicula*, diminutif de *ovis*, brebis), s'emploie plutôt au pluriel pour désigner, au figuré, les *fidèles*, le troupeau du *pasteur*.

« O Nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte[1]?
Aucun soin[2] n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore[3] dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feu, l'hiver n'a point de glace[4].
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir[5];
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire[6],
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux[7] d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile;

1. **Les rois fainéants** sont les derniers des Mérovingiens, depuis Thierry III jusqu'à Childéric III (670 à 752). On appelait *maire du Palais* (*major domus*) un officier chargé de l'administration des biens et de la famille du roi. Sous les derniers Mérovingiens, les principaux *maires*, Pépin de Landen, Grimoald, Ebroïn, Pépin d'Héristal, s'attribuèrent peu à peu un pouvoir supérieur à celui des rois. Le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, de maire du Palais devint effectivement roi, et fonda la dynastie carolingienne. — 2. **Soin**, a souvent au XVIIe siècle le sens de *souci*. — 3. **Flore** est, dans la mythologie latine, la déesse des fleurs, et par conséquent du printemps. — 4. Allusion à la première conquête de la Franche-Comté (février 1668). — 5. **Deux fois**, par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), et par la proposition de paix des Hollandais (1672). — 6. **Loin de moi**... Ici la phrase, pour être claire, doit être comprise comme s'il y avait : *Son courage, entraîné loin de moi*... — 7. **Loin des lieux**. Construire : je croyais que loin des lieux.

Mais en vain j'espérais y régner sans effroi :
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi;
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie[8];
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie[9];
Le Carme[10], le Feuillant[11], s'endurcit aux travaux,
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux[12].
Cîteaux[13] dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Du moins ne permets pas... » La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort[14].

(*Le Lutrin*, chant II).

La querelle des anciens et des modernes.

Boileau n'a pas toujours montré un sens bien exact de la *relativité* et du *progrès* dans ses arguments en faveur des anciens. (Cf. *Littérature*, pp. 534-536.) Mais dans la page que nous choisissons, il parle en critique excellent, et ces réflexions expliquent pourquoi le dix-septième siècle a admiré et imité les Grecs et les Latins. — Cf. l'*Esthétique de Boileau*, par F. Brunetière, morceau cité au dix-neuvième siècle.

Sur les anciens et les modernes (1693).

Il n'y a que l'approbation de la postérité qui puisse éta-

8. **La Trappe**. Abbaye de l'ordre de saint Bernard, dans le Perche, qui fut réformée par le célèbre abbé de Rancé (✝ 1700). — 9. **Saint-Denis**. Abbaye réformée par le cardinal de La Rochefoucauld, en 1633. — 10. **Carme**, religieux de l'ordre du mont Carmel, ordre qui depuis le treizième siècle possédait des couvents à Paris. — 11. **Feuillant**. Religieux de l'ordre de saint Benoît. — 12. **Clairvaux**. Abbaye fondée par saint Bernard, dans le département de l'Aube. — 13. **Cîteaux**, abbaye située dans le canton de Nuits, en Bourgogne, de l'ordre de saint Benoît. Cîteaux, à l'époque où écrit Boileau, n'avait pas accepté la réforme à laquelle s'étaient soumis les autres couvents. — 14. Brossette raconte à propos de ce vers l'anecdote suivante : « Henriette d'Angleterre avait été si touchée de la beauté de ce vers, qu'ayant un jour aperçu de loin M. Despréaux dans la chapelle de Versailles, où elle était assise sur son carreau, en attendant que le roi vînt à la messe, elle lui fit signe d'approcher et lui dit à l'oreille : « Soupire, étend les bras .. etc. »

blir le vrai mérite des ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un écrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses ouvrages soient excellents. De faux brillants, la nouveauté du style, un tour d'esprit qui était à la mode, peuvent les avoir fait valoir, et il arrivera peut-être que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux, et que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bon exemple dans Ronsard, et dans ses imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Desportes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, et qui aujourd'hui ne trouvent pas même de lecteurs[1]. La même chose était arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius et à Ennius[2], qui, du temps d'Horace, comme nous l'apprenons de ce poète, trouvaient encore beaucoup de gens qui les admiraient, mais qui, à la fin, furent entièrement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chute de ces auteurs, tant les français que les latins, soit venue de ce que les langues de leur pays ont changé. Elle n'est venue que de ce qu'ils n'avaient point attrapé dans ces langues le point de solidité et de perfection qui est nécessaire pour faire durer et pour faire à jamais priser[3] des ouvrages. En effet la langue latine, par exemple, qu'ont écrite Cicéron et Virgile était déjà fort changée du temps de Quintilien, et encore du temps d'Aulu-Gelle. Cependant Cicéron et Virgile y étaient encore plus estimés que de leur temps même, parce qu'ils avaient comme fixé la langue par leurs écrits, ayant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieillesse des mots et des expressions dans Ronsard qui a décrié Ronsard; c'est qu'on s'est aperçu tout d'un coup que les beautés qu'on y croyait voir n'étaient point des beautés; ce que Bertaut, Malherbe, de Lingendes[4] et Racan, qui vinrent après lui,

1. Cf. *Art poétique*, ch. I (v. 123-130). — 2. **Nævius, Livius, Ennius**, poètes latins du troisième siècle av. J.-C., et les premiers en date dans leur littérature. Cf. Horace, *Epitres*, II, 1. — 3. **Priser**, donner du *prix*, estimer. — 4. **De Lingendes**, prédicateur très estimé du règne

contribuèrent beaucoup à faire connaître, ayant attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la langue française, qui bien loin d'être en son point de maturité du temps de Ronsard, comme Pasquier se l'était persuadé faussement, n'était pas même encore sortie de sa première enfance [5]. Au contraire le vrai tour de l'épigramme, du rondeau et des épîtres naïves ayant été trouvé, même avant Ronsard, par Marot, par Saint-Gelais et par d'autres, non seulement leurs ouvrages en ce genre ne sont point tombés dans le mépris, mais ils sont encore aujourd'hui généralement estimés; jusque-là même que pour trouver l'art naïf en français, on a encore quelquefois recours à leur style; et c'est ce qui a si bien réussi au célèbre M. de La Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue suite d'années qui puisse établir la valeur et le vrai mérite d'un ouvrage.

Mais, lorsque des écrivains ont été admirés durant un for grand nombre de siècles, et n'ont été méprisés que par des gens d'un goût bizarre (car il se trouve toujours des gens dépravés), alors non seulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces écrivains; que si vous ne voyez point les beautés de leurs écrits il ne faut pas conclure qu'elles n'y sont point, mais que vous êtes aveugle, et que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les ouvrages d'esprit. Il n'est plus question à l'heure qu'il est de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile sont des hommes merveilleux; c'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus; il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux qui les a fait admirer de tant de siècles [6]; et il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles-lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût, ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

de Louis XIII. —— 5. On voit que Boileau raisonne son jugement sur Ronsard, et ce passage devrait toujours être cité, quand on étudie les vers célèbres de l'*Art poétique* où Boileau se montre si sévère pour le chef de la Pléiade Il est à remarquer qu'aucune des éditions classiques de Boileau ne contient ce rapprochement, qui serait à lui seul plus significatif que bien des notes. —— 6. Il y a ici une règle de critique trop

Quand je dis cela, néanmoins, je suppose que vous sachiez la langue de ces auteurs, car si vous ne la savez point et si vous ne vous l'êtes point familiarisée[7], je ne vous blâmerai point de n'en point voir les beautés, je vous blâmerai seulement d'en parler. Et c'est en quoi on ne saurait trop condamner M. Perrault[8], qui ne sachant point la langue d'Homère, vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses traducteurs et dire au genre humain qui a admiré les ouvrages de ce grand poète durant tant de siècles : « Vous avez admiré des sottises. » C'est à peu près la même chose qu'un aveugle-né qui s'en irait crier par toutes les rues : « Messieurs, je sais que le soleil que vous voyez vous paraît fort beau ; mais moi, qui ne l'ai jamais vu, je vous déclare qu'il est fort laid. »

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que, dans ce nombre d'écrivains approuvés de tous les siècles, je veuille ici comprendre ces auteurs à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'auteur des tragédies attribuées à Sénèque, et plusieurs autres à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'écrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'écrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Cicéron, Virgile, etc. Et je ne règle point l'estime que je fais d'eux par le temps qu'il y a que leurs ouvrages durent, mais par le temps qu'il y a qu'on les admire... L'antiquité d'un écrivain n'est pas un titre certain de son mérite, mais l'antique et constante admiration qu'on a toujours eue pour ces ouvrages est une preuve sûre et infaillible qu'on les doit admirer[9].

Septième réflexion sur Longin, 1693.

absolue. Les renommées fondées sur la tradition peuvent être discutées. Cependant, on lira avec intérêt les réflexions de F. Brunetière sur ce *critérium* (cf. dix-neuvième siècle). — 7. **Familiarisée.** On dit aujourd'hui *se familiariser avec* quelqu'un. — 8. **Perrault** (*Claude*). Le principal adversaire de Boileau dans la querelle des anciens et des modernes. Cf. *Littérature*, p. 535. — 9. **Sûre et infaillible.** Exagéré.

FÉNELON (1651-1715).

François de Salignac de La Mothe Fénelon, d'une illustre famille, obéit à une impérieuse vocation en entrant dans les ordres. Il voulait se faire missionnaire; mais la faiblesse de sa santé l'en empêcha. Il devint supérieur des *Nouvelles catholiques* où il « dirigea » les jeunes filles converties du protestantisme au catholicisme ; puis il fut chargé d'une mission auprès des calvinistes de Saintonge. Il devint, en 1689, précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. En 1695, il fut nommé archevêque de Cambrai. Il n'avait encore publié que le *Traité de l'éducation des filles* (1689). L'apparition du *Télémaque* (1699), imprimé à son insu, au moment même où il était en discussion avec Bossuet sur le quiétisme, contribua à sa disgrâce. Les autres ouvrages de Fénelon furent publiés après sa mort (*Littérature*, 537-550.)

Fénelon éducateur.

Nous donnons trois courts extraits du *Traité de l'éducation des filles*, deux *Fables* et un *Dialogue des morts*, composés pour le duc de Bourgogne, et la conclusion de *Télémaque*.

L'éducation des filles (1689).

Importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles[1]. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien du public ; et quoi qu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collèges ! Combien de dépenses pour les impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs[2] ! Tous ces grands préparatifs ont

1. Fénelon ne veut pas dire qu'on laissât alors la jeune fille dans l'ignorance complète. Le dix-septième siècle tout entier protesterait par les noms de tant de femmes distinguées et instruites, depuis les Précieuses jusqu'à Mme de Maintenon. Par le mot *négligé*, il entend, comme on le voit par les phrases suivantes, l'absence de méthode. —— 2. On croirait

souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin, ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses : il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes [3].

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes ; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter [4]. Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées ; ainsi, elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins robuste que celui des hommes ; en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté [5] et l'économie pour les occuper dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais [6] des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et qui soutiennent les maisons [7], qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de

lire un *rapport* rédigé de nos jours. —— 3. **Indiscrètes.** *Indiscret* signifie étymologiquement : *qui manque de discernement.* —— 4. **S'entêter**. Se passionner d'une façon irréfléchie. —— 5. **Propreté**, soin, élégance. —— 6. **Mais**, au sens étymologique (du latin *magis*), davantage : bien plus. —— 7. Madame de Maintenon a écrit pour Saint-Cyr une petite comédie sous ce titre : *Les femmes font et défont les maisons !*

plus près à tout le genre humain ? Par là, elles ont la principale part aux bonnes et aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison, elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne les aident à l'exécuter.

(*De l'éducation des filles, I.*)

De la coquetterie.

Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles. Elles naissent avec un désir violent de plaire : les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements [1] ; une coiffe [2], un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes....

Je voudrais... faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité [3].

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccu-

1. **Ajustements** (mot très usité au dix-septième siècle pour signifier *la toilette*), ce qui *s'ajuste, ce qui va bien.* — 2 **Coiffe.** Au dix-septième siècle, les femmes ne portaient pas de chapeaux, mais des coiffes de dentelles ou de lingerie. — 3. Ce passage dénote un sens exquis de l'art antique. On retrouve le même goût dans tous les autres ouvrages de Fénelon qui, par contre, n'a que railleries contre l'art du moyen âge

pation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique ; il y aurait de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes.

Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage : elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées ; les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent [4] jamais.

(*De l'éducation des filles*, X.)

Devoirs des maîtres envers leurs serviteurs.

Tâchez... de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil [1] et de la compassion : ne les reprenez point aigrement de leurs défauts ; n'en paraissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour

4. **Gênent**. Rappeler le sens très fort de ce mot au dix-septième siècle (cf. page 598, note 5).

1. **Du conseil**. Le mot est pris abstraitement, comme on dit : *de*

leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité[2] à cette conduite douce et charitable; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres; que, le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes[3], il faut l'adoucir autant qu'on le peut; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point[4], eux qui ont manqué d'instruction et de bons exemples.

(*De l'éducation des filles*, XII.)

Les Fables (1690).

N'oublions pas que Fénelon a écrit ses fables pour le jeune duc de Bourgogne : la *morale* y est toujours très apparente et un peu artificielle, mais on n'en louera que davantage l'aimable simplicité, l'érudition aisée et la poésie toute parfumée d'antiquité.

Le Jeune Bacchus et le Faune.

Un jour, le jeune Bacchus[1], que Silène[2] instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des

l'aide, du secours. — 2. **Les personnes de qualité.** *Qualité* équivaut à *noblesse*. Cf. Molière, *Misanthrope* : *La qualité l'entête.* Et M. Jourdain parle sans cesse des *gens de qualité*. — 3. **Leur naissance.** Fénelon, en moraliste chrétien, croit à l'égalité des hommes devant Dieu. Il a fait tous ses efforts pour briser l'orgueil du jeune duc de Bourgogne qui se croyait supérieur à toute l'humanité (cf. *Saint-Simon*). — 4. Cf. Beaumarchais, *Barbier de Séville*, I, 2 : « Monseigneur, dit Figaro, aux qualités qu'on exige d'un domestique, quel maître serait digne d'être valet ? »

1. **Bacchus**, dieu de la vigne, fils de Jupiter. — 2. **Silène**, demi-

oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé[3], pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or[4] étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune[5], qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades[6] et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre : sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute?[7] »

dieu, père nourricier et précepteur de Bacchus. On le représente dans le cortège de Bacchus, monté sur un âne. Malgré sa tournure grotesque et sa perpétuelle ivresse, Silène est considéré dans la mythologie antique comme une sorte de prophète. Virgile lui prête un langage sublime dans sa VIe Eglogue. — 3. **Sémélé**, mère de Bacchus, fille de Cadmus, roi de Thèbes. — 4 **L'âge d'or**, époque où, d'après la mythologie, les hommes étaient heureux, vertueux, et n'étaient pas assujettis au travail. A cette période succédèrent l'âge d'argent, l'âge de bronze et l'âge du fer. (Cf. VIRGILE, *Géorgiques*, I, 75. — 5. **Un jeune faune**. Les Faunes sont, dans la mythologie latine des demi-dieux habitant les forêts, analogues aux Satyres grecs. On les représente avec des cornes et des pieds de bouc. — 6. **Les Naïades**, Nymphes des sources. — 7. La morale de cette fable est destinée au jeune prince, élève de Fénelon. Elle ne corrige pas l'orgueil, elle le déplace.

Le pigeon puni de son inquiétude [1].

Deux pigeons vivaient ensemble dans un colombier, avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs deux ailes, qui paraissaient immobiles par leur rapidité [2]. Ils se jouaient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire [3] du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là ils revenaient voir leurs pénates [4] dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami : il part, il va du côté du Levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys [5]. Il arrive à Alexandrette [6]; de là il continue son chemin, traversant les terres jusques à Alep [7]. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée qui servent de courriers réglés [8], et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit qu'il est venu un étranger de leur nation qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers : il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha [9], attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'État, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous

1. Cette fable peut devenir le sujet d'une instructive comparaison avec les *Deux Pigeons* de La Fontaine (livre IX, fable II). — 2. Fénelon sait *voir* et *peindre*. — 3. **L'aire**. Signifie ici le sol d'une grange, où l'on bat le grain au fléau (latin *area* : surface plane). — 4. **Pénates** (latin *penates*, dérivé de *penes*, intérieur), dieux du foyer. — 5. **Téthys**, déesse de la mer, épouse d'Océan. — 6. **Alexandrette**. Port de la Syrie septentrionale, fondé par Alexandre. — 7. **Alep**. Ville de Syrie située entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate. — 8. **Courriers réglés**. *Réglés* veut dire *réguliers*. — 9. **Bacha**, ou *pacha*.

de son colombier. Mais un jour, comme il portait des lettres du bacha soupçonné d'infidélité par le Grand Seigneur[10], on voulut découvrir, par les lettres de ce bacha, s'il n'avait point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui d'une aile traînante se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait vivre en sûreté avec son ami.

Dialogues des morts *Id.*

Fénelon, à l'imitation de Lucien, fait dialoguer aux enfers certains hommes illustres ; il leur attribue une entière sincérité, et des jugements impartiaux sur eux-mêmes et sur les autres. Ces dialogues, écrits pour le duc de Bourgogne, contiennent toujours un enseignement littéraire ou moral.

Horace et Virgile.

VIRGILE. — Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant !

HORACE. — Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite : couronnés de lauriers, ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.

VIRGILE. — J'apprends avec joie que les vôtres sont encore après tant de siècles les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes, d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier[1].

HORACE. — Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère[2].

Gouverneur d'une province turque. — 10. **Le Grand Seigneur**. On désignait ainsi le sultan de Turquie.

1. HORACE, *Odes*, III, 30 : *Non omnis moriar, multaque pars me vitabit libitinam..* — 2. **D'abord après**. Immédiatement après. —

Virgile. — Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

Horace. — Quel dommage si vous l'eussiez fait! C'était une délicatesse excessive : on voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Énéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. — J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature [3], pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur pour ne songer qu'à peindre en tout la vraie nature. En cela je lui cède.

Horace. — Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que je pense sur vos ouvrages : dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc! me croyez-vous incapable de les reconnaître?

Virgile. — Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos Odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore pas le transport que l'ode doit avoir [4]; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés et merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux

3. **J'ai dérobé...** Ceci n'est pas très net, et signifie, d'après la suite de la phrase : *Je n'ai pas toujours exactement peint la nature...* — 4 Cf. le vers de Boileau (*Art poétique*, II) : *Chez elle* (l'ode) *un beau*

que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse; les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

HORACE. — Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux.

VIRGILE. — L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

HORACE. — Enfin, je n'ai que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal; j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poème héroïque[5].

VIRGILE. — En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop longtemps que nous nous donnons des louanges : pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons.

(*Dialogues des morts*. L.)

Le Télémaque (paru en 1699).

Nous ne citons que la conclusion du Télémaque, aucun livre classique n'étant plus connu. — Le fils d'Ulysse a parcouru une partie du littoral de la Méditerranée et plusieurs îles, à la recherche de son père. Il était accompagné de Minerve, déesse de la Sagesse, qui se cachait sous la figure de Mentor. La déesse qui l'a protégé contre tous les périls, et qui lui a fourni le moyen de s'instruire par des expériences nombreuses, se révèle enfin à lui, et dégage la morale de ses leçons. Cette morale s'adresse au jeune duc de Bourgogne, que Fénelon, son Mentor, a essayé d'instruire des devoirs de la royauté.

Enfin Minerve prononça ces paroles : « Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun

désordre est un effet de l'art. — 5. *L'Énéide.*

mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles[1], les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs, car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité?

« Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques à Ithaque[2], où il arrive dans ce moment. Combattez avec lui; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

« Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or. Écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même. Craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

« Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire, quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

« Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre: prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas de courage pour en supporter tranquillement la vue;

1. **Sensibles.** Qui tombent sous les sens. — 2. **Ithaque.** Petite île, sur la côte occidentale du Péloponèse, et dont Ulysse est roi. —

celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le plus sage et magnanime.

« Fuyez la mollesse, le faste, la profusion; mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur.

« N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples [3]. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés; les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

« Surtout, soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusques à la mort; il entrera dans vos conseils et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi [4].

« Craignez les dieux, ô Télémaque! Cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle, vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache.

« Je vous quitte, ô fils d'Ulysse : mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez que vous ne

3. Maxime souvent répétée au dix-septième siècle non seulement par les moralistes, mais aussi par les prédicateurs s'adressant publiquement au Roi. —— 4. Fénelon insiste sur ce point : l'*humeur* était le grand

pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous, en Phénicie et à Salente[5] que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants, lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides. »

A peine la déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné, et hors de lui-même, se prosterna à terre, leva les mains au ciel, puis alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque et reconnut son père chez le fidèle Eumée[6].

(TÉLÉMAQUE, *Conclusion.*)

Fénelon critique littéraire.

Fénelon devance son temps, comme critique littéraire ; et, bien qu'il se fasse le défenseur des anciens. il n'est pas un simple disciple de Boileau. Il sent et pénètre profondément la véritable antiquité dont il a compris, bien mieux qu'aucun de ses contemporains, la vérité et la simplicité. Il mêle à la critique dogmatique. de ces « raisons du cœur que la raison ne connaît pas ». C'est plutôt un homme de goût qu'un critique.

Du pittoresque (1680?).

Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir. Par exemple, un froid historien qui raconterait la mort de Didon se contenterait de dire : Elle fut si accablée de douleur après le départ d'Énée, qu'elle ne put supporter la vie ; elle monta au haut de son palais ; elle se mit sur un bûcher, et se tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Écoutez Virgile, il le mettra devant vos yeux. N'est-il pas vrai que,

défaut de son élève. — 5. Allusion aux *étapes* de Télémaque à Tyr et en Crète. — 6. Conclusion brusque. Fénelon ne veut pas recommencer les scènes décrites par Homère dans l'*Odyssée* ; il y renvoie le lecteur.

quand il ramasse toutes les circonstances de ce désespoir, qu'il vous montre Didon furieuse, avec un visage où la mort est déjà peinte, qu'il la fait parler à la vue de ce portrait et de cette épée, votre imagination vous transporte à Carthage? Vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, et la reine que rien n'est capable de consoler : vous entrez dans tous les sentiments qu'eurent alors les véritables spectateurs. Ce n'est plus Virgile que vous écoutez; vous êtes trop attentif aux dernières paroles de la malheureuse Didon pour penser à lui[1]. Le poète disparaît; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation et de la peinture. De là vient qu'un peintre et un poète ont tant de rapport[2] : l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles; l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes.

(*Dialogues sur l'Éloquence*, II.)

La Simplicité et le Naturel (1713).

On gagne beaucoup en perdant tous les ornements superflus pour se borner aux beautés simples, faciles, claires et négligées en apparence [1]. Pour la poésie, comme pour l'architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornements naturels [2]. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement est de trop : retranchez-le, il ne manque rien, il n'y a que la vanité qui en souffre. Un auteur qui a trop d'esprit, et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer, et me ferait plus de plaisir; il me tient trop tendu, la lecture de ses

1. Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre IV. — 2. Fénelon interprète à contresens un passage célèbre d'Horace (*Art poétique*). Horace dit : *Ut pictura poesis*, que l'on traduit inexactement : *la poésie est une peinture*. Il entend seulement comparer certains poèmes à certains tableaux : « Il en est de la poésie comme de la peinture », et mieux « il en est des poèmes comme des tableaux : tel tableau, vu de près, vous captivera davantage ; tel autre, vu à quelque distance... »

1. Cf. le passage sur la *Coquetterie*, cité p. 616. — 2. Cf. *Lettre à l'Académie*, chap. X, un morceau sur l'architecture gothique. —

vers me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouissent : je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver [3]. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur [4], et qui se mette comme de plain-pied en conversation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un laboureur qui craint pour ses moissons, un berger qui ne connaît que son village et son troupeau, une nourrice attendrie pour son petit enfant ; je veux qu'il me fasse penser, non à lui et à son bel esprit, mais aux bergers qu'il fait parler...

[Fénelon donne quelques exemples tirés de Virgile et d'Horace, puis il continue...]

Voici les espèces d'ouvrages dont le charme ne s'use jamais : loin de perdre à être relus, ils se font toujours redemander ; leur lecture n'est point une étude, on s'y repose, on s'y délasse. Les ouvrages brillants et façonnés imposent et éblouissent ; mais ils ont une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche ; c'est le beau simple, aimable et commode que je goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie sont aussi belles que celles des somptueux jardins, je les en aime mieux. Je n'envie rien à personne. Le beau ne perdrait rien de son prix, quand il serait commun à tout le genre humain ; il en serait plus estimable. La rareté est un défaut et une pauvreté de la nature. Les rayons du soleil n'en sont pas moins un grand trésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers.

3. Pascal a dit : « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire ». — 4. PASCAL : « ... On s'attendait de

Je veux un beau si naturel, qu'il n'ait aucun besoin de me surprendre par sa nouveauté : je veux que ses grâces ne vieillissent jamais, et que je ne puisse presque me passer de lui : *Decies repetita placebit* [5].

Lettre à l'Académie, V. *Projet de Poétique*.

Fénelon prédicateur.

Sermon pour la fête de l'Épiphanie (1685).

Nous avons de Fénelon des *Dialogues sur l'éloquence* où sa théorie de la prédication est exposée d'une manière complète. Mais nous ne possédons de lui que deux sermons : un sermon *pour la Fête de l'Épiphanie*, prononcé le 6 janvier 1685, dans la chapelle des Missions étrangères, en présence des ambassadeurs de Siam, et un sermon *pour le sacre de l'Archevêque de Cologne*, prêché le 1er mai 1707, à Lille. — Nous citons un fragment du sermon *pour la Fête de l'Épiphanie*. Fénelon, parlant de la diffusion de l'Évangile dans les pays idolâtres, dit : Réjouissons-nous (1re partie), mais réjouissons-nous avec tremblement (2e partie), car la religion semble abandonner nos sociétés corrompues, pour se répandre chez des nations nouvelles plus dignes d'être choisies par Dieu.

Par ces hommes chargés des richesses de l'Évangile, la grâce croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour ; l'Église refleurit, et son ancienne beauté se renouvelle. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leur cœur aux joies empoisonnées du siècle. L'Évangile, dans son intégrité, fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde ; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré ; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité ! ô foi vierge ! ô joie pure des

voir un auteur, et on trouve un homme ». Cf. p. 383. — 5. Horace, *Ep.* II, 3, v. 365.

enfants de Dieu ! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir ! Hélas ! malheur à nous ! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés ; elle s'envole au delà des mers ; un nouveau peuple nous l'enlève...

Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues, ces fameuses Églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles ? C'est là que, pendant tant de siècles, les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs et prononcé ces oracles qui vivront éternellement ; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs : elle exhalait le parfum des vierges ; le désert même fleurissait par tous ses solitaires ; mais tout est ravagé sur ces montagnes, découlantes de lait et de miel où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin [1] ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

L'Église, il est vrai, répare ses pertes : de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Église a des promesses d'éternité ; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la grâce ne tarit jamais, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra

1. Au troisième siècle, il y avait, en Afrique, plus de 300 évêques, L'invasion des Vandales, en 428, ruina de fond en comble l'Église

point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu. L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance ; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers [2]. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli par la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne, dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Est-ce donc là être chrétien ? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O Évangile ! est-ce là ce que vous enseignez ? O foi chrétienne ! vengez-vous ; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité. (*Sermon pour la fête de l'Épiphanie.*)

d'Afrique. —— 2. Nous avons déjà signalé, chez les autres prédicateurs, le même reproche.

Lettre à Louis XIV (1694).

On a longtemps contesté l'authenticité de cette lettre, datée de 1694 et dont le manuscrit a été retrouvé en 1825. Il est peu probable, en tout cas, que Fénelon l'ait fait parvenir à Louis XIV. — Cf. la lettre de Bossuet, citée plus haut, p. 417.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur, et l'attention à votre seul intérêt [1].

Depuis environ trente ans vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur, parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée... Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux et toute la nation française insupportable à nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves... Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement : on signe le couteau sous la gorge ; on signe comme on donne sa bourse quand il faut la donner ou mourir.

1. Portrait sévère, mais qui semble concorder avec tous les *Mémoires*

. . . .

Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret [2] ne vit que de lettres d'État [3]. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras : car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus ; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le Roi, dit on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ?

du temps. — 2. **Décret.** Saisie. Les biens de la noblesse sont saisis par les créanciers. — 3. **Lettres d'Etat.** Le Roi pouvait suspendre l'exécution d'une saisie pendant six mois, au moyen d'une *lettre d'Etat*.

Quelle réponse à cela, Sire ? Les émotions populaires [1] qui étaient inconnues depuis si longtemps deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser ; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux ; vous craignez qu'on ne vous les ouvre ; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes.

4 **Emotions**, dans le sens d'*émeutes*.

QUATRIÈME PARTIE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

FONTENELLE (1657-1757).

D'abord bel esprit, et médiocre auteur tragique, Fontenelle se révéla très intelligent vulgarisateur scientifique dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), et philosophe très hardi, sous des dehors élégants, dans son *Histoire des oracles*, ses *Dialogues des morts*, etc. Enfin, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il écrivit de 1708 à 1719, des *Éloges* qui peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre du genre. (*Littérature*, p. 562.)

La dent d'or (1687).

Cette façon ironique d'émettre un principe, et de l'appuyer sur une anecdote, sera reprise par Voltaire dans ses romans. Ce fut la méthode du dix-huitième siècle, laquelle fait contraste avec celle du dix-septième tout autant qu'avec celle du dix-neuvième.

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la vérité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en Médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'Histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle con-

solation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte Réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse, mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été ; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

(*Histoire des oracles.*)

L'humanité comparée à un seul homme.

Nous avons cité, page 387, un fragment de Pascal, *De l'autorité en matière de philosophie*. Fontenelle émet des idées analogues, mais d'autant plus intéressantes que, dans l'intervalle, la querelle des anciens et des modernes a commencé.

Les siècles barbares qui ont suivi celui d'Auguste et précédé celui-ci fournissent aux partisans de l'antiquité [1]

1. Cf. *Littérature*, pp. 535-565.

celui de tous leurs raisonnements qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent-ils, que dans ces siècles-là l'ignorance était si épaisse et si profonde ? C'est que l'on n'y connaissait plus les Grecs et les Latins, on ne les lisait plus ; mais, du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellents modèles, on vit renaître la raison et le bon goût. Cela est vrai, et ne prouve pourtant rien. Si un homme qui aurait de bons commencements des sciences, des belles-lettres, venait à avoir une maladie qui les lui fît oublier, serait-ce à dire qu'il en fût devenu incapable ? Non, il pourrait les reprendre quand il voudrait, en recommençant dès les premiers éléments. Si quelque remède lui rendait la mémoire tout à coup, ce serait bien de la peine épargnée : il se trouverait sachant tout ce qu'il avait su, et, pour continuer, il n'aurait qu'à reprendre où il aurait fini. La lecture des anciens a dissipé l'ignorance et la barbarie des siècles précédents. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai et du beau, que nous aurions été longtemps à rattraper, mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs et des Latins, si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises ? Où les avaient prises les anciens. Les anciens même, avant que de les prendre, tâtonnèrent bien longtemps.

La comparaison que nous venons de faire des hommes de tous les siècles à un seul homme peut s'étendre sur toute notre question des anciens et des modernes. Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents ; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de la vie : sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que

de feu ; il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force, et a plus de lumières que jamais ; mais il serait bien plus avancé, si la passion de la guerre ne l'avait occupé longtemps, et ne lui avait donné du mépris pour les sciences auxquelles il est enfin revenu [1].

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train ; mais je suis obligé d'avouer que cet homme-là n'aura point de vieillesse : il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse était propre, et il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité ; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les unes aux autres.

(*Digression sur les anciens et les modernes.*)

1. On discutera cette comparaison de l'humanité avec un seul homme ; elle simplifie peut-être trop la question. Quant à la division de l'histoire de l'humanité en plusieurs âges caractérisés par le développement exclusif de telle faculté, c'est encore un raisonnement bien *sommaire.* Dans la suite, d'ailleurs, Fontenelle distingue justement les arts des sciences, et donne la solution la plus prudente et la plus équitable de cette *querelle* : « Afin, dit-il, que les modernes puissent toujours renchérir sur les anciens, *il faut que les choses soient d'une espèce à le permettre.* Pour l'éloquence et la poésie, qui sont le sujet de la principale contestation entre les anciens et les modernes, quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je crois que les anciens en ont pu atteindre la perfection. Contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés, mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égalés. » Cf. Mme de Staël, passage cité dix-neuvième siècle.

MONTESQUIEU (1689-1755).

La première moitié du dix-huitième siècle est dominée par Montesquieu, dont le caractère et les ouvrages présentent tous les contrastes du temps, mais d'où la grandeur et la vérité se dégagent impérieusement. — En 1721, Montesquieu publie les *Lettres persanes* ; puis il voyage. Un séjour de deux ans à Londres fortifie les parties sérieuses de son esprit et lui révèle les grands principes du gouvernement. En 1734, il donne les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Enfin, c'est, en 1748, l'*Esprit des lois*, son chef-d'œuvre, — et le chef-d'œuvre du dix-huitième siècle. *Littérature*, pp. 572-582.)

TEXTE COMMENTÉ

De l'esclavage des nègres (1748).

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les Nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un maître très sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les Nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

(*Esprit des lois*, XV, 5. 1748.)

Commentaire

Place de ce morceau dans « l'Esprit des lois ». — Montesquieu, après avoir défini les *lois* : « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », étudie ces différents *rapports*. Les lois doivent être relatives au *gouvernement*, à la *liberté politique*, au *climat*, au *commerce*, etc. Il aborde, au livre XV, la question de l'*esclavage*.

La méthode. — Le livre XV de *l'Esprit des lois* pourrait être choisi pour fournir un exemple typique de la méthode expérimentale et scientifique de Montesquieu. — Montesquieu cherche avant tout à se rendre compte des conditions dans lesquelles a pu se produire l'esclavage, des raisons historiques, sociales, morales qui l'expliquent chez les anciens, et des raisons correspondantes qui le rendent inadmissible chez les modernes. — Sans entrer ici dans l'analyse détaillée du livre, disons que Montesquieu ne témoigne d'aucune indignation contre l'esclavage tel que l'admettaient les Grecs et les Romains : chez les anciens, en effet, la conception de l'État, la définition du citoyen, l'absence d'un principe religieux qui aurait établi l'égalité des hommes devant Dieu, tout, en un mot, prouve que l'esclavage est alors *en rapport* avec les autres éléments historiques. Les grands philosophes, Platon, Aristote, Cicéron, ne s'en sont jamais scandalisés. — Mais le christianisme, en changeant les rapports de l'homme avec la divinité, a changé les rapports des hommes entre eux. La notion d'*égalité morale*, et de là, de *droit naturel à la liberté*, est née dans la société nouvelle. Sans doute, les faits ont souvent démenti ce progrès de l'humanité ; mais ce progrès n'en était pas moins acquis, et l'*esclavage*, sous sa forme ancienne, qui jadis s'*expliquait*, est devenu une impossibilité rationnelle. — Comment donc l'*esclavage* a-t-il pu renaître ? Comment les nations chrétiennes de l'Europe ont-elles pu acheter des nègres en Afrique,

les enchaîner, les transporter en Amérique, et les forcer à travailler sous le fouet ? Montesquieu va d'abord en chercher les raisons, lesquelles, dégagées de la forme ironique sous laquelle il les expose, sont les suivantes : — 1° Les premiers conquérants de l'Amérique ont exterminé presque tous les indigènes ; et ils ont voulu contraindre les survivants à un travail de défrichement et de culture auquel ils n'étaient pas en mesure de résister. L'idée de faire venir des nègres pour remplacer et pour épargner les Indiens, fut inspirée par la charité la plus louable à l'évêque espagnol Las Cases (†1566). Il n'était pas alors question d'*esclavage :* les nègres, plus résistants, devaient être loués pour un salaire, et plus tard rapatriés. On sait ce qu'il advint. — 2° Ces nègres furent achetés par des industriels, des spéculateurs, désireux avant tout de réaliser des bénéfices. Ces *planteurs* s'aperçurent que s'ils payaient leurs ouvriers, le sucre leur reviendrait trop cher. Ils abusèrent donc de la situation, et réduisirent au rang d'*esclaves* ces *ouvriers.* — 3° Et comment purent-ils s'y décider ? parce que, appartenant eux-mêmes à une civilisation très ancienne et très raffinée, ils n'éprouvaient que du dégoût et du mépris pour ces êtres noirs, laids, qui leur semblaient n'avoir que les appétits de la brute ou les curiosités de l'enfant. Ils arrivèrent à se persuader, par un sophisme de leur conscience, que ces nègres n'étaient pas des *hommes* comme eux, et ils les traitèrent comme des *bêtes.* — 4° Cet état de choses une fois établi, tous les peuples de l'Europe y ont trouvé leur compte, et aucun d'eux n'a élevé la voix pour le faire cesser.

La forme. — Mais si le *fait* s'explique, il n'en constitue pas moins une *absurdité.* Ici, le *rapport* n'existe plus, et la raison en souffre. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, ce n'est pas la *sensibilité* qui rend Montesquieu éloquent, c'est l'*intelligence* ; il est à tel point indigné d'une coutume en opposition avec les principes des gouvernements européens, les droits de l'individu dans la société moderne, et la charité chrétienne, qu'il ne peut garder son sang-froid et qu'il en parle avec une nervosité ironique et éloquente. — Remarquez la tranquillité apparente du début ; c'est le ton du magistrat qui va résoudre un point difficile du droit ou de la coutume : *Si j'avais à soutenir..., voici ce que je dirais.* Le lecteur, s'attend à des raisons sérieusement exprimées. — La première, d'ailleurs, est présentée comme une sorte de nécessité fatale : cependant les mots *exterminer, mettre en esclavage, s'en servir*, laissent déjà percer l'ironie. — La seconde raison (*l'intérêt*) est exprimée sous une forme plus piquante : *Le sucre serait trop cher...* Et le lecteur pense aussitôt que, le sucre n'étant pas une denrée de première nécessité, la *conséquence* est tout de même un peu singulière ! — L'ironie éclate en plein, et

l'indignation s'y mêle, au troisième point : *Ceux dont il s'agit sont noirs... et ils ont le nez si écrasé.* Ce ton d'enfantillage, en une question si grave, fait justement sentir de quels arguments peuvent se payer des *gens d'esprit* qui raisonnent sur l'esclavage. Ne croirait-on pas écouter des propos de salon ou de cercle, et apercevoir quelque fat, tout fier de sa figure et de ses manières, et qui pense avoir résolu la question par cette boutade ? — Autre boutade, mais plus impertinente, et chez Montesquieu plus ironique, dans le paragraphe suivant, où Dieu lui-même est en cause : *Ces corps tout noirs ne peuvent contenir une bonne âme.* Il y a là, sous forme de plaisanterie, le souvenir d'une tradition religieuse et ethnique. Les nègres seraient les descendants de Cham, qui, après la malédiction de son père Noé, fut *marqué d'un signe* par Dieu, afin que chacun le reconnût et s'écartât sur son passage. Ainsi la race noire serait la race maudite. — Dans le paragraphe suivant, Montesquieu rappelle une coutume barbare et superstitieuse des Égyptiens, afin de faire honte aux nations modernes, qui se croient si policées et qui sont fières d'être chrétiennes, mais qui, sur certains points, se montrent aussi arriérées que les nations anciennes. — Et comment jugeons-nous, d'ailleurs, du degré d'intelligence des individus ? Nous voulons qu'ils partagent nos préjugés à nous, nos vices, nos erreurs. Nous rions d'un nègre qui préfère un collier de verre à de l'or : et nous ne réfléchissons pas que sa curiosité à lui est fondée sur une naïve coquetterie, tandis que notre passion de l'or est honteuse et criminelle. Le ton de Montesquieu est ici celui de l'impertinence à froid ; on l'entend, pour ainsi dire, qui débite, d'une voix mordante où vibre l'émotion contenue, ces raisonnements dont la société se sert tous les jours, en les enveloppant d'une phraséologie qui en masque l'horreur.

Mais ce ton s'accentue encore, et ce n'est presque plus de l'ironie (sinon dans le tour de phrase), c'est de l'indignation et du pathétique, dans les deux derniers paragraphes. — L'avant-dernier contient le résumé de tous les arguments précédents ; les mots *supposions... on commencerait à croire*, sont d'une précision tranchante et juridique. A la fin, éclate le mot *chrétien*, qui n'a pas encore été prononcé, et qui contient à lui seul, pourrait-on dire, tout le raisonnement. C'est là surtout, nous devons le répéter, que Montesquieu sent que le *rapport* est rompu, car le christianisme a proclamé l'égalité des hommes devant Dieu, sans distinction de race ni de couleur, et ceux qui asservissent des *hommes* osent se dire des *chrétiens* !

C'est le *politique* qui parle dans la conclusion, mais encore avec une ironie courroucée. Regardez les expressions : *De petits esprits exagèrent trop... Ne serait-il pas venu dans*

la tête... tant de conventions inutiles; et les derniers mots qui forment un éloquent contraste avec *inutiles* : *la miséricorde* et *la pitié*.

Buffon, dans son *Histoire de l'homme* (1749), un an après *l'Esprit des lois*, parlait ainsi des nègres : on remarquera la similitude d'arguments et parfois d'expressions. « Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment : ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite ; lorsqu'on les nourrit bien, et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur âme est peinte sur leur visage ; mais, quand on les traite mal, ils prennent le chagrin fort à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie : ils sont donc fort sensibles aux bienfaits et aux outrages, et ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités : lorsqu'au contraire ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle et leur dévouement. Ils sont naturellement compatissants et même tendres pour leurs enfants, pour leurs amis, pour leurs compatriotes ; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connaître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme l'on voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus : je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état : ne sont-ils pas assez malheureux d'être réduits à la servitude, d'être obligés de toujours travailler, sans pouvoir jamais rien acquérir ? Faut-il encore les excéder, les frapper, et les traiter comme des animaux ? L'humanité se révolte contre ces traitements odieux que l'avidité du gain a mis en usage, et qu'elle renouvellerait peut-être tous les jours, si nos lois n'avaient pas mis un frein à la brutalité des maîtres, et resserré les limites de la misère de leurs esclaves. On les force de travail, on leur épargne la nourriture même la plus commune. Ils supportent, dit-on, très aisément la faim : pour vivre trois jours, il ne leur faut que la portion d'un Européen pour un repas : quelque peu qu'ils mangent et qu'ils dorment, ils sont toujours également durs, également forts au travail. Comment des hommes à qui il reste quelque sentiment d'humanité peuvent-ils adopter ces maximes, en faire un préjugé, et chercher à légitimer par ces raisons les excès que la soif de l'or leur fait commettre ? »

Caractère de Montesquieu.

Parmi les remarques et réflexions que Montesquieu nous a laissées sur lui-même, nous en choisissons un certain nombre qui doivent être étudiées : 1° à titre de commentaire de sa biographie et de ses ouvrages ; — 2° en elles-mêmes, comme des maximes relatives à la société dans laquelle il vit, et souvent d'une portée plus générale.

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu [1] de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé [2].

Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit : car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé ; très souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule [3].

J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on appelle la gloire ; j'ai toujours senti une joie secrète lorsqu'on a fait quelque règlement qui allait au bien commun.

Je n'ai pas été fâché de passer pour distrait ; cela m'a fait hasarder bien des négligences qui m'auraient embarrassé.

J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours [4].

Dans les conversations et à table, j'ai toujours été ravi de trouver un homme qui voulût prendre la peine de briller : un homme de cette espèce présente toujours le flanc, et tous les autres sont sous le bouclier [5].

Ce qui m'a toujours donné une assez mauvaise opinion de moi, c'est qu'il y a fort peu d'états dans la république

1. Cette construction, familière au seizième et au dix-septième siècle, était déjà vieillie dans les premières années du dix-huitième. Elle équivaut à : *car je n'ai jamais eu*. — 2. Pour bien comprendre cette pensée, il est essentiel : 1° de définir exactement les termes *chagrin* et *lecture*; 2° d'en établir le rapport avec le caractère de Montesquieu. — 3. Cette réflexion est d'un disciple de Montaigne et de La Bruyère. Cf. dans les *Essais* le chapitre VIII du livre III : *De l'art de conférer*. — 4. Cf. la réflexion d'A. Dumas père, sur les maisons « où il avait de l'esprit ». *Le Salon de Charles Nodier*, cité au dix-neuvième siècle. — 5. Cf. La Bruyère. Ch. V : *De la société et de la conversa-*

auxquels j'eusse été véritablement propre. Quant à mon métier de président, j'ai le cœur très droit : je comprenais assez les questions en elles-mêmes ; mais quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je m'y suis pourtant appliqué ; mais ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire.

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri[6].

Je suis amoureux de l'amitié.

Je suis, je crois, le seul homme qui ait mis des livres au jour sans être touché de la réputation de bel esprit. Ceux qui m'ont connu savent que, dans mes conversations, je ne cherchais pas trop à le paraître, et que j'avais assez le talent de prendre la langue de ceux avec lesquels je vivais[7].

Quand on s'est attendu que je brillerais dans une conversation, je ne l'ai jamais fait : j'aimais mieux avoir un homme d'esprit pour m'appuyer, que des sots pour m'approuver.

En entrant dans le monde, on m'annonça comme un homme d'esprit, et je reçus un accueil assez favorable des gens en place : mais lorsque, par le succès des *Lettres persanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avais, et que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit ; j'essuyai mille dégoûts. Comptez qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient, et qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges pour supporter patiemment l'éloge d'autrui.

J'ai la maladie de faire des livres, et d'en être honteux quand je les ai faits.

Je n'ai pas aimé à faire ma fortune par le moyen de la cour : j'ai songé à la faire en faisant valoir mes terres, et

tion. — 6. On a souvent accusé Montesquieu de sécheresse : ce serait un *intellectuel*. Cette réflexion et la suivante prouvent qu'il ne manquait pas de sensibilité. — 7. Cf. La Rochefoucauld, *De la con-*

à tenir toute ma fortune immédiatement de la main des dieux.

Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime.

J'aime mieux être tourmenté par mon cœur que par mon esprit [8].

Lettres persanes (1721).

Les *Lettres persanes* nous présentent le piquant mélange de sérieux et de badinage qui plaisait à la société de la Régence. L'idée de faire parler librement et naïvement un étranger sur nos mœurs et sur notre gouvernement, et de déguiser ainsi la satire, avait été déjà mise à la mode par les *Lettres siamoises* de Dufresny (parues en 1707) et on peut la faire remonter jusqu'à Rabelais. Mais Montesquieu en tire un admirable parti. — Nous cherchons à donner des *Lettres* de genres différents : les unes sont d'un imitateur de La Bruyère; les autres annoncent *l'Esprit des lois*. (*Littérature*, p. 575.)

RICA A IBBEN

A Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan [1] : les maisons y sont

versation et le chap. V. de La Bruyère. — 8. Cette dernière réflexion prouve que si Montesquieu avait une sensibilité naturelle, il se raisonnait pour ne pas y céder. Cf. La Rochefoucauld : « L'esprit est souvent la dupe du cœur ».

1. **Ispahan**, capitale de la Perse au dix-huitième siècle ; aujourd'hui. la capitale est Téhéran. La Perse était alors à la mode, grâce au

si hautes qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croiras pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français; ils courent; ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train [2], et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe [3] me fait faire un demi-tour : et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France [4] est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

Journal de Chardin († 1713). — 2. **Train**, façon d'aller, de marcher. — 3. **Passe**, dépasse. — 4. **Le roi**, Louis XIV ; nous sommes

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'a point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus [5].

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisait la guerre à ses voisins, qui s'étaient tous ligués contre lui, il avait dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouraient ; on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, et que malgré les soins infatigables de certains dervis [6] qui ont sa conscience, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui : ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On dirait qu'ils existent en général et qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps ; mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien [7].

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes

d'après la date de la lettre, en 1712. — **5.** Allusion aux difficultés financières des dernières années du règne de Louis XIV, et à l'émission du premier *papier-monnaie*. Montesquieu, qui écrit en 1721, a peut-être surtout en vue les opérations du financier écossais Law, entre 1716 et 1720. Il parlera plus tard en véritable économiste, dans *l'Esprit des lois*, d'une question qu'il traite ici trop légèrement. — **6. Dervis**, ou *derviche*, moine mahométan ; Montesquieu désigne ainsi les prêtres catholiques, et en particulier les confesseurs du roi. — **7.** Il s'agit ici des jansénistes, en qui Louis XIV s'obstina à voir des ennemis politiques plus encore que des hérétiques. A l'époque où écrit Montesquieu, les disputes jansénistes avaient repris de plus belle ; on allait bientôt assister, en 1728, aux scènes du cimetière Saint-Médard, sur la tombe

du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents[8].

De Paris, le 4 de la lune de Rebiad 2, 1712.

RICA AU MÊME

A Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure ; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre [1] de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre

du diacre Pâris. —— **8.** Idée très importante dans la philosophie du dix huitième siècle ; on avait jusqu'alors étudié *l'homme* : on étudiera *les hommes, les individus.*

1. Libre, délivré, dépourvu de.

de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis[2] en occasion d'ouvrir la bouche : mais, si quelqu'un par hasard apprenait que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah! ah! monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan ? »

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

RICA A ***

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre, c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société [1].

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins, et peuplent en un instant les quatre quartiers d'une ville.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble ; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau[2] que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en carac-

2. **Et qu'on m'eût mis**... et sans qu'on m'eût mis.

1. Cette théorie sera celle de Voltaire, comme de Montesquieu. Rousseau la combattra. — 2. Il n'y avait pas alors de *sonnettes* à la

tères suisses[3]. Enfin ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau : « C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions six cent mille livres : le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades : celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante : il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes : il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes[4] tirés des anciens, qu'il employait dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu ? »

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1715.

RICA A RHÉDI

A Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais surtout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage.

porte des maisons, mais des marteaux. — 3. La plupart des hôtels particuliers avaient pour *portier* un Suisse. Comme l'usage des cartes de visite était alors inconnu, quand on ne trouvait pas chez elle la personne qu'on allait voir, on donnait son nom au Suisse, qui l'écrivait à sa manière sur un registre. — 4. **Apophtegmes**, d'un mot grec qui signifie *sentence*.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnait le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même ; dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches [1], et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille et des dents [2] ; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en dise le critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

A Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

L'esprit des Lois (1748).

Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec les divers êtres.

Nous donnons le premier chapitre de l'*Esprit des Lois*, dans lequel Montesquieu expose les principes de sa méthode. (*Littérature* p. 578.)

Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les

1. **Mouches**, petites rondelles de taffetas noir que l'on collait sur le visage, et qui, par contraste, relevaient la blancheur du teint. — 2. C'est-à-dire, il fut un temps où les femmes mettaient leur coquetterie à avoir une taille fine et de belles dents.

rapports[1] nécessaires qui dérivent de la nature des choses : et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois ; la Divinité a ses lois : le monde matériel a ses lois ; les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois ; les bêtes ont leurs lois ; l'homme a ses lois.

Ceux qui ont dit qu'*une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde*, ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle, qui aurait produit des êtres intelligents ?

Il y a donc une raison primitive : et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux.

Dieu a du rapport avec l'univers comme créateur et comme conservateur ; les lois selon lesquelles il a créé sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces règles, parce qu'il les connaît ; il les connaît, parce qu'il les a faites ; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance.

Comme nous voyons que le monde, formé par le mouvement de la matière et privé d'intelligence, subsiste toujours, il faut que ses mouvements aient des lois invariables ; et si l'on pouvait imaginer un autre monde que celui-ci, il aurait des règles constantes, ou il serait détruit.

Ainsi la création, qui paraît être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatalité des athées. Il serait absurde de dire que le Créateur, sans ces règles, pourrait gouverner le monde, puisque le monde ne subsisterait pas sans elles.

Ces règles sont un rapport constamment établi. Entre un corps mû et un autre corps mû, c'est suivant les rap-

1. Ce mot *rapport* contient à lui seul toute la méthode de Montesquieu, et prouve à quel point cette méthode est *scientifique*. Dans *l'Esprit des lois* en effet, Montesquieu évitera deux défauts de la plupart de ceux qui avaient déjà écrit sur les lois : il ne tombera pas dans les généralités *abstraites* ; il ne critiquera pas, au nom des lois de son pays, celles des pays étrangers. Mais, en savant, il observe des *faits*, il en établit les *rapports*, et il en dégage les *lois*.

ports de la masse et de la vitesse que tous les mouvements sont reçus, augmentés, diminués, perdus ; chaque diversité est *uniformité*, chaque changement est *constance*.

Les êtres particuliers intelligents peuvent avoir des lois qu'ils ont faites ; mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligents, ils étaient possibles ; ils avaient donc des rapports possibles, et par conséquent des lois possibles. Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux.

Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit, comme, par exemple, que, supposé qu'il y eût des sociétés d'hommes, il serait juste de se conformer à leurs lois ; que, s'il y avait des êtres intelligents qui eussent reçu quelque bienfait d'un autre être, ils devraient en avoir de la reconnaissance ; que si, un être intelligent avait créé un être intelligent, le créé devrait rester dans la dépendance qu'il a eue dès son origine ; qu'un être intelligent, qui a fait du mal à un être intelligent, mérite de recevoir le même mal ; et ainsi du reste.

Mais il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique : car, quoique celui-là ait aussi des lois qui, par leur nature, sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. La raison en est que les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur : et d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes. Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives ; et celles mêmes qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours.

On ne sait si les bêtes sont gouvernées par les lois gé-

nérales du mouvement, ou par une notion particulière. Quoi qu'il en soit, elles n'ont point avec Dieu de rapport plus intime que le reste du monde matériel ; et le sentiment ne leur sert que dans le rapport qu'elles ont entre elles, ou avec d'autres êtres particuliers ou avec elles-mêmes.

Elles ont des lois naturelles, parce qu'elles sont unies par le sentiment ; elles n'ont point de lois positives, parce qu'elles ne sont point unies par la connaissance. Elles ne suivent pourtant pas invariablement leurs lois naturelles ; les plantes, en qui nous ne remarquons ni connaissance ni sentiment, les suivent mieux.

Les bêtes n'ont point les suprêmes avantages que nous avons ; elles en ont que nous n'avons pas. Elles n'ont point nos espérances, mais elles n'ont pas nos craintes ; elles subissent comme nous la mort, mais c'est sans la connaître : la plupart même se conservent mieux que nous, et ne font pas un aussi mauvais usage de leurs passions.

L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables ; comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies, et change celles qu'il établit lui-même. Il faut qu'il se conduise ; et cependant il est un être borné, il est sujet à l'ignorance et à l'erreur, comme toutes les intelligences finies ; les faibles connaissances qu'il a, il les perd encore. Comme créature sensible, il devient sujet à mille passions. Un tel être pouvait à tous les instants oublier son créateur : Dieu l'a rappelé à lui par les lois de la religion ; un tel être pouvait à tous les instants s'oublier lui-même ; les philosophes l'ont averti par les lois de la morale ; fait pour vivre dans la société, il y pouvait oublier les autres : les législateurs l'ont rendu à ses devoirs par les lois politiques et civiles.

(*De l'Esprit des lois*, Livre I, ch. I.)

VOLTAIRE (1694-1778)

Il est impossible de résumer en quelques lignes la biographie de Voltaire. Rappelons seulement que cette longue et active existence se divise en cinq parties principales : 1° 1694 à 1726, études, débuts littéraires ; 2° 1726-29, séjour en Angleterre : 3° 1734-49, séjour à Cirey ; 4° 1750-53, séjour à Berlin ; 5° 1753-78, séjour aux Délices et à Ferney. — *Poète*, Voltaire a cultivé tous les genres : épopée, épître, satire, ode, tragédie, comédie ; *en histoire*, il a renouvelé la méthode et le style, en particulier dans son *Charles XII* (1731) et dans son *Siècle de Louis XIV* (1751) ; il a écrit encore des *romans*, des *mélanges* de toutes sortes, où la *critique* littéraire, religieuse, historique, tient la plus grande place, et d'innombrables *lettres*, qui forment la plus intéressante des *Correspondances*.

Les extraits de *tragédies* se trouvent placés plus loin au chapitre du Théâtre. (*Littérature*, pp. 583-608).

TEXTE COMMENTÉ

Épître à Horace (1771).

Toujours ami des vers, et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé...
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours ;
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable...
Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule ;
Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle ;
Tout passe, tout périt hors ta gloire et ton nom ;
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tous pays sont cités d'âge en âge.
Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue, un peu sèche et sans inversions,
Peut-elle subjuguer les autres nations ?

Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce?
Est-ce assez, en effet, d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoutés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Velches modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs
Et fait dans l'antichambre entendre ses clameurs.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

. . . .

(*Épîtres*, CXXI.)

Commentaire.

Sens général de l'Épître. — Une *épître* est une lettre en vers, à un contemporain (cf. les Épîtres d'Horace, de Marot, de Boileau). Voltaire a l'idée assez originale d'écrire des épîtres à

des auteurs morts : il en a déjà composé une à l'adresse de Boileau (1770) : en voici une autre à Horace, le poète latin qui fut l'ami de Virgile, le protégé de Mécène et d'Auguste. — L'épître à Boileau débutait par ces vers :

> Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
> Zoïle de Quinault et flatteur de Louis ;

elle est d'un bout à l'autre un assez impertinent réquisitoire contre Boileau, que, dans son *Siècle de Louis XIV*, dans son *Temple du goût*, dans de nombreux passages de ses *Lettres*, Voltaire a apprécié d'une façon si judicieuse. Mais dans cette *Épître à Boileau*, Voltaire est surtout préoccupé d'opposer à l'indifférence ou à la malveillance de la cour à son égard, l'efficace protection que Louis XIV accordait aux gens de lettres. — C'est encore cette thèse qu'il va reprendre dans son *Épître à Horace*. Il y mêle d'ailleurs d'autres idées auxquelles il tient essentiellement : les contradictions humaines, la pauvreté de notre langue comparée aux langues anciennes, le prix d'une vie calme et épicurienne, la tranquillité devant la mort. Il ajoute (dans les vers que nous ne citons pas) quelques boutades contre la rime, et une allusion ironique à la comédie larmoyante. — Il n'y a pas à proprement parler de *plan* dans cette épître ; c'est le ton d'une conversation aisée, suivie, sans doute, mais un peu nonchalante : Voltaire y excelle.

Analyse et commentaire suivi. — V. 1. — **Du Diable poussé.** *Diable* est mis ici pour le *démon* de la poésie. Peut-être l'expression est-elle une réminiscence de La Fontaine : « Quelque diable aussi me poussant », VII, 1.

— V. 2. — **Rigoureux** appliqué à Boileau caractérise bien à la fois la morale et la doctrine de Boileau ; le mot forme un heureux contraste avec *voluptueux* qui, au vers suivant, qualifie Horace, et qui sera développé dans les vers 4 à 7, pour aboutir à un nouveau contraste avec Boileau.

— V. 4. — **Respiras la mollesse et la grâce.** *Respirer*, dans cette expression, a le sens actif du latin *spirare*, souffler, exhaler, répandre autour de soi. — *La mollesse* n'a ici aucun sens défavorable, et signifie souplesse d'esprit et de style.

— V. 5. — **Facile en tes vers.** Le jugement de Voltaire peut se discuter. Horace a dit de lui-même : *operosa carmina fingo.* « Je façonne des vers laborieux. » Sans doute, Horace donne, surtout dans ses *Épîtres*, une impression de facilité : mais cette facilité ressemblerait plutôt à celle de Racine et de La Fontaine « qui faisaient difficilement des vers faciles », qu'à celle de Voltaire, où l'on sent beaucoup de nonchalance et, dans une certaine mesure, d'impuissance à atteindre l'expression propre et énergique. — **Gai**

dans tes discours est assez faible : *gai* est banal, et *discours*, au sens de conversation, est seulement bon pour la rime.

— V. 6. — Ce vers résume assez bien une partie de l'œuvre d'Horace, les odes familières et quelques épîtres. Mais Horace est aussi un satirique, un critique littéraire et un moraliste.

— V. 7. — Voilà Boileau défini, comme dans l'épître que Voltaire lui adressait à lui-même, par rapport à Quinault. On peut voir, en particulier dans la *Liste des écrivains français* qui fait suite au *Siècle de Louis XIV*, combien Voltaire estimait Quinault : il y a dans cette estime beaucoup d'exagération et un secret désir de prouver que Boileau s'est lourdement trompé, comme peut se tromper tout critique, si éminent qu'il soit : Voltaire diminuera d'autant par cet exemple l'autorité des Clément, des Fréron, des Trublet, qui *osent* s'attaquer à ses ouvrages.

— V. 9-10. — Voltaire trouve des mots simples et heureux pour caractériser les changements du monde. Ce monde est un *tableau*, c'est-à-dire un ensemble bien organisé d'objets qui frappent et charment notre vue : et ce tableau est *mouvant*, au sens propre et au sens figuré : le décor change suivant les pays, et, dans chaque pays, suivant les saisons ; les personnages variés s'y succèdent. — Nous en recevons des impressions diverses, tantôt *gaies*, tantôt *tristes*, à la fois d'après les spectacles mis sous nos yeux, et d'après nos propres dispositions. — Enfin ce monde est *éternel*, non pas au sens philosophique et théologique du mot, car il a dû avoir un commencement, et il aura une fin, mais au sens ordinaire ; il survit, en lui-même, à toutes les générations passagères : et cependant il est *nouveau*, parce qu'il sert de *décor permanent* à des actions toujours *nouvelles*.

— V. 11. — **Augustule**. Le dernier des empereurs romains de l'Empire d'Occident : il fut détrôné par les Barbares en 476 de notre ère.

— V. 12. — **La Bulle**. En 1713, le pape Clément XI lança la bulle *Unigenitus* contre le P. Quesnel, auteur des *Réflexions morales*. Le parti janséniste fut alors en butte à de nouvelles poursuites. Voltaire en a parlé avec détails dans son *Siècle de Louis XIV* (chapitre : *Du Jansénisme*) ; mais il affecte sur ces questions théologiques une légèreté peu philosophique.

— V. 13. — Un poète italien, Algarotti (1712-1764), avait dit : « Le Capitole est détruit, et la voix du temps chante encore les vers d'Horace. »

— V. 15. — Ce n'est pas là une banalité. Peu d'auteurs, anciens ou modernes, ont été et sont encore aussi souvent cités qu'Horace, qui doit ce privilège à sa philosophie pratique et humaine, et à la forme concise et pittoresque dont il l'a enrichie.

— V. 16-22. — Voltaire, après une transition facile, accuse notre

langue de ne pas valoir celle des Latins et des Grecs. Fénelon avait déjà soutenu la même théorie. N'entrons pas ici dans le fond de la question. Observons seulement ceci, qui est très instructif : Voltaire dit que la langue française est *sèche*, qu'elle a de la *clarté*, de l'*agrément*, de la *justesse*... Et il se demande si ces qualités lui suffisent pour « subjuguer les autres nations ». Mais Voltaire ne s'aperçoit pas que c'est sa *langue à lui* et *son style* qu'il définit ainsi, et que les insuffisances qu'il reproche au français en général, ce sont les siennes. Pourrait-il parler ainsi de la langue de Pascal, de Bossuet, de Corneille, de Buffon, de Rousseau ? Et cette langue ne devait-elle pas encore se transformer, s'enrichir, se colorer avec Chateaubriand et Victor Hugo ?

— V. 23. — Voltaire passe à un point qui lui tient fort à cœur : *ses ennemis*. Horace était protégé par Mécène et par Pollion (il sera question, plus loin, d'Auguste). Il n'en est pas de même de Voltaire : ses ennemis sont puissants à la cour. C'est ce dont il se plaignait déjà à Boileau. Quels sont ces *grimauds*, ces *rimeurs subalternes* ? C'est le critique Fréron, c'est le poète Lefranc de Pompignan. Quand on étudie la vie et la correspondance de Voltaire, on constate qu'il a su se défendre lui-même, et que rien ne lui a paru négligeable, même la plus vile calomnie, contre les gens qui se permettaient de discuter ses écrits. — Horace fut plus discret ; ses traits sont vifs, mais atteignent les auteurs sans déshonorer les hommes.

— V. 25. — **Serpents ténébreux**, qui vivent dans les ténèbres. Voltaire a souvent usé de cette comparaison de ses ennemis avec des serpents. Cf. le troisième *Discours sur l'Homme* (*De l'Envie*).

— V. 26. — **Mécène**, ami d'Auguste, tout-puissant sans remplir aucune charge, est resté célèbre par la protection éclairée qu'il accorda à Virgile et à Horace. Il est mort l'an 8 avant Jésus-Christ. Son nom est devenu synonyme de protecteur des lettres et des arts. — **Pollion** († 4 ap. J.-C.) fut également ami de Virgile, qui lui dédia une de ses *Eglogues*, où il célébrait la naissance prochaine d'un de ses enfants.

— V. 27. — **Velches**, ou Welches, mot germanique, équivalant à Galles (*Galli*, Gaulois). Voltaire s'en sert souvent comme terme de mépris, à l'égard de la foule, des ignorants, ou lorsqu'il oppose certaines qualités des étrangers aux préjugés et à la routine des Français.

— V. 32. — Nous arrivons à la *philosophie* que Voltaire prétend tirer d'Horace : *jouissons, écrivons* ; le troisième terme, *vivons*, est en quelque sorte le *produit* des deux premiers : il équivaut à : Et c'est ainsi que nous mènerons une vie agréable.

— V. 33. — Voltaire indique approximativement son âge. Il a passé l'âge d'Auguste, lequel mourut à soixante-seize ans : Voltaire en a soixante-dix-huit.

— V. 34-36. — Allusion à ce passage de Suétone, *Vie d'Auguste*, chap. XC : « Le jour de sa mort, Auguste se fit apporter un miroir et fit peigner ses cheveux pour avoir l'air moins défait. Ses amis entrèrent : « Eh bien ! leur dit-il, trouvez-vous que j'aie assez « bien joué cette farce de la vie ? » Et il ajouta en grec : « Si vous « êtes contents, battez-donc des mains, et applaudissez. » — **Sa pièce**. A la fin d'une pièce, le principal acteur s'adressait au public et prononçait le mot : *Plaudite* (applaudissez).

— V. 37. — **J'ai vécu plus que toi**. En effet, Horace est mort à cinquante-sept ans (8 av. J.-C.).

— V. 38-42. — Cette *résolution* est exprimée en vers d'une simplicité précise et souple. Pas un mot inutile, pas une rime forcée, ou en épithète. Certains critiques, cependant, blâment la rime de *sens* avec *sens* ; ils font observer que l'étymologie est la même, si la signification est différente. Voilà qui est bien sévère, et l'on regretterait fort que Voltaire n'ait pas, par scrupule de versification, écrit ces deux vers exquis. — Le vers 40 contient une antithèse d'idées et de mots, qui est très significative ; c'est en effet le plus grand effort de l'homme que de *mépriser* la mort ; cette inquiétude empêche de *savourer la vie*, c'est-à-dire d'en jouir avec méthode et avec art, d'en tirer chaque jour ce qu'elle peut vous donner de meilleur. D'aucuns considèrent avec Montaigne que la vie est une préparation à la mort. Tel n'est pas le système de Voltaire : pour *savourer la vie*, il *méprisera* la mort. — Au vers 42, l'image est parfaite : comparaison des vers d'Horace à un *vin vieux* : ces vers se sont en effet conservés et ils ont gagné à vieillir. Ce vin *vieux rajeunit* les sens ; il n'y a pas là un jeu de mots, mais une heureuse alliance de termes pour exprimer l'effet réel de ce vin, au propre et au figuré.

— V. 43-48. — Voltaire explique pourquoi il suivra cette philosophie ; il la définit : *Avec toi l'on apprend...* — *Une honnête opulence*, c'est l'*aurea mediocritas* (la médiocrité précieuse comme l'or, — et non pas l'absurde contresens, *la médiocrité dorée*). — *Vivre avec soi-même* : l'égoïsme bien entendu. — *Servir ses amis* : l'amitié est un des préceptes essentiels de l'épicurisme. — *Se moquer un peu de ses sots ennemis* : *Un peu* convient à Horace : Voltaire n'a pas suivi fidèlement son « cher Horace » sur ce point. — *Sortir d'une vie... En rendant grâce aux Dieux...* Cf. Horace, *Sat. I*, IV, 117 :

Inde fit ut raro, qui se vixisse beatum
Dicat et exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

« Aussi trouve-t-on rarement quelqu'un qui se dise heureux d'avoir vécu, et qui de la vie qui lui a été accordée se retire, comme

un convive rassasié. » La Fontaine s'en est inspiré, dans *la Mort et le Mourant* (VIII, 1) :

..... Je voudrais qu'à cet âge,
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant les dieux, et qu'on fît son paquet.

Voltaire poète

Nous avons cherché à grouper ici quelques pièces de ton et de tour très différents. Voltaire n'est pas sans doute un grand poète, si l'on réserve ce nom à ceux qui ont su trouver, pour fixer des idées élevées, des sentiments exquis, ou des sensations colorées, des vers dont la forme solide et brillante paraît à la fois originale et naturelle ; mais on ne peut lui refuser, ni dans le fond, une certaine finesse et une émotion parfois sincère, ni dans la forme, beaucoup de facilité, de grâce, de verve et d'harmonie.

Aux mânes de M. de Génonville (1729)

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps ;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps ;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, et vivant chez les morts[2] ;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Génonville, avec plaisir reçoi[3]

1. **Génonville** (*Lefèvre de La Falnère de*) était mort en 1723, âgé de vingt-six ans. Cette pièce étant de 1729, il y avait donc *six* ans et non *dix*, que Voltaire pleurait sa perte. Génonville était conseiller au Parlement de Paris. — 2. Cette longue période pourrait être plus claire : il faut la comprendre ainsi : *Si... ce souffle caché... tout en restant inconnu de nous, est encore vivant chez les morts*. — 3. **Reçoi**. On considère aujourd'hui comme une *licence poétique* la faculté de supprimer l's à la première personne du singulier de l'indicatif présent et à la deuxième personne de l'impératif des verbes en *oir*. Présentée ainsi, la règle n'est pas juste. En réalité, les poètes ont le choix entre les formes : *je reçois*, *reçois*, et *je reçoi*, *reçoi* : les formes sans *s* sont celles de l'ancienne conjugaison française qui, se modelant sur la conjugaison latine, ne mettait pas d's là où le latin n'en comportait pas : *recipio*.

Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi...
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens ;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens ;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même [4],
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer [5] !

(*Épîtres*, XXIX, 1729.)

Le Mondain (*début*, 1736).

La philosophie de Voltaire, en 1736 (elle s'est élargie et fortifiée avec le temps), était fort simple : jouir de la vie, sans excès, mais sans *inquiétude*. On parlait beaucoup de corruption et de décadence, et l'on vantait *le bon vieux temps*. Voltaire s'inscrit en faux contre ce système pessimiste ; il trouve la vie bonne, grâce surtout à cette civilisation tant critiquée, à laquelle nous devons les progrès des sciences et des arts. La thèse qu'il soutient ici sur un ton badin et spirituel, il la traite plus sérieusement dans son *Commentaire* sur les *Pensées* de Pascal (1734 et 1778).

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée [1],
Et les beaux jours de Saturne [2] et de Rhée [3],
Et le jardin de nos premiers parents ;
Moi je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge

recipe; l's caractérisait la deuxième personne du singulier en français comme en latin. — 4. **Hors d'eux-même**, dissipés, distraits. Cf. p. 665, le morceau sur *la Retraite*. — 5. Ce dernier vers est le plus beau qu'ait écrit Voltaire ; la pensée en est aussi délicate que la forme en est harmonieuse.

1. **Astrée** est, dans la mythologie grecque, la fille de Jupiter et de Thémis, et la déesse de la Justice. Elle avait abandonné la terre, à cause des crimes de l'humanité. — 2. **Saturne**, père de Jupiter. Chassé du ciel, il s'était réfugié dans le Latium, où il avait fait régner l'âge d'or. — 3. **Rhée**, Cybèle, femme de Saturne, et mère des dieux.

Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce.
La propreté [4], le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux, pour mon cœur très immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire [5],
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel [6], de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
Ces nouveaux biens, nés aux sources du Gange [7],
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans [8] !
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien.
Ils étaient nus ; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.

—— 4. **Propreté**. Ce mot équivaut alors à élégance. —— 5. Expression très heureuse, et souvent citée. Les élèves feront bien de l'analyser, d'en définir les termes et d'en chercher le rapport. —— 6. **Texel**, île de Hollande, à l'entrée du Zuiderzée. Les Hollandais étaient alors en possession du plus grand commerce maritime ; Texel est ici pour : la Hollande. —— 7. **Le Gange**, fleuve de l'Inde. Voltaire désigne par ce mot l'ensemble des comptoirs de l'Inde. —— 8. Voltaire se réjouit de constater que les Mahométans, à qui le Coran interdit de boire du vin, ne peuvent résister à l'excellence des vins français. —— 9. **Mar-**

Sobres étaient. Ah ! je le crois encor :
Martialo[9] n'est point du siècle d'or ;
D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
Ne gratta point le triste gosier d'Ève ;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance :
Est-ce vertu ? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors[10] ?

(*Satires.*)

Charmes de la retraite (1748).

Vivons pour nous, ma chère Rosalie[1];
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains.
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas...
Là, mille oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis[2] de leurs confuses voix ;
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue...
Ciel ! quels propos ! Ce pédant du Palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix ;
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne[3],
Gémit des maux que souffre la campagne,

tialo, auteur du *Cuisinier français*. — **10**. C'est trop évident. Mais il faudra remarquer précisément que, dans cette satire, d'ailleurs si bien tournée, Voltaire déplace tout à fait la question.

1. Rosalie. Voltaire désigne ainsi sa nièce, Mme Denis. — **2. Gazouillis**, dérivé de *gaser*, pour *jaser*. — **3. Sabler**, qui signifie proprement *répandre du sable*, se dit aussi du coulage d'un métal dans un moule de sable ; de là, le sens figuré de se verser rapidement un liquide

Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades[4],
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurbe et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole,
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde : on le condamne, on l'aime,
On ne peut vivre avec lui ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art ..
« Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux ;
Fuis leurs plaisirs qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense. »
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant[5],
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert[6] ;
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure :

dans le gosier. —— 4. **Quolibet** (latin *quod libet*, ce qui plaît) se disait dans les disputes scolastiques, des arguments plaisants des railleries, etc... ; — **turlupinades**, farces, mauvaises plaisanteries (dérivé probable de *Turlupin*, célèbre acteur comique sous Louis XIII). —— 5. **Cerbère**, chien qui gardait l'entrée des Enfers (myth.). —— 6. Allusion aux scandales qui accompagnèrent les funérailles de Colbert, à qui

Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'*Armide*[7],
Et, pour *Judith*, *Pyrame* et *Régulus*[8],
Abandonner *Phèdre* et *Britannicus*;
Lui qui dix ans proscrivit *Athalie*;
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
— Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire. — Oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts!
Chez nos neveux[9] on nous rendra justice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'il n'entend plus!
L'ombre de Pope[10] avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité:
Quand il vivait, il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que nous laissent les dieux.
Tendre Amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure.

ses services et sa probité auraient dû mériter l'estime de la foule. —— 7. **Armide**, opéra dont Quinault écrivit les paroles (1686), et dont la musique, composée par Lulli (1686), fut refaite plus tard par Glück (1777). On sait que Voltaire ne pardonnait pas à Boileau sa sévérité envers Quinault, et qu'il ne manque pas une occasion de prôner l'auteur d'*Armide* (cf. *Siècle de Louis XIV*, chap. 32, « Sur les beaux-arts », et *Liste des écrivains français*). —— 8. **Judith**, tragédie de l'abbé Boyer (1695); — **Pyrame et Thisbé**, tragédie de Théophile de Viau (1617); — **Régulus**, tragédie de Pradon (1688). —— 9. **Neveux**, dans le sens du latin *nepotes*, descendants. Cf. La Fontaine: « Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage » —— 10. **Pope**, poète et critique anglais (1688-1744). Voltaire le connut pendant son séjour à Londres. Pope fut enterré à

Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas[11] !

(*Épîtres*, LXVIII.)

Immortalité de l'âme.

Voltaire a fait beaucoup de vers *philosophiques*. Il est le plus souvent, dans ce genre de poésie, lourd et sec. Mais certains passages de ses *Épîtres* et de ses *Discours* sont assez bien venus ; ils permettent surtout d'utiles et intéressantes comparaisons avec la poésie philosophique moderne. On pourra rapprocher de ce morceau la *Méditation* de Lamartine intitulée *l'Immortalité*.

Oui, Platon[1], tu dis vrai : notre âme est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin du corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que dis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute[2], et je suis son ouvrage ;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;

l'abbaye de Westminster. — **11**. Ces huit derniers vers peuvent être cités parmi les plus faciles et les plus harmonieux de Voltaire.

1. **Platon**. C'est dans le dialogue intitulé *Phédon* que Platon démontre l'immortalité de l'âme. — **2**. **Sans doute**, sans aucun doute, assurément. N'a pas ici le sens dubitatif.

La fortune y domine, et tout y suit son char ;
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe et la mort un réveil.

(*Épîtres*, LXX.)

Voltaire poète épique.

La *Henriade* n'est pas à vrai dire une *épopée*. Voltaire, dès 1716, avait le goût de l'*histoire* et de la *polémique* : mais il était alors, et il devait rester, jusque vers 1730, un bel esprit, et il adopta, par une singulière erreur de goût, la forme épique, pour écrire l'histoire de Henri IV, et pour exposer ses idées sur la tolérance religieuse : vingt ans plus tard, il aurait mis tout cela en bonne prose. Les élèves étudieront dans ce passage, (sans aucune prévention, mais sans oublier non plus qu'il n'y a là aucune des qualités *essentielles* de la poésie épique), les procédés de développement et de style.

Épisode de la bataille d'Ivry (1728).

Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort[1] anéantit votre vertu guerrière :
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée ;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée :
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent[2] :
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers ;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,

1. **Sa mort**. Il s'agit du comte d'Egmont, commandant des troupes espagnoles venues au secours de la Ligue, et qu'Henri IV vient de frapper de sa propre main — 2. A noter ici quelques réminiscences

Dans les profondes eaux vont se précipiter
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale, auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
« Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
— Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.
Vivez pour le parti dont vous êtes l'honneur.
Vivez pour réparer sa perte et son malheur [3] :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris ;
De la Ligue en marchant ramassez les débris :
De Coligny vaincu surpassons le courage. »
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre, qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant [4]...
  Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire [5].

du récit du combat contre les Maures (*le Cid*, acte IV). — **3**. Cf. VIRGILE, *Enéide* I, 211 : *Durate, et vosmet rebus servate secundis*. — **4**. Cette comparaison est, selon La Harpe « une des plus belles qui existent dans notre langue ». Elle peut nous paraître aujourd'hui très banale, et d'une expression bien lâche. — **5**. Dans le chant VII, Voltaire nous repré-

Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence :
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace :
« Soyez libres, dit-il : vous pouvez désormais
Rester mes ennemis ou vivre mes sujets...
Choisissez. » A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus :
Leurs yeux sont éclairés leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas [6].
Le généreux vainqueur a cessé le carnage :
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec effroi la mort de rang en rang :
C'est un Dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur son front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.

(*La Henriade*, ch. 8).

sente Henri IV ravi au ciel et conversant avec saint Louis, qui lui montre ses principaux descendants. (Imitation du chant VI de l'*Énéide*). —— 6. Ici, Voltaire semble se souvenir du récit de la bataille de Rocroy, par Bossuet (*Or. fun. de Condé*).

Voltaire historien.

Du *Siècle de Louis XIV*, dont les éditions classiques sont entre les mains de tous les élèves, nous ne citons rien. Nous avons choisi ce passage de *Charles XII*, parce qu'il offre à la fois un modèle de *narration* historique, claire, simple et dramatique, — et un *portrait*.

Mort de Charles XII. Son portrait (1731).

Charles XII forma le siège de Frédérickshald [1] au mois de décembre. Le soldat [2], transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace : c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc ; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes : sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'était fortifiée au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes ; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième, au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frère [3], où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas, à la suite d'un si long jeûne, l'incommodât.

Le 11 décembre, jour de Saint-André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle [4] assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingénieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours : « Nous verrons », dit le roi et il continua de visiter les ouvrages

1. **Frédérickshald**, ville de Norvège, près du Skager-Rack. — 2. **Le soldat**, pour les soldats. — 3. **Son beau-frère**. Frédéric de Hesse-Cassel, avait épousé la sœur de Charles XII, Ulrique-Eléonore, qui devint reine de Suède. — 4. **Parallèle**, fossé creusé parallèlement

avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau [5] faisait un angle avec la parallèle ; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon pointée vis-à-vis l'angle où il était ; il n'y avait auprès de sa personne que deux Français : l'un était M. Siquier, son aide de camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche ; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé ; à quelques pas derrière était le comte Swerin, qui commandait la tranchée ; le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir ; ils s'approchèrent, il était déjà mort : une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts ; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite.

L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort ; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent [6], ne dit autre chose, sinon : « Voici la pièce finie, allons souper. » Siquier courut sur-le-champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé.

On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa

aux remparts de la place assiégée. — 5. **Boyau**, fossé étroit qui fait communiquer deux parallèles. — 6. **Singulier**. Nous dirions *original*.

perruque et son chapeau sur la tête du roi ; en cet état, on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui [7].

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie [8], ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède ; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne, mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances [9]. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États : il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme,

—— 7. On croit généralement aujourd'hui que Charles XII fut assassiné par Siquier, à l'instigation du prince de Hesse. —— 8. **Unie**, c'est le contraire d'*accidentée*. —— 9. Serait plus clair si Voltaire avait dit :

admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire[10].

(*Histoire de Charles XII*, chap. 8.)

Voltaire conteur.

Voltaire nous a laissé des *contes* et des *romans* qui, à leur date, avaient surtout une valeur philosophique et politique. Aujourd'hui, nous en admirons la forme aisée et spirituelle; jamais la prose française n'a paru si naturelle et si claire.

Le corridor de la tentation (1747).

Nabussan, un des meilleurs princes de l'Asie, était toujours trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib[1] donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait : il avait changé de trésorier plusieurs fois, mais n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs[2].

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig[3]. « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ? — Assurément, répondit Zadig : je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains

« Mais il fut aussi imprudent qu'implacable... » —— **10**. Idée familière à Voltaire. — On sera certainement frappé, en lisant ce portrait, de voir qu'un grand nombre de ces observations pourraient s'appliquer à Napoléon Ier.

1. **Serendib**. Nabussan est un prince de l'invention de Voltaire qui, pour critiquer les abus de l'administration française, transporte le lecteur dans un royaume imaginaire. Mais l'île de Serendib existe dans l'océan Indien. —— **2**. Ceci est dirigé contre les fermiers généraux, qui faisaient rapidement de scandaleuses fortunes. Voltaire ne les détestait pas moins que le faisaient La Bruyère et Le Sage. C'est de lui qu'est le mot célèbre : « Je vais vous conter une histoire de brigands... Il était une fois un financier... » —— **3**. Zadig est le héros de ce petit roman qui porte son nom. Il est d'abord malheureux; mais par sa modération,

nettes. » Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat[4] sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. »

Nabussan fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse Majesté Nabussan, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile[5], dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin : tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par le pas-

sa sagesse, son équité, et aussi par sa finesse, il arrive à la plus haute fortune. —— 4. **Entrechat**, de l'italien *intreciata*, entrelacé, dans l'expression *capriola intreciata*. —— 5. Les Orientaux, qui comptent par mois *lunaires*, désignent par le nom d'un animal chacune des lunes de l'année.

sage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons ! » disait tout bas Zadig[6].

Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras tendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier, et tous les autres furent punis et taxés[7] avec la plus grande justice du monde : car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que des soixante-quatre danseurs il y eût soixante-trois filous. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation.

(*Zadig*.)

La correspondance.

Il nous reste de Voltaire plus de 10.000 lettres. Nous en citons trois : la première est toute *littéraire*, — la seconde est une de ces lettres nerveuses, rageuses, écrite sous l'impression d'un sentiment très vif, — la troisième est du Voltaire coquet et malin, qui savait si bien se faire valoir et complimenter les autres. (Sur les *Lettres* de Voltaire, cf. *Littérature*, pp. 602-605.)

Conseils littéraires.

A MADEMOISELLE ***

20 juin 1756.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que

—— 6. L'intérêt dramatique de cette petite narration vient de ce que le lecteur ne connaît qu'à la fin le mot de l'énigme. —— 7. **Taxés**, soumis à une taxe, à une amende.

je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste [1] vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté [2]. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature ; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent ; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Mme Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler [3]. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime tou-

1. **Le Tasse** et **l'Arioste**. Voltaire les a imités tous deux, le premier dans *la Henriade*, le second dans son triste poème bouffon sur Jeanne d'Arc. — 2. Excellente formule, mais qui restreint peut-être trop le domaine de l'originalité. Elle ne suffit même pas à définir les écrivains *classiques*, chez lesquels il semble que Voltaire ne veuille reconnaître que ses propres qualités. — 3. Jugement trop favorable. — 4. Encore une

jours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout [4].

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit [5], on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces réflexions ; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur, etc.

Voltaire en Prusse.

A Mme DENIS, SA NIÈCE

...1750.

Je vous écris à côté d'un poèle, la tète pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée [1], parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine [2] ; et je dis : « Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu ? » Fallait-il vous quitter pour un roi ? Que j'ai de remords, ma chère enfant ! que mon bonheur est empoisonné ! que la vie est courte ! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous ! et que de remords si on le trouve !

exagération, qu'il sera bon de faire discuter aux élèves. — **5**. Bon sujet de *dissertation* orale ou écrite.

1. La Sprée, rivière qui coule à Berlin. — **2**. Voltaire avait un pied-à-terre à Paris, rue Traversière-Saint-Honoré (rue Molière). —

Je suis à peine convalescent ; comment partir ? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre [3]. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* [4] en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent [5].

La statue de Voltaire.

A MADAME NECKER [1]

Mai 1770.

Ma juste modestie, madame, et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie [2] ; mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans [3], et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle [4] doit, dit-on, venir mo-

3. Il est peut-être question ici du projet que Voltaire formait depuis longtemps d'aller à Rome. — 4. **Rome sauvée**, tragédie, fut jouée cette année-là à Paris. Voltaire y traitait le même sujet que Crébillon dans son *Catilina*. — 5. A cette époque, Voltaire ne songeait pas sérieusement à partir ; il devait rester encore trois ans à Berlin.

1. Mme Necker est la femme du célèbre ministre de Louis XVI et la mère de Mme de Staël. — 2. **Plaisanterie**, parce que l'idée d'une souscription pour élever une statue à Voltaire était venue à ses amis réunis chez Necker, pendant un festin. — 3. Voltaire était né le 29 novembre 1694 : le compte est exact. — 4. **Pigalle** (1714-1785) est un des plus célèbres sculpteurs du dix-huitième siècle. On peut voir de lui au Louvre, le *Mercure attachant sa talonnière*, et, à Strasbourg, le *Tombeau*

deler mon visage : mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage ; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien ; le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie[5] : c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état : M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui ; et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre, que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure en porcelaine de Sèvres. Qu'importe, après tout, à la postérité, qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un autre ? Je me tiens très philosophe sur cette affaire. Mais, comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre ; mais mon cœur est à vous, madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très sincère respect. Mes obéissances, je vous supplie, à M. Necker[6].

de Maurice de Saxe. — 5. **Coquetterie.** Au sens de *fausse modestie.* — 6. Malgré les protestations de Voltaire, que Mme Necker et ses amis ne prirent pas trop au sérieux, Pigalle fit, quelques mois après, le voyage de Ferney, et exécuta la statue qui est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut.

DIDEROT (1713-1784).

Talent fougueux et inégal, Diderot a laissé à la postérité le soin de recueillir et de publier la plupart de ses écrits. Il ne fut célèbre auprès de ses contemporains que par l'*Encyclopédie,* qu'il entreprit en 1750 avec d'Alembert, et qu'il continua de diriger seul après 1757 : cet immense ouvrage fut terminé en 1772. (Sur l'*Encyclopédie,* cf. *Littérature,* pp. 614-619.) Les comptes rendus des *Salons* de peinture, donnés par Diderot au *Journal de Grimm,* ne furent connus qu'au début du dix-neuvième siècle ; il en fut de même du *Neveu de Rameau,* du *Paradoxe sur le comédien,* etc... (Cf. *Littérature,* p. 617.)

L'Encyclopédie : difficultés et utilité de ce travail (1755).

Nous croyons sentir tous les avantages d'une entreprise telle que celle dont nous nous occupons. Nous croyons n'avoir eu que trop d'occasions de connaître combien il était difficile de sortir avec quelque succès d'une première tentative, et combien les talents d'un seul homme, quel qu'il fût, étaient au-dessous de ce projet. Nous avions là-dessus, longtemps avant que d'avoir commencé, une partie des lumières, et toute la défiance qu'une longue méditation pouvait inspirer. L'expérience n'a point affaibli ces dispositions ; nous avons vu, à mesure que nous travaillions, la matière s'étendre ; la nomenclature [1] s'obscurcir ; des substances [2] ramenées sous une multitude de noms différents ; les instruments, les machines et les manœuvres se multiplier sans mesure, et les détours nombreux d'un labyrinthe inextricable se compliquer de plus en plus. Nous avons vu combien il en coûtait pour s'assurer que les mêmes choses étaient les mêmes, et combien pour s'assurer que d'autres, qui paraissaient

1. **Nomenclature** (calqué sur le latin *nomenclatura*, venu de *nomen*, nom, et *calare*, appeler) ; la *nomenclature* est la liste des mots ou des noms qui composent un ensemble. Se dit, absolument, de la série des lettres et des chiffres qui, en chimie, représentent les équivalents des différents corps simples et composés. — 2. **Substances.** Nous dirions

très différentes, n'étaient pas différentes. Nous avons vu que cette forme alphabétique, qui nous ménageait à chaque instant des repos, qui répandait tant de variété dans le travail, et qui, sous ces points de vue, paraissait si avantageuse à suivre dans un long ouvrage, avait ses difficultés qu'il fallait surmonter à chaque instant. Nous avons vu qu'elle exposait à donner aux articles capitaux[3] une étendue immense, si l'on y faisait entrer tout ce qu'on pouvait assez naturellement espérer d'y trouver ; ou à les rendre secs et appauvris, si, à l'aide des renvois[4], on les élaguait, et si l'on en excluait beaucoup d'objets qu'il n'était pas impossible d'en séparer. Nous avons vu combien il était important et difficile de garder un juste milieu. Nous avons vu combien il échappait de choses inexactes et fausses ; combien on en omettait de vraies. Nous avons vu qu'il n'y avait qu'un travail de plusieurs siècles qui pût introduire entre tant de matériaux rassemblés la forme véritable qui leur convenait ; donner à chaque partie son étendue, réduire chaque article à une juste longueur ; supprimer ce qu'il a de mauvais, suppléer ce qui manque de bon, et finir un ouvrage qui remplît le dessein qu'on avait formé quand on l'entreprit.

Mais nous avons vu que de toutes les difficultés, une des plus considérables, c'était de le produire une fois, quelque informe qu'il fût, et qu'on ne nous ravirait pas l'honneur d'avoir surmonté cet obstacle. Nous avons vu que l'*Encyclopédie* ne pouvait être que la tentative d'un siècle philosophe[5] ; que ce siècle était arrivé ; que la renommée, en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'achèveraient, peut-être ne dédaignerait pas de se charger des nôtres, et nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante et si douce, qu'on s'entretiendrait aussi de nous, lorsque nous ne serions plus ; par ce murmure si

plutôt *choses* ; le mot appartient au vocabulaire philosophique. — 3. **Articles capitaux**, principaux. — 4. **Renvois**. C'est par le système des *renvois*, très habilement pratiqué, que les Encyclopédistes purent suggérer leurs idées les plus hardies sans encourir la censure. — 5. Sur

voluptueux, qui nous faisait entendre, dans la bouche de quelques-uns de nos contemporains, ce que diraient de nous des hommes à l'instruction et au bonheur desquels nous nous immolions, que nous estimions et que nous aimions, quoiqu'ils ne fussent pas encore [6]. Nous avons senti se développer en nous ce germe d'émulation qui envie au trépas la meilleure partie de nous-mêmes, et ravit au néant les seuls moments de notre existence dont nous soyons réellement flattés. En effet, l'homme se montre à ses contemporains, et se voit tel qu'il est, composé bizarre de qualités sublimes et de faiblesses honteuses. Mais les faiblesses suivent la dépouille mortelle dans le tombeau, et disparaissent avec elle : la même terre les couvre, il ne reste que les qualités éternisées dans les monuments qu'il s'est élevés à lui-même, ou qu'il doit à la vénération et à la reconnaissance publiques ; honneurs dont la conscience de son propre mérite lui donne une jouissance anticipée ; jouissance aussi pure, aussi forte, aussi réelle qu'aucune autre jouissance, et dans laquelle il ne peut y avoir d'imaginaire que les titres sur lesquels on fonde ses prétentions. Les nôtres sont déposés dans cet ouvrage : la postérité les jugera.

(*Encyclopédie*, article *Encyclopédie*.)

Le Neveu de Rameau (Publié en 1821).

On peut dire que Diderot est tout entier, génie et folie, vigueur et incohérence, dans cet étrange ouvrage. Il décrit, analyse, fait agir et parler un individu bizarre, sorte de bohême, neveu du grand musicien Rameau. Le style de ces descriptions et de ces dialogues est à la fois d'une verve étourdissante et d'une surabondance qui touche au galimatias. Les idées et les sensations s'y heurtent dans un désordre tout romantique. On en dira, comme La Bruyère de Rabelais : « C'est le charme de la canaille, et le

philosophe construit comme adjectif, cf. p. 524. — 6. Cette phraséologie peut faire sourire ; elle est, chez Diderot, très sincère, et vient de l'exaltation d'un très noble sentiment.

régal des plus délicats. » — *Le Neveu de Rameau* n'a été imprimé d'après le texte original, qu'en 1821.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller, sur les cinq heures du soir, me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie ; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage [1] ; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente... Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence [2]. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu ; c'est là que font assaut Légal le profond, Philidor le subtil, le solide Mayot ; qu'on voit les coups les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos ; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme Légal, on peut être aussi grand joueur d'échecs et un sot comme Foubert et Mayot. Une après-dînée j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus absorbé par un des plus bizarres personnages de ce pays, où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison ; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais, et que son originalité ne vous arrête

1. **Libertinage**. Ce mot, qui signifie, au dix septième siècle : liberté d'esprit en particulier sur les choses *de la religion*, et de nos jours : *licence des mœurs*, participe ici, semble-t-il, des deux sens. — 2. **Le café de la Régence** occupait, rue Saint-Honoré, la place où il se trouve encore aujourd'hui. Les noms des joueurs d'échecs, cités plus loin par Diderot, peuvent se lire actuellement dans des médaillons. — **Philidor** est également célèbre comme compositeur de musique ; il est

pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux! quels terribles poumons! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption : on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe [3]. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe ; on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme [4] : il vit au jour la journée, triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera ; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef : ou il se rabat dans une taverne de faubourgs, où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours, soit à un fiacre de ses amis, soit à un cocher d'un grand seigneur, qui lui donne un lit sur de la paille à côté de ses chevaux. Le matin, il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours [5] ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine.

... Tous les pousse-bois [6] avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui ; les fenêtres du café

mort en 1795. — 3. **La Trappe**. Cf. p. 609, note 8. — 4. **Honnête homme**, à la fois *homme du monde* (sens du dix-septième siècle) et homme honnête. — 5. **Le Cours**, le Cours-la-Reine, promenade à la mode dès la fin du dix-septième siècle. — 6. **Pousse-bois**, joueur

étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien ; il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie qu'il est incertain qu'il en revienne, et s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons [7], en chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli [8]. Il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux endroits de chaque morceau ; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments, qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre, de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout ; s'emparant de nos âmes, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je ? Oui, j'admirais. Étais-je touché de pitié ? J'étais touché de pitié ; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les instruments. Avec des joues renflées et bouffies et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons ; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois ; précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes, dont il cherchait les sons les plus rapprochés ; il sifflait les petites flûtes ; il roucoulait les traversières [9], criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant lui seul

d'échecs. — 7. **Petites-Maisons**, hôpital situé près de Saint-Germain-des-Prés ; on y enfermait les fous. — 8. **Jomelli** (1714-1774), compositeur de musique italien ; Diderot cite ici son plus célèbre *oratorio : les Lamentations de Jérémie*. — 9. **Traversières**. On appelait ainsi les grandes flûtes, pour les distinguer des petites flûtes, ou fifres. On remarquera l'emploi des verbes : il *sifflait* les petites flûtes, il *rou-*

les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers ; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche.

Il faisait une chaleur à périr, et la sueur, qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait, ou attendri, ou tranquille, ou furieux : c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes ; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons Sa tête était tout à fait perdue.

Épuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide[10], étonné ; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve ; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits ; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes, dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'écria dans le premier moment : « Eh bien ! messieurs, qu'est-ce qu'il y a ? D'où viennent vos ris et votre surprise ? Qu'est-ce qu'il y a ?... » Ensuite il ajouta : « Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien ! »

(*Le Neveu de Rameau.*)

coulait les traversières ; il faut sous-entendre les *parties de*. — **10. Stupide**, frappé de stupeur, sens étymologique. Cf. CORNEILLE, *Cinna* : « ... Je demeure *stupide* ».

Regrets sur ma vieille robe de chambre (1772).

Ce célèbre morceau, qui nous révèle le Diderot intime, débraillé et bon enfant, travailleur obstiné et maniaque, est aussi très intéressant à étudier, pour des élèves, comme développement ingénieux et brillant d'un aimable paradoxe. Il fut publié sous forme de petite brochure, en 1772, probablement à l'insu de Diderot, avec la note suivante (de Grimm ou de Meister) : « M. Diderot ayant eu occasion de rendre un service signalé à Mme Geoffrin, celle-ci imagina, par reconnaissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique et d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étaient d'une extrême simplicité, et ne sont devenus si recherchés que sous la plume poétique du *pénitent en robe de chambre écarlate.* » On comparera aux *Regrets sur la vieille robe de chambre*, l'épître de Sedaine : *A mon habit*, et la chanson de Béranger : *A mon Vieil habit.*

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner : j'étais pittoresque et beau. L'autre, roide, empesée, me mannequine[1]. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât, car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, toujours un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. A chaque instant je dis : « Maudit soit celui qui inventa de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écar-

1. **Mannequin**, mot venu de l'allemand *Mannchen*, petit homme, diminutif de *Mann*. Désigne, en terme d'*atelier*, une grande poupée articulée dont les peintres se servent pour étudier le jeu des draperies. *Mannequiner* signifie se servir d'un mannequin, ou habiller quelqu'un comme un

late ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calmande [2] ! Mes amis, gardez vos vieux amis, craignez l'atteinte de la richesse ; que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises ; l'opulence a sa gêne. O Diogène ! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe [3], comme tu rirais ! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran. »

Ce n'est pas tout. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent [4]. Ma vieille robe de chambre était une [5] avec les autres guenilles, qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres ; quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie : entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus formaient, avec ma vieille robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé [6] ; plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté... J'ai vu la bergame céder la muraille à la tenture de damas ; la chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin : Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi ; une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres que je tenais de Falconet [7], et qu'il avait réparés lui-même,

mannequin, avec raideur. — 2. **Calmande**, étoffe de laine lustrée d'un côté (étym. inconnue). — 3. Diogène, philosophe grec *cynique* cinquième siècle av. J.-C.) : on connait sa rude franchise et son dénuement volontaire : Aristippe, de Cyrène, son contemporain ne recherchait au contraire que le bien-être et le plaisir — 4. **Conséquent** avec lui-même. — 5. **Une avec**, c'est-à-dire qu'il y avait de l'*unité*, de l'harmonie, entre ce vêtement et les *autres guenilles*... — 6. **Désaccordé**, sans unité, sans harmonie ; se dit au propre d'un instrument à cordes. — 7. **Falconet** (1716-1791), sculpteur français, ami intime de Diderot. —

déménagés par une Vénus accroupie : l'argile moderne brisée par le bronze antique. La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure qui la menaçait. Un jour, elle subit son sort : et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres[8] d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances ! tact délicat et ruineux, goût sublime, qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverses, qui vides les coffres des pères, qui laisses les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fais tant de belles choses et de si grands maux ; toi qui substitues chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois, c'est toi qui perds les nations, c'est toi qui peut-être un jour conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel, où l'on entendra la voix enrouée d'un crieur dire : « A vingt louis une Vénus accroupie ! »

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint, et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans[9] le cabinet scandaleux du publicain[10]. J'insulte ainsi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il ne m'est resté qu'un tapis de lisières[11]. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain réserve ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien

8. **Les serres** : il s'agit d'un bureau fermé, par opposition à la table de bois. — 9. **Transformer dans.** On dirait plutôt *en un*. — 10. **Publicain.** On appelait ainsi, chez les Hébreux, les financiers qui prenaient à bail les impôts ; *publicain* est mis ici pour *fermier général*. — 11 **Lisières** ; la vraie forme du mot serait *listière*, venu de l'allemand *Lista*, et signifiant *bande, bordure*. On désigne par *lisière* le bord d'une pièce d'étoffe, dans le sens de la longueur. Un *tapis de lisières* est un tapis tressé avec des bandes, et d'un travail grossier.

tapis de lisières : il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur ! Non, mes amis, non, je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi : il me trouve la même affabilité ; je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie. Mon luxe est de fraîche date, et le poison n'a pas encore agi. Mais, avec le temps, qui sait ce qui peut arriver ? qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle une somme utile... Ah ! saint prophète, levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril.

BUFFON (1707-1788).

Nommé en 1740 directeur du Jardin du Roi (Jardin des Plantes), Buffon entreprit son *Histoire naturelle* dans des conditions très favorables. Non seulement il avait sous la main des collections déjà riches; mais il recevait des renseignements et des échantillons de tous les savants du monde. Cette *Histoire* parut de 1749 à 1786, y compris *les Epoques de la nature* (1778). — On cite presque toujours de Buffon des *portraits* d'animaux qui sont l'ouvrage de ses collaborateurs, et qu'il s'est contenté de retoucher. Nous avons voulu présenter plutôt quelques pages vraiment originales, où le savant et le philosophe peuvent être étudiés. (Cf. *Littérature*, pp. 620-625.)

La méthode de Buffon (1778).

Nous donnons la première place à ce morceau, écrit en 1778, parce qu'il peut servir à caractériser la méthode scientifique de Buffon, méthode à la fois exacte et hardie : l'expérience y joue son rôle, mais l'imagination réclame ses droits.

Comme, dans l'histoire civile, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques, pour déterminer les époques des révolutions humaines et constater les dates des événements moraux ; de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents âges de la nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace et de placer un certain nombre de pierres numéraires [1] sur la route éternelle du temps. Le passé est comme la distance ; notre vue y décroît et s'y perdrait de même, si l'histoire et la chronologie n'eussent placé des fanaux, des flambeaux, aux points les plus obscurs. Mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits ! que d'erreurs sur les causes des événements ! et quelle obscurité profonde n'environne

1. **Pierres numéraires**, pierres ou bornes qui servent à compter les

pas les temps antérieurs à cette tradition ! D'ailleurs elle ne nous a transmis que les gestes[2] de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très petite partie du genre humain : tout le reste des hommes est demeuré nul pour nous, nul pour la postérité ; ils ne sont sortis de leur néant que pour passer comme des ombres qui ne laissent point de traces ; et plût au ciel que le nom de tous ces prétendus héros dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire, fût également enseveli dans la nuit de l'oubli !

Ainsi l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées successivement les peuples soigneux de leur mémoire ; au lieu que l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres limites que celles de l'univers.

La nature étant contemporaine de la matière, de l'espace et du temps, son histoire est celle de toutes les substances, de tous les lieux, de tous les âges : et, quoiqu'il paraisse à la première vue que ses grands ouvrages ne s'altèrent ni ne changent, et que dans ses productions, même les plus fragiles et les plus passagères, elle se montre toujours et constamment la même, puisqu'à chaque instant ses premiers modèles reparaissent à nos yeux sous de nouvelles représentations : cependant, en l'observant de près, on s'apercevra que son cours n'est pas absolument uniforme ; on reconnaîtra qu'elle admet des variations sensibles, qu'elle reçoit des altérations successives, qu'elle se prête même à des combinaisons nouvelles, à des mutations de matière et de forme ; qu'enfin, autant elle paraît fixe dans son tout, autant elle est variable dans chacune de ses parties ; et, si nous l'embrassons dans toute son étendue, nous ne pourrons douter

distances. —— 2. **Gestes**, dans le sens archaïque d'*actions* (cf. *Chan-*

qu'elle ne soit aujourd'hui très différente de ce qu'elle était au commencement, et de ce qu'elle est devenue dans la succession des temps : ce sont ces changements divers que nous appelons ses époques[3].

(*Les Époques de la nature.*)

L'homme et l'animal (1749).

Contrairement à la plupart des naturalistes modernes qui cherchent à prouver que l'homme n'est qu'un « animal parvenu », Buffon soutient que l'homme est un être absolument distinct des animaux. Ce passage est un des plus originaux de son système ; on aura plus de profit à l'étudier que le portrait du cheval ou de l'oiseau-mouche.

L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au-dedans de lui ; il communique sa pensée par la parole : ce signe est commun à toute l'espèce humaine ; l'homme sauvage parle comme l'homme policé et tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre ; aucun des animaux n'a ce signe de la pensée : ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes ; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme ; le singe parlerait donc, s'il pensait ; si l'ordre de ses pensées avait quelque chose de commun avec les nôtres, il parlerait notre langue, et, en supposant qu'il n'eût que des pensées de singes, il parlerait aux autres singes ; mais on ne les a jamais vus s'entretenir ou discourir ensemble ; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon, bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres : il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés et arrangés ; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré[1].

sons de geste). — 3. Buffon indique ici, en quelques mots très simples, les théories de l'évolution et du transformisme, qu'il a prévues, et admises, avec de graves restrictions, dans les *Époques de la nature*.

1. Les théories sur l'origine du langage ont été fort à la mode au dix-huitième siècle. Buffon, en *naturaliste*, se contente d'observer un *fait*, et il en déduit une conséquence. Les *philosophes* ont été moins prudents; Condillac, dans l'*Encyclopédie*, et, plus tard, dans son *Traité*

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connaît de plusieurs espèces auxquelles on apprend à prononcer des mots, et même à répéter des phrases assez longues, et peut-être y en aurait-il un grand nombre d'autres auxquels on pourrait, si l'on voulait s'en donner la peine, faire articuler quelques sons ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment ; ils semblent ne les répéter, et même ne les articuler, que comme un écho ou une machine artificielle les répéterait ou les articulerait : ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune ; car quand même on voudrait leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il paraît certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées, qui seule peut produire la réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée ; c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée qu'ils ne pensent ni ne parlent ; c'est par la même raison qu'ils n'inventent et ne perfectionnent rien [2] ; s'ils étaient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seraient capables de quelques espèces de progrès, ils acquerraient plus d'industrie : les castors d'aujourd'hui bâtiraient avec plus d'art et de solidité que ne bâtissaient les premiers castors, l'abeille perfectionnerait encore tous les jours la cellule qu'elle habite ; car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle

des sensations, a émis un système célèbre, discuté plus tard par Royer-Collard, Maine de Biran, de Bonald, etc. —— 2. On fera remarquer, que l'on adopte ou non les idées de Buffon, le parfait enchaînement et surtout la *tranquillité* vraiment scientifique, de ce raisonnement. Mais cette

il apercevrait tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, et qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps et d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts.

D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels? Car s'ils avaient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouverait au moins de la variété si l'on ne voyait pas de la perfection dans leurs ouvrages; chaque individu de la même espèce ferait quelque chose d'un peu différent de ce qu'aurait fait un autre individu; mais non, tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu; et si l'on voulait attribuer une âme aux animaux, on serait obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participerait également; cette âme serait donc nécessairement divisible, par conséquent elle serait matérielle et fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous, au contraire, tant de diversité et de variété dans nos productions et dans nos ouvrages? Pourquoi l'imitation servile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau dessein? C'est parce que notre âme est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est, en effet, que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux [3].

Si les sensations intérieures appartenaient à la matière

tranquillité n'exclut pas le *mouvement*. — 3. Voilà, pour Buffon, le point essentiel. Nous sommes des *individus*, les animaux ne sont que des

et dépendaient des organes corporels, ne verrions-nous pas parmi les animaux de même espèce, comme parmi les hommes, des différences marquées dans leurs ouvrages? Ceux qui seraient le mieux organisés ne feraient-ils pas leurs nids, leurs cellules ou leurs coques d'une manière plus solide, plus élégante, plus commode? Et si quelqu'un avait plus de génie qu'un autre, pourrait-il ne le pas manifester de cette façon? Or tout cela n'arrive pas et n'est jamais arrivé, le plus ou le moins de perfection des organes corporels n'influe donc pas sur la nature des sensations intérieures. N'en doit-on pas conclure que les animaux n'ont point de sensations de cette espèce, qu'elles ne peuvent appartenir à la matière, ni dépendre pour leur nature des organes corporels? Ne faut-il pas par conséquent qu'il y ait en nous une substance différente de la matière, qui soit le sujet de la cause qui produit et reçoit ces sensations?

Mais ces preuves de l'immatérialité de notre âme peuvent s'étendre encore plus loin. Nous avons dit que la nature marche toujours et agit en tout par degrés imperceptibles et par nuances [1] : cette vérité, qui d'ailleurs ne souffre aucune exception, se dément ici tout à fait ; il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal, preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux : car si l'homme était de l'ordre des animaux, il y aurait dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendrait insensiblement et par nuances de l'homme au singe ; mais cela n'est pas : on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit.

êtres. — 1. Encore un des *articles* du système de Buffon (cf. *Littérature*, p. 622).

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous démontrer l'excellence de notre nature, et la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme et la bête; l'homme est un être raisonnable, l'animal est un être sans raison; et comme il n'y a point d'êtres intermédiaires entre l'être raisonnable et l'être sans raison, il est évident que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence et fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous la faire distinguer de la réalité.

Histoire naturelle. De l'homme.

Les premiers hommes (1778).

Dans *les Époques de la nature* (dont nous citons plus haut le début), Buffon étudie l'origine des mondes, puis de la société humaine. Ceux qui s'imaginent que Buffon est un rêveur et un phraseur, méditeront ce passage, où le savant, écartant résolument les *théories* et les *utopies*, se représente, *d'après les documents connus de son temps*, la vie des premiers hommes et la constitution des premiers groupements humains. Cuvier et ses successeurs n'ont fait que développer, en les confirmant par de nouvelles découvertes, les prudentes et géniales hypothèses de Buffon.

Les premiers hommes, témoins des mouvements convulsifs de la terre, encore récents et très fréquents, n'ayant que les montagnes pour asile contre les inondations, chassés souvent de ces mêmes asiles par le feu des volcans, tremblants sur une terre qui tremblait sous leurs pieds, nus d'esprits et de corps, exposés aux injures de tous les éléments, victimes de la fureur des animaux féroces dont ils ne pouvaient éviter de devenir la proie; tous également pénétrés du sentiment commun d'une terreur funeste, tous également pressés par la nécessité, n'ont-ils pas très promptement cherché à se réunir, d'abord pour se défendre par le nombre, ensuite pour s'aider et travailler de

concert à se faire un domicile et des armes [1]? Ils ont commencé par aiguiser en forme de haches, ces cailloux durs, ces jades, *ces pierres de soufre* que l'on a cru tombées des nues et formées par le tonnerre, et qui néanmoins ne sont que les premiers monuments de l'art de l'homme dans l'état de pure nature; il aura bientôt tiré du feu de ces mêmes cailloux en les frappant les uns contre les autres, il aura saisi la flamme des volcans, ou profité du feu de leurs laves brûlantes pour le communiquer, pour se faire jour dans les forêts, les broussailles; car, avec le concours de ce puissant élément, il a nettoyé, assaini, purifié les terrains qu'il voulait habiter; avec la hache de pierre, il a tranché, coupé les arbres, menuisé le bois, façonné ses armes et les instruments de première nécessité. Et, après s'être muni de massues et d'autres armes pesantes et défensives, ces premiers hommes n'ont-ils pas trouvé le moyen d'en faire d'offensives plus légères, pour atteindre de loin? Un nerf, un tendon d'animal, des fils d'aloès, ou l'écorce souple d'une plante ligneuse, leur ont servi de corde pour réunir les deux extrémités d'une branche élastique dont ils ont fait leur arc; ils ont aiguisé d'autres petits cailloux pour en armer la flèche. Bientôt ils auront eu des filets, des radeaux, des canots, et s'en sont tenus là tant qu'ils n'ont formé que de petites nations composées de quelques familles, ou plutôt de parents issus d'une même famille, comme nous le voyons encore aujourd'hui chez les sauvages qui veulent demeurer sauvages et qui le peuvent, dans les lieux où l'espace libre ne leur manque pas plus que le gibier, le poisson et les fruits. Mais dans tous ceux où l'espace s'est trouvé confiné par les eaux, ou resserré par les hautes montagnes, ces petites nations, devenues trop nombreuses, ont été forcées de partager

1. Cf. J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755). En lisant les admirables *visions* de Rousseau, on sentira mieux la différence qui sépare un sophiste pliant les faits à un système arrêté d'avance dans son imagination, et un savant qui cherche seulement la vérité. — On comparera également LUCRÈCE, *De la Nature*,

leurs terrains entre elles, et c'est de ce moment que la terre est devenue le domaine de l'homme; il en a pris possession par ses travaux de culture, et l'attachement de la patrie a suivi de très près les premiers actes de sa propriété. L'intérêt particulier faisant partie de l'intérêt national, l'ordre, la police et les lois ont dû succéder et la société, prendre de la consistance et des forces [2].

Néanmoins, ces hommes, profondément affectés des calamités de leur premier état, et ayant encore sous leurs yeux les ravages des inondations, les incendies des volcans, les gouffres ouverts par les secousses de la terre, ont conservé un souvenir durable et presque éternel de ces malheurs du monde ; l'idée qu'il doit périr par un déluge universel ou un embrasement général ; le respect pour certaines montagnes sur lesquelles ils s'étaient sauvés des inondations; l'horreur pour ces autres montagnes qui lançaient des feux plus terribles que ceux du tonnerre ; la vue de ces combats de la terre contre le ciel, fondements de la fable des Titans et de leurs assauts contre les dieux, l'opinion de l'existence réelle d'un être malfaisant, la crainte et la superstition qui en sont le premier produit ; tous ces sentiments, fondés sur la terreur, se sont dès lors emparés à jamais du cœur et de l'esprit de l'homme ; à peine est-il encore aujourd'hui rassuré par l'expérience des temps, par le calme qui a succédé à ces siècles d'orages, enfin par la connaissance des effets et des opérations de la nature ; connaissance qui n'a pu s'acquérir qu'après l'établissement de quelque grande société dans les terres paisibles [3].

(*Les Époques de la nature*, VII[e] époque, 1778.)

livre V. —— **2.** Ce passage semble une réfutation directe des déclamations de Rousseau sur l'origine de la propriété. —— **3.** Ici, encore, on ne saurait trop signaler la sérénité scientifique avec laquelle Buffon, en cela si différent de ses contemporains, expose l'origine de certaines traditions mythologiques et de certaines superstitions.

Le cygne (1771).

Nous ne pouvons nous dispenser de donner, dans ces extraits de Buffon, au moins un de ses portraits d'animaux, si célèbres, et dont quelques-uns ont à jamais faussé sa vraie réputation. Nous choisissons le cygne, où la main de Buffon lui-même se reconnaît, à la majesté et à l'harmonie du style.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux ; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon ; tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles[1].

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe ; la queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

1. Hélène.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe[2] on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il peut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux ; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales ; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornements de ce lieu vraiment délicieux dans lequel respire le noble goût du maître[3].

2. **Voguant en troupe**, quand il vogue en troupe. — 3. Le prince de Condé.

Le cygne nage si vite, qu'un homme, marchant rapidement au rivage, a grand'peine à le suivre. Ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée ; car libre sur nos eaux et surtout sauvage, il a le vol très haut et très puissant : Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans*[1] ; Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs, les grues et les oies, et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune ; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson ; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force ; il sait éviter ses ennemis ou leur résister : un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus fort ; son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent : enfin il paraît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage et d'adresse que de force.

1. **Altivolans**, mot latin formé de *altus*, haut, *volans*, volant. Mais Hésiode est un poète grec ; et Buffon cite la traduction latine de l'expression originale. C'est que le latin était alors la langue internationale des savants et des philosophes.

JEAN-JACQUES-ROUSSEAU (1712-1778).

La biographie de Rousseau peut se diviser en cinq périodes : 1° enfance à Genève et jeunesse en Savoie (1712-1740) ; 2° séjour à Paris et à l'Ermitage (1740-1757) ; 3° Montmorency (1757-1762) ; 4° retour en Suisse, séjour en Angleterre, en Normandie, en Dauphiné (1762-1770) ; 5° retour à Paris et mort (1770-1778). — Ses principaux ouvrages parurent aux dates suivantes : *Discours sur les sciences et les arts* (1750) ; *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755) ; *Lettre sur les spectacles* (1758) ; *Nouvelle Héloïse* (1761) ; *Contrat social* et *Émile* (1762) ; *Confessions* (écrites de 1765 à 1770, publiées en 1788). (*Littérature*, pp. 627-642.)

TEXTE COMMENTÉ

Les voyages à pied (1762).

Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste ; à l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux, ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las... Mais Émile ne se lasse guère ; il est robuste ; et pourquoi se lasserait-il ? il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et

Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais mon cabinet est plus riche que ceux des rois : ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place : le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre : Daubenton ne ferait pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaie. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants et souffrants : et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte! combien un repas grossier paraît savoureux! quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

(*Émile*, V.)

Commentaire.

Place du morceau dans la vie et dans l'œuvre de Rousseau. — J.-J. Rousseau est un écrivain essentiellement *personnel* : on le retrouve tout entier dans un fragment de son œuvre : qu'il fasse de la politique, du roman, de la pédagogie, c'est lui, toujours lui qu'il analyse et qu'il peint : à plus forte raison quand il se prend délibérément pour sujet de son ouvrage, comme dans les *Confessions*. — Ces deux pages sont extraites de l'*Émile*, livre V.

l'*Emile* est un traité d'éducation. On pourrait soupçonner tout autre pédagogue de donner aux jeunes gens un conseil *théorique*, dont il n'aurait peut-être pas lui-même fait l'expérience. Mais on est certain que Jean-Jacques a éprouvé et *vécu* tous ses préceptes. En effet, si le conseil de *voyager à pied* semble bien à sa place en ce cinquième livre, où Emile, qui vient d'apprendre un métier manuel, doit commencer, comme tout *apprenti*, à faire son tour de France, on s'aperçoit bientôt, en consultant la vie même de Rousseau, que l'auteur se base sur ses propres impressions et s'exalte à ses propres souvenirs.

En effet, tout enfant, apprenti graveur à Genève, n'a-t-il pas vagabondé autour de la ville? Ne s'est-il pas enfui, par la grand' route, chez le curé de Confignon? D'Annecy à Turin, ne traversa-t-il pas les Alpes à pied? et de Turin, ne revint-il pas ainsi chez Mme de Warens? Mais il faudrait raconter presque jour par jour la vie de J.-J. Rousseau, jusqu'à son arrivée à Paris, en 1741, pour noter ses voyages sur les routes ou dans la campagne. A Paris même, son grand plaisir n'est-il pas de *marcher*, et n'est-ce pas en allant voir Diderot à Vincennes qu'excité par le mouvement il *rêve* son premier *discours*? A l'Ermitage, il ne peut travailler ni dans sa maison ni dans son jardin : il part, après dîner, et tout le jour il erre dans les bois... Enfin, Rousseau vieilli n'a pas d'autre distraction que de se faire *promeneur solitaire*.

Aussi pourrait-on citer de nombreux passages de ses œuvres où il parle de ses voyages à pied. Dans les *Confessions*, première partie, il écrit : « Je suis en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant : je ne saurais arriver... J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable : voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. »

Et encore : « La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place : il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser... Oh! si l'on eût vu les ouvrages de ma pre-

mière jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages et que je n'ai jamais écrits ! »

Ces quelques allusions à sa vie et ces citations suffisent à prouver que Jean-Jacques, en conseillant les voyages à pied, ne fait guère qu'un retour sur lui-même. — On va retrouver la même *personnalité* dans le développement.

Le développement du « thème ». — Ce développement peut se ramener à trois *avantages* du voyage à pied sur toute autre manière de voyager : 1° *indépendance* ; 2° *instruction* ; 3° *plaisir*. Reprenons-les l'un après l'autre, pour bien montrer que c'est toujours Rousseau qui parle, avec son *tempérament*, son *expérience*, ses *préjugés*, etc.

1° *Indépendance.* — La phrase essentielle, celle qui forme comme le *cœur* de cet argument, est celle-ci : *Je ne dépends ni des chevaux, ni des postillons...* Toute contrainte pèse à Rousseau, le jette dans un état de nervosité maladive, et lui donne le délire de la persécution. C'est pourtant une *contrainte volontaire* que celle du voyageur qui se plie à l'horaire d'une voiture publique ; mais cela même lui est insupportable. *On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut... On se détourne à droite, à gauche... On s'arrête à tous les points de vue...* etc.. Voilà l'idéal, pour Rousseau, qui conclut : *Ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.* Des trois *avantages*, c'est pour Rousseau le plus important ; aussi lui donne-t-il la première place.

2° *Instruction.* — Rousseau s'est instruit lui-même, un peu au hasard de ses voyages et de ses rencontres. Il en est plus fier que confus. Il est persuadé que son système est le meilleur, et il réagit contre les habitudes de son temps. Il y a de l'ironie, et de la plus amère, dans cette phrase : *J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement...* Car, pour Rousseau, qu'est-ce qu'un vrai *philosophe* ? c'est un homme qui connaît la *nature* et qui l'aime, qui, autant qu'il le peut, se rapproche d'elle, en fait son inspiratrice et son guide. Or les *philosophes* contemporains de Rousseau se forment dans les salons et travaillent dans leur cabinet. S'ils font de l'économie politique, de l'agriculture, c'est sur des documents : la plupart n'ont jamais vu, ni étudié la campagne S'ils font de l'histoire naturelle, géologie ou botanique, c'est sur des échantillons, des collections, des livres.

Après cette boutade contre les *philosophes* et les *savants*, il faut signaler l'importance de la *leçon de choses* dans la pédagogie de Rousseau. Émile doit tout apprendre *directement* (cf. *Émile*, livres II et III, et le passage cité plus loin, p. 728). — Enfin, on

sait le goût particulier de Rousseau pour la botanique. Il a dit lui-même, en termes admirables, dans la septième promenade des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, pourquoi il préférait la botanique à la géologie, à l'anatomie, à l'astronomie. Voici la conclusion de ce passage, qu'il faudra lire en entier :

« Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination... Mon âme, morte à tous les grands mouvements, ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles ; je n'ai plus que des sensations, et ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les considère, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, et me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer... Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche et le jeu des machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs lois générales, la raison et la fin de leurs structures diverses, et à me livrer aux charmes de l'admiration reconnaissante pour la main qui me fait jouir de tout cela. ... Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir et de la curiosité, à l'étude de la nature : mais les astres sont placés loin de nous ; il faut des connaissances préliminaires, des instruments, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre et les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement ; elles naissent sous nos pieds et dans nos mains, pour ainsi dire ; et, si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instruments qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire ; une pointe et une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt et curiosité, et, sitôt qu'il commence à saisir les lois de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce. »

3° *Plaisir.* — Déjà, dans le premier paragraphe, plusieurs expressions se rapportent au *plaisir* du voyage à pied. Mais cet argument tient tout le troisième paragraphe : *santé, gaîté, appé-*

til, sommeil. Là encore, que de souvenirs personnels! Qui lira les *Confessions* et les *Rêveries*, y trouvera maints épisodes qui sont comme la preuve de ce que Rousseau résume ici vivement. — A noter encore ici l'intention pédagogique. On sait que Rousseau ne se préoccupe pas moins de fortifier le corps que de préserver la pensée de la corruption sociale. Émile, quand il fera son *tour de France*, devra donc adopter, parmi les différentes façons de voyager, celle qui laisse à la nature le plus de *jeu* et le plus de *plaisir*; car ce *plaisir* est le *critérium* de la bonne santé, c'est-à-dire du parfait équilibre de l'être.

Le style. — On sent fort bien, dans ce passage, ce qu'il y a tout ensemble de spontané, d'impétueux, de poétique, — et aussi de *voulu* et de savant, dans le style de J.-J. Rousseau. — Le *thème* est nettement et presque sèchement posé, en deux lignes. — Puis deux phrases dont le sujet est *on*, et composées de courtes propositions successives. — Ce *on* est trop vague : Rousseau sent bien que c'est de lui-même, de son expérience personnelle qu'il parle : et le *je* succède bientôt au sujet indéfini. C'est le ton d'une exposition animée, nerveuse et dont chaque phrase contient un petit tableau, avec une recherche très sensible du mot *propre*. On étudiera la propriété des expressions correspondantes : *rivière*. . *côtoie* : *bois... ombre ; grotte... visite ; carrière... minéraux*. — Le style reste coupé et incisif; mais la dernière phrase de ce premier paragraphe devient plus large. A remarquer la répétition du mot *homme*, en rapport avec l'idée et avec le mot de *liberté*.

Les noms de Thalès, Platon, Pythagore, philosophes de l'antiquité grecque, qui ne semblent être d'abord qu'un souvenir, sont une savante transition vers les *philosophes* actuels. Les deux phrases construites sur *qui est-ce qui*... donnent du mouvement oratoire à tout ce raisonnement, et la seconde renferme encore des *rapports* de mots, qui méritent d'être signalés : *terrain... examiner ; rocher..; écorner ; montagnes... herboriser ; cailloux... fossiles*. — *Vos* philosophes de *ruelles* : c'est-à-dire ces philosophes que vous me citez, et dont votre société est si fière ! philosophes formés dans les *ruelles*, dans les salons, et qui parlent pour être applaudis des femmes. — Que possèdent-ils : des *colifichets*, des *noms*... A quoi Rousseau oppose la *nature*. — Son *cabinet* à lui, il le décrit, il le définit, de manière à piquer la curiosité du lecteur : *ce cabinet est la terre entière*. L'antithèse est paradoxale, et elle se continue par la suite : *le naturaliste qui en prend soin*... c'est Dieu lui-même. La périphrase ici est éloquente et spirituelle. .

Dans le dernier paragraphe, le style n'est plus celui de la polémique ou de la satire. Il est plus exclamatif : il exprime des faits et des sensations. L'ironie se retrouve dans l'opposition entre *bonnes voitures bien douces* et *rêveurs... souffrants* : cette ironie

fait place à l'antithèse dans *repas grossier... savoureux ; bon sommeil... mauvais lit.* — Enfin la conclusion a la netteté du début : Rousseau croit avoir suffisamment défini le mot *voyager* qui suppose tous les avantages rappelés plus haut : aussi peut-il dire : *quand on veut voyager, il faut aller à pied*, en opposant à *voyager* le mot *arriver*, qui à lui seul contient toute la psychologie de ceux qui croient avoir *voyagé*, quand ils n'ont fait que courir.

On pourra rapprocher de ce passage de Rousseau cette page de V. Hugo (*le Rhin*), qui paraît en être la transposition par réminiscence :

« Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. — A pied ! — On s'appartient, on est libre, on est joyeux, on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se repose. On part, on s'arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie : la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre. A chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée. Il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau. Bien des fois, assis à l'ombre, au bord d'une grande route, à côté d'une petite source vive, d'où sortaient, avec l'eau, la joie, la vie et la fraîcheur, sous un orme plein d'oiseaux, près d'un champ plein de faneuses, reposé, serein, heureux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé avec compassion passer devant moi, comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide, qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis ; cet éclair qui emporte des tortues. Oh ! comme ces pauvres gens se jetteraient vite à bas de leur prison, où l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en chaleur, et la route en poussière, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles, toutes les perles que ramasse dans les cailloux l'imagination ailée, opulente et joyeuse d'un homme à pied ! »

Rousseau peint par lui-même.

Ceux qui connaissent un peu les œuvres de Rousseau jugeront presque insuffisantes les trois citations que nous donnons sous ce titre. C'est que Rousseau s'est peint lui-même dans tous ses ouvrages, non seulement quand il prend la parole en son nom, mais encore quand il prétend décrire un autre individu, tel que le Saint-Preux de *la Nouvelle Héloïse*, tel que le vicaire savoyard

de l'*Émile*. — Toutefois nous avons essayé de choisir des passages où il définissait sa manière de concevoir, de composer, de causer et de sentir.

I. — Son esprit et sa conversation (1763).

Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme; mais, au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté, mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellents impromptus à loisir, mais sur le temps[1] je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille.

... Cette lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations : et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changements de scène il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable et qui dure assez longtemps : toutes les décorations sont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait

1. **Sur le temps**. Nous dirions aujourd'hui *sur-le-champ*; *sur le temps* rappelle l'expression latine *ex tempore*; — un **impromptu** est une petite pièce de vers improvisée : Mascarille, dans *les Précieuses ridicules*, parle

peine, on croit que tout va renverser[2] : cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé[3].

De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits, raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau : l'on peut juger avec quelle lenteur, surtout pour

de faire un *impromptu à loisir*. — 2. **Renverser**, se renverser. — 3. Rousseau est souvent revenu sur ce point. Dans les *Confessions*, quand il raconte son voyage à pied des Charmettes à Lyon, il dit que les meilleurs ouvrages sont ceux qu'il a composés le long des routes, et qui ne furent jamais écrits (première partie, livre III). Et voici comment (deuxième lettre à M. de Malesherbes) il a composé son premier ouvrage : « J'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes; j'avais dans ma poche un *Mercure de France*, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture : tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. O monsieur ! si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social ! avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions ! avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement, et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants ! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui, dans un quart d'heure, m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits ; savoir, ce premier *Discours*, celui de l'*Inégalité*, et le *Traité de l'éducation*; lesquels trois ouvrages sont inséparables, et forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu ; et il n'y eut d'écrit là-dessus que la *Prosopopée de Fabricius*. »

un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, et qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice [4]. Je n'écris point de lettres sur les moindres sujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou, si je veux écrire de suite [5] ce qui me vient, je ne sais ni commencer ni finir: ma lettre est un long et confus verbiage: à peine m'entend-on quand on la lit.

Non seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur [6] : cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance; rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé; et il est rare que je me trompe [7].

Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler

— 4. Rousseau se juge bien. Ses lettres (sauf celles qui sont de véritables ouvrages) sont lourdes, et ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de Voltaire. — 5. **De suite**, de premier jet et sans interruption. — 6. Rousseau se trompe : il s'est vu partout lui-même, en bien ou en mal. — 7. Nouvelle erreur. La mémoire de Rousseau, déjà très capricieuse, est souvent altérée par ses passions ou par son imagi-

dans un cercle[8]; car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues : il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête, il y a un autre inconvénient que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle il faut répondre, et si l'on ne dit mot il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gène plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement. *Confessions*, 1re partie, livre III.

II. — **Son imagination** (1762).

Il faut remonter jusqu'à Pascal et jusqu'à Bossuet, pour trouver dans la prose française des pages comparables à cette lettre de Rousseau. En l'analysant, on se préoccupera moins de *critiquer* la sensibilité de Rousseau, que de la *comprendre* et de *l'expliquer*. On cherchera surtout à définir sa façon de peindre la nature, qu'il associe à ses *idées* et à ses *sensations*, et en laquelle il trouve un *refuge* et une *consolation*. On établira les différences et les ressemblances avec Chateaubriand et avec les poètes romantiques. — Dans le style, il faudra surtout saisir la singulière harmonie de phrases à la fois pleines, souples, tantôt ramassées et robustes, tantôt vibrantes et ailées. Rousseau est un musicien.

A M. DE MALESHERBES [1]

Après vous avoir exposé, monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrais vous parler de mon état moral

nation. — 8. **Cercle** se disait alors des personnes réunies pour causer, dans un salon : à l'hôtel de Rambouillet, on disait *rond*.

1. Guillaume de Lamoignon de Malesherbes fut président de la Cour

dans ma retraite [2]. Mais je sens qu'il est bien tard ; mon âme, aliénée d'elle-même [3], est toute à mon corps ; le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, et jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout à coup. C'est de mon bonheur que je voudrais parler, et l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers événements de ma vie ; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quel temps croiriez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entier avec moi seul, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur [4]. En me levant avant le soleil pour aller contempler son lever dans mon jardin [5], quand je voyais com-

des Aides, et Directeur de la Librairie, sous Louis XV ; il devait être plus tard ministre et défenseur de Louis XVI. C'est un des esprits les plus modérés et les plus ouverts d'un siècle où les différents partis luttaient d'intolérance. Il avait soutenu Rousseau de ses conseils et de sa protection, pendant l'année 1761 où s'imprimait l'*Emile* ; cette impression n'était pas encore terminée dans les premiers mois de 1762. C'est alors que Rousseau, pour remercier M. de Malesherbes et pour mériter toute sa sympathie, lui écrivit quatre lettres, dans lesquelles il s'analyse avec une sincérité enthousiaste. En juin 1762, Rousseau était obligé de quitter la France, décrété de prise de corps après la publication de l'*Emile*. M. de Malesherbes ne put empêcher l'arrêt du Parlement de suivre son cours ; il obtint du moins qu'on laissât Rousseau gagner librement la Suisse. — 2. **Retraite** Dans une lettre à Rousseau, M. de Malesherbes s'était étonné que Rousseau pût vivre heureux dans sa solitude de *l'Ermitage*, près Montmorency. Rousseau, quand il lui répond, est installé au château de Montmorency, chez le maréchal de Luxembourg. — 3. **Aliénée de**. Ne s'occupant plus d'elle-même ; devenue étrangère à elle-même. — 4. **Inconcevable**, que la pensée a peine à concevoir. — 5 Cf. pp. 728-729 le lever du soleil, décrit

mencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate [6], pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais, quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : « Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! » J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur [7] ; la majesté des arbres qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration. Le concours de tant d'objets intéressants, qui se disputaient mon attention, m'attirait sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : « Non,

par Rousseau. —— 6. **Achate**, son chien. L'épithète de *fidèle*, qu'il lui donne, n'est point banale. Dans l'*Enéide* de Virgile, Achate est le compagnon assidu d'Enée, et Virgile l'appelle *fidus Achates* ; Rousseau semble avoir voulu faire ici un trait d'esprit. —— 7. Pour apprécier cette phrase il faut se rappeler les théories de Rousseau sur la civilisation qui corrompt les mœurs, et les belles déclamations de son premier *Discours*. Il semble dire : « Vous voulez de l'*or*, vous voulez du *luxe*... La nature vous en fournit. Et ce luxe, loin de dessécher le cœur, le *touche*... » ——

Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux [8]. »

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans ces asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie : et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes [9]. Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle, de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant, pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine !

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec une sorte de ravissement à la confusion de ces grandes idées : j'arrivais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit ; j'étouffais dans l'univers ; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini [10].

8. Évangile de saint Mathieu, VI, 29 : « ... Considérez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. » — 9. C'est dans cet état d'exaltation que Rousseau composa son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) et son *Contrat social* (1761). — 10. On sera frappé ici du thème vraiment lyrique, romantique, indiqué par Rousseau. Chateaubriand et Lamartine, l'un dans *René*, l'autre dans la *première méditation* (*l'Isolement*) s'exprimeront presque dans les mêmes termes. Ce n'est pas encore,

Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier [11] quelquefois : « O grand Être ! ô grand Être ! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensais en pouvoir jouir davantage encore ; et, pour réparer le temps perdu, je me disais : « Je reviendrai demain. »

(*Troisième lettre à M. de Malesherbes*, 26 janvier 1762.)

III. — Vieillesse de J.-J. Rousseau (1775).

Il est intéressant de retrouver Rousseau, trois ans avant sa mort, avec les mêmes idées et les mêmes sentiments, plutôt exaspéré que calmé par la vieillesse. Mais son génie lyrique est à l'apogée ; il y a là un *couplet* (*O lac... !*) aussi beau que du Lamartine ou du Musset : ce ne sont pas des vers, mais la *musique* en est admirable.

AU PRINCE BELOSELSKI

Je suis vraiment bien aise, monsieur le prince, d'avoir votre estime et votre confiance. Les cœurs droits se sentent et se répondent ; et j'ai dit en relisant votre lettre de Genève : *Peu d'hommes m'en inspireront autant.*

Vous plaignez mes anciens compatriotes de n'avoir pas pris ma défense, quand leurs ministres assassinaient, pour ainsi dire, mon âme. Les lâches ! je leur pardonne les injustices : c'est à la postérité peut-être à me venger[1].

chez Rousseau, le *mal du siècle* ; c'est déjà la souffrance d'une individualité orgueilleuse qui veut échapper à la société. — **11 Écrier** Pour *s'écrier* ; les verbes réfléchis peuvent, avec *faire*, se construire à l'infinitif sans leur pronom complément.

1. **La postérité**, pour Rousseau, ne se fit pas attendre. Ses idées poli-

A l'heure qu'il est, je suis plus à plaindre qu'eux : ils ont perdu, dites-vous, un citoyen qui faisait leur gloire; mais qu'est-ce que la perte de ce brillant fantôme, en comparaison de celle qu'ils m'ont forcé de faire? Je pleure, quand je pense que je n'ai plus ni parents, ni amis, ni patrie libre et florissante.

O lac, sur les bords duquel j'ai passé les plus douces heures de mon enfance ! charmant paysage, où j'ai vu pour la première fois le majestueux et touchant lever du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur, les premiers élans d'un génie devenu trop impérieux et trop célèbre, hélas! je ne vous verrai plus. Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins, ces troupeaux bêlants, ces ateliers, ces fabriques, bizarrement épars sur des torrents, dans des précipices, au haut des rochers; ces arbres vénérables, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me verront plus[2] !

Brûlez cette lettre, je vous prie; on pourrait encore mal interpréter mes sentiments. Vous me demandez si je copie encore de la musique. Et pourquoi non? Serait-il honteux de gagner sa vie en travaillant ? Vous voulez que j'écrive encore ; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux hommes ; ils les ont mal prises; je ne dirai plus rien[3].

Vous voulez rire en me demandant des nouvelles de Paris. Je ne sors que pour me promener, et toujours du même côté[4].

... Il ne me reste de vie que pour souffrir, et je n'en

tiques triomphèrent pendant la Révolution; et le romantisme, dès Chateaubriand, est issu de lui. — 2. Il n'y a nulle déclamation dans ce passage. Les élèves l'analyseront au point de vue du *tableau* et du *rythme*. — 3. Rousseau, dès 1767, déclarait ne plus vouloir écrire. Il disait, dans une lettre au marquis de Mirabeau : « Je vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, sur quelque sujet que ce puisse être; que je ne ferai ni laisserai rien imprimer de moi avant ma mort ; que je ne puis ni ne veux rien lire désormais de ce qui pourrait réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits... Je suis sincèrement pénétré pour vous de reconnaissance, mais non pas jusqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantissement mental... » Il travaille seulement aux *Confessions* et aux *Rêveries d'un promeneur solitaire* ; qui ne parurent qu'après sa mort. — 4. Cf. *les Rêveries d'un promeneur solitaire*; il allait surtout au Bois de Boulogne et au Mont Valérien.

ai pas même assez pour sentir vos bontés comme je le dois. Ne m'écrivez donc plus, monsieur le prince : il me serait impossible de vous répondre une seconde fois. Quand vous serez de retour à Paris, venez me voir et nous parlerons.

(*Correspondance.*)

Le romantisme de Rousseau.

Si le « lyrisme romantique » est l'exaltation du *moi* et la « déformation » du monde extérieur par rapport à ce moi, Rousseau est bien l'ancêtre de René, de Raphaël et d'Olympio. Déjà, dans les passages que nous avons précédemment cités, on a pu voir à quel point Rousseau était *subjectif*. Mais nous tenons à y ajouter trois morceaux où son lyrisme est plus dégagé de son apologie personnelle. — Nous ne donnons de la fameuse description de l'île Saint-Pierre que les *couplets* vraiment lyriques, dont quelques-uns sont un charme pour l'oreille et peuvent rivaliser d'harmonie avec les plus beaux vers. — Le second morceau (*Une nuit à la belle étoile*) nous montre un Rousseau s'abandonnant à la nature comme aux bras d'une mère. — Le troisième (*Les jardins*) est intéressant parce qu'il indique, avant Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, la réaction contre *l'embellissement* de la nature.

I. — L'île de Saint-Pierre (1775).

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques [1] que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant

1. C'est là le premier emploi, semble-t-il, d'un mot qui devait faire une belle fortune. Pour Rousseau, *romantique* signifie : telle qu'on pourrait le décrire, par l'imagination, dans un *roman* (comme *la Nouvelle Héloïse*, par exemple). Mais on voit, par les lignes suivantes, quel est le genre de pittoresque auquel se plaît l'imagination de Rousseau. — Par la suite, le mot *romantique*, appliqué aux descriptions, a toujours

pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne[2].

... L'exercice que j'avais fait[3], et la bonne humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très agréable; mais, quand il se prolongeait trop et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre; je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac; et là, m'étendant de tout mon long, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie.

... Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient[4]. Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché. Là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute

en un sens très subjectif. — 2. On croirait lire le *thème* d'un paysage du *Jocelyn* de Lamartine. — 3. Rousseau vient de raconter qu'il *herborisait*, dans l'île, dont il avait entrepris d'écrire une *flore* complète, et qu'il s'amusait à aider les ouvriers dans la cueillette des fruits. — 4. On étudiera la *composition* de cette période, qui semble construite et

autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans cesse mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque courte et faible réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image. Mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts [5].

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instants fugitifs, mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme, au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en

proportionnée d'après les deux dimensions du paysage. — 5. Depuis *quand le soir approchait* jusqu'à *sans efforts*, nous avons une véritable *méditation poétique*. On pourra essayer de diviser ce passage en strophes, et d'en analyser le mouvement. Remarquer que, dans cette prose si harmonieuse, il n'y a jamais *un vers* : ce sont des rythmes mystérieux, d'une douceur singulière, qui invitent à baisser la voix et à user de sons modulés et caressants pour rendre ces *impressions légères*. —

arrière de nous, elles rappellent le passé, qui n'est plus, ou préviennent l'avenir, qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il, dans nos plus vives jouissances, un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *Je voudrais que cet instant durât toujours*. Et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après[6] ?

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière, et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir, où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir[7]. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre, dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs, au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

(*Rêveries d'un promeneur solitaire*. 5e *promenade*.)

6. Encore un *couplet* de *méditation* romantique. — 7. Des réflexions philosophiques, qui naissent du spectacle de la nature, et qui bientôt y ramènent, voilà encore un des caractères essentiels du lyrisme romantique.

II. — Une nuit à la belle étoile (1770).

Rousseau, quand il eut quitté pour la seconde fois Mme de Warens et les Charmettes, vécut quelque temps en vagabond. Il fit tous les métiers, et finit par tirer quelques petits profits de ses minces connaissances musicales. Mais quand il raconte ses misères dans les *Confessions*, il les aperçoit à travers son imagination, et il en tire des impressions d'une délicieuse poésie.

... Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante; la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille: l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de roses; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi : je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai : la faim me prit : je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur, que j'allais chantant tout le long du chemin.

(*Confessions*, 1re partie, livre III.)

III. — Ce que doit être un jardin (1761).

C'était l'usage, au dix-septième et au dix-huitième siècles, de tracer et de percer les parcs et les jardins suivant des figures géométriques : larges allées disposées en étoile autour d'un bassin, avenues rectilignes, parterres à angles droits et disposés symétriquement, etc. Dans ce style, qu'il ne faut pas mépriser, il existe des parcs et des jardins magnifiques, par exemple ceux de Versailles et de Saint-Cloud. Mais, vers le milieu du dix-huitième siècle, s'introduisit la mode des jardins anglais, d'un tracé irrégulier, aux grandes pelouses de gazon, aux allées sinueuses. Rousseau n'avait pas encore été en Angleterre quand il écrivit ce passage de *la Nouvelle Héloïse*. Mais il aimait la nature « telle qu'elle est sortie des mains de Dieu » : si l'homme veut créer des parcs et des jardins, que ce soit, dit-il, en respectant le plus possible la nature.

L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art partout, et de n'être jamais contents que l'art ne paraisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût, surtout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées, qu'on trouve sans cesse et ces étoiles[1], par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer maladroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de rivière ? ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre et la règle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnaisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin, n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étaient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vite au terme ? Ne dirait-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade, et se hâtent de sortir aussitôt qu'ils sont entrés ?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais et simples, et qui veut se faire une promenade à la porte de

1. **Étoiles**, formées par des allées qui partent d'un même point,

sa maison ? Il la fera si commode et si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, et pourtant si simple et si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre et la fraîcheur : car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera rien à la symétrie; elle est ennemie de la nature et de la variété; et toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même : il élaguera le terrain pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement parallèles: la direction n'en sera pas toujours en ligne droite, elle aura je ne sais quoi de vague comme la démarche d'un homme oisif qui erre en se promenant. Il ne s'inquiétera point de percer au loin de belles perspectives : le goût des points de vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas : ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux; et l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contents de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser [2] : mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude; et, quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici [3], par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, et l'on est très content de n'en pas avoir. On penserait volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, et je craindrais fort que la moindre échappée de vue au dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade. Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple et si agréable n'a pas le goût pur ni l'âme saine [4]. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers; mais en revanche on peut s'y plaire soi-même, sans le montrer à personne.

(*Nouvelle Héloïse*, IV, XI.)

et rayonnent tout autour. — 2. **Amuser**, dans le sens de *duper*. — 3. **Ici**, au château de Clarens. C'est Julie qui parle à Saint-Preux. — 4. C'est-à-dire n'a pas le même goût que Rousseau, ni l'âme aussi sensible aux beautés réelles de la nature, voilà tout.

Rousseau pédagogue.

La théorie essentielle de Rousseau pédagogue est, croyons-nous, contenue dans ce passage du troisième livre de *l'Émile*. C'est la méthode directe, le contact avec les choses ; le précepteur n'enseigne pas, il prépare, il avertit, il insinue. Mais il sera bon de discuter avec indépendance tout ce morceau. Les idées justes y voisinent avec le paradoxe. (Cf. *Littérature*, p. 638.)

Leçon de choses (1762).

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux ; mais, pour nourrir cette curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonne plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres [1].

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez ?

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie aug-

1. Pareille éducation suppose un enfant à l'esprit naturellement curieux et actif. Peut-être est-ce *jouer* sur un exemple trop exceptionnel. La théorie est aisée, quand on admet que le sujet s'y pliera nécessairement. Reste à savoir si l'enfant est fait pour la méthode, ou si la méthode ne devrait pas être faite pour l'enfant, — ou plutôt pour *les enfants*, car c'est le faible de tous les traités pédagogiques d'opérer sur un type à peu près absolu, auquel sont censées pouvoir s'adapter les idées du pédagogue. Si Rousseau avait élevé une nombreuse famille et pratiqué l'enseignement, il n'aurait jamais osé écrire un *Traité*

mente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait ; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une immense impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid [2].

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure

d'éducation. — 2. « Un jour, Voltaire fit demander au comte de la Tour s'il voulait l'accompagner dans une promenade, à trois heures du matin. « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le « lever du soleil. Voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus noir... Enfin, après deux heures d'excursion fatigante, le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant... Déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche aux bras du guide, se soutient sur M. de la Tour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là le spectacle était magnifique ; les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres ; au loin, des prairies, des ruisseaux ; les mille accidents du suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien ; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect ; il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en toi ! » s'écrie-t-il avec enthousiasme : puis, décrivant, avec son génie de poète et la force de son âme, le tableau qui éveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois ! » répétait-il

bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets ; mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentiments qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a longtemps parcouru des plaines arides, si des sables ardents n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffocante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse enchanteront-ils ses sens ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner [3] ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de description, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid [4] ; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Élevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instruments de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine longtemps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets ; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

encore. » Lord BROUGHAM, *Voltaire et Rousseau* (1845). — **3**. C'est ce que Rousseau entreprendra de démontrer à Émile, au livre IV, par la voix du vicaire savoyard. — **4. Froid** est peut-être exagéré. — **5**. Émile ne peut-il soupçonner son maître de jouer au plus fin avec lui ? Et le jour où

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques moments le silence comme un homme qui rêve [5], et puis vous lui direz : « Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela peut-il se faire ? » N'ajoutez rien de plus : s'il vous fait des questions, n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera [6].

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, et ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher : ses yeux seuls le lui apprennent. Éclaircissez donc la première question par l'autre : ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons longtemps avec la même avant de passer à une autre, et qu'enfin nous ne forçons jamais notre élève d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connaissance du cours du soleil et de la figure de la terre : mais, comme tous les mouvements apparents des corps célestes tiennent au

il aura ce soupçon, qu'arrivera-t-il ? —— 6. Oui, si c'est un esprit curieux. Mais Rousseau ne semble pas se douter que les enfants prennent souvent leur parti d'ignorer les choses ? Vous ne répondez pas à leur question ? Vous ne saisissez pas cette occasion de les instruire ? Tant pis pour vous et pour eux ; ils pensent déjà à autre chose de moins sérieux. Ce que Rousseau aurait dû chercher, c'était plutôt la manière dont un maître pourrait triompher de l'indifférence et de l'apathie de certains enfants ; or, répétons-le, ses conseils pour rendre l'enfant attentif ne sont bons que si cet enfant est très bien doué. ——

même principe, et que la première observation mène à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour et la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde, il décrit un cercle, et tout ce cercle doit avoir un centre; nous savons déjà cela. Ce centre ne saurait se voir, car il est au cœur de la terre; mais on peut sur la surface marquer deux points opposés qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points et prolongée jusqu'au ciel de part et d'autre sera l'axe du monde et du mouvement journalier du soleil. Un toton tournant sur sa pointe représente le ciel tournant autour de son axe, les deux pointes du toton sont les deux pôles : l'enfant sera fort aise d'en connaître un; je le lui montre à la queue de la petite ourse[7]. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu à peu l'on se familiarise avec les étoiles, et de là naît le premier goût de connaître les planètes et d'observer les constellations.

Nous avons vu le lever du soleil à la Saint-Jean[8]; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver; car on sait que nous ne sommes pas paresseux, et que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la première; et, moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : « Oh ! oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se lève plus à la même place ! ici sont nos anciens renseignements, et à présent il s'est levé là, etc... Il y a donc un orient d'été, et un orient d'hiver, etc... » Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très clairement la sphère, en prenant le monde pour le monde, et le soleil pour le soleil.

En général, ne substituez jamais le signe à la chose que

7. L'étoile polaire. — 8. **La Saint-Jean**. Le solstice d'été est le

quand il vous est impossible de la montrer; car le signe absorbe l'attention de l'enfant, et lui fait oublier la chose représentée [9].

La sphère armillaire [10] me paraît une machine mal composée et exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles et les bizarres figures qu'on y marque lui donnent un air de grimoire [11] qui effarouche l'esprit des enfants. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux, quelques-uns, comme les colures [12], sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes; et quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend [13] plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfants; nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; et, suivant toujours nos propres raisonnements, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances et qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre et composer dans les mêmes recherches, et guider l'enfant par la méthode enseignante lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même temps l'une et l'autre, elles se serviraient mutuellement de preuves. Partant à la fois de deux points opposés, sans penser faire la même route, il serait tout surpris de se rencontrer, et cette surprise ne pourrait qu'être fort agréable. Je voudrais, par exemple, prendre

21 juin ; la Saint-Jean tombe le 24. —— 9. Principe très discutable. Rousseau se base ici sur une infirmité de son propre esprit. —— **10. Sphère armillaire** (latin *armilla*, bracelet), sphère composée de plusieurs cercles concentriques, en carton ou en cuivre ; au milieu, une petite boule représente la terre. —— **11. Grimoire**, livre contenant des formules magiques, primitivement *granmoire* (latin *grammarius*, v. fr. *gramoire*). —— **12. Colures**. On appelle ainsi, dans une sphère armillaire, les deux cercles se coupant à angle droit, indiquant les solstices et les équinoxes. —— **13. Entend**, comprend. —— **14.** Émile a déjà

la géographie par ces deux termes, et joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphère et se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre, et montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure et la maison de campagne de son père : ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la manière de s'orienter. C'est le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela ; carte très simple et d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu à peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance et leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très peu, sans qu'il y paraisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs, attendez en silence qu'il soit en état de les voir et de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompait jamais, il n'apprendrait pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire ; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent, et qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos élèves à l'ignorance du mien ! Ils savent les cartes, et lui les fait. Voici de nouveaux ornements pour sa chambre [14].

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées

orné de ses dessins les murs de sa chambre. — 15. « Ses idées sont

justes et claires. Quand il ne saurait rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas, et je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendrait à leur place[15]. (*Émile*, livre III.)

Il faut apprendre un métier manuel (1762).

De toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature[1] est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail ; il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave, car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès, lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait : il emporte ses bras et s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Émile : apprends l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé, c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes pères. Mais si tu perds cet héritage ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous[2] ! J'y pense mieux que vous, Madame, qui

bornées, mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience ; s'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit ; et s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.... Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, et n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidèle de ses idées et la conduite qui naît de ses penchants. » (Livre II.)

1. Tel est le but de l'éducation, selon Rousseau. — 2. Rousseau suppose une objection de la part de la mère d'Emile, enfant noble et

voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je veux lui donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; je veux l'élever à l'état d'homme ; et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous [3].

La lettre tue, et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous. Mais n'importe ; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier ; un art purement mécanique [4], où les mains travaillent plus que la tête et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfants celui de les pourvoir de connaissances dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre [5]. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire ; ils ne font rien, parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfants dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talents, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avait aucun [6]. (*Émile*, III.)

riche. — 3. Ici, l'exagération et la déclamation commencent. — 4. On appelait *arts mécaniques* (par opposition à *arts libéraux*) ce que nous nommons aujourd'hui *métiers*. — 5. Ces connaissances sont l'étude des langues anciennes et modernes, des sciences, des arts, etc. — 6. On sait que Rousseau mit à la mode, dans la noblesse, les

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814).

Officier, ingénieur, intendant du Jardin des Plantes, membre de l'Institut, B. de Saint-Pierre fut avant tout un *voyageur* ; il visita les pays les plus opposés, et sut les observer avec l'œil d'un *artiste.* Plus *objectif* que Rousseau, il décrit la nature avec autant de sûreté que d'éclat. Son œuvre la plus célèbre est *Paul et Virginie* (1787). Mais pour le bien connaître, il faut lire les *Études de la nature* (1784) et les *Harmonies de la nature* (1796). (*Littérature,* p. 642.)

Les nuages (1784).

On comparera ce passage avec les célèbres descriptions des nuages laissées par Chateaubriand dans son *Voyage en Amérique*, et par V. Hugo dans *les Orientales* et *les Feuilles d'automne.* Aucun des romantiques n'a égalé la richesse, ni surtout la précision technique de B. de Saint-Pierre, dont on peut s'exercer à recomposer la *palette*, au moyen de ces deux pages.

J.-J. Rousseau me disait un jour que, quoique le champ [1] de ces couleurs célestes soit le bleu, les teintes de jaune qui se fondent avec lui, n'y produisent point la couleur verte, comme il arrive à nos couleurs matérielles, lorsqu'on mêle ces deux nuances ensemble. Mais je lui répondis que j'avais aperçu plusieurs fois du vert au ciel, non seulement entre les tropiques, mais sur l'horizon de Paris. A la vérité, cette couleur ne se voit guère ici que dans quelque belle soirée de l'été. J'ai aperçu aussi dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rouges, de noires, de grises, de livides, de couleur marron, et de celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y rassemblerait tsutes les pierreries du Mogol. Quelquefois

métiers manuels. Le Dauphin lui-même, le futur Louis XVI, apprit la serrurerie et l'horlogerie. Et pendant l'émigration, nombre de gentilshommes vécurent du travail de leurs mains.

1. **Champ**, surface, fond (terme de blason). — 2. **Calmissent**.

les vents alisés du nord-est ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie ; puis ils les chassent à l'occident en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés et qui ne sont pas en petit nombre ; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournant sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers ; ensuite vers le soir, ils calmissent[2] un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges[3] une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat[4]. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales qui semblent être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit au milieu de leurs croupes redoublées une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez

deviennent calmes (terme de marine). — 3. **Losanges**, féminin comme *louange*, qui est de la même étymologie (dérivé de *los*, latin *laus*). *Losange* se disait, en terme de blason, pour *louange* ; les armoiries étaient pour les familles des *louanges* ou *losanges*, puis le mot s'appliqua à la forme même des armoiries et à leur encadrement. — 4. **Nacarat** (esp. *nacarado*, de nacre), couleur rouge tournant à l'orange. —

çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir, par leurs ouvertures, le bleu pur du firmament : là ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux[5], écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots appuyés sur les passavants[6] du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs yeux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances, ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

Études de la nature.)

Les forêts agitées par les vents (1796).

Bien que B. de Saint-Pierre soit, nous l'avons dit, plus *objectif* que Rousseau et que Chateaubriand, il sent cependant la vie intime et mystérieuse de la nature. Il prête aux arbres des sentiments, il en fait des symboles, il s'en inspire pour élever sa pensée jusqu'à Dieu : mais la rêverie ne lui ôte rien de son admirable précision.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes,

5. **Ponceaux** (Latin *panicellus*, dim. de *punicus* : rouge pourpre), rouge vif. — 6. **Passavants**. Le *passavant* est la partie du pont, surélevée, qui sépare l'avant de l'arrière.

dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacune a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions... Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts ; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois sont des charmes que je préfère aux plus brillants accords : mon âme s'y abandonne ; elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leurs cimes vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir : ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de

Dodone[1], un langage mystérieux : ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières ! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages.

(*Harmonies de la nature*, livre II : *Harmonies aériennes des végétaux*.)

Une promenade au mont Valérien (1808).

C'est en 1771 que Bernardin de Saint-Pierre fit la connaissance de Rousseau. Celui-ci s'était installé à Paris, rue Plâtrière, et remis à copier de la musique. Il était plus misanthrope que jamais : et, comme il le dit dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire* et dans ses *Lettres* (cf. 722), il ne cherchait plus de plaisir que dans la promenade et dans la botanique. De profondes analogies de pensée et de sentiment, d'art et de style, unissaient le maître et le disciple.

Rousseau me proposa un jour de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien[1]. Le vent était à l'ouest ; l'air était frais ; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs divisés par masses sur un ciel d'azur. Entré dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois, lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant : « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous

1. Cf. p. 148, note 17.
1. Le mont Valérien, à l'ouest de Paris. Aujourd'hui, un fort en occupe le sommet. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il y avait un couvent de Prêtres du Calvaire ; et leur chapelle était un but de pèleri-

rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poète un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très raide, et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage, où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence qui sont très belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : *Providence, qui avez soin des empires ! Providence, qui avez soin des voyageurs !* Ces paroles, si simples et si touchantes, nous remplirent d'émotion ; et, lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon [2] vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour être son valet de chambre ! »

Cependant on nous introduisit au réfectoire ; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme. Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah ! qu'on est heureux de croire [3] ! »

nage à certaines fêtes de l'année. — 2. Fénelon fut considéré, au dix-huitième siècle, par les *philosophes*, comme le modèle du prêtre tolérant et sage (cf. *Littérature*, p. 549). M. J. Chénier exprime bien la pensée de son temps dans son drame de *Fénelon*, représenté en 1793. — 3. Ces témoignages de *religiosité* sont fréquents chez Jean-Jacques Rousseau. C'est par là qu'il se sépara toujours des Encyclopédistes.

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumières, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne, et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai méditer ici. »

(*Essai sur Jean-Jacques Rousseau.*)

LE ROMAN AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LE SAGE (1668-1747).

Le Sage, poète comique de premier ordre par son *Turcaret* (1709), publia aussi deux romans : *le Diable boiteux* (1707), imité de l'espagnol, et *Gil Blas*, de 1715 à 1735. Dans ce dernier ouvrage, les aventures d'un jeune homme à la fois naïf et avisé, qui passe par tous les états et par toutes les fortunes, forment un cadre commode pour la peinture d'une société où les noms seuls sont espagnols : c'est une fine satire de l'homme du dix-huitième siècle et souvent de l'homme de tous les temps. (*Littérature*, p. 646.)

Gil Blas et le fripier (1715).

Gil Blas vient de finir ses études à l'Université de Salamanque. Il se destinait à la théologie et à l'état ecclésiastique. Diverses aventures le font changer d'intention.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier [1], persuadé que sous cette forme je ne pouvais manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif [2]. J'appelai donc les valets de l'hôtellerie, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier [3]. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons

1. **Cavalier**, gentilhomme. — 2. **Honnête**, qui honore ; — **lucratif**. Gil Blas n'oublie jamais ce point, et tous ses efforts, le plus souvent malheureux, vont à concilier l'honnête et l'utile. — 3. **Fripier**, marchand

qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit : « Seigneur cavalier[4], vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier[5] mes confrères. Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience; ils sont tous plus durs que des juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou, je veux dire du sou pour livre[6]. »

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes : mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées[7], avec un haut-de-chausses[8] et un manteau, le tout de velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai.

Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisait, me dit que j'avais le goût délicat. « Vive Dieu ! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours : il n'y en a point de plus beau ; et, pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. — Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? — Soixante ducats[9], répondit-

qui revend des habits déjà portés. — 4. **Seigneur cavalier.** La formule du fripier, adressée au naïf étudiant, caractérise le *marchand*. Comme Molière, comme Balzac, Le Sage fait parler à chaque personnage le langage de sa *condition*. — 5. **Décrier** (étym., rabaisser en public par un *cri*, une *proclamation* : on *décriait* ainsi les monnaies qui cessaient d'avoir cours); ici : perdre de réputation. — 6. Le fripier s'embrouille; malgré lui, il annonce le genre de profit scandaleux qu'il espère tirer de son client; puis il se reprend. C'est un « mot de nature ». Le *sou pour livre* veut dire : un bénéfice d'un sou par livre (cf. un *franc* par *louis*); le contraire, *une livre pour sou*, ce serait gagner 20 francs sur un objet qui a coûté 20 sous. — 7. **Tailladées**, avec des ouvertures longitudinales, par lesquelles on apercevait une doublure de soie. — 8. **Haut-de-chausses**, culotte. — 9. Environ 300 francs. — 10. Le

il ; je les ai refusés, ou je ne suis pas un honnête homme. » L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq ; il en valait peut-être la moitié. « Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point ; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avais rebutés, prenez-ceux-ci ; je vous en ferai meilleur marché. » Il ne faisait qu'irriter par là l'envie que j'avais d'acheter celui que je marchandais : et, comme je m'imaginai qu'il ne voulait rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnais si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en n'avoir pas demandé davantage. Assez satisfait d'avoir gagné la livre pour sou [10], il sortit avec ses garçons.

Quel plaisir j'avais de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvaient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance.

(*Histoire de Gil Blas de Santillane*, cf. p. 751, I, 15.)

Les homélies de l'archevêque de Grenade (1724).

Gil Blas, qui a déjà passé par divers états, entre au service de l'archevêque, à titre de secrétaire. Nous avons ici un modèle de narration, un peu lente, mais où les caractères sont analysés avec cette finesse à la fois maligne et pleine de bonhomie qui est le propre de Le Sage. C'est aussi une excellente peinture de la vanité humaine.

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé ; après quoi, j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre [1] et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie [2] à transcrire ; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point,

fripier a fait en réalité, ou à peu près, le bénéfice scandaleux dont il a inconsciemment parlé plus haut.

1. **Propre**, élégante. —— 2. **Homélie** (étym. grecque d'un mot qui signifie *entretien*) désigne un sermon familier. Saint Jean Chrysostome

ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. « Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami ; n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. — Oh ! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. » Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point : mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour : et j'appris enfin de don Fernand,[3] qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général ; il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. « Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne[4]. » En un mot, il fut si con-

a donné le modèle du genre (quatrième siècle). — **3. Don Fernand** est le neveu de l'archevêque, c'est lui qui a procuré à Gil Blas cette place de secrétaire. — **4 L'oreille béotienne**. Les Athéniens faisaient passer leurs voisins, les Béotiens, pour des esprits lourds et

tent de moi, qu'il me dit avec vivacité : « Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort : je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; et pour te le prouver, je te fais mon confident. »

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir[5]. « Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, et de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse : je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats ; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

« Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sen-

grossiers ; ce jugement, démenti par les noms d'illustres *Béotiens* comme Hésiode, Pindare, Epaminondas, etc., est pourtant devenu traditionnel. —

5 Gil Blas est le type du jeune homme qui *veut parvenir*. Nulle complaisance ne lui coûte quand il croit pouvoir s'enrichir. Malheureusement, et là est la *moralité* de l'histoire, ses bassesses même se retournent souvent contre lui. Nous verrons tout à l'heure, en effet, que la raison essentielle qui le pousse à dire la vérité à l'archevêque, c'est la crainte d'être prévenu par un autre, et de perdre sa place sur le testament. —

tira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon ; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâces au ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès [6], dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion. »

... Deux mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes que quelques jours après il n'y paraissait plus ; mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'atten-

6. **Ximenès** (1436-1517) fut archevêque de Tolède et premier ministre.

dis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait [7], tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas : c'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé [8].

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. » — « Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office [9]. Vous voyez que Monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût [10] assez franc pour le prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo [11]. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à [12] le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose : je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant

— 7. **Se rebattait**, se répétait. — 8. **Régent**. On appelait ainsi les professeurs de collège (du latin *regere*, conduire); — **usé**, c'est-à-dire fatigué par l'enseignement. — 9. **Office** (sens latin), devoir. — 10. **Fût** est au subjonctif tandis que nous mettrions *soit*, mais la phrase s'explique ainsi : ... sinon il *pourrait* se faire qu'un de ses amis ne *fût*... — 11. **Le licencié Sédillo**, ancien professeur de Gil Blas, lui avait légué quelques livres sans valeur. — 12. **Davantage... que**

ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque [13] ? — Non, Monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment ; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté [14], je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser

ne s'emploie plus : il faudrait *plus... que*. — **13. Aristarque**. cf. p. 164, note 29. — **14. Démonté**, métaphore tirée de l'équitation. — **15. Cent ducats**, environ 500 francs.

un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer? « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats[15], et que le ciel vous conduise avec cette somme? Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. »

(*Histoire de Gil Blas de Santillane*, VII, 1, 2, 3.)

MARIVAUX (1688-1763).

Nous retrouverons plus loin Marivaux auteur dramatique. Romancier, il a publié, de 1731 à 1741, *la Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*, ouvrages inachevés. On jugera suffisamment, par les extraits de ses comédies, de sa finesse psychologique; nous préférons donner ici un morceau où il apparaît comme peintre réaliste des mœurs parisiennes du dix-huitième siècle. (*Littérature*, p. 647.)

Cocher et lingère (1741).

Marianne, en sortant de l'église, s'est foulée le pied. Elle se fait ramener en fiacre chez Mme Dutour, la lingère qui lui donne *pension*.

A peine fus-je assise que je tirai de l'argent pour payer le cocher; mais Mme Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-dessus et me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. — Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer; où vous a-t-il prise? — Auprès de la paroisse, lui dis-je. — Eh! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle en comptant quelque monnaie. Tenez, voilà ce qu'il vous faut.

— Ce qu'il me faut ! cela ! dit le cocher, qui lui rendit sa monnaie avec un dédain brutal; oh ! que nenni : cela ne se mesure pas à l'aune. — Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme ? répliqua gravement Mme Dutour : vous devez être content; on sait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paye. — Eh ! quand ce serait de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance ? Donnez-moi mon affaire, et ne crions pas tant ; voyez de quoi elle se mêle ! Est-ce vous que j'ai menée ? Est-ce qu'on vous demande quelque chose ? Quelle diable de femme avec ses douze sous ! Elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Mme Dutour était fière, parée, et qui plus est assez jolie ; ce qui lui donnait encore une autre espèce de gloire. Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité quand elles ont un joli visage ; elles regardent cet avantage-là comme un rang. La vanité s'aide de tout, et remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Mme Dutour se sentit donc offensée de l'apostrophe ignoble du cocher (je vous raconte cela pour vous divertir) : la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyait ? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose ? — En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, et il me convient bien d'écouter vos sottises ! dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent ; prenez ou laissez : qu'est-ce que cela signifie ? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites. — Eh bien ! qu'est-ce que me vient conter cette chiffonnière ? répliqua l'autre en vrai fiacre. Gare ! prenez garde à elle ; elle a son fichu des dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à madame ? On parle bien à Perrette. Eh ! palsambleu ! payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait ? Faut-il pas que mes chevaux vivent ? Avec

quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si on ne vous payait pas votre toile ? Auriez-vous la face si large ? Fi ! que cela est vilain d'être crasseuse[1] !

Le mauvais exemple débauche. Mme Dutour, qui s'était maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher : elle laissa là le rôle de femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité, en revint à la manière de quereller qui était à son usage, c'est-à-dire aux discours d'une commère de comptoir subalterne : elle ne s'y épargna pas. — Attends, attends, ivrogne, avec ton fichu des dimanches : tu vas voir la Perrette qu'il te faut ; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune qui était à côté du comptoir.

Et quand elle fut armée : — Allons, sors d'ici, s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une pièce de toile, puisque toile il y a. — Jarnibleu ! ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenait le bras ; ne soyez pas si osée ! je me donne au diable, ne badinons point ! Voyez-vous, je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe ! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous ? il n'y a pas de mal à ça.

Le bruit qu'ils faisaient attirait du monde ; on s'arrêtait devant la boutique. — Me laisseras-tu ! lui disait Mme Dutour, qui disputait toujours son aune contre le cocher : levez-vous donc, Marianne ; appelez M. Richard. Monsieur Richard, criait-elle tout de suite elle-même ; et c'était notre hôte qui logeait au second et qui n'y était pas. (Elle s'en douta.) Messieurs, dit-elle en apostrophant la foule qui s'était arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins ; vous voyez ce qui en est, il m'a battue (cela n'était pas vrai) ; je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi ! Eh vite, eh vite ; allez chez le commissaire :

1. **Crasseuse**, avare.

il me connaît bien, c'est moi qui le fournis; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Mme Dutour. Courez-y, madame Catau : courez-y, ma mie, criait-elle à une servante du voisinage; le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnait à ses bras, avaient rangée de travers.

Elle avait beau crier, personne ne bougeait, ni messieurs, ni Catau.

Le peuple à Paris n'est pas comme ailleurs. En d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant, et puis finir par être humain. Se querelle-t-on, il excite, il anime : veut-on se battre, il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant. Celui de Paris n'est pas de même; il est moins canaille et plus peuple que les autres peuples. Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui dirait pour s'en réjouir; non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là : il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, et ce sera tant mieux pour lui : il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides : il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors il n'est ni polisson ni méchant : et c'est en quoi j'ai dit qu'il était moins canaille : il est seulement curieux, d'une curiosité sotte et brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'y entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'âme que ce peuple demande : les plus fortes sont les meilleures; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à frémir pour votre vie si on la menace : voilà ses délices; et si votre ennemi n'avait pas assez de place pour vous battre, il lui en ferait lui-même, sans en être plus malintentionné, et lui dirait volontiers : « Tenez, faites à votre aise, et ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux. » Ce ne sont pourtant pas les choses cruelles qu'il aime, il en a peur au contraire;

mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent : cela remue son âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve. Tel est le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous ne vous seriez peut-être pas trop souciée de le connaître ; mais une définition de plus ou de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une histoire : ainsi laissons celle-là, puisqu'elle y est.

Vous jugez bien, suivant le portrait que j'ai fait de ce peuple, que Mme Dutour n'avait point de secours à en espérer. Le moyen qu'aucun des assistants eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettait tant ! A tout moment on touchait à la catastrophe. Mme Dutour n'avait qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenait, voyez ce qu'il en serait arrivé avec un fiacre ! De mon côté, j'étais désolée : je ne cessais de crier à Mme Dutour : « Arrêtez-vous ! » Le cocher s'enrouait à prouver qu'on ne lui donnait pas son compte, qu'on voulait avoir sa course pour rien, témoin les douze sous qui n'allaient jamais sans avoir leur épithète : et des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance. Le seul intérêt des bonnes mœurs devait engager Mme Dutour à composer avec ce misérable : il n'était pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions ; mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avait d'y répondre; elle était trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

— Oui, malotru ! oui, douze sous, tu n'en auras pas davantage, disait-elle. —Et moi je ne les prendrai pas, douze diablesses, répondait le cocher. — Encore ne les vaux-tu pas, continuait-elle : n'es-tu pas honteux, fripon ? Quoi ! pour venir d'auprès de la paroisse ici ? quand ce serait pour un carrosse d'ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie ! un denier avec, tu ne l'aurais pas : j'aimerais mieux te voir mort, il n'y aurait pas grande perte; et souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint-Matthieu : bon

jour, bonne œuvre[1]; ne l'oublie pas. Et laisse venir demain, tu verras comme il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonnière, mais bel et bien Mme Dutour, madame pour toi, madame pour les autres, et madame tant que je serai au monde, entends-tu ?

Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenait, et qui, à la grimace et au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Mme Dutour comme un homme. Je crois que c'était fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, allait lui apprendre à badiner avec la modération d'un fiacre, si je ne m'étais pas hâtée de tirer environ vingt sous et de les lui donner. Il les prit sur-le-champ, secoua l'aune entre les mains de Mme Dutour assez violemment pour l'en arracher, la jeta dans son arrière-boutique, enfonça son chapeau en me disant : « Grand merci, mignonne »; sortit de là, et traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir que pour livrer passage à Mme Dutour, qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disait que, jour de Dieu ; j'étais une petite sotte. — Vous voyez bien ces vingt sous-là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie ni à la mort : ne m'arrêtez pas, car je vous battrai. Vous êtes encore bien plaisante, avec vos vingt sous, pendant que c'est votre argent que j'épargne ! Et mes douze sous, s'il vous plaît, qui est-ce qui me les rendra (car l'intérêt chez Mme Dutour ne s'étourdissait de rien) ? Les emporte-t-il aussi, mademoiselle ? Il fallait donc lui donner toute la boutique.

— Eh ! madame, lui dis-je, votre monnaie est à terre, et je vous la rendrai si on ne la trouve pas ; ce que je disais en fermant la porte d'une main, pendant que je tenais Mme Dutour de l'autre.

1. Proverbe. Une action faite un jour de fête porte bonheur. Mme de Sévigné dit en ce sens : « Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint. Bon jour, bonne œuvre. »

— Le beau carillon ! dit-elle, quand elle vit la porte fermée ; ne nous voilà pas mal ! Ah çà, voyons donc cette monnaie qui est à terre, ajouta-t-elle en la ramassant avec autant de sang-froid que s'il ne s'était rien passé. Le coquin est bien heureux que Toinon n'ait pas été ici ; elle vous aurait bien empêchée de jeter l'argent par les fenêtres : mais il faut justement que cette bégueule-là ait été dîner chez sa mère. (*La Vie de Marianne*, IIe partie.)

LES MORALISTES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

VAUVENARGUES (1715-1747).

Officier d'avenir, obligé de prendre prématurément sa retraite ; désireux d'entrer dans la diplomatie et n'y pouvant parvenir, faute de protecteurs : Vauvenargues passa les dernières années de sa vie à méditer et à écrire. Il est l'intelligence la plus pure et le cœur le plus droit du dix-huitième siècle. Ses malheurs et ses déceptions ne l'empêchent pas de croire à la bonté de l'homme. (*Littérature*, pp. 650-653.)

Lettre de sollicitation (1741).

Vauvenargues vient de quitter, pour infirmités précoces gagnées pendant la glorieuse retraite de Bohême, le service militaire. Il a écrit au ministre des Affaires étrangères pour obtenir un poste diplomatique ; sa lettre est restée sans réponse. C'est alors qu'il s'adresse pour la seconde et dernière fois à M. Amelot.

A M. AMELOT, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Monseigneur, je suis sensiblement touché que [1] la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi n'aient pu attirer attention. Il n'est pas surprenant peut-être qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de pareilles lettres ; mais, monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un

1. **Touché**. Nous employons ce mot surtout dans le sens d'*ému*. Ici,

gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque dans la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation.

J'ai passé, monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait du moins au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré [2], monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron [3] pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu dans une situation si malheureuse me refuser de vous faire connaître mon désespoir. Pardonnez-moi, monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée. Je suis avec le plus profond respect, etc.

Clazomène, ou la vertu malheureuse (1746).

C'est son propre portrait que Vauvenargues a tracé sous le nom de Clazomène.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu ; et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait

il a une nuance particulière ; c'est plutôt *blessé*. — **2. Pénétré... que...** affecté. — **3.** Le duc de Biron était colonel du régiment dans lequel Vauvenargues servait comme capitaine.

pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge, et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune ? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits sèchent dans leur fleur ? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. (*Caractères*, IX.)

Maximes (1746).

Nous ne croyons pas devoir commenter ces maximes de Vauvenargues. Ce sera un excellent exercice pour les élèves que de chercher d'abord à les comprendre, puis à les développer. Nous rappelons que l'essentiel est de bien *définir* les termes, dans le sens où les entendait l'auteur, — et d'en chercher les *rapports* ; — puis viennent les *exemples*, tirés de l'histoire ou de l'expérience, et qui sont autant de *preuves de fait*, pour ou contre.

— Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

— Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir.

— Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

— Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

— Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas des grands hommes.

— Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil d'hiver.

— Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

— On dit peu de choses solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

— Les grandes pensées viennent du cœur.

— Les grands hommes parlent comme la nature, simplement.

— Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.

— Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

— On ne s'élève point aux grandes vérités sans enthousiasme ; le sang-froid discute et n'invente point. Il faut peut-être autant de feu que de justesse pour faire un véritable philosophe.

— On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

— La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer.

— La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

— La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

— C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

— La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit, à table, et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela, on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner, si on osait aller à la gloire par le seul mérite !

— Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

— Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis, ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

— Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

— Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout*. C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans des détails et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels; et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très médiocre; et au contraire des esprits très vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

— Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie.

— Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

— Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

— Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie?

— Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres.

Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir, ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

— La clarté est la bonne foi des philosophes.

— Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits ; si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas ; si on en fait, on est son rival.

(*Réflexions et Maximes.*)

CHAMFORT (1741-1794).

Homme d'esprit, *méchant*, Chamfort a laissé quelques anecdotes d'un ton vif et charmant, et quelque maximes à l'emporte-pièce. Il est bon d'étudier son style pour s'habituer à la concision et au trait. (*Littérature*, p. 654.)

Le savant et le voleur (publié en 1795).

L'abbé de Molières[1] était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte. « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molières, ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là-dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte : le voleur fouille : « Eh bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment non ; mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef ?... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez... » Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas ! Ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-

1. L'abbé de Molières était professeur au Collège de France.

vous? ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez. Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait ! Maudit voleur ! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre au travail, sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

(*Anecdotes.*)

MAXIMES ET BON MOTS (*Id.*)

— On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

— La pire des mésalliances est celle du cœur.

— On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

— Pour être heureux dans ce monde, il y a des côtés de son âme qu'il faudrait entièrement paralyser.

— On faisait compliment à Mme Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre : « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

— M. de Vendôme, disait de Mme de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

— M..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la Saint-Jean. »

— M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : « C'est une cruche sans anse. »

— Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très bien vêtus.

— Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

— L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

— On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

— Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas.

— Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

— De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes ; un autre vous apprend à peindre en trois jours ; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues ; enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments ou les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait : on vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait : Allez-vous-en.

— Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

— Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

(*Maximes et Pensées.*)

LA TRAGÉDIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CRÉBILLON (1675-1762).

Crébillon fit représenter, en 1707 : *Atrée et Thyeste*, — en 1708, *Electre*, — en 1711, *Rhadamiste et Zénobie*, son chef-d'œuvre. Il a le sens de l'*horreur tragique*, et son style atteint parfois à la solidité et au sublime de Corneille. (*Littérature*, p. 658.)

Reconnaissance de Rhadamiste et de Zénobie (1711).

Presque toutes les tragédies de Crébillon contiennent, comme plusieurs tragédies de Voltaire, et comme tous les *mélodrames*, un *quiproquo* et une *reconnaissance*. Ici, la situation est très compliquée : Zénobie est la femme du roi d'Arménie, Rhadamiste. Celui-ci, chassé de ses États, a poignardé Zénobie, pour qu'elle ne tombât pas vivante aux mains de ses ennemis et l'a jetée dans le fleuve Araxe : il la croit morte. Mais Zénobie a été recueillie par le roi d'Ibérie, Pharasmane, père de Rhadamiste, et elle se cache à sa cour sous le nom d'Isménie. Pharasmane et son fils Arsame veulent tous deux l'épouser. Sur ces entrefaites arrive Rhadamiste, en qualité d'ambassadeur du peuple romain. Zénobie vient se mettre sous sa protection : c'est ici que commence la scène de la reconnaissance.

RHADAMISTE, ZÉNOBIE

ZÉNOBIE

Seigneur, est-il permis à des infortunées,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers ?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misère profonde !
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes lois...

RHADAMISTE, *à part.*

Que vois-je ? ah, malheureux ! quels traits ! quels sons de voix ?
Justes dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZÉNOBIE

D'où vient, à mon aspect, que votre âme est émue,
Seigneur ?

RHADAMISTE, *à part.*

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZÉNOBIE

Qu'entends-je ? quels regrets ? et que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! je frémis, je frissonne.
Où suis-je ? et quel objet ! La force m'abandonne.
Ah ! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur :
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur[1] !

RHADAMISTE, *à part.*

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?
(*A Zénobie.*)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie ?

ZÉNOBIE

Zénobie ! ah, grands dieux ! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous ?

RHADAMISTE

Se peut-il que vos yeux puissent le méconnaître ?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle !
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?...

ZÉNOBIE

Ah, cruel ! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux :

1. Cf. RACINE, *Phèdre*, V, 6 : *Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.*

Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE

Quoi ! loin de m'accabler, grands dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie !
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore :
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse :
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un instant de mon cœur ;
Que, si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine ni vengeance ;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE

Lève-toi : c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle : dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur...

(Acte III, sc. v.)

Grandeur d'âme de Zénobie (1711).

Rhadamiste est fils de Pharasmane, roi d'Ibérie, et frère d'Arsame. Quand il apprend qu'Arsame fait la cour à Zénobie, il sent se réveiller sa féroce jalousie et adresse des reproches à sa femme. Celle-ci lui répond sur le ton d'une véritable héroïne cornélienne.

ZÉNOBIE

Laissez agir, seigneur [1],
Des soupçons en effet si dignes de son cœur.
Vous ne connaissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son âme est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamiste, et de quoi te plains-tu ?
De l'amour de ton frère ? Ah ! barbare ! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissait-il pas maîtresse de mon choix ?
Que pouvaient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée ?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière;
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là te trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet :
Je voulais de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais, puisqu'à tes soupçons tu veux l'abandonner,
Connais donc tout ce cœur que tu peux soupçonner.
Je vais, par un seul trait, te le faire connaître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.

1. Zénobie parle à Arsame. — 2. C'est ici le vrai ton *cornélien*, au

Ton frère me fut cher; je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier.
Mais, malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons, l'ignorerait encore[2].

(*A Arsame.*)

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien.
Vous connaissez assez un cœur comme le mien
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paraître à mes yeux.

(*A Rhadamiste.*)

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connais la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux[3].

(*Ibid.*, IV, sc. 5.)

VOLTAIRE (1694-1778).

Pendant soixante ans de la vie la plus agitée, la plus occupée par des travaux de tous genres, Voltaire ne cessa de faire du théâtre. Il débute en 1718 par *Œdipe*; il finit en 1778 par *Irène*. Dans l'intervalle, ses plus remarquables tragédies sont : *Brutus* (1730), *Zaïre* (1732), *Alzire* (1736), *Mahomet* (1742), *Mérope* (1743), *Tancrède* (1760), etc. (*Littérature*, pp. 659-662.)

Courage civique de Brutus (*Brutus*, 1730.)

On vient d'annoncer à Brutus que son fils Titus conspirait contre la liberté. Aussitôt il l'a mandé. — Le style de ces scènes est, selon nous, supérieur à celui de *Zaïre* ; il a plus de fermeté, plus de concision énergique, il est réellement tragique. — On remar-

sens moral du mot : ainsi eût parlé dans cette situation Pauline elle-même. — 3. Ce trait sublime suffirait pour sauver de l'oubli le nom de Crébillon.

quera des analogies de situation et de ton avec la scène où Venceslas envoie son fils à la mort (cf p. 375).

BRUTUS, PROCULUS

BRUTUS

Non, plus j'y pense encore et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS

Plût au ciel !

PROCULUS

De vos fils c'est le seul qui vous reste.
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins :
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains ;
Vous saurez à l'État conserver ce grand homme.
Vous êtes père enfin.

BRUTUS

Je suis consul de Rome.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du théâtre avec des licteurs.*

PROCULUS

Le voici.

TITUS

C'est Brutus ! O douloureux moments !
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants !
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS

Arrête, téméraire !
De deux fils que j'aimais les dieux m'avaient fait père ;

J'ai perdu l'un ; que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie !
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie !
D'abandonner ton père au pouvoir absolu ?
De trahir tes serments ?

TITUS

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore ;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle ;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle :
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple ;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puisse m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage !
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux ?
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS

Achève, malheureux !

TITUS

Une plus grande erreur.
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être,
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie :
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,

Il se jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins : Mon fils, Brutus ne te hait pas:
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire :
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage:

Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi[1].

TITUS

Adieu : je vais périr digne encor de mon père.

(On l'emmène.)

BRUTUS, PROCULUS

PROCULUS

Seigneur, tout le Sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler ?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle :
Rome seule a mes soins ; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces moments affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux :
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eut dû mourir, en vengeant la patrie.

BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR

LE SÉNATEUR

Seigneur...

BRUTUS

Mon fils n'est plus ?

LE SÉNATEUR

C'en est fait... et mes yeux...

BRUTUS

Rome est libre : il suffit... Rendons grâces aux dieux.

(*Brutus*, acte V, sc. 6 à 9.)

1. C'est ici surtout que l'on pourra comparer Voltaire avec Rotrou (cf. p. 377).

Lusignan retrouve ses enfants (*Zaïre*, 1732).

Zaïre est, depuis son enfance, captive du sultan Orosmane. Celui-ci l'aime, et va l'épouser. Ce jour-là même, le chevalier français Nérestan rapporte la rançon de dix de ses compagnons de captivité. Orosmane, disposé à la générosité par son bonheur, accorde cent captifs à Nérestan ; mais il veut faire exception pour le vieux Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. A la prière de Zaïre, il accorde cependant la liberté de Lusignan, lequel, à l'acte III, apparaît sur la scène, entre Zaïre et Nérestan.

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN,
PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS

LUSIGNAN

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*En s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux :
Du fils de Noradin c'est le séjour profane [1].

1. Le fils de Noradin est Orosmane, soudan de Jérusalem. —

ZAÏRE

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.

(En montrant Nérestan.

Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN

Des chevaliers français tel est le caractère :
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN

Mon nom est Nérestan ; le sort longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit bientôt quitter l'empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par son courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage :
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, aux bords de la Charente [2],
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts, trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis [3] qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois [4].

2. Dans la campagne illustrée par les victoires de Taillebourg et de Saintes. — 3. **Les lis**, pour *la France*, les armoiries de ses rois étant : d'azur semé de fleurs de lys. — 4. Il est difficile d'exprimer plus lan-

LUSIGNAN

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire[5],
Je combattais, seigneur, avec Montmorency,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Coucy[6].
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre ;
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Châtillon, et vous... de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir!

CHATILLON

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON

Mon bras, chargé de fers, ne les put secourir.

LUSIGNAN

Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore :
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,

guissamment une belle idée. — 5. Philippe-Auguste remporta en 1214 la victoire de Bouvines sur Jean sans Terre et sur l'empereur d'Allemagne Othon IV. — 6. Ces noms historiques, enchâssés dans des

Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau :
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants [7].
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Césarée ;
Et, tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN

Vous, seigneur !... Ce sérail éleva votre enfance ?...
(*En le regardant.*)
Hélas ! de mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
(*Tournant les yeux sur Zaïre.*)
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux !
Depuis quand l'avez-vous [8] ?

ZAÏRE

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi ! D'où vient que votre âme soupire ?

LUSIGNAN

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

vers de tragédie, étaient alors une réelle nouveauté. — 7. Cette fille est Zaïre ; il faut, pour la suite de l'action, bien établir que, de naissance chrétienne, elle n'a pu être baptisée. — 8. Cet *ornement* est une croix. On a beaucoup abusé, depuis Voltaire, de ces reconnaissances au moyen d'un objet ou d'un bijou. De là, les plaisanteries sur « la croix de ma mère ». Mais le théâtre grec, celui des Latins, et, au dix-sep-

ZAÏRE

(*Elle lui donne la croix.*)

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !

(*Lusignan l'approche de sa bouche en pleurant.*)

Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN

O ciel ! ô Providence !
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance !
Serait-il bien possible ? Oui, c'est elle... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête.
Je revois... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite en ce moment ?
Ah, seigneur !...

LUSIGNAN

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi ! madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Césarée !

ZAÏRE

Oui, seigneur.

NÉRESTAN

Se peut-il ?

LUSIGNAN

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivants portraits :
Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie...
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !...
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Châtillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,

tième siècle, celui des Espagnols, abondaient en dénouements de ce

Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse [9]...

NÉRESTAN

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN

Dieu juste ! heureux moments !

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur ! ah, Zaïre !

LUSIGNAN

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN

Moi, votre fils !

ZAÏRE

Seigneur !

LUSIGNAN

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille, mon cher fils, embrassez votre père.

CHATILLON

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous, ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! O crime ! ô justes cieux [10] !

ZAÏRE

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

genre. — 9. Autre procédé de *reconnaissance*, une cicatrice. Celui-là remonte à l'*Odyssée*. — 10. Cette reconnaissance, très pathétique en elle-même, pourrait tomber dans la banalité sentimentale ; elle est

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie :
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines!
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie :
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;

brusquement *traversée*, et de la façon la plus naturelle, par la question

Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire[11].
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN

Je revois donc ma sœur !... et son âme...

ZAÏRE

Ah ! mon père,
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis ;
Dire : Je suis chrétienne.

ZAÏRE

Oui... seigneur... je le suis[12].

LUSIGNAN

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

(*Zaïre*, acte II, sc. 3.)

Le pardon de Gusman (*Alzire*, 1736).

La scène se passe au Pérou, au seizième siècle. Gusman, gouverneur, fils d'Alvarez, auquel il succède, fait sentir despotiquement son autorité. Il aime et il épouse la Péruvienne Alzire, fiancée à Zamore, roi du Potose, et fille du cacique Montèze. Zamore, emprisonné, s'échappe, et frappe mortellement son rival, Gusman, que l'on amène expirant sur la scène. On croit que celui-ci exigera le

de Lusignan à Zaïre. — **11.** Comparer un *mouvement* analogue dans le plaidoyer du vieil Horace pour son fils. (*Horace*, acte V.) — **12**. Lusignan et Nérestan ignorent l'amour réciproque de Zaïre et d'Orosmane ; ils ne se doutent pas que Zaïre doit se déchirer le cœur pour répondre si simplement : *Je le suis*. Le spectateur, qui est dans le secret, prévoit la situation terrible qui se prépare pour elle.

supplice immédiat de Zamore. Mais, par un effort généreux de charité chrétienne, il pardonne.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE,

AMÉRICAINS, SOLDATS

ZAMORE

Cruels ! sauvez Alzire, et pressez mon supplice !

ALZIRE

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur !
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore ;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(A Alvarez.)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière ;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste ; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore ;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien [1].

1. Voilà des vers d'une admirable venue, e tels que Voltaire en a

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner [2].

ALVAREZ

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée :
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États ;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(*A Alvarez.*)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

rarement écrit. —— 2. Voltaire reproduit ici la réponse de François de Guise au protestant Poltrot de Méré, arrêté pour l'avoir mortellement blessé, au siège d'Orléans (1563) : « Or çà je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense ; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison. »

ZAMORE

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc ! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds.)

ALZIRE

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable ; et mes tristes erreurs...

GUSMAN

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père !
Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère !
Zamore, sois chrétien ! je suis content ; je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

(*Alzire*, acte V, sc. 7.)

LA COMÉDIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

REGNARD (1655-1709).

Regnard, par sa vie et par les genres qu'il traite, se rattache plutôt au dix-septième siècle qu'au dix-huitième. Mais il est d'usage de le considérer comme le premier en date des auteurs comiques du dix-huitième siècle. Après avoir travaillé pour la comédie italienne, il donna, au Théâtre-Français : *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697), *les Ménechmes* (1705), *le Légataire universel* (1708) ; en prose, *le Retour imprévu* (1700). Regnard vaut surtout par la vivacité de ses intrigues et la verve piquante de son style. (*Littérature*, p. 663.)

Le retour imprévu (1700).

En l'absence de son père Géronte, Clitandre a dissipé sa fortune. Quand Géronte revient, le valet Merlin lui dit que son fils a employé son argent à acheter la maison de Mme Bertrand. Puis il cherche à persuader à Mme Bertrand que Géronte est devenu fou, et à Géronte que Mme Bertrand est devenue folle.

GÉRONTE, Mme BERTRAND, MERLIN

Mme BERTRAND

Comment ? voilà M. Géronte de retour, je pense.

MERLIN

Oui, madame, c'est lui-même; mais il est revenu fou; son vaisseau a péri, il a bu de l'eau salée un peu plus que de raison : cela lui a tourné la cervelle.

Mme BERTRAND

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN

S'il s'avise de vous accoster par hasard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira : nous allons le faire enfermer. (*A Géronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa faiblesse : songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE

Laisse-moi faire.

Mme BERTRAND

Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GÉRONTE

Comme sa physionomie est changée ! elle a les yeux hagards.

M[me] BERTRAND

Hé bien ! qu'est-ce, monsieur Géronte ? vous voilà donc de retour en ce pays-ci ?

GÉRONTE

Prêt à vous rendre mes petits services.

M[me] BERTRAND

J'ai bien du chagrin en vérité du malheur qui vous es arrivé.

GÉRONTE

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison [1] : il faudra bien qu'ils en délogent, quand ils seront las d'y demeurer.

M[me] BERTRAND

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire : cela redoublerait son mal.

GÉRONTE

Je voudrais bien, madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots, que j'ai rapportés de mon voyage.

M[me] BERTRAND

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri, quelle pitié ! Je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE

Ah ! madame, je ne prétends point abuser de l'état où vous êtes. Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'est pas si folle que tu disais.

MERLIN

Elle a quelquefois de bons moments : mais cela ne dure pas.

1. Pour empêcher Géronte d'entrer chez lui, Merlin lui raconte qu'il y revient des esprits (imitation de la *Mostellaria* de Plaute, et des *Esprits* de Larivey). — Ce dialogue n'est pas sans rappeler celui de Chicaneau et de la comtesse de Pimbêche, dans *les Plaideurs* de Racine.

GÉRONTE

Dites-moi, madame Bertrand, êtes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent ?

Mme BERTRAND

Je ne pense pas, monsieur Géronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE

Mais, si cela est, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

Mme BERTRAND

De me faire interdire, moi ! de me faire interdire !

GÉRONTE

Elle ne connaît pas son mal.

Mme BERTRAND

Mais si vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE

Me faire enfermer ! voilà la machine qui se détraque ; çà, çà, changeons de propos : hé bien ! qu'est-ce, madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison ?

Mme BERTRAND

On a vendu ma maison ?

GÉRONTE

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché !

Mme BERTRAND

Mon pauvre monsieur Géronte, ma maison n'est point vendue, et elle n'est point à vendre.

GÉRONTE

Là, là, ne vous chagrinez point, je prétends que vous y ayez toujours votre appartement, comme si elle était à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.

Mme BERTRAND

Qu'est-ce à dire ? comme si j'étais dans mon bon sens !

allez, vous êtes un vieux fou, un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les petites-maisons, les petites-maisons, mon ami.

MERLIN

Êtes-vous sage de vous emporter contre un extravagant ?

GÉRONTE

Oh ! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de la maison : elle m'appartient, et j'y ferai mettre mes ballots malgré vous. Mais voyez-vous cette vieille folle !

MERLIN

A quoi pensez-vous de vous mettre en colère contre une femme qui a perdu l'esprit ?

Mme BERTRAND

Vous n'avez qu'à y venir : je vais vous y attendre. Hom, l'extravagant ! Hâtez-vous de le faire enfermer : il devient furieux, je vous en avertis.

(*Le Retour imprévu*, sc. XVI.)

Le légataire universel (1708).

Le vieux Géronte a un neveu, nommé Éraste, qui compte sur sa succession. Malheureusement, le jour où Géronte a fait appeler les notaires pour dicter son testament, il tombe en léthargie, et on le croit mort. Alors Crispin, le valet d'Éraste, prend les vêtements du défunt, fait entrer les notaires, et dicte *son* testament : il n'a garde de s'oublier, non plus que Lisette. Tout irait pour le mieux, si Géronte ne se réveillait de sa léthargie, et si les deux notaires ne lui apportaient copie du testament.

M. SCRUPULE, *notaire*, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN

GÉRONTE

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part*

Ah ! me voilà perdu.

GÉRONTE

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien qu'ayant fait votre testament
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE

Quel papier, s'il vous plaît ? Pour quoi, pour quelle affaire ?

M. SCRUPULE

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament ?

M. SCRUPULE

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE

Eh ! parbleu, vous rêvez, monsieur ; c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté, plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme ?
Monsieur était présent, aussi bien que madame :
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire ?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel !

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GÉRONTE

Éraste était présent ?

M. SCRUPULE

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE

Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE

Ah ! ne me parlez pas, monsieur, de testament ;
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE

Lisette, parle donc.

LISETTE

Crispin, parle en ma place ;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte.*

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament !

CRISPIN

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil, auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fut vous : pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper : mais c'était vous, ou moi [1].

1. L'expression « c'était vous ou moi », signifie toujours : « c'était vous, car enfin ce ne peut être moi ; la supposition serait absurde ! » Ici,

M. SCRUPULE, *à Géronte.*

Rien n'est plus véritable : et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN

Oui, c'est elle, en effet.

LISETTE

N'en doutez nullement ; et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE

Oui.

LISETTE

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet ;
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie... ?

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte [2] ?...

GÉRONTE

Oui.

CRISPIN

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

par conséquent, Géronte et le notaire prennent cette réflexion dans son sens ordinaire, tandis que la *situation* lui en donne un autre, tout imprévu, et du comique le plus vif. — 2. Géronte a un neveu de Normandie et une nièce de Bretagne. Pour empêcher qu'il leur fît aucun legs, Crispin a *joué* ces deux personnages, et, déguisé, il a dit à Géronte

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie.

GÉRONTE

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel[3]... ?

ÉRASTE

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit :
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Étant en son bon sens, comme on a pu connaître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître ;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN

Ah ! quel cœur de rocher et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots ?

LISETTE

Hélas ! je ne saurais arrêter mes sanglots.

tant d'*énormités*, que celui-ci s'est empressé de déshériter la nièce et le neveu. — 3. L'apothicaire. — 4. Terme de droit, latin *intestatus*, qui n'a pas *testé*. Regnard excelle à trouver du comique de mots, tout à

GÉRONTE

En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous ; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat [4]... »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat ! ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat.... »

CRISPIN

Intestat !...

LISETTE

Intestat !

M. SCRUPULE

Mais laissez-moi donc lire :
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit,
« Son susdit testament en la forme qui suit. »

GÉRONTE

De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ah ! je vous en répond [5].
Ce que c'est que de nous ! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes.

fait *extérieur*, mais très plaisant. —— 5. Sur la suppression de l'*s* à la première personne du singulier de l'indicatif présent, cf. p. 359, note 1. —— 6. Ici encore, comme pour l'expression · *c'était vous ou moi*, tout le comique est dans la situation.

GÉRONTE

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites.
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE

Je dois quatre cents francs ! c'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez,
Mais il me les a, lui, mille fois demandés [6].

GÉRONTE

C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Éraste, mon neveu. »

ÉRASTE

Se peut-il ?... Juste ciel !...

GÉRONTE

Oui, je voulais nommer Éraste légataire,
A cet article-là je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE

Ah ! grands dieux.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(*A Lisette.*)
Parle donc...

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah! monsieur...

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE

Quoi! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GÉRONTE

Comment! six mille francs! quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE

Les maris, aujourd'hui, monsieur, sont si courus!
Et que peut-on, hélas! avoir pour vingt écus?

GÉRONTE

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie?
(*Au notaire.*)
Il en est à tous prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE

« A Crispin... »

(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin ?

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir...

GÉRONTE

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux:
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?
(*Au notaire*).
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE

Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé, s'il m'avait voulu croire !

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Être avaricieux, même après votre mort ?

GÉRONTE

Ne m'a-t-on point volé mes billets[1] dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches :
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras!

(*Haut à Géronte.*)

Vous les cherchez en vain : vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Où sont-ils donc? réponds.

ÉRASTE

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE

Par mon ordre?

ÉRASTE

Oui, monsieur.

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN

C'est votre léthargie.

GÉRONTE

Oh! je veux sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*Le Légataire universel*, acte V, sc. VII.)

1. Il s'agit de *billets au porteur*, d'effets négociables en banque, et représentant une partie de la fortune de Géronte.

DANCOURT (1661-1725).

Comme peintre des mœurs de la fin du règne de Louis XIV et de la Régence, Dancourt est supérieur à tous ses contemporains, sauf Le Sage. Il a laissé une satire vive et pénétrante de la transformation sociale et financière qui s'opérait alors dans la haute bourgeoisie. Ses principales pièces sont : *le Chevalier à la mode* (1687), *les Bourgeoises de qualité* (1700), *les Agioteurs* (1710). — Nous donnons un extrait des *Bourgeoises de qualité*. (*Littérature*, p. 665.)

Les Bourgeoises de qualité (1700).

M. Blandineau est un procureur aux goûts simples, et plutôt avare. Mme Blandineau veut *paraître*.

Mme BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE

Mme BLANDINEAU

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE

Laquelle, madame? celle à réseau, ou celle à frange?

Mme BLANDINEAU

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette ; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne saurait porter. Ah ! vous voilà ! monsieur Blandineau, je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU

De l'argent, madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

Mme BLANDINEAU

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien ; je vais rejouer, il m'en faut d'autres en cas que je perde [1].

M. BLANDINEAU

Mais, ma femme...

1. Le jeu était alors, chez les femmes surtout, fort à la mode. Les

Mme BLANDINEAU

Eh ! fi donc, monsieur Blandineau, que de façons ! au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU

Vous remercier ?

Mme BLANDINEAU

Oui, vraiment ; c'est un bien mal acquis, qui ne fait point de profit : je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU

Et pourquoi jouer, madame Blandineau ?

Mme BLANDINEAU

Pourquoi jouer, monsieur ? pourquoi jouer ? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne, surtout ? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise, avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, des jeunes gens polis ; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chère ; c'est le jeu qui est l'âme de toutes ces parties ; et je ne jouerai pas ? Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU

Oh bien ! madame, voilà encore dix louis d'or ; mais si vous les perdez...

Mme BLANDINEAU

Si je ne les perds pas, je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir ; je crois que vous en êtes bien et dûment averti ?

M. BLANDINEAU

Quoi ! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit ?

comédies et les mémoires du temps nous donnent sur cette passion des

M[me] BLANDINEAU

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités.

M[me] BLANDINEAU

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses...

M. BLANDINEAU

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

M[me] BLANDINEAU

Comment donc, monsieur! suis-je une coquette?

M. BLANDINEAU

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien!

M[me] BLANDINEAU

Que vous avez l'âme crasse[2], monsieur Blandineau! que vous avez l'âme crasse, et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paraître, moi, c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable.

M[me] BLANDINEAU

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU

Ah! quel abandonnement! quel désordre! Mais quand vous seriez la femme d'un traitant[3], vous ne feriez pas plus d'impertinences.

détails presque incroyables. — 2. **Crasse** (latin *crassum*, épais) est pris ici dans son sens étymologique, et aussi dans le sens d'*avare*. —

Mme BLANDINEAU

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là ; ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU

La malheureuse !

LISETTE

Voilà votre écharpe, madame.

Mme BLANDINEAU

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

(*Lisette sort.*)

M. BLANDINEAU

Votre queue ? madame Blandineau ! vous, vous faire porter la queue ?

Mme BLANDINEAU

Oui, monsieur Blandineau, moi-même ; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

(*Lisette rentre avec Cascaret.*)

M. BLANDINEAU

Mais, ma femme...

Mme BLANDINEAU

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et surtout que le couvert soit propre[4], Lisette.

LISETTE

Oui, madame.

Mme BLANDINEAU

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître clerc mettra sur table[5].

M. BLANDINEAU

Mon maître clerc ? Il n'en fera rien.

3 **Traitant**, fermier général. — 4. **Propre**, élégant. — 5. **Mettra sur table**, servira.

Mme BLANDINEAU

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oserait me contredire.

M. BLANDINEAU

Mais, madame Blandineau, songez...

Mme BLANDINEAU

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas, nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU

Oh ! parbleu, j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez...

(*Mme Blandineau sort ; Cascaret lui porte la queue.*

Acte I, sc. 5 et 6.

LE SAGE (1668-1747)

Le Sage, célèbre auteur de *Gil Blas* (cf. p. 743) travailla longtemps pour le Théâtre-Italien, et donna en 1709, à la Comédie-Française, la plus forte comédie de caractère et de mœurs que nous puissions citer entre Molière et Beaumarchais : *Turcaret*. *Littérature*, p. 666.)

Turcaret (1709).

Nous donnons deux passages de ce chef-d'œuvre. Dans l'un, on voit M. Turcaret dépenser sans compter son argent ; dans l'autre, comment et avec quelle âpreté il le fait rentrer dans ses poches. — La Baronne, coquette, se laisse courtiser à la fois par un jeune chevalier et par M. Turcaret. Celui-ci la comble de présents, et la baronne espère se faire épouser par le riche financier.

Comment M. Turcaret dépense son argent.

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE *puis* M. TURCARET

LA BARONNE

Tais-toi, Marine, j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE, *bas à la baronne.*

Oh ! pour celui-ci, passe ; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose ; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la baronne.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE

Tu sois le bien venu, Flamand ! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre ! as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je ! un billet au porteur ! l'affaire est sérieuse.

MARINE

De combien, madame ?

LA BARONNE

De dix mille écus... Je vois un autre billet.

MARINE

Encore au porteur ?

LA BARONNE

Non ; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE

Des vers de M. Turcaret !

LA BARONNE, *lisant.*

« A Philis... Quatrain... » Je suis sa Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE

Les voici ; écoute. (*Elle lit.*

Recevez ce billet, charmante Philis
Et soyez assurée que mon âme.
Conservera toujours une éternelle flamme,
Comme il est certain que trois et trois font six [1]

MARINE

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE

Et noblement exprimé ! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(*Marine sort.*

LA BARONNE

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE

Je t'y convie.

FLAMAND

Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout ; mais, depuis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONNE

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *apercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici.

(*Il sort.*)

LA BARONNE

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

1. Un financier, ou un riche bourgeois, qui voulait jouer à l'homme de qualité, n'hésitait pas à se procurer pour quelques écus des vers corrects. M. Jourdain consulte un maître de philosophie sur son compliment à

M. TURCARET, *riant.*

Ho, ho !

LA BARONNE

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant ? Jamais les Voiture ni les Pavillon [2] n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET

Vous plaisantez, apparemment ?

LA BARONNE

Point du tout.

M. TURCARET

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie fait de ma vie.

LA BARONNE

On ne le dirait pas.

M TURCARET

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi ; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE

Vous êtes capable de tout, monsieur, et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

Dorimène et apprend d'un maître de danse l'art de la saluer. Mais M. Turcaret explique plus loin pourquoi il a voulu composer lui-même ce quatrain. — 2. Voiture est assez connu. *Pavillon* (Étienne), auteur d'un grand nombre de petits vers fort bien tournés, vécut de 1632 à 1705.

M. TURCARET

Il est vrai que ma prose a son mérite : elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET

D'où vient ?

LA BARONNE

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET

Vous vous moquez.

LA BARONNE

De combien est-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre... vous.

M. TURCARET

Bon ! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE

Comment, dix mille écus ! Ah ! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET

Fi donc !

LA BARONNE

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE

... Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins...

M. TURCARET

Quel bon cœur !

LA BARONNE

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE

Quoi ! vous sortez si tôt ?

M. TURCARET

Oui, ma reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur, je suis votre très humble servante.

M. TURCARET

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi !

(*M. Turcaret sort.*)

LA BARONNE

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet ! il a de l'argent, il est prodigue et crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

(Acte I, sc. V, VI, VIII.)

Comment M. Turcaret traite les affaires.

Aujourd'hui, on eût consacré un acte de cette comédie à nous montrer M. Turcaret dans son cabinet, traitant des affaires, recevant des débiteurs. Au dix-huitième siècle, on ne changeait pas le décor pendant les cinq actes : toute la pièce se passe chez la baronne. Aussi Le Sage suppose-t-il que M. Rafle, commis de M. Turcaret, est venu le relancer jusque-là. Cette scène prouve, par sa *précision,* qu'il ne s'agit plus, comme dans *l'Avare*, d'un *caractère*, mais d'une *condition :* Turcaret est bien un financier, un spéculateur.

M. TURCARET

De quoi est-il question, monsieur Rafle ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les dames ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET

Qu'est-ce donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE

Peut-on parler librement ?

M. TURCARET

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf[1], par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle, le Président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET

Peine perdue que ce travail-là !... Laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

1. Procédé habituel aux usuriers prêtant de l'argent à des « fils de famille ». L'usurier pourrait être poursuivi s'il exigeait un *intérêt* supérieur au taux légal. Mais il donne seulement la moitié ou le tiers de la

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans le bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante !

M. TURCARET

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET

Vous êtes trop timide [2] !... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquampoix à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs, des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET

Cela est dans les règles : il n'y a rien de plus juste. Voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une Direction [3] que vous lui avez fait avoir à Valognes...

somme que l'on reconnait lui devoir. — 2. Il s'agit là d'une banqueroute frauduleuse dont les profits doivent être pour Turcaret. —

M. TURCARET

Hé bien ?

M. RAFLE

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET

Quoi ?

M. RAFLE

On a surpris sa bonne foi ; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET

Trop bon ! trop bon ! Hé pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires[4] ? Trop bon ! trop bon !

M. RAFLE

Il m'a écrit une lettre fort touchante par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui...

M. TURCARET

Papier perdu ! lettre inutile !

M. RAFLE

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre, pour le même prix.

M. RAFLE

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET

J'agirais contre mes intérêts ? Je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie !

(Acte III, sc. IX).

3. **Direction**, dans la ferme des impôts. — 4. Voilà ce que, dans la *comédie-rosse* contemporaine, on appelle un « mot de nature ».

MARIVAUX (1688-1763).

Marivaux renouvelle la comédie, au dix-huitième siècle, en donnant la première place aux rôles de jeunes filles ou de jeunes femmes. Il étudie le manège de l'amour timide, et il sait inventer les intrigues les plus propres à faire valoir ses analyses. Ses meilleures comédies sont *la Surprise de l'amour* (1722), *le Jeu de l'amour et du hasard* (1734), *le Legs* (1736), *les Fausses Confidences* (1737), *l'Épreuve* (1740). *Littérature*, pp. 667-669.

Le Jeu de l'amour et du hasard (1734).

Silvia, fille de M. Orgon, doit avoir une entrevue avec Dorante, jeune homme que son père veut lui faire épouser. Désireuse d'observer *incognito* son prétendu, Silvia demande à son père la permission de changer de costume avec sa soubrette Lisette. Mais Dorante, de son côté, et pour le même motif, a revêtu la livrée de son laquais Pasquin. Il en résulte une situation des plus piquantes. — A l'acte II, Dorante avoue à Silvia, qu'il prend toujours pour la soubrette, son véritable nom ; celle-ci, qui était toute troublée par l'impression que lui causait cet étrange valet, « voit clair dans son cœur ».

SILVIA, *seule* ; DORANTE, *qui vient peu après.*

Silvia. — Ah ! que j'ai le cœur serré ! Je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve ; toute cette aventure-ci m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

Dorante. — Ah ! je te cherchais, Lisette.

Silvia. — Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

Dorante, *l'empêchant de sortir.* — Arrête donc, Lisette ; j'ai à te parler pour la dernière fois ; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

Silvia. — Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

Dorante. — Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je ; tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

Silvia. — Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE. — Me promets-tu le secret ?

SILVIA. — Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE. — Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA. — Je le crois, mais tâche de m'estimer sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

DORANTE. — Tu te trompes, Lisette ; tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements ; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA. — Nous y voilà ; je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

DORANTE. — Reste : ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA. — Eh ! qui es-tu donc ?

DORANTE. — Ah, Lisette ! c'est ici que tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA. — Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE. — Personne ne vient-il ?

SILVIA. — Non.

DORANTE. — L'état où sont toutes les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA. — Soit.

DORANTE. — Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement*. — Qui est-il donc ?

DORANTE. — Un valet.

SILVIA. — Après ?

DORANTE. — C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part*. — Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE. — Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire : mais

ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

Silvia, *à part.* — Cachons-lui qui je suis... (*Haut.* Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

Dorante, *vivement.* — Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent, elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

Silvia. — Votre penchant pour moi est-il sérieux ? m'aimez-vous jusque-là ?

Dorante. — Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

Silvia. — Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le payerais volontiers du mien si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

Dorante. — N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

Silvia. — J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas si vite ; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

Dorante. — Je suivrai tes conseils. (*Il sort.*)

Silvia. — Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

Acte II, sc. v.

Silvia s'empresse d'aller raconter cette aventure à son père M. Orgon et à son frère Mario, qui tous deux d'ailleurs étaient dans le secret.

M. ORGON, MARIO, SILVIA

M. Orgon. — Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème ; et, d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui

que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà asez.

MARIO. — Mais où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA. — Hélas ! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO. — Hélas ! mon frère, dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON. — Quoi ! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA. — Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO. — Friponne que tu es ! avec ton cher père, tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA. — Vous ne me passez rien.

MARIO. — Ah ! ah ! je prends ma revanche ; tu m'as tantôt chicané sur mes expressions ; il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes ; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

M. ORGON. — Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille ; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA. — Ah ! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un à l'autre. Il doit m'épouser ; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire, sans m'aimer ; je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire ; c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO. — Ah ! ah ! ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

M. ORGON. — Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

Silvia. — Cela vaut fait ; Dorante est vaincu ; j'attends mon captif.

Mario. — Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense, mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

Silvia. — Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable. Il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance ; voilà de grands sujets de réflexions ; je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne ; je veux un combat entre l'amour et la raison.

Mario. — Et que la raison y périsse.

M. Orgon. — C'est à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

Mario. — Cela, c'est l'amour-propre d'une femme ; et il est tout des plus unis. Acte III, sc. iv.

De leur côté. Lisette et Pasquin se sont pris au sérieux, et se conviennent parfaitement. M. Orgon a permis à Pasquin de se faire aimer de la fausse Silvia, et de l'épouser, mais à la condition de lui révéler qui il est.

LISETTE, PASQUIN

Pasquin. — Enfin, ma reine. je vous vois et je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

Lisette. — Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

Pasquin. — Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

Lisette. — Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

Pasquin. — Ah ! que ces paroles me fortifient !

Lisette. — Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

... Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre ; je viens

de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN. — Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous ; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE. — Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN. — Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez : il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE. — Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN. — Ah ! que nenni ; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE. — Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN. — Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE. — Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN. — C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE. — Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN. — Ne faites point dépense d'embarras ; je serais bien effronté, si je n'étais pas modeste.

LISETTE. — Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

PASQUIN. — Aïe ! aïe ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE. — Encore une fois, monsieur, je me connais.

PASQUIN. — Eh ! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance ; ni vous non plus, quand vous l'aurez faite : mais, c'est là le diable que de me connaître ; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.* — Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*Haut.*) D'où vient, me dites-vous, cela ?

PASQUIN. — Eh ! voilà où gît le lièvre.

Lisette. — Mais encore ? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas...

Pasquin. — Aïe ! aïe ! vous m'ôtez ma couverture.

Lisette. — Sachons de quoi il s'agit.

Pasquin, *à part*. — Préparons un peu cette affaire-là... (*Haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le loger petitement.

Lisette. — Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

Pasquin. — Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie ? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux ? Eh bien ! je ressemble assez à cela.

Lisette. — Achevez donc. Quel est votre nom ?

Pasquin. — Mon nom ? (*A part.*) Lui dirai-je que m'appelle Pasquin ? Non ; cela rime trop avec coquin.

Lisette. — Eh bien.

Pasquin. — Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat ?

Lisette. — Qu'appelez-vous un soldat ?

Pasquin. — Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

Lisette. — Un soldat d'antichambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

Pasquin. — C'est lui qui est mon capitaine.

Lisette. — Faquin !

Pasquin, *à part* —. Je n'ai pu éviter la rime.

Lisette. — Mais, voyez ce magot ; tenez !

Pasquin. — La jolie culbute que je fais là !

Lisette. — Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là (*riant*). — Ah ! ah ! ah ! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

Pasquin. — Tout de bon, charitable dame ? Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

LISETTE. — Touche-là, Pasquin; je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN. — La coiffeuse de madame!

LISETTE. — C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN. — Masque!

LISETTE. — Prends ta revanche.

PASQUIN. — Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère!

LISETTE. — Venons au fait. M'aimes-tu?

PASQUIN. — Pardi! oui. En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE. — Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de sa maîtresse; ne l'avertis de rien; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN. — Et moi votre valet, madame. *Riant.*) Ah! ah! ah!

(Acte III, sc. VI.)

L'Épreuve (1740).

Lucidor, jeune gentilhomme, a reçu l'hospitalité dans la famille d'Angélique. Il s'est épris de la jeune fille qui, de son côté, l'aime. Lucidor, qui n'est pas assez fat pour se croire aimé pour lui-même, veut s'assurer des sentiments d'Angélique, les mettre à l'*épreuve*. La pièce finira par le mariage d'Angélique et de Lucidor.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR. — Je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE. — Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guère. Si j'étais à votre place, il me viendrait plutôt chercher, que je n'irais le voir.

Lucidor. — Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

Angélique. — Tous deux, monsieur Lucidor! eh mais! contez-moi donc comme quoi.

Lucidor. — C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

Angélique. — Est-il possible? Ah çà! ne me trompez pas, au moins; tout le cœur me bat : loge-t-il avec vous?

Lucidor. — Oui, Angélique; nous sommes dans la même maison.

Angélique. — Ce n'est pas assez : je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

Lucidor. — Un homme très riche.

Angélique. — Ce n'est pas là le principal. Après?

Lucidor. — Il est de mon âge et de ma taille.

Angélique. — Bon : c'est ce que je voulais savoir.

Lucidor. — Nos caractères se ressemblent; il pense comme moi.

Angélique. — Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

Lucidor. — C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

Angélique. — Je n'en veux point d'autre.

Lucidor. — Qui n'a ni ambition, ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

Angélique, *riant.* — Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déjà : je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

Lucidor. — Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connais; c'est tout comme s'il vous le disait lui-même.

Angélique. — Eh! sans doute : et moi, je réponds aussi comme s'il était là.

Lucidor. — Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux.

ANGÉLIQUE. — Ah ! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR. — Adieu, ma chère Angélique: il me tarde d'entretenir votre mère et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage; mais, avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, et en qualité d'ami: ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE. — Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous serons ensemble; mais il ne fallait point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR. — Adieu, belle Angélique; votre mari ne tardera pas à paraître.

ANGÉLIQUE. — Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

[ANGÉLIQUE, LISETTE]

LISETTE. — Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous instruite ? A qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE. — A lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE. — A lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

ANGÉLIQUE. — Et tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mère.

LISETTE. — Je n'ai vu que M. Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE. — Eh ! si fait; voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savais comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : c'est moi ! mais cela était si clair, si clair, si agréable !

LISETTE. — Je ne l'aurais jamais imaginé; mais le voici encore.

(*Lucidor revient avec son valet Frontin, déguisé en gentilhomme.*)

LUCIDOR. — Je reviens, belle Angélique; en allant chez

votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivait, et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus pressé que de vous l'amener : c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il le lui présente.*) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

Angélique, *d'un air mourant, le repousse.* — Je ne m'y connais pas.

Lucidor. — Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez Mme Argante.

(*L'Épreuve*, sc. viii, ix, x.)

BEAUMARCHAIS (1732-1799).

Beaumarchais est le premier en date des auteurs dramatiques *contemporains*. Presque tout le théâtre du dix-neuvième siècle a adopté son *métier* et son *style*. *Le Barbier de Séville* parut en 1775, *le Mariage de Figaro* en 1784 : ces deux pièces n'ont jamais quitté le répertoire. (*Littérature*, p. 669.)

Figaro (1775).

Au premier acte du *Barbier de Séville*, Figaro aperçoit son ancien maître, le comte Almaviva, qui, vêtu en étudiant, chante une romance sous les fenêtres de Rosine, la pupille du docteur Bartholo.

Figaro. — Je ne me trompe point : c'est le comte Almaviva.

Le comte. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

Figaro. — C'est lui-même, monseigneur.

Le comte. — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras !

Figaro. — Que voulez-vous, monseigneur? c'est la misère.

Le comte. — Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

Figaro. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

Le comte. — Dans les hôpitaux de l'armée?

Figaro. — Non : dans les haras de l'Andalousie.

Le comte, *riant.* — Beau début !

Figaro. — Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district du pansement et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

Le comte. — Qui tuaient les sujets du roi ?

Figaro. — Ah ! ah ! il n'y a pas de remède universel... mais qui n'ont pas laissé de guérir des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

Le comte. — Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

Figaro. — Quitté ! c'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances :

L'Envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

Le comte. — Oh ! grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

Figaro. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il sut que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

Le comte. — Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter...

Figaro. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

Le comte. — Tu ne me dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO. — Eh ! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défauts.

LE COMTE. — Paresseux, dérangé...

FIGARO. — Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant.* — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO. — Non pas tout de suite. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur.

LE COMTE. — Ah ! miséricorde !

FIGARO. — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café [1] m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi ; mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. — Ah ! la cabale, monsieur l'auteur tombé !

FIGARO. — Tout comme un autre... Pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais, si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE. — L'ennui te vengera bien d'eux.

FIGARO. — Ah ! je leur en garde, morbleu !

LE COMTE. — Tu jures. Sais-tu que l'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges ?

FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle

1. Il y avait à Paris, en face de la Comédie-Française, alors située rue de l'Ancienne-Comédie, le célèbre café *Procope*, où se réunissaient les auteurs et les critiques.

des loups toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent, à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid : et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde : vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence, en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

(*Le Barbier de Séville*, acte I, sc. II.)

La calomnie (1775).

Bartholo, le tuteur de Rosine, cherche à perdre le comte Almaviva, son rival. Il consulte Basile, maître de chant de Rosine, et type renouvelé de Tartufe. Basile lui conseille d'user de la calomnie. — On sent ici une rancune personnelle de Beaumarchais contre ceux qui ont voulu lui nuire. — Il faudra étudier la curieuse composition de ce morceau, auquel des termes de musique servent de *jalons*, et qui semblait tout préparé pour la spirituelle verve de Rossini.

BASILE

La calomnie, monsieur !... J'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate

méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien ; et nous avons ici des gens d'une adresse ! D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage (*pianissimo*, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis, tout à coup, je ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

(*Le Barbier de Séville*, acte II, sc. VIII.)

Le monologue de Figaro (1784).

Dans *le Mariage de Figaro*, Figaro n'est plus seulement un barbier hardi et impertinent. Rentré au service du comte Almaviva, il est devenu à la fois un *intrigant* et un *tribun*. — Au Vᵉ acte de la pièce, sous les marronniers du parc, il repasse sa destinée et fait le procès de la société. Ce monologue célèbre peut être considéré, à sa date (1784), comme un réquisitoire du peuple contre les privilégiés.

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je

m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre en main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ? Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc ; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient ; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses : et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.* — Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue, et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de

quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou : je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde ; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais : puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

(*Le Mariage de Figaro*, acte V, sc. VII.)

LA POÉSIE DIDACTIQUE ET LYRIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (1671-1741).

Considéré au dix-huitième siècle, et jusqu'au réveil romantique, comme le plus grand des poètes lyriques français, J.-B. Rousseau est peut-être aujourd'hui trop méprisé. Il ne manque ni d'élévation, ni d'harmonie. Mais l'artifice se fait trop sentir dans son *lyrisme* qui parfois cependant se rapproche du nôtre. (*Littérature*, p. 676.)

Pour une personne convalescente.

Sous ce titre, J.-B. Rousseau a donné une paraphrase du cantique d'Ezéchias, roi de Juda (*Isaïe*, chap. XXXVIII). Il y a beaucoup de souplesse et de vigueur dans ces strophes, les meilleures qu'ait écrites Rousseau.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant :
La Mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus;
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,

Qui de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents [1].

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante,
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
« O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours ! »
Je redisais à l'aurore :
« Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours [2] ! »

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas;
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas [3].

1. Cf. Lamartine. 1re Méditation : *Et moi je suis semblable à la feuille flétrie. Emportez-moi comme elle, orageux aquilon.* — 2. On sera sensible à l'harmonie de cette strophe, où l'antithèse crée un balancement vraiment *musical*. — 3. Dans cette strophe, la *transition* d'un *état* à

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits;
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors:
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments[4];
La Mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

(*Odes*, livre I, ode X.)

un autre *état*, est mal indiquée. Mais il est utile de signaler encore ici des rapprochements avec le lyrisme romantique. La plupart des *thèmes* de Lamartine, Hugo, Musset, sont analogues : — une *crise de désespoir*, un *appel*, une *consolation*. — 4. **Monuments**, tombeaux.

Appel aux rois chrétiens contre les Turcs (1715).

J.-B. Rousseau sait parfois, comme les lyriques du dix-neuvième siècle, s'inspirer des actualités historiques: mais on remarquera qu'il s'égare sans cesse dans des comparaisons antiques ou bibliques, et qu'il semble fuir la *précision contemporaine.* Ce morceau pourra amener une utile comparaison avec quelques pièces des *Orientales* de Victor Hugo. — Les Turcs, en 1715, préparaient une expédition contre Venise.

O honte ! ô de l'Europe infamie éternelle !
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté :
Et le mensonge impur tranquillement repose
        Où le grand Théodose
Fit régner si longtemps l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi ;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares
        Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès lors, courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé ;
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
        Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé [1].

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Éternel,
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre [2]
        Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

1. Voilà une histoire bien vague et bien confuse des conquêtes des Arabes. — 2. Allusion, aussi *imprécise* que possible, aux Croisades. —

Comme un torrent fougueux, qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés[3] :
Ainsi de Godefroy les légions guerrières
        Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et des vents du midi la dévorante haleine
        N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon[4].

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Si on vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments ;
Et d'un nouveau David[5] la valeur noble et sainte
        Semblait dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Énerva leur puissance en corrompant leurs mœurs,
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
        D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés :
Assez et trop longtemps, implacables Achilles,
        Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

3. Cf. Virgile, *Énéide*, II, 496. La comparaison, juste dans Virgile, est tout à fait inexacte par rapport à la première Croisade. — 4. **Ascalon**, victoire des croisés sur Saladin en 1176. — 5. **Un nouveau David**, Godefroy de Bouillon, premier roi de Jérusalem.

Il est temps de venger votre commune injure ;
Éteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux ;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos faibles aïeux.

(Livre III, ode IV.)

LE FRANC DE POMPIGNAN (1709-1784).

Le Franc de Pompignan, fort raillé par Voltaire, mérite de garder sa place dans la poésie lyrique française, avec les deux morceaux que nous citons. *Littérature*. p. 677.

Ode sur la mort de J.-B. Rousseau (1742).

J.-B. Rousseau était mort à Bruxelles, en 1741, exilé. Son disciple et ami, Le Franc de Pompignan, consacra à sa mémoire cette ode, trop louée peut-être des contemporains, mais belle, à coup sûr, par la force et par le mouvement.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés [1],
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée !...
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :

1. Allusion à la mort légendaire d'Orphée, premier poète lyrique de la Grèce. Désespéré de la perte de sa femme Eurydice, Orphée la pleurait sans cesse ; il fut déchiré par les Ménades, et sa tête, roulant dans les flots de l'Hèbre, répétait encore le nom d'Eurydice. (Cf. VIRGILE,

Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais[2].

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis! quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé:
Il se relève; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands:
Qu'il n'est dignité ni mérite
À l'abri de ses traits errants;
Que la calomnie écoutée
À la vertu persécutée

Géorgiques, IV, et OVIDE, *Métam.*, XI, 1.) — 2. Sur le tombeau de Virgile croît un laurier. Pétrarque fut couronné, au quatorzième siècle, avec une branche de ce laurier; Mme de Staël en parle aussi dans

Porte souvent un coup mortel
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme[3] ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la seule mort nous délivre
Des ennemis de nos vertus :
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille[4],
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme[5] cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant[6] ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares

Corinne (XIII, 3), et Lamartine dans ses *Méditations*. — **3. Consomme,** les dévore, les éteint. Nous dirions plutôt *le consume*. — **4.** *Homère* — **5. Charme**, au sens magique. L'influence mauvaise qui empêchait les hommes de reconnaître son génie. — **6. Crime impuissant**. La Harpe a cité inexactement cette phrase, et a répandu la mauvaise leçon *cris impuissants*.

Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

(*Odes*, livre III.)

Prophétie d'Ézéchiel sur la résurrection des morts (1751).

On chercherait vainement, même chez nos lyriques contemporains, une aussi belle traduction d'un passage biblique. Mais qu'on en sente bien le mérite, surtout à sa date. Ce mérite consiste essentiellement, selon nous, en ce que le poète, qui, connaissant l'hébreu, avait goûté la beauté propre de l'original, n'use d'aucun développement oiseux, d'aucune comparaison *scolaire*, mais écrit dans un style d'une sobriété vigoureuse, en rapport exact avec le fond même de son sujet. On sent directement l'horreur sublime de ce tableau.

Dans une triste et vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossements la campagne était pleine.
L'effroi me précède et me suit.
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars sur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.
« Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que de leurs cendres relevés
Ces morts retournent à la vie ?
— C'est vous seul, ô mon Dieu, vous seul qui le savez.

— Hé bien, parle ; ici tu présides ;
Parle, ô mon prophète, et dis-leur :
« Écoutez, ossements arides,
Écoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puissant de nos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds séparés.
Vous reprendrez des chairs nouvelles ;

La peau se fermera sur elles ;
Ossements secs, vous revivrez[1]. »

Il dit ; et je répète à peine[2]
Les oracles de son pouvoir,
Que j'entends partout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir.
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent et s'entrelacent,
Le sang inonde ses canaux ;
La chair renaît et se colore :
L'âme seule manquait encore
A ces habitants des tombeaux.

Mais le Seigneur se fit entendre,
Et je m'écriai plein d'ardeur :
« Esprit, hâtez-vous de descendre ;
Venez, esprit réparateur ;
Soufflez des quatre vents du monde,
Soufflez votre chaleur féconde
Sur ces corps prêts d'ouvrir les yeux. »
Soudain le prodige s'achève,
Et ce peuple de morts se lève,
Étonné de revoir les cieux.

(*Poésies sacrées*, livre III, *Prophéties.*)

GILBERT (1751-1780).

Gilbert fut un des adversaires du parti philosophique. Il écrivit deux vigoureuses satires : *le Dix-Huitième Siècle* (1775) et *Mon Apologie* (1778). Poète lyrique, il a laissé les *Adieux à la vie* (1780 ?).

Le dix-huitième siècle (1775).

Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile[1] ?
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison ?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,

1. Analyser ici la *propriété* des mots. — 2. *A peine ai-je répété... que...*
1. Cf. Racine : *Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles,*

De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle...
. . . . Nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux.
. . . .
Assise dans ce cirque[2] où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle :
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle !
Son front luit, étoilé de mille diamants ;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles ;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné[3],
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
  Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés ?
Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée :
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,

(*Athalie*, I, 1). —— 2. **Cirque**, théâtre. —— 3. **Lally**, gouverneur de l'Inde française, fut forcé de rendre Pondichéry aux Anglais (1761). Accusé de trahison, il fut exécuté en 1766. Voltaire travailla à sa réhabilitation, et il était mourant quand il apprit, à Paris, que Louis XVI venait de

Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :
Devenu magistrat, de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.
  Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas,
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage :
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage...
  Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la raison de riantes images ;
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée enrichissait la rime ;
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste [4]
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus !
Dès lors la poésie a vu sa décadence ;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
  Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.

rendre justice à la famille qu'il protégeait. — 4. Ce vers vise sans

Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres,
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes ;
Boileau, correct auteur de libelles amers [5],
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers :
Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais [6] !
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle.
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures ;
Mais plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison, que leur bonheur outrage :
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
Oh ! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,

doute Voltaire. —— 5. Allusion à l'épître de Voltaire à Boileau cf. p. 658. J.-B. Rousseau est mis par Gilbert au rang de Boileau ; il faut bien comprendre la nature du reproche que le satirique fait à La Harpe, coupable, selon lui, de ne reconnaître à Rousseau que des mérites de versificateur. —— 6. **Pensent**, doit être lu sur un ton emphatique et

Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré [7] :
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse !
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie !
D'abord, comme un prodige, on le prône partout :
Il nous vante ! en effet, c'est un homme de goût !
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore :
On récite déjà les vers qu'il fait encore [8].
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
Paraît-il, on l'embrasse ! il parle, on se récrie :
Fût-il un Durosoy [9] : tout Paris l'applaudit ;
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire :
De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au *Mercure* [10] il fait enregistrer...

ironique. — 7. **Malfilâtre** mourut en 1767. Il avait déjà donné une ode : *Le soleil fixe au milieu des planètes*, et une paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*, qui faisaient augurer d'un talent très élevé. — 8. Un des vers les plus *heureux* du dix-huitième siècle. — 9. **Durosoy**, auteur décrié de livrets d'opéras, dont Gilbert a dit, ailleurs : ... *Fameux par ses chansons, Mit l'histoire de France en opéras bouffons.* — 10. **Le Mercure, galant**, fondé en 1672 (cf. la comédie de Boursault et La Bruyère, préface du *Discours de réception à l'Académie*), devint, en 1717, *le Mercure de France*, et ne cessa de paraître qu'au début du dix-neuvième siècle. — En somme, cette satire est assez faible ; pour quelques vers heureusement frappés, que de platitudes ! Et comme Gilbert s'en tient, dans son plaidoyer pour la poésie, à de stériles *lieux communs !* Mais il est bon que les élèves apprennent à distinguer, chez ces écrivains de second ordre, quelques beautés durables perdues dans une médiocrité trop longtemps admirée.

Adieux à la vie (1780 ?)

Ce morceau célèbre ne fut pas, comme on le croit, écrit par Gilbert à l'Hôtel-Dieu, quelques jours avant sa mort. C'est une imitation de plusieurs psaumes, et dont la composition est antérieure à la dernière maladie de Gilbert.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence.
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
« Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir :
Eux-même [1] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

1. En poésie, on permet l'orthographe *eux-même* pour *eux-mêmes*, ce

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs[2] :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs[3].

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

(*Odes*.)

GRESSET (1709-1777).

Auteur de la spirituelle comédie du *Méchant* (1747). Gresset a également laissé quelques *badinages* en vers : *Vert-Vert* et *la Chartreuse*. — Nous citons de préférence un passage de *la Chartreuse* : Gresset y décrit, en une versification souple et amusante, la petite chambre qu'il occupait au collège Louis-le-Grand, où il était *régent* de cinquième. (*Littérature*, pp. 667 et 675.

La Chartreuse (1735).

Sur cette montagne empestée[1]
Où la foule toujours crottée
De prestolets[2] provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments ;

qui rend possible l'élision. —— 2. Comparez André Chénier : *Je meurs ; avant le soir j'ai fini ma journée* p. 853. —— 3. Comparez Millevoye : *la Chute des feuilles*.

1. La montagne Sainte-Geneviève. —— 2. **Prestolets**, petits clercs

Enfin pour fixer votre vue
Dans cette pédantesque rue [3]
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques [4] auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux [5] :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
  C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite [6],
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard ;
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

ecclésiastiques. — 3. La rue Saint-Jacques. — 4. **Faméliques**, qui meurent de faim. — 5. Le Collège Louis-le-Grand, ancien collège de Clermont ; il appartenait aux Jésuites, qui le conservèrent jusqu'en 1760 : *Les fils des héros et des dieux* sont les jeunes nobles qui formaient en grande partie la clientèle du collège. — 6. **Stylite** (d'un mot grec signifiant

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée
Dressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée[7]
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets[8] :

colonne). Se disait de certains solitaires qui s'étaient établis, dans les premiers temps du christianisme, au sommet de colonnes ou de colonnades — 7. Les vents. — 8. **Gnome**, Génies grotesques, qui, dans la mythologie scandinave et germanique, habitent la terre. Les *sylphides* et les *follets* (cf. La Fontaine, *les Souhaits*) sont des génies

Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses[9], les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siège
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux ;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux[10].
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel autre n'a pas de quoi plaire ?

de l'air, dans la mythologie orientale. — 9. **Pythonisses**, les sibylles ou prophétesses d'Apollon Pythien (ainsi appelé à cause de sa victoire sur le serpent Python). — 10 Antithèse entre le *Caucase*, pris pour symbole d'une montagne horrible et inhabitable, et l'*Olympe*, montagne considérée chez les Grecs comme le séjour des dieux.

ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794).

André Chénier est le seul vrai poète du dix-huitième siècle. Sans doute, une grande partie de son œuvre, en particulier *les Épîtres*, ne s'élève guère, sinon par la sûreté de la facture, au-dessus de la production contemporaine; mais, grâce à son amour intelligent pour l'antiquité grecque, à la sincérité de ses sentiments, et enfin aux circonstances politiques qui l'ont arraché à l'art conventionnel pour lui inspirer des accents vengeurs, A. Chénier a renouvelé ou retrouvé la poésie. — Ses œuvres (sauf deux pièces de circonstance et d'admirables articles publiés dans *le Journal de Paris* ne furent publiées qu'après sa mort. (*Littérature*, pp. 678-683.)

L'art et les théories d'A. Chénier.

Nous donnons d'abord deux morceaux utiles à étudier pour connaître les théories poétiques de Chénier : une épître sur *l'Imitation*, et un fragment tiré de *l'Invention*, préface du grand poème *Hermès*, que Chénier laissa inachevé. — Il n'est pas possible d'indiquer de date certaine pour la plupart des pièces d'A. Chénier, qui ne furent publiées qu'en 1819. Sauf la *Jeune Captive* et les *Iambes*, ces poésies sont antérieures à 1790.

L'imitation.

Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.

Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave[1],
Tout ce que des Toscans[2] la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains[3], ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse[4]
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais les dieux[5].
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement[6] :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre;
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et suit mes poétiques doigts;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés :
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur[7].
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.

1. Chénier a imité, dans la poésie anglaise, Shakespeare et Young († 1765), dont *les Nuits*, publiées de 1742 à 1746, avaient eu le plus grand succès. Chénier fit un séjour de trois ans à Londres, comme secrétaire à l'ambassade de France (1787-1790). — 2. **Les Toscans**, pour les Italiens, en particulier Dante et Pétrarque. — 3. **Les Romains**, les écrivains latins. — 4. **Permesse**, rivière consacrée aux Muses, en Béotie. — 5. Allusion à la fable du Titan Prométhée, fabriquant un corps humain avec de l'argile, et dérobant aux dieux une étincelle du feu sacré pour lui donner la vie. Ce même feu, Prométhée le fit connaître aux mortels, qui purent ainsi créer tous les métiers et tous les arts. Jupiter, jaloux, fit attacher Prométhée sur le Caucase, où un vautour lui rongeait le foie sans cesse renaissant. — 6. Comparer tout ce passage à l'épître que La Fontaine adresse à son ami Huet (citée p. 587). — 7. Remarquer l'antithèse de *nouveau* et d'*antique* et cf. « *Sur des pensers nouveaux*

Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile,
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi[8].

(*Épîtres*, II.)

Fragments de « l'Invention ».

A. Chénier voulait se consacrer tout entier à la composition d'un grand poème scientifique, *l'Hermès*, dont nous ne possédons que des fragments. Il a laissé, sous le titre de *l'Invention*, une sorte de préface en vers, où il expose quelles sont, selon lui, les destinées nouvelles de la poésie (*Littérature*, pp. 680-681.)

Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
Respirent dans les vers des antiques auteurs.
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
Torricelli, Newton, Kepler et Galilée[1],

faisons des vers antiques. » —— 8. MONTAIGNE, *Essais*, livre II, chap. V.

1. **Torricelli** (1608-1647), disciple de Galilée, a attaché son nom à une loi sur la pesanteur de l'air et a inventé le baromètre : — **Newton** (1646-1727), savant anglais, un des génies scientifiques les plus universels des temps modernes : sa plus belle découverte est celle des lois de gravitation des corps célestes : — **Kepler** (1571-1630), illustre astronome, détermina les mouvements des planètes ; — **Galilée** (1564-1642) fut le

Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles ;...
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés [2],
Aux lois de Cassini [3] les comètes fidèles ;
L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes [4] ;
Une Cybèle neuve [5] et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons [6] sortis du sein des mers !
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco [7], dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin [8]
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,
De notre Pinde [9] auguste éclatantes largesses ?
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits.

. . . .

premier à affirmer que la terre tourne autour du soleil. — 2. **Bailly** (1736-1793) avait écrit une *Histoire de l'astronomie* ; — d'une *plume d'or*, d'un style admirable. — 3. **Cassini** (1625-1712), astronome, créa l'Observatoire de Paris. — 4. C'est-à-dire la boussole sert à diriger nos vaisseaux munis de voiles. — 5 **Cybèle** était dans la mythologie grecque, la femme de Saturne et la mère des dieux. Chénier désigne, par *Cybèle neuve*, la science. — 6. **Jasons**, c'est-à-dire navigateurs auxquels on doit de grandes découvertes géographiques. Jason est, dans la légende grecque, le héros qui partit sur le navire *Argo*, avec ses compagnons les *Argonautes*, à la conquête de la Toison d'or. — 7. **Cusco**, ville du Pérou, prise pour le Pérou lui même, pays où l'on trouvait de l'or. — 8. **L'aveugle divin**, Homère. C'est par ces périphrases scolaires que Chénier tient encore à ce qu'il y a de plus conventionnel dans la poésie de son temps. — 9. **Le Pinde**, séjour des Muses, en Thrace. — 10. **Paros**.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille : un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire,
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros [10] le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible ;
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux,
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux [11].
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels ;
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée [12] ;
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur [13] ;
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.

Le marbre de l'île de Paros était renommé pour sa blancheur parfaite, et très recherché des sculpteurs. — **11. Atlas**, géant qui, dans la mythogie grecque, soutenait le monde sur ses épaules ; Hercule le remplaça pendant quelques jours. — **12. Le vieillard troyen**. Laocoon. Il s'agit ici du fameux groupe représentant Laocoon et ses deux fils étouffés par des serpents (cf. VIRGILE, *Enéide*, livre II). — **13**. Le *Moïse* de

Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde ?
Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple,
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'il vivaient parmi nous !
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles ;
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton [14] !

(*Id. Poèmes*, I : *l'Invention.*)

Les Élégies et les Idylles.

A ses amis.

L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.

Michel-Ange. — **14**. Toute cette fin est un peu singulière ; Chénier réclame pour la Muse de nouveaux sujets d'inspiration, et il emploie, pour exprimer sa théorie, toutes les formules les plus surannées de la poésie mythologique. On sait qu'il dit, dans ce même poème : *Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques*. Si par *vers antiques*, il entend des vers aussi parfaits *en leur genre*, aussi plastiques, aussi harmonieux que ceux des anciens, la théorie est excellente ; mais s'il conseille (et il semble en donner l'exemple) d'emprunter aux anciens leur mythologie, leurs légendes historiques, leurs comparaisons et leurs images en général, pour *embellir* des sujets modernes, assurément il a tort. L'art doit se renouveler avec les sujets.

C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile;
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite:
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans son sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs:
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »
Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs :
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs !

(*Élégies*, VI.)

L'indépendance du poète.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,

Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière;
Voir mes lares[1] charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir!...
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles :
De ces honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs.
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile,
Où l'on coule une vie innocente et facile;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!

Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.

(*Élégies*, XIV.)

La jeune Tarentine.

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez!

1. **Lares**, divinités protectrices du foyer, dans la mythologie latine.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine [1] :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe; étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres, bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr [2] déposé mollement;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil :
« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée;
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée :
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

(*Élégies*, XV.

Hercule sur l'Œta [1].

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente

1. **Camarine**, ville de Sicile. — 2. Le cap Zéphyrium, en Italie.

1. **Hercule sur l'Œta**. Hercule, ayant revêtu une tunique frottée du sang du centaure Nessus, sentit un feu dévorant lui ronger la chair et les os. Alors il fit lui-même un bûcher avec des arbres du mont Œta.

Reçut de son amour un présent trop jaloux[2].
Victime du centaure immolé par ses coups!
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme; il monte, sous ses pieds
Étend d'un vieux lion la dépouille héroïque,
Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit : le bûcher tout en feu
Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

(*Idylles*, XXII.)

La jeune captive (1794).

Chénier, enfermé à Saint-Lazare, le 7 mars 1794, y rencontra Mlle de Coigny, pour laquelle il écrivit cette pièce. Chénier fut exécuté le 20 juillet. Mlle de Coigny échappa à la mort et devint duchesse de Fleury. — Ces vers ont de la mélancolie, de la grâce; mais il faut bien avouer que les périphrases et les *clichés* y abondent, et que le vrai Chénier n'est pas là. — Nous les citons pour qu'on voie bien la différence avec les *Idylles* et les *Élégies*; et surtout avec les *Iambes*, écrits à la même date par Chénier, mais sous l'empire d'un sentiment plus vif et plus vrai.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
        Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
        Je ne veux pas mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort :
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
        Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
        Quelle mer n'a point de tempête?

et s'y brûla. Cette pièce est imitée d'Ovide et de Catulle. — 2. Cette tunique lui avait été envoyée par sa femme Déjanire.

« L'illusion féconde habite dans mon sein :
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée[1].

« O mort ! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès[2] encore a des asiles verts,
L'avenir du bonheur, les Muses des concerts :
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,

1. Cf. p. 853 le vers : « Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée. » — 2. **Palès**, déesse des bergers et des troupeaux dans la mythologie latine.

Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Les Iambes (1794).

Ces vers sont vraiment le chef-d'œuvre de Chénier. La pensée en est sublime, la forme (sauf quelques périphrases) en est vigoureuse et saine. — On appelait *iambe*, chez les Grecs, un vers usité dans la satire et plus tard dans la poésie dramatique. *Archiloque*, au sixième siècle avant Jésus-Christ, fut le plus célèbre des poètes *iambiques*. — Plus près de nous, A. Barbier a écrit des *Iambes* (cf. p. 993).

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant[1],
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ces deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
Où, seul dans la foule, à grands pas

1. Cette *périphrase*, pour élégante qu'elle soit, fait tache dans cette

J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens.
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime[2];
Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour moi quel ombre de bonheur,
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur dieu.
La bassesse, la fièvre... Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!...
Ainsi donc mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux! — Non, non, puissé-je vivre!
Ma vie importe à la vertu...
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets,
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!

admirable pièce. —— 2. Dans la première édition d'A. Chénier (donnée en 1819 par H. de Latouche), on coupait ici le développement, et une *note* indiquait que précisément à cet instant Chénier avait été appelé

Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !...
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés,
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple nœud, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !..,
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure, si je meurs [3].

(*Iambes*, XI.)

Chénier journaliste.

Les flatteurs du peuple (1790).

Les hommes qui, sous un masque imposant de rigidité patriotique, ne veulent qu'asservir les suffrages, maîtriser les jugements et égarer les opinions de leurs contemporains, ont et doivent naturellement avoir beaucoup plus d'activité, de vigilance, de rapidité dans les résolutions, que les vrais citoyens qui ne veulent que maintenir leurs droits et les droits de tous, et qui ne veulent point faire de la chose publique leur chose privée.

En effet, les premiers, ne voyant rien que le but de leur ambition, ne ménagent rien pour y parvenir : toute arme, tout moyen leur est bon, pourvu que les obstacles soient levés. Ils savent d'ailleurs qu'ils n'ont qu'un moment, et que s'ils laissent aux humeurs populaires le temps de s'apaiser, ils sont perdus. Ainsi tout yeux, tout oreilles, hardis, entreprenants, avertis à temps, préparés à tout, ils pressent, ils reculent, ils s'élancent à propos :

pour être conduit à l'échafaud. —— 3. Ce morceau a le *mouvement* d'un véritable monologue de tragédie.

ils se tiennent, ils se partagent ; leur doctrine est versatile parce qu'il faut suivre les circonstances, et qu'avec un peu d'effronterie les mêmes mots s'adaptent facilement à des choses diverses ; ils saisissent l'occasion ; ils la font naître, et finissent quelquefois par être vainqueurs, quittes ensuite, lorsque l'effervescence est calmée, mais que le mal est fait, à retomber dans un précipice aussi profond que leur élévation avait été effrayante et rapide : tandis que souvent les fidèles sectateurs de la vérité et de la vertu, craignant de les compromettre elles-mêmes par tout ce qui peut avoir l'air de violence ; se reposant sur la bonté de leur cause ; espérant trop des hommes, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, ils reviennent à la raison ; espérant trop du temps, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, il leur fait justice, perdent les moments favorables, laissent dégénérer leur prudence en timidité, se découragent, composent avec l'avenir, et, enveloppés de leur conscience, finissent par s'endormir dans une bonne volonté immobile, et dans une sorte d'innocence léthargique.

Extrait de *l'Avis aux Français*, 1790.

M.-J. CHÉNIER (1764-1811).

Applaudi pour ses tragédies (*Charles IX*, 1789 : *Henri VIII*, 1791 : *Gracchus*, 1792, etc.), M.-J. Chénier fut accusé par ses contemporains de n'avoir rien fait pour sauver de la mort son frère André. Il répondit à ses ennemis par une *Épître sur la calomnie*, dont nous donnons ce fragment.

La calomnie (1797).

J'entends crier encor le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes ;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser
Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,

Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grand cri : *Du sang et non des lois* [1] !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux sifflant dans la poussière
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si le jour où tomba leur puissance arbitraire
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
Qu'au fond des noirs cachots Dumont tenait plongé [2],
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé ;
Auprès d'André Chénier avant que de descendre
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de Thermidor la septième journée [3]
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

(*Épître sur la calomnie.*)

1. Dans le *Caius Gracchus* de M.-J. Chénier, tragédie représentée en 1792, se trouvait cette protestation courageuse : *Des lois, et non du sang !* — 2. Dumont, membre de la Convention, avait fait emprisonner un autre Chénier, Louis-Sauveur, qui put être délivré, grâce à son frère Marie-Joseph. — 3. C'est, en effet, le 7 thermidor, an II, que fut exécuté André Chénier. Deux jours après, Robespierre tombait, et les prisons étaient ouvertes.

L'ÉLOQUENCE SOUS LA RÉVOLUTION

MIRABEAU (1749-1791).

Mirabeau n'aborda la tribune et l'éloquence parlementaire qu'après une jeunesse remplie par un travail acharné et agitée par l'intrigue. Il se trouva, dès le premier jour, à la hauteur des circonstances ; il s'imposa à l'Assemblée nationale par l'étendue et la sûreté de ses connaissances, la logique passionnée de son argumentation et le prestige de son *action*. — Nous citons ici deux de ses discours. (*Littérature*, p. 685.)

Discours sur la contribution du quart des revenus (1789).

En septembre 1789, le Trésor était menacé de faire banqueroute. On s'était empressé, en effet, d'abolir les impôts anciens, et les nouveaux n'étaient pas encore organisés. Necker, ministre des finances, proposa un décret par lequel tous les citoyens devaient payer, à titre de *contribution patriotique*, une redevance exceptionnelle du quart de leurs revenus.

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ? Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des Finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ? Qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ?

(*Oui*, s'écrie quelqu'un dans l'assemblée.) Je conjure celui qui a dit *oui* de considérer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper ; que fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est

trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde ; puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances.

Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer mes moyens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables ; on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants ; une longue expérience, la réputation du premier financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs ? Non, mille fois non.

D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par la délibération ? Manquer le moment décisif ; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre.

Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance, mais du moins y a-t-il là de la bonne foi ?... Oh ! si des déclarations solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas ! ignorés de nous-mêmes qui nous font si imprudemment reculer, au moment de proclamer l'acte d'un grand dévoûment, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de

manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts ?

Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable ! eh bien ! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez, car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ?

Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume... Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ! précipitez-les dans l'abîme ! Il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! Hommes pusillanimes ! Et ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus audacieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers d'hommes qui perdront en un instant par l'explosion terrible ou par ses contre-coups tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront, comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tran-

quillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ? Non, vous périrez... et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans de patriotisme, d'évocation de patriotisme. Ah ! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une partie de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh ! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que peut inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque.

Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnerez-vous, les premiers aux nations, le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? Je ne vous dis plus : Eh ! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution ? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances politiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps ; le malheur n'en accorde jamais... Ah ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'im-

portance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère !* et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni péril, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là : elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez ?...

(Septembre 1789.)

A ses accusateurs (1790).

Mirabeau, pour avoir prononcé un discours *modéré* sur la question de savoir si le roi pouvait, d'après la Constitution à l'étude, décider de la paix et de la guerre, fut accusé violemment par ses nombreux ennemis. On lança contre lui un pamphlet intitulé : *Grande Trahison du comte de Mirabeau*, et, le 22 mai 1790. Barnave déposa contre lui, à la tribune. une accusation formelle. Mirabeau répliqua par cette déclaration :

On répand depuis huit jours que la section de l'Assemblée nationale qui veut le concours de la volonté royale dans l'exercice du droit de la paix et de la guerre est parricide de la liberté publique : on répand les bruits de perfidie, de corruption ; on invoque les vengeances populaires pour soutenir la tyrannie des opinions. On dirait qu'on ne peut, sans crime, avoir deux avis dans une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'organisation sociale. C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir : des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires ! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison du comte de Mirabeau !* Je n'avais pas besoin de cette leçon

pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne [1]. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile ; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire ; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire : cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié [2] des hommes que je n'ai cessé de combattre : qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple celui qui, depuis vingt ans, combat toutes les oppressions, et qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe ! ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : « Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez. »

1. Au Capitole, à Rome, montaient les triomphateurs ; de la roche Tarpéienne, située tout auprès du temple, on *précipitait* les condamnés. — 2. **Stipendié** (du latin *stipendium*, salaire), salarié, payé.

VERGNIAUD (1753-1793).

Robespierre avait, dans la séance du 10 avril 1793, lancé de perfides accusations contre le parti girondin, dont Vergniaud était le chef. Accuser quelqu'un de *modérantisme*, c'était alors le vouer aux passions furieuses de l'Assemblée et du peuple; aussi Vergniaud s'explique-t-il très vivement sur cette qualité de *modéré*, mais avec autant de fierté courageuse que d'éloquence.

Réponse à Robespierre (1793).

Robespierre nous accuse d'être devenus tout à coup des *modérés*, des *feuillants* [1].

Nous, modérés ! Je ne l'étais pas le 10 août [2], Robespierre, quand tu étais caché dans ta cave. Des modérés ! Non, je ne le suis pas dans ce sens que je veuille éteindre l'énergie nationale. Je sais que la liberté est active comme la flamme, qu'elle est inconciliable avec ce calme parfait qui ne convient qu'à des esclaves. Je sais aussi que, dans les temps révolutionnaires, il y aurait autant de folie à prétendre calmer à volonté l'effervescence du peuple qu'à commander aux flots de la mer d'être tranquilles quand ils sont battus par les vents. Mais c'est au législateur à prévenir, autant qu'il peut, les désastres de la tempête par de sages conseils; et si, sous prétexte de révolution, il faut, pour être patriote, se déclarer le protecteur du meurtre et du brigandage, je suis modéré.

Depuis l'abolition de la royauté, j'ai beaucoup entendu parler de révolution. Je me suis dit : il n'y en a que deux possibles, celle des propriétés ou la loi agraire, et celle qui nous ramènerait au despotisme. J'ai pris la ferme résolution de combattre l'une et l'autre, et tous les moyens indirects qui pourraient nous y conduire. Si c'est là être modéré, nous le sommes tous; car tous, nous avons voté la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait l'une ou l'autre.

1. **Feuillants**. Dans l'ancien couvent des Feuillants, près des Tuileries, se réunissait un club de royalistes modérés. —— 2. Le 10 août 1792, jour où fut pillé le château des Tuileries.

J'ai aussi beaucoup entendu parler d'insurrection, et, je l'avoue, j'en ai gémi. Ou l'insurrection a un objet déterminé, ou elle n'en a pas. Au dernier cas, c'est une convulsion pour le corps politique, qui, ne pouvant lui produire aucun bien, doit nécessairement lui faire beaucoup de mal; la volonté de la faire naître ne peut entrer que dans le cœur d'un mauvais citoyen. Si l'insurrection a un objet déterminé, que peut-il être ? De transporter l'exercice de la souveraineté dans la république ? L'exercice de la souveraineté est confié à la représentation nationale; donc ceux qui parlent d'insurrection veulent détruire la représentation nationale; donc ils veulent remettre l'exercice de la souveraineté à un petit nombre d'hommes, ou la transporter sur la tête d'un seul citoyen, donc ils veulent fonder un gouvernement aristocratique, ou rétablir la royauté. Dans les deux cas, ils conspirent contre la république et la liberté; et, s'il faut les approuver pour être patriote, ou être modéré en les combattant, je suis modéré.

Nous sommes des modérés ! Mais au profit de qui avons-nous montré cette grande modération ? Au profit des émigrés ? Nous avons adopté contre eux toutes les mesures de rigueur que commandaient également et la justice et l'intérêt national. Au profit des conspirateurs du dedans ? Nous n'avons cessé d'appeler sur leur tête le glaive de la loi. Mais j'ai repoussé la loi qui menaçait de proscrire l'innocent comme le coupable. On parlait sans cesse de mesures terribles, de mesures révolutionnaires... Je les voulais aussi, ces mesures terribles, mais contre les seuls ennemis de la patrie; je ne voulais pas qu'elles compromissent la sûreté des bons citoyens, parce que quelques scélérats avaient intérêt à les perdre; je voulais des punitions, non des proscriptions. Quelques hommes ont paru faire consister leur patriotisme à tourmenter, à faire verser des larmes; j'aurais voulu qu'il ne fît que des heureux. La Convention est le centre autour duquel doivent se rallier tous les citoyens : peut-être que leurs regards ne se fixent

pas toujours sur elle sans inquiétude et sans effroi : j'aurais voulu qu'elle fût le centre de toutes les affections et de toutes les espérances. On a cherché à consommer la révolution par la terreur : j'aurais voulu la consommer par l'amour. Enfin, je n'ai pas pensé que, semblables aux farouches ministres de l'Inquisition, qui ne parlent de leur dieu de miséricorde qu'au milieu des bûchers, nous dussions parler de liberté au milieu des poignards et des bourreaux.

Nous, des modérés ! Ah ! qu'on nous rende grâce de cette modération dont on nous fait un crime. Si, lorsque dans cette tribune on est venu secouer les torches de la discorde et outrager avec la plus insolente audace la majorité des représentants du peuple ; si, lorsqu'on s'est écrié avec autant de fureur que d'imprudence : *Plus de trêve, plus de paix entre nous !* nous eussions cédé aux mouvements de la plus juste indignation, si nous eussions accepté le cartel contre-révolutionnaire qu'on nous présentait, je le déclare à mes accusateurs, de quelques calomnies dont on veuille nous flétrir, nos noms sont encore plus estimés que les leurs ; on aurait vu accourir de tous les départements pour combattre les hommes de septembre, des hommes également redoutables à l'anarchie et aux tyrans. Nos accusateurs et nous, nous serions peut-être déjà consumés par le feu de la guerre civile. Notre modération a sauvé la république de ce fléau terrible, et, par notre silence, nous avons bien mérité de la patrie.

ISNARD (1751-1836).

Le 29 novembre 1791, le député girondin *Isnard* prononça, dans des circonstances qui contribuaient à exciter tous les esprits (fuite du roi à Varennes), un discours sur *l'émigration*, qui peut compter parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence parlementaire. Parfois un peu pédantesque ou déclamatoire, Isnard trouve des arguments énergiques et des périodes d'une coupe vraiment *oratoire*, au meilleur sens du mot.

Sur l'Émigration (1791).

... Le Français est devenu le peuple le plus marquant de l'univers ; il faut que sa conduite réponde à sa nouvelle destinée. Esclave, il fut intrépide et grand ; libre, serait-il faible et timide? Sous Louis XIV, le plus fier des despotes, il lutta avec avantage contre une partie de l'Europe ; aujourd'hui, que ses bras sont déchaînés, craindrait-il l'Europe entière? (*Applaudissements réitérés.*) Traiter tous les peuples en frères, respecter leur repos, mais exiger d'eux les mêmes égards ; ne faire aucune insulte, mais n'en souffrir et n'en pardonner aucune ; ne tirer le glaive qu'à la voix de la justice, mais ne le refermer qu'au chant de la victoire ; renoncer à toute conquête, mais vaincre quiconque voudrait le conquérir ; fidèle dans ses engagements, mais forçant les autres à remplir les leurs ; généreux, magnanime dans toutes ses actions, mais terrible dans ses justes vengeances ; enfin toujours prêt à combattre, à mourir, à disparaître même tout entier du globe plutôt que de se laisser remettre aux fers ; voilà, je crois, quel doit être le caractère du Français devenu libre ! Ce peuple se couvrirait d'une honte ineffaçable, si son premier pas dans la brillante carrière que je vois s'ouvrir devant lui était marqué par la lâcheté : je voudrais que ce pas fût tel, qu'il étonnât les nations, leur donnât la plus sublime idée de l'énergie de notre caractère, leur imprimât un long souvenir, consolidât à jamais la Révolution, et fît époque dans l'histoire ! Et ne croyez pas, messieurs, que notre position du moment s'oppose à ce

que la France puisse, au besoin, frapper les plus grands coups ! « On se trompe, dit Montesquieu, si l'on croit qu'un peuple qui est en état de révolution pour la liberté est disposé à être conquis : il est prêt au contraire à conquérir les autres. » Et cela est très vrai, parce l'étendard de la liberté est celui de la victoire, et que les temps de révolution sont ceux de l'oubli des affaires domestiques en faveur de la chose publique, du sacrifice des fortunes, des dévouements généreux, de l'amour de la patrie, de l'enthousiasme guerrier ! Ne craignez donc pas, messieurs, que l'énergie du peuple ne réponde point à la vôtre ; craignez au contraire qu'il ne se plaigne que vos décrets ne correspondent pas à tout son courage.

Si la guerre dont on nous menace n'était relative qu'à des intérêts pécuniaires, nous pourrions alors attendre les événements et faire de très grands sacrifices pour épargner le sang des citoyens ; mais dans la circonstance actuelle toute idée de capitulation serait un crime de lèse-patrie ! Qui sont en effet les adversaires qui nous menacent ? Ce sont les ennemis de notre Constitution sacrée. Que prétendent-ils ? Ils veulent, par la faim, le fer et le feu, nous ravir la liberté, augmenter la prérogative royale, ressusciter les parlements et ramener la noblesse. Quoi ! nous ravir la liberté, cet héritage céleste, plus précieux que la vie !... Augmenter la prérogative du roi ! Et que voudraient-ils donc y ajouter ? Augmenter le pouvoir du roi, d'un homme dont la volonté peut paralyser celle de toute la nation, d'un homme qui reçoit trente millions tandis que des milliers d'autres citoyens meurent dans la détresse !... (*Vifs applaudissements des tribunes; murmures dans l'Assemblée.*) Quoi ! ressusciter les parlements, ces corps orgueilleux, sanguinaires, qui achetaient le droit de vendre la justice !... Ramener la noblesse ! Ce seul mot doit indigner tout homme qui apprécie la dignité de son être. Ramener la noblesse ! Ah ! plutôt s'ensevelir mille fois sous les décombres de

cette enceinte! Mais non; dussent tous les nobles de la terre nous assaillir, ce temple ne s'écroulera pas; du haut de cette tribune nous électriserons tous les Français; les plus froids s'embraseront des flammes de notre patriotisme; tous, versant d'une main leur or, tenant le fer de l'autre, combattront cette race orgueilleuse, et la forceront d'endurer le supplice de l'égalité!... L'égalité et la liberté sont devenues au Français aussi nécessaires que l'air qu'il respire: souffririez-vous, messieurs, que quelque puissance au monde les lui ravît? Non, nous ne tromperons pas ainsi la confiance du peuple! Élevons-nous dans cette circonstance à toute la hauteur de notre mission; parlons à nos ministres, à notre roi, à l'Europe, le langage qui convient aux représentants de la France! Disons aux ministres, que jusqu'ici la nation n'est pas très satisfaite de leur conduite; que désormais ils n'ont qu'à choisir entre la reconnaissance publique ou la vengeance des lois; que ce n'est pas en vain qu'ils oseraient se jouer d'un grand peuple, et que par le mot *responsabilité* nous entendons *la mort!* Disons au roi qu'il est de son intérêt, de son très grand intérêt de défendre de bonne foi la Constitution; que sa couronne tient à la conservation de ce palladium! Disons-lui qu'il n'oublie jamais que ce n'est que par le peuple et pour le peuple qu'il est roi, que la nation est son souverain, et qu'il est sujet de la loi. Disons à l'Europe que les Français voudraient la paix; mais que, si on les force de tirer l'épée, ils en jetteront le fourreau bien loin, et n'iront le chercher que couronnés du laurier de la victoire, et que, quand même ils seraient vaincus, leurs ennemis ne jouiraient pas du triomphe, parce qu'ils ne régneraient que sur des cadavres! Disons à l'Europe que nous respecterons toutes les constitutions des divers empires; mais que si les cabinets des cours étrangères tentent de susciter une guerre des rois contre la France, nous leur susciterons une guerre des peuples contre les rois! Disons-lui que dix millions de Français,

embrasés du feu de la liberté, armés du glaive de la raison, de l'éloquence, pourraient seuls, si on les irrite, changer la face du monde, et faire trembler tous les tyrans sur leurs trônes! Enfin disons-lui que tous les combats que se livrent les peuples par ordre des despotes... *Les applaudissements ne discontinuent pas; l'Assemblée est dans une grande agitation.*) Je demande du silence; n'applaudissez pas, messieurs, n'applaudissez pas; respectez mon enthousiasme; c'est celui de la liberté! Disons-lui que les combats que se livrent les peuples par ordre des despotes ressemblent aux coups que des amis, excités par un instigateur perfide, se portent dans l'obscurité: le jour vient-il à paraître, ils jettent leurs armes, s'embrassent, et se vengent de celui qui les trompait! De même si, au moment que les armées ennemies lutteront avec les nôtres, le jour de la philosophie frappe leurs yeux, les peuples s'embrasseront à la face des tyrans détrônés, de la terre consolée et du ciel satisfait! (*La salle retentit d'applaudissements.*) Je conclus par demander que l'Assemblée adopte à l'unanimité (*on rit*) le projet de décret proposé: je dis à l'unanimité parce que ce n'est que par cet accord parfait des représentants de la nation que nous parviendrons à inspirer aux Français une entière confiance, à les réunir tous dans un même esprit, à en imposer sérieusement à tous nos ennemis, et à prouver que, lorsque la patrie est en danger, il n'existe qu'une volonté dans l'Assemblée nationale.

(29 novembre 1791.)

CINQUIÈME PARTIE

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LES INITIATEURS DE LA NOUVELLE RENAISSANCE

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

Né à Saint-Malo, François-René de Chateaubriand fit ses études à Dol et à Rennes. Ses années d'adolescence se passèrent au château de Combourg. D'abord officier, il fréquente la cour et la société parisienne de 1786 à 1791 ; puis il entreprend un voyage d'exploration en Amérique (1791-92). A son retour, il émigre, est blessé au siège de Thionville, se réfugie à Londres, et rentre à Paris en 1800. Il donne alors *Atala*, puis le *Génie du Christianisme*. Il se sépare de Bonaparte après l'exécution du duc d'Enghien, fait un voyage en Orient (1806-1807), publie les *Martyrs* (1809), l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), se rallie aux Bourbons en 1814, devient ambassadeur à Berlin et à Londres, ministre des affaires étrangères, ambassadeur à Rome, et se retire de la politique en 1830. Il travaille alors à ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, et meurt le 4 juillet 1848. (*Littérature*, 717-731.)

TEXTE COMMENTÉ

Une nuit dans les forêts du Nouveau-Monde (1802).

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara: bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans

le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée : tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte: au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre : elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Commentaire.

Observations générales. — Ce morceau est tiré du *Génie du christianisme,* 1re partie, livre V, chap. XII. — Cette 1re partie est intitulée : *Dogmes et Doctrines*; et le livre V porte pour titre particulier : *Existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature.* Chateaubriand, en disciple de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, étudie successivement les plantes, les oiseaux, les quadrupèdes, etc... Il décrit, au chapitre XII, *deux perspectives de la nature,* « l'une marine, l'autre terrestre : l'une au milieu des mers atlantiques; l'autre dans les forêts du Nouveau-Monde... » Nous donnons un fragment de la deuxième description. — Tout ce chapitre a été écrit par Chateaubriand avec les notes de son *Voyage en Amérique* (1791-92), notes qu'il avait déjà rédigées en partie pour ses *Natchez* (écrits à Londres avant 1800, et publiés seulement en 1826).

Plan. — Quatre parties dans cette page : 1° préambule narratif, dans lequel Chateaubriand annonce son sujet ; 2° description du ciel; effet de lune sur les nuages; 3° description de la terre ; 4° réflexions philosophiques et *lyriques.*

Procédés de description. — Dans une description, il faut distinguer les *lignes*, les *couleurs*, les impressions du *toucher* et de *l'ouïe.*

a) **Les lignes.** — La lune se montre *au-dessus des arbres,...* puis *dans le ciel* où elle suit *paisiblement* sa course... sur des *groupes* de nues *qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes.* Ces nues *ploient et déploient leurs voiles*, et se *déroulent en zones...* se *dispersent... forment des bancs...* Le jour *descend dans les intervalles des arbres*; la rivière *se perd dans le bois, reparaît...* Des bouleaux *agités par la brise, dispersés, forment des îles...* Des ombres *flottantes...* Une mer *immobile* de lumière... *Les habitations des hommes... Un océan de forêts...* Le gouffre des *cataractes...* Voilà autant de *lignes*, c'est-à-dire d'indications des *formes* et des *mouvements.*

b) **Les couleurs.** — Ici Chateaubriand « joue la difficulté ». Ce paysage lunaire est presque monochrome. On ne peut évidemment le comparer à certaines descriptions orientales des *Martyrs* ou de l'*Itinéraire*, où le peintre n'a qu'à choisir entre les couleurs les plus vibrantes. Mais on n'en admirera que plus son habileté à saisir les nuances de ce paysage nocturne. — La lune suit sa course *azurée* ; ... les nues ressemblent à des montagnes couronnées de *neige*; ... elles se déroulent en zones *diaphanes* de satin *blanc*, se dispersent en légers *flocons d'écume*, forment des bancs d'une *ouate éblouissante...* Le jour *bleuâtre* de la lune pousse des gerbes de *lumière* dans les *ténèbres...*

La rivière est *brillante* des constellations de la nuit... Puis ce sont des *ombres* flottantes sur une mer immobile de *lumière*.

c) **Les impressions des sens.** — Dans la description de Chateaubriand comme dans celles de Bernardin de Saint-Pierre, ce n'est pas seulement la *vue* qui est intéressée: le lecteur perçoit par tous les sens des impressions vives et naturelles. L'odorat, l'ouïe, le toucher, sont également sollicités. — Une brise *embaumée*, à la *fraiche haleine*: ... ces bancs d'ouate éblouissante sont si *doux à l'œil*, qu'on croit *ressentir* leur *mollesse* et leur *élasticité*... Le silence est troublé par la *chute de quelques feuilles*, le passage d'un *vent subit*, le *gémissement* de la hulotte... On entend au loin, dans le *calme* de la nuit, les *sourds* mugissements de la cataracte... qui se *prolongent* et *expirent*...

La poésie et la philosophie. — Dans Chateaubriand, on ne saurait séparer la pensée religieuse de la poésie. Quel est, en effet, le sens intime de ce morceau? Il est indiqué dans les dernières lignes : ... *l'âme se plaît... à se trouver seule devant Dieu.* — N'allons pas croire qu'il y a là, comme chez J.-J. Rousseau, une protestation misanthropique contre la vie de société. Chateaubriand ne nous invite à fuir les hommes et les régions habitées que momentanément, pour mieux sentir *la présence de Dieu dans la nature*. Sans examiner en soi cet argument, demandons-nous quelle est sa valeur, à l'époque où écrit Chateaubriand, et par rapport à la thèse soutenue dans *le Génie du christianisme*. Nous sentirons en même temps quel lien indissoluble rattache, ici la *religion* et la *poésie*.

Chateaubriand combat les *Encyclopédistes* du dix-huitième siècle, qui, uniquement préoccupés de décrire et d'encourager le *progrès social*, tiennent leurs yeux sans cesse fixés sur l'homme civilisé, l'homme des villes, des salons, des ateliers. Dès lors, affaiblissement de l'idée religieuse et de la poésie. En effet, dans la vie civilisée, tout semble venir de l'homme: on perd la notion d'une puissance supérieure à lui. Et, en même temps, l'homme civilisé semble satisfait de son bien-être et de son luxe; il n'a que des désirs positifs, matériels. Cependant, pour qui s'éloigne de cette civilisation, quel inconnu formidable dans la nature sauvage! Que de merveilles supérieures à tout ce que l'homme peut fabriquer! Et, dès lors, une impression d'au-delà pénètre dans l'intelligence : si l'homme ne *croit* pas encore, il est ému et inquiet: il est *disposé à croire*. — En second lieu, Chateaubriand veut nous faire sentir que la vraie *poésie du cœur* est celle qui sort de la nature même, sans aucun intermédiaire, et s'il ne donne pas ici la *théorie* (cf., p. 890, le passage sur le sentiment moderne de la nature), il donne au moins l'*exemple*. — Remarquez, en effet, avec quelle simplicité il se place devant ce spectacle entièrement nouveau

pour lui : il va le *goûter, dans toute sa solitude.* Alors, c'est une série d'*impressions*, sans aucun souvenir scolaire : la nature se révèle à lui, *loin des habitations des hommes.* Son imagination peut s'*étendre*; son âme se plaît à s'*enfoncer* dans un océan de forêts, à *planer*, ... à *méditer*... à se trouver *seule* devant Dieu. Il y a là les éléments du lyrisme lamartinien : la *méditation*, sortie d'une impression directe. Le cœur se sent détaché des rapports terrestres, ravi dans une sorte d'extase, et initié à un solennel mystère.

Le style. — Ce que nous avons dit des *lignes*, des *couleurs*, etc... suffit presque à faire saisir le mécanisme de ce style. — Il ne nous reste qu'à signaler quelques expressions, qui méritent d'être analysées :

— **L'horizon opposé.** — Chateaubriand a dit, quelques lignes plus haut : *je vis le jour s'éteindre.* La lune se montre à l'horizon *opposé* à celui où le soleil s'est couché.

— Cette **reine des nuits.** — Périphrase plutôt « classique ». Il en traîne encore quelques-unes dans le style de Chateaubriand, qui était nourri de la littérature du dix-huitième siècle. (Cf. Lamartine : *Et le char vaporeux de la reine des ombres...*) Ces réminiscences ne font que mieux ressortir l'originalité habituelle de Chateaubriand, qui dut réagir contre son éducation littéraire.

— Sa **course azurée.** — Figure hardie, construction latine (*hypallage*), pour : *sa course à travers l'azur.*

— **Zones diaphanes.** — *Zone* (mot grec) veut dire : *ceinture, bande circulaire... Diaphane* (mot grec) : se dit des corps à *travers* lesquels passe la *lumière*.

— **Poussait des gerbes de lumière.** — *Pousser* : nous dirions plutôt *diriger*, ou *lancer*. Cet emploi de *pousser* est conforme à l'usage du dix-septième siècle : il est à regretter et à rétablir. On sent ici combien *pousser des gerbes* forme une figure exacte, surtout au milieu des ténèbres de cette *forêt*.

— **La clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons.** — Par opposition aux *gerbes de lumière*, voici une *clarté qui dort sans mouvement sur le gazon* : cette *clarté* semble personnifiée. C'est par de semblables expressions que Chateaubriand donne une vie mystérieuse aux forces de la nature.

— **L'étonnante mélancolie.** — Cette *mélancolie* est toute objective; c'est le tableau qui est mélancolique, c'est-à-dire qui porte le spectateur à la mélancolie. Toute subjective, au contraire, est la mélancolie de René, dans le passage cité, p. 906.

— Remarquer la propriété des termes et des rapports dans : *s'enfoncer* et *océan*, *planer* et *gouffre*, *méditer* et *bords des lacs*.

Chateaubriand apologiste.

Dessein et plan du « Génie du christianisme » (1802).

Nous avons expliqué (*Littérature*, pp. 724 et 730) dans quel sens et dans quelle mesure Chateaubriand était un *apologiste* du christianisme. Il dégage fort bien lui-même, dans ce passage de son Introduction, ce que son système a de *relatif* et d'*actuel* ; il fait sur son propre ouvrage d'excellente *critique historique*.

Ce n'étaient pas les sophistes[1] qu'il fallait réconcilier à[2] la religion, c'était le monde qu'ils égaraient. On l'avait séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières du genre humain[3] : on devait donc chercher à prouver au contraire que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne, est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'ar-

1. **Sophistes.** Nom donné en Grèce, à partir du cinquième siècle avant J.-C., à ceux des philosophes qui enseignaient que « l'homme est la mesure de tout », qu'il n'y a ni *vrai*, ni *faux*, et qu'un habile orateur peut « rendre grand ce qui est petit, et petit ce qui est grand ». Les plus célèbres sophistes furent Gorgias, Prodicus, Hippias, Protagoras, combattus par Socrate, et « immortalisés » par les Dialogues de Platon. —— 2. **Réconcilier à**. Construction déjà archaïque en 1802; nous dirions *avec*. —— 3. Chateaubriand résume ici les principaux arguments de

tiste; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés.

Ici le lecteur voit notre ouvrage. Les autres genres d'apologie sont épuisés, et peut-être seraient-ils inutiles aujourd'hui. Qui est-ce qui lirait maintenant un ouvrage de théologie? Quelques hommes pieux qui n'ont pas besoin d'être convaincus, quelques vrais chrétiens déjà persuadés. Mais n'y a-t-il pas de danger à envisager la religion sous un jour purement humain? Et pourquoi? Notre religion craint-elle la lumière? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on n'en découvre la fausseté? Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau? Bannissons une frayeur pusillanime; par excès de religion ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps où il était bon de dire : *Croyez et n'examinez pas*; on examinera malgré nous; et notre silence timide, en augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidèles.

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent ces reproches d'*absurdité*, de *grossièreté*, de *petitesse*, qu'on fait tous les jours au christianisme; il est temps de montrer que, loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux élans de l'âme, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les dieux de Virgile et d'Homère[4]. Nos raisons auront du moins cet avantage qu'elles seront à la portée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens pour en juger. On néglige peut-être un peu trop, dans les ouvrages de ce genre, de parler

l'école *encyclopédique* contre le christianisme. — 4. Cf. page 891. —

la langue de ses lecteurs : il faut être docteur avec le docteur, et poète avec le poète. Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail[5].

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie? le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie? que n'ont point fait par son inspiration, Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz[6]! Dans les arts? que de chefs-d'œuvre! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies! Parmi son clergé, voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde[7], tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la Chevalerie! Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau et des pleurs à la tombe ;

5. **Les routes fleuries**. Il y a ici, semble-t-il, un souvenir de Montaigne (Livre I, chap. 25). — 6. **Bacon**. Il s'agit de François Bacon, philosophe anglais du dix-septième siècle (1561-1626), auteur du *Novum Organum* ; — **Euler**, mathématicien, né en Suisse (1707-1783) ; — **Newton**, mathématicien anglais, qui émit l'hypothèse de la gravitation universelle (1642-1727) ; — **Leibnitz**, philosophe allemand (1646-1716). — 7. **La Thébaïde**. Région déserte, près de Thèbes (Égypte), où se retirèrent, aux premiers siècles de notre ère, quelques chrétiens célèbres, entre autres

tantôt avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban[8], tantôt avec la fille de la Charité, nous veillons au lit du malade; ici deux époux américains nous appellent au fond de leurs déserts[9]; là nous entendons gémir la vierge dans les profondeurs du cloître; Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian[10] avec nos cimetières de campagne; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois; et quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons seulement nos preuves dans les merveilles de la nature; enfin nous essayons de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières, mais nous n'osons nous flatter de posséder cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive[11].

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'Église et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier[12].

(*Génie du christianisme*, 1re partie, livre I, chap. I.)

saint Jérôme — 8. **Carmel**. Montagne de Palestine, non loin de Jérusalem, où fut fondé l'ordre religieux des *Carmélites*. — **Liban**, chaîne de montagnes en Syrie. — 9. Allusion à l'épisode d'*Atala*. — 10. **Ossian**, barde gaélique du troisième siècle, sous le nom duquel l'Écossais Macpherson (1738-1796) publia deux poèmes épiques : *Fingal* (1762) et *Temora* (1763). Ces deux ouvrages, sans authenticité réelle, étaient habilement composés avec des fragments de poésies gaéliques originales. Le succès et l'influence en furent considérables dans tous les pays (*Littérature*, p. 698). — 11. Allusion au passage de la Bible où Moïse, d'un coup de sa baguette, fait jaillir l'eau du rocher. — 12. Le clergé *séculier* est celui qui vit dans le *siècle*, c'est-à-dire dans le monde, et que l'on appelle plutôt aujourd'hui clergé *paroissial* ; les *réguliers* sont les moines qui vivent dans un couvent et s'assujettissent à une *règle*.

Les ruines (1802).

Dans le livre V de la troisième partie du *Génie*, intitulé : *Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*, Chateaubriand compare l'antiquité païenne et la civilisation chrétienne. Le passage suivant est de ceux où l'on peut dire qu'il a « restauré la cathédrale gothique ».
(Cf. *Littérature*, p. 730.)

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce; mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord du lac de Cumberland, dans les montagnes d'Écosse et jusque dans les Orcades[1]. Les bas-côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures[2], les pilastres[3] des cloîtres et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs[4], les voûtes et les cintres[5] suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que, sur la teinture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant composé de *vides*, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes[6] découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir[7], deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la pous-

1. **Cumberland**, comté d'Angleterre, dont la capitale est Carlisle ; — **Orcades**, îles situées au nord de l'Écosse. — 2. **Voussure**, courbure d'une arcade ou d'une voûte. — 3. **Pilastre**, pilier carré, engagé dans le mur. — 4. **Les ordres grecs**. Dans l'architecture ancienne classique, on distingue, d'après les colonnes, les chapiteaux et les entablements, cinq *ordres* : *dorique*, *ionique*, *corinthien*, *toscan*, *composite*. — 5. **Cintre**. Comme *voussure*. — 6. **Dôme** (d'un mot grec signifiant *maison*, puis *toit*) s'emploie dans son sens le plus étendu pour désigner une église : le *dôme de Milan*. Ordinairement il désigne, en architecture, un toit demi-sphérique, voûté. — 7. **Cueilloir**, corbeille où l'on met

sière, les semences des végétaux. La joubarbe[8] se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu du Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux : un océan sauvage, des syrtes[9] embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un *morne*[10] flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes : l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses voiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes : sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est promenée sur les flots. Tan-

ce que l'on a cueilli. — 8. **Joubarbe**. Plante grasse, dont les feuilles sont disposées en rose, et qui offre un caractère ornemental. — 9. **Syrtes** (d'un mot grec qui signifie *agiter*) désigna d'abord les sables mouvants. On a appelé *Syrtes* certains golfes du rivage de l'Afrique septentrionale. Ici Chateaubriand emploie le mot au sens général de golfe. — 10. **Morne**, petite montagne. — 11. **Le Psalmiste**. Le

tôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves en chant avec le Psalmiste[11] : « Comme elle est vaste, cette mer qui étend au loin ses bras spacieux[12] ! » Tantôt, assis, dans la grotte de *Fingal*[13], près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix qui disait à Job : « Savez-vous qui a enfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant du sein de sa mère[14] ? » La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites[15], retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages, heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point.

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autres ruines, du sang, des injustices et des violences! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou, tout au plus, que les souffrances mystérieuses du Fils de l'homme! Et vous, saints ermites, qui pour arriver à des retraites plus fortunées vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur!

(*Génie du christianisme*, 3e partie, livre V, chap. v.)

Chateaubriand critique.

Que le christianisme a changé les rapports des passions (1802).

Chateaubriand est encore moins un apologiste qu'un critique dans les 3e et 4e parties du *Génie*. Le passage que nous citons

roi David, auteur des *Psaumes*. — **12.** *Psaumes*, 102. — **13. Fingal.** Père d'Ossian ; héros des épopées ossianesques. — **14.** *Job*, 38, 8. — **15. Cénobites**. D'après l'étymologie grecque, signifie celui qui vit *en communauté* avec d'autres, moine, religieux *régulier*.

contient un des arguments que Victor Hugo développera jusqu'au paradoxe dans sa *Préface de Cromwell.* Ce chapitre est d'ailleurs suivi d'une série d'*exemples* empruntés aux écrivains anciens et modernes ; il aboutit au morceau célèbre sur *le Vague des passions,* que nous citons plus loin, et à l'épisode de *René.*

S'il existait une religion qui s'occupât sans cesse de mettre un frein aux passions de l'homme, cette religion augmenterait nécessairement le jeu des passions dans le drame et dans l'épopée; elle serait plus favorable à la peinture des sentiments que toute institution religieuse qui, ne connaissant point des délits du cœur, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or, c'est ici le grand avantage de notre culte sur les cultes de l'antiquité : la religion chrétienne est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu et multiplie les orages de la conscience autour du vice[1].

Les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens, depuis la prédication de l'Évangile. Chez les anciens, par exemple, l'humilité passait pour bassesse, et l'orgueil pour grandeur ; chez les chrétiens, au contraire, l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité une des premières vertus. Cette seule transmutation[2] de principes montre la nature humaine sous un jour nouveau, et nous devons découvrir dans les passions des rapports que les anciens n'y voyaient pas.

Donc, pour nous, la racine du mal est la *vanité*, et la racine du bien la *charité*, de sorte que les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour.

Faites l'application de ce principe, vous en reconnaîtrez la justesse. Pourquoi les passions qui tiennent au

1. Chateaubriand applique précisément cette formule, si juste et si heureuse à la fois, aux personnages des épopées chrétiennes et des tragédies classiques. Voir en particulier *Phèdre* et *Zaïre* (*Génie du Christianisme*, 2e partie, livre II, chap. VIII et livre III, chap. III). — 2 **Transmutation**, changement d'une chose en une autre : se disait particulièrement des métaux, en alchimie. Au sens abstrait, le mot est archaïque

courage sont-elles plus belles chez les modernes que chez les anciens? pourquoi avons-nous donné d'autres proportions à la valeur et transformé un mouvement brutal en une vertu? C'est par le mélange de la vertu chrétienne directement opposée à ce mouvement, l'*humilité*. De ce mélange est née la *magnanimité*, ou la *générosité poétique*, sorte de passion (car les chevaliers[3] l'ont poussée jusque-là) totalement inconnue des anciens.

Un de nos plus doux sentiments, et peut-être le seul qui appartienne absolument à l'âme (les autres ont quelque mélange des sens dans leur nature ou dans leur but), c'est l'amitié. Et combien le christianisme n'a-t-il point encore augmenté les charmes de cette passion céleste, en lui donnant pour fondement la charité.

... Le christianisme, qui a révélé notre double nature et montré les contradictions de notre être, qui a fait voir le haut et le bas de notre cœur, qui lui-même est plein de contrastes comme nous, puisqu'il nous présente un Homme-Dieu, un Enfant maître des mondes, le créateur de l'univers sortant du sein d'une créature, le christianisme, disons-nous, vu sous ce jour des contrastes, est encore par excellence la religion de l'amitié.

— Cette chaleur que la *charité* répand dans les passions vertueuses leur donne un caractère divin. Chez les hommes de l'antiquité, l'avenir des sentiments ne passait[4] pas le tombeau, où il venait faire naufrage. Amis, frères, époux, se quittaient aux portes de la mort, et sentaient que leur séparation était éternelle; le comble de la félicité pour les Grecs et pour les Romains se réduisait à mêler leurs cendres ensemble : mais combien elle devait être douloureuse, une urne qui ne renfermait que des souvenirs! Le polythéisme[5] avait établi l'homme dans les régions du

—— 3. **Chevaliers**. Chateaubriand étudie la chevalerie dans la 4e partie du *Génie*, livre V. —— 4. **Passait**. Nous employons plutôt *dépasser*, quand il s'agit de marquer un point au delà duquel on va. —— 5. **Polythéisme** (de deux mots grecs signifiant *nombreux* et *culte des dieux*) se dit des religions antiques où l'on adorait plusieurs dieux et déesses.

passé; le christianisme l'a placé dans les champs de l'espérance. La jouissance des sentiments honnêtes sur la terre n'est que l'avant-goût des délices dont nous serons comblés.

... Ne croyons pas, toutefois, qu'en nous découvrant les bases sur lesquelles reposent les passions, le christianisme ait désenchanté[6] la vie. Loin de flétrir l'imagination en lui faisant tout toucher et tout connaître, il a répandu le doute et les ombres sur les choses inutiles à nos fins: supérieur en cela à cette imprudente philosophie qui cherche trop à pénétrer la nature de l'homme et à trouver le fond partout. Il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abîmes du cœur : les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour ou la perspective. C'est une imprudence que d'appliquer sans cesse son jugement à la partie aimante de son être, de porter l'esprit raisonnable dans les passions. Cette curiosité conduit peu à peu à douter des choses généreuses; elle dessèche la sensibilité et tue, pour ainsi dire, l'âme; les mystères du cœur sont comme ceux de l'antique Égypte : le profane qui cherchait à les découvrir sans y être initié par la religion était subitement frappé de mort.

(*Génie du christianisme*, 2e partie, livre III, chap. I.)

Le sentiment moderne de la nature (1802).

Voici le célèbre passage où Chateaubriand attaque la théorie classique sur l'usage du *merveilleux païen* (cf. BOILEAU, *Art poétique*, III). Il devait écrire *les Martyrs* pour prouver sa thèse.

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la

S'oppose à *monothéisme* (*monos*, seul). —— 6. **Désenchanter**. Au sens propre : *rompre un enchantement*. Dans ce mot, comme dans *enchanteur*, *chant* est synonyme d'incantation magique. — Cf. l'expression : *L'Enchantement du Vendredi-Saint* dans le *Parsifal* de Wagner : *les Désenchantées*, roman de P. Loti sur les femmes turques sortant de leur long esclavage, comme d'un état où les aurait plongées un *enchanteur*.

mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de Faunes, de Satyres et de Nymphes[1], pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime : le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes[2], pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers ; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra[3].

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète[4], au bord du Sperchius[5], sur le Ménale[6] aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Élore[7], malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des Faunes, il n'entendait que des Dryades ; Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades[8] peuvent frapper

1. **Satyres, Nymphes.** Divinités champêtres des bois et des eaux, dans la mythologie grecque. — 2. **Urnes.** On représentait les dieux des fleuves, chez les anciens, sous la figure de vieillards ou de nymphes tenant une urne d'où s'échappait la source. — 3. **Machine d'opéra.** Chateaubriand compare les légendes de l'*Aurore*, de *Phaéton*, etc... aux *trucs* dont on se sert dans un théâtre pour faire apparaître ou disparaître la lumière. L'*opéra* fut longtemps le théâtre *à machines* par excellence. — 4. **Taygète**. Chaîne de montagnes en Grèce aux environs de Sparte, aujourd'hui *Monte di Maina*. Il y a là un souvenir de Virgile, *Géorgiques*, II, 488, comme pour le Sperchius. — 5. **Sperchius**, rivière de la Thessalie méridionale, aujourd'hui Hellada. — 6. **Ménale**, montagne d'Arcadie consacrée au dieu Pan ; aujourd'hui Roino. — 7. **Élore**, fleuve sur la côte orientale de Sicile. — 8. **Faunes**, demi-dieux, habitant des forêts (myth. latine) ; — **Dryades**, nymphes des chênes ; — **Priape**,

agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits : nous ne voulons point

> ... chasser les Tritons de l'empire des eaux,
> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux [9]...

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde; quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire [10]. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et, dans l'attente de quelque chose d'inconnu, un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité; il est seul au fond des forêts, mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et

dieu des jardins : — **Vertumne** était également, dans la mythologie romaine, le dieu des jardins : — **Sylvains**, demi-dieux des bois : — **Naïades**, nymphes des sources. — 9. BOILEAU, *Art poétique*, III, 221. — **10**. Remar-

toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur[11].

Oui, quand l'homme renierait la Divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la fable; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné[12]! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée[13]; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides[14] dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur.

(*Génie du chistianisme*, 2e partie, livre V, chap. I.)

Chateaubriand peintre de la nature.

Journal de voyage (1791, publié en 1826).

Voici d'abord des *notes*, tirées du *Voyage en Amérique*. Ces notes ne furent publiées par Chateaubriand qu'en 1826: il les avait déjà largement exploitées et transformées dans ses ouvrages antérieurs; il devait les reprendre encore pour ses *Mémoires*

quez la propriété poétique de ce mot. — **11** Cf. le passage commenté plus haut, p. 876. — **12**. On trouve dans ces lignes quelques-uns des thèmes poétiques familiers à Lamartine. — **13**. **Protée**. Dieu marin, qui gardait les troupeaux de Neptune, et qui avait la faculté de changer de forme à son gré. Cf. VIRGILE, *Géorgiques*, IV, épisode d'Aristée. — **14**. **Tritons** et **Néréides**, dieux et déesses de la mer.

d'outre-tombe. Il voulut les donner au public, comme un peintre qui, après ses tableaux, expose une série d'*esquisses.*

. . . .

Sept heures du soir. — Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-est. Nous cherchions le long du canal une anse où nous pussions débarquer. Nous sommes entrés dans une crique[1] qui s'enfonce sous un promontoire chargé d'un bocage de tulipiers[2]. Ayant tiré notre canot à terre, les uns ont amassé des branches sèches pour notre feu, les autres ont préparé l'ajoupa[3]. J'ai pris mon fusil, et je me suis enfoncé dans le bois voisin.

... Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur; les bagages ont été rembarqués; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts; le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes[4]. Près de nous, c'était toute la variété du prisme ; loin de nous, dans des détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés[5]. Les arbres harmonisaient ensemble leurs formes; les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillés en pyramides[6]; mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

... Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en dessous par une lueur scarlatine[7], le feuillage paraît

1. **Crique.** Petite anse au bord de la mer ou d'un fleuve. —— 2. **Tulipier.** Arbre de la famille des Magnoliacées, d'une hauteur de 20 mètres. Il doit son nom à ses larges fleurs jaunes et vertes, qui ont la forme de tulipes. —— 3. **Ajoupa.** Hutte construite avec des pieux et des branches d'arbre. —— 4. Analyser ici la série des couleurs, vives et juxtaposées. — 5. Ici, les couleurs se fondent : les plans sont admirablement observés. —— 6. Après les couleurs, les lignes et les formes. —— 7. **Scar-**

ensanglanté; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

Minuit. — Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans ce tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient donc ce soupir? d'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme[8].

Minuit et demi. — Le repos continue ; mais l'arbre décrépit se rompt : il tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent : ils meurent dans des lointains presque imaginaires; le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin. — Voici le vent; il court sur la cime des arbres : il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant, c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est tout harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures : chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt, les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on

latine. De couleur rouge. Cf. *écarlate.* —— 8. Ce passage, où les impressions de la nature préparent les réflexions sur la vie humaine,

croit ouïr des glas continus, ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort[9], parce que cette idée est au fond de la vie.

. . . .

Voyage en Amérique. 1826.

Le Meschacebé (1800).

Le prologue d'*Atala* contient une description dans laquelle Chateaubriand semble avoir réuni et combiné de nombreuses notes de son *Voyage en Amérique*. On remarquera dans cette description l'*accumulation* des détails pittoresques, la juxtaposition des taches de couleur, le souci de *placer* les plantes et les animaux là où ils doivent produire leur effet. Si belle que soit cette page, elle sent trop l'artifice, et Chateaubriand y laisse paraître les défauts de ses qualités.

Le Meschacebé[1], dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et les plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides

semble un résumé de quelque *méditation* de Lamartine. — 9. Tout ce paragraphe demande à être analysé au point de vue des *sons*. C'est une *symphonie*, qui aboutit à une idée morale et religieuse.

1. **Meschacebé.** Le Mississipi, qui se jette dans le golfe du Mexique.

des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs; et la colonie, déployant aux vents ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes[2] se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison[3] chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants[4], à sa barbe antique et limoneuse[5], vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fati-

—— 2. **Savane**, de l'espagnol *Sabana*, signifie drap de lit, lit de verdure, et, de là, plaine couverte d'herbe. —— 3. **Bison**, bœuf sauvage. —— 4. **Croissants**. Les cornes forment sur le front du bœuf deux croissants ; les anciens représentaient les dieux des fleuves avec des cornes sur la tête, symbole de puissance. —— 5. **Limoneuse**, qui a traîné

guent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias[6], les coloquintes[7], s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier[8], du tulipier à l'alcée[9], en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia[10] élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux[11] se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs[12], des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux[13] de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris[14] étincellent sur le jasmin des Florides[15], et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

(*Atala*, Prologue.)

dans le limon. — 6. **Bignonias**. Plante de Virginie, appelée aussi jasmin-trompette. — 7. **Coloquinte**, sorte de concombre. — 8. **Tulipier**. Cf. p. 894, note 2. — 9. **Alcée** (d'un mot grec qui signifie *force*), rose trémière. — 10. **Magnolia**. Cet arbre tire son nom de Pierre Magnol, botaniste français (+ 1715). — 11. **Cariboux**. Rennes du Canada. — 12. **Oiseaux-moqueurs**, petit oiseau siffleur, qui ressemble au merle. — 13. **Cardinaux**. Petits oiseaux au plumage écarlate. — 14. **Colibris**, oiseau d'Amérique aux couleurs très vives. — 15. **Floride**. Péninsule des États-Unis, près du golfe du Mexique. Il est à peu près démontré que Chateaubriand n'a pas visité la Floride.

La campagne romaine (1804).

Cette description, extraite d'une lettre écrite de Rome à M. de Fontanes, contraste avec la précédente par sa largeur et par sa simplicité. Chateaubriand accommode sa manière et sa palette au paysage qu'il veut peindre. — On trouvera surtout dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* une incroyable variété de tableaux; le romantique y est aussi objectif, aussi soumis à son modèle, qu'un classique ou un naturaliste.

Vous croirez peut-être, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur : on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum[1] !

... Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront; si vous les contemplez en artiste, en poète et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne vous donnerait pas d'aussi fortes émotions que l'aspect de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol et qui est demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable, pour la beauté, aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne ont la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures de

1. VIRGILE, *Géorg.*, II, 173. « Salut, mère superbe des moissons, terre

rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux; toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain[2] cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature. Eh bien, c'est la lumière de Rome!

Je ne me lassais point de voir, à la villa Borghèse[3], le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la villa Pamfili, plantés par Le Nôtre[4]. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine[5] apparaissent alors de lapis-lazuli[6] et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon : un crépuscule succède à un

de Saturne, mère superbe des guerriers ! » —— 2. **Claude Gelée**, dit **le Lorrain**, célèbre paysagiste français (1600-1682), a vécu longtemps à Rome. Ses paysages sont remarquables par leur *lumière*. Les plus beaux tableaux de Lorrain sont en Angleterre. —— 3. **Villa Borghèse**. Villa située près de Rome, appartenant à la célèbre famille des Borghèse, qui y avait réuni une des plus belles collections d'œuvres d'art. En 1803, le prince Camille Borghèse avait épousé Pauline Bonaparte, sœur de Napoléon. Chateaubriand, secrétaire d'ambassade à Rome, en 1803, était souvent reçu chez les Borghèse. —— 4. **Le Nôtre** (1613-1700), *jardinier* du roi. Il a tracé les jardins de Versailles, de Saint-Cloud, des Tuileries, de Marly, etc. —— 5. **La Sabine**. Région au nord de Rome, traversée par les Apennins —— 6. **Lapis-lazuli**. Pierre précieuse d'un bleu clair

crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques, les bergers n'y sont plus, mais on voit encore les *grandes victimes du Clitumne*[7], des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'Arcadien Évandre, alors que le Tibre s'appelait Albula, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues[8].

(*Lettre à M. de Fontanes*, 10 janvier 1804.)

Chateaubriand et le « Mal du Siècle ».

Impressions d'enfance (publié en 1848.)

Nous citons cette page célèbre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, où l'on surprend les origines de la mélancolie de Chateaubriand. En elles-mêmes, ces impressions constituent un des plus sobres et des plus puissants tableaux.

Le calme morne du château de Combourg[1] était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires du vent[2] de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes,

veiné d'or : l'*opale* est blanche, laiteuse, irisée. — 7. **Les grandes victimes du Clitumne**. VIRGILE, *Géorgiques*, II, 146. — 8. VIRGILE, *Énéide*, VIII.

1. **Combourg**, chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, à 41 kilomètres de Saint-Malo. Le château remonte au douzième siècle. — 2. **Aires du vent**. Expression empruntée au vocabulaire de la marine. En ce sens, *aire* est une fausse orthographe pour *erre*. *Aire* signifie surface ;

depuis le pistolet jusqu'à l'espingole [3]. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grand'salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur [4] habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest [5].

... A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée [6] ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine [7] blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait

erre (cf. le verbe *errer*) se dit de la *marche*, du *mouvement*. —— 3. **Espingole**. Espèce de fusil très court en usage dans la marine (racine germanique. *Springen*, sauter). —— 4. **Ma sœur**. Il s'agit de Lucile de Chateaubriand, devenue Mme de Caud, et morte en 1804. —— 5. Remarquez la propriété ironique de ces mots : *gisaient*, *tenait garnison*. —— 6. **Siamoise**. Etoffe de Siam (cf. *calicot*, *indienne*, etc.); — **flambée**, dont les fils de différentes couleurs donnent une impression de tremblement comme

du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château ; mon père s'arrêtait ; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie.... et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions, en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement[8] se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les

celui de la flamme. — 7. **Ratine**, étoffe de laine. — 8. **Désenchantement**. Cf. p. 890, note 6.

portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle : la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, première partie, livre III.)

Du vague dans les passions (1802).

Chateaubriand a éprouvé plus qu'un autre, et il a le premier analysé *le mal du siècle*. Les raisons qu'il donne pour expliquer la crise de mélancolie qui s'est emparée de la jeunesse française entre 1800 et 1830, ne sont pas complètes et peuvent se discuter. Elles n'en prouvent pas moins la pénétration de son génie, et l'expression en est tellement originale qu'elle devait s'imposer à tous les poètes.

Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été observé : c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du *vague* des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée.

On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout. L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles.

Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du Gymnase et du Champ-de-Mars, les affaires du Forum et de la place publique remplissaient leurs moments et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur [1]. D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objets, à la mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant ; dispositions que nous acquérons dans la société des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font croître chez les peuples modernes, influent encore sur les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans le nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé, et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre [2].

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés comme nous aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes, et par ce moyen elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours

1. Les anciens n'ont pas éprouvé le même genre de *mélancolie* ; mais les poètes latins, Lucrèce, Horace, Virgile, ont connu la tristesse mystérieuse de la nature et de la vie. — 2. Cette influence des femmes sur les caractères et sur les arts a été surtout décrite par Mme de Staël dans

comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que *l'homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite[3].

(*Génie du Christianisme*, IIᵉ partie, liv. IV.)

René analyse sa mélancolie (1802).

René, épisode détaché des *Natchez*, parut d'abord en 1802, dans le *Génie du christianisme* à la suite du chapitre : *Du Vague dans les passions*. — René s'est exilé dans le pays des Natchez. Il raconte à Chactas et à un missionnaire, le P. Souël, les aventures et les impressions de sa jeunesse. C'est Chateaubriand lui-même qui parle par la bouche de René : *les Mémoires d'Outre-Tombe* sont le commentaire de ces pages.

... On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre. Hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit[1]. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ?

... La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontai-

sa *Littérature*. —— 3. Observation discutable. Le chrétien vraiment croyant trouve plutôt une sorte de joie dans la certitude d'un bonheur futur ; les siècles de foi n'ont pas connu en général la mélancolie. Mais un fond de religiosité vague, combattue par le doute, produit ces conflits douloureux dont parle Chateaubriand. C'est donc moins au christianisme qu'au doute philosophique pénétrant dans des âmes restées à demi chrétiennes, qu'il faut attribuer cet état moral.

1. Cf. LAMARTINE, *Premières Méditations*, I (*l'Isolement* : *Quand pourrait-*

res, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de la vie dans l'univers [2].

... Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert; on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes [3]; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs [4].

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie! une feuille sèche que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où

je... Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi?... — 2. Cf. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe* : les impressions de jeunesse, à Combourg. — 3. Allusion aux légendes d'Ossian. Sur *Ossian*, cf. p. 884, note 10. — 4. Sur cette comparaison du cœur humain avec la lyre, cf. la Pré-

le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur [5].

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait la chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais !

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui [6].

Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre.

face de Lamartine à ses *Premières Méditations*. —— 5. Cf. *l'Isolement* de Lamartine : *Et moi je suis semblable à la feuille flétrie, Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !* —— 6. **Ennui**, dans le sens très fort du dix-septième siècle.

Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

Chateaubriand historien.

Les historiens vengeurs (1807).

Voici un fragment du fameux article écrit par Chateaubriand dans *le Mercure*, à propos du *Voyage en Espagne* de M. de Laborde. Depuis l'exécution du duc d'Enghien (1804), Chateaubriand était brouillé avec Bonaparte. Cet article lui fit retirer le privilège du *Mercure*. On en remarquera la forme hautaine et le style concis ; il semble que l'on lise du Bossuet ou du Montesquieu.

Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société : ainsi, la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère ; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide. Cependant la Muse a souvent retracé les crimes des hommes ; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète que les crimes mêmes en paraissent embellis : l'historien seul peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence et l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave ou la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales* ; bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : sem-

blable à ces premiers chrétiens d'Égypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire ténébreux la Divinité à qui le Crime offrait l'encens de la Peur, et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un Dieu, quelque monstre horrible.

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux. Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère ; il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

(*Mercure de France*, 7 juillet 1807.)

Sur Napoléon (publié en 1848).

Le train du jour [1] est de magnifier les victoires de Bonaparte : les patients ont disparu ; on n'entend plus les imprécations, les cris de douleur et de détresse des victimes ; on ne voit plus la France épuisée, labourant son sol avec des femmes ; on ne voit plus les parents arrêtés en pleige [2] de leurs fils, les habitants des villages frappés solidairement des peines applicables à un réfractaire ; on ne voit plus ces affiches de conscription collées au coin des rues, les passants attroupés devant ces immenses arrêts de mort et y cherchant, consternés, les noms de leurs enfants, de leurs frères, de leurs amis, de leurs voisins.

On oublie que tout le monde se lamentait des triomphes ; on oublie que la moindre allusion contre Bonaparte au théâtre, échappée aux censeurs, était saisie avec

1. Chateaubriand, au moment où il écrit (ou retouche) cette partie de ses *Mémoires*, vient d'assister à la rentrée triomphale des cendres de Napoléon. Il a les oreilles rebattues des poésies où Victor Hugo, Béranger, etc., célèbrent l'Empire. Lui, il a connu le Premier Consul et l'Empereur; il a été persécuté; il n'a pas oublié. — Peut-être aussi prévoit-il et craint-il, avec la même clairvoyance que Lamartine, une prochaine *restauration impériale*. —— 2. **Pleige** (du latin *prædium* ?),

transport ; on oublie que le peuple, la cour, les généraux, les ministres, les proches de Napoléon étaient las de son oppression et de ses conquêtes, las de cette partie toujours gagnée et jouée toujours, de cette existence remise en question chaque matin par l'impossibilité du repos...

La République avait été bien cruelle, sans doute, mais chacun espérait qu'elle passerait, que tôt ou tard nous recouvrerions nos droits, en gardant les conquêtes préservatrices qu'elle nous avait données sur les Alpes et sur le Rhin. Toutes les victoires qu'elle remportait étaient gagnées en notre nom ; avec elle il n'était question que de la France : c'était toujours la France qui avait triomphé, qui avait vaincu ; c'étaient nos soldats qui avaient tout fait et pour lesquels on instituait des fêtes triomphales ou funèbres ; les généraux (et il en était de fort grands) obtenaient une place honorable, mais modeste, dans les souvenirs publics : tels furent Marceau, Moreau, Hoche, Joubert...

Sous l'Empire, nous disparûmes ; il ne fut plus question de nous, tout appartenait à Bonaparte : *J'ai ordonné, j'ai vaincu, j'ai parlé ; mes aigles, ma couronne, mon sang, ma famille, mes sujets.*

Qu'arriva-t-il pourtant dans ces deux positions à la fois semblables et opposées ? Nous n'abandonnâmes point la République dans ses revers ; elle nous tuait, mais elle nous honorait ; nous n'avions pas la honte d'être la propriété d'un homme ; grâce à nos efforts, elle ne fut point envahie ; les Russes, défaits au delà des monts, vinrent expirer à Zurich[3].

Quant à Bonaparte, lui, malgré ses énormes acquisitions, il a succombé, non parce qu'il était vaincu, mais parce que la France n'en voulait plus. Grande leçon ! qu'elle nous fasse à jamais ressouvenir qu'il y a cause

caution, otage. —— 3 **Zurich.** Le 25 septembre 1799, Masséna battit

de mort dans tout ce qui blesse la dignité de l'homme.

Les esprits indépendants de toute nuance et de toute opinion tenaient un langage uniforme à l'époque de la publication de ma brochure [4]. La Fayette, Camille Jordan, Ducis, Lemercier, Lanjuinais, Mme de Staël, Chénier, Benjamin Constant, Le Brun [5], pensaient et écrivaient comme moi...

Quoi ! on pourrait, comme le fit Napoléon, substituer sa volonté aux lois, persécuter toute vie indépendante, se faire une joie de déshonorer les caractères, de troubler les existences, de violenter les mœurs particulières autant que les libertés publiques ; et les oppositions généreuses qui s'élevaient contre ces énormités seraient déclarées calomnieuses et blasphématrices ! Qui voudrait défendre la cause du faible contre le fort, si le courage, exposé à la vengeance des viletés [6] du présent, devait encore attendre le blâme des lâchetés de l'avenir ?

Cette illustre minorité, formée en partie des enfants des Muses, devint graduellement la majorité nationale ; vers la fin de l'Empire, tout le monde détestait le despotisme impérial. Un reproche grave s'attachera à la mé-

près de Zurich, en Suisse, l'armée russe commandée par Souvaroff. —— 4. **Ma brochure**. Allusion au pamphlet que Chateaubriand avait lancé en 1814, après l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, sous ce titre : *De Buonaparte et des Bourbons*, et qui, selon le mot de Louis XVIII, lui avait valu une armée. —— 5. **La Fayette** (1757-1834), célèbre d'abord pour avoir pris part, comme volontaire, à la guerre d'indépendance de l'Amérique, joua un rôle considérable en 1789. Il vécut dans une retraite absolue pendant l'Empire, dont il ne voulut rien accepter, et ne rentra dans la vie publique qu'en 1818, comme député. En 1830, il joua un rôle actif, mais il resta dans l'opposition. — **Camille Jordan** (1771-1821), après avoir fait partie du Conseil des Cinq-Cents, s'éloigna des affaires pendant l'Empire, et devint député sous la Restauration. — **Ducis** (1733-1816), auteur dramatique, refusa de se rallier à l'Empire, et n'accepta pas la croix de la Légion d'honneur que lui envoyait Napoléon. — **Lemercier** (1770-1840), auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*. — **Lanjuinais** (1759-1827) vota la déchéance de Napoléon en 1814, mais avait été sénateur de l'Empire. — **Chénier** (Marie-Joseph) (1764-1811), frère d'André, fit jouer plusieurs pièces avec succès : *Charles IX* (1789), *Henri VIII* (1791), *Fénelon* (1793). — **Benjamin Constant** (1767-1830), auteur d'*Adolphe* (1807), exclu du Tribunat par Bonaparte, fut exilé pendant l'Empire, et devint le chef du parti libéral sous la Restauration. — **Le Brun** (1739-1824), troisième consul, fut sous l'Empire architrésorier et duc de Plaisance ; il se rallia aux Bourbons. —— 6. **Viletes** (du latin *vilitas*) se dit

moire de Bonaparte : il rendit son joug si pesant, que le sentiment hostile contre l'étranger s'en affaiblit, et qu'une invasion, déplorable aujourd'hui en souvenir, prit, au moment de son accomplissement, quelque chose d'une délivrance [7]...

Dieu, en sa patiente éternité, amène tôt ou tard la justice : dans les moments du sommeil apparent du ciel, il sera toujours beau que la désapprobation d'un honnête homme veille, et qu'elle demeure comme un frein à l'absolu pouvoir. La France ne reniera point les nobles âmes qui réclamèrent contre sa servitude, lorsque tout était prosterné, lorsqu'il y avait tant d'avantages à l'être, tant de grâces à recevoir pour des flatteries, tant de persécutions à recueillir pour des sincérités.

Honneur donc aux La Fayette, aux de Staël, aux Benjamin Constant, aux Camille Jordan, aux Ducis, aux Lemercier, aux Lanjuinais, aux Chénier, qui, au milieu de la foule rampante des peuples et des rois, ont osé mépriser la victoire et protester contre la tyrannie !

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, 3e partie, livre III.)

MADAME DE STAEL (1766-1817).

Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, publia en 1800 son livre *De la Littérature* ; en 1802, *Delphine* ; en 1806, *Corinne* ; en 1810, *l'Allemagne*, ouvrage saisi par la police impériale. Jusqu'en 1814, elle fut toujours exilée ou voyageuse. Avec Chateaubriand, elle représenta, sous le Consulat et l'Empire, les droits de la pensée et la liberté individuelle contre la force triomphante. Comme lui aussi, elle initia son siècle à la critique historique et au romantisme. *Littérature*, pp. 734-738.

La mélancolie (1800).

Ce passage a été publié en 1800, deux ans avant *le Génie du christianisme* et *René*. Déjà *Werther* avait paru (1774). Mme de Staël indique ici un *état* : elle ne cherche pas à expliquer ce *mal*

plutôt du bas prix des denrées. — 7. Chateaubriand explique par là l'accueil que reçurent les Alliés à Paris en 1814 et en 1815.

du siècle. Mais elle saisit très bien ses rapports avec le renouvellement prochain de la poésie : c'est par ses *divinations* qu'elle est vraiment un critique de génie.

Le célèbre métaphysicien allemand Kant[1], en examinant la cause du plaisir que font éprouver l'éloquence, les beaux-arts, tous les chefs-d'œuvre de l'imagination, dit que ce plaisir tient au besoin de reculer les limites de la destinée humaine : ces limites qui resserrent douloureusement notre cœur, une émotion vague, un sentiment élevé les fait oublier pendant quelques instants : l'âme se complaît dans le sentiment inexprimable que produit en elle ce qui est noble et beau, et les bornes de la terre disparaissent quand la carrière immense du génie et de la vérité s'ouvre à nos yeux : en effet, l'homme supérieur ou l'homme sensible se soumet avec effort aux lois de la vie, et l'imagination mélancolique rend heureux un moment en faisant rêver l'infini.

Le dégoût de l'existence[2], quand il ne porte pas au découragement, quand il laisse subsister une belle inconséquence, l'amour de la gloire, le dégoût de l'existence peut inspirer de grandes beautés de sentiment ; c'est d'une certaine hauteur que tout se contemple ; c'est avec une teinte forte que tout se peint. Chez les anciens, on était d'autant meilleur poète que l'imagination s'enchantait plus facilement. De nos jours, l'imagination doit être aussi détrompée de l'espérance[3], que de la raison : c'est ainsi que cette imagination philosophe peut encore produire de grands effets.

Il faut qu'au milieu de tous les tableaux de la prospérité même, un appel aux réflexions du cœur vous fasse

1. **Kant** (1724-1800), célèbre philosophe allemand, auquel Mme de Staël consacre un important chapitre de *l'Allemagne* (3ᵉ partie, chap. XII). Il a publié : *la Critique de la raison pure, la Critique du jugement, la Critique de la raison pratique*... Le passage auquel fait allusion Mme de Staël est dans *la Critique du jugement esthétique.* — 2. **Le dégoût de l'existence**, non pas de la vie prise en elle-même, mais de l'existence telle que les institutions sociales nous la font. On reconnait ici l'influence des idées de J.-J. Rousseau. — 3. Voir, page 928, les vers de Lamartine, sur *le Vallon.*

sentir le penseur dans le poète. A l'époque où nous vivons, la mélancolie est la véritable inspiration du talent : qui ne se sent pas atteint par ce sentiment ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain ; c'est à ce prix qu'elle est achetée.

(*De la littérature*, 2e partie, chap. v).

De l'esprit de conversation (1810).

Mme de Staël est tout entière dans ce passage. Son enthousiasme pour l'Allemagne ne l'empêche pas de saisir des différences qui touchent son amour-propre. Peut-être ne sait-elle pas qu'à Weimar on l'a jugée *bavarde*? Mais elle a senti que le charme de sa conversation n'opérait pas comme à Paris.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais dans l'Occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus : et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie[1], qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney[2] raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations, pour aller, disaient-ils, *causer à la ville* : et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de

1. Mme de Staël est en exil, quand elle écrit son livre. Elle peut séjourner en France, mais à 40 lieues de Paris. Or, elle regrette le *ruisseau de la rue du Bac*. —— 2. **Volney** (1757-1820) fut savant et voyageur. Son

leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible[3].

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands ; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit que *la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir.* Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire : mais le nécessaire en fait de conversation, c'est l'amusement : si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de l'esprit.

meilleur ouvrage est *les Ruines*, publié en 1791. — 3. On analysera, phrase par phrase, et mot par mot, cette admirable définition de la con-

Les anciennes formules de politesse qui sont encore en vigueur dans presque toute l'Allemagne s'opposent à l'aisance et à la familiarité de la conversation; le titre le plus mince, et pourtant le plus long à prononcer, y est donné et répété vingt fois dans le même repas: il faut offrir de tous les mets, de tous les vins avec un soin, avec une insistance qui fatigue mortellement les étrangers. Il y a de la bonhomie au fond de tous ces usages; mais ils ne subsisteraient pas un instant dans un pays où l'on pourrait hasarder la plaisanterie sans offenser la susceptibilité: et comment néanmoins peut-il y avoir de la grâce et du charme en société, si l'on n'y permet pas cette douce moquerie qui délasse l'esprit, et donne à la bienveillance elle-même une façon piquante de s'exprimer?...

Rien ne saurait égaler le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaîté, sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement; il s'anime, et néanmoins il tient toujours en main les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement: bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien; il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plaît et l'on jouit les uns des autres, comme si tout était concorde, union et sympathie dans le monde[4].

(*De l'Allemagne*, 1re partie chap. XI.)

versation française, qui complète et renouvelle tout ce qu'en ont déjà dit La Rochefoucauld, La Bruyère, Voltaire, etc. — 4. Tout ce paragraphe est encore à comparer avec le chapitre de La Bruyère sur *la Société et la Conversation*. Au fond, ce sont bien les qualités exigées par le dix-septième et le dix-huitième siècle, que Mme de Staël énumère ici. Elle pense aux brillants causeurs qui charmèrent sa première jeunesse dans le salon de sa mère, Mme Necker, en particulier à M. de Guibert.

De la poésie classique et de la poésie romantique (1810).

On sait si les définitions du *romantisme* ont été nombreuses et contradictoires (*Littérature*, pp. 697-700). Nous tenons à donner ici celle de Mme de Staël. Il faudra l'analyser et la comparer à celles de V. Hugo et d'A. de Musset. Ne pas oublier, d'ailleurs, que cette définition est extraite du livre de *l'Allemagne*, et qu'elle est surtout vraie de la patrie de Gœthe et de Schiller.

Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne, pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.

On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection [1]. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi [2].

On a comparé aussi, dans divers ouvrages allemands, la poésie antique à la sculpture, et la poésie romantique à la peinture ; enfin, l'on a caractérisé de toutes les manières la marche de l'esprit humain, passant des religions matérialistes aux religions spiritualistes, de la nature à la Divinité [3] !

1. Voir Sainte-Beuve : *Qu'est-ce qu'un classique ?* — 2. Il y a ici un certain rapport avec les grandes divisions indiquées par Victor Hugo dans sa *Préface de Cromwell*. Mais Mme de Staël a l'esprit critique, qui manque à Hugo ; elle reste dans les indications *historiques* tirées des *faits*. — 3. Sur les ouvrages de critique romantique en Allemagne, voir l'*Histoire de la littérature allemande* de M. A. Bossert (Hachette).

La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche vers la poésie classique, imitée des Grecs et des Romains. La nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, aime la poésie romantique et chevaleresque, et se glorifie des chefs-d'œuvre qu'elle possède en ce genre. Je n'examinerai point ici lequel de ces deux genres de poésie mérite la préférence : il suffit de montrer que la diversité des goûts, à cet égard, dérive non seulement des causes accidentelles, mais aussi des sources primitives de l'imagination et de la pensée [4].

Il y a dans les poèmes épiques et dans les tragédies des anciens un genre de simplicité qui tient à ce que les hommes étaient identifiés à cette époque avec la nature et croyaient dépendre du destin, comme elle dépend de la nécessité. L'homme, réfléchissant peu, portait toujours l'action de son âme au dehors; la conscience elle-même était figurée par des objets extérieurs, et les flambeaux des Furies secouaient les remords sur la tête des coupables. L'événement était tout dans l'antiquité; le caractère tient plus de place dans les temps modernes; et cette réflexion inquiète, qui nous dévore souvent comme le vautour de Prométhée, n'eût semblé que de la folie, au milieu des rapports clairs et prononcés qui existaient dans l'état civil et social des anciens.

On ne faisait en Grèce, dans le commencement de l'art, que des statues isolées; les groupes ont été composés plus tard. On pourrait dire de même, avec vérité, que dans tous les arts il n'y avait point de groupes : les objets représentés se succédaient comme dans les bas-reliefs, sans combinaison, sans complication d'aucun genre [5]. L'homme personnifiait la nature [6]: des nymphes habitaient les eaux,

—— 4. Encore une observation qui prouve à quel point la critique de Mme de Staël s'inspire de Montesquieu. Dans le paragraphe suivant, elle se rapproche plutôt de Chateaubriand (cf. le passage cité, page 88[illegible]). —— 5. Idées tirées du *Laocoon* de Lessing —— 6. **Personnifiait la nature**. L'expression n'est pas très claire; elle est expliquée par ce qui suit. Mais elle semble signifier d'abord que l'homme représentait les forces

des hamadryades[7] les forêts : mais la nature, à son tour, s'emparait de l'homme, et l'on eût dit qu'il ressemblait au torrent, à la foudre, au volcan, tant il agissait par une impulsion involontaire, et sans que la réflexion pût en rien altérer les motifs ni les suites de ses actions. Les anciens avaient, pour ainsi dire, une âme corporelle, dont tous les mouvements étaient forts, directs et conséquents. Il n'en est pas de même du cœur humain développé par le christianisme : les modernes ont puisé dans le repentir chrétien l'habitude de se replier continuellement sur eux-mêmes[8].

... Les sources des effets de l'art sont donc différentes, à beaucoup d'égards, dans la poésie classique et dans la poésie romantique ; dans l'une, c'est le sort qui règne : dans l'autre, c'est la Providence ; le sort ne compte pour rien les sentiments des hommes, la Providence ne juge les actions que d'après les sentiments. Comment la poésie ne créerait-elle pas un monde d'une tout autre nature, quand il faut peindre l'œuvre d'un destin aveugle et sourd, toujours en lutte avec les mortels, ou cet ordre intelligent auquel préside un Être suprême, que notre cœur interroge et qui répond à notre cœur.

La poésie païenne doit être simple et saillante comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. La poésie des anciens est plus pure comme art, celle des modernes fait verser plus de larmes; mais la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. *La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore*[9].

de la nature sous des figures humaines. — 7. **Hamadryades**, nymphes qui habitaient les arbres. — 8. Tout ceci est directement inspiré par *le Génie du Christianisme* (cf. p. 890). — 9. Nous soulignons cette défini-

Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères; car, ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre soient changées. Mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national[10].

La poésie française, étant la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers de Venise; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les vers de Calderon et de Camoëns. Shakespeare est autant admiré par le peuple en Angleterre que par la classe supérieure. Des poèmes de Gœthe et de Bürger sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique[11]. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux bourgeois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent[12].

tion, qui mérite d'être étudiée et *discutée*. Est-il vrai que notre littérature *classique* du dix-septième siècle soit *transplantée?* Mme de Staël n'est-elle pas quelque peu dupe des apparences? Chateaubriand ne se montre-t-il pas critique plus pénétrant, lorsqu'il établit, en particulier dans ses comparaisons entre les Grecs et Racine, que le *christianisme* du poète français a transformé la psychologie d'une Andromaque et d'une Phèdre? — **10. Rien de national.** On cherchera à préciser les différents sens de ce mot, *national*. Si l'on voulait indiquer des œuvres qui incarnent le *génie français*, citerait-on une tragédie de Racine, ou un drame de Victor Hugo? — **11**. Mme de Staël parle ici d'*enthousiasme*. Rien n'est moins vérifié que ce goût de *toutes les classes sociales* pour les poètes, dans les pays qu'elle énumère. — **12**. Très discutable. Nos poètes classiques ont donné des sentiments français et chrétiens à des personnages grecs et romains. On le leur reproche assez! Une représentation d'*Horace* ou d'*Andromaque* touche tous les spectateurs, sans exception. Et c'est une preuve frappante de *l'humanité* de ces œuvres, que, si on les goûte mieux quand on en connaît les sources, ceux qui

Quelques critiques français ont prétendu que la littérature des peuples germaniques était encore dans l'enfance de l'art [13] : cette opinion est tout à fait fausse ; les hommes les plus instruits dans la connaissance des langues et des ouvrages des anciens n'ignorent certainement pas les inconvénients et les avantages du genre qu'ils adoptent, ou de celui qu'ils rejettent ; mais leur caractère, leurs habitudes et leurs raisonnements les ont conduits à préférer la littérature fondée sur les souvenirs de la chevalerie, sur le merveilleux du moyen âge, à celle dont la mythologie des Grecs est la base. La littérature romantique *est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau : elle exprime notre religion ; elle rappelle notre histoire : son origine est ancienne, mais non antique* [14].

La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous : la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts : elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir : le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous.

De l'Allemagne, 2e partie, chap. XI.

Schiller (1810).

Voici un exemple de *portrait littéraire* tracé par Mme de Staël. Elle avait connu Schiller à son premier voyage en Allemagne (1803-1804) ; elle ne le revit pas lors de son second passage à Weimar : Schiller était mort prématurément en 1805, après avoir donné son *Guillaume Tell*. L'intérêt de ce portrait (on le fera sentir dans l'analyse) est moins dans la précision ou dans le pittoresque, que

ne sont pas initiés ne les admirent et ne les sentent pas moins. — **13**. Mme de Staël fait allusion ici aux articles que les journaux du temps publiaient sur la littérature allemande (voir J. TEXTE, *les Relations littéraires de la France avec l'étranger*, Littérature française Julleville-Colin, t. VII, chap. XIV). — **14**. Cette phrase mérite encore d'être soulignée : elle complète la définition de la page précédente.

dans l'*émotion morale :* Mme de Staël a rencontré un écrivain de génie selon son cœur.

Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite ; ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans un homme de lettres.

... Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même [1]. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin ; et jamais aucune considération tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits, car ses écrits étaient lui ; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé.

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux [2] : aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible que le talent seul enflammait ; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité,

1. Schiller débuta, en 1782, par *les Brigands*, et donna successivement au théâtre *Fiesque* (1784), *Intrigue et Amour* (1784), *Don Carlos* (1787), *Wallenstein* (1798-99), *Marie Stuart* (1800), *la Pucelle d'Orléans* (1801), *la Fiancée de Messine* (1803), *Guillaume Tell* (1804). Il a créé le véritable drame allemand et romantique, le seul qui puisse affronter, non pas soutenir, la comparaison avec le drame shakespearien. Poète lyrique, il a composé plusieurs pièces d'un sentiment profond et d'un rythme vibrant ; son chef-d'œuvre est *le Chant de la cloche*. Historien, il enseigna l'histoire à l'Université d'Iéna, et publia *la Révolte des Pays-Bas* (1788) et *la Guerre de Trente Ans* (1791-93). En 1811, Mme de Staël peut le juger sur sa carrière complete et achevée, tandis qu'elle n'a pu connaître tout Gœthe, mort en 1832. — 2. Schiller avait épousé, le 20 février 1790, Charlotte

animaient son génie ; et, dans l'analyse de ses ouvrages, il sera facile de montrer à quelle vertu ses chefs-d'œuvre se rapportent[3]. On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout ; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine ; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas ; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar[4], en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante ; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé. Je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres[5] ; il ne se refusa point à me combattre, et sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la

de Langefeld, d'une rare distinction d'intelligence et de cœur. —— 3. Cette analyse, Mme de Staël la fait dans les chapitres XVII, XVIII, XIX, XX, et XXIX de sa *seconde partie*. —— 4. Schiller écrit à Kœrner, le 4 janvier 1804 : « ... Voilà que le démon m'amène ici la *philosophe* française qui est bien, de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles. Mais c'est aussi la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes, et si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle. Tu peux penser combien une telle apparition, un tel esprit placé sur les sommets de la culture française, tout à fait opposée à la nôtre, et qui nous arrive subitement du fond d'un autre monde, doit contraster avec la nature allemande et différer absolument de la mienne. Elle éloigne de moi toute poésie et je m'étonne de pouvoir encore faire quelque chose. Je la vois souvent, et comme par-dessus le marché je ne m'exprime pas facilement en français, j'ai réellement de rudes heures à passer. On est obligé, pourtant, d'estimer et d'honorer hautement cette femme, pour sa belle intelligence, son esprit libéral et si ouvert de tant de côtés. » (A. Mézières, *Gœthe*, II, 125, Hachette). —— 5. Ici, Mme de Staël agit plutôt en bonne française qu'en critique ; car, à en croire sa *Littérature*, elle n'en jugeait pas ainsi ; et il est peu probable que son opinion se fût modifiée dans un sens favorable à notre tragédie, de 1800 à 1803. Pour bien connaître les idées de Schiller sur la poésie dramatique, il faut lire les *préfaces* et les *lettres* publiées en tête de ses drames (en particulier *Don Carlos* et *la Fiancée de Messine*). Il est temps que nos étudiants français, qui ne sortent pas de la *Préface de Cromwell*, d'une si pauvre critique, sachent ce que les Gœthe, les Schiller, les Manzoni ont pensé de la tragédie et du drame : ces documents sont tous publiés en français, dans les traductions de la Bibliothèque-Charpentier. ——

sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie ; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées ; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. Mme de Wollzogen[6], une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre ? n'approchait-il pas du séjour des justes ? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent ?

(*De l'Allemagne*, 2e partie. chap. VI, VII et VIII.)

6. **Mme de Wollzogen** fut la première protectrice de Schiller. Après son départ ou plutôt sa fuite de Stuttgard, où il était chirurgien militaire, Schiller vécut d'abord à Manheim, où l'on joua *les Brigands*, puis à Francfort, où il attendit la représentation de *Fiesque*. Mme de Wollzogen, mère d'un de ses compagnons d'école, lui donna l'hospitalité pendant quelques mois à Bauerbach, près de Meiningen. Il ne quitta ce château que pour accepter la place de poète du théâtre de Manheim, que lui offrit, quelques mois après (1784), le baron Dalberg. Mme de Wollzogen ne cessa de s'intéresser à lui, et assista à ses derniers moments.

LA POÉSIE LYRIQUE

LES ROMANTIQUES

LAMARTINE (1790-1869.)

Alphonse de Lamartine, né à Mâcon, garde du corps de Louis XVIII (1814), secrétaire d'ambassade à Florence (1821), député (1833), ministre des Affaires étrangères et chef du gouvernement provisoire (1848), fut poète par vocation et ne fit jamais son métier de la poésie. Il publia les *Premières Méditations* (1820), les *Nouvelles Méditations* (1823), *les Harmonies* (1830), *Jocelyn* (1836), *la Chute d'un Ange* (1838), *les Recueillements* (1839). En prose, *l'Histoire des Girondins* (1847), *les Confidences*, *Graziella*, *Raphaël* (1849), etc. (*Littérature*, pp. 742-748.)

L'Isolement (1820).

Pour analyser cette pièce *lyrique* de Lamartine, on y distinguera (cf. *Littérature* p. 746) : le *Spectacle* (strophes 1, 2, 3, 4) ; la *Mélancolie* (strophes 5, 6...) ; enfin l'*Espoir en Dieu* (strophes 7, 8, 9) : la pièce se termine par un élan. C'est toute l'histoire d'une âme déçue par le malheur, à qui la nature autrefois si chère ne suffit plus, et qui s'élève au-dessus d'elle jusqu'au *bien idéal*.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur :
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon :
Et le char vaporeux de la reine des ombres [1]
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

1. **Le char vaporeux de la reine des ombres**. On trouve encore assez souvent, dans les *Premières Méditations*, quelques métaphores et quelques allégories qui trahissent chez Lamartine l'imitateur des poètes du dix-huitième siècle. Dans la préface des *Méditations*, Lamartine avoue

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante ;
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend...

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire :
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore [2],
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore [3] ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie [4] :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Premières Méditations poétiques, I.
Hachette et Cie, éditeurs.

qu'il les avait beaucoup lus, et qu'il composa d'abord des vers dans leur style : il eut le courage d'en brûler un gros cahier ; sa *Correspondance* nous en a conservé un assez grand nombre. — 2. **Le char de l'aurore**. Même observation. — 3. **La terre d'exil**. La vie. — 4. Cf. CHATEAUBRIAND, *René*, passage cité p. 906.

Le vallon (1820).

La mélancolie du poète se réfugie dans la nature. Après une première strophe qui sert de *prélude*, nous avons quatre strophes *descriptives*; la sixième strophe annonce la *résolution* du poète, et celui-ci explique cette résolution dans les strophes suivantes, jusqu'à la fin. On remarquera tout particulièrement dans cette pièce l'harmonie exquise de la versification, due à la variété des coupes et au choix instinctif des sonorités assoupies.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort :
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance[1],
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux, cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,

1. « Ce vallon, dit Lamartine dans son *Commentaire*, est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du *Grand-Lemps*; il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu .. Virieu a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur (de son château) en souvenir de nos jeunesses et de nos amitiés. »

J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi les lieux où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence :
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine rapporté par le vent.

D'ici je vois la vie à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de mes pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix ;

Ses jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'aube au penchant des coteaux.
L'amitié le trahit, la pitié l'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève tous les jours...

(*Premières Méditations*, VI, Hachette et Cie, éditeurs.)

Le Crucifix (1823).

Après deux strophes de *prélude*, la partie narrative et descriptive occupe les strophes 3, 4, 5 et 6. A partir de la septième, le sentiment jaillit sur ces deux mots : le *souvenir* (7, 8, 9, 10) et *l'espérance* (11 à la fin). Cette pièce est peut-être le chef-d'œuvre de Lamartine; tout y est, dans la première partie, d'une saisissante sobriété : peu d'images ; rien qui *éclate* et qui puisse troubler le respect dû à la mort. Dans la deuxième partie, l'élan est d'une sincérité vibrante et, là encore, rien ne sent la virtuosité verbale ; le style s'idéalise et s'épure avec le sujet, et n'emprunte ses comparaisons qu'aux livres saints.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu.

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme :
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

. . . .

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... Mais le prêtre entendit mon silence[1],
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :

1. **Entendit**, comprit. Mais ici le sens est comme fortifié par l'anti-

« Voilà le souvenir et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi !

. . . .

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

thèse avec le mot *silence*. Cette heureuse alliance de mots fait songer au vers de Racine : *J'entendrai des regards que vous croirez muets.* (*Britannicus*.)

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irréparable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour.

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

(*Nouvelles Méditations*, XXII, Hachette et Cie. éditeurs.)

Le Chêne (1826).

Suite de Jéhovah.

Le poète mélancolique de *l'Isolement*, du *Vallon*, est à ses heures un lyrique au sens le plus élevé du mot, comme David et comme Pindare. La nature ne lui inspire plus des regrets et des consolations intimes; il y sent le mystère de la vie et la puissance divine; il ne s'attache plus aux apparences et aux rapports superficiels, il pénètre dans l'au-delà. — La *composition* de ce morceau est remarquable. Une première partie, en vers libres, a quelque chose de puissant dans sa lenteur, jusqu'à ce mot *Il vit*! Puis une série de onze strophes développe tous les aspects, toutes les fonctions, toutes les comparaisons. Enfin on revient au point de départ, à l'idée du *gland*; et, dans une sorte de *finale* de six vers libres, qui fait pendant au prélude, Lamartine formule la conclusion. — Le style très différent de celui des pièces précédentes, veut être étudié, strophe par strophe; on en fera ressortir la *justesse* et la *grandeur* sans emphase.

Voilà ce chêne solitaire[1]
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né ;
Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire,
Pour aiguiser le bec à ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert, qu'emporte la tempête,
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encore la sève
En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main.
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer,
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer :

Il vit, ce géant des collines ;
Mais avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.

1. — Il y a aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à 80 pieds du sol ; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune. C'est assis sous ce chêne de Casciano que

Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui,
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui !

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile,
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit ! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier :
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours ;
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie,
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons ;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule,
La tour monte, vieillit, s'écroule ;

j'écrivis cette harmonie, en 1826. » (*Commentaire* de Lamartine sur le *Chêne*.)

L'hiver effeuille le granit.
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui ? voyez, il rajeunit !

Son tronc que l'écorce protège,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux :
Ses bras, que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour :
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes ;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir :

La nef, dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables,
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil,
Cette intelligence divine
Qui presse, calcule, devine
Et s'organise pour la fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombre et sans fin;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui,
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile,
Du bec de l'aigle ou du vautour;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi je dis : « Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté !

Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil, dans sa masse et son éternité » !

(*Harmonies poétiques et religieuses*, X,
Hachette et Cie, éditeurs.)

La tempête (1849).

Lamartine est un prosateur harmonieux et pittoresque. Il excelle dans la *description*, où il n'a d'autre défaut qu'un peu de prolixité. Cette tempête, Lamartine la peint d'après les souvenirs de son séjour en Italie (1811-12). — En analysant ce morceau, on en remarquera la composition vraiment *dramatique* et les développements *poétiques*.

Un jour, nous partîmes de la Margellina [1] par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes [2], où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte, et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap de Misène [3], avant que la mer lourde et dormante, ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit ; il tomba du sommet de l'*Epoméo*, immense montagne qui domine Ischia [4], avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit tout d'abord l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe [5] et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla, murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap

1. **Margellina**, petite plage, près de Naples, au pied du mont Pausilippe, où se trouve le tombeau de Virgile. — 2. **Cumes**, ancienne ville d'Italie, en Campanie, aujourd'hui ruinée. La tradition poétique y fait aborder Enée (cf. VIRGILE, *Enéide*). — 3. **Cap Misène**. Au nord du golfe de Naples, ainsi nommé, selon Virgile, du nom d'un des compagnons d'Enée. — 4. **Ischia**, petite île à l'entrée du golfe de Naples. — 5. **Glèbe**, du latin *gleba*, motte de terre. — 6. **Procida**, petite

Misène de l'île grecque de Procida[6]. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolument dans le canal, et si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa[7] et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame, où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route ; puis, se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants ! s'écria-t-il : il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous y devance, nous sommes perdus ! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et, tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et, en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait, avec des coups terribles, contre les rochers à pic[8] du cap Misène, et y élevait une colonne

île située entre l'île d'Ischia et le cap Misène, dont elle est séparée par un canal de 2 kilomètres de large. — **7. Baïa** ou *Baïes*, à 17 kilomètres ouest de Naples, et à 3 kilomètres du cap Misène. Célèbre à l'époque de Cicéron, et surtout sous les empereurs, comme villégiature mondaine des Romains. (Cf. Lamartine, *Premières Méditations*, XXIV). — **8. A pic.** Le mot *pic* signifie pointe de montagne ; et l'expression adverbiale *à pic*, *verticalement* ou *perpendiculairement*. « Un bâtiment est

d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap, éclairé par sa colonne d'écume, un regard que je n'oublierai jamais, puis, faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti à prendre : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer [9] de bord. Nous mîmes le cap [10] sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

Nous avancions peu; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de

à pic sur son ancre, quand le câble de l'ancre est tendu verticalement. » (LITTRÉ.) — 9. **Virer** (du latin *gyrare*), *tourner*. « On dit qu'un vaisseau *vire de bord*, quand il tourne horizontalement sur lui même pour présenter au vent le côté opposé à celui qui le recevait avant cette évolution. Autrefois, on disait plus exactement : *virer le bord*. » (LITTRÉ.) — 10. **Mettre le cap**. *Cap* (du latin *caput*) signifie tête. Dans cette locution maritime, *cap* se dit de l'avant du navire. *Mettre le cap* veut

résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal et pour leur demander, non leur secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et, de l'autre, élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit [11].

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent le plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions [12] beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous, comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante, et pouvait la rendre plus lente à se relever, une fois entre

donc dire *diriger la tête du navire vers un point déterminé*. — **11.** On analysera ce paragraphe, où les *lignes*, les *silhouettes*, les *couleurs* aboutissent à un admirable symbole. — **12. Embarquer de l'eau**, terme de marine. Se dit lorsque, par suite des oscillations d'une barque ou de la hauteur des vagues, l'eau y pénètre par-dessus les bords. Quand, au contraire, l'eau s'introduit par les fentes de la barque, on

deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres[13] d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes mêmes de grosse laine trempée d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages ; les lames en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu, la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche ; la madone nous a sauvés. »

(*Confidences*, épisode de *Graziella* : 1849,
Hachette et Cie, éditeurs.)

dit : *faire eau*. —— 13. **Jarre**, mot venu de l'espagnol, vase de terre vernissée.

VICTOR HUGO (1802-1885).

Les principaux recueils de Victor Hugo sont : *les Odes et Ballades* (1823-1826), *les Orientales* (1829), *les Feuilles d'automne* (1831), *les Chants du crépuscule* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840). Les événements politiques transforment Hugo en poète satirique ; il écrit *les Châtiments* (1853) contre le second Empire. Puis il donne *les Contemplations* (1856), où son lyrisme atteint à la fois aux limites du sublime et de l'incohérence. Il devient enfin poète épique, et il écrit *la Légende des siècles*, publiée en trois parties (1859, 1877, 1883). Signalons encore *l'Année terrible* (1871), *l'Art d'être grand-père* (1877), *les Quatre Vents de l'esprit* (1882). — Nous ne citons à cette place que des extraits du poète lyrique et du poète épique. On cherchera des fragments de son théâtre à la section du *Drame romantique*. (*Littérature*. pp. 749-755.)

TEXTES COMMENTÉS

Un morceau de Victor Hugo peut être analysé suivant la méthode suivante : 1° **Les sources** : Le morceau a-t-il été inspiré au poète par une *circonstance de sa vie*, vie *privée* ou vie *politique* ? par un fait *historique*, antérieur ou contemporain ? par une *lecture* ? 2° **Caractère général** : Est-ce une *rêverie*, une *méditation*, une *vision*, une *description*, une *satire*, un *fragment épique* ? etc. ; 3° **Plan du morceau.**

Ces préliminaires une fois traités, le *commentaire de détail* doit s'efforcer de faire ressortir avant tout la *valeur poétique de l'expression*. En effet, V. Hugo est beaucoup moins poète par le fond (comme Lamartine) que par la forme. Le meilleur moyen de s'en apercevoir, c'est de *réduire chaque strophe ou chaque phrase à son thème essentiel, en prose*, et d'examiner *les procédés de développement* et *les figures de pensée et de mots*, par lesquelles le poète transforme, colore, illumine ce thème. Nous allons faire ce travail sur deux fragments pris dans l'œuvre de Victor Hugo.

I

Ce siècle avait deux ans... (*Feuilles d'Automne*).

Thème en prose : « Si j'écris des romans, des pièces de théâtre, des odes, c'est que tous les sentiments, tous les états, tous les changements sociaux, impressionnent mon âme, à laquelle Dieu a donné la faculté de tout percevoir et de tout répercuter. » Voilà, aussi exactement que possible, comment un *critique* exprimerait ce que Victor Hugo transforme en poésie.

Transposition poétique :

a) *Romans.*

S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur.

Hugo *définit* ici son roman à lui : il s'agit de *Han d'Islande*, paru en 1823, et aussi probablement de *Notre-Dame de Paris*, ouvrage auquel il travaillait à cette date (juin 1830) et qu'il devait publier en 1831. — *Amour et douleur* sont bien choisis pour indiquer les antithèses contenues dans ces romans. — *Ironique et railleur* sont des épithètes moins bonnes : elles semblent faire double emploi. On attendait une opposition entre les deux adjectifs, comme entre *amour* et *douleur*. — L'image contenue dans cette phrase : *S'il me plait de cacher dans un coin*... est à la fois juste et spirituelle : V. Hugo nous avertit par là que son roman contient un symbolisme que le lecteur superficiel ne découvre pas, et qu'il faut chercher.

b) *Théâtre*.

Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie...
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois,
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix...

Les mots *ébranle* et *fantaisie* caractérisent heureusement les drames de V. Hugo. A cette date (juin 1830) il avait écrit *Cromwell*, *Marion Delorme* et *Hernani*). En effet, comme il l'avoue lui-même, ce n'est pas de la *vérité*, mais de la *fantaisie* ; ce sont des « drames d'imagination ». Et ces drames *ébranlent* la scène, car l'action en est violente et « en dehors ».

Entre-choquer... des hommes ; ce sont les passions qui s'entre-choquent, mais aussi les hommes, dont les gestes sont violents. L'image est donc juste. Elle peut cependant paraître quelque peu maladroite, parce qu'elle évoque une vision de marionnettes... Pour rappeler l'idée de *création*, V. Hugo, dit de ces *hommes*, qu'ils *vivent de son souffle* et *parlent avec sa voix* : car ils ne sont tous que des incarnations de Hugo lui-même, et diffèrent par les *situations* beaucoup plus que par les *caractères*.

A signaler la figure appellée *syllepse*, par laquelle on fait accorder un mot (généralement un pronom) avec l'*idée* et non avec le *nombre* de son corrélatif... j'entrechoque aux yeux d'une *foule* choisie d'autres hommes comme *eux*... Le plus célèbre exemple de syllepse est contenu dans ces vers d'*Athalie* (acte IV, sc. 3) :

Entre *le pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,
Comme *eux* vous fûtes pauvre et comme *eux* orphelin.

c) *L'Ode*.

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ..

Ici l'analyse doit démêler, si possible, les états successifs d'une image complexe. — Une *ode* est composée de *strophes*; et il est probable que toute cette phrase a pour point de départ le mot *strophe*. La strophe est constituée par le retour d'un *rythme* symétrique, et ce rythme lui donne un *élan*. D'autre part, s'il est un genre de poésie inspiré, c'est le lyrisme: or, on parle du *feu* de l'inspiration : l'esprit est comparable à un *foyer*, à une *fournaise* où s'élaborent les strophes, et celles-ci restent à l'état de fusion, tant qu'elles n'ont pas pris la *forme* rythmique. — Nous avons ainsi reconstitué la série : *tête-fournaise, vers d'airain, rythme-moule, strophes-ailes.*

d)

C'est que tout... impressionne mon âme à qui Dieu a donné la faculté de tout percevoir et de tout répercuter.

Le poète emploie le procédé de l'*énumération* d'abord abstraite, puis concrète, et il résume ainsi les *sentiments*, la *suite des événements* (indiquée par une image : l'onde... par l'onde incessamment suivie), *les impressions extérieures* (souffle, rayon...). Ce sont ces deux derniers mots qui suggèrent les verbes *vibrer* et *reluire*, et ceux-ci entraînent la *définition de l'âme du poète* : âme de *cristal* (mot qui convient à la fois à *vibrer* et à *reluire*); *vibrer* suggère *mille voix* et *écho sonore*.

Ainsi, le procédé poétique semble être ici le suivant : l'idée abstraite se concrétise d'abord en un mot pittoresque, et ce mot détermine, d'une part, l'image qui lui est propre, et d'autre part une *série* d'images corrélatives. C'est un art analogue à l'harmonie musicale : les *notes* suggèrent des *accords* aux combinaisons à la fois logiques et imprévues; le *chant* devient *symphonie*.

II

Prenons d'autres exemples dans *les Pauvres Gens* (*Légende des siècles*).

1° **Thème en prose** : « ... Pendant ce temps l'horloge marche ; et chacun de ses battements marque, dans l'univers, pour les uns la naissance, pour les autres la mort. »

Transposition poétique. — Chez Hugo, la poésie ne consistera pas, comme pour un poète du dix-huitième siècle, à employer une *périphrase* pour désigner l'horloge; mais à rendre cette horloge *vivante*, d'abord en comparant son battement à celui du sang dans le corps humain, puis au moyen d'une *épithète* qui caractérise son indifférence : *la froide horloge*; ensuite en remplaçant le mot *marche* par une sorte de *geste* que suggère au poète le va-et-vient du balancier; — enfin en substituant à *naissance* et à *mort*, mots abstraits, des termes concrets : *berceaux*, *tombes*. Et l'on arrive à ces six vers, qui donnent une impression de vie et de terreur :

Et dans sa *gaine*, ainsi que le *sang* dans l'*artère*,
La *froide* horloge *bat*, *jetant* dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque *battement*, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les *berceaux* et de l'autre les *tombes*.

2° **Thème en prose** : « Il est minuit; c'est l'heure où l'on danse gaîment; et c'est l'heure aussi où quelque pauvre marin se brise à l'improviste contre un écueil. »

Transposition poétique: Dans l'exemple précédent, on comprend que le *battement* de l'horloge ait suggéré à V. Hugo l'idée d'animer cette horloge. Ici le procédé est plus saisissant ; il nous ramène à la poésie primitive, qui transforme en divinités bienfaisantes ou malfaisantes les forces de la nature, les objets, les heures, etc... ; *Minuit* devient une sorte de démon à double face, à la fois lutin charmant et sinistre épouvantail, jouant à la même minute deux rôles opposés, sous des apparences différentes.

C'est l'heure où, *gai danseur, minuit rit et folâtre*
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux.
Et c'est l'heure où *minuit, brigand mystérieux,*
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et *le brise*
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.

Les vers qui suivent contiennent encore une trouvaille poétique, d'une simplicité admirable. Il s'agit d'exprimer cette idée : « Le marin, en sombrant, a la vision et le regret du port où il était en sécurité. »

Hugo qui, le plus souvent, développe par la définition ou par la description, sait aussi peindre par le *détail caractéristique*. Il se demande quel est l'*objet*, l'*endroit* du port qui se présente avec une soudaine intensité à l'esprit du marin sombrant dans la nuit ? Et il trouve ceci :

Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement
Sent *fondre* et *s'enfoncer* le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui *l'ombre* et *l'abîme*, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Et voilà, certes, une antithèse qui n'a rien d'artificiel.

*
* *

Victor Hugo devient un des poètes les plus faciles et les plus *amusants* à expliquer, quand on analyse ainsi ses procédés, pour la plupart instinctifs, mais qui n'en sont pas moins une *transposition poétique* de spectacles ou d'impressions à la portée de tous. — Les *figures* sur lesquelles il faut sans cesse attirer l'attention des élèves sont : la *métaphore* (plutôt que la *comparaison*) et l'*antithèse*. V. Hugo a une imagination de poète

primitif essentiellement épique, et qui transforme *tout* en choses concrètes. — De plus, il *développe* des sujets en admirable rhéteur, par l'*énumération des parties*, la *définition*, la *prétérition* l'*interrogation*, l'*ironie*, etc. On pourrait refaire, avec des exemples tirés uniquement de ce *romantique*, un traité de vieille rhétorique classique. Et pourquoi ? c'est que cette *rhétorique*, si souvent raillée, n'est qu'un catalogue méthodique des mouvements et des tours que l'homme sensible donne naturellement à l'expression de sa pensée et de ses sentiments. Mais l'imagination a été fortement disciplinée et comprimée par la raison. Le poète et l'orateur sont donc ceux qui retrouvent, aidés par l'art qui leur rend la conscience et les moyens d'expression de la *nature*, le fonds primitif de la poésie et de la passion.

Hugo poète lyrique.

L'Enfant grec (1828).

Les Orientales furent inspirées à Victor Hugo par l'actualité : le mouvement philhellénique, qui agitait l'Europe, et particulièrement la France en faveur de la Grèce révoltée contre le joug des Turcs. — Cette pièce est caractéristique de la manière de V. Hugo en 1828-1829; d'abord c'est une *antithèse*, par le *sujet*, par la *composition* et par les *détails descriptifs*. De plus, c'est de la poésie *matérielle*, selon l'expression d'un critique du temps: mais il y règne une maîtrise admirable; chaque touche y est précise, sûre et brillante.

O horror ! horror ! horror !
SHAKESPEARE, *Macbeth*.

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil[1].
Chio[2], l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles[3].

1. Remarquer la largeur descriptive de ces premiers vers, et comme ils *posent le décor*. — 2. **Chio**, ou Chios, île de l'Archipel, près de l'Asie-Mineure, célèbre par ses vins. — 3. Le nom de *Chio* évoque chez le poète la vision d'une île belle et fortunée; quatre vers sont consacrés à cette description, afin de faire une antithèse avec ce qui précède (*sombre écueil*) et ce qui suit (*Tout est désert*). On peut toutefois observer que la *charmille*, les *grands bois*, les *coteaux*, le *palais*, n'ont rien de très *local* ? seul le *chœur dansant de jeunes filles* rappelle Théocrite, Virgile et André

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée [4].

« Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux [5],
Pour relever ta tête blonde,

« Que veux-tu ? bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule,
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule [6] ?

« Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux [7] ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre [8] ?
Ou le fruit du tuba [9], de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre ?

« Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?

Chénier. — 4. Faire ressortir les couleurs : murs *noircis*, yeux *bleus*, *blanche* aubépine. Combien la comparaison avec la fleur serait banale, si l'on déplaçait la virgule, et si on lisait : *une fleur comme lui*. — 5. Suivre la métaphore marquée par *pleurs*, *ciel*, *onde*, *azur*, *orageux*, *éclair*. — 6. L'enfant courbe *sa tête humiliée*; il s'agit de lui donner quelque chose qui le distraie, l'amuse, pour qu'il relève la tête ; alors les boucles de ses cheveux retomberont sur ses épaules. — 7. **Nébuleux**, rappelle la *série* qui va de *pleurs* à *éclairs*. — 8. **Iran** pour la Perse. Ce puits, situé près du lac d'Ourmiah, en Perse, a 300 pas de circonférence. — 9. **Tuba**, arbre merveilleux qui pousse dans le para-

Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles[10]. »

(*Orientales*, 1829. Hetzel, éditeur).

Oceano nox (1839).

Cette pièce (dont le titre signifie *Nuit sur l'océan*) est une *impression*. Le poète est au bord de la mer, le soir; ce *morne horizon*, ces *voix désespérées* des vagues, le font songer d'abord à tous ceux qui ont disparu pour toujours sous *l'aveugle océan*, puis à ceux qui ont vainement attendu leur retour, enfin au *sombre oubli* dans lequel le nom même s'est perdu. La dernière strophe ramène la mélodie initiale, comme si le poète sortait de son rêve.

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis[1]!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis[2]!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots[3]!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus[4].

dis mahométan. — **10** Ce *mot de la fin*, inattendu, est dans la manière que V. Hugo affectionnera surtout plus tard; voir, dans la *Légende des siècles*, les derniers vers de : L'*aigle du casque*, le *Travail des captifs*, les *Pauvres gens*, et ici même, page 957, *Aymerillot*.

1. Signaler les antithèses entre *joyeux* et *morne*, entre *partis* et *évanouis*. — **2**. Procédé d'*accumulation* : *sans fond*, *sans lune*, *aveugle*, *enfoui*. — *Aveugle* est tantôt subjectif (qui ne voit pas), tantôt objectif (où l'on ne distingue rien) : il est pris ici dans ce dernier sens. — **3**. La coupe du vers détache heureusement les mots : *d'un souffle*. — **4**. Vision réaliste et poétique, où les mots *roulez*, *étendues*, *heurtant*, *écueils inconnus*, sont dans un rapport d'une saisissante exactitude. — **5**. Cette *périphrase* a la valeur d'une définition. — **6**. *Cercle*, désigne l'ensemble des personnes assises en cercle; mais ce mot

Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus [5] !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées!
Maint joyeux cercle [6], assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms, d'ombre couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts [7] !

On demande: « Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île »
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile?»
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli [8].

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue [9] ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur [10] !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont [11] !

abstrait fait image, surtout parce qu'il est suivi d'une indication concrète (*assis sur des ancres rouillées*). — **7.** Les cinq premiers vers de cette strophe forment une admirable antithèse avec le dernier, où le mot *dormez* a quelque chose de mystérieux et de sinistre. — **8.** Phrase qui doit s'expliquer ainsi : — deux choses, le *corps*, le *nom* ; le *corps* est recouvert par le *sombre Océan*, le *nom* par le *sombre oubli*. Et de même que le corps s'enfonce de plus en plus sous l'Océan, ainsi le nom se perd de plus en plus dans le lointain du temps. — **9.** On dirait en prose : Chacun n'a-t-il pas son occupation, son métier ? Hugo use de mots concrets : sa *barque*, sa *charrue*. A l'idée s'ajoute l'image et la vision pittoresque de l'activité humaine. — **10.** Le commentaire de ces admirables vers est dans *Pêcheurs d'Islande*, de Loti. — **11.** Ici, encore, faire res-

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

(*Les Rayons et les Ombres*, Hetzel, éditeur).

Aux arbres (1843).

Ce morceau est tiré des *Contemplations*. Nous y voyons V. Hugo regardant la nature non plus en rêveur ou en artiste, mais en frère. Plus que Chateaubriand, plus que Lamartine, il s'identifie avec elle.

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme.
Au gré des envieux, la foule loue et blâme;
Vous me connaissez, vous! — Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant;
Vous le savez, la pierre où court un scarabée[1],
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,
Un nuage, un roseau, m'occupent tout un jour.
La contemplation m'emplit le cœur d'amour.
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,
Et du même regard poursuivre en même temps,
Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,
L'étude d'un atome et l'étude du monde[2].
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher Dieu!

Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,

sortir le développement concret, tout ensemble réaliste et poétique. Le thème est celui-ci : Rien ne rappelle votre souvenir, pas même une tombe, pas même une complainte. La *transposition poétique* du mot *complainte* forme tableau.

1. **Scarabée** (du latin *scarabæus*), même étymologie que *escarbot* « genre d'insectes à ailes membraneuses, recouvertes par des étuis cornés... » (LITTRÉ). Une certaine espèce de scarabée était, chez les Egyptiens, un animal sacré. On appelle aussi *scarabée* une pierre antique égyptienne, portant l'empreinte d'un scarabée sacré. — 2. Vers à citer

Clairière, vallons verts, déserts sombres et doux,
Vous savez que je suis calme et pur comme vous.
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !
La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;
Toujours — je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! —
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère [3] !

Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai [4].

(*Les Contemplations*, I. 3, 24.)

Saison des semailles, le soir (1865).

Le génie *artistique* de V. Hugo n'est pas moins saisissant dans certaines petites esquisses que dans les grands tableaux. Le poète qui compose avec tant de maîtrise un ensemble aux plans multiples, aux figures innombrables, aux détails si bien subordonnés, comme *Waterloo* ou le *Cimetière d'Eylau*, excelle aussi à dessiner en quelques touches rapides et sûres une silhouette vivante qui se dé-

comme exemple d'*antithèse*. — 3. V. Hugo, comme Voltaire a toujours été très sensible à la critique. Ces vers sont antérieurs à la période de sa vie où la politique lui avait fait de véritables ennemis. Ainsi, quand il parle de *haine* et de *fiel*, il songe seulement à des journalistes littéraires. — 4. On peut constater que ce vœu, s'il est bien sincère, n'a pas été exaucé.

coupe en noir, avec son geste propre, sur un fond de lumière. — On prétend que cette pièce aurait été inspirée au poète par le célèbre tableau de Millet : le *Semeur*.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail [1].

Dans les terres, de nuit baignées [2],
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons [3].

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours [4].
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours [5].

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence [6].
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur [7].

(*Les Chansons des Rues et des Bois*, livre II, I, III.)

1. La beauté de cette description si simple vient surtout de ce que l'idée du *travail* se mêle au spectacle du *crépuscule* ; on y sent l'homme en lutte avec la nature. — 2. **De nuit baignées**. La nuit s'étend sur les terres encore dorées par le soleil, comme une nappe liquide et *transparente*. — 3. Hugo ne dit pas que le vieillard jette le *grain*, mais la *moisson future*. C'est bien le sentiment du semeur qui voit en imagination le produit de son travail. — 4. Antithèse entre *haute* et *profonde*. La silhouette noire s'en agrandit d'autant. — 5. **La fuite utile des jours**. Pour le citadin, le désœuvré, les jours qui *fuient* sont autant de perdu sur l'existence ; mais le paysan qui a confié le grain à la terre sait que chaque jour est utile à la maturité de sa moisson future. La *fuite utile* est donc plus qu'une antithèse, c'est une idée philosophique. — 6. Analyser le *geste*. — 7. A mesure que le soleil descend sur l'horizon, les ombres s'allongent, et la silhouette, éclairée de plus en plus bas, semble rejoindre les étoiles.

Le pain sec (1877).

Ce qu'il faut faire ressortir dans l'analyse de ce petit épisode, c'est le mélange piquant et touchant de raillerie et d'émotion, la justesse des sentiments et celle du langage, sérieux ou enjoué, attribué à chacun des acteurs de ce petit drame.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture [1],
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société [2],
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet. »
Mais on s'est récrié : — Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe,
On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh, bien, moi, je t'irai porter des confitures [3].

(*L'Art d'être grand-père*, Hetzel, éditeur).

1. **Forfaiture**. Dérivé de *forfait* (du latin *factum*, fait, et *foris*, dehors, en dehors de). *Forfaiture* se dit d'une prévarication, de la violation d'un serment. Le mot est ici très spirituel et très exact : Hugo manque à son devoir de chef de famille. —— 2. **Lois** amène *cité*, *société*, et plus loin : *gouvernement*, *ordre*, *peuples*. . C'est toute une petite parodie. —— 3. Encore la *composition* signalée plus haut : le dénouement brusque, ramassé dans le dernier vers.

Hugo, poète épique.

Waterloo (1853).

Ce passage est extrait des *Châtiments*. Dans une pièce de ce recueil, intitulée *l'Expiation*, V. Hugo nous montre Napoléon Ier qui *expie quelque chose*, et à qui Dieu inflige désastres sur désastres : la *retraite de Russie*, *Waterloo*, *Sainte-Hélène*... Il meurt, il est ramené triomphant en France ; il croit l'expiation terminée. Non, son *châtiment*, ce sera la restauration de l'Empire, parodie de son Empire à lui. Et le crime pour lequel il est châtié, c'est le 18 brumaire. — L'intérêt de ce morceau est dans le renouvellement du style épique, appliqué à un combat moderne. Ce ne sont plus, comme chez Voltaire ou chez Casimir Delavigne, des périphrases destinées à voiler, à déguiser, à ramener le costume et les manœuvres de l'armée de notre temps à ceux des temps anciens. Les choses y sont nommées par leur nom. Et l'effet épique est merveilleux ; on cherchera pourquoi. Nous *réduisons à dessein* le commentaire de détail, que les élèves devront faire par eux-mêmes.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête ! hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands : ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain[1] !

Le soir tombait : la lutte était ardente et noire :
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois

1. Cf. dans la même pièce (*l'Expiation*) : « ... Les clairons à leur poste gelés, Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre ». — Et dans *les Soldats de l'an II*, (*Châtiments*) : « ... Et soufflaient dans des cuivres,

Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : « Grouchy ! » — C'était Blücher[2] !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de mûrs,
Tombaient ; où se couchaient, comme des épis murs,
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes ;
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée.
« Allons ! faites donner la garde ! » cria-t-il,
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir kolback[3] ou le casque poli ;
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon sur sa garde penché,
Regardait et, sitôt qu'ils avaient débouché

Ainsi que des démons. » —— 2. A Waterloo, le 18 juin 1815, Napoléon attendait l'armée commandée par le maréchal Grouchy. Mais celui-ci, ou mal informé, ou trompé, laissa passer l'armée prussienne commandée par Bulow et par Blücher. Et tandis qu'il restait lui-même immobile, plus de 60.000 Prussiens opérèrent leur jonction avec le général

Sous les sombres canons jetant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : « Sauve qui peut ! »
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient. A travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil ! [d'œil
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! En un clin
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée ;
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés[4], et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

(LES CHATIMENTS, *l'Expiation*, Hetzel, éditeur.)

anglais Wellington. — 3. **Kolback.** Sorte de bonnet à poil, porté par l'artillerie. — 4. **Quarante ans**, en chiffres ronds. V. Hugo écrivant cette pièce en 1853 il y avait exactement trente-huit ans que la bataille de Waterloo avait été livrée.

Aymerillot (1859).

Ce fragment épique de *la Légende des siècles* a été imité par Victor Hugo d'une de nos vieilles chansons de geste *Aymeri de Narbonne*: encore le poète n'a-t-il pas consulté le manuscrit original, non publié lorsqu'il a écrit Aymerillot (1859) ; il n'a pu s'inspirer que d'une adaptation en prose donnée par Achille Jubinal dans le *Musée des familles* de 1843. — Mais il a su, à travers la prose de l'adaptateur, retrouver le ton épique ; et l'on peut comparer l'original à son imitation : dans la *Chrestomathie du moyen âge* de G. Paris, *Hachette*, p. 63, les élèves trouveront le fragment d'Aymeri de Narbonne, correspondant exactement à *Aymerillot*. — On fera étudier la *composition* de ce poème, dont l'honneur revient tout entier au vieux trouvère anonyme. Le trait final : *Le lendemain, Aymeri prit la ville*, est de Victor Hugo.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie[1],
Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon[2] ! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien.
Il a baisé sa femme au front et dit : « C'est bien. »
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines :
Et les os des héros blanchissent dans les plaines[3].

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui ;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !
Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes[4]

1. Expression épique du moyen âge. *Barbe fleurie* signifie *barbe blanche* (cf. *Chanson de Roland*, 132 : « Jà estes vous viels et fluriz et bland. ») —— 2. Cf. *Chanson de Roland*. —— 3. Hugo adopte ici une autre tradition que celle de *la Chanson de Roland*. Il admet que l'arrière-garde de l'armée française a été attaquée et écrasée non par des Sarrasins, mais par des montagnards basques. —— 4. Il est souvent question, dans les *Chansons de geste*, des chansons que l'on fera, pour louer ou

Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans !
Cependant il chemine ; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant ;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain,
Et des mâchicoulis de forme sarrasine [5]
Encor tout ruisselants de poix et de résine.
Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été [6].
Ses créneaux sont scellés de plomb ; chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure ;
Ses gargouilles [7] font peur ; à son faîte vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.
Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons [8].

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.
« Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière [9],
Quelle est cette cité près de cette rivière ?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,

pour déshonorer un personnage ou un peuple. — 5. **Mâchicoulis.** Sorte de galerie saillante, au sommet des tours ; des ouvertures y sont pratiquées, par lesquelles on peut faire *couler* sur les assiégeants de la poix ou du plomb fondu. — 6. *Cliché* du style épique, au moyen âge. — 7. **Gargouille.** Extrémité saillante d'un tuyau de gouttière destiné à l'écoulement des eaux de pluie. Au moyen âge, on sculptait les gargouilles, et souvent on y plaçait des figures d'animaux grotesques ou effrayants. *Gargouille* paraît se rattacher au latin *gurges*, qui a donné *gorge*, ainsi que *gargote*, *Gargantua*, etc. — 8. **Dromon**, barque légère. Mot tiré peut-être du grec *dromos*, course. — 9. **Naymes** joue dans *la Chanson de Roland* le rôle d'un vieux conseiller plein de

Mes enfants ! mes lions ! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin !... »

L'empereur offre successivement Narbonne : à Dreux de Montdidier, à Hugo de Cotentin, à Richer de Normandie, au comte de Gand, à Eustache de Nancy, à Gérard de Roussillon... Tous objectent qu'ils sont fatigués et qu'ils désirent rentrer chez eux.

... L'empereur fit le tour de tous ses capitaines :
Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgueux,
Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
Garin [10] qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Beauléande [11], Ogier de Danemark [12],
Roger [13] enfin, grande âme au péril toujours prête,
Ils refusèrent tous.
Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sombres huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté !
O comtes palatins [14] tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins votre épée était bonne,

sagesse. On l'a comparé au Nestor de l'*Iliade*. — **10. Garin de Montglane** est le grand-oncle d'Aymeri et le bisaïeul de Guillaume d'Orange. (Cf. *Littérature*, p. 29.) — **11. Ernaut de Beauléande** est le père d'Aymeri. — **12. Ogier le Danois** est un des douze pairs. Il joue un rôle important dans *le Pèlerinage de Charlemagne* : il est le héros d'une chanson particulière. (Cf. *Littérature*, pp. 27 et 28.) — **13. Roger**, prince sarrasin converti, est devenu le héros du *Roland furieux* de l'Arioste. — **14.** Du latin *palatinus*, qui vit dans le palais, et y remplit un office, une magistrature. *Paladin*, autre forme du même mot, se dit plutôt d'un chevalier errant. — **15. Marche** de l'allemand *Mark*, ligne frontière, province située sur la frontière. Le seigneur préposé à une *marche* est en français un *marquis*, en allemand un *margrave* (*Graf*,

Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!
Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
Je ne sais point comment on porte les affronts!
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas!... Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne[15],
Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en!
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez vous-en d'ici, car je vous chasse tous!
Je ne veux plus de vous! retournez chez vos femmes!
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes!
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance!
Et quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des Saxons et des Aragonais!
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur:
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur? »
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille:
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
« Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
« Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé! »

comte). — **16. Exarque**, d'un mot grec signifiant *commandant*, se disait d'un lieutenant de l'empereur d'Orient, chargé d'administrer une

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
Exarque[16] de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre,
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :
« Que monsieur[17] saint Denis garde le roi de France! »
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.
Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc[18] bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?
— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne. »

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.
Le Gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire et dit aux reîtres[19] de sa suite :
« Hé! c'est Aymerillot, le petit compagnon?
— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

partie de l'empire. L'exarque d'Italie avait sa résidence à Ravenne; et son titre passa aux premiers Capétiens. —— **17**. Cf. dans A. de Vigny, *le Cor*, « Par monsieur saint Denis ! » *Monsieur* est le cas régime de *mes-sire*; *sieur* est une forme contractée de *seigneur*. Voilà pourquoi on dit Monsieur saint Denis, Monsieur saint Julien, et pourquoi le frère du roi est appelé *Monsieur*, qui équivaut officiellement à *Monseigneur*, lequel ne se disait que des princes du sang. —— **18**. **Estoc**. Cf. p. 62, note 1. —— **19**. **Reîtres** (de l'allemand *Reiter*, cavalier), signifia d'abord soldat à cheval, puis prit un sens plutôt défavorable, et se dit

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine ;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin et je suis bachelier[20].
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards[21] couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :
« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils ! »
Le lendemain, Aymery prit la ville.

(*La Légende des Siècles*. 1re série, IV. v., Hetzel, éditeur).

Charge de cuirassiers (1862).

(Épisode de la bataille de Waterloo.)

Hugo prosateur est encore un poète épique. On s'en convaincra en comparant ce passage au récit de cette même charge dans Thiers.

Napoléon donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean [1].

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons. Ils

pour désigner un soldat grossier et pillard. — **20. Bachelier** a ici un sens féodal, et non universitaire. Sorti de *page*, le jeune homme devenait *écuyer*, puis *bachelier* (*bas-chevalier* ?) enfin *chevalier*. — **21 Liard**, petite monnaie de cuivre, qui valait 3 deniers. Il y a ici un anachronisme. Le *liard* n'existait pas au neuvième siècle. Le texte d'Aimeri de Narbonne porte : *dous* (deux) *parisis*.

1. Plateau situé entre Mont-Saint-Jean et Waterloo. Wellington y était établi avec l'infanterie anglaise.

portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec des pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre épée. Le matin toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant : *Veillons au salut de l'Empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et de Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la

grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau de polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre...

Toutes les faces des carrés anglais furent attaqués à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes ; le second rang les fusillait ; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient

les rangs, sautaient par-dessus les baïonnettes et tombaient gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans broncher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête.

Les Misérables. IIe partie, livre I, §§ 9 et 10, Hetzel, éd.)

A. DE VIGNY (1797-1863).

A. de Vigny est à la fois un *romantique* et l'ancêtre des Parnassiens. Il fait d'abord de la critique, au *Conservateur littéraire* de V. Hugo, puis à la *Muse française*. Il publie en 1822 un premier recueil, augmenté en 1826, sous le titre de *Poèmes antiques et modernes*. Puis il publie, dans la *Revue des Deux Mondes*, quelques pièces, et il en laisse d'inédites ; après sa mort, ces pièces sont réunies sous ce titre : *les Destinées*. Vigny est, d'autre part, l'auteur de trois romans : *Cinq-Mars*, *Stello et Servitude* et *Grandeur militaire*, et de diverses pièces de théâtre dont nous parlerons ailleurs.

(*Littérature*, pp. 735-737.)

Moïse (1822).

Moïse gravit le mont Nébo, d'où il contemple tout le pays ; il a délivré les Hébreux de la servitude et les a guidés jusqu'en vue de la Terre promise. Debout devant le Seigneur, il lui demande d'être relevé de ses lourdes fonctions... — Il faut voir, dans ce Moïse qui exprime sa lassitude et qui aspire au *sommeil de la terre*, un symbole du penseur (c'est-à-dire de Vigny lui-même), à qui Dieu a confié une mission, et qui, pour l'accomplir, s'est isolé du reste des hommes; il a souffert, il a été plus admiré et redouté qu'il n'a jamais été aimé; il souhaite de mourir.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre[1].
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise ;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise.
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain[2].
Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo[3]
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages ?
J'ai fait pleuvoir du feu sur la tête des rois[4] ;
L'avenir à genoux adorera mes lois :
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations ;
Hélas, je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà[5].

1. Ces deux vers forment *le refrain*, *le leit-motiv* de la pièce. — 2. Cette *verge* est celle dont Moïse frappa le rocher, au désert, pour en faire jaillir l'eau : *le Livre* est *le Pentateuque*, composé de cinq parties : *la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome*. — 3. Le mont *Horeb*, en Arabie Pétrée. Dieu y apparut pour la première fois à Moïse (*Exode*, III, 1-2). — Le mont *Nébo* est en Palestine, à l'est du Jourdain, près de la mer Morte, dans le pays des Moabites. — 4. Allusion à la septième plaie d'Egypte : de la grêle mêlée de feu (*Exode*, IX, 25).

J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe[6],
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite,
La terre alors chancelle et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux,
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger[7],
Les hommes se sont dit: Il nous est étranger;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant[8].

(*Poèmes antiques et modernes.*)

—— 5. Souvenir du *Livre de Job* (XXXV, III, 35). —— 6. Allusion au passage du Jourdain (*Josué*, III, 16). Mais Moïse n'a été ni l'auteur ni le témoin de ce miracle. —— 7. Moïse était en effet berger, quand

La nature et l'homme (1844).

Ces strophes sont tirées de la pièce intitulée *La Maison du berger*. Elles contiennent une théorie pessimiste d'autant plus frappante, que Vigny est en opposition avec tous les autres romantiques. Châteaubriand, Lamartine, Hugo, Musset, trouvent un refuge et une consolatrice dans la nature. Vigny la juge insensible, et la hait. Il semble réagir ainsi contre les excès d'une sentimentalité panthéiste qui finissait par avoir quelque chose d'énervant et qui détournait l'homme de son vrai devoir social.

.... Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parois d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs[1].

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.... »

.... C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,

Dieu lui parla, du sein d'un buisson ardent (*Exode*, III, 1). — 8. *Deutéronome*, XXXIV. Josué succéda à Moïse, et introduisit les Hébreux dans la Terre promise.

1. Cf. *le Mont des Oliviers*, où A. de Vigny montre le Christ interrogeant en vain le ciel qui ne lui répond pas.

L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi...
(*Les Destinées*, La Maison du Berger.)

La mort du loup (1843).

A. de Vigny raconte qu'il est parti, la nuit, avec plusieurs chasseurs, pour traquer un loup. Aux rayons de la lune, il aperçoit les louveteaux dansant, puis la louve, puis le loup.... Celui-ci, se sentant perdu, saisit un chien, et se laisse percer de coups, sans bouger ni crier. — Vigny tire de cette mort une leçon de stoïcisme.

Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante [1],
Et n'a pas desserré sa mâchoire de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné de son sang,
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri...

1. Inversion qui rappelle les procédés de la littérature pseudo-classique. On trouve chez Vigny, à côté d'admirables vers, des lourdeurs et des platitudes.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul, le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

(*Les Destinées.*)

ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

Musset débute, en 1830, par les *Contes d'Espagne et d'Italie*, où il apparaît comme *l'enfant terrible* du romantisme. Il réunit les pièces écrites de 1830 à 1835 dans le recueil intitulé *Premières Poésies* (1835). — Sous le titre de *Poésies nouvelles*, figurent les morceaux écrits de 1835 à 1852. — Musset publia encore, en prose, des *Nouvelles*, des *Comédies et Proverbes* (1831-1856) (voir la section *Drame romantique*), la *Confession d'un enfant du siècle* (1836), etc. (*Littérature*, p. 757.)

La nuit de mai (1835).

Musset souffre d'une douleur récente. Sa Muse en vain l'invite à chanter; elle énumère les sujets sur lesquels il peut s'exercer. Le poète lui répond que le silence seul convient à son mal : et la Muse alors développe cet admirable thème : *Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.* Ce vers, on l'appliquera non seulement à Musset, mais aux autres grands poètes, classiques et romantiques, — à la condition de bien définir, par rapport à chacun d'eux et à la psychologie du siècle, le mot *douleur*.

LA MUSE

Poète, prends ton luth[1]; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer[2] avec toi descends du haut des cieux.
Viens; tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge ; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées[3];
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons[4] quelque part des lieux où l'on *oublie*[5];
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux;
Argos et Ptéléon, ville des hétacombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant ;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre[6].
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne veux plus me taire :
Mon aile me soulève au souffle du printemps.

1. **Le luth** est, comme la lyre, l'attribut de la poésie lyrique. —— 2. **Pleurer.** Dès les premiers mots, nous sommes avertis qu'il s'agit de la Muse de *l'élégie*, de la poésie intime et douloureuse. —— 3. Choisissons tes pensées, tes plaisirs... tes peines... comme thème de nos chants. —— 4. **Inventons**, dans son sens étymologique de découvrir. —— 5. Cf. LAMARTINE, *le Vallon* : « Beaux lieux, soyez pour moi les *lieux où l'on oublie.* » —— 6. Ptéléon, en Thessalie. — Messa, en Laconie. — Le Pélion, montagne de Thessalie. — Titarèse, fleuve de Thessalie. — Oloossone, en Thessalie; — Camyre, dans l'île de Rhodes. Ces deux derniers vers sont un véritable pastiche d'André Chénier. — Musset se laisse

Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps![7].

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur est une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur:
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour[8] en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican[9], lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,

aller ici à un développement un peu facile. — 7. Observer ici comme le rythme, de plus en plus *court*, correspond bien à la sensation d'impatience et de *presse* que veut donner le poète. — 8. **Pour...** Quoique tu en sois atteint. — 9. Une légende très ancienne raconte que le pélican, lorsqu'il n'a pu se procurer de nourriture pour ses petits, les nour-

Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres[10] hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux de mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

rit de son propre sang. Le symbolisme chrétien s'empara de bonne heure de cette tradition qui s'appliquait si bien au Christ versant son sang pour le salut et pour la vie éternelle du genre humain. — La légende s'explique par l'attitude du pélican nourrissant ses enfants : l'oiseau remplit de poissons la poche membraneuse qu'il porte sous le bec, et c'est en la pressant contre sa poitrine qu'il en fait sortir le contenu. —— 10. **Goitre** (du latin *guttur*) est dit ici de la poche

Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées:
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang[11].

LE POÈTE

O muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

(*Poésies nouvelles*.)

La nuit d'octobre (1837).

Dans *la Nuit d'août* (1836), le poète a revu la Muse. Celle-ci lui a reproché de rester inactif; elle lui a fait honte de son oisiveté, et lui a rappelé les heureuses inspirations de jadis. Mais le poète lui a répondu presque en raillant; il était tout entier à la passion. — *La Nuit d'octobre* nous montre Musset brisé par une terrible épreuve: son amour a été trahi. La Muse revient, en consolatrice : le poète, qui se croit guéri, lui raconte ses malheurs, et se laisse emporter par ses souvenirs jusqu'à lancer des imprécations contre celle qu'il aimait. La Muse l'arrête, et l'apaise, en lui démontrant la nécessité et l'utilité de la douleur. C'est le thème que reprendra V. Hugo dans son admirable pièce : *A Villequier*, mais avec un sentiment plus religieux, plus profond et plus touchant.

LA MUSE

... Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,

que es pélicans portent à leur mandibule inférieure. — 11. Éloquente

Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert[1].
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur viderais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,

protestation en faveur de la poésie *sincère* et *vécue*. Gâtés par les fantaisies excessives de quelques poètes et Musset fut du nombre), beaucoup de lecteurs, à l'époque romantique, ne prenaient plus au sérieux les *déclamations* à la mode. Comparer Leconte de Lisle : *les Montreurs*.

1. A rapprocher des vers de *la Nuit de mai* sur la douleur. L'idée est la même mais tout à l'heure il ne s'agissait que de poésie ; ici, c'est de

Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots[2]?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?...
De quoi te plains-tu donc? l'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?...

(*Poésies nouvelles.*)

L'espoir en Dieu (1838).

Musset a subi la crise de scepticisme du siècle où il a vécu. Mais son scepticisme est *inquiet* ; il sent le besoin de pénétrer les mystères qui l'entourent, et de combler le vide désespérant du positivisme. D'ailleurs,

...Le monde s'est fait vieux;
Une immense espérance a traversé la terre :
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux...

Aussi, las des théories philosophiques, va-t-il s'adresser à Dieu lui-même. — On fera sentir, dans cette pièce, dont nous ne donnons qu'un fragment, la clarté et la sûreté du style à la fois philosophique et poétique. La *facture* est de la plus solide simplicité, et la poésie y vibre comme malgré elle. Comparer les vers philosophiques de Voltaire, de Chénier et de Lamartine.

..... Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?

la vie même. —— 2. On a constaté que les plus belles œuvres, c'est-à-dire celles qui font sur nous la plus vive et la plus mystérieuse impression, sont des œuvres *tristes*. Seules, elles semblent toucher notre *humanité*, faite surtout de regrets et d'espérances.

L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels[1] ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels[2].
Pythagore[3] et Leibnitz[4] transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons[5].
Montaigne s'examine, et ne se peut connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon[6] me rend aveugle, et Zénon[7] insensible.
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinoza[8], fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais[9] l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand[10]
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.
Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.

1. Le manichéisme, doctrine de Manès (troisième siècle après Jésus-Christ). Le fond de ce système est l'existence de deux dieux : le dieu du bien et le dieu du mal. Saint Augustin fut d'abord manichéen, et devint, après sa conversion, le plus redoutable adversaire de cette secte. — **2.** Ceci semble désigner la doctrine *théiste* (du mot grec signifiant *Dieu*) ou la *religion naturelle*, sans aucun culte. — **3. Pythagore**. Philosophe grec du sixième siècle av. Jésus-Christ, qui importa dans nos pays la doctrine orientale de la métempsycose. — **4. Leibnitz** (1646-1716), philosophe allemand. Musset fait allusion ici à la doctrine contenue dans l'ouvrage de Leibnitz, *la Monadologie*. — **5. Les tourbillons**, doctrine cosmogonique de Descartes. — **6. Pyrrhon** (334-288 av. Jésus-Christ), philosophe grec, le plus illustre des *sceptiques*, ceux qui *examinent* tout. — **7. Zénon** (358-260 av. Jésus-Christ), philosophe grec qui enseignait sous un portique (en grec, *stoa*), d'où le nom de *stoïciens* donné à ses disciples. Doctrine opposée à celle d'Épicure, et qui met le souverain bien dans la vertu. — **8. Spinoza** (1632-1677), inventeur du *panthéisme*. — **9. Locke** (1632-1704), philosophe anglais, inventeur du *sensualisme*. — **10. Kant** (1724-1804), philosophe allemand, aboutit par son *criticisme* à un scepticisme universel ; mais

Je vous plains; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés, et rêveurs d'aujourd'hui;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance,
Pour que Dieu nous réponde adressons-nous à lui!
Il est juste, il est bon, sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié [11]!

(*Poésies nouvelles.*)

Molière (1840).

Voici une note différente. Musset donne ses impressions sur une représentation du *Misanthrope*. Il goûte surtout dans Molière le peintre vrai des misères humaines : et il a trouvé, pour caractériser le fond sérieux de ses comédies, des vers d'une telle justesse qu'ils sont devenus proverbes. Comme ses contemporains, il voit en Alceste une incarnation de la vertu plutôt qu'un personnage ridicule. Enfin, il prend la résolution de ramasser *le fouet de la satire* ; et souvent, en effet, dans ses *poésies* et dans ses *comédies*, il s'est montré satirique éloquent et passionné (voir en particulier *Lorenzaccio*).

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès.
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour *Alceste*,
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénoûment bien cuit.

il en sort par la conscience du devoir et par l'*impératif catégorique* de la raison morale. — 11. Ces vers sont suivis d'une prière de vingt-cinq strophes, où Musset supplie la Divinité de dissiper le mystère qui l'environne.

Grâce à Dieu, nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode
Où l'intrigue, enlacée et roulée en feston,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton [1].
J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie.
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaîté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer [2].
Et je me demandais : Est-ce assez d'admirer ?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci ?...
Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison...
Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts [3],
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville [4],
Il y trouverait mieux, pour émouvoir sa bile,

1. Musset lance ici un coup de griffe à Alex. Dumas père et à Scribe. — 2. Cette formule devra être expliquée. Les élèves chercheront, dans les comédies de Molière qu'ils connaissent, à distinguer la forme comique du fond sérieux. On les mettra en garde, cependant, contre une tendance de notre temps à exagérer la part du *tragique* dans Molière, et surtout on leur expliquera pourquoi nous tombons dans cette exagération. — 3. **L'homme aux rubans verts**. C'est ainsi que Célimène, dans un billet, désigne Alceste, qui est vêtu au théâtre d'un costume de velours noir rehaussé de rubans verts. — 4. **La grand'ville**. Cette expression

Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet[5].
Nous avons autre chose à mettre au cabinet[6].
O notre maître à tous! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter!
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre, à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation!...

Une soirée perdue (Poésies nouvelles).

Sur trois marches de marbre rose (1849).

Musset, après sa grande crise de douleur, revient à la poésie coquette et impertinente de sa jeunesse, mais avec un génie plus sûr et en disciple moins des romantiques que des classiques. Le morceau suivant est surtout remarquable par l'aisance, l'imprévu et la continuelle justesse de l'expression. Ces qualités en font un chef-d'œuvre d'esprit humoristique, avec de jolis retours de poésie mélancolique et rêveuse.

..... Je ne crois pas que sur la terre
Il soit lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux! ô bergers! ô rocailles[1]!

se trouve dans *la Chanson du roi Henri*, citée par Alceste au premier acte, dans la scène du sonnet. — 5. **Un méchant sonnet**. *Méchant* signifie *qui ne vaut rien*. Ce sonnet est celui qu'Oronte lit à Alceste (acte I, sc. 2). — 6. **Mettre au cabinet**. Alceste, après avoir beaucoup tergiversé, répond enfin à Oronte, qui veut à tout prix avoir son opinion sur le sonnet : « Franchement, il est bon à mettre au cabinet. » Alceste veut dire : il est bon à garder dans un tiroir. Un *cabinet* était un meuble analogue à notre *secrétaire*. *Cabinet* s'est dit ensuite de la pièce où est le meuble; puis des personnes qui se réunissent dans cette pièce (cf. le mot *bureau*).

1. **Rocailles**. « Ouvrages faits avec des coquillages et des cailloux

Vieux Satyres, Termes[2] grognons,
Vieux petits ifs en rang d'oignons,
O bassins, quinconces[3], charmilles!
Boulingrins[4] pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!
Fantômes d'empereurs romains,
Pâles nymphes inanimées
Qui tendez aux passants les mains,
Par des jets d'eau tout enrhumées!
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes,
O marronniers! n'ayez pas peur.....
... Non, je ne vous décrirai point.
Je sais trop ce qui vous chagrine;
De Phébus je vois les effets:
Ce sont les vers qu'on vous a faits
Qui vous donnent si triste mine.
Tant de sonnets, de madrigaux,
Tant de ballades, de rondeaux,
Où l'on célébrait vos merveilles,
Vous ont assourdi les oreilles.
Et l'on voit bien que vous dormez
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,
Par respect aussi j'ai dormi;
Ce n'était, je crois, qu'à demi:
Je rêvais à quelque autre chose.
Mais vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,

incrustés dans la pierre brute. » (LITTRÉ.) — 2. **Termes**. Statues formées d'un buste reposant sur un fût allongé. — 3. **Quinconces**. Plantation d'arbres en échiquier. — 4. **Boulingrins**. Parterre de

En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,[5]
A gauche, en sortant du château ?
C'était par là, je le parie,
Que venait le roi sans pareil,
Le soir, au coucher du soleil,
Voir dans la forêt, en silence,
Le jour s'enfuir et se cacher
(Si toutefois en sa présence
Le soleil osait se coucher).
Que ces trois marches sont jolies !
Combien ce marbre est noble et doux !
Maudit soit du ciel, disions-nous,
Le pied qui les aurait salies !
N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.
— Avec quel charme est nuancée
Cette dalle à moitié cassée !
Voyez-vous ces veines d'azur,
Légères, fines et polies,
Courant, sous les roses pâlies,
Dans la blancheur d'un marbre pur ?...

...Est-ce ton avis, marbre rose ?
Malgré moi, pourtant, je suppose
Que le hasard qui t'a mis là
Ne t'avait pas fait pour cela.
Au pays où le soleil brille,
Près d'un temple grec ou latin,
Les beaux pieds d'une jeune fille,
Sentant la bruyère et le thym,
En te frappant de leurs sandales,
Auraient mieux réjoui tes dalles
Qu'une pantoufle de satin.

gazon ; littéralement : pelouse de gazon pour jouer aux boules (anglais : *bowl*, boule, et *green*, vert). — 5. **L'Orangerie**. Bâtiment où l'on conserve pendant l'hiver les orangers, à l'extrémité de l'aile sud du château.

Est-ce d'ailleurs pour cet usage
Que la nature avait formé
Ton bloc jadis vierge et sauvage
Que le génie eût animé ?
Lorsque la pioche et la truelle
T'ont scellé dans ce parc boueux,
En t'y plantant malgré les dieux,
Mansard [6] insultait Praxitèle [7].
Oui, si les flancs devaient s'ouvrir,
Il fallait en faire sortir
Quelque divinité nouvelle.
Quand sur toi leur scie a grincé,
Les tailleurs de pierre ont blessé
Quelque Vénus dormant encore,
Et la pourpre qui te colore
Te vient du sang qu'elle a versé [8].

Est-il donc vrai que toute chose
Puisse être ainsi foulée aux pieds,
Le rocher où l'aigle se pose,
Comme la feuille de la rose
Qui tombe et meurt dans nos sentiers ?
Est-ce que la commune mère,
Une fois son œuvre accompli,
Au hasard livre la matière,
Comme la pensée à l'oubli ?
Est-ce que la tourmente amère
Jette la perle au lapidaire
Pour qu'il l'écrase sans façon ?
Est-ce que l'absurde vulgaire

—— 6. **Mansard**. Il est question ici non de François Mansard (✝ 1666), qui a donné son nom à la *mansarde* et qui est l'architecte du Val-de-Grâce, mais de son neveu Jules-Hardouin Mansard (✝ 1708), qui a construit la place Vendôme, la place des Victoires, le dôme des Invalides, Versailles, Marly et le Grand-Trianon. —— 7. **Praxitèle**. Statuaire grec du quatrième siècle avant Jésus-Christ. —— 8. Ce trait est *précieux*, mais d'une préciosité voulue, mutine et charmante ; et d'ailleurs, il donne au marbre rose une vie symbolique tout à fait poétique.

Peut tout déshonorer sur terre
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon ?

(*Poésies nouvelles.*)

THÉOPHILE GAUTIER (1811-1872).

T. Gautier fit partie du jeune groupe romantique le plus exalté et se distingua le 24 février 1830 à la « bataille d'Hernani ». Ses premiers vers parurent en 1830. Il se mit à écrire dans les journaux, (*la Presse* et plus tard *le Moniteur*) et à publier des romans, des récits de voyage, etc. Mais son talent de poète se « cristallisa » enfin dans *Émaux et Camées* (1852). Gautier forme la transition entre les romantiques et les Parnassiens, et il a le premier soutenu la théorie de *l'art pour l'art*.

L'art (1852).

T. Gautier soutient, dans cette pièce célèbre, que l'œuvre d'art a d'autant plus de prix que l'artiste a dû triompher de plus grandes difficultés matérielles. L'effort que fait le poète, le sculpteur, le peintre, pour vaincre un rythme tyrannique ou une matière rebelle, l'oblige à prendre de plus en plus conscience de son idée et de son sentiment. Et, d'ailleurs, c'est à ce prix seulement que l'œuvre dure.

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit [1],

Lutte avec le Carrare,
Avec le Paros dur [2]
Et rare,
Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse
Son bronze où fermement
S'accuse
Le trait fier et charmant ;

D'une main délicate
Poursuis dans un filon
D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur...

Tout passe.— L'art robuste
Seul a l'éternité ;
Le buste
Survit à la cité,

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

1. Voilà l'observation essentielle. — 2. *Carrare, Paros*, marbres ainsi nommés des pays d'où on les tire.

Sculpte, lime, cisèle ;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant !

(*Émaux et Camées*, Fasquelle, éd.)

Le pot de fleurs (1852).

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau ;
Chaque jour, plus avant son pied chevelu plonge,
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient ; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards ;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace ;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise :
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps :
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants [1].

(*Émaux et Camées*, Fasquelle, éd.)

Ce que disent les hirondelles (1852).
Chanson d'automne.

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis.
Soir et matin la brise est fraîche,
Hélas ! les beaux jours sont finis !

1. Sully Prudhomme, dans *le Vase brisé*, a peut-être une réminiscence de cette pièce de Th. Gautier.

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde.
Et le souci sa toque d'or.

La pluie aux bassins fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart !

Tous les ans, j'y vais et je niche
Aux métopes [1] du Parthénon [2],
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon [3]. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis [4] comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouks [5],
Et parmi des flots de fumée,
Je rase turbans et turbouchs. » [6]

Celle-ci : « J'habite un triglyphe,
Au fronton d'un temple à Balbeck [7].

1. **Métope**, intervalle qui sépare les *triglyphes* ; ceux-ci sont des cannelures verticales régulièrement espacées, au-dessus de l'architrave ou de la frise. et figurant l'extrémité des solives. Les métopes du Parthénon représentent des épisodes du combat des Centaures et des Lapithes. — 2. **Parthénon**, temple de Minerve à Athènes, construit au cinquième siècle avant Jésus-Christ. — 3 En 1687, le Parthénon, encore très bien conservé, fut bombardé par les Vénitiens et par les Anglais. — 4. **Hadji**, nom que prend tout musulman qui a fait le pèlerinage de La Mecque. — 5. **Chibouk**, pipe turque. — 6. **Turbouch**. sorte de fez. rouge, orné d'un long gland de laine bleue. — 7. **Balbeck** ou Baalbeck. bourgade de Turquie d'Asie ; ville autrefois très considérable, qui prit, après la conquête d'Alexandre, le nom d Hé-

Je m'y suspends avec ma griffe,
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte[8],
Fait la dernière, j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent[9] d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues,
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille au bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent ;
Car le poète est un oiseau ;
Mais captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

liopolis (ville du soleil, traduction grecque de Baalbeck). Les ruines en sont magnifiques : elles ont été décrites par Lamartine dans son *Voyage en Orient* (1835), et par Renan dans sa *Mission de Phénicie* (1864). — 8. La seconde cataracte du Nil. — 9. **Pschent.** Mitre pointue portée en

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert[10],
Pour voler là-bas avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert.
(*Émaux et Camées*, Fasquelle, éd.)

La cathédrale Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg (1866).

Nous donnons un extrait des *Voyages* de Th. Gautier. Là il se montre toujours aussi précis que pittoresque. Il a vraiment l'œil d'un artiste, et, comme il s'en vantait, il *sait voir le monde extérieur*. C'est un véritable tableau que cette page, et l'on en analysera les *couleurs*.

L'hiver en Russie a une poésie particulière ; ses rigueurs sont compensées par des beautés, des effets et des aspects extrêmement pittoresques. La neige glace d'argent les coupoles d'or, accuse d'une ligne étincelante les entablements[1] et les frontons, met des touches blanches sur les acanthes d'airain, pose des points lumineux aux saillies des statues, et change tous les rapports de tons par des transpositions magiques. Saint-Isaac ainsi vu prend une originalité toute locale. Il est superbe de couleur, soit qu'il se détache, tout rehaussé de blanc, d'un rideau de nuages gris ; soit qu'il découpe son profil sur un de ces ciels de turquoise et de rose qui brillent à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est sec et que la neige crie sous le pied comme de la poudre de verre. Parfois, après un dégel, une bise glaciale fige en une nuit, sur le corps du monument, la sueur des granits et des marbres. Un réseau de perles, plus fines, plus rondes que les gouttes de rosée autour des plantes, enveloppe les gigantesques colonnes du péristyle. Le granit rougeâtre devient du rose le plus tendre, et prend sur le bord comme un velouté de pêche, comme une fleur de prune ; il se transforme en une ma-

Égypte par les rois et par les statues des dieux. — 10. **Ruckert** (1789-1866), poète et orientaliste allemand, célèbre surtout par ses chants patriotiques.

1. **Entablement**, partie du mur qui supporte le toit. — 2. **Bluettes**.

tière inconnue, pareille à ces pierres précieuses dont sont bâties les Jérusalems célestes. La vapeur cristallisée revêt l'édifice d'une poussière de diamant qui jette des feux et des bluettes[2] quand un rayon l'effleure; on dirait une cathédrale de pierreries dans la cité de Dieu.

Chaque heure du jour a son mirage. Si l'on regarde Saint-Isaac, au matin, du quai de la Néva, il apparaît couleur d'améthyste et de topaze brûlée, au milieu d'une auréole de splendeurs lactées et roses. Les brumes laiteuses qui flottent à sa base le détachent de la terre, et le font nager sur un archipel de vapeur. Le soir, sous une certaine incidence de lumière, du coin de la petite Morskaïa, avec ses fenêtres traversées par les rayons du couchant, il semble illuminé et comme incendié à l'intérieur. Les baies flamboient ardemment [3] dans les murailles sombres; quelquefois, par les temps de brume, lorsque le ciel est bas, les nuages descendent sur la coupole et la coiffent comme le sommet d'une montagne. Nous avons vu, spectacle étrange, la lanterne et la moitié supérieure du dôme disparaître sous un banc de brouillard. La nuée, coupant de sa zone d'ouate l'hémisphère doré de la haute tour, donnait à la cathédrale une élévation prodigieuse et l'air d'une Babel chrétienne allant retrouver, et non braver, dans les cieux. Celui sans lequel il n'y a pas de construction solide.

La nuit, qui dans les autres climats jette son crêpe opaque sur les édifices, ne peut entièrement éteindre Saint-Isaac. Sa coupole reste visible sous le dais noir des cieux avec des tons d'or pâle, comme une immense bulle à demi lumineuse.

(*Voyage en Russie*, Fasquelle, éd.)

étincelles. —— 3. **Ardemment** est pris ici dans un sens étymologique (latin *ardere*, brûler), cf. *l'ardeur* du soleil, charbons *ardents*, etc.

BÉRANGER (1780-1857).

Jean-Pierre de Béranger publia ses premières chansons en 1815; il en composa un grand nombre sous la Restauration, qui parurent réunies en 1821, 1825, 1828. Le dernier recueil fut publié en 1853. Ces chansons nous paraissent aujourd'hui bien prosaïques: l'actualité fit leur prodigieux succès.

Le vieux sergent (1825).

Près du rouet de sa fille chérie,
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? Le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas [1] !
Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmappe [2], à Fleurus [3],
Ces paysans, fils de la république,
Sur la frontière à sa voix accourus !
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

1. Le drapeau blanc, celui de la Restauration. — 2. **Jemmapes**, dans le Hainaut, célèbre par la victoire de Dumouriez contre la coalition (6 novembre 1792). — 3. **Fleurus**, dans le Hainaut ; Jourdan y

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés !
La Liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir, nos chefs sortent des rangs ;
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La Liberté déserte avec ses armes :
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras[4] ;
A notre gloire on mesure nos larmes.
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent :
Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas ;
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

AUGUSTE BARBIER (1805-1882).

A. Barbier publia, après la Révolution de 1830, une série de poèmes satiriques, l'*Idole*, le *Lion*, la *Curée*, la *Popularité*, etc. Il avait adopté le rythme des fameux *iambes* d'A. Chénier : et c'est sous ce titre, *Iambes*, qu'il réunit ses pièces, animées d'une vigoureuse indignation contre tous ceux qui avaient confisqué à leur profit la dernière révolution. Il donna ensuite *Il Pianto*,

battit les Alliés le 26 juin 1794. — 4. Allusion aux anciens généraux de Napoléon qui servent la monarchie de Charles X, et qui prennent part à la campagne d'Espagne (1824) pour restaurer un Bourbon.

Lazare, etc., qui contiennent également d'admirables passages, d'une poésie solide et un peu lourde (cf. *Littérature*, p. 765).

La Cavale (1831).

Cette éloquente diatribe contre Napoléon fait un contraste saisissant avec les pièces que, vers la même époque, la plupart des poètes consacraient à l'*Idole*. Mais on trouve la même inspiration, moins violente, dans le *Bonaparte* de Lamartine (*Nouvelles Méditations*, 1823).

L'analyse de *la Cavale* doit surtout faire ressortir la sûreté avec laquelle Barbier développe une image. Depuis le premier vers jusqu'au dernier, la comparaison est suivie sans aucune défaillance; elle obéit à une progression aussi juste que pittoresque : c'est comme un motif musical, mené par un solide *crescendo* jusqu'au brusque et sonore effet de la *chute*.

O Corse à cheveux plats, que la France était belle,
Au grand soleil de messidor[1] !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement[2].
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure[3] impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.

1. **Messidor.** Dixième mois du calendrier républicain, du 19 juin au 18 juillet. — 2. **Hennissement**, dérivé de *hennir*, qui exprime par une *onomatopée* le cri du cheval. — 3. **Centaure.** Dans la mythologie

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail.
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans[4] son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière[5],
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
De soulever le genre humain :
Les jarrets épuisés, haletante, sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva : mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins[6].

Iambes : l'Idole, III, A. Fayard, éditeur.

grecque, les Centaures étaient des êtres moitié hommes, moitié chevaux. Puis on a dit *centaure* en parlant d'un cavalier, mais considéré sur son cheval. Ici, le mot a donc quelque impropriété, puisque Bonaparte n'est pas encore monté sur la cavale. — **4. Quinze ans** (1800-1815). — **5. Carrière**. Le mot est pris ici dans son sens propre ; espace fixé que doit parcourir un cheval ou un char. — **6.** Etudier ici le choix des mots et la coupe des vers.

La Curée (1831).

Voici une autre comparaison, qui n'a pas moins de vigueur et de précision que la précédente. Il s'agit ici des émeutes populaires qui suivirent la Révolution de juillet 1830.

...Ainsi, quand désertant sa bauge[1] solitaire
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord,
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la troupe a sonné la curée[2]
A toute la meute des chiens,
Toute la meute alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin:
Et puis vient la cohue, et les abois[3] féroces
Roulant de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s'élance, et tout crie: Allons!
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, Allons! les chiens sont rois!
Le cadavre est à nous; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille[4]
Et qui se pende à notre cou:
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl!
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillant ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;

1. **Bauge**, gîte du sanglier. — 2. **Curée**, cf. p. 268, note 5. — 3. **Abois**, cf. p. 179, note 10. — 4. **Fouaille**, fouette, verbe dérivé de substantif, *fouaille*. **Fou**, en v. fr. (latin *fagus*), signifie *hêtre*; de

Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son morceau de charogne[5] :
« Voici ma part de royauté ! »

(*Iambes et Poèmes* : La Curée, A. Fayard éditeur.)

LES PARNASSIENS

THÉODORE DE BANVILLE (1823-1891).

Banville est un de ceux qui, après Th. Gautier, a réagi contre la déclamation romantique. Il publia les *Cariatides* (1842), les *Stalactites* (1846), les *Odelettes* (1851), les *Odes funambulesques* (1868), et il a donné au théâtre : *Gringoire* (1866), *Le Baiser* (1881), *Socrate et sa femme* (1885). (Cf. *Littérature*, p. 765.)

L'art serein (1846).

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut, pour en faire un beau vase.
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats,
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée[1],
Ni de Cypris[2] naissant sur la terre embaumée :
Pas de Titans[3] vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchos[4] attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes.....

là, *fouaille* : fouet formé d'une branche de hêtre. — 5. **Charogne** (latin *caronea*), dérivé de *caro*, chair, se dit d'un morceau de chair pourrie.

1. **Alcide**. Hercule, fils d'Alcée. Parmi ses *douze travaux*, se trouve sa victoire sur le lion de Némée ; il le dépouilla de sa peau dont les sculpteurs le représentent enveloppé. — 2. **Cypris**, Vénus. — 3. **Titans**. Géants, fils de la Terre, qui tentèrent de renverser Jupiter en escaladant l'Olympe. Ils avaient entassé le Pélion sur l'Ossa (montagnes de Thessalie) et furent renversés par la foudre. — 4. **Bacchos**, forme grecque pour

Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante[5],
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe[6]
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites[7].

(*Les Stalactites*, Fasquelle, éditeur.)

Le Rythme et la Rime (1851).

Banville a le culte de la rime et du rythme : il soutient, comme Th. Gautier (cf. p. 984) que cette contrainte est nécessaire à la beauté poétique. — Cf. l'opinion opposée exprimée par Verlaine, p. 1001.

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle[1],
Qui sent un pouvoir plus fort que le sien,
Donne l'harmonie enivrante et belle
Au musicien.

Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure,
Cède au cavalier, rare parmi nous,
Dont aucun effort ne peut avant l'heure
Lasser les genoux.

De même d'abord le Rythme farouche
Devant la Pensée écume d'horreur,
Et, pour se soustraire au Dieu qui le touche,
Se cabre en fureur.

Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime,
Il marche en cadence, et comme par jeu

Bacchus, dieu du vin. — 5. **Bacchante**. Les bacchantes faisaient partie du cortège de Bacchus. La sculpture les représente fréquemment. Le poète latin Catulle compare Ariane abandonnée à une statue de bacchante. — 6. **Acanthe**. La feuille de l'acanthe, très décorative, est usitée dans la sculpture antique ; en particulier dans le chapiteau corinthien. — 7. Banville décrit, en habile imitateur d'André Chénier, les jeunes Athéniennes qui figurent sur la frise du Parthénon sculptée par Phidias.

1. **Rebelle**. Il faut que cet instrument force le musicien à une

Son vainqueur lui met le mors de la Rime
Dans sa bouche en feu[2].

(*Odelettes*, à Léon Gatayes, Fasquelle, éd.)

Lapins (1868).

Voici un exemple de poésie badine, genre dans lequel excelle de Banville. Le jeu des rimes en fait presque tout le prix.

Les petits lapins, dans le bois,
Folâtrent sur l'herbe arrosée
Et, comme nous le vin d'Arbois,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage :

« Nous sommes les petits lapins,
Gens étrangers à l'écriture,
Et chaussés des seuls escarpins
Que nous a donnés la nature.

N'ayant pas lu Dostoïeswsky,
Nous conservons des airs peu rogues,
Et certes, ce n'est pas nous qui
Nous piquons d'être psychologues.

Nous sommes les petits lapins.
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et, n'ayant pas de calepins,
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons pas le Kant ;
Son idéale turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,

attention soutenue, et que celui-ci triomphe d'une difficulté d'exécution. —— 2. On analysera la comparaison, terme par terme.

Il faut qu'on l'adore à genoux ;
Mais nous préférons qu'on se taise,
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

En dépit de Schopenhauer,
Ce cruel malade qui tousse,
Vivre et savourer le doux air
Nous semble une chose fort douce.

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières,
Nous sommes les petits lapins
Assis sur leurs petits derrières.

(*Sonnailles et Clochettes*, Fasquelle, éd.)

Ici devaient prendre place des *extraits* des principaux poètes de l'*école Parnassienne*, dont Th. de Banville peut être considéré comme un des théoriciens, et qui sont : Leconte de Lisle, J.-M. de Hérédia, Sully-Prudhomme et François Coppée. De même, pour V. de Laprade. Mais la maison A. Lemerre, qui a édité ces poètes, n'a pas cru devoir nous accorder les autorisations nécessaires pour ces reproductions.

Nous avons placé, en Appendice, un chapitre consacré à ce groupe poétique ; les élèves y trouveront des citations suffisamment nombreuses, encadrées dans un texte explicatif.

LES SYMBOLISTES

PAUL VERLAINE (1844-1896).

C'est une curieuse figure que celle de ce poète bohême, qui scandalise et qui émeut. Verlaine soutient des théories absolument opposées à celles de Gautier et de Banville : il réagit contre la thèse de *l'art pour l'art* ; il fait des vers *impairs* et il raille la rime. Mais il est à peu près le seul, dans l'école symboliste, qui ait vraiment le don de grande et profonde poésie.

(*La Littérature*, p. 765.)

Chanson d'automne (1866).

Ceci ressemblerait presque à du Banville, par le rythme : mais il s'en dégage une impression de mélancolie désespérante, qui est suggérée par le choix des mots et des coupes.

Les sanglots longs
Des violons
  De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
  Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
  Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
  Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
  Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
  Feuille morte.

(*Poèmes saturniens*, Fasquelle, éditeur.)

Art poétique (1885).

Nous tenons à donner cette pièce qui est l'*Art poétique* de l'école symboliste. On l'analysera strophe par strophe, en se rendant bien compte, sans railleries faciles, de ce que demande Verlaine. Ce rythme impair déroute d'abord l'oreille formée aux rythmes classiques, romantiques, et parnassiens ; il a cependant son charme propre ; et il faut travailler à tout comprendre, surtout dans le domaine de l'art. Ces vers se coupent après la 4e syllabe, et forment deux hémistiches de 4 et 5 pieds.

A Charles Morice.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair [1]
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sous quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles [2] !

Car nous voulons la Nuance encore,
Pas la couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor [3] !

Fuis du plus loin la Pointe [4] assassine,
L'esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

1. **L'impair.** On pratique couramment certains vers impairs, ceux de 5 et de 7 pieds. Il s'agit ici de rythmes de *neuf* et de *onze* syllabes. — On trouve, au seizième siècle, plusieurs exemples de vers de 9 et de 11 pieds ; il y en a d'exquis dans Ronsard. — 2. L'exemple qui accompagne le précepte est, on ne saurait le nier, tout à fait heureux. — 3. Ce vers charmant serait digne de Ronsard et de Chénier. — 4. **Pointe.** Trait d'esprit. — 5. **L'Eloquence**, c'est-à-dire

Prends l'Éloquence et tords-lui son cou[5] !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Oh ! qui dira les torts de la Rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime[6] ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée,
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature[7].

(*Jadis et Naguère*, Fasquelle, éditeur.)

la *rhétorique*, au sens fâcheux du mot. — 6. Verlaine a raison de protester contre les excès de l'école parnassienne, et surtout contre Banville, pour qui la rime devient seule suggestive des idées. — 7. **Littérature**. Le mot est pris, comme celui d'éloquence, dans le *sens fâcheux* : il résume tous les artifices et s'oppose à l'inspiration.

LE DRAME ROMANTIQUE

LES THÉORIES

VICTOR HUGO

Préface de Cromwell (1827).

La *Préface* publiée par Victor Hugo, en tête d'un drame qui ne fut jamais joué, ne contient guère que des idées exprimées antérieurement par Chateaubriand, Mme de Staël et un grand nombre de critiques français et etrangers. Mais V. Hugo sut revêtir ces idées d'une forme éloquente, et les pousser jusqu'au paradoxe: de là l'impression très vive de ce manifeste sur la jeunesse romantique. (Cf. *Littérature*, pp. 770-773.)

. . . .

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : — Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élancé vers le ciel, sa patrie ; — de ce jour le drame a été créé [1]. Est-ce autre chose, en effet, que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame ; le caractère du drame est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création [2]. Car la poésie vraie, la poésie complète, est

1. Rappelons que Victor Hugo divise la poésie en trois périodes, correspondantes aux *âges* de l'humanité : *le lyrisme* (la Bible), *l'épopée* (la civilisation païenne, Homère), *le drame* (les temps modernes). Ici, il reprend la thèse soutenue par Chateaubriand dans *le Génie du christianisme* (2e et 3e parties). — 2. L'erreur de Victor Hugo, dans cette défi-

dans l'harmonie des contraires. Puis, il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est dans l'art [3].

En se plaçant à ce point de vue pour juger nos petites règles conventionnelles, pour débrouiller tous ces labyrinthes scolastiques, pour résoudre tous ces problèmes mesquins que les critiques des deux derniers siècles ont laborieusement bâtis autour de l'art, on est frappé de la promptitude avec laquelle la question du théâtre moderne se nettoie. Le drame n'a qu'à faire un pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchaîner dans son sommeil [4].

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque, ne doivent jamais être un objet d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque, c'est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartuffe n'est pas beau, Pourceaugnac n'est pas noble ; Pourceaugnac et Tartufe sont d'admirables jets de l'art [5].

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douanes, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on

nition du *réel*, est d'avoir été chercher les deux *extrémités* (sublime et grotesque) pour les réunir. Le *réel* n'est pas fait d'antithèses violentes ; il y a toujours des transitions entre les situations et les sentiments opposés ; Hugo devait plutôt demander, comme Diderot, qu'on réunît le tragique et le comique par leurs nuances intermédiaires, et que l'on passât de l'un à l'autre par degrés. Cette juxtaposition naïve du sublime et du grotesque fait sourire chaque fois que V. Hugo la pratique dans ses drames ; et il la pratique rarement. — **3.** Pour comprendre cette formule, il faut lire toute la suite de la *Préface*. Victor Hugo commence par une affirmation tranchante : il la corrige lui-même un peu plus loin. — **4** Allusion à un célèbre passage des *Voyages de Gulliver*, de Swift. — **5** Singulière façon de raisonner. Il ne manque à ce bel argument qu'une définition du *grotesque* : le lecteur ne sait pas encore ce que V. Hugo entend par ce mot. A ranger sous la même étiquette Tartufe et Pourceaugnac, on se fait du *grotesque* une conception

empêche leurs rameaux de se mêler, si on les sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part, des abstractions de vices, de ridicules; de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions il restera quelque chose à représenter, l'homme; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame[6].

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : *A la mort, et allons dîner!* Ainsi le Sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien. Ainsi Socrate, buvant la ciguë et conversant de l'âme immortelle et du dieu unique, s'interrompra pour recommander qu'on sacrifie un coq à Esculape. Ainsi Élisabeth jurera et parlera latin. Ainsi Richelieu subira le capucin Joseph, et Louis XI son barbier, Olivier le Diable. Ainsi Cromwell dira : *J'ai le Parlement dans mon sac et le roi dans ma poche;* ou, de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles I[er], barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant. Ainsi César dans le char de triomphe aura peur de verser. Car les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, car c'est par là

assez vague? —— 6. Victor Hugo a tout à fait raison; mais il se bat contre ses propres chimères. Jamais la tragédie classique française, celle de Corneille et de Racine, n'a analysé *séparément* l'héroïsme ou la vertu : elle est faite précisément des combats entre la *bête* et l'*âme*, et il est superflu d'en donner des exemples que V. Hugo pouvait trouver dans ses souvenirs scolaires. La question est seulement de savoir jusqu'à quel degré on devra, dans un sens et dans l'autre, descendre et monter. La *bête*, est-ce le *grotesque*? et *l'âme, le sublime*? Ces deux mots n'indiquent-ils pas des états exceptionnels, entre lesquels se trouve *la*

qu'ils sont dramatiques [7]. « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas », disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme ; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre, illumine à la fois l'art et l'histoire, ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie.

Chose frappante, tous ces contrastes se rencontrent dans les poètes eux-mêmes pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités, ces hommes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces Démocrites sont aussi des Héraclites [8]. Beaumarchais était morose, Molière était sombre, Shakespeare mélancolique [9].

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité. Quelquefois il arrive par masses homogènes, par caractères complets : Dandin, Prusias, Trissotin, Brid'oison, la nourrice de Juliette ; quelquefois empreint de terreur : ainsi Richard III, Bégears, Tartuffe, Méphistophélès ; quelquefois même voilé de grâce et d'élégance, comme Figaro, Osrick, Mercutio, don Juan [10]. Il s'infiltre partout, car de même que les plus vulgaires ont mainte fois leurs accès de sublime, les plus élevés paient fréquemment tribut au trivial et au

nature ? — 7. C'est en effet par ce mélange de grandeur et de petitesse que les héros *touchent à l'humanité* ; mais c'est une question de choix et de mesure : Victor Hugo l'a prouvé lui-même dans *Cromwel Marion Delorme* et *Hernani*. Dans *le Roi s'amuse*, il a justement montré comment il ne fallait pas faire. — 8. **Démocrite**, philosophe grec du cinquième siècle, et qui « se hâtait de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer » ; — **Héraclite**, à la même époque, était pessimiste, et « voyait tout en noir ». — 9. Très juste. Mais si cela prouve que la comédie elle-même est profonde et mélancolique *à la réflexion*, cela ne prouve pas que le spectateur doive sentir, pendant la représentation, l'antithèse violente du sublime et du grotesque. — 10. V. Hugo accumule les noms et les exemples avec l'assurance d'un écolier. Dandin est le juge des *Plaideurs* de Racine ; Prusias, roi de Bithynie (*Nicomède* de Corneille ; Trissotin, poète pédant des *Femmes savantes* ; Brid'oison, le juge du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais ; la nourrice de Juliette, dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare ; Richard III, dans la pièce de ce nom de Shakespeare ; Bégears, le héros de *la Mère coupable* de Beaumarchais ; Tartuffe, de Molière ; Méphistophélès, le démon, dans le *Faust* de Gœthe ; Osrick, personnage grotesque de l'*Hamlet* de Shakespeare ;

ridicule. Aussi, souvent insaisissable, souvent imperceptible, est-il toujours présent sur la scène, même quand il se tait, même quand il se cache. Grâce à lui, point d'impressions monotones. Tantôt il jette du rire, tantôt de l'horreur dans la tragédie. Il fera rencontrer l'apothicaire à Roméo, les trois sorcières à Macbeth, les fossoyeurs à Hamlet[11]. Parfois, enfin, il peut sans discordance, comme dans la scène du roi Lear et de son fou, mêler sa voix criarde aux plus sublimes, aux plus lugubres, aux plus rêveuses musiques de l'âme[12].

Voilà ce qu'a su faire entre tous, d'une manière qui lui est propre et qu'il serait aussi inutile qu'impossible d'imiter, Shakespeare, ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène, Corneille, Molière, Beaumarchais.

. . . .

La nature donc! La nature et la vérité. — Et ici, afin de montrer que, loin de démolir l'art, les idées nouvelles ne veulent que le reconstruire plus solide et mieux fondé, essayons d'indiquer quelle est la limite infranchissable qui, à notre avis, sépare la réalité selon l'art de la réalité selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du *romantisme*. La vérité de l'art ne saurait être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité *absolue*. L'art ne peut donner la chose même. Supposons, en effet, un de ces promoteurs irréfléchis de la nature absolue, de la nature vue hors

Mercutio, jeune seigneur de Vérone, dans *Roméo et Juliette*. —— **11**. Roméo (dans Shakespeare) croit Juliette morte : il achète une drogue pour s'empoisonner, et Shakespeare donne un caractère non pas *grotesque* mais poltron et servile, à l'apothicaire qui lui vend ce poison : — Macbeth, tourmenté par son ambition, rencontre trois sorcières qui lui prédisent qu'il sera roi : on eût fort étonné Shakespeare en lui disant qu'il y avait là du grotesque : il n'a cru donner qu'une impression d'horreur et de terreur : — Hamlet, après la mort d'Ophélie, cause au cimetière d'Elseneur avec deux fossoyeurs. —— **12**. Victor Hugo cite ici une des plus étranges scènes du *Roi Lear* de Shakespeare : le roi, chassé par ses enfants, erre sur la lande, par un terrible orage. Il commence à devenir fou : il a auprès de lui son bouffon, dont les railleries forment un poignant contraste avec la folie réelle du vieux roi, et avec la folie simulée

de l'art, à la représentation d'une pièce romantique, du *Cid*, par exemple [13]. — Qu'est cela? dira-t-il au premier mot. Le Cid parle en vers! Il n'est pas *naturel* de parler en vers. — Comment voulez-vous donc qu'il parle? — En prose. — Soit. — Un instant après : — Quoi, reprendra-t-il s'il est conséquent, le Cid parle français! — Eh bien? — La *nature* veut qu'il parle sa langue, il ne peut parler qu'espagnol. — Nous n'y comprendrons rien; mais soit encore. — Vous croyez que c'est tout? Non pas; avant la dixième phrase castillane, il doit se lever et demander si ce Cid qui parle est le véritable Cid, en chair et en os. De quel droit cet acteur, qui s'appelle Pierre ou Jacques, prend-il le nom de Cid? Cela est *faux*. — Il n'y a aucune raison pour qu'il n'exige pas ensuite qu'on substitue le soleil à cette rampe, des arbres *réels*, des maisons *réelles*, à ces menteuses coulisses. Car, une fois dans cette voie, la logique nous tient au collet, on ne peut plus s'arrêter [14].

On doit donc reconnaître, sous peine de l'absurde, que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts [15]. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art, outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie, entre Vaugelas et Richelet [16]. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments; pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit, le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est

d'un troisième personnage. —— **13**. Remarquer le choix du *Cid* comme pièce *romantique*. —— **14**. Ce passage est une spirituelle et toujours actuelle critique des prétentions du *naturalisme* au théâtre. —— **15**. Voilà, comme nous l'annoncions, qui corrige quelque peu la formule : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art. » —— **16**. **Vaugelas**, célèbre grammairien français (1585-1650). — **Richelet** (1631-1698), auteur d'un *Dictionnaire de la langue française* (1680). Si le nom de Vaugelas correspond bien à *grammaire*, celui de Richelet n'est pas en rapport avec

un miroir ordinaire, une surface plane et finie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée; on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art [17].

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépouillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi [18]. Ainsi, le but de l'art est presque divin; ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement; un drame, enfin, où le poète remplisse

prosodie, Richelet n'ayant consacré aucun ouvrage à la théorie de la versification. —— **17. Avoué de**. Cette construction d'*avouer* avec la préposition *de* est archaïque; nous dirions *avoué par*. —— **18.** On voit comment V. Hugo en arrive, après des déclarations très tardives sur les droits de la nature et de la vérité, à rendre le poète

pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes : l'extérieur, par leurs discours et leurs actions; l'intérieur, par les *a parte* et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

On conçoit que, pour une œuvre de ce genre, si le poète doit *choisir* dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le *beau*, mais le *caractéristique* [19]. Non qu'il convienne de *faire*, comme on dit aujourd'hui, *de la couleur locale*, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps; elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant qu'on a changé de siècle et d'atmosphère [20]. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là : tant mieux. Il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*. Le commun est le défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. Il faut qu'à cette optique de la scène toute figure soit ramenée à son trait le plus saillant, le plus individuel, le

maître absolu de son sujet. C'est bien là le *subjectivisme romantique*. — 19. **Le caractéristique**. Excellente théorie, qui d'ailleurs est celle des grands classiques, et de tous ceux qui méritent à un degré quelconque le nom d'artiste. Or, il est peut-être vrai que le *beau* est le *caractéristique* par excellence. — 20. **Couleur locale**. On ne saurait mieux critiquer la fausse couleur locale, dont l'école romantique commençait à abuser, et que P. Mérimée venait de railler si finement, par l'absurde,

plus précis. Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre. Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux pièces de *cuivre* comme aux écus d'or [21].

(*Cromwell*, Hetzel, éditeur.)

ALFRED DE VIGNY

Lettre à Lord*** sur la soirée du 24 octobre 1829.

A. de Vigny donna au Théâtre-Français, en 1829, une traduction en vers, intégrale ou peu s'en faut, de l'*Othello* de Shakespeare. En publiant cette traduction, il la fit précéder, lui aussi, d'un manifeste, où il reprenait les idées exprimées par V. Hugo dans la *Préface de Cromwell*. Nous en donnons un fragment, pour que l'on juge de la différence du ton.

. . . .

Une simple question est à résoudre. La voici :

La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique?...

... Grâce au ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène [1], assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos écrivains : *Le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures*. Car autant eût valu dire : « Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poème

dans son *Théâtre de Clara Gazul* (1825). — 21. **Le balancier.** Machine à frapper les monnaies.

1. **Melpomène.** Muse de la tragédie. — 2. On a déjà vu ce point

ou tel roman; il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures[2]. » Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes; il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.

Venez, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché[3].

Considérez d'abord que, dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénoûment d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe, ainsi que tous les étrangers, dans les tragédies françaises : cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout à coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes[4]. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente ; car il a fallu, à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux, et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient ; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue[5].

Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps et y fera mouvoir des existences entières; il créera l'homme, non comme *espèce*, mais comme *individu*, seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans

développé par Victor Hugo dans sa *Préface de Cromwell*, et, il faut l'avouer, avec plus d'esprit et de *brio* ; Vigny a ici une assez faible réminiscence. — 3. Racine, *Athalie*, acte II, sc. viii. — 4. Cette observation n'est juste que pour les imitateurs des grands tragiques. Racine, en particulier, ne donne jamais cette impression. — 5. Image brillante, critique fort superficielle en ce qui concerne des pièces comme *Polyeucte*, *Rodogune*, *Andromaque*, *Bérénice*, *Athalie*... Tel est le défaut des romantiques ; ils rendent les *maîtres* responsables de la faiblesse de leurs

leur cœur ces germes de passions par où se préparent les grands événements ; puis, lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds inextricables et multipliés. Alors, bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'il manque d'air et d'espace ; car l'art sera tout semblable à la vie, et dans la vie une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse. *Mens agitat molem*[6].

Je suis juste, tout était bien en harmonie dans l'ex-système de tragédie ; mais tout était d'accord aussi dans le système féodal et théocratique[7], et pourtant il fut. Pour exécuter une longue catastrophe qui n'avait de corps que parce qu'elle était enflée, il fallait substituer des rôles aux caractères, des abstractions de passions personnifiées à des hommes : or, la nature n'a jamais produit une famille d'hommes, une maison entière, dans le sens des anciens (*domus*) où père et enfants, maîtres et serviteurs se soient trouvés également sensibles, agités au même degré par le même événement, s'y jetant à corps perdu, prenant au sérieux et de bonne foi toutes les surprises et les pièges les plus grossiers, et en éprouvant une satisfaction solennelle, une douleur solennelle ou une fureur solennelle ; conservant précieusement le sentiment unique qui les anime depuis la première phase de l'événement jusqu'à son accomplissement, sans permettre à leur imagination de s'en écarter d'un pas, et s'occupant enfin d'une affaire unique, celle de commencer un dénoûment et de le retarder sans pourtant cesser d'en parler[8].

disciples. — 6. VIRGILE, *Énéide*, VI, 727. — 7. **Théocratique**, de deux mots grecs qui signifient *Dieu* et *pouvoir* ; se dit d'un Etat où le pouvoir

... Un imitateur de Shakespeare serait aussi faux dans notre temps que le sont les imitateurs d'*Athalie.*

Encore une fois, nous marchons, et quoique Shakespeare ait atteint le plus haut degré peut-être où puisse atteindre la tragédie moderne, il l'a atteint selon son temps; ce qui est poésie et observation de moraliste est aussi beau en lui que jamais il l'eût été, parce que l'inspiration ne fait pas de progrès, et que la nature des individus ne change pas; mais ce qui est philosophie divine ou humaine doit correspondre aux besoins de la société où vit le poète ; or, les sociétés avancent.

Aujourd'hui, le mouvement est tellement rapide, qu'un homme de trente ans a vu deux siècles contraires de dix ans chacun, l'un tout en action extérieure, guerroyant, conquérant, rude, fort et glorieux, mais sans vie, et comme glacé à l'intérieur, presque sans progrès de poésie, de philosophie et d'arts, ou n'y laissant apercevoir qu'un mouvement de transition ; l'autre, immobile et languissant au dehors, mesquin et indécis en action, sans vouloir, sans éclat dans ses faits, mais agité, dévoré intérieurement par un prodigieux travail intellectuel, une fermentation presque sans exemple dans l'histoire et portant en lui comme une fournaise ardente où se refondent, s'élaborent, se coulent et se coordonnent toutes les pensées, dans toutes leurs formes, tous leurs moules et tous leurs ordres; le premier tout semblable à un corps, le second à un esprit [9]. Comment de ce double spectacle ne sortirait-il pas comme une race d'idées toute nouvelle ? qui peut s'étonner de tout ce qui se fait, à moins d'avoir, comme Jérusalem, *des yeux*

est aux mains du clergé. — 8. Rien de plus confus et de plus léger que cette remarque. Il est certain, au contraire, qu'un événement *tragique* concentre et absorbe tous ceux qui, à un degré quelconque, y sont intéressés. (Cf. *Horace*, *Bajazet*, *Athalie*, etc.). D'autre part, *l'unité de temps* est précisément une condition de vraisemblance dans la tragédie, parce que tous ces personnages ne sont émus à ce degré que pendant une courte durée. Ce qui est vraiment impossible, c'est que, comme dans la plupart des drames romantiques, des hommes soient au paroxysme de la fureur ou de la folie pendant cinq actes qui embrassent plusieurs mois ou plusieurs années. — 9. Ici, au contraire Vigny se montre excellent

pour ne point voir[10] ? Pour n'appliquer ceci qu'à l'art dramatique, je pense donc qu'à l'avenir cet art sera plus difficile que jamais pour la France, précisément parce qu'il est affranchi des plus pesantes règles. C'était autrefois une sorte de mérite que d'avoir produit quelque chose malgré elles, et les avoir suivies pouvait faire une réputation. Mais, à présent, ce sera d'un autre point de vue que l'on considérera la tragédie inventée, il lui faudra d'autant plus de beautés naturelles qu'elle aura moins de grâces de convention. C'est par la même raison qu'un cheval faible et ruiné peut avoir au manège une souplesse fort élégante sous les selles de velours, les cocardes, les nœuds, les bridons dorés et les tresses des écuyers ; il exécute des voltes et demi-voltes savantes, il fait des soubresauts qui lui donnent un air de force, et il prend un galop mesuré qui singe la vitesse ; mais lancez-le nu et au grand air dans une plaine d'Alsace ou de Pologne, et jugez-le à côté d'un étalon sauvage, et vous verrez ce qu'il saura faire.

(*Théâtre complet*, préface d'*Othello*,
Calmann-Lévy, éditeur.)

Les Œuvres.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Henri III et sa cour (11 février 1829) (Cf. *Littérature*, p. 778).

Henri III fut représenté au Théâtre-Français un an avant *Hernani*. C'est le premier en date des drames historico-romantiques. Mais *Henri III* est en prose, et par là il tient encore du mélodrame des boulevards. Le style, qui fait illusion au théâtre, ne résiste guère à une lecture attentive ; Hugo, inférieur à Dumas comme dramaturge, aura le mérite d'écrire en vers. — Nous choisissons, dans *Henri III*, une scène qui eut un grand succès de nouveauté, à cause des petits détails d'actualité, de mœurs, de modes, qui donnait au dialogue une certaine *couleur locale* ; V. Hugo devait imiter ces procédés au second acte de *Marion Delorme*.

---

critique. Il caractérise fort bien l'époque impériale et l'époque de la Restauration. —— **10**. Nouveau souvenir d'*Athalie*, acte I, scène 1.

JOYEUSE, SAINT-MÉGRIN, D'ÉPERNON, SAINT-LUC DU HALDE, PAGES.

Une salle du Louvre. — A gauche, deux fauteuils et quelques tabourets préparés pour le roi, la reine-mère et les courtisans. Joyeuse est couché dans l'un de ces fauteuils, et Saint-Mégrin, debout, appuyé sur le dossier de l'autre. Du côté opposé, d'Epernon est assis à une table sur laquelle est posé un échiquier. Au fond, Saint-Luc fait des armes avec du Halde. Chacun d'eux a près de lui un page à ses couleurs.

D'ÉPERNON

Messieurs, qui de vous fait ma partie d'échecs, en attendant le retour du roi ? Saint-Mégrin, ta revanche ?

SAINT-MÉGRIN

Non, je suis distrait aujourd'hui.

JOYEUSE

Oh ! décidément, c'est la prédiction de l'astrologue [1]... Vrai Dieu ! c'est un véritable sorcier. Sais-tu bien qu'il avait prédit à Dugast qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre quand la reine Marguerite l'a fait assassiner ? Je parie que c'est un horoscope du même genre qui occupe Saint-Mégrin....

SAINT-MÉGRIN, l'interrompant vivement.

Mais, toi-même, Joyeuse, que ne fais-tu la partie de d'Épernon ?

JOYEUSE

Non, merci.

D'ÉPERNON

Est-ce que tu veux réfléchir aussi, toi ?

JOYEUSE

C'est, au contraire, pour ne pas être obligé de réfléchir.

SAINT-LUC

Eh bien, veux-tu faire des armes avec moi, vicomte ?

JOYEUSE

C'est trop fatigant, et puis tu n'es pas de ma force. Fais une œuvre charitable, tire d'Épernon d'embarras...

1. Au premier acte, tous ces gentilshommes se sont rencontrés chez l'astrologue Ruggieri, qui leur a prédit à chacun leur destinée : à Saint-

SAINT-LUC

Soit.

JOYEUSE, tirant un bilboquet de son escarcelle.

Vive Dieu ! messieurs, voilà un jeu... Celui-là ne fatigue ni le corps ni l'esprit... Sais-tu bien que cette nouvelle invention a eu un succès prodigieux chez la présidente ? A propos, tu n'y étais pas, Saint-Luc ; qu'es-tu donc devenu ?...

SAINT-LUC

J'ai été voir les Gelosi ; tu sais, ces comédiens italiens qui ont obtenu la permission de représenter des mystères à l'hôtel de Bourbon [2].

JOYEUSE

Ah ! oui,... moyennant quatre sous par personne.

SAINT-LUC

Et puis, en passant... Un instant, d'Épernon, je n'ai pas joué.

JOYEUSE

Et puis, en passant ?...

SAINT-LUC

Où ?

JOYEUSE

En passant, disais-tu ?...

SAINT-LUC

Oui... Je me suis arrêté en face de Nesle, pour y voir poser la première pierre d'un pont qu'on appellera le pont Neuf [3].

D'ÉPERNON

C'est Ducereeau [4] qui l'a entrepris... On dit que le roi va lui accorder des lettres de noblesse.

JOYEUSE

Et justice sera faite... Sais-tu bien qu'il m'épargnera au moins six cents pas, toutes les fois que je voudrai aller

Mégrin, il a annoncé sa mort prochaine. —— 2. Les comédiens italiens dits *Gelosi* (jaloux de plaire) donnèrent, en 1576, des représentations aux *Etats* de Blois, et en 1577 dans la salle du Petit-Bourbon. Leur succès émut les Confrères de la Passion, qui leur intentèrent un procès et les firent expulser de France. De nouvelles troupes italiennes vinrent en 1584 et 1585. —— **3. Pont-Neuf**. Le Pont-Neuf, commencé sous Henri III, ne

à l'École Saint-Germain ? (Il laisse tomber son bilboquet, et appelle son page, qui est à l'autre bout de la salle.) Bertrand, mon bilboquet...

SAINT-LUC

Messieurs, grande réforme ! Ce matin Mme de Sauves m'a dit en confidence que le roi avait abandonné les fraises gaudronnées pour prendre les collets renversés à l'italienne [5].

D'ÉPERNON

Eh ! que ne nous disais-tu pas cela !... Nous serons en retard d'un jour... Tiens, Saint-Mégrin le savait, lui... (A son page.) Que je trouve demain un collet renversé au lieu de cette fraise...

SAINT-LUC, riant.

Ah ! ah !... tu te souviens que le roi t'a exilé quinze jours, parce qu'il manquait un bouton à ton pourpoint...

JOYEUSE

Eh bien, moi, je vais te rendre nouvelle pour nouvelle. Antraguet rentre aujourd'hui en grâce.

SAINT-LUC

Vrai ?...

JOYEUSE

Oui, il est décidément guisard [6]... C'est le Balafré [7] qui a exigé du roi qu'il lui rendît son commandement... Depuis quelque temps, le roi fait tout ce qu'il veut...

D'ÉPERNON

C'est qu'il a besoin de lui... Il paraît que le Béarnais [8] est en campagne, le harnais sur le dos...

fut achevé que sous Henri IV. — 4. **Baptiste Ducerceau**, appartenait à une dynastie d'architectes. Son père Jacques, Androuet Ducerceau, fut célèbre par ses ouvrages sur les monuments de l'antiquité et du seizième siècle. Baptiste Ducerceau commença le Pont-Neuf en 1578. — 5. **Godron**. Moulure ovale, en architecture, et sur le bord des plats d'argent. Se dit aussi des plis obtenus avec le fer sur les cols et sur les jabots. La fraise godronnée ou gaudronnée, à l'espagnole, se compose de godrons formant un double rang de rayons autour du cou. — 6. **Guisard**, partisan du duc de Guise ; on dira un peu plus tard : *ligueur*. — 7. **Le Balafré**. Henri de Guise (1550-1589) était fils de François de Guise, qui porta le premier ce surnom de *Balafré*. Il prétendait, dit-on, au trône de France, et fut assassiné à Blois, le 23 décembre 1588. — 8. **Le Béarnais**. Henri de Navarre, alors protestant.

JOYEUSE

Vous verrez que ce damné d'hérétique nous fera battre pendant l'été... Mettez-vous donc en campagne de cette chaleur-là.... avec cent cinquante livres de fer sur le corps!... pour revenir hâlé comme un Andalou...

SAINT-LUC

Ce serait un mauvais tour à te faire, Joyeuse...

JOYEUSE

Je l'avoue ; j'ai plus peur d'un coup de soleil que d'un coup d'épée... et, si je le pouvais, je me battrais toujours, comme Bussy d'Amboise[9] l'a fait dans son dernier duel, au clair de la lune...

SAINT-LUC

Quelqu'un a-t-il eu de ses nouvelles ?

D'ÉPERNON

Il est toujours dans l'Anjou, près de Monsieur[10]... C'est encore un ennemi de moins pour le guisard.

JOYEUSE

A propos de guisard, Saint-Mégrin, sais-tu ce qu'en dit la maréchale de Retz ? Elle dit qu'auprès du duc de Guise tous les princes paraissent peuple.

SAINT-MÉGRIN

Guise !... toujours Guise !... Vive Dieu !... que l'occasion s'en présente (tirant son poignard et coupant son gant en morceaux), et, de par saint Paul de Bordeaux[11] ! je veux hacher tous ces petits princes lorrains comme ce gant.

JOYEUSE

Bravo, Saint-Mégrin !... Vrai Dieu ! je le hais autant que toi.

et qui devait devenir Henri IV. — — 9. **Bussy d'Amboise** (1549-1579), célèbre par ses duels et ses aventures, fut gouverneur de l'Anjou, et mourut assassiné par le comte de Montsoreau. Dumas père devait en faire plus tard le héros d'un de ses plus fameux romans : *la Dame de Montsoreau*. — — 10. **Monsieur**. Le duc d'Anjou (1544-1584), cinquième fils d'Henri II et de Catherine de Médicis. — — 11. Saint-Mégrin est un gentilhomme gascon.

SAINT-MÉGRIN

Autant que moi! Malédiction! si cela est possible; je donnerais mon titre de comte pour sentir, cinq minutes seulement, son épée contre la mienne... Cela viendra peut-être...

DU HALDE

Messieurs, messieurs, voilà Bussy...

SAINT-MÉGRIN

Comment! Bussy d'Amboise?...

(*Henri III et sa cour*, acte I, sc. 1, Calmann-Lévy, éditeurs.)

VICTOR HUGO

Le lyrisme dramatique.

Hernani (1830).

Au premier acte, Hernani est chez Doña Sol, nièce et fiancée de Don Ruy Gomez de Silva, et l'engage à fuir avec lui. Où et comment Hernani a-t-il connu Doña Sol? Le poète ne nous l'explique pas. Toujours est-il que Hernani n'est, à ses yeux, qu'un bandit, et qu'elle le préfère à Don Ruy Gomez; elle admire en lui la vaillance et le mystère; la vie errante qu'il lui propose l'attire par son étrangeté même. Ces attitudes et ces sentiments de mélodrame sont exprimés en beaux vers qui forment des *couplets lyriques*, pendant lesquels l'*action* reste immobile. On ne peut s'empêcher de trouver cette psychologie assez enfantine.

HERNANI, DONA SOL

HERNANI

Qui fait ce mariage? On vous force, j'espère!

DONA SOL

Le roi, dit-on, le veut [1].

HERNANI

Le roi! le roi! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,

1. **Le roi**. Ce roi est Charles Ier d'Espagne, fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, souverains de Castille. Il monta sur le trône d'Espagne en 1516, et devint empereur en 1520, sous le nom de Charles V ou Charles-Quint. Victor

Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens ma haine est encor toute neuve !
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans ! Or, c'est en vain que les pères sont morts !
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah ! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen !
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin[2] !

DOÑA SOL

Vous m'effrayez.

HERNANI

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même[3] !
Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastraña,
Riche-homme[4] d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être enviera sa duchesse.
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre,
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre[5].
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,

Hugo nous le montre précisément, dans sa pièce, au moment où il est nommé empereur (voir le monologue cité plus loin). — 2. Hernani ne se doute pas, en prononçant ces mots, que le roi est caché tout près de lui. Carlos, en effet, a pénétré le premier dans l'appartement de Doña Sol qu'il veut enlever. La Duègne, entendant venir Hernani, l'a obligé à se cacher dans une armoire, d'où il sortira tout à l'heure. — 3. Réflexion assez naïve, et qui semble prouver que Hernani s'excite lui-même pour rester dans son rôle. — 4. **Riche-homme**. Titre donné

Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Ou du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre.

DONA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Parmi mes rudes compagnons ?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse ?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit ?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor[6],
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille[7].

alors en Espagne aux nobles dont la fortune atteignait un certain capital. — 5. **Délustre**. Délustrer, ôter son *lustre*, son brillant, son éclat à quelque chose. — 6 **Ce cor**. Hernani parle pour la première fois du cor qu'il porte à sa ceinture. Avec ce cor, il appellera, au deuxième acte, ses *braves*, venus avec lui pour l'aider dans l'enlèvement de Doña Sol. Ce cor, il le remettra à Don Ruy, au troisième acte, en lui jurant d'exécuter sa volonté, sitôt que celui-ci le fera résonner ; et, au cinquième acte, le cor lui rappellera son serment. Ce sera donc un accessoire important dans la pièce. De là, la célèbre parodie : l'*Hallali ou la Contrainte par cor*. — 7. Voilà une admirable strophe lyrique. On

Être errante avec moi, proscrite, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DOÑA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DOÑA SOL

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Écoutez.
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? je l'ignore [8].
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient [9]!

(*Hernani*, acte I, sc. II, Hetzel, éditeur.)

Monologue de Don Carlos à Aix-la-Chapelle.

Au quatrième acte d'*Hernani*, tous les personnages se retrouvent à Aix-la-Chapelle. Le roi pénètre dans le caveau qui contient le sépulcre de Charlemagne, et. tout en attendant le résultat de la diète rassemblée à Spire, où l'on doit élire un empereur, il médite. — Ce monologue, trop critiqué, n'en est pas moins *en situation*. Carlos est inquiet : il se demande avec anxiété s'il sera choisi comme empereur; dans cet état de trouble et d'énervement,

oublie, à entendre de pareils vers, toutes les absurdités de la situation. —— 8. Comparez cette *ignorance* des héroïnes romantiques, avec la *clairvoyance* d'une Chimène ou d'une Pauline. —— 9. Encore une strophe délicieuse, qui nous ramène au lyrisme. On en étudiera le *rythme*, d'une singulière variété.

rien de plus naturel que ces réflexions sur la formidable puissance qu'il souhaite et qu'il redoute en même temps. Mais Hugo ne sait pas résister, même quand il a une *idée dramatique*, aux poussées de son lyrisme.

DON CARLOS, *seul.*

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?
— Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires.
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar ;
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose [1],
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon :
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave [2],
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.

1. **Eclose**, subjonctif présent du verbe *éclore*. — 2. **Diète**, cf. p. 1035, note 10 ; — **conclave**, assemblée des cardinaux, pour l'élection d'un Pape.

Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

. . . .

— Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en
Le pourrai-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ? [faire ?
Être empereur, mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?

Il tombe à deux genoux devant le tombeau.

Charlemagne ! c'est toi[3] !
Ah ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !

3. Il y a une progression savante dans ce monologue. Après des réflexions générales, Carlos s'adresse à l'ombre de Charlemagne et la ques-

Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose.
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner[4] !
— N'est-ce pas ? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons,
Sur ton chevet[5] de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle !
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde ;
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant,
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !

tionne avec angoisse. Puis il se décidera à entrer dans le tombeau. — 4. Charlemagne lui conseillera le pardon. Après son élection à l'Empire, Carlos sort du monument, et se trouve face à face avec les conjurés, parmi lesquels sont Don Ruy Gomez et Hernani. A ce dernier, il rend ses titres, et donne la main de Doña Sol. Puis, resté seul *avec Charlemagne*, il se tourne de nouveau vers le tombeau de l'empereur et lui dit

« ... Es-tu content de moi ?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi ?
... Je t'ai crié : Par où faut-il que je commence ?
Et tu m'as répondu : Mon fils, par la clémence ! »

5. **Chevet**. Place du lit sur laquelle on pose la tête, le *chef*.

Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille!

Il approche la clef de la serrure.

Entrons.

Il recule.

Dieu! s'il allait me parler à l'oreille!
S'il était là, debout et marchant à pas lents!
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs!

(*Hernani*, IV, sc. II, Hetzel, éditeur.)

Le grotesque dans Victor Hugo.

Ruy-Blas (1838).

Au quatrième acte de *Ruy-Blas*, Don Cézar de Bazan, que son cousin Don Salluste a fait arrêter et déporter, pour donner provisoirement son nom et ses titres au laquais Ruy-Blas, revient inopinément. Il est poursuivi par les alguazils, et en fuyant sur les toits il se laisse glisser par une cheminée jusque dans une maison qui appartient justement à Don Salluste.

On entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme enveloppé d'un manteau déguenillé, qui se précipite dans la chambre. C'est don César. Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiète en même temps.

DON CÉSAR

Tant pis! c'est moi!

Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.

Pardon! ne faites pas attention, je passe.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché!

Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.

— Personne? — sur le toit tout à l'heure perché,
J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne!

S'asseyant dans un fauteuil.

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.
— Ouf! que d'événements! — J'en suis émerveillé,
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

1. En effet, peu d'instants auparavant, Ruy Blas causait avec un page.

Primo, ces alguazils [2] qui m'ont pris dans leurs serres;
Puis cet embarquement absurde; ces corsaires;
Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu.
. . . . Et mon départ du bagne;
Mes voyages; enfin, mon retour en Espagne;
Puis, quel roman ! le jour où j'arrive, c'est fort,
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord !
Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue;
Je saute un mur; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours; personne ne me voit;
Je grimpe allégrement du hangar sur le toit;
Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend !
— Pardieu ! monsieur Salluste est un grand sacripant [3] !

Se regardant dans une petite glace de Venise posée sur le grand coffre à tiroirs sculptés.

— Mon pourpoint [4] m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte !

Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin rose usé, déchiré et rapiécé; puis il porte vivement la main à sa jambe avec un coup d'œil vers la cheminée.

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute!

Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux il trouve un manteau de velours vert clair, brodé d'or, le manteau donné par don Salluste à Ruy-Blas. Il examine le manteau et le compare au sien.

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place dans le coffre, après l'avoir soigneusement plié ; il y ajoute son chapeau, qu'il enfonce sous le manteau d'un coup de poing; puis il referme le tiroir. Il se promène fièrement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.
Ah ! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre !
Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.

Il vient de sortir. —— 2. **Alguazils**. Sorte d'agent de police espagnol. Mot d'origine arabe. —— 3. **Sacripant**. C'est le nom d'un guerrier sarrasin du *Roland furieux* de l'Arioste. Il est devenu synonyme de vaurien. —— 4. Ce pourpoint, volé au duc d'Albe, aura son impor-

J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue
D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
Et je vous livrerai vivant aux appétits
De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à canons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans façon les bottines neuves.

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

Après avoir examiné la chambre de tous côtés.

Maison mystérieuse et propre aux tragédies.
Portes closes, volets barrés, un vrai cachot.
Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Avec un soupir.

— C'est bien bon, du bon vin !—

Il aperçoit la petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique puis rentre avec des gestes d'étonnement.

Merveille des merveilles !
Cabinet sans issue où tout est clos aussi [5] !

Il va à la porte du fond, l'entrouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber et revient sur le devant.

Personne ! — Où diable suis-je ? — Au fait j'ai réussi
A fuir les alguazils. Que m'importe le reste ?
Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi ?

Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.

Ah çà, mais — je m'ennuie horriblement ici !

Avisant une petite armoire dans le mur, à gauche, qui fait le coin en pan coupé.

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni.

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.
C'est un en-cas [6] complet. Six flacons biens rangés !
Diable ! sur ce logis j'avais des préjugés.

tance dans une des scènes suivantes. Don Salluste fera arrêter son cousin, en l'accusant du vol de ce pourpoint. —— 5. C'est dans ce cabinet sans issue que Ruy Blas poussera don Salluste pour l'égorger. —— 6. **En-cas**. Locution adverbiale, prise substantivement, et s'ap-

Examinant les flacons l'un après l'autre.

C'est d'un bon choix. — Allons ! l'armoire est honorable.

Il va chercher dans un coin la petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger : bouteilles, plats, etc. ; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.

Lisons d'abord ceci.

Il emplit son verre, et boit d'un trait.

C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète appelé le soleil !
Xérès-des-Chevaliers[7] n'a rien de plus vermeil.

Il s'assied, se verse un second verre et boit.

Quel livre vaut cela ? trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux !

Il boit.

Ah ! Dieu, cela repose !
Mangeons.

Il entame le pâté.

Chiens d'alguazils ! je les ai déroutés ;
Ils ont perdu ma trace.

Il mange.

Oh ! le roi des pâtés !
Quant au maître du lieu, s'il survient, —

Il va au buffet et en rapporte un verre et couvert qu'il pose sur la table.

Je l'invite !
— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser ! Mangeons vite.

Il met les morceaux doubles.

Mon dîner fait, j'irai visiter la maison.
Mais qui peut l'habiter ? peut-être un bon garçon.
.... Bah ! quel mal fais-je ici ? Qu'est-ce que je réclame ?
Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel.
A la manière antique,

Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras.

en embrassant l'autel.

Il boit.

pliquant à tout ce qui peut être utile dans un cas imprévu. — On appelait particulièrement un *en-cas* le repas froid préparé pour la nuit. *En-cas* signifie aussi un parapluie qui peut en même temps servir d'ombrelle. On dit aussi *en-tout-cas*. — 7. **Xérès** ou **Jérès**, ville d'Espagne (Andalousie), célèbre par ses vins fabriqués avec des raisins

D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme.
Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.
Ah ! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit !
Quoi, ce bohémien ? ce galeux ? ce bandit ?
Ce Zafari ? ce gueux, ce va-nu-pieds ?... — Tout juste !
Don César de Bazan, cousin de don Salluste !
Oh ! la bonne surprise ! et dans Madrid quel bruit !
Quand est-il revenu ? ce matin ? cette nuit ?
Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe !
Don César de Bazan ! Oui, messieurs, s'il vous plaît.
Personne n'y pensait, personne n'en parlait,
Il n'était donc pas mort ? il vit, messieurs, mesdames !
Les hommes diront : Diable ! — Oui-dà ! diront les femmes.
Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,
Mêlé de l'aboiement de trois cents créanciers !
Quel beau rôle à jouer ! — Hélas ! l'argent me manque [8].

Bruit à la porte.

On vient ! sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César !

(*Ruy Blas*, IV, sc. II, Hetzel, éditeur.)

L'épopée au théâtre.

Les Burgraves (1843).

Dans cette pièce, plus épique que lyrique, pleine de grandes beautés, mais dont l'intrigue est un mélodrame assez absurde, Hugo nous introduit dans un de ces *burgs* qui dominent le Rhin. Trois générations de seigneurs révoltés et indomptables y vivent, entourés d'esclaves. Au premier acte, au milieu d'une orgie, on signale un mendiant, auquel le vieux Job offre l'hospitalité. Ce mendiant n'est autre que l'empereur Frédéric Barberousse.

GORLOIS, à Hatto.

Ah ! père, viens donc voir ce vieux à barbe blanche !

à demi secs. —— 8. Dans la scène suivante, un laquais, envoyé par don Salluste, apporte de l'or destiné à Ruy Blas. Don César s'en empare.

LE COMTE LUPUS, courant à la fenêtre.

Comme il monte à pas lents le sentier! son front penche.

GIANNILARO, s'approchant.

Est-il las!

LE COMTE LUPUS

Le vent souffle aux trous de son manteau.

GORLOIS

On dirait qu'il demande abri dans le château.

LE MARGRAVE GILISSA

C'est quelque mendiant!

LE BURGRAVE CADWALLA

Quelque espion!

LE BURGRAVE D'ARIUS

Arrière!

HATTO, à la fenêtre.

Qu'on me chasse à l'instant ce drôle à coups de pierre!

LUPUS, GORLOIS, et les pages jetant des pierres.

Va-t'en, chien!

MAGNUS, comme se réveillant en sursaut.

En quel temps sommes-nous, Dieu puissant!
Et qu'est-ce donc que ceux qui vivent à présent?
On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie!

Les regardant tous en face.

De mon temps, — nous avions aussi notre folie,
Nos festins, nos chansons... — On était jeune, enfin! —
Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vînt à passer, tremblant, la main de froid rougie [2],
Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin.
C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie!
Après, nous reprenions nos chants, car, plein de joie,

1. **Hatto** est le fils de Magnus, et le petit-fils de Job : ce dernier est centenaire. —— 2. Hugo rappelle ici les termes d'une de ses pièces les

Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
— Sur ce que nous faisions jugez ce que vous faites !

JOB, se redressant, faisant un pas, et touchant l'épaule de Magnus.

Jeune homme, taisez-vous. — De mon temps, dans nos fêtes,
Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor,
Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant, une escorte
L'allait chercher ; sitôt qu'il entrait, les clairons
Éclataient ; on voyait se lever les barons :
Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
S'inclinaient, fussent-ils princes du saint-empire ;
Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
En lui disant : Seigneur, soyez le bienvenu !

A Gorlois.

— Va quérir[3] l'étranger !

HATTO, s'inclinant.

Mais...

JOB, à Hatto.

Silence !

LE DUC GERHARD, à Job.

Excellence...

JOB, au duc.

Qui donc ose parler lorsque j'ai dit : Silence !

Tous reculent et se taisent. Gorlois obéit et sort.

OTBERT[4], à part.

Bien, comte ! — O vieux lion, contemple avec effroi
Ces chats-tigres hideux qui descendent de toi ;
Mais, s'ils te font enfin quelque injure dernière,
Fais-les frissonner tous en dressant ta crinière !

plus célèbres : *la Charité* (*Feuilles d'automne*). —— 3. **Quérir** (du latin *quærere*), *chercher*. Se retrouve dans *acquérir*. —— 4. **Otbert**, jeune archer, est *le jeune premier* de la pièce. Il est le fiancé de Régina, et

GORLOIS, rentrant, à Job.

Il monte, monseigneur.

JOB, à ceux des princes qui sont restés assis.

Debout !

A ses fils.

— Autour de moi !

A Gorlois.

Ici !

Aux hérauts et aux trompettes.

Sonnez, clairons, ainsi que pour un roi !

Fanfares. Les burgraves et les princes se rangent à gauche. Tous les fils et petits-fils de Job, à droite autour de lui. Les pertuisaniers au fond, avec la bannière haute.

Bien.

Entre par la porte du fond un mendiant, qui paraît presque aussi vieux que le comte Job. Sa barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Il est vêtu d'une robe de bure [5] brune à capuchon en lambeaux, et d'un grand manteau brun troué ; il a la tête nue, une ceinture de corde où pend un chapelet à gros grains, des chaussures de corde à ses pieds nus. Il s'arrête au haut du degré de six marches, et reste immobile, appuyé sur un long bâton noueux. Les pertuisaniers [6] le saluent de la bannière et les clairons d'une nouvelle fanfare.

Depuis quelques instants, Guanhumara [7] a reparu à l'étage supérieur du promenoir, et elle assiste à toute la scène.

LES MÊMES, UN MENDIANT.

JOB, debout au milieu de ses enfants, au mendiant immobile sur le seuil.

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans le Taunus [8], entre Cologne et Spire,
Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
Un château renommé parmi tous les châteaux,
Et, dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
Un burgrave fameux parmi tous les burgraves [9] ?

sera reconnu par Job pour son fils. — 5. **Bure**, étoffe grossière, dont se fabriquent les vêtements des moines. Dérivé : *bureau*, qui signifie d'abord tapis de table, puis table de travail, pièce où est cette table, et ensemble de personnes réunies autour de cette table (cf. le sens de *cabinet* p. 980). — 6. **Pertuisaniers**. Un *pertuis* est un trou. Une *pertuisane*, sorte de hallebarde. — 7. **Guanhumara**, femme esclave dans le burg ; faite prisonnière autrefois par Job, elle prépare contre lui une terrible vengeance : elle veut le faire assassiner par son propre fils Otbert. — 8. **Taunus**. Massif montagneux de la Prusse rhénane. — 9. **Burg**, mot allemand qui signifie *château*. *Burgrave* (*burg-graf*, comte). —

Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
Par la diète [10] à Francfort, par le concile à Pise,
Mis hors du saint-empire et de la sainte église,
Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
Poursuit, provoque et bat, sans relâche et sans trêve,
Le comte palatin, l'archevêque de Trève,
Et, depuis soixante ans, repousse d'un pied sûr
L'échelle de l'empire appliquée à son mur?
Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
Qu'il fait du riche un pauvre, et du maître un esclave;
Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
Il dresse sur sa tour, comme un défi de haine,
Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
Que la tempête tord dans son noir tourbillon?
Vous a-t-on dit qu'il touche à sa centième année,
Et qu'affrontant le ciel, bravant la destinée,
Depuis qu'il s'est levé sur son rocher, jamais,
Ni la guerre arrachant les burgs de leurs sommets,
Ni César [11] furieux et tout-puissant, ni Rome,
Ni les ans, fardeau sombre, accablement de l'homme,
Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
Ce vieux Titan [12] du Rhin, Job l'excommunié?
— Savez-vous cela?

LE MENDIANT

Oui.

JOB

Vous êtes chez cet homme.
Soyez le bienvenu, seigneur. C'est moi qu'on nomme
Job le Maudit.

10. **Diète**, assemblée, du latin *dieta*, espace d'un jour, jour fixé pour une *réunion*, puis *réunion*. — Ne pas confondre avec *diète*, régime, d'un mot grec. — 11. **César**. L'empereur. — 12. **Titan**. Les Titans sont des demi-dieux qui essayèrent de détrôner Jupiter. De là, homme très

Montrant Magnus.

Voici mon fils à mes genoux,

Montrant Hatto, Gorlois et les autres.

Et les fils de mon fils, qui sont moins grands que nous,
Ainsi notre espérance est bien souvent trompée.
Or, de mon père mort je tiens ma vieille épée,
De mon épée un nom qu'on redoute, et du chef
De ma mère je tiens ce manoir d'Heppenheff.
Nom, épée et château, tout est à vous, mon hôte.
— Maintenant parlez-nous à cœur libre, à voix haute.

LE MENDIANT

Princes, comtes, seigneurs, — vous, esclaves, aussi, —
J'entre et je vous salue, et je vous dis ceci :
Si tout est en repos au fond de vos pensées,
Si rien, en méditant vos actions passées,
Ne trouble vos cœurs, purs comme le ciel est bleu,
Vivez, riez, chantez. — Sinon, pensez à Dieu !
Jeunes hommes, vieillards aux longues destinées,
— Vous, couronnés de fleurs, — vous, couronnés d'années,
Si vous faites le mal sous la voûte des cieux,
Regardez devant vous et soyez sérieux.
Ce sont des instants courts et douteux que les nôtres ;
L'âge vient pour les uns, la tombe s'ouvre aux autres.
Donc, jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts,
Songez aux vieux ; et vous, vieillards, songez aux morts !
Soyez hospitaliers surtout ! c'est la loi douce.
Quand on chasse un passant, sait-on qui l'on repousse ?
Sait-on de quelle part il vient ? — Fussiez-vous rois,
Que le pauvre pour vous soit sacré ! Quelquefois
Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires,
Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons,
La main qu'un mendiant cache sous ses haillons [13] !

(*Les Burgraves*, acte I, sc. VII, Hetzel, éditeur.)

fort et révolté. — 13. C'est ainsi que se prépare la scène où le men-

Théâtre en liberté.

La Grand'mère (1886.)

Dans le *Théâtre en liberté* : nous choisissons une scène charmante, où Victor Hugo fait dialoguer des petits enfants. — La *Margrave* tient rigueur à son fils Charles qui s'est marié bourgeoisement. Elle veut faire arrêter sa bru et rompre le mariage ; mais au moment où elle arrive pour exécuter son projet, elle entend la conversation des enfants : elle est touchée, et elle pardonne.

LA MARGRAVE[1], LES ENFANTS

Au fond, LES SOLDATS.

CÉCILE, détaillant ce qu'elle apporte et prenant les herbes brin à brin.

Ça c'est du thym.
Ça c'est pour les lapins, et ça c'est pour les poules.

LA MARGRAVE

Oh ! les barreaux de fer, les cloîtres, les cagoules[2],
J'abhorre tout cela, mais j'ai tant de courroux
Que j'irais leur tirer moi-même les verrous !

CÉCILE, jetant les fleurs et vidant son tablier à terre.

Écoute, amusons-nous.

Empressement du petit Charles.

Nous jouons à la dame
Qui reçoit un monsieur.

LA MARGRAVE, cachée derrière la haie.

J'ai la rage dans l'âme.

Elle regarde les enfants, et peu à peu les écoute. — Pendant qu'ils parlent, sans la voir, elle se rapproche d'eux pas à pas.

CÉCILE

Vois-tu bien, tu seras la dame.

CHARLES

Je ne puis

diant se révélera comme l'empereur Frédéric Barberousse, que l'on croyait mort depuis vingt ans.

1. **Margrave**, mot allemand (*Mark*, marche, frontière, et *Graf*, comte). — 2. **Cagoule**, capuchon de moine (latin *cucula*), se dit aussi du capuchon, percé de deux trous pour les yeux, que les *pénitents* d'Espagne portent en public, et que l'on met sur la tête des condamnés à mort.

Être la dame, moi

CÉCILE

Pourquoi ?

CHARLES

Puisque je suis
Un garçon.

CÉCILE

C'est égal. — Je te dirai : Madame...

CHARLES

Mais, pour être une dame, il faut être une femme.
Je suis un homme, moi.

CÉCILE

Mais, qu'on te dit, cela
Ne fait rien. Tu seras la dame. Tiens-toi là.
Je descends de cheval auprès de ta fenêtre ;
Moi, je suis un monsieur.

CHARLES

Toi, tu ne peux pas être
Le monsieur.

CÉCILE, avec dignité.

Je voudrais savoir votre raison.

CHARLES

Quand on est une fille on n'est pas un garçon.

CÉCILE

Est-il brute !

CHARLES

Un monsieur qui s'appelle Cécile !

CÉCILE

Je mettrai ton chapeau, ce n'est pas difficile.
J'entre dans la cour ; toi, tu dis : Il est fort bien,
Ce jeune homme ! On aboie...

CHARLES

Et qui fera le chien ?

CÉCILE

Adèle.

CHARLES

Adèle ! Oh ! non !

CÉCILE

Pourquoi donc, monsieur Charle ?

CHARLES

Elle ne parle pas.

CÉCILE

Bète ! est-ce qu'un chien parle :

Elle aboiera.

Elle se tourne vers Adèle et se penche.

Houab !

ADÈLE

Houab !

CÉCILE, se redressant, à Charles.

C'est aisé !

CHARLES

Non.

CÉCILE

Pourquoi !

CHARLES

Parce qu'il me déplaît d'être la dame, à moi !

CÉCILE

Je te dirais : Ce chien, madame, est-il à vendre ?

CHARLES

Non.

CÉCILE

Le vilain enfant qui ne veut rien comprendre ?

CHARLES

Je ne vends pas ma sœur.

CÉCILE

Mais c'est le chien !

CHARLES

Non.

CÉCILE

Si.

La margrave lève les yeux et aperçoit Emma, et Charles qui viennent d'entrer.

(*La Grand'mère,* sc. VI, Hetzel, éditeur.)

A. DE VIGNY (1797-1863).

La maréchale d'Ancre (25 juin 1834).

C'est l'histoire de Concini, maréchal d'Ancre, qui dut son élévation aux intrigues de sa femme, Éléonore Galigaï. Dans ces dernières scènes du Ve acte, Concini, qui ignore l'arrestation de sa femme, sort de la maison de Borgia, gentilhomme corse, son ennemi mortel. Il vient d'entendre des cris furieux dirigés contre lui-même.

CONCINI, seul.

Je n'entends plus rien ! Encore si l'on se battait ! mais non ! les cris s'éloignent ; ils s'éteignent par degrés ! — Tout se tait, tout est calme, calme comme si j'étais mort, ou comme s'il ne restait plus qu'à me trouver et à me tuer. Est-ce donc un rêve ! — Et qui me cherche ? N'ai-je pas hier écrasé les mécontents[1] ? C'est quelque troupe de leurs partisans. Mais qui les mène ? Ce Borgia ! Ah ! pourquoi est-il encore au monde ? Lui, aventureux, brave jusqu'à la folie ? Qu'il soit encore vivant, et qu'il vive pour me heurter partout ! Ah ! j'ai du malheur ! Mais je suis encore le maréchal d'Ancre ! Riche et puissant ? Non, je me sens renversé et jugé. Je me sens étranger[2], toujours étranger, parvenu étranger. Je sens comme une condamnation invisible qui pèse sur ma tête. Comment sortir de ces rues où jamais je ne vins seul ? Si je rentre là, le juif[3] me livrera ; si je passe dans les rues, je serai arrêté. Ce banc de pierre peut me cacher. Cette borne est assez haute.

Il l'examine et recule avec effroi...

Ah ! cette borne est celle de Ravaillac. Oui, je la reconnais dans l'ombre. Ce fut là qu'il posa le pied. Elle est de niveau avec la ceinture d'un homme, le cœur d'un roi. C'est donc sur cette pierre que j'ai bâti ma fortune, et c'est peut-être sur elle qu'elle va s'écrouler[4] ! — N'importe !

1. Au premier acte, la maréchale d'Ancre a fait arrêter le prince de Condé, chef des mécontents. — 2. **Etranger.** Concini était Florentin. — 3. **Le juif.** Le juif Samuel joue un rôle assez passif dans la pièce ; c'est chez lui que loge Borgia. — 4. Vigny adopte une tradition d'après laquelle la mort d'Henri IV serait due à un complot ourdi

si je n'avais pas fait cela, je n'étais rien, en passant sur la terre, et j'ai été quelque chose, et l'avenir saura mon nom par la mort d'un roi, j'ai fait une reine, et cette reine m'a couronné. — Ravaillac, tu as été discret au jugement, c'est bien ; sur la roue, c'est beau [5]. — Il a dû monter là. Un pied sur la borne, l'autre dans le carrosse...

Ici Borgia arrive, portant un des deux enfants de Concini, et conduisant l'autre.

Non, sur ce banc... La main sur le poignard... Ainsi...

CONCINI, BORGIA. LES DEUX ENFANTS [6].

BORGIA

Pauvres enfants, entrez chez moi : vous serez en sûreté plus que dans ces deux maisons où l'on nous a poursuivis.

LE COMTE DE LA PÈNE

Ah ! monsieur, il y a là un homme debout.

BORGIA, dirigeant la lanterne que tient l'enfant sur la figure de Concini.

Concini !

CONCINI

Borgia !

Chacun d'eux lève son poignard et chacun d'eux saisit du bras gauche le bras droit de son ennemi. Ils demeurent immobiles à se contempler. Les deux enfants se sauvent dans les rues et disparaissent.

BORGIA

Éternel ennemi, je t'ai manqué !

CONCINI

Laisse libre mon bras droit, et je quitterai le tien.

BORGIA

Et qui me répondra de toi ?

CONCINI

Ces enfants que tu m'enlèves.

par Concini, sa femme et le duc d'Épernon. —— 5. Ravaillac, en effet refusa de nommer ses complices. —— 6. Ces deux enfants sont un petit garçon, le comte de la Pène, et une petite fille. La maréchale, sur le point d'être arrêtée, les a confiés à Borgia, qui les emmène chez lui.

BORGIA

Je les sauve. Ton palais brûle. Ta femme est arrêtée. Ta fortune est renversée, insensé parvenu !

CONCINI

Oh ! lâche-moi, et battons-nous.

BORGIA, le poussant.

Recule donc, et tire ton épée.

CONCINI tire l'épée.

Commençons.

BORGIA

Éloigne tes enfants, qui nous troubleraient.

CONCINI

Ils se sont enfuis.

BORGIA

On n'y voit plus... Prends ces lettres, assassin... J'ai promis de te les rendre [7].

Il donne à Concini le portefeuille noir sous les épées croisées.

CONCINI

Je les aurais prises sur ton corps.

BORGIA

J'ai rempli ma promesse. En garde à présent, ravisseur !

CONCINI

Lâche séducteur, défends-toi !

BORGIA

La nuit est noire... mais je sens à ma haine que c'est toi. Affermis ton pied contre le mur, tu ne reculeras pas.

CONCINI

Je voudrais sceller le tien dans le pavé pour être sûr de toi.

BORGIA

Convenons que le premier blessé avertira l'autre.

7. Borgia a fait cette promesse à la maréchale d'Ancre. Ces lettres contiennent la preuve de la part que Concini a prise au meurtre d'Henri IV.

CONCINI

Oui, car on ne verrait pas le sang... Je te le jure par la soif que j'ai du tien. Mais que ce ne soit pas pour faire cesser l'affaire.

BORGIA

Non, mais pour nous remettre en état de continuer.

CONCINI

De continuer jusqu'à ne plus pouvoir lever l'épée.

BORGIA

Jusqu'à la mort de l'un des deux.

CONCINI

Es-tu en face de moi?

BORGIA

Oui. Pare ce coup, misérable.

Il porte une botte.

Es-tu blessé ?

CONCINI

Non. A toi cette botte.

BORGIA

Tu ne m'as pas touché.

CONCINI

Quoi! pas encore? Ah! si je pouvais voir ton visage détesté!

BORGIA

Il le charge de son épée, tous deux s'enferrent et se blessent en même temps.

CONCINI

Je ne sens plus le fer. T'ai-je blessé?

BORGIA, s'appuyant sur son épée et serrant sa poitrine d'un mouchoir.

Non. — Recommençons. — Eh bien?

CONCINI, serrant sa cuisse d'un mouchoir.

Attendez, monsieur, je suis à vous.

Il tombe sur la borne.

BORGIA, tombe à genoux.

N'êtes-vous pas blessé vous-même?

CONCINI

Non, non, mais je me repose. Avancez-vous, et nous verrons.

BORGIA, essayant de se lever et ne pouvant se soutenir.

Je me suis heurté le pied contre une pierre. Attendez.

CONCINI

Ah ! vous êtes blessé !

BORGIA

Non, te dis-je ! non. C'est toi-même qui l'es. Ta voix est altérée.

CONCINI, sentant son épée, et avec joie.

Ma lame a une odeur de sang.

BORGIA, tâtant son épée, et avec triomphe.

La mienne est mouillée.

CONCINI

Va, si tu n'étais pas frappé, tu serais déjà venu m'achever.

BORGIA, avec joie.

Achever ? — tu es donc blessé ?

CONCINI, avec désespoir.

Eh ! sans cela, n'irais-je pas te traverser le corps vingt fois ? D'ailleurs, tu l'es autant que moi pour le moins.

BORGIA, avec rage.

Il faut que cela soit, car je ne resterais pas à cette place.

CONCINI

N'en finirons-nous jamais ?

BORGIA

Tous deux blessés et vivants tous deux !

BORGIA

Que me sert ton sang, s'il en reste !

CONCINI, avec désespoir.

Si je pouvais aller à toi !

LES MÊMES, VITRY, suivi de GARDES qui marchent doucement. Il tient le jeune COMTE DE LA PÈNE par la main, l'enfant tient sa SOEUR.

VITRY, le pistolet à la main.

Eh bien, mon bel enfant, lequel est votre père ?

LE COMTE DE LA PÈNE

Défendez-le, monsieur ! c'est celui qui est appuyé sur la borne.

VITRY, haut.

Rangez-vous et restez dans cette porte. — A moi, la maison du roi !

Les gardes viennent avec des lanternes et des flambeaux.

Je vous arrète, monsieur ; votre épée.

CONCINI, le frappant.

La voici.

Vitry lui tire un coup de pistolet ; du Hallier, d'Ornano et Persa tirent chacun le leur ; Concini tombe [1].

CONCINI, tombant, à Borgia avec un rire amer.

Assassin ! ils l'ont aidé.

Il meurt sur la borne.

BORGIA

Non, ils m'ont volé ta mort.

Il expire.

VITRY, gaiement.

Morts ! tous deux ! Voilà une affaire menée assez vertement !

(*La Maréchale d'Ancre*, Acte V, sc. X-XIII, Delagrave, éditeur.

ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

Les pièces de Musset ne sont pas des *drames*. Mais elles réalisent, bien plus que celles de Victor Hugo, ce mélange d'éléments sérieux et badins, cette liberté fantaisiste, qui était l'essentiel de la définition romantique. (*Littérature*, p. 783.)

Fantasio (1833).

Cette pièce fut représentée à la Comédie-Française, le 18 août 1866, arrangée par le frère de l'auteur. C'est une des plus capricieuses d'Alfred de Musset. La scène se passe à Munich. Il y a fête

1. Ce dénouement est historique.

pour les fiançailles de la fille du roi de Bavière avec le prince de Mantoue. Un jeune homme, Fantasio, se met en tête d'empêcher ce mariage qui est odieux à la princesse. Il se déguise en bouffon de cour, et pêche à la ligne la perruque du prince de Mantoue ; d'où scandale et rupture. — L'intérêt de cette pièce est dans le caractère de Fantasio, qui incarne toutes les contradictions du cœur de Musset.

FANTASIO, SPARK, son ami.

FANTASIO. — Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable, ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée, là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK. — Quel bon tabac ! quelle bonne bière !

FANTASIO. — Je dois bien t'ennuyer, Spark ?

SPARK. — Non ; pourquoi cela ?

FANTASIO. — Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure ? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête ?

SPARK. — Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO. — Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits ! O Spark ! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe !

SPARK. — Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO. — Ce monsieur qui passe est charmant ; regarde : quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères : son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes

dans toutes leurs conversations ; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains [1] !

SPARK. — Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

FANTASIO. — Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers [2] qui me prendront au collet.

SPARK. — Manques-tu d'argent, Henri ? Veux-tu ma bourse.

FANTASIO. — Imbécile ! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. Remarques-tu une chose, Spark ? c'est que nous n'avons point d'état ; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK. — C'est là ce qui t'attriste ?

FANTASIO. — Il n'y a point de maître d'armes mélancolique [3].

SPARK. — Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO. — Ah ! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK. — Eh bien donc ?

FANTASIO. — Eh bien donc ! où veux-tu que j'aille ? Regarde cette vieille ville enfumée ; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois ; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre ; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier ; eh bien ! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cer-

1. Alex. Dumas fils a dit : « Corps humain, cœur humain, mystère ! » —— 2. **Estafier**, signifie proprement, d'après l'étymologie italienne (*staffa*, étrier), un laquais qui tient l'étrier à son maître ; puis soldat. *Estafette* (petit étrier) : courrier. —— 3. **Maître d'armes** doit être pris ici comme le symbole de tous ceux qui exercent un métier actif et fati-

velle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur une lanterne sourde à la main [4].

SPARK. — Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau [5].

FANTASIO. — Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK. — Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. — Même de prendre la lune avec les dents?

SPARK. — Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. — Ah! ah! qu'en sais-tu? prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

SPARK. — Non, en vérité.

FANTASIO. — Pourquoi?

SPARK. — Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable? Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi ni espérance? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher

gant. —— 4. Dans son roman autobiographique, *La Confession d'un Enfant du Siècle*, Musset essaie d'analyser tous les sentiments contradictoires auxquels il fait allusion dans ce passage. —— 5. Musset est à

le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse ? (*Il se met à danser.*)

Spark. — En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

Fantasio, *dansant toujours.* — Qu'on me donne une cloche ! une cloche de verre !

Spark. — A propos de quoi une cloche ?

Fantasio. — Jean-Paul [6] n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan ? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse sur le vaste Océan.

Spark. — Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri ; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination [7].

Fantasio. — Oh ! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une classe de minéraux ! Spark ! essayons de bâtir une maison à nous deux.

Spark. — Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves ? cela ferait un joli recueil.

Fantasio. — Un sonnet vaut mieux qu'un long poème [8], et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet. (*Il boit.*)

Spark. — Pourquoi ne voyages-tu pas ? va en Italie.

Fantasio. — J'y ai été.

Spark. — Eh bien ! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau ?

Fantasio. — Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

Spark. — Va en France.

Fantasio. — Il n'y a pas de bon vin du Rhin, à Paris.

Spark. — Va en Angleterre.

la fois Spark et Fantasio selon les heures. — 6. **Jean-Paul Richter** (1763-1825), humoriste et moraliste allemand, dont les œuvres ont exercé une certaine influence sur le romantisme français. — 7. Les poètes romantiques s'acharnent après les journalistes. La plupart des grands journaux, en effet, refusèrent longtemps de les prendre au sérieux. — 8. Allusion à un vers célèbre de Boileau (*Art Poétique*, II), *Un sonnet*

FANTASIO. — J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie ? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK. — Va donc au diable, alors !

FANTASIO. — Quelle misérable chose que l'homme ! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes ! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier ! Apprendre pour faire une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite, jusqu'au jour de ma mort.

SPARK. — Ce que tu dis là ferait rire bien des gens ; moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire[9], d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer[10]. (*Fantasio*, Acte I, sc. II.)

Il ne faut jurer de rien (1836).

Ce proverbe, composé en 1836, fut représenté à la Comédie-Française, le 22 juin 1848. — M. van Buck veut faire épouser à son neveu Valentin la jeune Cécile de Mantes : Valentin jure qu'il ne l'épousera pas ; mais il consent à se rendre au château de la baronne de Mantes, pour y observer et y éprouver Cécile. Il est pris à son propre piége ; et la comédie se termine par un mariage. — A l'acte I, sc. I, l'oncle Van Buck vient faire la leçon à son neveu.

VALENTIN, VAN BUCK

VAN BUCK

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

sans défaut vaut seul un long poème. —— 9. **Aire** (latin *area*, surface), est pris ici dans le sens de surface de rocher sur laquelle l'aigle fait son nid. (Cfr., p. 270, note 13.) —— 10. Tout ce dialogue, avec cette conclu-

VAN BUCK

Restez assis; j'ai à vous parler.

VALENTIN

Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère[1], et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, *s'asseyant.*

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN

Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe! je ne ferai plus rien!)... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté...

VALENTIN

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK

Non, monsieur: n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances; et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au

sion poétique et pessimiste, constitue la plus pénétrante analyse du *mal du siècle*, après le *René* de Chateaubriand.

1. **Bergère**. Large fauteuil garni d'un coussin. — 2. **Vertement**.

bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne ; mais finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement[2]. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort ?

VALENTIN

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK

Non, monsieur : je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle ! Si je n'avais pas vendu du guingan[3] à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes[4]...

VALENTIN

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial ; vous changez de ton, vous vous oubliez ; vous aviez mieux débuté que cela.

VAN BUCK

Sacrebleu ; tu te moques de moi ? Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change[5]? J'en ai reçu une ce matin : soixante louis ! Te railles-tu des gens ? il te sied bien de faire le fashionable[6] (que le diable soit des mots anglais !), quand tu ne peux pas payer ton tailleur ! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gi-

Avec vigueur, par comparaison avec une plante dont la tige est encore verte. — 3. **Guingan**. Etoffe de coton fabriquée à Guingamp, en Bretagne. — 4. **Bouillotte**. Jeu de cartes, qui date de la fin du dix-huitième siècle, et qui redevint à la mode sous Louis-Philippe. Dans la première scène de *la Cagnotte*, de Labiche, tous les personnages jouent à la bouillotte. — 5. **Lettre de change**, ou *traite*, ou *billet*. Engagement par écrit, sur papier timbré, de payer une certaine somme à une certaine date. — 6. **Fashionable**. Mot anglais qui signifie *homme à la mode*. Il est dérivé de **fashion**, *mode*, qui n'est autre que notre mot

lets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans ! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises, chez tes amis, le dédain de toi-même ; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes ; tu es capable de te faire saint-simonien [7] quand tu n'auras plus ni sou ni maille [8] et cela viendra, je t'en réponds. Va, va ! un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé une lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre et je vous ai vu arriver ; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais ; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut ; qu'y voulez-vous faire ? Vous avez soixante mille livres de rente...

VAN BUCK

Cinquante.

VALENTIN

Soixante, mon oncle ; vous n'avez pas d'enfants, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal ? Avec soixante bonnes mille livres de rente...

français *façon*. —— 7. **Saint-simonien**. Le comte de Saint-Simon (1760-1825) avait entrepris une réforme intégrale de la société. Il exposa ses idées dans plusieurs ouvrages, où des idées saines et pratiques sont mêlées à des utopies ridicules, et réunit autour de lui un assez grand nombre de disciples. Après sa mort, sa doctrine se développa et s'organisa. Il en subsiste des traces profondes dans les théories positivistes et socialistes contemporaines. Les plus célèbres *saint-simoniens* furent : Augustin Thierry (qui s'en dégagea de bonne heure), A. Blanqui, Aug. Comte, Carnot, Michel Chevalier, etc. —— 8. **Maille**, petite monnaie,

VAN BUCK

Cinquante : cinquante pas un denier de plus.

VALENTIN

Soixante ; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK

Jamais. Où as-tu pris cela ?

VALENTIN

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien ? Vous ne me faites pas tant d'injure et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage [9]. Vous vous plaignez de mes gilets ! voulez-vous qu'on sorte en chemise ? Vous me dites que je suis pauvre et que mes amis ne le sont pas : tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et, puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas de voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière ; à quoi bon se casser le cou ? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais, quand je serais surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrais, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan [10] ; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose si je descendais d'un beau

(du latin *metallia*). — 9. Les saints-simoniens voulaient supprimer l'héritage. — 10. **Avoir brelan** se dit, dans différents jeux de cartes, quand on a au moins trois cartes de même figure ou de même point.

cheval pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien ! vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan ; et plût à Dieu que j'en vendisse ! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même ; mais c'est pourquoi je ne m'attelle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez ! mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change ; avalons-la de compagnie : je vais demander le chocolat.

(Il sonne. — On sert à déjeuner.)

(Acte I, sc. I.)

La réaction Classique de 1843.

FRANÇOIS PONSARD (1814-1867).

Le public, fatigué des exagérations du théâtre romantique, fit un accueil enthousiaste à la *Lucrèce* de Ponsard, pièce *sage* et *calme*. — Ponsard ne retrouva pas le même succès avec *Agnès de Méranie* (1846), mais dans le drame historique (*Charlotte Corday*, *le Lion amoureux*) et dans la comédie morale (*l'Honneur et l'Argent*), il fut de nouveau très applaudi. (*Littérature*, p. 784.)

Lucrèce (22 août 1843).

LA MATRONE ROMAINE

(*Au lever du rideau, Lucrèce, une quenouille à la main, est assise près d'une table placée entre elle et sa nourrice. Plusieurs esclaves, groupées autour de Lucrèce, sont occupées de divers travaux. Une lampe sur la table.*)

LUCRÈCE, *à une des esclaves.*

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard.
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart.

Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

Laodice se lève et va chercher de l'huile qu'elle verse dans la lampe.)

LA NOURRICE

Lucrèce, écoutez-moi : car vous n'oubliez pas
Que je vous ai longtemps portée entre mes bras :
C'est pourquoi laissez-moi parler. — Que vos esclaves
Filent pour votre époux les amples laticlaves [1],
Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau
De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.
Mais vous, ma chère enfant, suspendez votre tâche ;
Vous la reprendrez mieux après quelque relâche.
Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez ?
Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles ?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles ;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaieté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi ;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande ;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande.
Moi, je commande ici, comme lui dans son camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu que choisit la mère de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,

1. **Laticlave,** tunique de laine blanche, bordée d'une large bande

Et rende grâce aux dieux de trouver, sur le seuil,
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil [2].
— Laisse à d'autres que nous les concerts et la danse.
Ton langage, nourrice, a manqué de prudence.
La maison d'une épouse est un temple sacré
Où même le soupçon ne soit jamais entré,
Et son époux absent est une loi plus forte
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte...

LA NOURRICE

Eh bien, soit. Prolongez cette retraite austère,
Défendez aux plaisirs votre seuil solitaire :
Mais, cessant d'ajouter la fatigue aux ennuis,
Que le travail au moins n'abrège pas vos nuits.
Le sommeil entretient la beauté du visage ;
L'insomnie, au contraire, y marque son passage.
Gardez que votre époux, de son premier regard,
Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

LUCRÈCE

Tu me presses en vain ; je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle, et fila de la laine. »
Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
Aussi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté ;
Mais rien ne ternira mon honneur respecté ;
Et, si je dois choisir injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.

de pourpre. —— 2. Ce couplet, d'un style ferme et simple, *enchanta* le public des premières représentations. Il n'y a là ni *images* ni *couleurs* ; on en était saturé.

— C'est assez : le temps passe à tenir ce propos ;
Quand la langue se meut, la main reste en repos.
Poursuivons notre tâche. — Allons !

(*Lucrèce*, acte I, sc. I. Calmann-Lévy, éditeurs.)

Charlotte Corday (1850).

Le succès des *Girondins* de Lamartine inspira à Ponsard ce drame historique.

PORTRAIT DE MARAT

Un visage livide et crispé par la fièvre,
Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre,
Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour,
Un cercle maladif qui creuse leur contour,
Un regard effronté qui provoque et défie
L'horreur des gens de bien, dont il se glorifie,
Le pas brusque et coupé du pâle scélérat,
Tel on se peint le meurtre, — et tel on voit Marat...
Tantôt il cherche l'ombre, et tantôt la lumière,
Selon qu'il faut combattre, ou qu'il faut égorger,
Présent pour le massacre, absent pour le danger.
Dans les jours hasardeux où paraissent les braves,
Lui, tremblant, effaré, se cache dans les caves.
Les caves d'un boucher et celles d'un couvent [1]
Pendant des mois entiers l'ont enterré vivant.
Là, seul avec lui-même, aux lueurs d'une lampe,
Devant l'encre homicide où sa plume se trempe,
N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail,
Dix-huit heures, penché sur son affreux travail,
Il entasse au hasard les visions qu'enfante
Dans son cerveau fiévreux cette veille échauffante.
Puis un journal paraît, qu'on lit en frémissant,
Qui sort de dessous terre, et demande du sang [2]...
Mais, le combat fini, c'est alors qu'il se montre :
C'est l'heure de la proie. Alors, si l'on rencontre

1. Les Cordeliers — 2. Ce journal avait pour titre *le Vieux Cordelier*.

Un homme, les bras nus, le bonnet rouge au front,
Sabres et pistolets pendus au ceinturon,
Si cet homme applaudit, pendant que l'on égorge
Les malheureux vaincus dont la prison regorge,
S'il excite au travail les assassins lassés,
Qui laissaient choir enfin leurs couteaux émoussés,
Si, tous les prisonniers hachés membre par membre,
Il serre dans ses bras les héros de septembre [3],
C'est Marat. — Quand le peuple, à qui manque le pain,
Écoute aveuglément les conseils de la faim,
Celui qui, dégradant les misères publiques,
Pousse la multitude à piller les boutiques,
Celui qui veut montrer, comme un épouvantail,
Quelques marchands de blé pendus à leur portail,
C'est Marat. — Quelquefois la tribune est souillée
Par un homme en casquette, en veste débraillée,
Qui se croise les bras, et, d'un air outrageux,
Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux :
Écoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue [4]. »
C'est Marat, c'est Marat !

(*Charlotte Corday*, acte III, sc. I, Calmann-Lévy, éditeurs.)

—— 3. Ceux qui ont pris part aux *massacres de Septembre* (1792). —— 4. Cf. Michelet : « Sa seule présence à la tribune souleva tout le monde ; elle en paraissait *souillée*... « A bas ! à bas ! » criait-on. Lui, sans se déconcerter : « J'ai dans cette assemblée un grand nombre d'ennemis... » — « Tous ! tous ! » s'écria l'assemblée, en se levant presque entière. Cela même ne l'émut pas. *Lançant outrage pour outrage* : « Je vous rappelle à la pudeur. » Après avoir... naïvement fait comprendre, dans sa vanité incroyable, qu'il voulait *un dictateur et pour dictateur Marat*, l'étrange candidat, *se recommandant à l'admiration des tribunes, montra sa casquette crasseuse, ouvrit ses sales vêtements* : « M'accuserez-vous d'ambition ? Voyez-moi et jugez-moi. »

La Renaissance du drame en vers.

HENRI DE BORNIER

La Fille de Roland (1875).

Henri de Bornier, s'inspirant du vieux poème épique du onzième siècle, la *Chanson de Roland*, en a écrit une sorte de *suite*, dont il invente la partie romanesque, mais où il essaye de conserver les caractères traditionnels. — Il suppose que Roland a laissé une fille, Berthe, et qu'elle est aimée par le jeune chevalier Gérald, fils du comte Amaury. Mais cet Amaury n'est autre que Ganelon, le traître qui causa la mort de Roland à Roncevaux. Ganelon, reconnu par le saxon Ragenhardt et par Charlemagne, est forcé d'avouer à son fils qui il est. Le fils de Ganelon ne peut épouser la fille de Roland : les deux jeunes gens se séparent. — Au troisième acte de la pièce, Charlemagne est à Aix-la-Chapelle : un Sarrasin, Noëthold, est en possession de Durandal, la fameuse épée de Roland ; il défie tous les chevaliers français, et aucun d'eux n'a pu lui arracher le glorieux trophée. Charlemagne, désespéré, va combattre lui-même, quand paraît Gérald qui accepte le défi du Sarrasin : il reviendra vainqueur.

CHARLEMAGNE, BERTHE, NOËTHOLD et sa suite de Sarrasins, SEIGNEURS FRANÇAIS

NOËTHOLD

Moi, Noëthold, émir, et prince de Valence,
Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,
A l'arc, au javelot ; la lice va s'ouvrir ;
Barons français, lequel d'entre vous vient mourir ?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS

Moi ! Moi !

CHARLEMAGNE

Non, arrêtez ! lutter serait folie :
Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie ;
Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens !
Toi, mécréant [1], tu peux retourner chez les tiens !

NOËTHOLD

C'est bien, noble Empereur ! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de la gloire :

1. **Mécréant**, de *créant*, participe passé archaïque de *croire*, et de *mé* (*mes*)

L'Espagne presque entière alors était à toi ;
Saragosse tenait seule pour notre roi ;
Les dix ambassadeurs de notre roi Marsille[2]
Partirent pour Cordoue, et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin :
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche ;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage :
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins ;
Nous avons reconquis notre Espagne ; à cette heure
Le mécréant triomphe, et le roi chrétien pleure !
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit ;
Mon triomphe est complet puisque tu l'as maudit.
Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée :
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal !... Je l'ai bien conquise, tu le vois ;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois !

CHARLEMAGNE

Attends ! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.
La force en moi décroît, — je n'ai plus soixante ans !
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps ;
C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure,
Et s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,
De mon dernier regard pour te faire pâlir !
Viens donc !

TOUS LES SEIGNEURS

Sire empereur ! Non, par grâce !

venant du latin *minus*, moins. —— 2. Voir *la Chanson de Roland*, première

BERTHE

Mon père !

C'est chercher le trépas !

CHARLEMAGNE

Non, mes enfants ! J'espère !
Puis, à survivre ainsi j'aurais trop de remord :
Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort !
— Ennemi de mon Dieu, comme de mon empire,
Viens mourir ou tuer !

(On entend le son d'une cloche au dehors.

BERTHE

La cloche d'argent, sire[3] !

LES MÊMES, GÊRALD, paraissant au fond.

CHARLEMAGNE

Gérald !

BERTHE

Gérald, oui, sire ! Oh ! je le savais bien !
C'est lui.

GÉRALD

Sire empereur, d'après le droit ancien
Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,
J'ai fait en cet instant résonner cette cloche.
Si j'eus tort que je sois puni selon la loi.

CHARLEMAGNE

Non, chevalier : je sais tout ce que je te doi,
Ta main pouvait toucher à la cloche muette,
Et quel que soit le prix que ta valeur souhaite,
Tu peux le réclamer.

GÉRALD

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen.
Sire, j'arrive tard, mais le temps qui me reste,
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

partie. — **3. La cloche d'argent.** A la porte du palais d'Aix-la-Cha-

CHARLEMAGNE

Approche, chevalier. — J'aime ce fier visage : —
Fils du comte Amaury, je connais ton courage ;
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur :
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille ;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD

Sa taille... Mieux encor je la mesurerai
Sur le champ du combat où je le coucherai.

CHARLEMAGNE

Roland n'eût pas mieux dit, certes ! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD

Sire, depuis un an, je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir !
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur ! Mon père
L'a permis, m'a suivi ; j'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir... J'hésite cependant ;
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète ?
Les Sarrasins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais !

GÉRALD

Sire, ces armes-là,
Je les laisse aux vassaux, aux ribauds, aux esclaves,
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves !

pelle, Charlemagne avait placé une cloche d'argent que tout nouveau

Maudit soit le premier soldat qui fut archer ;
C'était un lâche, au fond ; il n'osait approcher [4] !

CHARLEMAGNE

Tu parles noblement, par saint Pol de Tudèle [5] !
Va donc venger nos deuils, va punir l'infidèle ;
Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland,
Que brandit ce païen à son bras insolent :
Et puisque ta valeur ne se plaît qu'à l'épée,
Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée ;
Voici *Joyeuse* ! Elle est noble et digne d'un roi ;
Je ne l'ai confiée à personne avant toi [6].

GÉRALD

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre,
Mais à vous seul aussi je jure de la rendre.

CHARLEMAGNE

De l'honneur qui t'est fait, jaloux au fond du cœur,
Nous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur ?

GÉRALD

Vainqueur ?... si je le suis, la louange que j'aime,
Vous me la donnerez en agissant de même,
En marchant avec moi vers des périls plus grands
Pour chasser l'étranger de la terre des Francs,
Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe [7] !
Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons,
Ici je vous le jure !

GEOFFROY ET LES AUTRES SEIGNEURS

Ici nous le jurons !

venu, ayant une grâce à demander, pouvait faire retentir. — 4. Cette pensée est déjà exprimée par *Eschyle*, dans sa tragédie des *Perses*. La reine Atossa, mère de Xerxès, demande aux vieillards perses qui forment le chœur si les Grecs ont pour armes l'arc et les flèches ; on lui répond : « Non. Ils combattent de près avec la lance... » — 5. **Tudèle**, ville d'Espagne, à 84 kilomètres sud de Pampelune, plusieurs fois prise par les Maures et reconquise définitivement, en 1125, par Alphonse I[er] d'Aragon — 6. *Joyeuse* est l'épée de Charlemagne. La légende disait qu'elle lui fut apportée du ciel par un ange. Lire, au premier acte de la *Fille de Roland*, les stances dites par Gérald sur *Joyeuse et Durandal*. — 7. Le succès triomphal de *la Fille de Roland*, en 1875, fut dû en grande partie à ces allusions.

BERTHE, allant vers lui.

Regardez-moi, Gérald ! Puis ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez ! l'une ni l'autre !
Allez, mon chevalier ! Va, mon Gérald !

NOÉTHOLD

Chrétien,
Ton courage me plaît, étant digne du mien ;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance ;
Suis-moi ! — Pour Mahomet !

GÉRALD

Pour le Christ et la France !

(Noéthold et Gérald sortent, suivis de la foule. Charlemagne et Berthe restent seuls.)

(Acte III, sc. 3 et 4.)

(*La Fille de Roland*, A. Fayard, éditeur.)

Nous désirions citer ici deux scènes du beau drame de F. Coppée: *Pour la Couronne*, qui marque, en 1885, une nouvelle étape dans la restauration du drame en vers. L'autorisation de reproduire ces scènes ne nous a pas été accordée par la maison A. Lemerre.

EDMOND ROSTAND (né en 1868).

M. Edmond Rostand a donné: *les Romanesques* (1894), *la Princesse lointaine* (1895), *la Samaritaine* (1897), *Cyrano de Bergerac* (1897), *l'Aiglon* (1900), *Chantecler* (1910). Il est un des auteurs favoris du grand public. (Cf. *Littérature*, pp. 865-868.)

Les Romanesques (1894).

L'action se passe au dix-huitième siècle. Deux *pères*, Bergamin et Pasquinot, voisins de campagne, veulent marier leurs enfants. Mais le jeune Percinet est tout aussi *romanesque* que la jeune Sylvette. Pour amener le mariage, les deux pères feignent d'être brouillés à mort : il n'en faut pas plus pour que Percinet-Roméo s'éprenne de Sylvette-Juliette. Au début du premier acte, dans le fond du vieux jardin, par-dessus le mur tout fleuri qui sépare les deux familles, Percinet cause avec Sylvette. Bergamin, son père, survient, et feint une grande colère. Sylvette est dissimulée derrière le mur, que le spectateur voit perpendiculairement à la rampe.

BERGAMIN, PERCINET, SYLVETTE

BERGAMIN

...Ah ! je vous prends à rêvasser encore
Seul, en ce coin du parc?

PERCINET

Mon père, je l'adore,
Ce coin du parc !... J'adore être assis sur ce banc
Que la vigne du mur abrite en retombant.
Voyez-vous comme elle est gracieuse, la vigne ?
Remarquez ces festons d'une arabesque insigne.
On est si bien ici pour respirer l'air pur !

BERGAMIN

Si bien devant ce mur ?

PERCINET

Je l'adore, ce mur !

BERGAMIN

Je ne vois pas ce que ce mur a d'adorable.

SYLVETTE, *à part.*

Il ne peut pas le voir !

PERCINET

Mais il est admirable,
Ce vieux mur crêté d'herbe, enguirlandé, couvert
Ici de vigne rouge, ici de lierre vert,
Là de glycine mauve aux longues grappes floches [1],
Et là de chèvrefeuille, et là d'aristoloches [2] !
Ce vieux mur centenaire et croulant, dont les trous
Laissent pendre au soleil d'étranges cheveux roux,
Qui de petites fleurs charmantes se constelle,
Ce mur sur qui la mousse est d'une épaisseur telle
Qu'il fait à l'humble banc scellé dans sa paroi
Un dossier de velours comme au trône d'un roi.

BERGAMIN

Ta ! ta ! ta ! Voudrais-tu, blanc-bec, me faire accroire
Que tu viens ici pour les beaux yeux du mur ?

PERCINET

Voire [3],
Pour les beaux yeux du mur !...

1. **Floche**, velouté ; dérivé de *flocus*, comme *flocon*. — 2. **Aristoloche**, sorte de plantes grimpantes — 3. **Voire**, vraiment oui.

(*Tourné vers le mur.*)

Qui sont de bien beaux yeux
Frais sourires d'azur, doux étonnements bleus,
Fleurs profondes, clairs yeux, vous êtes mes délices !.....

. . . .

SYLVETTE

Est-il spirituel, doux Jésus !

BERGAMIN

Est-il bête !
Mais je connais ce qui te fait perdre la tête :
Tu viens lire en cachette !

(*Il prend le livre qui sort de la poche de Percinet et l'ouvre.*)

Et du théâtre !... En vers !
Des vers !... Voilà pourquoi, la cervelle à l'envers,
Vous rêvez, vous errez, évitant les approches,
Pourquoi vous me venez parler d'aristoloches,
Et pourquoi vous voyez des yeux bleus à ce mur !
Un mur n'a pas besoin d'être joli, — mais sûr !
Je vais faire enlever toutes ces choses vertes
Qui pourraient nous cacher quelques brèches ouvertes,
Et, pour mieux nous garder d'un voisin insolent,
Remaçonner ce pan, bâtir un beau mur blanc,
Bien blanc, bien net, bien propre, au lieu... d'aristoloches,
Le garnir, dans le plâtre, ayant fait des encoches,
De tessons de bouteille, au tranchant acéré,
Qu'on verra s'en aller en bataillon serré...

PERCINET

Oh !

BERGAMIN

Pas de grâce ! ainsi je le décrète !
Tout le long, tout le long, tout le long de la crête.

(*Les Romanesques*, acte I, sc. II,
Biblioth. Charpentier : E. Fasquelle, éditeur.)

Cyrano de Bergerac (1897).

Au premier acte, Cyrano apparaît dans la salle du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, défend à l'acteur Mondory de jouer, et jette sa bourse aux comédiens. Puis il se bat, blesse son adversaire, et refuse avec hauteur la protection d'un de ses admirateurs auprès du cardinal. Le public une fois parti, un ami, Le Bret, se met à le gronder et à lui reprocher ses fanfaronnades. — Les élèves pourront saisir cette occasion de faire une comparaison entre l'Alceste de Molière et le Cyrano de M. Rostand. Il y a, dans la deuxième partie de la scène, des formules d'une analogie frappante.

CYRANO, LE BRET

LE BRET

Ah ! dans quels jolis draps !...

CYRANO

Oh ! toi ! tu vas grogner !

LE BRET

Enfin tu conviendras
Qu'assassiner toujours la chance passagère
Devient exagéré.

CYRANO

Hé bien oui, j'exagère !

LE BRET

Ah !

CYRANO

Mais pour le principe et pour l'exemple aussi,
Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi.

LE BRET

Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,
La fortune et la gloire...

CYRANO

Et que faudrait-il faire ?
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon

Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou,
Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,
Et donneur de séné par désir de rhubarbe[1],
Avoir son encensoir toujours, dans quelque barbe ?
Non, merci. Se pousser de giron en giron,
Devenir un petit grand homme dans un rond,
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?
Non, merci. Chez le bon éditeur de Sercy
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !
S'aller faire nommer pape par les conciles
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?
Non, merci ! Travailler à se construire un nom
Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,
Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes[2] ?
Être terrorisé par de vagues gazettes,
Et se dire sans cesse : oh, pourvu que je sois
Dans les petits papiers du *Mercure François*[3] ?
Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,
Préférer faire une visite qu'un poème,
Rédiger des placets, se faire présenter ?
Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter,
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,
Pour un oui, pour un non, se battre, ou faire un vers !

1. **Séné**, tisane purgative ; — **rhubarbe**, *id* : on dit habituellement, de gens qui se font des compliments réciproques : « Passe-moi la *casse*, et je te passerai le *séné*. » M. Rostand remplace *casse* (tisane purgative) par *rhubarbe*. — 2 **Mazette**, équivalent d'*imbécile*. En Berry, une fourmi s'appelle *mazet* ou *mazette* ; c'est peut-être l'étymologie de ce mot. — 3. **Mercure français**, cf. page 841, note 10. — 4. Allusion

Travailler sans souci de gloire ou de fortune,
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune[4] !
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,
Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
Vis-à-vis de toi-même en garder le mérite,
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

LE BRET

Tout seul, soit ! mais non pas contre tous ! Comment diable
As-tu donc contracté la manie effroyable
De te faire toujours, partout, des ennemis ?

CYRANO

A force de vous voir vous faire des amis,

LE BRET

Quelle aberration !

CYRANO

Eh bien ! oui, c'est mon vice.
Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse[5].
Mon cher, si tu savais comme l'on marche mieux
Sous la pistolétade excitante des yeux !
Comme, sur les pourpoints, font d'amusantes taches
Le fiel des envieux et la bave des lâches !
Vous, la molle amitié dont vous vous entourez
Ressemble à ces grands cols d'Italie, ajourés
Et flottants, dans lesquels votre cou s'effémine :
On y est plus à l'aise... et de moins haute mine,
Car le front n'ayant pas de maintien ni de loi,
S'abandonne à pencher dans tous les sens. Mais moi,

au *Voyage dans la lune*, écrit par Cyrano, et publié en 1657. — **5.** MOLIÈRE. *Misanthrope*, acte I, sc. I. Alceste : « Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande !... Tous les hommes me sont à tel point odieux, que je serais fâché d'être sage à leurs yeux. »

La Haine, chaque jour, me tuyaute et m'apprête
La fraise dont l'empois force à lever la tête;
Chaque ennemi de plus est un nouveau godron [1]
Qui m'ajoute une gêne et m'ajoute un rayon :
Car, pareille en tous points à la fraise espagnole,
La Haine est un carcan, mais c'est une auréole !

(*Cyrano de Bergerac*, acte I, sc. IV, Bibliothèque
Charpentier: Fasquelle, éditeur.)

1. **Godron**. Cf. p 1018, note 5.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

JOSEPH DE MAISTRE (1754-1821).

Né à Chambéry, membre du sénat de Savoie, J. de Maistre fut nommé en 1803 ministre plénipotentiaire en Russie. Il résida à Saint-Pétersbourg pendant quatorze ans, loin de sa femme et de ses filles, et y écrivit ses ouvrages : *Considérations sur la France* (1796), *Du Pape* (1819), les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* (1821), l'*Église gallicane* (1821). (Cf. *Littérature*, p. 789.)

Peinture fictive d'une restauration (1796).

Dans ses *Considérations sur la France* (1796), J. de Maistre prédit, à une époque où la chose pouvait paraître ridicule, la Restauration encore lointaine.

Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, etc., apporte la nouvelle que *le roi est reconnu à Paris, qu'une faction quelconque* (qu'on nomme ou qu'on ne nomme pas) *s'est emparée de l'autorité et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du roi ; qu'on a dépêché un courrier au souverain, qui est attendu incessamment, et que de toutes parts on arbore la cocarde blanche.* La renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on ? pour donner plus beau jeu à la république, je lui accorde la majorité, et même un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront peut-être, dans le premier moment, une attitude mutine ; mais ce jour-là même elles voudront dîner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paye plus. Chaque officier qui ne jouit d'aucune considération, et qui le sent très bien, quoi qu'on en dise, voit tout aussi clairement que le premier qui criera : *Vive le roi*, sera un grand personnage : l'amour-propre lui dessine, d'un crayon séduisant, l'image d'un général des armées de *Sa Majesté Très Chrétienne*, brillant des signes honorifiques et regardant du haut de

sa grandeur ces hommes qui le mandaient naguère à la barre de la municipalité[1]. Ces idées sont si simples, si naturelles, qu'elles ne peuvent échapper à personne : chaque officier le sent ; d'où il suit qu'ils sont tous suspects les uns pour les autres. La crainte et la défiance produisent la délibération et la froideur. Le soldat qui n'est pas électrisé par son officier est encore plus découragé : le lien de la discipline reçoit ce coup inexplicable, ce coup magique qui le relâche subiteemnt. L'un tourne les yeux vers le payeur royal qui s'avance ; l'autre profite de l'instant pour rejoindre sa famille : on ne sait ni commander ni obéir ; il n'y a plus d'ensemble.

C'est bien autre chose parmi les citadins : on va, on vient, on se heurte, on s'interroge ; chacun redoute celui dont il aurait besoin ; le doute consume les heures, et les minutes sont décisives : partout l'audace rencontre la prudence ; le vieillard manque de détermination, et le jeune homme de conseil : d'un côté sont des périls terribles, de l'autre une amnistie certaine et des grâces probables. Où sont d'ailleurs les moyens de résister ? où sont les chefs ? à qui se fier ? Il n'y a pas de danger dans le repos, et le moindre mouvement peut être une faute irrémissible : il faut donc attendre. On attend ; mais le lendemain on reçoit l'avis qu'une telle ville de guerre a ouvert ses portes ; raison de plus pour ne rien précipiter. Bientôt on apprend que la nouvelle était fausse ; mais deux autres villes, qui l'ont crue vraie, ont donné l'exemple, en croyant le recevoir : elles viennent de se soumettre, et déterminent la première qui n'y songeait pas. Le gouverneur de cette place a présenté au roi les clefs de *sa bonne ville de.....*

1. C'est l'histoire de plusieurs des généraux de Napoléon Ier, à la première et à la deuxième Restauration ; mais on peut affirmer que ce n'eût pas été, quoi qu'il fût arrivé, celle des Hoche et des Marceau. — Quant à la facilité avec laquelle l'Empire fut accepté en 1804 par une armée qui avait combattu pour défendre les idées républicaines contre la coalition des souverains de l'Europe, elle s'explique par le prestige personnel de Napoléon. Lire plus loin la piquante lettre de P.-L. Courier : « *Un plébiscite impérial.* »

C'est le premier officier qui a eu l'honneur de le recevoir dans une citadelle de son royaume. Le roi l'a créé, sur la porte, maréchal de France ; un brevet immortel a couvert son écusson *de fleurs de lis sans nombre* ; son nom est à jamais le plus beau de France. A chaque minute, le mouvement royaliste se renforce ; bientôt il devient irrésistible. VIVE LE ROI ! s'écrient l'amour et la fidélité, au comble de la joie : VIVE LE ROI ! répond l'hypocrite républicain, au comble de la terreur. Qu'importe ? il n'y a qu'un cri. — Et le roi est sacré.

Citoyens ! voilà comment se font les contre-révolutions. Dieu, s'étant réservé la formation des souverainetés, nous en avertit en ne confiant jamais à la multitude le choix de ses maîtres. Il ne l'emploie, dans ces grands mouvements qui décident le sort des empires, que comme un instrument passif. Jamais elle n'obtient ce qu'elle veut : toujours elle accepte, jamais elle ne choisit.

(Considérations sur la France.)

Le Bourreau (1821).

Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, J. de Maistre pousse ses théories sur la Providence jusqu'au paradoxe et jusqu'au sophisme. Mais on ne saurait lui refuser une énergie de pensée et de style dont peu d'écrivains, depuis Bossuet, ont donné l'exemple. — Pour analyser ce portrait du bourreau, il faudra tout d'abord en marquer les *divisions* : puis, dans chacune d'elles, noter la propriété et la gradation des termes : le style s'adapte merveilleusement à chaque description, tantôt puissant et éloquent, tantôt haché et comme palpitant.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable, qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables, qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter[1] et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres ? Ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas

1. **Tourmenter** est pris ici dans son sens étymologique (du latin

douter; il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous : mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *fiat*[2] de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter. A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent, jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul, avec sa femelle et ses petits[3], qui lui font connaître la voix de l'homme; sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements.

Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte, et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège; il le saisit; il l'étend; il le lie sur une croix horizontale; il lève les bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre[4], et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons, la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi. » Il descend; il

tormentum, supplice). — 2. **Fiat**, verbe latin, au subjonctif présent, signifiant « qu'il soit fait ! » Ce mot est détaché de la formule biblique *fiat lux*, « que la lumière soit ». C'est donc l'expression d'une volonté créatrice. — 3. Peut-être J. de Maistre a-t-il ici un souvenir du célèbre passage de la Bruyère sur les paysans : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne... » (*De l'homme*). Mais il est plus probable qu'il n'a subi aucune influence, et que son génie lui a suggéré ces mots qui ravalent le bourreau au rang de l'animal. — 4. Le bourreau étendait le patient sur une croix de Saint-André, horizontale ; là, il lui brisait les quatre membres à coups de barre de fer. Puis, il le plaçait, tout pantelant, sur la roue.

tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange! au lit ensuite, et il dort! et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable*, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir : car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1er entretien.)

La guerre (1821).

Voici peut-être la plus célèbre page de J. de Maistre. On en discutera le fond, et l'on opposera à cette apologie mystique de la guerre les opinions d'autres philosophes chrétiens, comme Pascal, Fénelon et Massillon. Mais les élèves analyseront surtout ici les procédés de composition et de style. On leur fera sentir la sûreté et la largeur de ce raisonnement, la logique passionnée de l'argumentation, la symétrie rythmée des propositions, enfin la poésie farouche et troublante qui sort de cette *vision*.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres pour leur mutuelle destruction : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense Catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien *sont tuées* ! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a

chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit. Il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval, qui porte son maître à la chasse du tigre, se pavane sous la peau de ce même animal ; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe ; au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art[1] ; à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant ; ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme.

Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux ; lui qui est né pour aimer ; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour pleurer ; lui enfin à qui il a été déclaré

1. **Dent de loup.** On donne ce nom à un instrument en métal, qui sert aux doreurs pour *brunir* l'or. J. de Maistre commet une erreur : il

« qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte de sang qu'il aura versé injustement »? C'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous par la *terre* qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? Il pourra bien massacrer Nerva [2] ou Henri IV, mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : « Nous ne voulons pas vous servir. » Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort.

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres

confond le nom et la chose. —— 2. **Nerva**, empereur romain, successeur de Domitien, père adoptif de Trajan. Nerva ne mourut pas de mort violente. Mais peut-être faut-il comprendre : « Il serait capable de

vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort[3].

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes d'un certain genre[4] se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans leur sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou l'abréger. On croit voir ces grands coupables éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse*[5] se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

(*Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, 7e entretien.

L'éducation des femmes (1808).

Les lettres de J. de Maistre nous le révèlent aussi tendre et aussi enjoué que ses livres nous le font imaginer autoritaire et absolu.— J. de Maistre avait deux filles: *Adèle*, qui devint Mme Terray, et *Constance*, qui épousa le duc de Laval-Montmorency. C'est à

massacrer un bon prince tel que Nerva, comme il a assassiné Henri IV... » —— 3. Style d'une grandeur vraiment biblique, et digne de Bossuet. —— 4. J. de Maistre songe à la Révolution, dont il est adversaire déclaré. —— 5. **Une rare jeunesse**, expression traduite du poète latin Horace, *Odes II*, 1.

cette dernière, née après son départ pour Saint-Pétersbourg, et qu'il ne vit qu'à l'âge de quatorze ans, qu'il écrivit ses plus charmantes lettres. On fera comparer aux élèves les idées de J. de Maistre sur l'éducation des femmes avec celles de Molière, de Fénelon et de J.-J. Rousseau.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi[1]. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura[2].

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tam-

1. Souvenir de la fable de La Fontaine, *l'Ane et le petit chien*. — 2. « Les femmes sont parvenues à la perfection dans chacun des arts où elles se sont appliquées. »

bourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela comme argent comptant est bien sotte... Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire, de *faire des hommes*... Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

Voilà M. *la Tulipe* [3] qui rentre, et qui vous dit mille tendresses.

3 J. de Maistre désigne ainsi son fils Rodolphe, officier dans l'armée russe.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 24 octobre-5 novembre 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrison, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10 000 livres sterling (10 000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrison se dit à lui-même : *Je veux gagner ce prix*. Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? cela s'appelle-t-il *vouloir* ?

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand ; mais je persiste à croire que c'est un peu tard[1]. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles[2]. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne

1. Un peu tard, pour qu'elle l'apprenne. — 2. Excellent aphorisme pédagogique. Mais il faut prendre garde tout de même aux préventions que nous pouvons avoir contre des méthodes différentes de celles que nous avons suivies nous-mêmes. Une méthode est *bonne* quand elle s'adapte à son objet, et elle doit se transformer selon les changements psychologiques et intellectuels des sociétés. Il n'est pas faux de dire qu'une méthode, excellente il y a cent ans, peut être mauvaise ou stérile aujourd'hui. Et il en sera de même, dans l'avenir, de nos plus excellentes

les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons[3]. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc.*: c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie[4]. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade* ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni *le Misanthrope*, ni le *Tartufe*, ni *le Joueur*, ni le Panthéon[5], ni l'église de Saint-Pierre[6], ni la *Vénus de Médicis* ni l'*Apollon du Belvédère*, ni le *Persée*[7], ni le livre des *Principes*[8], ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme*. Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituel-

méthodes actuelles. — 3. Il y a du vrai dans cette boutade. Mais comment et jusqu'à quel point J. de Maistre *savait-il* les langues mortes ? — 4. J. de Maistre n'aime pas Voltaire ; c'est son droit. Mais puisqu'il en parle si souvent, il a tort de ne pas le lire, comme il l'avoue ; ses jugements à son égard ne sont ainsi que des *préjugés*. — 5. Le Panthéon d'Agrippa, à Rome. — 6. Saint-Pierre de Rome, par Michel-Ange. — 7. Par Benvenuto Cellini († 1571). — 8. de Descartes. — 9. On

lement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes qui ne veulent pas être égalés par les femmes ; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître ; car nous sommes orgueilleux. Or, voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer[9]. Sur ce point, mon cher enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges[10]. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que, pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.

... Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, *l'instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres ; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*[11].

Voilà, mon très cher enfant, une lettre toute morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas

peut faire de sérieuses objections au système de J. de Maistre : mais on ne saurait nier qu'il n'ait signalé ici, avec une verve et un bons sens dignes de Molière, *le vrai défaut* des femmes savantes. — **10.** Les habitants de la Savoie. Les Allobroges habitaient, du temps de César, entre le Rhône et l'Isère, un territoire qui comprenait l'emplacement actuel des deux *Savoies*, de la *Drôme* et de l'*Isère*. Leur pays ne reçut qu'au quatrième siècle de notre ère le nom de *Sapaudia* (Savoie). — **11. Duègne**. Vieille gouvernante. (Mot espagnol : **duena**, du latin *domina*, qui a donné en français : *dame*.)

fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon père.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.

LAMENNAIS (1782-1854).

Félicité-Robert de Lamennais publia en 1817 le premier volume de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le retentissement fut presque égal à celui du *Génie du Christianisme*. En 1830, il fonda le journal *l'Avenir*, avec Lacordaire et Montalembert, qui se séparèrent de lui quand ses doctrines eurent été condamnées à Rome. Lamennais donna ensuite *les Paroles d'un croyant* (1834), *les Affaires de Rome* (1836), le *Livre du peuple* (1837), et fut député à l'Assemblée nationale en 1848. (*Littérature*, p. 791.)

De l'indifférence en matière de religion (1817).

Dans ce passage, la pensée et le style de Lamennais nous ramènent sans cesse à Pascal et à Bossuet ; c'est que l'auteur de l'*Indifférence* s'est, comme eux, « nourri de la moelle des lions », la Bible. On fera remarquer la progression oratoire de ce morceau, la nature et la place des arguments, la vigueur du vocabulaire, et la conclusion qui tire sa beauté de ce qu'elle est à la fois logique et imprévue.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports ; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

En vain l'on essaierait de se le dissimuler, la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas les plus effrayants symptômes

qu'elle offre à l'observateur ; mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer[1]? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie à celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés comme les plus nobles sentiments ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création[2]: quel avilissement incompréhensible! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris : dernier essai de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *Cum in profundum venerit, contemnit.*

Or quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine[3]. Car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées ; et un plus étrange renversement de la raison, que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement?

1. *Ézéchiel*, cf. p. 836, la traduction de cette *prophétie* par Lefranc de Pompignan. — 2. Insister sur la valeur de cette périphrase. — 3. Ici commence une imitation évidente de Pascal ; c'est l'argumentation de la première partie des *Pensées*.

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui le frappe; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique: le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même, si elle lui était moins présente et moins intime; mais ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substaaces inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui le penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement aux corps; elle les a aimés comme sa fin, elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit: tu mourras! et a tressailli d'espérance.

(*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, t. Ier, chap. I).

Les Paroles d'un Croyant (1834).

Dans les *Paroles d'un croyant*, d'où nous tirons les deux morceaux suivants. Lamennais retrouve avec un singulier bonheur le ton à la fois sublime et simple des Livres saints. Mais ce n'est pas seulement un enseignement moral et religieux sous forme de *pastiche*. Lamennais, au moment où il écrit ce livre, est devenu *socialiste* et *utopiste*; et, de plus, il est en butte aux persécutions De là, des allusions politiques et un accent toujours *personnel*.

La Providence.

Sous ses apparences de *parabole*, ce morceau est un petit drame, avec une exposition, un nœud et un dénouement. Il sera donc intéressant d'en étudier la *construction*. De plus, on attirera l'attention sur la simplicité des incidents, en apparente opposition avec la beauté de la conclusion.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; « car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus

troublée qu'auparavant ; « car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ! »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants : pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et, si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

(*Paroles d'un croyant*, XVII.)

L'exilé (1834).

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens ! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays ; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance ; il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux ; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous? » Et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir : tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, amis.

La patrie n'est point ici-bas : l'homme vainement l'y

cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

(*Ibid.*, XLI.)

Poésie des cathédrales gothiques.
Poésie et musique (1841).

Chateaubriand « avait restauré la cathédrale gothique ». Lamennais n'a fait que développer les idées de Chateaubriand, mais avec une poésie à la fois sombre, colorée, mystérieuse, en rapport avec son objet. Il y joint l'expression d'une *esthétique* (science du beau) renouvelée de Platon et de saint Thomas.

... Figurez-vous être au déclin du jour, dans l'immense cathédrale chrétienne. Une frayeur religieuse, quelque chose de semblable à ce vague sentiment de l'infini qu'on éprouve au sein des grandes solitudes de la nature, vous saisit à l'aspect de ces vastes nefs, de ces gigantesques piliers dont les sommets se perdent dans les ombres croissantes. Avec les dernières lueurs, la nuit éteint les derniers bruits ; un silence mystérieux vous enveloppe de toutes parts. Au dehors de vous, des ténèbres muettes ; au dedans, l'invisible souffle d'une puissance inconnue qui vous pénètre et vous domine irrésistiblement. Séparé de ce qui frappe les sens, il se fait en vous comme un travail étrange ; des esprits passent devant l'œil interne, l'imagination se peuple de fantômes sans corps ; le temps, qui n'a plus de mesure, semble lui-même s'être évanoui. Tout à coup, dans le lointain, apparaît un point lumineux, puis un autre, puis un autre encore[1] ; vous commencez à discerner les masses de l'édifice, les murs, pareils aux flancs d'une montagne escarpée, les fortes arêtes des angles, les courbures des arcs, les énormes pendentifs. La lumière augmente : sur ces masses qu'unissent des lignes harmonieuses, se montrent les

1. Ce sont les lampes que l'on allume une à une.

plantes, les animaux, les formes innombrables des êtres sortis de leurs entrailles inépuisablement fécondes. Éclatants de mille couleurs dont les reflets se croisent et se mélangent, ils portent à vos sens comme une révélation de la vie, et les suaves vapeurs qui parfument l'atmosphère en accroissent encore l'impression. Lorsque, au milieu de ce monde naissant, vibre soudain la voix tour à tour majestueuse, douce, sévère, de l'orgue, qu'elle remplit de ses accords indéfiniment variés les voûtes frémissantes, ne dirait-on pas la voix de tous ces êtres dont la création vient de s'opérer sous vos yeux? Mais leur langage indéterminé ne parle qu'à ce qui sent et non pas à ce qui pense. Tel est le caractère de l'art musical.

.... Plastique de l'ouïe, si on peut le dire, la musique, elle aussi, comme la poésie, revêt d'un corps l'idée immatérielle, mais d'un corps aérien qui échappe à l'œil, et que saisit seul le sens le plus délié, le plus délicat. Mais elle émeut plutôt qu'elle n'éclaire : elle ne produit pas la vision de la réalité spirituelle, elle y prépare en quelque sorte par une intime aspiration, elle en donne le pressentiment. Comme les lueurs indécises de l'aube, glissant sur de vagues horizons, montrent seulement les masses confuses des objets dont l'astre du jour manifestera les formes distinctes, elle annonce le monde idéal et ne le révèle pas. La Poésie, qu'elle précède dans la génération de l'Art, et qui procède d'elle par ce qu'elle a de sensible, le son et les lois harmoniques, le rythme, la mesure, le nombre, l'accent ; la Poésie détermine ce qu'elle laisse indéterminé, en spécifiant par la parole et manifestant l'idée pure. Ainsi, par elle, s'opère, dans une région plus élevée, l'union du réel et du vrai, de la pensée et de la sensation, de la Nature et de son type éternel [2].

(*De l'Art et du Beau*).

2. Voilà une admirable définition de la sensation musicale. D'ailleurs, Lamennais a parlé de la musique en connaisseur dans plusieurs passages du même ouvrage.

LACORDAIRE (1802-1861)

Le Père Lacordaire, dominicain, prêcha à Notre-Dame de Paris, en 1835, 1836, 1841, et de 1848 à 1851. En 1847, il prononça l'*Oraison funèbre du général Drouot*. Il se retira en 1855 à Sorèze, où il s'occupa d'éducation et d'instruction. L'année même de sa mort, il avait été élu membre de l'Académie française (1861).

Oraison funèbre du général Drouot (1847).

Péroraison.

Nous donnons ce fragment pour que les élèves puissent comparer une *Oraison funèbre* du dix-neuvième siècle, avec une Oraison funèbre du dix-septième. Bossuet a tellement *marqué* le genre de sa forte empreinte, que cette péroraison semble un écho affaibli des dernières lignes de l'*Oraison funèbre* de Condé.

... Et maintenant, Messieurs, que nous avons achevé l'éloge du général Drouot[1] en rendant grâce à Dieu qui nous l'avait donné, que reste-t-il, sinon de lui dire cette parole suprême, par où doivent se clore ici-bas toute vie, toute amitié, toute admiration ? Recevez-la, général ; recevez ce second adieu que nous avons voulu vous faire en présence des autels du Dieu véritable, devant les images et les réalités d'une foi qui vous fut commune avec nous. Il nous eût été facile d'appeler autour de votre tombeau les mânes chrétiens de vos anciens frères d'armes, et de mêler votre gloire avec la leur dans un spectacle solennel. Même, nous eussions appelé le héros dont vous fûtes l'ami ; il n'eût pas dédaigné de venir à vos funérailles comme vous étiez venu à ses malheurs. Mais tant de pompe eût alarmé la chaste modestie de votre âme ; vous nous eussiez reproché de troubler pour vous la paix des morts et des grands souvenirs. Nous ne le ferons pas ; nous voulons obéir à vos vertus jusque dans la tombe qui les recouvre, et nous ne laisserons approcher de vous, dans cette heure sacrée, que les pauvres qui survivent à

1. **Drouot**, né à Nancy, en 1774, eut, sous le premier Empire, une brillante carrière militaire. Il accompagna Napoléon, à l'île d'Elbe, en 1814. Mais Lacordaire célèbre surtout sa modestie, son amour de la

vos bienfaits, et que nous-mêmes qui survivons aux leçons de votre vie. Puissent ces leçons nous servir ! Puisse notre génération, incertaine encore dans ses voies, apprendre de vous la simplicité, la pauvreté, le désintéressement ! Puisse-t-elle, sur vos traces, demander très peu au monde pour son bonheur, et beaucoup à Dieu ! Et vous qui avez nourri ce grand homme, vieille terre de France et de Lorraine, conservez-en avec respect tout ce que l'éternité n'a pu vous ravir encore, jusqu'au jour où votre poudre[2], sanctifiée par la sienne, entendra la voix de Dieu, et où le général Drouot nous apparaîtra tel que nous le connûmes, soldat sans tache, capitaine habile et intrépide, ami fidèle de son prince, serviteur ardent et désintéressé de la patrie, solitaire stoïque, chrétien sincère, humble, chaste, aimant les pauvres jusqu'à se faire pauvre lui-même ; l'homme enfin le plus rare, sinon le plus accompli, que le dix-neuvième siècle ait présenté au monde dans la première moitié de son âge et de sa vocation.

(*Éloge funèbre du général Drouot*, Poussielgue frères, éditeurs.)

Le seul éternellement aimé (1847).

Le *lyrisme* biblique de Bossuet se retrouve dans ce passage des *Conférences* de Lacordaire ; mais il s'y joint un *lyrisme romantique*, dont on fera ressortir la nouveauté dans l'éloquence de la chaire. — On signalera le rythme obtenu par la répétition de la formule : *Il y a un homme* ; et la progression, jusqu'à l'effusion mystique de la fin.

Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort ? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom, mais bientôt le ciel et la terre

pauvreté et sa piété. — 2. **Poudre**. La poussière des morts ensevelis dans le sol de la Lorraine, et qui revivront au temps de la résurrection.

ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour[1].

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes, qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore, et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des milliers d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute posté-

1. C'est le thème traité par Lamartine et par Musset.

rité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui ait fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! vous qui avez bien voulu me baptiser, m'oindre, me sacrer dans votre amour et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne connaissais pas.

(39e Conférence, 1846. *De l'Établissement du règne de Jésus-Christ*, Poussielgue frères, éditeurs.)

Le bonheur du monde (1854).

Lacordaire excelle à *poser* une question et à y répondre par une série de tableaux, auxquels il donne un aspect saisissant. Il associe son auditoire à ses recherches et à ses découvertes ; et nos yeux croient voir ce qu'il voit, et nos cœurs battent à l'unisson du sien. — Le *mouvement* de ce morceau est dû aux *interrogations*, et aux *réponses*, suivies d'une vision soudaine, celle de l'Homme-Dieu, dans l'horreur de sa Passion, personnifiant l'humanité souffrante. (Cf. *Bossuet*, p. 404).

L'homme a-t-il trouvé dans cette voie (les plaisirs) la félicité qu'il y cherchait ? L'humanité abreuvée de passions est-elle contente d'elle-même, et le Dieu qui la regarde du haut d'une croix lui donne-t-il un spectacle de misère qui lui soit inconnu, ou bien est-ce la représentation fidèle de ses maux qu'il a prise sur lui-même pour l'instruire et la rappeler ?

Voyons donc le monde et pesons son bonheur. Voilà des siècles qu'il y travaille. La nature, à la longue, n'a rien pu lui dérober de ses secrets ; il les a tous pénétrés, expliqués tous à son profit, et, quant aux passions, il est manifeste que, malgré la différence des temps et des mœurs, aucune ne lui a manqué jamais. Le monde est à l'âge d'homme ; on peut lui promettre des siècles plus fortunés que ceux dont il a joui, mais non pas une autre âme, un autre corps, une autre terre ni un autre ciel ; et par conséquent le sort que lui ont fait tous ces éléments de sa vie entre les mains de ses passions ne saurait différer

essentiellement du sort qu'ils lui feront dans l'avenir. J'écoute donc le bruit du monde. Comme un pâtre errant, dans une forêt profonde et silencieuse entend quelquefois sous l'effort du vent qui se lève, un gémissement se produire, ainsi le monde a des voix qui sortent de ses générations, et chacun de nous, enfants perdus de la foule, peut écouter dans sa pensée le bruit de ses pères et de ses contemporains. Quel est-il ? Est-ce une plainte ? Est ce un cantique ? Dites-le-moi vous-mêmes, vous, partie de ce monde, dites-moi le son que rend la vie dans le secret de votre conscience. Mais peut-être en êtes-vous les heureux, et, si vaste que soit cette assemblée, peut-être à cause du rang et de la fortune, n'a-t-elle pas le sens des maux de l'humanité, parce qu'elle n'en a pas le poids. Sortons d'ici, non pour voir l'homme, mais pour le voir dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà ! ah ! oui, le voilà ; c'est bien celui que le proconsul romain montrait au peuple, il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur un sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne ; je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils ; tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et si la croix ne t'attend plus, c'est que tu n'as pas cessé d'y être attaché.

(*Conférences de Toulouse*, 1854, Poussielgue frères, éd.)

VICTOR COUSIN (1792-1867).

V. Cousin fut professeur à la Sorbonne de 1815 à 1830 ; il y enseigna la philosophie avec une brillante clarté. Après 1830, il devint directeur de l'École normale supérieure, pair de France et ministre. Le coup d'État de 1851 le rendit à la vie privée. — Outre ses cours de philosophie, Cousin a publié des études littéraires sur le dix-septième siècle, époque pour laquelle il avait une admiration passionnée et un peu exclusive. (*Littérature*, p. 797.)

Descartes et Pascal (1842).

Victor Cousin, en 1842, lut à l'Académie française un rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal (cf.

Littérature, p. 373). Il profita de la circonstance pour juger Pascal et le comparer à Descartes. On étudiera ce parallèle à la fois *philosophique* et *littéraire*, comme un morceau où Cousin se retrouve tout entier avec ses *idées* et ses goûts.

Mais il nous semble que Cousin a trop sacrifié l'auteur des *Pensées* à l'auteur du *Discours de la méthode*. — Cette critique oratoire, ample et majestueuse, peut paraître aujourd'hui trop diffuse, on en marquera les caractères par rapport avec la critique plus serrée et plus fine de nos contemporains.

De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer : il a créé les hautes mathématiques par l'application de l'algèbre à la géométrie ; il a montré à Newton le sytème du monde, en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique ; il a créé la philosophie moderne condamnée à s'abdiquer elle-même, ou à suivre éternellement son esprit et sa méthode ; enfin, pour exprimer toutes ces créations, il a créé un langage digne d'elles, naïf et mâle, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté, et trouvant par surcroît la grandeur. C'est Descartes, qui a porté le coup mortel non pas seulement à la scolastique, qui partout succombait, mais à la philosophie et à la littérature maniérée de la Renaissance. Il est le Malherbe de la prose ; ajoutons qu'il en est le Malherbe et le Corneille tout ensemble. Avant Descartes il n'y a guère que des styles d'emprunt, parmi lesquels se distingue celui de Montaigne, piquant mélange de grec, de latin, d'italien, de gascon [1], que le plus heureux génie tourmente et anime en vain, sans pouvoir l'élever à la dignité d'une langue. C'est Descartes qui a fait cette langue. Dès que le *Discours de la méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid* [2], tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même

1. Jugement trop sévère, à discuter. —— 2. *Le Cid* parut en décembre

le langage qu'ils cherchaient. Depuis, on ne parla plus que celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fond invariable devenu le patrimoine et la règle de tous [3].

Pascal est le premier homme de génie qui ait manié l'instrument créé par Descartes, et Pascal, c'est encore un philosophe et un géomètre. Loin donc de s'altérer entre ses mains, le caractère imprimé à la langue s'y fortifia. Cette régularité géométrique du *Discours de la méthode*, qui forme un si frappant contraste avec l'allure capricieuse de la phrase de Montaigne, devient en quelque sorte plus rigide sous le compas de Pascal. Descartes, qui invente et produit sans cesse, tout en écrivant avec soin, laisse encore échapper bien des négligences. Pascal n'a pas cette fécondité inépuisable ; mais tout ce qui sort de sa main est exquis et achevé. Osons le dire : l'homme dans Pascal est profondément original, mais l'esprit créateur ne lui a point été donné. En mathématiques, il n'a point fait de ces découvertes qui renouvellent la face de la science, telles que l'application de l'algèbre à la géométrie : le seul grand calcul auquel son nom demeure attaché est celui des probabilités, et Fermat [4] partage au moins avec Pascal l'honneur d'avoir commencé ce calcul. En physique, il a démontré la pesanteur de l'air, que Descartes avait trouvée douze ans même avant Torricelli [5]. En philosophie, il n'a fait autre chose que ranimer la vieille guerre de la foi et de la raison, guerre fatale à l'une et à l'autre [6]. Pascal n'est pas de la famille de ces grandes intelligences dont les pensées composent l'histoire intellectuelle du genre humain : il n'a mis dans le monde aucun principe nouveau, mais tout ce qu'il a touché il l'a

1636, et le *Discours de la méthode* en 1637. — 3. Nouvelle exagération. On ne peut dire que le style de Bossuet, de La Bruyère, de Saint-Simon, ait un *fond invariable*. — 4. **Fermat** (1601-1665), conseiller au Parlement de Toulouse, célèbre mathématicien et géomètre, fut en rapports avec Descartes et avec Pascal. — 5. **Torricelli** (1608-1647) physicien italien, qui fit le premier des expériences décisives sur la pesanteur de l'air, et inventa le baromètre. — 6 Jugement plutôt super-

porté d'abord à la suprême perfection. Il a plus de profondeur dans le sentiment que dans la pensée ; plus de force que d'étendue. Ce qui le caractérise, c'est la rigueur, cette rigueur inflexible, qui aspire en toute chose à la dernière précision, à la dernière évidence. De là ce style net et lumineux ; ce trait ferme et arrêté, sur lequel se répand ensuite ou la grâce de l'esprit le plus aimable, ou la mélancolie sublime de cette âme que le monde lassa bien vite et que le doute poursuivit jusque dans les bras de la foi [7].

Tels sont les deux fondateurs de la prose française. En sortant de leurs mains, elle était assez forte pour résister au commerce des génies les plus différents, et porter tour à tour, sur le fondement inébranlable de la simplicité, de la clarté et d'une méthode sévère, la majesté et l'impétuosité de Bossuet, la grâce mystique de Fénelon et de Malebranche, la plaisanterie aristophanesque de Voltaire, la profondeur raffinée de Montesquieu, la pompe de Buffon et jusqu'à l'éloquence fardée [8] de J.-J. Rousseau, avec laquelle finit l'époque classique, et commence l'ère nouvelle et douteuse que nous parcourons.

(*Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des* Pensées *de Pascal*, Perrin et Cie, éditeurs, 1842.)

Le spiritualisme (1853).

Victor Cousin, qui n'eut pas à proprement parler de système philosophique, a le mérite d'avoir réagi, après Royer-Collard et Maine de Biran, contre le *sensualisme* de Condillac qui fut la philosophie

ficiel sur les *Pensées* de Pascal. (Cf. *Littérature*, pp. 371-375) — 7. On a renoncé aujourd'hui à cette thèse du *scepticisme* de Pascal, posée par Voltaire dès 1734 (*Lettres philosophiques*), répandue par l'édition de Condorcet (1778), adoptée par les romantiques ; les récents travaux sur Pascal en ont fait justice. — 8. **Fardé**. Encore un jugement trop « cavalier », et vraiment peu réfléchi. L'éloquence de Rousseau n'est pas sans défauts ; mais peut-on lui reprocher d'être *fardée*, et ne s'est-elle pas plutôt retrempée aux sources de la nature ?

officielle du premier Empire. Ce morceau sur le *spiritualisme* a donc la valeur d'un manifeste.

Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie aussi solide que généreuse, qui commence avec Socrate et Platon, que l'Évangile a répandue dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie moderne, qui a été au dix-septième siècle une des gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale au dix-huitième siècle, et, qu'au commencement de celui-ci, M. Royer-Collard est venu réhabiliter dans l'enseignement public, pendant que M. de Chateaubriand, Mme de Staël, M. Quatremère de Quincy[1], la transportaient dans la littérature et les arts.

On lui donne à bon droit le nom de spiritualisme, parce que son caractère est de subordonner les sens à l'esprit, et de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et à agrandir l'homme. Elle enseigne la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité ; et par delà les limites de ce monde, elle montre un Dieu auteur et type de l'humanité, qui, après l'avoir faite évidemment pour une fin excellente, ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée. Cette philosophie est l'alliée naturelle de toutes les bonnes causes. Elle soutient le sentiment religieux ; elle seconde l'art véritable, la poésie digne de ce nom, la grande littérature ; elle est l'appui du droit ; elle repousse également la démagogie et la tyrannie ; elle apprend à tous les hommes à se respecter et à s'aimer.

Concourir selon nos forces à relever, à défendre, à propager cette noble philosophie, tel est l'objet que de bonne heure nous nous sommes proposé, et qui nous a soutenu dans le cours d'une carrière déjà longue, où les difficultés

1. **Quatremère de Quincy** (1755-1849), célèbre archéologue.

ne nous ont pas manqué. Grâce à Dieu, le temps a plutôt augmenté qu'affaibli nos convictions, et nous finissons comme nous avons commencé: cette nouvelle édition d'un de nos premiers ouvrages est un nouvel effort en faveur de la sainte cause pour laquelle nous combattons depuis près de quarante années.

Puisse notre voix être entendue des générations présentes, comme autrefois elle le fut de la sérieuse jeunesse de la Restauration[2] ! Oui, c'est à vous que nous adressons particulièrement cet écrit, jeunes gens qui ne nous connaissez plus, mais que nous portons dans notre cœur, parce que vous êtes la semence et l'espoir de l'avenir; nous vous montrons ici le principe de vos maux et leur remède. Si vous aimez la liberté et la patrie, fuyez ce qui les a perdues. Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme, comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde: elles tuent, il est vrai, mais elles ne régénèrent point.

Ne fléchissez pas le genou devant la fortune, mais accoutumez-vous à vous incliner devant la loi. Entretenez en vous le noble sentiment du respect. Sachez admirer, ayez le culte des grands hommes et des grandes choses. Repoussez cette littérature énervante, tour à tour grossière et raffinée, qui se complaît dans la peinture des misères de la nature humaine, qui caresse toutes nos faiblesses, qui fait la cour aux sens et à l'imagination, au lieu de parler à l'âme et d'élever la pensée. Défendez-vous de la maladie de votre siècle, ce goût fatal de la vie commode, incompatible avec toute ambition généreuse. Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable. *Sursum corda*[3] ! Tenez en haut votre cœur, voilà toute la

2. V. Cousin fait allusion à ses cours de Sorbonne, de 1815 à 1822 et de 1828 à 1830. Pour savoir quel fut le succès de Cousin professeur, et son action sur la jeunesse du temps, il faut consulter les journaux, en particulier les *Débats* et le *Globe*, qui donnaient des comptes rendus de ces cours, et en enregistraient les incidents. — 3. *Sursum corda*, haut les cœurs ! formule extraite de l'office de la messe.

philosophie, celle que nous avons retenue de toutes nos études, que nous avons enseignée à vos devanciers, et que nous vous laissons comme notre dernier mot, notre suprême leçon.

(*Du vrai, du beau et du bien*. Avant-propos, 18 juin 1853, Perrin et Cie, éditeurs.)

L'hôtel de Rambouillet (1853).
(*Littérature*, p. 322)

C'est une erreur beaucoup trop répandue que l'hôtel de Rambouillet ait été longtemps le seul salon de Paris où se soit rassemblée la bonne compagnie. Non : la marquise de Rambouillet n'a pas créé, elle n'a fait que suivre l'heureuse révolution qui faisait succéder, en France, à la barbarie des guerres civiles et à la licence des mœurs, un peu trop accréditée par Henri IV, le goût des choses de l'esprit, des plaisirs délicats, des occupations élégantes. Ce goût est le trait distinctif du dix-septième siècle : c'est là la pure et noble source d'où sont sorties toutes les merveilles de ce grand siècle. Louis XIV, en 1661, le reçut tout formé, illustré au dedans et au dehors par les plus éclatants succès militaires et politiques, riche en chefs-d'œuvre de tout genre, quand déjà les plus beaux génies avaient achevé ou avaient commencé leur carrière, quand Malherbe et Balzac, les fondateurs de la nouvelle prose et de la nouvelle poésie, quand Descartes, le fondateur de la nouvelle philosophie, étaient depuis longtemps ensevelis, quand Pascal et Poussin étaient près de fermer les yeux, quand Corneille n'était plus qu'une ombre de lui-même, quand la Fontaine et Molière avaient quarante ans, quand Bossuet en avait trente-six et Mme de Sévigné trente-sept [1]. Tous

1. V. Cousin a raison, au sujet de Malherbe, de Descartes, de Balzac, de Pascal, de Corneille et de Poussin. Mais, en ce qui concerne La Fontaine, Molière, Bossuet et Mme de Sévigné, la question d'*âge* est secondaire : ils ne prirent leur plein et original développement qu'après 1660, sous le gouvernement personnel de Louis XIV ; et l'on ne saurait nier l'action du roi en particulier sur Molière et sur Bossuet.

ces grands esprits, dans leur style comme dans leur pensée, ont un caractère qui n'est pas celui de leurs successeurs, quelque chose de naïf et de mâle qui perce sous l'agrément même de la forme, et trahit un autre temps, un art et une littérature nés sous d'autres auspices. Le dix-septième siècle ne relève pas de Louis XIV, qui le couronne, mais de Richelieu, qui l'a inspiré. Nul ne ressentit mieux que Richelieu le goût renaissant de la politesse et des lettres. Le fond de cette âme extraordinaire était l'ambition ; son vrai génie était tout politique ; mais, passionné pour tous les genres de gloire, il désirait aussi être ou paraître le plus bel esprit de son temps, et même un cavalier accompli. Dès qu'il fut puissant, il mit à la mode ses propres goûts ; et, dès 1630, il y avait à Paris plus d'un hôtel où se réunissaient, pour passer le temps le plus agréablement ensemble, des gens d'esprit d'une grande et d'une médiocre aisance, d'épée, de robe et d'église, avec des femmes aimables, qui naturellement donnaient le ton. L'hôtel de Rambouillet a été le plus considérable de tous ces foyers de l'esprit nouveau, et il en est resté le plus célèbre.

Quelle idée se présente à l'esprit dès qu'on parle de l'hôtel de Rambouillet ? Celle d'une réunion choisie où l'on cultive la plus exquise politesse, mais où s'introduit peu à peu et finit par dominer le genre précieux.

Et qu'était-ce que le genre précieux ?

C'était d'abord tout simplement ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre distingué.

La distinction, voilà ce qu'on recherchait par-dessus tout à l'hôtel de Rambouillet : quiconque la possédait ou y aspirait, depuis les princes et les princesses du sang jusqu'aux gens de lettres de la fortune la plus humble, était bien reçu, attiré, retenu dans l'aimable et illustre compagnie.

Mais que faut-il entendre par la distinction ? On ne la peut définir d'une manière absolue. Chaque siècle se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant

y entrent presque toujours, deux choses en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage. On peut supposer qu'à Athènes, chez Aspasie, Périclès, Anaxagore, Phidias parlaient d'art, de philosophie, de politique, sans plus d'effort et de déclamation que des ouvriers et des marchands n'en auraient mis à s'entretenir de leurs occupations ordinaires. Socrate était un modèle accompli en ce genre, et le *Banquet* de Platon, où l'on traite, après souper, des matières les plus hautes dans le style le plus charmant et le plus naturel, nous donne une idée parfaite de ce qu'était alors le ton de la bonne compagnie, cet atticisme particulier à Athènes, et qui même à Athènes était le signe de la distinction. Il en était de même à Rome chez les Scipions, où un badinage aimable se mêlait souvent aux propos les plus graves, un peu moins peut-être aux soupers de Cicéron, quand César n'y était pas, le maître de la maison n'étant pas un assez grand seigneur pour être toujours parfaitement simple, et l'homme nouveau, je ne dis pas le parvenu, surtout l'orateur et l'homme de lettres, s'y faisant un peu trop sentir, alors même qu'il s'efforçait le plus d'imiter Platon. C'est une urbanité romaine, fille un peu dégénérée de l'atticisme athénien, que l'hôtel de Rambouillet recherchait, et qu'il contribua à répandre.

La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du dix-septième siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensers hardis, sous le regard de

Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait ; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.

Il s'ouvre vers 1620, et subsiste à peu près jusqu'en 1648, où l'idole de la maison, Mlle de Rambouillet, mariée en 1645 à M. de Montausier, le suit dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, au commencement de la Fronde. Le beau temps de l'illustre hôtel est donc sous Richelieu et dans les premières années de la régence. Pendant une trentaine d'années, il a rendu d'incontestables services au goût national; mais le bien qu'il pouvait faire était accompli en 1648. Déjà ses défauts commençaient à paraître et à prendre le pas sur ses qualités. Les cercles inférieurs qui s'étaient formés à Paris et en province, d'abord utiles aussi parce qu'ils propageaient la politesse, avaient fini par être dangereux en faisant dégénérer la noblesse des idées et des sentiments en une fausse grandeur, outrée et maniérée, surtout en transportant l'affectation dans la simplicité. C'est alors que, le genre précieux s'étant corrompu, le grand maître en fait de naturel et de vérité lui déclara cette guerre impitoyable par laquelle il a fini, les *Précieuses ridicules* étant sa première pièce improvisée en 1660, et les *Femmes savantes*, la dernière en 1672.

(*La Jeunesse de Mme de Longueville*, ch. II, 1853, Perrin et Cie, éditeurs.)

THÉODORE JOUFFROY (1796-1842)

Jouffroy, le plus illustre disciple de V. Cousin, professa à la Sorbonne, à l'Ecole normale et au Collège de France. Il publia également un certain nombre d'articles au journal *le Globe*. (*Littérature*, p. 798).

Le But de la vie (1840).

(Extrait du discours prononcé par Jouffroy à la distribution des prix du collège Charlemagne, août 1840.)

Il y a aujourd'hui vingt-sept ans que mon cœur battait pour la dernière fois dans une enceinte semblable à celle-ci. J'en sortis chargé de couronnes pour entrer dans la vie. Cette vie, je l'ai en grande partie parcourue : j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions : vous pourriez me rappeler comment on l'imagine ; je veux vous dire comment on la trouve, non pour briser la fleur de vos nobles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en vous révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander et de quelle manière vous devez vous en servir.

On la croit longue, jeunes élèves ; elle est très courte : car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser.

Vingt années ! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment ! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus, elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse : les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels la

rapidité de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse.

Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie, jeunes élèves; il y rêve le bonheur, et ce qu'il y rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en vous, et qui vont à des buts si hauts; ces puissants désirs qui vous agitent et qui vous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra? Oui, c'est une promesse, jeunes élèves, c'est la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas, et ces biens sont disputés, on n'en obtient une part qu'au prix de cette lutte ardente qu'on vous décrivait hier éloquemment, et la fortune n'accorde pas toujours la meilleure au plus digne. Voilà ce que la vie nous apprend: voilà ce qui l'attriste et la décourage; voilà ce qui fait qu'on l'accuse, et avec elle la Providence qui nous l'a donnée. Aucune autre époque ne fut plus heureuse que la nôtre, aucune n'a ouvert plus libéralement à tous l'accès au bonheur de la vie, et cependant elle retentit de cette accusation; on s'en prend à tout de n'être pas heureux, à Dieu et aux hommes, à la société et à ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se mêle pas un jour à cette folle accusation, jeunes élèves; que votre âme ne tombe pas à son tour dans ce misérable découragement; et pour cela apprenez de bonne heure à voir la vie comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. Ce n'est ni la Providence ni elle qui nous trompent;

c'est nous qui nous trompons sur les desseins de l'une et sur le but de l'autre. C'est en méconnaissant ce but qu'on blasphème et qu'on est malheureux, c'est en le comprenant ou en l'acceptant qu'on est homme. Écoutez-moi, jeunes élèves, et laissez-moi vous dire la vérité.

Vous allez entrer dans le monde ; des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée ; la condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté, la Providence est juste, et ce qui ne dépend point de nous ne saurait être un véritable bien ; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et dans la mécanique de la société il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'État et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre ; mais à les bien remplir le mérite moral est le même. Que chacun de vous, jeunes élèves, se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche, qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il sera donné à l'homme de faire. Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin ; vous y marcherez avec d'autres appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent, ou devoir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en veuillez pas, et si vous avez fait de votre mieux, ne vous en veuillez pas à vous-même. Le succès n'est pas ce qui importe ; ce qui importe, c'est l'effort : car c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accom-

plissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi, tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

Abordez la vie avec cette conviction, jeunes élèves, et vous n'y trouverez point de mécomptes. Dans quelque condition que le hasard vous place, vous vous y sentirez toujours dans l'ordre, associés aux desseins de la Providence, y concourant librement par votre volonté, utiles à votre patrie autant qu'il vous a été donné de l'être, maîtres de vous-mêmes et de votre destinée, maîtres de votre bonheur qui ne dépendra que de vous, et sur lequel ni la fortune ni les hommes ne pourront rien. Renversez cet ordre, abandonnez-vous aux ambitions de votre nature, et vous marcherez de déception en déception, et vous vous ferez une vie malheureuse pour vous, inutile aux autres. Qu'importent aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvés? Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti ; la trace du vent dans les feuilles n'est pas plus fugitive. Nous n'emportons de cette vie que la perfection que nous avons donnée à notre âme, nous n'y laissons que le bien que nous avons fait.

Pardonnez-moi, jeunes élèves, dans un jour si plein de joie pour vous, d'avoir arrêté votre pensée sur des idées si austères. C'est notre rôle à nous, à qui l'expérience a

révélé la vérité sur les choses de ce monde, de vous la dire. Le sommet de la vie vous en dérobe le déclin; de ses deux pentes vous n'en connaissez qu'une, celle que vous montez. Elle est riante, elle est belle, elle est parfumée comme le printemps. Il ne vous est pas donné, comme à nous, de contempler l'autre avec ses aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire et le visage glacé qui la termine. Si nous avons le front triste, c'est que nous la voyons. Vivez, jeunes élèves, avec la pensée de cette pente que vous descendrez comme nous. Faites en sorte qu'alors vous soyez contents de vous-mêmes, faites en sorte surtout de ne point laisser s'éteindre dans votre âme cette espérance que nous y avons nourrie, cette espérance que la foi et la philosophie allument et qui rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle.

(*Nouveaux Mélanges*, 1840.)

LA CRITIQUE AU XIX[e] SIÈCLE

JOUBERT (1754-1821).

La *Correspondance* et les *Pensées* de Joubert n'ont paru qu'après sa mort, en 1842. Joubert est un de nos moralistes et un de nos critiques les plus fins; par sa conversation, et par ses lettres, il a eu beaucoup d'influence sur la société de son temps.

Pensées.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

La bonté d'autrui me fait autant de plaisir que la mienne.

Mme Victorine de Châtenay disait de moi que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

J'aime peu de tableaux, peu d'opéras, peu de statues, peu de poèmes, et cependant j'aime beaucoup les arts.

S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi.

Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume.

J'avais besoin de l'âge pour apprendre ce que je voulais savoir, et j'aurais besoin de la jeunesse pour bien dire ce que je sais.

Ferme les yeux, et tu verras.

Il faut se faire aimer, car les hommes ne sont justes qu'envers ceux qu'ils aiment.

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.

On peut convaincre les autres par ses propres raisons ; mais on ne les persuade que par les leurs.

Les véritables bons mots surprennent autant ceux qui les disent que ceux qui les écoutent ; ils naissent en nous, malgré nous, ou du moins sans notre participation, comme tout ce qui est inspiré.

Le corps est la baraque où notre existence est campée.

Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

Entre l'esprit et l'âme, il y a l'imagination, faculté naïve et riante, qui participe de l'un et de l'autre.

L'imagination est l'œil de l'âme.

J'appelle imagination la faculté de rendre sensible ce qui est intellectuel, d'incorporer ce qui est esprit ; en un mot, de mettre au jour, sans le dénaturer, ce qui est de soi-même invisible.

Que de gens, en littérature, ont l'oreille juste et chantent faux !

Quand un ouvrage sent la lime, c'est qu'il n'est pas assez poli ; s'il sent l'huile, c'est qu'on a trop peu veillé.

Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures.

La *vérité* dans le style est une qualité indispensable, et

qui suffit pour recommander un écrivain. Si, sur toutes sortes de sujets, nous voulions écrire aujourd'hui comme on écrivait du temps de Louis XIV, nous n'aurions point de vérité dans le style, car nous n'avons plus les mêmes humeurs, les mêmes opinions, les mêmes mœurs... Une femme qui voudrait écrire comme Mme de Sévigné serait ridicule, parce qu'elle n'est pas Mme de Sévigné. Plus le genre dans lequel on écrit tient au caractère de l'homme, aux mœurs du temps, plus le style doit s'écarter de celui des écrivains qui n'ont été modèles que pour avoir excellé à montrer, dans leurs ouvrages, ou les mœurs de leur époque ou leur propre caractère. Le bon goût lui-même, en ce cas, permet qu'on s'écarte du meilleur goût, car le goût change avec les mœurs, même le bon goût.

VILLEMAIN (1790-1867).

Professeur en Sorbonne de 1816 à 1830, Villemain est un des rénovateurs de la critique au dix-neuvième siècle. Il y a fait entrer, comme Mme de Staël, et d'une façon plus méthodique et plus complète, l'*histoire* et la *comparaison avec les littératures étrangères*. — Il a publié deux de ses cours, sur le *Moyen âge* et sur le *Dix-huitième siècle*, et de nombreuses études sur l'antiquité et sur les temps modernes. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1834 à 1867. (*Littérature*, p. 804.)

Pindare et Bossuet (1859).

Villemain est le premier, croyons-nous, qui ait signalé et défini le *lyrisme* de Bossuet dans son *Essai sur le génie de Pindare*. Cette thèse a été reprise et mise au point de la critique contemporaine par M. Alfred Croiset (*La Poésie de Pindare*, 1880) et par F. Brunetière. (Cf. *Littérature*, p. 390).

Un seul homme, même dans le dix-septième siècle, nous semblerait offrir l'idée de Pindare[1] à l'homme de goût qui, n'ayant pas le temps de le chercher dans sa langue,

1. **Pindare**, le plus illustre des lyriques grecs, né à Thèbes en Béotie, en 520 avant Jésus-Christ. Il s'était exercé dans tous les genres de

et ne le retrouvant pas dans nos versions modernes, voudrait à tout prix le concevoir et se le figurer par quelque frappante analogie. Ce type héréditaire de Pindare, ce gardien de l'enthousiasme lyrique au dix-septième siècle, n'était pas un poète : c'était un prêtre, un orateur sacré, Bossuet. La ressemblance, l'affinité ne tient pas ici à quelques imitations littérales ou à quelques rencontres accidentelles de langage : elle est plus générale et plus intime. Elle est dans le mouvement inné de deux âmes et dans certaines dispositions d'esprit qui leur sont communes, en dépit de la prodigieuse différence des temps et de tous les renouvellements du monde.

Elle frappe dans l'ensemble, dans les détails, malgré tout ce qui sépare le majestueux évêque français, fils de magistrat, magistrat lui-même, reçu dans la cour et le Conseil d'État d'un grand roi, le théologien profond, l'orateur incomparable; dont la voix illustrait les grandes funérailles, et l'harmonieux *trouvère* de la Grèce idolâtre, le fils d'un musicien de Béotie, habitant une petite maison de Thèbes, poète et chanteur, et, à ce titre, hôte bien venu dans les cités de la Grèce, dans les palais des rois de Syracuse, d'Agrigente, d'Enna, de Cyrène, et souvent aussi dans les maisons et à la table de riches citoyens, dont il célébrait, pour des présents, ou par amitié, les triomphes dans les jeux sacrés de la Grèce. Eh bien ! malgré toutes ces oppositions de fortune et de pensée, un trait dominant, le style, cette physionomie de l'âme, rapproche tellement ces deux hommes qu'une page de l'évêque de Meaux est le plus fidèle crayon du poète olympique, et que la prose française de Bossuet, quand il est sublime, est ce qui ressemble le plus à la poésie grecque de Pindare.

Plus d'une cause explique cette conformité singulière ; mais la première est dans ce fonds religieux et lyrique

lyrisme ; nous n'avons conservé de lui que les *Odes triomphales*, dans lesquelles il célèbre les victoires des jeux Olympiques, Isthmiques,

qui formait l'imagination du grand orateur et qu'avait nourri son ardente étude des livres saints, sa fréquentation solitaire du Liban et du Carmel [2]. Dès l'enfance il est enthousiaste des psaumes de David, dont saint Jérôme [3] avait dit : « C'est notre Simonide, notre Pindare, notre Alcée ; c'est aussi Horace et Catulle [4]. Il sonne sur la lyre le nom du Christ ; et aux accents de son luth à dix cordes il fait lever de l'enfer les ressuscités. » Interprète passionné des autres chants de victoires ou de deuils semés dans les livres saints, Bossuet semble plus épris encore de cette concise et poétique philosophie des Hébreux, de ces courts axiomes, de ces symboles parlants qui remplissent les livres de Salomon et ceux du fils de Sirach [5].

Par toutes ces préférences, Bossuet, le plus grand lettré, comme le plus grand inspiré des siècles nouveaux de l'Église, et le moderne le plus antique, touchait intimement sans le vouloir à cette poésie lyrique et gnomique [6] dont Pindare fut l'Homère. Malgré *le grand creux* qu'il trouvait, dit-il quelque part, dans l'antiquité profane, il était en intelligence, en harmonie de l'âme avec cette poésie morale venue de Pythagore et déclarée sainte par Platon, toute pleine d'éclatantes peintures et de graves pensées, et souvent si chaste et si haute que les premiers Pères de l'Église l'accusaient d'avoir dérobé la parole de Dieu, comme Israël les vases d'Égypte, et que Clément d'Alexandrie [7] en particulier prétendait noter dans Pindare bien des traits empruntés aux chants de David et à la sagesse de Salomon.

Pythiques et Néméens. —— 2. Ces mots sont pris au figuré. Le Liban et le Carmel sont en Palestine, et jamais Bossuet n'a voyagé. C'est sa pensée qui a habité ces sommets avec la Bible et les Pères. —— 3. **Saint Jérôme** (346-420), un des plus illustres Pères de l'Église. Auteur de la traduction de la Bible en latin. —— 4 **Simonide**, de Céos, poète grec (558-468 av. J.-C.) ; — **Alcée**, poète grec, de Lesbos (septième siècle av. J.-C.) ; — **Horace**, poète latin (65-8 av. J.-C. ;) — **Catulle**, poète latin (87-53 av. J.-C.). —— 5. **Fils de Sirach** : Jésus, fils de Sirach, auteur de l'*Ecclésiastique*, un des livres de la Bible. —— 6. La poésie **gnomique** est la poésie lyrique **morale** (du grec *gnomè*, pensée). —— 7. **Clément d'Alexandrie**, docteur de l'Église (deuxième siècle).

Une autre disposition encore rapprochait naturellement le langage de l'évêque moderne et celui du chantre thébain. C'était un instinct de la grandeur sous toutes les formes, un goût pour les choses éclatantes, depuis les phénomènes de la nature jusqu'aux pompes de la puissance et de la richesse humaines ; c'était aussi ce ferme jugement, en contraste avec l'imagination éblouie, ce retour, sévère et triste, qui abat ce qu'elle avait d'abord admiré et se donne le spectacle de deux grandeurs également senties, celle du monument et celle de la ruine. La splendeur du soleil, la magnificence des rois, les merveilles des arts, les palais, les fêtes, la solennité des sacrifices, la guerre avec ses terribles images et sa sanglante parure, les casques d'airain, les aigrettes flottantes plaisent également aux deux poètes et leur reviennent d'un attrait si vif que ce qui semblerait parfois image vulgaire brille toujours nouveau sous leurs paroles de feu.

Pindare avait de plus pour lui les cieux éclatants de l'Europe orientale et le voisinage de l'Asie, les tremblements de l'Etna, ses flammes réfléchies dans la nuit sur la mer de Sicile, les peuples barbares inondant la Grèce héroïque et repoussés par elle. Mais ces grands spectacles de terreur et de bruit, que nos régions tempérées n'offraient pas à l'évêque de Meaux, il les voyait en souvenir, et la Bible lui ouvrait tout l'Orient : « Où sont ces marteaux d'armes tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits, que pour fuir devant le vainqueur. » Est-ce Pindare, est-ce Bossuet, qui parle ainsi ? Est-ce le pontife, dans l'éloge de la princesse Palatine et dans le récit des guerres sauvages de Pologne, ou le poète, dans sa joie triomphante de Marathon et de la fuite des Perses aux arcs recourbés ? Ce n'est pas seulement le même cri de guerre, le même accent d'une âme belliqueuse ; le vêtement et comme l'armure a passé d'un monde à l'autre.

Et, dans un autre ordre de pensées tout contemplatif, tout spirituel, est-ce Bossuet, est-ce Pindare, qui a dit : « Êtres éphémères, qui existe ? qui n'existe pas ? l'homme, rêve d'une ombre ! » Puis dans un retour aux mouvements impétueux de la vie, est-ce Pindare, est-ce Bossuet, qui, frappé du sillon d'éclair de l'aigle, que sa pensée a tant de fois suivi dans les cieux, dit d'un guerrier qu'il admire : « Comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur quelque rocher, porter de tous côtés ses regards perçants et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux ; aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. » Un seul mot vient ici littéralement de Pindare, et avant lui, d'Homère : Χεῖρας ἀφύκτους. Mais l'image entière appartient à l'ordre de leur génie : et c'est leur voix qu'on entend dans les paroles de Bossuet.

(*Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*, chap. Ier. — Librairie académique Perrin et Cie.)

Le sentiment de la nature avant Chateaubriand (1858).

Villemain applique la méthode *historique* à la critique. Il examine comment un sentiment, un genre, un procédé, s'est transformé selon les âges.

Admirons cette puissance abstraite et tout intérieure de la poésie française, dans le dix-septième siècle ; admirons un Corneille qui, de ses yeux, n'avait rien vu que les toits de Rouen et de Paris et le chemin d'une ville à l'autre ; admirons Racine, avec son triste séjour de quelques mois à Uzès [1], son voyage de quelques semaines au camp de

1. **Uzès**. Racine y fut envoyé par sa famille en 1662, pour y recueillir un *bénéfice* dont son oncle, le chanoine Sconin, était titulaire. Quand il eut perdu son procès contre un religieux qui lui disputait ce bénéfice, il

Lille, et ses promenades de cour à Marly et à Fontainebleau[2], d'avoir trouvé dans leurs études tant de sources limpides et neuves d'inspiration poétique : c'est l'honneur éternel de la pensée pure et féconde par elle-même. Mais il faut reconnaître ce que les limites un peu étroites pouvaient ôter à l'horizon du génie. La merveille d'un autre poète du même temps fut d'y suppléer par l'observation assidue et naïve. Qu'avait vu la Fontaine des grandes scènes de la nature, des grands paysages du monde physique ? Pas beaucoup plus, je crois, que la route de Château-Thierry, les beautés artificielles du parc de Vaux[3], et les promenades des bois voisins de Paris, ou les magnificences de Versailles, sans y être invité.

Mais à mille traits d'une vive expression, à tant d'images fraîches et riantes semées dans ses *Fables*, à l'exquise justesse des plus simples détails, on sent chez lui le peintre de la nature, comme dans Homère ou dans Théocrite. Ce don de vérité pittoresque, cette peinture des champs et des bois, cette aspiration même aux merveilles visibles des cieux, que seul il avait eue dans le grand siècle, nous ne pouvons plus l'espérer de la poésie tardive et mondaine du siècle suivant. Le grand poète de l'esprit, Voltaire, tout naturel qu'il est pour un temps si raffiné, n'aura que par instants quelques courts éclairs de la poésie descriptive, dans le ravissement de ses libres montagnes et de son lac, ou devant la pointe d'herbe verte, qui vit sous les glaçons des champs. Mais le goût, la passion, l'art du siècle étaient ailleurs ; et, quand ce siècle revint vers la nature, ce fut par théorie bien plus que par attrait, par satiété du reste bien plus que par préférence pour un sujet inépuisable. On s'avisa de la nature, pour ainsi dire, comme d'une chose négligée depuis longtemps, comme d'un spectacle oublié qui restait à voir.

revint à Paris. Nous connaissons par de charmantes lettres à Vitart et à l'abbé Le Vasseur, les impressions de Racine à Uzès. — 2. Racine, après 1677, suivait la cour comme historiographe du roi. — 3. **Vaux**, célèbre château appartenant à Fouquet, et où La Fontaine résida pen-

Tout était si factice dans ce choix, qu'il eut pour interprète le talent le plus mondain du temps, Delille. Ce fut ce charmant causeur de salon, cet abbé spirituel et coquet, qui se chargea de faire aimer la campagne, en y portant tous les plaisirs de la ville. Ce fut lui qui voulut rendre le spectacle de la nature dans sa grandeur et dans son impression sur le cœur de l'homme, avec le même art qu'il avait mis à décrire l'appareil mécanique d'un *bras artificiel* fabriqué par quelque Vaucanson [4] du dix-huitième siècle.

Ce n'était donc pas la poésie, c'était la prose éloquente qui ramenait alors l'imagination vers la nature. Buffon le fit avec grandeur ; et l'originalité naquit pour lui des hardiesses de la pensée savante et de la correction sévère des formes. Mais, par là même, il tenait la nature encore loin de l'âme humaine, il la conjecturait dans son infinie puissance : il la devinait dans ses lois générales, il la décrivait dans ses grandes catastrophes et ses imposants spectacles ; il ne la suivait pas avec amour dans les pistils ou les étamines d'une plante ; il ne disait pas comme ce prêtre de l'Afrique au troisième siècle : « Pourquoi chercher si loin ? Est-ce qu'une fleur, non pas de la prairie, mais du buisson, ne suffit pas à te démontrer l'artisan suprême du monde ? — *Non dicam de prato, sed de dumetis flosculus.* »

A Rousseau fatigué des soupers de Paris et fuyant dans les bois de Montmorency, au peintre mélancolique de quelques sites du Piémont et de la Suisse, au banni chassé de l'île Saint-Pierre, premier refuge de sa fuite, il fut donné de peindre la nature avec cette passion qui fait la vérité du tableau. Quelques pages de l'*Héloïse*, de l'*Émile*, du *Promeneur solitaire* et des *Confessions* ont enrichi d'élégance descriptive et d'harmonie cette prose déjà féconde

dant trois ans. — 4. **Vaucanson** (1709-1782), célèbre par ses automates, dont les plus connus sont : le *Joueur de flûte*, le *Joueur de tambourin et de galoubet*, les *Deux Canards*, etc.

en tons si divers[6]. L'émotion de l'âme y passe incessamment de la nature au Créateur ; l'éblouissement de la vue inspire le transport de la reconnaissance et l'élan de la prière. Que sur la même trace un autre génie se fût élevé, que l'auteur de *Paul et Virginie* eût égalé, en une fois même surpassé Rousseau, c'était l'annonce d'une voie nouvelle ouverte au talent ; c'était l'appel vers un autre monde que la vieille Europe, c'était, avec le changement de la société, le rajeunissement de l'imagination et de l'art ! On sait tout ce qui fut espéré, promis, tenté, en Allemagne et en Angleterre.

La première moitié de ce siècle a beaucoup admiré le poète voyageur et sceptique qui cherchait sous le ciel voluptueux de l'Orient les vives couleurs dont il parsemait ses vers, et qui recueillait plus près de lui, dans les troubles d'une âme mécontente des hommes et d'elle-même, les traits uniformes qu'il donnait à ses héros. Entre Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Byron, une grande place devait être prise d'abord : un rare et brillant génie allait paraître, se frayer la route dans l'ébranlement du monde, amasser des trésors d'imagination dans les ruines d'une société mourante, exagérer tout ce qu'il devait bientôt combattre, et, par l'excès même de l'imagination, revenir de l'erreur à la vérité et des rêves d'un idéal avenir au culte du passé.

(*M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littéraire et politique sur son temps*, Librairie académique, Perrin et Cie.

6. Cf. ci-dessus, p. 721.

SAINTE-BEUVE (1804-1869).

Sainte-Beuve débute dans *le Globe* (1824) ; il y fait paraître en 1827-1828 les études qui forment son premier volume, le *Tableau de la poésie française au seizième siècle.* Il collabora ensuite au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, au *Temps* : tous ces articles ont formé les *Lundis.* En outre, il fait à Lausanne (1837-1838) un cours qu'il publia et compléta dans son *Port-Royal* (1848-1860), et à Liége (1848), un autre cours, qu'il publia sous le titre de *Châteaubriand et son Groupe littéraire* (1860).

La méthode critique de Taine (1863).

Cet article a été écrit au sujet de l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine (1863). Celui-ci, dans sa *Préface*, déclarait que la littérature d'un peuple dépend de trois éléments : la *race*, le *milieu* et le *moment.* Sainte-Beuve discute cette théorie ; et cette discussion est d'autant plus intéressante que la méthode de Sainte-Beuve, qui est l'*histoire naturelle des esprits*, se rapproche sur bien des points de celle de Taine. Mais elle a quelque chose de plus souple et aussi de plus *fuyant.*

... La littérature n'est pour M. Taine qu'un appareil plus délicat et plus sensible qu'un autre pour mesurer tous les degrés et toutes les variations d'une même civilisation, pour saisir tous les caractères, toutes les qualités et les nuances de l'âme d'un peuple. Mais, en abordant directement et de front l'histoire des œuvres littéraires et des auteurs, sa méthode scientifique non ménagée a effarouché les timides et les a fait trembler. Les rhétoriciens en désarroi [1] se sont réfugiés derrière les philosophes ou soi-disant tels, eux-mêmes ralliés pour plus de sûreté sous le canon de l'orthodoxie [2] ; ils ont tous vu dans la méthode de l'auteur je ne sais quelle menace apportée à la morale, au libre arbitre, à la responsabilité humaine, et ils ont poussé les hauts cris.

Il n'est pas douteux pourtant que, quoi que l'homme veuille faire, penser ou écrire (puisqu'il s'agit ici de littérature), il dépend d'une manière plus ou moins pro-

1. **Arroi** signifie *train, équipage. Désarroi* équivaut donc à *désorganisation.* — 2. **Canon**, d'un mot grec signifiant *règle*, et ensemble de

chaine de la race dont il est issu et qui lui a donné son fonds de nature ; qu'il ne dépend pas moins du *milieu* de société et de civilisation où il s'est nourri et formé, et aussi du *moment* ou des circonstances et des événements fortuits qui surviennent journellement dans le cours de la vie. Cela est si vrai que l'aveu nous en échappe à nous tous involontairement en nos heures de philosophie et de raison, ou par l'effet du simple bon sens. Lamennais, le fougueux, le personnel, l'obstiné, celui qui croyait que la volonté de l'individu suffit à tout, ne pouvait s'empêcher à certains jours d'écrire : « Plus je vais, plus je m'émerveille de voir à quel point les opinions qui ont en nous les plus profondes racines dépendent du temps où nous avons vécu, de la société où nous sommes nés, et de mille circonstances également passagères. Songez seulement à ce que seraient les nôtres si nous étions venus au monde dix siècles plus tôt ou, dans le même siècle, à Téhéran, à Bénarès, à Taïti[3]. » C'est si évident qu'il semblerait vraiment ridicule de dire le contraire. Hippocrate, le premier, dans son immortel *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux*, a touché à grands traits cette influence du milieu et du climat sur les caractères des hommes et des nations. Montesquieu l'a imité et suivi, mais de trop haut et comme un philosophe qui n'est pas assez médecin de son métier ni assez naturaliste[4]. Or, M. Taine n'a fait autre chose qu'essayer d'étudier méthodiquement ces différences profondes qu'apportent les races, les milieux, les moments, dans la composition des esprits, dans la forme et la direction des talents. — Mais il n'y réussit pas suffisamment, dira-t-on ; il a beau décrire à merveille la race dans ses traits généraux et ses lignes fondamentales, il a beau caractériser et mettre en relief

prescriptions. —— 3. **Téhéran**, capitale de la Perse ; — **Bénarès**, ville de l'Inde anglaise, centre religieux et universitaire pour les Hindous ; — **Taïti**, île de l'Océan Pacifique, possession française. —— 4. Jugement trop sévère. Montesquieu n'est ni médecin, ni naturaliste, mais il est jurisconsulte et il connaît bien l'histoire du droit, ce qui importait

dans ses peintures puissantes les révolutions des temps et l'atmosphère morale qui règne à de certaines saisons historiques, il a beau démêler avec adresse la complication d'événements et d'aventures particulières dans lesquelles la vie d'un individu est engagée et comme engrenée, il lui échappe encore quelque chose, il lui échappe le plus vif de l'homme, ce qui fait que de vingt hommes ou de cent, ou de mille, soumis en apparence presque aux mêmes conditions intrinsèques ou extérieures, pas un ne se ressemble, et qu'il en est un seul entre tous qui excelle avec originalité. Enfin l'étincelle même du génie en ce qu'elle a d'essentiel, il ne l'a pas atteinte, et il ne nous la montre pas dans son analyse ; il n'a fait que nous étaler et nous déduire brin à brin, fibre à fibre, cellule par cellule, l'étoffe, l'organisme, le parenchyme[5] (comme vous voudrez l'appeler) dans lequel cette âme, cette vie, cette étincelle, une fois qu'elle y est entrée, se joue, se diversifie librement (ou comme librement) et triomphe. — N'ai-je pas bien rendu l'objection, et reconnaissez-vous là l'argument des plus sages adversaires ? Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ? C'est que le problème est difficile, qu'il est insoluble peut-être dans sa précision dernière. Mais n'est-ce donc rien, demanderai-je à mon tour, que de poser le problème comme le fait l'auteur, de le serrer de si près, de le cerner de toutes parts, de le réduire à sa seule expression finale la plus simple, de permettre d'en mieux peser et calculer toutes les données ? Tout compte fait, toute part faite aux éléments généraux ou particuliers et aux circonstances, il reste encore assez de place et d'espace autour des hommes de talent pour qu'ils aient toute liberté de se mouvoir et de se retourner. Et d'ailleurs, le cercle tracé autour de chacun fût-il très étroit, chaque talent, chaque génie, par cela même qu'il est à quelque

davantage à son dessein. —— 5. **Parenchyme** (calqué sur un mot grec), tissu végétal ou animal, formé de cellules.

degré un magicien et un enchanteur, a un secret qui n'est qu'à lui pour opérer des prodiges dans ce cercle et y faire éclore des merveilles. Je ne vois pas que M. Taine, s'il a trop l'air de la négliger, conteste et nie absolument cette puissance : il la limite, et, en la limitant, il nous permet en maint cas de la mieux définir qu'on ne faisait. Certes, quoi qu'en disent ceux qui se contenteraient volontiers de l'état vague antérieur, M. Taine aura fait avancer grandement l'analyse littéraire, et celui qui après lui étudiera un grand écrivain étranger, ne s'y prendra plus désormais de la même manière ni aussi à son aise qu'il l'aurait fait à la veille de son livre.

Nouveaux Lundis, t. VIII, Calmann-Lévy. éd., 1863.

Le salon de Mme Récamier (1849).

Mme Récamier (1777-1849), célèbre par sa beauté, par son esprit et par sa bonté, commença à recevoir sous le Consulat, rue de la Chaussée-d'Antin. Exilée sous l'Empire, elle rouvrit son salon en 1819, à l'Abbaye-aux-Bois. C'est alors que Chateaubriand en devint l'hôte le plus illustre et le plus assidu.

... M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui ; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des *a parte* pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et [1] il n'avait rien de banal ; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une

1. **Et**, dans le sens de : *et pourtant*... —— 2. **D'abord**, dès l'abord.

promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord[2] un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au dix-huitième siècle, ceux de Mme Geoffrin, de Mme d'Houdetot, de Mme Suard [3]. Mme Récamier les connaissait tous et en parlait très bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle ; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme...

Dans son petit salon de l'Abbaye [4], elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute ; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants ! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Mme Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure ; que dis-je ? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

—— 3. **Mme Geoffrin** (1699-1777) eut au dix-huitième siècle un célèbre salon *philosophique* ; — **Mme d'Houdetot** (1730-1813) était la belle-sœur de Mme d'Epinay (voir *Confessions* de J.-J. Rousseau) ; — **Mme Suard** (1750-1830) était femme de l'académicien J. B. Suard ; elle recevait surtout les héritiers des *philosophes* du dix-huitième siècle, et ceux que Napoléon appelait les *idéologues*. —— 4. **L'Abbaye-aux-Bois**, couvent situé rue de Sèvres, et qui prenait quelques dames du monde comme pensionnaires. Mme Récamier y vécut de 1819 jusqu'à sa mort, 1849. L'Abbaye est aujourd'hui démolie ; sur son emplacement se trouve la rue Récamier.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions, et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez [5]. Elle tempérait et corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant les témoins ! Comme elle était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussissait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent ; toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait [6] !

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Mme Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakespeare appelle [7] *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait les infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

(*Causeries du lundi*, t. I : *Madame Récamier*, Calmann-Lévy, éd.).

—— 5. **Les Mémoires d'outre-tombe** avaient été vendus par Chateaubriand à une société, moyennant une somme de 250.000 francs et une rente viagère de 20.000 ; mais ils ne devaient paraître qu'après la mort de l'auteur : de là leur titre. Cependant Emile de Girardin en commença la publication dans son journal, *la Presse*, quelques mois avant la mort de Chateaubriand. —— 6. Ce qui semble vouloir dire qu'il ne l'était guère naturellement. D'ailleurs Sainte-Beuve, qui a beaucoup flatté Chateaubriand vivant, lui consacra, dès le lendemain de sa mort (1848), un cours, professé à Liège, d'une malveillance vraiment fâcheuse.

« La Muse française » et « le Cénacle » (1846).

Sainte-Beuve s'était lié intimement avec Hugo, après un article publié au *Globe* en 1827. Il fit dès lors partie du petit groupe qui fréquentait le salon du poète, rue Notre-Dame-des-Champs. Dans ce salon, il eut force détails sur *la Muse française* et sur les débuts du romantisme. — *La Muse française* est une petite revue littéraire, fort éclectique, et qui publiait surtout des vers. (*Littérature*, p. 749.)

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés [1], au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme [2] à l'intérieur, à l'union décevante des habiles et des éloquents, de M. de Chateaubriand et de M. de Villèle ; si, faisant la part des passions, des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires [3] ; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler *néfaste*, le moment éblouissant, pindarique, de la Restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac [4] en furent le moment tolérable et sensé ; on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien l'on pense ; en proie aux irritations de parti, aux engouements grossiers, aux fureurs stupides, on laissait cet éléphant blessé bondir dans l'arène, et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes

1. Allusion aux divisions qui se produisirent pendant le ministère *de Villèle*. — 2. **Carbonarisme** désigne une société secrète italienne qui travaillait, pendant l'occupation autrichienne, à la délivrance de l'Italie du Nord. Ici, il s'agit des *conspirateurs* en général. — 3. Il y a là, sans doute, une allusion à l'exécution des quatre sergents de la Rochelle. — 4. **M. de Martignac** succéda à de Villèle en 1828 ; il faillit sauver, par son intelligent libéralisme, le gouvernement de Charles X. Son suc-

perdues qui ignoraient cette chartreuse, de nourrir quelques absents qui la regrettaient, et *la Muse française* servit en partie à cela. C'était au premier abord dans ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur ; l'initiation se faisait dans la louange ; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique ; et dès lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas ; il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer ; aux femmes, par exemple, on ne disait *madame* qu'en vers ; c'étaient des noms galants comme dans *Clélie* [5]. Le mépris pour la *vulgarité* libérale avait provoqué dans un coin cette quintessence. La chevalerie dorée, le joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites, les pauvres orphelins, les petits mendiants faisaient fureur et se partageaient le fonds général des sujets, sans parler des innombrables mélancolies personnelles. Un écho de la *sentimentalité* de Mme de Staël y retentissait vaguement. Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*, comme l'a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là, une étoile ! dites plutôt une bougie [6]. » M. de Latouche, dans son piquant article de *la Camaraderie* [7], a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là beaucoup des travers qu'il avait remarqués lui-même, et peut-être excités pour sa part, durant le premier enivrement de *la Muse*. Le plus beau jour, ou plutôt le plus beau soir (car c'étaient des soirées) du petit monde poétique fut celui de la représentation de *Clytemnestre* [8], si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus

cesseur, M. de Polignac, précipita la chute de la monarchie. — 5. **Clélie,** roman de Mlle de Scudéry. — 6. Emile Deschamps jugeait ainsi son ami Jules de Rességuier. — 7. **La Camaraderie**, titre d'un article fameux de Henri de Latouche, paru dans la *Revue de Paris* de 1836. Scribe écrivit sous ce titre une comédie en cinq actes, jouée en 1837. — 8. **Clytemnestre**, tragédie d'Alex. Soumet, jouée en 1822.

tard, et de victoire arrachée, mais un concert de ravissement, des écharpes flottantes, une vraie fête de famille. On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré, tout le chœur choisi : de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en omettant, j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de *la Muse* [9]. Le seul Lamartine échappait à ces fades mollesses et les ignorait ; après avoir poussé son chant, il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sauvage [10]. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art ; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent, voilà tout : les natures saines et fortes triomphèrent. De Vigny, avec son beau et chaste génie, ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce. Pour Hugo, il ne s'en est pas guéri seulement, il s'en est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaient l'âme, d'avoir dès lors un public, faux public il est vrai, provisoire du moins, artificiel et par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés, et frémissant aux moindres touches. L'autre public, le vrai, le définitif, et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps, et il en était encore aux quolibets [11] avec nos poètes, ou, qui mieux est, à ne pas même les connaître de nom, que déjà ceux-ci avaient une gloire. Ils durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale, par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violents instincts dramatiques et son besoin de la foule, par son intelli-

—— 9 La collection de *la Muse française* n'est pas considérable. Elle ne forme que deux volumes. — **10**. Lamartine refusa toujours de se laisser enrôler dans aucune coterie. Sollicité d'entrer dans le Cénacle de *la Muse française* et d'y publier des vers, il envoya *son offrande* (un billet de 1.000 francs) avec des souhaits. —— **11**. **Quolibet**, du latin *quod libet*, ce qui plaît. Se disait, dans le latin scolas-

gence complète du moyen âge, même laid et grotesque [12], et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les sens, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis clos [13], où les autres jouaient à l'aise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome [14], il s'était fait tenir un moment. Aussi les marques qu'il en contracta sont légères et se discernent à peine : ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent ; il y a trop sacrifié au joli : il s'y est trop détourné à la périphrase : plus tard, en dépouillant brusquement cette manière, il lui est arrivé, par une contradiction bien concevable, d'attacher une vertu excessive au mot propre, et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. A part ces inconvénients passagers, l'influence de la période de *la Muse* n'entra point dans son œuvre ; ces sucreries expirèrent à l'écorce contre la verdeur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vite par l'effet d'un contre-coup politique. La chute de M. de Chateaubriand [15] mit la désunion dans les rangs royalistes, et une bouffée perdue de cet orage emporta en mille pièces le pavillon couleur de rose, guitares, cassolettes, soupirs et mandores [16], il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite, et se dessinait de plus en plus. Vers 1828, à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la Restauration, le public avait fait de grands progrès ; l'exaspération des partis, soit lassitude, soit sagesse, avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans,

tique d'une argumentation libre, puis de plaisanteries. — **12**. Cf. *Préface de Cromwell*. — **13**. **Huis** (latin *ostium*), porte. — **14. Sylphe, gnome**, êtres fantastiques des légendes orientales ou de la mythologie germanique ; allusions aux *Odes et Ballades* et aux *Orientales*, où Victor Hugo fait souvent apparaître des gnomes et des sylphes — **15**. **Chateaubriand** quitta le ministère de Villèle le 6 juin 1824. — **16**. **Mandore**, instrument de musique, du genre de la guitare.

les vers, la littérature étaient devenus l'aliment des conversations, des loisirs ; et mille indices, éclos comme un mirage à l'horizon, et réfléchis à la surface de la société, semblaient promettre un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo, et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très petit nombre de nouveaux ; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés ; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un vœu ; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain. Dans cette confiante indifférence, le présent échappait inaperçu, la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur[17], un peintre[18] parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous les deux. Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*, et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle*, en le célébrant. Quoi qu'il en soit, cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence lyrique : *les Orientales*[19] sont, en quelque sorte, son architecture gothique du quinzième siècle; comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment

— 17. **David d'Angers** (1789-1856), le plus célèbre sculpteur de l'époque romantique. Il a exécuté les bustes de la plupart des grands hommes de son temps. Parmi ses plus beaux ouvrages, on peut signaler le *fronton du Panthéon* et le *tombeau du général Foy*. — 18. **Louis Boulanger** (1806-1867), peintre romantique. Cf plus loin, le *Sa-*

le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé, Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, lui, ardent et inquiet, s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par *Hernani*[20], donc, il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte ; et nous avons, comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer ? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des maîtres, on le concevra sans peine ; notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse.

(*Portraits contemporains*, t. I : *V. Hugo*, Calmann-Lévy, édit.)

SAINT-MARC GIRARDIN (1801-1873).

Saint-Marc Girardin fut professeur à la Sorbonne de 1833 à 1863. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de littérature dramatique* (1843), *La Fontaine et les Fabulistes* (1867), et *J.-J. Rousseau sa vie et ses œuvres* (1875) (*Littérature*, p. 808).

De la nature de l'émotion dramatique (1843).

Aristote a défini dans sa *Poétique* la nature de l'émotion dramatique ; Saint-Marc Girardin ne fait que reprendre cette théorie, mais il la rend claire et pratique.

La sympathie que l'homme sent pour l'homme est la cause du plaisir que donnent les arts qui procèdent de l'imitation de la nature humaine. C'est par là que nous

lon de Ch. Nodier. — **19.** Parues en 1829. — **20.** Joué le 25 février 1830.

aimons les statues et les tableaux. Mais c'est au théâtre surtout que cette sympathie s'exerce et se développe, parce que nulle part l'imitation de la nature humaine n'est poussée plus loin. Au théâtre, nous ne voyons pas seulement la forme et la figure de l'homme, nous voyons les mouvements de son cœur. Nous trouvons un plaisir de curiosité morale à observer nos semblables, à voir comment ils vivent et comment ils agissent, à plaindre leurs malheurs, s'ils sont malheureux, et à rire de leurs défauts, s'ils sont ridicules. Le théâtre satisfait à ce sentiment par la comédie qui plaît à la malignité de l'homme, et par la tragédie qui excite sa pitié. Non pas que l'homme aime le malheur d'autrui, mais il aime la pitié qu'il en éprouve[1]; et, comme, au théâtre, la souffrance des personnages n'a rien de réel, il jouit à son aise de son émotion. L'âme se fait un plaisir de l'agitation que lui donne le spectacle des passions humaines, et un plaisir d'autant plus doux qu'elle sait que ces passions ne sont qu'une image et qu'une illusion qu'elle croit sans dangers. Ces sentiments impétueux qui poussent au crime les héros tragiques, ces amours qui font leur joie et leur tourment, nous émeuvent et nous attendrissent sans nous inquiéter. Nous nous rassurons, sachant fort bien que nous ne sommes pas en jeu dans les périls de ce genre, et nous jouissons sans scrupule de la vue et du voisinage de ces passions, qui, comme le dit fort bien Nicole, sont tournées en plaisirs. Il y a cependant, dans cette jouissance, quelque chose de dangereux; et ce que reprochent au théâtre les prédicateurs et les moralistes, Bossuet, Nicole[2], J.-J. Rousseau, c'est de croire qu'en amollissant l'âme, il ne la corrompt point, et qu'en remuant à plaisir le levain des passions, il ne les fait pas fermenter.

(*Cours de littérature dramatique*, t. I, chap. 1, Fasquelle, éditeur, 1843.)

1. Cette formule très heureuse semble résoudre tout le problème. — 2. **Bossuet**, dans les *Maximes sur la comédie* (1694); — **Nicole**, dans

Prédominance de la sensation sur le sentiment chez les romantiques (1843).

Au moment où Saint-Marc Girardin faisait, à la Sorbonne, un cours de *littérature dramatique*, les discussions entre classiques et romantiques étaient encore d'actualité. Il sut leur donner une base plus large et une portée significative, en comparant les *moyens d'exprimer les passions* chez les anciens et chez les modernes. Ces pages peuvent être commentées par des exemples empruntés non seulement au romantisme, mais au naturalisme, dont Saint-Marc Girardin semble avoir prévu les excès. — Il faut remarquer ici non seulement l'influence de Chateaubriand et de Mme de Staël, mais celle des préfaces de Victor Hugo; et aussi celle de la *Dramaturgie* de Lessing et du *Cours de littérature dramatique* de Schlegel.

Les Grecs ne craignaient pas d'exprimer la souffrance physique; mais ils la soumettaient aux lois du beau. C'est ainsi qu'ils l'idéalisaient, c'est ainsi qu'ils en faisaient une émotion qui pénétrait l'âme sans l'accabler. La philosophie et les arts s'accordèrent, chez les Grecs, pour faire prévaloir la nature morale sur la nature matérielle: les arts, par leur culte de la beauté, qui n'existe que dans le calme, et le calme même du corps vient de l'âme; la philosophie, en répandant l'idée que l'esprit est supérieur au corps. Cet ascendant progressif de l'esprit sur le corps préparait le monde au christianisme, qui fut le triomphe de la nature morale sur la nature matérielle: et, par une admirable harmonie, le culte du beau conduisait les hommes au culte du bon.

Nous croyons, depuis l'Évangile, à la prééminence de l'âme sur le corps; mais la lutte n'en dure pas moins. Dans l'antiquité, la littérature, en dépit du matérialisme qui faisait le fond de la religion, avait fini, sous l'influence de la philosophie, par donner la préférence à l'esprit sur le corps. De nos jours, la littérature semble suivre la marche contraire: non qu'en France la littérature moderne ait

ses lettres sur les *Hérésies imaginaires*, contre Desmarets de Saint-Sorlin (1665); — **J.-J. Rousseau**, dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758).

cherché souvent à représenter sur le théâtre la souffrance matérielle. Lorsque nous mettons, par hasard, sur la scène une maladie, nous choisissons de préférence celles qui tiennent de près à la douleur morale, soit qu'elles en viennent, soit qu'elles l'imitent : ainsi, la folie, le spleen, etc. Dans les infirmités, même procédé : nous représentons la cécité ou le mutisme, les infirmités, enfin, qui semblent exciter l'intelligence par les obstacles mêmes qu'elles lui créent. La littérature actuelle est donc restée spiritualiste quant au choix des sujets ; mais elle est matérialiste par l'expression. Étudions rapidement cette métamorphose curieuse.

Autrefois, l'expression des sentiments tenait de la nature des sentiments mêmes : elle avait quelque chose de pur et d'élevé ; souvent même elle était trop abstraite. Chaque sentiment de l'âme a, pour ainsi dire, une sensation qui y correspond. Mais jamais, autrefois, le mot qui désigne la sensation ne s'avisait de prendre la place du mot qui désigne le sentiment ; c'était l'âme humaine enfin, et non le corps, que la littérature s'efforçait de mettre en relief. De nos jours, on a voulu non plus seulement dessiner les sentiments du cœur humain, on a voulu les sculpter, si je puis ainsi dire ; et comme, par la finesse de leur nature, ils échappaient au ciseau des Michel-Ange de la littérature, il a fallu, bon gré mal gré, au lieu du sentiment, prendre la sensation. La sensation, en effet, est plus grosse et plus robuste ; elle a plus de masse et de saillie ; elle se prête mieux aux procédés de ce genre de style. Cette prépondérance de la sensation sur le sentiment est un des plus singuliers effets du style moderne. Nous ne représenterons, comme nos devanciers, que les passions de l'âme : la haine, la colère, la jalousie, l'amour, la tendresse maternelle ; mais nous les représentons comme les passions du corps, nous les matérialisons, croyant les fortifier ; nous les rendons brutales pour les rendre énergiques. C'était une des règles de l'ancienne poétique d'aider

à ce que les passions ont de pur et d'immatériel, et de résister à ce qu'elles ont de grossier et de terrestre. C'était ce qu'Aristote appelait purifier les passions. Nous faisons le contraire: nous aimons à pousser la passion morale jusqu'à l'imitation de la passion matérielle ; il semble que nous n'ayons foi qu'aux sentiments qui nous font faire un geste, je me trompe, une contorsion physique. Il nous faut les contorsions du corps pour croire aux émotions de l'âme. Et ne pensez pas que nous n'ayons cette manie qu'au théâtre et dans la littérature, non : nous apprécions les passions dans le monde d'après l'effet qu'elles font sur la santé. Où nos devanciers essayaient d'interroger le cœur, nous sommes tentés de tâter le pouls; nous doutons des chagrins qui ne rendent pas malades; nous faisons fi des passions qui ne rendent pas fous, et, dans nos douleurs, nous recourons plus volontiers au médecin qu'au prêtre, parce que, malgré nous et sans le vouloir, nous ne croyons qu'au corps.

Je veux, pour résumer ces réflexions, donner un exemple de la manière dont la littérature exprime ce matérialisme involontaire de la société, et comment la peinture de l'instinct semble remplacer peu à peu la peinture des sentiments.

Dans le roman de M. Victor Hugo intitulé *Notre-Dame de Paris*, une pauvre recluse vit dans une logette, c'est-à-dire dans un trou entre quatre murailles, percé seulement d'une étroite fenêtre. Elle est à demi folle depuis le jour où elle a perdu sa fille, enfant de quatre ans, que les Égyptiens lui ont volée. Elle retrouve sa fille, mais elle la retrouve échappée à peine de l'échafaud et poursuivie par les sergents d'armes. Elle l'a cachée dans sa logette, et elle refuse de la livrer au bourreau. Le grand prévôt, alors, ordonne de démolir la logette, afin d'arracher Esméralda à cet asile où sa mère la croyait en sûreté. La situation est terrible et forte : c'est celle de Clytemnestre et d'Hécube, quand leurs filles sont arrachées de leurs bras pour être sacrifiées sur l'autel. Il y a, de plus, que Gudule

la recluse, est à demi folle depuis quinze ans : car, selon les règles de la poétique moderne, elle n'a pu résister à la douleur qu'elle a eue quand sa fille lui a été volée, et elle est devenue folle. Voyons comment ce poète peint son désespoir quand les sergents d'armes veulent lui enlever sa fille qu'elle vient à peine de retrouver :

« Lorsque la mère entendit les pics et les leviers saper sa forteresse, elle poussa un cri épouvantable ; puis elle se mit à tourner avec une vitesse effrayante autour de sa loge, habitude de bête fauve que la cage lui avait donnée. Elle ne disait plus rien, mais ses yeux flamboyaient... Tout à coup elle prit un pavé, rit et le jeta à deux poings sur les travailleurs. Le pavé, mal lancé, car ses mains tremblaient, ne toucha personne et vint s'arrêter sous les pieds du cheval de Tristan ; elle grinça des dents... A mesure que le travail des démolisseurs semblait s'avancer, la mère reculait machinalement et serrait de plus en plus sa fille contre le mur. Tout à coup la recluse vit la pierre (car elle faisait sentinelle et ne la quittait pas du regard), s'ébranler, et elle entendit la voix de Tristan qui encourageait les travailleurs. Alors elle sortit de l'affaissement où elle était tombée depuis quelques instants et s'écria ; et, tandis qu'elle parlait, sa voix déchirait l'oreille comme une scie, tantôt balbutiait comme si toutes les malédictions se fussent pressées sur ses lèvres pour éclater à la fois : « Oh ! ho ! ho ! mais c'est horrible ; vous êtes des brigands ! Est-ce que vous allez vraiment me prendre ma fille ? Je vous ai dit que c'est ma fille ! Oh ! les lâches ! oh ! les laquais-bourreaux ! les misérables goujats ! assassins ! Au secours ! au secours ! au feu ! Mais est-ce qu'ils me prendront mon enfant comme cela ? Qu'est-ce donc qu'on appelle le bon Dieu ? » Alors, s'adressant à Tristan, écumante, l'œil hagard, à quatre pattes comme une panthère, et toute hérissée [1]... »

1. **V. Hugo**, *Notre Dame de Paris* (1831). — 2. **Ovide**, dans ses *Méta-*

Je m'arrête. Dans Ovide [2], la métamorphose serait déjà commencée; car ce n'est plus une douleur humaine que cette rage de la panthère à qui le chasseur arrache ses petits; ce n'est plus ni une femme ni une mère que je vois, c'est une folle furieuse, c'est une bête féroce; la colère s'est changée en fureur, l'instinct a remplacé le sentiment, l'âme a cédé au corps. Éloignons-nous en répétant ce beau vers de Térence :

Homo sum: humani nil a me alienum puto.

« Je suis homme, et je ne me laisse toucher qu'à ce qui est humain [3]. »

(*Cours de littérature dramatique*, t. I, chap. III, Fasquelle, éditeur.)

NISARD (1806-1888).

Désiré Nisard professa à l'École normale supérieure, au Collège de France et à la Sorbonne. Il lança contre les romantiques ses *Études sur les poètes latins de la décadence* (1834), et il publia en 1861 l'*Histoire de la littérature française* où il tranche, par son dogmatisme un peu hautain, sur la critique ondoyante et souple de Sainte-Beuve et de ses imitateurs. (*Littérature*, p. 809.)

La critique au dix-neuvième siècle (1861).

Nisard va définir les diverses sortes de critiques, et se classer lui-même. Ce sera un excellent exercice que de faire préciser aux élèves les *généralités* de ces définitions.

Si je ne suis pas dupe d'un vain désir de distinguer, il il y a eu, de notre temps, quatre sortes de critique littéraire. La première est comme une partie nouvelle et essentielle de l'histoire générale. Les révolutions de l'esprit, les changements du goût, les chefs-d'œuvre en sont les événements; les écrivains en sont les héros. On y fait

morphoses, rassemble les légendes mythologiques sur les transformations d'êtres humains en animaux, plantes, etc. Saint-Marc Girardin observe très finement que toutes ces métamorphoses surviennent au moment où l'*homme* perd son *humanité*, au paroxysme de la douleur ou de la passion. — 3 **Térence**, *le Bourreau de soi-même*, sc. I Le critique détourne un peu le sens de ce vers, qui signifie exactement : « Je suis homme ; rien de ce qui est *humain* ne doit, je pense, me laisser indifférent. » — 4. **J.-J.-Rousseau**, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758).

voir l'influence de la société sur les auteurs, des auteurs sur la société. On y prouve que la science des lettres n'est pas la moins relevée des sciences morales [1].

La seconde sorte de critique est à la première ce que les mémoires sont à l'histoire [2]. Elle s'occupe plus de la chronique des lettres que de leur histoire, et elle fait plus de portraits que de tableaux. Pour elle, tout auteur est un type, et aucun type n'est méprisable. Aussi ne donne-t-elle pas de rangs; elle se plaît aux talents aussi divers que les visages. Elle est moins touchée des lois générales de l'esprit que de ses diversités individuelles. Pour le fond comme pour la méthode, cette critique est celle qui s'éloigne le plus de l'enseignement, et qui a l'allure la plus libre. La pénétration qui ne craint pas d'être subtile, la sensibilité, la raison, pourvu qu'elle ne sente pas l'école, le caprice même à l'occasion, le fini du détail, l'image transportée de la poésie dans la prose, telles en sont les qualités éminentes. En lisant les *Causeries* de Sainte-Beuve [3], on pense à Plutarque et à Bayle, et on les retrouve avec le trait poétique qui leur manque.

La troisième sorte de critique [4] choisit, parmi tous les objets d'étude qu'offrent les lettres, une question qu'elle traite à fond, en prenant grand soin de n'en avoir pas l'air. S'agit-il, par exemple, de l'usage des passions dans le drame, elle recueille dans les auteurs dramatiques les plus divers et les plus inégaux les traits vrais ou spécieux dont ils ont peint une passion; elle compare les morceaux, non pour donner des rangs, mais pour faire profiter de ces rapprochements la vérité et le goût; elle y ajoute ses propres pensées, et, de ce travail de comparaison et de critique, elle fait ressortir quelque vérité de l'ordre moral. C'est là son objet : tirer des lettres un enseignement pratique, songer moins à conduire l'esprit que le cœur, prendre plus de souci de la morale que

1. *Villemain.* — 2. *Sainte-Beuve.* — 3. **Causeries**; il s'agit des *Lundis* de Sainte-Beuve, et aussi de ses *Portraits.* — 4. *Saint-Marc Girar-*

de l'esthétique. C'est de la littérature comparée qui conclut par de la morale.

J'éprouve quelque embarras à définir la quatrième sorte de critique [5]. Celle-ci se rapproche plus d'un traité; elle a la prétention de régler les plaisirs de l'esprit, de soustraire les ouvrages à la tyrannie du *chacun son goût* [6], d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. Elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche : voilà le bon; ce qui s'en éloigne : voilà le mauvais. Si son objet est élevé, si elle ne fait tort ni à l'esprit humain, qu'elle étudie dans son imposante unité, ni au génie de la France, qu'elle veut toujours montrer semblable à lui-même, ni à notre langue, qu'elle défend contre les caprices de la mode, il faut avouer qu'elle se prive des grâces que donnent aux trois premières sortes de critique la diversité, la liberté, l'histoire mêlée aux lettres, la beauté des tableaux, la vie des portraits, les rapprochements de la littérature comparée. J'ai peut-être des raisons personnelles pour ne pas mépriser ce genre, j'en ai plus encore pour le trouver difficile et périlleux.

(*Histoire de la littérature française*, tome IV, Conclusion, § 4, 1861, Firmin-Didot et Cie éditeurs).

Les beautés durables de Rousseau (1861).

Nisard est très sévère pour Rousseau, dont il démasque les sophismes, mais il sait lui rendre justice : et nous citons ici la conclusion de son célèbre chapitre.

Il y a deux hommes en lui : l'utopiste [1], à la charge duquel sont tous les défauts, et l'homme qui eut de la sensibilité

din. — 5. Nisard lui-même. — 6. **La tyrannie du chacun son goût.** Remarquer l'antithèse spirituelle de cette expression.

1. **Utopiste.** Une *utopie* est un faux système, qui vient de l'imagination, et qui ne tient pas compte de la réalité humaine et physique. Sur l'éty-

dans sa prétention d'être seul à en avoir, et peut-être de la vraie bonté dans sa philanthropie. Cette part de passion naturelle et de bonté vraie lui a inspiré des pages énergiques et tendres, où il est créateur et inimitable. Rousseau vit par ses belles pages ; il vit aussi par toutes les choses où il a eu raison contre ses contemporains. Peu importe que l'esprit de contradiction et l'ardeur de la singularité l'aient averti, avant sa conscience et sa raison, de certains sophismes de son temps : il les a signalés avec éclat, il les a combattus avec éloquence, il les a vaincus, c'est assez. Pour être passées dans les mœurs et dans les lois, les vérités qu'il a défendues ou revendiquées n'ont rien perdu de leur à-propos, ni du feu d'éloquence dont il en a animé l'expression. Et lors même que les faits qui en sont sortis seraient suspendus ou abolis, et que de vérités pratiques elles redeviendraient des vérités spéculatives [2], elles font désormais partie des conquêtes durables et des croyances de l'esprit humain.

Il s'agit moins, d'ailleurs, de vérités nouvelles que de vérités rendues nouvelles, soit par le moment où il les a défendues, soit par la beauté de la défense. Ainsi lorsque Rousseau revendique la religion naturelle contre le matérialisme de son temps, il n'invente rien, et c'est tant mieux : mais il y a des restaurations qui valent autant que des inventions ; et la *Profession de foi du vicaire savoyard* [3] est de celles-là. Parler de Dieu et de l'âme à ce siècle où, dans une foule qui n'y croyait plus guère que par respect humain, des esprits distingués faisaient profession d'athéisme, où Voltaire défendait Dieu comme une bonne institution de police, c'était une inspiration de

nologie d'*Utopie*, cf. p. 199, note 16. —— **2. Spéculatif** s'oppose à *pratique*. Le latin *speculari* signifie *observer* ; et le mot en français, a pris le sens d'*observer par l'esprit*. —— 3. Dans l'*Emile*, livre IV, Rousseau conduit Emile sur une montagne, avec le vicaire savoyard ; et celui-ci, devant le magnifique spectacle que leur offre le lever du soleil sur la vallée du Pô, explique à l'enfant le mystère de l'existence de Dieu et les principes de la morale. —— **4. Commit... avec** : il ne mit pas aux prises. On dit aussi : *ne pas se commettre avec quelqu'un*.

génie et un acte d'homme de bien. Rousseau n'a rien écrit de plus solide et de plus élevé que ces belles pages. Il y était soutenu et comme porté par la conscience du genre humain, par tout ce que ses illusions et ses fautes avaient laissé d'intact dans la sienne, par tout ce que son esprit reçut jamais de pures lumières. Il ne commit [1] pas d'ailleurs la question avec les arguments de la même philosophie du dix-huitième siècle ni avec les railleries qu'elle en faisait à table. Il ne fit pas une œuvre de polémique : il se prosterna et il adora.

Jamais plus magnifique hommage ne fut rendu par la raison humaine à son divin créateur. Il est vrai qu'un hommage plus magnifique encore resterait infiniment au-dessous du puls simple acte de foi et d'amour d'une âme véritablement chrétienne ; mais puisqu'il y a des esprits qui ne peuvent pas devenir religieux par le cœur, ne faut-il pas remercier Dieu qu'il lui ait plu de se révéler à eux par la force de la logique dans les écrits d'un Descartes, par la force du sentiment dans ceux d'un Jean-Jacques Rousseau ?

(*Histoire de la littérature française*, t. IV, chap. XI, 1861), Firmin-Didot et Cie, éditeurs)

Alfred de Musset (1852).

Nisard s'était signalé de bonne heure par sa sévérité à l'égard des romantiques (Manifeste contre *la Littérature facile*, 1833 : *Les poètes latins de la Décadence*, 1834). Aussi la curiosité fut-elle vivement piquée, lorsque Nisard eut à répondre au discours de réception d'A. de Musset. On comparera à cette page celles que Nisard consacra à Musset dans son *Histoire de la Littérature française*, tome IV.

... Quelle est cette poésie qui surnage ainsi parmi tout ce que vous avez écrit, jeunesse de sentiment et de pensée, frais coloris, musique intérieure que vous seul savez noter ? Je l'ignore, mais je la sens, et l'impression en est charmante. On ne dira pas de vous, Monsieur, ce qu'Ovide

a dit de lui : Que tout ce que vous voulez écrire est un vers [1] ; on dira : Que tout ce que vous écrivez est d'un poète. Là est votre gloire. Vous êtes un poète en un temps qui lit plus de vers par respect humain que par goût ; et ce temps est étonné de vous lire avec plaisir, et il vous applaudit de la douce violence que vous lui faites. Il est plus aisé de dire à quel rang vous appartenez qu'à quel genre. Poèmes dramatiques, élégies, contes, satires inclinant vers l'épître, chansons, stances, tous ces genres vous doivent ou des modèles agréables ou quelques beautés nouvelles. Il y a des gens qui cherchent encore un sonnet sans défaut [2]; je pourrais leur en montrer plus d'un dans votre Recueil. Enfin, quand il vous plaît de traduire un poète ancien, vous écrivez d'originalité. L'ode d'Horace à Lydie [3] dans vos vers si aisés, si vifs et si fidèles, est-elle plus d'Horace que de vous ?

Que vous dirais-je encore, monsieur ? Vous êtes poète, et vous n'avez jamais songé à être autre chose. La politique ne vous a point tenté [4]... Le même bonheur qui vous a gardé de la politique vous a gardé de l'esprit de parti en littérature. Quoiqu'il ait plu à votre modestie de parler de vos maîtres, vous n'avez été le disciple d'aucune école ; c'est par cela sans doute que vous n'avez pas eu, comme il arrive, à travailler de vos propres mains à votre gloire, sous prétexte de travailler à la fortune d'une école. Vous n'avez pas eu de camarades, mais vous avez eu beaucoup d'amis [5]. Vos ouvrages ont fait tout seuls leurs affaires.

Il est un côté surtout par où ils devaient plaire à l'Académie française : c'est que leurs qualités sont du meilleur temps de l'esprit français. Notre siècle a connu et admiré deux sortes de beautés littéraires : j'oserais comparer

1. **Ovide** (*Tristes*, IV. 10 26) : *Et quod tentabam scribere, versus erat.* — 2. **Boileau**, *Art poétique*, II : *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.* — 3. **Horace**, *Odes*, III. 9. Musset a donné de cette ode (1837) une traduction suivie d'une imitation. — 4. Allusion à Lamartine et à Victor Hugo. — 5. Allusion à la *Camaraderie* de SCRIBE (cf. ci-dessus p. 1129, note 7).

l'une à un visage dont la beauté serait légèrement altérée par la maladie ; l'autre à un visage où la santé ajouterait son coloris aux grâces de la beauté. Si la première paraît plus touchante, elle est plus fragile, et elle risque de n'être pas du goût de tout le monde; l'autre est l'habitude et le naturel même de l'esprit français, et elle plaît à tous. Tel est le caractère des beautés de vos ouvrages. On peut différer d'avis, même à l'Académie, sur leur nombre ; mais celles dont on est d'accord ont, aux yeux de tous, la fraîcheur d'empreinte de monnaies qu'on aurait retrouvées du grand siècle.

(*Réponse* à A. de Musset, séance de l'Académie française, du 27 mai 1852, Firmin-Didot et Cie, éditeurs.

TAINE (1828-1893).

Élève de l'École normale supérieure, Taine débuta dans l'enseignement. Son livre sur *La Fontaine et ses Fables* (1853) fut sa thèse de doctorat. Puis il donna l'*Essai sur Tite-Live* (1855), l'*Histoire de la littérature anglaise* (1863), *les Origines de la France contemporaine* (1876-1890), *Philosophie de l'art* (1881), etc. (*Littérature*, p. 812.)

Du sentiment de la nature (1853).

Taine a renouvelé, depuis Chateaubriand, la manière de peindre la nature. Il ne la voit pas en poète, mais d'abord en savant, qui veut pénétrer méthodiquement dans la vie des êtres les plus obscurs. Mais, dans ces analyses et dans ces descriptions, *il arrive à la poésie par la précision*, et par le sens exact des formes et des mouvements.

Partout autour de nous, dans les objets les plus bruts et les plus inertes, il y a des tendances, des élans, des efforts, des impuissances et des victoires, en sorte que notre âme, se retrouvant en eux sous une autre forme, se contemple dans la plante qui est une puissance, comme elle s'est contemplée dans l'animal qui est une pensée. Un moineau alerte qui sautille en dressant sa petite tête hardie, et picote le grain d'un air coquet et délibéré, vous

faisait penser aux ébats et aux mines d'un gai polisson, indiscret, pauvre, mais espiègle de bonne maison. A présent un bouleau blanchâtre, à l'écorce mince et lisse, qui élève vers le ciel son tronc grêle et ses feuilles frissonnantes, est un être souffrant, délicat et triste que nous aimons et que nous plaignons. Qui est-ce qui ne s'est pas arrêté, en passant sur une roche, auprès d'une pauvre pousse, d'un buisson solitaire qui pend, demi-déraciné, le long d'un talus ? Les chèvres le broutent à mesure qu'il verdit ; le tronc se tord, il a peine à vivre et s'accroche par ses racines tordues au sol qui s'effondre ; ses graines qui tombent sur la pente pierreuse meurent ou avortent. Çà et là pourtant des fleurs blanches sortent de l'écorce, avec un fin parfum d'aubépine. Nous passons, et nous emportons sans le savoir un sentiment délicat et triste. Nous ne disons plus comme au dix-septième siècle que la campagne est vide. Une ligne de peupliers debout au bord d'un champ ressemble à une bande de frères. Ils murmurent éternellement et leurs feuilles bruissantes semblent sans relâche chuchoter les mêmes paroles. Notre vie inquiète nous rend plus doux le spectacle de leur vie tranquille. Nous sommes presque étonnés de les revoir le matin, posés comme le soir, et nous les trouvons heureux de leur immobilité monotone. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'ils ont fait la nuit, lorsque le silence et l'ombre enveloppaient leurs grandes formes, et que la brume venait poser son voile diaphane sur leurs manteaux. Il nous semble qu'ils ont dû se réjouir lorsque l'aube a touché de son rayon charmant leur tête si fine. En effet, à ce moment, sous la petite brise qui s'éveille, ils frémissent faiblement, et leurs feuilles luisent. Alors nous pensons vaguement à la lenteur de leur croissance, et à la régularité des révolutions qui les renouvellent. Chaque année, leurs bourgeons s'enflent, rougissent, une odeur pénétrante sort de la sève qui regorge ; l'écorce suinte, et les essaims d'insectes accourent en bourdon-

nant autour des feuilles nouveau-nées. Elles se lustrent, s'étalent, jouissent de toute la lumière du ciel, et répètent leur chant incessant et tranquille jusqu'au moment où, une par une, elles tombent en tournoyant sur le gazon jauni. Une pousse est venue, une autre va venir ; voilà toute la vie végétale, exempte d'effort, de privation et de recherche, encore plus douce à contempler que celle de l'animal. Car ici la pensée supprimée a supprimé la souffrance. Ils se confient davantage à la nature: ils n'ont point à se défendre comme les bêtes, ni à chercher leur pâture ... Alors s'éveillent en nous mille rêves charmants que la solitude nourrit, et qui seraient détruits à l'instant par la présence des visages humains. L'esprit prend quelque chose de l'harmonie et de la sécurité des objets qui l'environnent. On ne peut contempler les grandes lignes des paysages, le calme des ombres et de la lumière, la large voûte du ciel, sans se conformer à la pensée sourde qui semble pénétrer toutes ces choses et les unir. Il suffit à l'âme qui veille et s'agite d'apercevoir la nature qui sommeille pour se rendormir à demi. Le propre des êtres sans forme est d'atteindre leur développement par les états contraires, d'être indifférents à l'issue de leur effort, de se continuer dans leurs voisins, et, par le manque de but et de limites, d'atteindre la perfection du calme et l'apparence de l'infinité. Nous savons bien, en leur prêtant ainsi des pensées et des émotions, que nous mettons notre âme dans leur être, et que notre discours n'est qu'image. Mais notre âme se trouve doucement dans cet être plus simple, et nos images n'en sont que plus délicates, parce que nous sentons qu'à la réflexion elles devront s'évanouir. Nous ne nous y arrêtons point avec une précision grossière. Nous les changeons par d'autres, nous les remplaçons selon notre état intérieur, et pour les besoins du moment. Nous glissons ainsi sur un courant d'émotions fugitives et demi-formées. La pitié, la joie, la colère, toutes les passions nous effleurent, sans

qu'aucune s'enfonce en nous [2]. Notre sympathie ne souffre pas ; nous sentons que notre esprit est un magicien involontaire, et que ses créations ne sont qu'apparence. Nous avons le même plaisir que devant un beau tableau ou un beau livre ; au plus fort des passions qu'il nous présente, nous savons que les personnages sont des fantômes, et que ce n'est point un sang véritable que nous voyons couler. La campagne est un poète qui fait et défait en même temps les illusions dont il nous nourrit. C'est pour cela que la partie délicate et passionnée de notre âme ne trouve son contentement que devant elle. C'est pour cela encore qu'elle est aujourd'hui le dernier refuge de la beauté. C'est vers elle que, dans le dépérissement des arts, la peinture s'est reportée [3]. C'est par elle que les peintres ont retrouvé l'originalité et l'invention. C'est par elle que la poésie et la rêverie subsistent encore.

(*La Fontaine et ses Fables*, IIe partie, chap. II, 1, 1853, Hachette et Cie, éditeurs.)

Caractère et génie de La Fontaine (1853).

Cette page peut servir de modèle à des élèves auxquels on demande de chercher dans la biographie d'un grand écrivain les traits caractéristiques.

... Il était poète. Je crois que, de tous les Français, c'est lui qui le plus véritablement l'a été. Plus que personne, il en a eu les deux grands traits, la faculté d'oublier le monde réel, et celle de vivre dans le monde idéal, le don de ne pas voir les choses positives, et celui de suivre intérieurement ses beaux songes. Si vous regardez sa conduite, il a l'air d'un enfant distrait qui se heurte aux hommes. On l'appelle « le bonhomme ». En conversation, il ne sait pas de quoi on parle autour de lui, « rêve à toute autre chose, sans pouvoir dire à quoi il rêve ». Il paraît « lourd, stupide »... Sa sincérité est naïve ; il pense tout haut, montre aux gens qu'ils l'ennuient. Il est crédule jusqu'au bout, et, de son propre

aveu, toujours le même « enfant à barbe grise, qui fut dupe et le sera toujours ». Il ne sait ni se conduire, ni se contraindre, il se laisse aller : c'est la pure nature. Tout jeune, il avait reçu de son père un message d'où dépendait le gain d'un procès; il sort, rencontre des amis, va avec eux à la comédie, et ne se souvient que le lendemain du message et du procès. C'est à peu près de cette façon qu'il a toujours entendu ses intérêts. A vingt-six ans on lui donne une femme et une charge; il se laisse faire, et tout doucement se détache de l'une et de l'autre, s'en va à Paris surveiller les eaux et forêts de la Champagne, et ne se souvient plus qu'il est marié. Sitôt que M. de Harlay se fut chargé de son fils, il cessa de s'en inquiéter. Ces sortes d'esprits ont ce don d'oublier tout de suite les choses qui les ennuient. Un jour même, il salua son fils sans le connaître; quelqu'un s'en étonna : il répondit « qu'il croyait en effet avoir vu ce jeune homme quelque part ». Il n'est pas besoin de dire qu'il fut médiocre économe; son administration se réduisit à un voyage qu'il faisait tous les ans à Château-Thierry pour vendre une pièce de terre dont il mangeait l'argent à Paris. A Paris, il fit comme ailleurs, il se laissait vivre. D'autres prenaient soin de lui. Fouquet lui donna une pension de mille francs. Plus tard Mme de la Sablière le recueillit, lui épargna tous les tracas de la vie, le garda vingt ans. Quand elle mourut, M. d'Hervart vint le trouver et le pria de loger chez lui : « J'y allais », dit La Fontaine. Mot admirable de candeur et d'abandon. Il se donnait à ses amis, sentant bien qu'il ne pouvait pourvoir à lui-même. Mme d'Hervart, jeune et charmante, veilla à tout, jusqu'à ses vêtements, prit soin, sans qu'il s'en doutât, de remplacer ses habits usés ou tachés, fut pour lui une mère, mieux encore, une maman. Ses autres amis faisaient de même. On le régentait, on le sermonnait « sur ses mœurs, sur sa dépense » ; on sollicitait pour lui, on obtenait des secours du prince

de Conti, du duc de Bourgogne ; on l'envoyait à Chateau-Thierry pour le réconcilier avec sa femme. Il y allait, la trouvait hors du logis, et reprenait le coche sans l'avoir vue, alléguant pour excuse qu'elle était à vèpres... Il souffre qu'on le gronde et qu'on le mène. Il ne s'excuse pas, il ne dissimule rien, il n'a pas de vanité; au contraire, il est le premier à s'accuser. Mme de la Sablière disait « qu'il ne mentait jamais en prose »; ajoutez qu'en vers non plus il ne ment jamais... Il pense tout haut, il vit à cœur ouvert devant les contemporains, devant ses tecteurs. Tout ce que l'éducation et la réflexion impriment en nous a glissé sur lui. Il est resté primitif; pendant que les autres se polissaient et se querellaient, il a rêvé; it n'a vu tant d'intrigues et de splendeurs passer devant lui que comme un spectacle. Ses yeux ont assisté à la comédie du siècle. son cœur n'y a point pris part. C'est que son esprit était ailleurs.

Il était dans ce monde charmant où les hommes sensés n'entrent jamais, qui n'est ouvert qu'aux simples d'esprit aux gens un peu fous, aux rêveurs. Il n'avait pas besoin de se guinder pour y monter. Il s'y trouvait tout porté de naissance. C'est cette faculté qui transformait et embellissait en lui toutes les autres .. Il était enthousiaste. Il oubliait tout de suite le vrai caractère des choses, et les voyait telles qu'il se les figurait.

Il s'oubliait lui-même, il s'enfonçait si bien dans ses personnages fictifs, qu'il s'intéressait à eux, leur parlait, revenait à eux comme à d'anciens amis, leur donnait une place dans sa vie, s'effaçait devant eux, et mettait au jour de véritables êtres. Vis-à-vis des personnages réels, il se perdait dans l'admiration et dans la louange, élevait les gens jusqu'au ciel, les y installait à demeure. « Savez-vous bien que, pour peu que j'aime, je ne vois les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle ? Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a

d'encens dans mon magasin. » En toutes choses il exagérait, et sincèrement. Il se prenait tout d'un coup et se donnait sans réserve. A vingt ans, la lecture de quelques livres pieux l'avait jeté au séminaire [1]. Deux ans après, la lecture d'une ode de Malherbe le ravit ; il ne lit plus autre chose, il passe les nuits à l'apprendre par cœur, il va déclamer son poète à l'écart. Quand Platon l'eut pris, désormais à table il ne voulait plus parler que de Platon. On se rappelle le jour où, par hasard, ayant lu Baruch [2], il aborda tout le monde avec ce nom sur les lèvres. Lorsqu'il cause, il suit son idée avec une préoccupation si grande, qu'il n'entend pas Boileau tout à côté de lui qui l'injurie pour s'amuser [3]. Il a beau dire aux dames des galanteries convenues ; l'adoration perce sous les oripeaux mythologiques ; il est heureux de les louer ; pour lui, elles sont vraiment déesses ; un sourire de leurs lèvres roses le comble et l'enchante. Il rêve toute une nuit de la princesse de Conti qu'il vient de voir parée et prête à partir pour le bal :

L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas...
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ;
Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.

L'illusion le prend, sa raison s'en va, les choses se transfigurent, une lumière divine se répand sur le monde le vieux moqueur atteint l'accent, le ravissement de Platon et de Virgile. C'est parmi ces émotions qu'il faut le voir si on veut le connaître.

La Fontaine et ses Fables, Ire partie, chap. II, 1853, Hachette et Cie, éditeurs.)

1. Plus exactement au noviciat des Oratoriens à Juilly. — 2. **Baruch**, un des douze petits prophètes. — 3. Allusion à une discussion entre Boileau, Molière et La Fontaine sur l'usage de l'*a parté* au théâtre. La Fontaine soutenait que faire prononcer à un personnage des paroles que d'autres personnages également en scène sont censés ne pas entendre est une invraisemblance Pendant qu'il poursuivait vivement sa démonstration, Boileau s'amusait à l'injurier à haute voix, sans que La Fontaine s'en aperçût. La preuve était faite.

Les « privilégiés » ont provoqué la Révolution (1876).

Taine, historien, a laissé une œuvre à la fois rigoureusement scientifique et très systématique. Dans les *Origines de la France contemporaine*, il cherche d'abord à établir les *responsabilités*, c'est-à-dire les causes *profondes* et *réelles* de la Révolution.

Par leurs qualités comme par leurs défauts, par leurs vertus comme par leurs vices, les privilégiés ont travaillé à leur chute, et leurs mérites ont contribué à leur ruine aussi bien que leurs torts.

Fondateurs de la société, ayant jadis mérité leurs avantages par leurs services, ils ont gardé leur rang sans continuer leur emploi ; dans le gouvernement local comme dans le gouvernement central, leur place est une sinécure [1], et leurs privilèges sont devenus des abus. A leur tête, le roi, qui a fait la France en se dévouant à elle comme à sa chose propre, finit par user d'elle comme de sa chose propre ; l'argent public est son argent de poche, et des passions, des vanités, des faiblesses personnelles, des habitudes de luxe, des préoccupations de famille, des caprices d'épouse gouvernent un État de vingt-six millions d'hommes avec un arbitraire, une incurie, une prodigalité, une maladresse, un manque de suite qu'on excuserait à peine dans la conduite d'un domaine privé.

Roi et privilégiés, ils n'excellent qu'en un point, le savoir-vivre, le bon goût, le bon ton, le talent de représenter et de recevoir, le don de causer avec grâce, finesse et gaieté, l'art de transformer la vie en une fête ingénieuse et brillante, comme si le monde était un salon d'oisifs délicats où il suffit d'être spirituel et aimable; tandis qu'il est un cirque où il faut être fort pour combattre, et un laboratoire où il faut travailler pour être utile [2].

1. **Sinécure**, formé de deux mots latins : *sine*, sans *cura*, souci, soin. On appelle *sinécure* un emploi avantageux qui ne donne aucun mal.— 2. Taine a longuement et méthodiquement développé cette formation et cette influence des salons; il l'exagère. Mais on ne peut qu'admirer la logique parfaite, rehaussée par des images d'un pittoresque précis et

Par cette habitude, cette perfection et cet ascendant de la conversation polie, ils ont imprimé à l'esprit français la forme classique, qui, combinée avec un nouvel acquis scientifique, produit la philosophie du dix-huitième siècle, le discrédit de la tradition, la prétention de refondre toutes les institutions humaines d'après la raison seule; l'application des méthodes mathématiques à la politique et à la morale; le catéchisme des droits de l'homme, et tous le dogmes anarchiques et despotiques du *Contrat social*.

Une fois que la chimère est née, ils la recueillent chez eux comme un passe-temps de salon; ils jouent avec le monstre tout petit, encore innocent, enrubanné comme un mouton d'églogue; ils n'imaginent pas qu'il puisse devenir une bête enragée et formidable; ils le nourrissent, ils le flattent, puis, de leur hôtel, ils le laissent descendre dans la rue[3]. Là, chez une bourgeoisie que le gouvernement indispose en compromettant sa fortune, que les privilèges heurtent en comprimant ses ambitions, que l'inégalité blesse en froissant son amour-propre, la théorie révolutionnaire prend des accroissements rapides, une âpreté soudaine, et, au bout de quelques années, se trouve la maîtresse incontestée de l'opinion.

A ce moment et sur son appel, surgit un autre colosse, un monstre aux millions de têtes, une brute effarouchée et aveugle, tout un peuple pressuré, exaspéré et subitement déchaîné contre le gouvernement dont les exactions le dépouillent, contre les privilégiés dont les droits l'affament, sans que dans ces campagnes, désertées par leurs patrons naturels, il se rencontre une autorité survivante; sans que dans ces provinces, pliées à la centralisation mécanique, il reste un groupe indépendant: sans que, dans cette société désagrégée par le despotisme, il puisse se former des centres d'initiative et de résistance; sans que dans cette haute classe, désarmée par son humanité

aigu, avec laquelle il suit les conséquences de sa thèse. — 3. Signaler ici, tout particulièrement, la force et la justesse de la comparaison.

même, il se trouve un politique exempt d'illusion et capable d'action ; sans que tant de bonnes volontés et de belles intelligences puissent se défendre contre les deux ennemis de toute liberté et de tout ordre, contre la contagion du rêve démocratique qui trouble les meilleures têtes, et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois. A l'instant où s'ouvrent les États généraux, le cours des idées et des événements est non seulement déterminé, mais encore visible. D'avance et à son insu, chaque génération porte en elle-même son avenir et son histoire.

(*Les Origines de la France contemporaine*, t. I : *l'Ancien Régime*, 1876, Hachette et Cie, éditeurs.)

BRUNETIÈRE (1849-1907).

Ferdinand Brunetière fut un des plus notables rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, où il publia presque tous les articles qui forment ses *Études critiques* (8 vol., 1881-1905), *le Roman naturaliste* (1880), *Histoire et Littérature* (3 vol. 1882-84), etc. Maître de conférences à l'École normale, il a publié quelques-unes de ses leçons dans *l'Évolution des genres* (1889), et résumé son enseignement dans son *Manuel de littérature française*. Orateur très éloquent, il a réuni ses conférences dans *les Époques du théâtre français* (1892), et *l'Évolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle* (1892). (*Littérature*, p. 814.)

Génie de Corneille (1888).

Après avoir déterminé la place de Corneille dans l'*évolution* de la tragédie classique, et jugé en lui l'*historien* et l'*artiste*, Brunetière essaye de dégager sa valeur morale.

... Corneille était trop modeste quand il ne se vantait que d'avoir épuré les mœurs du théâtre. Il a fait autre chose, et il a fait davantage : à cette société grossière et corrompue du temps, ou plutôt de la cour de Henri IV et de Marie de Médicis, on peut dire qu'il est venu proposer un nouvel idéal moral, qui devait être celui du dix-septième siècle, et dont les excès ou les bizarreries ne sau-

raient nous faire méconnaître pourtant la grandeur. Car un poète, et surtout un poète dramatique, n'est pas, ne peut pas être un prédicateur de vertu ; si Corneille nous a donné quelquefois le spectacle du triomphe du devoir sur la passion, nous n'avons plus besoin de répéter qu'il ne nous l'a pas donné toujours, ni dans tous ses chefs-d'œuvre ; le point d'honneur, chez lui comme chez les Espagnols, a souvent des exigences qu'il est presque permis d'appeler criminelles ; enfin, comme on l'a vu, la volonté même, en ne s'imposant d'autre obligation que celle de son propre exercice, est ou peut être souvent chez lui d'un dangereux exemple. Il n'est pas moins vrai, cependant, qu'en touchant ces cordes de l'honneur, du devoir et de la volonté, Corneille en a tiré des accents auxquels vibre non pas peut-être ce qu'il y a de meilleur, mais assurément ce qu'il y a de plus noble en nous : en nous enlevant à nous-mêmes, ses héros nous provoquent à l'imitation de vertus qui ne sont point de commerce, ainsi que l'on disait jadis, mais qui n'en sont justement que plus rares ; et nous n'avons point affaire de lui pour nous apprendre à vivre, mais pour nous habituer au contraire à placer bien des choses au-dessus de la vie, et pour nous mettre en quelque manière dans cet état d'exaltation morale qui devient, avec l'occasion, le principe des grandes actions.

Par là il est et il demeure, avec Pascal et Bossuet, du petit nombre de ceux de nos grands écrivains qui nous défendent, contre les étrangers, du reproche, que l'on nous a si souvent adressé, de légèreté, d'insouciance des grandes questions, de gauloiserie et d'immoralité. Est-ce que vous n'avez pas été quelquefois effrayé de ce que serait, en effet, notre littérature, si par hasard ces quelques noms y avaient fait défaut, et qu'elle n'eût pour la représenter que l'auteur de *Pantagruel* et celui des *Essais*, Molière et La Fontaine, ou l'auteur enfin de *Candide* [1] et celui du *Neveu de Rameau* [2] ? C'est alors que nous ne

1. Voltaire. — 2. Diderot.

serions que les amuseurs de l'Europe, uniquement bons à la faire rire. Mais nous avons les *Pensées* de Pascal, nous avons les *Sermons* de Bossuet, et nous avons les tragédies de Corneille. Et c'est pour cela qu'avec tous ses défauts, ce « bonhomme » est de ceux qui font éternellement honneur, non seulement, comme La Fontaine et Molière, à l'esprit français, mais à notre caractère; qui nous ont, comme nous disions, élevés au-dessus de nous-mêmes; et qui nous ont enfin, entre les leçons de l'épicuréisme facile des Rabelais et des Montaigne, ou des Voltaire et des Diderot, enseigné le prix de la volonté, l'héroïsme du devoir et la beauté du sacrifice.

(*Études critiques*, t. VI, Hachette et Cie, éditeurs.)

Esthétique de Boileau (1889).

Une des questions les plus délicates, et souvent les plus mal comprises, est celle-ci : Qu'est-ce que le dix-septième siècle entend par la *nature* ? Le mot revient sans cesse, chez Boileau, et chez tous ceux qui ont touché, à cette époque, aux théories littéraires. Brunetière a posé et résolu le problème avec autant de clarté que de vigueur. Il y a loin de cette démonstration logique et oratoire, qui aboutit à une conclusion durable, aux flottantes observations de Sainte-Beuve, ou au dogmatisme un peu vague de Nisard.

Non, assurément, Boileau ne veut pas qu'on imite la nature tout entière, mais seulement la nature humaine car, pour l'autre, la nature extérieure, cette nature mouvante, sensible et colorée que Rousseau découvrira plus tard — en haine de la civilisation et de la société de son temps — le dix-septième siècle ne l'a pas connue. Je précise et j'appuie. Le dix-septième siècle a joui de la nature, mais il ne l'a pas connue. Boileau lui-même, entre deux satires, a joui de son jardin d'Auteuil, puisqu'il se l'est payé, puisqu'il l'a vendu quand il n'en a plus pu jouir; il s'est plu à Hautile, chez son neveu, « l'illustre monsieur Dongois », greffier en chef du Parlement, puisqu'il y est allé; ou à Bâville, chez les Lamoignon; il a aimé, comme nous, le soleil, les bois et la verdure; il a

chassé, il a même pêché à la ligne, mais « sans phrases »; et il n'a point fait de la « littérature » avec des plaisirs qui lui paraissaient trop naturels, je crois, sinon pour être rappelés ou contés en souriant dans les vers d'une épître agréablement familière, du moins pour être « célébrés » ou « chantés ». Ce n'en est pas la mode en son temps[1]. Pour Boileau, comme pour Molière, le mot de « nature » ne signifie que ce qu'il peut signifier pour des Parisiens du dix-septième siècle: et nous ne devons l'entendre uniquement que de la nature humaine.

Encore, elle-même, cette nature humaine, la copierons-nous au hasard, sans discernement et sans choix? Et s'il y a, par exemple, des actions indifférentes; s'il y en a de basses; s'il y en a même d'ignobles, fonctions plutôt qu'actions, qui nous rabaissent et qui nous humilient, *naturelles* pourtant, faudra-t-il qu'en faveur de leur naturel nous pardonnions à leur ignominie? Ce serait le pur *naturalisme*, tel que de leur temps même, s'ils l'eussent osé, Molière et La Fontaine y eussent volontiers incliné. Boileau, lui, tout gaulois qu'il soit, ne va pas jusque-là. Des convenances le retiennent, des préjugés peut-être, une manière habituelle de vivre décente et ordonnée, la difficulté d'oser sur le papier ce qu'à peine hasarderait-il dans la liberté du vin. Il est bourgeois, vous dis-je, et le sentiment de la respectabilité fait partie d'une âme vraiment bourgeoise. S'il consent donc, s'il veut, s'il demande avec Molière que l'on imite la nature, il veut au moins que ce ne soit qu'en ce qu'elle a de plus humain. Et, en effet, pourquoi le poète essayerait-il de nous intéresser à la ressemblance des choses dont les originaux ne nous intéressent point quand encore ils ne nous sont pas importuns ou odieux? L'influence de Port-Royal, où Boileau s'honore d'avoir ses plus illustres amis, celle de Pascal en particulier — dont je ne fais que paraphraser une pensée bien connue sur « la vanité de

1. Ceci peut être discuté. Voir *Littérature*, p. 437 —— 2. PASCAL.

la peinture [2] » — vient ici contre-balancer l'influence, unique et souveraine jusque-là, de Molière.

Conséquemment à ce principe, nous éliminerons donc d'abord du domaine de l'art la représentation des parties inférieures de la nature humaine. Puisque effectivement elles nous sont communes avec les animaux, ce n'est point par elles que nous sommes hommes, c'est en dépit d'elles ; et notre humanité ne relève évidemment pas de nos sens, puisqu'au contraire ce qui nous rend hommes, c'est le pouvoir que, seuls dans la nature, nous sommes capables d'exercer sur eux. L'animal est véritablement le produit de ses instincts : nous, nous en sommes les maîtres. C'est pourquoi le tumulte que les appétits excitent quelquefois en nous ne tombera sous l'imitation qu'extraordinairement, hors tour, à titre d'exception ou presque de licence dans des occasions strictement définies, et qui devront toujours porter leur excuse ou leur justification avec elles. Ainsi, dans la tragédie, qui ne purge les passions qu'en en étalant l'atrocité sous nos yeux ; ainsi dans la comédie, qui ne corrige les mœurs qu'en les ridiculisant : ainsi encore dans la satire. Mais alors même, et s'il nous faut absolument présenter de semblables spectacles, nous aurons toujours soin de choisir des mots qui transposent les choses, en les faisant passer de l'ordre de la sensation dans celui du sentiment ou de la pensée. Nous ne déchaînerons pas la brute sur le théâtre [3] ; et, pour inspirer l'horreur du vice, nous ne le peindrons pas sous des traits qui aient l'air d'en caresser l'idée. Jusque dans le désordre de la passion, nous conserverons aux victimes de l'amour ou de l'ambition ce caractère d'humanité, faute duquel ce ne serait plus à la littérature, mais à la médecine, qu'elles appartiendraient. Et nous imiterons ainsi d'autant mieux la nature, que ces représentations, moins conformes peut-être à la vérité d'un moment, le seront davantage à la vérité de tous les temps et de tous les lieux.

Pensées, éd. Brunschwicg, p. 325. — 3. Comparer le passage de *Saint*

Pour des motifs analogues, c'est-à-dire pour que la peinture demeure vraiment humaine, nous éliminerons encore du domaine de l'art le bizarre et l'accidentel. Car, à les bien prendre eux aussi, ne sont-ils pas en dehors, ou en marge de la nature, puisque, à vrai dire, le nom même dont nous les nommons les en excepte, et que leur existence n'est qu'une trangression ou une dérision de ses lois? Ainsi, d'être borgne ou boiteux, c'est manquer à la définition de l'espèce, et ce n'est pas se distinguer de l'humanité, c'est plutôt en sortir. Je veux bien plaindre celui qui n'y voit que d'un œil, mais je n'admets point qu'il dise que j'ai tort, moi, d'en avoir deux. Pareillement nous éliminerons ce que la coutume et la mode superposent en nous d'apparences passagères aux caractères fixes et durables qui constituent notre nature. Tel est l'usage de porter perruque. Les modes ne font point partie de la nature, puisque leur institution même n'a pour objet que de la déguiser; et, qui ne sait qu'il y a des modes en fait de sentiments comme d'habits, et d'idées comme de coiffures ? Le haut-de-chausses n'est point inhérent à l'espèce. Et nous éliminerons enfin de chaque homme, à commencer par nous-mêmes, ce que nous trouverons en lui de plus personnel ou de plus particulier. Car la véritable originalité consiste-t-elle à différer des autres ? Non pas du tout, puisque en ce cas elle nous échapperait, n'ayant pas avec nous de commune mesure; mais, ce que les autres sont ou pourraient être, l'originalité consiste à l'être plus et plus complètement qu'ils ne le sont eux-mêmes. Et, d'ailleurs — la vie quotidienne est là pour nous l'apprendre — à quoi voyons-nous que nous nous intéressons effectivement dans les autres, si ce n'est à ce qu'ils ont de commun avec nous ? Or, ce qu'il y a de plus commun entre les hommes, « la chose du monde la plus répandue », la mieux partagée [4], la seule même en vérité qui le soit à peu près également, n'est-ce

Marc Girardin cité plus haut, p. 1135. —— 4. Descartes. *Discours de*

pas la raison ? Différents que nous sommes les uns des autres en tout le reste — de taille et de visage, d'humeur et de complexion, de condition, de goûts et d'habitudes, ou pour ainsi dire encore quelque chose de plus, différents de nous-mêmes, selon l'occasion et le temps — n'est-ce pas là la raison, éternellement subsistante et constamment identique en tout homme, qui rétablit d'heure en heure l'intégrité de notre personne, et qui continue d'âge en âge l'unité de l'espèce humaine ? Conséquemment, n'est-ce pas elle qui nous fait hommes, puisque c'est elle seule qui nous distingue de tous les autres êtres; non la sensibilité, qui peut se trouver aussi vive, plus vive même en eux, ni l'instinct, qui est toujours plus sûr ? Aimons donc la raison. Opposons la fixité de ses enseignements à la mobilité des impulsions des sens ou des rêves de l'imagination. Entendons que c'est elle qui nous fait contemporains d'Auguste ou de Périclès, elle qui nous rend concitoyens d'un homme jaune ou d'un homme noir, puisque enfin, tout ayant changé depuis dix-huit cents ans, et rien n'étant le même à deux ou trois mille lieues de nous, nous n'avons qu'elle de commun avec eux. Et, dans tous nos écrits, convenons enfin que c'est elle qu'il faut réaliser, si nous ne voulons pas que, participant de la fragilité des circonstances, ils ne périssent eux-mêmes avec l'occasion qui les a vus naître.

On peut, si l'on veut, reconnaître et noter ici, dans la doctrine de Boileau, l'influence des leçons de Descartes, mais en prenant garde pourtant de ne rien exagérer, et que, si l'on retranchait le cartésianisme de l'histoire littéraire du dix-septième siècle, il n'y a pas un vers des *Épîtres* ou de *l'Art poétique* qui ne subsistât tout entier. C'est qu'avant de l'être de Descartes, Boileau est le disciple déclaré des anciens; et ce que l'on veut qu'il ait emprunté à l'auteur du *Discours de la Méthode*, il le doit à la *Poétique* d'Aristote ou à l'*Épître aux Pisons*. Je ne puis du

la Méthode, première partie. —— 5. **Vauquelin de la Fresnaye**

moins expliquer autrement que les préceptes les plus généraux de son *Art poétique* — sur les bornes de l'imitation, par exemple, ou sur l'autorité de la raison — se trouvent déjà dans celui de Vauquelin de La Fresnaye[5], qui écrivait plus de trente ans avant que Descartes eût paru. Boileau ne paraît pas avoir connu le poème de son prédécesseur. Mais tous les deux, à soixante-quinze ans de distance, ils sont allés puiser aux mêmes sources. En quoi d'ailleurs, beaucoup moins révolutionnaire qu'il ne croyait l'être lui-même, Boileau continuait la tradition de Ronsard et de la Pléiade, purgée seulement de ce que l'italianisme y avait mêlé de préciosité, l'alexandrinisme [6], de pédanterie, et ainsi ramenée à sa pureté première.

L'imitation des anciens n'a pas en effet beaucoup moins d'importance à ses yeux que celle même de la nature, et ce n'est pas lui qui dirait avec Molière : « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. » Ce langage est celui d'un auteur comique, dont la grande règle est de plaire, acteur lui-même et directeur de troupe, qui ne saurait jamais en cette qualité se détacher entièrement de la considération de la recette : il faut vivre et faire vivre les siens. Mais Boileau, qui voit certes moins loin et moins profondément que Molière, vise plus haut. Puisque nous ne sommes pas les premiers ni les seuls qui ayons écrit, il trouverait quelque chose d'insolemment barbare dans cette prétention de ne vouloir dater que de nous-mêmes. Il sait le pouvoir de la tradition ; qu'elle est, pour ainsi dire, le trésor lentement accumulé de l'expérience humaine ; et que les anciens, en général, plus voisins que nous de la nature, s'ils ne l'ont sans doute pas mieux connue, l'ont mieux attrapée, à cause qu'ils l'ont fait presque sans le savoir. N'y a-t-il pas d'ailleurs un peu de superstition encore dans ce culte que Boileau professe

(1536-1606), auteur d'un *Art poétique*, en trois livres, inspiré d'Aristote et d'Horace. — 6. Les poètes de l'école d'Alexandrie (troisième et deuxième siècles av. J.-C.) se distinguent par leur subtilité qui va sou-

pour les anciens ? ou un peu de pédanterie même ? S'il ne confond plus, comme Ronsard, dans une admiration commune et presque égale Homère et Lycophron [5], ou, comme Corneille, Virgile et Lucain, comprend-il bien toujours Homère, et n'est-ce pas une admiration de commande que celle qu'on l'entend exprimer pour Pindare ? Je le craindrais, en vérité, si je ne pensais qu'il se laisse ici guider aux conseils de son ami Racine, grâce à qui, s'il n'admire pas toujours très sincèrement les anciens, du moins les admire-t-il toujours aux bons endroits et pour les bonnes raisons. Mais, en tout cas, en prescrivant l'imitation des modèles, il a maintenu les droits de la tradition contre les assauts de la « modernité » — si l'on me passe le néologisme — et, en le faisant, il a rendu dans sa doctrine une part et une place à l'originalité, qu'il semblait avoir exclue.

En effet, à n'imiter ainsi de la nature ou de l'humanité que ce qu'elles ont de plus universel, on courait le risque, évidemment, de n'en imiter ainsi que ce qu'elle a de plus vulgaire ou, pour mieux dire, de plus plat.

Études critiques, t. VI, Hachette et Cie, éditeurs.

L'art et la morale (1892).

Les pages qui suivent ne sont pas seulement d'un critique ; elles sont d'un moraliste élevé et surtout courageux, — Brunetière ayant eu quelque mérite à résister au goût de ses contemporains pour le dilettantisme et l'*amoralité*.

J'ai souvent entendu les théoriciens de l'art pour l'art [1] comparer l'indifférence, ou plutôt l'impassibilité qu'ils réclament pour l'artiste, à celle qu'on permet au savant

vent jusqu'à l'obscurité. — 7. **Lycophron**, poète alexandrin (troisième siècle av. J.-C.). Il ne nous reste de lui qu'un poème de 1.500 vers environ, *Alexandra* ou *Cassandre*, d'une obscurité pénible et stérile.

1. **L'Art pour l'art**, théorie de ceux qui prétendent que l'art, quel qu'il soit, doit, comme la science, se suffire à lui-même, et se prendre pour but, sans se soucier d'aucune question morale, philosophique, etc. — Brunetière a traité la même thèse dans un de ses plus éloquents articles sur *le Disciple*, de Bourget (*Questions de critique*, p. 330).

dans son laboratoire, et s'étonner qu'on ne leur accordât pas que l'art, comme la science, purifie tout ce qu'il touche. Mais ils n'avaient pas réfléchi qu'entre beaucoup d'autres difficultés, qui ne souffrent pas cette fallacieuse comparaison de la science avec l'art, il en est une d'essentielle, dont tous les raisonnements ne triompheront jamais, si la matière et les lois de la science nous sont à la fois extérieures, antérieures et supérieures. Quand nous n'existerions pas, les lois de la mécanique céleste ou celles de la chimie végétale n'en seraient pas moins tout ce qu'elles sont — on peut le croire, on peut le concevoir — et l'apparition de l'homme sur la terre n'a rien changé sans doute aux lois de l'affinité chimique, non plus qu'à celles de la pesanteur. Mais l'art, que serait-il, à quoi répondrait-il, et comment pourrait-on le concevoir en dehors de l'homme ? Certainement, s'il y a quelque part une création qui soit de l'homme, une invention que l'on ne puisse pas disputer à l'espèce, il semble que ce soit l'art La morale même et la logique nous appartiennent moins, comme ayant peut-être leur fondement en dehors de nous ! Si donc le savant n'a point à s'inquiéter des conséquences ou des relations d'une vérité dont la loi n'est pas en notre pouvoir, que nous n'avons pas faite, avec laquelle nous n'avons de commun que de coexister dans le temps, il en est autrement de l'artiste ; et une autre origine, d'autres conditions, d'autres nécessités aussi de son art lui imposent peut-être une autre discipline... C'est un point que je me contente, aujourd'hui, d'avoir indiqué.

Serai-je traité maintenant de « bourgeois » si j'ajoute que l'artiste lui-même ne saurait exister, n'a de raison ou de lieu d'être que dans un certain état de société, dont il faut alors qu'il accepte les lois, puisqu'il en réclame et, si je l'ose dire, puisqu'il en perçoit les bénéfices ? Tâchons donc une bonne fois de voir les choses comme elles sont. Pour qu'il y ait des peintres, des musi-

ciens, il faut une civilisation qui leur crée des loisirs ; et tandis qu'ils suivent leur « rêve intérieur », il faut des bourgeois, il faut des ouvriers, il faut des paysans qui s'acquittent, qui les acquittent plutôt, de ce que l'on pourrait appeler le « gros œuvre » de l'humanité. Ce ne sont point les peintres, généralement, qui engrangent le blé, ni les musiciens qui conduisent les locomotives. Et pourquoi ne dirions-nous pas qu'il leur faut aussi des moyens de vivre : j'entends des « amateurs » qui achètent leurs toiles et qui écoutent leurs symphonies ? Car on ne peint pas pour les aveugles, on ne fait pas d'opéras pour les sourds. Et s'il se peut après cela, qu'aujourd'hui, dans quelque canton perdu de nos provinces, tout à coup, comme spontanément, le génie musical ou pittoresque s'éveille du fond d'une âme inculte, c'est encore un effet à distance de la civilisation ambiante, à moins que ce n'en soit un des hérédités accumulées et entrecroisées. En toute occasion donc, les liens qui unissent l'art et la société reparaissent. Même ils sont d'autant plus étroits qu'étant plus savant et plus raffiné lui-même, l'art a besoin d'approbateurs plus cultivés ou plus subtils. Et, si je voulais pousser plus loin encore, qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que la perversion même de l'art n'étant possible que par la perversion de la civilisation, le mal qu'en pareil cas ils se font l'un à l'autre est une preuve nouvelle de leur solidarité ? Mais lorsque deux quantités croissent ou décroissent ensemble, et qu'elles varient simultanément, on les appelle des *fonctions* l'une de l'autre. L'art est *fonction* de la société.

Si ces observations sont vraies du peintre ou du musicien, combien ne le sont-elles pas davantage du poète ? Car, le musicien ou le peintre opèrent, si je puis ainsi dire, sur des sons, sur des couleurs, sur des formes, en d'autres termes, sur des éléments qui n'ont point d'eux-mêmes, par eux seuls, de signification précise, et qui souvent même, de leur combinaison, n'en reçoivent qu'une assez

douteuse. *Do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, ne veulent rien dire: et le *rouge* ou le *vert* peuvent offenser cruellement les yeux, mais non pas l'esprit, ni la morale, ni l'humanité. Les formes mêmes, qui le peuvent, n'ont ce pouvoir qu'autant qu'elles rappellent la forme humaine, et qu'elles empruntent ainsi leur sens à ce que l'on pourrait appeler le langage du corps. Par où, messieurs, je ne veux point dire du tout que le paradoxe de l'art pour l'art soit plus admissible, ou plus soutenable, en musique ou en peinture qu'en poésie ! Non, mais j'entends seulement que, s'il y a lieu, comme toujours et partout, de distinguer des degrés, il est plus insoutenable et moins admissible encore en littérature que dans les autres arts. Ce qu'effectivement on ne pourra jamais faire, quelles que soient d'autre part les qualités intrinsèques des mots — qualités très réelles : de nombre et de pittoresque, de couleur et de sonorité — c'est qu'ils cessent absolument de représenter des idées, et les idées à leur tour d'être ou de devenir des principes ou des mobiles d'action. Ce que l'on ne fera jamais non plus, c'est que, comme nos actions, nos paroles ne s'étendent et, pour ainsi parler, ne se prolongent bien au delà d'elles-mêmes et de nous en ondulations de conséquences presque infinies. Et ce que l'on fera donc moins encore que tout le reste, c'est que quiconque parle ou écrit, prenant vraiment ainsi charge d'âmes, et s'investissant comme d'une fonction sociale, ne doive être jugé, quoi qu'il en ait, sur la façon dont il aura rempli la tâche qu'il s'est à lui-même imposée. Il faut que tout le monde vive ; mais personne, que je sache, n'est obligé de parler ou d'écrire, et quiconque s'y décide est éternellement comptable de sa parole ou de son « écriture » à l'humanité tout entière.

L'Évolution de la poésie lyrique au dix-neuvième siècle, I, 3, Hachette et Cie, éditeurs.

ANATOLE FRANCE (né en 1844).

Poète, journaliste, romancier, critique, M. Anatole France est surtout célèbre par *le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), *le Livre de mon ami* (1885), *la Rôtisserie de la reine Pédauque* (1893). Il a résumé en volumes (*la Vie littéraire*) ses articles publiés dans *le Temps*.

De l'étude des langues anciennes (1886).

Cet article a été écrit au moment où commençait à se poser *la question du latin*. Plusieurs *pédagogues* soutenaient qu'on pouvait avantageusement suppléer à l'étude des langues anciennes par celle des langues étrangères. A. France cherche à démontrer que rien ne saurait remplacer la valeur éducatrice de la langue latine.

On ne peut nier qu'il ne soit avantageux de savoir l'anglais et l'allemand. Cette connaissance est utile au négociant et au législateur, comme au soldat et au savant. Mais il reste à savoir si l'enseignement secondaire doit avoir pour unique objet l'utile. Il est bien général pour cela.

Non, le beau nom d'humanités qu'on lui donna longtemps nous éclaire sur sa véritable mission ; il doit former des hommes et non point telle ou telle espèce d'hommes : il doit enseigner à penser. La sagesse est de se tenir satisfait s'il y réussit, et de ne pas lui demander beaucoup d'autres choses en plus.

Apprendre à penser, c'est en cela que se résume tout le programme bien compris de l'enseignement secondaire.

C'est pourquoi je regrette infiniment les méthodes d'après lesquelles on enseignait autrefois le latin dans les classes de lettres ; car, en apprenant le latin de la sorte, les élèves apprenaient quelque chose d'infiniment plus précieux que le latin : ils apprenaient l'art de conduire et d'exprimer leur pensée.

Je lutte contre la nécessité. Qu'on veuille excuser cette vaine obstination. Je porte aux études latines un amour désespéré. Je crois fermement que, sans elles, c'en est fait de la beauté du génie français. Le latin, ce n'est pas pour nous une langue étrangère, c'est une langue mater-

nelle; nous sommes des Latins. C'est le lait de la louve romaine qui fait le plus beau de notre sang. Tous ceux d'entre nous qui ont pensé un peu fortement avaient appris à penser dans le latin. Je n'exagère pas en disant qu'en ignorant le latin on ignore la souveraine clarté du discours. Toutes les langues sont obscures à côté de celle-là. La littérature latine est plus propre que toute autre à former les esprits. En parlant ainsi, je ne m'abuse pas, croyez-le bien, sur l'étendue du génie des compatriotes de Cicéron; j'en vois les limites. Rome eut des idées simples, fortes, peu nombreuses. Mais c'est par cela même qu'elle est une incomparable éducatrice. Depuis elle, l'humanité conçut des idées plus profondes; le monde eut un frisson nouveau au contact des choses, il est vrai. Il est vrai aussi que, pour armer la jeunesse, rien ne vaut la force latine.

Voyez *Hamlet*, c'est tout un monde immense. Je doute qu'on ait jamais fait quelque chose de plus grand. Mais que voulez-vous qu'un écolier y prenne? Comment saisira-t-il ces fantômes d'idées plus insaisissables que le fantôme errant sur l'esplanade d'Elseneur? Comment se débrouillera-t-il dans le chaos de ces images, aussi incertaines que les nuées dont le jeune mélancolique montre à Polonius les formes changeantes? Toute la littérature anglaise, si poétique et si profonde, offre de semblables complexités et une telle confusion. J'en dirai autant de la littérature allemande pour toutes les parties qui n'ont été inspirées ni par Rome ni par la France. Je relisais hier le *Faust* de Gœthe, le premier *Faust*. C'est un riche magasin d'idées et de sentiments; c'est mieux encore: c'est un laboratoire où la substance humaine est mise au creuset. Pourtant, que de brumes dans cette œuvre du plus lumineux génie de toute la Germanie!

On y marche à tâtons par des sentiers tortueux, le regard aveuglé de météores. Cela non plus ne sera jamais classique pour nous. Maintenant ouvrez les *Histoires* de

Tite-Live. Là tout est ordonné, lumineux, simple ; Tite-Live, ce n'est pas un génie profond ; c'est un parfait pédagogue. Il ne nous trouble jamais ; c'est pourquoi nous le lisons sans vif plaisir. Mais comme il pense régulièrement ! Qu'il est aisé de démonter sa pensée, d'en examiner à part toutes les pièces et d'expliquer le jeu de chacune ! Voilà pour la forme. Quant au fond même, qu'y trouve-t-on ? Des leçons de patriotisme, de courage et de dévouement, la religion des ancêtres, le culte de la patrie. Voilà un classique ! Je ne parle pas des Grecs. Ils sont la fleur et le parfum. Ils ont plus que la vertu, ils ont le goût ! J'entends ce goût souverain, cette harmonie qui naît de la sagesse. Mais il faut convenir qu'ils ont toujours tenu peu de place dans les programmes du baccalauréat.

Et voici que le latin est devenu, dans nos lycées, semblable au grec. Voici qu'il n'est plus qu'une vaine ombre, jouet d'un souffle léger.

L'enseignement secondaire se dépouillera de plus en plus de cette incomparable splendeur qu'il tirait de son apparente inutilité. Puisque cette transformation est nécessaire, puisqu'elle correspond au changement des mœurs, il ne serait pas bien philosophique de s'en affliger outre mesure. Si je suis inconsolable, la raison me donne tort ; la nature n'est jamais du parti des inconsolables. C'est toujours une attitude un peu sotte que celle de bouder l'avenir. Les nations ont l'instinct de ce qui leur est convenable, et la France nouvelle trouvera peut-être l'enseignement dont elle a besoin pour ses enfants.

(*La Vie littéraire*, 1886. Calmann-Lévy, éditeurs.)

JULES LEMAITRE (né en 1853).

M. Jules Lemaître a réuni ses articles de la *Revue bleue*, et de la *Revue des Deux-Mondes*, dans ses dix volumes des *Contemporains* et ses dix volumes d'*Impressions de théâtre*. Conférencier, il a parlé avec le plus grand succès de *J.-J. Rousseau*, de *Racine* et de *Fénelon*. Auteur dramatique, il a donné *Révoltée*, *le Député Leveau*, *la Massière*, etc. (*Littérature*, p. 817.)

Comment procèdent les auteurs de « pensées » (1885).

M. Jules Lemaître excelle dans le genre humoristique. Il a écrit quelques *éreintements* spirituels, dont les victimes ne se sont pas relevées. — Cette page pourra servir aux élèves à juger le fort et le faible des *maximes* qu'on leur donne souvent à étudier.

Ce sont les mots eux-mêmes et les tours de phrase connus qui suggèrent le plus de pensées.

Voici d'abord une formule d'un assez grand usage. Il s'agit de trouver quatre sentiments, passions, vices, vertus, qualités, défauts, etc., dont les deux premiers soient entre eux dans le même rapport que les deux derniers. Le schème ordinaire est celui-ci : ... *est à... ce que... est à...* Il est évident que, dès qu'on a les deux premiers mots, on parvient presque toujours à trouver les deux autres. Par exemple (mais il va sans dire que mes exemples n'ont aucun prix : je les improvise, et ils valent exactement ce qu'ils me coûtent), on me donne *pudeur* et *innocence*. Voyons un peu : *La pudeur est à l'innocence...* mettons : *ce que la modestie est à la vertu* ; ou bien : *ce que le duvet est à la pêche*, ou bien *ce qu'un léger voile est à la beauté*. Et alors la « proportion » se corse d'une image. — Autre exemple. Je prends *mélancolie* et *tristesse* ; je songe tout de suite à *rire* et *gaieté*, et j'écris : *La mélancolie n'est pas plus de la tristesse que le rire n'est de la gaieté*. Cela ne veut rien dire, mais on ne s'en douterait pas.

Nous appellerons cela la pensée *algébrique*.

La préoccupation de faire des antithèses suggère aussi beaucoup de pensées. Il est rare que la réunion de mots exprimant des idées contraires n'ait pas l'air de signifier

quelque chose. *L'amitié naît des confidences...* voilà qui n'est pas difficile à trouver. Cherchez l'antithèse, et vous obtiendrez cette maxime, qui vous a un air fin et qui en vaut une autre : *L'amitié naît des confidences, et elle en meurt.*

Ou bien le mot *larme* vous vient à l'esprit, et il suscite immédiatement le mot *sourire*. Vous marmottez : *il y a des larmes..., il y a des larmes...*, et, comme vous ne voulez rien dire de commun, vous trouvez d'abord, je suppose : *Il y a des larmes qui remercient.* La pensée est faite ; vous n'avez qu'à ajouter : *et des sourires qui reprochent.* A moins que vous ne préfériez *des larmes qui disent au revoir et des sourires qui disent adieu*, ou *des larmes qui rient et des sourires qui pleurent.* Cela n'est point de première force ; mais à la dixième tentative je trouverais peut-être mieux, et d'ailleurs je ne m'occupe ici que du procédé.

Nous appellerons cela la pensée *antithétique.*

D'autres fois on s'applique à ébouriffer ses contemporains ; on contredit brusquement, sans crier gare, le sens commun et les impressions les plus naturelles. Par exemple, on s'écrie tout à coup : *Il n'est pire orgueil que l'humilité chrétienne* ; ou encore : *La vertu est le plus odieux des calculs, parce qu'il est le plus sûr.* Presque toujours ces boutades ont un air profond. Quand elles risquent d'être trop impertinentes, on ajoute[1] : *souvent, quelquefois* ; *il est des cas...*

Nous appellerons cela la pensée *paradoxale.*

Après le genre tranchant, fendant, le genre suave, poétique, idéaliste. On avise quelque sentiment ou quelque façon d'agir particulièrement honorable, et on tâche d'en donner quelque raison ou d'en tirer quelque remarque qui témoigne à la fois de notre esprit et de notre cœur. A cette catégorie se rapportent toutes les réflexions sur ce thème, qu'il est meilleur d'aimer que d'être aimé. On dira fort bien : *Celui que j'aime ne me doit rien, puisque*

1. Comme l'a fait La Rochefoucauld dans la seconde édition de ses *Maximes.*

je l'aime! Beaucoup de pensées de cette espèce commencent ainsi : *Il y a une douceur secrète... Il y a je ne sais quel charme... Il y a un plaisir délicat...*

Nous appellerons cela la pensée *genre Vauvenargues* ou *genre Joubert*. Celles que je viens de produire sont du Joubert-Jocrisse ou du Vauvenargues-Guibollard ; mais, encore une fois, je n'ai voulu qu'indiquer le tour et le ton.

Ou bien on prend des vertus proches voisines ou des vices parents, et l'on s'évertue à saisir les nuances qui les distinguent. Soit *orgueil, vanité, amour-propre, fatuité.* On écrit bravement : *L'orgueil est viril, la vanité est féminine, l'amour-propre est humain. — La fatuité est la vanité de l'homme dans ses rapports avec la femme. — Il y a un moindre abîme entre la modestie et l'orgueil qu'entre l'or et la vanité*, etc.

Nous appellerons cela la pensée *définition.*

On peut être plus banal encore sans en avoir l'air. On prend la réflexion la plus vulgaire et on lui donne, par une image imprévue, une apparence de nouveauté.

Notre imagination dépasse ordinairement ce que nous apporte la réalité. Voilà certes une pensée qui n'a rien de rare. Eh bien, travaillons là-dessus. Nous nous rappelons que l'imagination est « la folle du *logis* » ; c'est une première indication. Creusons ce mot *logis*, et nous ne tarderons pas à écrire : *L'imagination est une maîtresse d'auberge qui a toujours plus de chambres que de clients.*

Nous appellerons cela la pensée *pittoresque.*

Enfin il y a telle idée plate et incolore, telle banalité honteuse, tel truisme [2] misérable, qu'un tour sentencieux réussit à déguiser en pensée. Exemple : *Attendre est peut-être le dernier mot de la politique.*

Nous appellerons cela la pensée à la *Royer-Collard.*

Pour conclure, les pensées et maximes sont un genre épuisé et un genre futile.

(*Les Contemporains*, 2e série, *Comtesse Diane*, Société française d'imprimerie et de librairie.)

Le génie de Lamartine (1890).

Cet article de M. J. Lemaître marque, avec les *Études sur le dix-neuvième siècle* de M. Ém. Faguet, une réaction en faveur de Lamartine, à qui depuis quelque vingt ans on préférait ouvertement Victor Hugo.

De génie plus authentique et de vie plus belle que le génie et la vie de Lamartine, je n'en trouve point. Doucement élevé, en pleine campagne, par des femmes et par un prêtre romanesque, n'ayant pour livres que la Bible, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, il s'en va rêver en Italie et se met à chanter [1]. Et aussitôt les hommes reconnaissent que cette merveille leur est née : un poète vraiment inspiré, un poète comme ceux des âges antiques, ce « quelque chose de léger, d'ailé et de divin » dont parle Platon.

Ce poète, aussi peu « homme de lettres » qu'Homère, ce qu'il exprimait sans effort, c'était tous les beaux sentiments tristes et doux accumulés dans l'âme humaine depuis trois mille ans : l'amour chaste et rêveur, la sympathie pour la vie universelle, un désir de communion avec la nature, l'inquiétude devant son mystère, l'espoir en la bonté du Dieu qu'elle révèle confusément ; je ne sais quoi encore, un suave mélange de piété chrétienne, de songe platonicien, de voluptueuse et grave langueur.

Mais qui dirait cela mieux que Sainte-Beuve ? « En peignant ainsi la nature à grands traits et par masses, en s'attachant aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie et sous ces horizons immenses tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait, une fois pour toutes, ce qui n'était qu'une seule fois possible [2]. »

Loué soit-il à jamais ! On se fatigue des prouesses de

1. Lire *les Confidences* et *Raphaël*. — Sur l'effet produit par les *Premières Méditations*, voir *Littérature*, pp. 746-747.

la versification. On est las quelquefois du style plastique et de ses ciselures, du pittoresque à outrance, de la rhétorique impressionniste et de ses contournements. Et c'est alors un délice, c'est un rafraîchissement inexprimable que ces vers jaillis d'une âme comme d'une source profonde, et dont on ne sait « comment ils sont faits ».

Sans compter que parmi ces vers de génie — à travers les nonchalances, les maladresses et les naïvetés de facture qui rappellent les très anciens poètes, et parfois aussi à travers les formules conservées du dix-huitième siècle — des vers éclatent et des strophes (les poètes le savent bien), d'une beauté aussi solide, d'une plénitude aussi sonore, d'une couleur aussi éclatante et d'une langue aussi inventée que les plus beaux passages de Victor Hugo ou de Leconte de Lisle.

Rappellerai-je que ce roi de l'élégie amoureuse et religieuse est aussi le poète de *la Marseillaise de la paix*, des *Révolutions*, des *Fragments des livres antiques* ; que nul n'a plus aimé les hommes ni annoncé avec une éloquence plus impétueuse l'Évangile des temps nouveaux ; qu'il a fait *Jocelyn*, cette épopée du sacrifice et le seul grand poème moderne que nous ayons ? que nul n'a exprimé comme lui la conception idéaliste de l'univers et de la destinée, et qu'enfin c'est dans *Harold*, dans *Jocelyn* et dans *la Chute d'un ange* que se trouvent les plus beaux morceaux de poésie philosophique qui aient été écrits dans notre langue ?

(*Les Contemporains*, 4e série. Société française d'imprimerie et de librairie.)

La retraite de Racine (1890).

Avec Lamartine, Racine est un des poètes que M. Jules Lemaître aime vraiment par le cœur. — Ces pages peuvent servir de commentaire à l'épisode le plus célèbre et le plus mystérieux de la vie de Racine.

... Sa personne, je l'avoue, ne me séduit pas moins que son œuvre. On sait qu'il fut le plus impressionnable des

hommes, et que même cette sensibilité l'entraîna plus d'une fois dans des démarches [1] que lui ont amèrement reprochées ceux qui ne l'aiment point. Mais avez-vous fait attention que sa vie renferme le drame le plus extraordinaire et à la fois le plus douloureux, un drame tel que l'histoire de la littérature n'en offre pas un autre exemple? Après *Phèdre*, il renonce au théâtre par repentir et scrupule de piété : voilà le fait; il est simple; Racine lui-même n'en a point parlé, sinon peut-être dans ses lettres intimes; car en ce temps-là on cachait ce qu'on étalerait aujourd'hui [2].

O louable et sainte pudeur! Ne souffrez pas, toutefois, qu'elle vous dérobe un secret si intéressant. Réfléchissez; tâchez de vous représenter les circonstances, les causes secrètes et la beauté morale de cette retraite et de ce renoncement, et ce qu'il y a eu là de souffrance et d'héroïsme.

Racine avait trente-sept ans; il était aimé... il menait la vie la plus brillante, la plus noble et la plus douce: il avait la gloire; il était dans toute la force de son génie et le sentait; il avait ses tiroirs pleins de beaux projets de tragédies, le plan d'*Iphigénie en Tauride* et une *Alceste* presque terminée. Et, comme c'était un génie fort conscient, il devait être d'autant plus persuadé que son art était la plus haute des occupations humaines. La poésie devait être vraiment sa vie et son tout. Or, en pleine jeunesse, en pleine gloire et en pleine joie de production poétique, non seulement il se range tout à coup à une vie pieuse et à une pratique exacte de la morale chrétienne — ce qui serait déjà remarquable et singulier — mais il répudie entièrement et sans retour ce qui avait été pour lui jusque-là la principale raison de vivre; il fait une chose plus difficile encore, la plus difficile de toutes : il brûle, il anéantit les œuvres commencées; — et il les anéantit tout en les sachant belles. Ce qu'il tue en lui, ce n'est pas seule-

1. Allusion à sa brouille avec Molière, à ses lettres satiriques contre

ment la vanité, l'orgueil, l'amour de la gloire : il cherche, tout au fond de son âme, quelque chose de plus intime et de plus cher encore à immoler. Ce qu'il tue en lui, c'est l'attachement de l'artiste à son œuvre, le désir invincible de réaliser le beau qu'il conçoit. Et c'est ce sacrifice qui me paraît prodigieux. Un moment, il songe à se faire chartreux. Mais chartreux, c'est trop aisé. Puis, il trouve que ce dénouement sent encore trop son homme de théâtre, et alors il découvre un genre d'immolation plus humble et plus complet : il se marie, il épouse une bourgeoise simple d'esprit et qui n'avait pas lu une seule de ses tragédies. Et, à partir de ce moment, « l'auteur » est bien mort en lui. Le chrétien écrira un jour *Esther* et *Athalie*; mais l'auteur, c'est-à-dire la bête la plus vivace, la plus longue à mourir et la plus prompte à ressusciter que nous portions dans nos entrailles, se taira pour jamais.

Jugez maintenant, à l'étrangeté et à la grandeur du sacrifice, de ce qu'il a pu coûter. Imaginez la lutte cachée, les élans et les reculs de l'âme, les angoisses mortelles. Quel drame on devine ! Quelle illumination intérieure et quelles larmes ! Quelle vue nette, aiguë, définitive, de la vanité des choses humaines ! Quels ressouvenirs tendres de sa pieuse enfance à Port Royal, de la chapelle où il priait, des jardins où il rêvait et composait ses odes enfantines ! Quels remords d'avoir tant contristé ses vieux maîtres ! Quels mouvements de foi et d'amour vers le Dieu qu'ils lui avaient enseigné ! Parmi tout cela, sans doute, quelles réapparitions des images de gloire ou de plaisir ! quels retours offensifs du tentateur ! quelles morsures peut-être, subitement réveillées dans sa chair, des sensations d'autrefois ! Mais aussi quelle allégresse amère de renonciation ; quelle joie mystique de sacrifier plus que les autres, ayant reçu plus qu'eux ! Et à la fin, je veux le croire, quel apaisement et quelle douceur ! On

Port Royal, etc. — 2. Le dix-septième siècle a une littérature *impersonnelle* ; le dix-neuvième siècle aime à trouver l'auteur, en tant qu'individu

parle de la nuit de Pascal et de la nuit de Jouffroy [3]. Que dut être la nuit de Racine ? Voilà un sujet que je livre aux faiseurs d'à-propos pour son prochain anniversaire ; ou plutôt qu'ils n'y touchent point, cela est trop beau. Le rêve me suffit.

(*Impressions de théâtre*, 2e série, Société française d'imprimerie et de librairie.)

ÉMILE FAGUET (né en 1847).

M. Émile Faguet, professeur à la Sorbonne, a publié des *Études* sur les seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles; plusieurs volumes où il a recueilli ses principaux feuilletons dramatiques du *Journal des Débats*, de nombreux essais de sociologie et de philosophie politique. (*Littérature*, p. 818.)

L'esprit de Victor Hugo (1887).

Il faut reconnaître que l'esprit véritable, celui de La Fontaine, Molière, Voltaire, Henri Heine, Victor Hugo, n'en a aucune trace. Mais il en est un autre, inférieur je crois, auquel pourtant on ne peut guère refuser le même nom, qui ne consiste point en bon sens vif, aiguisé de malice, mais en tour inattendu d'imagination bouffonne. Il est la gaieté de l'imagination, comme l'autre est la gaieté de la raison. Il consiste en une certaine verve de fantaisie débridée et aventureuse. Il aime les contrastes étranges et imprévus entre les idées, et court droit au paradoxe, à la parodie, aux grandes idées habillées en style trivial, aux trivialités dites d'un ton noble. Il aime les contrastes imprévus et étranges entre les mots, et il arrive vite aux allitérations, aux jeux de mots, à toute une syntaxe heurtée et disloquée. A son sommet c'est le bouffon, en sa région moyenne c'est le burlesque, en ses bas-fonds c'est le calembour. Il y en a dans Arioste, dans Shakespeare

dans son œuvre. —— 3. Pascal eut sa nuit d'angoisse, dont il conservait le souvenir sur un parchemin toujours cousu dans son habit (cf. *Littérature*, p. 367). Jouffroy raconte également dans une page célèbre comment il sentit évoluer ses sentiments, et le *rationalisme* se glisser dans son esprit.

dans les *gracieux* du théâtre espagnol. J'en ai signalé des traces dans notre théâtre du seizième siècle. Les hommes de 1830 ont beaucoup de cet esprit-là. Gautier en donne de véritables modèles. Balzac réussit à le rendre inférieur à lui-même. Victor Hugo en a toutes les formes, depuis les plus basses jusqu'aux moins basses. Songez au quatrième acte de *Ruy Blas*, très amusant ; à certaines *Chansons des rues et des bois* (*As-tu déjeuné, Jacob ? — Que votre sainfoin soit béni !*) assez fades ; à *Zénith et Nadir* (*Quatre Vents*), insupportable.

Cet esprit n'est pas toujours à dédaigner. Il est quelquefois une forme de la satire assez stimulante, et qui a du montant. Ne songez point au contresens volontaire que fait Hugo sur le mot d'où il part, et laissez-vous aller à la farandole [1] des images :

« Il est réservé, il est discret. Vous êtes tranquille avec lui ; il n'abuse de rien. Il a une qualité bien rare : il est *sobre*. Qu'est ceci ? Une recommandation pour un domestique ? Non, c'est un éloge pour un écrivain. Une certaine école a arboré de nos jours ce programme de poésie : *sobriété*. Il semble que toute la question soit de préserver la littérature des indigestions. Autrefois on disait fécondité et puissance, aujourd'hui l'on dit tisane... Soyez de la Société de tempérance. Un bon livre de critique est un traité sur les dangers de la boisson. Défense de hanter le cabaret du sublime... Passez votre vie à vous retenir. »

Etc., etc. Car Hugo n'est jamais « sobre », et le propre de ce genre d'esprit est précisément l'intempérance. De même dans la *Réponse à un acte d'accusation* et dans *A propos d'Horace*, des images inattendues et fantasques éclatent comme des fusées bariolées : *J'ai mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire. — J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier d'épithètes. — L'emphase frissonna dans sa fraise espagnole. — J'ai de la périphrase écrasé les spirales. — Sur le Racine mort le Campistron pullule* (excel-

1. Danse provençale où l'on défile en se tenant par la main. 2 —— Ces

lent). On rencontre encore souvent cette forme de *la satire par le grotesque* dans *Napoléon le Petit*, livre qu'on ne lit déjà plus, parce que c'est une œuvre de circonstance, mais dont il faudrait tirer quelques pages, superbes de vraie éloquence, ou étincelantes d'ironie.

Mais, remarquez-le, cet esprit est relativement facile, et, en son fond, il est très vulgaire. Le heurt des mots entrechoqués d'une main vive et très habituée au vocabulaire en fait presque tous les frais. C'est pour cela, encore qu'il n'y ait aucune raison de le proscrire, qu'il est un danger quand on n'en a pas d'autre. L'esprit bouffon mène à dire des choses amusantes ; mais l'esprit vrai mène surtout, ce qui est bien plus important, à ne pas dire de sottises. Et l'esprit bouffon, non surveillé par l'esprit vrai, a parfois une autre suite, désastreuse, qui est de se prendre au sérieux. Il arrive que Victor Hugo prend pour une idée et quelquefois pour une découverte une fantaisie que lui souffle le démon burlesque qui est son génie familier. C'est alors qu'il s'écrie : *Nomen*, *Numen*, *Lumen* [2], très sérieusement, ou que, voyant la lune se lever, il dit avec gravité : « Dieu officie, et voici l'élévation. » Le passage du burlesque qui s'amuse au burlesque qui devient dupe de lui-même et se prend subitement pour une métaphysique, est très sensible dans cette jolie *Réponse à un acte d'accusation* que nous citions tout à l'heure. Dans toute une première partie, d'un badinage un peu lourd, mais amusant en somme, le poète s'égaye. « Allons, oui ! dit-il, je suis un affreux perturbateur. J'ai déchaîné l'émeute dans la langue française et terrorisé Batteux [3] ? J'ai été le « buveur du sang des phrases ». Voilà-t-il pas une grosse affaire ? » Puis, tout à coup, il se ravise : « Mais oui, c'est une grosse affaire, et j'ai tort d'en faire un jeu. Car qui

trois mots latins signifient : *Nom*, *puissance*, *lumière*. Ils n'ont, semble-t-il, d'autre rapport entre eux que celui des consonances. — 3. BATTEUX (1713-1780), littérateur, professeur de philosophie au Collège de France, et chanoine honoraire de l'église de Reims. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Cours de belles lettres* et de nombreuses traductions. —

délivre le mot délivre l'idée, et qui délivre l'idée affranchit les hommes, et c'est ainsi que Théophile Gautier est un continuateur de la Révolution française ; *et le mot c'est le verbe, et le verbe c'est Dieu*, d'où il suit que tout homme qui remplace une périphrase par une métaphore est un Christ. » Il ne dit guère moins. Il a perdu pied. Il a subi la fascination d'une plaisanterie qu'il a faite jusqu'à la prendre pour un Sinaï [4]. C'est dans ce cas, et malheureusement dans quelques autres, que le mot féroce de Veuillot : « Jocrisse à Pathmos » ne semble que dur. On a très bien dit que l'esprit ne suffit à rien, et sert à tout. On pourrait même dire qu'insuffisant en toute chose, il est nécessaire en toute chose, même dans le génie, qu'il empêche de déraisonner. Or, de l'esprit, Hugo en a, mais d'un certain genre ; et il a le genre d'esprit qu'on a d'ordinaire quand on n'en a pas assez.

Pourquoi relever un défaut de dixième ordre chez un homme qui a des facultés de premier rang ? — Parce que ces facultés ont presque constamment souffert du voisinage de ce défaut ; parce que ce sont leurs défauts qui limitent les hommes, et qu'en ce moment je m'attache surtout à fixer les limites d'Hugo, ne sachant pas d'autre méthode pour en définir que de délimiter.

(*Études littéraires sur le dix-neuvième siècle, Victor Hugo*, III, Société française d'imprimerie et de librairie.)

La sensibilité de Michelet (1887).

Il a été surtout un homme de sentiments vifs et infiniment tendres, un homme de sympathie, de pitié, d'amour profond et inquiet. Très refoulé et meurtri dans son enfance malheureuse et précaire, il ne pouvait être que très haineux ou très attendri, nullement banal de cœur. Le fond était bon, il fut aimant ; il fut presque tout amour, d'une sensibilité qui aimait à se répandre, à s'épancher,

4. Sinaï, montagne de Judée, au sommet de laquelle Dieu s'est révélé à Moïse.

qui cherchait des objets, et qui en créait presque pour en trouver. Virgile, dit-il, lui a donné le don des larmes. Il l'a bien plus que Virgile, et plus aussi la tendresse vraie, le besoin d'aimer. Il faut remonter plus haut que la vieille Rome pour trouver qui lui ressemble en cela. On dirait plutôt un Indien primitif, un rédacteur du *Ramayana*[1], tout plein, non seulement du sentiment de la vie universelle, mais d'une pitié, plus encore, d'une affection fraternelle pour toute créature, surtout, pour les humbles, les déshérités et les plus faibles, ce qui est la marque même d'un cœur aimant.

La femme, l'enfant, le pauvre, le peuple, l'exilé, le proscrit ; plus bas, l'animal, cette âme obscure et empêchée, qui semble réclamer un droit, qu'on lui mesure, à la pensée et au sentiment ; plus bas encore, ou plus loin de nous, l'arbre, la plante, l'élément même, qui semble aveugle et monstrueux ; la mer, le glacier, ces terreurs de l'homme, nos auxiliaires pourtant et nos grands nourriciers, qui nous font et refont incessamment la vie éternelle, entretenant nos corps et nos âmes, et, qui sait ? âme eux-mêmes peut-être ; ce primitif égaré dans nos âges, aiguisé du reste de toute la science et toute la pénétration de pensées contemporaines, contemple, admire, embrasse tout cela, poursuit tout cela d'une sympathie toujours allumée et renaissante.

L'un des objets le mène à l'autre. C'est dans le livre du *Peuple* qu'est le premier germe du livre de *l'Oiseau*, et à l'inverse, dans le pauvre pic de nos forêts, robuste ouvrier qui fend les chênes, il admire, aime et plaint le « travailleur calomnié et persécuté ». Il lui faut des êtres à plaindre, à chérir et à consoler. Il en créera s'il en manque. Il n'y en a pas assez dans la nature ; il en cherche dans le passé, dans la cendre des tombes, dans la poudre des archives. Ces livres, ces papiers, ces pièces historiques qu'il a tant maniés, s'il les a aimés, c'est que pour

1. Le *Ramayana*, poème sacré de l'Inde. — 2. « Me voilà bientôt

lui il en sortait des voix et des plaintes [2]. Ne vous y trompez pas, c'étaient des âmes, et des âmes malheureuses, qui du fond du passé lui disaient : « Nous avons peiné, pâli ; nous avons été mourants, corvéables, serfs, brûlés comme sorciers, pendus comme misérables : fais-nous revivre. » Et il en a été touché, et l'histoire a été pour lui « une résurrection ».

Son haut spiritualisme, invincible, vient de là. Pour qui aime, la mort n'existe pas. L'idée de l'immortalité est née sur une tombe. Elle n'est autre chose que l'amour par delà la mort. Michelet croit à l'âme plus qu'à Dieu, encore que profondément déiste. Les théories philosophiques modernes lui étaient pénibles. Quand on lui parlait de Darwin, il disait : « Ah ! qu'on me rende mon *moi* ! » qu'on me rende mon âme, et l'âme aussi des autres, tous les cœurs du présent, du passé, de l'avenir que j'aime, que je veux pouvoir aimer. Il ne veut pas qu'on croie que l'histoire est le jeu naturel et fatal de forces aveugles. Comme il croit à l'âme, il croit à la volonté. Une force libre, homme, héros, femme inspirée, homme de génie, se dresse tout à coup, pense, parle : le cours des temps est changé, l'histoire dévie : « Une âme pèse infiniment plus qu'un royaume, un empire, parfois plus que le genre humain. »

Mais surtout c'est aux âmes humbles qu'il croit, comme un homme chez qui la foi se fonde sur l'amour, et l'amour sur la pitié. Les souffrants et les frêles non seulement ont sa pitié, mais sa confiance et l'abandon de son cœur ; d'un transport de joie il communie avec eux : « Au tome troisième (de son *Histoire*) je n'étais pas en garde, quand la figure de *Jacques* dressé sur son sillon me barra le chemin, figure monstrueuse et terrible... *Grand Dieu ! c'est là mon père*, l'homme du moyen âge ?.. Oui, voilà mille ans de douleurs ! Ces douleurs, à l'instant je les sentis qui remontaient en moi du fond des temps... *C'était lui*,

vieux, écrivait Michelet : j'ai par-dessus mon âge deux ou trois mille ans

c'était moi qui avions souffert tout cela... » Voilà ceux qu'il aime particulièrement, au milieu de son amour universel; et parce qu'il les aime, voilà ceux qui sont vraiment grands, bons justes, et qui ont raison, toujours raison.

Voilà ceux dont il écrit le poème avec amour, dont il décrit la vie comme une pure et charmante idylle (le ménage d'ouvriers au dix-neuvième siècle dans *le Peuple*); voilà ceux qu'il croit plus clairvoyants et intelligents que les habiles, faisant de la *simplicité* je ne sais quelle surnaturelle lumière et seconde vue.

Enfant malheureux et triste, jeune homme laborieux [1] et concentré, solitaire toujours, du fond de son cabinet et de sa bibliothèque, son âme aimante et naïve, aussi peu avertie et *prévenue* que possible, débordait sur ce monde qu'elle ignorait, l'aimait de toute la bonté qui était en elle, et, pour l'aimer mieux, le faisait bon. Nous aimons les êtres et même les choses pour toutes les qualités que nous leur prêtons.

(*Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*, Michelet [4], Société française d'imprimerie et de librairie.)

LES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUES

CLAUDE BERNARD (1813-1873).

Professeur au Collège de France et à la Sorbonne, Claude Bernard a publié en 1865 son *Introduction à la médecine expérimentale*, ouvrage dont la porté philosophique et scientifique est immense, et qui a contribué à renouveler la critique de l'histoire tout autant et peut-être plus que la médecine (*Littérature*, p. 820.)

La méthode expérimentale (1865).

La méthode expérimentale proclame la limite de l'esprit et de la pensée Son caractère est de ne relever que d'elle-même, parce qu'elle emprunte à son critérium [1],

que l'histoire a entassés sur moi. » — 3. Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Michelet ont été publiés, depuis la mort du grand historien, par Mme Michelet.

1. **Critérium**, d'un mot grec qui signifie *moyen de juger*. — 2. Le

l'expérience, une autorité impersonnelle qui domine toute la science. Elle n'admet pas d'autorité personnelle ; elle repousse d'une manière absolue les systèmes et les doctrines. Ceci n'est point de l'orgueil et de la jactance. L'expérimentateur au contraire fait acte d'humilité en niant l'autorité individuelle, car il doute de ses propres connaissances, et il soumet ainsi l'autorité des hommes à celle de l'expérience et des lois de la nature.

La première condition à remplir pour un savant qui se livre à l'investigation expérimentale des phénomènes naturels, c'est donc de ne se préoccuper d'aucun système et de conserver une entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique [2]. En effet, d'un côté nous avons la certitude de l'existence du déterminisme des phénomènes parce que cette certitude nous est donnée par un rapport de causalité dont notre esprit a conscience ; mais nous n'avons, d'un autre côté, aucune certitude relativement à la formule de ce déterminisme, parce qu'elle se réalise dans des phénomènes qui sont en dehors de nous. L'expérience seule doit nous diriger : elle est notre critérium unique, et elle devient, suivant l'expression de Gœthe, la seule médiatrice qui existe entre le savant et les phénomènes qui l'environnent.

Une fois que la recherche du déterminisme des phénomènes est admise comme but unique de la méthode expérimentale, il n'y a plus ni matérialisme, ni spiritualisme, ni matière brute, ni matière vivante [4], il n'y a que des phénomènes naturels dont il faut déterminer les conditions, c'est-à-dire connaître les circonstances qui jouent par rapport à ces phénomènes le rôle de cause prochaine. Toutes les sciences qui font usage de la méthode

doute philosophique, déjà pratiqué par Descartes, n'est pas une doctrine, c'est une méthode. Comparer le fragment de Descartes cité plus haut p. 318. —— 3. **Goethe** (1749-1832), célèbre surtout comme poète, est aussi l'auteur de travaux scientifiques sur l'optique et la botanique. —— 4. « Toutes les parties d'un corps vivant sont liées, elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble. Vouloir en séparer une de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances *mortes*, c'est

expérimentale doivent tendre à devenir antisystématiques.

La méthode expérimentale ne sera pas un système nouveau de médecine, mais au contraire la négation de tous les systèmes. Elle ne devra pas se rattacher à aucun mot systématique ; elle ne sera ni animiste[5], ni organiciste, ni solidiste, ni humorale : elle sera simplement la science qui cherche à remonter aux causes prochaines des phénomènes à l'état sain et à l'état morbide.

(*La science expérimentale*, J.-B. Baillière et fils, éd.)

Le goût de l'inconnu.

Comme expérimentateur, j'évite les systèmes philosophiques, mais je ne saurais pour cela repousser cet *esprit philosophique* qui, sans être nulle part, est partout, et qui, sans appartenir à aucun système, doit régner non seulement sur toutes les sciences, mais sur toutes les connaissances humaines. C'est ce qui fait que, tout en fuyant les systèmes philosophiques, j'aime beaucoup les philosophes et je me plais infiniment dans leur commerce. En effet, au point de vue scientifique, la philosophie représente l'aspiration éternelle de la raison humaine vers la connaissance de l'inconnu. Dès lors les philosophes se tiennent toujours dans les questions en controverse et dans les régions élevées, limites supérieures des sciences. Par là ils communiquent à la pensée scientifique un mouvement qui la vivifie et l'ennoblit ; ils fortifient l'esprit en le développant par une gymnastique intellectuelle générale, en même temps qu'ils le reportent sans cesse vers les solu-

en changer entièrement l'essence. » (Cuvier.) —— 5. « L'animisme admet que l'*âme pensante* dirige les fonctions du corps; le vitalisme admet une âme, distincte de l'âme pensante, qui présiderait exclusivement à la vie, et il l'appelle âme vitale, ou *principe vital*. L'organicisme considère les phénomènes biologiques comme résultant de l'*organisation* du corps, qui modifie l'effet des forces physiques et chimiques. Les *solidistes* attribuent aux parties *solides* du corps seules les propriétés vitales et le pouvoir d'être atteintes par les causes morbides; la théorie humorale dit la même chose des seules *humeurs* ou parties liquides : en cas de maladies, il faut donc évacuer les humeurs bile, sang, etc., ou rétablir l'équilibre entre elles ; (on connait par Molière cette médecine inspirée de Galien. » (Note de M. Gaston Laurent, *les Grands Écrivains Scientifiques*. Colin, 1905).

tions inépuisables des grands problèmes ; ils entretiennent ainsi une sorte de soif de l'inconnu et le feu sacré de recherche qui ne doivent jamais s'éteindre chez un savant.

En effet, le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts, et c'est précisément cette connaissance qu'il saisit et qui fuit toujours devant lui, qui devient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte, qui sont certainement les plus vives que l'homme puisse jamais ressentir.

Mais, par un caprice de notre nature, cette joie de la découverte tant cherchée et tant espérée s'évanouit dès qu'elle est trouvée. Ce n'est qu'un éclair dont la lueur nous a découvert d'autres horizons vers lesquels notre curiosité inassouvie se porte encore avec plus d'ardeur. C'est ce qui fait que, dans la science même, le connu perd son attrait, tandis que l'inconnu est toujours plein de charmes. C'est pour cela que les esprits qui s'élèvent et deviennent vraiment grands sont ceux qui ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes dans leurs œuvres accomplies, mais qui tendent toujours à mieux dans des œuvres nouvelles.

Il faut empêcher que l'esprit trop absorbé par le connu d'une science spéciale, ne tende au repos ou ne se traîne terre à terre, en perdant de vue les questions qui lui restent à résoudre.

La philosophie en agitant la masse inépuisable des questions non résolues, stimule et entretient ce mouvement salutaire dans les sciences, car, dans le sens restreint où je considère ici la philosophie, l'indéterminé seul lui appartient, le déterminé retombant nécessairement dans le domaine scientifique. Je n'admets donc pas la philosophie qui voudrait assigner des bornes à la science pas plus que la science qui prétendrait supprimer les vérités philosophiques, qui sont actuellement hors de son propre domaine. La vraie science ne supprime

rien, elle cherche toujours et regarde en face et sans se troubler les choses qu'elle ne comprend pas encore.

Selon moi, le véritable esprit philosophique est celui dont les aspirations élevées fécondent les sciences en les entraînant à la recherche de vérités qui sont actuellement en dehors d'elles, mais qui ne doivent pas être délaissées par cela même qu'elles s'éloignent et s'élèvent de plus en plus à mesure qu'elles sont abordées par des esprits philosophiques plus puissants et plus délicats. Maintenant cette aspiration de l'esprit humain aura-t-elle une fin, trouvera-t-elle une limite ?

Je ne saurais le comprendre ; en attendant, le savant n'a rien de mieux à faire que de marcher sans cesse, parce qu'il avance toujours. (*La Science expérimentale*. J.-B. Baillière et fils, éditeurs.)

PASTEUR (1822-1895).

Pasteur est surtout célèbre par ses travaux scientifiques. Mais il est grand écrivain, en ce sens qu'il a toujours exprimé avec simplicité, propriété et émotion, ce qu'il pensait ou ce qu'il sentait. (*Littérature*, p. 820.)

Oraison funèbre de Sainte-Claire-Deville (1881).

Henri Sainte-Claire-Deville (1818-1881) s'est distingué par ses recherches sur les huiles minérales, le platine, l'aluminium. C'est un des plus remarquables chimistes du dix-neuvième siècle. — On peut dire que voici le chef-d'œuvre de l'oraison funèbre du dix-neuvième siècle. Là, le genre est renouvelé ; plus de pastiche, plus d'imitation ; rien qui sente la *rhétorique* : c'est une effusion du cœur, et c'est l'expression d'un spiritualisme *scientifique* d'une beauté tout à fait inconnue.

Me voilà, devant ta froide dépouille, obligé, malgré le chagrin qui m'accable, de demander à des souvenirs ce que tu as été, pour le redire à la foule qui se presse autour de ton cercueil. A quoi bon, hélas ? Tes traits sympathiques, ta spirituelle gaieté, ton franc sourire, le son de ta voix, nous accompagnent et vivent au milieu de nous. La terre qui nous porte, l'air que nous respirons, ces élé-

ments que tu aimais à interroger et qui furent toujours si dociles à te répondre, sauraient au besoin nous parler de toi. Les services que tu as rendus à la science, le monde entier les connaît, et tout homme que le progrès de l'esprit humain a touché porte ton deuil.

Dirai-je maintenant ce que tu as été dans l'intimité ? A quoi bon encore ! Est-ce à tes amis que je rappellerai la chaleur de ton cœur ? Est-ce à tes élèves que je donnerai des preuves de l'affection dont tu les enveloppais et du dévouement que tu mettais à les servir ? Vois leur tristesse. Est-ce à tes fils, à tes cinq fils, ta joie et ton orgueil, que je dirai les préoccupations de ta paternelle et prévoyante tendresse ? Est-ce à la compagne de ta vie, dont la seule pensée remplissait tes yeux d'une douce émotion qu'il est besoin de rappeler le charme de ta bonté souriante ?

Ah ! je t'en prie, de cette femme éperdue, de ces fils désolés, détourne tes regards en ce moment. Devant leur douleur profonde, tu regretterais trop la vie. Attends-les plutôt dans ces divines régions du savoir et de la pleine lumière, où tu dois tout connaître maintenant, où tu dois comprendre même l'infini, cette notion affolante et terrible, à jamais fermée à l'homme sur la terre, et pourtant la source éternelle de toute grandeur, de toute justice et de toute liberté.

Discours de Dôle (1882).

Le 14 juillet 1882, le conseil municipal de Dôle inaugura, en présence de Pasteur, une plaque commémorative posée sur la façade de la maison où il était né. Pasteur répondit aux discours officiels par les paroles suivantes :

Messieurs, je suis profondément ému de l'honneur que me fait la ville de Dôle ; mais permettez-moi, tout en vous exprimant ma reconnaissance de m'élever contre cet excès de gloire. En m'accordant un hommage qui ne se rend qu'aux morts illustres, vous empiétez trop vite sur le jugement de la postérité !

Ratifiera-t-elle votre décision et n'auriez-vous pas dû,

Monsieur le Maire, prévenir prudemment le Conseil municipal de ne pas prendre une résolution aussi hâtive?

Mais après avoir protesté, Messieurs, contre les dehors éclatants d'une admiration que je ne mérite pas, laissez-moi vous dire que je suis touché et remué jusqu'au fond de l'âme. Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie : l'amour de la science et le culte du foyer paternel.

Oh ! mon père et ma mère ! Oh ! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les a fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison.

Messieurs, je vous remercie de m'avoir permis de dire bien haut ce que je pense depuis soixante ans. Je vous remercie de cette fête et de votre accueil, et je remercie la ville de Dôle, qui ne perd de vue aucun de ses enfants et qui m'a gardé un tel souvenir !

L'HISTOIRE AU XIXe SIÈCLE

AUGUSTIN THIERRY (1795-1856).

A. Thierry débuta par le journalisme d'opposition, sous la Restauration. Il réunit plus tard en volumes les articles publiés dans le *Censeur européen* et dans le *Courrier français* [*Lettres sur l'histoire de France* (1827) et *Dix ans d'études historiques* (1834)]. — En 1825, il donna l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Puis vinrent les *Récits des Temps mérovingiens* (1833-1840), l'*Essai sur l'histoire du Tiers-État* (1850), etc. (*Littérature*, p. 828.)

« L'histoire de France » de l'abbé Velly (1820).

Les *Lettres sur l'Histoire de France*, parues dans le *Courrier français* en 1820, sont la partie de critique négative dans l'œuvre de Thierry. Pour édifier une nouvelle méthode, il fallait discréditer l'ancienne, et faire ressortir les défauts essentiels de prétendus historiens, alors très prisés, qui ne connaissaient pas les sources et qui confondaient tous les temps. Nous choisissons un passage dirigé contre l'abbé Velly (1709-1759), auteur d'une *Histoire générale de la France*. On pourra comparer ces observations de A. Thierry sur la nécessité de la *couleur locale*, avec ce que Fénelon écrivait en 1713, dans sa *Lettre à l'Académie*.

Pour lui, depuis le cinquième siècle jusqu'au dix-huitième, ce sont toujours des Français, aimant la gloire et le plaisir, toujours des rois d'une piété éclairée et d'une bravoure chevaleresque. Il décrit les institutions politiques de la première et de la seconde race avec la langue du droit romain ou celle du droit féodal, et jamais il ne s'avise du moindre doute là-dessus. Il n'est pas vaincu par la difficulté ; il ne la soupçonne point, et marche d'un pas toujours ferme, à l'aide d'auteurs de seconde main et du tableau de la monarchie française présenté par l'*Almanach royal* [1].

1. *L'Almanach royal*, rédigé par Laurent d'Houry, commença à paraître en 1683. A partir de 1699, il donne un tableau rétrospectif de la monarchie française, puis l'état de la famille régnante, la liste des hauts fonctionnaires, etc. . Il a été continué sans interruption ; l'étiquette seule a changé avec les gouvernements ; c'est aujourd'hui notre *Almanach natio-*

Un esprit capable de sentir la dignité de l'histoire de France ne l'eût pas défigurée de cette manière. Il eût peint nos aïeux tels qu'ils furent et non tels que nous sommes; il eût présenté sur ce vaste sol que nous foulons, toutes les races d'hommes [2] qui s'y sont mêlées pour reproduire un jour la nôtre; il eût signalé la diversité primitive de leurs mœurs et de leurs idées; il l'eût suivie dans ses dégradations, et il en eût montré des vestiges au sein de l'uniformité moderne. Il eût empreint ses récits de la couleur particulière de chaque population et de chaque époque; il eût été Franck en parlant des Francks, Romain en parlant des Romains; il eût campé en idée avec les conquérants au milieu des villes ruinées et des campagnes livrées au pillage; il eût assisté au tirage des lots d'argent, de meubles, de vêtements, des terres, qui avait lieu partout où se portait le flot de l'invasion; il eût vu les premières amitiés entre les vainqueurs et les vaincus se former au milieu de la licence de la vie barbare et de la ruine de tout frein social, par une émulation de rapine et de désordre; il eût décrit la décadence graduelle de l'ancienne civilisation, l'oubli croissant des traditions légales, la perte des lumières, l'oppression des pauvres et des faibles, sans distinction de races, par les riches et les puissants. Ensuite, quand l'histoire aurait pris d'autres formes, il en aurait changé comme elle, dédaignant le parti commode d'arranger le passé comme le présent s'arrange, et de présenter les mêmes figures et les mêmes mœurs quatorze fois dans quatorze siècles.

Lettres sur l'Histoire de France, lettre III.

nal. —— 2. *Races d'hommes.* C'est l'idée maîtresse de A. Thierry, la *lutte des races* qui s'est continuée par la *lutte des classes.*

Comment Aug. Thierry travaillait (1834).

Cette *Préface* est intéressante à un double titre : d'abord A. Thierry nous initie à sa méthode de travail, et nous assistons à la *création historique* dans son cerveau : de plus, ces pages sont une sorte de manifeste du stoïcisme scientifique : sans déclamation, avec une simplicité plus pathétique que l'éloquence de Michelet. Thierry nous donne une admirable leçon de persévérance et de dévouement. Et l'on peut dire que ce qui reste aujourd'hui d'A. Thierry, c'est surtout son exemple. Une œuvre vieillit, ou souvent l'auteur s'est exagéré son importance. Mais ce qui fait vivre l'humanité, ce sont les énergies humaines ; et la recherche du progrès, en tout, est ce qui exalte ces énergies.

Le catalogue des livres que je devais lire et extraire[1] était énorme, et comme je n'en pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre, il me fallait chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu[2], et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève[3], à l'Arsenal[4], et de l'Arsenal à l'Institut[5], dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction ; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que plus tard il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des cen-

1. **Extraire** s'employait alors dans le double sens de : *tirer d'un ouvrage des documents* et en ce sens nous le construisons avec deux compléments : extraire des notes d'un livre, et de faire le *résumé* d'un ouvrage ; on appelait donc *extrait* ce que nous nommons *article* ou *compte-rendu*. — 2. La *Bibliothèque royale*, rue de Richelieu, aujourd'hui *Bibliothèque nationale* ; elle est maintenant chauffée. — 3. La *Bibliothèque Sainte-Geneviève*, place du Panthéon, dont le noyau est l'ancienne bibliothèque du couvent des Génovéfains, « devenue propriété nationale » en 1791. — 4. La *Bibliothèque de l'Arsenal*, installée dans les anciens bâtiments de l'Arsenal, rue de Sully. Charles Nodier en était alors bibliothécaire. Cf. p. 1203 — 5. **L'Institut**. La bibliothèque *Mazarine*. —

taines de volumes, et qui me présentaient, pour ainsi dire, à nu, les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves.

A force de dévorer les longues pages in-folio[6] pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m'étonna, et dont il m'est impossible de me rendre compte, celle de lire, en quelque sorte, par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se porter tout entière vers un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs ; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle ; je n'entendais rien, je ne voyais rien ; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent ; et depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur[7], les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac ; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par tête les familles, comme le bétail ; d'autres

6. **In-folio** Les livres du plus grand format, dont chaque *page* occupe une *feuille* entière d'impression ; tandis que les autres ouvrages contiennent, par feuille, 4, 8, 12, 16 pages. De là les expressions in-4°, in-8°, etc. — 7. **Arthur**. Au sixième siècle, les Bretons de la Grande-Bretagne luttèrent contre l'invasion saxonne. Le roi breton, Arthur, fut tué dans une bataille. Mais les légendes celtiques le représentaient

enfin, privés par une seule défaite [8] de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant la forêt pour y vivre comme vivent les loups : de rapine, de meurtre et d'indépendance [9].

Comme on l'a souvent remarqué, toute passion véritable a besoin d'un confident intime : j'en avais un à qui presque chaque soir je rendais compte de mes acquisitions et de mes découvertes de la journée... Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, dont je regrette chaque jour davantage d'être séparé par l'absence, c'était le savant, l'ingénieux M. Fauriel [10], en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce de langage semblent s'être personnifiées. Ses jugements pleins de finesse et de mesure étaient ma règle dans le doute ; et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux me stimulait à marcher en avant. Rarement je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté ou en décision. Je me rappelle encore, après treize ans, nos promenades du soir, qui se prolongeaient, en été, sur une grande partie des boulevards extérieurs, et durant lesquelles je racontais avec une abondance intarissable les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui rendait vivants pour moi mes vainqueurs et mes vaincus du onzième siècle ; toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne, et jusqu'aux simples avanies éprouvées par ces hommes morts depuis sept cents ans, et que j'aimais comme si j'eusse été l'un d'entre eux. Tantôt c'était un évèque saxon chassé de son siège parce qu'il ne savait pas le français ; tantôt des moines dont on lacérait les chartes comme de nulle valeur parce

comme vivant, dans l'île mystérieuse d'Avalon ; il devait revenir un jour pour chasser les envahisseurs. Cf. *Littérature*, p. 47. —— 8. La bataille de *Hastings* (1066). —— 9. Allusion aux *outlaws* (*out*, hors, *law*, loi). Voir le roman de W. Scott, *Ivanhoé*. —— 10. **Fauriel** (1772-1844), fut professeur à la Faculté des Lettres de Paris de 1830 à 1844 ; il y ensei-

qu'elles étaient en langue saxonne : tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans l'entendre parce qu'il ne parlait qu'anglais ; tantôt une famille dépouillée par les conquérants et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage : faits de bien peu d'importance, à ne les considérer qu'en eux-mêmes, mais où je puisais la forte teinte de réalité qui devait, si la puissance d'exécution ne me manquait pas, colorer l'ensemble du tableau.

J'atteignis le but au printemps de 1825, après quatre ans et demi d'efforts sans relâche [11]. Le succès que j'obtins passa mes espérances ; mais il y eut à cette joie, quelque grande qu'elle fût, une bien triste compensation : mes yeux s'étaient usés au travail, j'avais en partie perdu la vue.

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle ; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement [12]. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences ? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là ? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous ?

gna la littérature méridionale, sur laquelle il a laissé d'admirables travaux. — **11**. C'est en 1825, en effet, que parut l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. — **12**. A. Thierry proteste ici contre le *mal du siècle*, contre la mélancolie qui, depuis *René*, *Obermann*, *Adolphe*, etc., était devenue moins un état sincère et douloureux qu'une mode.

Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids ; on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore ; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(*Dix ans d'études historiques*, préface, 1834.)

Meurtre de Prætextatus (1840).

L'évêque de Rouen, Prætextatus (549-588), avait été exilé dans l'île de Jersey pour avoir béni le mariage de Brunehaut et de Mérovée. Après la mort de Chilpéric (584), il était rentré à Rouen. — On analysera ce morceau comme une *narration* très bien construite, où l'auteur s'est efforcé seulement de classer des *faits* qui parlent d'eux-mêmes. Nulle déclamation.

Il fut décidé qu'on chercherait parmi les serfs attachés au domaine de l'église de Rouen un homme capable de se laisser séduire par la promesse d'être affranchi avec sa femme et ses enfants. Il s'en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu'elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilège. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d'or, cent de la part de Frédégonde, cinquante données par Melantius[1], et le reste par l'archidiacre ; toutes les mesures furent prises, et le coup arrêté pour le dimanche suivant, qui était le 24 février[1].

Ce jour-là, l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé, au-

1. Mélantius avait occupé le siège épiscopal de Rouen pendant l'exil

devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin. Pendant que la psalmodie [2], reprise par les chantres, continuait en chœur, Prætextatus s'agenouilla en appuyant les mains sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prætextatus, se sentant blessé, poussa un cri; mais, soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver. Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul, et, appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia; puis, rendant grâces à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique [3], il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ausowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce

de Prætextatus — 2. **Psalmodie**. Du latin *psalmus*, psaume et du grec *odè*, chant, chant des psaumes. — 3. **Viatique**, se dit de ce que l'on emporte en *voyage* (*via*, route) et particulièrement de la communion donnée à un mourant, qui part pour le « grand voyage ».

crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prætextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice égal à son crime ! »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et, attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et, comme si ces paroles eussent été pour elles vides de sens et le simple effet d'un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : « Il y a auprès de nous de très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure ; permets qu'ils viennent te visiter. » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde ; mais toi qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête. » Frédégonde se retira sans dire un mot, et, après quelques instants, Prætextatus rendit le dernier soupir.

Récits des Temps mérovingiens, 4e récit.)

Louis XI (1859).

Aug. Thierry, tout en tenant compte des reproches faits légitimement à Louis XI, cherche à substituer *l'histoire* à la légende, et à établir d'une façon *critique* ce que fut *réellement* Louis XI. Mais il n'est qu'*historien*, il n'est pas *peintre* : le lecteur apprend sur Louis XI tout ce qui est nécessaire pour le juger impartialement, il ne le voit pas vivre. Philippe de Commines (cf. ci-dessus, p. 116 et 125) est sur ce dernier point supérieur à Aug. Thierry. La comparaison de ces différents textes sera des plus instructives.

S'il y a dans l'histoire des personnages qui paraissent marqués du sceau d'une mission providentielle, le fils de Charles VII fut de ceux-là. Il semble qu'il ait eu comme roi la conviction d'un devoir supérieur pour lui à tous les devoirs humains, d'un but où il devait marcher sans relâche, sans qu'il eût le temps de choisir la voie. Lui qui avait levé contre son père le drapeau des résistances aristocratiques[1], il se fit le gardien et le fauteur de tout ce que l'aristocratie haïssait ; il y appliqua toutes les forces de son être, tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence et de passion, de vertus et de vices. Son règne[2] fut un combat de chaque jour pour la cause de l'unité du pouvoir et la cause du nivellement social, combat soutenu à la manière des sauvages, par l'astuce et par la cruauté, sans courtoisie et sans merci. De là vient le mélange d'intérêt et de répugnance qu'excite en nous ce caractère si étrangement original. Le despote Louis XI n'est pas de la race des tyrans égoïstes, mais de celle des novateurs impitoyables ; avant nos révolutions, il était impossible de le bien comprendre. La condamnation qu'il mérite, et dont il restera chargé, c'est le blâme que la conscience humaine inflige à la mémoire de ceux qui ont cru que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug des idées.

Ce roi qui affectait d'être roturier par le ton, l'habit, les manières, qui s'entretenait familièrement avec toutes sortes de personnes, et voulait tout connaître, tout voir, tout faire par lui-même, a des traits de physionomie qu'on

ne rencontre au même degré que dans les dictatures démocratiques. En lui apparut, à sa plus haute puissance, l'esprit des classes roturières; il eut comme un pressentiment de notre civilisation moderne, il en devina toutes les tendances, et aspira vers elle sans s'inquiéter du possible, sans se demander si le temps était venu. Aussi, dans le jugement qu'on porte sur lui, doit-on regarder à la fois ce qu'il fit et ce qu'il voulut faire, ses œuvres et ses projets. Il songeait à établir dans tout le royaume l'unité de coutume, de poids et de mesures; sur ce point et sur d'autres, il se proposait d'imiter l'admirable régime civil des républiques italiennes.

L'industrie, enfermée dans les corporations qui l'avaient fait renaître après la renaissance des villes, était toute municipale; il entreprit de la faire nationale; il convoqua des négociants à son grand conseil, pour aviser avec eux aux moyens d'étendre et de faire prospérer le commerce; il ouvrit de nouveaux marchés et provoqua la fondation de nouvelles manufactures; il s'occupa des routes, des canaux, de la marine marchande, de l'exploitation des mines, il attira par des privilèges des entrepreneurs de travaux et les artisans étrangers, et, en même temps, il tint sur pied des armées quatre fois plus nombreuses que par le passé; fit des armements maritimes, recula et fortifia les frontières, porta la puissance du royaume à un degré inouï jusqu'alors. Mais ces germes de prospérité ne devaient fructifier que dans l'avenir; le présent était lourd et sombre; les impôts croissaient sans mesure; le prince qui semait pour le peuple et se faisait peuple fut impopulaire. Il fit beaucoup souffrir et souffrit beaucoup lui-même dans sa vie de travaux, de ruses, de craintes, d'expédients, de soucis continuels. La bourgeoisie, dont les privilèges municipaux étaient la seule chose ancienne qu'il ménageât, lui fut fidèle sans l'aimer. Ses grandes vues, ses pensées de bien public, les nouveautés qu'il méditait ne touchèrent que le petit nombre de ceux qui les apprirent de sa bouche

et qui étaient capables de les juger. L'opinion du temps n'a rien aperçu de ses choses, mais en revanche elle a saisi au vif, dans Louis XI, le portrait de l'homme extérieur, cette figure railleuse et sinistre que la tradition conserve et impose encore à l'histoire.

(*Essai sur l'histoire du tiers état*, III.)

GUIZOT (1787-1874).

Professeur d'histoire moderne à la Sorbonne en 1812-13, de 1820 à 1822, puis de 1828 à 1830, Guizot entra dans la vie politique après la Révolution de Juillet. Il fut longtemps ministre sous Louis-Philippe. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du gouvernement représentatif* (1822), *Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1826-56), *Histoire de la civilisation en Europe et en France* (1828-30), *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-68). (*Littérature*, p. 830.)

De la civilisation française (1828).

Guizot est un disciple de Montesquieu. Il est à la fois éloigné de la pure érudition, de l'utopie et du bavardage. S'il mêle des idées générales à l'exposé des faits, c'est qu'il cherche *l'esprit de l'histoire*. On en jugera par ce fragment, où il expose les raisons qui lui ont fait choisir la France comme le meilleur *exemple* sur lequel il puisse faire une *analyse*, à laquelle doit succéder la plus puissante *synthèse*. — Comparer ce morceau, pour voir la différence des tempéraments et des styles, avec la *Préface* de l'*Histoire de France de Michelet* (p. 1224).

Le choix de la méthode une fois fait, celui du pays ne m'a pas été difficile : j'ai pris l'histoire de France, de la civilisation française. Je ne me défendrai certes pas d'avoir éprouvé, à ce choix, un sentiment de plaisir ; toutes les émotions, toutes les susceptibilités du patriotisme sont légitimes ; ce qui importe, c'est qu'elles soient avouées par la vérité, par la raison. Quelques personnes semblent craindre aujourd'hui que le patriotisme n'ait beaucoup à souffrir de l'étendue des sentiments et des idées qui naissent de l'état actuel de la civilisation européenne : on prédit qu'il ira s'énerver et se perdre dans le cosmopoli-

tisme. Je ne saurais partager de telles craintes. Il en sera aujourd'hui de l'amour de la patrie comme de toutes les opinions, de toutes les actions, de tous les sentiments des hommes. Cet amour-là aussi est condamné, j'en conviens, à subir constamment l'épreuve de la publicité, de la discussion, de l'examen, il est condamné à n'être plus un préjugé, une habitude, une passion aveugle et exclusive ; il est condamné à avoir raison. Il ne périra point sous le poids de cette nécessité, pas plus que tous les sentiments naturels et légitimes ; il s'épurera, au contraire, il s'élèvera. Ce sont des épreuves qu'il aura à subir ; il en sortira vainqueur. Je crois pouvoir l'affirmer : si une autre histoire en Europe m'avait paru plus grande, plus instructive, plus propre que celle de la France à représenter le cours de la civilisation européenne, je l'aurais choisie. Mais j'ai raison de choisir la France : indépendamment de l'intérêt spécial que son histoire a pour nous, depuis longtemps l'opinion européenne proclame la France le pays le plus civilisé de l'Europe. Toutes les fois que la lutte ne s'engage pas entre les amours-propres nationaux, quand on cherche l'opinion réelle et désintéressée des peuples dans les idées et les actions où elle se manifeste indirectement et sans prendre la forme de la controverse, on reconnaît que la France est le pays dont la civilisation a paru la plus complète, la plus communicative, a le plus frappé l'imagination européenne [1].

Et qu'on ne croie pas que cette prédominance de notre patrie tienne uniquement à l'agrément des relations sociales, à la douceur de nos mœurs, à cette vie facile et animée qu'on vient si souvent chercher dans notre pays, Ces raisons y ont sans doute quelque part ; mais le fait dont je parle a des causes plus générales et plus profondes : ce n'est point une mode aristocratique, comme on eût pu le croire quand il s'agissait de la civilisation du

1. Ne pas oublier que ce cours fut professé en 1828-30, et que les auditeurs y saisissaient avec passion et y applaudissaient avec trans-

siècle de Louis XIV, ni une effervescence populaire, comme le spectacle de notre temps a pu le faire supposer. La préférence que l'opinion désintéressée de l'Europe accorde à la civilisation française est philosophiquement légitime; c'est le résultat d'un jugement instinctif, confus sans doute, mais bien fondé sur la nature de la civilisation en général et ses véritables éléments.

Il m'a paru que la civilisation consistait essentiellement dans deux faits : le développement de l'état social, et celui de l'état intellectuel; le développement de la condition extérieure et générale, et celui de la nature intérieure et personnelle de l'homme, en un mot, le perfectionnement de la société et celui de l'humanité.

Et non seulement ces deux faits constituent la civilisation; mais leur simultanéité, leur intime et rapide union, leur action réciproque, sont indispensables à sa perfection... S'ils n'arrivent pas toujours ensemble, si tantôt le développement de la société, tantôt celui de l'homme individuel, va plus vite et plus loin, ils n'en sont pas moins nécessaires l'un à l'autre, et se provoquent, s'amènent l'un à l'autre, tôt ou tard. Quand ils vont longtemps l'un sans l'autre, quand leur union se fait longtemps attendre, le sentiment d'une pénible lacune, d'un vif regret, s'empare des spectateurs. Une grande amélioration sociale, un grand progrès du bien-être matériel se manifestent-ils chez un peuple, sans être accompagnés d'un beau développement intellectuel, d'un progrès analogue dans les esprits : l'amélioration sociale semble précaire, inexplicable, presque illégitime[2]. On lui demande quelles idées générales l'ont produite et la justifient, à quels principes elle se rattache. On veut se promettre qu'elle ne sera point limitée à quelques générations, à un certain territoire, qu'elle se communiquera, se répandra, deviendra la conquête de tous les peuples. Et comment l'amélioration sociale peut-elle se communiquer, se répandre,

port les allusions à la Révolution et à l'Empire. —— 2. Allusion évi-

si ce n'est par les idées, sur l'aile des doctrines? Les idées seules se jouent des distances, passent les mers, se font partout comprendre et accueillir. Telle est d'ailleurs la noble nature de l'humanité, qu'elle ne saurait voir un grand développement de force matérielle sans aspirer à la force morale qui doit s'y joindre et la dominer; quelque chose de subalterne demeure empreint dans le bien-être social, tant qu'il n'a pas porté d'autres fruits que le bien-être même, tant qu'il n'a pas élevé l'esprit de l'homme au niveau de sa condition.

Qu'en revanche il éclate quelque part un grand développement d'intelligence[3], et qu'aucun progrès social n'y paraisse attaché, on s'étonne, on s'inquiète. Il semble qu'on voie un bel arbre qui ne porte pas de fruits, un soleil qui n'échauffe pas, qui ne féconde pas. On prend une sorte de dédain pour des idées ainsi stériles et qui ne s'emparent pas du monde extérieur. Et non seulement on les prend en dédain, mais on finit par douter de leur légitimité rationnelle, de leur vérité; on est tenté de les croire chimériques quand elles se montrent impuissantes, et ne savent pas gouverner la condition humaine : tant l'homme a le sentiment qu'il est chargé ici-bas de faire passer les idées dans les faits, de réformer, de régler le monde qu'il habite selon la vérité qu'il conçoit; tant les deux grands éléments de la civilisation, le développement intellectuel et le développement social, sont étroitement liés l'un à l'autre; tant il est vrai que la perfection réside non seulement dans leur union, mais dans leur simultanéité, dans l'étendue, la facilité, la rapidité avec lesquelles ils s'appellent et se produisent mutuellement.

... La France a cet honneur que sa civilisation reproduit plus fidèlement qu'aucune autre le type général, l'idée fondamentale de la civilisation. C'est la plus complète, la plus vraie, la plus civilisée pour ainsi dire. Voilà ce qui

dente à l'histoire des Etats-Unis. —— 3. Comme en Allemagne vers la fin du dix-huitième siècle.

lui a valu le premier rang dans l'opinion désintéressée de l'Europe. La France s'est montrée en même temps intelligente et puissante, riche en idées et en force au service des idées. Elle s'est adressée, à la fois, à l'esprit des peuples et à leur désir d'amélioration sociale ; elle a remué les imaginations et les ambitions ; elle a paru capable de découvrir la vérité et de la faire prévaloir. A ce double titre, elle a été populaire, car c'est là le double besoin de l'humanité. (*Civilisation en France*, 1re leçon, Perrin et Cie éditeurs.)

Cromwell (1832).

Ce portrait de Cromwell devra être comparé avec celui que trace Bossuet (*Oraison funèbre d'Henriette de France*). Le deuxième paragraphe pourra devenir l'occasion d'une courte analyse du *Cromwell* de V. Hugo, qui se termine par ces mots : « Quand donc serai-je roi ? » Enfin on signalera aux élèves le *Cromwell* de Carlyle, dans le livre intitulé : *Les Héros*.

Cromwell mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême, car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait châtier la révolution, renversé et relevé le gouvernement de son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il démêlait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées. Et dans le cours de cette carrière si forte et si

changeante, incessamment en butte à toute sorte d'ennemis et de complots, Cromwell eut de plus cette faveur du sort que jamais sa vie ne fut effectivement attaquée ; le souverain contre lequel était écrit le pamphlet : *Tuer n'est pas assassiner*, ne se vit jamais en face d'un assassin. Le monde n'a point connu d'exemple de succès à la fois si constants et si contraires, ni d'une fortune si invariablement heureuse au milieu de tant de luttes et de périls.

Pourtant Cromwell mourut triste. Triste, non seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fût son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère, comme lui-même ici-bas, suffît à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites, il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convînt, la monarchie avec le Parlement. Et en même temps ambitieux au delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein : ses attentats lui avaient créé des obstacles que ni son prudent génie ni sa persévérante volonté ne purent surmonter ; et comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuarts.

Dieu n'accorde pas aux grands hommes qui ont posé dans le désordre les fondements de leur grandeur le pouvoir de régler, à leur gré et pour des siècles, même selon leurs meilleurs désirs, le gouvernement des nations [1].

(*Histoire de la Révolution d'Angleterre, La République et Cromwell*, t. II, livre VIII, Perrin et Cie, éditeurs.)

1. Allusion à Napoléon Ier.

La société française au temps de l'Empire (1858).

Dans ses *Mémoires*, Guizot analyse, peut-être avec trop de complaisance, ses faits et gestes ; mais cette peinture d'une société renouvelée est d'autant plus intéressante et précieuse à étudier qu'elle est le *milieu* dans lequel se prépare et va éclore le romantisme. Guizot n'a guère compris le réveil *poétique* de 1820 ; mais il fait bien sentir le besoin de *réaction* qui allait être satisfait par les jeunes romantiques. On comparera à la deuxième partie de ce morceau, la Préface des *Méditations* de Lamartine (écrite en 1843).

Je ne suis entré qu'en 1814 dans la vie publique ; je n'avais servi ni la Révolution ni l'Empire. Étranger par mon âge à la Révolution, je suis resté étranger à l'Empire par mes idées. Depuis que j'ai pris quelque part au gouvernement des hommes, j'ai appris à être juste envers l'Empereur Napoléon : génie incomparablement actif et puissant, admirable par son horreur du désordre, par ses profonds instincts de gouvernement et par son énergique et efficace rapidité dans la reconstruction de la charpente sociale ; mais génie sans mesure et sans frein, qui n'acceptait ni de Dieu, ni des hommes, aucune limite à ses désirs ni à ses volontés, et qui par là demeurait révolutionnaire en combattant la révolution ; supérieur dans l'intelligence des conditions générales de la société, mais ne comprenant qu'imparfaitement, dirai-je grossièrement, les besoins moraux de la nature humaine, et tantôt leur donnant satisfaction avec un bon sens sublime, tantôt les méconnaissant et les offensant avec un orgueil impie. Qui eût pu croire que le même homme qui avait fait le Concordat et rouvert en France les églises, enlèverait le pape de Rome et le retiendrait prisonnier à Fontainebleau ? C'est trop de maltraiter également les philosophes et les chrétiens, la raison et la foi. Entre les grands hommes ses pareils, Napoléon a été le plus nécessaire à son temps, car nul n'a fait si promptement ni avec tant d'éclat succéder l'ordre à l'anarchie ; mais aussi le plus chimérique en vue de l'avenir, car après avoir possédé la France et

l'Europe, il a vu l'Europe le chasser, même de la France, et son nom demeurera plus grand que ses œuvres, dont les plus brillantes, ses conquêtes, ont tout à coup et entièrement disparu avec lui. En rendant hommage à sa grandeur, je ne regrette pas de ne l'avoir appréciée que tard, et quand il n'y était plus ; il y avait pour moi, sous l'Empire, trop d'arrogance dans la force et trop de dédain du droit, trop de révolution et trop peu de liberté.

Ce n'est pas que je fusse à cette époque très préoccupé de la politique, ni impatient que la liberté m'en ouvrît l'accès. Je vivais dans la société de l'opposition, mais d'une opposition qui ne ressemblait guère à celle que nous avons vue et faite pendant trente ans. C'étaient les débris du monde philosophique et de l'aristocratie libérale du dix-huitième siècle, les derniers représentants de ces salons qui avaient librement pensé à tout, parlé de tout, mis tout en question, tout espéré et tout promis, par mouvement et plaisir d'esprit plutôt que par aucun dessein d'intérêt ni d'ambition [1]. Les mécomptes et les désastres de la Révolution n'avaient point fait abjurer aux survivants de cette brillante génération leurs idées et leurs désirs ; ils restaient sincèrement libéraux, mais sans prétentions pressantes, et avec la réserve de gens qui ont peu réussi et beaucoup souffert dans leurs tentatives de réforme et de gouvernement. Ils tenaient à la liberté de la parole mais n'aspiraient point à la puissance ; ils détestaient et critiquaient vivement le despotisme, mais sans rien faire pour le réprimer ou le renverser. C'était une opposition de spectateurs éclairés et indépendants qui n'avaient aucune chance ni aucune envie d'intervenir comme acteurs.

Société charmante, dont, après une longue vie de rudes combats, je me plais à retrouver les souvenirs. M. de Talleyrand me disait un jour : « Qui n'a pas vécu

1. Voir en particulier *les Mémoires de Garat* sur M. Suard, l'abbé Morellet, etc., *le Salon de Mme Helvétius*, par A. Guillois, et *la Marquise de Condorcet*, par le même (Calmann-Lévy, éditeur.)

dans les années voisines de 1780, ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. » Quel puissant plaisir en effet que celui d'un grand mouvement intellectuel et social qui, loin de suspendre et de troubler à cette époque la vie mondaine, l'animait et l'ennoblissait, en mêlant de sérieuses préoccupations à ses frivoles passe-temps ; qui n'imposait encore aux hommes aucune souffrance, aucun sacrifice et leur ouvrait pourtant les plus brillantes perspectives! Le dix-huitième siècle a été certainement le plus tentateur et le plus séducteur des siècles ; car il a promis à la fois satisfaction à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de l'humanité ; il l'a en même temps élevée et énervée, flattant tour à tour ses plus nobles sentiments et ses plus terrestres penchants, l'enivrant d'espérances sublimes et la berçant de molles complaisances. Aussi a-t-il fait, pêle-mêle, des utopistes et des égoïstes, des fanatiques et des sceptiques, des enthousiastes et des incrédules moqueurs, enfants très divers du même temps, mais tous charmés de leur temps et d'eux-mêmes, et jouissant ensemble de leur commune ivresse à la veille du chaos. Quand j'entrai dans le monde en 1807, on venait de sortir de ce chaos ; l'enivrement de 1789 avait bien complètement disparu ; la société, tout occupée de se rasseoir, ne songeait plus à s'élever en s'amusant ; les spectacles de la force avaient remplacé pour elle les élans vers la liberté. La sécheresse, la froideur, l'isolement des sentiments et des intérêts personnels, c'est le train et l'ennui ordinaires du monde ; la France, lasse d'erreurs et d'excès étranges, avide d'ordre et de bon sens commun, retombait dans cette ornière. Au milieu de la réaction générale, les fidèles héritiers des salons lettrés du dix-huitième siècle y demeuraient seuls étrangers ; seuls ils conservaient deux des plus nobles et des plus aimables dispositions de leur temps, le goût désintéressé des plaisirs de l'esprit et cette promptitude à la sympathie, cette curiosité bienveillante et empressée, ce besoin de mouvement moral et de libre

entretien, qui répandent sur les relations sociales tant de fécondité et de douceur.

(*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*,
1858-68, Perrin et Cie éditeurs.)

THIERS (1797-1877).

Adolphe Thiers débuta comme journaliste au *Globe* (1821) et au *Constitutionnel* (1823). Il travailla à l'*Histoire de la Révolution* de Bodin, qu'il continua, et qui parut de 1823 à 1827. En 1828, il fonda le *National* avec A. Carrel et Mignet. Après 1830, il entra dans la politique. En 1845, il entreprit l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* qui parut de 1845 à 1863. (Cf. *Littérature*, p. 832.)

L'Histoire (1855).

Ce morceau est extrait de la Préface que Thiers mit en tête du XIIe volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Thiers, dans les pages précédentes, demande à l'historien : 1° *le soin dans les recherches* : 2° *la simplicité dans l'expression* : 3° *l'observation des faits présents*. — On comparera cette méthode à celles des autres historiens dont nous donnons des morceaux analogues.

L'observation assidue des hommes et des événements, ou, comme disent les peintres, l'observation de la nature, ne suffit pas, il faut un certain don pour bien écrire l'histoire. Quel est-il ? Est-ce l'esprit, l'imagination, la critique, l'art de composer, le talent de peindre ? Je répondrai qu'il serait bien désirable d'avoir de tous ces dons à la fois, et que toute histoire où se montre une seule de ces qualités rares est une œuvre appréciable, et hautement appréciée des générations futures. Je dirai qu'il y a non pas une, mais vingt manières d'écrire l'histoire, qu'on peut l'écrire comme Thucydide, Xénophon, Polybe, Tite-Live, Salluste, César, Tacite, Commines, Guichardin, Machiavel, Saint-Simon, Frédéric le Grand, Napoléon, et qu'elle est aussi supérieurement écrite, quoique très diversement. Je ne demanderais au ciel que d'avoir fait comme le moins éminent de ces historiens, pour être assuré

d'avoir bien fait et de laisser après moi un souvenir de mon éphémère existence. Chacun d'eux a sa qualité particulière et saillante : tel narre avec une abondance qui entraîne [1], tel autre narre sans suite, va par saillies et par bonds, mais, en passant, trace en quelques traits des figures qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes [2]; tel autre enfin, moins abondant et moins habile à peindre, mais plus calme, plus discret, pénètre d'un œil auquel rien n'échappe dans la profondeur des événements humains et les éclaire d'une éternelle clarté [3]. De quelques manières qu'ils fassent, je le répète, ils ont bien fait. Et pourtant n'y a-t-il pas une qualité essentielle, préférable à toutes les autres, qui doit distinguer l'historien, et qui constitue sa véritable supériorité ? Je le crois, et je dis tout de suite que, dans mon opinion, cette qualité, c'est l'intelligence.

Je prends ici ce mot dans son acception vulgaire, et l'appliquant seulement aux sujets les plus divers, je vais tâcher de me faire entendre. On remarque souvent chez un enfant, un ouvrier, un homme d'État, quelque chose qu'on ne qualifie pas, mais qu'on appelle l'intelligence, parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi mot, comprend, s'il est un enfant, ce qu'on lui enseigne ; s'il est ouvrier, l'œuvre qu'on lui donne à exécuter ; s'il est homme d'État, les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui s'appelle l'intelligence, et bientôt, à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il

1. Thiers définit ici l'historien latin *Tite-Live* contemporain d'Auguste. — 2. Il s'agit de *Tacite*, historien latin (50-120 après Jésus-Christ), que Racine a appelé « le plus grand peintre de l'antiquité ». — 3. Ce troisième historien est un Italien, *Guichardin* (1482-1550). —

n'est, après tout, que l'intelligence elle-même, avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

C'est cette qualité, appliquée aux grands objets de l'histoire, qui, à mon avis, est la qualité essentielle du narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence, on démêle bien le vrai du faux, on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire, on a de la critique ; on saisit bien le caractère des hommes et des temps, on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne à chaque personnage ses traits véritables, on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire ; on peint juste ; on entre dans les secrets ressorts des choses, on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies ; diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous [4]; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements, car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel ; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité ; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même, en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours ; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la con-

4. C'est précisément ce que fait Thiers, avec autant de lucidité que de précision. Mais c'est un peu réduire l'historien au rôle de *vulgarisateur*.

naissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur; mais quand on connaît l'humanité et ses faiblesses, quand on sait ce qui la domine et l'entraîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du bon, du beau et du grand.

L'intelligence est donc, selon moi, la faculté heureuse qui, en histoire, enseigne à démêler le vrai du faux, à peindre les hommes avec justesse, à éclaircir les secrets de la politique et de la guerre, à narrer avec un ordre lumineux, à être équitable enfin, en un mot à être un véritable narrateur. L'oserais-je dire? presque sans art, l'esprit clairvoyant que j'imagine n'a qu'à céder à ce besoin de conter qui souvent s'empare de nous et nous entraîne à rapporter aux autres les événements qui nous ont touché, et il pourra enfanter des chefs-d'œuvre.

De toutes les productions de l'esprit, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette muse, fière, clairvoyante et modeste, a besoin surtout d'être vêtue sans apprêt. Il lui faut de l'art sans doute, et, s'il y en a trop, si on le découvre, toute dignité, toute vérité disparaît; car cette simple et noble créature a voulu vous tromper, et dès lors toute confiance en elle est perdue. Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique; que dans l'épopée, l'ode, l'idylle, on grandisse, on embellisse les personnages, qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bergères toujours jolies, qu'en un mot on trompe un peu dans ces arts, qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti; et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais, dans l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme,

dans la couleur c'est chose intolérable ! L'histoire ne dit pas : « je suis la fiction ; » elle dit : « je suis la vérité. » Imaginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, voulant les instruire, les rassemble et leur dit : « Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même, pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin pour vous éclairer, vous instruire, et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. » Tous les enfants sont réunis ; ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits les altérant sciemment, et donnant à ses enfants, qui lui sont chers, une fausse idée des affaires, des peines, des plaisirs de la vie ? L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants[5]. Après une telle définition, la comprenez-vous prétentieuse, exagérée, fardée ou déclamatoire ? Je supporte tout, je l'avoue de tous les arts ; mais la moindre prétention de la part de l'histoire me révolte. Dans la composition, dans le drame, dans les portraits, dans le style, l'histoire doit être vraie, simple et sobre. Or quel est, entre tous les genres d'esprit, celui qui lui conservera le plus ses qualités essentielles ? Évidemment, l'esprit profondément intelligent, qui voit les choses telles qu'elles sont, les voit justes et les veut rendre comme il les a vues. L'intelligence complète des choses en fait sentir la beauté naturelle, et les fait aimer au point de ne vouloir rien ajouter, ni retrancher, et de chercher exclusivement la perfection de l'art dans leur exacte reproduction.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XII.
Boivin et Cie, éditeurs.)

5 La comparaison est charmante. Mais l'*histoire* n'est-elle que cela ? Ou du moins *l'intelligence* suffit-elle pour arriver au *vrai* ?. On comparera le morceau où Fustel de Coulanges expose sa méthode, p. 1235.

Iéna (1847).

Nous ne pouvons donner ici qu'un fragment d'une bataille de Thiers. Pour en saisir l'intérêt, il faut la lire en entier. On peut déjà juger, dans ces deux pages, de la précision et de la clarté d'un historien moins préoccupé de faire admirer son style ou partager son émotion, que de reconstituer la topographie du lieu, d'y placer les troupes et d'en suivre les évolutions. La *statistique* vient s'y joindre, et contribue à donner une impression de vérité.

Napoléon, debout avant le jour, donnait ses dernières instructions à ses lieutenants, et faisait prendre les armes à ses soldats. La nuit était froide, la campagne couverte au loin d'un brouillard épais, comme celui qui enveloppa pendant quelques heures le champ de bataille d'Austerlitz[1]. Escorté par des hommes portant des torches, Napoléon parcourut le front des troupes, parla aux officiers et leur démontra que les Prussiens étaient aussi compromis que les Autrichiens l'année précédente ; que, vaincus dans cette journée, ils seraient coupés de l'Elbe et de l'Oder, séparés des Russes et réduits à livrer aux Français la monarchie prussienne tout entière ; que, dans une telle situation, le corps français qui se laisserait battre ferait échouer les plus vastes desseins et se déshonorerait à jamais. Il les engagea fort à se tenir en garde contre la cavalerie prussienne, et à la recevoir en carré avec leur fermeté ordinaire. Les cris : *En avant ! vive l'empereur !* accueillirent bientôt ses paroles. Quoique le brouillard fût épais, à travers son épaisseur même, les avant-postes ennemis aperçurent la lueur des torches, entendirent les cris de joie de nos soldats et allèrent donner l'alarme au général Tauenzien.

... Ses instructions s'exécutaient sur tous les points avec une ponctualité remarquable. Vers la gauche, le maréchal Augereau, après avoir dirigé la division Heudelet ainsi que son artillerie et sa cavalerie sur la grande route

1. La bataille d'Iéna est du 14 octobre 1806 ; Austerlitz, du 2 décembre 1805.

de Weimar, franchissait avec la division Desjardins les revers du Landgrafenberg, et venait former sur les plateaux la gauche de la division Gazan. Vers la droite, le maréchal Soult, dont une seule division était arrivée, celle du général Saint-Hilaire, s'élevait de Lobstedt sur les derrières de Closewitz, occupés par les débris du corps de Tauenzien et par le détachement du général Holzendorf. Le maréral Ney, impatient d'assister à la bataille, avait détaché de son corps un bataillon de voltigeurs, un bataillon de grenadiers, le 25e léger, deux régiments de cavalerie, et avec cette troupe d'élite il avait pris les devants. Il entrait dans Iéna à l'heure même où s'achevait le premier acte de la journée. Murat enfin, revenant au galop avec les dragons et les cuirassiers des reconnaissances exécutées sur la basse Saale, remontait vers Iéna à perte d'haleine.

... Des soixante-dix mille Prussiens qui avaient paru sur le champ de bataille, il n'y avait pas un seul corps qui fût entier, pas un seul qui se retirât en ordre. Sur les cent mille Français composant les corps des maréchaux Soult, Lannes, Augereau, Ney, Murat, et la garde, cinquante mille au plus avaient combattu, et suffi pour culbuter l'armée prussienne. La plus grande partie de cette armée, frappée d'une sorte de vertige, jetant ses armes, ne reconnaissant plus ni drapeau ni officiers, courait sur toutes les routes de la Thuringe. Environ douze mille Prussiens et Saxons, morts ou blessés, environ quatre mille Français morts ou blessés aussi, couvraient la campagne d'Iéna à Weimar. On voyait étendus sur la terre, et en nombre plus qu'ordinaire, une quantité d'officiers prussiens qui avaient noblement payé de leur vie leurs folles passions. Quinze mille prisonniers, deux cents pièces de canon, étaient aux mains de nos soldats ivres de joie. Les obus des Prussiens avaient mis en feu la ville d'Iéna, et des plateaux où l'on avait combattu on voyait des colonnes de flammes s'élever du sein de l'obscurité. Les obus

des Français sillonnaient la ville de Weimar, et la menaçaient d'un sort semblable. Les cris des fugitifs qui la traversaient en courant, le bruit de la cavalerie de Murat qui en parcourait les rues au galop, sabrant sans pitié tout ce qui n'était pas assez prompt à jeter les armes, avaient rempli d'effroi cette charmante cité, noble asile des lettres et théâtre paisible du plus beau commerce d'esprit qui fût alors au monde[2] ! A Weimar, comme à Iéna, une partie des habitants avaient fui. Les vainqueurs, disposant en maîtres de ces villes presque abandonnées établissaient leurs magasins et leurs hôpitaux dans les églises et les lieux publics. Napoléon, revenu à Iéna, s'occupait, suivant son usage, de faire ramasser les blessés, et entendait les cris de : *Vive l'empereur* ! se mêler aux gémissements des mourants. Scènes terribles, dont l'aspect serait intolérable, si le génie et l'héroïsme déployés n'en rachetaient l'horreur, et si la gloire, cette lumière qui embellit tout, ne venait les envelopper de ses rayons éblouissants !

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII.
Boivin et Cie, éditeurs.

Napoléon (1863).

Dans le dernier chapitre de son histoire, Thiers donne un portrait de Napoléon. On le comparera à ceux qu'ont tracés *Chateaubriand* (p. 910) et *Taine*. (*Les Origines de la France contemporaine*, t. V.).

Il était réservé à la Révolution française, appelée à changer la face de la société européenne, de produire un homme qui attirerait autant les regards que Charlemagne, César, Annibal et Alexandre. A celui-là ce n'est ni la grandeur du rôle, ni l'immensité des bouleversements, ni l'éclat, l'étendue, la profondeur du génie, ni le sérieux d'esprit qui manquent pour saisir, attirer, maîtriser l'attention du genre humain ! Ce fils d'un gentilhomme corse,

2. Weimar était devenue, sous le grand duc Charles Auguste, le centre intellectuel et artistique de l'Allemagne. (Voir Mme de Staël, *l'Allemagne*.)

qui vient demander à l'ancienne royauté l'éducation dispensée dans les écoles militaires à la noblesse pauvre; qui, à peine sorti de l'école, acquiert dans une émeute sanglante le titre de général en chef, passe ensuite de l'armée de Paris, à l'armée d'Italie, conquiert cette contrée en un mois, attire à lui et détruit successivement toutes les forces de la coalition européenne, lui arrache la paix de Campo-Formio, et, déjà trop grand pour habiter à côté du gouvernement de la république, va chercher en Orient des destinées nouvelles, passe avec cinq cents voiles à travers les flottes anglaises, conquiert l'Égypte en courant, songe alors à envahir l'Inde en suivant la route d'Alexandre, puis, ramené tout à coup en Occident par le renouvellement de la guerre européenne, après avoir essayé d'imiter Alexandre, imite et égale Annibal en franchissant les Alpes, écrase de nouveau la coalition et lui impose la belle paix de Lunéville ; ce fils du pauvre gentilhomme corse a déjà parcouru à trente ans une carrière bien extraordinaire ! Devenu quelque temps pacifique, il jette par ses lois les bases de la société moderne, puis se laisse emporter à son bouillant génie, s'attaque de nouveau à l'Europe, la soumet en trois journées, Austerlitz, Iéna, Friedland, abaisse et relève les empires, met sur sa tête la couronne de Charlemagne, voit les rois lui offrir leur fille, choisit celle des Césars, dont il obtient un fils qui semble destiné à porter la plus brillante couronne de l'univers ; de Cadix se porte à Moscou, succombe dans la plus grande catastrophe des siècles, refait sa fortune, la défait de nouveau, est confiné dans une petite île, en sort avec quelques centaines de soldats fidèles, reconquiert en vingt jours le trône de France, lutte de nouveau contre l'Europe exaspérée, succombe pour la dernière fois à Waterloo, et après avoir soutenu des guerres plus grandes que celles de l'empire romain, s'en va, né dans une île de la Méditerranée, mourir dans une île de l'Océan, attaché comme Prométhée sur un rocher par

la haine et la peur des rois, ce fils du pauvre gentilhomme corse a bien fait dans le monde la figure d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Charlemagne ! Du génie, il en a autant que ceux d'entre eux qui en ont le plus ; du bruit, il en a fait autant que ceux qui ont le plus ébranlé l'univers ; du sang, malheureusement il en a versé plus qu'aucun d'eux. Moralement il vaut moins que les meilleurs de ces grands hommes, mais mieux que les plus mauvais. Son ambition est moins vaine que celle d'Alexandre, moins perverse que celle de César, mais elle n'est pas respectable comme celle d'Annibal qui s'épuise et meurt pour épargner à sa patrie le malheur d'être conquise. Son ambition est l'ambition ordinaire des conquérants, qui aspirent à dominer dans une patrie agrandie par eux. Pourtant il chérit la France et jouit de sa grandeur autant que de la sienne même. Dans le gouvernement, il aime le bien, le poursuit en despote, mais n'y apporte ni la suite, ni la religieuse application de Charlemagne. Sous le rapport de la diversité des talents, il est moins complet que César, qui ayant été obligé de séduire ses concitoyens avant de les dominer, s'est appliqué à persuader comme à combattre, et sait tour à tour parler, écrire, agir, en restant toujours simple. Napoléon, au contraire, arrivé tout à coup à la domination par la guerre, n'a aucun besoin d'être orateur, et peut-être ne l'aurait-il jamais été, quoique doué d'éloquence naturelle, parce que jamais il n'aurait pris la peine d'analyser patiemment sa pensée devant des hommes assemblés, mais il sait écrire néanmoins comme il sait penser, c'est-à-dire fortement, grandement, même avec soin ; parfois est un peu déclamatoire, comme la Révolution française, sa mère, discute avec plus de puissance que César, mais ne narre pas avec sa suprême simplicité, son naturel exquis. Inférieur au dictateur romain sous le rapport de l'ensemble des qualités, il lui est supérieur comme militaire, d'abord par plus de spécialité dans la profession; puis par l'audace, la

profondeur, la fécondité inépuisable des combinaisons; on n'a sous ce rapport qu'un égal ou un supérieur (on ne saurait le dire), Annibal, car il est aussi audacieux, aussi calculé, aussi rusé, aussi fécond, aussi terrible, aussi opiniâtre que le général carthaginois, en ayant toutefois une supériorité sur lui, celle des siècles. Arrivé en effet après Annibal, César, les Nassau, Gustave Adolphe, Condé, Turenne, Frédéric, il a pu pousser l'art à son dernier terme. Du reste, ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire, c'est de saisir quelques-uns des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies.

... Certes, nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à Napoléon d'avoir, dans la journée du 18 brumaire, arraché la France aux mains du Directoire, entre lesquelles peut-être elle eût péri : mais de ce qu'il fallait la tirer de ces mains débiles et corrompues, ce n'était pas une raison pour la livrer tout entière aux mains puissantes, mais téméraires, du vainqueur de Rivoli et de Marengo. Sans doute, si jamais une nation eut des excuses pour se donner à un homme, ce fut la France, lorsqu'en 1800 elle adopta Napoléon pour chef! Ce n'était pas une fausse anarchie dont on cherchait à faire peur à la nation pour l'enchaîner. Hélas non! des milliers d'existences innocentes avaient succombé sur l'échafaud, dans les prisons de l'Abbaye, ou dans les eaux de la Loire. Les horreurs des temps barbares avaient tout à coup reparu au sein de la civilisation épouvantée, et même après que ces horreurs étaient déjà loin, la Révolution française ne cessait d'osciller entre les bourreaux auxquels on l'avait arrachée, et les émigrés aveugles qui voulaient la faire rétrograder à travers le sang vers un passé impossible, tandis que sur ce chaos se montrait menaçante l'épée de l'étranger! A ce moment revenait de l'Orient un jeune héros plein de génie, qui partout vainqueur de la nature et des hommes, sage, modéré, religieux [1], semblait né pour enchanter le

monde! Jamais assurément on ne fut plus excusable de se confier à un homme, car jamais terreur ne fut moins simulée que celle qu'on fuyait, car jamais génie ne fut plus réel que celui auprès duquel on cherchait un refuge! Et cependant, après quelques années, ce sage devenu fou, fou d'une autre folie que celle de quatre-vingt-treize, mais non moins désastreuse, immolait un million d'hommes sur les champs de bataille, attirait l'Europe sur la France, qu'il laissait vaincue, noyée dans son sang, dépouillée du fruit de vingt ans de victoires, désolée en un mot, et n'ayant pour refleurir que les germes de la civilisation moderne déposés dans son sein. Qui donc eût pu prévoir que le sage de 1800 serait l'insensé de 1812 et de 1813? Oui, on aurait pu le prévoir, en se rappelant que la toute-puissance porte en soi une folie incurable, la tentation de tout faire quand on peut tout faire, même le mal après le bien. Ainsi dans cette grande vie, où il y a tant à apprendre pour les militaires, les administrateurs, les politiques, que les citoyens viennent à leur tour apprendre une chose, c'est qu'il ne faut jamais livrer la patrie à un homme, n'importe l'homme, n'importent les circonstances! En finissant cette longue histoire de nos triomphes et de nos revers, c'est le dernier cri qui s'échappe de mon cœur, cri sincère que je voudrais faire parvenir au cœur de tous les Français, afin de leur persuader à tous qu'il ne faut jamais aliéner sa liberté; et, pour n'être pas exposé à l'aliéner, n'en jamais abuser.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XX, dernier chapitre.) Boivin et Cie, éditeurs.

MICHELET (1798-1874).

Jules Michelet, après une enfance laborieuse et pénible, entra dans l'Université, fut professeur à Sainte-Barbe et maître de conférences à l'École normale. Il publia en 1826 son *Précis d'histoire moderne*, en 1831 son *Histoire romaine*. Nommé en 1831, chef de la division historique aux Archives, il commence en 1833 la publication de son *Histoire de France* qui paraît d'abord de 1833 à 1844: puis, après un intervalle rempli par l'*Histoire de la Révolution* (1847-53) il la continue, de 1855 à 1867. Il y joint des ouvrages descriptifs, poétiques et polémiques : *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*, *le Peuple*, etc... Cf. *Littérature*, p. 834.

TEXTE COMMENTÉ

TEXTE

La France (1846).

La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort. Demandez plutôt au peuple, il le sent, il vous le dira. Demandez à la science, à l'histoire, à l'expérience du genre humain. Ces deux grandes voix sont d'accord. Deux voix? non, deux réalités, ce qui est et ce qui fut, contre la vaine abstraction.

J'avais là-dessus mon cœur et l'histoire; j'étais ferme sur ce rocher: je n'avais besoin de personne pour me confirmer ma foi. Mais j'ai été dans les foules, j'ai interrogé le peuple, jeunes et vieux, petits et grands. Je les ai entendus tous témoigner pour la patrie. C'est là la fibre vivante qui chez eux meurt la dernière. Je l'ai trouvée dans des morts.... J'ai été dans les cimetières qu'on appelle des prisons, des bagnes, et là j'ai ouvert des hommes: eh! bien dans ces hommes morts, où la poitrine était vide, devinez ce que je trouvais... la France encore, dernière étincelle par laquelle peut-être on les aurait fait revivre.

Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un

patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde. Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger, que les enfants viendraient à lui, que les vieillards se tairaient et le prieraient de parler, qu'à l'entendre seulement nommer ces noms ils baiseraient ses vêtements.

Pour nous, quoi qu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant, et par delà la mort, nous remercierons toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela, non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle, nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en la France, que souvent elle s'en est oubliée. Il nous faut aujourd'hui la rappeler à elle-même, la prier d'aimer toutes les nations moins que soi.

Sans doute, tout grand peuple représente une idée importante au genre humain. Mais que cela, grand Dieu, est bien plus vrai de la France ! Supposez un moment qu'elle s'éclipse, qu'elle finisse, le lien sympathique du monde est relâché, dissous, et probablement détruit. L'amour qui fait la vie du globe, en serait atteint en ce qu'il a de plus vivant. La terre entrerait dans l'âge glacé où déjà tout près de nous sont arrivés d'autres globes.

(*Le Peuple*, IIIe partie, ch. IV.)
Calmann-Lévy, éditeurs.

Commentaire.

Cette page est extraite du livre intitulé *Du Peuple*, publié par Michelet en 1846. Sous l'influence des événements politiques, intérieurs et extérieurs, son sentiment patriotique, toujours si profond, s'est exalté. D'autre part, il subit le *charme* du « bonapartisme poétique ». Enfin, les théories socialistes et humanitaires, auxquelles dans une large mesure il s'est rallié et qu'il a contribué à répandre, lui

paraissent dangereuses quand elles touchent à l'idée de nationalité : cette idée, il tient à la défendre. — nous allons voir par quels *arguments*.

Les arguments. — Il y en a deux, très distincts :

1° Défense de l'idée de *nationalité* en général. Depuis le début jusqu'à : *Ne dites pas*... le raisonnement peut s'appliquer à tout peuple. La *thèse* est posée dans les premières lignes : *La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort.* » — La *preuve* se subdivise ainsi : *a*) Le peuple le *sent*, repris par : j'avais là-dessus *mon cœur*; *b*) *La science, l'histoire, l'expérience du genre humain*, repris par : j'avais là-dessus *l'histoire*; *c*) Ce sont là deux *réalités*, contre la *vaine abstraction* : par ces derniers mots, Michelet proteste contre les théories *internationales* de son temps; *d*) Le paragraphe où Michelet raconte qu'il a *interrogé le peuple*... n'est que le développement du mot *expérience*, mais cette expérience lui est, cette fois, *personnelle*, et complète, en la confirmant, celle du *genre humain*.

2° L'argumentation se resserre : ce qui est vrai de tout peuple, quel qu'il soit, l'est plus encore de la France. — telle est la *thèse* de cette seconde partie. Les *preuves* sont les suivantes : *a*) Tout homme, même *mal vêtu, affamé*, etc., *vous dira* qu'il est fier d'être né Français; cet homme *sait* que, dans n'importe quel pays, il serait un sujet d'admiration en tant que Français, à cause des souvenirs glorieux que ce nom seul évoque : *Napoléon, nos armées, notre grande histoire*; *b*) La France ne doit pas être seulement aimée d'une façon orgueilleuse et égoïste : elle est la nation par excellence : « *en elle*, nous trouvons le représentant des libertés du monde et le pays *sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel* ».

Ces deux arguments amènent la *conclusion*, qui est une sorte de *syllogisme* : *L'amour la fait vie du globe*; or, la France, plus que toute autre nation, représente et incarne cet *amour* : donc, sans la France, la vie du globe serait compromise. — Ainsi à nos motifs *généraux* et *nationaux* d'aimer la France, vient s'ajouter une raison suprême, d'un *humanitarisme* bien compris, d'un *internationalisme* imprévu : c'est que, par la France, vit essentiellement le genre humain.

Le style. — 1° *L'éloquence*. — On voit, par l'analyse précédente quelle est l'allure *oratoire* du morceau. Michelet est vivement convaincu d'une vérité qui lui tient au cœur; il la *démontre* avec une logique pressante, rigoureuse et passionnée. — Cette éloquence apparaît : *a*) dans les *formules*, où se trahit le geste, où se lit la physionomie : « *Demandez au peuple... Demandez à la science... Eh bien ! devinez... Ne dites pas... Prenez... Il vous dira... Que cela est bien plus vrai !... Supposez un moment...* »;

b) dans le ton *individuel* : « *J'avais là-dessus... J'ai été dans la foule... Je l'ai trouvée... J'ai été dans le cimetière... Pour nous... nous remercierons toujours Dieu...* »

2° *La poésie.* — Michelet est encore plus *poète* qu'orateur ; il l'est à la façon de Chateaubriand et de V. Hugo, c'est-à-dire qu'il transforme l'*abstrait* en *concret*, et la *pensée* en *sensation*. Essayez de ramener à son thème rationnel tout ce passage : « Mais j'ai été dans la foule... » Un historien comme Guizot dirait : « J'ai interrogé des hommes de toutes les classes ; à tous leurs sentiments survivait l'amour de la patrie. » Et Michelet à cette réflexion d'économiste ou de statisticien, substitue : « C'est là la *fibre vivante* qui chez eux *meurt* la dernière. » La prison et le bagne deviennent pour lui des *cimetières*... Les prisonniers, des *morts*, qu'il a *ouverts*... La poitrine était *vide*, mais il y a trouvé une dernière *étincelle*. — La *France* est définie par l'indication rapide et large de ses limites. — Au lieu de cette réflexion banale : « La France est connue et respectée dans tous les pays », Michelet dit : « Il sait que s'il allait au *dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles* » (série d'hyperboles poétiques), « il *trouverait...* » Que trouverait-il ? une idée ? un sentiment ? Non : « *il trouverait là... Napoléon, nos armées, notre grande histoire...* » — Et, enfin, cet émigré, cet exilé, Michelet le *voit*, au moment même où il parlerait de la France ; c'est tout un tableau : « *Les enfants viendraient à lui...* etc. » — Dans la conclusion, l'image s'agrandit, devient aussi vaste que possible : elle est empruntée à l'histoire naturelle et à l'astronomie. Le mot *éclipse*, si souvent banal, la prépare : « L'amour qui fait la *vie du globe*.... La terre entrerait dans l'âge glacé où déjà tout près de nous sont arrivés d'autres globes. » On sent la force vraiment sublime de cette exagération poétique, qui fait sentir tout ce que perdrait la *vie morale* du monde, si la France cessait de le réchauffer et de le vivifier par son amour.

Comment Michelet a fait son livre (Préface de 1869).

Dans cette *Préface* écrite pour l'édition complète de son *Histoire* (qui avait paru de 1833 à 1867), Michelet nous expose moins une *méthode* que des *idées*. La plus importante de ces idées, c'est que l'histoire doit être une *résurrection de la vie intégrale* : comment on peut réaliser cette formule, il va nous le dire. — Il est à peine besoin d'attirer l'attention sur le style romantique et oratoire de cette Préface ; le rythme du style est des plus curieux : les vers blancs y abondent.

... Lorsque je commençai, un livre de génie existait,

celui de Thierry [1]. Sagace et pénétrant, délicat interprète, grand ciseleur, admirable ouvrier, mais trop asservi à un maître.

Ce maître, ce tyran, c'est le point de vue exclusif, systématique de la perpétuité des races. Ce qui fait, au total, la beauté de ce grand livre, c'est qu'avec ce système, qu'on croirait fataliste, partout on sent respirer en dessous un cœur ému contre la force fatale, l'invasion, tout plein de l'âme nationale et du droit de la liberté.

Je l'ai beaucoup aimé et admiré. Cependant, le diraije ? ni le matériel, ni le spirituel ne me suffisait dans son livre.

Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissaient avoir besoin qu'on mît dessous une bonne forte base, la terre, qui les portât et les nourrît. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises, où le sol manque. Et notez que ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme.

La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacée presque, à mesure que chacune s'élabore, se personnifie... Contre ceux qui poursuivent cet élément de race et l'exagèrent aux temps modernes, je dégageai de l'histoire elle-même un fait moral énorme et trop peu remarqué. C'est le puissant *travail de soi sur soi*, où la France, par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts. De l'élément romain municipal, des tribus allemandes, du clan celtique, annulés, disparus, nous avons tiré à la longue des résultats tout autres, et contraires même, en grande partie, à tout ce qui les précéda.

1. **Thierry**. L'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 1825.

La vie a sur elle-même une action de perpétuel enfantement, qui, de matériaux préexistants, nous crée des choses absolument nouvelles. Du pain, des fruits que j'ai mangés, je fais du sang rouge et salé qui ne rappelle en rien ces aliments d'où je les tire. Ainsi va la vie historique, ainsi va chaque peuple se faisant, s'engendrant, broyant, amalgamant des éléments, qui y restent sans doute à l'état obscur et confus, mais sont bien peu de chose relativement à ce que fit le long travail de la grande âme.

La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de la Liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée.*

En résumé, l'histoire, telle que je la voyais en ces hommes éminents (et plusieurs admirables) qui la représentaient, me paraissait encore faible en ses deux méthodes : — *Trop peu matérielle*, tenant compte des races, non du sol, du climat, des aliments, de tant de circonstances physiques et physiologiques. — *Trop peu spirituelle*, parlant des lois, des actes politiques, non des idées, des mœurs, non du grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale. Surtout peu curieuse du menu détail érudit, où le meilleur peut-être, restait enfoui aux sources inédites.

Ma vie fut en ce livre, elle a passé en lui. Il a été mon seul événement. Mais cette identité du livre et de l'auteur n'a-t-elle pas un danger? L'œuvre n'est-elle pas colorée des sentiments, du temps de celui qui l'a faite?

C'est ce qu'on voit toujours. Nul portrait si exact, si conforme au modèle, que l'artiste n'y mette un peu de lui... En pénétrant l'objet de plus en plus, on l'aime, et dès lors on regarde avec un intérêt croissant. Le cœur ému la seconde vue, voit mille choses invisibles au peuple indifférent. L'histoire, l'historien, se mêlent en ce regard. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Là s'opère une chose que l'on n'a point décrite et que nous devons révéler :

C'est que l'histoire, dans le progrès du temps, fait l'his-

torien bien plus qu'elle n'est faite par lui. Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son œuvre. Ce fils a fait son père. S'il est sorti de moi d'abord, de mon ouvrage (trouble encore) de jeunesse, il m'a rendu bien plus en force et en lumière, même en chaleur féconde, en puissance réelle de ressusciter le passé. Si nous nous ressemblons, c'est bien. Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui...

Voilà comment quarante ans ont passé. Je ne m'en doutais guère lorsque je commençai. Je croyais faire un abrégé de quelques volumes peut-être en quatre ans, en six ans. Mais on n'abrège que ce qui est bien connu. Et ni moi, ni personne alors, ne savait cette histoire.

Après mes deux premiers volumes seulement, j'entrevis dans ses perspectives immenses cette *terra incognita*. Je dis: « Il faut dix ans.... » Non, mais vingt, mais trente... Et le chemin allait s'allongeant devant moi, je ne m'en plaignais pas. Aux voyages de découvertes, le cœur s'étend, grandit, ne voit plus que le but. On s'oublie tout à fait. Il m'en advint ainsi. Poussant toujours plus loin dans ma poursuite ardente, je me perdis de vue, je m'absentai de moi, j'ai passé à côté du monde, et j'ai pris l'histoire pour la vie.

La voilà écoulée, je ne regrette rien, je ne demande rien. Eh! que demanderais-je, chère France, avec qui j'ai vécu, que je quitte à si grand regret! Dans quelle communauté j'ai passé avec toi quarante années (dix siècles)! Que d'heures passionnées, nobles, austères, nous eûmes ensemble, souvent, l'hiver même, avant l'aube! Que de jours de labeur et d'étude au fond des archives! je travaillais pour toi, j'allais, venais, cherchais, écrivais, je donnais chaque jour de moi-même tout, peut-être encore plus. Le lendemain matin, te trouvant à ma table, je me croyais le même fort de ta vie puissante et de ta jeunesse éternelle.

Mais comment, ayant eu ce bonheur singulier d'une telle

société, ayant de longues années vécu de ta grande âme, n'ai-je pas profité plus en moi? Ah! c'est que pour te refaire tout cela, il m'a fallu reprendre ce long cours de misère, de cruelle aventure, de cent choses morbides et fatales. J'ai bu trop d'amertumes. J'ai avalé trop de fléaux, trop de vipères et trop de rois.

Eh bien! ma grande France, s'il a fallu, pour retrouver ta vie, qu'un homme se donnât, passât et repassât tant de fois le fleuve des morts, il s'en console, te remercie encore. Et son plus grand chagrin, c'est qu'il faut te quitter ici.

(*Préface de l'Histoire de France*, 1869.)
Calmann-Lévy, éditeurs.

Les cathédrales du moyen âge (1833).

Chateaubriand avait, selon l'expression de Théophile Gautier, « restauré la cathédrale gothique ». En 1831, paraissait *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo. Michelet, à son tour, sent et explique la poésie de la cathédrale; il en indique la *fonction* à la fois religieuse et sociale, puis il a la *vision* du monument animé par le culte du moyen âge. Ce passage nous le montre à la fois historien et poète.

L'Église était au moyen âge le domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable masure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'Église avait droit d'asile[1]: c'était alors l'asile universel, la vie sociale s'y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. En Italie, c'est dans les églises que le peuple souverain s'assemblait. C'est à Saint-Marc que les députés de l'Europe vinrent demander une flotte pour la quatrième croisade[2].

...Le culte était un dialogue tendre entre Dieu, l'Église et

1. Dans les églises du moyen âge, comme dans les temples de l'antiquité, les criminels pouvaient chercher un refuge. — 2. Cf *Villehardouin*, pas

le peuple, exprimant la même pensée. Elle et lui, sur un ton grave et passionné tour à tour, mêlaient la vieille langue sacrée et la langue du peuple. La solennité des prières était rompue, dramatisée de chants pathétiques, comme ce dialogue des vierges folles et des vierges sages qui nous a été conservé[3]. Le peuple élevait la voix, non pas le peuple fictif qui entre dans le chœur, mais le vrai peuple venu du dehors, lorsqu'il entrait, innombrable, tumultueux, par tous les vomitoires[4] de la cathédrale, avec sa grande voix confuse, grand enfant, comme le saint Christophe[5] de la légende, brut, ignorant, passionné, mais docile, implorant l'initiation, demandant à porter le Christ sur ses épaules colossales. Il entrait, amenant dans l'église un hideux dragon du péché ; il le traînait, soûlé de victuailles, au pied du Sauveur. Quelquefois, aussi, reconnaissant que la bestialité était en lui-même, il exposait dans des extravagances symboliques, sa misère, son infirmité. C'est ce qu'on appelait la fête des fous.

Là on traînait outrageusement l'odieux hareng du carême. La bête comme l'homme était réhabilitée. L'humble témoin de la naissance du Sauveur, le fidèle animal qui de son haleine le réchauffa tout petit dans la crèche, qui le porta avec sa mère en Égypte, qui l'amena triomphant dans Jérusalem, il avait sa part de la joie. Sobriété, patience, ferme résignation, le moyen âge distinguait en l'âne je ne sais combien de vertus chrétiennes. Pourquoi eût-on rougi de lui ? Le Sauveur n'en avait pas rougi. Quel mal en tout cela ? Tout n'est-il pas permis à l'enfant ? Plus tard l'Église imposa silence au peuple : l'éloigna, le tint à distance. Mais au premier siècle du moyen âge, l'Église s'effarouchait si peu de ces drames populaires,

sage cité p. 93. —— 3. Il s'agit ici des *tropes*, des *drames liturgiques*, des *épitres farcies*, etc., où le latin était mêlé au français. (cf. *Littérature*, p. 100). —— **4. Vomitoires**, du mot latin *vomitorium*, qui se disait des galeries d'entrée et de sortie des grands édifices publics, théâtres, cirques, etc. Chateaubriand emploie également ce mot dans le même sens. —— **5. Saint Christophe**, est représenté dans *la Légende des*

qu'elle en reproduisait sur ses murailles les traits les plus hardis.

Il y avait alors un merveilleux génie dramatique plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une puérilité touchante.

A la Pentecôte, des pigeons blancs étaient lâchés dans l'église parmi les langues de feu, les fleurs pleuvaient, les galeries intérieures étaient illuminées. A d'autres fêtes, l'illumination était au dehors. Qu'on se représente l'effet des lumières sur ces prodigieux monuments, lorsque le clergé, circulant par les rampes aériennes, animait de ses processions fantastiques les masses ténébreuses, passant et repassant le long des balustrades, des ponts dentelés, avec les riches costumes, les cierges et les chants; lorsque la lumière et la voix tournaient de cercle en cercle, et qu'en bas, dans l'ombre, répondait l'océan du peuple[6]. C'était là pour ce temps le vrai drame, le vrai mystère, la représentation du voyage de l'humanité à travers les trois mondes, cette intuition sublime que Dante reçut de la réalité passagère pour la fixer et l'éterniser dans la *Divina Commedia*.

(*Histoire de France*, liv. IV, *Éclaircissements*, 1833.)
Calmann-Lévy, éditeurs.

Jeanne d'Arc (1841).

Le long épisode de *Jeanne d'Arc*, au tome V, est peut-être le chef-d'œuvre de Michelet. Toutes ses qualités d'érudition, d'émotion, de couleur, s'y trouvent équilibrées. On a fait plusieurs éditions séparées de *Jeanne d'Arc* : mais il vaut mieux lire ces pages dans le volume même où elles ont paru.

J'entrais un jour chez un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup fait et beaucoup souffert. Il tenait à la main un livre qu'il venait de fermer, et semblait plongé dans un

Saints comme un géant portant sur ses épaules l'enfant Jésus. — 6. Ce style prouve bien quelle fut l'influence du roman de Victor Hugo sur l'inspiration de Michelet.

rêve ; je vis, non sans surprise, que ses yeux étaient pleins de larmes. Enfin, revenant à lui-même : « Elle est donc morte ! dit-il. — Qui ? — La pauvre Jeanne d'Arc. »

Telle est la force de cette histoire, telle sa tyrannie sur le cœur, sa puissance pour arracher les larmes. Bien dite ou mal contée, que le lecteur soit jeune ou vieux, qu'il soit, tant qu'il voudra, affermi par l'expérience, endurci par la vie, elle le fera pleurer. Hommes, n'en rougissez pas, et ne vous cachez pas d'être hommes. Ici la cause est belle. Nul deuil récent, nul événement personnel n'a droit d'émouvoir davantage un bon et digne cœur.

... L'histoire est telle :

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut, d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne ; elle n'en dit rien, même à sa mère, rien à nul confesseur. Sans nul appui de prêtre ou de parents, elle marche tout ce temps avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle attend qu'elle ait dix-huit ans, et alors immuable elle l'exécute malgré les siens et malgré tout le monde. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands ; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre et dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne ; elle plonge intrépide au milieu des épées. Blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé ! La pauvre fille de sa chair, pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France.

La récompense, la voici. Livrée en trahison, outragée des barbares, tentée des pharisiens qui essayent en vain de la prendre par ses paroles, elle résiste en tout à ce der-

nier combat, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles sublimes, qui feront pleurer éternellement... Abandonnée du roi et de son peuple qu'elle a sauvés, par le cruel chemin des flammes elle revient dans le sein de Dieu. Elle n'en fonde pas moins sur l'échafaud le droit de la conscience, l'autorité de la voie intérieure.

Nul idéal qu'avait pu se faire l'homme n'a approché de cette très certaine réalité.

Ce n'est pas ici un docteur, un sage éprouvé par la vie, un martyr fort de ses doctrines, qui pour elles accepte la mort. C'est une fille, une enfant, qui n'a de force que son cœur.

... Quand on lui demanda, à cette fille jeune et simple qui n'avait rien fait que coudre et filer pour sa mère, comment elle avait pris sur elle de se faire homme, comment elle avait fait l'effort (elle si timide et rougissante) de s'en aller parler aux soldats, de les mener, les commander, les réprimander, les forcer de combattre...

Elle ne dit qu'un mot :

« *La pitié* qu'il y avoit au royaume de France. »

...Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie, chez nous, est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous.

(*Histoire de France*, t. V.)
Hachette et Cie, éditeurs.

L'Hirondelle (1856).

Dans son livre intitulé *l'Oiseau* (1856), Michelet a sans doute fait plutôt œuvre d'imagination et de poésie que de science. Mais sa poésie sort toujours des choses réelles ; le fond en est précis et solide ; l'imagination brode, développe, colore, mais elle n'invente pas.

L'hirondelle, prise dans la main et envisagée de près, est un oiseau laid et étrange, avouons-le ; mais cela tient précisément à ce qu'elle est l'oiseau par excellence, l'être entre tous né pour le vol. La nature a tout sacrifié à cette

destination : elle s'est moquée de la forme, ne songeant qu'au mouvement ; et elle a si bien réussi, que cet oiseau, laid au repos, au vol est le plus beau de tous.

Des ailes en faux, les yeux saillants, point de cou (pour tripler la force) ; de pied, peu ou point : tout est aile. Voilà les grands traits généraux. Ajoutez un très large bec, toujours ouvert, qui happe sans arrêter, au vol, se ferme et se rouvre encore.

Ainsi, elle mange en volant, elle boit, se baigne en volant, en volant nourrit ses petits.

Si elle n'égale pas en ligne droite le vol foudroyant du faucon, en revanche elle est bien plus libre ; elle tourne, fait cent cercles, un dédale de figures incertaines, un labyrinthe de courbes variées, qu'elle croise, recroise à l'infini. L'ennemi s'y éblouit, s'y perd, s'y brouille, et ne sait plus que faire.

Elle le lasse, l'épuise ; il renonce, et la laisse non fatiguée. C'est la vraie reine de l'air : tout l'espace lui appartient par l'incomparable agilité du mouvement. Qui peut changer ainsi à tout moment d'élan et tourner court ? Personne. La chasse infiniment variée et capricieuse d'une proie toujours tremblotante, de la mouche, du cousin, du scarabée, de mille insectes qui flottent et ne vont point en ligne droite, c'est sans nul doute la meilleure école du vol, et ce qui rend l'hirondelle supérieure à tous les oiseaux.

La nature, pour arriver là, pour produire cette aile unique, a pris un parti extrême, celui de supprimer le pied. Dans la grande hirondelle d'église, qu'on appelle martinet, le pied est atrophié. L'aile y gagne : on croit que le martinet fait jusqu'à vingt-cinq lieues par heure. Cette épouvantable vitesse l'égale à la frégate même. Le pied, fort court chez la frégate, n'est chez le martinet qu'un tronçon ; s'il pose, c'est sur le ventre : aussi, il ne pose guère. Au rebours de tout autre être, le mouvement seul est son repos. Qu'il se lance des tours, se laisse aller en

l'air, l'air le berce amoureusement, le porte et le délasse. Qu'il veuille s'accrocher, il le peut de ses faibles petites griffes. Mais qu'il pose, il est informe et comme paralytique, il sent toute aspérité, la dure fatalité de la gravitation l'a repris : le premier des oiseaux semble tomber au reptile.

Prendre l'essor d'un lieu, c'est pour lui le plus difficile : aussi, s'il niche si haut, c'est qu'au départ il doit se laisser choir dans son élément naturel. Tombé dans l'air, il est libre, il est maître ; mais jusque-là serf, dépendant de toute chose, à la discrétion de qui mettrait la main sur lui.

Le vrai nom du genre, qui dit tout, c'est le nom grec, *Sans pied* (*Apode*). Le grand peuple des hirondelles, avec ses soixante espèces, qui remplit la terre, l'égaye et la charme de sa grâce, de son vol et de son gazouillement, doit toutes ces qualités aimables à cette difformité d'avoir peu, très peu de pied ; elle se trouve à la fois la première de la gent ailée par le don, l'art complet du vol, d'autre part la plus sédentaire et la plus attachée au nid.

Chez cette tribu à part, le pied ne suppléant point l'aile, l'éducation des jeunes étant celle de l'aile seule et le long apprentissage du vol, les petits ont longtemps gardé le nid, longtemps sollicité les soins, développé la prévoyance et la tendresse maternelles. Le plus mobile des oiseaux s'est trouvé lié par le cœur. Le nid n'a pas été le nid nuptial d'un moment, mais un foyer, une maison, l'intéressant théâtre d'une éducation difficile et de sacrifices mutuels. Il y a eu une mère tendre, une épouse fidèle : que dis-je? bien plus, de jeunes sœurs qui s'empressent d'aider la mère, petites mères elles-mêmes et nourrices d'enfants plus jeunes encore. Il y a eu tendresse maternelle, soins et enseignement mutuel des petits aux plus petits. (*L'Oiseau.*)

Hachette et Cie, éditeurs.

FUSTEL DE COULANGES (1830-1889).

Professeur à la Sorbonne et à l'École normale, Fustel de Coulanges publia, en 1864, *la Cité antique*, et de 1874 à 1888, ses *Institutions politiques de l'ancienne France*. Il peut être considéré comme le représentant le plus complet de l'esprit scientifique en histoire. (Cf. *Littérature*, p. 838.)

Sur la méthode historique (1874).

On comparera ce morceau à ceux que nous citons plus haut, et qui sont relatifs à la méthode d'A. Thierry, de Thiers, de Guizot et de Michelet.

Lois, chartes, formules, chroniques et histoires, il faut avoir lu toutes ces catégories de documents sans en avoir omis une seule. Car aucune d'elles, prise isolément, ne donne une idée exacte de la société. Il faut avoir étudié tout avec une égale attention ; car l'historien doit être en état de dire en toute sûreté, non seulement quelles choses sont dans les textes, mais encore quelles choses n'y sont pas ; et c'est surtout cette seconde obligation qui le force à avoir tout étudié. Nous rencontrerons dans le cours de ces études [1] plusieurs opinions modernes qui ne s'appuient pas sur les documents ; nous devrons être en état d'affirmer qu'elles ne sont conformes à aucun texte, et pour cette raison nous ne nous croirons pas le droit d'y adhérer.

La lecture même des documents ne servirait à rien si on la faisait avec des idées préconçues ; et voilà le mal le plus ordinaire de notre époque. C'est particulièrement sur cette partie de l'histoire, c'est-à-dire sur les origines de la France, que les idées préconçues et les partis pris se sont donné carrière. Les anciens érudits [2] voulaient y trou-

1. **Ces études**. Fustel de Coulanges entreprend de démêler les origines de nos institutions politiques, pendant la période mérovingienne. — 2. Parmi ces anciens érudits, on peut citer *Mézeray* (1610-1683) auteur d'une *Histoire de France* publiée de 1643 à 1651 ; *Montfaucon* (1655-1741), qui fit paraître entre autres ouvrages *les Monuments de la Monarchie française* (1729-1733). Mais il y eut tout de même aux dix-septième et dix-huitième siècles des érudits guidés par un certain esprit scientifique, tel que *Fréret* (1688-1749) qui dans son *Mémoire sur l'origine des Francs* (1714) débrouillait avec autant de sagacité que d'indépendance les origines

ver les titres de la monarchie, Boulainvilliers[3] y voulait voir ceux de la noblesse, et Montesquieu[4] ceux de la liberté. Les amis du régime parlementaire ont cru très sincèrement y trouver un système d'assemblées nationales et presque toute la pratique du parlementarisme. D'autres ont voulu y voir les origines du jury moderne ou quelque chose de plus démocratique encore... L'érudition allemande a eu aussi ses préventions ; c'est le patriotisme allemand qui lui a donné sa marque. On sait que la devise des *Monumenta Germaniæ*[5] est *Sanctus amor patriæ dat animum.* La devise est belle, mais ce n'est peut-être pas celle qui convient à la science. Sans doute, le sentiment qu'elle exprime n'est pas dangereux quand il ne s'agit que d'éditer d'anciens textes ; mais il le devient pour l'historien qui les interprète. Regardez les historiens allemands depuis un demi-siècle, et vous serez frappé de voir à quel point leurs théories historiques sont en parfait accord avec leur patriotisme. Vous serez alors amené à vous demander si leurs systèmes ont été engendrés par la lecture des textes, ou s'ils ne l'ont pas été plutôt par ce sentiment inné qui est antérieur chez eux à la lecture des textes. Ainsi, pendant que les érudits français portaient surtout dans cette histoire leur esprit de parti, les Allemands y ont surtout porté leur amour de leur patrie et de leur race, ce qui vaut peut-être mieux moralement, mais ce qui altère autant la vérité. Le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science ; il ne faut pas les confondre[6].

Quelques érudits commencent par se faire une opinion,

de notre histoire. « Si cet homme de génie, dit A. Thierry, eût rencontré de son temps la liberté du nôtre, la science de nos origines sociales, de nos vieilles mœurs, de nos institutions, aurait avancé d'un siècle » — Il faut également louer *Etienne Baluze* (1630-1718), érudit qui savait consulter les sources et publier les documents, sans se préoccuper d'autre chose que de la vérité historique. — 3 **Boulainvilliers** (1658-1722), auteur d'une *Histoire de l'ancien gouvernement de la France* parue en 1727. — 4. **Esprit des Lois**, livres XXX et XXXI. — 5. Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'Allemagne, publié de 1826 à 1872, sous la direction de Pertz. — 6. Fénelon avait déjà dit (*Lettre à l'Académie*) : « Le véritable historien ne doit être d'aucun temps ni d'aucun pays. » On comparera cette opinion avec celle que Michelet expose dans

soit qu'ils l'empruntent hâtivement à des ouvrages de seconde main, soit qu'ils la tirent de leur imagination ou de leur raisonnement, et ce n'est qu'après cela qu'ils lisent les textes[2]. Ils risquent fort de ne pas les comprendre, ou de les comprendre à faux. C'est qu'en effet entre le texte et l'esprit prévenu qui le lit il s'établit une sorte de conflit inavoué : l'esprit se refuse à saisir ce qui est contraire à son idée ; et le résultat ordinaire de ce conflit n'est pas que l'esprit se rende à l'évidence du texte, mais plutôt que le texte cède, plie, s'accommode à l'opinion préconçue par l'esprit. Peut-être serait-il trop facile d'être érudit, si l'érudition ne présentait cette suprême difficulté d'exiger un esprit absolument indépendant et libre surtout à l'égard de soi-même. Mettre ses idées personnelles dans l'étude des textes, c'est la méthode subjective. On croit regarder un objet, et c'est sa propre idée que l'on regarde. On croit observer un fait, et ce fait prend tout de suite la couleur et le sens que l'esprit veut qu'il ait. On croit lire un texte, et les phrases de ce texte prennent une signification particulière suivant l'opinion antérieure qu'on s'en était faite. Cette méthode subjective est ce qui a jeté le plus de trouble dans l'histoire de l'époque mérovingienne. Elle a produit ces singulières divergences que l'on remarque entre les historiens également érudits, également sincères, mais diversement prévenus. C'est qu'il ne suffisait pas de lire les textes, il fallait les lire avant d'avoir arrêté sa conviction.

Plusieurs pensent pourtant qu'il est utile et bon pour l'historien d'avoir des préférences, des « idées maîtresses », des conceptions supérieures. Cela, dit-on, donne à son œuvre plus de vie et plus de charme ; c'est le sel qui corrige l'insipidité des faits. Penser ainsi, c'est se tromper beaucoup sur la nature de l'histoire. Elle n'est pas un art, elle est une science pure. Elle ne consiste pas

sa *Préface*. — 7. Cette critique semble viser tout particulièrement les historiens de l'école philosophique, Guizot, et surtout Taine.

à raconter avec agrément ou à disserter avec profondeur. Elle consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien, Il se peut sans doute qu'une certaine philosophie se dégage de cette histoire scientifique ; mais il faut qu'elle s'en dégage naturellement, d'elle-même, presque en dehors de la volonté de l'historien. Il n'a, lui, d'autre ambition que de bien voir les faits et de les comprendre avec exactitude. Ce n'est pas dans son imagination ou dans sa logique qu'il les cherche ; il les cherche et les atteint par l'observation minutieuse des textes comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites. Son unique habileté consiste à tirer des documents tout ce qu'ils contiennent et à n'y rien ajouter de ce qu'ils ne contiennent pas. Le meilleur des historiens est celui qui se tient le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et même ne pense que d'après eux.

(*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. La Monarchie franque*, chap. I, 3.)

Hachette et Cie, éditeurs.

Le Christianisme a changé les conditions du gouvernement (1864).

Dans son admirable livre, *la Cité antique*, Fustel de Coulanges établit que les institutions politiques des anciens ont pour origine la religion du foyer. Il résume ainsi sa thèse, dont les dernières lignes : «... Nous avons fait l'histoire d'une croyance. Elle s'établit : la société humaine se constitue. Elle se modifie : la société traverse une série de révolutions. Elle disparaît : la société change de face. Telle a été la loi des temps antiques. »

La victoire du christianisme marque la fin de la société antique... Pour savoir combien les principes et les règles essentielles de la politique furent alors changés, il suffit de se rappeler que l'ancienne société avait été constituée par une vieille religion, dont le principal dogme était que

chaque dieu protégeait exclusivement une famille et une cité, et n'existait que pour elle. C'était le temps des dieux domestiques et des divinités poliades[1]. Cette religion avait enfanté le droit; les relations entre les hommes, la propriété, l'héritage, la procédure, tout s'était trouvé réglé, non par les principes de l'équité naturelle, mais par les dogmes de cette religion et en vue des besoins de son culte. C'était elle aussi qui avait établi un gouvernement parmi les hommes; celui du père dans la famille, celui du roi ou du magistrat dans la cité. Tout était venu de la religion, c'est-à-dire de l'opinion que l'homme s'était faite de la divinité. Religion, droit, gouvernement, s'étaient confondus et n'avaient été qu'une même chose sous trois aspects divers

Nous avons cherché à mettre en lumière ce régime social des anciens, où la religion était maîtresse absolue dans la vie privée et dans la vie publique: où l'État était une communauté religieuse, le roi un pontife, le magistrat un prêtre, la loi une formule sainte; où le patriotisme était de la piété, l'exil une excommunication: où la liberté individuelle était inconnue, où l'homme était asservi à l'État par son âme, par son corps, par ses biens; où la haine était obligatoire contre l'étranger[2], où la notion du droit et du devoir, de la justice et de l'affection s'arrêtait aux limites de la cité; où l'association humaine était nécessairement bornée, dans une certaine circonférence, autour d'un prytanée[3], et où l'on ne voyait pas la possibilité de fonder des sociétés plus grandes. Tels furent les traits caractéristiques des cités grecques et italiennes pendant la première période de leur histoire.

Mais peu à peu, nous l'avons vu, la société se modifia.

1. Le mot grec *polis* signifie *cité*. Les divinités poliades sont celles qui protègent la cité. Elles s'opposent aux dieux *domestiques* — 2. Les Grecs appelaient *barbares* tous les peuples étrangers, quel que fût leur degré de civilisation. — 3. **Prytanée**, édifice public où dans chaque cité grecque, siégeaient les *prytanes* ou premiers magistrats.

Des changements s'accomplirent dans le gouvernement et dans le droit, en même temps que dans les croyances. Déjà, dans les cinq siècles qui précèdent le christianisme, l'alliance n'était plus aussi intime entre la religion d'une part, le droit et la politique de l'autre. Les efforts des classes opprimées, le renversement de la caste sacerdotale, le travail des philosophes, le progrès de la pensée avaient ébranlé les vieux principes de l'association humaine. On avait fait d'incessants efforts pour s'affranchir de l'empire de cette vieille religion, à laquelle l'homme ne pouvait plus croire ; le droit et la politique, comme la morale, s'étaient peu à peu dégagés de ses liens.

Seulement, cette espèce de divorce venait de l'effacement de l'ancienne religion ; si le droit et la politique commençaient à être quelque peu indépendants, c'est que les hommes cessaient d'avoir des croyances ; si la société n'était plus gouvernée par la religion, cela tenait surtout à ce que la religion n'avait plus de force. Or, il vint un jour où le sentiment religieux reprit vie et vigueur, et où, sous la forme chrétienne, la croyance ressaisit l'empire de l'âme. N'allait-on pas alors voir reparaître l'antique confusion du gouvernement et du sacerdoce, de la foi et de la loi ?

Avec le christianisme, non seulement le sentiment religieux fut ravivé, il prit encore une expression plus haute et moins matérielle. Tandis qu'autrefois on s'était fait des dieux de l'âme humaine ou des grandes forces physiques, on commença à concevoir Dieu comme véritablement étranger, par son essence, à la nature humaine d'une part, au monde de l'autre. Le Divin fut décidément placé en dehors de la nature visible et au-dessus d'elle. Tandis qu'autrefois chaque homme s'était fait son dieu, et qu'il y en avait eu autant que de familles et de cités, Dieu apparut alors comme un être unique, immense, universel, seul animant les mondes, et seul devant remplir le besoin d'adoration qui est en l'homme. Au lieu qu'autrefois la religion, chez les peuples de la Grèce et de l'Italie, n'était

guère autre chose qu'un ensemble de pratiques, une série de rites que l'on répétait sans y voir aucun sens, une suite de formules que souvent on ne comprenait plus, parce que la langue en avait vieilli, une tradition qui se transmettait d'âge en âge et ne tenait son caractère sacré que de son antiquité, au lieu de cela, la religion fut un ensemble de dogmes et un grand objet proposé à la foi. Elle ne fut plus extérieure, elle siéga dans la pensée de l'homme. Elle ne fut plus matière; elle devint esprit. Le christianisme changa la nature et la force de l'adoration; l'homme ne donna plus à Dieu l'aliment et le breuvage; la prière ne fut plus une formule d'incantation; elle fut un acte de foi et une humble demande. L'âme fut dans une relation avec la divinité: la crainte des dieux fut remplacée par l'amour de Dieu. Le christianisme apportait encore d'autres nouveautés. Il n'était la religion domestique d'aucune famille, la religion nationale d'aucune cité ni d'aucune race. Il n'appartenait ni à une caste ni à une corporation. Dès son début, il appelait à lui l'humanité entière. Jésus-Christ disait à ses disciples: « Allez, et instruisez *tous les peuples.* »

(*La Cité antique*, 1864, V^e^ partie.)
Hachette et Cie, éditeurs.

RENAN (1823-1892).

Ernest Renan a publié, de 1865 à 1885, l'*Histoire des origines du christianisme*, et, de 1887 à 1891, l'*Histoire du peuple d'Israël. L'Avenir de la science*, écrit en 1848, ne parut qu'en 1890. En 1883, il a donné ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — Il fut professeur au Collège de France, de 1862 jusqu'à sa mort. (*Littérature*, p. 838.)

Le Petit Séminaire de Saint-Nicolas à Paris (1883).

... M. de Quélen [1] remit entre les mains de M. Dupanloup [2] l'austère et obscure maison de l'abbé Frère et d'Adrien de Bourdoise. Le petit séminaire de Paris n'avait été jusque-

1. Archevêque de Paris. — 2. **Dupanloup** (l'abbé) plus tard évêque

la, aux termes du Concordat, que la pépinière des prêtres de Paris, pépinière bien suffisante, strictement limitée à l'objet que la loi lui prescrivait. C'était bien autre chose que rêvait le nouveau supérieur porté par le choix de l'archevêque à la fonction, peu recherchée, de diriger les études des jeunes clercs. Tout lui parut à reconstruire, depuis les bâtiments, où le marteau ne laissa d'entier que les murs, jusqu'au plan des études, que M. Dupanloup réforma de fond en comble. Deux points essentiels résumèrent sa pensée. D'abord, il vit qu'un petit séminaire tout ecclésiastique n'avait à Paris aucune chance de succès, et ne suffirait jamais au recrutement du diocèse. Il conçut l'idée, par des informations s'étendant surtout à l'ouest de la France et à la Savoie, son pays natal, d'amener à Paris les sujets d'espérance qui lui étaient signalés. Puis il voulut que sa maison fût une maison d'éducation modèle telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type ascétique et clérical. Il prétendit, chose délicate peut-être, que la même éducation servît aux jeunes clercs et aux fils des premières familles de France.

... Sa conception du monde était très aristocratique ; mais il admettait trois aristocraties, la noblesse, le clergé et la littérature. Ce qu'il voulait, c'était une éducation libérale, pouvant convenir également au clergé et à la jeunesse du faubourg Saint-Germain, sur la base de la piété chrétienne et des lettres classiques.

... La vieille maison de la rue Saint-Victor fut ainsi, pendant quelques années, la maison de France où il y eut le plus de noms historiques ou connus ; y obtenir une place pour un jeune homme était une grâce chèrement marchandée, les sommes très considérables dont les familles riches achetaient cette faveur servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune qui étaient signalés par des succès constants. La foi absolue de M. Dupanloup dans les études classiques se montrait en ceci. Ces

d'Orléans, était un *humaniste* distingué et un remarquable *pédagogue*. Il

études, pour lui, faisaient partie de la religion. La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. Virgile lui semblait faire partie de la culture intellectuelle d'un prêtre au moins autant que la Bible[3]. Pour une élite de la jeunesse cléricale, il espérait qu'il sortirait de ce mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans. Le fait est qu'il réalisa sous ce rapport des prodiges. Composée de deux éléments en apparence inconciliables, la maison avait une parfaite unité. L'idée que le talent primait tout le reste étouffait les divisions, et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter[4].

En cette année 1836, j'obtins justement au collège Tréguier, tous les prix de ma classe. Le *palmarès* tomba sous les yeux d'un des hommes éclairés que l'ardent capitaine employait à recruter sa jeune armée. En une minute, mon sort fut décidé. « Faites-le venir », dit l'impétueux supérieur. J'avais quinze ans et demi ; nous n'eûmes pas le temps de la réflexion. J'étais en vacances chez un ami, dans un village près de Tréguier ; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à pied à travers la campagne. Les sonneries pieuses de l'*Angélus* du soir, se répondant de paroisse en paroisse, ver-

a laissé plusieurs ouvrages sur l'éducation. — 3. Mgr Dupanloup soutint à ce sujet une polémique célèbre avec l'abbé Gaume, qui voulait proscrire l'étude des auteurs profanes. — 4. On conviendra que c'était là une excellente conception de la véritable égalité démocratique : une seule *aristocratie*, celle de l'intelligence, du talent et du travail.

saient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. Le lendemain, je partais pour Paris ; le 7, je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou.

(*Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*)
Calmann-Lévy, éditeurs.

Les générations mortes (1848).

Ces pages donnent une idée de Renan *poète*. Renan est, sous bien des rapports, un disciple de Chateaubriand, un imaginatif et un sensitif. Et c'est par là, surtout, qu'il vivra : les travaux d'histoire et d'érudition se démodent et s'oublient ; une page de poésie vraiment humaine est immortelle.

C'est une pensée d'une effroyable tristesse que le peu de traces que laissent après eux les hommes ; ceux-ci même qui semblent jouer un rôle principal. Et, quand on pense que des millions de millions d'êtres sont nés et sont morts de la sorte, sans qu'il en reste de souvenir, on éprouve le même effroi qu'en présence du néant ou de l'infini. Songez donc à ces misérables existences à peine caractérisées qui, chez les sauvages, apparaissent et disparaissent comme les vagues images d'un rêve. Songez aux innombrables générations qui se sont entassées dans les cimetières de nos campagnes. Mortes, mortes à jamais.... Non, elles vivent dans l'humanité ; elles ont servi à bâtir la grande Babel qui monte vers le ciel, où chaque assise est un peuple. Je vais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma première jeunesse, je verse presque des larmes en y songeant.

Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couvert de mousses, les maisons d'alentour construites de blocs primitifs, les tombes

serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que, depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité, de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont là à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue. Je servais alors le Dieu de mon enfance, et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle qu'on voyait à travers les vitraux de l'église, m'expliquait tout cela. Et puis, on voyait à peu de distance la mer, les rochers, les vagues blanchissantes; on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Et puis, ma mère était à mes côtés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel grâce au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu. Depuis, j'ai transporté ma tente[1], et je m'explique autrement cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau ; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué à faire la Bretagne; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste chœur sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et, quand la Bretagne ne sera plus, la France sera; et, quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira : Autrefois il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la des-

1. Cette expression doit être prise au figuré. — 2. Évangile de

tinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan, qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel. Et, quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau[2], pas une parole qui aura servi à l'œuvre divine ne sera perdue.

(*L'Avenir de la science*, XII. Calmann-Lévy, éditeurs.)

Science et poésie (1848).

Sur cette question si controversée des rapports entre la poésie et la science, que discutait déjà Chénier dans son poème de *l'Invention* (cf. p. 849), voici un raisonnement aussi simple que puissant. Il suffira d'y ajouter quelques exemples, pour avoir une admirable dissertation.

Si, comme Burke[1] l'a soutenu, « notre ignorance des choses de la nature était la cause principale de l'admiration qu'elles nous inspirent, si cette ignorance devenait pour nous la source du sentiment du sublime », on pourrait se demander si les sciences modernes, en déchirant le voile qui nous dérobait les forces et les agents des phénomènes physiques, en nous montrant partout une régularité assujettie à des lois mathématiques, et par conséquent sans mystère, ont avancé la contemplation de l'univers et servi l'esthétique, en même temps qu'elles ont servi la connaissance de la vérité. Sans doute, les patientes investigations de l'observateur, les chiffres qu'accumule l'astronome, les longues énumérations du naturaliste ne sont guère propres à réveiller le sentiment du beau : le beau n'est pas dans l'analyse, mais le beau réel, celui qui ne repose pas sur les fictions de la fantaisie

saint Mathieu, X, 42. « Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits (les apôtres) parce qu'il est de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. »

1. **Burke**, homme d'État anglais (1728-1797). Il est célèbre par sa lutte contre la Révolution française. (Voir *Villemain*, Littérature du dix-hui-

humaine, est caché dans les résultats de l'analyse. Disséquer le corps humain, c'est détruire sa beauté ; et pourtant, par cette dissection, la science arrive à y reconnaître une beauté d'un ordre bien supérieur et que la vue superficielle n'aurait pas soupçonnée.

... Le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde fantastique créé par l'imagination. On eût mis l'esprit humain au défi de concevoir les plus étonnantes merveilles, on l'eût affranchi des limites que la réalisation impose toujours à l'idéal, qu'il n'eût pas osé concevoir la millième partie des splendeurs que l'observation a démontrées. « Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses[2]. » N'est-ce pas un fait étrange que toutes les idées que la science primitive s'était formées sur le monde nous paraissent étroites, mesquines, ridicules, auprès de ce qui s'est trouvé véritable ? La terre semblable à un disque, à une colonne, à un cône, le soleil gros comme le Péloponèse, ou conçu comme un simple météore s'allumant tous les jours, les étoiles roulant à quelques lieues sur une voûte solide, des sphères concentriques, *un univers fermé*, étouffant, des murailles, un cintre étroit contre lequel va se briser l'instinct de l'infini, voilà les plus brillantes hypothèses auxquelles était arrivé l'esprit humain. Au delà, il est vrai, était le monde des anges avec ses éternelles splendeurs ; mais là encore, quelles étroites limites, quelles conceptions finies ! Le temple de notre Dieu n'est-il pas agrandi, depuis que la science nous a découvert l'infinité des mondes ? Et pourtant on était libre alors de créer des merveilles : on taillait en pleine étoffe, si j'ose le dire, l'observation ne venait pas gêner la fantaisie ; mais c'est à la méthode expérimentale, que plusieurs se plaisent à représenter comme étroite et sans idéal, qu'il était réservé de nous révéler,

tième siècle, t. IV.) —— 2. PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 72. (Cf. plus haut, p. 385.

non pas cet infini métaphysique dont l'idée est la base même de la raison de l'homme, mais cet infini réel, que jamais il n'atteint dans les plus hardies excursions de sa fantaisie. Disons donc sans crainte que, si le merveilleux de la fiction a pu jusqu'ici sembler nécessaire à la poésie, le merveilleux de la nature, quand il sera dévoilé dans toute sa splendeur, constituera une poésie mille fois plus sublime, une poésie qui sera la réalité même, qui sera à la fois science et poésie. (*L'avenir de la science*, V, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Néron (1873).

Nous donnons ici un exemple du style de Renan historien. On en remarquera la souplesse et l'aisance, et aussi la force souvent imprévue, soit dans le vocabulaire, soit dans la pensée. Il est difficile de rester à un plus haut degré maître absolu de sa phrase, et de la mieux adapter à toutes les nuances des faits ou des idées.

La manie furieuse de Néron[1] était arrivée à son paroxysme. C'était la plus horrible aventure que le monde eût jamais courue. L'absolue nécessité des temps avait tout livré à un seul, à l'héritier du grand nom légendaire de César; un autre régime était impossible, et les provinces, d'ordinaire, se trouvaient assez bien de celui-ci; mais il récelait un immense danger. Quand le césar perdait l'esprit, quand toutes les artères de sa pauvre tête, troublée par un pouvoir inouï, éclataient en même temps, alors c'étaient des folies sans nom. On était livré à un monstre. Nul moyen de le chasser; sa garde composée de Germains, qui avait tout à perdre s'il tombait, s'acharnait autour de lui; la bête acculée se baugeait et se défendait avec rage. Pour Néron, ce fut quelque chose à la fois d'épouvantable et de grotesque, de grandiose et d'absurde. Comme le César était fort lettré, sa folie fut prin-

1. Néron occupa le pouvoir à Rome, de l'an 50 à l'an 68 de notre ère. Comme on le sait, les cinq premières années de son principat furent assez heureuses; mais, après la mort de Britannicus et d'Agrippine, il marcha de crime en crime et de folie en folie. (Voir Tacite, *Annales*).

cipalement littéraire. Les rêves de tous les siècles, tous les poèmes, toutes les légendes, Bacchus et Sardanapale, Ninus et Priam, Troie et Babylone, Homère et la fade poétique du temps, ballottaient comme un chaos dans un pauvre cerveau d'artiste médiocre, mais très convaincu, à qui le hasard avait confié le pouvoir de réaliser toutes ces chimères. Qu'on se figure un personnage de mardi gras, un mélange de fou, de jocrisse et d'acteur, revêtu de la toute-puissance et chargé de gouverner le monde. Il n'avait pas la noire méchanceté de Domitien, l'amour du mal pour le mal; ce n'était pas non plus un extravagant comme Caligula; c'était un romantique consciencieux, un empereur d'opéra, un mélomane tremblant devant le parterre et le faisant trembler. Le gouvernement étant la chose pratique par excellence, le romantisme y est tout à fait déplacé[2]. Le romantisme est chez lui dans le domaine de l'art; mais l'action est l'inverse de l'art. En ce qui touche à l'éducation d'un prince surtout, le romantisme est funeste. Sénèque, sous ce rapport, fit bien plus de mal à son élève par son mauvais goût littéraire, que de bien par sa belle philosophie. C'était un grand esprit, un talent hors de ligne, et un homme au fond respectable, malgré plus d'une tache, mais tout gâté par la déclamation et la vanité littéraire, incapable de sentir et de raisonner sans phrases. A force d'exercer son élève à exprimer des choses qu'il ne pensait pas, à composer d'avance des mots sublimes, il en fit un comédien jaloux, un rhéteur méchant, disant des paroles d'humanité quand il était sûr qu'on l'écoutait. Le vieux pédagogue voyait avec profondeur le mal de son temps, celui de son élève et le sien propre, quand il s'écriait dans ses moments de sincérité : *Litterarum intemperantia laboramus*[3].

Ces ridicules parurent d'abord chez Néron assez inoffensifs; le singe s'observa quelque temps et garda la pose

—— 2. *Le romantisme.* Ici, ce mot signifie *fantaisie*, absence de tout principe régulateur. —— 3. « Nous sommes malades d'un excès de littérature ».

qu'on lui avait apprise. La cruauté ne se déclara chez lui qu'après la mort d'Agrippine; elle l'envahit bien vite tout entier. Chaque année, maintenant, est marquée par ses crimes : Burrhus n'est plus, et tout le monde croit que Néron l'a tué; Octavie a quitté la terre abreuvée de honte; Sénèque est dans la retraite, attendant son arrêt à chaque heure, ne rêvant que tortures, endurcissant sa pensée à la méditation des supplices, s'évertuant à prouver que la mort est une délivrance. Tigellin maître de tout, la saturnale est complète. Néron proclame chaque jour que l'art seul peut être tenu pour chose sérieuse, que toute vertu est un mensonge, que le grand homme est celui qui sait abuser de tout, tout perdre, tout dépenser. Un homme vertueux est pour lui un hypocryte, un séditieux, un personnage dangereux et surtout un rival; quand il découvre quelque horrible bassesse qui donne raison à ses théories, il éprouve un accès de joie. Les dangers politiques de l'enflure et de ce faux esprit d'émulation, qui fut dès l'origine le ver rongeur de la culture latine, se dévoilaient. Le cabotin avait réussi à se donner droit de vie et de mort sur son auditoire, le *dilettante* menaçait les gens de la torture s'ils n'admiraient ses vers. Un monomane grisé par la gloriole littéraire qui tourne les belles maximes qu'on lui a fait apprendre en plaisanteries de cannibale, un gamin féroce visant aux applaudissements des turlupins de carrefour, voilà le maître que l'empire subissait...

Caligula avait déjà créé ce genre funeste d'histrion impérial. Néron le prit hautement pour modèle. Ce ne fut pas assez pour lui de conduire des chars dans le cirque, de s'égosiller en public, de faire des tournées de chanteur en province; on le vit pêcher avec des filets d'or qu'il tirait avec des cordes de pourpre, dresser lui-même ses claqueurs, mener de faux triomphes, se décerner toutes les couronnes de la Grèce antique, organiser des fêtes inouïes, jouer au théâtre des rôles sans nom.

Histoire des origines du christianisme, IV, *L'Antechrist*, Calmann-Lévy, éditeurs.

JOURNALISTES

PAUL-LOUIS COURIER (1773-1825.)

Journaliste et surtout pamphlétaire, P.-L. Courier fut d'abord officier, puis érudit. Il publia une traduction de *Daphnis et Cholé*, roman grec de Longus. — Sous la Restauration, il écrivit un certain nombre de brochures d'un ton mordant, et satirique qui lui attirèrent plusieurs condamnations. Ses *Lettres* sont à la fois très instructives et très spirituelles. (*Littérature*, p. 844.)

Un plébiscite impérial (1804).

A. M. N.

A Plaisance, le... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard [1] nous assemble, et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? comme on dit : rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous ? Pas le mot ; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève, et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit : mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ? — Je ne le veux pas, répond Maire. — A la bonne heure. » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur ; est-ce à nous

1. **D'Anthouard**, colonel, qui devint général sous l'Empire.

d'en délibérer ? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu ? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous donc qu'il soit empereur, je vous prie ? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? pourquoi, vous, ne le voulez-vous pas ? — Je ne sais, me dit-il ; mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve pas tant sot. En effet, que signifie ? dis-moi... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ? Être Bonaparte, et se faire sire ! *Il aspire à descendre* [2] ; mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse [3] et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

La sensation est faible. On ne sait pas bien encore ce que cela veut dire. On ne s'en soucie guère, et nous en parlons peu.

Voilà nos nouvelles ; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous. A peu près de même, sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne...

Avec la permission du poète [4], cela est faux. On ne tremble point. On veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom un titre supérieur à celui de roi...

Adieu, nous t'attendons ici.

2. **Corneille** (*Cinna*, II, 1) fait dire à Auguste : « Et monté sur le faîte, il aspire à descendre. » — 3. **Borghèse.** Camille Borghèse, prince de Sulmone († 1832) avait épousé Pauline Bonaparte. Il fut sous l'Empire gouverneur du Piémont. — 4. Corneille.

Le Pamphlet des pamphlets (1824).

P.-L. Courier a été condamné pour un pamphlet sur *la Souscription nationale du château de Chambord.* Il répond à ses juges par *le Pamphlet des pamphlets,* chef-d'œuvre d'ironie, auquel on ne peut comparer que *les Provinciales,* dont l'imitation est ici évidente. Mais on sentira qu'il y a une certaine différence dans l'importance de la question de fond.

... Sorti de là, je me trouvai sur le grand degré [1] avec M. Arthus Bertrand, libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde; et, chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple Discours* [2] condamné. « Je ne l'ai point lu, me dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication. « C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet ? — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune: mais, proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule; deux ou plus font une brochure. — Et dix feuilles ? quinze feuilles ? vingt feuilles ? — Font un volume, dit-il, un ouvrage. »

Moi, là-dessus : « Monsieur, je m'en rapporte à vous, qui devez savoir ces choses. Mais, hélas ! j'ai bien peur d'avoir fait en effet un pamphlet, comme dit le procureu du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vour êtes juré, monsieur Arthus Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie, est-ce pamphlet ou brochure ? — Pamphlet, me dit-il, pamphlet, sans nulle difficulté. — Je suis donc pamphlétaire ? — Je ne vous l'eusse pas dit par égard, ménagement, compassion du malheur; mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez,

1. Sur les marches du Palais de Justice. — 2. C'est le titre du pamphlet condamné : *Simple discours de Paul-Louis Courier, vigneron de la Chavonière, aux membres de la commune de Véretz à l'occasion d'une sous-*

Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande !) dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne péchez plus; allez à Sainte-Pélagie [3]. »

Voilà comme il me consolait. « Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question. — Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner. — Bien; voici ma question. Si, au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné ? — Selon. — J'entends : vous l'eussiez lu d'abord, pour voir s'il était condamnable. — Oui, je l'aurais examiné. — Mais le pamphlet, vous ne le lisez pas ? — Non, parce que le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison. — De poison ? — Oui, monsieur, et du plus détestable : sans quoi, on ne le lirait pas. — S'il n'y avait du poison ? — Non, le monde est ainsi fait; on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais point; je ne sais en vérité, ni ne veux savoir ce que c'est ; mais on le lit; il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit, et je n'en doutais pas. C'est le poison, voyez-vous, que poursuit la justice dans ces sortes d'écrits. Car autrement la presse est libre [2]; imprimez, publiez tout ce que vous voudrez, mais non pas du poison. Vous avez beau dire, messieurs, on ne vous laissera pas distribuer le poison. Cela ne se peut en bonne police, et le gouvernement est là, qui vous en empêchera bien. »

« Dieu, dis-je en moi-même tout bas, Dieu, délivre nous du malin et du langage figuré ! Les médecins m'ont pensé tuer, voulant me *rafraîchir le sang*; celui-ci m'emprisonne de peur que je n'écrive du *poison*; d'autres laissent *reposer* leur champ, et nous manquons de blé au marché. Mon Dieu, sauvez-nous de la métaphore ! »

cription pour l'acquisition de Chambord (1821). —— 3. **Sainte-Pélagie**, prison de Paris. On y enferma longtemps les prisonniers pour

Après cette courte oraison mentale, je repris : « En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans les pamphlets quelque chose... — Oui, des sottises, des calembours, de méchantes plaisanteries. Que voulez-vous, mon cher monsieur, que voulez-vous mettre de bon sens en une misérable feuille ? Quelles idées s'y peuvent développer ? Dans les ouvrages raisonnés, au sixième volume à peine entrevoit-on où l'auteur en veut venir. — Une feuille, dis-je, il est vrai, ne saurait contenir grand'chose. — Rien qui vaille, me dit-il; et je n'en lis aucune. — Vous ne lisez donc pas les mandements de monseigneur l'évêque de Troyes pour le carême et pour l'avent ? — Ah ! vraiment ceci diffère fort. — Ni les pastorales de Toulouse sur la suprématie papale ? — Ah ! c'est autre chose cela. — Donc, à votre avis, quelquefois une brochure, une simple feuille... — Fi ! ne m'en parlez pas. opprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences. — Monsieur, lui dis-je, les *Lettres provinciales* de Pascal... — Oh ! livre admirable, divin, le chef-d'œuvre de notre langue ! — Eh bien ! ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent. — Non, tenez, j'ai là-dessus mes principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main, et parlent aux gens d'à présent des faits, des choses d'aujourd'hui; je ne puis souffrir les pamphlets. — Et vous aimez les *Provinciales, petites lettres*, comme alors on les appelait, quand elles allaient de main en main ? — Vrai, continua-

délits de presse et pour dettes; de là tant d'allusions à Sainte-Pélagie

t-il sans m'entendre, c'est un de mes étonnements, que vous, monsieur, qui, à voir, semblez homme bien né, homme *éduqué*, fait pour être quelque chose dans le monde; car enfin qui vous empêchait de devenir baron comme un autre ? Honorablement employé dans la police, les douanes, geôlier ou gendarme, vous tiendriez un rang, feriez une figure. Non, je n'en reviens pas, un homme comme vous s'avilir, s'abaisser jusqu'à faire des pamphlets ! Ne rougissez-vous point ? — Blaise, lui répondis-je, Blaise Pascal n'était ni geôlier, ni gendarme, ni employé de M. Franchet. — Chut ! paix ! Parlez plus bas, car il peut nous entendre. — Qui donc ? — L'abbé Franchet [4]. — Serait-il si près de nous ? — Monsieur, il est partout. — Voilà quatre heures et demie; votre humble serviteur. — Moi le vôtre. » Il me quitta et s'en alla courant.

Ceci, mes chers amis, mérite considération; trois si honnêtes gens : M. Arthus Bertrand, ce monsieur de la police, et M. de Broë, personnage éminent en science, en dignité; voilà trois hommes de bien ennemis des pamphlets. Vous en verrez d'autres assez, et de la meilleure compagnie, qui trompent un ami, mentent à tout venant, trahissent, manquent de foi, et tiendraient à grand déshonneur d'avoir dit vrai dans un écrit de quinze ou seize pages; car tout le mal est dans ce peu. Seize pages, vous êtes pamphlétaire, et gare Sainte-Pélagie. Faites-en seize cents, vous serez présenté au roi.

(*Pamphlet des pamphlets.*)

dans le théâtre et dans les romans. —— 4. **Franchet** († 1841) était alors directeur général de la police. C'est par ironie et pour indiquer ses liaisons avec le parti religieux que P.-L. Courier l'appelle l'*abbé*.

LOUIS VEUILLOT (1813-1883).

Célèbre comme directeur du journal *l'Univers*, Veuillot est un de nos écrivains les plus solides et les plus variés. Dégagées des polémiques qui les ont inspirées, quelques-unes de ses pages méritent toujours d'être citées. (*Littérature*, p. 851.)

Maître Aspic (1848).

Maître Aspic vient en poste à Chignac, plaider un procès qu'il sait qu'il perdra. Ses clients aussi savent que le procès sera perdu : ce n'est pas pour le gagner qu'ils ont largement payé cet avocat célèbre. Ils sont riches, et ils veulent principalement faire injurier leur partie [1]. Cohue de curieux dans le prétoire; la ville entière est là : derrière les juges, cinquante femmes du premier rang sont attentives, cinquante langues aiguës vont s'imbiber des plus corrosifs venins de la médisance. On lit déjà l'inquiétude sur le visage de ces malheureux qui ont pour eux l'équité le droit, et même les juges, mais qui n'ont pas maître Aspic, qui gagneront leur procès, mais qui perdront leur honneur. On appelle la cause. Maître Aspic commence; il s'anime, il s'échauffe, il est en colère, il s'enivre de sa colère ; le voilà monté, le voilà superbe. Non-seulement il veut gagner en conscience son argent, il veut encore soutenir sa belle réputation. Durant deux heures il tient la partie adverse sous le coup de cette parole insolente qui se permet tout, même à Paris. Il persifle, il vilipende, il meurtrit, il broie ; c'est un massacre. L'auditoire frémit, frissonne, éclate de rire. Un dernier coup lui atteint une fibre du cœur encore épargnée ; une injure, s'il se peut, plus poignante, une calomnie plus atroce : l'enthousiasme crève; on applaudit malgré les juges, tentés d'applaudir eux-mêmes, l'avocat tombe sur son banc et s'essuie le front : il a fini. Voilà pour un an, pour dix ans l'infortuné plaideur devenu la fable de ses

1. **Partie**, dans le langage du droit signifie la *partie adverse*.

concitoyens. Maître Aspic, applaudi, admiré, touche une jolie somme, soupe en cérémonie chez le préfet ou chez le maire, dit que ses clients sont injustes, fait sa cause plus mauvaise encore qu'elle n'était, rend à huis clos justice au pauvre diable qu'il a diffamé en plein tribunal, et reprend la poste, fort content de l'opinion qu'il laisse de lui à ces gens de province.

(*Les Libres Penseurs*, II, XIX.)
Lethielleux, éditeur.

Deux frères (1848).

J'avais cinq ans, lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie et de mon âme, me donna un frère. La plus ancienne joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur; dès qu'il put parler, il me consola, car l'affliction et la douleur n'épargnèrent point mes jeunes ans. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse parce que cet enfant m'a aimé! Que d'heures pénibles, pleines de mauvais conseils et promises au mal, ont été abrégées par sa présence, et terminées innocemment dans les douces fêtes du cœur! Nous allions ensemble à l'école; nous revenions ensemble au logis; le matin, je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisions cause commune. Je ne le laissais point insulter; et lui, quand j'avais quelque affaire, sans s'informer du sujet de la querelle, sans considérer ni la taille ni le nombre de mes ennemis, il m'apportait résolument le secours de ses petits poings, et je devenais à la fois accommodant et redoutable, tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups dans la bagarre. Certes, je n'ai pas subi une punition qui ne l'ait indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix, et la moitié de sa moitié de pomme.

Une fois il vint en pleurant, et pourtant il apportait un morceau de sucre, un grappillon de raisin, et quelque reste de rôti. Festin de roi ! Je m'informai de ce qui le faisait pleurer : « Ah ! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère ! » Je l'appelais Eugène, mais lui ne me donnait pas mon nom, et ne me parla, ni ne parla jamais de moi, qu'en disant : mon frère. Telle était notre mutuelle affection que les préférences dont son caractère et sa gentillesse étaient l'objet, ne le rendaient pas orgueilleux, ni moi, jaloux. Nous connaissons bien notre histoire, depuis ce jour-là, et avant ce temps-là : chaque jour nous en évoquons les chers souvenirs. Dînettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout reparaît après vingt ans frais et entier comme un événement de la veille ; tout nous charme. Nous ne voyons pas que nous ayons voulu une seule fois méchamment nous affliger. Souvent j'aurais fait l'école buissonnière, mais il m'aurait suivi, et j'aimais mieux, ô merveille ! quel que fût le beau temps, remplir mon devoir avec lui, que de lui faire partager la responsabilité de mon crime. Nous traversions des jardins pleins de choses tentantes, et je regardais tout d'un œil stoïque. Ce n'était pas pour éviter de lui donner mauvais exemple ; c'était qu'il n'aurait pu, à son âge, fuir aussi lestement que moi. Hélas ! quand sentirai-je, à l'exemple de saint Augustin, de vrais repentirs pour avoir volé tant de poires ? Mais il y en eut beaucoup que je volai par amour fraternel.

... Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'homme, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui se rendaient à l'école ensemble, portant leurs provisions dans le même panier ; ayant les mêmes adversaires, les mêmes soucis, la même fortune et les mêmes plaisirs ; l'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir que l'autre ne soit heureux ; l'un ne peut tente

une aventure que l'autre n'en coure les chances aussitôt. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie : aucune dissonance ni de goûts, ni de volontés, ni de désirs. Il est toujours mon conseiller, et il me croit toujours son guide; il connaît toujours mes défauts, et il ne les voit jamais; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend; qui, devant Dieu, prie pour moi; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir, et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent, et toutes mes peines, compatissant; et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi. Nous sentons notre richesse. Nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble; car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même cœur, même labeur, de nous donner un jour le même repos à l'ombre du même clocher.

(*Les Libres Penseurs*, Lethielleux, éditeur.)

LA COMÉDIE
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

SCRIBE (1791-1861).

Eugène Scribe fut, de 1810 à 1861, le plus fécond de nos auteurs dramatiques. Très applaudi de ses contemporains, il est aujourd'hui trop oublié. Dans ses principales pièces, il nous a conservé une peinture intéressante, sinon profonde, des mœurs de son temps ; avant Augier et Dumas fils, il a traité la *question d'argent*, le *mariage*, la *politique*... Mais son souci d'*amuser* le public l'a souvent empêché de creuser les données sérieuses sur lesquelles il travaillait ; et surtout, il a manqué de *style*. (*Littérature*, p. 854.)

Un Mariage d'argent (1827).

Le héros de cette pièce, Poligni, est un jeune ambitieux tel que l'ont formé les mœurs nouvelles. Il aime l'honneur ; mais il éprouve une véritable *crise de conscience*, car il est fortement tenté par la *fortune*. La pièce est consacrée à l'étude de cette crise, dans laquelle Poligni succombera. Au premier acte, nous le voyons qui s'entretient de ses projets avec un riche banquier, Dorbeval.

POLIGNI, DORBEVAL

DORBEVAL, *regardant sortir Olivier.*

Ce pauvre Olivier ! ce ne sera jamais qu'un homme de talent, et pas autre chose. Ah ça ! nous avons commencé par les plaisirs, c'est dans l'ordre ; maintenant parlons d'affaires. Je t'ai dit, il y a quelques jours, que j'espérais te donner de bonnes nouvelles ; je comptais sur le neveu du ministre, M. de Nangis, un charmant jeune homme, qui est l'ami de la maison ; mais depuis quelques jours on ne le voit plus, je ne sais ce qu'il devient ; et cette préfecture que nous sollicitons...

POLIGNI

Eh bien ?...

DORBEVAL

Eh bien ! nous ne l'aurons pas.

POLIGNI

Ah ! mon Dieu !

DORBEVAL

J'ai du crédit à la banque, mais peu au ministère ; et plus j'y pense, plus je suis enchanté que nous n'ayons pas réussi.

POLIGNI

Vraiment !

DORBEVAL

Je te parle dans ton intérêt. Comment peut-on courir la carrière administrative ? rien de certain, rien de positif : des appointements ne sont pas des rentes. Un négociant qui fait faillite n'est souvent pas ruiné pour cela : au contraire ; mais un préfet qui n'est plus préfet, qu'est-ce que c'est ?

POLIGNI

C'est vrai ; mais quel parti prendre ?

DORBEVAL

Rester libre, indépendant. J'avais déjà réfléchi à ta position, et n'avais pas attendu pour cela le service que tu m'as rendu ; mais maintenant à plus forte raison. Oui, mon ami, j'y suis engagé d'honneur ; c'est à moi de songer à ta fortune, à ton avancement, et j'ai deux partis à te proposer. Le premier, c'est de faire valoir tes fonds, et je m'en charge.

POLIGNI, *avec embarras.*

Mais pour faire valoir ses fonds, il faut en avoir.

DORBEVAL

Je sais bien que tu n'es pas comme moi, que tu n'as pas des millions ! Mais tu es riche, tu es à ton aise, tu mènes dans le monde une belle existence, et quand le diable y serait, tu as bien cent mille écus ! Qu'est-ce qui n'a pas cent mille écus ?

POLIGNI, *embarrassé.*

Mais... moi... par exemple.

DORBEVAL

Est-ce que tu n'aurais que deux cent mille francs ?

POLIGNI, *à part.*

Quelle humiliation ! *Haut.* Je ne sais comment te l'avouer, mais avec toi, qui es mon ami et qui ne me trahiras pas, je suis obligé de convenir que je n'ai pas même deux cent mille francs !

DORBEVAL, *d'un air de compassion.*

Même pas deux cent mille francs ! Ce pauvre Poligni ! (*Lui prenant la main.*) Je n'en dirai rien, mon ami, et cela restera là, tu peux en être sûr ! Mais il faut prendre l'autre parti, il faut te faire agent de change.

POLIGNI

Y penses-tu ? des charges dont le prix est énorme !

DORBEVAL

Le moment est excellent : elles sont diminuées de beaucoup ; elles ne valent plus que huit cent mille francs, et elles baissent encore.

POLIGNI

Mais comment veux-tu ?...

DORBEVAL

Il ne faut pas que tu paraisses là-dedans. Tu me feras tantôt ta procuration bien en règle ; et moi, qui suis à même de savoir tout ce qui se passe, je saisirai la première occasion. Il y en a qui veulent vendre, je le sais, et demain, après-demain, d'un instant à l'autre, cela peut être terminé.

POLIGNI

Mais réfléchis donc ! Huit cent mille francs ! Comment veux-tu que je les paie ?

DORBEVAL

Tu feras comme tout le monde : tu feras un beau mariage. Voilà maintenant comment on achète une charge : celles d'avoué, de notaire ne se paient pas autrement, et je n'aurais rien fait pour toi si, en te conseillant une pareille acquisition, je ne te donnais pas les moyens de la payer. Je ne te proposerai pas de t'avancer les fonds, parce qu'il faudrait toujours que tu me les rendisses et que cela reviendrait au même ; mais je te proposerai un fort beau parti, une jeune héritière fort agréable. Je ne te dis pas que ce soit une beauté...

POLIGNI

J'entends : elle est laide à faire peur.

DORBEVAL

Du tout ! elle a cinq cent mille francs, et je réponds d'avance de son consentement, car il dépend de moi.

POLIGNI

Comment ?

DORBEVAL

Oui, mon cher, c'est Hermance, ma petite cousine et ma pupille. Comme son tuteur, je dois veiller à ses intérêts, et, par respect pour l'opinion, je ne peux pas la donner à quelqu'un qui n'a rien ; mais je peux la donner à mon agent de change : vois si tu veux le devenir.

POLIGNI

Je suis confus de tant de bonté, de tant de générosité ; mais d'abord je connais fort peu ta pupille. Je l'ai vue quelque fois chez ta femme, à tes soirées, et j'ai dansé hier avec elle deux ou trois contredanses.

DORBEVAL

Eh bien ! l'entrevue est faite. La contredanse de rigueur ! l'usage n'en veut qu'une, vous êtes donc en avance. Du reste, si dans ces mariages-là tu veux savoir la marche à suivre, la voici : on parle aux parents, tu m'as parlé :

on demande aux parents : « Combien a-t-elle ? » Je te l'ai dit ; est-ce que je ne t'ai pas dit cinq cent mille francs ?

POLIGNI

Si, mon ami ; mais je te ferai observer que son caractère... Non pas qu'il ne soit excellent, mais il m'a paru bien léger, bien futile.

DORBEVAL

Je conviens qu'elle a été, pendant huit ans, dans un des premiers pensionnats de Paris ; malgré cela, il n'est pas impossible... Il y a de bons hasards, des naturels qui résistent ; et puis, écoute donc, elle a cinq cent mille francs.

POLIGNI

J'ai bien entendu ; mais il me semble qu'à son goût pour la parure, à la manière dont elle reçoit les hommages des jeunes gens, il se pourrait bien qu'elle fût un peu coquette.

DORBEVAL

C'est possible ! Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'elle a...

POLIGNI, *avec impatience.*

Eh ! j'en suis bien persuadé.

DORBEVAL

Eh bien ! alors, pourquoi hésites-tu ? car dans toutes les objections que tu m'as faites, il n'y en a pas qui ait apparence de raison.

POLIGNI

C'est qu'il en est une dont je n'osais pas te parler, une qui est la plus forte de toutes, ou plutôt la seule véritable : j'aime quelqu'un.

DORBEVAL

Toi ! C'est différent : si tu me parles d'amour quand je te parle raison, nous n'allons plus nous entendre. Qu'est-ce que je voulais ? agir en ami, m'acquitter envers toi, faire ta fortune ; mais si tu préfères un mariage d'incli-

nation, je ne prétends pas te tyranniser, et je ne dis plus rien ; d'autant plus que moi-même aussi, tu le sais, j'ai autrefois donné dans les mariages d'inclination. Il est vrai que la position était bien différente ; j'avais de la fortune ; j'ai enrichi une femme qui n'avait rien, ce qui m'a fait de l'honneur dans le monde, et ce qui, de plus, j'ose le dire, était fort bien calculé : car, quoique nous ayons souvent des discussions, elle est obligée, par devoir, de me complaire en tout, de m'aimer, de m'adorer ; je n'ai pas besoin de m'en mêler, ni de rien faire pour cela : j'ai fait sa fortune. Mais toi, mon cher, qui, d'après ton propre aveu, n'as pas même deux cent mille francs !...

POLIGNI

Et qu'importe ? Plût au ciel que je fusse le maître de n'écouter que mon cœur ! plût au ciel qu'elle fût libre ! je serais trop heureux de lui offrir, avec ma main, le peu de bien que je possède !

DORBEVAL

Comment ! elle est mariée ?...

POLIGNI

Hélas ! oui ! Sacrifiée par sa famille, elle a épousé un vieillard, un ancien militaire, M. de Brienne, qui l'a emmenée en Russie, où elle est depuis trois ans.

DORBEVAL

Elle est mariée ! elle est en Russie ! et c'est pour une pareille chimère que tu compromets ton avenir, que tu refuses un mariage superbe ! Mais si elle était ici, elle serait la première à t'y engager, ou cette femme-là ne t'aime pas ; elle en a épousé un autre par devoir, suis son exemple ; et quand le devoir nous ordonne d'être heureux, d'être riche, d'être considéré, il est doux, il est beau de lui obéir, et c'est ce que tu feras. Tu es décidé ? tu n'hésites plus ?

POLIGNI

Nous en reparlerons ; nous verrons.

DORBEVAL

Non, mon cher, il faut brusquer la fortune, la saisir au passage.

POLIGNI

Dorbeval, de grâce !

DORBEVAL

Il faut te prononcer : oui ou non ?

POLIGNI

Eh, morbleu ! laisse-moi ! fais ce que tu voudras.

DORBEVAL

Enfin !... ce n'est pas sans peine. Voici ma femme et ma jeune pupille.

Un Mariage d'argent, acte I, sc. V,
Calmann-Lévy, éditeurs.

ÉMILE AUGIER (1820-1889)

Em. Augier est, avec A. Dumas fils, celui de nos auteurs dramatiques qui a le plus franchement abordé les redoutables problèmes moraux et sociaux. Mais nous préférons citer celle de ses comédies qui peint un travers général, la *vanité*, dont la peinture est renouvelée, comme jadis, dans *le Bourgeois gentilhomme*, par le choix du *moment*. (*Littérature*, p. 857.)

Le Gendre de M. Poirier, (1854).

Augier a écrit cette pièce en collaboration avec Jules Sandeau. Gaston de Presles, un gentilhomme ruiné, a épousé la fille d'un riche négociant, M. Poirier. Celui-ci espérait que son gendre deviendrait diplomate, et l'introduirait lui-même à la Cour de Louis-Philippe. Mais Gaston de Presles, légitimiste, « émigré à l'intérieur », ne reconnaît pas le roi *usurpateur*. Il est décidé à vivre de ses rentes. Enfin, M. Poirier veut avoir avec lui une explication définitive.

M. POIRIER, LE MARQUIS GASTON DE PRESLES

POIRIER

En vous donnant ma fille et un million, je pensais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme ; et je passe condamnation. Mais dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire, de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON

Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER

Cela vous étonne ?

GASTON

Un peu, mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON

Vous voulez dire: mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre la familiarité est permise.

GASTON

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER, *se levant.*

C'est monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER

Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit, mais...

GASTON

Où prenez-vous cela?

POIRIER

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie. Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER

Non monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez : je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard ?

POIRIER

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON

Non ? Alors, pourquoi m'avez vous donné votre fille?

POIRIER, *interdit.*

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON

Vous aviez donc une arrière-pensée ?

POIRIER

Une arrière-pensée ?

GASTON

Permettez ! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous ; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix ; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER, *se rasseyant.*

Quand même, monsieur !... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous ? Qui me reprochera, à moi, qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille ! j'ai

pensé à elle d'abord, c'était mon devoir ; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON

Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries ? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part.*

Comprendrait-il la situation ?

GASTON

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose ?

POIRIER

Eh bien ! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON

Encore ! c'est donc votre marotte de danser à la cour ?

POIRIER

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain, ni futile.

GASTON

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris ? expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement.*

Je suis ambitieux.

GASTON

On dirait que vous en rougissez ; pourquoi donc ? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véri-

table école des hommes d'État. C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER

Oh ! je ne prétends pas...

GASTON

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier ? Une préfecture ? Fi donc ! Le conseil d'État ? Non ! Un poste diplomatique ! Justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON

Attendez ! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER

Oh ! croyez-vous ?

GASTON

Mais, voilà le diable ! vous ne faites partie d'aucune catégorie... Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER

Soyez donc tranquille ! Je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON

Ah ! Machiavel ! Sixte-Quint ! vous les roulerez tous.

POIRIER

Je crois que oui.

GASTON

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si beau chemin ? Il vous faut un titre.

POIRIER

Oh ! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité ; je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse ; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même.

GASTON

Vous serez comte.

POIRIER

Non ! il faut être raisonnable, baron seulement.

GASTON

Le baron Poirier !... Cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER

Oui, le baron Poirier.

GASTON *Il le regarde et part d'un éclat de rire.*

Je vous demande pardon ; mais là, vrai ! c'est trop drole ! Baron ! Monsieur Poirier ! Baron de Catillard !

POIRIER, *à part.*

Je suis joué !. .

(*Entre le duc de Montmeyran, ami de Gaston.*

GASTON

Arrive donc, Hector ! arrive donc ! — Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle ? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a prix deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron.

POIRIER

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? Pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse, sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire!

LE DUC

Bien répliqué, monsieur!

GASTON

Voilà qui promet pour la tribune.

(Acte II, sc. V.)

M. Poirier est donc décidé à réformer sa maison. Il veut commencer par renvoyer son cuisinier, Vatel, qui se prétend descendant du fameux maître d'hôtel du prince de Condé, dont Mme de Sévigné a raconté la mort tragique.

POIRIER, puis LE PORTIER, et VATEL, CUISINIER.

POIRIER, *seul.*

Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien... il me coûte les yeux de la tête... il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. (*Il sonne. — Entre un domestique.*) Faites monter le portier et le cuisinier. (*Le domestique sort.*) Nous allons voir, mon gendre!... J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous; restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise. (*Entre le portier*).

LE PORTIER

Monsieur m'a fait demander?

POIRIER

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER

L'écriteau ?

POIRIER

« A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises. »

LE PORTIER

L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER

Mais monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres.

POIRIER

Qui est le maître ici, imbécile ? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER

A vous, monsieur.

POIRIER

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER

Oui, monsieur. (*Entre Vatel.*)

POIRIER

Allez, François. (*Le portier sort.*) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera vraiment un objet d'art, et monsieur Poirier sera étonné.

POIRIER

Avez-vous le menu sur vous ?

VATEL

Non, monsieur, il est à la copie ; mais je le sais par cœur.

POIRIER

Veuillez me le réciter.

VATEL

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL

Comment, monsieur ?

POIRIER

Je le veux. Continuez.

VATEL

Relevé : la carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé à la Napolitaine. le jambon de Wesphalie, rôtie madère.

POIRIER

Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER

Je suis le maître ici... entendez-vous ? Continuez.

VATEL

Entrées : les filets de volaille à la Concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges farcis à la bohémienne.

POIRIER

A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER

Je prends ça sur moi : voyons vos rôtis.

VATEL

C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER

J'allais vous la demander, mon bon ami ; mais, comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL

Un domestique! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, *à part.*

Encore un qui tient à son nom! *Haut.* Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces.. Bien le bonjour. (*Vatel sort.*) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges !

(Acte III, sc. IV, Calmann-Lévy, éditeurs.)

LABICHE (1815-1888).

Labiche est le plus célèbre représentant du *vaudeville* dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; mais il a su souvent, dans des pièces *amusantes*, enfermer une philosophie ironique et bienveillante, et d'excellentes leçons de morale pratique. (*Littérature*, p. 862.)

Le Misanthrope et l'Auvergnat (1852).

Dans cette petite pièce, Labiche traite sous une forme humoristique le même sujet que Molière, dans son *Misanthrope* ; on pourrait lui donner pour titre ce proverbe : « La vérité n'est pas toujours bonne à dire. »

CHIFFONNET, *seul.*

Chiffonnet paraît à gauche. Il a une bande de taffetas d'Angleterre sur la figure, tient un rasoir à la main... Il est sombre et s'avance jusqu'à la rampe sans parler.

Mon coutelier m'a dit que ce rasoir couperait... et ce rasoir ne coupe pas !... (*Avec amertume.*) Et l'on veut que j'aime le genre humain ! Pitié ! pitié ! Oh ! les hommes !... je les ai dans le nez !... Oui, tout en ce monde n'est que mensonge, vol et fourberie ! Exemple : hier, je sors... à trois pas de chez moi, on me fait mon mouchoir... j'entre dans un magasin pour en acheter un autre... Il y avait écrit sur la devanture : *English spoken*... et on ne parlait que français ! (*Avec amertume.*) Pitié ! pitié !... Il y avait écrit : « Prix fixe ». Je marchande... et on me diminue neuf sous !... Infamie !... Je paye... et on me rend... quoi ? une pièce de quatre sous pour une de cinq !... Et l'on veut que j'aime le genre humain... Non ! non ! non !... Tout n'est que mensonge, vol et fourberie !... Aussi, j'ai conçu un vaste dessein... j'ai des amis, des canailles d'amis qui, sous prétexte que c'est aujourd'hui ma fête, vont venir m'offrir leurs vœux menteurs. Je leur ménage une petite surprise... un raout [1]... une petite fête Louis XV, avec des gâteaux de l'époque et des rafraîchissements frelatés, comme leurs compliments. Je leur servirai du riz au lait sans lait... et sans riz !... A minuit, je monte sur un fau-

1. **Raout** (anglais : *rout*, assemblée).

teuil et je leur crie : « Vous êtes tous des gueux ! j'ai assez de vos grimaces ! fichez-moi le camp !... » Et, quand ils seront partis, je brûlerai du vinaigre !!! (*Grelottant.*) Brr !... je me refroidis, dans ce costume... j'ai mal dormi... j'ai fait des rêves atroces... C'est la bile qui me tourmente (*Ouvrant son sucrier, et renversant les morceaux de sucre sur la table.*) Ah ! je reconnais bien là les enfants des hommes... J'en ai laissé cinq morceaux et je n'en retrouve plus que quatre !... Où est le cinquième ?... Avec mon portefeuille, sans doute... un portefeuille nourri de quatre billets de mille... je l'ai égaré dans l'appartement ou dans l'escalier... je me suis parié un cigare qu'on ne me le rapporterait pas. . Eh bien, j'ai gagné !... Triste ! triste... Bah ! je vais me recoucher. (*Il se dirige vers la porte de sa chambre, puis revient tout à coup.*) Non !... avant, j'ai envie de mettre tous mes domestiques à la porte !... je les ai depuis cinq jours... il faut en finir !...

Chiffonnet fait venir ses deux laquais, les interroge, et, sur leurs réponses polies, les traite de menteurs et les chasse. Il se décide à garder sa cuisinière, Prunette, « pour avoir sous les yeux un échantillon de toutes les gredineries »... Puis il va se recoucher. Il est réveillé par le porteur d'eau, l'Auvergnat Machavoine.

MACHAVOINE, CHIFFONNET

Chiffonnet, *sortant de sa chambre.* — Quel est l'animal...? Le porteur d'eau ! C'est toi qui m'as réveillé, imbécile ?

Machavoine. — A midi !... Faut-il que vous soyez feignant !

Chiffonnet. — Voyons... que veux-tu ?

Machavoine. — C'est-y pas vous qu'aureriez perdu quèque chose ?

Chiffonnet. — Oui... moi.

Machavoine. — Là où l'est-ce ?...

Chiffonnet. — Dans mon escalier, je crois.

Machavoine, *tirant un portefeuille de sa poche.* — Après ?

Chiffonnet. — Un portefeuille !

Machavoine, *cachant le portefeuille.* — Quelle couleur?

Chiffonnet. — Rouge !...

Machavoine. — Contenant ?

Chiffonnet. — Quatre billets de mille !

Machavoine. — C'est bien à vous... V'là le maroquin ; maintenant, je n'ai plus rien à vous dire, bonsoir... (*Il reprend ses seaux, et se dirige vers la porte.*)

Chiffonnet, *à part, stupéfait.* — C'est prodigieux !... Tiens ! je me dois un cigare ! (*Apercevant Machavoine qui s'en va.*) Eh bien, où va-t-il donc ? (*L'appelant.*) Hé ! porteur d'eau !

Machavoine. — Bourgeois?

Chiffonnet. — Tu oublies la petite récompense. (*Il fouille à sa poche.*)

Machavoine. — Une récompense ?... à cause de quoi?

Chiffonnet. — Parce que tu me rapportes quatre mille francs !

Machavoine. — Pour ça ?... allons donc !... ça n'est pas assez lourd... Ah ! si c'était de la ferraille !... mais de l'argent ! fichtra ! ça fait plaisir à rapporter pour rien !...

Chiffonnet, *froidement.* — Oui, oui... (*A part.*) C'est pour avoir davantage... Je connais cette ficelle-là. (*Haut.*) Tiens ! voilà quarante francs !

Machavoine, *se fâchant.* — Rentrez-ça !... les enfants de l'Auvergne !... ils sont des honnêtes gens !...

Chiffonnet. — Cent francs !

Machavoine, *avec colère.* — Rentrez ça !

Chiffonnet. — Mille !

Machavoine. — Assez !... Vous pourriez me tenter !... et alors, je vous aplatirais comme une limande, fichtra !...

Chiffonnet. — Quelle sainte indignation !... Comment t'appelles-tu ?

Machavoine. — Machavoine.

Chiffonnet. — Machavoine, tu es sublime !

Machavoine, *indigné.* — Sublime vous-même, fichtra !

CHIFFONNET. — Calme-toi !

MACHAVOINE. — Ah ! c'est que je suis franc... je ne sais pas mentir, moi !...

CHIFFONNET, *prenant les seaux de dessus les épaules de Machavoine et les mettant sur les siennes.* — Tu ne sais pas mentir !... Machavoine, comment me trouves-tu, ce matin ?

MACHAVOINE. — Je vous trouve laid !...

CHIFFONNET. — Très bien !... Crois-tu que je doive me marier ?

MACHAVOINE. — Oh ! pour ça, non, par exemple !...

CHIFFONNET, *s'épanouissant.* — Enfin, en voilà un !... Ah ! ça fait du bien !... ça repose !... (*Il pose les seaux à droite.*) On a bien raison de dire que la vérité habite puits,.. mais, sans les porteurs d'eau, elle y resterait !... Cause-moi, Machavoine, cause-moi !

MACHAVOINE. — Je n'ai pas le temps... Et mes pratiques ?

CHIFFONNET, *à part.* — Ah ! quelle idée ! je conçois un vaste dessein ! (*Haut.*) Écoute-moi, bon Savoyard...

MACHAVOINE. — Auvergnat.

CHIFFONNET. — Auvergnat, ça m'est égal !... Que gagnes-tu à porter de l'eau chez tes contemporains ?...

MACHAVOINE. — Je gagne de trente à trente et un sous par jour...

CHIFFONNET. — Et ça te suffit pour vivre ? Oh ! frugalité ! *frugalitas !* (*A Machavoine.*) Homme des temps antiques ! j'ai besoin d'un ami... Veux-tu devenir le mien ?... je te donnerai cinq francs par jour... et nourri !...

MACHAVOINE. — Cinq francs par jour ! fichtra ! (*Déposant ses seaux.*) Qu'est-ce que j'aurai à faire ?

CHIFFONNET. — Tu me diras la vérité... toute la vérité... rien que la vérité.

MACHAVOINE. — C'est un métier de feignant !

CHIFFONNET. — Oh ! pas tant que tu crois !... il y a de l'ouvrage. Tu te mettras à l'affût... et, dès qu'un mensonge pa-

raîtra dans cette maison... paf! tu tireras dessus... sans pitié!

MACHAVOINE. — Quel drôle d'état!... Et si c'est vous qui mentez?...

CHIFFONNET. — Raison de plus, tu tireras à mitraille!... Ainsi, c'est convenu! touche là!...

MACHAVOINE. — C'est convenu?... Un instant!... vous pouvez t'être un filou!...

CHIFFONNET, *à part*. — Il me traite de filou!... il est charmant! (*Haut.*) Continue...

MACHAVOINE. — Une supposition que, dans huit jours, vous me flanquiez à la porte, comme une écaille d'huître.

CHIFFONNET. — Jamais!...

MACHAVOINE. — J'aurais perdu mon état, mes pratiques... Tenez... décidément, j'aime mieux porter mon eau! (*Il remonte.*)

CHIFFONNET. — Arrête... cruel Machavoine!... Veux-tu que je me lie par une parole d'honneur?

MACHAVOINE. — Oh! oh! les paroles d'honneur... c'est comme la neige... ça fond devant le soleil!

CHIFFONNET, *avec enthousiasme*. — J'aime ce souverain mépris des hommes!... Allons, faisons un bail de trois, six ou neuf!...

MACHAVOINE. — A mon choix.

CHIFFONNET. — Soit...

MACHAVOINE. — A la bonne heure!

CHIFFONNET, *à part*. — Je le tiens! (*Il se met au bureau et écrit.*)

MACHAVOINE. — C'est bien cent sous que vous avez dit?

CHIFFONNET. — Oui... et, de plus, je stipule un fort dédit...

MACHAVOINE. — Six cents francs!

CHIFFONNET. — Ce n'est pas assez... Trente mille francs!

MACHAVOINE. — Fichtra!

CHIFFONNET, *à part*. — Il ne pourra plus m'échapper. (*Haut.*) Et je signe! (*Lui présentant la plume.*) A ton tour!...

Machavoine. — Minute. *(Il s'assied, prend le papier et le parcourt.)*

Chiffonnet. — Tu te méfies de moi ?

Machavoine. — Ce n'est pas que je me méfie... mais je regarde si vous avez mis les cent sous...

Chiffonnet. — Il est plein de rondeur !

Machavoine. — Ça y est ! je signe !

(Scènes II et VII, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Chiffonnet s'aperçoit bientôt que la *vérité*, dans les relations de la vie quotidienne, est souvent fort désagréable. Machavoine, lui-même, rabat quelque peu de sa rude franchise : Chiffonnet le surprend à mentir, et le contrat est rompu.

LE ROMAN AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHARLES NODIER (1781-1844).

Nodier est un des initiateurs du romantisme. Il a écrit sur toutes sortes de sujets, mais il excelle surtout dans la nouvelle et dans le conte. Ses chefs-d'œuvre sont : *Trilby* (1822), *la Fée aux Miettes* (1832), *la Neuvaine de la Chandeleur* (1839), et *le Chien de Brisquet* (1844). (*Littérature*, pp. 749 et 879.)

Histoire du chien de Brisquet (1844).

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière[1] tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement, le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions ? C'était dans l'année des grandes neiges, que[2] les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand lou-

1. La Goupillière, commune du département de l'Eure. — 2. *Que*... On dirait grammaticalement *où* ; mais dans cette phrase, comme dans plusieurs phrases suivantes, Nodier reproduit à dessein des formes ou

vetier[3] ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne point laisser courir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains :

« Mon Dieu, qu'il est attardé ! »

Et puis elle sortait encore en criant :

« Eh ! Brisquet ! »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : « N'irai-je pas ? »

« Paix ! lui dit Brisquette. Écoute, Biscotine, va jusque devant la butte pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent ; et crie fort : « Brisquet ! Brisquet !... » Paix, la Bichonne ! »

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte :

« Mordienne ! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y[4] mangeront.

— Pardienne ! dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets[5] à fournir chez Jean Paquier.

« As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? mon Dieu ! sont-ils sortis ?

des locutions paysannes (cf. plus loin *George Sand*, . — 3. **Louvetier.** Celui qui est spécialement chargé, dans chaque province, de la chasse au loup. — **4. M'y,** devrait sans doute s'écrire *mi*, pour *me*. — **5. Co-**

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang ; mais tu as pris par un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

« Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! » on ne lui répondait pas.

Alors il se mit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant, en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil[6], sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit*[7].

trets, en vieux français *costeret*, dérivé de *côte* ; petit fagot. —— **6. Courtil**, dérivé de cour; jardin de maison paysanne. —— **7. Allit, mangit**, formes normandes pour *alla*, *mangea*.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE (1803-1870).

C'est notre plus fécond romancier, et le plus populaire. Son chef-d'œuvre est : *les Trois Mousquetaires* (1844), dont les suites sont : *Vingt Ans après* (1845) et *le Vicomte de Bragelonne* (1847). Il faut citer encore *Monte-Christo* (1845). Dumas est aussi un admirable conteur ; ses *Mémoires* (10 vol.) sont pleins d'épisodes charmants. (*Littérature*, p. 875.)

Guillaume Mona (1842).

Nous donnons ce morceau comme un type de *narration*, où l'on cherchera l'*exposition*, le *nœud* et le *dénouement*.

Dans le village de Fouly [1] vivait, il y a quelques années, un pauvre paysan nommé Guillaume Mona.

Un ours venait toutes les nuits voler ses poires : car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qu'est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a le goût de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes ? Or le paysan de Fouly préférait aussi, par malheur, les crassanes [2] à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos ; il prit, en conséquence, son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait.

Effectivement l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avançant en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement

1. **Fouly** ou **Fouilly**, village de la Haute-Savoie. — 2. La **crassane**, *cresane*, ou bergamote *crassane*, poire fondante, du latin *crassus*, épais, la *crassane* étant une poire courte et épaisse.

sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle, qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être, dans cette circonstance, d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave..., et il avait dit tout bas, en voyant l'ours s'en aller : « C'est bon, va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. » Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il.

— Je m'amuse », répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant :

« Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois ?

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis un bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin). Eh bien ! si tu veux, à nous deux l'ours, deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon », dit Guillaume ; et il continua de scier son troisième lingot.

« Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. » Et Guillaume, qui avait achevé de scier

ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle qu'on met ordinairement dans une carabine.

« Il paraît que tu prendras ton fusil de munition? dit François.

— Un peu! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus roide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse ?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace.

— Bien du plaisir.

— A nous deux, dis?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin! »

Et le voisin en s'en allant vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête, ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— Chacun pour soi », dit Guillaume.

Le voisin ne put rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait; car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivie jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son enclos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac et entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route ordinaire; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide

de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge, et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien ! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un long circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux, nos chasseurs, recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspirant bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume ! prends garde ! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami ; car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu : l'ours l'avait éventé[1]. Il n'avait pas fait un pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain,

1. **Éventer**, en termes de chasse, signifie découvrir par le flair la trace d'un animal.

un cri de terreur et d'agonie tout à la fois: un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : « A moi !... »

Puis rien, pas même une plainte, ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait, la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort : car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi : ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer : François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette : le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant, et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre : c'était des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement.

Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes; car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène hor-

rible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle dans toute la vallée du Rhône une quête qui rapporta sept cents francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin, chacun s'empressa de l'aider et de la secourir.

(*Impressions de voyage*, Calmann Lévy, éditeurs.)

Le salon de Charles Nodier à l'Arsenal (1833).

Charles Nodier fut bibliothécaire de l'Arsenal de 1824 à 1844. Dans son salon se réunirent jusque vers 1830 les premiers romantiques. On pourra consulter sur ce sujet les *Souvenirs* de sa fille, Mme Mennessier-Nodier (Paris, 1867). — Dumas raconte d'abord, dans ce passage de ses *Mémoires*, qu'il y avait chez Nodier quelques *dineurs de fondation*, et que « trois ou quatre couverts attendaient les dineurs de hasard ». — On comparera à ces pages une pièce d'Alfred de Musset, *Réponse à M. Nodier* (1843), qui figure dans les *Poésies nouvelles*.

... Une fois admis dans cette douce et bonne intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. S'il fallait ajouter un, deux, trois couverts d'attente, on les ajoutait; s'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième convive, encore plus inattendu que lui, ne vînt le relever de sa pénitence.

Bientôt je fus un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure, et ma place à table fut fixée, une fois pour toutes, entre Mme Nodier et Marie Nodier[1]. Quand j'apparaissais à la porte, on me recevait avec des cris de joie, et il n'y avait pas jusqu'à Nodier qui n'allongeât vers moi ses deux grands bras pour me serrer les mains ou pour m'embrasser. Au bout d'un an, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit : cette place m'attendait

1. **Marie Nodier** devint Mme Mennessier, et publia d'intéressants souvenirs sur son père. — 2. **Zimmermann** (1785-1853) compositeur de

vide jusqu'à l'enlèvement du potage; alors on se hasardait à la donner; mais fût-elle donnée, celui qui me remplaçait eût-il été là depuis dix minutes, depuis un quart d'heure, depuis une demi-heure, fût-ce au dessert que j'arrivasse, il se levait ou on le faisait lever, et ma place était rendue.

Nodier prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer; mais ce qui, en pareil cas, était la joie du paresseux maître de maison, était le désespoir de ses convives : dispenser de causer le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, c'était presque un crime : il est vrai qu'une fois chargé de cette vice-royauté de la conversation, je mettais un amour-propre inouï à bien remplir ma charge. Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter, et d'autres maisons où l'on est bête malgré soi; moi, j'avais trois maisons de prédilection, trois maisons où flambaient incessamment ma verve, mon entrain, ma jeunesse. C'était la maison de Nodier, la maison de Mme Guyet des Fontaines, et la maison de Zimmermann[2]. Partout ailleurs, j'avais encore quelque esprit, mais l'esprit de tout le monde.

Au reste, soit que Nodier parlât, et alors grands et petits enfants se taisaient pour l'écouter; soit que son silence livrât la conversation à Dauzats, à Bixio et à moi, on arrivait toujours, sans avoir compté les heures, à la fin d'un dîner charmant, enviable par le prince le plus puissant de la terre, pourvu que ce prince fût un prince spirituel.

A la fin de ce dîner, on servait le café à la table même. Nodier était bien trop Sybarite[3] pour se lever de table, et pour aller prendre son moka, debout et mal à son aise dans un salon mal chauffé, quand il pouvait le prendre allongé sur sa chaise, dans une salle à manger bien tiède et bien parfumée de l'arome des fruits et des liqueurs.

musique, et professeur au Conservatoire. — 3. Les habitants de Sybaris, colonie grecque du sud de l'Italie, étaient célèbres par leur

Pendant ce dernier acte, ou plutôt cet épilogue du dîner, Mme Nodier se levait avec Marie pour aller éclairer le salon. Moi, qui ne prends ni café ni liqueurs, je les suivais pour les aider dans cette tâche, où ma longue taille, qui me permettait d'allumer le lustre et les candélabres sans monter sur les fauteuils, leur était bien utile.

Grâce à nous, le salon s'illuminait ; — c'était une solennité qui n'avait lieu que le dimanche : les autres jours, on était reçu dans la chambre de Mme Nodier...

Cinq minutes après entraient Taylor [4] et de Cailleux [5] d'abord, qui étaient chez eux bien plus que Nodier n'était chez lui : puis Nodier, appuyé au bras de Dauzats [6], de Francis Wey [7] ou de Bixio [8] : car, quoique Nodier n'eût guère que trente-huit à quarante ans, à cette époque, Nodier, comme ces grandes plantes grimpantes qui couvrent toute une muraille de feuilles et fleurs, avait déjà besoin de s'appuyer à quelqu'un.

Derrière Nodier entrait le reste des convives.

Dix minutes après, commençaient d'arriver les habitués. C'étaient Fontaney [9] et Alfred Johannot [10], ces deux figures voilées, toujours tristes au milieu de notre gaieté et de nos rires, comme si elles eussent eu un vague pressentiment du tombeau ; c'était Tony Johannot, qui n'arri-

luxe et par leur mollesse. — 4. Le baron **Taylor** (1789-1879), était à cette époque commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français. En cette qualité, il encouragea les jeunes romantiques, et d'abord Alexandre Dumas. Celui-ci raconte dans la *Préface générale* de son Théâtre comment Taylor fit recevoir au Théâtre-Français sa *Christine* (1828) et son *Henri III* (1829). Il fonda pour les artistes la première association de secours mutuels, et publia d'intéressants récits de voyage. — 5. **De Cailleux** (1788-1876), directeur des Beaux-Arts après 1830 ; auteur de *Voyages*. — 6. **Dauzats** (1804-1868), peintre et illustrateur. — 7. **Francis Wey** (1812-1882), chartiste, inspecteur des Archives. Auteur de romans, d'ouvrages archéologiques et philologiques. — 8. **Bixio** (1808-1865) fut rédacteur au *National*, membre de l'Assemblée de 1848 et ministre de l'agriculture en 1850. Il abandonna la politique après le 2 décembre 1851. — 9. **Fontaney** († 1837), fit partie du premier *Cénacle*, publia un recueil de vers en 1829, et fut plus tard attaché à l'ambassade de Madrid. — 10. **Alfred et Tony Johannot**, morts le premier en 1857, le second en 1852, sont moins célèbres par leurs tableaux que par les illustrations, de valeur très inégale, qu'ils ont composées pour un très grand nombre d'ouvrages français et étrangers : V. *D*

vait jamais sans quelque dessin ou quelque eau-forte nouvelle dont s'enrichissaient ou l'album ou les cartons de Marie ; c'était Barye [11], si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semblait toujours envoyée par son corps à la recherche de quelque merveille : c'était Louis Boulanger [12], avec sa variété d'humeur, aujourd'hui triste, demain gai, toujours si grand peintre, si grand poète, si bon ami ; c'était Francisque Michel [13], un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes ; c'était de Vigny, qui doutant de sa future transfiguration [14], daignait encore se mêler aux hommes ; de Musset, presque enfant, rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie* [15] ; c'étaient, enfin, Hugo et Lamartine, ces deux rois de la poésie, ces pacifiques Étéocle et Polynice de l'art, dont un portait le sceptre et l'autre la couronne de l'ode et de l'élégie...

Hélas ! hélas ! que sont devenus tous ceux qui étaient là ? Fontaney et Alfred Johannot sont morts ; de Vigny s'est fait invisible ; Taylor a renoncé aux voyages ; Lamartine, au gouvernement provisoire, a laissé tomber la France de sa main [16] ; Hugo est député, et essaye de ramasser cette France, qui a été trop lourde à la main de son collègue ; nous autres nous sommes dispersés, suivant chacun de notre côté une route laborieuse, hérissée de mauvais vouloirs, de lois épineuses, de petites haines ministérielles ; et nous allons, aveugles et fatigués, vers ce nouveau monde que Dieu garde pour nos fils et nos

de *Paris*, les romans de W. Scott, *Don Quichotte* etc. — 11. **Barye** (1795-1875) sculpteur animalier. Plusieurs de ses groupes en bronze ornent les jardins de Paris. On lui a élevé un monument au Pont Sully. — 12. **Louis Boulanger** (1806-1867) peintre romantique, auquel V. Hugo a dédié plusieurs pièces de vers. Son plus célèbre tableau est *Mazeppa*. Il devint directeur de l'École des Beaux-Arts de Lyon. — 13. **Fr. Michel** († 1887), a publié le premier certains textes du moyen âge. — 14. **A. de Vigny** devait se retrancher de plus en plus dans une attitude dédaigneuse, et s'enfermer dans sa *tour d'ivoire*. — 15. C'est le premier ouvrage de Musset, qui était alors *l'enfant terrible* du romantisme. — 16. Lamartine fut, en février 1848, chef du gouvernement provisoire. En 1848, il échoua comme candidat à la Présidence de la République, et se retira digne-

petits-fils, que nous ne verrons pas, nous, mais dont au moins nos tombes, comme des bornes militaires, indiqueront le chemin.

Si Nodier, en sortant de table, allait s'étendre dans son fauteuil à côté de la cheminée, c'est qu'il voulait, sybarite égoïste, savourer à son aise, en suivant un rêve quelconque de son imagination, ce moment de béatitude qui suit le café ; si, au contraire, faisant un effort pour rester debout, il allait s'adosser au chambranle de la cheminée, les mollets au feu, le dos à la glace, c'est qu'il allait conter. Alors, on souriait d'avance au récit prêt à sortir de cette bouche aux lignes fines, spirituelles et moqueuses ; alors, on se taisait ; alors, se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus ou une idylle de Théocrite. C'était à la fois Walter Scott et Perrault [17] ; c'était le savant aux prises avec le poète ; c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non seulement Nodier était amusant à entendre, mais encore il était charmant à voir : son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage, plein d'une mélancolique sérénité, tout cela s'harmoniait [18], se fondait avec sa parole un peu traînante, et avec cet accent franc-comtois dont j'ai déjà parlé ; et, soit que Nodier eût entamé le récit d'une histoire d'amour, d'une bataille dans les plaines de la Vendée, d'un drame sur la place de la Révolution, d'une conspiration de Cadoudal ou d'Oudet [19], il fallait écouter presque sans souffle, tant l'art admirable du conteur savait tirer le suc de chaque chose ; — ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil, ou s'adosser contre le lambris ; et le récit finis-

ment dans la vie privée. — 17. A. Dumas réunit ces deux noms, celui du célèbre romancier anglais alors si populaire en France, et celui de l'auteur des *Contes*, pour donner une idée de la fécondité et de la simplicité de Nodier. — 18. **S'harmoniait**, mot à éviter ; n'est pas enregistré par l'Académie. — 19. **Cadoudal** fut condamné à mort en 1804 ; il avait conspiré avec Pichegru contre le premier Consul. — **Oudet**, un instant

sait toujours trop tôt ; il finissait on ne savait pourquoi, car on comprenait que Nodier eût pu puiser éternellement dans cette bourse de Fortunatus[20] qu'on appelle l'imagination. On n'applaudissait pas, non, on n'applaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur ; mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore !

Mais Nodier se laissait doucement glisser du chambranle de la cheminée sur son grand fauteuil ; il souriait, il se tournait vers Lamartine ou vers Hugo :

« Assez de prose comme cela, disait-il ; des vers, des vers, allons ! »

Et, sans se faire prier, l'un ou l'autre poète, de sa place, les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, ou les épaules assurées contre le lambris, laissait tomber de sa bouche le flot harmonieux et pressé de sa poésie ; et, alors, toutes les têtes se retournaient, prenant une direction nouvelle, tous les esprits suivaient le vol de cette pensée, qui, portée sur ses ailes d'aigle, jouait alternativement dans la brume des nuages, parmi les éclairs de la tempête, ou au milieu des rayonnements du soleil.

Cette fois, on applaudissait ; puis, les applaudissements éteints, Marie allait se mettre à son piano, et une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs. C'était le signal de la contredanse : on rangeait chaises et fauteuils ; les joueurs se retranchaient dans les angles, et ceux qui, au lieu de danser, préféraient causer avec Marie, se glissaient dans l'alcôve.

Nodier était un des premiers à la table de jeu ; longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille[21], et s'y prétendait d'une force supérieure ; enfin il avait fait une concession au goût du siècle, et jouait à l'écarté.

compromis dans la conspiration de Moreau, fut tué à Wagram (1809). — 20. **Fortunatus**, personnage fantastique des légendes allemandes. — 21. **Bataille**, jeu de cartes essentiellement simple. C'est dire que Nodier est un grand enfant. — **L'écarté** est, après la bataille, le jeu le moins compliqué. Il tire son nom de ce que l'on *écarte* de son jeu les mauvaises cartes.

Le bal commençait, et Nodier, qui avait d'ordinaire fort mauvais jeu, demandait des cartes. A partir de ce moment, Nodier s'annihilait, disparaissait, était complètement oublié. Nodier, c'était l'hôte antique qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, lequel alors devient chez lui maître en son lieu et place.

D'ailleurs, après avoir disparu un peu, Nodier disparaissait tout à fait. Il se couchait de bonne heure, ou plutôt on le couchait de bonne heure. C'était à Mme Nodier qu'était réservé ce soin d'endormir le grand enfant ; elle sortait, en conséquence, la première du salon, et allait préparer la couverture. Alors l'hiver, dans les grands froids, si par hasard il n'y avait pas de feu à la cuisine, on voyait, au milieu des danseurs, une bassinoire passer, s'approcher de la cheminée du salon, ouvrir sa large gueule, y recevoir la cendre chaude et entrer dans la chambre à coucher.

Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

(*Mes Mémoires*, CXXI, Calmann-Lévy, éditeurs.)

STENDHAL (1783-1842).

Stendhal est le pseudonyme d'*Henri Beyle*, qui publia d'abord des impressions de voyages et des ouvrages de critique (*Rome, Naples et Florence*, 1814; *Racine et Shakespeare*, 1824; *Promenades dans Rome*, 1829). En 1831, il donne son premier roman, le *Rouge et le Noir*, et, en 1839, *la Chartreuse de Parme*. Stendhal est le maître de notre école psychologique et réaliste. (*Littérature*, p. 879.)

La bataille de Waterloo (1839).

Fabrice, jeune Italien venu en France, veut prendre part à une bataille. Il a suivi, à cheval, l'armée française; arrivé aux environs de Waterloo, au moment où le combat est engagé, il rencontre une cantinière, montée dans sa petite voiture; il engage la conversation avec elle; celle-ci le détourne de son projet.

Nous choisissons ce passage, pour permettre aux élèves de le comparer avec le récit *poétique* et *romanesque* de V. Hugo (p. 962). Ici, ce n'est pas une bataille vue à vol d'oiseau, considérée

dans son plan général ou dans ses plus brillants épisodes ; avec Fabrice, nous ne voyons que quelques coins de cette bataille, et c'est bien ainsi qu'un simple soldat peut avoir assisté à Waterloo. — Faire sentir, dans l'analyse, le réalisme des sentiments et des descriptions.

« ... Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles ! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire ? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche[1]. »

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

« Pauvre petit ! il va être tué tout de suite ; vrai comme Dieu ! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais je veux me battre.

— Tu te battras aussi ; va, le 6e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment ?

— Dans un quart d'heure tout au plus. »

« Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. » A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre.

« C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton », dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

1. A cette époque le fusil se chargeait par l'ouverture du canon. Le soldat portait des cartouches contenant la charge de poudre : il déchi-

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester: Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que la rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même: « Ça n'est pas de notre division. » Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

« Ha! ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan!»

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

« Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête. »

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert,

« Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra. »

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de son cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

« La vivandière va me croire un lâche », se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement: il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice

rait cette cartouche avec ses dents, et versait la poudre dans son fusil.

fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

« Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin; aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite », s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière.

Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue : un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton[2].

Dans ce moment, la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle courant, à toutes jambes; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. « Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche! » Il s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

« Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant tout essoufflée vers sa petite voiture... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirais : pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. » Fabrice ne se le fit pas dire deux fois : il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à

Puis il mettait une bourre, la balle, et une deuxième bourre. — 2. Cette

battre son cheval à tour de bras : la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. « Arrête-toi donc, arrête ! » criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arrivant au bord de la plaine, ils entendirent un tapage effroyable ; le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille ; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules, très touffus; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

« Si je savais seulement où est le régiment ! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Fabrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer. »

A ce moment, la cantinière aperçut les quatre soldats dont nous venons de parler : ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

« Voilà ton affaire, dit-elle à Fabrice. Holà, ho ! cria-t elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie.

Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6e léger ? cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules ; même que le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi ?

— Cinq francs ! tu ne plaisantes pas mal, petite mère,

comparaison, tirée de la musique, rappelle que Stendhal a écrit la *Vie*

un cheval d'officier que je vais vendre cinq napoléons[3] avant un quart d'heure.

— Donne-m'en un de tes napoléons, dit la vivandière à Fabrice.

Puis s'approchant du soldat à cheval :

— Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon.

Le soldat descendit, Fabrice sauta en selle gaiement, la vivandière détachait le petit porte-manteau qui était sur la rosse.

« Aidez-moi donc, vous autres ! dit-elle aux soldats : c'est comme cela que vous laissez travailler une dame ! »

Mais à peine le cheval de prise sentit le porte-manteau, qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

... A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

« Tiens, voilà le brutal qui s'avance », lui dit le soldat en prenant ses vingt francs.

Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. « Eh bien, soit ! » se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux brodés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard, son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal

d'Haydn et la *Vie de Rossini*. —— 3. Le mot *napoléon* avait succédé au mot *louis*, pour désigner la pièce d'or de 20 francs. Au changement d'effigie correspondait un changement de nom. Nous sommes revenus au *louis*. —— 4. **Ney**, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa (1769-1815),

Ney[1]. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal; ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant : « Au diable la fichue bête ! » Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure.

... Le tapage devint tellement fort en ce moment, que Fabrice ne put lui répondre. Nous avouerons que notre héros était fort peu un héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà de ce canal, et ce champ était jonché de cadavres.

« Les habits rouges ! les habits rouges ! » criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur : il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort

maréchal de France sous l'Empire. Il fut le héros de la campagne de Russie. A Waterloo, il conduisit la charge des cuirassiers que Victor Hugo a décrite dans les *Misérables* (Cf. p. 962.)

humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

« Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! » lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière[5], il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

« Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin.

— Pardi, c'est le maréchal !

— Quel maréchal ?

— Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ? »

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'était deux hussards qui tombaient atteints

5. Allusion à un précédent épisode du roman.

par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

« Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du roulement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout.

La Chartreuse de Parme, 1839.)

BALZAC (1799-1850).

Honoré de Balzac debuta par des romans absurdes. Il trouva sa voie à partir de 1829, date à laquelle il entreprit la série intitulée : *la Comédie humaine*. Ses chefs-d'œuvre sont : *Eugénie Grandet*, *le Lys dans la vallée*, *le Père Goriot*, *le Cousin Pons*, *la Recherche de l'absolu*, etc. On peut dire que dans ses romans Balzac a tout vu, tout discuté, tout analysé, avec la pénétration d'un savant et le génie d'un artiste. Il a donné la vie à une multitude de personnages, dont les noms sont devenus symboliques. (*Littérature*, p. 879.)

Le parloir de la maison Claës (1834).

Cette description est un exemple typique de la manière de Balzac. Le romancier vient de décrire la rue, puis la maison qui donne sur la rue. Il passe au corps de logis situé dans la cour, y choisit une pièce qu'il peint minutieusement comme pour bien fixer nos yeux, une fois pour toutes, sur le décor principal de son action. Enfin, dans cette pièce ainsi décrite, il pose un personnage, qui devient à son tour l'objet d'une nouvelle description, puis d'une analyse.

... Une seconde maison absolument semblable au bâtiment situé sur le devant de la rue, et qui, dans la Flandre,

porte le nom de *quartier de derrière*, s'élevait au fond de cette cour et servait uniquement à l'habitation de la famille. Au rez-de-chaussée, la première pièce était un parloir éclairé par deux croisées du côté de la cour, et par deux autres qui donnaient sur un jardin dont la largeur égalait celle de la maison. Deux portes vitrées parallèles conduisaient l'une au jardin, l'autre à la cour, et correspondaient à la porte de la rue, de manière que, dès l'entrée, un étranger pouvait embrasser l'ensemble de cette demeure, et apercevoir jusqu'aux feuillages qui tapissaient le fond du jardin. Le logis de devant, destiné aux réceptions, et dont le second étage contenait les appartements à donner aux étrangers, renfermait certes des objets d'art et de grandes richesses accumulées ; mais rien ne pouvait égaler aux yeux des Claës, ni au jugement d'un connaisseur, les trésors qui ornaient cette pièce, où, depuis deux siècles, s'était écoulée la vie de la famille. Le Claës mort pour la cause des libertés gantoises, l'artisan de qui on prendrait une trop mince idée, si l'historien omettait de dire qu'il possédait près de quarante mille marcs d'argent, gagnés dans la fabrication des voiles nécessaires à la toute-puissante marine vénitienne, ce Claës eut pour ami le célèbre sculpteur en bois van Huysum de Bruges[1]. Maintes fois, l'artiste avait puisé dans la bourse de l'artisan. Quelque temps avant la révolte des Gantois, van Huysum, devenu riche, avait secrètement sculpté pour son ami une boiserie en ébène massif où étaient représentées les principales scènes de la vie d'Artevelde[2], ce brasseur, un moment roi des Flandres. Ce revêtement, composé de soixante panneaux, contenait environ quatorze cents personnages principaux, et passait pour l'œuvre capitale de van Huysum. Le capitaine chargé de garder

1. On connaît trois **Van Huysum** (dix-septième et dix-huitième siècles) d'Amsterdam ; le dernier (1682-1749) est le plus célèbre peintre de fleurs de l'école hollandaise. Ce *Van Huysum*, sculpteur sur bois, est de l'invention de Balzac. — 2. **Arteveld**e Le père, Jacques, et son fils Philippe, furent également « rois de Gand », le premier de 1338-1345,

les bourgeois que Charles-Quint avait décidé de faire pendre le jour de son entrée dans sa ville natale, proposa, dit-on, à van Claës de le laisser évader s'il lui donnait l'œuvre de van Huysum ; mais le tisserand l'avait envoyée en France. Ce parloir, entièrement boisé avec ces panneaux que, par respect pour les mânes du martyr, van Huysum vint lui-même encadrer de bois peint en outremer mélangé de filets d'or, est donc l'œuvre la plus complète de ce maître, dont aujourd'hui les moindres morceaux sont payés presque au poids de l'or. Au-dessus de la cheminée, van Claës, peint par Titien dans son costume de président du tribunal des Parchons, semblait conduire encore cette famille qui vénérait en lui son grand homme. La cheminée, primitivement en pierre, à manteau très élevé, avait été reconstruite en marbre blanc dans le dernier siècle, et supportait un vieux cartel et deux flambeaux à cinq branches contournées, de mauvais goût, mais en argent massif. Les quatre fenêtres étaient décorées de grands rideaux en damas rouge, à fleurs noires, doublés de soie blanche, et le meuble de même étoffe avait été renouvelé sous Louis XIV. Le parquet, évidemment moderne, était composé de grandes plaques de bois blanc encadrées par des bandes de chêne. Le plafond formé de plusieurs cartouches, au fond desquels était un mascaron ciselé par van Huysum, avait été respecté et conservait les teintes brunes du chêne de Hollande. Aux quatre coins de ce parloir s'élevaient des colonnes tronquées [3], surmontées par des flambeaux semblables à ceux de la cheminée, une table ronde en occupait le milieu. Le long des murs étaient symétriquement rangées des tables à jouer. Sur deux consoles dorées à dessus de marbre blanc se trouvaient deux globes de verre pleins d'eau dans lesquels nageaient sur un lit de sable et de coquillages

le second en 1382. Philippe fut tué à Roosebeck. — 3. Les colonnes **tronquées** sont celles qui ne montent pas jusqu'à un entablement ou jusqu'à un plafond. Elles servent à soutenir des vases ou des candélabres. (Du latin *truncatus*, coupé.)

des poissons rouges, dorés ou argentés. Cette pièce était à la fois brillante et sombre. Le plafond absorbait nécessairement la clarté, sans en rien refléter. Si du côté du jardin le jour abondait et venait papilloter dans les tailles de l'ébène, les croisées de la cour donnant peu de lumière faisaient à peine briller les filets d'or imprimés sur les parois opposées. Ce parloir si magnifique par un beau jour était donc, la plupart du temps, rempli de teintes douces, des tons roux et mélancoliques que le soleil épanche sur la cime des forêts en automne.

En 1812, vers les derniers jours du mois d'août, un dimanche, après vêpres, une femme était assise dans sa bergère devant une des fenêtres du jardin. Les rayons du soleil tombaient alors obliquement sur la maison, la prenaient en écharpe, traversaient le parloir, expiraient en reflets bizarres sur les boiseries qui tapissaient les murs du côté de la cour, et enveloppaient cette femme dans la zone pourpre projetée par le rideau de damas drapé le long de la fenêtre. Un peintre médiocre, qui dans ce moment aurait copié cette femme, eût certes produit une œuvre saillante avec une tête si pleine de douleur et de mélancolie. La pose du corps et celle des pieds jetés en avant accusaient l'abattement d'une personne qui perd la conscience de son être physique dans la concentration de ses forces absorbées par une pensée fixe; elle en suivait les rayonnements dans l'avenir, comme souvent, au bord de la mer, on regarde un rayon de soleil qui perce les nuées et trace à l'horizon quelque bande lumineuse. Les mains de cette femme rejetées par les bras de la bergère, pendaient en dehors, et la tête, comme trop lourde, reposait sur le dossier. Une robe de percale blanche très ample empêchait de bien juger les proportions, et le corsage était dissimulé sous les plis d'une écharpe croisée sur la poitrine et négligemment nouée. Quand même la lumière n'aurait pas mis en relief son visage qu'elle semblait se complaire à produire préférablement au reste de

sa personne, il eût été impossible de ne pas s'en occuper alors exclusivement ; son expression, qui eût frappé le plus insouciant des enfants, était une stupéfaction persistante et froide, malgré quelques larmes brûlantes.

(*La Recherche de l'absolu.*)

Pension bourgeoise (1834).

Voici une autre description, d'un réalisme plus moderne, d'une minutie presque fatigante. Mais qui lit *le Père Goriot* tout entier sent la vérité et l'utilité de ce décor prosaïque et presque répugnant. Les personnages et l'action y sont attachés par des liens mystérieux.

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases de faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : *Maison Vauquier*, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres...* Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes, dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de Mme Vauquier et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que Mme Vauquier, quoique née de Conflans [1], prononce obsti-

1. **Mme Vauquier**, propriétaire de cette pension bourgeoise, se

nément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqués d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornements des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et du fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de pestilence.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en

prétend née de parents nobles. —— 2. Marbre gris veiné de blanc

étoffes de crin à raies alternativement mates et luisantes; Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne [2] décorée de ce cabaret [3] en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée [4] à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées [5], qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme

—— 3. Il s'agit ici d'un ensemble de tasses à café ou à thé réunies sur un plateau On dit aussi un *cabaret à liqueurs*, comme une *cave à liqueurs*. —— 4. Le **lambris** est un revêtement de bois où de plâtre, peint à hauteur d'appui. —— 5. **Encagé** se dit des oiseaux mis en cage. Ici, les

un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés ; un cartel [6] en écaille incrustée de cuivre ; un poêle vert, des quinquets d'Argand [7] où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, [8] des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie [9] qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie ; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches ; si elle n'a ni trou ni haillons, elle va tomber en pourriture.

(*Le Père Goriot.*)

fleurs sont placées *sous globe*. — 6. **Cartel**, pendule sans socle, suspendue au mur. — 7. La lampe à huile, à modérateur, fut inventée vers 1780 par Argand. On l'a nommée *quinquet* du nom du fabricant. — 8. **Style**, poinçon en métal dont les anciens se servaient pour écrire sur des tablettes enduites de cire. — 9. **Sparterie**, de *sparte*, sorte de plante d'Afrique, appelée aussi *alfa*, et que l'on tresse pour en former des nattes.

Une revue sous le premier Empire (1835).

Balzac n'excelle pas moins à peindre un décor éclatant, vivant, et à y placer ses personnages.

Les régiments de la vieille garde qui allaient être passés en revue remplissaient ce vaste terrain, où ils figuraient en face du palais d'imposantes lignes bleues de dix rangs de profondeur. Au delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie prêts à défiler sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le faîte duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régiments, placée au bas des galeries du Louvre, était masquée par les lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arène préparée pour les mouvements de ces corps silencieux, dont les masses disposées avec la symétrie de l'art militaire réfléchissaient les rayons du soleil dans les feux triangulaires de dix mille baïonnettes. L'air en agitant les plumets des soldats, les faisait ondoyer comme les arbres d'une forêt courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes, muettes et brillantes, offraient mille contrastes de couleurs dus à la diversité des uniformes, des parements, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était poétiquement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidents bizarres, par les hauts bâtiments majestueux dont l'immobilité semblait imitée par les chefs et les soldats. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre. Le soleil du printemps, qui jetait profusément sa lumière sur les murs blancs bâtis de la veille et sur les murs séculaires, éclairait pleinement ces innombrables figures basanées, qui toutes racontaient des périls passés et attendaient gravement des périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient

ces hommes héroïques. Puis, derrière les masses de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderoles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les curieux, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale. A ces mouvements près, on aurait pu se croire dans le palais de la Belle au bois dormant. La bise du printemps, qui passait sur le bonnet à longs poils des grenadiers, attestait l'immobilité des soldats, de même que le sourd murmure de la foule accusait leur silence. Parfois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou quelque léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse et répété par les échos du palais impérial, ressemblait à ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage. Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont les dangers étaient prévus par le moindre citoyen. Il s'agissait, cette fois, pour l'Empire français, d'être ou de ne pas être. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient également silencieuses dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels ; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur, adressaient au Ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leur haine en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger Napoléon était toute la France. L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce mo-

ment les bourdonnements de la foule cessèrent, et le silence devint si profond, que l'on eût entendu la parole d'un enfant.

Un petit homme assez gras, vêtu d'un uniforme vert, d'une culotte blanche, et chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout à coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que l'homme lui-même ; le large ruban rouge de la Légion d'honneur flottait sur sa poitrine, une petite épée était à son côté. L'homme fut aperçu par tous les yeux, et à la fois, de tous les points de la place. Aussitôt les tambours battirent aux champs, les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée par tous les instruments depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la grosse caisse. A ce belliqueux appel, les âmes tressaillirent, les drapeaux saluèrent, les soldats présentèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils depuis le premier rang jusqu'au dernier dans le Carrousel. Des mots de commandement s'élancèrent de rang en rang comme des échos. Des cris de : « Vive l'Empereur! » furent poussés par la multitude enthousiasmée. Enfin, tout frissonna, tout remua, tout s'ébranla. Napoléon était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ces vieux palais semblaient crier aussi : « Vive l'Empereur ! » Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine, ou mieux une image fugitive. L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir. (*La Femme de trente ans.*)

Gobseck (1830).

Voici, enfin, un *portrait* de Balzac. Nous avons choisi l'usurier Gobseck de préférence à Grandet, assez célèbre pour se trouver partout.

Saisirez-vous bien cette figure pâle et blafarde, à laquelle je voudrais que l'Académie me permît de donner le nom de face *lunaire* ? Elle ressemblait à du vermeil dédoré. Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés, et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de M. de Talleyrand[1], paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses petits yeux n'avaient presque point de cils, et craignaient la lumière, mais l'abat-jour d'une vieille casquette les en garantissait. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par Rembrandt ou par Metzu[2]. Cet homme parlait bas, d'un ton doux, et ne s'emportait jamais. Son âge était un problème : on ne pouvait pas savoir s'il était vieux avant le temps, ou s'il avait ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours. Tout était propre et râpé dans sa chambre, pareille, depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit, au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent la journée à frotter leurs meubles. En hiver, les tisons de son foyer, toujours enterrés dans un talus de cendres, y fumaient sans flamber. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux le soir, étaient soumises à la régularité d'une pendule. C'était, en quelque sorte, un *homme-modèle* que le sommeil remontait. Si vous touchez un cloporte cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort ; de même, cet homme s'interrompait au milieu de son discours et se taisait au passage d'une voiture, afin

1. **Talleyrand.** Le duc de Talleyrand-Périgord, ministre sous l'Empire et sous la Restauration, diplomate de génie, mourut en 1838. — 2. **Metzu,** peintre hollandais (1630-1666). — 3. **Bas-de-cuir** est un

de ne pas forcer sa voix. A l'imitation de Fontenelle, il économisait le mouvement vital, et concentrait tous les sentiments humains dans le *moi*. Aussi sa vie s'écoulait-elle sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Quelquefois ses victimes criaient beaucoup, s'emportaient ; puis après il se faisait un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard. Vers le soir, l'homme-billet se changeait en un homme ordinaire, et ses métaux se métamorphosaient en cœur humain. S'il était content de sa journée, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaieté, car il est impossible d'exprimer autrement le jeu muet de ses muscles, où se peignait une sensation comparable au rire à vide de Bas-de-Cuir[3]. Enfin, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation restait monosyllabique, et sa contenance était toujours négative. Tel est le voisin dont le hasard m'avait gratifié dans la maison que j'habitais, rue des Grès, quand je n'étais encore que second clerc et que j'achevais ma troisième année de droit. Cette maison, qui n'a pas de cour, est humide et sombre ; les appartements ne tirent leur jour que de la rue... A ce triste aspect, la gaieté d'un fils de famille expirait avant qu'il n'entrât chez mon voisin : sa maison et lui se ressemblaient. Vous eussiez dit de l'huître et son rocher. Le seul être avec lequel il communiquait, socialement parlant, était moi. Il venait me demander du feu, m'empruntait un livre, un journal, et me permettait le soir d'entrer dans sa cellule, où nous causions quand il était de bonne humeur. Ces marques de confiance étaient le fruit d'un voisinage de quatre années et de ma sage conduite, qui, faute d'argent, ressemblait beaucoup à la sienne. Avait-il des parents, des amis? Était-il riche ou pauvre? personne n'aurait pu répondre à ces questions.

trappeur, héros de plusieurs romans de Fenimore Cooper, le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, etc. Au moment où Balzac écrivait, ces romans américains venaient d'être traduits, et avaient une grande popularité.

Je ne voyais jamais d'argent chez lui : sa fortune se trouvait sans doute dans les caves de la Banque. Il recevait lui-même ses billets, en courant dans Paris d'une jambe sèche comme celle d'un cerf. Il était d'abord martyr de sa prudence. Un jour, par hasard, il portait de l'or ; un double Napoléon se fit jour, on ne sait comment, à travers son gousset ; un locataire qui le suivait dans l'escalier ramassa la pièce et la lui présenta : « Cela ne m'appartient pas, répondit-il avec un geste de surprise. A moi de l'or ! vivrais-je comme je vis, si j'étais riche ? » Le matin, il apprêtait lui-même son café sur un réchaud de tôle qui restait dans l'angle noir de sa cheminée. Un rôtisseur lui apportait à dîner. Notre vieille portière montait à une heure fixe pour approprier sa chambre. Enfin, par une singularité que Sterne appellerait une prédestination, cet homme se nommait *Gobseck*. (*Scènes de la Vie privée : Gobseck.*)

MÉRIMÉE (1803-1870).

Prosper Mérimée n'a laissé que trois courts romans : la *Chronique du règne de Charles IX* (1820), *Colomba* (1840) et *Carmen* (1847). Le reste de son œuvre se compose de *nouvelles*. Son style contraste par sa sobriété énergique avec celui des Balzac et des Dumas. Il avait publié en 1825 un recueil de petites pièces de théâtre attribuées par lui à *Clara Gazul*, comédienne espagnole, et qui doivent être comptées parmi les premiers essais du romantisme au théâtre. (*Littérature*. p. 881.)

Le coup double d'Orso della Rebbia (*Colomba*, 1840).

Colomba est une histoire de *vendetta* corse. Colomba est la fille du colonel della Rebbia, assassiné par Barricini, chef d'une famille rivale. Orso, frère de Colomba, officier dans les chasseurs de la garde et mis en demi-solde, regagne la Corse. Sur le même bateau, se trouvent un colonel anglais, lord Nevil, et sa fille miss Lydia. Orso s'éprend de Lydia qui occupe uniquement sa pensée. Mais à peine est-il débarqué que sa sœur le rappelle à son devoir, la vengeance de son père. — Au moment où nous prenons cette

—— 4. **Sterne** (1713-1768), romancier anglais, auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*.

citation, Orso est persuadé que les Barricini ont, la nuit précédente, fendu l'oreille de son cheval : et c'est Colomba qui a mutilé elle-même l'animal, pour faire croire à un attentat de Barricini et irriter son frère. Celui-ci veut seulement s'en remettre à la justice du soin de le venger, et part pour aller chercher le colonel Nevil et sa fille. Tout à coup, pendant qu'il rêve, son cheval s'arrête...

... La petite Chilina [1] lui barrait le chemin et lui saisissait la bride.

— Où allez-vous ainsi, Ors' Anton'? disait-elle. Ne savez-vous pas que votre ennemi est près d'ici?

— Mon ennemi! s'écria Orso furieux de se voir interrompu dans un moment aussi intéressant. Où est-il?

— Orlanduccio [2] est près d'ici. Il vous attend. Retournez, retournez.

— Ah! il m'attend! Tu l'as vu?

— Oui, Ors' Anton', j'étais couchée dans la fougère quand il a passé. Il regardait de tous les côtés avec sa lunette.

— De quel côté allait-il?

— Il descendait par là, du côté où vous allez.

— Merci.

— Ors' Anton', ne feriez-vous pas bien d'attendre mon oncle? Il ne peut tarder, et avec lui vous seriez en sûreté.

— N'aie pas peur, Chili, je n'ai pas besoin de ton oncle.

— Si vous vouliez, j'irais devant vous.

— Merci, merci.

Et Orso, poussant son cheval, se dirigea rapidement du côté que la petite fille lui avait indiqué.

Son premier mouvement avait été un aveugle transport de fureur, et il s'était dit que la fortune lui offrait une excellente occasion de corriger ce lâche qui mutilait un cheval pour se venger d'un soufflet. Puis, tout en avançant, l'espèce de promesse qu'il avait faite au préfet [3], et

1. **Chilina** est une petite fille, nièce du bandit Brandolaccio. —
2. **Orlanduccio** et *Vincentello* sont les deux fils de l'avocat Barricini. —
3. Une entrevue des Barricini et des della Robbia a eu lieu devant le préfet : Orso a donné un soufflet à Orlanduccio, mais il a promis

surtout la crainte de manquer la visite de miss Nevil, changeaient ses dispositions et lui faisaient presque désirer de ne pas rencontrer Orlanduccio. Bientôt le souvenir de son père, l'insulte faite à son cheval, les menaces des Barricini rallumaient sa colère et l'excitaient à chercher son ennemi pour le provoquer et l'obliger à se battre. Ainsi agité par des résolutions contraires, il continuait de marcher en avant, mais, maintenant, avec précaution, examinant les buissons et les haies, et quelquefois même s'arrêtant pour écouter les bruits vagues qu'on entend dans la campagne. Dix minutes après avoir quitté la petite Chilina (il était alors environ neuf heures du matin), il se trouva au bord d'un coteau extrêmement rapide. Le chemin, ou plutôt le sentier à peine tracé qu'il suivait, traversait un maquis récemment brûlé. En ce lieu la terre était chargée de cendres blanchâtres, et çà et là des arbrisseaux et quelques gros arbres noircis par le feu et entièrement dépouillés de leurs feuilles se tenaient debout, bien qu'ils eussent cessé de vivre. En voyant un maquis brûlé, on se croit transporté dans un site du Nord au milieu de l'hiver, et le contraste de l'aridité des lieux que la flamme a parcourus avec la végétation luxuriante d'alentour les fait paraître encore plus tristes et désolés. Mais dans ce paysage Orso ne voyait en ce moment qu'une chose, importante, il est vrai, dans sa position : la terre étant nue ne pouvait cacher une embuscade, et celui qui peut craindre à chaque instant de voir d'un fourré un canon de fusil dirigé contre sa poitrine, regarde comme une espèce d'oasis un terrain uni où rien n'arrête la vue. Au maquis[4] brûlé succédaient plusieurs champs en culture, enclos, selon l'usage du pays, de murs en pierres sèches à hauteur d'appui. Le sentier passait entre ces enclos, où d'énormes châtaigniers, plantés confusément, présentaient de loin l'apparence d'un bois touffu.

ensuite au préfet de s'en remettre à la justice, et de ne pas poursuivre lui-même sa vengeance. — 4. **Maquis** ou *makis* (de l'ital. *mac-*

Obligé par la raideur de la pente à mettre pied à terre, Orso, qui avait laissé la bride sur le cou de son cheval, descendait rapidement en glissant sur la cendre ; et il n'était guère qu'à vingt-cinq pas d'un de ces enclos en pierre à droite du chemin, lorsqu'il aperçut, précisément en face de lui, d'abord un canon de fusil, puis une tête dépassant la crête du mur. Le fusil s'abaissa, et il reconnut Orlanduccio prêt à faire feu. Orso fut prompt à se mettre en défense, et tous les deux, se couchant en joue, se regardèrent quelques secondes avec cette émotion poignante que le plus brave éprouve au moment de donner ou de recevoir la mort.

— Misérable lâche ! s'écria Orso...

Il parlait encore quand il vit la flamme du fusil d'Orlanduccio, et presque en même temps un second coup partit à sa gauche, de l'autre côté du sentier, tiré par un homme qu'il n'avait point aperçu, et qui l'ajustait posté derrière un autre mur. Les deux balles l'atteignirent : l'une, celle d'Orlanduccio, lui traversa le bras gauche, qu'il lui présentait en le couchant en joue ; l'autre le frappa à la poitrine, déchira son habit, mais, rencontrant heureusement la lame de son stylet, s'aplatit dessus et ne lui fit qu'une contusion légère. Le bras gauche d'Orso tomba immobile le long de sa cuisse, et le canon de son fusil s'abaissa un instant ; mais il le releva aussitôt, et, dirigeant son arme de sa seule main droite, il fit feu sur Orlanduccio. La tête de son ennemi, qu'il ne découvrait que jusqu'aux yeux, disparut derrière le mur. Orso, se tournant à sa gauche, lâcha son second coup sur un homme entouré de fumée qu'il apercevait à peine. A son tour, cette figure disparut. Les quatre coups de fusil s'étaient succédé avec une rapidité incroyable, et jamais soldats exercés ne mirent moins d'intervalle dans un feu de file. Après le dernier coup d'Orso, tout rentra dans le silence. La fumée sortie de son arme montait lentement vers le ciel ; aucun mouve-

chia, broussaille se dit des parties incultes du pays, en Corse. Se

ment derrière le mur, pas le plus léger bruit. Sans la douleur qu'il ressentait au bras, il aurait pu croire que ces hommes sur qui il venait de tirer étaient des fantômes de son imagination.

S'attendant à une seconde décharge, Orso fit quelques pas pour se placer derrière un des arbres brûlés restés debout dans le maquis. Derrière cet abri, il plaça son fusil entre ses genoux et le rechargea à la hâte. Cependant son bras gauche le faisait cruellement souffrir, et il lui semblait qu'il soutenait un poids énorme. Qu'étaient devenus ses adversaires ? Il ne pouvait le comprendre. S'ils s'étaient enfuis, s'ils avaient été blessés, il aurait assurément entendu quelque bruit, quelque mouvement dans le feuillage. Étaient-ils donc morts, ou bien plutôt n'attendaient-ils pas, à l'abri de leur mur, l'occasion de tirer de nouveau sur lui ? Dans cette incertitude, et sentant ses forces diminuer, il mit en terre le genou droit, appuya sur l'autre son bras blessé et se servit d'une branche qui partait du tronc de l'arbre brûlé pour soutenir son fusil. Le doigt sur la détente, l'œil fixé sur le mur, l'oreille attentive au moindre bruit, il demeura immobile pendant quelques minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, bien loin derrière lui, un cri éloigné se fit entendre, et bientôt un chien, descendant le coteau avec la rapidité d'une flèche, s'arrêta auprès de lui en remuant la queue.

C'était Brusco, le disciple et le compagnon des bandits, annonçant sans doute l'arrivée de son maître : et jamais honnête homme ne fut plus impatiemment attendu. Le chien, le museau en l'air, tourné du côté de l'enclos le plus proche, flairait avec inquiétude. Tout à coup il fit entendre un grognement sourd, franchit le mur d'un bond, et presque aussitôt remonta sur la crête, d'où il regarda fixement Orso, exprimant dans ses yeux la surprise aussi clairement que chien peut le faire ; puis il se remit le nez au vent, cette fois dans la direction de l'autre enclos,

prend au sens figuré, pour signifier quelque chose d'embrouillé, d'in-

dont il sauta encore le mur. Au bout d'une seconde, il repassait sur la crête, montrant le même air d'étonnement et d'inquiétude ; puis, il sauta dans le maquis, la queue entre les jambes, regardant toujours Orso et s'éloignant de lui à pas lents, par une marche de côté, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât à quelque distance. Alors, reprenant sa course, il remonta le coteau presque aussi vite qu'il l'avait descendu, à la rencontre d'un homme qui s'avançait rapidement malgré la raideur de la pente.

— A moi, Brando [5] ! s'écria Orso dès qu'il le crut à portée de la voix.

— Ho ! Ors'Anton' ! vous êtes blessé ! lui demanda Brandolaccio accourant tout essoufflé. Dans le corps ou dans les membres ?...

— Au bras.

— Au bras ! ce n'est rien. Et l'autre ?

— Je crois l'avoir touché.

Brandolaccio, suivant son chien, courut à l'enclos le plus proche et se pencha pour regarder de l'autre côté du mur. Là, ôtant son bonnet :

— Salut au seigneur Orlanduccio, dit-il.

Puis, se tournant du côté d'Orso, il le salua à son tour d'un air grave :

— Voilà, dit-il, ce que j'appelle un homme proprement accommodé.

— Vit-il encore ? demanda Orso respirant avec peine.

— Oh ! il s'en garderait ; il a trop de chagrin de la balle que vous lui avez mise dans l'œil. Sang de la Madone, quel trou ! Bon fusil, ma foi ! Quel calibre ! Ça vous écarbouille une cervelle ! Dites donc, Ors' Anton', quand j'ai entendu d'abord pif ! pif ! je me suis dit : Sacrebleu ! ils escofient mon lieutenant. Puis j'entends boum ! boum ! Ah ! je dis, voilà le fusil anglais qui parle : il riposte... Mais, Brusco, qu'est-ce que tu me veux donc ?

Le chien le mena à l'autre enclos.

extricable : le *maquis de la procédure.* —— 5. Ce **Brando** est un bandit

— Excusez! s'écria Brandolaccio stupéfait. Coup double! rien que cela! Peste! on voit bien que la poudre est chère, car vous l'économisez.

— Qu'y a-t-il, au nom de Dieu? demanda Orso.

— Allons! ne faites donc pas le farceur, mon lieutenant! vous jetez le gibier par terre, et vous voulez qu'on vous le ramasse... En voilà un qui va en avoir un drôle de dessert aujourd'hui! c'est l'avocat Barricini. De la viande de boucherie, en veux-tu, en voilà! Maintenant qui diable héritera?

— Quoi! Vincentello mort aussi?

— Très mort. Bonne santé à nous autres[6]! Ce qu'il y a de bon avec vous, c'est que vous ne les faites pas souffrir. Venez donc voir Vincentello: il est encore à genoux, la tête appuyée contre le mur. Il a l'air de dormir. C'est là le cas de dire: sommeil de plomb. Pauvre diable!

Orso détourna la tête avec horreur.

— Es-tu sûr qu'il soit mort?

— Vous êtes comme Sampiero Corso, qui ne donnait jamais qu'un coup. Voyez-vous, là... dans la poitrine, à gauche? tenez, comme Vincileone fut attrapé à Waterloo. Je parierais bien que la balle n'est pas loin du cœur. Coup double! Ah! je ne me mêle plus de tirer. Deux en deux coups!... A balle!... Les deux frères!... S'il avait eu un troisième coup, il aurait tué le papa... On fera mieux une autre fois... Quel coup, Ors' Anton'!... Et dire que cela n'arrivera jamais à un brave garçon comme moi de faire coup double sur des gendarmes!

Tout en parlant, le bandit examinait le bras d'Orso et fendait sa manche avec son stylet.

— Ce n'est rien, dit-il. Voilà une redingote qui donnera de l'ouvrage à Mlle Colomba... Hein! qu'est-ce que je vois? cet accroc sur la poitrine?... Rien n'est entré par là? Non, vous ne seriez pas si gaillard. Voyons, essayez de remuer

qui s'est échappé de prison et qui vit dans le maquis. Il est l'oncle de la petite Chilina. — 6. *Salute à noi*! exclamation qui accompagne ordi-

les doigts... Sentez-vous mes dents quand je vous mords le petit doigt ?... Pas trop ?... C'est égal, ce ne sera rien. Laissez-moi prendre votre mouchoir et votre cravate... Voilà votre redingote perdue... Pourquoi diable vous faire si beau ? Alliez-vous à la noce ?... Là, buvez une goutte de vin... Pourquoi donc ne portez-vous pas de gourde ?

Puis, au milieu du pansement, il s'interrompait pour s'écrier :

— Coup double ! tous les deux raides morts !... C'est le curé [7] qui va rire... Coup double ! Ah ! voici enfin cette petite tortue de Chilina.

Orso ne répondait pas. Il était pâle comme un mort et tremblait de ses membres.

— Chili, cria Brandolaccio, va regarder derrière ce mur. Hein ?

L'enfant, s'aidant des pieds et des mains, grimpa sur le mur, et aussitôt qu'elle eut aperçu le cadavre d'Orlanduccio, elle fit le signe de la croix.

— Ce n'est rien, continua le bandit : va voir plus loin là-bas.

L'enfant fit un nouveau signe de croix

— Est-ce vous, mon oncle ? demanda-t-elle, timidement.

— Moi ! est-ce que je ne suis pas devenu un vieux bon à rien ? Chili, c'est de l'ouvrage de monsieur. Fais-lui ton compliment.

— Mademoiselle en aura bien de la joie, dit Chilina, et elle sera bien fâchée de vous savoir blessé, Ors' Anton'.

— Allons, Ors' Anton', dit le bandit après avoir achevé le pansement, voilà Chilina qui a rattrapé votre cheval. Montez et venez avec moi au maquis de la Stazzona. Bien avisé qui vous y trouverait. Nous vous y traiterons de notre mieux. Quand nous serons à la croix de Sainte-Christine, il faudra mettre pied à terre. Vous donnerez votre cheval à Chilina, qui s'en ira prévenir mademoiselle

nairement le mot de *mort*, et qui lui sert comme de correctif (*Note de Mérimée*). —— **7. Le curé**. Il appelle ainsi un autre bandit, qui est

et, chemin faisant, vous la chargerez de vos commissions. Vous pouvez tout dire à la petite, Ors' Anton' : elle se ferait plutôt hacher que de trahir ses amis.

Et d'un ton de tendresse : « Va, coquine, disait-il, sois excommuniée, sois maudite, friponne ! » Brandolaccio, superstitieux comme beaucoup de bandits, craignait de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, car on sait que les puissances mystérieuses qui président l'*Annocchiatura*[8] ont la mauvaise habitude d'exécuter le contraire de nos souhaits.

— Où veux-tu que j'aille, Brando? dit Orso d'une voix éteinte.

— Parbleu ? vous avez à choisir : en prison ou bien au maquis. Mais un della Rebbia ne connaît pas le chemin de la prison. Au maquis, Ors' Anton' !

— Adieu donc toutes mes espérances ! s'écria douloureusement le blessé.

— Vos espérances ? Diantre ! espériez-vous faire mieux avec un fusil à deux coups?... Ah ça ! comment diable vous ont-ils touché ? Il faut que ces gaillards-là aient la vie plus dure que les chats.

— Ils ont tiré les premiers, dit Orso.

— C'est vrai, j'oubliais... Pif ! pif ! boum ! boum !... coup double d'une main [9] !... Quand on fera mieux, je m'irai pendre ! Allons, vous voilà monté... avant de partir, regardez donc un peu votre ouvrage. Il n'est pas poli de quitter ainsi la compagnie sans lui dire adieu.

Orso donna des éperons à son cheval ; pour rien au monde il n'eût voulu voir les malheureux à qui il venait de donner la mort.

— Tenez, Ors' Anton', dit le bandit en s'emparant de la

licencié en théologie, et qui vit avec lui dans le maquis. —— 8. Fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par la parole. (*Note de Mérimée*) —— 9. Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène, et à se faire raconter comment un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville, se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi dangereuse. (*Note de Mérimée*).

bride du cheval, voulez-vous que je vous parle franchement? Eh bien ! sans vous offenser, ces deux pauvres jeunes gens me font de la peine. Je vous prie de m'excuser... Si beaux... si forts... si jeunes !... Orlanduccio avec qui j'ai chassé tant de fois.., Il m'a donné, il y a quatre jours, un paquet de cigares... Vincentello, qui était toujours de si belle humeur !... C'est vrai que vous avez fait ce que vous deviez faire... et d'ailleurs le coup est trop beau pour qu'on le regrette... Mais moi, je n'étais pas dans votre vengeance... Je sais que vous avez raison ; quand on a un ennemi, il faut s'en défaire. Mais les Barricini, c'était une vieille famille... En voilà encore une qui fausse compagnie !... et par un coup double ! c'est piquant.

Faisant ainsi l'oraison funèbre des Barricini, Brandolaccio conduisait en hâte Orso, Chilina et le chien Brusco vers le maquis de la Stazzona.

(*Colomba*, XVII, Calmann-Lévy, éditeurs.)

FLAUBERT (1821-1880).

Gustave Flaubert est à la fois réaliste et romantique. Il a écrit, dans le premier genre : *Madame Bovary* (1857), *l'Éducation sentimentale* (1869), *Bouvard et Pécuchet* (1881) ; dans le second: *Salammbô* (1862) et *la Tentation de saint Antoine* (1874). (*Littérature*, p. 882.)

La noce normande (1857).

Ce morceau, tiré de *Madame Bovary* (1857), est composé de petits détails : c'est ici de l'observation directe et réaliste. Dans *Salammbô*, Flaubert choisit tout ce qui peut éblouir les yeux ; dans *Madame Bovary*, il s'en tient à la vulgarité, mais il y a beaucoup d'art dans ce réalisme : on analysera les *objets*, les *physionomies*, les *gestes*, les *costumes*.

Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains

appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normanville et de Carry. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie ; bientôt la barrière s'ouvrait ; c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde qui sortait de tous côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec des épingles, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot, dans la robe blanche de la première communion, rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze à seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leurs positions sociales différentes, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes ; — bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités ; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs ; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à sa visière ; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme

une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même, en un seul bloc, par la hache d'un charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis, et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près; quelques-uns même qui s'étaient levés dès l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez ou le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

La mairie se trouvant à une demi-lieue de la ferme, on s'y rendit à pied, et l'on revint de même, une fois la cérémonie faite à l'église. Le cortège, d'abord uni comme une seule écharpe de couleurs, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en tête avec son violon empanaché de rubans à la coquille, les mariés ensuite, les parents, les amis, tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher les clochettes des brins d'avoine, ou à jouer entre eux, sans qu'on les vît. (*Madame Bovary*, Fasquelle, éditeur.)

Une vieille servante (1857).

Le réalisme de Flaubert atteint souvent à l'émotion par sa vérité simple et humaine. — Dans le fragment qui suit, nous sommes au Comice agricole d'Yonville (en Normandie). Un conseiller de préfecture, représentant le préfet empêché, préside la cérémonie avec Tuvache, le maire du bourg, et fait l'appel des récompenses. Il arrive à l'attribution des médailles aux vieux serviteurs. C'est une merveille d'observation et de *facture* que ce portrait de Cathe-

rine Leroux ; la psychologie des personnages semble émaner des détails descriptifs ; et il se dégage de l'ensemble une émotion intense.

« Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, une médaille d'argent du prix de vingt-cinq francs !

« Où est-elle Catherine Leroux ? » répéta le conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

« Vas-y.

— Non.

— A gauche !

— N'aie pas peur !

— Ah ! qu'elle est bête !

— Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.

— Oui !.... la voilà !

— Qu'elle approche donc ! »

Alors, on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin [1] sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint [2] des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales, quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait

1. **Béguin**. Petite coiffe de femme (mot d'origine flamande). — 2. **Suint**. Sorte de graisse secrétée par la peau des animaux. Dérivé du

ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi les examinateurs[3] lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

(*Madame Bovary*, VIII, Fasquelle, éditeur.)

Le festin des mercenaires (1862).

Ces pages sont un exemple, sinon un modèle de description *intense*, où les détails particuliers, rares, exotiques, sont accumulés. C'est d'un art *excessif*. Mais, à considérer chaque paragraphe séparément, c'est d'un écrivain qui *sait voir* et qui sait *peindre*. On observera que, malgré l'abondance et la variété des traits, l'ensemble reste méthodique et clair. On n'a pas cette impression de confusion et de papillotement que donne Balzac : Flaubert sait choisir.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar[1].

Les soldats qu'il avait commandés en Sicile se donnaient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la bataille d'Éryx[2], et comme le maître était absent et qu'ils se trouvaient nombreux, ils mangeaient et ils buvaient en pleine liberté.

Les capitaines, portant des cothurnes de bronze, s'étaient placés dans le chemin du milieu, sous un voile de pourpre à franges d'or, qui s'étendait depuis le mur des écuries jusqu'à la première terrasse du palais ; le commun des soldats était répandu sous les arbres, où l'on distinguait quantité de bâtiments à toit plat, pressoirs,

verbe *suinter* (origine allemande). — 3. **Examinateurs**. Les membres du jury des récompenses, alignés sur l'estrade.

1. **Halmicar Barca** († 228) est le père d'Hannibal. Il se distingua en Sicile et en Espagne. — 2. **Eryx**. Le mont San Giulano en Sicile.

celliers, magasins, boulangeries et arsenaux, avec une cour pour les éléphants, des fosses pour les bêtes féroces, une prison pour les esclaves.

Des figuiers entouraient les cuisines ; un bois de sycomores se prolongeait jusqu'à des masses de verdure, où des grenades resplendissaient parmi les touffes blanches des cotonniers ; des vignes chargées de grappes montaient dans le branchage des pins ; un champ de roses s'épanouissait sous des platanes ; de place en place sur des gazons se balançaient des lis ; un sable noir, mêlé à de la poudre de corail, parsemait les sentiers, et, au milieu, l'avenue des cyprès faisait d'un bout à l'autre comme une double colonnade d'obélisques verts.

Le palais, bâti en marbre numidique tacheté de jaune, superposait, tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasse. Avec son grand escalier droit en bois d'ébène, portant aux angles de chaque marche la proue d'une galère vaincue, avec ses portes rouges écartelées d'une croix noire, ses grillages d'airain qui le défendaient en bas des scorpions, et ses treillis de baguettes dorées qui bouchaient en haut ses ouvertures, il semblait aux soldats, dans son opulence farouche, aussi solennel et impénétrable que le visage d'Hamilcar.

Le Conseil leur avait désigné sa maison pour y tenir ce festin ; les convalescents qui couchaient dans le temple d'Eschmoûn [3], se mettant en marche dès l'aurore, s'y étaient traînés sur leurs béquilles. A chaque minute, d'autres arrivaient. Par tous les sentiers, il en débouchait incessamment, comme des torrents qui se précipitent dans un lac. On voyait entre les arbres courir les esclaves des cuisines, effarés et à demi nus ; les gazelles sur les pelouses s'enfuyaient en bêlant ; le soleil se couchait, et le parfum des citronniers rendait encore plus lourde l'exhalaison de cette foule en sueur.

—— 3. **Eschmoûn** est *l'Esculape* des Carthaginois, c'est-à-dire le dieu

Il y avait là des hommes de toutes les nations, des Ligures, des Lusitaniens, des Baléares [4], des nègres et des fugitifs de Rome. On entendait, à côté du lourd patois dorien [5], retentir les syllabes celtiques [6] bruissantes comme des chars de bataille, et les terminaisons ioniennes [7] se heurtaient aux consonnes du désert, âpres comme des cris de chacal. Le Grec se reconnaissait à sa taille mince, l'Égyptien à ses épaules remontées, le Cantabre à ses larges mollets [8]. Des Cariens [9] balançaient orgueilleusement les plumes de leur casque, des archers de Cappadoce [10] s'étaient peint, avec des jus d'herbes, de larges fleurs sur le corps, et quelques Lydiens [11] portant des robes de femmes dînaient en pantoufles et avec des boucles d'oreilles. D'autres, qui s'étaient, par pompe, barbouillés de vermillon, ressemblaient à des statues de corail.

Ils s'allongaient sur les coussins, ils mangaient accroupis autour de grands plateaux, ou bien, couchés sur le ventre, ils tiraient à eux les morceaux de viande, et se rassasiaient appuyés sur les coudes, dans la pose pacifique des lions lorsqu'ils dépècent leur proie. Les derniers venus, debout contre les arbres, regardaient les tables basses disparaissant à moitié sous les tapis d'écarlate, et attendaient leur tour.

Les cuisines d'Hamilcar n'étant pas suffisantes, le Conseil leur avait envoyé des esclaves, de la vaisselle, des lits ; et l'on voyait au milieu du jardin, comme sur un champ de bataille quand on brûle les morts, des grands feux clairs où rôtissaient des bœufs. Les pains saupoudrés

de la médecine. —— 4. La *Ligurie* s'étendait au nord du golfe de Gênes, entre la Gaule et l'Etrurie. — La *Lusitanie* correspond au Portugal. — Les îles *Baléares* (Majorque et Minorque) étaient célèbres par leurs archers. —— 5. **Dorien**. Le dialecte grec dorien se parlait dans le Péloponèse, et dans la Grande-Grèce (Italie du sud-est). —— 6. **Celtiques**. Ce sont des Gaulois qui parlent un des dialectes du territoire de la France actuelle. —— 7. **Ionien**. Le dialecte grec ionien se parlait dans les îles de l'Archipel et sur les côtes d'Asie-Mineure. —— 8. **Cantabre**. Peuplade espagnole qui habitait au sud du golfe de Gascogne. —— 9. **Cariens**. La Carie, région de l'Asie Mineure dont la capitale était Milet. —— 10. **Cappadoce**. Contrée de l'Asie Mineure. —— 11. **Lydiens**. La Lydie était un royaume d'Asie-Mineure, dont le dernier

d'anis alternaient avec les gros fromages plus lourds que des disques, et les cratères [12] pleins de vin, et les canthares [13] pleins d'eau auprès des corbeilles en filigrane [14] d'or qui contenaient des fleurs. La joie de pouvoir enfin se gorger à l'aise dilatait tous les yeux ; çà et là, les chansons commençaient.

D'abord on leur servit des oiseaux à la sauce verte, dans des assiettes d'argile rouge rehaussée de dessins noirs, puis toutes les espèces de coquillages que l'on ramasse sur les côtes puniques, des bouillies de froment, de fèves et d'orge, et des escargots au cumin [15], sur des plats d'ambre jaune.

Ensuite les tables furent couvertes de viandes : antilopes avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons cuits au vin doux, gigots de chamelles et de buffles, hérissons au garum [16], cigales frites et loirs [17] confits. Dans des gamelles en bois de Tamrapanni [18] flottaient, au milieu du safran, de grands morceaux de graisse. Tout débordait de saumure, de truffes et d'assa fœtida [19]. Les pyramides de fruits s'éboulaient sur les gâteaux de miel, et l'on n'avait pas oublié quelques-uns de ces petits chiens à gros ventre et à soies roses que l'on engraissait avec du marc d'olives, mets carthaginois en abomination aux autres peuples. La surprise des nourritures nouvelles excitait la cupidité des estomacs. Les Gaulois aux longs cheveux retroussés sur le sommet de la tête s'arrachaient les pastèques et les limons [20], qu'ils croquaient avec l'écorce. Des nègres n'ayant jamais vu de langoustes se déchiraient le visage à leurs piquants rouges. Mais les Grecs rasés, plus

roi fut Crésus, vaincu par Cyrus en 548. — **12. Cratères.** (Mot d'origine grecque). Le cratère était un vase où l'on mélangeait l'eau et le vin, avant de le servir dans les coupes des convives. — **13. Canthares.** Vases avec des anses (origine grecque). — **14. Filigrane.** Fils de métal entrelacés, *filigrana* (se disait des ouvrages faits de grains enfilés). — **15. Cumin.** Plante aux graines aromatiques. — **16. Garum.** Sorte de saumure, préparée avec le poisson nommé *garus* ; mets analogue au *caviar* russe. — **17. Loirs.** Le loir est un petit rongeur, analogue à l'écureuil. — **18. Tamrapanni.** Ville du Bengale. — **19. Assa fœtida** Suc résineux du benjoin. — **20. Limons.** Espèce de citrons. — **21. Bruttium.**

blancs que des marbres, jetaient derrière eux les épluchures de leur assiette, tandis que des pâtres du Brutium[21], vêtus de peaux de loups, dévoraient silencieusement, le visage dans leur portion.

La nuit tombait. On retira le velarium[22] étalé sur l'avenue de cyprès et l'on apporta des flambeaux.

Les lueurs vacillantes du pétrole qui brûlait dans des vases de porphyre effrayèrent, en haut des cèdres, les singes consacrés à la lune. Ils poussèrent des cris, ce qui mit les soldats en gaieté.

Des flammes oblongues tremblaient sur les cuirasses d'airain. Toutes sortes de scintillements jaillissaient des plats incrustés de pierres précieuses. Les cratères, à bordure de miroirs convexes, multipliaient l'image élargie des choses ; les soldats, se pressant autour, s'y regardaient avec ébahissement et grimaçaient pour se faire rire. Ils se lançaient, par-dessus les tables, les escabeaux d'ivoire et les spatules d'or. Ils avalaient à pleine gorge tous les vins grecs qui sont dans des outres, les vins de Campanie[23] enfermés dans des amphores, les vins des Cantabres que l'on apporte dans des tonneaux, et les vins de jujubier, de cinnamone et de lotus[24]. Il y en avait des flaques par terre où l'on glissait. La fumée des viandes montait dans les feuillages avec la vapeur des haleines. On entendait à la fois le claquement des mâchoires, le bruit des paroles, des chansons, des coupes, le fracas des vases campaniens qui s'écroulaient en mille morceaux, ou le son limpide d'un grand plat d'argent.

A mesure qu'augmentait leur ivresse, ils se rappelaient de plus en plus l'injustice de Carthage.

... Fiers d'avoir fait plier la République, les mercenaires croyaient qu'ils allaient enfin s'en retourner chez eux,

région de l'Italie ancienne, actuellement *Calabre*. — **22. Velarium**, mot latin, signifiant toile tendue au-dessus d'un cirque, ou dans un jardin. — **23. Campanie**, région de l'Italie ancienne, aujourd'hui Terre de Labour, capitale Capoue. — **24. Lotus**, plante aquatique, se trouve surtout dans l'Inde, où elle a un sens symbolique.

avec la solde de leur sang dans le capuchon de leur manteau. Mais leurs fatigues, revues à travers les vapeurs de l'ivresse, leur semblaient prodigieuses et trop peu récompensées. Ils se montraient leurs blessures, ils racontaient leurs combats, leurs voyages et les chasses de leur pays. Ils imitaient le cri des bêtes féroces, leurs bonds. Puis vinrent les immondes gageures ; ils s'enfonçaient la tête dans les amphores, et restaient à boire sans s'interrompre comme des dromadaires altérés. Un Lusitanien, de taille gigantesque, portant un homme au bout de chaque bras, parcourait les tables tout en crachant du feu par les narines. Des Lacédémoniens, qui n'avaient point ôté leurs cuirasses, sautaient d'un pas lourd. D'autres se mettaient nus pour combattre, au milieu des coupes, à la façon des gladiateurs, et une compagnie de Grecs dansait autour d'un vase où l'on voyait des nymphes, pendant qu'un nègre tapait avec un os de bœuf sur un bouclier d'airain.»

(*Salammbô*, Fasquelle, éditeur.)

GEORGE SAND (1804-1870)

Lucile-Aurore Dupin, baronne Dudevant, prit, pour écrire, le pseudonyme de George Sand. Ses premiers romans, *Indiana* (1831), *Valentine* (1832), etc., sont romanesques et romantiques; puis elle tourne au socialisme mystique dans *Spiridion* (1840), *le Meunier d'Angibault* (1845), etc. Elle donne ensuite des romans champêtres qui sont ses chefs-d'œuvre : *la Mare au Diable* (1848), *la Petite Fadette* (1848), *les Maîtres sonneurs* (1852). Enfin elle revient au genre romanesque et mondain dans *le Marquis de Villemer* (1860). Elle a écrit sa biographie : *Histoire de ma vie* (1854). (*Littérature*, p. 885.)

TEXTE COMMENTÉ

Beauté de l'hiver (1854).

J'ai toujours aimé passionnément l'hiver à la campagne, et je n'ai jamais compris le goût des riches, qui a fait de Paris le séjour des fêtes dans la saison de l'année la plus ennemie des bals, des toilettes et de la dissipation. C'est au coin du feu que la nature nous convie en hiver à la vie de famille, et c'est aussi en pleine campagne que les rares beaux jours de cette saison peuvent se faire sentir et goûter. Dans les grandes villes de nos climats, cette affreuse boue puante et glacée ne sèche presque jamais. Aux champs, un rayon de soleil ou quelques heures de vent rendent l'air sain et la terre propre. Les pauvres prolétaires des cités le savent bien, et ce n'est pas pour leur agrément qu'ils restent dans ce cloaque. La vie factice et absurde de nos riches s'épuise à lutter contre la nature. Les riches Anglais l'entendent mieux, ils passent l'hiver dans leurs châteaux.

On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers — on est convenu de l'appeler comme cela — est le plus vif et le plus brillant de l'année. Quand il dissipe les brumes, quand il se couche dans la pourpre étincelante des soirs de grande gelée, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Même dans

nos contrées froides, et fort mal nommées *tempérées*, la création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure. Les grandes plaines fromentales[1] se couvrent de ces tapis courts et frais, sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les prés se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins mêmes ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette et la rose de Bengale rient sous la neige. Certaines autres fleurs, grâce à un accident de terrain, à une disposition fortuite, survivent à la gelée et vous causent à chaque instant une agréable surprise. Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le bord des eaux! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige, lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal? Et quel plaisir n'est-ce pas de se sentir en famille, auprès d'un bon feu, dans ces longues soirées de campagne, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir, où la vie devient toute morale et toute intellectuelle en se retirant en nous-mêmes?

(*Histoire de ma vie*, III, 47-48, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Commentaire.

Quand George Sand écrit, en 1854, l'*Histoire de ma vie*, elle considère surtout cette autobiographie comme un cadre très large, propre à recevoir ses *impressions*. Essentiellement romantique, elle est avant tout *subjective*; le *moi* envahit son œuvre entière. Que le livre soit intitulé *Indiana*, *Mauprat* ou *le Marquis de Villemer*, ce sont les idées, les théories, les aspirations de Mme la baronne Dudevant qui intéressent le lecteur. Dans l'*Histoire de ma vie*, elle est tout à fait à l'aise, comme J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*.

1. **Fromentales**, où pousse le froment.

Plan du morceau. — Il y a deux parties dans ce fragment : 1° critique des gens qui *méconnaissent* la beauté de l'hiver; 2° description de l'hiver à la campagne. Et cette deuxième partie se subdivise en : *beauté* et *plaisir*. Ainsi la première partie est plutôt *négative*; et la seconde, *positive*.

Les idées. — George Sand s'élève, comme J.-J. Rousseau, dont elle a subi très profondément l'influence, contre ceux qui mènent une vie *en contradiction avec la nature*. Rousseau, dans l'*Émile* (livre IV : *Plan de vie pour un homme riche*), a parlé, tout à la fois en satirique et en poète, des plaisirs que donne chaque saison et de la façon dont il convient de les goûter. George Sand a dû avoir quelques réminiscences du passage suivant :

« Je n'imiterais pas ceux qui, ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, et les climats en contradiction avec les saisons; qui, cherchant l'été en hiver, et l'hiver en été, vont avoir froid en Italie et chaud dans le Nord, sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterais en place, ou je prendrais tout le contre-pied : je voudrais tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, et d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurais une diversité de plaisirs et d'habitudes qui ne se ressembleraient point, et qui seraient toujours dans la nature; j'irais passer l'été à Naples et l'hiver à Pétersbourg; tantôt respirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine et fatigué des plaisirs du bal.

« Je voudrais dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornements très simples la variété des saisons, et tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine et non du goût à troubler ainsi l'ordre de la nature; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grand frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table toute l'année que des mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avais des cerises quand il gèle, et des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterais-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me serait-il fort agréable ? le préférerais-je sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise et aux fruits désaltérants, qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles et sans

odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, et s'écrier dans un saisissement de joie : « Mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore. »

George Sand développe moins son *idée* ; mais elle y mêle un argument auquel Rousseau ne pense pas, et qu'elle indique dès le début pour y revenir à la fin : *la vie de famille*. D'ailleurs, elle touche à un moins grand nombre de points, puisqu'elle se borne à faire *l'éloge de l'hiver* pour dissiper les préjugés qui amènent *les riches* à mener une vie *faclice et absurde*.

Examinons en détail ses raisons : nous verrons que, tout comme chez son maître Rousseau, le vrai et le faux se succèdent ou se mêlent. D'abord, elle affirme que l'hiver est *la saison de l'année la plus ennemie des bals, des toilettes et de la dissipation* ; et elle ajoute : *C'est au coin du feu que la nature nous convie en hiver à la vie de famille*. Elle semble oublier que le principe et l'origine des réunions mondaines de l'hiver, c'est précisément la vie de famille. Les châteaux et les maisons de campagne sont le plus souvent éloignés; la ville rassemble, pendant la saison où les jours sont trop courts et les chemins trop mauvais pour les communications, les membres dispersés d'une même famille; car la *famille* ne se compose pas seulement du père, de la mère et des enfants vivant sous le même toit; elle comprend plusieurs foyers, et le *coin du feu* où l'on s'assied peut être tantôt celui des vieux parents, tantôt celui des enfants ou même des petits-enfants. George Sand tombe donc dans le sophisme de *généralisation précipitée* qnand elle envisage le *séjour de la ville* comme contraire à la vie de famille. — Après avoir critiqué la *vie faclice et absurde* des riches, elle parle des *pauvres prolétaires* qui, selon elle, aimeaient bien mieux vivre à la campagne. Ils le devraient sans doute. Virgile a dit : *O trop heureux les laboureurs !...* mais il a ajouté : *s'ils connaissaient leur bonheur*. George Sand ignore-t-elle que la plupart de ces *pauvres prolétaires* ont abandonné la campagne pour vivre à la ville ? et qu'ils sont plus sensibles, eux aussi, à la *vie factice* de ce *cloaque*, qu'à la beauté des champs ? — Vers la fin du morceau, George Sand revient à la vie de famille, au *bon feu*, aux *longues soirées de campagne* : elle en parle avec plus de justesse et de profondeur.

La description. — Si les *idées* sont assez superficielles et plus voisines de l'*utopie* à la Jean-Jacques que du vrai bon sens, la partie *descriptive* est à la fois *précise et poétique*. — a) *Précise*. Qu'on examine un à un les *traits* et les *couleurs* dont l'écrivain use pour définir et pour peindre l'hiver, on reconnaîtra que tout y révèle la connaissance personnelle de la campagne : aspect des plaines, végétation et fleurs propres à la saison, oiseaux de pas-

sage, façon dont le soleil éclaire le paysage. — b) *Poétique.* Sans *fantaisie*, et. tout au contraire, par l'*exactitude*, George Sand arrive à donner une impression séduisante de cet hiver habituellement méconnu. Elle persuade aussi par le *cœur* : on sent qu'elle *aime passionnément* la campagne ainsi parée et éclairée. — Examinons le choix des mots : *Pourpre étincelante...*, *tapis courts et frais...*, *flammes d'émeraude...*, *tons d'écarlate et d'or...*, *nappes de diamants...*, *fantastiques arcades...*, *festons de givre et de cristal...*, ne sont-ce pas-là les expressions qui semblent s'imposer ? ne sont-elles pas si bien en rapport avec leur objet qu'il nous paraît difficile d'en choisir d'autres ? Enfin, en lisant cette page songeons-nous à l'*auteur*, ou à l'*hiver* ? — De plus, la *vie*, une vie mystérieuse et profonde, se fait sentir dans certains termes : *La création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure* ;... les prés *se revêtent...* ; le lierre *se marbre...* ; les fleurs *rient* sous la neige... ; d'autres *survivent* à la gelée... ; les oiseaux viennent *s'abattre* et *se reposer...* ; la gelée *se suspend* aux arbres... — Après tous ces détails pittoresques sur le paysage, les dernières lignes. où George Sand reprend le tableau de la vie intérieure et intime, font un contraste pénétrant. Il semble qu'on revienne d'une promenade au soleil couchant, par un soir de grande gelée, et qu'on s'approche de ce *bon feu*, pour jouir d'une longue soirée, où l'on peut *se retirer en soi-même.*

Les laboureurs (1848).

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. Le paysage était vaste et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son *areau* [1] de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs

1. **Areau,** sorte de charrue, (du latin *arare*, labourer). —— Souvenir de Virgile, *Géorgiques*. III, v. 515-519.

qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte et grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue ; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre ; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim[2]. »

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs

fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage, et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler à un petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon. le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible, et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce ; le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté, et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se retournait pour lui sourire.

(*La Mare au diable*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

Le cornemuseux inspiré (1852).

G. Sand a représenté le paysan non pas dans sa vérité *naturaliste*, mais dans sa vérité *poétique*. C'est son âme enfantine, primitive, mystérieuse aussi, en contact avec ce qu'il y a de plus profond et de plus grand, la nature, qu'elle cherche à pénétrer et à peindre. Elle y réussit de façon exquise dans ses romans champêtres. Mais son chef-d'œuvre en ce genre, c'est le type du *cornemuseux* Joset, être faible, chétif, et inspiré. La beauté de ce passage est dans le charme à la fois naturel et poétique, élégant et rustique, de ces paysans qui souvent dans la réalité cachent des âmes naïvement exquises sous leurs dehors grossiers.

... Un mois environ après ce jour-là, Joseph vint me trouver à la maison.

— Le temps est arrivé, me dit-il avec un regard net et une parole sûre, où je veux que les deux seules personnes en qui j'ai confiance connaissent mon flûter [1]. Je veux donc que Brulette vienne ici demain soir, parce que nous y serons tranquilles tous les trois. Je sais que les parents partent le matin pour aller en pèlerinage, rapport à [2] la fièvre de ton frère cadet ; tu seras donc seul dans ta maison, qui est si bien éloignée dans la campagne que nous ne risquons pas d'être entendus. J'ai averti Brulette, elle est consentante à sortir du bourg à la nuit ; je l'attendrai dans le petit chemin, et nous viendrons ici te trouver sans que personne s'en avise. Brulette compte sur toi pour ne jamais parler de ça, et ton grand-père, qui veut tout ce qu'elle souhaite, y est consentant aussi, moyennant ta parole, que j'ai donnée d'avance.

A l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries [3] pour que les passants (s'il en pas-

1. Le verbe *flûter*, jouer de la flûte, est pris ici substantivement. — 2. **Rapport à**. Nous allons trouver dans ce morceau un certain nombre de termes archaïques, empruntés par George Sand au *parler* berrichon : ainsi plus loin *consentante à*. Ces expressions, employées par les paysans, ne sont pas du *mauvais français*, mais de *l'ancien français* qui n'a pas évolué et qui, loin d'être ridicule, garde pour nous une saveur piquante. — 3. **Huisseries**, dérivé local de *huis*, ancien mot français signifiant *porte*. Un *huissier* est proprement celui qui est préposé à la porte d'une maison. On appelait aussi *huissier*, au moyen âge un

sait) me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Brulette et de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très épais. Il faisait de bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand'peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des maisons s'éteindre une à une dans le bourg; et environ dix minutes après que la dernière fut soufflée, je vis arriver devant moi le jeune couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur les herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je ne les avais ni vus ni entendus approcher. Je les fis entrer chez nous, où j'avais allumé la lampe, et quand je les vis tous deux, elle toujours si coquettement coiffée et si quiètement fière [4], lui toujours si froid et si pensif, je me représentai mal mes deux amoureux enflammés de tendresse.

Pendant que je causai un peu avec Brulette pour lui faire les honneurs de ma demeurance [5], qui était assez gentille et dont j'aurais souhaité qu'elle prît envie, Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chènevottes [6] dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chènevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette.

— Vous aurez beau penser, lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son soûl [7].

(navire ayant des portes laterales, et destiné au transport des chevaux (voir Joinville et Villehardouin.) —— 4 **Quiètement**, *tranquillement*. Du latin *quietus*, que l'on retrouve dans *inquiet* et dans *quiétude*, et qui a donné *coi*. —— 5 **Demeurance**, maison, endroit où l'on demeure. —— 6. **Chènevottes**, brins de chanvre sous écorce, dérivé de *chènevis* —— 7. **Soûl**, (cf. p. 234 note 8). —— 8. **Tiennet**, diminutif de Etienne. ——

je sais, moi, qu'il a en lui et autour de lui quelque secret qu'il ne nous dit pas.

— Bah! fit-elle en riant, parce que Véret le sabotier s'imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme Râteau?

— Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je; mais moi je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.

— Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet[8]? dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu? Tu as vu celui qui est mon ami, et que je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.

Là-dessus il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota[9] de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie[10], et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet[11] au dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joseph faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh! oh! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien

9. **Décota**. *Cessa de...* (n'est plus français). — 10. **Mie** s'employait jadis avec la négation *ne*, comme *pas*, *point*, *goutte*. Il vient du latin *mica*, miette de pain. Je *n'en veux mie*, signifiait donc : je *n'en veux miette*. —

une musique enragée! Où diantre prends-tu tout ça? à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là?

Il ne me fit point réponse, et il sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains; mais au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait de grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut auprès d'elle, et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse[12] bien clairement; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi

11. Grelet, nom vulgaire du grillon, qui a la voix *grêle*. — **12. Ouïsse.** Subjonctif présent de *ouïr*, entendre, du latin *audire*. N'est plus usité

par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes ; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulaies[13] remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe ; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

— C'est bien ! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui oui ! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête : ça parle, ce méchant bout de roseau : ça dit ce qu'on pense : ça montre comme avec les yeux ; ça raconte comme avec les mots ; ça aime comme avec le cœur ; ça vit, ça existe ! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé[2], tu peux bien retomber dans ton imbécillité ; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre !

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui. (*Les Maîtres sonneurs*, 1re *veillée*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

que dans *ouï dire*. — **13. Saulaies**, plantations de saules. — **14. Ebervigé**. Etourdi, effaré, distrait. (Cf. *Glossaire du centre de la France*, par JOUBERT, etc. (1864), qui cite précisément cet exemple de G. Sand).

DAUDET (1840-1897).

Alphonse Daudet a publié, en 1868, *le Petit Chose* : en 1876, *Jack*; en 1879, *le Nabab*, etc. Il a créé le type de *Tartarin de Tarascon*, le méridional exubérant et bon enfant. Il est à la fois poète exquis et réaliste aigu : de plus, il est infiniment spirituel, ce qui le distingue de Flaubert et de Zola, et le rapproche de l'humoriste anglais Dickens. (*Littérature*, p. 883.)

Tartarin de Tarascon (1872).

Le jardin du Baobab

Pour nous présenter son personnage héroï-comique, Daudet décrit d'abord, avec un piquant mélange de sérieux et de bouffon, le cadre dans lequel apparaîtra Tartarin.

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort !...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avair l'air héroïque, même le jardin !...

Oh ! le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab [1], des nopals, des cactus [2], des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de

1. Le **Baobab** est un des plus gros arbres d'Afrique. Daudet va donc obtenir un effet d'antithèse comique avec celui de Tartarin. —

Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle ; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (*arbre géant, arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique !... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coup-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lassos mexicains, est-ce que je sais !

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu partout, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie [3]. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie ; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

ou :

Armes chargées, méfiez-vous.

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

2. **Nopal** et **cactus**, plantes grasses des pays tropicaux. —— 3. **Yataganerie** néologisme bouffon, formé de yatagan.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc. Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

(*Tartarin de Tarascon*, Fasquelle, éditeur.)

Le Petit Chose (1868).

Histoire de Bamban.

Dans *le Petit Chose*, Daudet fait une sorte d'autobiographie, comme Dickens dans *David Copperfield*. Il se représente, sous les traits du *Petit Chose*, un jeune homme, presque un enfant, obligé, par les malheurs de sa famille, de se faire maître d'études au collège de Sarlande. Les pages que nous citons contiennent les qualités les plus exquises de Daudet : sens du pittoresque vif et poétique, ironie qui tourne à l'attendrissement, pitié profonde pour les faibles et les malheureux. Ce qu'il importe surtout d'admirer dans ce passage, c'est la *mesure*, le *choix*, l'esprit qui reste maître de l'émotion, qui évite tout ce qui serait déclamation ou sensiblerie, et qui arrive à la force par la discrétion.

... Si j'avais quelques bonnes heures, j'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville. Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil... Les trois études s'y rendaient séparément ; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître qui était toujours moi. Mes deux collègues allaient se faire régaler par des grands dans les guinguettes voisines, et, comme on ne m'invitait jamais, je restais pour garder les élèves... Un dur métier dans ce bel endroit !

Il aurait fait si bon s'étendre sur cette herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet, en écoutant chanter la petite source !... Au lieu de cela, il fallait surveiller, crier, punir... J'avais tout le collège sur les bras. C'était terrible...

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la prairie, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits. Les autres divisions emboîtaient le pas à merveille et sonnaient des talons comme de vieux grognards ! cela sentait la discipline et le tambour. Mes petits, eux, n'entendaient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et jacassaient le long de la route. J'avais beau leur crier : « Gardez vos distances ! » ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient la tunique, mais à la queue, quel gâchis ! quel désordre ! Une marmaille folle, des cheveux ébouriffés, des mains sales, des culottes en lambeaux ! Je n'osais pas les regarder.

Desinit in piscem[1], me disait à ce sujet le souriant

1. *Desinit in piscem*... « Finit en queue de poisson ». (Horace, *Epîtres*.

M. Viot[2], homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande en pareil équipage, et le dimanche, surtout !... Les cloches carillonnaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des pensionnats de demoiselles qui allaient à vêpres, des modistes en bonnet rose, des élégants en pantalon gris perle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Quelle honte !...

Parmi tous ces diablotins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un horrible petit avorton, si petit que c'en était ridicule ; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement bancal.

Jamais pareil élève, s'il est permis toutefois de donner à ça le nom d'élève, ne figura sur les feuilles d'inscription de l'Université. C'était à déshonorer un collège.

Pour ma part, je l'avais pris en aversion : et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le chasser à grands coups de botte pour l'honneur de ma division.

Bamban, — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique. Cela se voyait sans peine à ses manières, à ses façons de dire et surtout aux belles relations qu'il avait dans le pays.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui faisaient la roue

II, 3. v. 4. — 2. M. Viot est le surveillant général du collège de Sarlande. Il porte toujours un gros trousseau de clefs, qui fait *frinc, frinc*...

sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi, je ne riais pas, et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement mes rapports restaient sans réponse et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues, en compagnie de M. Bamban, plus sale et plus bancal que jamais.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes... un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore roide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y a tant de ruisseaux avant d'arriver au collège !...

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant, comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'horreur et d'indignation.

Je lui criai : « Va-t'en ! »

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire. Il se croyait très beau, ce jour-là !

Je lui criai de nouveau : « Va-t'en ! va-t'en ! »

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait ; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsque, au sortir de la ville, des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

A quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

« Doublez le pas », dis-je aux deux premiers.

Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche au bancal, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps, on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

Cet enragé-là arriva à la Prairie presque en même temps que nous. Seulement il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, un peu honteux de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement.

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du petit Chose, au collège de Lyon.

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et dans moi-même je me disais : « Misérable, tu n'as pas honte ? Mais c'est toi, c'est le petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi. » Et, plein de larmes intérieures, je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

Bamban s'était assis par terre à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai... Je lui achetai une orange... J'aurais voulu lui laver les pieds.

A partir de ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes...

C'était le fils d'un maréchal ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait les quatre membres, le pauvre homme ! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collège. Mais, hélas ! Bamban n'était pas fait pour le collège, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant : « Fais des bâtons ! » Et depuis

un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu !... tortus, sales, boiteux, clopinant, des bâtons de Bamban !...

Personne ne s'occupait de lui. Il ne faisait spécialement partie d'aucune classe ; en général, il entrait dans celle qu'il voyait ouverte. Un jour, on le trouva en train de faire ses bâtons dans la classe de philosophie... Un drôle d'élève ce Bamban !...

Je le regardais quelquefois à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu traverser la table... A chaque bâton, il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne, il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

Bamban travaillait de meilleur cœur maintenant que nous étions amis...

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant : « C'est très bien ! » C'était hideux, mais je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu, les bâtons commençaient à marcher plus droit, la plume crachait moins, et il y avait moins d'encre sur les cahiers... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelque chose, malheureusement, la destinée nous sépara. Le maître des moyens quittait le collège. Comme la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

D'abord, les moyens m'épouvantaient. Je les avais vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis, il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant... Comment serait pour eux le rhétoricien à barbe ?... Qu'allait devenir Bamban ? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir.

Le jour où je leurs fis ma dernière étude, il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna... Ils voulurent tous m'embrasser... Quelques-uns, même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban ?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention. Pauvre Bamban !

(*Le Petit Chose*, Fasquelle, éditeur.)

PAUL BOURGET (né en 1852).

M. Paul Bourget est le maître actuel du roman psychologique Il a débuté par *Cruelle Énigme* (1885). De plus en plus il s'est tourné vers l'étude des questions sociales et religieuses; c'est un penseur plutôt qu'un amuseur.

Nous donnons le début d'un des plus célèbres romans de M. P. Bourget, *Un Divorce*. Dans cet ouvrage, l'auteur aborde résolument, en moraliste chrétien, et avec une profonde connaissance de l'âme humaine et de la société actuelle, le plus redoutable problème des temps modernes. Ce chapitre trahit d'abord un disciple de Stendhal et de Balzac ; mais l'originalité puissante apparaît dans la manière dont se pose, à travers les détails descriptifs sobres et *nécessaires*, la question qui absorbera bientôt toute l'attention.

Un divorce (1904).

La consultation.

Mme Albert Darras est divorcée et remariée. Au moment où sa fille va faire sa première communion, elle éprouve des scrupules et des remords ; elle voudrait revenir à la religion, et elle va consulter, sur sa situation difficile, un religieux qui fut jadis camarade de M. Darras à l'École polytechnique.

Quand Mme Albert Darras eut tourné la rue de Vaugi-

rard pour entrer dans la rue Servandoni, l'aspect sévère de cet étroit couloir de vieilles maisons, si voisin pourtant de la rue de Luxembourg où elle habitait, augmenta encore son appréhension. Ses courses l'avaient fait passer là des centaines de fois, sans qu'elle observât jamais le triste aspect de ce coin de Paris, qui, tout d'un coup, et dans la disposition d'esprit où elle était, la saisit de surprise. Elle s'arrêta une minute pour regarder le délabrement des façades tassées, affaissées sur elles-mêmes, la solitude du mince trottoir sans promeneurs, presque sans boutiques, le haut mur gris de Saint-Sulpice, au fond, et, sur ce décor de silence, la pesée d'un ciel froid de mars, tendu et noir. Au moment d'oser une démarche très grave, qui risquait de bouleverser son existence intime, cette femme tourmentée sentit de nouveau faiblir une résolution, bien réfléchie pourtant et nourrie pendant des jours, à travers tant de luttes secrètes ! Un dernier combat d'idées crispa son visage, qui demeurait, à quarante ans passés, joli encore par la finesse préservée des traits, la délicatesse intacte du teint. Même en proie au souci qui la contractait, cette physionomie n'avait pas son âge. La taille mince, la démarche alerte, le port souple de la tête s'accordaient avec cet air de jeunesse que démentaient à peine les fils d'argent mêlés à l'or des cheveux et le cercle bleuâtre des paupières, comme meurtries de lassitude. Qu'elle eût d'ailleurs la conscience et l'entente de sa beauté, l'élégance, effacée à la fois et soulignée, de sa mise, le révélait. Visiblement, elle avait voulu obtenir un savant effet d'harmonies sobres et chaudes. Une touffe de violettes de Parme relevait son chapeau de loutre, sa jaquette de la même fourrure retombait sur une jupe de drap de couleur pensée. Certaines toilettes, à Paris, par le fini de leur détail et la ligne de leur ensemble, classent une femme aussi certainement qu'un officier son uniforme et ses galons. Depuis les bracelets qui luisaient sur les poignets au bord du manchon, jus-

qu'aux fines chaussures apparues sous la jupe à longs plissés, tout chez Gabrielle Darras dénonçait une personne de la haute bourgeoisie française ; de cette classe à la fois comblée et discrète, où se perpétue, malgré l'envahissement de l'exotisme, le goût traditionnel de notre pays. Hélas ! si le caractère un peu paré de cette toilette décelait chez celle qui l'avait combinée un désir de plaire et de garder son rang, trop naturel — la suite de cette histoire le démontrera — dans une situation anormale, cette coquetterie et cet orgueil appartenaient déjà au passé, comme aussi les années de bonheur qui avaient pu seules lui conserver longtemps cette fleur de jeunesse dans son automne commençant. Le présent, c'était l'anxiété qui l'immobilisait sur le pavé de la vieille rue. C'était l'hésitation dernière avant une visite, peut-être irréparable pour son repos. C'était la détresse d'une agonie morale, arrivée à un période aigu, et qui, soudain, se résolut dans une détermination violente. Mme Darras esquissa un geste d'impatience révoltée ; elle se répéta à mi-voix, comme pour suggestionner sa défaillante énergie, ces mots de volonté :

« Demain rien n'aura changé, rien, rien, rien... A quoi bon attendre ? »

Et, d'un pas devenu maintenant ferme, elle commença d'aller, la tête levée, regardant les numéros les uns après les autres jusqu'à celui de la maison qu'elle cherchait et dont la vétusté la fit de nouveau frissonner. Cette bâtisse, orientée vers le nord et sinistrement humide, datait d'une époque où la rue, habitée longtemps par un fossoyeur de Saint-Sulpice, s'appelait encore rue des Fossoyeurs. Rien n'avait changé depuis cent ans dans cette construction, édifiée en deux fois, lors du Directoire, puis sous l'Empire, sur les débris de quelque jardin de couvent, par un de ces entrepreneurs au rabais qui foisonnèrent alors. Ils n'avaient à leur service, grâce à l'universel désarroi des guerres, que de mauvais apprentis sans éducation tech-

nique. Aussi ceux de leurs ouvrages que la réfection du Paris moderne a épargnés offrent-ils des exemplaires minables de maçonnerie gâchée et d'ignorante architecture. L'ensemble de cette maison-ci se composait d'un premier corps de logis, haut de deux étages, que des ailes en retour rattachaient à une sorte d'hôtel à fronton, édifié évidemment en premier lieu et que décorait une prétentieuse rangée de bustes copiés sur l'antique : un Antinoüs, un Apollon, une Diane. Des X en fer affleuraient partout sur le crépi lézardé, les murs ne tenant plus que par la force des clefs. La disposition actuelle des bâtiments en faisait une petite cité, desservie par des escaliers distincts. Ils prenaient leur point de départ sur une cour pavée, au centre de laquelle l'industrie du concierge aménageait un fantastique jardinet. Des arbustes plantés à même des bacs poussaient, dans cette atmosphère sans soleil, un maigre feuillage, Des récipients de métal, jadis bidons de pétrole où boîtes à conserves, étaient là, garnis de terre. Des plantes grimpantes devaient en surgir, puis s'élancer à un treillis de bois et de fil de fer érigé en une petite tonnelle. L'ingénieux personnage était justement occupé à compliquer encore ce rustique appareil lorsque Mme Albert Darras, après avoir vainement frappé au carreau de la loge vide, poussa la porte à claire-voie qui séparait la voûte et la cour. A l'appel du timbre, le jardinier amateur tourna la tête, sans d'ailleurs se déranger de sa besogne, et sa voix se fit presque brutale pour répondre à la question de la visiteuse, formulée d'un accent étouffé :

— M. l'abbé Euvrard est-il chez lui ?...

— Je n'en sais rien... Le plus sûr est que vous montiez y voir. L'escalier à gauche, au second étage, la porte à droite. Vous ne pouvez pas vous tromper... Sonnez fort. C'est un grand savant, à ce qu'on dit, et les grands savants sont toujours dans la lune...

La rudesse de cet homme prouvait simplement qu'il gérait un immeuble peuplé de petits locataires trop nom-

breux et qu'il recevait peu de pourboires. Mme Albert Darras rougit comme d'un affront personnel. Quoique sa démarche auprès du vieux prêtre, peu considéré de son concierge, ne fût en aucune façon compromettante, elle la hasardait pourtant à l'insu de tout son entourage, notamment de son mari. Il lui sembla, dans son remords de son action clandestine, que le regard insolent du rustre interprétait sa présence ici d'une manière insultante. Ce fut donc en se hâtant et baissant la tête qu'elle s'engagea, par la porte indiquée, dans la cage d'un pauvre escalier de bois sans tapis, aux marches bien souillées, bien déjetées. Si elle avait été capable de réflexions pareilles, à cette minute, elle eût été frappée du contraste entre ce misérable gîte où s'était réfugié celui qu'elle cherchait et l'endroit où elle était allée le demander quelques jours auparavant. Rendons dès maintenant au P. Euvrard l'appellation à laquelle lui donne droit sa qualité d'oratorien. Il figurait sous ce titre, sur l'*Annuaire* de l'Institut, comme membre libre de l'Académie des sciences...

Déjà la terreur des conflits futurs agitait si fortement les nerfs de cette femme, qu'arrivée sur le palier de ce second étage, et quand elle eut sonné à la porte de droite, suivant les instructions du concierge, elle dut s'appuyer à la rampe. Des pas se rapprochaient, venant de l'intérieur. Ils lui retentissaient physiquement au cœur. C'étaient ceux du prêtre, qui demeura, une seconde, interloqué, la porte une fois ouverte, devant cette visite inattendue. Le coup de sonnette l'avait surpris au tableau noir, où il travaillait. Il tenait encore à la main un morceau de craie blanche. Sa soutane défraîchie, sa barbe de trois jours, les ailes trop longues de sa chevelure roussâtre, à peine grisonnante à soixante ans, dénonçaient l'incurie du savant pour qui le monde extérieur et sa propre personne existent peu. Avec cela, une petite taille, un torse exigu, et un visage rose, presque poupin, lui auraient donné un air vaguement comique, n'eût été la

noble coupe du front perpendiculaire et rayé de rides droites, — un de ces fronts que Lavater appelait « scrutateurs », — n'eût été surtout l'extraordinaire beauté de ses yeux bleus. Leurs prunelles gaies gardaient la fraîcheur et la transparence de celles d'un enfant. Le regard, volontiers étonné, exprimait à cet instant l'ahurissement à demi somnambulique d'un géomètre que la chimère du calcul vient d'emporter à mille lieues sur ses puissantes ailes. Comme Mme Darras se taisait, décontenancée de son côté, devant une apparition par trop différente de l'image qu'elle s'était faite du célèbre oratorien, il rompit le premier le silence :

— Vous devez vous être trompée de porte, madame, dit-il simplement.

— Non, fit-elle, vous êtes bien M. Euvrard, le R.P. Euvrard ?... — Et, sans lui laisser le temps de répondre, autrement que par un signe : — Mon père, insista-t-elle je vous demande de me recevoir. Je viens à vous sans recommandation, parce que j'ai entendu vanter si souvent votre grand esprit et votre grand cœur, et j'ai tant besoin d'un appui !...

En parlant de la sorte, elle s'était avancée dans l'étroit couloir. Le prêtre obéit presque machinalement à la suggestion qui émanait de ce geste. Il introduisit l'inconnue dans le réduit qui lui servait de bibliothèque. Sa physionomie ne put toutefois dissimuler une contrariété qui ne venait pas simplement de sa méditation interrompue. La toilette de cette femme et sa beauté, son énervement et son insistance, lui donnaient l'idée qu'il avait devant lui une personne du monde, prise dans quelque aventure de passion. Homme d'étude et de cabinet, ayant à peine exercé le ministère depuis qu'à sa sortie de l'École polytechnique il était entré en religion, la perspective de jouer un rôle de conseiller dans une histoire si étrangère au train accoutumé de sa pensée le désorientait déjà. Cependant, comme il était prêtre, ce manque de charité

lui fit honte. Il avait eu, pour débarrasser de ses papiers son unique fauteuil, un mouvement de véritable impatience, qu'il justifia de son mieux. Il rejeta cette gêne sur l'état de désordre où se trouvait la pièce. Son déménagement remontait à deux semaines, et il n'avait pas encore rangé ses livres, posés par tas sur les planches de bois blanc qui garnissaient les murs entre des liasses de notes et des cartons. Un tapis d'occasion couvrait une partie du carreau. Quatre chaises de paille, un bureau d'angle, un prie-Dieu achevaient le mobilier de cette cellule. Deux fenêtres l'éclairaient, auxquelles le savant avait cloué de ses mains et de guingois des rideaux de vitrage achetés tout faits et trop courts. Le marbre de la cheminée sans feu supportait, près d'une lampe à esprit-de-vin, une casserole, un filtre en terre et les débris du déjeuner : deux œufs à la coque et une tasse de café. L'hôte de ce pauvre campement préparait lui-même ses repas avec un stoïcisme dont témoignait le tableau noir posé sur son chevalet entre les croisées et couvert de griffonnages cabalistiques, son opium intellectuel. Il les montrait du geste en avançant le siège, et il disait :

— Je rougis, madame, de vous recevoir dans un taudis pareil. Mais puisque vous connaissez mon nom, vous savez que je suis un proscrit. Il paraît que je faisais courir un danger à l'État en traçant ces formules dans une maison où d'autres Pères travaillaient l'histoire, l'archéologie et l'hébreu ! Espérons que ce pauvre État est sauvé maintenant...

Il rit de cette innocente épigramme, son unique vengeance contre ses persécuteurs. Puis, ses propres paroles l'ayant, par une naturelle association, ramené à sa première idée :

— Quelques-uns, parmi ces Pères, s'occupaient aussi de direction. Ils s'en occupent encore. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous indique l'adresse de l'un d'entre eux. Si vous avez un conseil pratique à demander, un géomètre

n'est guère qualifié pour vous le donner. Notre science...

— C'est précisément votre réputation de savant, interrompit Mme Darras, qui m'a déterminée à cette démarche... Je vous ai dit que j'avais souvent entendu parler de vous, par mon mari d'abord. Il est un ancien élève de l'École polytechnique, comme vous, paraît-il... Certes, il n'est pas suspect de partialité envers l'habit que vous portez. A cause de cela, je vous demanderai de ne pas vous dire mon nom. Ses collègues et lui tiennent vos ouvrages dans une telle estime!... Et puis, vous avez eu le fils d'une de mes amies comme élève à Juilly. Je savais votre grande bonté... Quand j'ai cherché un prêtre auquel m'adresser dans une heure solennelle de ma vie, votre nom m'est venu à la pensée, pour ce double motif. Ma situation est si exceptionnelle que j'ai redouté un ecclésiastique ordinaire et son étroitesse d'esprit. Il y en a tant qui semblent n'avoir comme idéal que d'éloigner les âmes de Dieu!...

— Je suis à votre disposition, madame, répondit l'oratorien. Vous n'avez pas à me dire votre nom. Je préfère même l'ignorer...

L'énigmatique dernière phrase de sa singulière interlocutrice avait confirmé ses soupçons. Persuadé qu'il allait recevoir la confidence d'un remords en voie de repentir, le prêtre acheva de se réveiller dans le mathématicien. La profonde phrase de l'Apôtre : *Omnibus omnia factus sum*, sera toujours la devise d'un cœur véritablement sacerdotal. Mme Darras vit une expression de gravité attentive remplacer, sur ce masque soudain transformé, le désarroi un peu falot qui l'avait déconcertée.

(*Un Divorce*, chap. I, Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

PIERRE LOTI (né en 1850).

Loti est l'écrivain le plus spontané de notre temps. *Mon Frère Yves*, *Pêcheurs d'Islande*, *le Mariage de Loti*, *Madame Chrysanthème*, etc., sont des modèles d'observation, de couleur et d'individualisme.

Le quart à bord du « Primauguet » (1883).

Voici les impressions vagues et précises à la fois d'un officier qui vient de prendre le *quart*. Le *Primauguet* navigue dans la mer de Corail, à travers des récifs dangereux.

La nuit est claire et délicieuse... Le temps du quart se passe à veiller au milieu de ces grandes paix étranges des mers australes.

Tout est d'un bleu vert, d'un *bleu nuit*, d'une couleur de profondeur ; la lune qui se tient d'abord très haut, jette sur la mer des petits reflets qui dansent, comme si partout, sur les immenses plaines vides, des mains mystérieuses agitaient sans bruit des milliers de petits miroirs.

Les demi-heures s'en vont l'une après l'autre, tranquilles, la brise égale, les voiles très légèrement tendues. Les matelots de quart, en vêtements de toile, dorment à plat pont, par rangées, couchés sur le même côté tous, emboîtés les uns dans les autres, comme des séries de momies blanches.

A chaque demi-heure, on tressaille en entendant la cloche qui vibre ; et alors deux voix viennent de l'avant du navire, chantant l'une après l'autre, sur une sorte de rythme lent : « Ouvre l'œil au bossoir[1]... tribord ! » dit l'une. « Ouvre l'œil au bossoir... bâbord ! » répond l'autre.

On est surpris par ce bruit qui paraît une clameur effrayante dans tout ce silence, et puis les vibrations des voix et de la cloche tombent, et on n'entend plus rien.

1. **Bossoir.** Pièce de bois qui sert à *bosser* les ancres ; en langage maritime, *bosse* signifie cordage, et *bosser*, attacher avec des cordages.

Cependant la lune s'abaisse lentement, et sa lumière bleue se ternit ; maintenant elle est plus près des eaux et y dessine une grande lueur allongée qui traîne.

Elle devient plus jaune, éclairant à peine, comme une lampe qui meurt.

Lentement elle se met à grandir, à grandir, démesurée, et puis elle devient rouge, se déforme, s'enfonce, étrange, effrayante. On ne sait plus ce qu'on voit : à l'horizon, c'est un grand feu terne, sanglant. C'est trop grand pour être la lune, et puis maintenant des choses lointaines se dessinent devant en grandes ombres noires : des tours colossales, des montagnes éboulées, des palais, des Babels !

On sent comme un voile de ténèbres s'appesantir sur les sens ; la notion du réel est perdue. Il vous vient comme l'impression de cités apocalyptiques, de nuées lourdes de sang, de malédictions suspendues. C'est la conception des épouvantes gigantesques, des anéantissements chaotiques, des fins de monde...

Une minute de sommeil intérieur qui vient de passer, malgré toute volonté, un rêve de dormeur debout qui s'est envolé très vite.

Mirage !... A présent, c'est fini, et la lune est couchée. Il n'y avait rien là-bas que la mer infinie et les vapeurs errantes, annonçant l'approche du matin ; maintenant que la lune n'est plus derrière, on ne les distingue même pas. Tout vient de s'évanouir, et on retrouve la nuit, la vraie nuit, toujours pure et tranquille.

Ils sont bien loin de nous, ces pays de l'Apocalypse : car nous sommes dans la mer de Corail, sur l'autre face du monde, et il n'y a rien ici que le cercle immense, le miroir illimité des eaux...

Un timonier est allé regarder l'heure à la montre. Par déférence pour la lune, il doit noter, sur ce grand registre toujours ouvert, qui est le *journal du bord*, l'instant très précis auquel elle s'est couchée.

Puis il revient pour me dire :

« Capitaine, il est l'heure de *réveiller au quart.* »

Déjà ! déjà finies mes quatre heures de nuit, — et l'officier de relève qui va bientôt paraître.

Je commande :

« Chefs et chargeurs à réveiller au quart ! »

Alors, quelques-uns de ceux qui dormaient à plat pont, comme des momies blanches, se lèvent, en éveillant quelques autres ; ils partent toute une bande, et descendent. Et puis on entend en bas, dans le faux-pont, une vingtaine de voix chanter l'une après l'autre, — en cascade comme on fait pour *Frère Jacques*, — une sorte d'air très ancien, qui est joyeux et moqueur.

Ils chantent :

« As-tu entendu, les tribordais, debout au quart, debout debout, debout !... as-tu entendu, les tribordais, debout au quart, debout, debout, debout !... »

(*Mon frère Yves*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

L'arrivée devant Nagasaki (1887).

Après les impressions douces et mélancoliques d'une nuit de quart, voici le tableau pittoresque et chatoyant de l'arrivée à Nagasaki, au Japon. Il faut y analyser les lignes et les couleurs, comme dans Chateaubriand.

Au petit jour naissant, nous aperçûmes le Japon.

Juste à l'heure prévue, il apparut, encore lointain, en un point précis de cette mer qui, pendant tant de jours, avait été l'étendue vide.

Ce ne fut d'abord qu'une série de petits sommets roses (l'archipel avancé des Fukaï, au soleil levant). Mais derrière, tout le long de l'horizon, on vit bientôt comme une lourdeur en l'air, comme un voile pesant sur les eaux : c'était cela, le vrai Japon, et peu à peu, dans cette sorte de grande nuée confuse, se découpèrent des silhouettes tout à fait opaques qui étaient les montagnes de Nagasaki.

Nous avions vent debout, une brise fraîche qui augmentait toujours, comme si ce pays eût soufflé de toutes ses forces contre nous pour nous éloigner de lui. — La mer, les cordages, le navire étaient agités et bruissants.

Vers trois heures du soir, toutes ces choses lointaines s'étaient rapprochées, rapprochées jusqu'à nous surplomber de leurs masses rocheuses ou de leur fouillis de verdure.

Et nous entrions maintenant dans une espèce de couloir ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie systématique — comme les « portants » d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. — On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous, en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même.

Au bout de cette baie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki qu'on ne voyait pas encore. Tout était admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme ; l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums de fleurs. Et, dans cette vallée, il se faisait une étonnante musique de cigales ; elles se répondaient d'une rive à l'autre ; toutes ces montagnes résonnaient de leurs bruissements innombrables : tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal. Nous frôlions au passage des peuplades de grandes jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles ; sur l'eau à peine froissée, on ne les entendait pas marcher ; leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores ; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon ? Quel Eden inattendu !...

Dehors, en pleine mer, il devait faire encore grand

jour ; mais ici, dans l'encaissement de cette vallée, on avait déjà une impression du soir ; au-dessous des sommets très éclairés, les bases, toutes les bases, toutes les parties plus touffues avoisinant les eaux, étaient dans une pénombre de crépuscule. Ces jonques qui passaient, si blanches sur le fond sombre des feuillages, étaient manœuvrées sans bruit, merveilleusement, par de petits hommes jaunes, tout nus, avec de longs cheveux peignés en bandeau de femme : à mesure qu'on s'enfonçait dans le couloir vert, les senteurs devenaient plus pénétrantes, et le tintement monotone des cigales s'enflait comme un crescendo d'orchestre. En haut, dans la découpure lumineuse du ciel entre les montagnes, planaient des espèces de gerfauts qui faisaient « Han ! han ! han ! » avec un son profond de voix humaine ; leurs cris détonnaient là tristement prolongés par l'écho.

Toute cette nature exubérante et fraîche portait en elle-même une étrangeté japonaise ; cela résidait dans je ne sais quoi de bizarre qu'avaient les cimes des montagnes et, si l'on peut dire, dans l'invraisemblance de certaines choses trop jolies. Des arbres s'arrangeaient en bouquets, avec la même grâce précieuse que sur les plateaux de laque. De grands rochers surgissaient tout debout, dans des poses exagérées, à côté de mamelons aux formes douces, couverts de pelouses tendres : des éléments disparates de paysage se trouvaient rapprochés comme les sites artificiels.

... Et, en regardant bien, on apercevait çà et là, le plus souvent bâtie en porte-à-faux au-dessus d'un abîme, quelque vieille pagode mystérieuse, à demi cachée dans le fouillis des arbres suspendus : cela surtout jetait dès l'abord, aux nouveaux arrivants comme nous, la note lointaine et donnait le sentiment que, dans cette contrée, les Esprits, les Dieux des bois, les Symboles antiques chargés de veiller sur les campagnes, étaient inconnus et incompréhensibles...

Quand Nagasaki parut, ce fut une déception pour nos yeux : au pied des vertes montagnes surplombantes, c'était une ville tout à fait quelconque. En avant, un pêle-mêle de navires portant tous les pavillons du monde, des paquebots comme ailleurs, des fumées noires et, sur les quais, des usines ; en fait de choses banales déjà vues partout, rien n'y manquait.

Il viendra un temps où la terre sera bien ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre, et qu'on ne pourra même plus essayer de voyager pour se distraire un peu...

(*Madame Chrysanthème*, Calmann-Lévy, éditeurs.)

La mort de Sylvestre (1886).

Enfin, voici la pitié humaine, simple, navrante en son réalisme, et agrandie et transfigurée par la nature qui mêle à une scène désolante d'hôpital les reflets magiques de son soleil ; et ce soleil a quelque chose de mystérieux et de vivant.— Sylvestre est un jeune Breton, qui s'est engagé, et qui est parti pour le Tonkin. Il a été blessé grièvement dans une reconnaissance. On le ramène ; mais il meurt en route. Il faut lire dans le roman les admirables pages, où l'on voit comment sa grand'mère apprend sa mort.

A bord de ce transport qui allait partir, on le coucha dans l'un des petits lits de fer alignés à l'hôpital, et il recommença en sens inverse sa longue promenade à travers les mers. Seulement, cette fois, au lieu de vivre comme un oiseau dans le plein vent des hunes, c'était dans les lourdeurs d'en bas, au milieu des exhalaisons de remèdes, de blessures et de misères.

Les premiers jours, la joie d'être en route avait amené en lui un peu de mieux. Il pouvait se tenir soulevé sur son lit avec des oreillers, et de temps en temps il demandait sa boîte. Sa boîte de matelot était le coffret de bois blanc, acheté à Paimpol pour mettre ses choses précieuses ; on y trouvait les lettres de grand'mère Yvonne, celles d'Yann et de Gaud [1], un cahier où il avait copié des

1. **Yann et Gaud** sont les deux principaux personnages de *Pêcheurs*

chansons du bord, et un livre de Confucius [2] en chinois, pris au hasard d'un pillage, sur lequel, au revers blanc des feuillets, il avait inscrit le journal naïf de sa campagne.

Le mal pourtant ne s'améliorait pas et, dès la première semaine, les médecins pensèrent que la mort ne pouvait plus être évitée.

... Près de l'équateur maintenant ; dans l'excessive chaleur des orages. Le transport s'en allait toujours vite, sur une mer remuée, tourmentée encore comme au renversement des moussons.

Depuis le départ d'Ha-Long [3], il en était mort plus d'un, qu'il avait fallu jeter dans l'eau profonde, sur ce grand chemin de France ; beaucoup de ces petits lits s'étaient débarrassés déjà de leur pauvre contenu.

Et ce jour-là, dans l'hôpital mouvant, il faisait très sombre : on avait été obligé, à cause de la houle, de fermer les mantelets de fer des sabords, et cela rendait plus horrible cet étouffoir de malades.

Il allait plus mal, lui; c'était la fin. Couché toujours sur son côté percé, il le comprimait des deux mains, avec tout ce qui lui restait de force, pour immobiliser cette eau, cette décomposition liquide dans ce poumon droit, et tâcher de respirer seulement avec l'autre. Mais cet autre aussi, peu à peu, s'était pris par voisinage, et l'angoisse suprême était commencée.

Toutes sortes de visions du pays hantaient son cerveau mourant ; dans l'obscurité chaude, des figures aimées ou affreuses venaient se pencher sur lui ; il était dans un perpétuel rêve d'halluciné, où passaient la Bretagne et l'Islande.

Le matin, il avait fait appeler le prêtre, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, avait été surpris de trouver sous cette enveloppe si virile la pureté d'un petit enfant.

d'Islande. —— 2. **Confucius** (sixième siècle avant Jésus-Christ), philosophe et historien, dont les ouvrages sont devenus les livres sacrés des Chinois. —— 3. **Ha-Long** ou *Along*, baie près d'Haïphong, au Tonkin.

Il demandait de l'air, de l'air ; mais il n'y en avait nulle part ; les manches à vent n'en donnaient plus ; l'infirmier qui l'éventait tout le temps avec un éventail à fleurs chinoises, ne faisait que remuer sur lui des buées malsaines, des fadeurs déjà cent fois respirées, dont les poitrines ne voulaient plus.

Quelquefois, il lui prenait des rages désespérées pour sortir de ce lit, où il sentait si bien la mort venir ; d'aller au plein vent là-haut, essayer de revivre... Oh ! les autres, qui couraient dans les haubans, qui habitaient dans les hunes !... Mais tout son grand effort pour s'en aller n'aboutissait qu'à un soulèvement de sa tête et de son cou affaibli, — quelque chose comme ces mouvements incomplets que l'on fait pendant le sommeil. — Eh ! non, il ne pouvait plus, il retombait dans les mêmes creux de son lit défait, déjà englué là par la mort ; et chaque fois, après la fatigue d'une telle secousse, il perdait pour un instant conscience de tout.

Pour lui faire plaisir, on finit par ouvrir un sabord, bien que ce fût encore dangereux, la mer n'étant pas assez calmée. C'était le soir, vers six heures. Quand cet auvent de fer fut soulevé, il entra de la lumière seulement, de l'éblouissante lumière rouge. Le soleil couchant apparaissait à l'horizon avec une extrême splendeur, dans la déchirure d'un ciel sombre ; sa lueur aveuglante se promenait au roulis, et il éclairait cet hôpital en vacillant, comme une torche que l'on balance.

De l'air, non, il n'en vint point ; le peu qu'il y en avait dehors était impuissant à entrer ici, à chasser les senteurs de la fièvre. Partout, à l'infini, sur cette mer équatoriale, ce n'était qu'humidité chaude, que lourdeur irrespirable. Pas d'air nulle part, pas même pour les mourants qui haletaient.

... Une dernière vision l'agita beaucoup : sa vieille grand'mère, passant sur un chemin, très vite, avec une expression d'anxiété déchirante ; la pluie tombait sur elle, de nuages

bas et funèbres ; elle se rendait à Paimpol, mandée au bureau de la marine pour y être informée qu'il était mort,

Il se débattait maintenant ; il râlait. On épongeait aux coins de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours ; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages ; par le trou de ce sabord ouvert entrait une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

... A ce moment, ce soleil se voyait aussi, là-bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de la durée sans fin ; là, pourtant, il avait une couleur très différente ; il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Yvonne, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi, à cette même minute de mort. Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement, dans un fiord où dérivait la *Marie*, et son ciel était cette fois d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la *Marie*, semblait plaqué sur un même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude au milieu de ces aspects lunaires.

Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entrait par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché...

Pêcheurs d'Islande, Calmann-Lévy, éditeurs.)

APPENDICE

LECONTE DE LISLE. — DE HÉRÉDIA. SULLY-PRUDHOMME. FRANÇOIS COPPÉE. — V. DE LAPRADE.

Après 1860, se forme un groupe de poètes qui publient leurs vers dans un recueil intitulé *le Parnasse*. Bien que très différents de pensée, de sentiment et de talent, ces poètes, qui devaient bientôt suivre chacun leur voie, sont unis momentanément par le besoin de réagir contre les excès du romantisme. Ils commencent par adopter la théorie de *l'art pour l'art*, énoncée par Th. Gautier et par affecter une sorte *d'indifférence morale*. Ils y joignent la recherche de la *beauté plastique* : ils peignent le monde extérieur, archaïque et exotique.

Enfin ils protestent *contre l'individualisme* à outrance du romantisme.

Le chef de l'école parnassienne, celui qui est resté jusqu'au bout le plus conséquent avec sa doctrine, est **Leconte de Lisle** (1818-1894). Des voyages en Grèce et en Orient l'avaient mis en contact avec un monde nouveau. Très érudit, il connaissait les poèmes sacrés de l'Inde et il avait traduit Homère et les tragiques grecs. Aux *Poèmes antiques* publiés en 1852, avec une *Préface* qui est un véritable *manifeste*, appartiennent des pièces inspirées de l'Inde et de la Grèce : dans Surya, *hymne védique*, Leconte de Lisle retrouve les images hardies et colorées de la poésie orientale :

Dans l'air flambant, immense, oh ! que ta route est belle
Pour arriver au seuil de la nuit éternelle !
Quand ton char tombe et roule au bas du firmament,
Que l'horizon sublime ondule largement !
O Sûryâ ! Ton cœur lumineux, vers l'eau noire
S'incline, revêtu d'une robe de gloire ;
L'abîme te salue et s'ouvre devant toi :
Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi !

Dans l'*Enfance d'Héraklès*, nous avons plutôt un pastiche d'André Chénier; mais ce serait un Chénier plus robuste et qui aurait subi, fût-ce malgré lui, l'influence romantique. Si Leconte de Lisle traduit ici Théocrite, il le fait avec une puissance plastique comparable à celle de Victor Hugo dans *la Légende des siècles*. Voici comment il peint le petit Hercule étouffant les serpents monstrueux qui ont renversé le berceau où il dormait avec son frère Iphiclès :

Mais Hèraklès, debout, dans ses langes se dresse,
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Leurs globes élargis dans l'étreinte subite
Jaillir comme une braise au delà de l'orbite.
Ils fouettent en vain l'air, musculeux et gonflés,
L'enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
Et rit en les voyant pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave.
Puis il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir, ses petit bras sanglants.

Mais aussi, dans ces *Poèmes antiques*, c'est à la nature immortelle que s'adresse, en panthéiste, Leconte de Lisle.

Midi est une admirable *impression* d'homme fatigué par la vie, et qui vient chercher un refuge au sein de la vie mystérieuse des choses. Après une description célèbre de cette lumière qui *tombe en nappes d'argent* des hauteurs du ciel bleu, le poète s'adresse à l'homme, et lui parle ainsi, moins en *parnassien* qu'en disciple de Chateaubriand et de Lamartine :

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! La nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté.

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités intimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

La pièce intitulée *Nox* donne une impression plus *lamartinienne* encore :

. . . .

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins :
La lune tristement baigne les noirs feuillages,
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

. . . .

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel,
Montez et demandez aux étoiles sereines
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais,
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais.

Dans les *Poèmes barbares*, la couleur locale a quelque chose d'âpre et de farouche. Qui ne connaît *les Éléphants?*

. . . .

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

. . . .

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent, en marchant, du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

. . . .

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité ;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Enfin, quelle saisissante image que celle du *Condor* qui *dort dans l'air glacé les ailes toutes grandes?*

Souvent, à propos des animaux et des forêts, Leconte de Lisle, malgré son impassibilité apparente, laisse percer ses sentiments personnels : hautaine sérénité de l'âme, inquiétude mystérieuse de l'au-delà, regrets inconsolables du passé. Ainsi dans les *Hurleurs*, il nous montre, sur la côte africaine, de *maigres chiens épars, allongeant leurs museaux*, qui aboient lugubrement : et il termine ainsi :

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais : mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages.

C'est un véritable disciple de Leconte de Lisle que J.-M. de Hérédia (1842-1905), et qui, plus encore que son maître, poussa jusqu'à la perfection le souci de la beauté plastique. Afin de se prémunir contre le défaut essentiel des romantiques, la diffusion et *l'ivresse verbale*, Hérédia s'est imposé la forme tyrannique du sonnet. Il publia un à un, dans les Revues, et ne réunit qu'en 1893, sous ce titre : *les Trophées*, ces admirables petits poèmes, dont chacun est à la fois un tableau, une impression et une pensée.

Comme Chénier, il s'inspire heureusement de l'antiquité grecque, quand il fait, par exemple l'*Épigramme funéraire* d'une sauterelle ; en voici la seconde partie :

. . . .

Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

La Grèce lui inspire encore *Némée*, c'est-à-dire le combat d'Hercule contre le lion redoutable qui habite la forêt de Némée.

Depuis que le Dompteur entra dans la forêt
En suivant sur le sol la formidable empreinte,
Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.
Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

A travers le hallier, la ronce et le guéret,
Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tyrinthe
Se tourne, et voit d'un œil élargi par la crainte
Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.

. . . .

L'histoire romaine est représentée dans *les Trophées* par plusieurs sonnets admirables, par exemple : *Soir de bataille.* Les soldats, harassés par une lutte terrible, sont ralliés par leurs tribuns ; ils hument *la chaleur du carnage et ses âcres parfums... Et la sueur coulait de leurs visages bruns...* Puis cette vision, dont les valeurs et le coloris rendraient jaloux un Ribeira ou un Henri Regnault :

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

Lisez encore *La Trebbia*, pour avoir une impression de fermeté toute romaine et d'éclat tout espagnol :

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs .
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trébbia débordée, et qu'il vente ou qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Enfin Hérédia se souvient de ses ancêtres, les *Conquistadores* et de son pays, les Antilles.

Il peint les navigateurs espagnols et portugais qui vont chercher en Amérique *le fabuleux métal Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines...*

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Le ton change, et l'art aussi, avec SULLY PRUDHOMME 1839-1908). Celui-là ne fut pas longtemps un vrai parnassien, et il n'atteignit jamais, ce qui d'ailleurs lui importait peu, à l'éclat des deux précédents. En un style d'une singulière netteté, aux transparences de cristal, Sully Prudhomme analyse les plus délicates impressions du cœur, et traduit les conceptions les plus élevées de l'intelligence.

Dans les *Solitudes*, il a peint avec une simplicité puissante les angoisses de pauvres enfants mis trop jeunes en pension :

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours.
Les autres font leurs cabrioles ;
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées,
Ils ont l'air sage et délicat.

. . . .

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans leurs berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin !
À ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin.

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut :
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.

Ailleurs, il pense aux yeux de ceux qu'il aimait, et qu'il a perdus :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

. . . .

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

. . . .

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Qui ne sait par cœur ce petit chef-d'œuvre, *le Vase brisé*, dont le succès a fini par agacer quelques critiques.

Mais d'où est venu ce succès, sinon de la sincérité tout humaine du fond, et de la justesse exquise de la forme :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé :
Le coup dut l'effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

. . . .

. . . .
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit :
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

Sully-Prudhomme n'excelle pas moins dans la poésie philosophique. Sans parler ici de ses deux grands poèmes : *la Justice* et *le Bonheur*, rappelons la belle pièce que lui a inspirée la catastrophe du ballon le *Zénith* :

. . . .

Ils montent, épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure,
Par la fuite du lest au ciel précipités ;
Et cette cendre éparse, un moment radieuse,
Retourne se mêler à la poudre odieuse
De nos chemins étroits que leurs pieds ont quittés.

. . . .

Pourtant ils n'ont pas peur. La vérité suscite
Au plus timide front que son amour visite
Une sereine audace à l'épreuve de tout :
Immuable elle inspire à ses amants sa force,
Et, quand de ses beaux yeux on a suivi l'amorce,
Affamé de l'atteindre, on vit et meurt debout.

Alors s'établit un sublime dialogue entre l'âme qui veut toujours monter, et la chair qui tremble.

... « Maître, dit-elle, assez ! mon angoisse m'accable...
— Plus haut ! » lui répond-il. Et d'un long flot de sable
L'équipage allégé se rue au ciel profond.
« O maître, quel tourment ta volonté m'inflige !
Je succombe. — Plus haut ! — Pitié ! — Plus haut ! » te dis-je.
Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

« Grâce ! mon sang déborde et je n'ai plus d'haleine.
— Plus haut ! — Arrêtons-nous : maître, je vis à peine...
— Monte ! — Oh ! cruel, encor ? — Monte, esclave ! — Encore ?
[— Oui. »
Mais épuisée enfin la chair plie et s'affaisse,
Et, comme un feu sacré dont se meurt la prêtresse,
L'esprit abandonné s'abat évanoui...

. . . .

... Mais quelle mort ! La chair, misérable martyre,
Retourne par son poids où la cendre l'attire ;
Vos corps sont revenus demander des linceuls ;
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,
Et, laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls.

... Mourir où les regards d'âge en âge s'élèvent,
Où tendent tous les fronts qui pensent et qui rêvent !
Où se règlent les temps graver son souvenir !
Fonder au ciel sa gloire, et dans le grain qu'on sème
Sur terre propager le plus pur de soi-même,
C'est peut-être expirer, mais ce n'est pas finir.

François Coppée (1842-1908) nous éloigne encore davantage de l'impassibilité parnassienne. C'est un rêveur mélancolique, un cœur tendre et charmant, à qui un rien suffit pour éprouver une vibration poétique. Il a tiré de ses *Promenades* autour de Paris, de ces paysages qui vous paraissent indifférents, des tableaux exquis. Voici comment il rêve *En banlieue* :

. . . .

Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or. derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,

M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

Il excelle à exprimer les nuances de la tristesse. Dans un charmant sonnet (*Arrière-Saison*) il conte la ruine du *palais* qu'il avait édifié dans son cœur. Puis est venue la résignation ; et il termine ainsi :

Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière,

Les Paroles sincères contiennent une pièce intitulée *les Larmes*, et que Sully Prudhomme n'aurait pas désavouée.

J'aurai cinquante ans tout à l'heure :
Je m'y résigne, Dieu merci ,
Mais j'ai ce très grave souci :
Plus je vieillis, et moins je pleure.
Pour mes amis dans la douleur,
Pour moi-même, quoi ? plus de larme
Qui tempère, console et charme,
Un instant, ma peine ou la leur !

. . . .

Non ! C'est mourir plus qu'à moitié !
Je prétends, cruelle nature,
Résistant à ta loi si dure,
Garder intacte ma pitié...

Oh ! les cheveux blancs et les rides !
Je les accepte, j'y consens ;
Mais au moins jusqu'en mes vieux ans,
Que mes yeux ne soient pas arides !

Car l'homme n'est laid ni pervers
Qu'au regard sec de l'égoïsme,
Et l'eau d'une larme est un prisme
Qui transfigure l'univers.

On jugera encore de la fine sensibilité de Coppée, par ces quelques vers sur *la Mort des oiseaux* :

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sous le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

Coppée n'est pas moins célèbre par quelques pièces *narratives* que nous avouons ne pas goûter, pour la plupart, au même degré que ses poésies intimes. Ainsi *la Grève des forgerons*, *la Veillée*, *l'Épave*, etc. Mais on peut admirer sans restrictions la belle et simple page intitulée *Un Évangile*. Jésus voit un jour une veuve de pêcheur qui, filant sa quenouille et berçant son enfant, n'hésite pas à tout quitter pour aider un vieux mendiant à porter son fardeau jusqu'à la maison où il doit recevoir son salaire. Pierre se scandalise...

Mais Jésus répondit à Pierre :
« En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère,
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;
De ses divines mains, pendant une minute,

Il fila la quenouille et berça le petit ;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

Au groupe parnassien peut se rattacher Victor de Laprade (1812-1883) dont les poésies ont peut-être moins de finesse, de sensibilité, et surtout de *facture*, mais qui, comme Lamartine et Vigny, sait présenter, dans de larges symboles, des idées morales d'une grande beauté. Le *Poème de l'arbre* mérite de rester comme monument de notre poésie philosophique... Laprade s'adresse au chêne, et lui dit :

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré !
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi l'hôte sacré.

Ah ! moi, je sens qu'une âme est là sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu ;
Ton immobilité repose sur ta force :

. . . .

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'apaise ;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser ;
Que j'existe un moment sans vouloir ni penser :
La volonté me trouble, et la raison me pèse.
Je souffre du désir, orage intérieur ;
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir, ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte ;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

. . . .

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier,
Qui sur ton front touffu répandent le murmure ;

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal,
Le sommeil à mes pieds monterait de la mousse,
Et là viendraient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'idéal.

Nourri par la nature, au destin résignée,
Des esprits qu'elle aspire et qui la font rêver
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

Plus belle encore, par l'inspiration et par l'élan, est la pièce institulée *les Hautes Cimes*.

J'irai boire l'eau vierge aux sources des grands fleuves ;
Mes pieds se poseront sur l'azur du glacier.
Je veux baigner mon corps aux flots des brises neuves,
L'éther le trempera comme l'onde l'acier.

Dormons sur une cime avec effort gravie ;
Dans la neige éternelle il faut laver nos mains ;
L'air fait mouvoir là-haut des principes de vie,
Allons l'y respirer pur des souffles humains.

Montons ! le vent se meurt aux pieds du roc immense,
Le doute ne saurait flotter sur ce haut lieu ;
Montons ! enveloppé de calme et de silence,
Sur ces larges trépieds j'entendrai parler Dieu.

L'air aspiré là-haut vivra dans ma poitrine,
Dans l'ombre de la plaine un rayon me suivra :
Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.

. . . .

Tels sont les principaux poètes qui constituent l'école *parnassienne*. On peut y ajouter les noms de : *Léon Dierx*, *Jean Aicard*, *Auguste Dorchain*, *Jules Lemaître*, *Catulle Mendès*, *Frédéric Plessis*, etc.

———

TABLE DES MATIÈRES

MOYEN AGE

PREMIERS TEXTES

POÉSIE LYRIQUE

LE THÉATRE RELIGIEUX AU MOYEN AGE

LA COMÉDIE AU MOYEN AGE

LES CHRONIQUEURS DU MOYEN AGE

SEIZIÈME SIÈCLE

LES CONTEURS

LES MORALISTES

LA TRAGÉDIE AU XVI[e] SIÈCLE

LA COMÉDIE AU XVI[e] SIÈCLE

THÉOLOGIENS

HISTORIENS ET AUTEURS DE MÉMOIRES

ÉCRIVAINS POLITIQUES

TRADUCTEURS ET ÉRUDITS

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LA RÉFORME DE LA POÉSIE

LES ADVERSAIRES DE MALHERBE

LES INFLUENCES PHILOSOPHIQUES ET SOCIALES

LA FORMATION DE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

LES ÉCRIVAINS DE PORT-ROYAL

LA PRÉDICATION AU XVIIe SIÈCLE

LES MORALISTES MONDAINS

LES MÉMOIRES

LA COMÉDIE AU XVII SIÈCLE

LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

LA FABLE

LA THÉORIE DE L'IDÉAL CLASSIQUE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE

LES MORALISTES AU XVIIIe SIÈCLE

LA TRAGÉDIE AU XVIIIe SIÈCLE

LA COMÉDIE AU XVIIIe SIÈCLE

LA POÉSIE DIDACTIQUE ET LYRIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

L'ÉLOQUENCE SOUS LA RÉVOLUTION

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LES INITIATEURS DE LA NOUVELLE RENAISSANCE

LA POÉSIE LYRIQUE. — LES ROMANTIQUES

LES PARNASSIENS

LES SYMBOLISTES

LE DRAME ROMANTIQUE

Les Théories.

Les Œuvres.

LA RÉACTION CLASSIQUE DE 1843

LA RENAISSANCE DU DRAME EN VERS

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

LA CRITIQUE AU XIXe SIÈCLE

LES ÉCRIVAINS SCIENTIFIQUES

L'HISTOIRE AU XIXe SIÈCLE

JOURNALISTES

LA COMÉDIE AU XIXe SIÈCLE

LE ROMAN AU XIXe SIÈCLE

APPENDICE

TABLE DES TEXTES COMMENTÉS

2622. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.